JCOSAMERON

OU

HISTOIRE

D'EDOUARD,

ET

D'ELISABETH

qui passèrent quatre vingts un ans chez les Mégamicres habitans aborigènes du Protocosme dans l' intérieur de notre globe, traduite de l' anglois par

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT VÉNITIEN

Docteur ès loix Bibliothécaire de Monsieur le comte de Waldstein seigneur de Dux Chambellan de S. M. J. R. A.

Rés. V.
2082
(3)

A Prague à l'imprimerie de l' école normale.

INDEX

des matières contenues dans le premier tome de l'Jcoſameron.

INTRODUCTION.

Edouard & ſa ſoeur ſe prèſentent à leurs vieux parens le 15 de Fevrier 1615. (vieux ſtyle.) pag. 109

Incrédulité raiſonnable du père. 110

On prend les deux inconnus pour des magiciens. 117

Certificat du prêtre ſur la nature humaine des deux inconnus. 119

Les noms des perſonnages qui compoſoient l'aſſemblée du lord Bridgend. 120

Caractère d'un curieux dans la demande de Milord Bridgend. 122

Compliment impertinent du lord Burghlei. 123

Abrégé des égaremens de HenriVIII. 125

Abrégé des malheurs de Marie Stuard. 131

Raiſonnement ſur la nourriture. 134

Raiſonnement ſpécieux ſur toutes les prétendues cauſes d' une jeuneſſe permanente. pag. 135
Réponſe raiſonnable au diſcours précédent. 137
Fondement, & origine de tous les ſyſtèmes. 139
Le monde intérieur inacceſſible. 142
Contre le ſyſtème des conquérans. 143
Raillerie. 144
Moyen frauduleux & honnéte auquel le manuſcrit doit ſa naiſſance. 147
Le lord Tiverton iſſu de la famille d' Alfrède. 149

JCOSAMERON.

PREMIERE JOURNEE.

Information néceſſaire. 151
Départ de Plymouth le 22. Mars 1533. 154
Déſcription de l' Islande. 155
Iles appartenantes à des ours. 156
Opinion de la figure de la terre dans ce tems là. 158
Une violente marée les entraine à leur perte. 159
Deſcription de la caiſſe de plomb. 160

Pouſſés par un coup de cable ils tombent dans la caiſſe. pag. 163
Ils ſe trouvent fermés dans le fond de la mer. 164
La terre s' ouvre, les engloutit ; ils fendent les airs ténébreux. 166
La caiſſe roule ſur une montagne fort eſcarpée. 167
Ils boivent de l' eau de vie, & de l' eau pure après. 169
La caiſſe s'arrête ſur un corps ſolide. Deſcription de la grandeur de la caiſſe. 170
La caiſſe ſe trouve flottante dans un air extrêmement clair. 171
Tourmentés par l'extrême chaleur. 172
La caiſſe ſe trouve dans une eſpèce de pluie, & dans l' obſcurité. 176
La caiſſe s' arrête dans un bourbier, où elle s' enfonce. 178
Souffrances qui les réduiſent à l'extrémité. 180
Ils ſe trouvent dans la caiſſe même ſuſpendus en l' air ſans aucune eſpèce de gravitation. 181
Ils ſe trouvent dans le fond d' une rivière d' eau rouge. 182
Ils voyent deux créatures roder autour de la caiſſe. 185

Quantité étonnante de mégamicres, & deſcription de leur figure. pag. 186
Moyen par lequel ils gagnent la reſpiration. 190
Moyen qu'on employe pour pêcher la caiſſe. 192
Spectacle agréable que le pays offre à leur vue. 195
Moyen dont les mégamicres ſe ſervent pour fabriquer une barque ſous la caiſſe. 196
Tous nus hormis deux rouges vétus de blanc. 198
La caiſſe entourée d'un puit. 200
Raiſonnement ſpécieux. 201
Un des plus grands plaiſirs de l'eſprit de l'homme eſt celui d'inſtruire les ignorans. 204

SECONDE JOURNEE.

Raiſons de l'extaſe. 211
Raiſons de la réunion des parties du corps ſolide briſé. 212
Applatiſſement de la terre aux poles. 214
Doctrine ſpécieuſe ſur la prière, & ſur ſa néceſſité. 216
Danger imminent dans l'affaiſſement du toit de la caiſſe. 218
Moyens par leſquels ils ſortent de la caiſſe. 221

Origine du magnétisme de l'aimant. pag. 221
On va consulter l'oracle de l'abdala. 223
Description de la forme du corps des mégamicres. 225
On leur fait deux lits. 227
On les met tous nus. 227
Six alfaquins envoyés sur le lieu pour examiner le fait. 229
Leur langue n'est composée que de voyelles. 231
Escarboucles phosphores. 232
Ils sont allaités par les mégamicres. 233
La couleur rouge du lait les épouvante. 235
Sixième sens source de la jeunesse permanente des mégamicres. 236
Ils tombent dans un profond sommeil. 237
Effets d'un très long sommeil. 237
D'où venoit la lumière qui éclairoit la chambre. 241
Danger inévitable pour n'avoir pas été prévu. 242
Religion des descendans d'Edouard. 245
Nombre des mégamicres. 248
Providence de la nature dans le monde des mégamicres. 250
Facilité de voyager. 251

Deſcription du matériel de ce monde là. pag. 252

Miſère extrême que celle de devoir toujours ſouffrir la lumière. 255

Moyen ſimple pour ſavoir le diamètre du Soleil des mégamicres. 257

Meſure du périmètre de leur monde. 257

Diſtance de notre ſurface à celle des mégamicres. 259

Jugement dépendant d'une fauſſe ſuppoſition. 260

Traduction de l'écrit que le mégamicre remit entre les mains d'Edouard. 261.

Fin de la table du premier Tome.

TROISIEME JOURNEE.

La nature ſuffiſante en tout à ſoi même. pag. 4
Inſtinct de l'homme à communiquer à ſes ſemblables les vérités qu'il connoît. 5
Raiſonnement ſpécieux de miladi Bridgenid. 8
Réflexions de miladi Rutgland ſur les mêmes propos. 11
On leur donne des maîtres de langue. 15
Deſcription du temple. 19
Deſcription des rues. 22
Le palais public. 23
Repas des mégamicres. 24
Leurs fêtes ſanctifiées par le travail. 25
Il n'eſt permis qu'aux apothicaires chymiſtes d'être cuiſiniers. 26
Raiſonnement des mégamicres ſur la nature d'Edouard, & d'Eliſabeth. 30
Les mégamicres ſont obligés à leur deſtiner des nourriciers. 32

Fruits des arbres ſacrés deſtinés à alimenter les ſerpens. pag. 36
Deſcription des ſerpens. 37
Langage des oiſeaux. 39
Arts, & métiers floriſſans chez les mégamicres. 40
Monnoie courante des mégamicres. 43
Le gouverneur les conduit devant l'abdala. 47
Ils n'ont plus beſoin de dormir. 48
L'abdala leur a envoyé des nourriciers. 49
Raiſon par laquelle l'abdala avoit tant de priſonniers. 50
Doctrine des mégamicres ſur l'ame. 55
Leur doctrine ſur Dieu. 56
Création de l'ame. 58
Juſtice très ſage de Dieu, béatitude, & damnation. 59
Cauſe de l'adoration du ſoleil. 61
Démonſtration de l'impoſſibilité de l'inéxiſtence de Dieu. 63
Un cheval ailé monté par deux mégamicres. 64
Edouard, & Eliſabeth apprennent à nager. 67

QUATRIEME JOURNEE.

Plaiſante remontrance du lord Charles Burghlei. 71

Syſtème de l'illimenſité. pag. 74
Eloge de la métaphyſique des mégamicres. 77
Plaiſirs de l'ame. 79
Deſcription des chevaux volans. 82
Moyen ſûr polit faire que ces chevaux livrés à eux mêmes aillent à l'endroit où l'on veut. 84
Théorie du vol de ces chevaux. 89
Langue des mégamicres. 95
Perfection de leur muſiqtie. 103
Etat de guerre ne paroit pas vraiſemblable aux mégamicres. 106
Comment les mégamicres meurent. 110
Pluie des mégamicres. 112
Reſſurrection du ver noir. 114
Noms des jours de la pentamaine. 115
Perfection de la chronologie des mégamicres. 117
La groſſeſſe du ventre d'Eliſabeth la déclare enceinte. 118
Les mégamicres croient Eliſabeth hydropiqtie. 119
On conſulte l'oracle. 121
Premiére couche. 123
Edouard baptiſe ſes enfans. 124
Etonnement du gouverneur, & de ſon inſéparable. 125

Utilité du compliment fait en chantant, & en danſant, pag. 130
Oracle de l'abdala, 131
La haine des dévots implacable dans le monde des mégamicres. 132
Raiſonnemens du public ſur la fonction de l'abdala, 137
Raiſonnemens des phyſiciens. 138
Silence myſtérieux des mégamicres qui augmente les charmes de l'amour. 140
Hiſtoire de la naiſſance naturelle du couple mégamicrique. 144
Mécaniſme qui aide la nature à les rendre amoureux. 149
Naiſſance de l'oeuf deux embraſemens après ſa génération. 151
Fracture des oeufs deux embraſemens après leur naiſſance. 152
Ce que c'eſt que les mégamieres bâtards, & ce qu'on en fait. 153

CINQUIEME JOURNÉE.

Raiſonnement fort plauſible d'une femme ſimple qui penſe bien. 158
La couleur noire n'eſt pas en nature. 163.
Ce que c'eſt que la nobleſſe des mégamicres. 168
Etat du grand pontife de la religion des mégamicres. 174

Galanterie des mégamicres, pag. 175
Opinion ſur la beauté, 176
Edouard ſe détermine à manger le fruit défendu, 184
Sentiment délicat d'Eliſabeth, 186
Commencement de la ſeconde année, 188
Deux mégamicres tués par les ſerpens, 191
Prophétie remarquable des mégamicres, 193
Avis très important qu'un couple rouge porte à Edouard, 194
Le gouverneur va accuſer Edouard à l'abdala, 195
Eliſabeth veut aller en priſon avec ſon mari, 199
Ils ſe nourriſſent d'une ſemence qu'ils trouvent dans un pignon, 210
Leur ſurpriſe en ſe voyant rejoints par le gouverneur, 211
Le roi ordonne qu'on envoie les géants à ſa cour, 213
Deſcription du roi du Quatre-vingt-dix dont la famille étoit ſur le trône depuis 3200 ans, 219
Ils ſe mettent en voyage pour aller à la cour, 226

SIXIEME JOURNEE.

Raisonnement spécieux du duc de Brecnok, pag. 225
Le mensonge a plus de force sur l'homme que la vérité, 227
Avantage du genre mégamicrique. 231
Siège de la beauté. 232
Sur les prophéties. 236
L'idée qu'on peut avoir d'un Athée. 239
Description de Poliarcopoli. 244
Réponse d'Edouard. 251
Ils sont bien logés à la cour. 259
Question sur les couleurs. 265
Emulsion excellente pour les femmes qui allaitoient. 267
Expérience qui démontre que les couleurs n'éxistent que dans la lumière. 272
Année troisième. 277
Oracle d'Héliopalu. 277
Un mégamicre bleu vient annoncer la mort de l'autocéphale élu. 281
Edouard entreprend sa guérison. 285
Il lui donne le rob d'Anazés. 289
Relation du grand jardinier. 293
Certificat du prodige. 300
Belle action d'Edouard. 301
Harangue des théologiens. 303

Fin de la table du second Tome.

SEPTIEME JOURNEE.

Réponſe d'Edouard aux théologiens, p. 10
Diſcours d'Edouard au roi ſur la nobleſſe, 18
Difficulté du roi ſur les célibataires, 19
Miſères réelles de notre monde, 24
Syſtème ſur l'origine de l'homme, 25
Le roi leur fait prèſent d'un palais, 26
Grand prèſent de l'autocéphale élu, ibid.
Queſtion du même faite à Edouard, 28
Le couple royal lui fait une viſite, 30
Viſite des théologiens interdits, 32
Ecriture du théologien qui prouve la divinité de la miſſion d'Edouard. 35
Edouard conſacre le globe au temple, 38
Edouard demande à l'autocéphale la grace des théologiens. 44
Réponſe aux queſtions de l'autocéphale. 45
Déclaration du collège de phyſique ſur l'aſcenſion de l'aimant. 51
Lettre d'Edouard au grand Génie, 56
Ils vont habiter dans la maiſon que le roi leur a donné. 59
Eſſences précieuſes compoſées par Elifabeth. 63

Edouard ſe détermine à compoſer la poudre à canon. 65

Oracle du grand Génie qui les déclare maitres du fruit défendu. 69

L'autocéphale leur fait une viſite. 70

Cantique que les mégamicres chantoient au ſoleil dans les ſolennités. 74

Il refuſe d'aller aux fêtes ſeculières en compagnie du roi. 76

Sa lettre juſtificative au grand Génie. 77

Intention d'Edouard qui le juſtifie en matière de religion. 92

Formule de la prière d'Edouard. 98

Sageſſe d'Edouard qui n'a pas inſtitué la confeſſion auriculaire. 101

Sage diſcours du roi à Edouard. 103

Nouvelle méthode d'écrire. 106

Il établit une papeterie. 108

Il préſente au roi ſon nouveau papier. 113

Premier mariage dans ſa famille. 113

Sa courte haraugue contre les frottemens. 118

Formule de l'union en mariage. 120

Sage idée de ne pas ſe faire raſer. 124

L'autocéphale leur deſtine une place honorable au temple. 128

Il parvient à poſſéder la poudre; deſcription des ingrédiens. 125

Le plus grand plaiſir d'un bon pere. 128

Il forme une imprimerie. 129
Le grand Génie permet un concile. 134
Réſolution d'Edouard quelques fuſſent les déciſions du concile. 135
Il propoſe au roi d'établir une papeterie à une frontière. 136
Premier, & ſecond decret du concile. 143
Maximes à obſerver lorsqu'on parle à un monarque. 144
Miſère d'un roi ſans imprimerie. 145
Edouard demande au roi un emploi qui étonne ſa Majeſté. ibid.
Diligence d'Edouard pour tenir ſa parole. 148
Le roi le fait ſon premier ſecretaire. 152
Il va à l'imprimerie. 153
Courage de Robert ſon quatrième fils. 154
Gloſe catholique ſur le ſaint myſtère de l'unité, & trinité de Dieu. 158
Privilèges de la barbe. 161
Troiſième décret du concile. 162
Parti qu'il prend pour ſe procurer la nourriture des fruits ſacrés. 165
Compliment du roi à Edouard. 167
Haraingue d'Edouard à ſes cinq fils. 168
Deſcription de piſtolets à deux canons. 179
Il prie Dieu à genoux avec ſes fils. 178
Cours de la vie des ſerpens. ibid.
Edouard avec ſes fils en tue douze. 179

Ils en tuent quarante huit dans le jardin de la papeterie. 180
Le premier d'Aout Edouard commence à ſe nourrir des fruits des ſerpens. 182
Etonnement des convives à l'annonce qu'on ne voyoit plus de ſerpens. 183
Il communique au roi un projet utile. 184
Le roi lui fait un prèſent, & l'inſéparable un autre à Eliſabeth. 189
Ses transports naiſſans du préjugé, & de la reconnoiſſance. ibid.
Diſcours d'Eliſabeth à ſes filles. 191
Leur indifférence ſur le prèſent du royal inſéparable. 192
L'éxomide avec le tems mit l'eſprit de la coquèterie dans les filles. 193
Ses réflèxions ſur le risque qu'il couroit dans la guerie des ſerpens. 194
Il peinſe au moyen de les tuer ſans qu'ils verſent du ſang. 195
Doctrine d'un ſavant mégamicre éxempte de doute. 196
Il ſe détermine à les tuer avec la fumée de l'arſenic. 199
Maxime de caractère, & qui ne conviendroit pas à tout le monde. 203
Invèntion pour envoyer la fumée à un point fixe de diſtance. 204
L'entendement plus ſujet à ſe tromper que les ſens. ibid.

Il donne la petite maiſon à ſa femme. 211
Le roi lui délégue un jugement. 214
Elégance de l'habillement de ſes filles. ib.
Il ne faut jamais confier un ſecret à qui que ce ſoit ſans néceſſité. 219
Retour des fils d'Edouard à Poliarcopoli au bout de dix huit moiſſons. ibid.
L'année trente un les géants étoient neuf cent vingt deux. 224
Il inſtitue des cloches. ibid.
Liberté entière à l'importation, & taxes ſur l'exportation. 226
Hiſtoire de l'ordre de la propagation des ſerpens. 231
Pouvoir de la phyſionomie. 234
Inſtitution des ſéminaires, & leurs noms. 235
Hopitaux des mégamicres, & ce que c'eſt. 237
Preuve que la population de Poliarcopoli devoit être à peu près d'un million & demi de bâtards. 238
Fautes jugées dignes de punition. ibid.
Le grand Génie l'année trente uniéme veut une papeterie, & des cloches. 240
Il entre avec le couple royal dans le microcosme. 246
Un mégamicre au ſervice d'Edouard devient aveugle de l'oeil droit. 252
Il ſe détermine à devenir oculiſte. 253
Il fait l'opération au mégamicre. 256

Discours du roi à Edouard. 261
Seul moyen par lequel un roi peut se rendre heureux. 262
Abondance d'espèces numéraires nuisible à un état. 264
Celle de veiller sur la sortie des espèces est une maxime frivole. 265
Objection spécieuse d'Edouard. 269
Pour empêcher le luxe. 271
Ce dont un roi doit principalement se garder. 272
Mauvais effets de la prohibition des productions étrangères. ibid.
Edouard se détermine à envoyer prendre possession du fief. 276
Aveugles qui vont se faire visiter. 280
La première opération sur un rouge bien réussie. 282
Ses inquiètudes très raisonnables. 284
Il permet à ses deux fils d'être oculistes en exercice. 285
Sa résolution déclarée par lui même au roi. 287
Présent que le roi fait aux oculistes. 291
Certificat qui déplait à Edouard. 293
Edouard fait savoir au public qu'il suspend ses opérations. 294
Avis du collège de physique au public. 295
Comme on montre la morale aux jeunes gens. 296

Sentence du tribunal contre les phyſiciens. 300
Bonne réponſe de Miladi Rutgland. 301
Réflexions du lord Dunſpili. 303
Sage inſtruction d'un père à ſes fils. 310
Opérations du phyſicien bien réuſſies. 311
Inſtruction d'Edouard à ſes fils. 313
Diatribe du phyſicien ſur l'oeil. 316
Doctrinal admirable ſur l'oeil. 325
Sébaſtien ſe fait defenſeur du phyſicien. 333
Le collège demande cent places dans le parquet des coupables. 336
Edouard va avec tous ſes fils mariés au palais. 337
Abrégé de la harangue de Sébaſtien. 341
Harangue de l'avocat paradoxe. 343
Le collège envoye aux oculiſtes chrétiens trois diplomes d'agrégation. 350
Terrain que le roi donne à Edouard. 354
Le roi en pleine cour fait ſavoir qu'il eſt Duc du premier fief d'Héliopalu. 356
Il vend toutes ſes marchandiſes. 358
Il jette les fondemens d'une ville. 360
Bel & bon définition du parfait. 372
Inſtruction d'Edouard à ſes enfans. 357

Fin de l'index du troiſième tome.

Difficulté du lord Burghlei ſur les termes ſavans de cette hiſtoire. 8
Réponſe d'Edouard. 9
Deſcription de la comédie. 16
Diſpoſitions pour le départ des cinq familles ainées d'Edouard. 30
Préceptes eſſentiels à ſes enfans. 34
Différence de la ſpiritualité de Dieu à celle de l'ame. 46
Ce que c'eſt que la providence de Dieu. 48
Seul moyen de connoitre Dieu autant qu'il eſt poſſible. 49
Communauté d'intérets entre l'homme, & l'ame. 59
Etat primitif de l'homme. 51
Injuſtice du nom de bâtards donné aux mégamicres colorés. 53
Obligation des mégamicres au grand Génie. 55
Devoir des rois de s'oppoſer à certains décrets de l'égliſe. ibid.
Fauſſes opinions des théologiens. 57
Les rouges ne veulent pas devenir académiciens. 60

Théatre ſonterrain pour un feu d'artifice. 63
Place commode dans le théatre pour 578784 mégamicres. 65
Ecriture préſentée au collège de phyſique. 68
Edouard eſt élu préſident du collège. 69
Erudition ſur le paradis terreſtre. 72
Edouard cité au tribunal de l'autocéphale, 80
Sa déclaration tranquilliſe tout le monde. 82
Diſcours du roi à Edouard. 88
Il fait que le couple royal tire ſur les ſtatues des ſerpens. 95
L'Iconologie excellente chez les mégamicres. 97
Tout le royaume affligé de voir le roi ſans ſucceſſeur. 98
Affiches qui invitent au feu d'artifice 500000 mégamicres. 107
Paroles très remarquables de l'autocéphale. 111
Comment il faut s'y prendre pour devenir le favori d'un monarque. 113
Effet des ténèbres ſur les mégamicres. 116
Comment on annonce au roi la naiſſance d'un couple légitime. 122

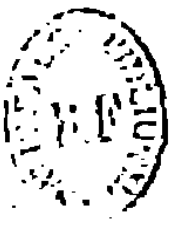
Edouard envoie à l'autocéphale cent mille onces d'or pour les distribuer aux pauvres. 124
Discours du roi reconnoissant à Edouard. ibid.
Il lui donne le plus beau de ses fiefs. 126
Vaste projet du grand Génie. 128
Ordre d'Edouard pour l'extirpation des serpens. 131
Il reçoit du roi l'investiture du fief. 135
Il rend sa terre capable de contenir cinquante mille familles. 136
Force de la nécessité, & de l'ambition. 137
Beau discours de Miladi Rutgland. 139
Nianicologices ; ce que c'est. 142
Le goût du théatre fait fanatisme. 143
Méthode d'un géomètre maitre de morale. 147
Edouard place quatre de ses familles à son nouveau fief. 153
Il se forme un conseil d'état formé de mégamicres. 155
Description du temple chrétien. ibid.
Inquiètude du roi sur la retraite d'Edouard. 162
Tranquillité du roi sur le terme de sa carrière. 166
Grand concours d'étrangers à Poliarcopoli. 170

Propoſition faite à Edouard, & ſon conſentement. 177
Il envoie ſes quatre tribus à leurs deſtination. 179
Excommunication des cuiſiniers, dont ils tirent parti. 184
Naiſſance de deux princes jumeaux rouges. 185
Diſcours fait à Edouard par le premier barealou. 193
Diſcipline de la religion des géants. 195
La loi chrétienne des géants. 199
Réponſe du chancellier Bacou. 207
Problème ſur la mort. 210
Inſtitutions qu'Edouard crut pouvoir ſe permettre. 225
Formule du baptême des mégamicres. 227
Le roi préſente Edouard aux princes royaux. 230
Maladie de deux couples de géants. 236
Edouard fait porter tous les malades dans une même chambre. 240
Il trouve un purgatif amer, & fébrifuge. 244
Diſcours d'Edouard aux quatre amoureux. 250
Nouveau réglement ſur les mariages. 251
Surpriſe d'Edouard à une nouvelle de Henri. 253

Ecriture ſignée par tous les Ephébistes de la tribu de Henri. 256
Défenſe du mariage entre frère, & ſœur. 258
Diatribe d'un ſavant phyſicien ſur ce fait. 259
Le grand Génie convoque un concile oecuménique. 264
Il ſe détermine à aller dans la République du Quatre-vingt. 265
Caractère de ces nobles républicains. 266
Ce gouvernement pour ſe ſoutenir dépenſe beaucoup en eſpions. 279
Caractère des inſéparables beaux des deux députés. 282
Le duc n'a pas la liberté de ſe trouver ſeul avec Edouard. 283
Diſcours d' un noble inconnu à Edouard. 286
Beau raiſonnement de Miladi Rutgland. 289
Edouard ſe diſpoſe à accorder une tribu au duc. 295
Viſite ſingulière d'un ſénateur à Edouard. ib.
Moeurs des républicains du Quatre-vingt. 303
Comment le duc ſe trouvoit ſans ſucceſſeur. 305
Il lui donne ſa dix ſeptième tribu. 308

Heureux hasard qui lui procure une belle découverte. 311
Ses dispositions pour procurer au roi une agréable surprise. 318
Interrogations du roi assez savantes. 323
Edouard se rend au grand concile. 326
Ouverture du concile. 335
Première harangue contre le premier article de la religion chrétienne. 335
Invectives contre les superstitieux. 340
Edouard entreprend la guérison d'un autocéphale mourant. 349
Ce qu'un physicien dit à Edouard. 354
Le concile lui donne droit de proposition. 355
Il obtient l'abolition de la Philélie. 363
Accueil qu'on lui fait à la cour de Poliarcopoli. 366
Il reçoit des mauvaises nouvelles de la tribu de César, & de celle de Daniel. 367

Fin de la table du quatrième Tome.



Le tribunal des grands conſervateurs de l'état. 7
Difficulté de corriger les princes. 19
Sévère loi de la nature. 21
Nouvelle de conſéquence qu'il reçoit. 22
Conteſtation d'Edouard avec le duc. 24
Eliſabeth perſuade Edouard en ne lui alléguant aucune raiſon. 26
Le duc touché du diſcours d'Edouard. 27
Il donne une fête à Alfrédople. 39
Compoſition du métal pour la fonte de canons. 41
Création d'une loi utile à la propagation. 45
Prèſentation qui étonne Edouard. 49
Hiſtoire du prince héréditaire du fief de la république. ibid.
Edouard fait arriver Albert, & Caſſandre chez lui publiquement. 123
Propoſition du duc à l'exarque Daniel. 125

Edouard lui ordonne de conclure. 126
Il présente au duc le coupleheritier. 134
Discours entre le duc, & Edouard. 136
Les troupes de la république s'em-
parent de la ville. 142
Emprisonnement des ambassadeurs. 147
Prise des villes frontières. 149
Edouard donne à l'exarque Daniel le
commandement d'une armée. 153
Le fort des mines de la république
assiégé par cinq mille géants. 156
Description des rivières, & canaux
du monde intérieur. 157
La république fait inonder le fief d'E-
douard. 159
Il fait tuer la garde qui veut lui dé-
fendre de passer outre. 165
Il va détruire la digue de la républi-
que. 168
Il arrive au fort des mines. 175
Il entre victorieux dans le fort avec
cinq mille géants. 179
Marche de son armée. 184
Trois sénateurs députés à Edouard. 186
Harangue d'un des trois. 187
Jeunes géants insurgens contre la gê-
ne de ne pouvoir pas choisir pour leurs
femmes celles qu'ils aimoient. 193

Nouveau reglement d'Edouard. 194
Edouard signe la trève. 199
Revue générale de son armée. 200
Conférence singulière. 203
Inutilité d'un serment. 207
Caractère d'un sénateur. 208
Son Raisonnement. 212
Spectacle qui surprend Edouard. 218
Cas dans lequel on regarde comme élus ceux qui sont les moins reprouvés. 226
Edouard donne cinquante millions à la république. 230
César déclare par diplome de la république son prince feudataire. 231
Conclusion de la paix. 234
Le sénateur persuade Edouard d'aller passer deux moissons dans une de ses terres. 238
Il se détermine à miner un espace pierreux pour pénétrer dans une chambre naturelle. 245
Il saute en l'air emporté par l'explosion. 247
Les scélérats malheureux sont ceux qui veulent associer la vertu au crime. 250
Loi d'ascension, & de descente d'un corps solide lancé perpendiculairement. 253

Paſſage extraordinaire, mais naturel d'une gravitation à l'oppoſée. 254
Ils ſont devenus dans un inſtant par une force invincible de la nature antipodes des mégamicres. 255
Ils ſont convaincus de ſe trouver dans les plus profond abime. 256
Ils reſtent effrayés par une voix plaintive. 261
Ils trouvent un bigarré. ibid.
Il va chercher quelque débouché. 264
Ce qu'il a découvert. 267
Ils ſe nourriſſent de quelques coquillages. 268
Ils s'acheminent vers l'étang. 270
Edouard baptiſe le mégamicre. 271
La ſoif les force à boire de la mauvaiſe eau. 272
Edouard trouve du ſable ardent. 278
Ils arrivent à une caſcade d'eau. 280
Ils commencent à monter. 281
Mauvais état de leurs jambes. 282
Lumière qu'ils apperçoivent. 285
Froid exceſſif. 287
Un Volcan cauſe de la lumière. 288
Grandes ſouffrances. 289
Il trouve une plante bulbeuſe dont l'oignon lui donne une eſpèce de vin. 294

Ils ſe ſont des ſouliers. 301
Le bigarré ſe nourrit du ſang d'Eliſabeth, 302
Tremblement de terre épouvantable. 304
Nouveau Volcan qui paroit. 305
Ils deſcendent un eſcalier. 319
Ils voient la lumière de notre monde. ibid.
Ils ſortent du puit. 330
On les croit des charlatans. 335
Etat déplorable du mégamicre. 339
Singularité du lac de Zirckhitz. 356
Mort du mégamicre. 358
Il ordonne des obſéques magnifiques. 359
Beau caractère du comte de Cobenzel. 362
Ils arrivent à Veniſe. 363
Caractere du doge Memmo. ibid.
Grandes affaires de la république de Veniſe dans ce tems-là. 364
Délicateſſe des Vénitiens ſur la conduite de leurs épouſes. 371
Conduite des femmes Vénitiennes. 372
Beau caractère du patricien Grimani. 374
Eloge du procurateur Memmo. 376
Leur arrivée à Londres. 379
Concluſion de l'hiſtoire. 380

Fin de la table du cinquième & dernier tome.

O prima infelix fingenti terra Prometheo!

Ille parum cauti pectoris egit opus.

Corpora disponens, mentem non vidit in arte;

Recta animi primùm debuit esse via.

Propert L. 3. E 5.

Defcr. Triumphi.

A Monſieur

Monſieur le Comte de

W A L D S T E I N

Seigneur de Dux, et d'autres ſeigneuries
Chambellan de S. M. I. R. A.

Monſieur le Comte

Perſonne au monde n'eſt en état de décider ſi cet ouvrage eſt une hiſtoire, ou un roman, pas même celui qui l'auroit inventé, car il n'eſt pas impoſſible, qu'une plume judicieuſe écrive un fait vrai dans le même tems qu'elle croit l'inventer, tout comme elle peut en écrire un faux étant perſuadée de ne dire que la vérité. De cet antécédent on peut faire une induction. On ne pourra ſans preuve évidente ni nier un fait quelconque, ni y ajouter foi. L'homme qui lit doit ſe mettre à ſon aiſe, & croire vrai tout ce qu'il trouve vraiſemblable, & faux tout ce qui choque ſa rai-

ſon. Ainſi, Monſieur le Comte, ſi vous trouvez que ce que ce livre contient n'eſt pas impliquant, croyez-le hardiment, & vous n'y perdrez rien, d'autant plus que ce qu'il dit de bon ne dépend pas de l'hiſtorique. Tel par exemple eſt un livre anglois nommé Vie de Robinſon Cruſoë*: on ne le regarde comme un roman que parcequ'on n'a pas des preuves convaincantes qui conſtatent ſa réalité en qualité d'hiſtoire; mais en qualité de roman il eſt encore plus eſtimé. Il y a trente cinq ans que Monſieur du Clo hiſtoriographe de France me dit, que l'hiſtoire de la conjuration de Veniſe écrite par l'abbé de S. Real ne pouvoit être regardée que comme une fable, car perſonne ne ſavoit d'où il pouvoit l'avoir tirée: je lui répondis, que la maxime pouvoit être bonne, mais que tout de même la conjuration en queſtion n'étoit pas moins hiſtoire; &, qui plus eſt, très exacte.*

Si l'Icoſameron, monſieur le comte, que je vous préſente, eſt une hiſtoire, vous apprendrez que le monde intérieur eſt le Paradis terreſtre, ce même jardin d'Eden, dont nous ne pouvons pas révoquer en doute l'exiſtence réelle, malgré que ſon local nous ſoit inconnu. Quelques ſavans ont déjà

dit qu'il pourroit ſe trouver dans l'intérieur de nôtre globe, mais perſonne n'eſt allé le chercher ; & les juifs, & les chrétiens dûrent chaſſer toujours loin d'eux le projet de le découvrir, puiſqu'ils ſûrent, & ſavent, que Dieu mit à ſa garde des chérubins armés de feu pour en défendre l'entrée Genèse C. III. V. 24. *à qui que ce ſoit. Pour ce qui regarde la curioſitè d'aller le chercher dans l'intérieur de la terre, il ſe peut qu'on ait eu peur de trouver, au lieu du paradis, l'enfer ; car pluſieurs prétendent que c'eſt là ſa place : Tertullien n'en doute pas, & S. Auguſtin eſt du même avis, & ajoute que le feu central exiſte par un miracle de Dieu : de cette façon il rend vaine l'objection de Swinden, qui dit, que dans le centre de la terre il eſt impoſſible que la quantitè de nitre néceſſaire à entretenir ce feu ſe trouve ; il décide avec une ſcience profonde que l'enfer ne peut être que dans la vaſte concavitè du Soleil, malgrè que le roi David ait dit tout le contraire. En quelque façon que ce ſoit nous pouvons avec cette hiſtoire à la main raiſonner là-deſſus, & dire hardiment ſans faire aucun tort à nôtre religion, tout ce que la raiſon, & le bon ſens nous ſuggèrent. Les clairvoyans, ſiez-*

vous à moi, ne ſe moqueront pas de nous, & le bourdonnement de ceux, que Pétrarque appelle gente cui ſi fa notte avanti ſera, *n'aura pas la force d'interrompre nos diſcours. Nous ne prètendrons pas, ſottement orgueilleux, de parvenir à la certitude, mais nous parviendrons à douter : vous ſavez que les plus ſavans entre tous les hommes ſont ceux qui ſont en état de bien douter : l'homme qui doute ne ſait rien, mais en revanche il ne ſe trompe jamais : une exiſtence penſante circonſcrite de matière ne peut ſe dire ſûre de rien. Nous pouvons néanmoins raiſonner. Heureux ceux auxquels la raiſon peut ſervir d'amuſement.*

Si Dieu a crèe notre terre pour qu'elle fût habitèe, eſt-il vraiſemblable qu'il ait voulu que ſa partie habitable fût ſa ſurface extérieure, & qu'il l'ait préférée à ſa concavitè intérieure ? Non. La ruche n'eſt pas faite pour que les mouches à miel ſoient logées ſur ſa ſuperficie extérieure : la coquille teſtacée contient l'animal dans ſa partie interne ; & l'ame, l'eſprit, les ſièges des paſſions, & des vertus ne furent pas placées par le créateur ſur l'homme, mais dans l'homme ; excepté les Sarmates, dont la vertu étoit ſelon Tacite, veluti extra

ipſos. *Le fameux noyau de la terre, dont tant de philoſophes ont parlè à tâton, eſt une exiſtence néceſſaire, & ne peut être que ſa partie habitable, faite par Dieu pour que nous y habitions à perpétuitè : c'eſt le jardin d'Eden d'où Dieu, déſobèi nous a chaſſès. S'il eſt écrit qu'il nous a mis dehors, nous ètions donc dedans : & le dehors de tout dedans ne peut être que ſes murailles, ſon écorce, ſa circonférence extérieure. Devenus donc indignes d'habiter là dedans, tombés en ſuſpicion d'oſer auſſi gouter de l'arbre de la vie, pour nous rendre par là immortels, Dieu condamna notre race réfractaire à ſe loger ſur les murailles du beau jardin. Nous y voilà. Ce qui me ſurprend eſt que nous nous ſoyons toujours appellés habitans de ce monde pendant qu'* Genèse C. III. V. 22.

effectivement le terme d'habitans ne nous convient pas : il ne peut pas appartenir à des êtres expulſès : nous ne ſommes que les légitimes, & vrais colons de la ſurface extérieure du globe terreſtre, qui étant, comme de raiſon, convèxe, vous me permettrez de dire que nous y rampons. Il eſt vrai que nous nous ſommes diſtinguès, nous avons ſu tirer parti de tout, & faire d'aſſez belles choſes ſur cette ingrate

terre qui ſemble faite plus pour être inondée, & habitée par des poiſſons que pour loger des hommes. Nous nous ſommes ſignalès par des ſuperbes travaux : nous avons labourè des terroirs fort indociles ; ſerrè entre des bornes pluſieurs rivières, ecartè des mers par des digues, deſſèchè des marais, percè, & applani des montagnes, fait des chemins, bâti des villes, mis en honneur, & en grande majeſtè l'architecture, viſitè des terres dans leur profondeur reſpective pour en extraire des métaux, nous les avons, pour ainſi dire, éventrèes : nous avons inventè la chymie, les arts, & juſqu'aux ſciences ; nous avons fait des loix, mis en horreur le crime, & en triomphe la vertu : nous nous ſommes mis en ètat d'être convaincus par nous mêmes de la divinitè de notre gènie, & d'aller par là, par le plus court, par le plus droit de tous les chemins, à la contemplation de la toutepuiſſance, & de l'inconcevable grandeur du Créateur. Dieu doit s'être, pour ainſi dire, réjoüi en voyant le bon uſage que nous avons ſu faire de l'informe prèſent qu'il nous a fait en nous puniſſant. Dans le même moment qu'en conſidérant notre terre nous la trouvons belle, pouvons-nous

nous empêcher de réfléchir, que si elle eſt belle, c'eſt nous qui l'avons rendue telle ? Oui, c'eſt nous ; mais cette penſée, au lieu de nous énorgueillir, doit nous exciter à remercier celui qui nous a fait capables de briller au milieu de tant de miſères.

Au milieu de tout ceci, en prenant toujours nôtre parti, nous nous ſommes faits à toutes les miſères de cette vie dans nôtre habitation, qui effectivement n'eſt qu'un exil, & nous nous y ſommes accoutumés au point, que la plus grande partie de nous autres ne trouve pas étrangères à ſon bonheur ni les maladies auxquelles nous ſommes ſujets, ni les peſtes, ni les guerres, ni les famines, ni les inondations, ni les tremblemens de terre, ni la puanteur des brouillards, ni les foudres du ciel, ni la violence des vents, ni les influences peſtilentielles de la canicule, ni les grandes chaleurs, ni les froids exceſſifs, ni les bêtes féroces prêtes à nous dévorer, ni les inſectes dont l'air fourmille, & qui, s'il eſt vrai qu'ils naiſſent de nous comme les puces, les poux, & les punaiſes, n'ont pas tort de nous piquer les nerfs, & les artères pour tirer de nous la nourriture que nous leur devons. Il faut avouer que nous ſommes

des bonnes gens, & de très facile compoſition : presque tout le monde eſt fâché de mourir, & pluſieurs ſouscriroient volontiers à renaitre à ces mêmes conditions.

Ces malheurs, monſieur le comte, n'exiſtent pas chez les mégamicres. *Mais vous me demanderez comment, s'il eſt vrai que ce monde-là ſoit le Paradis terreſtre. Edouard, & ſa ſoeur ont pu y entrer, malgrè les chérubins gardiens, & la divine ſentence de l'exil. Je peux vous ſatisfaire là-deſſus en théologien philoſophe. Je vous dirai premièrement que Dieu ne peut pas donner une ſentence irrévocable, & en ſecond lieu que le Créateur peut à ſa plus grande gloire, avoir permis qu'un couple de nos mortels y aille & retourne pour nous en porter des nouvelles, & pour aider ainſi à l'affermiſſement de notre foi toujours foible, & chancellante. Réfléchiſſez auſſi que le divin ouvrage de la rédemption doit avoir détruit toute la mauvaiſe influence de l'odieux crime originel, & que l'abſolution de la faute ne peut aller qu'avec la ceſſation de la peine. Edouard a laiſſé là cinq millions d'enfans, qu'en quatre vingts ans il n'a jamais vu ni tomber malades, ni vieillir. Dieu a peut être*

Anges qui, ſelon la ſignification du mot, doivent reſſembler à des bœufs.

voulu leur reſtituer l'immortalitè. Que ſavons-nous !

Venons à prèſent aux mégamicres *qu'Edouard a trouvè maitres de ce monde-là. Qu'eſt ce que ce nouveau genre humain, dont nous n'avons jamais rien ſu, que perſonne n'a jamais ſoupçonnè, qui ne peut pas être deſcendu d'Adam, qui n'entre pour rien dans la faute originelle, & qui par conſéquent n'a rien de commun avec l'incarnation divine ? Nous ſeroit-il permis de croire que ce pourroit être le genre deſcendant du premier couple que nous trouvons créé dans le verſet vingt ſixième du premier chapitre de l' infaillible Geneſe ? Le ſaint Eſprit ne nous en dit pas le nom : il nous fait ſeulement ſavoir dans le ſuivant, vingt ſeptième, que cet homme étoit diviſé en deux individus, dont chacun ètoit mâle, & femelle* marem, & foeminam fecit eos. *Dans le verſet vingt-huitième, il leur dit : rempliſſez la terre,* implete : *vous ſemble-t-il que le mot* remplir *puiſſe ſignifier couvrir ? Appellerez-vous un oeuf teint en verd, rempli de couleur verte ? Vous l'appellerez couvert. Dieu a crèè les* mégamicres, & *nous auſſi, non pour que nous couvriſſions la terre, mais pour que nous*

la rempliſſions, les premiers crées y reſtèrent, & nous fumes mis à la porte. Dieu créa nôtre premier pére Adam après que la premiére ſemaine s'etoit dèjà écoulée.

Mais avant, monſieur le comte, que je paſſe plus loin avec mes raiſonnemens, je vous ſupplie d'obſerver, que malgrè mon ſtyle affirmatif je ne prétens vous donner que des conjectures. Je vous aſſure en même tems que quand même mes diſcours perceroient au vrai, le plus ſévére examen ne parviendra jamais à y trouver la moindre aſſertion qui pourroit porter atteinte à la foi dépendante des myſtéres qui forment la ſubſtance de notre religion. Dieu donna à Adam le précepte de s'abſtenir de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien, & du mal, & après cette défense il l'endormit, & par un magiſtère ſupérieur à notre entendement il fit Eve, à laquelle il faut ſuppoſer qu'Adam communiqua le précepte d'abſtinence qu'il avoit reçu de Dieu. Cette création que nous trouvons dans le ſeptième verſet du ſecond chapitre n'a rien de commun avec la premiére qui nous eſt annoncée dans le vingtſixième du premier par manière d'acquit; & dans tout le ſaint livre il n'en eſt plus queſtion: l'hiſtoire du

péché originel eſt la matière de tout le troiſième chapitre. On ne doit pas trouver étrange que la bible ne faſſe plus mention, nulle part du couple premier créé, puiſqu'elle eſt le livre de notre religion, dont la perfection ne dépend d'aucune néceſſité que nous ſachions la moindre particularité ſur la première race: nous n'avons abſolument rien à démêler avec elle. Je vous dirai au ſurplus qu'il ne ſemble ni convenable, ni vraiſemblable, que Dieu ait voulu faire la partie intérieure de ce monde pour qu'elle reſtât vuide, & que nous pouvons ſans le moindre ſcrupule la croire habitée.

Diſpoſez-vous en attendant à trouver dans le monde des mégamicres *pluſieurs erreurs vulgaires, car ils ſont hommes; mais en revanche vous trouverez du ſublime dans toutes leurs doctrines qui regardent Dieu, ſpiritualité, création, immortalité d'ame, dont vous trouverez inſoutenable par ſa nature même, la métempſicoſe, après laquelle tant de philoſophes errérent. Vous y trouverez nos dogmes de l'éternité, des récompenſes, des punitions très bien raiſonnées, l'homme juſte heureux pendant ſa vie, & après, & l'injuſte toujours malheureux. Vous y verrez la mort des mé-*

gamicres *délicieuſe, précédée de dixhuit mois de joye non interrompue, & la longueur de la carrière de leur vie fixèe, connue, & égale à chacun. Vous y verrez ſouveraineté, & dépendance, & les loix en petit nombre, car il n'y a que les néceſſaires au bonheur de l'homme, toutes non ſuſceptibles de gloſes, qui ne ſervent chez nous, qu'à les rendre plus obſcures. Vous y admirerez presque trois cens ſouverains tous heureux en grace de l'éducation, dans laquelle ils apprennent qu'ils ne peuvent l'être qu'étant aimès de leurs ſujets; & vous direz avec Térence* & errat longe —— qui imperium credat eſſe gravius, aut ſtabilius vi quod ſit quam illud quod amicitia adjungitur. *Vous y trouverez un genre humain, qui pour être parfait, & digne d'envie n'a pas beſoin d'être divisè en deux ſèxes, qui pour ſe remettre en force, n'a pas beſoin de dormir, qui ſe nourrit de ſon propre lait, & qui pour manger n'a pas bebeſoin que la nature lui ait fourni des dents, os ſans une certaine conſiſtence, & ſouvent inégaux, qui, ſur la ſuperficie de notre globe, quittent les deux tiers des vivans avant même qu'ils parviennent à l'âge de la miſérable vieilleſſe. Vous trouverez là un jour perpétuel, un printems*

très doux, jamais discontinuè. L'amour chez les mégamicres *ne peut pas proprement être appellè passion, car c'est un sentiment qui n'est sujet ni à altération, ni à diminution, on peut l'appeller la vèritable substance de leur vie; car toute leur vie n'est qu'un seul amour qui dure toujours avec le même feu quarante cinq de nos annèes, après en avoir employè trois pour s'allumer. Les deux individus qui forment un couple inséparable, naissent pour s'aimer & meurent en s'aimant, & en s'entredonnant les marques de la plus vive tendresse jusqu'au dernier instant de leur existence. Leur extinction ne peut pas s'appeller mort, mais un doux passage du même amour qui va devenir immortel dans l'ètternitè. Nous devons être, selon les mots de l'ècriture, deux dans une seule chair: les* mégamicres *sont un dans deux corps Vous y verrez avec quelque surprise des arbres, sur lesquels se tenoit une innombrable quantitè de serpens, que notre hèros, aidè de ses nombreux enfans, détruisit, en confondant la superstition, quoiqu'ils ne lui ayent pas donné motif de croire qu'ils fussent de la race de celui qui a trompè Eve, puisqu'ils ne parloient pas.*

Vous ferez grande attention, monsieur le comte, à la langue des mégamicres, *& vous la trouverez bien supérieurieure à toutes celles que vous savez, car c'est une vraie musique en prose, dont la moelleuse harmonie n'est pas interrompue par des consonnes : c'est une paraphonie continuelle, où l'intervalle d'un ton à l'autre est le paradiazeuxis, mais avec une nuance qui ne le laisse appercevoir qu'à l'ouie la plus dèlicate. La haute musique dépendante du vaste contrepoint est leur poésie qui n'est pas faite à des paroles comme chez nous : elle n'entre pas dans le* mégamicre *par le seul organe des oreilles, mais elle va en droit chemin à l'ame, en passant par un sixième sens que nous n'avons pas, & que Dieu a voulu placer sur tout leur épiderme : elle ne peut être produite que par des vrais poètes, qui sont, comme chez nous, fort rares ; & elle dit à l'ame des* mégamicres *des histoires entières qu'il n'est pas possible de traduire par des paroles. Notre héros Edouard, & Elisabeth sa soeur, & femme, & ses descendans ne ressentoient en l'écoutant que la sensation, que la matière de sa composition devoit exciter : joie, douleur, étonnement, indignation, horreur, pitiè, &*

attendriſſement, ſans qu'ils puſſent ſavoir de quoi il s'agiſſoit. On dit que celle des grecs excitoit le courage, une autre calmoit la colère, & une autre inſpiroit l'amour; & je le crois puisque la nôtre auſſi égaïe, attendrit, & fait pleurer, mais elle endort lorsqu'elle eſt mauvaiſe, & elle l'eſt ſouvent; car nos maîtres de Muſique ne ſont pas poëtes, & nos poëtes ſont des miſérables verſificateurs, qui ne ſavent pas ſeulement ce que le beau nom qu'ils ſe donnent ſignifie. La danſe eſt chez les mégamicres *dans la plus haute perfection: on ne fait des complimens qu'en danſant; & elle a la force de décéler la penſée de celui qui les fait; & voilà le moyen ſimple par lequel on eſt là à l'abri de l'adulation, du menſonge, & de cette maudite diſſimulation, que nous pourſuivons à croire louable, & à la mettre même dans la catégorie des vertus, pendant qu'elle n'eſt pour ceux qui l'examinent bien que pure perfidie. Ciceron nous dit,* quò quis verſutior, & callidior eſt, hoc inviſior, & ſuſpectior detracta opinione probitatis. *Les* mégamicres *donnent tous leurs ſoins à la culture des beaux arts, & les belles études de ces heureux mortels ſont la Phyſique,*

la Gèometrie ſublime, les Mécaniques, & la Juriſprudence : ils ſont tous géographes, & muſiciens : outre cela une ètud exacte procure à ceux qui s' y adonnen toutes les connoiſſances néceſſaires au plu ſûr progrès du commerce, bonheur de tou les peuples ſociables, & ſource de l' indus trie qui ne peut être excitèe que par ſa plus grande proſperitè.

Etant impoſſible, monſieur le conte, qu' un genre humain éxiſte ſans qu' il ait beſoin de ſe divertir en ſe procurant des plaiſirs, je vous dirai que ceux des mégamicres *ſont la chaſſe ſans tuer le gibier, la pêche ſans priver de leur libertè les poiſſons, la nage qu'ils exercent avec des privilèges qui nous ſont incommus, puiſque la nature les a douès d'une organiſation intérieure qui leur donne comme aux poiſſons la facultè de reſpirer l'eau : les riches ont des loges dans les rivières, que mon original anglois appelle* catiches, *où ils converſent enſemble en parlant par des geſtes un langage très éloquent avec une rapiditè étonnante. Les courſes à cheval ſont l' amuſement qu' ils prèfèrent à tous les autres, & le plus noble exercice des grands dans les heures où ils vaquent : ils*

domptent les chevaux, & les dreſſent, & ils en poſſèdent de cent diffèrentes espèces, entre lesquelles des volans, qui ne ſeront cependant pas ceux qui vous plairont plus que les autres, car ils n'ont autre intelligence que celle qui leur eſt fournie par leur nature. Extaſiè enfin en examinant les innocens plaiſirs des mégamicres *vous vous ècrierez* o miſeri quorum gaudia crimen habent! *Vous trouverez là que tous les ſavans en hiſtoire naturelle ſont chymiſtes, tous les chymiſtes ſont apoticaires, & tous les apoticaires ſont cuiſiniers. Vous verrez un Soleil central immobile, cauſe de toute la nature de ce monde là, une mèthode inaltèrable dans toutes ſes productions, & dans ſes bienfaits: dont le moindre eſt une pluye rouge comme l'eau de toutes leurs rivières, qui quatre fois par an* mégamicrique, *précédée d'un vent doux humecte l'atmoſphère, non en deſcendant du ciel, comme chez nous; mais en ſortant de la terre en guiſe de jets d'eau: vous ne reſpirerez pas là un air envenimè de mau vaiſes vapeurs ou agitè par des vents vio lens, & ne marcherez pas ſur une terr ſujète à des inondations qui détruiſent le dons de Cérès, & de Flore, & altèrent*

l ordre qui vend riantes les fertiles campagnes, & délicieux objets de tous nos ſens les arbres, les fleurs, & les herbes colorées des jardins.

On plaide, monſieur le comte, dans ce monde là; car les hommes diffèrent d'opinion, & aſpirent à avoir raiſon par tout, mais vous n' y trouverez pas de guerre: vous n' en verrez qu' une purement accidentelle, que vous ne reconnoitrez pas pour naturelle à ce monde là, comme elle le ſeroit au nôtre, où ſes preparatifs ſemblent concerner le premier devoir des ſouverains, qui cependant ont le rare talent inconnu aux mégamicres *de la combiner avec une amitiè réciproque dans le moment même qu'ils s'entrégorgent. Edouard qui chez les* mégamicres *fut l'auteur de cette guerre avoit raiſon: il ſeroit devenu en ne la faiſant pas, la victime de la violence, & un anglois ſait périr, mais non pas céder. Vous verrez ce que c' eſt qu' une véritable nobleſſe inconteſtable, & exempte de chicane, qui ne peut être que fille de la nature. Dans la punition du menſonge vous verrez le triomphe de la vérité, celui de la pudeur dans la nuditè, & celui de la ſcience dans la condamnation de la curio-*

ſitè indiſcrète, lorſqu' une interrogation impudente la décèle. La beautè de ce monde là vous fera connoitre que la belle Europe que vous avez vu n'eſt qu'une bigarrure, un habit informe compoſè de pluſieurs morceaux d'étoffes magnifiques, dont l'un eſt incohèrant à l' autre.

Ces heureux mégamicres, *dont je vous ai fait une deſcription aſſez impoſante, ſont, ne vous en déplaiſe, d'une fort petite taille: ils ne ſont pas plus grands qu'une de vos jambes, auſſi ſont-ils appellés* mégamicres, grands-petits, *mais ils grandiront ſous vos yeux, & vous vous ferez ſi bien à leur petit volume de matière, que vous finirez par trouver qu'ils ſont plus grands que nous, & que leurs rois ſont beaucoup plus majeſtueux que ceux des nôtres qui ont une taille de quatre coudées, ſi pourtant il y en a, car je n' en ſais rien, & je ne viſe à perſonne: ce qui fait la majeſtè d'un roi quelconque ſont les vertus, la magnificence, & la juſtice alliè à la clémence*: Qui piger ad pœnas princeps, ad præmia velox, quique dolet quoties cogitur eſſe ferox. *La petite taille des* mégamicres *peut exciter vos réflèxions ſur la taille d' Adam, & d' Eve, qui ſelon*

pluſieurs anciens rabins ètoient gèans : remarquez qu' ils l' ètoient effectivement relativement au couple premier crèè. Vous pouvez auſſi avec le ſaint texte à la main faire des réflèxions ſur une langue muſicale qui parle à l'ame. Nous liſons qu' Adam donna leurs vrais noms à tous les animaux, noms qui ne dèpendoient pas d'une convention, mais qui les indiquoient préciſément : or ces noms, & cette langue primitive ſont perdus : Noè même les ignoroit, car ils les auroit communiquès aux poſtdiluviens. Cette belle langue ne pouvoit être qu' une muſique, car nous ne ſouvons pas comprendre qu' un mot prononcè, comme nous le prononçons, ait la force de nous faire concevoir la forme d' un objet dont nous n'avons point d' idée ; mais je conçois quoique par abſtraction qu' un chant peut avoir cette force, moyennant cependant le ſixième ſens qu' Adam avoit peut-être, & qu' il n' a pas transmis à ſes deſcendans parceque Dieu le voulut ainſi.

Genèse C. II. V. 19.

Les mégamicres, *monſieur le comte, ont des vices, qui naiſſent de l' abus des paſſions ; mais vous verrez que ce ne ſont pas des taches ; ce n' eſt que de la pouſſiére. Toutes les paſſions des* mégamicres *ſont*

faites pour les rendre heureux : elles ſont comme les plantes venimeuſes chez nous, que l'art fait devenir médecines : il ne s'agit que de bonne éducation, & l'homme parvient à tirer bon parti de toutes : niſi parent imperant. *Quelques riches* mégamicres *ſe laiſſent dominer par l'ambition, mais ils ne ſe trouvent pas condamnés à l'ennui dans leur vieil âge comme nous les voyons à Veniſe, à Rome, à Naples, à Vienne. L'amour illégitime auſſi en rend malheureux quelqu'un, mais il s'en corrige à force de voir que tout le monde ſe moque de lui. Chez les* mégamicres *il n'y a qu'un ſèxe : étant tous mâle & femelle, il eſt de fait qu'ils ne ſont ni mâles, ni femelles, & l'écriture les appelle ainſi pour nous faire comprendre que la propagation ne dépend pas plus de l'un des deux individus que de l'autre : ils ſont tous égaux, & tels ſont chez eux tous les animaux, & gardez-vous bien de les appeller hermaphrodites, car vous y attacheriez une idée fort ſale, & vous leur feriez injure, puiſqu'en vérité ils ne le ſont pas, & malgrè que vous ne le verrez pas, vous pourrez facilement vous le figurer, car quoiqu'Edouard ſoit très chatiè dans ſon*

ſtile, & qu' il ménage avec toute la dé-cence la pudeur du lecteur il n' empêche pourtant pas l' intelligent de comprendre tout ce qu' il lui eſt néceſſaire de ſavoir. La ſtructure d'un mégamicre *prèſente à l' oeil un objet beau par conſentement univerſel, & fait pour nourrir l' amour le plus tendre: la propagation de l'eſpèce en eſt une conſéquence agréable, mais elle n' entre pour rien dans ce qui en fait les charmes. Vous trouverez dans le monde intérieur la pauvretè, mais point ſordide, & vous la ſouffrirez en paix lorſque vous verrez qu' elle doit ſe trouver par tout où il y a richeſſe, & vous ne condamnerez pas la richeſſe, lorſque vous la reconnoitrez récompenſe de la vertu, & du vrai mérite. Les* mégami-cres *ont une ame, & une raiſon égale à la nôtre, & ils ſont comme nous empatès de chair; ce n'eſt que leur nature qui nous les rend ſupérieurs, & leurs moeurs dépendantes de leur éducation. Je vous préviens que l' exceſſivement nombreuſe famille de nôtre héros ne doit pas vous rebuter: Vous n' y trouverez rien d' incroyable, ou d' abſurde, ſi vous liſez tout tranquillement, & écartant de vôtre eſprit toute prévention, car la prévention corrompt la raiſon,*

Actuellement, Monsieur le comte, il faut que je vous parle de la qualitè du don que je vous fais dans le même tems que je le donne au public. C'est la traduction d'un manuscrit anglois, & je vous prie de me dispenser de vous faire voir l'original; car comme je ne suis pas bien fort dans la langue angloise, je crains trop la critique. Je vous fais présent de cet ouvrage, non pas en vous le dédiant, mais en vous le remettant comme un effet sur lequel vous avez un droit, car pour l'ècrire j'ai employè un tems, qui après l'honorable titre que vous m'avez donnè chez vous, pouvoit être employè différemment. La ferme croyance où j'étois que la lecture de cet ouvrage vous amuseroit, fut l'aiguillon qui dans l'espace de seize mois me fit parvenir à son terme.

En vous faisant un prèsent de cette espèce j'ai clairement vu que je ne pouvois m'exempter de le soumettre au jugement de tout le monde: je le livre ainsi à la merci, aux humeurs, aux caprices, & aux gouts fins, & baroques de tout l'univers; car je ne peux savoir si ce que je vous donne en vaut la peine, sans auparavant entendre ce qu'on en dira: pro captu

lectoris habent fua fata libelli. *Un Curion dira avec l' ancien Térence* Nè iſte magno conatu magnas nugas dixerit; *un autre ſoutiendra que je ne lui ai donnè le nom de traduction, que pour me ménager un fauxfuiant, un échapatoire à la critique des Ariſtarques, que je voudrois bien mèriter ; mais pourvu que ce ne ſoit pas vous qui me diſiez ce que le Cardinal Hippolite d' Eſte dit à l' Arioſte, je ſouſcris à tout. Vous ètes l' homme unique au monde qui ait penſè à arrêter mes courſes au commencement de Septembre de l'annèe* 1785 *en me confiant votre belle bibliotèque. Je me ſuis fait dans toute ma vie un plaiſir de ne jamais déterminer le lieu dans lequel mes os doivent devenir pouſſière, car ce me fut toujours un objet d' indignation, & vous avez ſu me faire enviſager ma diſſolution agréable dans le Chantilly de la Bohème, dans votre château de Dux.*

Je n' ai pas voulu, monſieur le comte, vous addreſſer mon livre par une fade dédicace que vous auriez mépriſèe, car qu' eſt ce qu' une dédicace? Elles me déplaiſent toutes plus encore que les oraiſons funèbres, car celles-cy ont du moins le privilège de ne pas ennuyer leurs héros. Par

une dédicace formelle vous aurois-je honorè d'avantage? Aurois-je par là procurè plus de rèputation à mon livre, & un plus grand débit ? Ni l'un ni l'autre. Les hommes lisent les satires plus volontiers que les éloges : ils ont raison : les meilleurs livres du monde sont ceux qui sont les moins lûs, & qui se débitent le moins : je ne voudrois cependant pas juger par-là de la bontè du mien. En vous faisant une dédicace conforme à l'usage ordinaire j'aurois dû faire parade de vos illustres ayeux, & sans m'éloigner de la vérité j'aurois dû parler particulièrement du célèbre duc de Friedlande. Je n'aurois pas eu des difficultés à faire l'apologie de sa conduite avec des documens très respectables, & à démontrer dans sa fin tragique l'héroisme de ses vertus, mais qu'aurois-je fait par-là ? je n'aurois rien dit de nouveau en ècrivant que son sang circule dans vos veines, & que son portrait est le seul objet cher à vos yeux, tableau unique que tous ceux qui vous approchent voyent dans la chambre où vous dormez. En vous rappellant les funestes conséquences de sa valeur, je vous aurois peut être dèplu, car sans l'héroique grandeur de son ame vous auriez un demi million de rente de plus, que le droit du plus fort a enlevè à votre famille assez illustre même sans lui.

Aurois-je dans ma dédicace parlè de vous? Oui certainement. Comment s'en dispenser? J'aurois dû dire que vous possèdez toutes les vertus, & vous m'auriez ri au nez, car vous en avez bien le germe dans l'ame, & dans le sang, mais vous savez que vous ne vous piquez pas de paroitre au monde ni un exemple de chastetè, ni un modéle de modestie, ni un type d'humilité, & de patience. Vous n'avez pas la vocation de distribuer votre bien aux pauvres, ni la disposition de mourir par zèle de religion, ou par enthousiasme de patrie. Si j'eusse dû célébrer les vertus, que vous exercez effectivement, vous auriez dédaignè mon encensoir, car je n'aurois pu dire, si non que vos sentimens sont tous analogues à l'honneur, qui est vôtre idole, & dont vous ètes pètri : que vôtre maison appartient plus à vos amis qu'a vous même; que la gayetè regne par tout où vous étes, que votre esprit sait s'élever à la plus haute littérature, que les auteurs les plus difficiles occupent une grande partie de vos loisirs, & que vos plaisirs sont ceux qui ont mèritè les éloges des plus grands gènies de l'antiquitè. J'aurois loué à bonnes enseignes votre noble penchant qui vous déclare grand amateur de chevaux, & j'aurois célébré vos connoissances sur la nature de ce généreux a-

nimal ami de l'homme, & bouclier en guerre des plus fameux hèros. Il n'auroit tenu qu'à moi de parler de Caſtor, & de ſon frère Pollux, qui furent Déifiés unis plus encore par l'amitié que par le ſang Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis. *J'aurois pu dire que l'antiquité en faiſant leur éloge ne ſut révérer en Caſtor une vertu ſupérieure à celle qui le déclaroit le dompteur de chevaux par excellence, & qu'il fut placé à ce titre entre les Dieux avec Pollux qui jouiſſoit du bonheur de ſe voir le premier des athlètes* Palmaque nobilis terrarum dominos evehit ad Deos.

Telle ètoit, monſieur le comte, il y a trois mille ans la vertu : on la faiſoit conſiſter dans le courage, dans la force, & dans la valeur guerrière. Ce qui fait l'apothèoſe des hommes aujourd'hui eſt tout autre choſe, & vous n'enviez certainement pas le ſort des Dioscures. Vous aimez les enfans d'Appollon pour la gloire de la littérature, dans le même tems que vous évitez l'harmonie sèduiſante de leurs éloges, & vous méritez des panègyriſtes en chèriſſant des amis, comme Auguſte, & Mécénas chèriſſoient Horace. Je vous honore, comme je dois, & je vous ſupplie de ne pas croire que j'aie penſè à augmenter votre luſtre en vous adreſſant cette lettre : je n'ai penſè

qu'à vous donner un essai des sentimens que vous m'avez inspirès. Un nom comme le vôtre, connu de toute l'Europe doit être tout ce qu'il faut pour rendre mon livre respectable aujourd'hui : ce qui peut lui mériter une place dans la postérité ne dépend pas de vous : s'il n'y parvient pas, je me rendrai justice sans mendier des lâches excuses.

Vivez heureux; & pour l'être parfaitement suivez la plus sèvère, la plus austère de toutes les écoles, les prëceptes d'Epicure, le plus sage, le plus vertueux de tous les maitrès de l'antiquitè : il vous instruira que vous ne pouvez l'être qu'en vous procurant des plaisirs, en excluant tous ceux qui n'en ont que l'apparence, & les autres qui portent avec eux des conséquences molestes nocet empta dolore voluptas; *la véritable voluptè ne doit jamais devenir nuisible : en même tems vous ne rejetterez pas quelque molestie passagère, lorsque vous l'appercevrez source d'un bonheur rèel, car nous jouissons du prèsent, mais ayant toujours devant nos yeux l'avenir, quand même nous marcherions en reculant. Telle étoit la morale de ce grand philosophe, qui seroit arrivè au* non plus ultra *de toute la science s'il eut pu comprendre que les plaisirs des Dieux peuvent être indèpendans de la ma-*

tière. Il ne put ſe figurer la ſubſtance ſpirituelle, parcequ'il ne put pas la concevoir capable de reſſentir du plaiſir : il ne put concevoir autres plaiſirs que ceux qui dépendent des ſens, & il fit Dieu ſenſuel. Cette faute quoique capitale n'empêche pas que ſa morale ne ſoit pure, & uniquement faite pour rendre l' homme heureux

Pour ce qui regarde les moyens particuliers que vous devez employer pour acquérir toute la félicitè, dont la vie mortelle eſt ſuſceptible, il n'y a perſonne qui puiſſe vous les ſuggérer : vous devez vous en rapporter à vous même, puiſqu' il eſt impoſſible que quelqu' un connoiſſe ce qu' il vous faut plus que vous même : procurez - vous donc le plaiſir de bien examiner : c' en eſt un, & bien grand. La gayetè, que vous avez eu en partage de la nature même, eſt quelque choſe de ſi important, que vous devez employer tous vos ſoins, pour la maintenir dans ſa vigueur, puiſque je crois que vôtre ſantè en dèpend. Ceux qui diroient que vous ètes toujours gai parceque vous vous portez bien, ſe tromperoient : il faut conſidérer vôtre ſantè, non comme cauſe, mais comme effet de vôtre hilaritè, car l' hilaritè eſt de l' eſprit, qui a beaucoup plus d influence ſur les corps que le corps n'en a ſur lui.

Tout vôtre bien-être dépend donc de vous même; vous êtes le maitre de vous élever au comble du bonheur, & de vous maintenir en ètat d'en jouir; & de rire de tous ceux qui en révoqueront en doute la réalitè. J'ai l'honneur d'être avec toute la soumission, & avec les sentimens du plus tendre, & du plus respectueux attachement

Monsieur le Comte

Dux ce 20 Sept. 1787.

Vôtre très humble, & très obèissant serviteur
Jacques Casanova de Seingalt.

A. S. A. M. L. P, C. A. D. W, &c. &c.

Admiratio eſt ſemen ſcientiæ. *Bac. de Wérul.*

Platon, Eraſme, le chancelier Bacon, Thomas Morus, Campanella, & Nicolas Klimius auſſi ſont ceux qui me firent venir envie de publier cette hiſtoire, ou ce roman. Je ſuis l'admirateur des anciens, & je me crois redevable à eux de tout ce que je ſais, car ſans le lait que j'ai ſucé en les étudiant je n'aurois jamais eu le courage de ſuivre le conſeil d'Horace, ſapere aude ; *mais tout le monde n'eſt pas leur admirateur.*

Il y a des modernes qui ſe donnent la préférence : ils diſent que nés dans leur tems ils auroient fait pour le moins tout ce qu'ils firent, & dit peut-être d'avantage. Quelle modeſtie ! Faut-il les croire ſur leur parole ? Notre ſupériorité ſur les anciens dans la phyſique ne peut pas diminuer leur mérite, puiſque le fils n'a fait du pain qu'après le levain qui fut fait par le père : le père a caillé le lait, le fils a fait du fromage : le père a ſoumis une nation, le fils

lui a donné des loix, & le petit fils, croyant faire plus, leur a fait des gloſes. Les pères enfin, tous illuſtres par leurs découvertes, ſemblent n'avoir fait des fautes en phyſique, en ſyſtèmes, & en meſures que que pour laiſſer l'honneur à leurs deſcendans de faire mieux. L'Hiſtiodromie ne ſeroit jamais parvenue au point de perfection, où nous la voyons, ſi les premiers n'euſſent oſé s'abandonner à la mer. Horace, admirateur du premier lui donne un coeur rendu intrépide par trois cuiraſſes de bronze. Dans le commencement de ce ſiècle un vénitien qui avoit une grande quantité de diamans, s'aviſa de les faire faceter deſſous comme deſſus : il perdit la moitié de leur peſanteur, mais on les lui paya le double : le luxe applaudit l'invention : il ne les auroit pas fait brillans, s'il ne les eut pas trouvés roſés, & ceux avant lui qui les avoient fait roſes les trouvèrent égriſés par leurs pères, qui les trouvèrent décroutés par d'autres avant eux. Si les anciens ne nous euſſent ouvert le champ nous ne leur ſerions jamais devenus ſupérieurs en rien. Chacun doit dire avec Sénèque : Ego illos veneror, & tantis nominibus aſſurgo.

Celui qui fit le plus de bruit d'entre tous les lettrés de ce ſiècle, qui ne regarda les anciens que comme ſes précurſeurs, me dit que les hommes, revenus du préjugé qui les rendoit leurs aveugles admirateurs, avoient enfin ſoulagé la république littéraire de l'inſoutenable poids des citations, & des érudition, dont on voyoit tous les livres des derniers ſiècles farcis; vain étalage, diſoit-il, qui, au lieu de ſervir au progrès des connoiſſances humaines, accabloit l'entendement des lecteurs, & en chargeant de chaines leur raiſon les privoit de la faculté de penſer. Il me dit qu'il ne citoit que très rarement, parcequ'il n'aimoit pas qu'on lui crût ſur la foi d'un autre : qu'il n'écrivoit que d'après lui même : que lorsqu'il ſavoit que ce qu'il avoit écrit avoit été dit par quelqu'écrivain qui l'avoit précédé, cela lui faiſoit plaiſir, mais qu'il ne ſe croyoit pas pour cela obligé à le citer, car ce qu'il avoit écrit ne ceſſoit pas pour cela d'être de lui. Il me dit enfin qu'il ne citoit pas parcequ'il ne vouloit pas ſe déclarer le tyran de ſes lecteurs, mais les laiſſer maitres de penſer, & de croire à leur phantaiſie. J'aurois pu réfuter tout ce clinquant, mais c'eut été pei-

ne perdue vis-à-vis d'un pareil homme toujours entouré de rieurs ſes vrais ſatellites. Solutos qui captat riſus hominum \ famamque dicacis.

Un écrivain qui cite, à moins que ce ne ſoit un charlatan, qu'on n'a pas de peine à reconnoitre, me ſemble un penſeur modeſte, qui ne veut pas qu'on le croie ſur ſa parole : la malignité peut y trouver de la vanité, mais elle n'y trouvera pas le deſpotiſme, & le ton magiſtral qui indiſpoſe. Je connois quelqu'un qui n'oſe donner la moindre de ſes penſées à moins qu'il ne la trouve conforme à l'avis de quelque reſpectable ancien : il faut corroborer tout ce qu'on écrit de ſérieux dans le genre inſtructif avec leur autorité, non pas pour faire voir qu'ils penſoient comme nous, mais pour faire connoitre aux lecteurs que nous penſons comme eux : rem tibi ſocraticae poterunt oſtendere chartæ. *Mais le même célèbre auteur ne s'eſt pas contenté de mettre en dériſion les anciens ; il a auſſi fronde les italiens, les allemands, & les anglois ; & il n'a pas mal réuſſi vis-à-vis de la plus grande partie des lecteurs, car maitre d'un ſtyle gai, & facile il ſéduit. Presque tout le monde aime ceux*

qui ont le talent de faire rire. Plutarque ne fait pas rire. A-t-il eu peur d'être accuſé de vanité, ou de diminuer la force de ſes leçons dans le nombre des citations dont ſes opuſcules ſont remplis? Tout le monde vit, & voit dans ſon érudition ſa modeſtie, & ſa politeſſe: il eſt odieux, & impertinent de prétendre que le monde change d'avis en grace du propre tout nud; mais comme il eſt inconteſtable que nous ſommes tous écoliers des anciens, perſonne ne peut s'offenſer de ce qu'un écrivain de morale cite leurs ſentences.

Il eſt cependant permis de diſcuter. Horace, qui fut, qui eſt, & qui ſera toujours le maître dit, aetas parentum pejor avis tulit nos nequiores, mox daturos progeniem vitioſiorem. *Si la ſcience ne peut aller qu'avec la ſageſſe, comment ſe peut-il que le vice aille toujours en s'augmentant. La ſcience n'eſt faite que pour aider à la découverte de la vérité, & le vice ne peut perſiſter qu'entre les ténèbres: comment mettre enſemble les deux progreſſions, tandis que l'une doit néceſſairement détruire l'autre? L'influence de la vertu ſur les vices devroit être plus forte que celle des vices ſur la vertu dont le ſiège eſt l'a-*

me. La politeſſe des nations eſt l'exemple qui prouve ſuffiſamment mon aſſertion ; & ſi cette vérité ne paroit pas dans toute ſa clarté aux yeux de tout le monde, la raiſon eſt que l'homme en général obſerve plus les objets qui lui déplaiſent, & qui l'incommodent que ceux qui lui ſont agréables : les premiers lui ſemblent étrangers, & les ſeconds naturels au point qu'il croit qu'ils lui ſont dus. Par cette raiſon nous ſentons avec plus de force la douleur que le plaiſir : nous nous efforçons même de trouver quelqu'amertume dans les jouiſſances que nous nous procurons, & des interruptions déſagréables au milieu des délices medio de fonte leporum ſurgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.

Mais retournant à notre ſujet, examinons de grace ces mêmes modernes qui, mépriſant les anciens, l'érudition, & les citations, ont cependant adopté une mode de toujours mettre ſur le frontiſpice de leurs livres une épigraphe. C'eſt une ſimple citation, mais qui placée là acquiert ce nom impoſant ; elle doit être l'ame du titre du livre : elle eſt l'argument de la matiere qu'il traite dans le point de vue, où il plait à l'auteur de la mettre : elle doit

être en un mot ſon theme. Cette épigraphe pour être à l'abri de la critique, & pour répondre à l'intention de l'écrivain doit être belle, claire, tirée d'auteur reſpectable connu à tous les gens de lettres, & faite pour s'attirer leur révérence. Il eſt impoſſible qu'un moderne ignore, ou nie cette loi; & malgré cela nous voyons preſque toutes les épigraphes des livres d'aujourd'hui tirées des modernes, & aſſez ſouvent des contemporains: ils s'honorent réciproquement, ils s'encenſent, ils ſe rendent hommage. Il ſe peut que l'épigraphe, quoique d'un moderne, ſoit ſage, & ſentencieuſe; mais ce moderne peut être inconnu à un vrai lettré, ou non eſtimé de pluſieurs autres. Le lecteur ſavant doit dans l'inſtant concevoir une idée fort mince de l'auteur: Ce ne peut être qu'un eſprit inconſidéré, orgueilleux, pareſſeux, & démeublé: il doit reſſembler à un homme qui, pour ſe décorer, met à ſon doigt un camée qu'il a fait faire à Rome. Un homme qui cite un moderne eſt comme un dévot qui ſe recommande à quelqu'un mort depuis peu, & qu'il croit ſaint: il doit attendre que Rome le canoniſe; car avant cette époque il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit ſaint, quand

tous les démons de l'enfer s'en mêleroient. Le jugement des contemporains eſt de nul poids, lorſqu'il veut prononcer ſur le mérite de quelqu'un qui vit encore, ou qui eſt mort depuis peu. L'objet trop voiſin ne ſe laiſſe pas bien diſtinguer, & pour juger du mérite des auteurs tout le monde a la vue presbyte? Le privilège de juger n'appartient qu'à la poſtérité. J'obſerve plus d'auteurs devenus grands après leur mort n'ayant eu qu'une petite réputation pendant leur vie, que d'auteurs eſtimés pendant leur vie qui en aient eu une grande après leur mort. Horace dit extinctus amabitur idem. *Une autorité citée, ſi elle n'eſt pas d'un claſſique peut déplaire au lecteur, & devenir nuiſible à l'ouvrage. Tel, par exemple, qui citeroit Raymond Lulle ſoit en littérature, ſoit en ſainteté ſeroit bien mal aviſé, parcequ'en littérature la partie ſaine de la république des lettres l'appelle impoſteur, & pour ce qui regarde ſa ſainteté il ſuffit de ſavoir que la moitié de l'ile de Majorque le regarde comme excommunié, tandis que l'autre moitié adore ſes cendres. Ajoutons que Rome n'a beſoin que d'un ſiècle pour faire une canoniſation, pendant que pour un bom-*

ne de lettres, à moins que ce ne ſoit un Descartes, un Vèrulame, un Newton, un Loke, un Stellini, un Boſkovich, & quelqu'autre, il faut des ſiècles. Obſervons le ſort cruel d'Ariſtote, & en déplorant ce grand homme confirmons-nous dans notre avis. Chef de la plus célèbre de toutes les écoles, après un regne univerſel qui dura plus de vingt deux ſiècles, il eſt parvenu aujourd'hui à l'opprobre : tout ce qu'on lui accorde eſt un génie vaſte ; mais on ne peut le citer ſans craindre le ſifflet. Nous trouvons cependant ſon éloge dans une grande quantité d'illuſtres : Cicèron, Pline, Galien, Arnaube, & pluſieurs autres l'élèvent aux nues : Macrobe dit de lui nihil tantum virum ignorare potuiſſe, *& ſaint Jèrome l'appelle* finem humani intellectus, *& Lactance, & St. Auguſtin s'èvertuent en le louant. Auroit-on cru cela il y a deux ſiècles ? Le grand èlève de Platon, maitre de tant de maitres, l'inventeur des bibliotbèques, & du ſyllogiſme, le philoſophe par excellence, l'ange, le divin, le chrètien auſſi* per virtutem verbi *eſt devenu athèe, impie, tèmèraire, impoſteur, ignorant : les erreurs, dont on l'a convaincu, rendent ſuſpectes toutes les vè-*

rités qu'il peut avoir dit : on ne peut plus le citer. C'eſt ètonnant. Nous nous reconnoiſſons cependant inférieurs à lui dans le même tems que nous nous reconnoiſſons ſupèrieurs en ſcience. Qui de nous croit avoir un gènie plus vaſte que celui de ce grand ancien? Convenons que ſans ſa fauſſe philoſophie nous ne ſerions pas parvenus à poſſéder la bonne. Il ſemble que l'homme ne peut parvenir à la vèritè qu'en marchant dans le chemin de l'erreur.

La mode des èpigraphes n'a commencè à devenir manie qu'à la mort de Clèment XII. ; & le marquis Strozzi en fut la cauſe ; ceux que j'ai vu à Rome dans ce tems là, & qui vivent encore le ſavent : cet uſage m'a plu, & m'a gagnè auſſi, mais j'ai appris comment il falloit s'en ſervir. La plus grande partie de ceux d'entre mes contemporains, qui ſe ſont mêlès d'ècrire, ont pris l'èpigraphe pour une ènſeigne de boutique : ils ſont parvenus à en compoſer eux mêmes, juſqu'à ſe citer : j'en ai vu qui annoncent tout le contraire de ce que le livre dit ; ou par ce que l'auteur n'en a pas compris le ſens, ou parceque l'ayant compris il a voulu faire rire en mettant la matière en plaiſanterie. J'en ai trouvè

dans des bons auteurs, & ſages, de fort obſcures, & j'en ai trouvé des parodièes, comme; par exemple, celle de la Morliere, qui n'ayant lû qu'Ovide, mit au frontiſpice d'un livre impie Parve, nec invideo, ſine me liber ibis in ignem. *Un autre ſur un libelle contre les règuliers mit* nulla fides pietasque viris, qui clauſtra ſequntur. *Que d'extravagances! Pour faire un bon livre il s'agit aujourd'hui de faire rire les lecteurs: ceux qui n'ont pas ce talent ſe croient tous indignes d'admirer leur chef M. de Voltaire, qui le poſſèdoit ſupèrieurement. C'eſt un beau talent; mais il n'eſt pas toujours de ſaiſon; le chevalier Temple dit qu'un livre qui plait ne fait pas rire, & que celui qui fait rire eſt poſitivement celui qui ne plait pas. Exceptons cependant Lucien, D. Quichote, & quelqu'autre auteur ſublime. Cette vèritè de M. Temple va avec l'autre que les bons livres ſont ceux dont la vente eſt plus lente. Ces livres faits pour nous faire rire ne feront pas rire la poſtèritè, car ils n'arriveront pas jusqu'à elle. Bayle trouve motif d'ètonnement dans ce que dans le tems qu'il ècrivoit il ne trouvoit pas une ſeule de ce grand nombre de brochures*

qui ètoient ſorties des preſſes dans le tems de ſa premiere jeuneſſe, & il prédit le même ſort à celles qui paroiſſoient alors. Cet habile critique a devine, je ne trouve nulle part celles que j'ai lu il y a quarante ans, & pas même les miennes. Que deviennent ces livres? L'Arioſte nous le dit dans le commencement de ſon trente cinquième chant;

E di cento migliaia, che l'arena
Sul fondo involve, un ſe ne ſerva a pena.

Les inventions des anciens nous rendent convaincus de leur gènie, puiſque ſans gènie on n'invente pas, & nous devons les admirer en cela comme nos ſupèrieurs, ſans pourtant croire que nous ne puiſſions pas avoir un gènie pareil, car le gènie qui a exiſtè ne prouve pas l'impoſſibilitè du notre. Nous l'avons exercè, & l'exerçons en corrigeant leurs bèvues, & en ajoutant à leurs inventions, ou à leurs dècouvertes, puiſqu'il eſt impoſſible d'inventer deux fois la même choſe. Ils eurent le privilège, ſi c'en eſt un, de naitre avant nous, & lorſque le monde encore jeune ètoit pauvre de tout ce qui ne pouvoit ſortir que de la main, ou de l'eſprit de l'homme. Ils ſe

ſont vus introduits dans une vaſte maiſon demeublée, où ils ne trouverent que les matières : le beſoin donna l'eſſor au genie, & ils en tirerent parti. Leurs ſucceſſeurs ſe trouverent introduits dans ce beau palais, où après avoir admiré, ils ſe reconnurent en état de mettre le tout en meilleur ordre, & de remplir des vuides, & de mieux placer pluſieurs meubles : la beſogne fut grande, & ſans genie ils n'auroient pu rien faire. Mais ceux qui ne commencerent pas par admirer n'ont rien fait. Admiratio eſt ſemen ſcientiae. *Il eſt vraiſemblable que n'ayant rien trouvé nous aurions inventé tout comme eux ; mais nous n'en ſommes pas ſûrs : Copernic, Tykobrahe, & Deſcartes auroient peut-être fait ce que Tolomée fit beaucoup de ſiecles avant eux, ſi Tolomée n'eut pas exiſté ; & on peut croire que ſi Tolomée eut eu la doctrine de Pythagore, c'eut été un Copernic. Nous ſommes tous des élèves. Sans Archimède, Euclide, & tous les premiers nous n'aurions eu ni Galilée, ni Newton, ni tous nos illuſtres, & ſans Dante nous n'aurions pas eu le Pétrarque, ni le Taſſe ſans celui pour lequel il montre la plus grande vénération dans ce vers* Il grande

che cantó l'arme, e gli amori; *mais nous n'aurions pas eu l'Arioste, ni Virgile sans Homère, qui seul peut-être appellé tombé du ciel, & qui fut peut être non pas l'historien, mais l'inventeur de la guerre de Troye. L'abbé Boskowich m'a dit qu'il croyoit qu'il n'auroit fait rien qui vaille sans ce qu'il avoit trouvé fait par les anciens, & qu'il ignoroit s'il auroit su découvrir ce qu'ils découvrirent s'il fut né à leur place; mais qu'il étoit sûr qu'un géometre ancien, mathématicien, astronome né à la sienne seroit allé plus au delà d'où il étoit allé lui même. Voilà le langage que j'aime, lorsque je suis sûr que ce qui me le rend n'est pas une modestie de metier, mais la belle bonne foi, qui étoit caractéristique à l'homme qui me parla ainsi. Il imploroit l'indulgence de ses amis pour qu'ils lui pardonnassent le transport qu'il avoit pour la poésie latine, qui en amusant son esprit le délassoit des calculs les plus sublimes. Des modernes dans ce gout ne sont pas moins dignes d'admiration que les anciens: s'ils reparussent aujourd'hui ils iroient volontiers chez eux à l'école: nous pouvons même donner à ces modernes le nom d'anciens & les regarder comme tels. Le sa-*

vant Bacon de Wérulame dit qu'il faut admirer les anciens, mais mettant à l'admiration les bornes néceſſaires pour empêcher l'inaction qu'elle peut engendrer dans l'admirateur. Il dit qu'il eſt impoſſible de ſurpaſſer un auteur qu'on admire ſans aucun ménagement, car l'eau ne s'élève jamais plus haut que ſa ſource, & qu'il faut donc étudier ce qu'on a admiré, & ſuivre après les impulſions du génie. Il dit que ce que nous appellons l'antiquité n'eſt autre choſe que la jeuneſſe du monde, antiquitas ſaeculi juventus mundi : *les tems, dit-il, ne peuvent être appellés anciens que quand le monde lui même l'eſt devenu, & qu'ainſi le tems prèſent eſt ce qu'on doit appeller l'antiquité* : noſtra profecto ſunt antiqua tempora, cum mundus jam ſenuerit, non ea, quae computantur ordine retrogrado initium ſumendo a ſaeculo noſtro. *Mais il dit cela encore mieux dans le premier livre* novi organi : illa enim aetas reſpectu noſtri antiqua, & major, reſpectu mundi ipſius nova & minor fuit. Atque revera quemadmodum majorem rerum humanarum notitiam, & maturius judicium ab homine ſene expectamus, quam a juvene—eodem modo & noſtra

aetate majora multo, quàm a priscis temporibus expectari par est, utpote aetate mundi grandiore, & infinitis experientiis, & observationibus aucta, & cumulata.

Tel fut le raisonnement d'un homme qui admiroit, & respectoit les anciens, & avouoit leur devoir tout. Un homme de génie qui sait ce que ses connoissances lui coutent, doit les connoitre, & peut savoir sans la moindre ombre d'orgueil ce qui le rend supérieur à ceux d'entre ses contemporains qui, ayant étudié moins que lui, doivent savoir moins, & ne doit pas craindre d'être noté de présomption, tout comme il doit connoitre ses propres défauts sans point du tout s'humilier, car l'humiliation fait au philosophe autant de mal que l'orgueil : l'orgueil l'enfle au point qu'il doit crever : l'humiliation l'avilit, & le fait mourir étique. Il ne doit pas craindre le jugement que peuvent porter sur lui ceux auxquels il est incompétant : il ne doit pas les écouter, puisque ce n'est pas à eux qu'il parle : le bourdonnement des mouches n'interrompera pas son ataraxie : Falsus honor juvat, & mendax infamia terret quem nisi mendosum, &

mendacem ? *La médiſance ne doit faire aucune peine à l'innocent, ni aucun plaiſir l'éloge d'une qualité qu'il n'a pas. Ajoutons que ſi la calomnie fait de la peine, elle eſt dans le même inſtant compenſée par le plaiſir que le calomnié reſſent, en ſe reconnoiſſant pur de la faute dont on l'accuſe. Je ſuis fâché, dit un ami à Socrate, que tu meurs innocent. Aimerois-tu mieux, répondit le philoſophe, que je mouruſſe coupable ? On ne peut pas proprement appeller des malheurs ceux qui ne font autre mal que celui d'ennuyer. Horace tourne en pluiſanterie l'ennuyeuſe rencontre, & le dialogue qu'il dut ſoutenir vis-à-vis de l'homme qu'il trouva dans la* rue ſacrée. *Un homme qui raiſonne mal doit ennuyer, & impatienter, mais il eſt facile de l'éviter, ou de ne pas raiſonner avec lui. Platon dit qu'il faut plaindre cet homme là, car il ſe peut qu'il croie bonnes les mauvaiſes raiſons qu'il debite. Tout le monde ne ſait pas diſtinguer la fauſſe monnoie de la bonne. Le ſyllogiſme eſt une véritable démonſtration, mais ſi la fallace n'eſt pas connue à celui qui le prononce, l'autre doit quitter la partie, car l'homme auquel le mauvais ſemble bon, le bon doit*

sembler mauvais ; & il ne finiroit jamais. La dispute, selon la méthode des dogmatiques, n'a jamais servi qu'à agiter les questions ; & ce n'est pas de cette agitation là que la vérité a besoin pour éclorre ; car la victoire ne reste jamais qu'à celui qui a plus de talent pour les cavillations captieuses ; ou à l'autre qui, avec des plus forts poumons, peut résister plus long-tems. L'événement heureux (ai-je dit à un raisonneur) n'est pas une preuve suffisante de la sagesse d'une entreprise : il tomba d'accord. Peu de tems après, je lui ai fait l'éloge d'une certaine entreprise qui, quoique téméraire, fut couronnée par la réussite : il crut me rédargüer en me disant que, selon ma sentence, la réussite ne prouvoit rien : je lui ai répondu que je ne la lui avois pas indiquée comme preuve, mais comme excellent témoin de la sage conduite que je lui avois détaillée avant que de lui parler de la réussite, qui en tout cas ne pouvoit jamais devenir un argument contre. Lorsque j'ai vu qu'il poursuivoit je l'ai quitté, car je lui avois tout dit, & lorsque tout est dit, la question doit être terminée. Ceux qui, pour prouver la réalité d'un événement, commencent par prou-

ver qu'il étoit dans le nombre des poſſibles perdent leur tems, car entre la puiſſance, & l'action il y a l'infini; mais ceux qui pour le nier prouveront ſon impoſſibilité prouveront tout, puiſqu'il n'y a pas d'action qui ne doive être précédée de la puiſſance.

Un moderne françois, qui trouvoit partout l'éloge d'Homère, en devint curieux, en chercha une traduction, le lut tout d'un trait, & l'ayant trouvé déteſtable, fut enchanté de ſe ſentir aſſez fort pour démontrer la vanité de cet auteur, & l'aveuglement de tous les ſiècles : il publia ſa critique, & il crut avoir déſabuſé l'univers, & prouvé que, ſi foret hoc noſtro fato dilatus in aevo, *il n'en impoſeroit à perſonne. Pour lui faire ſon procès il n'eſt pas allé chez l'accuſé, mais en lui faiſant ſauter vingt huit ſiècles il l'a fait venir chez nous. Il n'a fait aucune attention à la différence des tems. Nous n'avons ſur la terre rien de conſtant, mais ce qui change à tout moment, & qui change tout c'eſt ſans contredit le tems. On pourroit le définir* être abſtrait *qui n'éxiſte que dans l'imagination pour perſonnifier la fuite de l'inſtant qui, avec ſa rapidité, doit changer tout. Savoir l'hiſtoire n'eſt autre*

chose que savoir l'opération du tems, & comprendre que rien de ce qui arrive aujourd'hui n'auroit pu arriver dans ce tems là, & régler en conséquence son propre jugement, ayant toujours devant l'esprit le tems dans lequel les faits qu'on lit arrivèrent relativement aux moeurs, aux loix, & aux connoissances des hommes. Celle de s'élever aujourd'hui à parler contre Homère est la plus impudente de toutes les effronteries. L'homme qui a critiqué Homère doit avoir la plus grande considération pour Zoïle, & plaindre ce grand critique son confrère de ce qu'il eut le malheur de naitre dans un siècle, où les sots admirateurs d'Homère le baffouèrent.

Un homme qui pourroit espèrer réussir aujourd'hui a décrier Homère seroit celui qui se sentiroit assez de force, & de connoissances pour publier un infolio *dans lequel il se démontreroit pour le plus savant, & le plus profond de tous les savans qui existèrent dans notre monde, car Homère est celui dont le génie les étonna tous. Je demande pardon au lecteur si je le renvoie à ce que j'ai recueilli là dessus dans mon premier tome de la traduction de son Iliade. La république des lettres a aujour-*

d'hui des membres qui croient que, pour décourager les ſifflets, il ſuffit de les défier. Ce qui m'étonne eſt que ſouvent ils ne ſe trompent pas, quoique dans le fond ils n'y gagnent rien.

Je crois que l'étourderie engendre plus de fautes que la méchanceté, car elle en fait commettre même aux bons eſprits: on dit à un étourdi tenez-vous ſur vos gardes; c'eſt comme ſi l'on diſoit à un muſicien qui n'a pas d'oreille, ne détonez pas. L'impertinence de certains modernes eſt celle de ne pas craindre de ſe tromper; & on ne peut pas les empêcher d'écrire. Taſſoni écrivant contre le ſyſtème de Copernic, qu'il appelle abſurde, dit effrontément, qu'il ne peut pas ſeulement ſervir à prédire les éclipſes. Meglio era per coſtui di naſcer muto *auroit dit le Pétrarque. Un néapolitain digne de pitié, car il étoit fort honnête homme, voulut, malgrè mes prières, publier ſes raiſonnemens contre l'attraction de Newton; & Bulgari grand péripatéticien veut prouver l'impoſſibilité du vuide par la machine pneumatique qui préciſément ſert à prouver ſa néceſſité. Le même Taſſoni qui auroit mérité un nom, s'il ſe fut contenté de ſa* Secchia rapita, *voulut*

faire une édition du Pétrarque avec sa critique où il fait voir qu'il ne l'a pas compris.

Les lettrés françois, dont je respecte l'esprit, & le savoir, & que d'ailleurs j'aime beaucoup, ont tous la fureur de vouloir parler de ce grand poète : ils y trouvent tous à redire ; & cela ne peut pas être autrement, car il est impossible de relever sa sublimité sans en savoir parfaitement la langue, science inconnue aux italiens mêmes qui n'en firent pas une étude toute particulière. Il suffit de dire qu'il est impossible de le traduire dans une autre langue, & dans la françoise moins que dans toute autre. Garcilasso de la Véga est le seul qui en a fait quelqu'heureux essai. Le platonisme du Pétrarque est lié avec la sublimité de sa poésie, & de sa langue qu'il faut avoir enracinée dans l'ame, ce qui ne peut pas être dans une langue apprise par étude : il faut qu'elle soit naturelle au lecteur, ou rendue comme telle pour l'avoir apprise dans l'enfance, & dans le pays même, & pour lors il peut se flatter d'atteindre l'esprit de l'auteur. Les anglois qui comprennent cette vérité sont ceux qui connoissent le prix de leur

Schakeſpear, & qui ſavoit qu'il n'eſt permis qu'à eux de bien diſtinguer ſon mérite, & d'être perſuadés que l'Angleterre n'a jamais produit un génie plus grand que le ſien. La ſublimité d'une poéſie faite pour aller en droiture à l'ame, & lui cauſer le tranſport que nous ſentons, & que nous ne ſaurions expliquer, dépend principalement du ſtyle de l'ouvrage; & ſi la langue n'eſt pas ſuſceptible du ſtyle ſublime, c'eſt en vain que l'homme y travaille.

Qui de nous peut ſe flatter, pour ſavant qu'il ſoit dans la langue grecque, de connoître les grandes beautés de Pindare? Horace les connoiſſoit, & n'eſpéroit pas les imiter. Ce ne ſont que des ſentences pétries de paroles que, ni les contemporains de ce grand poéte, ni ceux qui vinrent après lui ne purent jamais imiter. Tout le monde le reſpecta: ce fut en grace de Pindare que les ſpartiates épargnèrent Thèbes, & Alexandre en fit de même. Ce grand poéte mourut entre les bras de ſon jeune ami; eſpèce de mort dans laquelle l'antiquité n'a pas manqué de trouver de la ſublimité, & que nous ne devons pas critiquer, puiſque ce tems-là n'étoit pas le

notre. Il écrivit en langue dorique, & il fut mis à la tête de tous les lyriques. On n'a jamais pu en faire une bonne traduction ni en latin, ni en italien, ni en françois. Les françois pourroient s'amuser à critiquer Pindare au lieu de critiquer le Pétrarque, & l'Arioste. Leurs gens de lettres savent plus le grec que l'italien : ils eurent les Etiennes, & plusieurs autres, & dernièrement Rollin, mais ils n'ont pas osé en parler : en qualité de voisins ils croient avoir des droits sur nous : mais pareillement en qualité de voisins nous pourrions croire avoir des droits sur eux : nous connoissons leur langue aussi bien qu'ils connoissent la notre, & cependant nous ne fumes jamais assez audacieux pour prononcer sentence ni contre Rabelais dont nous ne comprenons pas l'admirable, ni contre Montagne, ni contre leurs poétes dramatiques : nous ne nous flattons pas de pouvoir en faire des traductions en conservant leurs beautés, malgré que d'un commun accord ils reconnoissent notre langue pour être plus apte à la poésie que la leur. Ils ont traduit Métastase en prose : on la trouvé abominable ; le grand homme en rit, & reconnut avec encore plus d'évidence les char-

mes de la langue dans laquelle il ſut compoſer des opéras qui iront à l'immortalité. Je crois que chacun doit ſe contenter de bien poſſeder la ſienne ; & ne pas trouver extraordinaire, ſi parvenant à en ſavoir une autre aſſez bien pour en diſtinguer toutes les beautés, il ne ſe trouve pas en état d'en produire des pareilles, lorſqu'il veut écrire dans cette même langue ; car elle ne ceſſera jamais d'être étrangère à un étranger : l'exemple de Théophraſte peut nous ſuffire.

Boileau excellent poéte auroit eu en Italie la même réputation qu'il eut, & qu'il a en France, s'il eut ſu tenir en bride une vaine préſomption, qui lui fit croire avoir trouvé à bon droit beaucoup de mauvaiſes choſes dans le Furieux de l'Arioſte : il donna au public, en expoſant ſa critique, un eſſai de ſon jugement, qui le perdit dans l'eſprit de tous les italiens : il commit une faute plus grande que celle qui lui attira la diſgrace du roi, que Mad : de Maintenon lui annonça : il ne devoit étant ſage ni ſe mêler d'affaires d'état, ni de poëſie italienne.

Les grands anciens comme Homère, Phérécide, Pythagore chef de la ſecte mè-

re de toutes ; & quelqu'autre apprirent des prêtres égyptiens, des bracmans, des indiens, des chaldéens la ſcience, non pas en commençant par ſe croire ſupérieurs à eux, mais ayant la docilité de les écouter : on n'apprend pas autrement. Mille ans après, Ciceron, Horace, Hippocrate, Sénèque, Porphire, Origène, Plutarque, tous leurs écoliers, devinrent nos maitres : ceux d'entre nous qui ne vont pas à l'école chez eux n'auront pas la poſterité pour écolière. Mais vous l'aurez, mon docte prince ; & ce que vous avez écrit outre ce que les travaux de Mars vous laiſſeront le tems de publier, vous aſſure déjà une place honorable au temple de mémoire. La divine fille de Jupiter n'eſt pas moins glorieuſe du nom de Minerve que de celui de Pallas. Le médecin baron de Switen vivra éternellement dans les commentaires qu'il fit à ſon maitre Boberaw écolier d'Hipocrate. Ceux qui n'ont pas la plus grande vénération pour les anciens ne le deviendront jamais : Boëce, & Caſſiodore ont dit ceci après Sénèque ; les Scaligères l'ont dit après eux, & je le dis après le bon ſens. Ceux qui diſent qu'on ne peut plus rien inventer ne peuvent être que ceux qui

n'ont jamais rien inventé; il y a apparence qu'ils mourront sans se démentir. Tout ce qu'ils pouvoient dire de vrai en leur propre faveur est que l'homme n'est le maître ni d'inventer, ni d'imaginer, non cuivis homini contingit adire Corinthum. *La lanterne de Diogène n'est un bon apologue que pour ceux qui savent qu'avant de chercher l'homme ailleurs, il faut le chercher chez soi. Si Diogène se fût bien étudié il auroit trouvé tout l'homme en lui-même: s'il l'eut trouvé, il n'auroit pas eu besoin de la lanterne; s'il ne l'eut pas trouvé, il auroit dû poursuivre à la conserver allumée pour se connoître; il auroit pour le moins reconnu l'orgueil du cynisme. Celle de s'examiner est une occupation, & l'homme n'aime pas à s'occuper, il veut se divertir, & celui d'observer les autres est un vrai amusement.* Nemo in sese tentat descendere, *dit Perse.*

La question ne tombe pas sur le fait, mais sur le pouvoir. Si les anciens ont inventé, pourquoi les modernes n'auroient-ils pas ce même privilège? L'espace qui contient ce qui n'est pas, n'étoit pas plus vaste pour eux qu'il ne l'est pour nous; il est inépuisable; mais il faut avoir du gé-

nie pour y entrer. Les anciens, bien loin de nous mettre dans l'impuiſſance d'inventer, nous frayèrent des chemins. La fameuſe qualité d'Ariſtote, la privation, *dont on ſe moque tant, n'eſt pas ſi ridicule qu'on veut le dire. La nature eſt comme un miroir, qu'on ne peut pas uſer à force de s'y regarder : les inventions des anciens ſont celles qui doivent donner l'eſſor à notre eſprit pour les imiter : en nous enrichiſſant ils nous ont mis en état d'être plus actifs. Mais le fait eſt que nous ſommes injuſtes, orgueilleux, pareſſeux, ingrats. On nie la poſſibilité d'une choſe : on s'étonne de la voir faite, & un moment après on s'étonne qu'on ne l'ait pas faite plutôt. La ſeule philoſophie eſt le poliſſoir dont nous avons beſoin, & perſonne ne peut nous le fournir que nous mêmes, mais il faut commencer de bonne heure, car, pour le bien former, nous avons beſoin de toute la vigueur de l'eſprit, de la mémoire, & de la raiſon, & le tems ne ronge pas ces puiſſances avec moins d'activité qu'il ne met à blanchir nos cheveux, à offusquer notre vûe, à nous faire tomber les dens* ſingula de nobis anni praedantur euntes. *Les grandes conquêtes n'appartiennent qu'à la*

jeuneſſe, & nous la dépenſons tous mal. Nous l'employons à apprendre à déraiſonner, & nous ne nous laiſſons pas tromper par les autres, mais nous ſommes charmés de nous tromper nous mêmes, & nous nous félicitons lorſque nous connoiſſons d'y avoir bien réuſſi. On a attaché, dit on, une ſorte de ridicule à la prudence d'un jeune homme, & le nom de ſage ſemble inſéparable de la tache d'orgueil. C'eſt vrai, le nom de ſage eſt trop ſuperbe, & il ne faut ni le prendre, ni affecter d'y aſpirer : Pythagore connut cette vérité, & s'avoua philoſophe, nom qu'on ne peut prendre qu'en ayant la modeſtie pour guide. La vieilleſſe par elle même ne peut être que malheureuſe ; elle ne peut être rendue heureuſe que par le travail, & par les ſoins employés par l'homme à ſon propre profit pendant ſa jeuneſſe : il s'agit de nous bâtir des plaiſirs faits pour être reſſentis dans un âge, où tout ce qui eſt en nous ſe refuſe à ceux qu'on chérit dans le tems de la vigueur. Notre vie ne peut être qu'un voyage fort malheureux, ſi nous ne penſons pas à nous aſſurer que nos proviſions ne nous manqueront pas en route : il faut en avoir de reſte : c'eſt le ſeul vrai neceſſaire

à l'homme. Sénèque *se félicitoit en disant* plus superest viatici quam viæ. *L'homme qui, pour se procurer des plaisirs, commence à y travailler étant vieux, perd son tems, & fait rire.* La sotte chose qu'un vieillard abécédaire, *dit Montagne. Je connois quelques sexagénaires qui se rendent ridicules, & ne s'en apperçoivent pas, l'un apprenant la musique, l'autre ayant pris un maître de langue grecque, & un autre s'appliquant à l'architecture. C'est déplorable : l'école n'est faite que pour l'homme jeune, car ce n'est qu'alors qu'il peut apprendre à étudier pour en faire le plaisir de sa vieillesse. Pétrarque déjà vieux disoit* Altro diletto che studiar non trovo : *ce qui appartient à la vieillesse n'est pas l'école, mais l'étude, & tous les plaisirs de l'imagination ; & devenus vieux nous ne pouvons jouir que de ceux qui nous sont devenus propres : les ingrédiens nécessaires nous manquent pour nous en former des nouveaux. Je trouve déjà ma mémoire devenue mal honnête : il fut un tems qu'en acceptant tout ce que je lui consignois, elle me le présentoit toutes les fois que je le lui redemandois : depuis quelques années elle ne manque pas de complaisance pour*

accepter ; & me promettre la même fidélité, mais elle ne me tient parole qu'après des grandes ſollicitations, matérielles auſſi, & elle ne me fournit qu'en gros ce que je lui ai donné en détail : par manque de vigueur elle va lentement, & ſi je la preſſe, elle bronche, elle choppe. Ma raiſon ſe ſoutient d'avantage, mais elle n'a plus l'habileté de planer, comme elle faiſoit jadis, en ſe balançant ſur ſes ailes : elle eſt aujourd'hui comme certains vieux montagnards que j'ai vu en Suiſſe, & qui me disent qu'ils ne pouvoient plus marcher qu'en montant : ce n'eſt pas un privilège, car ma raiſon aujourd'hui parvenue à une certaine élévation tombe à plomb de laſſitude, & va ſe fondre dans la rêverie : outre cela la gaieté, vrai bonheur des mortels, perd pour elle tous ſes charmes. La vue des gens qui s'égaient me plait, mais un ſecret penchant à y trouver ſujet de mécontentement fait qu'il me tarde d'aller le chercher ſeul dans la triſte meditation : je le trouve, & je me réjouis, & je m'étonne en même tems que la ſource de mon plaiſir ſoit la triſteſſe. Toute ma volupté s'eſt confinée aux larmes que l'attendriſſement me fait verſer, & j'y reſſens tant

* * *

de plaisir, que j'en cherche toujours les sujets, & je les trouve facilement même dans ce que je voyois, & que je lisois avec indifférence dans l'âge de la vigueur : ce ne peut être que par cette même raison que je ne trouve plus rien d'évident, & que très souvent je fais raison à une secte, où je n'ai trouvé que foibleſſe, lorsque mes pouvoirs n'étoient pas bébétés par l'âge. Je ne prens pas les bonnes raisons pour mauvaises, mais souvent je passe pour bonnes les mauvaises à ceux qui s'opiniâtrent à me les soutenir ; & à l'observation de pluſieurs phénomènes tant en physique qu'en morale je doute aujourd'hui de ce qu'autrefois j'ai établi pour leur cause. Si le pyrrhoniſme peut être une suite du déclin de mon âge je me confirme toujours d'avantage dans le mépris que j'ai toujours eu pour une secte qui se plut à faire devenir une science l'ignorance. L'homme eſt certainement savant lorsqu'il dit que le soleil n'eſt ni plus grand, ni plus petit que ce qu'il nous semble ; rien ne peut être différent de ce qui nous eſt indiqué par nos sens : le calcul dépend d'une autre faculté, qui nous fait voir comment on doit comprendre les choſes, mais la raison com-

mencera toujours par ce que les ſens lui ont préſenté. Quidquid id eſt, nihilo fertur majore figura quam noſtris oculis quam cernimus eſſe videtur. *Je me regarde dans un miroir, & je vois mon image avec l'épée attachée à la droite : cette viſion me démontre que je l'ai à gauche, & je ne peux la voir à ma gauche qu'en la voyant dans le miroir à la droite du phantome. Si l'homme eſt un idiot qui n'entend pas la ſignification des paroles, laiſſons le penſer comme il veut : ce n'eſt pas à lui que nous dirons que la queue de la comète qu'il voit à droite eſt poſitivement à gauche* nolo nimis facilem difficilemque nimis. *J'ai pris pour précepteur de morale celui d'entre les anciens maîtres qui m'a paru plus inſtruit qu'un autre ſur la nature de l'homme, ſur ſes biens, ſur ſes maux, & j'ai eu raiſon de donner la préférence à celui qui m'a le plus deviné : je l'ai cru plus ſavant que tous les autres, parceque je ſais que nous ſommes tous de la même nature, & que, pour ſavoir comme les autres ſont, je n'ai qu'à m'examiner. Nous ne pouvons nous flatter de parvenir dans ce monde à la jouiſſance d'autres plaiſirs que de ceux*

que nous pouvons nous procurer par des peines, ce qui fit dire à Epicharme, comme j'ai lu dans Xénophon, que les Dieux ne nous donnent pas les biens, mais il nous les vendent. C'est à nous à chercher les moyens de les obtenir au meilleur marché possible. Nous ne pouvons passer le tems qu'étant seuls, ou en compagnie : tâchons donc de trouver le chemin, lorsque nous sommes tous seuls, de bien passer celui dans lequel nous vivons ensemble, soit en famille, ou ailleurs : tâchons de trouver le moyen de n'être à charge à personne, & de nous rendre légère celle des autres. Nous ne saurions être différens des corps célestes qui pèsent tous les uns sur les autres, la bonne harmonie ne peut dépendre que d'un parfait équilibre : si nous chérissons principalement la liberté que nous avons de penser comme nous voulons, commençons par laisser à tout le monde cette même liberté, & lorsque notre nature nous donne quelqu'indice de sa souffrance par des bâillemens, allons-nous en ; car cela signifie une altération dans l'équilibre du poids réciproque.

J'ai voulu entendre plaider un certain different qui étoit entre deux mar-

chans. L'avocat du premier prononça une harangue si pleine de faux argumens, & de raisons controuvées, que je n'ai pas hésité à lui donner tort : mais la harangue du second encore plus sophistique me fit croire de m'être trompé, & que c'étoit le premier qui avoit raison. La sentence du juge donna gain de cause au second. J'ai voulu lui parler. Ce qu'il me dit de rare en premier lieu fut, qu'avant que de réciter sa harangue, il croyoit avoir tort, mais qu'en la récitant il s'étoit persuadé qu'il avoit raison. Il a tâché après de me démontrer que l'avocat qui gagnoit une cause dans laquelle son tort paroissoit évident, étoit celui qui méritoit le nom d'excellent avocat, en supposant même qu'il eut positivement tort. L'avocat qui ne savoit que gagner des causes, où sa raison étoit évidente n'étoit, selon lui, qu'un pauvre génie. Je lui ai accordé que le premier étoit plus habile, mais que je croyois le second plus honnête homme. Il m'a répondu que le véritable honneur étoit celui qui alloit avec la gloire, & que la gloire triomphoit dans la victoire. Mais comment, lui dis-je, pouvez-vous alléguer des raisons quand vous n'en avez pas ? Oh,

en invente, dit il, & voilà le Génie. On n'a jamais raison au monde, qu'après que ceux dont le métier est celui de le faire, l'ont faite.

Ce raisonnement m'a donné les plus fortes assurances que l'art peut plus que la nature, & que le mensonge doit avoir un brillant plus éblouissant que celui de la vérité. Nous voyons ordinairement les femmes, dont toutes les beautés sont artificielles, avoir plus d'amans que celles qui, pour briller, n'ont que des appas naturels.

Voltaire s'acharne quelque part contre le vers d'Horace nec natura potest justo secernere iniquum. *Cette question ne dépend pas de l'opinion : il n's'agit que d'observer si l'homme purement naturel est juste ou non dans ses actions : nous avons tous une égale idée de la justice. Voltaire appelle cruel le vers d'Horace, & laisse au lecteur le soin de deviner ses preuves.*

La nature en ce sens n'est autre chose que l'instinct : cet instinct n'agit qu'en faveur de l'être d'où il part, & en rapportant tout à soi même il ne connoit ni juste, ni injuste ; il doit se conserver, & il rap-

porte tout jusqu'à ſes plaiſirs à ſa propre conſervation. Chaqu'éxiſtence, chaque rang, chaque claſſe fait la guerre à ſon voiſin, & l'idée de juſtice n'eſt que de nous. Le ſeul art en phyſique corrige la nature, & l'éducation, & les bonnes loix en morale, car rien n'eſt ſi naturel que de tuer un homme par derrière, dont l'éxiſtence incommode; le vol eſt naturel au beſoin, la prétention à l'empire eſt naturelle à l'ambition, la violence à la force, le blaſphème à l'orgueil, & à l'ignorance, & l'adultère à l'amour. Le ſouverain bien de l'homme ne peut dépendre que de la tranquillité, & la ſeule vertu peut la produire. Socrate qui enſeignoit en interrogeant (interrogatio prudens dimidium ſcientiae) *demanda à quelqu'un ce que c'étoit que la vertu. Les vertus, lui répondit l'autre, ſont trois. Vous rendez, lui répartit Socrate, ma queſtion plus obſcure, dans le moment que je vous la fais pour la rendre plus claire.*

La vertu ne peut s'éxercer qu'aux dépens de l'inclination naturelle. L'homme qui, dans une action quelconque, ne ſent pas un ſacrifice que la même action doit lui couter, ne peut pas reconnoitre

ſon action pour vertueuſe. Celui duquel l'action vertueuſe ne couteroit rien ne ſeroit pas un homme ; ou s'il le fût, j'avoue que je ne ſuis pas de ſon eſpèce. Voudrois-je l'être ? Non.

COMMENTAIRE LITTERAL

SUR LES

TROIS PREMIERS CHAPITRES DE LA GENESE.

Gloria Dei eſt celare verbum, & gloria regis inveſtigare ſermonem. *Salomon.*

AU BON LECTEUR.

Tout eſt vrai dans la ſainte écriture ; mais toutes les vérités qu'elle nous dit ne regardent pas la foi. Celles qui regardent la foi nous furent confirmées par l' égliſe, & elles ſont ſacrées ; on ne peut y toucher ſans crime. Celles qui regardent l' hiſtoire, & la raiſon ſont ſujétes à interprètation, & ceux qui penſent être parvenus à les concevoir mieux qu' elles ne furent conçues par differens commentateurs peuvent ſans nul ſcrupule les expoſer au jugement des lecteurs chrétiens, mais toujours modeſtement, car il me ſemble impoſſible qu' on puiſſe réuſſir à bien traduire le moindre fait du ſaint livre, ſans auparavant ſe dépouiller de toute eſpèce d'orgueil. St. Auguſtin dit : *Nonnulla verba ſcripturarum obſcuritate ſua hoc profuerunt, quod multas intelligentias pepererunt.*

La différence du gènie de la langue de Moïse au gènie de toutes les autres langues, rend la Bible le plùs difficile de tous les livres à la traduction. Il eſt inconteſtable que le meilleur de ſes commentateurs ſera le plus littèral; car la parole eſt le fondement de tous les ſens que nous pouvons trouver à tous les faits, dont laBible veut nous inſtruire. Il ne faut jamais s' en éloigner lorsque le moindre arbitre pourroit porter quelque altération à la matière, ou au ſujet que le ſage, & fidel interprète doit rendre toujours plus clair, & plus facile à l' intelligence du lecteur: il ne doit jamais faire devenir prodigieux, ou merveilleux ce qui eſt naturel, ni difficile ce qui eſt facile; & il doit ſur tout être éxact dans la fidèle répétition du même terme lorsque l' original le répète, car le ſynonime eſt dangereux.

Apoc. XXII. 18.

Je ne ſuis point théologien de profeſſion, auſſi j'écris ſans prétention, & avec toute la tranquilité qu' on doit avoir lorsqu' on veut diſcuter une queſtion pour ètablir une vérité théologique. Je ſuis un philoſophe, & en m' appellant tel, je prétens m' humilier comme le prétendoient Pythagore, & Platon. Je ſuis catholique romain, & malgré *inſaniente ſapientia* je veux mourir tel: je ſuis par conſé

quent de l' avis de mon égliſe ſur tout ce qui ſe trouve dans l' ècriture concernant nos myſtères ; ſans ceſſer de me croire maitre de ſuivre les lumières de ma raiſon ſur les autres vérités dont la parole de Dieu nous rend compte en les abandonnant à notre intelligence. Le troiſième chapitre de l' Eccleſiaſte contient ma doctrine, & fait non ſeulement mon apologie, mais celle de tous les chrétiens honnètes gens qui ne ſont ni rancuniers, ni ſuperſtitieux, ni *ægroti veteres*. S. Jérome ècrit à St. Anguſtin *& in commentariis ſecundum omnium conſuetudinem varias ponere explanationes, ut ex multis ſequatur unusquisque, quod vult.* La vérité en fait d' hiſtoire eſt une ſeule : pluſieurs parmi ceux qui la cherchent meurent ſans l' avoir trouvèe, & ceux qui croyent l'avoir découverte peuvent s' en félicíter, mais ſans prétendre triompher : c' eſt une divinitè qui pour être égale à un Dieu n'a pas beſoin d'être adorée : heureux ceux qui aprés l' avoir apperçue la reconnoiſſent, & malheureux ceux qui adoptent l' erreur ; mais il n' eſt donné ni aux uns, ni aux autres de jouir de la certitude, tant que l'eſprit ſe trouve enveloppè dans l' épaiſſe matière qui l' hébéte, et opprime.

J' ai ècrit ce commentaire, non pas pour prouver que l' hiſtoire du monde intèrieur, eſt vraie ; mais pour convaincre les chrétiens qu' elle peut l' être à l' égard de l' ècriture ſainte. Pour ce qui regarde les objections que pourront me faire pluſieurs ſavans phyſiciens, je ne m'en mets pas en peine, & je les attens de pied ferme. Voici ce dont il s'agit. Un jeune anglois avec ſa ſoeur tombèrent dans l' intérieur de notre globe diſtant de notre ſurface de 92 milles, & demi d' Angleterre en diſtance moyenne, car la rotondité de la terre n' étant pas juſte, cette diſtance doit varier par rapport au monde intèrieur dont la ſphéricité eſt parfaite. Ces deux perſonnes y trouvèrent un monde èclairé par un aſtre, monde bien digne d' être prèférè à cette pauvre ſurface, exil d' Adam où nous rampons héritiers de ſa faute, & de ſes peines. Ils trouvèrent ce monde là habité par une race d' hommes entièrement diffèrente de la nôtre en nature, en forme, en moeurs ; mais hommes, car douès de la faculté appelleè raiſon, qui ſeule diſtingue l' homme de la béte. Mon projet donc eſt celui de démontrer qu' il n' y a rien dans l' ècriture ſainte qui puiſſe prouver l' improbabilitè de ce monde, ni de ce genre humain là : mais cela ne me ſuffit pas.

Pareil à un guerrier qui las de s' être tenu long tems ſur la défenſe, veut à ſon tour obliger ſon adverſaire à ſe défendre, je veux prouver, que dans la Geneſe même on lit des paſſages, qui peuvent perſuader pluſieurs bons lecteurs que notre globe fut crèè par Dieu principalement habitable dans ſa belle concavitè intèrieure, et que ſes heureux habitans, que l' ouvrage appelle *mégamicres*, peuvent ètre les deſcendans du couple homme que Dieu crèa en même tems mâle, et femelle le ſixième jour de la crèation; lequel homme ne fut pas Adam.

Lecteur ne vous allarmez pas. Diſpoſez-vous, de grace, à lire mon commentaire avec un esprit de paix, et impartial. Ce monde intérieur ſera peut-être le paradis terreſtre, et les *mégamicres* ne ſeront point les préadamites, que S. Clement d' Alexandrie a cru qu' on pouvoit admettre, ni ceux du Peirera que l' égliſe a ſagement proſcrits. Ne vous attendez pas à des ſophiſtiqueries, à des altèrations de texte, & encore moins à des fauſſes citations, car je ſuis honnète homme par caractère, & par la grace de Dieu chrètien ſoumis à l' égliſe romaine: je ſuis vieux, imbibè de la doctrine des deux teſtamens, et ſaoul de la lecture des commentateurs, com-

me je vais vous en donner un petit eſſai.

Soyez indulgent vis-à-vis de mon ſtyle; mais n' ayez aucune pitiè de mon jugement ni de ma dialectique: rejettez moi avec indignation ſi vous me trouvez captieux, ou de mauvaiſe foi. Souvenez vous; je le répète, que je ne prétens pas prouver la vérité, mais la vraiſemblance des propoſitions que j' avance, et que bien loin d'aſpirer à la vaine gloire d' en impoſer aux ſavans j' oſe mettre mes lumières à leurs mêmes pieds, ſûr que je ne m' attirerai ni les cenſures de l' égliſe, de laquelle je veux toujours dépendre, ni la réprobation d' aucun collège de théologie reſpectable. La nouveautè de mes interprètations ne fera rire perſonne, car ce que j' ècris n' eſt pas fait pour aller ſous les yeux de l' ignorance.

Je prie ceux qui ſont la cauſe que j' expoſe ce commentaire au public d' ètre perſuadès, que ce qui m'èxcite n' eſt ni un esprit de vengeance, ni une fumèe d' orgueil, mais un déſir ſincère de voir mes très chers frères en Dieu, dèlivrés de certaines entraves, qui mettent par un faux zèle de Religion, des bornes nuiſibles à la belle lumière de leur raiſon.

CHAPITRE PREMIER.

Verſets 1. 2. 3. 4. 5.

"Au commencement Dieu crèa les cieux, "& la terre. La terre ètoit informe, & de "nulle importance, & les ténébres étoient ſur "la ſuperficie de l'abyme, & l'esprit de "Dieu couvoit ſur la ſurface des eaux. Alors "Dieu dit: Lumière parois: & la Lumière pa- "rût. Et Dieu vit que cette lumière ètoit "bonne; & il ſépara cette lumière des ténè- "bres. Et Dieu appella la lumière jour, & "les ténébres nuit: & du ſoir, & du matin "fut fait le premier jour.„

Le mot *crèa* veut dire que Dieu a donnè à notre univers une forme qu'il n'avoit pas. On peut même dire qu'il n'en avoit aucune. Telle eſt la ſignification du mot hébraïque *bara* & pour que nous l'entendions dans cette acceſſion, le Saint-Esprit nous dit dans le verſet ſuivant, que cette terre que Dieu *crèa* étoit avant cette création informe, & de nulle valeur, ou importance. L'hebreu dit

Tohu-bohu : les anciens poètes ont dit fort bien Cahos. Le prophete Jérémie ſe ſert de ces mêmes paroles pour dénoter une province que les ennemis ont détruite. La matière ètoit donc avant la crèation. St. Ambroiſe, & St. Baſile dans leurs Hexaemeron, & presque tous les ſaints pères diſent que Dieu a crèè tout dans un inſtant. Cette aſſertion ne donne pas un démenti à la création ſucceſſive détaillèe par Moïſe, qui la narre par degré pour donner à ſon peuple groſſier une ideè d' ordre, & pour lui inſinuer le reſpect qu' on devoit au ſeptième jour.

Pour traduire à la lettre la verſion hébraïque de ce premier verſet, il faudroit ècrire *les Dieux crèa* אֱלֹהִים בָּרָא, mais tout le monde a ſû, et ſait que c' eſt une faute ordinaire du ſtyle hébraïque. Aucun des ſaints pères interprètes ne s' eſt jamais aviſè de ſe ſervir de ce barbariſme pour donner un argument en faveur de la croyance du myſtère de la très ſainte Trinitè. Les preuves que nous en avons viennent de ſources pures. Ceux qui pour dèmontrer la vèritè de ce grand myſtère ont fait dire à la Genèſe *Dieu crèèrent*, avancèrent un menſonge, et il eſt abſurde de vouloir prouver la vèritè, qui eſt toute Dieu, par le témoignage du menſonge.

La ſageſſe de la plus grande partie des ſaints pères, trouva la Trinitè de Dieu dans les deux premiers verſets *Dieux*, *Commencement*, *Esprit de Dieu* : c' eſt une interprètation pieuſe, à laquelle la vénération ne permet pas aux critiques de trouver à redire. *Tout l' univers ètoit rempli de ténébres, et l' Esprit de Dieu couvoit ſur la ſurface des eaux.* *Couvoit* eſt la traduction littérale : elle eſt métaphorique comme celle de la Vulgate qui dit qu' il étoit porté : l' entendement conçoit ce que le ſaint legislateur veut dire, et c' eſt aſſez. Dieu ètant immenſe, et pur esprit devoit étre également par tout ; mais Moïſe parloit à des têtes, qui avoient toujours beſoin d' images matèrielles. *Dieu ordonna à la lumière de paroitre, et elle parut.* Cette ordre eſt un acte de la volontè du tout puiſſant. Le ſublime de ces paroles fut obſervè de tout le monde : il donne la véritable idèe de la toutepuiſſance ; il nous la fait voir dans ſon divin laconiſme : il nous fait appercevoir l' inſtant dans lequel tout peut avoir ètè crèè. D' abord que Moïſe nous a dit que la lumière parut, il ſemble craindre que nous n' imaginions qu' il l'ait crèèé de *rien* ; et bon phyſicien il ne veut pas nous induire en erreur ; car *de rien on ne fait rien* : il nous dit clairement qu' il ſe-

para la lumière des ténébres, et qu' il l' appella jour, et les ténébres nuit, et qu' ainſi du ſoir, & du matin fut compoſé le premier jour. Si les ténèbres ont précédè la lumière, le ſage èrivain a raiſon de faire commencer le jour par la nuit.

Moïſe en nous communiquant que Dieu fit la lumière en la faiſant ſortir des ténébres, qu' il nous préſente, comme de raiſon, increèés, veut nous faire connoitre qu' il ne parle pas de la lumière du Soleil, puiſque Dieu ne le créa que le quatrième jour, et nous ne pouvons ſuppoſer dans le divin législateur une inadvertence ſi groſſière. Nous pouvons croire que Moïſe ſelon ſon ſyſtème de phyſique croyoit que la lumière ètoit dans l' air; mais qu' il ne falloit pas moins qu' un ordre de la toutepuiſſance pour l' en ſéparer. S' il eſt vrai que l' ordre de la création ſucceſſive ſoit du génie de Moïſe, je ne trouve pas invraiſemblable qu' il ait eu ce ſyſtème, car quoique je ne me ſente pas portè à l' adopter, il ne me ſemble nullement abſurde. Remarquons que le ſaint prophète avoue tacitement que s' il eſt vrai que la lumière puiſſe être ſéparèe des ténébres, il lui faut le magiſtère d' un Dieu. Pourrions nous concevoir la choſe poſſible, ſi Moïſe eut dit que Dieu

commença par créer les ténèbres ? Je crois que non ; car une crèation de ténébres nous obligeroit à imaginer qu'avant leur crèation la lumière exiſtoit, ou qu'il n'y avoit *rien* ; et *rien* en phyſique ne peut pas être préſuppoſé, car il ne peut pas être conçu.

Univers, *matière*, *mouvement*, *et vuide* ſont quatre idées progreſſives comme les quatre premiers chainons d'une grande chaine qui embraſſe toute la nature : elles viennent de la première de toutes les idées néceſſaires : cette idée eſt *exiſtence*. Ce n'eſt pas le vuide que la nature abhorre, comme les péripatéticiens diſoient, mais le *rien*. Le *rien* eſt impoſſible : il eſt impoſſible d'en avoir une idée pas même abſtraite ; on ne peut pas le concevoir ; il ne peut jamais avoir éxiſtè ; et Dieu même ne peut faire le *rien*, car le mot *faire* importe quelque choſe, & *rien* n'eſt autre choſe que *rien*. Lorsque la ſainte écriture dit *rien*, elle entend la privation de forme, et d'activitè. Moïſe ne nous repréſente jamais Dieu crèant, que ſe ſervant de quelque matière informe. Il prit de la pouſſière pour créer Adam, et quelque choſe du corps d'Adam pour créer Eve.

Nous pouvons donc dire hardiment ſans crainte d'offenſer ni Dieu, ni les hom-

mes, ni d' être censurés par l' égliſe, que Dieu ſeroit bien le maitre de réduire l' univers dans le chaos où il ètoit avant la crèation, mais non pas en *rien*. Nous pouvons défier la philoſophie la plus profonde à nous définir le *rien* de façon à nous faire comprendre qu' il pouvoit exiſter, car d' abord que nous avons admis ſon éxiſtence il ceſſera d' ètre *rien*. Un bon philoſophe a dit qu' on peut comparer le *rien* à la viſibilitè des ténébres ſuppoſées univerſelles ; les ténèbres préexiſtentes univerſelles, dit il, dûrent être la privation totale de lumière : la raiſon, et l' entendement les conçoivent, mais non pas viſibles, puisque comment pourroit-on les voir ſans lumière ? A ſa préſence elles devroient diſparoitre. Le *rien* également diſparoit à l' examen que l'entendement de l'homme veut faire de la poſſibilitè de ſon éxiſtence. Le moyen de ſa diſparition eſt celui de reſter *impoſſibilitè d' inéxiſtence*.

Dans cette démonſtration de la pure raiſon, de cette divine raiſon qui nous qualifie d' hommes reſſemblans à Dieu, nou nous trouvons frappés par une conſéquence qui a un aſpect étonnant. La voici. *La matière eſt donc infinie, & coèternelle à Dieu* ? Il faut paſſer par là : elle l' eſt, & elle ne ceſſera jamais de l' ètre : elle n' a jamais eu de

commencement, & elle n' aura jamais de fin. Cette vérité frappante n' eſt cependant qu' un vain épouvantail, car elle ne doit, ni ne peut diminuer en aucun point la gloire du crèateur ni le moindre de ſes divins attributs. Dieu dans toute la grandeur de ſa nature, et de toutes ſes qualités ſouveraines n' a pas beſoin que nous ayons recours à un impoſſible pour le contempler, & lui Préter l' hiommage d' adoration qu' il exige. La coèternité de la matière ne peut pas le dégrader; il eſt impoſſible d' en ſuppoſer la crèation ſans préſuppoſer le rien; le rien ne peut pas être imaginè, donc la matière eſt increé. Mais, diſent certains théologiens, comment peut on donner à Dieu un compagnon, un co-principe, que Dieu lui même ne pourroit pas définir, puiſqu' il n' eſt pas poſſible de bien définir quelque choſe ſans la comprendre parfaitement, et pour la comprendre parfaitement, il faut en connoitre le principe; et ſi la matière eſt coéternelle à Dieu, elle n' a pas eu un commencement, et par conſéquent elle devroit être incompréhenſible, et indéfiniſſable à Dieu même; et cela borneroit la ſcience divine, qui ne pourroit plus être ſoutenue infinie. Fauſſe conſéquence, répondons nous, qui vient d' un raiſonnement pré-

occupé par des fauſſes ſuppoſitions. Pour bien définir un ſujet, il faut en ſavoir le commencement; je l'accorde, ſi le ſujet en a eu un; mais la matière n'en a point eu, et elle devra donc être définie ſans commencement; et quoiqu' indéfiniſſable pour nous, elle ne le ſera pas pour Dieu, qui ne pouvant pas connoitre ſon propre commencement doit avoir connu la matiére dés l' éternité. Les mots *deux principes* préſentent un phantome qui ne peut allarmer que l' entendement d' un mauvais philoſophe, car c' eſt un menſonge.

Il n' y a qu' un ſeul principe, et ce principe eſt un Dieu immatériel, intelligent, toutpuiſſant, toujours agiſſant, tout en lui méme, et la matière ne peut pas être appellée principe, car elle n' a pas de volonté. La matiére quoiqu' indépendante à l' ègard de ſes qualités, et de ſa propre nature n' a autre activité que celle que la toutepuiſſance de l' esprit intelligent veut lui accorder. Elle n' eſt autre choſe que le *rien* qui exiſtoit avant la création. Peut on donner le nom de principe au *rien*? L' exiſtence du chaos fut-elle une difficulté pour Moïſe? La matière n' a commencé à pouvoir être conſidérée comme quelque choſe qu' à la création; et le créateur eſt Dieu. *Omnia ſimul erant,*

acceſſit : mens , eaque compoſuit. Ce *mens* d' Anaxagore n' eſt pas une de ſes *homœome-* Similaritas.
ries, elle eſt Dieu. St. Auguſtin même cite ce grand philoſophe. Ariſtote auſſi dit que la matiére ne peut rien ſans la cauſe efficiente. Si la matière univerſelle avant la création exiſtoit ſans aucun mouvement, ce ne pouvoit être qu' un effet de la toutepuiſſance de Dieu. Selon Platon la création n' eſt autre choſe que l' ordre que le créateur mit à l' irrégularité du mouvement. Tertullien, St. Clement d' Alexandrie, St. Auguſtin, Teodoret , & pluſieurs autres ſont partagés là deſſus, mais aucun d' eux n' aſſigne un commencement à la matiére.

Toute matière en bonne phyſique eſt dépendante de ſon esprit naturel : cet esprit eſt agiſſant par lui même ; mais on ne peut pas l' appeller intelligence , car intelligence ſuppoſe volonté. L' esprit de la matière donc ne peut avoir eu que des effets néceſſaires, dans lesquels la philoſophie ne pourroit remarquer aucun ordre, qui pût faire juger que la cauſe de ces effets ait du être intelligente. Parmi ces effets de la matière, que l' homme contemple, il ſe trouve lui même : il s' examine, et ſe reconnoit intelligent. Jl dit dans l' inſtant : je ſuis un effet de la matiére,

et je me trouve intelligent, quoique l'intelligence ne ſoit pas une qualité de la matière: je ſuis donc une production de la matiére ſortie d' elle par l' ordre d'une volonté intelligente ſeparée de la matière par eſſence, et par nature, car *nemo dat, quod non habet*. Ce n' eſt pas la foi, mais la raiſon qui me fait trouver une preuve de l' exiſtence de Dieu dans le moment où je ne cherche qu' à prouver l' incréation de la matiére. L' univers infini eſt la maiſon d' un Dieu infini, comme mon corps chétif eſt la maiſon de mon esprit fini. Dieu ne peut pas ſortir de l' infini, car l' infini n' a pas des bornes. Mon ame à la diſſolution de mon corps reſtera dans ſa parfaite eſſence, incorruptible par ſa nature, et ſujette à la loi du créateur. L' homme qui veut ſe maintenir fidel à ſa religion ne doit faire des efforts que pour bien établir les objets qui regardent la foi; car celui, qui prend la foi pour guide dans les matiéres où la ſeule raiſon ſuffit, doit l' avoir moins vigoureuſe dans celles qui ſont au deſſus de l' entendement, et ſur lesquelles il ne faut pas raiſonner, mais croire.

On me fit une queſtion captieuſe. On me demanda ſi je croiois que Dieu puiſſe ſe ſéparer de la matiére. Je répondis que ſé-

paration ſuppoſe union, et Dieu n' eſt ni uni à la matiére, ni ame de la matiére: il eſt par-tout, & même dans l' impénétrabilité; ſans ceſſer de n' étre que dans lui même, étant pur esprit, ſans nulle étendue, il eſt phyſiquement impoſſible qu' il ſoit attaché á la matière, comme l' ame l' eſt à la bête. Il ne s' agit donc pas de ſavoir ſi Dieu peut ſe ſéparer de la matière, mais s' il peut n' être pas par-tout, & je répons qu' il ne le peut pas; & tout comme il ne peut pas faire un autre être égal à lui même, il ne peut pas non plus diminuer ſes qualités eſſentielles.

Les trois premiers jours de la création ne peuvent être que jours meſurés avec l'imagination dans l' idée que nous avons du jour ordinaire, car le ſoir, & le matin n' a pu réellement exiſter ſur notre ſurface avant la création du Soleil.

On trouve dans les péres, & dans pluſieurs interprétes, des avis ſur la ſaiſon dans laquelle Dieu créa la terre. Tant d' inepties eſt incroyable, car Dieu doit avoir crée la terre toute entière, & par conſéquent dans toutes les ſaiſons. Pluſieurs diſent que ce fut dans le printems, d' autres dans l' automne, & ces deux ſaiſons ſont favorables à ces ré-

veurs, parceque dans les équinoxes le jour eſt de douze heures dans tous les coins du monde, mais ſi on ne détermine pas le lieu, il eſt impoſſible de décider la ſaiſon. Dans quel ſigne du Zodiaque étoit le Soleil quand Dieu l' a créé? c' eſt une queſtion qu' ils ne font pas. Ces recherches viennent d' un fond de frivolité. Le docte Petau aprés nous avoir dit que Dieu créa le monde la nuit précédente un Dimanche, nous dit le quantième du mois. Il me ſemble qu' il auroit pu dire qu' a coup ſûr c' etoit le premier de l' année. On auroit ri, mais on n' y auroit trouvé rien à redire. S' ils euſſent pu ſavoir où Dieu créa Adam, ils auroient ſû où eſt la porte du Paradis terreſtre.

SECONDE JOURNEE DE LA CREATION.

Verſets 6. 7. 8.

"D' abord Dieu dit: qu' une voute ſoit "faite entre les eaux pour qu' elle ſépare "ces mêmes eaux les unes des autres. Dieu "fit donc cette voute qui diſtingue ces eaux "qui ſont ſur la ſurface intérieure de cette "voute, & les eaux qui ſont dans la région "ſupérieure de la *voute*; & ce fut ainſi. Dieu "donna à cette voute le nom de ciel; & ainſi "du ſoir, & du matin ſe fit le ſecond jour.„

Dans ce ſecond jour Dieu ne fit que cette *voute*, à laquelle la vulgate, & presque toutes les traductions donnérent le nom de firmament : le terme hébreu indique une étendue, & je l' appelle *voute*, d' autant plus fidel au texte qui dit, qu' il plut à Dieu de donner à cette *voute* le nom de ciel. Ce n' etoit donc pas le ciel proprement dit : lequel ciel avoit été déjà créé dans la journée précédente. Cette étendue donc à laquelle un arbitre abſolu des interprétes donne le nom de firmament eſt appellée par moi *voute* non ſeulement parceque le mot hébraïque peut le ſignifier, mais parceque je trouve ici la création de la partie intérieure habitable de notre terre, dont cette *voute*, qui a une épaiſſeur moyenne de 92 milles anglois ſépare les fleuves des eaux des mers, & des fleuves qui ſe trouvent ſur notre ſurface. Une voute qui ſèpare des eaux doit avoir des eaux péſantes ſur la ſurface de deſſus, & ſur celle du deſſous, car ſans cela la voute ne pourroit ſéparer que les eaux du deſſus ; la ſurface du deſſous ſeroit couverte d' air : il faut donc inférer que non ſeulement la voute étoit ſolide, mais que dans l' intérieur de notre terre la gravitation eſt oppoſée à la nôtre, comme il faut néceſſairement qu' elle le ſoit

d' abord que Dieu l' a faite pour qu' elle ſoit la partie principalement habitable de notre globe. Nous aprenons de l' hiſtoire des *mégamicres* qu' elle eſt telle, car les *mégamicres* habitans du monde intérieur ſe tiennent de bout, & marchent ſur leur ſurface concave *ut aquis rerum ſimulacra videmus*, comme nous marchons ſur notre convéxe. Il faut donc croire que cette voute qu' on veut appeller firmament malgré l' écriture, a deux forces d' attraction, une deſſus, & l' autre deſſous & cette ſuppoſition eſt trés réguliére en phyſique, car ce qui nous fait graviter ſur notre terre, n' eſt que la force dont nos philoſophes placent la ſource dans le célébre noyau de la terre que perſonne n' a jamais vu, que la raiſon a démontré néceſſaire, & dont l' anglois Edouard nous donne des notices bien amples. Selon ces notices l' attraction qui nous fait peſer ſur la terre, ne vient pas de ce prétendu noyau, mais de cette même croute, ou voute qui ne peut pas être le firmament. Cette double attraction ne part pas de la force de la moitié de l' épaiſſeur de la voute qui ſeroit de quarante ſix milles deſſus, & l' autre de quarante ſix deſſous, comme nous pourrions nous figurer ſans les notices que l' anglois Edouard nous donne. L' at-

traction des *mégamicres* git dans une ſurface, dont l' épaiſſeur ſolide n' eſt que de cent toiſes: la nôtre doit ſe trouver dans toute l' épaiſſeur de la voute cent toiſes rabattues. Je dois avertir quelques-uns de mes lecteurs, que lorsque j' allégue des circonſtances tirées de l' hiſtoire des *mégamicres*, je ne prétens pas augmenter par elles le poids des vérités que je reléve dans l' hiſtoire ſacrée; mais que c' eſt tout le contraire. Je me plais à trouver dans la Genéſe des vérités, qui peuvent convaincre les bons lecteurs que l' hiſtoire des *mégamicres* peut, je le répéte, ne pas être un roman.

St. Auguſtin qui certainement n' avoit pas d' idée du monde intérieur, dit abſolument que les cieux ſont tous couverts d' eaux, & qu' il n' eſt pas permis d' en douter: *Major eſt ſcripturæ hujus auctoritas, quam omnis humani ingenii capacitas*, & St. Baſile eſt de la même opinion. Origéne ſe diſtingue & dit que ces eaux ſont les anges. St. Cyrille les croit eaux véritables, & bien pourvu de piété, & pauvre en connoiſſance phyſique, il dit que ſans ces eaux que Dieu tient dans des réſervoirs dans les cieux nous n' aurions jamais de pluye: d' autres diſent que le créateur ſe ſervit de ces mêmes eaux pour en-

voyer le déluge. Laiſſons en paix les péres, & parlons, uniſſant les lumiéres que nous avons gagné par nos études à celles que nous pouvons inférer de ce qui nous eſt communiqué, quoique ſous un voile fort épais, par le livre de la vérité. Tout le monde verra que ſi l'hiſtoire des *mégamicres* eſt vraïe, nous trouvons la création du méchaniſme de notre globe détaillée dans la ſeconde journée de Moïſe, & que ſi c'eſt un roman, l'hiſtoire indubitable que le Saint-Esprit nous communique par la plume du même Moïſe, nous démontre la probabilité de ce méme monde intérieur quand méme Edouard ne nous en auroit jamais donné aucune nouvelle.

TROISIEME JOURNEE DE LA CREATION.

Verſets 9. 10. 11. 12. 13.

"Aprés, Dieu dit : que ces eaux cou-
"lent ſous les cieux dans un ſeul lieu ; & que
"l'aride ſoit vue ; & ainſi fut fait. C'eſt la
"terre que Dieu appella aride ; & il appel-
"la mers, l'une, & l'autre de ces eaux : il
"vit que c'etoit bon. Dieu dit encore : que
"la terre pouſſe des petites herbes, & des
"herbes portantes ſemence, & des arbres
"fruitiers qui portent des fruits de pluſieurs
"eſpéces, dont chacun aura ſa ſemence ſur la

"terre, & ce fut ainſi; parceque la terre "produiſit des petites herbes, & des herbes "ayant ſemence de pluſieurs eſpéces, & ar- "bres qui portoient des fruits dans lesquels il "y avoit ſemence chacun de ſon eſpéce; & "Dieu vit que c' étoit bon : & ainſi fut fait "le ſoir, & le matin du troiſième jour,,

Moïſe dit que les eaux couvroient toute la terre. Pourque cela réſiſte en phyſique, il faut s' imaginer la terre toute ronde, égale, ſans montagnes, & ſans les concavités, qui contiennent aujourd' hui les eaux de toutes les mers. Il ſe peut donc qu' à cet ordre du créateur, les montagnes, & les concavités ſe ſoient formeés; mais nous ne pouvons pas paſſer par-deſſus les paroles fort claires par lesquelles Moïſe nous fait ſavoir que Dieu appella mers, les lieux où il a ordonné que les unes, & les autres de ces eaux aillent couler. Les eaux ne peuvent être que les mêmes, dont ce ſaint législateur nous parle dans la création de la journée précédente. Il ne s' agit donc plus des eaux que Dieu tient dans les réſervoirs du ciel, puiſqu' on nous dit clairement dans le verſet 10me, que Dieu appella mers, les deux endroits où ces deux eaux allèrent ſe réduire; dans l' hyppothéſe du monde intérieur, je deman-

de s' il reſte encore quelque doute ſur ſa pleine vraiſemblance ; & je demande comment les interprétes n' ont pas compris par cette révélation que la concavité intérieure de notre globe eſt habitable, & heureuſe ; je me veux du mal de ce que je ne l' ai pas du moins ſoupçonnée avant que de lire l' hiſtoire des *mégamicres* pendant que j' avois tant de fois lû avec bien plus d' attention la Genéſe. C' eſt l' orgueil des descendans d' Adam qui fut apparemment la cauſe qu' on ne s' eſt jamais arrété à bien examiner ce paſſage, qui ne peut qu' indiquer deux mers, dont l' une, ou l' autre nous eſt inconnue. A-t-on placé l' inconnue dans le ciel qui couvre notre ſurface ? L' écriture ne l' auroit pas appellée mer. Quel beſoin avoit le créateur de faire couler les eaux du ciel dans un ſeul lieu, pendant que Moyſe nous dit qu' il ne les à raſſemblées dans un endroit que pour rendre la terre séche ? Ont-ils ſuppoſé une autre terre dans le ciel ? Cette ſeconde mer que nous ne connoiſſons pas, & dont l' écriture nous parle, ne peut être que dans l' intérieur de la terre ſur la voute qu' on à mal appellé firmament ; & cela ne peut être qu' ainſi, quand même l' hiſtoire des *mégamicres* ſeroit un roman. Les verſets

11. 12. & 13me parlent des herbes, & des fruitiers du monde intérieur, la choſe eſt évidente.

Quand je penſe que rien n' eſt plus facile à une tête qui a quelque teinture de phyſique, que d' imaginer que la terre étant ronde, l' exiſtence des antipodes n' eſt pas ſujéte à doute, & que cependant on n' a commencé à les croire poſſibles que douze à quatorze ſiècles après le déluge, je dois pardonner aux interprétes s' ils n' ont jamais fait l' attention qu' ils devoient faire à des paroles qui indiquent un monde intérieur, & un genre humain, qui ne nous reſſemble pas. Il faut ajouter que, ſans certaines connoiſſances, qui ne ſont pas communes, on eſt tenté de croire l' intérieur de la terre inhabitable par des hommes. Je démontrerai à ſa place que cette terre que Dieu a orné d' abord d' herbes, & d' arbres fruitiers ne peut pas être celle où Dieu créa Adam, & où nous nous trouvons avec tous ſes deſcendans.

QUATRIEME JOURNEE DE LA CREATION.

Verſets 14. 15. 16. 17. 18. 19.

"Aprés, Dieu dit: Paroiſſez lumiéres "dans la voute du ciel pour faire diſtinction

"entre le jour, & la nuit, & pourqu' ils ſo-
"ient ſignes des tems, des jours, & des an-
"nées, & que ces lumiéres ſoient dans la voute
"du ciel pour porter la lumiére ſur la terre;
"& ce fut ainſi. Dieu a fait ces deux grandes
"lumiéres, la majeure, pourqu' elle préſide
"au jour, & la mineure, pourqu' elle pré-
"ſide à la nuit, & les étoiles: & Dieu les a
"placées dans la voute du ciel pourqu' elles
"apportent la lumiére ſur la terre, & pour-
"qu' elles préſident au jour, & à la nuit, &
"pourqu' elles faſſent diſtinction entre cette
"lumiére, & les ténèbres; & Dieu vit que
"c' etoit bien. Ainſi fut fait le ſoir, & le ma-
"tin du quatriéme jour."

Ces ſix verſets tous enſemble ne diſent que ce qui fut dit dans le premier, avec la ſeule différence que le premier parle de toutes les ſources de lumiére que Dieu a crée, qui doivent être les aſtres, & dans les ſuivans on ne parle que du Soleil, & de la Lune. Il n' y aucune apparence que dans cette création Moïſe prétende nous inſtruire de ce Soleil qui, immobile dans le centre du monde intérieur, l' éclaire. Il a peut-être entendu parler de cet aſtre lorſqu' il nous a annoncé la création de la lumiére. Moïſe ſavoit certainement que le monde in-

térieur exiſtoit, & il n' en ignoroit pas les principales circonſtances ; il ne faut pas en douter : ce ne pouvoit être que le jardin délicieux dont il lui ſuffit d' avoir annoncé l' exiſtence : il ne lui importoit guéres d' en communiquer les particularités aux deſcendans d' Adam qui ne devoient pas y mettre les pieds. Il n' en auroit pas dit un ſeul mot s' il eut dû nous faire connoitre la perte qu' Adam fit en transgreſſant le précepte du créateur.

Si Moïſe donne le nom de luminaire mineur à la Lune, ce n' eſt pas une raiſon qui puiſſe nous faire juger qu' il ignoroit que la Lune reçût du Soleil la clarté avec laquelle elle préſidoit à la nuit : il le ſavoit peut-être, mais ce n' étoit pas là le tems de donner à ſon peuple une leçon de phyſique. Remarquons qu' en diſant que ces luminaires étoient faits pour meſurer le tems, & nommément pour diſtinguer le jour de la nuit, il fait voir que les jours antécédens n' étoient des jours qu' à l' égard de Dieu, qui pour les diſtinguer n' a pas beſoin de ces ſignes. Nous obſerverons auſſi que d' une certaine façon il nous indique la création du tems : le tems n' a pu commencer à exiſter qu' à l' apparition de la créature, car pour qu' il exiſte, il

faut qu' il puiſſe être meſuré, & qu' effectivement on le meſure. Ce que l' on trouve de curieux dans pluſieurs péres, & entr' autres dans Origéne, & dans S. Clement d' Alexandrie eſt l' opinion, que non ſeulement le Soleil, & la Lune, mais que tous les aſtres ſont des créatures animées comme l' homme, & non pas comme les brutes, parcequ' ils les diſent capables de mériter, & de démériter. St. Auguſtin, St. Jérome, St. Iſidore, & St. Thomas ne ſont pas de cet avis; mais ils diſent tous que ce ſont des queſtions indifférentes qui ne regardent point la foi. Ils n' auroient pas, je crois, traité plus rigoureuſement quelqu' un qui auroit cru, & dit qu' il y avoit un monde intérieur, & un genre humain qui y habitoit, & qui ne deſcendoit pas d' Adam. Il me ſuffit que ces quatre illuſtres écrivains, colomnes de l' égliſe n' aient pas trouvé, que, croire que Dieu a créé outre Adam des autres créatures douées de l' uſage de la raiſon, ſoit une croyance contraire aux devoirs que la foi nous impoſe. L' Eccléſiaſte dit en termes bien clairs, en parlant du Soleil: *Luſtrans univerſa in circuitu pergit ſpiritus.* St. Jérome a écrit ſur la foi de ce paſſage du St. Esprit que le Soleil eſt un animal qui reſpire, & qui vit. David, &

Daniel nous disent que tous les astres adorent Dieu : je ne sais pas quelle a été l' intention de ces prophétes ; & il faudroit la savoir, car l' intention fait tout. Peut-être crurent-ils ces astres habités par des créatures de Dieu raisonnables, & ainsi dirent-ils que *les astres adorent* au lieu de dire les habitans des astres.

CINQUIEME JOURNEE DE LA CREATION.

Versets 20. 21. 22. 23.

"Aprés, Dieu dit : Eaux engendrez les "animaux reptiles ; & oiseaux volez sur la "terre vers la superficie de la voute des cieux. "Et Dieu créa les grands poissons, & tous "les animaux rampans que les eaux engen- "drérent abondamment sous différentes espé- "ces, & tous les oiseaux ailés dans toutes "leurs espéces, & Dieu vit que cela étoit "bon ; & Dieu les bénit en disant : foi- "sonnez, & croissez, & rempliſſez les eaux "dans les mers ; & vous oiseaux augmentez "sur la terre. Ainsi fut fait le soir, & le matin "du cinquiéme jour.

La vérité substantielle de tout ce que l' écriture sainte dit, vient du Saint-Esprit ;

& c' eſt par les paroles de Moyſe que nous devons la concevoir : ainſi je crois que nous devons ajouter foi aveuglément au premier objet de ces paroles, qui eſt celui de nous faire ſavoir la vérité ; mais non pas aveuglément au ſyſtéme de phyſique que ces mêmes paroles nous indiquent, car il peut ne pas être de Dieu, mais de l' écrivain : cette réſerve ne peut pas préjudicier à la foi, car elle n' augmente, & ne diminue pas la vérité.

Nous croyons que la création conſiſte dans un ordre que Dieu donne aux eaux d' engendrer les animaux, dont l' eau eſt le principal élément, entre lesquels Moyſe met les animaux volatiles, auxquels Dieu, aprés les avoir bénis, ordonne dans le verſet 22e d' augmenter ſur la terre. Cette benédiction eſt toujours ſuivie de la formule : foiſonnez, & croiſſez &c. La bénédiction n' appartient qu' à Dieu. La bénédiction des hommes n' a aucune valeur à moins qu' ils ne la donnent avec la formule, que Moyſe dicte au grand prétre Aaron, que le lecteur peut aller examiner : elle ne promet aux bénis que des biens temporels : les hommes n' étoient pas encore dans ce tems-la devenus contemplatifs.

Il eſt évident que les paroles que Dieu prononce à la ſuite de ſa bénédiction créent

l' inſtinct qui porte l' animal à ſa conſervation, & à la propagation de ſa propre eſpéce : elles ne ſont pas addreſſées à la raiſon, car l' écriture ne dit pas que Dieu ait créé ces animaux à ſon image, comme nous verrons qu' il a créé l' homme. Finiſſons par obſerver que tous ces animaux deviennent créés, en vertu de l' ordre que Dieu donne à l' eau de les produire & que l' eau ne fut pas créée. L' air, ſelon Moyſe, ne produit rien : Dieu eut ſoin de la création de l' inſtinct ; mais il laiſſa le ſoin de la propagation à l' inſtinct même. L' ordre que Dieu donne aux oiſeaux de voler ſous la *voute des cieux*, & non *du ciel*, démontre qu' il entend parler, non du monde intérieur, mais de notre ſurface, car dans le monde intérieur il ne peut être qu' un ciel.

SIXIEME JOURNEE DE LA CREATION.

Verſets 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31.

"Aprés, Dieu dit : que la terre pro-
"duiſe les animaux en toutes leurs eſpéces,
"les animaux domeſtiques, & les réptiles, &
"toutes les bétes de la terre en toutes leurs
"eſpéces ; & ce fut ainſi. Dieu fit toutes les
"eſpéces de bêtes de la terre, & toutes les
"eſpéces d' animaux, & tous les reptiles de

"la terre en leurs eſpéces, & vit que cela "étoit bon. Et aprés Dieu dit : faiſons l' "homme à notre image, ſelon notre reſſem- "blence, *qu' ils commandent* aux poiſſons de "la mer, aux volatiles du ciel, aux bêtes, à "toute la terre, & à tous les reptiles rampans "ſur la terre. Ainſi Dieu créa l' homme à "ſon image ; à l' image de Dieu il l' a créé : "*mâle, & femelle il les a faits.* Aprés, Dieu "les a bénis, & Dieu leur dit : foiſonnez, "croiſſez, & rempliſſez la terre, & ſoumettez- "la, & commandez aux poiſſons de la mer, "aux oiſeaux du ciel, & à toutes les bêtes "rampantes ſur la terre. Outre cela Dieu "dit : voilà que je vous ai donné toutes les "herbes qui ont ſemence, qui ſont ſur la ſu- "perficie de toute la terre, & tous les arbres "dans lesquels il y a fruit d' arbre faiſant ſe- "mence : ils vous appartiendront pour vous "nourrir. A toutes les bêtes de la terre, à "tous les oiſeaux du ciel, & à tous les ram- "pans ſur la terre, dans lesquels il y a ame "vivante j' ai donné les herbes vertes pour "qu' ils les mangent, & ce fut ainſi. Alors "Dieu regarda tout ce qu' il avoit fait, & "voilà que tout étoit extrêmement bon. Ainſi "fut fait le ſoir, & le matin du ſixième jour,

La création de tous les animaux de la terre conſiſte dans l' ordre que dieu donna à la terre de les produire : rien n' eſt dit plus clairement dans toute la ſainte écriture. La terre a produit par l' ordre de Dieu tous les animaux qui marchent, & qui rampent ſur elle, ce qui démontre qu' elle auroit pu produire l' homme auſſi ; mais l' homme n' eſt pas un animal comme les autres ; c' eſt Dieu qui l' a fait, & Moyſe ne nous dit pas comment, ni de quoi il l'a fait. Les interprétes diſent qu' il s' eſt réſervé à le dire dans le ſecond chapitre, mais ils peuvent ſe tromper, car ici on parle de la création d' un couple, & dans le ſecond chapitre, on parle d' un homme appellé Adam, créé d' abord tout ſeul. Tout ce que l' écriture nous dit de ce premier homme eſt qu' il étoit diviſé en deux individus, dont, ſelon la pure ſignification de la lettre, chacun put être mâle, & femelle. La phraſe eſt plus intelligible en l' expliquant ainſi qu' en l' entendant de façon à ſuppoſer que l' un de ces individus fut mâle, & l' autre femelle. Le texte dit : faiſons l' homme, & il dit d' abord *qu' ils commandent* : voilà le couple dans le mot *homme* plurier. La vulgate dit *qui præſit* qu' il commande, mais c' eſt une faute

ſans conſéquence, car la vulgate dit d' abord *mâle & femelle il les a fait.* Mais pourquoi S. Jérome, qui ne doit pas douter que cet homme ne fût un couple, met-il *qu' il commande*, au lieu de mettre *qu' ils commandent?* Je ne vois qu' une ſeule raiſon. Le ſaint interpréte croyoit que cet homme étoit Adam, & comme il ſavoit qu' Eve ne fut créée que quelque tems aprés, il crut que ce ne pouvoit être qu' une faute, & il l'a corrigée. Mais ſi le texte hébreu, les ſeptante, & la Syriaque, que j' ai toutes ſous mes yeux diſent qu' *ils commandent*, pourquoi ce ſaint docteur a-t-il voulu pour cette fois ſe tenir à la Samaritaine? S. Auguſtin dit qu' il faut s' en tenir à la lettre, & je ſuis de l' avis de ce dernier.

Je trouve dans l' hiſtoire des *mégamicres* que chaque couple eſt compoſé de deux individus, dont chacun eſt mâle, & femelle; & s' ils n' éxiſtent pas, n' importe: il me ſuffit qu' ils puiſſent éxiſter. Dieu créa ce couple à ſon image, qui lui reſſembloit en qualité d' homme, & je ne doute pas qu' Adam n' ait eu le même privilége, car l' écriture me dit qu' il étoit homme auſſi.

Dieu ne peut m' avoir donné autre reſſemblance à lui que la dépendante de mon

eſprit : ce ne peut être que la faculté de lier des idées ; faculté dépendante d' une raiſon, une raiſon dépendante d' une ame, une ame, qui quoique créée, la plus profonde philoſophie ne me laiſſe concevoir qu' immortelle. L' univers infini eſt gouverné par un Dieu infini ; mon corps mince amas de matiére eſt gouverné par moi qui en ſuis l' ame dont la ſubſtance ſpirituelle ſe trouve répandue dans toutes ſes parties. Cet esprit intelligent auquel Dieu m' a uni dans le même inſtant qu' il m' a créé ne peut pas être corruptible, s' il reſſemble au créateur : à la diſſolution donc de ma matiére, il doit s' en ſéparer pour retourner à ſon principe. Mon corps fini eſt le ſiége de mon ame, comme la matiére infinie eſt le ſiége de Dieu, & comme ce n' eſt pas mon esprit immortel qui entretient mon corps vivant, mais l' esprit animal, je reſſemble à Dieu qui éxiſte dans tout l' univers ſans en être l' ame. Si Moyſe ne s' eſt pas expliqué ſur la nature de l' ame, ce fut apparemment cauſe de la difficulté qu' il a prévu de faire comprendre la réalité de ce ſublime dogme à un peuple groſſier, & pour laiſſer le mérite de le reconnoitre à ceux qui étudieroient avec attention ſa divine hiſtoire. Dieu, j' oſe dire, devoit donner une

ame immortelle en partage à la ſeule créature qu' il n' a pas voulu produite par la terre, mais qu' il a créée lui-même. Cet examen me ſemble auſſi important pour la foi, & pour la religion, que tant de queſtions de peu d' importance, que les interprétes ont agité, me ſemblent frivoles. La recherche de l' endroit où le Paradis terreſtre pourroit ſe trouver auroit été raiſonnable, mais on eſt allé chercher des conjectures là, où il ne falloit pas en chercher. St. Auguſtin reconnut cette découverte pour ſi difficile, qu' il eſt parvenu à dire que le Paradis terreſtre étoit peut-être ſpirituel. Je trouve cette défaite moins mauvaiſe que celle de ceux qui dirent que les eaux du déluge doivent l' avoir détruit. Nous pouvons remarquer auſſi que l' écriture ne dit nulle part qu' Enock, & Elie ayent èté transportés dans l' endroit même, où Adam demeuroit lorsqu' il commit le grand crime. St. Auguſtin avoue qu' il n' en ſait rien, & que nous pouvons croire Enock & Elie là où nous voulons. Je dirai à ſa place ce que je crois pouvoir croire ſur le lieu où ce Paradis peut ſe trouver, lieu dans lequel on ne peut aller qu' en ſurmontant des difficultés qui effraient la raiſon; mais quoique l' hiſtoire des *mégamicres* m' en parle,

je ne tirerai mes conjectures que de la Genèſe.

Moyſe nous dit que Dieu bénit l' homme d' abord qu' il l' eut fait; & qu' aprés l' avoir béni, il lui dit : croiſſez, multipliez, rempliſſez la terre; ſoumettez-la.

Cet ordre de croitre & de multiplier ne fut donné ni à la raiſon ni à l' arbitre de l' homme, puisque nous trouvons ce même ordre donné aux bêtes avec ces mêmes paroles, précédé de la bénédiction. Ce ne peut donc être que la création de l' inſtinct. Mais ce précepte étant toutes les deux fois précédé de la bénédiction, ſeroit-il permis de croire que l' inſtinct qui nous guide à procréer pour la conſervation de notre eſpéce ne ſoit autre choſe qu' un effet de la bénédiction de Dieu? Je crois qu' il eſt permis de croire tout cela. J' oſerai dire auſſi que ſi l' ordre de croitre, & de multiplier eut été donné par Dieu à la raiſon de l' homme, & non pas à l' inſtinct, le voeu de célibat ſeroit une ſcélérateſſe: car qu' eſt ce que la foible, & puérile raiſon que le monde eſt déjà aſſez peuplé, pour dire qu' il eſt permis à l' homme de faire ce voeu aujourd' hui? Ce n' eſt pas vrai que le monde ſoit aſſez peuplé, & quand même il le ſeroit, ce

ne ſont pas les affaires de l' homme : ſon affaire ſeroit celle d' obéir ; mais comme, je le répéte, cet ordre ne fut pas donné à la volonté, je tiens que le voeu de chaſteté peut être méritoire, car il viſe à domter pour l' amour de Dieu, & par la force de réſiſtence, un penchant de la chair, qui n' eſt pas invincible, tant qu' on le prétend. La philoſophie ne comprend pas comment ce voeu puiſſe être cher à Dieu, mais l' égliſe nous diſpenſe de faire cet examen.

Je fais encore une obſervation. L' homme qui a prévariqué, & que je trouve créé dans le ſecond chapitre, n' a pas eu cette bénediction : pourroit-on croire que s' il l' eut eue, il auroit prévariqué tout de même ? Peut être l' a-t-il eue quoique le texte n' en diſe rien ; & dans ce cas la doctrine de Saint Auguſtin ſur la grace vient à nôtre ſecours : la bénédiction de Dieu n' à nulle force ſur l' homme, lorsque la volonté devient rebelle à la raiſon.

Dieu ordonna à l' homme de remplir la terre. Ce mot *remplir* qui eſt traduit à la lettre, ne peut pas ſignifier couvrir, qui indiqueroit peupler la terre, comme nous voyons peuplée la ſurface, que nous couvrons : *remplir* ſignifie *combler* un globe dans ſa con-

cavité intérieure, & c' eſt le langage que Dieu devoit tenir au premier homme, fait pour habiter dans la terre, & non ſur la terre comme Adam, & nous, ſes deſcendans, qui ne la rempliſſons pas, mais la couvrons.

On remarque que lorsque Dieu fit l' homme, il parle au plurier, & dit *faiſons*. Pluſieurs pères croyent que Dieu créa les ames de tous les hommes poſſibles tout d' un coup avant que de créer l' homme. La raiſon donc de ce *faiſons* peut être la préſence de ces ames deſtinées à animer l' homme. Dieu ne leur dit pas de concourir avec lui à la création de l' homme, mais il dit *faciamus* en leur adreſſant la parole, comme s' il eut voulu qu' elles fûſſent témoins. Salomon, qui ſavoit tout, doit avoir cru cette préexiſtence des ames, lorsqu' il dit dans le livre de la ſageſſe VIII-19. *qu' il a eu le bonheur de rencontrer une bonne ame, & qu' étant bon par nature, il s' en eſt bien trouvé.*

Une grande quantité d' interprétes diſent que Dieu ſe propoſant de créer l' homme à ſon image, & à ſa reſſemblance il n' a pu que le faire raiſonnable & innocent. L' innocent a toutes les vertus, & ignorant le mal, nulle notion par conſéquent peut le lui faire diſtinguer du bien. Les ſaints pères di-

ſent, que par ſon péché, il a perdu la reſſemblance à Dieu, mais non pas l'image. Quelques-uns dirent que Dieu voulant crèer l'homme à ſon image doit avoir penſé à la figure de J. C. en qualité de premier des créatures; & ainſi cette image deviendroit matérielle. Cette interprétation me ſemble tirèe par les cheveux, car quoique tout le futur ſoit prèſent à Dieu, on ne comprend pas pourquoi on veut nous inſtruire de la diſpoſition divine à l'incarnation, avant la transgreſſion du précepte, faite par l'homme: Cette penſée d'une théologie très ſublime, tend à nous faire concevoir la rédemption, comme cauſe du péché d'Adam, & non le péché d'Adam, comme cauſe de la rédemption. Je prens la liberté de rejetter cette opinion trop ſubtile, & point du tout néceſſaire à ma foi, non pas à cauſe que je ne crois pas qu'Adam ait été le premier créé, mais parceque je ne veux pas me donner des peines inutiles, pour rendre obſcur, ce qui eſt aſſez clair. Il faut croire que Dieu le fils voulut naître de la vierge, ſous les dépouilles d'Adam, & que s'il eut donné à Adam une forme différente, la figure matérielle du ſauveur auroit été différente auſſi; & non que Dieu fit l'homme comme le corps du

médiateur. Mais les théologiens ne ſont jamais ſi contens que lorsqu' ils donnent une interprétation qui révolte la philoſophie, à un fait auquel d' ailleurs ils pourroient donner une explication ſatisfaiſante, ſimple, & moins qu' il ſoit poſſible, éloignée de la nature. Le couple premier créé fut homme, & Adam fut homme; ils furent donc crèès tous les deux à l' image de Dieu. Nous liſons que ce premier couple fut crèè avec une autorité abſolue ſur toutes les bêtes féroces, & même ſur les ſerpens: ce ne fut donc pas Adam, car nous n' avons pas cette domination: elles nous dévorent, elles nous empoiſonnent, ſi nous ne nous tenons pas ſur nos gardes, mais cette raiſon devient foible lorsqu' on me répond que l' homme a perdu ce privilège d' abord que le précepte fut violé. Nous trouverons des raiſons plus fortes. Pourſuivons.

Si Dieu n' eut pas créé le couple dans un même tems, comment auroit-il pu d' abord lui dire: *croiſſez, & multipliez?* Quelle néceſſité avoit Moyſe de narrer ſon hiſtoire plus obſcurément, pour la faire entendre, & concevoir à un peuple qui avoit l' entendement fort dur? Pourquoi Moyſe ſavant, & inſpirè du Saint-Esprit, ſe ſeroit-il mis

dans le risque par une narration compliquée d' être noté de contradiction ? Si l' on veut dire que la création, qui, ſelon moi, eſt la ſeconde, eſt la même que la première, il eſt certain que l' implication eſt évidente, & qu' on n' y paſſe par-deſſus, que parceque perſonne ne s' eſt figuré que l' intention de Moyſe étoit celle de narrer l' hiſtoire de deux créations. Il faut encore remarquer que le ſilence que Moyſe garde ſur ce que ce premier couple eſt devenu, fut la cauſe, que même les ſages n' oſèrent la regarder que comme la même dont il nous parle dans le ſecond chapitre. L' exiſtence du monde intérieur, malgré l' hiſtoire des *mégamicres*, ne paſſera jamais pour réelle, que, lorsque Dieu permettra que le chemin pour y aller ſoit ouvert à tout le monde. Tout ce que des gens plus habiles que moi pourront faire, ſera d' en établir la vraiſemblance, en fermant la bouche de tous ceux qui feront des efforts pour l' impugner.

Platon, qui fut le plus grand philoſophe de ſon tems, & le plus ſavant pour être allé chercher les éruditions chez les peuples les plus cultivés de la terre, fait bien voir dans la théorie qu' il donne du premier homme, quelle fut la ſource où il l' a puiſée. Il faut

qu' il ait vu nos livres ſacrès, & qu' il les ait étudiés. Il lut les circonſtances de la premiére création, & il trouva aprés celle d' Adam; mais ne pouvant pas l' admettre comme ſeconde, parcequ' apparemment on lui aura dit que toutes les deux n' en font qu' une, il vit qu' on ne pouvoit pas non plus admettre la femme créée aprés l' homme, qu'en donnant un démenti à la première annonce de la création, qui démontre ouvertement celle d' un couple. Que fit-il donc pour mettre à portée de la raiſon le fait en adoptant la création d' Eve par la ſéparation d' une partie du corps de l' homme? Il dut reconnoitre le premier couple pour mâle, & femelle, parcequ' il eſt annoncé pour tel; mais il l' imagina mâle & femelle, le tout dans un ſeul individu; & par là il nous donna ſa doctrine trés ſpécieuſe ſur les androgines, que tout le monde lut avec plaiſir, mais à laquelle perſonne ne fit ſérieuſe attention. Pluſieurs rabins furent de l' opinion de Platon, avant lui, & après lui; mais tous avec des idées différentes, toutes éloignées de la vraiſemblance, & d' une économie que le bon ſens peut trouver ſans abſurdité convenable à Dieu. Platon trouve la raiſon de la ſympathie réciproque de l' homme, & de la fem-

me dans l' union primitive des deux ſéxes dans un ſeul individu. Pour faire créer Eve, n' oſant pas admettre deux créations, il n' adopte pas l' extraction de la côte, mais interprètant l' hiſtoire à ſa phantaiſie, il fait que Dieu ſépare le premier homme androgine de façon que le ſèxe maſculin reſta d' un côté, & le féminin de l' autre; & voilà comment la femme, ſelon Platon, eut ſa première exiſtence. Ce grand philoſophe ne peut avoir tiré ce monſtrueux conte que de la Genèſe. Je crois la choſe èvidente.

Le premier chapitre de la Genèſe finit par les paroles qui indiquent la fin du ſixième jour, qui fut l' avant-dernier de la ſemaine de la crèation; mais nous allons voir que, ſelon la vulgate, le texte hébreu, & pluſieurs autres claſſiques, Dieu ne termina la crèation que dans le ſeptième: ce que les interprètes trouvent fort commode, puiſqu' ils donnent à Dieu le tems néceſſaire pour faire Eve; car ils ne peuvent pas admettre qu' elle ait été faite dans le même moment que l' homme.

CHAPITRE SECOND.

Verſets 1. 2. 3.

"Les cieux, & la terre furent donc ain-
"ſi parfaits, & chaque armée à eux appar-
"tenante. Et Dieu ayant rendu parfait dans
"le ſixième jour, tout ce qu' il avoit fait, il
"ſe repoſa le ſeptième de toutes les opérations
"qu' il avoit fait; & Dieu a béni le ſeptième
"jour s' etant repoſé ce ſeptième jour de tou-
"tes les choſes qu' il avoit crèès en les for-
"mant.

Je crois que dans ces trois premiers ver-ſets, Moyſe parle du monde intèrieur, puis qu' il dit que tout y étoit parfait, & qu' il n' y avoit plus rien à faire. Si la choſe ne fut pas ainſi, Moyſe ne nous rendroit pas compte dans la ſuite du beſoin que la terre avoit de la pluye, & de quelqu' un qui le cultivát, pour faire pouſſer les plantes, dont Dieu n' avoit conſignè à la terre que les ſemences.

Je dis que Dieu termina la création dans le *ſixième* jour, ne m' en tenant ni à la vulgate, ni au texte hébreu qui diſent, dans le *ſeptième*. Je m'en tiens au texte grec des ſeptante, au texte ſyriaque, & au ſamaritain. L' égliſe m' en laiſſe le maitre, & je me ſers

de mon droit, parceque croyant que Dieu fit le couple *homme* dans un même inſtant, je n' ai pas beſoin d' empiéter ſur le ſeptième jour, pour accorder à Dieu le tems néceſſaire de faire Eve, que je crois faite après Adam, & Adam même, crée peut-être pluſieurs ſemaines, ou mois après la première crèation. Il eſt fort poſſible qu' on ait mis dans le texte hébreu *ſeptiéme* à deſſein de l' accorder avec la crèation d' Eve qui ſemble exiger une diſtance de tems; & le chaldèen, & l' arabe ont ſuivi l' hébreu. Je répète que j' ai pour moi les ſeptante, le ſyriaque & le ſamaritain. Ceux d' entre les ſaints pères, qui diſent que Dieu doit avoir crée le tout dans un inſtant, exceptent la création de l' homme, puiſque la femme ne peut pas avoir été faite avec lui. Ils font travailler Dieu dans le ſeptième jour, & je ne leur demanderai pas pourquoi ils s' en tiennent plutot à l' hébreu qu' aux ſeptante, car ils me répondront qu' en s' en tenant à la vulgate, ils ne peuvent pas ſe tromper, cela eſt vrai, car l' égliſe en répond; mais je leur demanderai comment ils peuvent trouver vraiſemblable, que Moyſe qui vouloit rendre le jour du ſabbat reſpectable jusqu' à la ſuperſtition, ait pu faire que Dieu travaille dans le ſeptième

jour. Il dit qu'en ce jour, Dieu ſe repoſa. S'il ſe repoſa, comment peut-il dire qu'il a travaillè? & s'il a travaillè, comment peut-il dire qu'il ſe repoſa? Moyſe ſavoit que la crèation d'Adam ètoit une autre crèation, & ceux qui ont mis *ſeptiéme* au lieu de *ſixiéme* dans le texte méme de Moyſe, n'eurent garde de ſe la figurer.

L'écriture dit que Dieu ſe repoſa de toutes les choſes qu'il avoit crèè en *les formant*. C'eſt la traduction littérale du texte hébreu que je donne *créé en les formant*. Moyſe paroit craindre qu'on prenne le mot *créé* pour *faire de rien*: il ajoute *en les formant* pour qu'on apprenne que la crèation de Dieu a conſiſté à donner à l'univers une forme, un ordre conſtant, & un mouvement réglé, qu'il n'avoit pas dans le chaos, & dans les ténèbres.

Verſets 4. 5. 6.

"Ce ſont les générations du ciel, & de "la terre, lorſqu'ils furent créés; dans lequel "jour Dieu fit la terre, & le ciel, & toute "production du champ, qui n'auroit jamais "été vue ſur la terre; & toutes les herbes des "champs, qui ne ſeroient jamais nèes, par-"ceque Dieu n'avoit pas encore fait pleuvoir "ſur la terre, & il n'y avoit aucun homme

"qui la cultivât, ou vapeur ſortante de la terre "qui arroſât toute la ſuperficie de la terre. „

Le quatrième verſet confirme, que celles dont les trois precedens ſont mention, ſont les générations du ciel, & de la terre; qui eſt le monde intèrieur: & par les paroles *dans lequel jour Dieu fit la terre & le ciel*, Moyſe veut indiquer nôtre ſurface: on voit qu' il ècrit pour être compris de peu de perſonnes. *Le ciel & la terre* eſt le monde intérieur; *la terre, & le ciel* doit être le nôtre: le différent arrangement de ces deux paroles n' eſt pas caſuel: il eſt dans le texte hébreu, dans le chaldèen, dans l' arabe, & dans la vulgate. Les ſeptante, le ſyriaque, & le ſamaritain n' ont pas cru cette exactitude néceſſaire, & ils eurent tort. Moyſe nous a déjà dit que dans l' intèrieur tout étoit achevé, & floriſſant; il nous rend compte à préſent que dans l' extèrieur tout ce qui avoit été creé, étoit encore dans la terre; parceque, dit Moyſe, Dieu n' avoit pas encore fait pleuvoir, & il n' y avoit pas ſur la terre un homme qui pût la cultiver. Non certainement, dis-je, car l' homme creé étoit dedans dans l' intèrieur du globe, dont il nous a dit que la terre étoit déjà floriſſante. Les interprètes connus me diront tant qu' ils voudront

que ces paroles *il n' y avoit pas un homme qui pût la cultiver*, démontrent clairement qu' Adam fut le premier homme. Ils auroient raiſon ſelon leur ſuppoſition, ſi Moyſe parloit ici du monde intèrieur, & extèrieur tout enſemble ; mais il ne parle que de l' extèrieur qui eſt nôtre ſurface, ſur laquelle on ne voyoit pas encore de verdure, parceque la pluye n' étoit pas encore tombée du ciel, & parcequ' il ne ſortoit de la terre aucune vapeur qui pût l' arroſer, & parceque l' homme qui devoit la cultiver n' étoit pas encore crée. La vulgate dit : *Sed fons aſcendebat è terra irrigans univerſam faciem terræ.* Peut-on traduire ainſi, lorſque le texte original dit tout le contraire ? On change le texte, & en le changeant, on fait que Moyſe raiſonne mal ; car voici ce qu' on lui fait dire : *la terre ne produiſoit rien à cauſe de la ſéchereſſe, mais elle n' étoit ſèche nulle part ; car une fontaine qui ſortoit d' elle l' arroſoit toute, & par tout.* Appelle-t-on cela raiſonner ? Peut-on ſuppoſer que le livre de la vérité puiſſe parler ainſi ? Comment traite-t-on le jugement de l' écrivain ? C' eſt pourtant le même St. Jérome qui dit, *melius eſt transferre quod dictum eſt, ſicut non intelligas, quàm auferre quod neſcias* ; le ſingulier eſt que ce changement ne ſert à rien

qui vaille : contraire à la raiſon, il porte un nuage à l' entendement du lecteur. St. Jérome apparemment ne trouva pas convenable qu' Adam eut été créé ſur une terre qui ne produiſoit encore rien. L' hébreu ne dit ni fontaine, ni ſource d' eau, mais *vapeur*, & il dit qu' il n' y en avoit pas. Tremellius, & Junius, dont j' ai la verſion ſous les yeux, trouvent dans le texte hébreu que la particule qui précéde *vapeur* ne peut que confirmer la négative. Le texte arabe dit avec clartè qu' il n' y avoit eu ſur la terre ni pluye, ni vapeur ſortante d' elle, qui pût l' arroſer. J' avoue cependant que ce paſſage dans l' original eſt un peu obſcur, & que les ſeptante mêmes s' y trompèrent ; choſe incroyable ; car la raiſon devoit ſuffire, & ſuppléer au défaut du ſtyle. La différence de la vulgate au texte hébreu ſe trouve dans le ſens en cent endroits, mais c' eſt celle que l' égliſe nous donne & nous devons la ſuivre fidellement dans tous les ſens qui ſont rélatifs à la foi : nous pouvons librement raiſonner ſur le reſte.

Dans le monde des *mégamicres* il n' y pleut jamais, comme il pleut chez nous : leur pluye ſort de la terre à chaque meſure d'un certain tems, toujours invariable, & va ſe perdre en l' air où dans une heure elle ſe diſ-

ſipe, & la lumiére de leur Soleil retourne à briller.

L'homme qui lit l'écriture ſainte par curioſité, & ſans un eſprit ſoumis perd ſon tems, & n'apprend rien. Celui qui la lit pour la critiquer, eſt indigne de la lire, & ne connoit pas quelle eſpèce de livre c'eſt. Le ſeul qui peut en profiter, & découvrir des vérités ſublimes eſt celui qui la lit prévenu que tout ce qu'elle dit eſt vérité, & qu'on peut en découvrir encore; mais il s'agit de l'étudier, car un mot mal compris, & qui ſemble indifférent répréſente un autre ſens; & ce qui ſemble dit le plus clairement renferme ſouvent un ſens caché, qui ne devient connu qu'à celui qui s'y arrête. C'eſt une choſe décidée, que ſans la foi, il n'eſt pas poſſible d'être chrètien; mais l'homme ſage ne doit pas placer ſous l'empire deſpotique de la foi, ce qui peut être l'objet de la raiſon. Celui d'admettre tout par foi, ſans faire aucune diſtinction de ce qui y eſt rélatif d'avec ce qui ne la regarde pas, n'eſt pas le projet du zéle chrétien, mais de la pareſſe monacale. Nous devons laiſſer aux Mahométans l'exécution du précepte tyrannique de lire le livre de la loi, ſans examiner ce qui eſt vrai, & ce qui eſt faux. Les Turcs

ſavent que tout n' eſt pas vrai, mais il ne leur eſt pas permis de chercher le moyen de ſéparer le vrai du faux : pour être ſurs de ne pas ſe tromper, ils ont ordre de croire tout. Je conviens pourtant qu' en matiére de religion, il vaut mieux croire tout, quoique mêlé avec le faux, que de risquer, en rabattant, de mettre dans le nombre des menſonges des vérités eſſentielles; mais le ſage ſait, en dévoilant la vérité, éviter également ces deux extrémités. Il doit ſavoir qu' il doit faire tout ce qui dépend de l' étude la plus aſſidue pour être à part de toutes les vérités que l' écriture contient, car pourquoi le Saint-Esprit auroit-il voulu qu' elles fûſſent écrites, ſi ce ne fût, pourqu' elles devinſſent connues aux hommes ? Celui qui étudie la Bible doit principalement s' arrêter ſur tous les paſſages qui, à la premiére vue, lui paroiſſent des contradictions ; & il ne doit les quitter que lorsqu' à force d' étude, il a trouvé que les contradictions ne ſont qu' apparentes, car ſi on pouvoit vérifier, que dans la ſainte écriture il y a une ſeule contradiction en matiére de foi, nótre religion deviendroit dans l' inſtant déclarée fauſſe.

Les théologiens qui diſent, qu' un philoſophe n' eſt pas fait pour examiner les ſaints

livres de la religion, ne ſavent ce qu'ils diſent. Un excellent philoſophe eſt fait pour connoitre tout ce qui eſt vrai, & qui peut être mis ſous l'examen de la raiſon; & tout théologien, qui ne ſera pas bon philoſophe, ſera mauvais théologien. S. Auguſtin a quitté le manichéiſme en qualité de grand philoſophe. Cette vérité eſt la cauſe de la rareté des bons théologiens, & une leçon pour le philoſophe chrétien d'éviter le dialogue avec des gens qui ſe croyent théologiens, parcequ'ils ont fait leur cours de théologie, & qu'ils portent un habit qui ſemble leur donner le droit de parler *ex cathedra* de tout ce qui concerne la religion. Le philoſopho doit les laiſſer en paix, & ne pas ſe meſurer avec eux. Ils ne ſavent pas que l'empire de la foi ne peut légitimement s'exercer que jusqu'aux confins où la raiſon perd ſa juriſdiction. La raiſon qui ne dépend d'aucun arbitre, faite pour ſe rendre juſtice, n'a beſoin que de ſes propres lumières pour ſe preſcrire des bornes: elle s'arrête par elle-même, lorsqu'elle voit qu'elle ne peut plus paſſer outre; & c'eſt là que ſa foi commence: & S. Paul n'a voulu dire que cela, lorsqu'il a dit que la foi doit être raiſonnable.

Un ſavant théologien écoute avec attention une difficulté théologique qu' un philoſophe lui propoſe, ou une interrogation ſur une explication d' un paſſage ſcabreux de l' écriture ſainte, & le ſavant homme prend du tems à répondre, ou, s' il répond, il donne au philoſophe un bon eſſai de ſa prudence dans ſes éruditions, & ne décide qu' avec des grandes circonſpections. Il n' en eſt pas ainſi des petits théologiens : ils répondent d' abord, & ils décident en donnant au philoſophe, en échange de ſes bonnes raiſons, de la fauſſe monnoye : les moins inſoutenables ſont ceux qui, pour ſe débarraſſer, placent la queſtion parmi celles qui regardent la foi, quoiqu' elle n' y ait aucun rapport. La facilité avec laquelle ils nient & affirment eſt étonnante. Le philoſophe ſe repent de leur avoir parlé. Les inſectes de la théologie ne ſont jamais ſi contens que lorsqu' ils renvoient un philoſophe mal ſatisfait de leurs réponſes ; & ils chantent victoire.

Je ſais que la nouveauté de ce petit commentaire pourra m' attirer des invectives, ou des riſées, car les unes, & les autres furent toujours les chevaux de bataille de l'ignorance ; mais je ſuis déjà diſpoſé à n' en faire aucun cas : il me ſuffit de n' avoir pas lieu

de m' attendre au mépris de la part de ceux qui ſont faits pour en impoſer.

Verſets 7.

"*Jéhova* Dieu forma donc l' homme de "pouſſière de la terre: il ſouffla dans ſes na- "rines l' haleine de la vie: ainſi l' homme "devint ame vivante.

Pouſſière, & *limon* ſont, en langue hébraïque, deux choſes différentes, & Moyſe ſavoit l' hébreu. Quel beſoin y avoit-il donc de changer le texte? A-t-on prétendu faciliter à Dieu la formation du corps d'Adam? Poſitivement. Ils diſent que pour faire des modèles on ne ſe ſert pas de pouſſière. Ce que je trouve ſingulier eſt que, ſi dans le texte hébreu, il y eut eu *limon*, on auroit peut-être dit, que ce devoit être de la pouſſière, car, puisque, Dieu n' ayant pas encore fait pleuvoir, le limon ne pouvoit pas ſe trouver.

Dieu rendit d' abord l' homme ame vivante; le moyen dont il ſe ſervit dépendit du magiſtère d' un Dieu créateur; & le ſouffle dans les narines n' eſt qu' une expreſſion figurée, & fort belle, faite pour procurer une idée ſenſible à une conception matérielle, car Dieu ne peut pas ſouffler, quoiqu' il ſoit le maitre de donner à l' air le

même mouvement que lui donneroit un ſouffle.

Verſets 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14.

"*Jéhova* Dieu avoit orné de plantes le "jardin voluptueux à l' Orient, où il plaça "cet homme qu' il venoit de faire : & Dieu "avoit fait ſortir de cette terre-là toutes ſor-"tes d' arbres que la vue pouvoit déſirer, & "qui fuſſent bons à la nourriture: il y avoit "auſſi dans ce jardin l' arbre de la vie, & l' "arbre de la ſcience du bien, & du mal. Le "fleuve, qui venoit d' Edem; pour arroſer "ce jardin, ſe diviſe, & ſe dilate en quatre "chefs. Le nom du premier eſt Piſchon "&c. &c.„

D' abord que l' homme fut fait, Dieu le transporta dans le jardin voluptueux, qu' il avoit déjà orné auparavant de tout ce qu' on pouvoit déſirer. Voilà Adam dans le paradis terreſtre, où Dieu ne l' a pas créé, & les paroles de Moyſe ne laiſſent pas lieu à une interprétation différente. Mais cette deſcription du jardin d' Eden ne nous eſt pas donnée par Moyſe pour la premiére fois: c' eſt une répétition ordinaire à ſon ſtyle, & à ſa méthode: la ſeule circonſtance qu' il nous dit, & que nous ne ſavions pas, eſt des deux arbres, l' un de la vie, & l' autre de la ſci-

ence du bien, & du mal, dont il ne parle pas lorsqu' il consigne au couple qu' il a créé le sixième jour, toute la terre intérieure garnie d' herbes, & d' arbres. Cela démontre que pour faire germer la terre, & les arbres dans le monde intérieur, Dieu n' a eu besoin ni de pluye, ni d' homme qui eut labouré. Dieu voulut en avoir besoin apparemment pour seconder la nature, lorsque Moyse nous parle de la superficie convèxe, qui est l' extérieure, la même que nous habitons; celle sur laquelle il créa Adam, celle qu' il lui fit quitter d' abord qu' il l' eut créé pour l' introduire dans Edem, qu' il avoit orné auparavant de plantes, & qui ne peut être que la terre qu' il consigna parfaite en tout point au couple premier créé. De cette terre intérieure rendue complette dans tous ses ornemens Moyse nous parle dans les premier, second, & quatrième verset de ce même second chapitre. Pour finir de prouver qu' Adam ne fut pas créé dans le paradis mais sur nótre terre; que Dieu le transporta dans le paradis d' abord, & certainement avant que de créer Eve, puisque là où il le créa, il n' y avoit point d' arbre de science & que le paradis ne peut être que la terre sur laquelle Dieu créa le premier couple, je n'

ai beſoin que d'alléguer ce que je trouve dans Esdras : *Tu l'as introduit dans le paradis que tes mains avoient planté avant qu'il vint ſur la terre.* Il n'eſt pas poſſible que le Saint-Esprit s'explique plus clairement, pour nous inſtruire que l'endroit où Dieu transporta Adam n'étoit pas ſur la terre où il l'avoit créé. Où étoit-il donc ? Il ne pouvoit être que dans l'espace intérieur : dans le monde que le livre des *mégamicres* nous repréſente beau, floriſſant & préférable au nôtre en tout point, & dont la poſſibilité réſiſte, ſi je ne me trompe, à toutes les objections que les plus ſavans théologiens, & phyſiciens d'accord peuvent me faire.

Si l'on me demande pourquoi Dieu fit l'homme hors d'Edem, pour l'y porter d'abord qu'il l'auroit fait ; je répondrai que Dieu peut avoir voulu le faire ſur la ſurface extérieure de la terre, prévoyant que ce ſeroit cette terre-là que la faute originelle le condamneroit à devoir cultiver : il l'a créé ſur cette terre à différence d'Eve, parcequ'il dèvoit, à cauſe de ſa faute, devenir par la mort la même pouſſière dont Dieu s'étoit ſervi pour le créer : il ne l'a peut-être introduit dans le paradis terreſtre qu'en attendant que la pluie eût humectée la terre de

nôtre ſurface, & lui eût donné la force de germer, comme aux arbres de pouſſer leurs fruits. C'eſt ainſi que, par des *peut-être*, les ſaints péres répondent fort ſagement à pluſieurs difficultés dépendantes de raiſons de conjecture, que les curieux leur font: je les imite avec ſoumiſſion; car je me fais ces queſtions à moi-même, & pour ſatisfaire en même tems à ceux qui pourroient me les faire. Ceux qui firent des recherches ſur la ſituation du paradis terreſtre, furent trés nombreux; car il faut, dirent ils, qu'il ſoit quelque part; & pluſieurs raiſonnérent aſſez judicieuſement, & avec des bonnes éruditions; mais ils nous laiſsèrent tous dans l'incertitude.

Outre les autres beaux arbres qui ornoient le paradis terreſtre, il y avoit celui de la ſcience du bien, & du mal, & celui de la vie. Ceux qui diſent que ces deux arbres ne ſont qu'un même arbre ſont plus hardis que moi: je n'oſe pas les croire ſur leur parole; car l'écriture dit qu'ils étoient deux: les interprétations qui diſent moins, me déplaiſent d'avantage encore que celles qui diſent plus.

Si Dieu n'eut pas introduit Adam dans le paradis, le *felix culpa*, *qux talem ac tantum meruit redemptorem*, n'eut pas exiſté.

Ce paſſage en exclamation veut presque nous indiquer que le crime d' Adam doit nous être cher.

Il eſt ſurprenant que, malgré que le ſaint écrivain nous narre la diverſité des actions de Dieu, la différence des lieux, & le transport d' Adam dans un endroit tout à fait différent de celui où il l' avoit créé, tout cela avant que de lui envoyer le ſommeil pour créer Eve, on pourſuive à croire Adam, & Eve créés enſemble; car ſi l' on veut qu' ils ayent été créés le ſixiéme jour, il eſt impoſſible de ſéparer la création d' Eve de celle d' Adam à ce point-là. Si Adam & Eve furent la création du ſixiéme jour, Moyſe qui n' employa que cinq verſets pour en faire la deſcription, auroit pu en employer vingt, plutôt que de bouleverſer l' ordre d' une narration divine. Ceux qui diroient que, ſi cette premiére création fût celle d' un autre genre humain, Moyſe en auroit dit d' avantage, ſe tromperoient, car Moyſe n' a parlé que de ce qui regardoit nôtre religion, & la race d' où devoit directement deſcendre Noé. Il a négligé de nous parler de tous les autres fils d' Adam, & des fils de ſes fils, dont le nombre dut être fort conſidérable; & le tout pour ne pas diſtraire l' attention

de ſon peuple, de ſon principal objet. Or pourquoi auroit-il parlé du premier couple, dont les deſcendans habitoient dans un monde devenu inacceſſible, deſcendans, qui n'avoient rien de commun avec ceux d'Adam, & qui, aprés l'exil de nos premiers parens, ne pouvoient par nulle aventure avoir rien à démêler avec ceux d'Adam? Le peuple juif toujours *duræ cervicis* n'avoit pas beſoin de notices hiſtoriques étrangéres à la loi qu'il vouloit lui donner, & qu'ils trangreſſérent continuellement par malice, & peut-être auſſi par ignorance. Ce fut peut-être la raiſon qui lui fit écrire la création ſucceſſive: il voulut leur alléguer l'exemple d'un Dieu, pour leur inſpirer l'amour de l'ordre, & leur inculquer la ſanctification qu'ils devoient au jour du Sabbat.

Je crois auſſi qu'on peut faire une remarque ſur les paroles que Moyſe dit, & répéte toujours que Dieu *a vu que ce qu'il avoit fait étoit bon.* Il ne dit pas que Dieu avoit vu que ce qu'il alloit faire étoit bon, comme il convenoit à un Dieu; mais il le le lui fait dire après; ce qui ſurprend un peu. Mais celui qui ne prend cela que comme une leçon n'eſt pas ſurpris. Moyſe donne par-là une excellente maxime de morale à

l' homme: il enſeigne qu' après avoir fait quelque choſe qui nous paroit bonne, nous ne devons pas nous en tenir à l' apparence; mais que nous devons nous rendre ſûrs de ſa bonté par l' approfondiſſement, par le ſévère examen, & par l' expérience s' il le faut, car ce qui ſemble bon en théorie, n' eſt pas toujours bon en pratique. J' ai remarqué en un interprète trop pieux, & trop ſimple obſervateur des paroles *il vit que c' étoit bon* une penſée un peu comique: il dit que Dieu n' a pas vu que la femme fut quelque choſe de bon, après qu' il l' eut créée, car l' écriture ne le dit pas. Voilà les bévues des interprétes, lorsque tantot ils prétendent n' être obligés à rien ſuppoſer, & tantot à ſuppoſer ce qui n' eſt pas néceſſaire.

Les artifices d' éloquence pour parvenir à des concluſions de la plus grande importance ſont communs aux prophétes de l' ancien teſtament. Nous voyons Joſué qui, aïant beſoin d' un très long jour, le demande à Dieu, en lui indiquant un moyen de lui accorder une grace, que, ſi Dieu eut ſuivi à la lettre, il n' auroit pas obtenu; mais le créateur ne peut pas écouter la parole, lorsqu' ils s' agit d' exaucer la prière, car la prière eſt du coeur. Dieu maitre de la nature

dut arrêter la terre, & la lune, & exaucer ainſi la prière de ſon ſerviteur. Nous pouvons croire ſans crime, que hormis Adam, & Salomon, tout le peuple juif, & même leurs prétendus ſavans furent fort ignorans en phyſique; excepté cependant Moyſe auſſi qui avoit beaucoup voyagé.

Je ne parlerai pas de ce qui regarde la deſcription des fleuves qui arroſoient le paradis terreſtre: l'écriture nous en donne les noms, & les ſavans en ont dit tout ce qu'on peut en dire, quoiqu'il n'y ait pas un ſeul bon géographe qui ſoit ſatisfait de tout ce qu'on a dit ſur ce ſujet. Perſonne ne parle des fleuves de l'Amérique, ni de pluſieurs des Indes, ni du Danube, ni du Pô, ni du Rhin, ni d'une grande quantité d'autres qui peuvent fort bien ſortir de ſources ſouterraines, & qu'on ne trouveroit pas aſſez clairement dans les fleuves nommés du paradis terreſtre. Ce qui eſt frappant, eſt qu'ils ne voyent pas que le jardin d'Eden, pour contenir la ſource de tous les fleuves de nôtre terre, devoit être auſſi grand qu'elle, l'épaiſſeur de la voute rabattue.

Verſets 15. 16. 17.

"Prenant ainſi *Jehova* Dieu l'homme, il "le plaça dans le jardin d'Eden, pourqu'il

"le cultivât, & qu' il le gardât; & *Je-*
"*hova* Dieu fit une prohibition à l' homme
"en lui disant: des fruits vraiment de chaqu'
"arbre de ce jardin librement tu peux manger;
"mais du fruit de l' arbre de la science du
"bien, & du mal non. De ce fruit tu ne
"mangeras pas, car le jour que tu en man-
"geras, tu seras pour mourir. ,,

Moyse nous dit que Dieu plaça l' homme dans le voluptueux jardin, pourqu' il le cultivât, & le gardât. L' homme premier créé y étant déjà établi, Dieu pouvoit y établir Adam aussi, & ses descendans: l' écriture ne nous parle pas des commissions qu' il peut avoir donné au premier.

Dieu fait ici à Adam la fatale prohibition de manger du fruit de l' arbre de la science, & ne lui parle pas de l' arbre de la vie, d' où quelques saints pères tirent la conséquence, qu' il ne s' agit que d' un seul arbre. Fausse interprétation, puisque Moyse fait que Dieu même parle de celui de la vie dans le verset 22me du troisième chapitre: mais les interprétes très souvent nègligent des observations essentielles, pour ne pas se priver de l' occasion de jaser. Je demande comment Dieu auroit pu défendre â Adam innocent de manger du fruit de l' arbre de la

vie ſous la comminatoire de mort : s' il en fût mort, l' arbre n' auroit pas été celui de la vie, & s' il eut été de la vie, il n' auroit jamais pu lui cauſer la mort. Ceux qui ont opinè de la ſorte furent des hommes comme moi, & je peux donc démontrer leurs bévues. Si l' arbre de la ſcience eut été le même que celui de la vie, le ſerpent n' auroit pas induit Eve a en manger ; il n' auroit pas ètè ſi bête ; l'ècriture nous dit que c'étoit un fin ruſè. Sur la nature de ce ſerpent, ſur ſa faculté de parler, ſur l' intéret qu' il avoit de damner le genre humain, je m' enveloppe dans mon ignorance, & je dis que ſi ce ſerpent n' ètoit pas l' esprit tentateur, le vrai diable, comme le penſe St. Cyrille, je n' en ſais rien.

C' eſt le pauvre Adam que je ne trouve pas fin, lorſqu' il donna dans le panneau ; mais remarquons qu'il étoit en état d'innocence, & que pour tromper un innocent il n' eſt pas néceſſaire d' avoir de l' esprit comme un démon. Si enfin nous devons reconnoitre dans le ſerpent l' ange ennemi du genre humain, je plains Adam, car la partie n' ètoit pas égale. Il eſt vrai qu' Adam ne fut pas trompè par le ſerpent, mais perſuadè par ſa femme, ce qui démontre encore la

fineſſe de l'ennemi qui pour s'aſſurer la victoire prit un détour. Eve cependant, à moins que nous ne veuillions croire ce que l'écriture ne dit pas, ne peut avoir ſû cette prohibition que de ſon mari, car quand Dieu la lui fit, elle n'étoit pas encore créée.

Dieu intime à Adam la peine de mort en cas de déſobeïſſance. Cette menace nous démontre avec évidence qu'Adam ne ſeroit pas mort, s'il eut pu ſe maintenir en état d'innocence. Le ſaint docteur Auguſtin ne peut pas avoir ſur ceci des forts oppoſans, comme il peut en avoir ſur l'immortalité des autres animaux non faits à l'image de Dieu. Adam ſans ſon pèche auroit été immortel, car l'arbre de la vie étoit dans le paradis, & ſon fruit ne lui ayant pas été défendu, on peut ſuppoſer qu'il en auroit mangé lorsqu'il en auroit eu beſoin.

Il faut même croire que Dieu lorsqu'il le menaça de la mort, avoit prèſent à ſon esprit le moyen, dont il ſe ſerviroit pour l'empêcher de manger du fruit de la vie. Le verſet 22me: du troiſième chapitre prouve ce que j'avance.

Verſets 18. 19. 20.

"Dieu après avoir dit: il n'eſt pas bien "que l'homme ſoit ſeul: je lui ferai un aide

"commode à lui. Parcequ' ayant *Jehova* Dieu "formé de terre toutes les bêtes des champs, "& tous les oiſeaux du ciel, & les ayant "prèſentès à Adam, pour qu' il vit comment il les appelleroit, parceque quelconques ayent "été les noms par lesquels Adam appella "chaqu' animal, celui-là ètoit ſon propre "nom, & Adam ayant appellè par leur nom "tous les animaux domeſtiques, & tous les "oiſeaux, & toutes les bêtes des champs, A-"dam cependant ne voyoit pas devant lui un "aide à lui commode.

Le verſet dixhuit déclare clairement qu' Adam ne peut pas être l' homme crée dans le premier chapitre, car la création fut d'un couple. Moyſe ne peut pas avoir été un de ces écrivains comme nos modernes qui penſent après avoir écrit. Dieu fit Adam tout ſeul à diffèrence de tous les autres étres animès, dont il doit d'abord avoir créé les deux ſéxes, & ne lui fit Eve qu' aprés avoir reconnu que ſeul il ètoit mal, & qu' il convenoit de lui donner un aide. Le premier couple n' en eut pas beſoin *maſculum & feminam creavit eos.*

Le ſaint Législateur employe les deux autres verſets à nous dire les raiſons divines qui déterminèrent Dieu à donner à Adam

un aide de ſa compètence. Il nous dit qu' il donna les noms à tous les animaux de la terre, & aux oiſeaux, & que les noms qu' il leur donna étoient leurs noms.

Sur cette particularité les interprètes s' en donnèrent à coeur joye. Pluſieurs prétendent que la langue primitive eſt perdue, & que ſans cela nous ſaurions ces noms ètonnans qu' Adam très ſavant ſavoit; noms, ſelon eux, qu' il ne leur a pas donnè arbitrairement, mais qui ètoient les noms naturels de ces bêtes, que nous ne connoiſſons que par des noms de convention. Ces noms, qu' Adam devina d' abord qu' il vit ces bêtes, devoient contenir non ſeulement leur forme matérielle, & leurs qualités, mais ils devoient être tels qu' ils devoient prèſenter l' image de l' animal à quiconque ne l' auroit jamais vu ni en nature, ni en peinture.

Cette circonſtance eſt étonnante, elle eſt incompréhenſible pour moi & pour pluſieurs autres; mais je ne me crois pas obligè à croire cela. Les premiers interprètes, qui avancèrent ſur l' ècriture ſainte des gloſes de cette eſpèce, crûrent avoir beſoin de dégrader les facultés naturelles de la raiſon pour rendre les entendemens plus diſpoſés à ſe ſoumettre à l' empire de la foi. Ils

ſe trompèrent dans la maxime. Les ſophiſtiqueries ne peuvent qu'obſcurcir les lumières de la raiſon, & d'abord que le voile du faux eſt déchirè, la raiſon inſultée abhorre les ſources qui pouvoient l'induire en erreur, & ſe trouve diſpoſée à réſiſter aux objets véritables de la foi, qui exigent ſoumiſſion, & tranquillitè d'ame. Les myſtères que nous adorons, ſont tous ſupèrieurs à la raiſon ; il n'y en a aucun qui y répugne.

St. Auguſtin penſe que l'*adjutorium ſimile ſibi* ne veut indiquer autre choſe qu'un ſecours néceſſaire à la propagation ; mais il donne une traduction littèrale tout-à-fait différente de celle de la vulgate. Au lieu de *ſimile ſibi*, il adopte une gloſe arabe *incumbens anteriori ipſius*. Ceux qui connoiſſent la doctrine du grand ſaint Auguſtin ſur cette matière, auront raiſon d'être ſurpris qu'il ait adoptè cette paraphraſe. Comment a-t-il pû aprouver le mot *incumbens* ? Comment a-t-il pû ne pas le corriger en y mettant *ſuccumbens* ?

Verſets 21. 22. 23. 24. 25.

"Pour faire cela *Jehova* Dieu jetta un "haut aſſoupiſſement dans Adam qui ſut cauſe qu'il s'endormit, & ayant ſéparé une "partie de ſon côté, il mit à la place de cet-

"te partie de la chair. Et Dieu ſe ſervit de "cette partie d'Adam pour modéler une "femme, & il l'a prèſenta à Adam. Alors "Adam dit : pour le coup voilà devant moi "un os tiré de mes os, & de la chair tirée "de ma chair ; elle ſera appellée *hommeſſe*, "*iſchach*, parcequ'elle a été tirée de l'hom- "me *iſch*. Par cette raiſon l'homme laiſſe- "ra ſon père, & ſa mère, il s'attachera à "ſa femme, & ils ſeront en une chair. Ils "étoient tous nuds & ils n'en rougiſſoient "pas. "

Il n'eſt pas permis de dire ſur la créa- tion d'Eve, que ce détail eſt une allégorie : il faut le croire à la lettre, avec toutes ſes circonſtances. C'eſt le ſaint Esprit qui parle, & la fidélité, & le reſpect ordonnent qu'on ne s'en éloigne pas.

Dieu donc aprés avoir endormi Adam, ôta de ſon côté une partie, ou une portion que le texte hébreu nomme *zela*. Tous les interprétes prétendirent que ce *zela* à la let- tre ſignifie côte ; & ce fut peut-être une côte. Grotius penſe que ce terme peut ne ſignifier qu'une partie, une portion du corps d'Adam : mais ſoit l'un, ſoit l'autre, la ſubſtance du fait eſt que Dieu prit du corps de l'homme le levain avec lequel il créa la femme. Ori-

gènes, S. J. Chryſoſtome, St. Thomas & pluſieurs autres crûrent qu' Eve fut créée le ſeptième jour dans lequel nous ſavons, comme je l'ai dit, que Dieu *requievit*; mais n' ayant aucune idée des deux créations, on voit combien facilement ils purent s' être trompès. Leur erreur les force à donner de l' ouvrage à Dieu dans le jour, où il eſt évident que Moyſe n' a pas voulu lui en donner. On peut par les raiſons que j' ai dit ailleurs, avoir changè ce mot dans le texte hébreu, & l' autoritè des ſeptante ſuffit pour que qui que ce ſoit puiſſe ſans ſcrupule être de mon avis. Il faut l' être ou donner un démenti au mot *requievit*.

D' abord qu' Eve fut créée, Dieu la préſenta à Adam. Il ſemble qu' à cette préſentation, l' homme en état d' innocence dût laiſſer un libre cours à ſon inſtinct, mais ce point ne fut pas décidé par les interprètes, & la plus grande partie dit qu' Adam n' a connu ſa femme, qu' aprés ſon expulſion du paradis, fondès ſur ce que Cain fut ſon premier fils: il faudroit ſuppoſer l' indignité d' un accouplement ſans ſuite, injurieux à la nature parfaite d' Adam, & d' Eve. Il ne l' a donc pas connue. Mais pour établir ceci on trouve quelques difficultés. La pre-

mière eſt le *creſcite*, *& multiplicamini*, qui n' eſt pas difficulté pour moi, car je trouve que ce précepte fut donné à la création du premier homme, & non à celle du ſecond; mais elle l'eſt pour tous ceux qui croyent une ſeule création au point qu' ils parviennent à dire, que ſi Adam n' a pas connu Eve dans le paradis, ce ne peut être arrivé que parcequ' il n' en a pas eu le tems. Cela eſt poſſible, mais difficile. Dieu préſente à l' homme la plus belle de toutes les créatures: l' homme charmè s' écrie: voilà l' os de mes os, la chair de ma chair; il reſte ſeul avec elle, ce qui encore ne feroit rien, car il étoit innocent, & par conſéquent il ne pouvoit avoir nulle honte d' exécuter ce à quoi l' inſtinct devoit l' exciter à la préſence même du créateur. Adam ſe portoit bien; il n' avoit aucune affaire qui pût l' occuper, & on pourra ſuppoſer qu' Eve elle-même ait mieux aimé aller ſe promener toute ſeule, & s' amuſer à cauſer avec un ſerpent plûtot que de reſter avec ſon mari qu' elle devoit avoir trouvé auſſi charmant qu' il l' avoit trouvée belle. Ces ſuppoſitions ſont incongrues. Adam, diſent-ils, ne peut avoir permis á Eve de s' éloigner de lui pour quelques momens, qu' aprés lui avoir donné de

marques de ſa tendreſſe. Je répons que toutes ces raiſons ſont plauſibles, mais ce ne ſont que des conjectures. Il faut s' en tenir au document certain : Eve ſortit du paradis vierge.

Un interpréte dit que, ſi Adam n'a pas d'abord connu ſa femme, on ne peut pas l' accuſer de déſobéiſſance, car il peut n' avoir que différé; & qu' on ne peut pas appeller désobéiſſance un délai, où la prompte obéiſſance n' auroit pas eu le mérite de la réſignation. C' eſt très bien raiſonné ſelon moi, mais non pas ſelon St. Auguſtin, & ſes adhérans, qui n' accordant á l' état d' innocence aucune concupiſcence, ne peuvent trouver dans l' obéiſſance que la plus ſérieuſe ſoumiſſion, ils la trouveront même méritoire ; & il y a des cas qu' elle peut l' être malgré l' inſtinct ; mais Adam, & Eve n' étoient pas dans ce cas-là. Les ſubtilités de St. Auguſtin ſur cette matière ſont outrées, & ſortantes d' une mauvaiſe humeur : ce ſavant écrivain dégrade Adam en état d' innocence dans le même moment où il croit célébrer ſes prérogatives : il dit qu' il eſt difficile qu' un mari ne commette pas quelque pèché, en rendant ſon devoir à ſa femme. Je crois qu' il auroit raiſon, s' il diſoit qu' on peut

en commettre, car je ne ſuis pas entièrement de l'avis de Buzembaum, mais je ne ſuis pas non plus de celui de St. Auguſtin ſur le *difficile*, : *Paſtyllos Ruffillus olet : Gorgonius Hircum.* Il y a dans cette opinion de St. Auguſtin de quoi déſeſpèrer, & rendre impuiſſans une quantité de maris honnêtes gens, s' ils ſont aſſez foibles pour prendre ces rêveries pour argent comptant. Tenons-nous dans ces matières à la débonnaireté de nôtre mére l' égliſe, & révérons St. Auguſtin, mais pas au point de le croire infaillible.

Nous voyons la création de ce ſecond couple diviſée en deux eſpéces de créations poſitivement différentes. Le levain d' Adam fut la pouſſière, celui d' Eve fut un *zela* d' Adam. Saint Paul dit : *Homo eſt gloria Dei, mulier verò gloria hominis.* Une création pareille, diverſifiée par tant de circonſtances, peut-elle de bonne foi être celle du ſixième jour ?

Dans l' exclamation qu' Adam fait en voyant Eve, il donne lui-même la raiſon de cet inſtinct qui le force à aimer un objet qu' il reconnoit pour une partie de lui-même: ces paroles démontrent non ſeulement naturel l' amour de l' homme à la femme, mais de devoir : le Saint-Eſprit même dit, que

l' homme doit quitter pour ſa femme père & mère, & l' on ne peut pas dire d' avantage. On a pourtant décidé que quelqu' un qui n' a jamais de ſa vie aimé aucune femme doit avoir vis-à-vis de Dieu un mérite extraordinaire; & il faut le croire.

Aprés la deſcription des devoirs de l' homme vis-à-vis de la femme, Moyſe nous dit qu' ils etoient tous nuds, & qu' ils n' en rougiſſoient pas. De ces paroles de Moyſe dites dans ce moment avec tant de modeſtie, & de ſimplicité, on veut juger que le couple avoit éxécuté ce à quoi la raiſon, & la nature les invitoient: mais je reſte dans mon avis. *Eve ſortit du paradis vierge.* De toute façon on prétend qu' ils auroient eu un motif de rougir, s' ils ne ſe fuſſent pas trouvé en état d' innocence. Si St. Auguſtin eut été conſéquent dans ſes interprétations, il auroit dû nous dire qu' ils ne rougiſſoient pas, parceque leurs yeux ne s' étoient pas encore ouverts. Le lecteur en jugera de même lorsqu' il verra l' interprètation que le même ſaint docteur donne aux mots *leurs yeux ſe ſont ouverts.*

CHAPITRE TROISIEME.

Verſets 1. 2. 3. 4. 5.

"Le ſerpent étoit la plus ruſée de tou-
"tes les bêtes des champs, que *Jehova* Dieu
"avoit crées; il dit à la femme : eſt-ce que
"Dieu vous a ordonné de ne pas manger
"de tous les fruits des arbres de ce jardin ?
"La femme répondit au ſerpent : nous man-
"gerons des fruits des arbres de ce jardin ;
"mais du fruit de cet arbre qui eſt au mi-
"lieu de ce jardin, Dieu dit, vous ne man-
"gerez pas de celui-ci, & vous ne le tou-
"cherez pas pour ne pas mourir. Ce ſer-
"pent-là répondit d'abord à la femme : non
"certainement vous n'en mourriez pas. Le
"fait eſt que Dieu a connu que le jour que
"vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ou-
"vriront, & que vous deviendrez pareils à
"Dieu ſachant le bien, & le mal.,,

Joſephe, S. Baſile, & pluſieurs autres dirent que le ſerpent dût être debout, lorſqu'il dialogua avec Eve, puiſqu'il n'avoit pas encore commis le crime à cauſe duquel Dieu lui lança la malédiction, qui l'obligea dans la ſuite à marcher rampant ſur ſon ventre. Je demanderai à St. Baſile, ſi un commentaire eſt fait pour rendre une propoſition

plus obſcure. J'ai plus de peine à m'imaginer une vipère debout, qu'un ſens allégorique. Ce même ſaint dit auſſi que les ſerpens alors parloient: il ne pouvoit pas croire autrement d'abord qu'il crut que le ſerpent marchoit comme nous. Je crois qu'il faut croire que tout ce diſcours entre le ſerpent, & Eve eſt une image figurée d'une maudite tentation qui parle à l'esprit: Moyſe perſonnifie la tentation, la conſcience, & la raiſon: voilà pourquoi ſi l'on n'a pas l'esprit ſouple, & ſoumis, il ne faut pas lire l'écriture ſainte. Cette inſtruction eſt de S. Paul. Remarquons auſſi qu'Eve en état d'innocence ne devoit pas avoir peur d'un ſerpent, ni répugnance à cauſer avec lui.

Eve dit au ſerpent que Dieu leur ordonna de ne pas manger de l'arbre du milieu du jardin. Elle parle en plurier, comme ſi Dieu eut défendu à elle auſſi de manger de ce fruit: il avoit fait cette prohibition à Adam, avant que de la créer: il peut l'avoir répétée à Eve, d'abord qu'il l'a rendue ame vivante; mais pourqu'Eve ait droit de dire *Dieu nous a défendu d'en manger*, il n'eſt pas néceſſaire de croire qu'elle ait entendu la prohibition de Dieu même: il ſuffit qu'elle en ait été inſtruite par Adam, au-

quel elle devoit croire. L'homme maitre à toujours parlé de ſes affaires en ſingulier: la femme dès tous tems, quoique ſubordonnée, a parlé en plurier: elle donne même par-là un témoignage de ſa dépendance de l'homme, & de la communauté de ſes intérets avec ceux de ſon mari. Aujourd'hui même toutes les femmes diſent *le roi a fait ſavoir ſon intention: nous commandcrons l'armée l'année prochaine. Nous avons un procès de la plus grande conſéquence.* La femme d'un cenſeur dit à un auteur: *revenez la ſemaine prochaine, car nous n'avons pas encore eu le tems de lire vôtre ouvrage*; & la ſervante du curè dit au paroiſſien *nous dirons la meſſe demain de meilleure heure.* Ainſi le ſerpent tendit le piege à la femme, qui n'avoit pas apparemment reçu la prohibition immédiatement de Dieu: innocente comme elle étoit, ignorant le mal elle donna dans le panneau, & elle entraina dans ſa ruine Adam par ſentiment peut-être de tendreſſe: & je penſe qu'on peut croire que ſi elle n'eut point été en état d'innocence, le ſerpent auroit perdu ſon tems. Mais tout cela devoit être.

Dieu nous l'a défendu, dit Eve, ſous peine de mort. La vulgate dit *ne forte moriamur.* Le mot de *forte* n'eſt pas dans l'

original hébreu, & il ne falloit pas le mettre dans la traduction : il n'eſt pas indifférent pour quelqu'un qui veut ſavoir une affaire au juſte : c'eſt un adverbe dubitatif qui altère le ſens : je prie le ſaint interprète de me pardonner : a-t-il voulu que par ce doute Eve augmentât la hardieſſe du ſerpent ? a-t-il voulu par l'incertitude qu'il lui ſuppoſe, la rendre moins criminelle ? St. Bernard dit : *Deus affirmat, mulier dubitat, ſerpens negat* : mais le *forté* n'eſt pas clair, & S. Bernard ne s'eſt pas donné toute la peine qu'un ſage interprète doit ſe donner.

Le démon ſéduit la femme en lui diſant que leurs yeux s'ouvriront d'abord qu'ils auront mangé de ce fruit, & qu'ils deviendront pareils à Dieu, ou à des dieux ou à des anges, ou à des princes, car l'original peut ſignifier tout cela, *ſachant le bien, & le mal.*

Ces paroles mirent le ſceau à la ſéduction. Il l'aſſura qu'ils n'en mourroient pas : il lui fit comprendre que la défenſe venoit d'un Dieu jaloux, qui ne vouloit pas les voir devenir auſſi ſavans que lui. Eve ne ſuppoſoit pas poſſible le menſonge ; & elle ne ſavoit pas que celui qui lui parloit en étoit le père. St. Paul écrit à Timothée,

que le ſéduit ne fut pas Adam mais Eve : apparemment il entend ſéduit par le ſerpent : mais eſt-il pour cela moins coupable ? Il l' eſt cent fois plus, & les paroles d' Eve ne devoient avoir ſur lui, ſupérieur en lumière, & maitre, nulle force. Les paroles du ſerpent, celles d' Eve, la ſéduction, la complaiſance, tout eſt une grande leçon : nos premiers parens ſont à plaindre : chacun de nous, à leur place, auroit commis la même faute, & ſi nous voulons bien réfléchir, nous trouverons que nous la commettons tous les jours. Quel eſt celui de nous, dit Bacon de Werulame, qui ne ſe ſoit pas rendu malheureux pour avoir voulu ſavoir par expérience ce que c' eſt que le bien & le mal. Nous avons tous eu un père, une mère, ou des hommes ſages qui nous donnant des préceptes d' éducation, nous ont annoncé tous les malheurs qui nous ſont imminens, & qui nous menacent de nótre ruine, ſi nous ne nous en garantiſſons pas par une bonne conduite : mais ces ſages avertiſſemens ne font aucun effet à l' occaſion de nous perdre. Le même ſerpent qui parla à Eve nous dit que ceux qui nous ont inculqué ces préceptes, ne veulent pas que nous devenions auſſi ſavans qu' eux, & nous tombons, & le repentir arrive

toujours hors de ſaiſon, & lorſqu' il n' y a plus de reméde. Nous ſommes honteux lorſque nous nous voyons parvenus à un certain âge ſans reconnoitre en nous de l' expérience: les méchans nous mettent en dériſion, & le mot d' innocent qu' ils nous lancent, nous ſemble plus injurieux que s' ils euſſent raiſon de nous appeller criminels.

Pluſieurs murmurent de ce que Dieu, par la faute du premier homme, condamna toute la race: la raiſon qu' on allégue pour défendre la juſtice de Dieu eſt que la volonté de tout le genre humain étoit renfermée dans celle d' Adam. Cette raiſon, quoique bonne n' eſt pas compriſe de tout le monde: chacun croit pouvoir ſoutenir n' en avoir pas été complice. L' autre raiſon eſt plus claire & de bonne foi; tout le monde conviendra, qu' à la place d'Adam chacun de nous eût fait la même faute, & le créateur auquel tout eſt préſent, lança le fatal décret ſur tous les deſcendans du délinquant. Le profond Horace dit : *Sæpe Diespiter neglectus incesto addidit integrum.*

Ceux qui s' étonnent qu' Adam ait ſuccombé malgrè ſa grande ſcience que nous ne pouvons pas révoquer en doute, n' y penſent pas. Il faut voir de quelle eſpèce étoit

la ſcience d' Adam. Je crois qu' elle ne conſiſtoit que dans tout ce qu' embraſſe l' hiſtoire naturelle. La ſcience d' Adam n' étoit pas celle de Socrate : il ignoroit le bien & le mal : c' eſt la définition de toute la morale : ſa chute étoit inévitable.

Le plus grand des aſtronomes, qui a paſſé toute ſa vie à étudier les mathématiques & la géometrie ſublime, ſe laiſſe perſuader à faire une caution, qui par défaut du principal lui fait perdre tout ſon bien. Cet homme ne ſavoit autres axiomes que ceux d' Euclide : il reſte miſérable, & il devient ſavant ſur un article qu' il comptoit pour rien. Ce qu' il y a de certain, eſt qu' Adam aprés ſon erreur devint malheureux, mais ſans contredit plus ſavant. Je trouve dans les ſeptante une cruelle circonſtance contre Eve : on y dit qu' elle ne porta le fruit défendu à ſon mari qu' aprés avoir reconnu ſa faute : je ſuis charmè de n' être pas convaincu de cette particularité. Eve auroit été un monſtre, & pluſieurs de nos femmes vaudroient mieux qu' elle.

Verſets 6. 7.

"Le fruit donc de cet arbre paroiſſant "une bonne nourriture à la femme & trou- "vant ſa figure très agréable aux yeux, & re-

"connoiſſant que le fruit de cet arbre étoit "digne d' être déſirè pour obtenir la ſcience "du bien & du mal; elle prit un de ces fruits, "elle en mangea & en donna à manger à ſon "mari, qui en mangea avec elle. Alors les "yeux de tous les deux s' ouvrirent, & ils "connurent qu' ils étoient nuds. Ils couſi- "rent enſemble des feuilles de figuier, & "ſe firent des braies. „

Tout ce premier verſet démontre qu' Eve n' eut pas intention de tromper ſon mari malgré l' avis de la bible gréque : il ſemble même qu' elle vouloit le rendre heureux comme elle croyoit l' être devenue; & ſi elle étoit convaincue en elle méme d' avoir manqué à ſon devoir, elle eſt excuſable d' avoir entrepris de faire commettre la même faute à Adam, puisqu' en état d' innocence elle devoit être perſuadée de devenir moins coupable d' abord que ſon mari ne la déſapprouveroit pas : c' eſt la marche du coeur humain. Adam en état d' innocence crut peut-être, ne la voyant ni morte ni changée, qu il ne devoit pas avoir moins de courage que ſa femme; & il en mangea & dans l' inſtant *les yeux de tous les deux ſe ſont ouverts.*

On a fait ſur ces mots des commentaires qui poſitivement font pitié. On a voulu

prendre le ſens littéral, & quelques-uns ont très ſerieuſement dit, que nos premiers parens avant leur chute étoient effectivement aveugles : telle eſt la fureur des commentateurs ; nier la ſignification de la lettre où le parti le plus raiſonnable eſt celui de la ſuivre, & la ſuivre exactement lorsqu' elle indique une extravagance. St. Auguſtin par *leurs yeux ſe ſont ouverts* entend que leurs yeux apperçurent certains détrimens de la chair, qu' Adam en état de grace n' auroit pas pu voir, parcequ' ils ne ſe ſeroient pas montrés, & voilà la raiſon pourquoi ils ne pouvoient pas avoir honte d'être tous nuds avant le pèché. Une pareille interprétation eſt très ſpécieuſe, hardie & aſſez philoſophique ; on ne peut en rire que dans le cas qu'on ne l'adopte pas : ſi on l' adopte, elle devient ſérieuſe & digne de réflexion. L'avis de ce ſaint père n' eſt cependant pas analogue à celui qu' il a expliqué à la première gloſe d' *aperientur oculi veſtri.*

Ils rougirent d' être tous nuds ne peut ſignifier autre choſe , ſi non *qu' ils avoient perdu leur innocence.* Ceux qui ont commis un crime ne ſont plus innocens, & la véritable innocence ne peut rougir de rien, car elle exclut toute malice. On me permettra cependant une réflèxion. Leur nudité n' a-

voit rien de commun avec l' eſpéce de crime qu' ils avoient commis. Par quelle ſenſation donc leur eſt-il arrivé d'avoir honte d'être tous nuds, aprés avoir commis un crime de gourmandiſe ? Ils avoient abuſé de leur liberté, & de l'uſage de leur bouche, & de leurs dens, & leur honte ne pouvoit tomber que ſur ces objets-là, & elle tombe pourtant ſur d'autres parties.

Ils couſirent enſemble des feuilles de figuier, & ils ſe firent des braies. Ces paroles furent auſſi beaucoup examinèes. Tout le monde traduit *feuilles*; mais ceux qui ne peuvent pas accorder aux nouveaux coupables une èguille & du fil, diſent que le mot hébreu qui ſignifie *feuilles*, ſignifie auſſi branches chargées de feuilles, avec lesquelles ils auroient pu couvrir leur nudité, ſans avoir eu beſoin de coudre. Aprés ce ſubterfuge, pour faire l'apologie d'une circonſtance ſi mince, ils ſont obligés de mal traduire le mot *taphar* qui abſolument ſignifie *coudre*. Peut-on perdre le tems dans des pareilles miſères ? Ils couvrirent leur nudité & voilà tout.

Verſets 8. 9. 10. 11. 12.

"Ils ont d'abord entendu la voix de Dieu "qui ſe promenoit dans le méme jardin au "vent de ce jour-là, raiſon par laquelle Adam

"ſe cacha, & ſa femme auſſi, entre les arbres "du jardin pour éviter la préſence de Dieu. "Dieu appella à haute voix Adam, & lui "dit *où es-tu ?* Il lui répondit : j'ai entendu "ta voix dans ce jardin, & ayant peur, car "je ſuis tout nud, je me ſuis caché. Dieu "lui dit d'abord : qui t'a dit que tu es nud ? "aurois-tu mangé du fruit de l'arbre dont je "t'ai défendu de manger ? Adam lui répon- "dit : cette femme que tu as mis avec moi, "m' a donné elle-même du fruit de cet arbre "& j'en ai mangé. „

Dieu qui ſe promenoit, qui appelle Adam, qui l' interroge, qui ecoute ſes mauvaiſes raiſons, & tout le reſte de ces cinq verſets eſt avec évidence en ſens figuré un dialogue de la conſcience d' Adam vis-à-vis de ſon devoir. Moyſe devoit tenir attentif un peuple indocile avec des narrations matérielles, dont la ſubſtance étoit la vérité : il voulut peut-être leur donner par-là un document ſur l'adminiſtration de la juſtice, qui ne ſouffre pas que le coupable ſoit condamné ſans être oui : il ne pouvoit leur donner un exemple plus frappant. St. Jérome dit, qu' ils ſe cachérent ſous l'arbre d'où Eve avoit détaché le fruit défendu. On a fait des queſtions ſur l'heure & on a dit qu'il manquoit quatre heures à

la fin du jour. Le chaldéen dit, *au repos du jour*, & l'hébreu au vent de ce jour-là. St. Jérome dit que ce vent étoit celui qui ſouffle aprés midi.

Si l'hiſtoire du monde intérieur eſt vraie le chaldéen porteroit l'expreſſion la plus propre. Les *mégamicres* n'ont jamais de nuit dans le monde intérieur: ayant un Soleil ferme & immobile dans le centre, ils ont un jour continuel: cependant à chaque meſure de vingt heures, ils en ont ſix de repos général.

Remarquons que Dieu ne reproche la déſobeiſſance qu'au ſeul Adam. St. Bernard dit que ce qui a excité la colére de Dieu, au point de donner à Adam une ſi grande punition, fut qu'Adam témérairement au lieu de s'accuſer, cherche des ſubterfuges & rejette la faute ſur ſa femme Eve, & diſant à Dieu *c'eſt celle que tu m'as donné pour compagne*, il ſemble qu'il veuille accuſer Dieu lui-même, d'être la cauſe de ſon crime. St. Bernard avec cette gloſe attribue à Dieu une irritation qui déshonoreroit tout juge mortel, & d'ailleurs il nous repréſente Adam comme un mauvais ſophiſte.

Verſets 13. 14. 15. 16.

"Alors Dieu dit à la femme : qu'as-tu "fait ? La femme lui répondit : ce ſerpent "m'a ſéduite & j'ai mangè. Par cette raiſon "Dieu dit au ſerpent, puisque tu as fait cela, "ſois maudit entre tous les animaux domes- "tiques, & entre toutes les bétes de la terre: "rampe ſur ton ventre, & mange de la pouſ- "ſière pour toute ta vie. Outre cela je mets "inimitiè entre toi, & cette femme, & pa- "reillement entre ta ſemence, & ſa ſemen- "ce : elle écraſera ta tête, & tu lui écraſe- "ras le talon. Dieu dit à la femme : J'aug- "mente beaucoup ta douleur, & auſſi celle "de ta conception, tu accoucheras d'enfans "avec douleur : tu ſeras ſujette à ton mari, "& il ſera ton maitre.„

Nous liſons les condamnations de Dieu très diffuſes, & différentes au ſerpent, à Eve, & à Adam. Mais n'eſt-il pas ridicule aux interprètes d'examiner, ſi le ſerpent eſt plus ennemi de la femme que de l'homme ? On a écrit des volumes ſur ces particularités. Ce qu'on peut remarquer eſt, que Dieu condamna le ſerpent à manger de la pouſſière. Les paroles devroient éclairer les commentateurs, & les corriger du vice qu'ils ont de s'en tenir au ſens littéral, lorsque la connoiſ-

ſance de la vérité contraire à ce ſens, leur démontre qu' il faut l' abandonner. Les ſerpens ne ſe nourriſſent ni de terre, ni de pouſſière, mais d' inſectes, & d' animaux aquatiques & volatiles: mais nous diſons encore aujourd' hui de quelqu' un qui eſt terraſſé, *il mord la pouſſière*. Les paroles *elle t' écraſera la tête*, & les ſuivantes contiennent une prophétie qui regarde la ſainte vierge, & ſans y trouver rien à redire, j' adore dans la piété de l' interprétation la divinité de la prédiction.

Ceux qui liſent la condamnation de la femme, ſans y faire toute l' attention qu' il faut, diſent que ſans la faute originelle elle auroit enfanté ſans douleur. S' ils y faiſoient attention, ils verroient que Dieu dit *j' augmente tes douleurs*, & on trouve dans les ſeptante *je redouble*, ainſi St. Jérome, qui eſt d' avis que ſans le crime d' Eve les femmes accoucheroient ſans douleur, ſe trompe; ils devoit dire qu' elles accoucheroient avec moins de douleur. Mais je demande comment l'on peut s' en tenir au raiſonnement de St. Auguſtin, qui dit, que *l' accouchement ſans douleur auroit été la conſéquence de la conception ſans plaiſir; parceque dans l' état d' innocence Eve ne pouvoit pas avoir la ſenſation qu' on appelle con-*

cupiſcence. Cet argument eſt un ſophiſme, & ſa fauſſeté principale eſt dans la ſuppoſition : il ſuppoſe que le plaiſir n'eſt pas compatible avec l'état d'innocence. Il faut prouver premièrement, qu'une choſe qu'on fait ſans plaiſir, ne peut pas être la cauſe d'une iſſue douloureuſe : il faut prouver qu'une agréable conſéquence ne peut jamais dériver d'une cauſe déſagréable : il faut prouver que l'état d'innocence doit exclurre toutes les eſpéces de plaiſirs : il faut prouver que ce qu'on appelle *concupiſcence* ne peut pas être un plaiſir innocent dans l'état d'innocence, & perſonne ne prouvera aucune de ces propoſitions. Il faut avoir une tête brulée par une prévention cauſtique pour raiſonner ainſi, car cette concupiſcence que le créateur, comme St. Paul le dit, a attaché à la nature, & dont la conſéquence eſt la conſervation du propre individu, & la procréation, ne peut jamais par elle-même être criminelle, car elle ne vient pas de la volonté, mais de l'inſtinct : elle ne peut devenir condamnable que, lorsque l'arbitre de l'homme vicieux la détourne de ſon objet ; mais ce n'eſt pas là ce que St. Auguſtin dit. Cette concupiſcence, ſelon lui, eſt une punition. Pourquoi ne s'élance-t-il pas auſſi contre le plaiſir

que l'homme ſain & ayant appétit reſſent en ſe nourriſſant? La conſervation de l'eſpéce dépend de celle de l'individu : ſi Dieu n'eut pas ordonné à la nature de procurer du plaiſir à l'animal qui s'acquitte de ces deux fonctions, elles ne ſeroient que deux ennuyeuſes, & pénibles beſognes, dont aucun homme ne ſe ſoucieroit, à moins que quelqu'un ne le payât pour les exercer, & encore je ne crois pas que l'homme voudroit travailler pour ſe conſerver une vie dans laquelle il ne ſauroit pas comment faire pour ſe procurer le moindre plaiſir. St. Auguſtin n'en veut qu'à la concupiſcence : il permet l'appétit : il ne défend pas les ſauces : il ne trouve pas mauvais qu'avant d'avaler l'on mâche, qu'on cuiſe, & qu'on aſſaiſonne le mêt. S'il a laiſſé en paix la conſervation de l'individu, il pouvoit bien faire la même grace à celle de l'eſpéce.

La doctrine de St. Auguſtin eſt ſublime le plus ſouvent, mais elle ſe diſtingue dans certains articles, où l'on peut démontrer qu'elle fit du mal, & qu'elle en fait encore. Un prince à Rome n'avoit pas de ſucceſſion depuis douze ans de mariage : on ſut que ce malheur ne venoit pas d'une impuiſſance naturelle, mais d'une inactivité,

dont la cauſe étoit la doctrine de St. Auguſtin ſur cette matière. Ceux qui étoient intéreſſés à lui voir des deſcendans, en parlèrent au Pape même, qui étoit Benoit XIV. Ce fut ce pontife ſavant & homme d'esprit qui fit revenir le prince de ſon erreur, & il eut ſucceſſion & la maiſon exiſte encore. La doctrine de ce ſaint ſur la grace eſt d'un esprit profond; mais ne pourroit-on pas auſſi lui reprocher quelque malheur? L'héréſie attribuée à Janſenius n'eſt pas de Janſenius: mais ce ſeroit le ſujet d'une trop longue recherche. Je ſuis témoin oculaire des extravagances des convulſionaires.

Verſets 17. 18. 19. 20.

"Dieu dit à Adam: parceque tu as écou-
"té la voix de la femme, & que tu as man-
"gé du fruit de cet arbre, que je t'avois dé-
"fendu, en diſant ne mange pas de celui-ci;
"que la terre ſoit maudite pour toi; mange
"avec douleur ſes productions pour tout le
"tems de ta vie: elle te produira des épines
"& des chardons, & tu mangeras des herbes
"des champs. Tu te nouriras à la ſueur de
"ton front, jusqu'a ce que tu redeviendras
"terre, comme tu fus formé d'elle; puisque tu
"es pouſſière & que tu dois retourner en pouſſi-
"ère. Adam donna à ſa femme le nom de

"*Chaava*, parcequ'elle devoit être mère de "tous les hommes vivans.

Dieu reproche à Adam ſa faute pour la ſeconde fois, en lui répétant qu'il lui avoit fait la défenſe de manger de ce fruit. Tout démontre que Moyſe n'a jamais voulu dire qu'Eve ait été informée de cette défenſe par autre voix que par celle de ſon mari, & voilà la raiſon pourquoi Dieu traiteAdam comme le principal coupable. Dieu a puni Eve, parcequ'elle n'a pas écouté les paroles d'Adam, & il a puni Adam, parcequ'il a écouté les paroles de ſa femme. Eve a déſobéi à Adam; Adam a déſobéi à Dieu. Dieu n'a pas fait la femme reſponſable des fautes de l'homme. Cette doctrine eſt très pure & ceux qui vont la chercher différente ſur les commentateurs d'un autre avis, cherchent l'erreur.

La malédiction que Dieu donne à l'homme eſt la peinture des miſères en général, qui obſédent le genre humain; & il n'eſt pas néceſſaire ici de s'en tenir exactement à la lettre.

Tu es pouſſière, & tu dois retourner en pouſſière indique ce que j'ai déjà dit: il n'eſt pas néceſſaire de changer le nom de *pouſſière* en *limon*, puisque réellement le cadavre ne devient pas *limon*, mais *pouſſière*.

Le nom de *Chaava* fait comprendre la raiſon que le texte allégue, & non pas celui d'Eve. Cette obſervation eſt de peu de conſéquence; mais elle eſt fondée ſur le vrai.

Verſets 21. 22. 23. 24.

"Et *Jehova* Dieu fit à Adam & à ſa "femme des chemiſes de peau, & avec elles "il les vétit. Et *Jehova* Dieu dit : voilà "l'homme. Eſt-il comme un de nous con- "noiſſant le bien & le mal ? A préſent donc "il s'agit de voir, qu'allongeant ſa main, il "ne prenne auſſi du fruit de l'arbre de la "vie, & qu'il ne vive pour toujours en le "mangeant. Cela étant, Dieu le mit de- "hors du jardin d'Eden, pour qu'il allât la- "bourer cette terre d'où il avoit été pris. "Ayant ainſi chaſſé l'homme, il établit ſur "la partie antérieure du jardin d'Eden des "Chérubins, & une flamme ſortante par elle- "même d'une épée pour garder le chemin "par où on alloit à l'arbre de la vie. „

Le texte hébreu veut ici qu'on s'en tienne à la lettre, & il n'y a point d'échapatoire, car le terme עור *hor* ſignifie *peau d'animal*. Les diſputes ſur ce paſſage furent ſans nombre. Qui a tué ces animaux ? Qui a fait ces vêtemens ? Comment verſoit-on déja du ſang dans le paradis terreſtre ? On

n' a rien décidé : il valoit mieux ſe taire. La Genèſe rapporte ce fait poſitivement, & cela ſuffit pour qu'on ne puiſſe pas en douter. Moyſe doit avoir vu l'objection, & il ne s'en eſt pas ſoucié : il n'a pas cru devoir l'explication de cette vérité à la curioſité : en ſe taiſant là-deſſus, il a voulu peut-être corriger dans l'homme l'indiſcretion, & la prétention de vouloir être à part des moindres circonſtances, qui regardent le divin ouvrage de la création.

Les paroles de Dieu *voilà l'homme ; eſt-il comme un de nous* &c. telles qu'elles ſont dans le texte hébreu, ſont un fier reproche à l'orgueil : la traduction de St. Jérome les fait devenir une ſanglante ironie. Qu'il me ſoit permis de dire que l'ironie ſortante de la bouche du créateur ne convient pas ; elle eſt inſultante : c'eſt une raillerie amère. La conſéquence de ces paroles eſt qu'il faut bien d'autres privilèges pour devenir pareil à Dieu. *Il faut à préſent faire en ſorte qu'il ne puiſſe pas, allongeant la main, prendre auſſi du fruit* &c. Ce paſſage démontre que Dieu a voulu condamner l'homme à la mort naturelle, à laquelle il devoit être ſujet dans le paradis auſſi, car il ne pouvoit ſe rendre immortel que par le fruit de l'arbre de la vie. Dieu en gardant

Adam dans le paradis, auroit pu lui défendre de gouter du fruit de l'arbre de la vie; mais déclaré rebelle, il ne méritoit plus du créateur la confiance qu'il lui auroit démontré par une ſeconde prohibition; c'eſt une leçon. Un maitre ſage doit ſe garder de donner des nouveaux ordres à un miniſtre reconnu infidel. Dieu voulut s'aſſurer de ne pas devoir ſouffrir une nouvelle offenſe; & le chaſſa du paradis.

Si quelqu'un a envie de lire tout ce qu'on a écrit ſur le tems du ſéjour d'Adam dans le paradis aprés ſa création, aprés celle d'Eve, aprés la transgreſſion de l'ordre de Dieu jusqu'á ſon expulſion, je lui annonce une longue lecture pour n'apprendre autre choſe, ſi non que le parti le plus ſage eſt de s'en tenir à l'esprit de la lettre. Moyſe nous parle de l'action, & ne nous donne pas la meſure du tems qui y fut employé, & ceux qui veulent la déterminer ne peuvent que travailler en vain. Je m'étonne du ſavant, & ſage père Calmet, qui dit que le ſentiment d'Uſſerius, qui prétend que la femme ne fut pas créée dans le paradis, n'a rien qui s'oppoſe au texte de l'écriture, pendant qu'elle s'oppoſe directement au huitième verſet du ſecond chapitre de la Genèſe. Uſſerius,

très docte Irlandois eut le vice prédominant de tous ſes pareils, qui fut toujours celui d' adapter le texte au propre avis, au lieu de ſe conformer à ce qui eſt dit clairement. Ce même écrivain infatigable dit, que Dieu doit avoir crée Eve le premier de Novembre. Je ne trouve perſonne qui ſe moque de cette déciſion, & on a raiſon; car Uſſerius détermine le tems à merveille pourvu qu'on lui accorde pour infaillibles toutes ſes ſuppoſitions : c' eſt cette lâche complaiſance qui me fait rire. La chronologie nous permet d'établir l'âge de la terre à deux ou trois mille ans près, & dans cette énorme incertitude on reſpecte un Archevêque Irlandois qui oſe le déclarer ſans manquer d'un ſeul jour.

Dieu ainſi mit Adam dehors du jardin d' Eden. On ne demande pas comment Dieu fit pour le mettre dehors, mais en quel endroit de nôtre terre Adam ſe trouva dans ſon païs natal, devenu ſon exil. Si Moyſe n'en dit rien, comment veut-on le ſavoir? Ce fut peut-être en Amérique; mais je riſque qu'on me diſe qu' elle n' étoit pas encore découverte : je connois bien des théologiens qui me feroient de bonne foi une pareille objection. S'il eſt vrai qu' Adam ſe trouvoit dans le monde intérieur, & ſi le monde intérieur eſt

tel que l'hiſtoire des *mégamicres* me le peint, le chemin qu'il falloit faire faire à Adam pour ſortir de là, & monter ſur nôtre ſurface ne peut avoir été facile qu'au maitre de l'univers. Le monde intérieur eſt très uniforme ſur toute ſon aire, & les *mégamicres* mêmes ne pourroient, moyennant le plus grand examen, trouver plus vraiſemblable la ſortie d'Adam dans un coin plutot que dans un autre. Je prie le bon lecteur d'obſerver, que lorsque Moyſe nous dit, que Dieu aprés avoir créé Adam, le fit aller dans le paradis terreſtre, il nous dit en termes très clairs qu'il l'a pris, & qu'il l'a transporté dans l'endroit voluptueux qu'il lui avoit préparé avant que de le créer. Ce fut donc un lieu où, ſi Dieu ne l'eût pas transporté, Adam n'auroit jamais pû y aller tout ſeul. Pourrois-je dire auſſi comme St. Auguſtin que l'autorité de l'écriture doit avoir plus de force que toute la ſubtilité de l'entendement humain? Je fais ſincérement ſavoir à tous ceux qui me liront ce que je penſe: ſi le paradis terreſtre a exiſté, s'il exiſte encore, & ſi on ne peut en chercher des informations que dans la bible, il ne peut être que dans l'intérieur de la terre, quand même l'hiſtoire des *mégamicres* ſeroit une fable.

Dieu établit ſur la partie antérieure du jardin des Chérubins, & une flamme ſortante par elle-même d'une epée &c. Ces paroles du divin hiſtorien par leſquelles il veut nous faire comprendre l'impoſſibilité de la rentrée de l'homme dans le jardin voluptueux d'où Dieu l'a chaſſé, auroient dû auſſi faire perdre aux curieux l'eſpoir de découvrir l'endroit par où Dieu l'a introduit dans ſa terre maternelle, car le Saint-Esprit ne devoit pas laiſſer à l'homme curieux la facilité d'aller voir les Chérubins, & le feu ſortant de l'épée. Si dans cette allégorie, il eſt permis de prendre à la lettre la ſignification d'un ſeul mot, je crois que ce doit être le feu. Or je ne trouve ſur nôtre ſurface autres feux ſtables, & qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme d'éteindre, que les feux des volcans, & ſi ce ſont eux qui ferment l'entrée du paradis terreſtre, tout le monde voit l'impoſſibilité d'y pénétrer : & ſi le paradis doit ſe trouver au delà de ces feux, je ne peux voir que la partie intérieure de nôtre globe. La ſuppoſition que ce globe n'eſt qu'un énorme caillou, me ſemble abſurde ou du moins très vulgaire. Ce que nous voyons ſur la partie extérieure, nous empêche de le juger un grand morceau de pierre vuide d'eſpace habitable ;

elle nous donne plutôt l'idée d'un très grand testacée dont la partie principale eſt l'eſpace intérieur, vraie habitation de l'animal qu'il renferme. Les petits inſectes, qui circulent ſur la ſurface convèxe, ne ſeront pas de cet avis, & en ſe croyant les vrais habitans du teſtacée, ils riront de ceux qui leur diront, que le maitre du teſtacée eſt dedans; mais il faut les laiſſer rire. Il n'y a point d'édifice, excepté les ſtatues de pierre, & de bois, les poutres, & les boulets de canon, que l'architecte faſſe en grace de la ſeule ſuperficie extérieure: il n'y a point d'animal ſur la terre dont les parties intérieures ne ſoyent les principales pour ſon exiſtence, & l'homme même, qu'on nomme *microcoſme*, fut fait par le créateur pour que ſon intérieur fût la noble habitation de ſon ame, & ce n'eſt que là que l'anatomie admire les merveilles, dont l'oeil humain ne voit que l'effet ſur la circonférence extérieure, miſérable ſéjour de vermine, & d'inſectes produits par nos exhalaiſons, qui penſent peut-être, être les ſeuls animaux privilégiés, que Dieu a créé & croyent l'homme, d'où ils tirent leur nourriture, un monde immobile fait par le créateur pour leur ſeul ſervice. La ſuperficie de nôtre corps ne montre que les organes de

nos ſens, dont le grand méchaniſme eſt dans l'esprit chaud, & humide intérieur qui opére ſur le ſang, ſur les nerfs, & ſur le mouvement des viſcères. Cette terre eſt à la même condition : ſon ame mouvante git dans ſon intérieur, & donne ſeule la nourriture aux animaux, aux plantes, & aux minéraux.

A la lecture de l'hiſtoire des *mégamicres* on voit le monde intérieur entourè de feux, de flammes, d'eaux, de ténèbres, de grottes, de bourbes, qui empêchent d'en concevoir poſſible l'entrée & la ſortie. La narration qu'Edouard fit du chemin qu'il parcourut pour y entrer, & de l'autre que ſon bonheur lui fit trouver pour en ſortir, tous les deux étonnans, quoique dans les bornes de la poſſibilité, met le lecteur en état de pénétrer des vérités, dont perſonne ne s'eſt jamais douté, & qui ne ſont pas pour cela moins reſpectables. Que ſi quelqu'un voulût me faire la plus convenable de toutes les objections à la vraiſemblance de cette hiſtoire, en me diſant que ſi Dieu rendit ce paradis inacceſſible par des forces ſupérieures à tout, il eſt téméraire de croire qu'Edouard ait pu les vaincre, je lui répondrai que Dieu n'eſt pas le maitre de faire un décret irrévocable. Dieu peut avoir voulu faire la grace à Edouard

d' y aller : le monde intérieur peut être le paradis terreſtre, & l' homme ne peut y aller que conduit par la main du toutpuiſſant, que les cauſes ſecondes ſervent, qui agit quand il veut, & vis-à-vis de ceux qu' il veut rendre dignes de ſes graces.

Les Chérubins, que Dieu mit à la garde du paradis, ſont la figure des dangers épouvantables, & des difficultés effrayantes, & ordinairement inſurmontables qui s' oppoſent à l' approche du beau jardin. Moyſe y met des Chérubins, qui ſont parmi les anges ceux dont l'aſpect épouvante : on leur donne une tête avec des cornes reſſemblante à celle d' un boeuf. Le terme de Chérubin offre apparemment aux oreilles françoiſes un ſon agréable, qui indique un charmant individu : ils s'en ſervent dans le langage précieux pour faire des éloges de la beauté de certains enfans, qu' ils croiroient dégrader, en les appellant jolis, ou beaux comme des anges.

Pluſieurs pères de l'égliſe, comme Tertullien & St. Thomas, quoiqu' on n' ait pas voulu le mettre au nombre des pères, ont dit que l'épée de feu indique la zone torride, qui doit ſervir de muraille au même paradis. L' égliſe laiſſe tout le monde croire, & dire ce qu' il veut ſur ce qu' elle

même ne ſe ſoucie pas de ſavoir. La zone torride embraſſe tout le globe, & par conſéquent l'hémiſphére boréal qui eſt le nôtre, n'auroit jamais pu avoir la moindre communication avec l'auſtral : outre cela la zone torride eſt habitée par des deſcendans d'Adam, auxquels il s'en faut bien qu'elle ſemble le paradis terreſtre. Pluſieurs idées baroques des ſaints pères ſurprennent, avec raiſon, pluſieurs lecteurs : elles ſont nombreuſes ; il faut les ſauter à pieds joints : ces pères ne ſavent que les choſes de là-haut. Celui de mettre le paradis terreſtre dans la zone torride reſſemble à l'idée d'un autre qui plaça l'enfer au delà du cap Nord. Selon ces docteurs on doit bruler de chaleur dans le paradis, & geler de froid dans l'enfer. St. Ambroiſe dit que le feu, qui défend l'entrée du paradis, eſt celui du purgatoire.

Le quatrième chapitre de la Genèſe commence par nous dire qu'Adam connut ſa femme, dont la ſuite fut l'accouchement de Caïn. Ceux qui diſent que ce paſſage ne démontre pas qu'Eve ſoit ſortie du paradis vierge, parceque le texte ne dit pas que ce fut la première fois, ont tort : pour ſuppoſer qu'il l'avoit déjà connue dans le paradis, il faudroit auſſi ſuppoſer qu'elle avoit con-

çu, car Adam & Eve étoient deux créatures parfaites, & la ſuppoſition du *concubitus ſine Lucina* ſeroit indigne, précaire, & injurieuſe à la nature des deux premiers êtres crées par la main même de Dieu.

Je termine ici mon commentaire, & je me déclare content, ſi mon lecteur ſe trouve perſuadé, non pas que l'hiſtoire des *mégamicres* eſt vraie; mais qu'elle peut l'être non ſeulement parceque dans la bible il n'y a rien qui s'oppoſe à cette probabilité; mais parceque l'on trouve dans pluſieurs de ſes paſſages la preuve de la création d'un genre humain, qui n'eſt pas le nôtre, & celle de l'exiſtence d'un monde intérieur qui peut être le paradis terreſtre.

Je préviens le lecteur que dans l'hiſtoire des *mégamicres* il ne pourra jamais trouver que, ſi c'eſt un roman, l'auteur qui l'a compoſé ait penſé à l'adapter aux particularités qu'on lit dans le ſaint livre: on voit qu'il n'a voulu qu'écrire pour ſon plaiſir un roman d'une eſpèce toute nouvelle; & dans ce cas ce n'eſt que le pur hazard qui m'a fait trouver dans le même ſaint livre des preuves autentiques de ſa probabilité. Si on pût prouver que cet ouvrage eſt une vraie hiſtoire, elle ſeroit étonnante; mais elle laiſ-

ſeroit cependant beaucoup à déſirer à quelqu'un qui voudroit y trouver tout ce qui la caractériſeroit de vraie par le témoignage du texte ſacrè.

Ceux qui, indiſpoſés contre mon interprétation, n'auront autre choſe à me dire, ſi non qu'on ne doit y faire nulle attention, parceque je ſuis le premier, qui ait fait dire à la genèſe ce qu'elle n'a jamais dit à aucun de tant d'habiles interprètes qui l'ont commentée, ne me diront rien, car leur raiſon ſera mauvaiſe: tout ce qu'on a dit de vrai au monde a été dit par quelqu'un pour la première fois. Je dirai même que d'une certaine façon je ſuis plus ſatisfait de ne trouver mes opinions dans aucun écrivain, que ſi j'euſſe dû citer des autorités équivoques de quelques-uns, dont on auroit découvert les bévues en fait d'interprétations.

Mes propoſitions ſont qu'Adam fut le premier homme que Dieu créa ſur la ſuperficie extérieure de nôtre monde, & qu'après lui il n'en créa point d'autres; & par là je ne peux bleſſer en rien la pureté de nôtre religion. L'autre homme que Dieu créa avant Adam fut un couple qu'il ne créa pas ſur nôtre terre, & quoiqu'il l'ait crée à ſon image, & qu'il l'ait béni on ne peut

pas le confondre avec Adam, car Dieu lui donna une nature, & une forme entièrement différente de la nôtre: il le créa dans le paradis terreſtre, où ſes deſcendans peuvent être encore. Le globe ſur lequel nous marchons doit être le deſſus d'une voute qui environne avec une attraction oppoſée un eſpace intérieur qui, avec un Soleil dans ſon centre, contient l'air que les deſcendans de ce même couple premier crée reſpirent. Ce monde intèrieur peut être le paradis terreſtre. Tout ce que l'égliſe ſait, & qu'elle nous a communiqué eſt vrai; mais non toutes les vérités, qui ne regardent pas la foi, peuvent être connues à l'égliſe: elle n'eſt pas même ſûre que le Saint-Esprit ne puiſſe lui faire ſavoir d'autres vérités avant la fin des ſiècles. L'égliſe ne nous a inſtruit que de ce qu'il nous importe de ſavoir pour nôtre ſalut éternel, & a livrè à nôtre entendement toutes les autres vérités qui n'ont rien à faire avec la religion, & qui peuvent contribuer au progrès des connoiſſances de l'esprit humain. Je crois par la force de ma raiſon, & je ne me trouve pas démenti par les paroles de l'écriture ſainte, que la matière fut toujours, & qu'elle ne ceſſera jamais d'être, & je dis en même tems que ſa coexiſtence à Dieu ne

peut qu'augmenter la gloire divine, car la matière ſans Dieu, n'auroit jamais pu rien faire, n'ayant par elle-même aucune faculté créatrice ni aucune puiſſance, ou intelligence indépendante de la volonté du crèateur ſeul toutpuiſſant. Tous ceux qui ſavent lire, voyent dans la ſainte bible les mots *créer* & *former* employés indiſtinctement : je ne parle pas à ceux qui ne ſavent pas lire. On n'y dit jamais *Dieu créa* ſans dire de quoi il a crèe, & cela ſuffit pour démontrer que le ſaint livre n'a jamais voulu tenter nôtre foi, exigeant de nous une croyance d'une choſe qui répugne à nôtre raiſon qui nous qualifie de faits à l'image de Dieu. Ceux qui croyent par acte de foi ce qui dépend de la raiſon, ſont des pareſſeux indignes de la faculté de raiſonner : ceux qui augmentent ſans néceſſité les objets de la foi rendent plus difficile la voye du ſalut éternel : ceux qui veulent ſoumettre à la raiſon l'intelligence, & la ſubſtance des myſtères, ſont les deſtructeurs des myſtères : ceux qui diſent que la plus profonde philoſophie n'eſt pas faite pour parvenir aux plus ſublimes vérités de la théologie, déshonorent la philoſophie ſans la connoitre, & font devenir la théologie la ſcience des ignorans. La ſeule reli-

gion poſſède les vérités que la théologie a découvert, & la théologie ne les auroit jamais trouvès, ſi la philoſophie ne les eut pas cherché. *Philoſophia quærit, Theologia invenit, Religio poſſidet.*

La Philoſophie n'eſt que la recherche de la vérité : ceux qui ne la cherchent pas, ne la trouvent pas ; & ceux qui ne la poſſèdent que parcequ'elle leur fut annoncée n'ont que le faible mérite de l'avoir accueillie, & ne ſe trouvent pas en état de la ſoutenir.

INTRODUCTION.

Vers le bord du canal de St. George du cotè de Monmouth dans la belle maiſon du comte de Bridgend, les bons vieillards Jacques Alfrède & Guillelmine ſa femme une heure aprés la fin du jour ſe tenoient aſſis devant le feu, lorsqu'ils virent entrer dans leur chambre un beau jeune homme, qui donnoit le bras à une fort jolie jeune femme : c'étoit le quinze du mois de Fevrier (vieux ſtyle) de l'année 1615. Ces deux inconnus eurent à peine fixé leur vue ſur les vieillards qu'ils arrêtèrent leurs pas ; mais une minute après ils s'écrièrent *ce ſont eux mêmes, & il ne faut pas en douter.* En prononçant ces mots ils coururent à eux, & ſe jettant à leurs pieds ils ſe livrèrent aux plus tendres transports, les embraſſèrent à pluſieurs repriſes, & les inondèrent d'un torrent de larmes que la joie qu'ils reſſentoient leur faiſoit verſer. Jacques, & Guillelmine étonnés, & ſurpris des transports de deux perſonnes qu'ils ne connoiſſoient pas, arrêtérent la fougue

de leurs careſſes en ſe levant. Après avoir examiné avec la plus grande attention le beau couple, c' eſt ainſi que le vénérable vieillard Jacques leur adreſſa la parole.

Jacques.

Eh! qui êtes-vous donc? Vous qui nous ſurprenez avec des marques d' une affection ſi extraordinaire, & qui ſeuls, & inconnus entrez ainſi dans nôtre maiſon. Qui vous a donné nôtre adreſſe? D' où venez-vous? Que voulez-vous? Informez-nous bien vite de tout ceci, & faites nous revenir de nôtre juſte ſurpriſe, ou partez, puisque nous ne ſommes que trop accablés de craintes, & de ſoupçons dans les circonſtances de ce tems, où l' on prétend que la dernière conſpiration a été tramée par les catholiques, d' où procéde l' exil des pauvres jéſuites. Si vous croyez en trouver chez nous, vous vous trompez. Eh bien! parlez donc. Je ſuis, répondit l'homme (portant la ſincérité peinte ſur ſa figure) Edouard votre fils. Et moi, ajouta d' abord la belle inconnüe, je ſuis Eliſabeth vôtre fille. Ces paroles à peine proférées, ils s' élancèrent de nouveau vers les vieillards pour leur réitérer les plus vives marques de tendreſſe; mais le ſage Jacques les répouſſa en reculant; & c' eſt dans ces termes, qu' avec

indignation, & d'un ton de voix fort, & mâle il leur parla.

Jacques.

Eh de quel front toi, ô le plus impudent de tous les hommes! tentes-tu de nous faire croire ce qui eſt incroyable? & toi, femme perdue, qui te déclares d'accord avec lui dans cette ſotte impoſture, dis-moi comment tu penſes pouvoir la ſoutenir?

Eliſabeth.

En ne vous diſant, père adoré, que la ſimple vérité; & vous priant, ô tendre mère de nous regarder avec un peu plus d'attention.

Guillelmine.

Je ſuis, mon cher mari, toute hors de moi même. Ces deux perſonnes ſont les deux portraits vivans, les images animées de nos deux enfans qu', il y a quatre vingts-un ans, nous avons pleurés noyés dans le vaiſſeau le *Volsey*, qui fut abſorbé en Norvège par le Maelſtrand, gouffre infame, & effroyable qui entraine dans ſes abymes tous les navires qui s' y approchent.

Edouard.

Préciſément.

Jacques.

Quoi préciſement? Ou tu es fou, ou tu crois que nous ſommes des imbécilles. Il eſt vrai qu', impoſteur habile, tu n' as pas laiſſé de te bien informer, puiſque c' eſt un fait réel, que nous eûmes un fils, & une fille, qui s' appelloient des mêmes noms que vous vous donnez: mais quand même nous ne ſerions pas ſûrs qu' ils périrent, comment pouvez vous oſer, effrontés que vous êtes, vous prèſenter, & nous dire que vous êtes eux mêmes, tandis qu' il eſt certain que vous n' avez pas l' âge que nos enfans auroient, s' ils ne fûſſent pas morts? Tu aurois quatre vingt quinze ans, & toi ſa ſoeur quatre vingt treize: n' eſt ce pas ma chère femme? Quel âge avez-vous vous autres? Il eſt facile de voir que vous n' outrepaſſez pas les vingt cinq ans.

Eliſabeth.

Mais, ſans prendre garde à l'apparence de nôtre âge, ne vous ſemble-t-il pas, nôtre cher père, reconnoitre nôtre phiſionomie?

Jacques.

J' avoue auſſi, qu' une reſſemblance, qui paroit prodigieuſe, a le droit de m' étonner, & que je le ſuis déjà; mais quand même tu me ferois voir la marque d'une morſure de chien, qu'Eli-

ſabeth ma pauvre fille avoit au coude du bras gauche, je n'aurois pas encore la force de croire vrai ce que ma raiſon me démontre faux, & controuvé.

Guillelmine.

Et mon pauvre Edouard avoit ſur le deſſus de la cuiſſe droite une groſſe envie d'Ananas.

Eliſabeth.

Voilà, mon cher père, la cicatrice dont vous vous ſouvenez; regardez-la bien.

Jacques.

Je la vois fort bien. C'eſt un peu fort.

Edouard.

Regardez de grace, ma chère, & bonne mère, ſi ce n'eſt pas là la marque de l'envie que vous dites.

Guillelmine.

Oui, je l'apperçois. Ce n'eſt pas un ſonge, mon cher mari; car nous ne dormons pas.

Edouard.

Vous pouvez vous ſouvenir que nous nous embarquâmes à Plimouth, lorſque l'Angleterre étoit toute en alarme à cauſe de l'apoſtaſie de Henri VIII. Nôtre bon oncle doit être péri avec tous ceux qui montoient le Wolſey.

Eliſabeth.

Nous croyons être les ſeuls qui par un événement qui tient du prodige échappâmes à la mort. Nous ſavons d'avoir l'âge que vous dites, quoique Dieu nous ait fait tomber dans un monde, où l'on meſure le tems d'une façon très différente de la nôtre, mais à peu près nous avons ſu mettre d'accord l'une avec l'autre, & nous ne nous ſommes trompés que de quelques mois.

Jacques.

Voilà le commencement d'une fable. Vous avez paſſé quatre vingts un ans dans un autre monde ! Effectivement. Ce ne peut être que dans un autre monde où le tems n'a pas la force de faire que les mortels vieilliſſent.

Edouard.

Tranquilliſez-vous, mon cher père, & tâchez de vous diſpoſer à apprendre de nôtre bouche des merveilles, auxquelles vous ne pourriez jamais ajouter foi ſans cet air de jeuneſſe que vous nous voyez. La fraicheur de nôtre teint doit être vôtre ſûr garant des vérités merveilleuſes que nous vous narrerons.

Guillelmine.

Il a raiſon, car rien n'eſt plus frappant que ce que nous voyons. Je me ſens déjà diſpoſée à croire tout ce que nos chers en-

ſans vont nous raconter. Ecoutons, mon cher mari, le récit de leurs aventures.

Jacques.

Femme, tu radotes. J'ai cent neuf ans, & tu en as cent ſept ; & après avoir vécu un auſſi long tems aſſez ſagement, nous allons nous faire dépêcher pour fous, ſi nous nous montrons prets à croire vrai ce qui n'eſt pas vraiſemblable.

Guillelmine.

Mais ce que nous voyons eſt réel.

Jacques.

Permets, je t'en prie, que j'en doute au moins jusqu'à demain, puisque je me ſens la tête presque bouleverſée par cette aventure unique, & inouie.

Edouard.

Oui, mon père, demain : ce délai eſt ſage ; mais promettez-nous de nous écouter.

Eliſabeth.

Vous entendrez des vérités étonnantes, & qui ne ſont jamais tombées dans l'imagination d'aucun des habitans de la ſuperficie extérieure de ce monde.

Saiſi pour lors d'étonnement le bon vieillard Jacques demeura long-tems debout ſans dire mot, jettant de tems en tems des regards tantôt ſur ſa femme, & tantôt ſur ces

deux perſonnages. Il fut enfin forcé de céder à un mouvement des plus violens, qui vint s'emparer de lui. La réflexion réveilla la nature, & l'attendrit; il dût pleurer; ſa femme en fit autant; les inconnus ſe mirent de la partie, & rien pour lors ne put plus s'oppoſer à leurs transports. Les pleurs ceſſés firent place à une joye de coeur extraordinaire, & leurs ſentimens réciproques s'épanchèrent en careſſes, qui obligèrent le vieux bon homme à ſe livrer à une gayeté d'une eſpèce inconnue qui l'excita à rire de toute ſa force. La vieille mère approcha du feu deux chaiſes, & fit aſſeoir entre eux deux ces prodigieux êtres, qu'elle croyoit deſcendus du paradis, ſeul endroit où elle pouvoit ſe figurer l'état d'une jeuneſſe éternelle.

Un bon païſan, & une vieille femme ſe trouvèrent préſens à toute cette ſcéne : la vieille avoit été dans ſon enfance la compagne inſéparable d'Eliſabeth, & elle devoit avoir ſon même âge. Elle ne pouvoit ſe réſoudre à croire ce dont ſes mêmes yeux la rendoient convaincue : en la voyant jeune, & ſachant qu'elle étoit vieille, elle reſſentoit un dépit qui lui rongeoit l'ame : elle crut fermement que dans cette apparition l'ouvrage du démon devoit ſe trouver ; & dans cette

idée elle ſortit brusquement, alla avertir un prêtre catholique qui ſe tenoit caché dans le village, & chemin faiſant dit l'affaire à tous les voiſins qu'elle rencontra, qui lui rirent tous au nez, mais qui tout de même attirés par la curioſité coururent chez Jacques Alfrède. L'appartement en fut bientot rempli. Le lord comte de Bridgend, ne ſachant à quoi attribuer ce tapage, deſcendit avec miladi, ſon fils, & ſa fille, & un moment après arriva le prêtre, qui après avoir entendu de quoi il s'agiſſoit, impoſa ſilence à tout le monde, & dit que ces deux perſonnes pouvoient fort bien être deux grands ſorciers; mais que ſi on vouloit s'engager qu'ils ne s'échapperoient pas, il promettoit de faire aller en fumée tout ce qu'il y auroit d'infernal dans cette aventure, d'abord qu'il ſeroit de retour avec ſon étole, ſon rituel, & les reliques des ſaints qu'il avoit chez lui. Deux catholiques zélés, & intrépides, qui ſe trouvoient lá, l'aſſurèrent qu'à moins que ce ne fûſſent des ſantômes, ils ne partiroient pas, & ſe mirent à la porte tandis qu'il courût prendre les armes que la religion lui démontroit néceſſaires au combat. Le lord Bridgend, qui ne croyoit guères ni aux anges, ni aux diables rioit, miladi avoit

peur, le lord Tarnton leur fils, qui ne ſavoit pas ce que le mot *exorciſme* ſignifioit, enchanté de la beauté d' Eliſabeth, vouloit aller au devant du pieux prêtre pour le roſſer, & miladi Stanope ſa ſoeur âgée de quinze ans, qui admiroit la beauté d' Edouard étoit fort affligée d' apprendre qu' il étoit ſi vieux, & que d' ailleurs ce pouvoit être un ſpectre noir.

Les deux objets de l' étonnement général affermiſſoient avec un maintien très modeſte le courage de leur parens, & avec une noble intrépidité diſſipoient leurs craintes. Le bon prêtre fut bientot de retour avec toute ſa beſogne pour les conjurations, & ſe donna beaucoup de peine pour découvrir les prétendus nécromanciens, mais ne voyant aucun des ſignes qui pouvoient lui indiquer une nature diabolique, il crut que cela pouvoit dériver du manque de foi de pluſieurs hérétiques aſſiſtans, dont les éclats de rire l' ennuioient beaucoup. Il pria de ſortir tous ceux qui ne croyoient pas à la prééminence de l' égliſe romaine, & on en eut la complaiſance. Il redoubla pour lors ſes exorciſmes, & ſes préceptes, & ayant à la fin vu ces jeunes vieillards réſiſter à tous ſes efforts, point hurler, pas ſe jetter par terre, & ne

proférer pas un ſeul mot hébraïque, il demanda à écrire, & leur livra un plein certificat de la ſimplicité de leur nature très humaine, & exempte de tout preſtige. Il demanda pardon, s'en alla, & Edouard & Eliſabeth reçurent de la meilleure grace du monde les complimens de toute la compagnie.

Le comte de Bridgend très curieux par caractère commença par faire aux deux nouveaux arrivés toutes eſpéces de queſtions auxquelles tantôt Edouard, & tantôt Eliſabeth répondoient exactement; mais en même tems que les réponſes étoient adaptées aux interrogations, la curioſité de l'interrogateur s'augmentoit à cauſe des ſuppoſitions qu'il falloit faire, & qui paroiſſoient abſurdes. Milord obſerva que la ſale où l'on étoit, quoique grande, ne pouvoit ſuffire à la foule qui s'augmentoit à chaqu'inſtant: il ſe détermina ſur le champ à inviter toute la compagnie de famille à ſouper dans ſon appartement, d'autant plus qu'avide de tout ſavoir, il craignoit que le trop grand nombre d'auditeurs n'empêchât monſieur Edouard de faire une narration très circonſtanciée; car il vouloit ſavoir non ſeulement où ils avoient vécu tant d'années, mais auſſi par quel moyen ils s'étoient ſauvés, lorſque le Wolſey fut englouti

& ce qui l'intéreſſoit bien d'avantage, comment ils avoient pu ſe conſerver ſi jeunes.

Sa noble invitation fut acceptée. Milord ſur le champ donna la main à Eliſabeth, Edouard à miladi, & ſuivis des doyens (c'eſt ainſi qu'on appelloit Jacques, & Guillelmine) qui marchoient à pas très lents, ils montèrent au premier étage. Ceux qui reſtèrent dans la ſale retournèrent chez eux.

Le comte de Bridgend fut enchanté de voir arriver chez lui dans le moment le lord Charles Burghlei neveu du défunt grand tréſorier, & couſin de Robert Cecil comte de Salisbury. Ce ſeigneur aimoit miladi Caroline, Stanope qu'on étoit déjà diſpoſé à lui accorder pour épouſe. Il demeuroit pres-

que toujours dans une de ſes terres près de Cheſter. Un quart d'heure aprés le grand amiral Howard d'Effingam comte de Nottingam qui venoit d'Espagne, où il avoit été ambaſſadeur, porta la joye dans le coeur de toute la compagnie. C'étoit le même, qui en 1588. avec le vice-amiral Drake avoit vaincu l'armée navale que Philippe ſecond avoit mal nommée l'invincible : elle étoit de cent cinquante vaiſſeaux, qui portoient vingt mille ſoldats, huit mille matelots, deux mille rameurs, & deux mille ſix cent trente pié-

ces de canons de bronze. La reine Eliſabeth glorieuſe de cette victoire en triompha à Londres à la guiſe des romains, faiſant frapper tant de médailles qu'elle croyoit ſuffiſantes pour rendre ce fait célébre jusqu'à l'immortalité. L'amiral Howard avoit avec lui le lord Dunspily, & miladi Rutgland ſa couſine. Le comte Chepſtow, & le jeune duc de Brecnock étoient auſſi arrivés à cheval avec lui.

Lorsqu'Edouard, & Eliſabeth furent préſentés au grand amiral comme deux perſonnes qui s'étoient ſauvées du navire le Wolſei, qui avoit été englouti par le tournant d'eau du Maelſtrand quatre vingts un an auparavant, il les accueillit avec un grand éclat de rire. Il ſe ſouvenoit de ce fait pour en avoir pluſieurs fois entendu la narration dans ſa famille. Le commandant du Wolſey qui périt avec le vaiſſeau, étoit le comte de Surrey ſon grand oncle : outre cela les deux préſentés ayant l'air fort jeune, comment auroit-il pu ne pas rire ? Mais ſon étonnement fut des plus forts, lorsqu'on lui eut dit en bref que ce n'étoit pas une plaiſanterie. Sa curioſité devint pour le moins égale à celle des autres. Le lord Bridgend donc adreſſa le diſcours à Edouard dans ces termes.

M. *Bridgend.*

Nous eſpérons, monſieur Edouard, que vous pardonnerez à nôtre juſte curioſité, & que vous voudrez bien la ſatisfaire ſans oublier la moindre des circonſtances de vôtre narration, car tout doit intèreſſer dans une pareille aventure. Si une heure ſuffiſoit, vous pourriez nous contenter avant nôtre ſouper.

Edouard.

Si vous ſouhaitez, milord, ſavoir de nôtre bouche tout ce qui nous eſt arrivé depuis quatre vingts un ans que nous ſommes ſortis de cette ile, je crois que nous pourrons vous obéir dans le tems de trois ſemaines, ſi vous pouvez nous donner une audience de trois heures par jour. En attendant, ſi vous l'ordonnez, je vais commencer, prêt à ſuſpendre ma narration, d'abord que vous vous ſentirez fatigué de ſa prolixité, ou que vos affaires vous appelleront ailleurs.

M. Bridgend.

Celle de vous écouter ſera la ſeule affaire qui m'occupera, & vous me ferez le plus grand plaiſir.

Miladi.

Vôtre ſoeur toujours préſente pourra vous faire ſouvenir de quelque circonſtance que vous pouvez avoir oublié.

Eliſabeth.

J' y ferai attention, miladi, & on n' oubliera rien.

M. Burghley.

Je penſe que vous êtes déjà parfaitement d' accord pour ce qui regarde la compoſition du roman que vous allez nous réciter : mais je vous aſſure que j' y préterai la même attention, que je prêterois à une véritable hiſtoire.

Edouard.

Ce que je narrerai, milord, ne ſera que très vrai : Les trompés ſeront ceux qui n' y ajouteront pas foi.

M. Howard.

C'eſt préciſément la même réponſe que je donne à tous ceux qui doutent des faits, dont je ſus témoin dans mes longs voyages.

Eliſabeth.

Si cet honorable lord qui eſt ſi difficile en matière d' hiſtoire, vouloit avoir la complaiſance de nous informer de ce qui eſt arrivé en Angleterre après nôtre départ, nous lui ajouterions ſans doute toute la foi qu' il exigeroit.

M. Bridgend.

On voit bien que vous ne le connoiſſez pas. De quoi voulez-vous qu' il vous inſtrui-

ſe ? Il eſt vrai qu' il n' eſt jamais ſorti du royaume ; mais il n' a que vingt cinq ans, dont les dix derniers furent employés à la chaſſe, & à la taverne. Il ne lui ſemble être homme d' esprit, que lorsqu' il dit *je n' en crois rien ;* mais à force de perdre des paris, qu' il paye en gentilhomme, on peut eſpérer qu' il ſe corrigera. Je vous avertis donc d' avance qu' il trouvera à redire à tout ce que vous narrerez ; mais vous n' y ferez nulle attention. Pour ce qui regarde les affaires d' Angleterre, c' eſt moi qui vous en rendrai compte, & je n' y employerai qu' un petit quart d'heure.

M. Burghlei.

Eh bien. Après le ſingulier portrait que vous m' avez fait, je vous croirai tout, & je ſerai vengé.

M. Bridgend.

Vous ne ferez pas un grand effort, puisque je ne dirai que ce que tout le monde ſait. Vous ſouvenez vous, monſieur Edouard, de l' état dans lequel vous avez laiſſé l' Angleterre à vôtre départ ?

Edouard.

Oui milord. C' étoit la vingt quatrième année du regne d' Henri VIII.

M. Bridgend.

Fort bien. C'eſt poſitivement dans cette année là qu'il fit conduire au château de Kimbolthon la reine Catherine pour épouſer Anne de Boulen. Cranmer qu'il avoit fait archevêque de Cantorbery n'attendit pas le conſentement de Clement VII. pour déclarer le mariage nul : ce pape craignoit trop la colére de Charles V. pour le lui donner : il excommunia le roi avec tous ſes ſujets, malgré l'interpoſition du roi de France. Henri devenu pape d'Angleterre fit couper la tête au chancelier Thomas Morus, & au cardinal Fiſher qui avoit été ſon précepteur, & fit déterrer le corps de Thomas feu evêque de Cantorbery pour le faire bruler par le bourreau. Neuf ans après une armée écoſſoiſe vint en Angleterre pour venger Jacques IV. mais elle fut battue, & Jacques V. en mourut d'affliction. Cinq ans après ce fait, Henri mourut de ſa plaie à la jambe, & quatre mois après mourut auſſi le roi François. Henri laiſſa trois fils : Marie qu'il eut de Catherine d'Aragon, Eliſabeth qu'il eut d'Anne de Boulen, qu'il fit décapiter l'an 1536, & Edouard qu'il eut de Jeanne de Seymur. De ſes trois autres femmes il n'eut point d'enfans : ces femmes furent Anne ſœur du

duc de Clèves, Catherine Howard qui eut la tête tranchée l'an 1542. & Catherine Pare veuve du baron de Latimer. Edouard avoit neuf ans lorsqu'il fut élu roi. Edouard Seymur chef des seize du conseil de régence usurpa toute l'autorité: toutes nos provinces septentrionales se soulevèrent. Il alla en Ecosse avec une puissante armée pour se venger de ce qu'on lui avoit refusé Marie Stuard qu'il vouloit marier au roi: cette princesse étoit promise au dauphin de France: quatorze mille écossois restèrent morts; mais malgrè cela la fin de cette guerre fut malheureuse. Henri second roi de France envoya aux ècossois un si puissant secours, que les anglois furent chassés. Seymur fit trancher la tête à Thomas son frère convaincu de conspiration; mais Dudlei comte de Warvick lui joua le même tour l'année 1552: par sentence du parlement. Le roi Edouard dans l'année suivante mourut d'inflammation, âgé de seize ans. Dudlei fit d'abord publier le testament du roi, qui excluoit de la succession au trone Marie, & Elisabeth, & y appelloit Jeanne fille du duc de Suffolc, femme de Guilford quatrième fils de Dudlei. De cette façon il fit que la couronne passât dans sa maison, quoique cela n'eût duré qu'un mo-

ment : Jeanne fut reconnue dans Londres reine d'Angleterre. Elle deſcendoit de Marie d'Angleterre fille d'Henri VII, qui fut femme en ſecondes noces de Charles Brandon duc de Suffolc, dont l'unique fille fut femme de Henri Gray marquis de Dorſet, & duc de Suffolc après : la nouvelle reine étoit ſa troiſième fille.

Ce fut alors que Marie ſoeur du roi défunt vint à la tête d'une armée ſe placer ſur le trône qui étoit ſon vrai héritage : elle fut proclamée reine à Norwick, & dans tout le royaume après la ruine de tout le parti de Dudlei. Le duc de Suffolc, & Jeanne furent arrêtés, & Dudlei fut pendu avec quatre vingt de ſes complices, entre leſquels Jeanne même, ſon mari Guilford, & le duc de Nortumberlan. Lorsque Cranmer ſe vit condamné à être brulé il abjura, croyant par là ſauver ſa vie ; mais lorsqu'il vit, que malgré cet acte la grace ne lui étoit pas faite, il voulut demeurer tel qu'il étoit. On le brula à Oxford l'an 1556.

La reine Marie qui avoit épouſé Philippe ſecond roi d'Espagne, rétablit en Angleterre la religion catholique ; & en manquant de parole, à la ſollicitation de ſon mari, au parlement, elle fit la guerre à la France,

Les huit mille hommes qu'elle envoya en Flandre eurent grande part à la victoire de S. Quentin ; mais en l'année 1558. le duc de Guiſe chaſſa de France tous les anglois, & elle mourut d'hydropiſie la même année. Eliſabeth ſa ſoeur fut élue reine : elle rétablit la religion proteſtante, & elle la ſoutint en France, en Ecoſſe, & dans les païs bas. Elle fit décapiter Marie reine d'Ecoſſe malgrè la France, & tout ce qui fut fait publiquement, & en ſecret par tous les amis de cette malheureuſe princeſſe. La reine Eliſabeth mourut il y a onze ans après avoir nommé ſon ſucceſſeur le roi Jacques qui regne aujourd'huy. La couronne lui appartenoit en qualité de plus proche parent de la reine & en vertu d'un acte du parlement, qui avoit aſſuré à Henri VII. la couronne à tous ſes deſcendans. Il y a neuf ans, pendant que Londres étoit ſous le fléau de la peſte, qu'on forma une conſpiration : on vouloit mettre ſur le trône Arbelle Stuard couſine germaine de nôtre roi. Tous les conjurés furent condamnés à mort, mais on n'exécuta que George Broock, & deux prêtres. La dernière conjuration fut éventée dans ſa naiſſance, & il n'y aura plus de jéſuites en Angleterre.

M. Howard.

Vous n'avez rien dit de l'infortunée reine d'Ecoſſe qu'Eliſabeth fit décapiter. Ces bons frères n'en ſavent rien.

M. Bridgend.

Il faut avoir été hors du monde pour ignorer cette hiſtoire.

Edouard.

Nous n'en fûmes pas dehors, milord, mais dedans, & il n'y a que ſix mois que nous en ſortimes, nous reconnoiſſant dans la Carniole. Dans le monde où nous fûmes, il eſt impoſſible d'apprendre ce qui ſe paſſe ici-bas.

M. Burghlei.

Ici-bas ? Vous avez donc été là-haut? Nous allons bien rire.

Eliſabeth.

Ne vous y attendez pas, milord. Ce que vous entendrez ne vous excitera pas à rire.

M. Burghlei.

Cela ſe peut ; mais en attendant avouez, que vôtre *ici-bas* donne le droit de rire, car ſi vous avez été dans l'intérieur de ce globe, vôtre frère devoit plutot dire *ici-haut*.

Edouard.

J'avoue qu'étant ici je pouvois enviſager le monde intérieur comme plus bas que cette ſurface, & je vous en demande excuſe; mais avouez à vôtre tour que les habitans du monde intérieur ne peuvent avoir une idée du nôtre qu'en le conſidérant plus bas.

M. Burghlei.

Point du tout, car nous ſommes plus près du Soleil qui eſt le centre de nôtre univers.

Edouard.

Et les *méganicres* ſont plus près du centre de la terre, où git leur Soleil, & n'ont aucune idée du nôtre.

M. Burghlei.

Convenez-vous que la ſurface d'un globe ſoit plus haute que ſon centre?

Edouard.

Oui, pour ceux qui raiſonnent ſur la ſurface, mais non pour ceux qui raiſonnent habitant dans le centre par une gravitation oppoſée à la nôtre.

M. Howard.

Monſieur Edouard a raiſon.

M. Burghlei.

Je parie cent guinées qu'il a tort.

M. Howard.

Va.

M. Burghlei.

Demain j' enverrai faire juger la queſtion à Londres.

M. Howard.

Fort bien.

M. Bridgend.

Graces au ciel, c'eſt fini. Ma femme aura la complaiſance de naître en bref les malheurs de Marie Stuard, qui a beaucoup aimé ſa mère.

Miladi.

Bien volontiers. Elle étoit fille de Jacques V. roi d'Ecoſſe, & de Marie de Lorraine, fille de Claude duc de Guiſe. Lorſqu' elle épouſa François II. roi de France, elle prit le titre de reine d'Angleterre, puiſqu' Eliſabeth qu' elle regardoit comme bâtarde ne pouvoit pas prétendre à la couronne. Elle fondoit ſes titres ſur ce qu' elle étoit petite fille de Jacques IV, & de Marguerite d' Angleterre, fille d' Henri VII. nôtre roi préſent regne en force de la même généalogie. Marie devenue veuve retourna en Ecoſſe, & ſe déclara d'abord pour les catholiques; mais ne pouvant ſe ſoutenir ſeule contre Murray ſon frère naturel, qui étoit à la tête des pro-

teſtans, elle épouſa Henri Stuard ſon couſin comte de Arnley fils du comte de Lenox : c' étoit le plus beau de tous les hommes. Il devint jaloux de David Riccio muſicien piémontois, fort laid ; mais qui étoit, à ce qu' il lui ſembloit, trop cher à la reine : il le tua à ſes pieds. Murray excita alors Jacques Heburne comte de Bothuel à tuer le roi, lui promettant qu' il épouſeroit la reine. Bothuel, après avoir fait le coup, la fit conduire dans le château de Dumbar, où il la força à devenir ſa femme. Les dépoſitions qu' il fit dans les priſons du Danemarck prouvoient l' innocence de la reine, mais la politique la vouloit coupable. Murray, qui vouloit la précipiter, aſſembla une armée, mit le ſiége à Dumbar, le prit, laiſſa échaper Bothuel, & traina la reine par tout le royaume, où elle ſouffrit mille injures de l' inſolence du peuple, qui ignorant le crime du comte, la croyoit coupable de la mort de ſon mari. Murray la fit enfermer dans la fortereſſe de Lockleuſen, ſous la garde de ſa mère, & s' empara de l' autorité ſouveveraine ſous le nom de Jacques, prince qu' elle avoit eu de Henri Stuard, & qui n'avoit qu' un an. Douglas aſſembla ſix mille hommes pour punir le comte, mais il fut battu,

& Marie ſe ſauva en Angleterre où, au lieu d'un aſile elle trouva une priſon dans la forteresſe de Foteringay, d'où on la fit ſortir en l'année 1587. pour être décolée, malgré les remontrances de Bellievre, qu'Henri III. roi de France envoya pour faire caſſer le décret de mort. Le crime qui lui fut imputé fut celui de Bothuel.

M. Bridgend.

Le même procés la démontroit auſſi coupable de conſpiration. Mais voilà qui eſt fini. Allons nous mettre à table.

M. *Howard.*

J'admire, mon cher ami, ta belle mémoire, & celle de miladi.

M. Bridgend.

Un gentilhomme doit ſavoir l'hiſtoire de ſa nation. Mon grand père ne faiſoit que me parler des troubles de la Roſe-blanche ſous le regne d'Edouard IV. avant l'union des familles d'Yorck, & de Lancaſtre. En diſant cela, il donna ſa main à Eliſabeth qu'il fit aſſeoir près de lui, tandis que miladi fit le même honneur à Edouard. Le lord Tarnton fils du comte de Bridgend ſe mit de l'autre côté d'Eliſabeth, & miladi Caroline ſa ſoeur ſe trouva entre Edouard, & le grand amiral, dont le lord Burghlei ſon amoureux

fut un peu piqué, mais elle voulut le punir de ce qu'il mettoit en ridicule Edouard. Le lord Dunspily, miladi Rutgland, le comte Chepſtow, & le duc de Brecnok ſe mirent au bout de la table, & à l'autre bout près du feu s'aſſirent les bons doyens. C'eſt ainſi que les quatorze convives furent placés. Dès que le ſucculent boeuf roti fut coupé en belles portions, & loyalement diſtribué, le lord Bridgend dit à ſa voiſine: je penſe, belle Eliſabeth, que vous devriez avoir bon appétit.

Eliſabeth.

Pas beaucoup, milord; mais je tâcherai de l'éveiller, car dans ce monde, ſi l'on veut jouir d'une bonne ſanté, il faut nourrir l'estomac ſolidement, & il faut mâcher.

M. Bridgend.

C'eſt une loi que je croyois générale.

Eliſabeth.

Elle l'eſt dans ce monde; mais dans celui que nous avons quitté on n'a pas beſoin d'avoir des dents.

M. Bridgend.

Je comprens trés bien qu'on peut facilement ſe nourrir de mets liquides, ou fort tendres, mais je crois que ceux qui ont beſoin d'être triturés ſont plus propres aux be-

ſoins de nôtre nature, qui non ſans raiſon nous a fourni des dents; & je crois auſſi que les ſucs que nous exprimons des mets que nous mâchons en les amalgamant avec nôtre ſalive, non ſeulement nous nourriſſent mieux, & ſont plus ſalubres, mais il me ſemble auſſi qu'ils nous donnent plus de plaiſir que ceux que nous n'avons beſoin que d'avaler. Je vous dirai cependant, que ſi l'air de jeuneſſe que vous avez conſervé dérive de la nourriture liquide, je la préférerois volontiers au dépens du plaiſir que j'ai à mâcher.

Edouard.

Je crois, milord, que la jeuneſſe qui dure dans ce monde-là toute la vie dérive de pluſieurs autres cauſes, ſans en exclurre la nourriture. On n'y dort pas. L'air qu'on y reſpire eſt tout à fait différent du nôtre: il n'y a là qu'une ſeule ſaiſon perpétuelle: point de nuit: un Soleil dont la chaleur douce, & toujours également influente ne varie jamais, & un régime de vivre exempt de toute altération.

M. Bridgend.

Il ſe peut que la veille continuelle ſoit un bien dans un monde, où le ſommeil n'eſt pas néceſſaire; mais pour ne pas déſirer ce privilège, je n'ai beſoin que de ſonger au

plaiſir que je reſſens lorsque je me réveille après avoir bien dormi, & au bon effet qu' un excellent ſommeil fait ſur ma ſanté. C'eſt cependant bien beau que d'être exempt de vieilleſſe : c'eſt, dit-on, le partage des bienheureux. Seroit-ce le paradis terreſtre que l'endroit où vous avez vécu ? Une jeuneſſe permanente eſt ce qui paroit une grace divine.

M. Howard.

Je te demande pardon, mon ami, ſi la jeuneſſe permanente me ſemble naturelle, & conſéquente dans un monde tel que celui dont monſieur Edouard nous a donné l'idée, & où l'homme pourroit vivre dans un parfait repos. Vieillir eſt l'effet du travail continuel de tout l'individu de l'homme. Manger, boire, dormir, marcher, s'appliquer à toute ſorte d'étude, penſer, ſe divertir, tout eſt travail qui eſt directement du corps, car l'ame ne peut agir dans nous que conjointement à la matière, & c'eſt auſſi vrai que rien ne nous uſe plus que l'étude: il fatigue les nerfs, il empêche la digeſtion, il épaiſſit le ſang, & il ſe fait cependant ſans que nôtre corps bouge. J'infère donc que l'homme qui pourroit vivre dans un parfait repos ne vieilliroit jamais, car ſans action il n'y

a pas de réaction. Sans les détrimens qu'elle cauſe, & qu'en partie nous voyons, & qu'en partie nous ſentons dans toutes nos facultés, nous reſterions jusqu'à la mort dans l'état où nous voyons ces deux heureuſes creatures qui, je penſe, commenceront à vieillir, & ſeront bientôt affligées d'être ſorties d'un ſi rare endroit. Ajoutons une réflexion ſur le ſommeil, qui nous cauſe tant de volupté, & qui effectivement nous remet en état d'agir. Nous pourrions le regarder comme une mort de courte durée, & à ſon effet près je crois que nous le payons fort cher, s'il eſt vrai qu'il ne puiſſe nous paroitre ſi doux que moyennant une étonnante diſperſion d'esprits, qui n'arrive pas, ou qui eſt moins douce lorsque le ſommeil n'eſt pas profond. Ces coups redoublés de petites morts peuvent à la longue devenir la cauſe de la grande, dont le moment doit être tout ce qu'il y a de plus voluptueux.

Miladi Rutgland.

Le comte d'Effingam me pardonnera ſi ſon beau raiſonnement ne me perſuade pas. Je crois comme pluſieurs autres que nôtre corps vieillit, principalement à cauſe du travail que fait en lui ſa même force vitale, travail qui doit opérer quand même

il vivroit ſans jamais s'exercer dans aucune fonction matérielle, ou d'application. Sans que j'aille me perdre dans une queſtion phyſico-metaphyſique, permettez que je vous diſe que le plus grand ennemi de la jeuneſſe de l'homme eſt le tems: c'eſt ſon vrai deſtructeur; & le tems eſt par tout, & dans le monde intérieur auſſi. Le tems doit diminuer au ſang l'élaſticité, & la vivacité, aux nerfs la force de contraction, il doit groſſir les muſcles, relâcher les fibres, ternir la couleur brillante des yeux, l'émail des dents, le bel incarnat du teint, il doit flétrir la réſiſtance, l'égalitè, & la douceur de la peau, & faire évanouir ce vermillon qu'aucun fard ne peut imiter, & doit diminuer la ſubſtance végétable du ſuc radical, qui maintient, & ſuſtente non ſeulement nos cheveux mais toutes nos prérogatives intellectuelles, ce qui embraſſe auſſi le privilège que nous avons de rapeller ce que nous avons appris ou pour l'avoir vu, ou oüi narrer, ou lû: c'eſt ce qu'on appelle mémoire, qu'un ancien crut devoir être un petit Dieu habitant dans nôtre tête. Qui ne voit l'esprit des vieillards plus lent, & plus tardif que celui de la jeuneſſe tant à concevoir qu'à ſe ſouvenir, à ſe réſoudre, à entreprendre? Nous voyons le

courage même faire place à la prudence dans l homme âgé, & cette heureuſe prudence ne peut être l'effet que d'une tiédeur dont le ſang de la jeuneſſe n'eſt presque jamais ſuſceptible. Après tout ceci excuſez, mon cher amiral, ſi je ne ſuis pas de vôtre avis. J'admire la jeuneſſe de ce beau couple, & je la place entre tous les faits qui ne laiſſent pas que d'être réels, quoique j'ignore comment ils peuvent l'être.

M. Howard.

Vous avez, adorable miladi, repréſenté à merveille vos objections, & je me rends. Vous ſavez que l'homme après avoir conſidéré attentivement les phénomènes veut pour ſe ſatisfaire en deviner les cauſes, & il eſt accoutumé, pour les établir à les déduire des propriètés, & des variations qu'il croit découvrir dans les mêmes objets qui le frappent. Je vois ici deux vieillards qui paroiſſent jeunes : je le vois, je le crois, & je ſuis ſûr que ſi cela eſt c'eſt naturel : il eſt donc tout ſimple que curieux de ſavoir comment cela peut être naturel, j'aille en chercher la cauſe dans ce que j'apprens d'eux mêmes. Ce que je vous dis eſt le fondement, & l'origine de tous les ſyſtèmes : ils n'ont d'autre baſe que des ſuppoſitions, & ſi elles ſont

fauſſes, ils ſont tous frivoles. Nous chercherons, s'il vous plait, les cauſes de cette belle jeuneſſe à nôtre plus grand loiſir, & après que leur narration nous aura fourni des plus grandes lumières.

Miladi Rutgland.

Oui, nous en raiſonnerons. Vous devez être perſuadé que la matière m'intéreſſe. Mais, je vous prie de me dire, ma chère Eliſabeth, ſi vous vous ſentez dans toutes vos facultés auſſi jeune que vous le paroiſſez.

Eliſabeth.

Je vous dirai, miladi, que les événemens de la vie m'intéreſſent moins, que l'appas du plaiſir n'éveille plus mon ame avec la même force, que j'appréhende beaucoup plus les dangers, mais que pour le reſte qui ne peut conſiſter que dans la vigueur, & dans la perfection de mes ſens, je me trouve comme j'étois à l'âge de vingt ans.

M. Bridgend.

Heureux monde! Y a-t-il là des maladies? Naiſſent-ils, & meurent-ils comme nous? A quoi s'occupe-t-on? Pourrions-nous y aller enſemble?

Eliſabeth,

S'il étoit poſſible de faire un voyage à ce monde-là, je ne conſeillerois pas d'y aller ceux qui porteroient ſur leurs figures les marques d'un âge avancé, puiſque les *mégamicres* croyent que la vieilleſſe ne peut paroitre qu'à cauſe de certains crimes, & ils traitent aſſez mal ceux dans leſquels ils l'apperçoivent.

Miladi.

Qu'en dites-vous, nos chers doyens? Cette circonſtance n'eſt pas favorable au déſir que vous pouvez avoir conçu d'aller là.

Jacques.

Je ne voudrois pas y aller, miladi, quand même on m'aſſureroit que je retournerai jeune: tant je me ſens ennuyé de la vie.

Guillelmine.

Et moi j'y courrerois dans l'eſpoir de regagner l'esprit que j'avois lorsque rien ne m'ennuyoit.

M. Howard.

Je penſe que celui qui pourroit conquérir ce nouveau monde à l'Angleterre iroit glorieux à l'immortalité. Je veux en parler au roi. Si une eſcadre fût néceſſaire, je m'offrirois d'affronter tous les dangers pour

avoir l'honneur de la commander. Mais je n'oserois m'exposer à cette entreprise sans vous avoir avec moi, monsieur Edouard, & ainsi nous partagerions la gloire.

Edouard.

Vous m'honorez infiniment, milord, & vôtre dèsir est noble, & grand; mais cette entreprise n'est pas dans le nombre des possibles. Le monde d'où nous venons est sûr de ne jamais devenir la proye des conquérans de celui-ci: vous en serez persuadé lorsque je vous en ferai la description. Permettez aussi que je vous dise librement ma façon de penser dans le cas que ce monde-là pût être conquis. Je vous dirai qu'il est composé de quatre vingt monarchies, de dix républiques, & de deux cent seize fiefs, dont plusieurs sont plus grands que toute l'Angleterre; & que j'aime tendrement la liberté de tout ce monde-là, soit qu'elle doive se conserver, soit qu'elle soit destinée à être la proye de mes descendans. Reconnoissant pour le bienfait que j'ai reçu d'eux il y a quatre vingts un ans, lorsqu'ils me sauvèrent la vie, je ne me sens pas la force d'esprit qu'il me faudroit avoir pour devenir ingrat à ce point-là. Je leur veux du bien & Dieu m'est témoin que je désire que mes

enfans vivent toujours avec eux dans une paix parfaite. Dites-moi, honorable lord, quelle injure, quel mal ont fait les bons *mégamicres* à l'Angleterre, pour qu'elle ait quelque raiſon d'aller les aſſujettir, d'abord qu'elle parvient à ſavoir qu'ils exiſtent ? Ils n'ont pas beſoin de nous. Comment peut-il être permis à qui que ce ſoit d'aller ſe mettre en poſſeſſion d'un état ſur lequel il n'a aucun droit ? Je vois bien que l'esprit qui vous repréſente ce projet honnête, & plauſible eſt un génie magnanime, une vertu intrépide, un amour de la patrie, & un déſir ſublime de gloire, & de grande renommée. Je le vois, milord, mais je vous ſupplie de me pardonner, ſi élevé dans ce monde-là, où on ignore que ce puiſſe être choſe louable que celle de faire des miſérables pour ſe rendre plus grand, je ne puis pas être de vôtre avis. Je vous dirai d'ailleurs que le monde intérieur eſt imprenable par ſa nature, puiſqu'il n'a pas des bords : il faudroit y aller par deſſous terre : il eſt défendu par la gravitation, par des abymes, par l'eau, par l'air, & par le feu : & quand même la nature ne le rendroit pas inacceſſible, quelle eſt la puiſſance qui le pourroit ſubjuguer actuellement qu'il contient plus de ſix cent

mille anglois obligés à en être les défenſeurs? Vous trouveriez là une artillerie formidable, tout le courage de nôtre nation, & un eſprit non ſuſceptible de ſophiſme, auquel vous ne pourriez jamais faire comprendre, que ce ſeroit un avantage pour eux que celui de ſubir le joug de la dépendance, & de reconnoitre autre maitre que leurs loix, & leurs ſouverains.

M. Burghlei.

Je ſuis fâché, milord, que cette déclaration de monſieur Edouard ne ſe conforme pas à vôtre ſyſtême. Elle ſent un peu le ſauvage. C'eſt le raiſonnement d'un homme qui vient de deſſous la terre; mais conſolez-vous: il y a des terres inconnues dans nôtre monde, qui ne bougent pas du lieu où elles ſont, & que vous pourrez aller découvrir quand bon vous ſemblera, & les unir en véritable anglois à la couronne britannique. Pauvres terres! Quel malheur pour elles que celui d'être inconnues! Comment peuvent-elles exiſter ſans être angloiſes, eſpagnoles, ou françoiſes! Il faut aller les délivrer de la barbarie dans laquelle il eſt ſûr qu'elles croupiſſent. Vous irez les tirer de leur néant, & ſi vous voulez de moi je vous

y accompagnerai pour mourir, ou pour prendre part à vôtre gloire.

M. Howard.

Je vous remercie : vous viendrez avec moi, & j'accepte vôtre parole d'honneur. Je dois en attendant vous avertir que le discours vrai, & libre de M. Edouard m'a beaucoup plu : il m'a parlé en gentilhomme, & en philosophe ; & vôtre glose m'a ennuyé. Mais, mon cher Monsieur Edouard, je vous prie de me dire comment six cent mille anglois peuvent exister dans ce monde-là.

Edouard.

Ce sont tous mes enfans, milord, jusqu'à ma septième génération, & voilà ma femme ; & vous saurez tout à tems, & lieu. Je dois actuellement satisfaire à la demande de Milord. Les maladies chez les *mégamicres* sont rares, & encore plus rare la misère. Je commencerai demain à satisfaire vôtre curiosité qui m'honore, & vous apprendrez avec ordre à quoi ces peuples s'occupent, & à quoi ils attachent les plaisirs de la vie, & comme ils veulent être gouvernés. Vous saurez leurs loix, leurs études, leurs sciences, leurs mœurs, & leur théologie. Après tout ceci vous vous désabuserez tous sur la possibilité d'aller leur faire une visite.

M. Bridgend.

Mais vôtre prèſence même prouve cette poſſibilité. Ce voyage ne peut être que difficile.

Edouard.

D'accord, milord ; mais dès que vous aurez connu ces difficultés vous les trouverez inſurmontables.

M. Bridgend.

Le ſeul impoſſible eſt inſurmontable : en ſuppoſant cependant toute la force néceſſaire à vaincre toutes les grandes difficultés.

Edouard.

Et préciſément la force néceſſaire qu'il vous faut ſuppoſer eſt celle que l'homme ne peut pas avoir, ni ſe flatter de parvenir à ſe procurer.

M. Bridgend.

Nous verrons. Soyez en attendant ſûr, mon cher ami, que je croirai tout ce que vous narrerez ; premièrement parceque je vous crois honnête, & incapable d'abuſer de nôtre confiance ; & en ſecond lieu parceque vous auriez trop de beſogne ſi vous duſſiez inventer toutes les circonſtances qui doivent être l'ame de vôtre long récit, & qui ſeules peuvent nourrir l'intèret qui vous attirera toute nôtre attention. Actuellement

vous pouvez auſſi bien que vôtre ſoeur imiter toute la compagnie en allant vous coucher. Demain nous dinerons tous enſemble. Après le diner vous commencerez vôtre hiſtoire, dont la narration arrivera jusqu'au point où vous croirez convenable de vous arrêter, & vous la continuerez de jour en jour jusqu'à ſa fin. Demain ma maiſon commencera à être fermée à tout le monde, aux meſſages du parlement, à ceux du roi, à toute ma patrie, & à tous mes parens. Je veux, mon cher ami, que rien n'ait le droit d'interrompre la complaiſance que vous aurez de nous inſtruire de vos aventures, & la ſatisfaction, & le plaiſir que toute la compagnie aura de les entendre de vôtre bouche.

Cette diſpoſition plut à toute la belle aſſemblée. Après le punſch tout le monde ſe retira.

Le comte de Bridgend avant que de ſe coucher fit appeller deux jeunes écrivains de ſa ſecretairerie, & leur ordonna de ſe tenir prets à écrire toute la narration d'Edouard, placès, & aſſis derrière une mince tapiſſerie, qui ſéparoit un cabinet chaud de la grande chambre où l'on devoit faire le récit. Ils poſſédoient l'art d'écrire tout ce qu'un orateur prononçoit avec une célérité égale à celle

avec laquelle la harangue ſe faiſoit entendre. Il ne lui en auroit fallu qu'un ſeul, mais il voulut en avoir deux par une plus grande précaution.

Aujourd' hui en Angleterre ceux qui poſſédent ce beau talent ne ſont pas rares. Le judicieux comte leur recommanda la plus ſévère diſcrétion ſur l'ordre qu'il venoit de leur donner, de crainte qu'Edouard venant à ſavoir qu'on écrivoit ce qu'il diſoit ne ſe crût en devoir de corriger la ſimplicité naturelle avec laquelle il déſiroit qu'il fit ſa narration.

Par délicateſſe de ſentiment le même lord Bridgend ſe crut obligé de préſenter au même Edouard, après qu'il en eut terminé la narration, toute l'hiſtoire qu'il avoit dictée ſans le ſavoir : il lui dit qu'il ne ſe croyoit pas autoriſé à la garder, & à ſe l'approprier ſans ſon conſentement. Edouard ſe trouva très ſatisfait de cet ingénieux tour que le noble lord lui avoit joué : il le remercia de la belle ruſe, & ne lui demanda que la grace de lui en faire tirer une copie, & de différer à la publier après qu'il l'auroit revüe, & perfectionnée avec les corrections qu'il auroit cru lui convenir. Tout cela fut fait, mais cette hiſtoire ne fut jamais communiquée au public.

L'année ſuivante Edouard vendit les ſuperbes eſcarboucles qu'il poſſèdoit à un arménien, qui les acheta par ordre de la maiſon de Serpos, qui avoit ſon comptoir à Hioulpha faux-bourg d'Ispaham. Nicolas Serriman les porta au grand Mogol, & ces précieuſes pierres appartiennent aujourd'hui au monarque de la Chine. Edouard en eut en échange cent quintaux de diamans bruts, qu'une compagnie à Londres acheta pour deux cent mille livres ſterlings avec lesquelles il acheta une terre dans le Devonshire qu'il laiſſa en teſtament à Artur Alfrède arrière-petit-fils d'un frère de ſon père. Cette terre fut érigée en pairie par l'infortuné Charles premier, & Richard Alfrède petit-fils d'Artur en eut le titre; ce fut l'illuſtre comte de Tiverton dont les conſeils auroient ſauvé la vie au roi ſi ſa deſtinée lui eut permis de les écouter. La même terre produit aujourd'hui à la même famille vingt mille livres ſterlings de rente.

Le vieux Jacques père d'Edouard mourut trois ans après l'arrivée de ſes fils, & ſa femme Guillelmine lui ſurvécut de quatre ans. Edouard, & Eliſabeth reſtèrent toujours dans la maiſon du comte de Bridgend, où ils vieillirent avec une rapidité étonnante, puiſque

dix ou douze ans après leur arrivée ils montroient déjà ſur leurs figures les triſtes caractères de la décrépitude. Ils étoient catholiques, & miladi Bridgend voulut qu'ils fuſſent enterrés dans la chapelle de leur palais où tous les curieux peuvent lire ſur leur tombeau une épitaphe qui apprend qu'ils mourûrent dans le même jour, & âge qu'ils avoient. On ne dit pas dans l'inſcription qu'Eliſabeth avoit deux ans moins que ſon frère mari; mais ce n'eſt pas la première fois que dans une inſcription de ce genre on ſacrifie à la brièveté une circonſtance importante.

Les os d'Edouard Alfrède, & d'Eliſabeth ſa ſoeur, & femme repoſent ici. Ils mourûrent le même jour l'an 1629. *âgés de cent dix ans. Ils vécûrent quatre vingts ans dans l'eſpace intérieur de ce monde, où ils virent leur huitième génération, & plus de quatre millions de leurs deſcendans.*

Fin de l'Introduction.

JSOCAMERON.

PREMIERE JOURNEE.

Les doyens retournèrent à leur appartement rez de chauſſée accompagnés de leurs vieux enfans qui y étoient nés. Jacques Alfréde étoit entré au ſervice du grand père du comte de Bridgend en qualité de ſous-secrétaire à l'âge de quatorze ans. Il épouſa d'abord Guillelmine fille de l'intendant, & dix ans après obtint l'emploi de ſous-directeur des grands biens que ſon maitre poſſédoit dans la comté de Monmouth. Il n'eut d'autres enfans qu'Edouard la première année de ſon mariage, & Eliſabeth la troiſième, & il ne put réſiſter à leur inclination lorſqu'étant parvenus à l'âge d'adoleſcence ils ſe jettèrent à ſes pieds le priant de les laiſſer aller avec un de leurs oncles faire un voyage en mer ſur le navire le Wolſey, qui accompagné de deux autres alloit ſous le commandement du lord Artur Howard comte

de Surrey vers l'océan Hipperboréen pour découvrir des nouvelles terres, & quelque nouveau paſſage. Richard Scharp frère de Guillelmine mère d'Edouard montoit auſſi le Wolſey en qualité de premier lieutenant. Ce vaiſſeau, comme tout le monde l'a ſû, fut abſorbé par le Maelſtrand, tournant d'eau très connu de l'eſpèce de ceux que les anciens appelloient *umbilicus maris*. Les vaiſſeaux qui l'accompagnoient publièrent ce malheur à leur retour en Angleterre.

Jacques Alfrède, qui étoit dans ſa cent neuvième année, ſage, & très judicieux ſe trouvoit dans une inquiètude qui déſoloit ſon esprit : malgrè toutes les apparences de vérité, il ne pouvoit pas ſe perſuader de la réalité de cette eſpèce de prodige. Dans cette perplèxité il alla ſe coucher aprés s'être laiſſé embraſſer à pluſieurs repriſes par les deux êtres qui tantôt lui ſembloient ſes fils, & tantôt des fous, ou des impoſteurs. Mais Guillelmine, dont l'esprit n'étoit pas ſi fort, ſe rendoit plus facilement à l'évidence : elle paſſa deux heures avec eux en leur faiſant force queſtion : la nuit n'auroit pas été ſuffiſante à répondre à toutes. Elle alla enfin ſe mettre au lit en déſirant le nouveau jour pour entendre tout ce qu'Edouard devoit

narrer de merveilleux. Il dut ſe lever à la pointe du jour éveillé par le bruit que la foule du monde qui étoit à la porte faiſoit, curieuſe de voir les deux rares créatures, & de leur parler. Tout le palais quoique vaſte n'auroit jamais pu contenir toute la cohue. Ils ſortirent tous les deux malgrè le froid qu'il faiſoit, ſe montrèrent, & parlèrent à tout le monde jusqu'à midi qu'ils montèrent chez le comte où toute la compagnie étoit déjà aſſemblée. On dina à la hâte, & milord conduiſit Edouard ſur un fauteuil près du recoin où les braves écrivains ſe tenoient prets à écrire toute ſa narration. C'eſt ainſi qu'il la commença.

Richard Scharp nôtre oncle maternel, qui avoit paſſé ſa vie à voyager ſur la mer, & qui en pluſieurs régions fort éloignées avoit vu des peuples inconnus à tout le monde, venoit au retour de chacun de ſes voyages faire une viſite à ſa ſoeur nôtre tendre mère. Il narroit en détail tout ce qu'il avoit vu de beau, & de rare, & tous les dangers auxquels il étoit échappé. Nous l'écoutions avec tant d'attention, & avec un ſi vif intérêt, que la paſſion, & le déſir de faire un voyage avec lui naquit en nous, & jetta dans nos coeurs des racines invincibles. Nous

repreſentâmes nôtre inclination à nôtre père, & à nôtre mère avec tant de prières, & tant de fois réitérées, que s' ils voulurent ſe délivrer de nos importunités, ils dûrent enfin nous contenter. Nôtre oncle après en avoir obtenu la permiſſion de milord Howard nous prit avec lui.

Dix jours après l'équinoxe de Mars l'an 1533. nous partimes de Plimouth ſur le vaiſſeau le Wolſey qu'on appelloit ainſi à l'honneur du précepteur du roi alors cardinal : nous avions avec nous deux vaiſſeaux de conſerve, & le même lord Howard comte de Surray commandoit la flotille. Son deſſein étoit d' aller découvrir des nouvelles terres vers le Cap-nord. Nous partimes lorsqu' on diſoit que Cranmer archevêque de Cantorbery étoit dans le moment de publier la ſentence déclaratoire la nullité du mariage du roi Henri avec Catherine d'Aragon.

Nôtre navigation le premier mois fut heureuſe, mais vers la fin d'Avril nous commençâmes à être tourmentés par des vents contraires qui nous firent errer ſur le vaſte océan plus de trois ſemaines. A la moitié du mois de May nous nous acheminâmes avec la faveur du vent vers le ſeptentrion de l' Islande. Nous jettâmes l'ancre au dernier

port au nord de l'ile, & mimes pied à terre pour faire des nouvelles proviſions, & pour nous repoſer. Nous vimes le mont Ecla peu loin de la mer, qui jette des continuelles flammes, & cauſe ſouvent des incendies dans les lieux adjacens. Nous obſervâmes que des torrens d'eau ſortoient ſouvent de ſon ſommet, & que la terre qu'ils inondoient reſtoit brulée toute couverte de cendres noires, & de pierres ponces. Lorsque le vent qui ſouffloit étoit le Sud-eſt qu'ils appellent le ſiroc ce volcan étoit tranquille. Dans cette ile, où tout le monde eſt peuple, l'on croit que ce volcan eſt une bouche de l'enfer, & ils en ſont ſûrs, puiſqu'ils voyent de leurs propres yeux des bandes de diables qui y entrent ſouvent tenant entre leurs griffes des ames réprouvées, & ils les voyent ſortir peu de tems après pour aller apparemment en chercher d'autres. Ils diſent que ces ames ſont condamnées au froid, mais que c'eſt un froid qui brule ; ce qui n'eſt pas impoſſible en phyſique.

Les islandois ne ſavoient pas ce que c'étoit que les eſpèces monnoyées ; ils faiſoient leur commerce par des échanges, & par un marché ſingulier qui dépendoit de la ceſſion de leurs filles qui ne ſont pas laides,

pour un tems determiné, & pour le prix dont on étoit convenu : mais l'uſufruitier, & l'uſufructuaire étoient d'accord que ces filles louées ne ſortiroient pas de leurs parages. La ſocieté avoit ſoin de faire tous les honneurs à celles qui reſtoient enceintes. Nous parlâmes à des prétendus ſavans islandois, qui ſe vantoient de poſſeder des esprits familiers, qui donnoient dans la nuit à leurs maitres des bons conſeils : ils en vendent auſſi aux curieux, tout comme ils vendent aſſez bon marché aux capitaines des navires le vent qu'ils leur demandent. Milord commandant dit qu'il n'en avoit pas beſoin. Ces marchans de vent ſe diſent grands magiciens. Ils jouent tous aux échecs ; & au lieu de fous ils ont des évêques : ils diſent que ce fut un certain Palamède qui leur apprit ce jeu-là avant la guerre de Troye.

Nous partimes le huitième jour pouſſés en poupe par le vent du Sud-eſt qui nous menoit en droiture dans la Groenlande. A la moitié de nótre chemin nous vîmes les Gundebiurnes Skeer petites iles habitées par des ours, & qu'ils rendent inacceſſibles en s'oppoſant à tous ceux qui voudroient y mettre les pieds. On nous fit voir non loin de là hors de l'eau jusqu'aux hanches une af-

freuſe figure de monſtre qu'ils appellent Haſſſtramb : il a la tête longue, & pointue, les épaules fort larges, & les bras très longs ſans mains. Ils nous montrèrent après, dans la même mer ce qu'ils appellent le Margugner découvert jusqu'au nombril : il a l'apparence femelle à la poitrine, & à la longue chevelure : il a aux épaules deux troncs, qui paroiſſent à quelqu'un des bras avec des groſſes mains, qui ont des doigts longs attachés enſemble comme aux pattes des oyes : il s'amuſoit à manger des poiſſons qu'il empoignoit. Le troiſième monſtre que les anciens du vaiſſeau nous firent voir fut le ſurprenant Haſgierdinguer, dont les trois têtes ſont trois montagnes d'eau qui forment un triangle dont le centre engloutit ceux qui y échouent.

Nous entrâmes dans le cercle polaire, & à ſoixante & neuf degrés de latitude, & cinq de longitude nous dreſſâmes nôtre cours un quart vers l'orient. Après trois ſemaines de calme nous arrivâmes au commencement d'Aout avec très peu de vent dans l'océan glacial. L'air dans cette ſaiſon étant aſſez clair, on nous fit voir par le moien d'un bon télescope les deux ourſes, & les ſept étoiles qui ſont à la queue de la petite : nous diſ-

cernions parfaitement la dernière qui eſt à la queue du char du roi David, & que nous appellons étoile polaire, pas plus éloignée du pôle que de deux degrés & demi. Cette étoile forme une ligne droite avec la plus grande roue du char. Milord Artur nous a dit qu'il étoit convaincu que la figure de nôtre globe devoit être une ellipſe allongée vers les pôles, dont la circonférence ſur eux devoit être de vingt millions cinq cent ſoixante trois mille & cent toiſes : priſe à l'équateur elle devoit avoir quatre cent ſoixante mille toiſes de moins, ce qui fait une différence de cinq cent cinquante deux milles d'Angleterre. Il avoit intention d'aller découvrir les terres inconnues habitées par les hiperboréens qui confinent à la partie ſeptentrionale de la Tartarie, & de la Ruſſie aſiatique. Il alloit doubler le Cap-nord pour prendre le chemin de la nouvelle Zemble ; mais les vents contraires qui durèrent forts, & conſtans huit jours, nous repouſſèrent du milieu des grands morceaux de glace entre lesquels nous étions, & ne diſcontinuèrent que lorsque nous nous trouvâmes vers les côtes de la Norvège, où le calme nous arrêta. Nous étions entre la petite ile de Vero, & la partie méridionale des iles de Laffouren

à vingt huit degrés de longitude, & ſoixante huit, & quinze minutes de latitude. C'étoit le matin du vingtième jour d'Aout lorſque nous nous reconnumes en proye d'une marée dont la violence nous entrainoit invinciblement au précipice. L'imminent danger de mort où nous étions ne fut plus douteux pour aucun de l'équipage : une voix générale, & effroyable ſe mit à crier Maelſtraud, Maelſtraud ; c'eſt le nom d'un vaſte eſpace de cette mer là, qui a une circonfèrence de ſix de nos milles, & dont le centre montre un rocher qu'on nomme Muske. Cet endroit eſt un gouffre, qui eſt ſujet à une ſi forte attraction ſouterraine qu'il engloutit tout corps ſolide qui ſe trouve ſur ſa ſurface.

A cet épouventable cri Eliſabeth étoit à côté de moi ſur le tillac tout-à-fait près du bord auquel ſe trouvoit liée, & ſuſpendue une caiſſe de plomb qu'un vieil officier de marine vouloit avoir avec lui dans tous ſes voyages. Il diſoit que cette caiſſe devoit être ſon tombeau en cas qu'il dût mourir ſur mer de quelque maladie : il prétendoit que les plus énormes entre les monſtres marins n'auroient jamais pu parvenir à dévorer ſon cadavre une fois qu'on l'eut enfermé là

dedans, & que par-là il étoit ſûr d'aller tout entier le jour du jugement univerſel rendre compte au créateur de toute ſa conduite.

La caiſſe étoit grande au point qu'elle auroit pu contenir bien entaſſés douze corps morts : elle avoit ſix pouces d'épaiſſeur dans toutes ſes ſix ſurfaces, & celle qui lui ſervoit de couvercle étoit aſſurée par quatre pivots de fer ſur leſquels, qnoique très peſante, deux hommes pouvoit l'élever, & l'abbaiſſer comme l'on ferme, & l'on ouvre une boete à charnière. Je ne ſaurois vous dire, milords, par quel heureux hazard cette caiſſe ſe trouvoit alors ouverte : nous l'avions obſervée ouverte une autre fois quatre ſemaines auparavant, & on nous avoit fait remarquer que dès qu'on avoit élevé ſon peſant couvercle une petite broche de fer le tenoit ſuſpendu & ferme : nous avions vu que le maitre de la caiſſe n'avoit fait autre effort pour la fermer que le très petit de toucher le même fer, qui à peine remué laiſſoit tomber le couvercle ſur le corps de la caiſſe, qui ſe joignant bout à bout faiſoit que quatre reſſorts qui étoient ſur ſon bord, forcés par le poids entroient dans quatre trous faits exprès vis-à-vis dans le couvercle : la

caiſſe reſtoit alors ſi bien fermée que perſonne ne pouvoit plus l'ouvrir, excepté ſon maitre qui en avoit la clef.

Cette caiſſe avoit ſur l'intérieur de chacune de ſes ſix faces deux trous ronds du diamêtre d'une guinée, qui la perçoient entièrement : les faces étant ſix ces trous étoient au nombre de douze : chaque trou étoit rempli d'une lunette d'approche longue de huit pouces adaptée de façon que quiconque ſe trouvoit dedans étoit le maitre de vuider le trou en tirant dehors la même lunette, facile à être ſaiſie, puiſqu'elle avoit deux pouces de longueur plus grande que l'épaiſſeur de la caiſſe. Le dehors de chaque lunette étoit une véritable vis de métal cannelé en ſpirale, & le trou étoit ſon vrai écrou pareillement cannelé : dans l'enchaſſure il n'y avoit que deux verres, un à chaque bout. Les verres du dehors étoient enchaſſés de façon que difficilement choc de corps dur, qui y auroit donné contre, auroit pu les briſer. Cette caiſſe avoit ſur chacun de ſes deux côtés intérieurs latéraux douze poches de maroquin enclouées, toutes occupées, & fermées en haut par un cordon en guiſe de bourſes. Douze bouteilles, ſix remplies de bonne eau, & ſix d'eſprit de vin en occupoient douze,

& les autres douze contenoient une bouſſole, un Atlas, une Bible en latin, deux paires de piſtolets, de la poudre, des balles, un étui de mathématique, un autre de chirurgie, dont je connoiſſois l'uſage pour avoir fréquenté cette école, de l'encre de la chine, & une boëte à couleurs pour peindre en paſtelle, & des pinceaux grands, & petits. Dans un coin de la caiſſe il y avoit un aimant armé, dont je crois que perſonne au monde n'a jamais vu le plus gros. Dans la confuſion où la peur avoit mis tout le monde, les matelots accoururent pour jetter à la mer les chaloupes, eſpérant à force de ramer échapper à la mort, qu'ils enviſageoient inévitable reſtant dans le vaiſſeau. Nous appercevions dans les deux autres un mouvement extraordinaire qui dérivoit de leur empreſſement à courir à nôtre ſecours, car outre les ſignes de nôtre détreſſe que nous leur avions donné, ils nous voyoient, le jour étant clair, & n'étant pas beaucoup éloignés de nous.

Nôtre vaiſſeau commençoit déjà à n'avoir autre mouvement que celui de ſe tourner en cercle ſans changer de lieu, comme nous voyons faire la toupie lorsque le joueur vient de la lancer hors de la corde. Le vaiſſeau alloit peu à peu toujours en tournant

ſur lui même s'enfonçant dans l'eau comme s'il eut été ſurchargé, ou attiré dans la profondeur de la mer par une force occulte. Tout le monde crioit nous ſommes perdus, il n'y a pour nous plus d'eſpoir; Dieu faites nous miſéricorde. On avoit déjà jetté à la mer tous les canons, & deux matelots étoient dans le moment de couper les cordes qui tenoient ſuſpendue la peſante caiſſe, lorsque pluſieurs autres matelots tirant avec force le bout d'un cable qui étoit derrière nous, nous firent par hazard recevoir dans le dos un ſi fort coup du même cable, tandis qu'immobiles nous nous tenions embraſſés, que nous tombâmes hors du bord préciſément dans la caiſſe en heurtant dans le pieu qui la tenoit ouverte; ce qui fit d'abord tomber le couvercle, de ſorte que nous y reſtâmes enfermés. Nous étions ſi accablés de terreur que rien ne pouvoit nous ſurprendre. Les cordes qui ſoutenoient la caiſſe dûrent être coupées dans le même moment, puisque nous ſentimes ſur le champ le fatal plongeon. Nous nous ſubmergions taciturnes, & immobiles, hors d'état de faire uſage de nôtre raiſon pour juger du bien, ou du mal: nôtre ſituation nous rendoit diſpoſés à la mort ſans aucun mérite de nôtre part, car nôtre en-

tendement n'agiſſoit pas. D'abord que la caiſſe tomba dans la mer nous fûmes en état de voir clair par la lumière qui entroit par les lunettes, mais une minute après nôtre chute nous reſtâmes dans les ténébres : nôtre nouvelle maiſon s'acheminoit au plus profond de l'abyme ſans aucun tournoyement, puiſque ce qui la faiſoit précipiter étoit ſon propre poids plus qu'une attraction extraordinaire : perſonne aſſurément ne fut jamais en état de rendre compte de celle de ce gouffre.

Nous étions ſi ſtupéfaits que nous ne penſâmes à nous parler qu'après une ſecouſſe qui mit fin au précipice. Etendus ſur le dos nous nous étions tenus jusqu'à ce moment-là par les mains en nous les ſerrant de toute nôtre force au point que nous en portâmes longtems les marques. Je ne ſaurois, milords, vous rendre compte de la longueur de la ligne que nous décrivimes pour parvenir au fond, car il eſt impoſſible de déterminer la viteſſe dans un fluide altéré par une attraction, qui du plus au moins devoit agir, mais je peux vous aſſurer qu'une minute avant qu'on nous élançât dans la mer j'avois vu à ma montre dix heures, & quinze minutes. La caiſſe en s'arrêtant reſta debout en conſéquence apparemment de la forme du rocher ſur

lequel elle donna ; & par bonheur ce fut du côté où nous avions nos pieds : nous aurions pourtant pu nous redreſſer, ſi elle ſe fut retrouvée debout du côté de nos têtes.

Nous ſentant fermes, & n'appercevant nul mouvement nous eumes le tems de nous reconnoitre. Nous nous dimes quelques mots ſur l'état où nous nous trouvions : nous ne conçumes aucune ombre d'espoir, & ne ſumes prévoir qu'une mort d'autant plus douloureuſe, & pénible que lente, & prolongée. L'accident qui nous avoit fait tomber dans la caiſſe nous paroiſſoit le plus grand des malheurs.

Une minute après, nôtre caiſſe fut ébranlée par un grand choc : nous jugeâmes qu'il devoit être du vaiſſeau que la perpendiculaire pouvoit avoir fait tomber auprès de nous. Me ſouvenant que j'avois dans la poche un briquet, & une petite bougie je l'allumai ; & je vis à ma montre dix heures & vingt minutes, cinq minutes plus que je n'avois vu un peu avant nôtre ſubmerſion : nous remontâmes nos montres, & lorſque nous commencions à examiner nos meubles, la bougie s'éteignit : je la ralumai, mais elle s'éteignit encore.

Nous commençâmes à ſouffrir d'une ſueur froide très déſagréable, & au bout de huit à dix minutes d'un bondiſſement de coeur, & d'une très faſtidieuſe nauſée d'eſtomac qui nous fit vomir tout ce qui s'y trouvoit. Nous nous ſentimes ſoulagés, mais nous étions dans la malpropreté, & dans un air infecté : la reſpiration commençoit á nous devenir difficile; nous fumes aſſaillis par un aſſoupiſſement qui nous paroiſſoit mortel, & vraiment nous nous endormimes. Ce qui nous réveilla fut la forte agitation de la caiſſe ; ſes violentes ſecouſſes nous effrayoient ; nôtre ame tembloit : rien ne peut arriver d'indifférent à quelqu'un qui voit une mort inévitable, & imminente : tout ce qui ne donne pas lieu d'eſpérer déſeſpère.

La caiſſe enfin, après s'être fortement débattue, reçut un coup qui rejaillit ſur nous, & qui la fit tomber dans un grand précipice d'air : nôtre même gravitation dans l'intérieur de la caiſſe nous mettoit en état d'en juger avec certitude ; nous ne nous ſentions ni heurtés, ni fermes; il nous ſembloit flotter. Huit ou dix ſecondes après, nous reſſentimes le contreçoup d'une véritable chute, qui nous fit craindre d'avoir les os caſſés : nous nous trouvâmes étendus ſur le dos. Sûrs

de n'être pas dans l'eau nous tirâmes hors de la vis deux lunettes pour faire ſortir la puanteur, & pour nous donner de l'air. Nous ne nous trompâmes pas : nôtre petite atmoſphère ſe changea dans un inſtant, mais nous ne vimes que des ténèbres. Les ſecouſſes alors recommencèrent ſi impétueuſes, que nous nous attendions à nous trouver hors de la caiſſe réduite en mille morceaux : elle rouloit ſur un précipice, & elle étoit ſi étrangement culbutée que nos proviſions, & nos meubles ſe ſeroient briſés, ſi les poches où tout étoit placé n'euſſent pas été fermées par des ficelles. La plus fière de toutes nous renverſa ſur le ventre, & pour un quart d'heure nous ne fimes que rouler dans la même direction, quoique toujours irrégulièrement, ſautant de tems en tems, & ayant tout lieu de croire que nous deſcendions une très rude montagne. Vous pouvez, milords, vous figurer nôtre ſituation, mais nous ne pouvons pas vous la peindre : bouleverſés ſur nous mêmes pendant un tems ſi long, nous ne pouvions concevoir comment il nous fût poſſible de réſiſter : notez que dans cette tourmente nous ne ſentions plus ni le mal d'eſtomac, ni l'incommodité de la ſueur : nous étions ſeulement ſales on ne peut pas d'avan-

tage, & la tête nous tournoit. Dans le bouleverſement qui nous jettoit l'un ſur l'autre à tout moment il y avoit du comique au point que nous en avons ri, lorsqu'après la fin de nos maux nous en avons récapitulé les viciſſitudes; mais la terrible ſituation du moment ne nous rendoit pas ſuſceptibles d'images agréables.

Nôtre précipice ſur le corps ſolide parvint à la fin à ſon terme, mais nôtre caiſſe quoique dans la plus grande tranquillité voltigeoit toujours, ce qui nous fit juger que nous fendions les airs. Dans cette ſuppoſition nous nous déterminâmes à ôter de leurs écroux deux autres lorgnettes. L'air ſe renouvella plus efficacement, & par ces mêmes trous presque toute la malpropreté en ſortit, mais nos habits étoient imbibés d'ordures. Nous fûmes alors ſaiſis d'un froid ſi violent que nous fûmes obligés de remettre dans leurs écroux trois lorgnettes: nous tremblions comme ſi nous euſſions été aſſaillis par la plus forte fièvre; mais en profitant de la force que le renouvellement d'air nous avoit rendu, Eliſabeth prit, tout en tournant, une bouteille en la tirant dehors d'une des poches qui étoient enclouées dans les parois, elle put y introduire un tire-bouchon, mais

ne pouvant pas la déboucher, elle me dit ſon intention : en mettant entre mes mains le col de la même bouteille. Elle tenant la bouteille entre ſes mains, moi tirant le bouchon, nous fimes tant qu'il en ſortit. Elle voulut boire la première : c'étoit de l'eau de vie très forte : j'en bûs auſſi, & me trouvai ſoulagé. Elle la remit à ſa place, & ne pouvant endurer l'ardeur extrême que je me ſentois dans l'eſtomac, j'ouvris une autre poche, & je pris une bouteille qui étant bouchée légèrement je jugeai remplie d'eau pure : j'en bûs voluptueuſement presque la moitié, & je conſeillé Eliſabeth d'en boire le reſte. Nous nous trouvâmes fortifiés, mais le tournoiement nous incommodoit à l'excès. Nôtre tremblement avoit ceſſé, mais nous commençâmes à ſuer à groſſes goutes. Nous nous parlâmes, nous nous fimes courage, & nous implorâmes la miſéricorde du Toutpuiſſant. Nous bûmes encore un peu d'eau de vie, car il nous paroiſſoit qu'elle nous donnât de la force, mais elle nous envoya à la tête de telles vapeurs, qu'il nous ſembloit être ivres. Nous commençâmes à eſpérer de nous ſauver, quoique nôtre eſpoir fût totalement deſtitué de fondement ; mais telle eſt la nature humaine : réduite à reconnoitre néceſſaire à ſa con-

ſervation l'impoſſible, elle l'eſpère; & elle ne cherche pas à faire un grand raiſonnement pour ſe déſabuſer.

Une ſecouſſe très forte nous arrêta à la fin; nous donnâmes contre un côté de la caiſſe avec tant de violence que nous crumes nos viſcères arrachés de leurs racines. Si la caiſſe eût donné contre le rocher du côté où nous avions la tête, nous en aurions eu le crâne; & la cervelle écraſés: ſi elle n'eût eu partout un empan d'épaiſſeur elle auroit dû ſe briſer.

La caiſſe avoit dans ſon intérieur ſix pieds de longueur, & trois de largeur carrée: elle contenoit donc quatre cent trente deux demi pieds cubes d'air. Son corps devoit avoir quatre cent ſoixante quatre demi pieds de plomb tous cubes qui devoient peſer ſept cent cinquante un quintaux & ſoixante huit livres, en ſuppoſant à un cube de plomb d'un demi pied le poids de cent ſoixante & deux livres.

Le terrible choc doit s'être ouvert un chemin, car nous nous vimes ſoudainement paſſés des ténèbres à la lumière: elle étoit rougeatre, & éblouiſſante: le picotement rejailliſſant ſur les muſcles qui ſervent à l'expiration nous cauſa une eſpèce de convulſion: la nature qui veut ſe conſerver n'eut pas be-

ſoin de nôtre conſentement pour chaſſer à force d'éternumens l'air dont la forte inſpiration l'avoit par ſa véhémence ſuſpendue. Nous ne pûmes tenir nos yeux ouverts que quelques minutes après l'aſſaut de cette forte ſplendeur : nous crumes devoir mourir à force d'éternuer.

Dès que nôtre vue devint réſiſtente à la peſanteur de la trop grande clarté, nous commençâmes à regarder de tous cotés par nos lunettes ; mais tout ce que nous diſtinguions n'étoit qu'un air épais qui nous paroiſſoit tout en feu : nous eſpérions pourtant qu'il n'auroit du feu que la ſeule apparence ; mais nous nous trompions. Nous ouvrimes quatre de nos écroux, & pûmes les tenir ouverts pour quatre minutes, ce qui nous rendit toute la ſanté que nous pouvions déſirer, & nous remplit de courage ; dans cette nouvelle atmoſphère nous fendions les airs ſans tourner ſur noûs mêmes : la différence cependant des poſtures de nos corps, qui varioient toujours, nous démontroit que notre caiſſe n'avoit aucune direction fixe puiſque ſa courſe étoit très irrégulière. Nos montres nous indiquoient douze heures moins quinze minutes. En une heure & demie nous avions fait bien du chemin. Nous hú-

mes un peu d'eau de vie, & en moderâmes d'abord la force avec de l'eau ; puis nous ouvrîmes toutes les bouteilles, & les rebouchâmes légèrement : c'eſt ainſi que nous prenions des précautions ; mais en attendant nous nagions dans un ambiant de feu qui quoique tempéré commençoit à nous cauſer une chaleur inſoutenable. Au bout d'un quart d'heure nous remîmes les lunettes dans leurs écroux, mais nous fûmes forcés à les rouvrir, car nous étouffions ; nous étions aux abois. Cet air ardent nous tuoit : nous ne pouvions plus ni reſpirer, ni parler ; nous nagions dans notre ſueur : la caiſſe dehors devoit être fort échauffée, & nous nous attendions à la voir ſe fondre ; mais nous étions ſûrs de rendre l'ame auparavant. Tout d'un coup un vent fort rendit aride la chaleur que nous ſouffrions, mais non pas pour cela moins forte. Notre ſueur ceſſa, & nos habits ſéchèrent dans moins de deux minutes : ſans les trous ouverts ce changement d'air nous auroit tués, car la fumée viſible qui ſortoit de la caiſſe nous auroit étouffés. Nous penſâmes recourir de nouveau à nos boiſſons : nous vuidâmes deux bouteilles d'eau, & une d'eau de vie ; nous tenons pour certain que ſans ce ſecours nous n'aurions pas pu nous conſerver.

Ce qui dans la confuſion où nôtre jugement étoit ne laiſſoit pas que de nous étonner, & d'intéreſſer nos réflèxions, étoit les différentes gravitations que nous ſentions ſur nous mêmes, qui nous faiſoient connoître les différens mouvemens de la caiſſe, & en même tems le changement de ſes directions. Tantot nous peſions ſur nos flancs, tantot ſur nos ventres, & tour à tour ſur nos pieds, & ſouvent ſur nos têtes; forcés à faire l'arbre à rebours comme les ſauteurs de Chelſea, heureux que ces poſtures duroient peu. Je crois que nôtre caiſſe dans ce ſingulier fluide devoit avoir conſidérablement diminué ſon poids, tant ſon mouvement étoit lent, & incertain. Nous étions comme un morceau de boue dans l'eau, qui tantot ſurnage, & tantot ſe plonge, n'étant ni aſſez peſant pour aller au fond, ni aſſez léger pour flotter. Malgrè que nous ſoyons réſtes dans cet ambiant enflammé cinq à ſix minutes, il ſe peut que nous n'ayons parcouru vers un centre quelconque pas ſeulement la valeur d'une perpendiculaire de cinquante milles.

Le changement de la couleur de l'air, & la nouvelle rapidité du cours de la caiſſe qui fendoit l'air ſans tourner, nous fut d'un

grand ſoulagement dans nôtre malaiſe : la diminution de la chaleur nous démontroit que nous avions changé d'atmoſphère.

Nous étions dans un état pitoyable ; à l'excès exténués, & deſtitués de force. Dans l'air enflammé nous nous trouvâmes oppriмés par la difficulté de la reſpiration, dont rien ne nous paroiſſoit plus pénible. A meſure que nous nous éloignions de cette terrible région, nous ſentions nôtre force vitale qui retournoit à ſuffire à ſes fonctions. Vous ne pouvez pas, milords, vous imaginer l'eſpèce de joie, le plaiſir voluptueux qu'une ame vivante reſſent, qui ſur le point de périr par une langueur mortelle reçoit tout d'un coup un ſoulagement qui lui rend la vie : nous le reſſentimes. Il n'y a point d'état miſérable dans la vie où l'affligé ne puiſſe jouir d'affections agréables au point qu'elles lui paroiſſent ſupérieures aux douloureuſes.

L'air que nous fendions avec la plus grande rapidité étoit éclairé par l'enflamme d'où nous ſortions, & que nous appercevions derrière nous : nous nous ſentions du courage, & nous attendions avec intrépidité le ſort auquel nous étions deſtinés, lorſque la caiſſe ſeroit parvenue au terme du précipice dans lequel nous la ſuppoſions, car ne tournan

pas ſur elle même il me ſembloit pouvoir être ſûr qu'elle ne décrivoit pas une orbite, ou ſa courſe auroit pû être éternelle. Un cours de phyſique que j'avois fait m'avoit fait adopter ce ſyſtème. Nous nous mimes à prier Dieu que la matière ſur laquelle nous devions terminer nôtre courſe fût ſolide, quand même le violent coup auroit du réduire nôtre maiſon en mille morceaux. Nôtre prière tendoit à demander à l'auteur de la nature un miracle.

L'air s'obſcurciſſoit à meſure que nous nous éloignions de l'air enflammé : l'augmentation de la vélocité de nôtre courſe ne faiſoit entrevoir ſon terme : il me paroiſſoit que la célérité de nôtre vol ne pouvoit pas devenir majeure, & c'étoit pourtant faux, car elle devoit s'augmenter à chaqu'inſtant jusqu'à ſon but. J'ai décidé que le corps, qui fend l'air avec toute la célérité dont ſa maſſe eſt ſuſceptible, eſt celui qui va toujours, & que les corps qui vont toujours ne peuvent être que ceux qui ne tendant à aucun centre parcourent des orbites : notre caiſſe par conſéquent, malgrè ſa grande rapidité, n'alloit pas toujours, car ſa célérité n'auroit pas été ſuſceptible d'augmentation : ſi elle n'alloit pas toujours elle devoit donc ſe trou-

ver ſorme dans tous les inſtans où elle n'alloit pas. Si la choſe ne fût pas ainſi il s'enſuivroit que toutes les célérités devroient être égales, ce qui eſt démenti par l'expérience; ou que la puiſſance de la continuité d'un mouvement quelconque ſeroit indéterminable.

Nous parvinmes dans un air ſombre, & humide; puis dans une eſpèce de pluie qui tour à tour montoit, & deſcendoit, ce qui ne pouvoit pas ſe faire ſans vent: nôtre courſe altérée par cette étrange atmoſphère faiſoit chanceler la caiſſe: je ne ſavois plus ſi j'étois attiré, ou repouſſé; mais cela ne dura que deux minutes: après avoir franchi cette région d'eau, nous nous trouvâmes enſevelis dans la nuit: ſon obſcurité cependant ne nous empêchoit pas d'obſerver que nous nous approchions d'un corps opaque immenſe, que nous jugeâmes terre comme nous le déſirions. Nous en cherchâmes en vain les confins à droite, & à gauche: nous commençâmes à aller contre un vent aſſez fort qui partoit du lieu ſolide, ou moins fluide, vers lequel nous allions, non pas perpendiculairement, mais très obliquement, car les plaines, & les rochers que nous étions ſûrs d'entrevoir ſous nous pa-

roiſſoient s'enfuir à meſure que nous eſpérions tomber ſur eux. Nous fûmes à la fin très certains que la terre que nous obſervions n'étoit pas ſous nous, mais à côté de nous, & que nous ne pouvions eſpérer qu'elle arrêteroit notre courſe qu'en qualité de corps que nous rencontrerions, & ſur lequel nous ne pouvions pas deviner ſi nous roulerions, ou ſi nous reſterions. Elle n'étoit pas à cent pas de nous, lorsque la caiſſe prit lentement un tournoyement ſur elle même, & le froid que nous commençâmes à ſentir nous geloit. Nous remimes vite dans leurs écroux les lunettes hormis une qui étoit oppoſée au vent qui nous repouſſoit. Je commençai à avoir peur de parcourir une orbite qui pouvoit n'avoir point de fin : je ſoupçonnois d'être dans l'intérieur de notre monde, où les ténèbres devoient être naturelles : je concevois que la lumière dont nous avions joui avoit été l'effet de cet air enflammé, dont perſonne dans notre monde n'a la moindre idée ; mais je ne pouvois pas ſavoir, ſi avec notre courſe, nous traverſions le globe, ou ſi nous circulions : notre déſeſpoir nous tuoit, lorsque nous penſions qu'il n'y avoit pas d'apparence, que quand même notre caiſſe ſe ſeroit arrêtée quelque part, elle pût

être ouverte par quelqu'un, car l'idée que l'intérieur de notre globe fut habité par des créatures raiſonnables nous paroiſſoit très abſurde. Nous parvinmes en dix minutes ſi près de terre qu'il nous paroiſſoit devoir inveſtir à tout moment, car il s'agiſſoit d'y échouer.

Une petite éminence fut enfin l'achoppement qui nous arrêta ſoudain. Le choc fut fort, mais il ne nous cauſa aucun rebondiſſement : nous nous enfonçâmes au contraire dans un bourbier fort épais. Une puanteur de ſouffre inſoutenable me fit fermer bien vite le trou que j'avois laiſſé ouvert : nous en fûmes bien fâchés ; mais nous craignions auſſi l'entrée de la bourbe qui infectoit. Un peu d'eau de vie que je verſai calma un peu l'affreuſe puanteur qui nous ôtoit la reſpiration : l'oſcillation irrégulière de la caiſſe me démontroit que nous nous ſubmergions. Nôtre mouvement reſſembloit à celui d'un vaiſſeau à l'ancre à l'embouchure d'un port, tandis que la mer agitée combat contre le vent qui lui défend d'entrer.

Au bout d'un quart d'heure nous ne pouvions plus reſpirer. Une chaleur d'une eſpèce la plus cruelle qu'on puiſſe imaginer nous mettoit aux abois : défaillis de force

nous eûmes beaucoup de peine, moi à déboutonner mes habits, Eliſabeth à délacer ſes jupes : il nous paroiſſoit reſpirer de la fumée ; une angoiſſe d'esprit déſolante étoit le moindre de nos maux : ſûrs que tout nous approchoit de la mort, nous retombâmes dans le déſeſpoir, & nous ne nous ſoucions pas de deviner quelle en ſeroit la cauſe principale. Nous étions tourmentés par l'asthme ; le moment étoit arrivé où nous ne pouvions plus rendre une voix reſonnante, nous ne nous comprenions plus ; nous déſirions la fin de nos maux dans la mort : la mort étoit devenue nôtre unique eſpoir ; nous la demandions à Dieu comme une grace, & il nous paroiſſoit qu'il tardoit trop à nous l'accorder : nous nous le diſions, mais nos paroles n'avoient pas l'ame qu'il leur falloit pour frapper nôtre ouïe ; il leur manquoit l'air que nos poumons ne pouvoient plus chaſſer : nôtre larynx n'avoit pas aſſez de force pour faire que la fente de la glotte donnât un ton ſenſible à notre voix mourante. Dans cette terrible détreſſe nous recourûmes au ſeul ſpécifique que la providence nous avoit laiſſé : nous bûmes une bonne gorgée d'eſprit de vin ; & de l'eau après, & dans le même moment nous appercûmes une grande

différence dans le mouvement de notre priſon. L'eau de vie que nous venions de boire retint poſitivement dans notre coeur les derniers esprits vitaux qui alloient nous abandonner. Nous regardions la caiſſe comme notre tombeau, dans lequel notre deſtinée nous avoit voulu voir enſevelis vivans : la ſeule nature nous faiſoit employer tout l'ouvrage qui dépendoit de nous pour nous conſerver quelques momens de plus. Nous comptions la meſure de notre vie attachée à la durée de ces liqueurs, & nous penſions déjà à l'épargne, d'autant plus que l'eau de vie nous envoyoit au cerveau des fumées, qui nous auroient totalement aſſoupis ſans l'eau avec laquelle nous en modérions l'effet.

Le tournoyement de la caiſſe étoit lent, mais régulier : nous ne ſavions pas pourquoi nous le déſirions plus rapide : nous ne parlions qu'avec grande difficulté, car l'aſthme ne diſcontinuoit pas : le canal qui envoyoit l'air aux poumons, s'étoit reſtraint au point qu'il nous falloit employer la force pour l'inſpirer, & pour l'expirer, & une ſueur générale inondoit tout notre corps. La lenteur de notre ſubmerſion augmentoit notre appréhenſion, comme s'il nous fût connu que nous dûſſions parcourir un long eſpace.

Un froid ſoudain, dont nous n'avions jamais eu une idée, nous ſurvint ; notre ſueur ceſſa tout d'un coup, & notre reſpiration devint moins difficile. Nos habits, qui étoient tous mouillés, dans trois ou quatre minutes gelèrent : nous reſtâmes tranſis, & incapables de nous mouvoir : nous crûmes que c'étoient les derniers ſymptômes de la mort.

Dans le même tems que nous ſouffrions toutes ces peines, le mouvement de la caiſſe devint libre comme ſi la fange fût devenue moins épaiſſe, & peu à peu ſon tournoiement devint violent & rapide, au point que nous fûmes obligés d'employer toute la force qui nous reſtoit pour nous tenir fermes avec nos dos contre les parois, tenant nos bras allongés, & nos mains collées & fermes réciproquement aux épaules l'un de l'autre : ſans cette précaution le bouleverſement nous auroit tellement ſecoué, que nous aurions rendu l'ame.

Nous étions dans cet état de ſouffrance, lorſque la caiſſe heurta avec violence un corps dur, mais qui apparemment dut céder à la force du choc en ſe briſant, puiſqu'après le choc nous voltigeâmes lentement cinq à ſix ſecondes, & nous nous trouvâmes immobiles ſuſpendus en l'air ſans toucher avec aucune

partie de nôtre corps nul endroit de la caiſſe. Ce fut une eſpèce d'extaſe qui ne dura que deux ſecondes ; mais elle fut réelle, & nous aurions crû que nous ſerions reſtés là pour l'éternité ſans un rare événement, que perſonne aſſurément n'a jamais pu ſe figurer.

Durant nôtre courte extaſe, la groſſe pierre d'aimant qui par hazard étoit ſous mes pieds, s'éleva d'elle-même avec rapidité en me donnant un grand coup au coude, & alla s'attacher à la caiſſe au-deſſus de nos têtes. Dans l'inſtant nôtre extaſe finit, nous nous trouvâmes peſans ſur nos têtes, & l'aimant retourna à nos pieds : nous reſtâmes fermes dans cette poſture les pieds en haut la tête en bas, & étonnés de voir nôtre maiſon toute entourée d'une lumière rouge. Nôtre poſture nous incommodant beaucoup, nous ramaſſâmes toutes nos forces pour nous remettre debout ſous l'aimant qui pour lors reſta au deſſus de ma tête, fort attaché au plomb par une attraction, dont nous ne fûmes pas long tems ſans en connoitre l'origine. Nous appercevions la couleur rouge de l'atmoſphere qui entouroit la caiſſe par dix de nos lunettes. Les deux ſous nos pieds, qui ne réfléchiſſoient rien, démontrèrent que nôtre caiſſe étoit debout ſur un endroit ſolide.

Mon empreſſement fut d' abord celui d' ouvrir un trou : mais quelle fut nôtre conſternation lorsque nous vimes une eau claire, & rouge entrer chez nous ! je remis vite la lunette dans le trou, mais non ſans avoir auparavant voulu gouter la ſaveur de cette eau extraordinaire : ma femme eut la même curioſité, nous la trouvâmes plus buvable que l' eau de la Tamiſe. Nous nous reſtaurâmes alors avec un peu d' eau de vie : tous ces mouvemens nous procurèrent des forces : nous nous ſentimes en état de réſiſter à la mort encore pour quelques momens. Nous la ſuppoſions cependant inévitable ; car nous devions être au fond d'une mer, ou de quelque rivière, où il n' y avoit pas d' apparence qu' on deſcendroit d' en haut pour nous en tirer.

Curieux de ſavoir quelle heure il étoit, je fus étonné de voir une heure moins douze minutes. Nous n' avions paſſé que deux heures & demie en ſouffrant des maux dans leſquels il nous ſembloit avoir paſſé au moins une journée. Il nous paroiſſoit devoir la vie aux deux paſſages de l' aimant : nous eſſayâmes de le détacher de l' endroit où il ſe tenoit attaché, mais nous nous fatiguâmes en vain.

Nous étions au fond d'un fleuve, qu'après nôtre délivrance nous reconnûmes de pierre dure comme le marbre. Parmi les plus savans *megamicres* nous n'en avons pas trouvé un seul qui eut su nous dire qu'on pouvoit supposer qu'au dessous de l'endroit où nous étions il auroit pu se trouver quelque conduit par lequel nous aurions pu pénétrer dans ce lieu. On n'y voyoit que des longues veines qui ne pouvoient jamais faire conjecturer qu'elles auroient pu être les marques d'une fracture, car elles n'indiquoient pas une connexion dérivée d'une ouverture qui se seroit renfermée. Il est cependant certain que nous ne nous serions jamais trouvés là, si ce fond ne se fût pas ouvert & refermé après par quelque force que nous ne pûmes jamais découvrir.

Après que nous bûmes un peu d'eau de vie, la nouveauté de nôtre situation nous releva le courage. Nous nous trouvions autorisés à nous flatter que la providence éternelle trouveroit le moyen de nous tirer de là. Après qu'elle nous avoit préservés de tant de dangers, celui où nous étions ne nous paroissoit pas insurmontable. C'est ainsi que tous les *pejora passi* pensent. Mais si la Fortune vouloit nous être favorable elle devoit

ſe hâter ; puiſque nous n'étions pas en état de réſiſter encore long tems. Si la caiſſe eut été un peu moins grande nous ſerions péris. N'ayant pas la force de nous ſoutenir ſur nos jambes, nous nous tenions accroupis. Nous étions dans une eſpèce d'agonie, lorſque nous vîmes deux êtres de couleur rouge tous nuds faire trois ou quatre fois le tour de la caiſſe. Ils s'en approchèrent, la conſidérèrent avec attention, & touchèrent les verres de nos lunettes. Nous ne nous ſerions pas étonnés ſi c'eut été des poiſſons ; mais nôtre ſurpriſe fut extrême en voyant des petites créatures très peu différentes de nous qui nous ſembloient mâles ; quoiqu'à la forme de leur gorge elles nous parûſſent femelles : elles avoient au deſſus des yeux juſqu'aux oreilles une eſpèce de chapeau rabattu ſur le front. Ces deux êtres ſe parlèrent par ſignes, & s'en allèrent ; mais ils retournèrent dix minutes après accompagnés de pluſieurs autres faits comme eux en tout point, mais différens dans leur couleur. Ils n'étoient ni plus grands ni plus petits d'une coudée. Les examens ſur notre caiſſe furent renouvellés. Pour intéreſſer d'avantage leur curioſité nous retirâmes dedans la moitié de nos lunettes, que nous repouſſâmes d'abord. Ils partirent

tous. Ces allées, & venues nous paroiſſoient de bon augure.

En moins d'un quart d'heure nous nous vimes environnés d'une quantité étonnante de ces êtres de toutes les couleurs hormis blancs, & noirs, la plus grande partie étoit tachetée, & les rouges, comme les premiers que nous avions vu, étoient les plus rares. Les proportions dans leur petit corps étoient égales aux notres, & leur figure étoit fort jolie : leur âge nous paroiſſoit celui de dix à douze ans, malgrè leur taille qui étoit celle d'un enfant à la mamelle : leur chevelure étoit courte, & ronde, crèpue, & friſée, variante en couleurs comme leur peau ; mais celle des rouges étoit d'un verd clair très agréable à la vue : au deſſus des cils ils avoient tous en demi-cercle la coëffe, dont je vous ai parlé, dont la plus grande largeur au milieu du bord du cercle étoit de deux pouces : elle alloit ſe terminer à leurs oreilles diminuant toujours en largeur : nous ſûmes après qu'elle leur étoit naturelle. C'étoit un cartilage un peu plus réſiſtent que celui de nos oreilles : il formoit une courbe moitié d'une ellipſique ovale.

Ces gentilles perſonnes nageoient comme de vrais poiſſons, & n'avoient pas beſoin pour

cela d'avoir ni queue, ni nageoires : elles brandiſſoient leurs menottes, gambilloient, fretilloient avec tant de facilité que l'eau paroiſſoit leur vrai élément : nous en avions grande peur. Nous obſervâmes l'étonnement avec lequel deux rouges faiſoient attention au mouvement des mains d'un de ceux, qui nous avoient vu les premiers : en leur parlant par des geſtes ils touchoient le bout de nos lunettes. Devinant alors le ſujet de leur diſcours nous les retirâmes, & les repouſſâmes, & à la vue de cette merveille ils jugèrent ou que la caiſſe devoit être un énorme animal, ou qu'elle devoit contenir des créatures vivantes. Les geſtes avec lesquels ils expliquoient leurs penſées étoient ſi rapides, & variés que nous jugeâmes que dans l'impoſſibilité de parler dans l'eau, c'étoit le langage qui leur étoit propre. Deux rouges s'avancèrent pour voir ce mouvement, & s'arrêtèrent pour le conſidérer : nous les crûmes ſupérieurs à tous les autres par leur maintien, & par la promptitude avec laquelle on leur faiſoit place. Ils établirent, comme j'ai ſu après, que la caiſſe devoit être habitée, & ſortie prodigieuſement, on ne ſavoit pas comment, de la matière immenſe. La choſe fut jugée de grande importance, & digne de la plus grande atten-

tion. La matière immenſe, ſelon les *mégamicres*, eſt l'univers qui doit être un bourbier épais, & infini, dont le centre eſt par tout, & la périphérie nulle part. Selon leur ſyſtème leur monde unique s'eſt toujours promené dans l'univers fangeux, & ſe promenera toujours, mais irregulièrement, car malgrè ſon polds il ne peut graviter avec une direction préciſe ſur aucun centre. Lorsque les deux rouges partirent, tous les autres les ſuivirent: ils devoient être plus de dix mille. Je remarquai que les deux rouges avant que de partir s'arrêtèrent ſur ce que j'appellerai le toit de nôtre caiſſe, examinant, & touchant le verre des deux lunettes, & leurs chaſſis, faiſant dans le même tems pluſieurs geſtes. Comme nôtre conſervation a dépendu du raiſonnement qu'ils firent, & que j'ai ſu lorsque j'ai apris leur langue, il faut que je vous en informe actuellement.

S'étant déterminés à croire que la caiſſe devoit contenir une ou pluſieurs créatures vivantes, ils ſuppoſèrent qu'en nous procurant la facilité de parler nous leur aurions communiqué nos beſoins, & les aurions informés par quel événement nous nous trouvions là, & qui nous étions. Après ce raiſonnement ſage, humain, & naturel à leur

curioſité, ils prirent une réſolution à laquelle nous dûmes la vie. Nous languiſſions, nous fondions en ſueur, & poſitivement nous ne pouvions plus reſpirer.

Quelques momens après, nous vimes deux de ces petites créatures tomber du haut ſur le toit de la caiſſe, accompagnées d'une bande qui fretilloit à l'entour de nous. Un des deux tenoit dans ſa main le bout d'une corde, qui nous paroiſſoit corde, mais qui ne l'étoit pas: elle n'étoit pas plus groſſe qu'une canne ordinaire, & quant à ſa longueur nous jugeâmes qu'elle devoit monter plus haut que, la ſurface de l'eau, puisque nous la perdions de vue. Le compagnon de celui qui tenoit cette prétendue corde avoit entre ſes mains une boëte carrée, où il y avoit un couteau, un marteau, & pluſieurs autres outils.

Celui qui tenoit le bout de la corde ſe mit à travailler à une des lunettes du toit: un quart d'heure après, cette lunette ne nous donna plus aucune clarté. Nous ne conçumes rien à ce manège; mais nous vimes par l'autre lunette ces deux petits hommes s'éloigner de nous perpendiculairement, tenant toujours dans leur courſe aſcenſionelle la corde. Rien ne fut plus naturel que nôtre réſolution de tirer la lunette dedans déjà in-

capable de nous donner plus aucune lumière. Après donc avoir tiré hors de l'écrou toute la lunette, nous tirâmes dedans trois empans de corde auſſi, & nous en aurions tiré d'avantage, ſi en devenant plus groſſe elle eût pu entrer. Nous ſuppoſâmes que le deſſein de ces petites têtes d'hommes étoit celui de nous tirer en haut, mais en conſidérant la peſanteur de la caiſſe, & le moyen, nous jugeâmes la choſe impoſſible; & encore nous étions ſûrs de ne pas pouvoir réſiſter à la mort pour tout le tems néceſſaire à tirer ſur l'eau la caiſſe. Dans la triſteſſe de ce raiſonnement je me déterminai à détacher la corde de la lunette; mais je la trouvai ſi fort collée au chaſſis, que je n'eus pas la force de la détacher. Ils s'étoient ſervis d'une gomme reſſemblante à nos maſtics, qu'on tire dans ce monde-là des lentisques qui y abondent. Je tirai de l'étui de chirurgie un couteau, & je coupai la corde. Nous fumes étonnés de trouver que ce n'étoit pas une corde, mais une eſpèce de boyau dur, & vuide: c'étoit un vrai canal.

Mais quelle joie, quelle allégreſſe, quelles larmes de conſolation que nous avons verſées, lorsque ſenſiblement nous ſentimes au bout de cette pompe un vent rétroactif,

qui n'eût besoin que d'une minute pour purger du mauvais air notre petite atmosphère, pour nous donner une libre respiration, pour nous rendre nos forces, pour nous assurer que nous ne péririons plus, que nous sortirions delà, que nous pourrions aussi nous trouver heureux, & contens ! Nous n'eûmes pas besoin de vertu pour adresser nôtre reconnoissance au Toutpuissant, car ce qui venoit de nous arriver nous paroissoit miracle. Nous ne pouvions pas concevoir comment ces gens là qui n'avoient pas besoin d'air dans l'eau, où ils étoient aussi bien que des poissons, eussent pu deviner le besoin extrême que nous en avions, car nous ne pensâmes pas qu'ils eussent fait cela seulement à dessein de nous procurer le moyen de leur parler en faisant passer notre voix par ce canal.

Nous entendîmes alors une espèce de chant qui sortoit du boyau, & nous en approchâmes le bout à nos oreilles. Nous ouïmes à plusieurs répriſes des agréables préludes ressemblans au ramage des serins, ou des rossignols ; mais nous ne comprenions pas ce que cela vouloit signifier. Nous ne savions que faire de musique.

Nos libérateurs retournoient ſouvent du haut, venoient ſur la caiſſe, puis s' élevoient pour nous faire comprendre leur deſſein ; mais c' étoit inutile. Nous n' avons pas penſé un ſeul moment à faire paſſer par la pompe à leurs oreilles un diſcours anglois, car c' eut été une folle préſomption que celle de ſuppoſer que ces créatures entendroient nôtre langue. Mais puiſqu' il s' agiſſoit de muſique ma ſoeur qui avoit la voix fort douce, fredonna pluſieurs fois à la bouche de la poupe, mais perſonne ne répondit, & quatre heures ſe paſſèrent ſans qu' il nous arrivât aucune autre nouveauté. Nous bûmes de l' eau de vie, & toute l' eau naturelle que nous avions. La rouge de la rivière ne pouvoit plus nous manquer.

Nous vimes enfin une quantité de monde qui deſcendoit vers nous. Pluſieurs tenoient à la main des machines, dont nous ne pouvions pas deviner l' uſage qu' ils vouloient en faire. Ils s' aſſemblèrent à l' entour de la caiſſe attentifs aux geſtes de deux jaunes, qui avoient l' air de donner des ordres. Les ſubalternes qui comprenoient à merveille toute la pantomime, commencèrent à faire des trous aux deux faces oppoſées de la caiſſe, qui devoient être vis-à-vis des deux bords de l

rivière. Ils ſe ſervirent à merveille de pluſieurs petits trépans avec lesquels ils firent un quinconce de cinquante trous à chaque côté en cinq lignes. Ces trous avoient quatre pouces de longueur dans une obliquité de direction qui alloit du bas en haut. Ils y fichèrent d'abord des clouds de la même longueur, qui avoient un anneau à la tête, & ils adaptèrent à chaqu' anneau un bout de corde forte, & mince; & cent de ces perſonnes, chacune avec la corde à la main nagèrent vers le haut de la rivière cinquante à droite, & cinquante à gauche. Figurez-vous, milords, nôtre joie lorsque nous devinâmes ce qu'ils alloient faire.

Nous fûmes après, qu'arrivés à terre ils adaptèrent leurs cordes à des grues, qu' ils avoient placées aux deux rives oppoſées, qu'ils firent tourner en même tems ſi adroitement, que ſans jamais perdre nôtre équilibre nous nous vimes à fleur d'eau deux heures après le commencement de cet ingénieux ouvrage. La profondeur du fleuve étoit de cent toiſes.

Ce qui nous frappa d'abord fut un rayon du Soleil, qui entra par la lunette que nous avions au deſſus de nos têtes, que je retirai d'abord de l'écrou: je pouſſai auſſi la pompe

hors de l'autre; car nous n'en avions plus beſoin. La perpendicularité parfaite de ce rayon me démontra que dans ce moment-là, & dans cette région où Dieu nous avoit envoyés il étoit préciſément midi. Nous obſervâmes que le rayon ne laiſſoit aucune ombre à l'entour d'une lorgnette que je mis debout ſur ma main. Je dis donc à ma ſoeur que nous étions dans la zone torride au premier degré de latitude, je ne pouvois pas ſavoir dans quel hémiſphére. Dans cette idée nous contemplâmes encore un grand coup de la providence divine; qui nous avoit envoyés dans le fond de cette rivière poſitivement à la pointe du jour: nous ſerions morts ſi nous fuſſions tombés là dans le commencement de la nuit. Après avoir remercié Dieu de tant de bienfaits nous mimes nos montres à midi précis. Il y avoit huit heures préciſes que nous avions quitté le Maelſtraud, où alors devoit commencer la nuit. En calculant les climats d'heures je vis que je ne pouvois faire que des conjectures haſardées ou fauſſes. Calculs inutiles, car nous étions dans l'intérieur du même globe, que nous penſions avoir traverſé en fendant les airs avec toute la viteſſe dont nôtre caiſſe étoit ſuſceptible.

La caiſſe étant parvenue plus éminente de la ſurface de l'eau jusqu'à ſa moitié, les forces extérieures ne purent plus rien ſur elle. La plaine n'étoit ſuperieure à la ſurface des eaux que de deux coudées, & plus que la moitié des cordes étoient devenues paralléles. Nous ôtâmes hors des écrous toutes les lunettes, qui n'étoient plus dans l'eau, & la vüe du beau païs fut le premier objet qui intéreſſa nos regards. Nous ne vîmes, il eſt vrai, qu'une très vaſte plaine en deçà, & au delà de la rivière, un terrein immenſe tapiſſé de courtes herbes de pluſieurs couleurs, pluſieurs bouquets de petits arbres à différentes diſtances, quelques petites baraques, & pas un ſeul beau bâtiment, & cependant, quoi qu'uniforme, cette vüe nous parut très belle: l'aſpect même de l'atmoſphère couleur de roſe pâle nous fit plaiſir: l'acouſmate délicieux que nous entendions, & qu'il nous ſembloit ne procéder que de l'air, nous fit croire pour un moment être deſcendus dans le jardin voluptueux où Dieu porta Adam d'abord qu'il l'eût créé, appellé le paradis terreſtre: nos larmes de joie redoubloient, & nous ne parlions pas parceque nous ſentions trop: l'excés du ſentiment prive de la faculté de l'expliquer: l'hommage que notre

ſilence rendoit au Toutpuiſſant étoit parfait, car il ne pouvoit pas être plus grand. S' il eut été poſſible que quelqu' audacieux fût venu alors nous dire que nous ne devions la vie qu' à des combinaiſons produites par le pur haſard, je crois que nous aurions ramaſſé toutes nos forces pour lui arracher le coeur. Nous nous tenions poſitivement pour ſûrs, que ces petits êtres après avoir tant fait trouveroient le moyen de nous tirer dehors: nôtre certitude étoit fondée ſur la curioſité qu' ils devoient avoir. Un peuple inombrable couvroit les plaines à droite & à gauche de la rivière: ils étoient tous nuds: ma ſoeur diſoit que ce ne pouvoit être que des anges. Ils ne parloient plus par geſtes; leur langue étoit un véritable chant, malgré qu' elle ne fût ſujete à aucune régle de muſique: elle étoit harmonieuſe, & reſſembloit au ramage d' oiſeaux de pluſieurs eſpèces.

Nous vimes arriver pres de nous huit à dix petits bâteaux chargés de douves tant grandes que petites jointes enſemble à deux, à quatre, à ſix par des branches d' oſier ou d' autre plante qui lui reſſembloit. Les gentils bâteliers, tous nageurs par nature, ſe jettèrent à l' eau, déchargèrent les douves, en firent paſſer pluſieurs ſous la caiſſe, & les joigni-

rent ſi bien en liant des petites à des plus grandes, plus ou moins courbes, & à la poupe & à la proue, qu' en moins d' une heure ils formèrent une barque d' excellente ſimétrie proportionnée à la grandeur de la caiſſe, & à ſa peſanteur, & dont les bords étoient à niveau de ſa hauteur. Une pompe bien adaptée vuida la barque de toute l' eau, & tous les clouds qui tenoient les cordes aux grues furent ôtés. Ils avoient ſi bien pris leurs meſures, que la barque avoit encore ſon bord un pied plus haut que la ſurface du fleuve. Douze rameurs la pouſſèrent dans un baſſin qui n' étoit pas bien éloigné, où ils la trainèrent à terre, & jusqu' au milieu de la place. Là ils delièrent vite toutes les douves, de façon que la caiſſe reſta de bout ſur les ſeules trois qui faiſoient le fond de la barque : le baſſin formoit un cercle de deux cent ſeptante degrés : tout le bord qui l' environnoit d' un bout à l' autre de l'embouchure, large un quart de ſon périmêtre, étoit occupé par des bâteaux, dont pluſieurs étoient fort élégans.

Nôtre coeur trembloit en attendant la fin de nôtre aventure. Nous penſâmes un moment s' il nous convenoit de parler, mais nous nous déterminâmes au ſilence : nous

craignîmes d'épouvanter nos libérateurs, & de les mettre tous en fuite. Ce qui nous ſurprenoit, & mettoit aux champs nôtre raiſon étoit le Soleil qui dardoit ſur nous ſes rayons toujours dans la même poſition. Quelques minutes après que nous fûmes délivrés de la barque, qui nous empêchoit de jouir par les trous de nos lunettes de la vue des ſuperbes campagnes, nous vîmes tout le monde qui nous environnoit s'en aller; & nous obſervâmes qu'un grand nombre de peuple s'avançoit vers nous à pas lents, & en bon ordre. Ils étoient tous nuds, hormis deux qui étoient à leur tête; que nous jugeâmes maitres de tous les autres par les honneurs qu'on leur faiſoit, par un manteau très blanc qui les couvroit juſqu'aux talons deſcendant de leurs épaules, & ouvert par devant, & par l'exomide blanche qui leur ceignoit le ventre depuis le deſſous de la gorge juſqu'au haut des hanches. Ces deux perſonnages étoient rouges.

Ils s'approchèrent de la caiſſe, & l'examinèrent avec grande attention, & principalement les écroux des lunettes. A un chant très gracieux qui ſortit du gozier d'un d'eux, huit bigarrés s'avancèrent vers la caiſſe, & s'unirent en cercle en paſſant leurs bras der-

rière le dos du voiſin : ſix montèrent très leſtement ſur les épaules de ces huit, trois ſur les épaules des ſix, deux ſur les trois, & un ſur les deux, & ſur celui-ci monta le perſonnage au manteau blanc qui avoit parlé, & qui ſe plaça ſur le toit de nôtre caiſſe. Il ne lui falloit pas moins d'étages d'hommes pour parvenir ſi haut, puisque la caiſſe, qui dedans avoit ſix pieds de longueur, en avoit ſept par dehors. Après lui, ſon compagnon en fit autant, & tous les deux couchés ſur le ventre mirent leurs yeux aux trous. Nous remarquâmes qu'ils ſe retirèrent d'abord ſe bouchant le nez, & nous entendimes ſortir d'eux une voix plaintive. Nous fûmes une année après qu'ils dirent *oh quelle puanteur!* Nous vimes alors ſix domeſtiques bigarrés courir deux à droite, deux à gauche, & deux entrer ſous terre non loin de là : ſur ces entrefaites nous entendimes des charmantes chanſons à une, à deux, à quatre voix, & un choeur général dont la mélodie étoit divine.

Les deux qui étoient entrés ſous terre retournèrent d'abord portant deux paniers, qu'ils élevèrent ſur des perches, & les préſentèrent à leurs maitres. Ces paniers étoient pleins d'herbes, & de fleurs, dont ils prirent une partie, & les firent entrer dans la caiſſe par

les trous. Ces odeurs très délicates, & telles que perſonne ici ne peut en avoir aucune idée, nous rafraichirent, & nous guérirent ſur le champ d'un très grand mal d'eſtomac, qui nous faiſoit beaucoup ſouffrir. Nous ſentimes qu'elles étoient nourriſantes, puiſque peu de tems après nous nous trouvâmes moins foibles. Nous voulûmes eſſayer le gout de ces herbes, mais nous les crachâmes d'abord ayant trouvé leur amertume rebutante.

Pendant que les maitres ſe tenoient toujours devant la caiſſe, raiſonnant avec ceux qui compoſoient leur cour, nous vimes de retour les quatre qui étoient partis une demi-heure auparavant, ſuivis de cinq à ſix cent qui trainoient ſoixante & dix chariots, dont chacun contenoit huit pieds cubes de chaux en roſette : ils l'amoncelèrent, & ils formèrent un puit carré, dont les quatre faces étoient à deux pieds de diſtance de la caiſſe qui étoit au milieu. Avant qu'ils élevâſſent ce puit jusqu'à nous faire perdre le plaiſir de voir ce qui ſe paſſoit entre eux, nous vimes une troupe plus nombreuſe que la première s'avancer vers nous en portant ſur les épaules deux à deux quatre cent baquets paſſés d'une barre, pleins d'une liqueur rouge, que nous ne prîmes pas pour de l'eau, puisque

ſon onde étoit celle d'une matière moins fluide. Le puit en moins de deux heures fut élevé au niveau du haut de notre caiſſe, & nous ne vimes plus rien, car quatre mégamicres deſcendirent du haut des quatre faces du puit, tenant des couteaux, & des pieux de bois avec leſquels ils bouchèrent bien vite tous les trous de la caiſſe, hors ceux qui étoient au deſſus de nos têtes, qui étoient néceſſaires à notre reſpiration.

Deux, ou trois minutes après, nous ouïmes à l'entour de nous un bruit ſoinbre interrompu à chaque moment par un petit intervalle : il dura une heure. Après nous n'entendimes plus rien, & nous reſtâmes iſolés & entourés du plus profond ſilence. Figurez-vous, milords, notre ſurpriſe, & la cruauté de notre incertitude, lorsque nous vimes paſſer une heure, deux, quatre, huit, ſeize, vingt ſans rien ſavoir, ſans voir, ni entendre perſonne. L'impatience, l'ennui, le beſoin de nourriture, & le déſeſpoir enfinétoient tous des bourreaux, qui nous déchiroient l'ame.

Un abandon total ne devoit pas nous paroitre vraiſemblable ; mais le vraiſemblable s'évanouit à l'aſpect du réel, qui y eſt contraire. Nous nous trouvions effectivement abandonnés, & pour toujours, car, ſi non pour

toujours, pourquoi nous auroit-on laiſſé là ſi long-tems ? Pourquoi avoit-on bouché les trous de nos lorgnettes? Nous crûmes qu'ils ne laiſſèrent ouverts les deux trous ſupérieurs que pour les avoir oubliés, Mais en quoi, & pourquoi nous avoient-ils ſubmergès, s'il étoit vrai; comme nous le ſuppoſions, qu' ils euſſent rempli le puit de la liqueur rouge que nous avions vu ? S' ils euſſent eu envie de nous tirer hors de la caiſſe, ne pouvoient-ils pas la mettre en morceaux à coups de hache ? Ils ne l'ont pas fait, parceque nous leur avons fait peur, & parcequ'ils ont appréhendé que notre puanteur ne leur portât la peſte : ils n' ont fait ce puit que pour s'en garantir moyennant la liqueur, dont ils l' ont comblé, qui en même tems qu' elle avoit la propriété de nous détruire avec la caiſſe, pouvoit auſſi avoir celle d' en être un préſervatif. C' eſt ainſi qu' ingénieux nous tâchions de nous priver de tout motif d' eſpoir. Le raiſonnement qui cherche la certitude, même d' un malheur, n' augmente pas l' affliction, puisque rien en pareil cas n'eſt plus cruel que le doute. La réſiſtence de l' esprit contre l' évidence d' un malheur inévitable eſt plus ſouvent un effet de la foibleſſe du coeur que de la force de la raiſon.

Nous formions auſſi des conjectures favorables à nos déſirs, & qui nous laiſſoient une lueur d'eſpoir. Ce peuple, diſions-nous, doit aſſurément avoir une religion, & des prêtres: ils peuvent être allés les conſulter. Tout ce tems peut leur être néceſſaire pour demander, & apreindre la volonté de leur Dieu, de quelqu'oracle, & pour ſavoir ce qu'il leur convenoit de faire dans la conjoncture préſente, dans l'apparition d'une caiſſe de plomb grande comme une maiſon, dans laquelle leurs maîtres nous avoient vus, & auxquels nous devons avoir parus deux terribles monſtres. Cette apparition devoit avoir étonné tous leurs philoſophes, & donné grande matière de ſophiſtiquer aux têtes fantaſtiques de leurs théologiens, dont ils ne devoient pas manquer. La curioſité l'emportera ſur tous les raiſonnemens, & on nous tirera d'ici, diſions-nous, & il nous ſembloit n'avoir pas beſoin d'en demander d'avantage.

Au bout de vingt ou trente heures que la conſtance du rayon perpendiculaire ſur nos têtes nous avoit aſſuré que le jour étoit dans ce pais-là fixe & permanent, il n'étoit plus queſtion dans mon eſprit ni de zone torride ni d'antiſciens, ou périſciens, ni d'avoir traverſé par le plus court chemin le globe en

tout, ou en partie. Je fus assez fort en physique pour me former un système sur le champ accommodé à mon ignorance, comme les plus grands philosophes ont toujours fait. Je dis à ma soeur, que nous étions dans le noyau de notre terre, & que nous étions les premiers qui y eussent pénétré. Que de merveilles nous allions voir, si nous pouvions sortir de là! Nous étions à portée de devenir les plus savans de tous les mortels de notre espèce: mais si après avoir beaucoup appris, nous ne devenions pas en état d'aller répandre notre science dans notre monde natal, & si nous n'eussions pas pu retourner sur nos pas pour éclairer par nos lumières nos curieux égaux, qu'aurions-nous fait de notre science? Tout auroit dû mourir avec nous. A ce discours ma soeur avec son bon sens me dit, que la crainte que j'avois de ne pas devenir en état d'étaler mes connoissances en Angleterre ne procédoit que de la vanité: que l'homme devoit être content, & très satisfait de savoir la vérité pour en tirer parti lui même sans aucunement se soucier de tout le reste du genre humain porté par nature à se rendre aux mensonges de l'imagination plus qu'aux démonstrations des sages, & à préférer toujours son propre a-

vis dénué de fondement réel à celui d'autrui fortifié par l'expérience. La ſageſſe de ce raiſonnement me fit taire ; mais l'homme n'eſt pas le maitre de ſe régler ainſi. Il ne nous ſemble ſavoir quelque choſe, & en être certains, que lorsque nous avons convaincu de ſa vérité tous ceux par leſquels nous pouvons parvenir à nous faire écouter. Si nous ſommes faits comme cela, qui pourra ſe flatter de réuſſir à nous faire changer de nature ? L'erreur, l'abus, & le préjugé ſont les maitres du monde, & ſi on réuſſiſſoit à le délivrer du deſpotiſme de ces tyrans, tout ſeroit perdu, ou iroit plus mal, car tout ce qui eſt eſt bien autant que cela eſt poſſible ; ou pour le moins eſt ce qu'il nous faut.

Au bout de vingt quatre heures notre fortune changea de face. Diſpoſez-vous, milords, à entendre demain des faits dont tout le monde ignore la réalité, qui auront droit de vous ſurprendre, & que vous ne pouvez apprendre que de nous.

Fin de la première journée.

SECONDE JOURNEE.

Les ſecrétaires du comte de Bridgend avoient copié en caractère, que tout le monde pouvoit lire, ce que, ſelon l'ordre de leur maître, ils avoient écrit en abrégé ; & milord avoit eu tout le tems de relire tout ce qu'il avoit déjà entendu, & de faire des réflexions ſur l'intéreſſante hiſtoire d'Edouard. Il leur avoit auſſi donné ordre d'écrire, faiſant ſemblant de travailler à un autre ouvrage ; les diſcours que la compagnie tenoit avant que de ſe mettre à table, & à table auſſi. Moyennant cela nous poſſédons cette hiſtoire avec les dialogues de la belle aſſemblée, qui ne ſont ni indifférens, ni étrangers au ſujet. Le comte étoit ravi d'aiſe, & impatient d'entendre la ſuite d'un fait ſi ſurprenant ; il entra à midi dans la même ſale où il trouva toute la compagnie qui l'attendoit. Après les complimens d'uſage, c'eſt ainſi qu'il adreſſa la parole à Eliſabeth.

M. Bridgend.

J'ai paſſé toute la nuit, madame Eliſabeth, en votre compagnie dans votre fatale caiſſe : il me tarde de vous voir dehors.

Miladi.

Tout ce que votre frère nous a dit hier eſt étonnant, & n'eſt pas à la portée de tout le monde, car il ſemble impoſſible que vous ayez pu réſiſter à tant de ſouffrances, & malgrè que la moindre partie d'air ne pouvoit ni entrer, ni ſortir de la caiſſe où vous étiez enfermés.

Eliſabeth.

Si la caiſſe, miladi, n'eut pas été parfaitement cloſe nous ſerions morts, car c'eut été l'eau qui y ſeroit entrée. Nous avons eu bien ſouvent la mort devant nos yeux, mais à l'extrémité Dieu ne nous a jamais abandonné.

M. Howard.

Vous devez la vie à quelque choſe, que quelque fort habile phyſicien pourra peut être deviner, mais que je ne ſuis pas en état de comprendre.

M. Burghlei.

Ni moi,

Eliſabeth.

Nous voilà cependant.

Miladi Rutgland.

La caiſſe vuide contenoit quatre cent trente deux demi pieds d'air cubes, cela s'entend ; mais je penſe qu'il faut en rabattre au moins quarante qu'eux mêmes occupoient.

M. Dunſpili.

Il reſteroit encore trois cent quatre vingt douze empans cubes d'air, qui, ſelon moi, ne ſuffiſent pas à la reſpiration de deux hommes pour une ſeule demi heure.

Duc de Brecnok.

Cela dépend, je crois, de la conformation intérieure des corps vivans ; & c'eſt ce que nous ne pouvons pas ſavoir, car nous ignorons la grandeur, & la force du thorax, & des poumons de Monſieur, & de Madame.

M. Chepſtow.

Le duc dit fort bien ; mais cette différence ne pourroit être que tout au plus du double, ainſi la difficulté ſubſiſteroit encore, car ils ont vécu des heures ſans avoir pu ouvrir aucun trou.

Duc de Brecnok.

Jamais plus d'une heure. Il faut auſſi calculer la force de la boiſſon, & la grande transpiration cauſée par la ſueur.

M. Chepſtow.

Quand on ſue on tranſpire moins.

Duc de Brecnok.

J' en conviens; mais enfin une pareille mort ne peut pas être ſubite, à moins que l' endroit fermé ne ſoit environné d'un grand feu. Dans l'air enflammé, par exemple, ils auroient certainement ſuccombé s' ils euſſent tenu les écroux fermés.

Miladi.

Je veux écrire ce ſoir au vicomte de S. Alban: je me remettrai volontiers à ſon jugement.

Miladi Rutgland.

Il nous dira ſon avis; mais nous ne nous y ſoumettrons que dans le cas qu' il décide le fait poſſible, car nous en ſommes ſûrs.

M. Bridgend.

Pour moi je vous jure ſur mon honneur que je n' en ai pas beſoin, car les deux créatures que je vois ici me rendent aſſez certain de la réalité de ce fait; & ſi M. de Verulame fût d' un avis différent, je crois qu' en grace de l' expérience il devroit en changer.

M. Howard.

C'eſt ainſi que je penſe. Je ſuis cependant bien ſûr que M. Edouard ne s' offen-

ſe pas du déſir que nous avons d'être convaincus de la poſſibilité de la choſe.

Edouard.

Pour moi, milord, je puis vous dire que la ſcience de tous ceux qui me nieront la poſſibilité du fait, me fera pitié. D'ailleurs je laiſſe tout le monde maitre de croire ce qu'il veut.

M. Burghlei.

Mais voilà un excellent expédient pour nous tirer de doute; car je vous avoue que ſur une affaire pareille je me ſens nouveau, & je ne parierois ni pour ni contre. Il faut trouver quelqu'un qui ait la complaiſance de ſe laiſſer enfermer dans un contenant ſemblable, & d'y reſter ſans air autant que ces aimables voyageurs y reſtèrent.

M. Bridgend.

Cela eſt fou; mais il faut tâcher d'engager le roi à demander à ſon banc les deux premiers coupables condamnés à mort, & on pourra en faire l'épreuve ſur eux: & les coupables y conſentiront, car on les aſſurera de leur grace s'ils rèſiſtent.

Miladi.

Il faut intèreſſer à l'expérience notre ami de Verulame, & la choſe ſe fera.

M. Bridgend.

Il faut auſſi, ma chère femme, que tu lui demandes la raiſon de cette ſingulière extaſe, qui ſans la ſecouſſe cauſée par l'aimant auroit été, ſelon M. Edouard, perpétuelle.

M. Dunspili.

Il n'eſt pas néceſſaire, mon cher ami, d'incommoder pour cela le chancelier, car il eſt clair que la caiſſe ne pouvoit paſſer d'une gravitation à une autre toute oppoſée, ſans toucher au point où les deux forces répulſives ſe rencontroient; & où devoit ſe trouver le parfait équilibre, qui ne devoit ſe vérifier que dans un très petit eſpace. La caiſſe y étant parvenue, ce qu'elle contenoit devoit ſuivre la même loi, & ne pouvoit plus peſer ſur aucune de ces parties: & voilà la raiſon de ce que vous appellez extaſe, & qui n'eſt pas extaſe. Le choc de l'aimant a dû détruire l'immobilité de la caiſſe, quand même il eut été fort léger, quand il n'eut eu dans la production de ſa force que la valeur d'une once, car l'équilibre devoit, & ne pouvoit être que parfait. D'abord que la caiſſe ſe trouva ſortie du point, elle dut briſer le corps ſolide qui la touchoit apparemment, & qui faiſoit le fond de la rivière rouge, & qui étoit le vrai confin des deux

gravitations : & voilà la caiſſe obligée dans le même inſtant, par une force invincible de la nature, à peſer du côté oppoſé. Leur bonheur fut décidé par le haſard, qui leur fit trouver un fond ſolide d'une rivière, d'où nos véritables antipodes purent les pêcher, & qu'ils l'aient fait ſans perte de tems.

Miladi Rutglaid.

Ces raiſons n'ont pas pour baſe un ſyſtème d'imagination, mais la vérité de la nature. Il eſt même clair que ce corps ſolide heurté de ce côté là devoit ſe briſer, quand même il eut été dur comme le diamant, car ſa réſiſtence ne pouvoit pas ſe vérifier du côté où la caiſſe en ſortant d'équilibre l'a entaînée, puiſqu'elle formoit poſitivement les bornes extrêmes de la réſiſtence contraire. De là vient la réunion inſtantanée, & forcée de toutes les parties du corps ſolide, que la caiſſe dut briſer pour ſe frayer un paſſage : & de là auſſi doit venir la très forte réſiſtence de ce même corps ſolide du côté oppoſé. Ce même corps réſiſtant à toute percuſſion du côté du monde des mégamicres, doit être très fragile deſſous. Je ne m'étonne pas ſi ceux qui ont examiné l'endroit où ils trouvèrent la caiſſe, n'y virent que des veines, & nulle marque de fractions ; les parties parfai-

tement réunies ne pouvoient pas en laiſſer voir. Ce doit être tout comme une quantité de merçure dans une taſſe à caffé que vous verſeriez ſur une table, qui s'éparpilleroit çà & là en mille globules, & qui ramaſſé retourneroit dans l'inſtant dans ſon preinier état. Je crois qu'un corps ſolide placé aux confins d'une attraction centrale doit être ſujet du côté oppoſé á pluſieurs loix des fluides. Je dois auſſi vous dire ce que je ſens ſur l'extaſe de M. Edouard, & de ſa ſoeur. J'en ſuis ſi convaincue, que j'ajoute que non ſeulement ſans le choc de l'aimant ils n'en ſeroient jamais ſortis, mais qu'ils n'auroient jamais pu mourir, car toutes leurs facultés animales dúrent ſe trouver dans les mêmes deux ſecondes auſſi immobiles que la caiſſe, & que leurs corps : & il eſt certain que ſans aucun mouvement tout corps doit être impaſſible. Je n'oſe pas décider ſi la faculté cogitative leur ſeroit reſtée, mais je ſerois tentée de dire que non, car je ne comprens pas comment la penſée puiſſe ſe vérifier ſans un mouvement quelconque.

Eliſabeth.

Permettez, miladi, que je vous faſſe mon compliment. Tout ce que vous venez

de dire, fut dit à mon frère par le roi du Quatre vingt dix un jour qu'ils parlèrent de l'entrée de notre caisse dans leur monde.

Miladi Rutgland.

Je suis charmée, ma chère amie, d'avoir dans mon système des compagnons quelque part. Mais je voudrois savoir, mon cher Dunspily, pourquoi, & comment vous pouvez appeller les mégamicres nos véritables antipodes? Pourquoi ne les appellez-vous pas plutot les seconds, tout comme nous sommes tels relativement à eux?

M. Howard.

Vous avez raison, savante ladi, & votre cousin s'est trompé. Mais à ce propos il faut que je vous dise que le comte de Surrey mon grand oncle se trompoit avec tout le monde, dans l'opinion où il étoit sur la figure de la terre qu'il croyoit allongée aux poles. La terre tout au contraire doit être applatie, & on travaille actuellement à la démonstration de cette belle découverte. Je suis bien content quand je pense, que le monde aura obligation de cette importante connoissance à un anglois. Je voudrois savoir si l'espace intérieur a aux deux extrémités quelqu'applatissement.

Edouard.

Rien, milord, n'eſt ſi bien démontré chez les mégamicres que la parfaite rotondité de leur globe dans toute l'étendue de ſa concavité également habitée par tout. Les mégamicres ſont à coup ſûr nos vrais antipodes, car nous ne ſommes pas certains que près de la nouvelle Zélande il y ait des terres: tout cet eſpace là n'eſt peut être que mer.

M. Chepſtow.

Je réflèchis à la grande ſenſation que vous cauſa la lumière, & au privilège qu'elle a d'entrer par un corps diaphane.

Duc de Brecnok.

Cela démontre qu'elle eſt matière.

Miladi.

Je crois qu'ils ſeroient morts, s'ils ne ſe fuſſent pas recommandés à Dieu.

M. Rutgland.

Je ſuis du même avis, quoique je ne croye pas que Dieu faſſe en grace de la prière ni plus, ni moins que ce qu'il fait ſans la prière.

M. Dunspili.

Comment arrangez-vous tout cela? Vous croyez, ma chère couſine, que leur conſervation ait été un effet de leurs prières, & en même tems vous ne croyez pas que Dieu ait

opéré en conſéquence ? Quelle eſt donc la puiſſance qui les a exaucés ?

M. Rutgland.

Eux mêmes. Nous admettons tous la providence de Dieu, mais qui de nous ſait de quel moyen elle ſe ſert pour ſecourir ceux qui y recourent en lui adreſſant des voeux ? Le malheureux, ou l'affligé, après qu'il a prié Dieu ſe trouve fortifié par ſa propre foi, & il agit avec la vigueur néceſſaire à le tirer du mal qui l'oppriime. *Sibi quisque profectò eſt Deus, ignavis precibus fortuna repugnat.* Celui qui prie Dieu dans ſes beſoins compte ſur un ſecours extraordinaire de la providence, & agit en conſéquence après l'avoir invoquée. Celui qui dans la détreſſe n'y adreſſe pas ſes voeux, ou il n'y croit pas, ou il déſeſpère ; & dans l'un, & dans l'autre de ces cas il s'abandonne, & il eſt perdu. La confiance qu'on a en la prière eſt donc bonne.

M. Chepſtow.

Fort bien, miladi. Voilà l'utilité, & la force de la prière aſſez ſagement établie ; par un raiſonnement philoſophique, dont l'évidence eſt palpable ; mais je ne crois pas qu'il y ait au monde un ſeul théologien qui qui vous le paſſe.

M. Bridgend.

Ces dames ne ſe ſoucient pas beaucoup du ſuffrage des théologiens : il leur ſuffit de combiner leur piété avec la force de leur eſprit. Ma femme, qui à peu près raiſonne comme miladi, prie Dieu deux fois par jour, & elle ne le prieroit pas ſi elle ne ſe confioit en ſa bonté. N' eſt-il pas vrai, ma chère femme.

Miladi.

Oui vraiment ; & ma couſine Rutgland en fait, je crois, de même.

M. Rutgland.

Excuſez, couſine. Je ne prie jamais ; car d'après ma façon de penſer que je vous ai declaré, je démentirois avec mon action mon ſyſtème ; mais c' eſt égal : j' ai la force de ne jamais déſeſpérer de rien, & par conſéquent je ne m' abandonne jamais. J' inſinue cependant la prière a mes enfans, puiſque je la crois utile, & je la reconnois même néceſſaire.

M. Brèdgend.

C'eſt à merveille ; mais de grace permettez que notre ami pourſuive ſon hiſtoire. Hier, mon cher, vous avez parlé beaucoup : ſi cela vous a fatigué, réglez-vous en conſéquence aujourd huy. Ayez ſoin de votre ſanté.

Tout le monde étoit ſorti de table, les ſecretaires du comte, qui avoient déjà écrit ce dialogue ſans que perſonne eut fait attention à eux, étoient allés s'aſſeoir ſans être vus dans le même endroit. Edouard pourſuivit ainſi.

Vingt trois heures après l'élévation du puit, nous commençâmes à être ſurpris d'un événement fort extraordinaire, & qui pouvoit nous devenir fatal. Le toit de notre caiſſe s'écrouloit : ſon affaiſſement alloit peu à peu s'augmentant, & nous faiſoit tout craindre, puisque ſon poids étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour nous écraſer la cervelle : & c'eſt ce qui ſeroit arrivé, ſi nos libérateurs euſſent différé d'un ſeul quart d'heure à nous faire une viſite.

Un directeur monta ſur le puit, & comme nous avons ſu après, du puit il ſauta ſur la caiſſe, où s'étant étendu ſur ſon ventre, il la ſonda dans une de ſes faces avec un petit fer, & l'ayant trouvée aſſez mince il reconnut qu'on auroit pu facilement la couper en morceaux ſans la laiſſer liquéfier d'avantage. J'ai ſu que cette liqueur rouge que nous avions vue étoit leur mercure, dont l'activité eſt bien ſupérieure à celle du notre : vous ſavez qu'en quantité plus ou moins grande ce métal fluide eſt le diſſolvant de

tous les autres. Ils percèrent à la hâte le puit à quatre pouces du plan terrain, & tout le mercure ſortit incorporé avec dix onzièmes parties du plomb de la caiſſe, qu'ils recueillirent ſans en perdre une ſeule goute, d'autant plus facilement qu'il étoit devenu beaucoup moins fluide. Ils abattirent après cela une face entière du puit, & ſeize d'entr' eux s'avancèrent vers nous, portant huit gros échalas de ſix pieds & neuf pouces, avec leſquels ils étayèrent tout à l'entour notre toit qui formoit une eſpèce de modillon épais de trois pouces, car ils avoient eu la ſage précaution de ne jetter dans le puit qu'autant de mercure qu'il falloit pour l'immerſion de la caiſſe juſqu'à la hauteur de ſix pieds & neuf pouces. La largeur de cette conſole étoit de cinq pouces & demi, ce qui démontre que le Mercure avoit liquéfié, & incorporé onze douzièmes de l'épaiſſeur du plomb, le toit excepté.

D'abord qu'ils furent ſûrs que les échalas ne pouvoient manquer de ſoutenir le platfond, qui pouvoit bien peſer vingt quintaux, il firent à coups de hache une ouverture qui laiſſoit voir nos perſonnes de la tête juſqu'à la moitié des jambes. Les deux principaux ſe préſentèrent alors à la porte qu'on

avoit fait dans le puit, & voyant nos phyſionomies qui ne différoient pas beaucoup des leurs, ils parurent étonnés, & non pas épouvantés, car ils nous trouvèrent un caractère de douceur. Après un bon quart d'heure d'exámen ſilentieux ils ſe parlèrent, & puis ils nous adreſſèrent un chant fort agréable, & qui nous paroiſſoit déciſif, mais que nous ne pouvions nullement comprendre. Affligés de notre ſilence ils nous préſentèrent des herbes odoriférantes, & des élégans bouquets, qu'Eliſabeth en allongeant la main accepta, & j'en fis de même: ils nous chantèrent à demi-voix un charmant motet, ſe retirèrent en reculant, & nous invitant par des geſtes fort gracieux à ſortir. Nous les comprenions, mais pour les raſſurer nous voulions leur donner des preuves certaines de notre timidité, & de notre ſoumiſſion.

Lorsqu'ils virent que nous ne comprenions pas leur déſir, ils firent abattre tout le puit, & ordonnèrent qu'on ouvrit la caiſſe à toutes les quatre faces. Tout fut éxécuté; mais aux derniers coups de hache qu'on porta au haut des faces attenantes au platfond, un évènement très extraordinaire, & très ſingulier nous cauſa comme à tous les aſſiſtans la plus grande ſurpriſe.

Le platfond, ſous lequel l'aimant ſe tenoit toujours collé, ſe détacha ſoudain des quatre coins de la caiſſe auxquels il tenoit encore, s'éleva perpendiculairement, & avec tant de violence, & de rapidité qu'une minute après, perſonne ne l'apperçut plus, & ne l'ayant pas vu redeſcendre, tout le monde fut convaincu qu'il étoit allé ſe perdre dans le ſoleil qui eſt le centre général de leur eſpace, & ce raiſonnement étoit juſte, car la choſe ne pouvoit pas être autrement.

Ce fait démontre aux phyſiciens de notre monde la cauſe véritable, juſqu'à préſent occulte de la tendance de l'aimant : c'eſt une attraction invincible, qui chez nous opére avec moins de vigueur, ou à cauſe de l'éloignement de la force de ſon principal attrayant, ou à cauſe des corps qui la ſéparent; mais nous, informés comme nous étions que ſon grand magnétiſme eſt dans le fer, avons hardiment déduit, que le Soleil des mégamicres ne peut être autre choſe qu'un globe de fer, ou un composé des principaux ingrédiens de ce métal, que nous ne connoiſſons peut-être que très imparfaitement. Si la caiſſe où nous étions n'eut peſé toute entière, que comme le platfond que l'aimant emporta, il nous auroit

porté dans le Soleil, d'abord que nous entrâmes aux premiers confins de ſa domination au fond de la rivière. Le plomb qui ne l'empêcha pas de monter peſoit deux mille livres, mais il eſt ſûr que ſa force devoit ſuffire à huit mille, puisque j'ai calculé pluſieurs années après, que la force qu'il dut employer pour l'arracher aux colonnes auxquelles il tenoit aux quatre coins de la caiſſe dans le moment de ſon aſcenſion, devoit équivaloir au quadruple de ſa même peſanteur.

Cet étonnant phénomène fit tomber toute la foule dans le plus morne ſilence. Les phyſiciens de la ville, qui ſe trouvoient là prèſens, n'y comprirent rien, & n'oſèrent rien inventer pour alléguer quelque raiſon naturelle, ſelon le devoir de leur métier : mais le peuple qui ſe moque de la phyſique, & qui répugne même à la maxime qui veut que ſur la terre tout doive être naturel, ſoutint, que ſi celui-là n'avoit pas été un prodige opéré par Dieu même, qui vouloit par là faire ſavoir ſa volonté à tout ſon monde, il n'en avoit jamais montré aucun ; & deux théologiens prèſens furent de cet avis avec une phiſionomie de pénétration. Il s'agiſſoit de ſavoir ce que cela vouloit dire,

car Dieu avoit parlé ; & pour eux ce n'étoit pas douteux ; mais à quoi ſert la voix du ciel lorſqu'on ne comprend pas ce qu'elle ordonne ? ce myſtère ne pouvoit être connu que de l'abdala : c'eſt donc à lui qu'on courut dans l'inſtant pour obtenir ſon oracle, & ſe régler en conſéquence. C'eſt ce que le ſentiment auroit du faire partout où il y auroit eu une religion dominante, & entretenue par une bonne police. En attendant on mit en morceaux tous les débris de la caiſſe.

Lorsque nous nous vîmes debout, & iſolés, nous nous déterminâmes à bouger, & à marcher vers les principaux ; qui lorsqu'ils virent que nous nous approchions d'eux, entonnèrent un cantique qui mit la joie dans nos ames. Tout le monde chanta en chœur & les deux maitres danſèrent devant nous, pétris de graces. Après eux, tout le monde danſa à l'harmonie d'une muſique vocale enchantereſſe. Sans la langueur, & le beſoin de nourriture que nous nous ſentions ; nous aurions ſans aucun doute cru être parvenus dans le ſéjour des bienheureux. Nous aurions appris que non l'enfer, mais le paradis eſt celui qui ſe trouve dans le centre de la terre. Il eſt bon auſſi que je vous diſe,

que la danſe des mégamleres n' a pas beſoin d'être accompagnée d'un chant objet de l' ouie : ſes mouvemens ſuffiſent à donner à l'oeil une harmonie auſſi ſéduiſante que celle qui part de la muſique. Les plus fameux danſeurs, qui chez nous s'aviſeroient de danſer ſans être accompagnés de muſique inſtrumentale, ou vocale, nous paroitroient fous, ou ivres.

Arrêtés vis-à-vis les chefs, nous leur fimes une profonde révérence, comme nous avions obſervé que les plus reſpectueux la leur faiſoient. C' étoit une inclination qui formoit une courbe du bas de l' eſtomac juſqu' au haut de la téte, en portant à bras arrondis les mains à la bouche, touchant les lévres avec les doigts du milieu. Cette révérence eſt appellée adoration dans toute la force étymologique du terme. Les deux principaux ne ſe diſtinguoient des autres que par le manteau blanc, & par des belles fleurs, qui ornoient en guiſe de guirlande le demi cercle naturel qui tenoit leur jolie figure à l' abri des rayons du Soleil. Ils portoient auſſi à différence de tous les autres des babouches blanches : tous les autres rouges les portoient vertes ; & les colorés n' étoient ſujets ſur ce coſtume à aucune étiquette.

La ſtructure extérieure de leur corps étoit, comme je vous ai dit, égale à la notre; mais la diſpoſition des couleurs étoit remarquable. Les rouges avoient des grands yeux bleus avec l'iris rouge, & la prunelle verte; ils avoient les lévres, & la langue verte, & au lieu de dents ils avoient les deux rateliers compoſés chacun de trente petites boules blanches, qui n'étoient pas d'os, mais d'un cartilage aſſez ſolide: leurs ongles étoient verds comme leurs paupiéres, & leur jolie chevelure crèpue, & friſée, qui leur couvroit toute la tête jusqu'à la nuque en leur laiſſant le chignon découvert. Au ſecond coup d'oeil la forme de leur poitrine nous avoit fait croire qu'ils fuſſent femelles, car leur ſein commençoit à s'élever depuis le bas du col, & finiſſoit avec égale proportion au creux de l'eſtomac, & avoit au milieu le tètin verd, mais les ayant mieux examinés nous les crûmes mâles. Nous ſûmes après qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre, puisqu'on ne peut être ni l'un ni l'autre dans un monde, où on n'a pas l'idée que le genre humain ait beſoin d'être diviſé en deux ſèxes. Nous avons appellé ces êtres androgines tant pour leur donner un nom qui d'une certaine façon les déſigne, comme pour nous

approcher dans notre traduction angloiſe du nom générique qu'ils ſe donnent eux mêmes, compoſé des quatre voyelles *a o i e.* Ils s'appellent auſſi *e a i e*, ce qui nous a fait inventer le qualifiant de mégamicres, qui fait alluſion à la grandeur de leur esprit, & à la petiteſſe de leur taille ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils reſſemblent aux androgines de Platon, car ils ſont tout autre choſe. Ils ne reſſemblent à rien : leur conformation eſt originale, & tout à fait inconnue jusqu'à nos jours à tous les doctes en hiſtoire naturelle. Nous ne leur vimes pas non plus cette partie par laquelle on croit que le faetus tire ſa nourriture dans le ventre de la mère : c'eſt, je crois, par ignorance que les ſculpteurs, & les peintres la marquent dans Adam, & dans Eve, qui n'étant point nés par le moyen d'un accouchement ne pouvoient pas l'avoir.

Nous les conſidérions très attentivement & ils nous examinoient de même, lorsque pluſieurs domeſtiques vinrent dépoſer à nos pieds tous les meubles qu'ils avoient trouvés dans les poches de la caiſſe.

Après avoir ſouffert tant de maux, & avoir paſſé tant d'heures ſans autre aliment que le violent qu'a pu nous donner l'esprit de vin, il n'eſt pas étonnant qu'il ne nous fût

plus poſſible de nous ſoutenir ſur nos jambes. Je fus le premier à dire tout bas à ma ſoeur que nous pouvions nous aſſeoir ſur le beau ſol, qui étoit couvert d' herbes de pluſieurs couleurs, dont l' élaſticité viſible annonçoit la moëlleuſe fléxibilité. Rien effectivement n' étoit plus douillet que ce terrain; mais d'abord qu' un des chefs nous vit aſſis ſur l'herbe, il chanta quelques mots à ſon compagnon, il donna des ordres, & nous vimes dix à douze coureurs partir, & revenir au bout d' un quart d' heure chargés de petits oreillers, & de grands couſſins de toutes les formes. Ils compoſèrent à nos côtés deux lits fort commodes, employant pour les faire au moins cinquante de ces petits matelas.

A un mot qu' on leur dit, quatre bigarrés s' avancèrent d' un pas lent, & timide, & s'approchant de nous ſe baiſſèrent, & mirent leurs petites mains ſur nos ſouliers. Ils prirent courage voyant que nous les laiſſions faire, nous les otèrent, puis ils nous déchauſſèrent, & nous deshabillèrent enfin entièrement jusqu' à nos ſales chemiſes. Imaginez-vous, milords, l' état de notre ame, & comme nous devions être honteux, non pas de paroître nus, car tout le monde l' étoit, mais de notre malpropreté, qui devoit

déplaire beaucoup à nos ſpectateurs, & leur donner de nous une idée très déſavantageuſe. Pendant tout le tems qu'on employoit à cet office, l'aſſemblée chantoit, & danſoit; & nous comprenions très bien dans l'harmonie parlante de cette muſique qu'on applaudiſſoit à notre complaiſance, & à une ſoumiſſion à laquelle ils ne s'attendoient pas.

Après que nous fûmes deshabillés, on prononça un nouvel ordre, & nous vîmes ſortir près du bord du baſſin des jets d'eau qui formoient une eſpèce de pluie rouge, qui occupoit un eſpace de vingt pas à la ronde en s'élevant à dix, redeſcendant après, & formant un agréable coup d'oeil à la clarté éblouiſſante du Soleil. Ils nous invitèrent à entrer dans ce bain, & nous y entrâmes avec bien du plaiſir. Dix à douze de ces chères créatures ſe mirent en chantant à l'entour de nous pour nous laver depuis les pieds juſqu'à la tête, en grimpant juſque ſur nos épaules: ils s'acquittèrent de cette beſogne avec toute la délicateſſe, admirant la beauté, & la longueur de nos cheveux, les blonds d'Eliſabeth, & encore plus les miens, qui étant noirs, étoient pour eux un objet de la plus grande merveille. Ce qui les étonna fut la différence qui paſſoit entre ma ſoeur, & moi.

Ils obſervoient ſur moi ce qui manquoit à ma ſoeur, & ſur ſa poitrine ce qu'il leur ſembloit que j'aurois dû poſſéder : ces deux défauts nous rendoient à leurs yeux animaux inconcevables. La pluie ceſſa à la fin de l'ablution, & ce fut avec toute l'adreſſe qu'ils nous eſſuièrent en ſe ſervant de grands draps rouges d'une extrême fineſſe. Après cela ils nous accompagnèrent ſur nos lits, où ils nous frottèrent avec des herbes, & des fleurs dont les agréables parfums nous donnèrent la vigueur, qui dans notre foibleſſe nous étoit néceſſaire.

Nous n'étions qu'à peine couchés, lorſqu'un bruit qui venoit d'une quantité de peuple qui s'avançoit, rendit tout le monde attentif. Une foule très nombreuſe précédoit en courant à pieds un char à douze quadrupèdes qui, ſans reſſembler à nos chevaux, ſervoient au même uſage. Ce char s'arrêta à dix pas de nous, & ſix perſonnages tous d'une couleur différente en ſortirent, & s'avancèrent vers nous en parlant à un des chefs. Ils avoient au deſſus du cartilage qui leur entouroit le front, & que d'orénavant j'appellerai *capeline*, un globe transparent, & des babouches de toutes les couleurs. Nous ſûmes après que c'étoit des alfaquins, que l'abdala

envoyoit pour prendre connoiſſance du prodige dont on lui avoit d'abord porté la rélation. Ces ſix perſonnages nous parurent vieux, & laids : ils avoient le ſein flaſque, & la voix rauque. Après qu'ils eurent longtems parlé aux chefs, & à pluſieurs autres, ils nous adreſſerent la parole, & pour toute réponſe nous nous levâmes, & leur fimes une révérence ; & après avoir levé nos yeux vers le Soleil nous nous recouchâmes ſur le côté, car il nous étoit impoſſible, nous tenant ſur le dos, de ſoutenir la forte lumière de leur aſtre. Après cet acte, les alfaquins fort contens de nous, firent procès verbal, écrivirent, obligèrent les chefs à ſigner, nous ſaluèrent, & s'en allèrent accompagnés du chant de toute la foule.

Nous obſervâmes, qu'on avoit placé auprès de nous non ſeulement tous nos meubles, mais nos habits auſſi : nous montrâmes d'agréer beaucoup tout ce qui avoit occupé les poches de la caiſſe ; mais pour leur faire connoître que nous approuvions la nudité, nous rejettâmes loin de nous tous nos haillons : cette action leur plut au point qu'ils nous en marquèrent leur joie par un beau concert. Deux bigarrés alors, auxquels un chef avoit dit un mot, s'avancèrent, & nous

prirent la meſure pour nous faire des babouches. Les habits que nous avions rejettés furent d'abord enlevés, & nous ne nous ſouciâmes jamais de ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Eliſabeth fut fort affligée d'avoir dû, pour m'imiter, jetter loin d'elle ſes jupes; mais il n'eſt jamais arrivé ni à elle, ni à aucune de ſes filles l'accident ordinaire qui auroit pu les lui faire regréter.

Ils examinèrent avec beaucoup d'attention nos piſtolets, dont ils ne pouvoient pas deviner l'uſage. Ils regardèrent nos montres & les viſitèrent; mais ils n'en parurent pas fort ſatisfaits: nous vîmes qu'ils ſavoient à quoi cela ſervoit. Nous ouîmes alors le ſtyle de leurs dialogues, & jugeâmes de l'harmonie de leur langue naturelle. Elle n'eſt compoſée que des ſix voyelles a, e, i, o, u, ou: ils n'ont pas de conſonnes, & ils ont l'ouie ſi délicate, que la prononciation d'une ſeule leur choque le timbre. Nos étuis de mathematique, & de chirurgie furent les objets qui les intéreſſèrent le plus, quoiqu'il ne leur fût pas poſſible de comprendre à quoi pluſieurs de ces outils étoient bons. Une ovale d'ivoire ſur laquelle ils virent nos portraits en miniature, fut ce qui leur plut infiniment, & qui même les étonna beaucoup:

ils ne faiſoient que les conſidérer en nous regardant, & ils en admiroient l'art. Ils ouvrirent mon portefeuille, & ce fut le papier qu'ils conſidérèrent avec un long examen. Ils virent nos bagues, & n'en firent aucun cas, quoiqu'elles ne nous parûſſent pas mépriſables: nous les avons vendues actuellement à Veniſe pour cinq cent guinées; & c'eſt le ſieur Viola honnête juif, qui parle aſſez bien anglois, qui les a achetées. Ces bagues, milords, que vous voyez actuellement à nos doigts, ne furent vues de perſonne depuis notre retour: nous les tinmes cachées à tout le monde, pour éviter les diſcours qu'elles auroient pu cauſer, puiſque leur exiſtence paſſe parmi les plus grands connoiſſeurs pour fabuleuſe: leur valeur eſt inéſtimable, auſſi eſt-ce toute notre fortune, ſi nous pouvons trouver un ſouverain, qui ait le courage d'en faire l'acquiſition. Ce ſont quatre eſcarboucles: elles ont une lumière partante d'elles mêmes, & ſuffiſante à éclairer une chambre obſcure. Remarquez, milords, qu'elles ſont travaillées à facettes deſſous autant que deſſus, de façon que la pierre eſt de la moitié moins groſſe de ce qu'elle ſeroit, ſi elle fût travaillée comme les diamans de ce monde. Après que les chefs

eurent examiné nos beaux cheveux, ils voulurent toucher nos dents, & s'étonnèrent de les trouver d'os, & inégales.

Nous ne pouvions plus endurer la ſoif; nous nous le diſions à voix baſſe, & penſions aux moyens de l'éteindre, mais nous ne ſavions comment nous expliquer. Ma ſœur à la fin jetta la main ſur une bouteille, l'approcha de ſes lévres, & montra d'être fâchée qu'elle fut vuide. J'en fis autant. A cette démonſtration les chefs ſe parlèrent, puis s'embraſſèrent, danſèrent devant nous, chantèrent une jolie ariette, & ſe couchèrent à nos côtés.

Il nous auroit été impoſſible de deviner leur intention & ce que leur démarche vouloit indiquer, s'ils ne ſe fuſſent expliqués par l'action. Ils nous embraſſèrent avec la plus vive tendreſſe; & avec leurs lèvres délicates ils portèrent à nos bouches arides les plus doux baiſers, & approchèrent à la fin avec exubérance de joie à notre bouche les bouts de leurs mamelles. Nous ne balançâmes pas un ſeul moment: mais le beſoin que nous avions de nourriture ne fut certainement pas la plus forte raiſon, qui nous fit accepter cette grande marque d'amitié, & de politeſſe qu'ils nous donnèrent: il s'agiſſoit du

ſentiment : il falloit, auroit-il dû nous coûter la vie, leur faire voir que nous n'étions ni ingrats, ni moins polis qu'eux; car un refus auroit pu les indigner, & leur faire même porter de nous le jugement le plus ſiniſtre : ils nous auroient mépriſés, ils nous auroient pour le moins laiſſés mourir de faim. Nous ſuçâmes leur lait prenant bien garde à ne pas bleſſer avec nos dents carnivores leur peau délicate. Quel gout exquis, milords, quel aliment que le lait des mégamicres ! Il occupoit notre gout, & notre odorat, en éveillant dans tous nos ſens toute la volupté, dont nous étions capables, tout le plaiſir que nous pouvions déſirer, & dont aucun mêt ne nous avoit jamais auparavant fourni la moindre idée. Cette réalité ſéduiſoit notre raiſon par des illuſions les plus extraordinaires. Nous penſions que ce que la mythologie nous avoit appris n'étoit pas fabuleux, que nous étions dans le vrai ſéjour des immortels, & que le lait que nous ſucions étoit le nectar, ou l'ambroiſie, qui alloit nous donner l'immortalité même, dont ces créatures devoient jouir. Une ſymphonie vocale, qui répandoit dans les airs une mélodie céleſte, ſervit à nous confirmer dans nos agréables idées.

Au bout de cinq minutes, le tétin dont nous ſucions cette heureuſe ſubſtance, qui nous rendoit la vie, ſortit de nos lèvres : cela arrivoit quand le vaſe étoit mis à ſec. Nos mégamicres, après nous avoir donné cent nouveaux baiſers, nous portèrent aux lévres leur autre ſein ; que nous épuiſâmes comme le premier. Nous ne ſûmes employer autre moyen pour leur marquer notre reconnoiſſance que celui de les inonder de baiſers, lorſque nous les vimes au moment de nous quitter. Mais la ſurpriſe nous fut bien agréable en voyant deux nouveaux vermeils brillans de joie ſe coucher près de nous, en nous donnant les mêmes indices d'amitié que les premiers nous avoient prodigués : nous acceptâmes leurs dons, & nous accueillimes après ces ſeconds, les troiſièmes, les quatriémes, & les cinquièmes. Ce repas dura une heure, & je crois que nous n'aurions pas fini ; ſi lorsque les derniers nous quittèrent nous n'euſſions avec effroi obſervé quelques goutes de lait qui tombèrent de leurs mamelons ſur nos poitrines. La couleur nous fit croire que ce fut du ſang. Cette vue calma notre inſatiable appétit. Nous leur fimes comprendre que nous nous trouvions parfaitement bien nourris.

Pluſieurs domeſtiques très alertes préſentèrent alors à nos aimables nourrices des herbes, & des fleurs ſur des beaux paniers. Tous les dix en prirent, & on jettèrent ſur nous, & nous frottèrent par tout. Les délicieux parfums de ces végétaux portèrent une nouvelle volupté dans nos ames: celui de nos ſens qui en jouit le plus particulièrement ne fut, comme peut-être vous penſez, ni l'odorat, ni le gout, mais un ſixième ſens diffèrent de tous les autres, dont l'action parvenoit à notre connoiſſance par les moyens des nerfs, & du ſang, qui en reſtoient pénétrés par le tact délié dont notre peau froiſſée étoit agitée. Ce ſens, dont je ne peux vous communiquer qu'une idée imparfaite, eſt chez les mégamicres la matrice pure du ſuc nourricier qui les fait vivre toujours jeunes, & ſains jusqu'au terme que la nature a preſcrit à leur vie, que chacun d'eux connoit, & auquel ils ſont ſûrs de parvenir, à moins qu'ils ne s'écartent des loix de régime qu'on leur inſinue dans le tems de leur éducation. J'ai ſu que le dernier inſtant de leur vie leur arrive dans le paroxiſme de ce ſens, dont nous ne ſommes pas ſuſceptibles, car la matière qui le conſtitue nous manque & encore la religion, peut-être, ne s'en ac-

commoderoit pas, & lanceroit inhibition à un plaiſir qui, après nous avoir conſervé la jeuneſſe, finiroit par nous cauſer la mort.

Après le frottement, notre frêle nature excédée de tant de voluptés toutes nouvelles, & toutes goutées ſans aucune épargne, dut avouer ſon inſuffiſance à en gouter d'autres. Cet aveu fut un fort ſommeil, qui s'empara de tous nos organes en inondant notre esprit de vapeurs ſi épaiſſes que nos bons mégamicres firent de nous ce qu'ils voulurent, ſans que rien eut jamais eu la force de nous tirer du profond aſſoupiſſement, qui ne nous laiſſant que la vie, s'étoit emparé de toutes nos facultés animales. Nous ne ſûmes tout ce qu'ils firent de nous, que lorsque nous parvinmes à apprendre leur langue; & je vous en rendrai bon compte à tems, & lieu.

Il faut que je vous peigne actuellement ma ſituation à mon réveil. Le premier objet qui ſe préſenta à ma vue fut ma ſoeur, qui étoit à côté de moi enſevelie dans le ſommeil, & dont je n'entendois la moindre reſpiration, qui pût me faire juger qu'elle n'étoit pas morte; mais il me fallut bien du tems avant que de me trouver en état de faire cette réflèxion. La ſombre léthargie avoit accablé, & hébété mes ſens: mon réveil com-

mençoit à les délivrer de la ſtupidité : je les recouvrois peu à peu, & avec peine. Les objets de la vue étoient les ſeuls qui pouvoient m' occuper, & ils m' étoient tous nouveaux. Une chambre, & des meubles d'une forme extraordinaire ; un jour qui ne venoit ni de la lumière du Soleil, ni de celle que dès lampes, ou des flambeaux procurent dans un lieu ténebreux, me ſurprenoient au point que je ne me reconnoiſſois pas. Celui de me ſouvenir de notre départ de Londres, de notre ſubmerſion, des peines ſouffertes, du monde où nous étions entrés ; de l' accueil qu'on nous avoit fait, de la nourriture que nous avions priſe, de ceux qui nous l' avoient donnée, & enfin de tout ce qui nous regardoit, fut peut-être l' effet de la réflexion d' une demi heure. On ſe rapelle beaucoup plus facilement des diſparates baroques, & des circonſtances bizarres, & découſues d' un long rêve rempli d' extravagances. Après la réflexion je ne me trouvois pas encore bien convaincu, & je luttois avec grande perplexité contre des doutes, qui ſe préſentoient à mon entendement avec une telle force, que je penſois déraiſonner, & être devenu fou. Le réveil de ma ſoeur vint à mon ſecours. Elle auroit employé beaucoup plus de tem

que moi à ſe reconnoître, ſi je ne l'euſſe pas aidée à développer l'embarras que tout ce qu'elle voyoit faiſoit naître dans ſa tête: j'ai même épargné ſa conception, & je ne l'ai acheminée à raiſonner que par degré: il y a des cas où la lumière de notre raiſon a beſoin d'être ménagée: un engorgement de notions peut étouffer l'esprit, comme des morceaux avalés avec une voracité impatiente peuvent étrangler un gourmand. Lorsque nous nous crûmes parfaitement rendus à nous mêmes, nous regardâmes à nos montres, mais elles n'alloient pas, & nous ne pouvions pas deviner depuis quand elles s'étoient arrêtées.

En nous voyant paſſés de l'extrême détreſſe à une ſituation, qui quoiqu'extraordinaire avoit l'apparence d'être fort heureuſe, nous nous attendrimes, pleurâmes, & nos penſées reconnoiſſantes contemplèrent les oeuvres de Dieu. Le premier objet que nous examinâmes fut la belle lumière qui éclairoit la magnifique chambre où nous étions. Pour en connoître la ſource nous nous levâmes, & fûmes enchantés de trouver des babouches blanches, & qui quoique ſans boucles ſerroient à merveille. La chambre nous paroiſſoit parquetée, mais après avoir marché quelques pas, nous vîmes que ce beau plancher n'é-

toit qu'un tapis, qui cédoit un tant ſoit peu ſous nos pieds. La clarté de cette chambre qui n'avoit ni fenêtres, ni lanternes, venoit de quatre de ſes faces. Elle formoit un cercle octogone qui avoit neuf pieds de hauteur, & vingt quatre de diamêtre : nos lits placés l'un auprès de l'autre occupoient une alcove qu'on pouvoit couvrir avec des rideaux, & qui avoit douze pieds de profondeur, & dix huit de largeur: toute la chambre étoit garnie de petits fauteuils, dont nous n'aurions pas pu faire uſage; mais elle avoit à droite, & à gauche des ſophas qui avoit huit pieds de longueur, & deux de largeur, ſur leſquels nous aurions pu dormir comme ſur nos lits: leur hauteur n'étoit que de cinq pouces, étant faits pour des gens dont la taille excédoit rarement les dixhuit. Il y avoit des tables aſſez larges, mais baſſes à proportion de leurs maitres, ſur leſquelles nous vimes des machines qu'on nous dit être des inſtrumens de muſique.

La lumière donc qui éclairoit la chambre ſortoit de quatre grandes plaques, qui luiſoient ſans éblouir, hautes, & larges de neuf pieds. Elles étoient de ce verre, qu'à cauſe de ſa netteté nous appellons criſtal, doublé d'acier; mais entre la grande plaque de verre & celle d'acier, il y avoit un eſpace d'une ſeule

ligne d'épaiſſeur qui étoit rempli d'une matière phoſphore fluide comme le mercure. Les quatre autres faces n'étoient pas faites pour contenir cette liqueur ; c'étoient quatre ſuperbes miroirs d'acier, poli au point que les plus belles glaces de Veniſe auroient dû leur ceder : ces miroirs étoient de neuf pieds en carré comme les plaques luiſantes, & ſervoient à les ſéparer. Cette liqueur phoſphore ſe trouve dans des ſouterrains : c'eſt la matière qui coute le plus, & elle n'appartient qu'aux ſouverains, dont elle n'eſt pas cependant la plus grande richeſſe. Les particuliers peuvent en avoir par la voie du commerce, puiſqu'outre qu'elle forme la monnoie courante comme chez nous l'or, l'argent, & le cuivre, elle eſt auſſi marchandiſe.

Nous avions déjà remonté nos montres, & avions paſſé plus d'une heure à examiner tous ces différens objets. Nous étions ſeuls, nous déſirions voir quelqu'un, mais nous n'appercevions ni fenêtres, ni portes. En faiſant le tour de notre chambre nous trouvâmes dans une petite armoire derrière nos lits tout notre bagage ; mais nous n'avions point d'habits, & étions tous nus. La peine que cela nous faiſoit ne procédoit pas du froid, ni de l'indécence qu'il y auroit en

à paroitre en cet état devant nos hôtes, puisque l'éducation rend les mégamicres non ſuſceptibles de cette idée ; mais c'étoit par rapport à nous, qui devant vivre enſemble, notre nudité nous expoſoit à un danger auquel il étoit impoſſible que nous ne ſuccombaſſions. La nature ne nous laiſſa pas le tems d'y penſer. Nous étions ſeuls l'un vis-à-vis de l'autre, & nous ne pouvions pas craindre ce que notre innocence ne nous laiſſoit pas prévoir : ſi nous l'euſſions prévu, il ne nous ſeroit pas arrivé de violer une loi, que nous étions nés, & élevés pour reſpecter, & nous ſerions peut-être morts plutot que d'y manquer ; mais nous nous trouvâmes devenus mari & femme ſans avoir fait aucune réſiſtence, & ſans avoir prété le moindre conſentement à le devenir. Pouvons-nous avoir offenſé la nature, tandis que ce fut la nature elle même qui nous fit agir ainſi ſans le concours de notre volonté ? Et ſi notre volonté ne s'en eſt point mêlée, notre union peut-elle avoir été un crime devant Dieu, dont la nature eſt l'ouvrage ? S'il le fut, comme la religion dans laquelle nous ſommes nés, & élevés veut que nous le croyons, veuille Dieu nous accorder le don d'en connoitre l'horreur, pourque nous puiſſions, ſi non nous

repentir, être du moins affligés de l'avoir commis. Mais ſi ce fut un crime, comment un Dieu vengeur auroit-il pu permettre, que l'effet de ce crime fut une propagation, dont il n'eſt pas poſſible d'imaginer de plus féconde? Cette propagation fut, peut-être, la punition temporelle. Si la choſe eſt ainſi, je demande ſi nous devons nous croire heureux, ou malheureux de ce que non ſeulement cette punition ne nous fait aucune peine, mais de ce que nous l'avons réellement toujours regardée comme le plus grand bien que nous ayons deſiré après notre fatale union, fruit d'une force invincible, & d'un trouble de ſens dont auparavant nous n'avions jamais eu la moindre idée. Ne croyez pas qu'après le fait nous ſoyons reſtés interdits, confus, ou accablés de honte. Vous pourriez le conjecturer, mais vous vous tromperiez. Nous ne nous trouvâmes aucunement aſſaillis de ſenſations humiliantes. Le moindre repentir, le plus petit remord n'apporta aucune altération à la ſérénité de nos ames. Nous nous aimons aujourd'huy ni plus, ni moins que nous nous aimâmes ce jour-là

Le nombre de nos deſcendans, moitié mâles, & moitié femelles, outrepaſſoit à notre départ les quatre millions. Toute cet-

te heureuſe propagation vint de quarante filles, dont ma femme eſt accouchée en quarante ans toujours accompagnées d'un jumeau. Elle avoit douze ans lorsque nous arrivâmes là, & elle fut féconde jusqu'à ſa cinquante deuxième année. Les maris de mes filles furent toujours leurs frères jumeaux quarante neuf ans de ſuite, & je fus le premier à leur donner l'exemple de la foi ſacrée qu'on doit au mariage qui dépend de la fidélité réciproque que les époux ſe doivent à l'excluſion de tout autre être. Auſſi n'eſt-il jamais arrivé dans ma race, qu'après une quantité d'années, ni crime, ni ſoupçon, ni tentation d'adultère, puiſque par un préjugé que j'ai volontiers laiſſé courir, ils ont toujours cru, & il n'y a que vingt deux ans que j'ai jugé à propos de les déſabuſer, que leur union eſt un lien inviolable auquel la nature même les a deſtinés lorsqu'elle les a fait naître enſemble : & je me ſuis bien gardé de leur dire que la choſe ſe paſſe tout autrement en Angleterre, & encore plus de les inſtruire que leur union ſeroit regardée comme horrible chez nous, car ils ne l'auroient point cru. Je ne leur ai enſeigné de l'hiſtoire de ce monde que ce que j'ai jugé convenable, & je ne les ai jamais informé d'aucun fait de

l'ancien teſtament étranger à la création, parceque je ne leur ai jamais ſuppoſé aſſès de jugement pour entendre ces ſublimes doctrines comme il faut les entendre, & parceque je ne me ſuis pas cru aſſez fort pour répondre à toutes les queſtions que la connoiſſance de ces faits les auroit induits à me faire. Je ne leur ai inculqué que l'adoration d'un ſeul Dieu dans la très ſainte Trinité, & la loi naturelle diviſée en préceptes, comme je vous en rendrai compte à ſa place. Si mes fils donc vivent en juſtes ils feront leur ſalut, comme l'ont fait ceux d'entre les antidiluviens qui ont vécu exempts de crimes; & comme tous ceux qui ont vécu aimant Dieu, & le craignant avant la loi de grace.

Etant ſûr qu'après l'incarnation du verbe éternel la voie du ciel ne pouvoit être ouverte qu'aux régénérés par l'eau, & par le Saint-Esprit, j'ai baptiſé tous mes enfans & j'ai inſinué à tous le précepte de baptiſer les leurs. J'eſpère que Dieu miſéricordieux aura exaucé ma pieuſe intention, & confirmé la validité, & la force ſacramentale de mon baptême. Un mois après j'ai circoncis tous mes mâles, & j'en ai donné le précepte à tous mes deſcendans, qui l'obſervent, & l'obſerveront toujours. Je ne leur ai ce-

pendant pas donné ce dernier précepte comme divin, mais ſimplement comme convenable à la propreté humaine : cette circonciſion ne peut proprement être appellée qu'inciſion, car ce n'eſt qu'une ſimple ſéparation de peau ſans nulle mutilation : je l'ai crue neceſſaire à la proſpérité de la propagation, & à les garantir de certains maux auxquels les ſeuls incirconcis ſont ſujets.

Si je n'ai donc inſtitué parmi eux autre ſacrement que le baptême, la confeſſion à Dieu, & le mariage, je dois me réjouir de ne m'être pas écarté de mon devoir, premièrement parceque je n'avois pas la faculté d'en inſtituer, & d'en adminiſter d'autres, & en ſecond lieu parceque j'ai cru que pour faire leur ſalut ils n'en avoient pas beſoin. Je n'ai pas permis qu'ils ſachent qu'il y en a ſept chez nous, de crainte de ſurcharger leur entendement de trop de beſogne. J'ai inſtitué la prière à Dieu, & je leur ai inſinué que moyennant le repentir de leurs fautes ils en obtiendroient le pardon. Vous entendrez, milords, à tems, & lieu quelles ſont les fautes que je leur ai défendues en qualité de pèchés, & je ſuis ſûr que j'obtiendrai votre ſuffrage, lorſque vous réflèchirez que j'ai fait tout ce que j'ai cru plus convenable à leur

bonheur temporel, & ſpirituel. Dieu ſeul pourroit faire parvenir dans ce monde là des miſſionnaires avec des pleins pouvoirs pour perfectionner l'oeuvre que je n'ai pu que commencer; ſans cela ils ne ſeront jamais chrétiens autrement que comme je les ai faits.

Dans les quatre vingts ans que nous demeurâmes là nous n'avons jamais vu aucun de nos enfans mort, où épouvanté de la moindre maladie, ni parmi tant de couches une ſeule de malheureuſe. Une pareille proſpérité nous a quelquefois déplu, car quelqu' exemple frappant, & capable de les humilier auroit pu modérer leur orgueil. Ils croyent fermement que l'homme ne meurt pas, & que je ne leur ai dit que l'on meurt que pour les effrayer. Quand je leur alléguois pour preuve convaincante de la mort, à laquelle l'homme eſt ſujet, celle des mégamicres, qui meurent tous à l'âge de quarante huit de nos ans, ils me répondoient que la mort des mégamicres ne prouvoient pas la néceſſité de la mort des Alfrèdes chrètiens.

Vous ſaurez dans quelques jours comment nous ſommes parvenus à la ſouveraineté, & vous verrez qu'on peut facilement conjecturer que dans cent ans d'ici mes enfans ſeront maitres de tout le monde inté-

rieur qui effectivement n' eſt pas plus grand que le notre, car il ne peut pas l' être, mais bien plus conſiderable parcequ' il a au moins trente fois plus de lieux habitables que celui-ci ; point de terres inconnues, ni mers, ni déſerts, ni pays ſteriles, ou incultes, ou abandonnés à cauſe du froid, ou de la chaleur extrême. Je ſuis en état de vous faire la deſcription exacte des lois, & des moeurs de toutes les differentes nations des mégamicres, & de toutes les productions de leur monde, car j' en ai fait pluſieurs fois le tour toujours inſéparable de ma chère Eliſabeth.

Le nombre des mégamicres eſt de trente milliers de millions, & il reſte là par des raiſons que je vous dirai ; celui de mes deſcendans le ſurpaſſera dans cent ans d' ici, à moins que l' ordre de la nature ne change dans la progreſſion de leur multiplication, comme un événement arrivé, il y a vingt deux ans, l' a diminuée de la moitié. D'autres événemens qui ne peuvent pas être prévus des hommes la diminueront encore vraiſemblablement, car ſans cela en trois ſeuls ſiècles tout ce monde là ne ſuffiroit pas à leur ſubſiſtence. Tous mes deſcendans parlent anglois comme nous, & l'écrivent, & parlent, & écrivent la langue des mégamicres,

qui eſt la ſeule de ce monde là. Pluſieurs entre ceux-ci qui ſe ſont appliqués à notre langue ſont parvenus à l'entendre, & à l'écrire, mais jamais à la parler; & cela par défaut d'organes; car il leur eſt impoſſible d'exprimer toutes les conſonnes : ils ne peuvent prononcer que le *B*, le *M*, le *P*, & le *F*.

Tous mes enfans ſont exempts, comme les mégamicres des détrimens viſibles de la vieilleſſe, des maladies, du beſoin de dormir, & de celui de ſe nourrir de viandes, de poiſſons, ou d'herbes. Leur nourriture principale eſt un fruit délicat, qu'on appelloit le fruit défendu, que tous les mégamicres reſpectoient, & craignoient, & qu'aujourd'huy ils ne craignent, & ne reſpectent plus. Ils mangent outre cela des anazés, des chondrilles, & pluſieurs mets différemment aſſaiſonnés d'une farine qui eſt la denrée de première néceſſité. Le point fixe de leur Soleil eſt la cauſe du jour perpétuel, & de la conſtance d'une ſeule ſaiſon qui reſſemble au plus agréable printems de l'Europe. Leur Soleil ne peut être que ferme, & immobile parcequ'il pèſe également ſur toute l'atmoſphère qui l'entoure, & ſur toute la périphérie ſolide de la terre qui l'environne dans

une parfaitement egale distance. Sa lumière est éblouissante au point qu'on ne peut la fixer sans danger : une obstruction dans le nerf optique qui prive entièrement de la vue peut en être la suite. La nature savante a donné aux mégamicres toute la facilité de se garantir de cet irréparable malheur en les faisant naitre avec une capeline cartilagineuse qui paroit les avertir qu'ils n'auront pas raison de se plaindre s'ils y succombent. Je crois que ce monde là est le grand aimant siège de l'attraction qui fait, que tous les corps qui se trouvent sur notre superficie convèxe pesent sur lui. Quelques physiciens ont deviné cela en gros; mais ne pouvant y aller qu'en esprit, & à tâton, aucun d'eux ne fut jamais en état de décider qu'une force répulsive dans le centre du noyau faisoit graviter un autre genre humain sur la rotondité d'une solidité concave. Cette concavité parfaitement sphérique nous démontre que la distance qu'il y a entre nous & les mégamicres doit être moindre là où la terre sur laquelle nous marchons est applatie.

Les mégamicres ne voyagent que fort rarement, & cela par deux raisons. La première est que leur religion leur défend la curiosité; précepte fort sage lorsqu'elle est vi-

cieuſe, mais la dévotion devient par tout ſuperſtitieuſe lorſqu'elle s'empare de têtes foibles, & les têtes foibles ne ſont rares nulle part. Leur ſeconde raiſon eſt, que leur monde eſt partout tellement uniforme, qu'il ne vaut pas la peine, diſent ils, de s'expoſer au riſque de commettre un pèché pour le voir. Ceux qui voyagent beaucoup ſont les marchands, dont la curioſité n'eſt jamais ſuſpecte ni ſcandaleuſe, puisque leur unique objet eſt l'avidité du gain, & tout eſt permis dans ce monde là à leurs ſpéculations, puisque les ſouverains tirent toujours quelqu'utilité de tout ce qui va, & de tout ce qui vient. Ils ont pour faire leurs voyages ſoit par terre, ſoit par eau, toutes les commodités imaginables; par terre des poſtes avec des relais entretenues par les ſouverains reſpectifs cinq milles diſtantes les unes des autres en tout ſens; & par eau des coches où ils peuvent pour un prix fort modique porter partout leurs marchandiſes; & leur monde eſt partout coupé par des canaux inombrables. Toute la terre étant là également peuplée, & habitée, ils ont l'avantage de pouvoir aller partout par le plus court chemin, & ils ne ſe trompent pas, car jusqu'à l'âge de douze ans qui ſont trois des notres, ils ſont tous bien elevés, &

ce qu'on leur apprend dans le tems de leur éducation eſt, outre la morale, la géographie: au ſurplus il n'y a point de ville où il n'y ait un grand globe expoſé au public, où tout leur monde eſt déſigné, & où tous ceux qui en ont beſoin peuvent aller faire leurs obſervations. Il eſt impoſſible dans ce monde là de faire un voyage ſans parcourir une courbe ſur la concavité, tout comme il nous eſt impoſſible de ne pas la parcourir ſur ſa convexité, mais cela n'empêche pas qu'effectivement les mégamicres ne marchent également que nous toujours ſur une ligne droite, car tout le monde ſait qu'un cercle quelconque n'eſt autre choſe qu'un polygone.

On voit toute la ſurface de ce monde là à perte de vue dégagée de tout objet qui pourroit entrecouper la vue d'un endroit éloigné quelconque. L'égalité de leurs plaines n'eſt que de tems en tems délicieuſement interrompue par des petits bois compoſés d'arbres, qu'on appelle ſacrés par une raiſon que je vous dirai demain. Toutes les villes, toutes les maiſons de campagne, & tout ce qui eſt bâtiment eſt ſouterrain à l'exception des obſervatoires, quoique leur éminence ſoit très petite, puiqu'elle ne peut aider en rien

à découvrir des diſtances dans un monde où tout éloignement d'objet eſt marqué par l'élévation.

Tout le ſol de ce monde eſt généralement diviſé en meſures, qu'ils appellent *o c*, & que nous appellerons topes : ils ſont tous parfaitement carrés, & cotoyés par des ruiſſeaux courans dont les lignes ſont convergentes, & divergentes alternativement de quatre à ſept pouces en grace de la juſteſſe du carré du tope, puiſqu'il eſt impoſſible de couvrir régulièrement la ſurface d'une ſphère de carrés égaux. Sur les grands chemins ces ruiſſeaux ſont couverts. Chaque tope eſt un carré de cent toiſes, qui par conſéquent en contient dix mille de ſurface & dans chacun il y a pour le moins huit maiſons ſouterraines habitées par ſix, ou huit couples mégamicres qui ont ſoin de la culture du tope : on n'en trouve pas un ſeul en friche. Vous voyez, milords, la préciſion, & la facilité avec laquelle tout mégamicre qui ſait compter eſt le maitre de ſavoir la grandeur de la terre, & d'en régler la diſtribution ; & tout le monde ſait compter.

Les maiſons des païſans ſont petites, & carrées, mais elles ont cependant trois étages, chacun de quatre pieds de hauteur, ayant

à chacune de leurs faces des écuries pour les bêtes, & des magaſins pour y conſerver les fruits de la terre. Le ſeul étage éclairé par le jour naturel eſt le premier, dont la lumière entre obliquement par des petites fenêtres en rampe, vrais ſoupiraux pratiqués ſous la corniche toujours architravée, & ſans friſe.

Mais dans les villes l'architecture brille. On voit des belles, & grandes maiſons, & celle qu'on appelle l'Econearcon, ou maiſon royale, & qui ſe trouve dans presque toutes les villes, où il y a un abdala, eſt vaſte, & magnifique. Ce ſont des palais dont la profondeur eſt de cent toiſes, & de cent toiſes la longueur, & la largeur, topes cubes parfaits qui ont leur ſurface couverte de cours, de jardins, de canaux, & de petits bois, & remplis deſſus de tout ce que l'induſtrie, la ſcience, & le luxe peuvent fournir aux déſirs d'un monarque ſpirituel, voluptueux, & magnifique. Un ſeul de ces palais contient ſouvent dix mille grands appartemens de maitre, qui ſont autant de maiſons fort commodes; & logement pour cent mille domeſtiques tous ſéparés les uns des autres, & cent vaſtes ſales de huit toiſes de hauteur, & de trente deux en carré pour éxécuter des morceaux de mu-

ſique enchantereſſe, & dont j'aurai occaſion de vous parler. La profondeur d'ailleurs ne peut jamais aller au delà de cent toiſes, puiſqu'à ce terme commence la matière qu'ils appellent impénétrable attenante à la bourbeuſe, qu'avant mon arrivée ils croyoient univerſelle.

Il y a dans ce monde là pauvreté, & richeſſe, le tien, & le mien comme chez nous; & par cette raiſon dans l'intérieur de toutes les villes il y a au bas des remparts des maiſons, que le gouvernement donne par charité aux pauvres : elles ſont ſemblables à celles des païſans, mais ſans écuries, & ſans magazins. Cette aumone dépend d'un précepte de leur religion qui ordonne aux nobles, & aux riches de ne jamais ſouffrir, que la miſère parvienne à opprimer un couple de mégamieres au point qu'il ne puiſſe au moins dans les heures du repos jouir d'une retraite obſcure. On préfère là les ténèbres à la clarté du jour, parcequ'il eſt naturel que tout ce qu'on poſſède toujours devient ennuyeux, & puis, parceque la clarté ne coute rien, pendant que pour obtenir de l'obſcurité il faut avoir de l'argent : les coupables ne ſont là jamais condamnés qu'à des priſons claires, à moins qu'ils ne méritent quelqu'indulgence.

J' ai vu dans plusieurs capitales de ce monde là des globes de différentes grandeurs dans lesquels on entre, & on voit l' exact dessein de toute leur terre. Ces sphères sont éclairées par une lanterne ronde, qui se trouve dans le centre suspendue par une grosse corde au zénith du globe. Cette lanterne est à proportion du globe grande comme leur astre naturel: elle est vuide, & de fer, couverte, à une ligne de sa circonférence, de verre sous lequel il y a le phosphore. Les plus grands de ces globes sont ceux des souverains dans les capitales, qui ont jusqu' à quatre vingt dix toises de diamètre: ils contient presqu' autant qu' un Econearcon. On marche tout à l' entour de ces globes par des chemins fort étroits sur des escaliers, qui par une quantité de spirales qui se communiquent, conduisent sur tout le planisphère: les planchers de ces chemins sont des tapis de chanvre: les tisserands sont là les plus nombreux des artisans, mais, exceptés leurs chefs, ils ne sont pas les plus riches: le chanvre passe pour la matière de seconde nécessité, car on en fait les tapis qui forment les pavés de tous les appartemens: le seul toit des maisons est de bois, ou de briques cuites au feu.

Le méridien des mégamicres étant partout le même, ils n' ont pas eu beſoin de ſe former, ni d' imaginer des lignes de latitude, ou de longitude ; mais ils ſe ſont fait des meſures en fixant un point arbitraire, dont je vous parlerai à ſa place. Ils connurent le diamètre de leur Soleil par un moyen que, ſauf votre avis, je crois le plus ſimple. Ils élevèrent un téleſcope perpendiculairement, & le penchèrent après jusqu' au point où ils ne trouvèrent plus le corps du Soleil qui leur empêchât de voir l' endroit de la terre vis-à-vis : ils marquèrent la ville, ou le village qu' ils virent, & firent après la même diligence en penchant le téleſcope du côté du Soleil oppoſé au premier, & marquèrent après l' endroit vu. La diſtance de ces deux endroits obſervés leur étant connue, tant pour l' éloignement dans lequel ils étoient par rapport au téleſcope, que par la longueur de la ligne de leur ſéparation, ils établirent la meſure de la diſtance des deux divergentes à leur moitié pareille à celle du diamètre de l' aſtre.

Le périmètre du monde des mégamicres eſt de vingt un mille trois cent quatre vingt milles géometriques ; & ſon diamètre eſt à peu près de ſix mille ſix cent quatre vingt

dix : ce diamètre eſt de cent quatre vingt quatre milles moindre que le nôtre pris à l'équateur. Ils trouvèrent les bouts des divergentes, pour meſurer le Soleil, diſtans entre eux de mille trois cent quarante quatre milles géométriques : ils déterminèrent donc le diamètre du Soleil à ſix cent ſoixante douze milles, & ſon rayon à trois cent trente ſix milles : la diſtance du centre du Soleil de leur terre doit être de trois mille trois cent quatre vingt quinze milles ; mais il faut en diminuer trois cent trente ſix de ſon rayon, & elle reſte de trois mille & cinquante neuf milles ; ce qui revient à dix rayons & trente cinq milles : le diamètre de l'aſtre doit être la trente deuxième partie de la périphérie de leur monde. Un roi me fit voir un globe de cent toiſes de diamètre ; celui de ſa lanterne meſurée par moi même étoit de neuf toiſes, & quatre pieds.

La ſolidité de ce monde là eſt de cent ſoixante quatre milliers de millions, cent quatre vingt ſept millions, quatre cent nonante ſix mille, deux cent milles géométriques carrés : ſa ſurface eſt de cent quarante cinq millions, cent ſeptante mille, deux cent milles. Quatre vingt royaumes, & dix républiques ont chacun un terrain carré de mille & cent

milles large, & long, ce qui donne à chacun un million, deux cent dix mille milles carrés de terre : les autres trente ſix millions de milles ſont occupés par des fiefs grands, & petits au nombre de deux cent ſeize tous triangulaires. Il n'y a point de fief qui ait moins de ſoixante mille milles de pays, & de dix millions de ſujets : pluſieurs fiefs en ont cinquante ; & huit en ont juſqu'à quatre vingt dix millions. Les princes feudataires ne reconnoiſſent dans le monarque, ou dans la république dont le fief relève que le droit de ſuzeraineté ; maitres pour le reſte de tout, & même de la législation.

Tout ce que je vous ai expoſé, milords, étant réel, il eſt certain que ſi le diamètre de notre globe eſt de ſix mille huit cent ſoixante quatorze milles géométriques, nous ne ſommes ſéparés du monde intérieur que de quatre vingt douze milles & demi, & je peux vous aſſurer par l'expérience que je viens d'en faire, que la différence ne peut pas être bien grande. Le chemin que j'ai fait pour y aller ne me permet aucune conjecture certaine, car ayant fendu les airs je ne puis rien déduire ; mais mon retour m'a beaucoup appris. Quand nous en ſerons là, vous verrez plus clair ; mais je vous avertis d'avance de

ne pas vous flatter de pouvoir parvenir à fixer une direction pour y aller : c'eſt une difficulté qui touche aux confins de l'impoſſibilité phyſique.

Je crois que le monde d'où nous venons de ſortir eſt parfaitement clos, & je penſe même que ſon heureux ſyſtème phyſique ne peut exiſter, & ſe maintenir, que parceque ſon air ne peut ſe communiquer au notre par aucune ouverture. Ce qui le tient ainſi fermé ſont deux forces contre leſquelles l'homme eſt trop foible pour prétendre lutter.

Après avoir quitté nos lits, nous nous jettâmes ſur un ſopha, où nous fimes des réflèxions ſur le long ſommeil dans lequel nous fûmes plongés après la nourriture extraordinaire que nos hôtes nous avoient généreuſement donné ; & réflèchiſſant à l'uniformité de leur conformation nous décidâmes qu'ils devoient être les mâles de leur eſpèce, qui dans ce monde là pouvoient fort bien avoir le privilège de porter dans leur ſein l'excellent lait rouge que nous avions ſucé. Nous reſtâmes donc curieux de voir les femelles auſſi, car ſans femelle une propagation nous paroiſſoit inconcevable.

Je me levai pour voir s'il n'y avoit pas quelque porte, ou quelque recoin par où l'on pût appeller quelqu'un, & ayant obſervé derrière l'alcove près d'une cloiſon un carrè de deux pieds bien travaillé, qui avoit au milieu un beau chaînon, je mis la main deſſus, & le tirant à moi nous entendimes un agréable carillon qui dura une minute. Le carré s'abbaiſſa, & nous vimes entrer par là même le rouge au blanc manteau, & à la capelline fleurie, qui ſuivi de ſon compagnon chanta, danſa avec lui devant nous, & puis nous prenant par les jambes nous firent aſſeoir au milieu d'eux ſur un ſopha. Ils nous dirent beaucoup de choſes, que nous ne pûmes pas comprendre, mais que l'harmonie parlante de leur langue nous rendoit agréables. Après avoir beaucoup parlé il nous remit un papier ſur lequel tout ſon diſcours étoit écrit en lettres de toutes les couleurs. D'abord que j'ai ſu leur langue, je l'ai traduit en anglois, & voilà ſa traduction fidèle que je n'oublierai jamais.

"D'abord que nous vous vimes deve-
"nus les victimes de l'inéxorable ſommeil, nous
"ne nous étonnâmes pas, puisque la nour-
"riture que vous avez exigée auroit été ſuf-
"fiſante à aſſoupir vingt enfans du Soleil.

"Nous vous en aurions avertis; ſi nous euſ-
"ſions oſé croire que vous ignoraſſiez l'ef-
"fet d'une pareille intempérance, ou qu'il
"pût ſe vérifier en vous, dont nous ſuppo-
"ſions la nature ſupérieure de beaucoup à la
"notre, & exempte auſſi de ce malheur. Le
"ſommeil chez nous ne peut s'emparer que
"de ceux, qui ſe ſont privés de la faculté de
"raiſonner, à force de prendre plus qu'il ne
"leur faut de cet aliment. L'ivreſſe nous
"eſt défendue par la loi divine, & par la ci-
"vile ſous peine d'infamie, & ſous l'autre
"de ne pas pouvoir exiger qu'on puniſſe ceux,
"qui pendant notre ſommeil nous auroient
"volé tout ce que nous poſſédons en meubles.
"Il n'eſt permis chez nous de voler que les
"ſeuls endormis; en tout autre cas le vol eſt
"ſévèrement puni. Nous avons un autre
"frein qui nous retient, & qui fait que
"nous ne nous abandonnons pas ſi facilement
"à ce vice: le noir ſommeil introduit dans
"notre ſang une ſi dangereuſe langueur, que
"c'eſt à vue d'oeil qu'elle nous fait vieillir,
"& qu'elle accélère le cours de notre vie en
"ne la laiſſant pas arriver à ſon terme natu-
"rel. Ce terme eſt de cent quatre vingt
"douze moiſſons. Nous vous avons fait
"garder à vue durant votre ſommeil pendant

"trois métamorphoſes du ver noir, pour "vous procurer tous les ſecours dans le cas "que votre ivreſſe ſe fut manifeſtée mortelle; "mais après que nos phyſiciens nous aſſurè- "rent de la juſteſſe de votre pouls, & qu'il "n'y avoit rien à craindre, je fus au tem- "ple, & je demandai à l'abdala d'être inſ- "truit par ſon oracle de ce que je devois "faire, & j'ai ſuivi ſes inſtructions à la lettre.

"On m'a ordonné de vous faire trans- "porter chez moi, & d'attendre votre réveil "naturel; & j'ai obéi. On m'a ordonné "auſſi de vous avertir que l'ivreſſe chez nous "eſt ſcandaleuſe, & mortelle. J'ai dit au "ſaint miniſtre, que cela m'étoit impoſſible, "parceque vous ne comprenez pas ce que la "langue de Dieu dit à l'eſprit de l'homme, "mais il m'a dit, que ſi vous ne la compre- "nez pas, n'importe, & qu'il ſuffit que la "vérité vous ſoit dite, & que je devois vous "la laiſſer par écrit, comme je fais. Il m'a "auſſi ordonné de vous donner ſans délai "des parfaits maitres de langue pour qu'ils "vous aprennent à vous expliquer, & à nous "entendre. Il m'a auſſi dit d'informer le "roi notre ſeigneur de votre arrivée avec tou- "tes les circonſtances qui l'accompagnent; "mais pour m'acquitter de ce devoir je n'ai

"pas attendu que l'abdala m'en fit ſouvenir,
"puiſque j'ai envoyé au roi un courier, d'a-
"bord que votre caiſſe fut traînée à terre;
"& un autre d'abord que je vous ai vus de-
"hors. Je dois auſſi vous faire ſavoir que je
"ſuis le premier repréſentant de ſa majeſté,
"en qualité de gouverneur de cette ville, une
"de ſes quatre frontières, & que, ſelon mes
"commiſſions, je dois tenir un régiſtre é-
"xact de toutes vos démarches,& vous prier,
"lorsque vous ſerez en état de le faire, de me
"narrer fidélement comment vous avez fait
"pour monter chez nous, qui vous a envoyé,
"qui vous êtes, & ce que vous avez inten-
"tion de faire ici; car malgrè le prodige du
"platfond de votre caiſſe; qui eſt allé au ſé-
"jour des bienheureux, nous prenons pour
"une fort mauvaiſe marque celle de l'igno-
"rance dans laquelle vous êtes de notre di-
"vine langue. Cela indique viſiblement que
"vous ne procédez pas du Soleil père unique
"de toutes les créatures raiſonnables.„

C'eſt, milords, tout ce que l'écriture diſoit; mais actuellement que j'ai cru de-voir vous en rendre compte, pour vous faci-liter l'intelligence de notre hiſtoire, vous é-tes plus ſavans que nous ne l'étions, lorsqu'on nous l'a donna. Vous ſaurez demain ce

que c'eſt que les cent quatre vingt douze moiſſons de la vie naturelle des mégamicres, & ce que c'eſt que les métamorphoſes du ver noir, & tout ce qui nous eſt arrivé dans la plus grande régularité des loix de la narration. Les deux bons mégamicres nous embraſſèrent, & partirent.

Fin de la ſeconde journée.

TROISIEME JOURNEE.

La belle compagnie s'étant trouvée le lendemain à l'heure du diner dans la même sale, milord Bridgend fut le premier à porter la parole à miladi Rutgland arrivée la dernière.

M. Bridgend.

Comment vous portez-vous, miladi ? N'êtes-vous pas curieuse de savoir la suite de cette admirable histoire ?

M. Rutgland.

A l'excès, milord. Je n'ai fait que rêver toute la nuit à ces charmans frères, qui devoient devenir mari, & femme, ou donner un démenti à la nature.

Duc de Brecnock.

Celui auquel cette union feroit horreur feroit un grand ignorant.

M. Howard.

Les enfans d'Adam notre premier père en firent bien autant.

M. Dunspill.

Nous avons même des auteurs claſſiques, qui trouvent vraiſemblable, & non condamnable l'union d'Adam avec ſes propres filles. En état de pure nature il n'eſt aucun accouplement avec femelle de la propre eſpèce qui puiſſe faire horreur.

M. Burghlei.

Mais trouvez-vous poſſible l'excès de cette fécondité ?

M. Dunspill.

Eſt-ce que vous la trouvez impoſſible? Amuſez-vous à en faire le calcul, ſi vous en avez le courage. Je vous dirai en attendant, que ſi elle ne diminue pas en progreſſion par elle même, le monde des mégamicres ne ſuffira pas à la contenir en moins de trois ſiècles. Si la nature n'y remédie pas, je ne connois pas des loix plauſibles qui puiſſent y mettre un frein.

M. Bridgend.

Qu'en dites-vous, monſieur Edouard ?

Edouard.

Il me ſemble, milord, vous en avoir déjà dit quelque choſe. C'eſt une affaire qui eſt totalement dans les mains de Dieu, & il eſt tout à fait inutile que j'y penſe actuellement, puiſque naturellement je n'aurai plus

aucune nouvelle de ce monde là. Tout ce que je sais là-dessus, c'est qu'il n'y a rien à faire; car si pour y remédier, on s'avisoit d'instituer le célibat; on institueroit la bâtardise: & après, comment trouver sans exercer un affreux despotisme des garçons qui de bonne foi consentiroient à vivre sans une moitié de première nécessité, & des filles, qui sans murmurer voudroient vivre en agapètes, ou se laisseroient enfermer dans des couvents dans un monde où le mariage est rempli de charmes?

M. Rutgland.

Cette pensée qui vous embarasse tant est, à mon avis, bien frivole, car, avec votre permission, je crois que nous serions dans notre monde dans un état à peu près égal, si la nature n'y eut pas mis remède, sans avoir recours à l'intervention des législateurs. On se donne au contraire bien des peines pour encourager la propagation, que nous voyons dans un état pitoyable. Je ne crois pas que le patriarche Noé, & ses trois fils se soient beaucoup occupés de ce que le genre humain seroit devenu, s'il se fut augmenté dans la même progression encore pour trois ou quatre siècles; puisque deux seuls siècles aprés le déluge il y avoit certainement sur la terre

plus de cent millions d'hommes ; & à ce qu'on prétend tous deſcendans de Noé. Il y a certaines choſes qu'il faut abandonner à la nature, & ſur leſquelles il faut ſe mettre l'eſprit en repos ; *Fata viam invenient*, diſoient fort ſagement les ſtoïciens. La nature ne produit que ce qu'elle peut nourrir. Vous le voyez dans les champs enſemencés. Londres dans un ſiècle d'ici, à moins qu'on ne l'agrandiſſe, ne ſera pas plus peuplé qu'aujourd'huy. Lorsque l'atmoſphère ſe ſent ſurchargée d'êtres dont le trop grand nombre, & la trop grande inſpiration, & expiration l'incommode, elle n'a beſoin du ſecours de perſonne pour s'alléger : elle a à ſon ſervice des peſtes de pluſieurs eſpèces : ſans cela la population des turcs ſeroit excédente. Les chinois, comme vous ſavez, favoriſent les émigrations ; & dans pluſieurs provinces on fait mourir au berceau pluſieurs femelles, & les mâles auſſi qui ont des défauts.

M. Howard.

Vous dites fort bien, miladi. J'ai vu des nations qui ſeroient malheureuſes, ſi elles ne ſe débaraſſaſſent du trop grand nombre d'individus que leurs femelles produiſent : elles ont des loix qui ordonnent non ſeulement

qu'on noie à leur naiſſance tous les eſtropiés, & les contrefaits, mais les laids auſſi, & toutes les femelles excepté une, ou deux par famille. Ce qui m'a mis l'esprit en alarme fut l'aimant monté au Soleil. Si la caiſſe n'eut pas été ſi peſante il l'auroit emportée, le plomb ſe ſeroit fondu d'abord, & ces deux rares perſonnes ſeroient devenues habitantes de cet aſtre, où ils ne ſeroient pas morts, à ce que je penſe, car il eſt ſource de vie. C'eſt là qu'ils ſeroient devenus ſavans, mais quoique devenus immortels, à quoi leur ſerviroit leur ſcience, & leur bonheur ? L'homme ne peut jouir de ce qu'il ſait qu'autant qu'il peut le communiquer à quelqu'un; la ſociabilité eſt dans ſon inſtinct: c'eſt la plus utile de ſes foibleſſes. L'aſcenſion de l'aimant démontre la force de ſon attrayant, & que l'endroit le plus ouvert pour parvenir au monde des mégamicres eſt notre pole, ou l'auſtral. Quelle découverte ! Un endroit auquel on pourroit aller dans un jour ne peut pas ſe préſenter à mon eſprit comme inacceſſible. Quatre vingt douze milles ! Il ſe peut, qu'il y ait un débouché inconnu à tout le monde.

M. Rutgland.

Malgrè que monſieur Edouard ne veuille pas nous permettre d'eſpèrer, l'hiſtoire de ſon retour pourra nous mettre en état de raiſonner là-deſſus avec plus de fondement. Je vous dirai en attendant que les talens, la ſcience, & la politeſſe des mégamicres m'enchantent. Les charmantes petites créatures!

Miladi.

Vous ne ſauriez croire, couſine, combien ils m'intèreſſent, principalement après que je les ai vus humains, & généreux prodiguer leur lait à des gens qui devoient leur paroitre fort à craindre. Quel plaiſir pour nous, monſieur Edouard; ſi vous euſſiez pu nous préſenter ici un ſeul couple de ces raviſſans mortels!

Edouard.

Hélas! Nous en avions une moitiè, qui reçoit le reconnoiſſant tribut de nos larmes toutes les fois que nous la rappellons à notre ſouvenir. Nous l'avons perduc à peine ſortis de la terre dans la Carniole. C'eſt la mort qui nous l'a enlevée; nous lui devions la vie, miladi. Je vous demande mille pardons, ſi je ne peux pas retenir mes larmes.

Miladi.

Oh Dieu !

M. Burghlei.

Mais, Dieu me pardonne, je penſe que vous pleurez tous. Rien n'eſt ſi plaiſant. Tant d'intèret pour des hermaphrodites ! car je parie qu'ils ne ſont pas autre choſe ; & je m'étonne que M. Edouard ne l'ait pas deviné.

M. Rutgland.

Ce ſont vos idées qui ſont plaiſantes. Qu'eſt-ce qui vous les fait croire hermaphrodites ? Et quand même ? Mais ils ne ſont, & je parie auſſi, ni hermaphrodites, ni androgines dans la vraie ſignification du mot. Ces idées ne peuvent naître que dans des têtes où l'image des deux ſéxes ſe trouve enracinée par prévention. Ils ſont ce qu'ils ſont ; & à moins que monſieur Edouard ne nous donne là-deſſus des plus amples lumières nous n'en ſavons rien. Je devine tout comme vous qu'ils ſont tous pareils, & je les vois deux à deux, mais malgrè cela je ne puis rien décider : je les trouve charmans, & point hideux comme les monſtres que vous venez de nommer.

Miladi.

Je ne ſuis pas bien éloignée de croire que ce monde là puiſſe être le paradis terreſtre. Nous ſavons qu'on parle dans le premier chapitre de la Genèſe de la création de l'homme que Dieu fit mâle, & femelle, & qu'on n'y parle d'Adam, & d'Eve qu'après la ſemaine de la création. Un mégamicre n'eſt ni mâle ni femelle, mais, pour nous faire comprendre quelque choſe, le divin écrivain de la bible dût, peut-être, l'appeller l'un & l'autre; ce qui veut dire ni l'un ni l'autre. Si la choſe fût autrement le texte diroit, il fit l'un mâle, & l'autre femelle. Or quand l'écriture vient à la création d'Adam, elle met une différence de tems entre celle-ci, & celle d'Eve, que Dieu ne créa qu'après la défenſe qu'il fit à Adam de manger du fruit, qui en le rendant ſavant l'auroit fait mourir; elle nous informe de leur crime, & elle nous dit qu'ils furent chaſſés de là, & que Dieu rendit impénétrable l'heureuſe demeure dans laquelle il avoit placés nos premiers pères. Remarquez que pluſieurs ſavans auteurs, & des reſpectables rabins nous ont peint Adam, & Eve d'une taille giganteſque, & que nous pourrions fort bien n'avoir pas dégénéré, car le grand, & le pe-

tit ne peut jamais être que relatif, & en comparaiſon des mégamicres nous ſommes géans. Nous devons croire qu'Adam, & Eve furent crées immortels, & qu'ils ne devinrent mortels qu'à cauſe de leur crime : or nous ſavons que l'homme-Dieu a dédommagé le genre humain des peines attachées au pèché originel. J'entens que les deſcendans de notre ami ne meurent pas, & ne croient pas même à la mort : pourquoi ne ſeroient-ils pas redevenus immortels étant nés dans Edem, ayant eu le bonheur d'y retourner, & le pèché originel n'ayant plus aucune force ſur eux par le divin moyen de la rédemption ? L'écriture nous parle de la lumière que Dieu fit avant tout, & ne nous parle de notre Soleil, que comme de l'aſtre majeur crée le quatrième jour : la lumière donc dont elle parle doit avoir une ſource différente de celle que nous connoiſſons à la notre. Le Soleil des mégamicres ne ſeroit-il pas par haſard cette lumière qui luit ſans bruler, & dont les belles eſcarboucles que nous voyons nous donnent une idée ſi claire ? Excuſez, de grace, tout le ſpécieux de mon diſcours, & même je vous prie de n'y faire aucune attention, dans le cas qu'il puiſſe préjudicier aux devoirs qui dépendent de notre foi.

M. Dunspil.

Vous avez bien dit, miladi, & votre réſerve eſt ſage, car votre raiſonnement eſt inſoutenable dans un point eſſentiel. Les mégamicres, ſelon votre gloſe, ne ſeroient pas coupables de la faute coinmiſe par Adam, & par conſéquent ne devroient pas mourir, & nous ſavons qu'ils meurent.

Miladi.

D'accord. Mais auſſi l'écriture ne nous dit pas que Dieu les ait crées immortels, tandis qu'elle nous inſtruit en termes très clairs qu'il avoit crées tels Adam, & Eve ſous condition qu'ils ne violaſſent jamais ſon premier précepte prohibitif.

M. Bridgend.

Ma femme a pouſſé bien avant ſes réflexions.

Edouard.

Miladi me ſurprend, car je peux vous aſſurer, milord, que malgrè que j'aie lu, & relu, & étudié la ſainte écriture, ces idées là ne ſe ſont jamais préſentées à mon eſprit.

Duc de Brecnock.

C'eſt votre hiſtoire, monſieur, qui les a fait naitre dans l'eſprit ſubtil de miladi Bridgend. Je vous avoue que je les trouve admirables ; & je ſuis ſûr qu'elles auroient

beaucoup d'approbateurs ; ſi cette hiſtoire devenant publique fut revêtue de certaines autorités ſans leſquelles tout ce qui regarde la religion prend difficilement de fortes racines.

M. Rutgland.

Les réflexions de ma couſine me font penſer à la langue des mégamicres. Nous ſavons qu'Adam a donné le nom à tout ce qui fut créé, & le nom qu'il donna à tous les êtres étoit le véritable qui leur convenoit, & qui les indiquoit en expliquant leurs qualités : c'eſt ce que nous liſons dans le verſet dix neuvième du même ſecond chapitre. Cela, ſans la foi, pourroit nous paroitre impoſſible, & abſurde, car les paroles ne peuvent avoir autre force que la dépendente de la convention ; mais cela ne doit nous paroitre ni impoſſible, ni abſurde dans une muſique parlante à l'ame en droiture par le véhicule d'un ſixième, ou ſeptième ſens, que les mégamicres peuvent avoir, & dont nous qui en ſommes privés ne pouvons avoir qu'une idée abſtraite. Je crois qu'une expreſſion muſicale peut facilement envoyer à une conception faite pour cela un ſon qui peut ſignifier un objet dont on n'auroit pas eu d'idée, avant que d'ouir ce même ſon. Plu-

ſieurs ſavans avouent que nous n'avons pas d'idée de la langue primitive. La langue des mégamicres a pu être la même que celle d'Adam. Ce ſeroit faire trop d'honneur à la chétive langue hébraïque que de croire qu'elle ait été celle du plus ſavant des hommes. Je dis tout ceci en paſſant, & ſans nulle prétention ; mais en réfléchiſſant à des faits merveilleux, dont nous ne pouvons pas douter, nous ne pouvons avancer que des conjectures merveilleuſes. La liqueur transparente qui éclaire les appartemens des mégamicres ſuſciteroit dans nos ames des grands doutes, ſi nous ne viſſions ces belles pierres dont la froide lumière permanente nous démontre combien nous avons tort d'être orgueilleux de nos connoiſſances phyſiques. Tous nos ſyſtèmes ſont les enfans de notre miſère : nous n'admettons pour poſſible que ce que nous voyons : les effets que nous obſervons ne ſauroient ſortir que des cauſes que nous imaginons, & rien ne ſauroit être différent de ce que l'apparence nous démontre, & notre impertinence marche d'un pas égal à celui de nos études. La couleur rouge de l'air, de l'eau, du lait, & du mercure des mégamicres contente infiniment ma raiſon qui inſtruite ſait que le rouge démontre la

perfection ſubſtantielle de tous les corps animés par les trois principes. Elle me paroit une juſte conſéquence de la blancheur du ſang d'un peuple qui ne ſe nourrit que de ſon lait, & des odeurs. L'excellence du gout de leur lait, & la jeuneſſe qu'il entretient nous donne un eſſai des lumieres des mythologiſtes dans ce qu'ils diſent du nectar qui conſerve les dieux toujours jeunes, dont il étoit la boiſſon favorite.

M. Chepſtow.

Vous excuſerez, miladi. Il eſt boiſſon, & pature auſſi; car ſans cela Ovide n'auroit pas dit en parlant des chevaux du Soleil *habebit pro gramine nectar.*

M. Bridgend.

Finiſſons, de grace, de cauſer, car il nous reſte à ſavoir une quantité de choſes ſur leur religion, ſur leur police, ſur leurs loix; ſur leur ſocieté, & ſur leur éducation. Laiſſons que monſieur Edouard pourſuive ſa narration, car je brule de curioſité, fut-elle un crime.

Edouard.

Après le départ du gouverneur, quatre bigarrés entrèrent, & touchant à un reſſort ils ouvrirent une porte qui étoit une des quatre plaques-miroirs qui ſe trouvoient entre

les éclairantes. Nous entrâmes dans une belle ſale éclairée par des lampes remplies de la liqueur. Elle étoit carrée, & au bas des quatre faces on voyoit quatre cuves de marbre verd, dont le bord étoit parallèle au plancher qui étoit un beau tapis de pluſieurs couleurs merveilleuſement bien tiſſu : ces cuves étoient ovales, & avoient quatre pieds de long, & autant de profondeur. On nous dit d'y entrer, & l'eau ſortit dans l'inſtant des robinets d'or, & deux de ces bigarrés s'employèrent à me laver, tandis que deux autres ſervoient Eliſabeth dans un autre bain. Ils nous eſſuyèrent après, nous frottèrent avec des herbes, & nous firent reſpirer le baume de leurs parfums délicieux. Mais ce qui nous fit un très ſenſible plaiſir fut un ſervice qui nous étoit néceſſaire, & que nous n'avions pas demandé. Ils nous peignèrent avec des peignes de bois, & ils nous rangèrent nos cheveux avec la plus grande adreſſe, & avec beaucoup de gout. Une demi douzaine de ces peignes qu'ils nous laiſſèrent nous fit le plus grand plaiſir, car ſans eux, ne pouvant pas avoir ſoin de nos cheveux, nous les aurions perdus en peu de tems, tandis que nous les avons conſervés tels que vous les voyez.

Deux bigarrés jolis au possible entrèrent alors, qui ayant la peau tachetée de toutes les couleurs nous donnèrent envie de rire. Ils nous portèrent des coeffes blanches feintes capelines qu'ils nous adaptèrent au front, & assurèrent, sur nos cheveux par derrière avec des agraffes de diamans montés en or rouge. Cette coeffure suppléoit au défaut de la naturelle que nous n'avions pas, & qu'ils avoient raison de juger nécessaire. Ils nous conduisirent après cela dans un cabinet, où ils nous laissèrent seuls, & où il y avoit des lieux extrêmement propres pour les besoins naturels. En sortant de là nous entrâmes dans une sale où nous trouvâmes nos hôtes assis devant une table où ils avoient commencé un concert vocal, & instrumental. A notre aspect ils se levèrent sans interrompre leur musique, & nous firent asseoir.

Deux jaunes, & deux bleus entrèrent à la fin de la musique portant avec eux quatre livres qu'ils posèrent sur une table, deux remplis de chiffres de plusieurs couleurs, & deux blanchâtres, où on ne voyoit aucune écriture. Leur papier étoit composé d'herbes déséchées, pilées, & conglutinées, humectées, & puis encore séchées; il étoit léger, & maniable, & si bien consistent qu'en

cas de besoin un pareil papier pourroit servir en Angleterre aussi. Ils mirent sur la table un grand écritoire, qui contenoit sept petits gobelets tous pleins d'encre de différentes couleurs. C'étoit positivement les sept différentes nuances, que le prisme qui sépare la lumière nous montre. A côté de l'écritoire nous vîmes plusieurs plumes d'un bois léger, & très minces, dont chacune avoit au bout sept petits tuyaux, qui quoiqu'ensemble étoient pourtant séparés à la pointe, de sorte qu'on pouvoit écrire avec chacun sans qu'aucun des autres touchât au papier. Chacun de ces tuyaux contenoit une des sept couleurs en liqueur, & en étoit si bien chargé qu'on auroit pu écrire tout un jour sans avoir besoin d'écritoire. C'étoit la première leçon de la langue qu'on venoit nous donner.

Ils commencèrent par nous faire voir sur la première page d'un de ces livres six chiffres dont chacune étoit désignée sept fois, distinguée par une différente couleur. Ces six chiffres étoient les six voyelles qui composoient tout leur alphabet, & toutes leurs paroles. Un d'eux lut clairement, & lentement cet alphabet, qui consistoit en quarante deux émissions de voix de sept à sept, chaque voyelle étant aspirée en sept tons. Je

fus le premier à accompagner ſa ſeconde lecture, & ma femme m'imita d'abord, & reçut un compliment ſur ſa voix qu'on trouva préférable à la mienne, & tenant plus de l'humain : ils furent ſurpris de voir qu'à la troiſième fois nous lûmes tout l'alphabet ſans leur ſecours. C'étoit une gamme contenante les ſept notes ; mais diſpoſée comme le diateſſeron des anciens. On commençoit par l'*ut* & on ſautoit au quatrième, puis au ſeptième, au troiſième, au ſixième, au ſecond & au cinquième. On donnoit la préférence à cet ordre pour indiquer qu'il ne s'agiſſoit pas d'apprendre la muſique, mais une langue chantante. La progreſſion des couleurs des chiffres ſuivoit le même ordre.

La joie brilloit dans les yeux de nos hôtes : les livres furent fermés, & nos maîtres ſe retirèrent fort contens. Un caprice d'Eliſabeth fit à nos deux amis une très agréable ſenſation. Elle chanta ſoudainement un air italien *cantabile* : ils l'embraſſèrent cent fois, & transportés par l'enthouſiaſme ils prirent chacun un des inſtrumens qui étoient ſur la table, qui reſſembloient un à un luth, & l'autre à une flute, & voyant qu'ils déſiroient la réplique elle les ſatisfit : j'accompagnai les inſtrumens en baſſe taille. L'in-

ſéparable du gouverneur nous donna une marque de ſa reconnoiſſance avec un euphonie. C'eſt ainſi qu'on appelloit un chant fort mélodieux donné ſans inſtrument, & par une ſeule voix.

Après un petit carillon qui annonçoit une viſite, une porte s'ouvrit, & deux vermeils entrèrent qui furent très bien reçus. Nous ſortimes tous les ſix, & après avoir monté un aſſez long, & cominode eſcalier, dont les degrés avoient un pouce de hauteur, nous trouvâmes dans la cour un beau char découvert, auquel étoient atteles en trois rangs douze ſuperbes quadrupèdes. Un ſeul cocher, couleur d'amaranthe velouté avec toute la tête verte, tenoit de la gauche les rênes, & manioit de la droite une eſcourgée avec toute l'adreſſe : lorsqu'il s'agiſſoit de tourner il diſoit *Fa*, & les chevaux tournoient à droite, s'il diſoit *Ua* ils alloient à gauche. Un matelot françois me dit, il y a huit jours, que les chevaux de charette de ſon pays font tout le contraire lorsqu'ils entendent le ſon de ces mêmes mots. Ces douze animaux reſſembloient à nos beaux levriers danois de la petite eſpèce : leur hauteur étoit de quatorze pouces, ils étoient tous violets, & nous parurent tous mâles.

Dans un quart d'heure d'un trot très rapide ils nous mirent à la porte de la cathédrale. La porte de ce temple n'étoit pas grande, la forme de ce monde là ne permettant pas à l'Eurythmie de briller dans les portails. Nous deſcendimes d'abord un eſcalier ſans marches en rampe ſpirale, éclairé autant qu'il falloit par des lanternes phoſphores. La pente de la rampe fort douce faiſoit cinq fois le tour du temple avant que d'arriver à ſon entrée. Son intérieur avoit quarante toiſes de hauteur, & cinquante de diamètre ; il auroit été parfaitement ſphérique s'il n'eut eu un pavé plan qui occupoit la cinquième partie de ſa circonférence : il étoit carrelé de bois de pluſieurs couleurs, mais régulièrement, & avec tant d'art qu'on ne diſtinguoit pas la jointure des pièces qui le compoſoient. Un globe luiſant d'une toiſe de diamètre l'éclairoit au centre, & cinq cent lampes bien diſtribuées, & incruſtées au deſſus de cinq cent loges donnoient à l'édifice une plus grande ſplendeur : elles éclairoient les deſſeins des cinq cent villes de la monarchie. Au milieu du pavé perpendiculairement ſous le globe il y avoit un eſpèce de puit entouré de vingt quatre petites colonnes diſtantes de deux pieds l'une de l'autre.

Après un petit prélude nous entendîmes une ſymphonie inſtrumentale qui ſortoit du ſouterrain ; & en même tems nous vîmes s'élever de ſa concavité vingt quatre mégamicres dont les épaules, & la poitrine étoient couverts d'un mantelet rouge ouvert par devant qui deſcendoit jusqu'au coude : ils avoient au deſſus de leur capeline une corne jaune, & les babouches de la même couleur : ils nous parurent tous vieux. Après eux quarante huit mégamicres de toutes les couleurs, hormis la rouge, & la blanche, ſortirent du même puit, diſtingués par une lanterne ronde qu'ils portoient au deſſus de leurs têtes ; & par une grande feuille qu'ils tenoient, ſur laquelle la muſique qu'ils alloient éxécuter étoit écrite : ils entourèrent en bel ordre les vingt quatre premiers, & la muſique commença, & dans le même tems le globe s'ouvrit par le bas ; & nous vîmes ſortir par deſſous debout ſur un demi cercle luiſant un mégamicre qui nous parut une ſtatue d'or, ou dorée. C'étoit l'abdala. Il tenoit entre ſes mains les deux bouts d'un autre demi cercle, dont le diamètre étoit d'un pied : il avoit un demi pouce d'épaiſſeur ; c'étoit un rubis d'une pièce : il le tenoit de façon qu'il s'élevoit au deſſus de ſa tête. On

le deſcendit peu à peu, & il reſta ferme lorsqu'il fut à dix pieds d'élévation du ſol. Quatre cordes aſſurées aux quatre coins d'une cuve, au milieu de laquelle il ſe tenoit debout, étoient ce qui la tenoit ſuſpendue.

D'abord qu'il fut ferme, un fauteuil à marche-pied s'éleva du puit jusqu'à la cuve ſur lequel monſeigneur s'aſſit. La grande muſique commença alors, & dura une heure: chaque morceau finiſſoit par un refrain que tous les aſſiſtans répétoient. A la troiſième repriſe du refrain nous oſâmes mêler nos voix avec celles de tout le peuple: cette nouveauté inattendue ſurprit tout le monde, au point que nous en chantâmes ſeuls la fin. L'abdala donna l'euphonie, & nous fûmes conduits au milieu des vingt quatre miniſtres, qui nous firent avancer jusqu'aux colonnes. L'abdala remonta dans le même globe; les miniſtres rentrèrent dans le puit, accompagnés du ſon d'un orgue ſouterrain; & nous reſtâmes-là en regardant une quantité de clercs oblats, qui diſtribués par le temple, recevoient ſur des grands plats d'or des faiſceaux d'herbes, & des fleurs de tous ceux qui leur en préſentoient: ils les brulèrent après, & remplirent le temple d'un parfum aſſez agréable. Ce fut dans un ſeul inſtant que le temple ne

reſta éclairé que par le globe, les cinq cent lampes paroiſſoient s'être éteintes. Les alfaquins ne diſoient pas que c'étoit là un miracle, mais ils laiſſoient que le peuple le crut. J'ai ſu qu'ils faiſoient jouer un reſſort qui répondoit à cinq cent autres qui étoient prés des lampes, & qui donnoient le mouvement néceſſaire à des petites plaques qui alloient d'abord les couvrir. Tout le monde ſortit, & nous remontâmes dans le char, & retournâmes chez nous.

Nous vimes les rues toutes belles, larges, tirées au cordeau, couvertes en haut avec des tapis, & garnies à droite, & à gauche de maiſons, & de boutiques : ces rues n'ont ordinairement que deux toiſes de largeur, & de profondeur, creuſées dans leur terrain naturel qui en forme le ſol, car elles ne ſont pas pavées : le même terrain forme les murs extérieurs, & intérieurs de leurs maiſons : ce terrain, lorſqu'il n'eſt pas labouré, eſt compacte presque comme de la pierre, mais toujours fort poreux. Entre les corniches des maiſons, & les bords des tapis qui couvrent le haut des rues, il y a une diſtance d'un demi pied & ſous les mêmes corniches il y a les fenêtres en rampe. Les tapis ſont aſſurés aux corniches de dix en dix

toiſes par des petites cordes. Ces tapis ſont que la lumière qui éclaire les rues n'eſt pas éblouiſſante, & moins encore celle qui envoie le jour aux premiers étages des maiſons, toujours habités par des gens qui ne ſont pas en état d'avoir du phoſphore, ou par les domeſtiques des ſeigneurs. On ne marche là à découvert que dans les grandes places, & dans les campagnes.

En deſcendant du char nous entrâmes dans une grande ſale que nous vimes remplie de monde de toutes les couleurs. Le gouverneur avec ſon inſéparable s'aſſirent ſur une eſpèce de trône à deux places. Dans les trois heures qu'il paſſa là, nous nous amuſâmes à réfléchir ſur les moeurs de ce peuple heureux. Tout le monde s'arrêtoit devant nous pour nous examiner, pendant que nous faiſions ſemblant de ne pas nous en appercevoir, fâchés de ne pas comprendre les plaiſanteries qu'on avançoit ſur notre compte, & qui les excitoient à rire. Rien n'eſt plus gracieux que leur rire : quoiqu'il ne pût être qu'à nos dépens il nous faiſoit plaiſir. Notre maintien nous concilia toujours leur reſpect, & nous eûmes grand ſoin de nous le conſerver, car nous en connoiſſions l'importance. Dans ces trois heures le gouver-

neur ne fit que juger des procès ; car il ne faut pas s'imaginer que les Mégamicres aient le privilège d'être toujours d'accord. Partout où il y a des êtres raiſonnables l'amour propre doit s'y trouver ; & par conſéquent la prévention ; & les différentes doſes de jugement, d'où vient la diverſité d'opinion. L'audience terminée, le grand juge nous fit entrer avec lui dans une ſale moins grande, où nous nous aſſimes devant une machine d'où douze mégamicres muſiciens nous donnèrent, en touchant des claviers, une ſymphonie telle qu'une orcheſtre de trente inſtrumens pourroient nous la donner en Angleterre.

Nous étions vingt quatre aſſiſtans à ce beau concert, tous aſſis ſur un même canapé qui entouroit la machine. Ce ſiège étoit large de deux pieds, & avoit douze pas de circonférence : c'étoit là qu'on dinoit. Le repas conſiſtoit en cinq plats qu'on ſervoit un à la fois. Chaque plat contenoit une ſoupe rouge, qui n'étoit ni liquide, ni ſolide : c'étoit une eſpèce de purée, mais le gout qu'elle avoit ne reſſembloit en rien ni à celui des pois, ni des lentilles, ni d'autres légumes : c'étoit une farine cuite dans l'eau, dont l'aſſaiſonnement faiſoit tout le mérite.

Ce mêt n'étoit ni chaud, ni froid, & ſa tiédeur étoit fort agréable : l'odeur differente des cinq plats diſpoſoit l'appétit à bien gouter leur ſaveur exquiſe. La farine dont on compoſoit ces bouillies étoit d'un grain rond, & rouge qu'on moiſſonnoit tous les trois mois, dans le même tems qu'on moiſſonnoit le chanvre. On y employoit trois jours, c'eſt-à-dire, trois meſures de vingt heures : on moiſſonnoit le premier, on ſemoit le ſecond, on alloit au temple le troiſième. Le premier de ces jours étoit le dernier de leur année ; le ſecond étoit le premier de la nouvelle. Cette meſure de trois de nos mois étoit celle de leur année, ou moiſſon. Ces trois jours étoient leurs ſeules fêtes, leur carnaval, leurs orgies : après quatorze heures de travail on paſſoit les autres ſix, ordinairement deſtinées au repos, dans la joie, dans les maſcarades, dans les jeux publics, & dans tout ce qu'on pouvoit inventer de propre à faire plaiſir ; on ne penſoit pas au repos dans ces trois jours, & tout ménagiere étoit obligé de travailler par précepte de religion : c'eſt avec le travail, diſent ils, qu'il faut ſanctifier les fêtes : ils ne pardonnent quelques heures d'oiſiveté que dans les jours ouvrables.

Le grain dont ils forment leur farine, & qu'ils moulent à la perfection, eſt une des trois principales richeſſes des mégamicres; de là vient que les poſſeſſeurs des terres ſont là auſſi plus conſidérés que ceux qui pour tout bien n'ont que la ſageſſe. Les cuiſiniers ſont des perſonnes dont on fait le plus grand cas, & tous apothicaires, chymiſtes de profeſſion, puiſqu'ils doivent non ſeulement connoître les bonnes herbes, & les fleurs, mais poſſéder l'art d'en tirer les odeurs, & connoître l'alliance du mélange pour compoſer des plats nouveaux, dont perſonne ne puiſſe deviner les ingrédiens. Ils ne peuvent être chefs de cuiſine ſans être approuvés par le collège des phyſiciens, qui ſont là fort ſavans, & très reſpectables, & ſans avoir ſoutenu tous les examens pour être déclarés botaniſtes univerſels. Tout cela fait, que les grands chiſiniers dans ce monde là ſont fort rares, & qu'ils ſe font payer fort chérement, d'où vient qu'ils ſont tous riches.

Les mêts de farine qu'on ſert ſe conſervent ſur la table dans le même degré de chaleur par une eau chaude qui eſt enfermée dans le corps du plat: la portion que le maitre d'hôtel diſtribue à tous les convives eſt égale, & il eſt rare qu'on en demande

encore lorsqu'on la trouve ragoutante. Cette farine, d'ailleurs ſans aſſaiſonnement, non ſeulement eſt inſipide, mais malfaiſante au point que les pauvres mêmes n'oſent en manger que bouillie avec des herbes ordinaires qui coutent une bagatelle, & que les riches auſſi diſtribuent par charité : c'eſt un véhicule à la nourriture du lait, ſuffiſante, mais aſſez déſagréable : tout l'excellent eſt rare partout ; & par conſéquent cher. A chaque mêt le convive ſuce le lait de ſon voiſin, qui le lui rend, & qui décemment doit toujours être ſon inſéparable avec lequel il eſt toujours invité ; & ſans lequel par bienſéance il ne devroit jamais aller nulle part. Après que les mégamicres ont ſucé la cinquième fois, le repas eſt au deſſert. La bouillie eſt leur manger ; le lait qu'ils s'entre-donnent eſt leur boiſſon : nous ne pouvons vivre ſans manger, & les mégamicres ne peuvent vivre ſans boire, & la boiſſon de l'eau pure leur eſt défendue par la loi divine. Quelqu'un, qui après avoir mangé la bouillie ne prendroit pas le lait, auroit une indigeſtion mortelle : auſſi cela n'arrive jamais. L'action de ſucer ne dure qu'une minute chaque fois, & elle eſt générale de toute la table ; après ils s'embraſſent tendrement, ils tiennent d'a-

gréables propos de table comme chez nous. Leurs aſſiettes ſont d'or, ou de porcelaine, ou de terre verniſſée, ou de bois: leurs couverts ſont cinq cuillières, & une fiole de criſtal fermée à vis, & leurs ſerviettes ſont de chanvre rouge, dont nous ne pouvons avoir chez nous rien de plus fin. On ne peut pas garder les mets d'un jour à l'autre, car au bout de ſix heures il y paroit deſſus une chanciſſure qui les rend dégoutans à l'oeil, & d'un goût ingrat. Le deſſert conſiſte dans un petit panier rempli d'herbes qu'on met devant chacun: ils ouvrent tous à la fois la petite fiole, dont un ſeul grain d'une poudre rouge qu'ils en font ſortir, & qu'ils laiſſent tomber ſur le panier ſuffit à mettre le feu aux herbes, dont la flamme du plus beau bleu azuré égaie la compagnie, & remplit la chambre d'un délicieux parfum. Au bout de cinq minutes toutes les herbes ſont en cendre, & le repas qui a duré une heure eſt fini. Actuellement, milords, que vous ſavez comment les mégamicres mangent, je vais vous parler de nous qui étions aſſis avec eux, & beaucoup plus ignorans que vous ſur leurs moeurs, & ſur leur nature, actuellement que je vous en ai informés.

Dès le commencement du repas toute l'aſſemblée tenoit déjà les yeux attentifs ſur nous; & après que la première bouillie fut mangée, ils s'arrêtèrent un moment voyant que je n'approchois pas ma bouche du ſein d'Eliſabeth. Nous ne faiſions pas tout à fait bonne contenance: confus, & honteux nous ne ſavions de quel front demander ce qui nous étoit cependant fort néceſſaire. Ils s'étonnoient de voir que je ne prenois pas de mon inſéparable une nourriture qu'ils croyoient m'appartenir, & dont ils voyoient le ferme réſervoir ſur ſa poitrine, quoique très petit, car elle n'avoit que douze ans; mais dans le même moment ils ſe perdoient en voyant que je n'en avois qu'à peine les marques. Ils penſèrent que je n'en puiſois pas, parceque je me reconnoiſſois incapable de la lui rendre. Dans cette idée le gouverneur, après avoir dit un mot à ſon compagnon, fit entrer deux mégamicres bleus qui s'approchèrent d'Eliſabeth, lui firent des careſſes, & l'alaitèrent. Ils vinrent après à moi, & ne ſachant comment s'expliquer, ils me prirent agréablement la tête, & la mirent près de ſon ſein; mais ils reſtèrent mortifiés en voyant que je ne répondois pas à leur idée, & qu'en ſilence j'avois l'air d'atten-

dre qu'on voulut avoir pour moi auſſi la même complaiſance qu'on avoit eu pour elle. Le gouverneur pour lors parla à ſon ami, qui lui répondit dans le plus grand ſérieux, & toute la compagnie prononça gravement ſon avis. J'ai cru voir l'affliction peinte ſur la phiſionomie de chacun. Lorsque nous fûmes la langue, le gouverneur nous rendit exactement toute cette converſation.

Quand les mégamicres nous virent pour la première fois, ce qui les frappa principalement ne fut ni notre taille, ni notre couleur, ni notre apparition ſortans d'une caiſſe de plomb, que la terre devoit incroyablement avoir pouſſée de ſes entrailles dans leur monde, quoique ce phénomene fut pour eux nouveau & inoui dans toutes ſes parties. L'objet principal de leur étonnement fut l'éxacte obſervation qu'ils firent de notre conformation. Ils me virent préciſément fait comme eux, excepté au front, & à la poitrine, & au milieu du ventre où ils voyoient cette marque de l'enfantement appellée nombril qu'ils n'ont pas, apparemment parcequ'ils ne naiſſent pas comme nous. Ils ne pouvoient pas concevoir comment la nature avoit pu produire un animal manquant des vaſes de la nourriture humaine, car ils n'avoient

pas d'idée que cette nourriture eût pu être priſe ailleurs : je ne pouvois pas, ſelon leur façon de penſer, éxiger d'Eliſabeth ce que je ne pouvois pas lui rendre ; & elle qui montroit d'avoir du lait, pouvoit bien m'en donner à foiſon, mais à ſon tour où trouvoit-elle ſon aliment ? Ils la voyoient outre cela dans ce qui ne laiſſe pas que d'être eſſentiel différente de moi, & d'eux tous. Ils ſuppoſèrent qu'elle fut un animal d'une eſpèce différente de la mienne.

Ou ces animaux, diſoient-ils, ont eu de la nature même le privilège de vivre ſans ſe nourrir de lait, ou ils le tirent d'autres ſources que nous ne connoiſſons pas, & que nous connoitrons un jour s'ils peuvent vivre parmi nous. Ils ne trouvoient ni raiſonnable, ni vraiſemblable que nous euſſions formé le deſſein de vivre de leur lait, puiſqu'il étoit impoſſible qu'on trouvât dix mégamicres tous les jours qui vouluſſent nous le donner par politeſſe, ou que le gouvernement voulut nous le faire donner gratis, ou que nous fuſſions aſſez riches pour l'acheter. Nous n'étions à leurs yeux que deux créatures monſtrueuſes, auxquelles ils n'avoient aucune obligation, & qui n'auroient jamais pu leur devenir utiles. Ils ne pouvoient pas non plus ſe figurer que

nous pourrions nous déſaltérer avec leur eau rouge, puiſqu'elle ne nourriſſoit que cuite avec leur farine, toute pure elle étoit malfaiſante, & la défenſe d'en boire étoit, comme je vous ai dit, un de leurs préceptes prohibitifs : inutile prohibition puiſqu'elle ſe rendoit inviolable par elle-même, aucun plaiſir n'accompagnant la tranſgreſſion. Perſonne ne penſe nulle part à enfreindre des loix, dont la violation ne fait aucun plaiſir aux infracteurs.

C'eſt ainſi que les mégamicres cauſant entre eux réfléchiſſoient à l'impoſſibilité de nous nourrir ; & nous mêmes, au fait de leur conſtitution phyſique, aurions reconnu la juſteſſe de leur raiſonnement, & inſtruits que pour être nourris nous aurions eu beſoin de faire jeuner dix mégamicres tous les jours, nous n'aurions jamais été ni aſſez injuſtes pour l'éxiger, ni aſſez malhonnêtes pour y conſentir ; mais nous ignorions tout. Nous n'étions pas informés qu'ils n'avoient que le lait qui leur étoit néceſſaire, & d'une autre circonſtance très importante, & c'étoit que quiconque ſans néceſſité recevoit cet aliment, ſans le rendre, reſtoit frappé d'anathème, à moins que celui qui ne pouvoit pas le rendre ne l'eut vendu par beſoin, ou donné par

excès de charité. Ceux qui de gaieté de coeur, & par excès de politeſſe nous avoient donné le lait, lorsque nous venions de ſortir de la caiſſe, étoient des mégamicres fort riches, qui auroient pu acheter de quelques pauvres leur nourriture ce jour-là ; mais ils aimèrent mieux jeuner que de donner ce ſcandale, car c'étoit un pèché que celui de s'être mis dans la néceſſité d'acheter le lait d'autrui pour ſatisfaire un caprice. Ceux qui nous nourrirent dans la ſuite furent tous pauvres, payés pour cela, ou condamnés, ou amendés comme je vous dirai à ſa place.

Le gouverneur donna ſes ordres : on envoya chercher des nourriciers, qui ſe mirent à nos côtés, & qui nous donnèrent le lait à chaque bouillie, employant cinq fois plus de tems qu'ils n'en employoient avec les nourriſſons de leur eſpèce. Cela allongea le diner de vingt minutes, ſans empêcher qu'on ne le terminât avec gaieté. Après les parfums, vingt quatre domeſtiques frottèrent toute la compagnie avec des herbes odoriférantes, cérémonie dont nous nous ſerions volontiers paſſés, & qui nous donnoit envie de rire ; mais il falloit imiter les autres, d'autant plus qu'on regarde là le frottement comme la cinquième choſe néceſſaire à la vie.

Dans les repas qu'on appelle de grande joie, dans les jolies parties galantes de campagne, & dans les fêtes de mariage on dispense les domestiques de l'office de frotter; les convives se frottent entr'eux, & il est permis de se procurer des préférences sur les personnages qu'on choisit pêle-mêle pour avoir l'honneur d'un frottement mutuel : c'est une politesse qui va de pair avec la notre de donner à la promenade le bras aux dames que nous voulons distinguer, & qu'il paroit que nous ne devons donner à nos propres femmes qu'en cas de nécessité. Les pauvres là se frottent entr'eux avec des herbes, & des fleurs, qui naissent dans les champs, & qui par conséquent ne leur coutent rien : les riches les achètent, & il y en a de très chers, qui sont cultivés dans des potagers, & qui enrichissent les habiles cultivateurs. C'est là, milords, que l'art du jardinage est florissant. Les herbes précieuses, & les belles fleurs ont là un mouvement continuel, qui n'est pas l'effet de la continuité des germinations de leurs parties, mais de la perfection de leur vie. Pour entretenir dans une égale force la fleur autant qu'elle doit durer, le jardinier doit baquetter les glaises méthodiquement avec l'eau des bassins, qui nécessairement doivent se trou-

yer partout, où l'on cultive des herbes, & des fleurs. La nature de leur terre eſt d'abſorber l'eau dans l'inſtant. La ceſſation, ou la foibleſſe de ce mouvement, qui dans les herbes doit être un tremblement, & dans les fleurs un geſte lent & harmonieux, eſt toujours attribué à l'ignorance, ou à la négligence du jardinier. Cette marque véritable de vie dans ces précieux végétaux ceſſe, lorſqu'ils ſont détachés de leur tige.

Nous ſortimes de la ſale, & nous montâmes à un grand jardin carré, qui avoit douze allées couvertes de tapis ſoutenus par des colonnes d'un ordre que Vitruve n'a jamais connu, mais qui étoient cependant belles, & très bien raiſonnées. Chaque allée en avoit à côté une autre découverte, & de la même largeur, dont le ſol étoit un élégant parterre déſſiné en arabeſque, par des rinceaux, & par des petites plantes toutes exotiques, mêlées en bon ordre avec les plus belles fleurs toutes vivantes. Ces allées n'étoient pas, comme chez nous, ſéparées par des charmilles qui rétréciſſent la vue, & privent l'oeil du ſpectacle du jardin à droite, & à gauche, mais par des anazés en obelisque chargés de pignons, dont les mégamicres qui n'avoient pas des dents, ignoroient l'excellent gout;

mais avec le tems nous le leur fîmes savourer; & ces fruits parvinrent à faire les délices des desserts.

Une grande allée découverte, large quatre fois plus que les autres, séparoit au milieu du jardin les vingt-quatre, & avoit à ses flancs de tout son long des arbres separés à égale distance, hauts de trois toises comme le jardin : on n'en connoissoit pas de plus éminens. C'étoit une grande hauteur pour des hommes, dont celui qui avoit une taille de vingt pouces étoit des plus grands. Ces arbres étoient appellés sacrés : c'étoient les seuls qui produisoient des fruits, les anazés exceptés : tous les autres ne donnoient que des feuillages. Ces fruits servoient d'aliment unique à des serpens, qui se tenoient perpétuellement sur ces arbres, dont les branches, & le feuillage leur fournissoit un gite fort commode. Les méganicres regardoient ces monstres comme leurs ennemis naturels, mais ils les laissoient tranquilles, ils ne troubloient pas leur repos ; ils craignoient leur descente, & leur colère, dont le funeste effet auroit été le massacre des malheureux méganicres qui seroient tombés sous leur fureur. Les serpens dans ce seul cas se déclaroient carnivores. On avoit pour ces arbres la plus

grande vénération : les grands jardiniers étoient payés pour tenir des ſubalternes qui en euſſent ſoin ; & les grands ſeigneurs dans leurs maiſons de campagne vouloient par eſprit de luxe que leurs jardins en ſurabondaſſent.

Chaqu' arbre parvenu à ſa maturité portoit ſept cent vingt de ces fruits qui ſe renouvelloient à chaque moiſſons : les deux ſerpens donc auxquels l'arbre appartenoit, avoient chaque jour pour leur nourriture deux fruits chacun, car chaque moiſſon étoit compoſée de cent quatre vingt de leurs jours compoſés de vingt heures qui équivaloient à douze des notres. Les écorces de ces fruits dont les ſerpens avoient ſucé le ſuc, & leurs excrémens, & leur mues tomboient ſur le terrain aux pieds des arbres, & les jardiniers avoient ſoin de transporter toutes ces ordures dans un foſſé de chaux morte, qu' on trouvoit dans un lieu à part de tous les jardins. C' eſt ainſi qu' on avoit ſoin de cette peſte utile à rien, & révérée par la crainte, & plus encore par un ſentiment ſuperſtitieux, que je n' ai déraciné de leurs têtes, qu' après bien des années. Lorsque ces monſtres dont la vie eſt de vingt quatre de leurs années, qui en font ſix des notres, meurent, ils tombent au pied de leur arbre, & les jardiniers les

enterrent dans le même foſſé. Ils ont trois pieds de longueur, & ſix pouces d'épaiſſeur: ils ſont reptiles, écaillés, & tachetés, & ont la tête parfaitement reſſemblante à la nôtre, pour ce qui regarde la phiſionomie, ſans col, & ſans cheveux: mais rien n'eſt ſi doux que leur regard; il eſt intéreſſant, & ſéduiſant, ſi on oſe le fixer. Ils ont des dents d'os blanches, & aiguës qu'on ne voit jamais, parce qu'ils tiennent toujours les babines fermées: ils n'ont aucune voix qu'un ſifflement horrible qui fait grincer les dents, & glacer le coeur, & qui fait trembler, & fuir les mégamicres, lorſqu'il parvient à leurs oreilles. Il ſemble, que ne craignant que ces maudits monſtres, ils auroient dû les haïr; mais la haine impuiſſante devient partout avec le tems profond reſpect, & ſouvent adoration: la raiſon de ceci eſt que la haine viſe à la vengeance, & en qualité d'affection violente, ſi elle ne parvient pas à ſe diſſiper par la deſtruction de l'objet haï, elle doit devenir à charge à l'eſprit, qui s'en défait en la métamorphoſant en affection douce, analogue à ſa nature, & à ſa force. Le peuple mégamicrique leur auroit adreſſé un culte religieux par un eſprit de manichéiſme naturel à tous les mortels; mais les plus ſages d'entre les théologiens ſou-

tinrent, que le dogme des deux principes n'étoit bon qu'à épouvanter les enfans, & que ce ſeroit une parfaite idolatrie honteuſe à la raiſon. La reproduction de cette vermine vient de deux oeufs gros comme ceux de nos coqs d'inde, qu'ils vomiſſent peu avant que de mourir. En examinant avec attention l'extérieur de leur corps, je n'ai jamais vu qu'ils puiſſent être diviſés en deux ſexes.

Nous quittâmes le jardin après la promenade, charmés d'entendre le doux ramage des oiſeaux de mille eſpèces, qui planoient à l'entour de nous, en chantant ſans avoir aucune peur d'être pris : cela venoit de ce que perſonne n'attentoit à leur liberté ; celui d'en tuer quelqu'un auroit été un crime. On ne doute pas là qu'ils n'aient un langage, puiſque pluſieurs mégamicres ingénieux l'apprennent ſi bien, qu'ils parviennent à cauſer avec eux, & avoir des réponſes cohérentes : mes enfans ne purent jamais y parvenir. J'ai oublié de vous dire qu'au bout de la grande allée du jardin, il y avoit un grand baſſin environné d'un plan inondé par une belle caſcade d'eau rouge qui, par des conduits ſouterrains, alloit animer cent jets d'eau diſtribués avec ordre par tout le jardin, & qui jouoient toujours.

La porte extérieure du jardin donnoit dans une grande rue, où toute la compagnie prit congé de nous. Nos hôtes nous firent monter avec eux dans un beau char découvert auquel nous ne vîmes aucun attelage. Le gouverneur en touchant à des reſſorts le faiſoit aller à droite, à gauche, rapidement, & lentement, & l'arrêtoit à ſon gré. Tous les ſeigneurs ont là de ces chariots qu'ils montent, & remontent très facilement, comme nous nos montres. Ils peuvent faire dans ces voitures des voyages fort longs ſans rien craindre, puiſque leur terrain ayant partout la même égalité la force de ces chars ne peut être ſoumiſe à autre altération qu'à celle qui peut dépendre du poids que le chariot peut porter; & en la connoiſſant très bien ils ne l'excédent jamais.

Nous entrâmes dans une grande rue, où des deux côtés nous vîmes des boutiques de tous les mètiers, & de tous les arts. La menuiſerie en occupoit pluſieurs, tant pour le travail en bois, comme portes, parquets, armoires, tables, & lambris, que pour la menuiſerie d'étain qui conſiſtoit en moules à vis, ſeringues, & ce qu'on peut déſirer hormis la vaiſſelle. J'ai vu des maréchaux ferrans en quantité, des forgerons, & des ſer-

ruriers, mais beaucoup plus des taillandiers, & des boutiques, où on vendoit tous les outils néceſſaires aux charpentiers, aux charrons, aux tonneliers, & aux laboureurs. Il y avoit des haches, des coignées, des tenailles, & des ſerpes pour couper du bois, & pour émonder des arbres. J'ai vu dans des belles boutiques tout ce qui regarde l'optique, des fondeurs de tous les métaux, des faiſeurs d'inſtrumens de muſique. J'ai vu des coutéliers qui faiſoient des ciſeaux, des canifs, & tout inſtrument tranchant. Dans des plus grandes j'ai vu des meubles les plus recherchés, ſièges, canapés, conſoles, lits de bois, & de métal, ſophas douillets couverts de toile avec des deſſeins en arabesque tiſſus ſur le métier, ornés de fleurs admirables. Dans d'autres boutiques on voyoit des roues pour travailler les diamans de toutes les couleurs, que d'autres ouvriers avoient égriſés: on travailloit auſſi des galactites qui devenoient brillantes, quoique non transparentes, toutes extrêmement dures. Les Acopis, dont nous ne faiſons pas de cas, ſont là très eſtimés, parcequ'ils ſont très blancs, très durs, & brillans au poſſible, tous parſemés de points d'or. Les cordonniers, & les faiſeurs de paniers étoient fort nombreux, & plus encore ceux

qui vendoient des plats, & des assiettes de porcelaine de toutes les couleurs, & de bois, & de pierre aussi, & des cuillières, & des chalumeaux pour humer, & manger les bouillies. Les vernisseurs, les ébénistes, & les tabletiers pour tout ouvrage de marqueterie, avoient de fort belles boutiques, & amples étoient celles des libraires qui vendoient des manuscrits, du papier, des plumes, & des écritoires avec des encres de toutes les couleurs, mais point d'imprimeurs, car l'imprimerie n'y étoit pas connue. Nous vimes des vitriers, des miroitiers, & des marchands de couleurs qui en avoient des vases pleins en morceaux, en poudre, & détrempés en liqueur avec de l'eau, ou avec des gommes, & des vendeurs des drogues, & des robs faits pour donner mille differens gouts aux bouillies : ils en avoient de tous les prix, & les plus chers étoient conservés dans des vases d'or. Il y avoit des faiseurs de guirlandes, & beaucoup de vendeurs d'herbes, & de fleurs. Les boutiques des fabriquans de toilerie, & de tapis de chanvre de tous les prix étoient fort belles, & on y trouvoit aussi des cordes, & des pavillons de toutes les grandeurs pour la division, mais tous fort bas. Les doreurs, les faiseurs de carosses, & de roues, & les

dessinateurs des jardins, & des maisons pour l'architecture intérieure & extérieure, avoient tout ce qu'on pouvoit leur demander en ce genre. Ceux qui travailloient dans la verrerie se distinguoient dans l'invention des lustres, des lampes, & des flambeaux, qui avoient tous un endroit pour le phosphore. Les boutiques plus rares étoient celles où l'on vendoit en gros pour le compte de la chambre royale le phosphore; elles étoient magnifiques. Le commerce intérieur se faisoit comme chez nous, ou par des échanges, ou par déboursement de monnoie. La monnoie est là de deux espèces: ou d'un métal rouge fusible, transparent, & incorruptible comme notre or, ou par des boules d'une peau transparente très fine, & très forte remplies de phosphore: elles étoient cousues avec tant d'adresse, que la liqueur ne pouvoit jamais en sortir: la plus petite de ces boules pesoit une once, & la plus grande cent. Une once de liqueur phosphore coutoit vingt quatre onces d'or rouge, & une once d'or rouge coutoit vingt quatre onces d'argent. Une once d'argent étoit la plus petite monnoie de ce monde là.

Après avoir examiné tout ce qui est nécessaire à la vie, le prix des denrées de pre-

mière nécessité, & en général ce que les ouvriers gagnoient par jour, & les grands moyens qu'on fournissoit à l'industrie, je puis vous dire, milords, que la vie n'y est pas chère, & que le seul pauvre est celui, qui ne veut rien faire, mais il y est rare, car le mégamicre ne craint rien plus que l'ennui.

Au bout de cette belle rue il y avoit une place très simple à laquelle il falloit monter, parcequ'elle étoit à niveau de l'élévation naturelle de la campagne : le terrain en rampe auroit empêché à notre char la facilité d'y monter, si un ressort que le gouverneur toucha, n'eut fait sortir des rues, des pointes de fer assez fortes pour le garantir de glisser en arrière. Le bord de cette place étoit arrosé par la rivière : elle avoit tout à l'entour un chemin creusé, & couvert auquel on descendoit par plusieurs escaliers fort doux. Nous descendimes parcequ'on ne pouvoit y aller qu'à pieds : il y avoit là des chantiers où l'on faisoit des barques de toutes les espèces ; & des grands magazins, où nous vimes les métiers sur lesquels on faisoit des tapis de toutes les grandeurs pour les barques, pour les rues, & pour le plancher des grands, & des petits appartemens : on fabriquoit dans des autres enceintes des cables, & toutes sor-

tes de cordage jusqu'à l'épaiſſeur d'un pouce, & demi. Nous avons vu des ſales deſtinées aux expériences de phyſique, aux machines pour les mécaniques, & aux écoles publiques, où des ſavans chymiſtes payés par l'état donnoient des leçons à la ſage jeuneſſe qui vouloit s'inſtruire dans l'apothicairerie, par nulle autre raiſon que pour apprendre à cuiſiner; car les malades n'ont pas beſoin dans ce monde là d'apothicaires. Les ſeuls profeſſeurs de cet art ont là le privilège de vendre des cuiſines portatives, que ceux qui ne ſont pas aſſez riches pour tenir des cuiſiniers à leurs gages, achetent. Les ſeigneurs qui alloient faire des groſſes dépenſes en tapis, en barques, & en meubles phoſphores, ne trouvoient crédit qu'en hypothéquant des terres, des maiſons, ou des jardins, & fixoient le tems du paiement: s'ils y manquoient, la juſtice, au moindre recours du créancier, faiſoit vendre à ſon profit le bien hypothéqué: s'il differoit il pouvoit prétendre un pour cent par an de la ſomme dont on ne l'avoit pas ſatisfait, mais jamais l'intèret de l'intèret, quand même la dette auroit été vieille de pluſieurs ſiècles: l'anatociſme eſt défendu aux mégamicres par le code ſpirituel, également que l'antichrèſe, puiſqu'ils trou-

vent que rien n'est si odieux qu'aliéner les héritages. Ce que les seigneurs ne pouvoient jamais ni vendre, ni hypothéquer étoit les juridictions : il falloit pour cela le consentement du roi qui ne le donnoit jamais. Leurs chevaux sont fort chers ; & très cher leur entretien : ils mangent des herbes, vieillissent facilement, & meurent tous de mélancolie. C'est le seul animal qui ne rend jamais aucun son de voix, effet, disent les mégamicres, de son humeur hypocondriaque ; sa vie n'est jamais plus longue de quarante huit ans mégamicriques : on les ensevelit dans la chaux comme tous les animaux. Nous parcourûmes trop vite toutes ces boutiques ; je m'en réservai l'examen pour une autre fois.

Nous remontâmes dans notre char, & passâmes la rivière dans une belle, & grande brelle ; & au delà nous montâmes dans une voiture à douze chevaux qui attendoit le gouverneur ; & en dix minutes nous arrivâmes à un petit canal que nous passâmes en bachot sans descendre : il étoit conduit par douze bachotteurs. Les brelles cependant ; & les barques ne sont pas nécessaires à ceux qui veulent passer les rivières sur les ponts qui sont magnifiques : ils sont faits pour ceux qui ne sont pas en état d'abrèger les chemins en les

passant sur des barques. Nous entrâmes dans un palais, où nous fumes d'abord introduits dans une sale éclairée par un grand lustre soutenu par un piedestal d'or rouge : on nous fit des parfums.

Nous vimes entrer soutenu à droite, & à gauche par deux alfaquins l'abdala. Tout son corps luisoit, comme nous l'avions vu au temple. Ce fard étoit un vernis phosphore, qu'on pouvoit aussi appliquer aux toiles. Après nous avoir chanté un compliment il s'assit ; & le gouverneur, debout, comme nous, lui tint un discours très sérieux. J'ai su après que la seule matière de sa harangue fut la nécessité dans laquelle il étoit de nous nourrir, & de lui en demander les moyens comme chef de l'église. Le prélat fit jouer un carillon, & douze alfaquins mitrés s'étant montrés nous nous retirâmes. Une heure après on nous fit rentrer, & il donna une réponse au gouverneur telle qu'il la désiroit. Nous retournâmes chez nous, sans passer aucune rivière, par le même chemin que nous fimes allant au temple. Nos hôtes nous paroissoient contens. L'heure du repos ayant déjà été criée, ils nous laissèrent dans notre appartement, après nous avoir tendrement embrassés.

Reſtés ſeuls, nous fimes des grandes réflexions ſur la ſingularité de notre état, ſur la qualité des mets auxquels nous devions nous accoutumer, ſur l'excellence de cette nourriture, & ſur la pitoyable figure que nous devions faire ayant beſoin qu'on nous donnât par charité un aliment que nous ne pouvions donner à perſonne, & ſur l'embarras dans lequel nos hôtes devoient ſe trouver pour nous le procurer. Nous nous reconnoiſſions pour des vrais gueux, & notre eſpoir alloit de pair avec notre crainte. Mais nous étions fort étonnés de n'avoir aucune envie de dormir, malgré que nous fuſſions couchés ſur des très bons lits. Las de nous y tenir ſans ſentir aucun beſoin de repos, nous nous levâmes, & nous mimes à étudier la nouvelle langue; & à nous exercer dans le maniement de la plume à ſept pointes: nous nous trouvâmes ſûrs qu'en peu de jours nous ſerions en état d'en faire uſage. Je remerciai Dieu en attendant avec un coeur rempli de reconnoiſſance, de ce qu'ayant du papier, & des plumes je me voyois à l'abri du cruel ennui qu'une oiſiveté forcée m'auroit obligé à ſouffrir. Ma femme crut devoir prendre le même parti, car elle ne ſavoit pas là comment faire à s'employer aux travaux

ordinaires à son sexe ; mais peu de tems après, elle trouva le moyen de s'occuper beaucoup plus agréablement, & de tirer bon parti de ses talens.

Nous ne revimes nos hôtes que le lendemain à l'heure d'aller dîner. Ils entrèrent chez nous suivis de nombreuse compagnie : après le beau concert instrumental d'un quart d'heure, qui précédoit toujours le repas, nous nous mimes tous à table. Ils disoient que cette musique excitoit le bon appétit : aussi devoit-elle être de ce genre là. La joie brilla sur la jolie figure de nos hôtes, lorsqu'ils virent entrer dix mégamicres bigarrés envoyés par l'abdala, qui se placèrent cinq derrière Elisabeth, & cinq derrière moi : ils avoient l'air épouvantés ; mais la compagnie leur adressa la parole gracieusement, & ils s'égayèrent. On avoit destiné pour nous nourrir dix mégamicres par jour : un jour chez eux étoit composé de vingt heures de trente six minutes chacune, ce qui revenoit précisément à douze des notres. Telle fut la décision de l'abdala dans son conseil. Il ne nous falloit pas moins de nourriciers. Nous nous étions soulés la première fois avec un nombre pareil, parcequ'en premier lieu nous avions tout à fait vuidé les deux seins de

chacun, pendant que d'ordinaire on ne ſuce que la moitié du lait que chaque ſein contient ; & en ſecond lieu, parceque nous l'avons pris tout de ſuite ſans l'interrompre avec des bouillies. Mais il faut que je vous faſſe connoitre, milords, nos nourriciers, & de quelle eſpece étoient ces bonnes gens qui, pour nous donner leur lait, ſe mettoient dans la néceſſité de jeuner.

La religion générale des mégamicres a un ſeul grand chef qu'ils appellent le grand Hélion ; ou le Génie du Soleil interprete de la volonté de Dieu : ils le croient immortel, malgré qu'il ait eu un principe, & très puiſſant : il a un royaume, & la ſuzeraineté de quatre grands fiefs, & de quatre autres moins grands. Son royaume étoit éloigné de celui dans lequel nous nous trouvions de toute la longueur de la moitié du cercle de tout leur globe. Chaque royaume, chaque république, chaque fief a un autocephale dans la capitale, qui eſt comme le miniſtre du grand Hélion, & toutes les villes des royaumes, des républiques, & des fiefs ont des abdalas qui ſont les miniſtres des autocephales reſpectifs. L'abdala de la ville où nous étions, avoit mandé à l'autocephale notre prodigieuſe arrivée, & enſuite par des meſſages redoublés

tout ce qui étoit arrivé de nouveau sur notre compte ; & il ayoit si fort caractérisé de miraculeuse, l'ascension au Soleil du plafond de notre caisse, qu'il eut été fort inconséquent de sa part, si sachant que nous avions besoin de nourriture pour nous maintenir en vie, il nous eut abandonnés : il a dû craindre que le gouverneur se seroit chargé au nom du roi, de nous fournir notre nécessaire, & qu'il auroit par là perdu tout droit sur nos personnes au préjudice des privilèges de la hiérarchie. Sans le miracle de l'ascension du plafond nous aurions appartenu, sans nulle contradiction, à la jurisdiction royale. Il étoit donc engagé à nous pourvoir de tous nos besoins, au moins jusqu'à la réponse de son métropolitain. Il ordonna donc, avec l'avis de son conseil, que dix des mégamicres détenus dans les prisons ecclésiastiques seroient envoyés tous les jours chez le gouverneur royal pour nous nourrir, & seroient après reconduits au lieu de leur punition : par ce réglement notre entretien ne faisoit aucun tort à l'économie de l'église. Je dois actuellement vous dire comment l'abdala pouvoit avoir à ses ordres un tel nombre de coupables.

Les irrégulieres ſoit religieux par caractere, mais timides, & ſuperſtitieux, étoient par conſéquent très indécis dans toutes leurs actions; & des doutes, ou des ſcrupules les tenoient toujours dans l'irréſolution: de là venoit qu'aucun d'eux n'oſoit jamais rien entreprendre d'important, ſans auparavant s'être procuré un oracle que l'abdala rendoit, ou faiſoit rendre par ſes délégués. Celui qui rendoit cet oracle ne pouvoit le prononcer que douze heures après qu'on le lui avoit demandé, car il falloit lui laiſſer le tems de le recevoir de Dieu même; qui ne lui faiſoit cette grace, que lorſqu'il le voyoit endormi. Le pieux miniſtre devoit donc ſe procurer un prompt ſommeil; & pour ſe le procurer il avoit beſoin de ſe gorger de lait, de s'enivrer enfin moyennant une double doſe de nourriture. La cour de l'abdala avoit donc beſoin d'avoir toujours à ſes ordres des nourriciers: les riches qui recouroient aux oracles pouvoient payer pour ſupléer au beſoin que l'alfaquin avoit, & qui pouvoit prendre un pauvre nourricier de métier; mais comment faire pour armer de bons avis les indigens toujours plus nombreux, & plus irréſolus que les riches? On y avoit pourvu; & il falloit y pourvoir, car il eſt vrai que tout abdala avoit

un inſéparable naturel qui auroit pu l'enivrer ſans ſe gêner ; mais il auroit du s'enivrer auſſi, car la loi de rendre une portion égale à celle qu'on reçoit, eſt dans ce monde là inviolable, & il ne valoit pas la peine de procurer à l'inſéparable une ivreſſe bonne à rien. La législation donc favorable aux pauvres envoyoit dans les priſons ſacrées tous les délinquans, qui devoient, pour expier leurs crimes, accorder leur lait aux alfaquins qui l'exigeoient. Ce chatiment étoit limité à trois jours pour les fautes légères, & juſqu'à dix pour les graves, ſelon les ſentences des juges ſéculiers qui envoyoient en priſon les coupables, ou ſelon celles des alfaquins, ſi le priſonnier avoit commis quelque faute du reſſort eccléſiaſtique. La condamnation ne pouvoit aller au delà de dix jours de punition, parceque le mégamicre auroit perdu le lait pour toujours, & auroit été réduit à devoir mendier ſa nourriture pour vivre. Les coupables riches, en payant, ſe diſpenſoient d'allaiter les alfaquins. Il n'arrivoit jamais qu'un mégamicre fût condamné aux priſons ſans ſon inſéparable, ni que l'inſéparable ne dût ſuccomber à la même peine de l'autre, car, ſelon eux, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il ne fût coupable du même crime, du moins com-

me conſentant. Ce coupable par vraiſemblance eſt quelque fois innocent; mais ne croyez pas, milords, qu'il cherche pour cela à s'exemter de la peine infligée à ſon compagnon; il la ſubit réſigné, & tranquille. Telle eſt l'harmonie de l'union mégamicrique. Les juges ſéculiers étoient obligés d'envoyer aux priſons de l'égliſe tous les coupables, excepté les criminels d'état, & ceux qui étoient arrêtés pour dettes légales. L'effet du long jeune étoit celui de les faire maigrir à vue d'oeil.

Les alfaquins ſe rendoient fort recommandables au peuple en éxagérant la rigueur de la loi qui les condamnoit à ſe rendre ſemblables aux morts, lorſqu'ils s'aſſujettiſſoient au noir ſommeil; mais ils ajoutoient qu'ils ſe ſacrifioient volontiers pour devenir utiles aux mortels qui, ſans la lumière de leurs oracles, ne feroient que des ſottiſes. Les critiques diſoient, que malgrè le détriment des charmes viſibles de la jeuneſſe, celui de s'enivrer étoit le plus ſenſible de tous les plaiſirs, & ils prétendoient diminuer ainſi le mérite des miniſtres de la religion, mais les alfaquins les laiſſoient dire. Les dévots au contraire diſoient que ce plaiſir devenoit pour les alfaquins une vraie pénitence, puiſque pour le

bien, du public ils ſe privoient du plaiſir de la contemplation, volupté de l'ame bien ſupérieure à la paſſagère d'étouffer la raiſon dans l'ivreſſe. Mais ce qui prouvoit évidemment que leur ſommeil ne pouvoit qu'être méritoire, & cher à Dieu étoit, que c'étoit alors que l'être ſuprême les faiſoit dépoſitaires de ſa volonté. Les priſonniers dévots aimoient mieux maigrir en donnant leur lait que payer, & cela pour participer au mérite des alfaquins, mais les plus éclairés d'entre ceux-ci s'oppoſoient ſouvent à cette eſpèce de piété: ils leur diſoient, que ce pouvoit être une ſuggeſtion du démon palliative de l'avarice.

Ce ſommeil, outre qu'il eſt la cauſe des vilaines marques de la vieilleſſe qui paroiſſent ſur la figure, & ſur tout le corps, eſt auſſi fort ſouvent la cauſe d'une apoplèxie qui les tue, & c'eſt ce qui les fait révérer par le peuple encore d'avantage; car ceux qui y ſuccombent ne peuvent être regardés que comme des martirs. L'ame d'un alfaquin qui meurt de mort ſubite va, ſelon eux, tout en droiture au Soleil, pour être éternellement plongée dans les délices de la béatitude.

Le dogme de l'immortalité de l'ame eſt chez les mégamicres auſſi ancien que leur monde: elle eſt préexiſtante; mais non pas,

ſelon le ſyſteme de Platon, qu'ils n'ont aſſurément jamais lu. La croyance d'un Dieu, etre immortel, immatériel, increé, eſt plus facile à la conception de ce genre humain la que celle de l'ame, exiſtence bornée, quoiqu'immatérielle, & qui ne doit jamais retourner au rien d'où elle eſt venue. Ils conçoivent, ou ils admettent la pure ſpiritualité avec tant de perfection qu'ils n'ont pas de difficulté à dire que, quoique les ames bienheureuſes ſoient dans le ſoleil, elles ne peuvent occuper aucun lieu, puiſque l'occupation d'un lieu ſuppoſe la réalité d'un corps matériel: par conſequent, diſent-ils, elles ne peuvent être dans l'homme, ni nulle autre part que ſpirituellement, & leurs bornes étant ſpirituelles, il s'enſuit que leur exiſtence devient plus difficile à la compréhenſion que celle de Dieu même, auquel d'abord que notre entendement a accordé l'immatérialité, il n'a aucune difficulté à accorder l'immenſité auſſi. L'ame donc donne à ſa propre exiſtence par ſes limites mêmes une incompréhenſibilité majeure du double que celle de Dieu; mais on ne peut l'admettre qu'ainſi.

Ils diſent qu'il y a un Dieu increé, immortel, unique, & ternaire en ſubſtance, & en toutepuiſſance, inviſible, ſpirituel, qui eſt

tout partout, qui n'eſt pas le maître de ne pas y être, qui eſt dans le vuide comme dans le plein, & dans les lieux mêmes qui ſont occupés par la matière, dont l'impénétrabilité diſparoit devant lui, & que cela étant, il n'y a pas de difficulté à comprendre que, par un acte ſpirituel de ſa volonté toutepuiſſante, il ait créé tout l'univers, & tout ce qui s'y trouve de matériel, & d'immatériel en lui donnant forme, vie, & mouvement.

Ils diſent en s'enfonçant dans le détail, que Dieu créa avant tout un innombrable quantité d'intelligences immatérielles. La viſion de leur créateur faiſoit tout le bonheur de ces êtres, lorſque Dieu ſe détermina à les rendre capables de mériter la participation de ſa gloire. A cette fin il créa le Soleil qui, par ſa propre nature épaiſſit l'univers, en ſe formant une ample atmoſphère bornée en égale diſtance par la matière ſolide, qu'il rendit féconde au point qu'elle peupla de créatures vivantes toute la ſuperficie éclairée de ſes rayons.

Parmi mille eſpèces d'animaux, que la matière obéiſſante à l'intention du ſoleil produiſit, Dieu obſerva un couple rouge, que la plus heureuſe organiſation rendoit apte à l'exercice de toutes les vertus, & à l'acquiſi-

tion de toutes les ſciences ; car ce couple avoit dans un recoin de ſa tête un organe très propre à rappeller les idées de ſon eſprit, & à être un parfait réſervoir de toutes les connoiſſances. Dieu vit qu'en donnant à cet organe la raiſon pour guide il deviendroit mémoire : le couple d'ailleurs ne manquoit pas d'une volonté quoique matérielle ; & d'un inſtinct déterminé comme tous les autres animaux. Dieu dit „voilà l'heureux individu „par lequel je veux donner à mes ames le „moyen de devenir parfaitement heureuſes, & „voilà mes ames qui vont rendre ce couple „parfaitement heureux auſſi. Je donnerai ces „corps à mes divines intelligences, je leur or„donnerai d'en être les guides avec leur rai„ſon, & d'empêcher les fautes qu'ils pour„roient commettre avec la volonté altérée „par leurs ſens dans tout le cours naturel de „leur vie, & par là ſi elles ſont fidéles à mes „préceptes, & éxactes aux devoirs que je leur „impoſerai, elles mériteront, lorſqu'elles ſe „détacheront de ces corps, de paſſer pour l'é„ternité pour avoir part à ma gloire, & elles „conſerveront la puiſſance de la mémoire qu'„elles auront gagnée, & ajoutée à leur di„vine nature, dans le tems qu'elles auront paſ„ſé ſur la terre indiviſiblement unies à leur

„dépouille mortelle. „ Je ferai en même tems „le bonheur de l'animal terreſtre, qui par là „deviendra immortel dans ſa propre mémoire, „ſe trouvant par cet heureux endroit indivi„ſiblement uni avec ſon ame, ſans laquelle „toute ſon éxiſtence ſeroit devenue pouſſière „à ſa mort. „ Cette créature matérielle aura „toujours des inclinations vicieuſes dépendan„tes de ſes paſſions, & contraires aux devoirs, „& aux préceptes que je ferai parvenir à ſa „connoiſſance, mais l'ame veillera ſur elle, & „lui montrera toujours la grande récompenſe „qui l'attendra après la courte période de la „vie, ſi elle s'acquitte de ſes devoirs, & elle „devra ſe rendre à ſes inſinuations, car dans „le cas de réſiſtence je donne à l'ame le pou„voir abſolu de l'empêcher de faire le mal. „Si l'ame donc abuſe de ſes pouvoirs, ſi elle „ne s'en ſert pas pour ſauver l'animal ter„reſtre malgrè lui, ſi lâchement elle ſe rend „à la ſéduction que les ſens, & les mauvai„ſes inclinations du même animal pourront „opérer ſur elle, ſi elle ne traite pas comme „ſes vrais ennemis la plus grande partie des „penchans de l'individu que je lui aurai con„ſigné, je la punirai, dit Dieu, par une dam„nation éternelle, & ſon enfer ſera la mé„moire du même individu qui reſtera avec

„elle ; & qui ſera qu'elle ſe ſouvienne éter-
„nellement, que par ſa mauvaiſe adminiſtra-
„tion elle aura perdu non ſeulement la ré-
„compenſe que je lui avois promiſe dans la
„part de ma gloire éternelle ; mais ma viſion
„auſſi, dont elle jouiſſoit avant que je l'en-
„voyaſſe ſur la terre ; & elle ne pourra pas
„m'accuſer d'injuſtice, puiſque je lui aurai donné
„tout le pouvoir de faire ſon ſalut, & toute la
„force ſur toutes les actions, & même ſur
„les projets vicieux du corps qu'elle aura ani-
„mé. La punition de l'individu, coupable
„d'avoir réſiſté aux inſinuations de ſon ame
„divine, ſera celle de ſe voir devenu l'ame
„même par l'union de ſa mémoire, & de reſ-
„ſentir toutes ſes peines, & de ſe haïr en la
„haïſſant comme cauſe abſolue de ſon mal-
„heur éternel. L'enfer de ces eſprits dam-
„nés conſiſtera dans ces cruelles penſées qui
„ne les quitteront jamais, dans un ennui per-
„pétuel, dans un repentir trop tardif, & dans
„le lieu où ils croiront être effectivement, qui
„ſera dans la moyenne région entre le ſoleil,
„& la terre, où ils ne pourront rien voir, &
„où ils ſeront obligés à réfléchir toujours, au
„lieu de jouïr de la béatitude qu'ils verront
„en eſprit, ſans eſpérer pouvoir jamais y par-
„venir ; & au lieu des biens temporels, & de

„leur attachement au monde, dont ils n'auront „pas même la foible conſolation d'apprendre „les affaires.„

Dieu, continuent à dire les mégamicres, notifia toutes ces vérités à l'ame dans les premières douze années de la vie du premier homme qu'elle anima. Dieu l'en auroit en vain avertie, avant qu'il l'eut envoyée, ſur la terre; car elle n'avoit pas de mémoire. Voilà pourquoi le mégamicre uni à ſon ame ne peut pas ſe ſouvenir de ſa préexiſtence. La mémoire du mégamicre ne peut parvenir à être partie intégrante de ſon ame qu'après ſa mort, où il ſe trouve parfaitement devenu avec elle une ſeule & même éxiſtence. L'heureux mégamicre dans cette vie eſt celui qui eſt ſûr que ſa raiſon n'eſt autre choſe que ſon ame: celui qui n'en eſt pas ſûr ne l'écoute pas toujours, & eſt perdu pour l'éternité.

Les mégamicres adoroient le ſoleil, parcequ'ils le reconnoiſſoient pour leur créateur, & parcequ'ils croyoient recevoir de ſon propre arbitre mille bienfaits phyſiques, que la grande puiſſance qui l'a créé ne lui a pas ordonné de leur faire. Il étoit, ſelon eux, très puiſſant, très ſavant; & c'étoit de lui que le premier mégamicre avoit reçu la loi qui regarde le culte, & celle dont le gouverne-

ment civil dépend, quoique l'éxécution soit appuyée aux tribunaux séculiers.

Ils disent que Dieu doit être toujours agissant, mais que l'homme ne peut savoir ni ce qu'il fait, ni comme il fait, car les actions de Dieu ne peuvent être comprises que par lui même, & que Dieu même n'auroit pu donner à l'homme la faculté de cette compréhension qu'en lui donnant en même tems la faculté de l'action, car la compréhension en Dieu doit être inséparable de l'action. La toutepuissance, disent-ils, consiste à pouvoir faire tout ce qui est compréhensible, & réel, la seule chose donc que Dieu ne peut pas faire est celle qu'il ne peut pas comprendre, qui ne peut être que l'implicante.

Dieu ne peut pas faire un autre parei à soi-même, parcequ'il ne peut pas se comprendre, & il ne peut pas comprendre cela, parceque c'est ce qu'il ne peut pas faire; & cet argument est très juste à l'égard de Dieu, parceque c'est en lui seul que la compréhension se vérifie dans le même tems de l'action. Si Dieu peut se comprendre, ou non, on n'en fait pas là une question. Pour comprendre une chose parfaitement, disent-ils, il faut en comprendre le principe: Dieu n'a pas eu un principe, il est donc impossible que

Dieu puisse se comprendre. Ils disent que l'hommage qu'on doit à Dieu ne peut être que celui de ne pas manquer à l'obéissance de sa loi; car il n'y a pas de culte à lui convenable que l'homme puisse inventer. Ils disent qu'adorant le Soleil qu'il a crée, ils l'adoroient lui même: ainsi ils traitoient de sots tous ceux qui les accusoient d'idolatrie. Malgré cela, vous verrez, milords, qu'ils se déclaroient idolâtres. Ils disent que l'incrédule, celui qui peut s'imaginer qu'il n'y a pas un Dieu, n'est pas une éxistence qu'on puisse mettre dans le nombre des pensantes; car la pensée ne peut éxister qu'en sentant l'impossibilité de l'inéxistence de sa cause, & sa cause ne peut être que Dieu. Ils accordent pourtant que la matière pourroit avoir la faculté de penser; mais ils disent que cela revient au même; car cette grande faculté ne pourroit avoir été accordée à la matière que par Dieu.

Nos dix nourriciers nous servirent très bien, & les bouillies furent exquises. Nous mangions comme dix, & nous employons à sucer cinq fois plus de tems qu'un mégamicre.

Nos hôtes rirent beaucoup un jour qu'un de nos nourriciers, qui s'étoit avancé à coller ses lèvres sur le tètin d'Elisabeth, fut re-

pouſſe. Il ſe mit en colère, & il lui dit des injures, qui firent rire toute la compagnie.

Quinze jours après notre arrivée, nous nous promenions avec nos hôtes dans le jardin, lorsque nous fûmes ſurpris de voir de loin voler vers nous un gros oiſeau; mais à ſon arrivée nous reconnûmes notre erreur; c'étoit un cheval ailé, qu'on pouvoit fort bien appeller oiſeau: il étoit monté par deux mégamicres, & il s'arrêta à la porte du jardin du gouverneur, qui courut d'abord au devant de ces impoſans perſonnages. Nous le ſuivîmes par un mouvement de curioſité. Ils deſcendirent d'abord, & lui conſignèrent leur rare monture à laquelle notre ami baiſa la pointe d'une aile, & la conduiſit tout de ſuite dans une écurie particulière qu'il ferma à la clef, & mit à ſa porte deux mégamicres de garde. Il reparut d'abord pour faire accueil aux nouveaux arrivées, devant leſquels il chanta, & danſa avec ſon inſéparable. Ils allèrent tous les quatre ſe retirer dans un cabinet, où ils reſtèrent plus d'une heure, & montèrent en ſortant dans un chariot couvert, où ils furent chez l'abdala qui les retint juſqu'à l'heure du diner, auquel le gouverneur avoit invité les plus diſtingués mégamicres de toute la ville. Nous regardions attentifs tout cela,

ſans y rien comprendre ; mais leurs continuels regards nous firent connoître, que nous fournissions ſeuls la matière à leurs diſcours. Après dîner ils s'approchèrent de nous, nous touchèrent partout, & allèrent avec nos hôtes ſe plonger dans la rivière pour voir apparemment l'endroit où nous fûmes découverts dans la fatale caiſſe. D'abord ſortis on les fit frotter, & parfumer, & remis à cheval par le grand géomètre, & par le grand géographe de la ville, qui menèrent le bel animal à la main juſqu'au bout d'une rampe, où ils lui délièrent les ailes ; ils repartirent accompagnés des cris de joie d'une foule innombrable qui leur ſouhaitoient un bon voyage avec des chanſons qui mettoient l'allégreſſe dans le cœur. Nous les ſuivîmes des yeux juſqu'à ce que nous les perdîmes de vue, mais nous pûmes les voir pendant plus d'une heure ; car leur élévation n'étoit aſcenſionelle que parcequ'elle étoit horizontale. Perſonne n'a jamais ſu la raiſon de cette apparition que nous, lorsque nous ſûmes la langue, & ce fut le gouverneur lui même qui nous en informa.

Ce fut un ſecretaire royal, qui étoit venu avec ſon inſéparable porter au gouverneur un ordre du roi ſon maitre, qui nous

regardoit. Lorsque l'abdala dit au gouverneur qu'il vouloit envoyer notre procès à l'autocephale pour le mettre en état de communiquer ce fait au grand Génie d'Héliopolis, le gouverneur, sans perdre un moment, en avoit expédié d'avis au roi par un exprès, & le roi, qui possédoit, comme tous les monarques de ce monde là, des chevaux ailés, avoit envoyé au gouverneur ses ordres par le plus court chemin. Il lui ordonnoit, que dans le cas que l'abdala nous eut chicané la nourriture, il dût nous faire donner notre nécessaire à ses frais, & de poursuivre ainsi jusqu'au moment qu'on recevroit l'oracle du grand Hélion. Il lui recommandoit de nous faire enseigner la langue, & de nous expédier à la cour d'abord que nous l'aurions apprise. Quatre jours après, l'abdala reçut un courier du métropolitain, qui lui portoit un ordre de poursuivre à nous faire nourrir, de veiller sur nos démarches, & sur notre conduite, & de tâcher même de nous avoir en sa puissance, dans le cas que le gouverneur eut envie de se délivrer de l'embarras de nous loger. Le gouverneur fut informé de tout ceci par un espion qu'il entretenoit dans la maison de l'abdala. L'autocephale lui mandoit que, lorsqu'il auroit reçu l'a

volonté du grand Génie, il lui donneroit les ordres en conséquence.

En attendant ces réponses nous vivions tranquilles en étudiant la langue, & accompagnant souvent nos bons hôtes à la rivière, où nous les laissions, lorsqu'ils se plongeoient, puisque nous n'avions pas le privilège des poissons. Nous apprimes cependant à nager sur la surface de l'eau assez bien, & cela même nous amusoit assez agréablement, & le tems arriva que nous en remerciâmes bien Dieu, car si nous n'eussions pas gagné ce talent, nous ne serions pas aujourd'hui en votre présence.

Les seigneurs riches possédoient dans le plus profond de la rivière des cabinets creusés dans ses bords, qu'ils appelloient catiches, où ils alloient quelquefois passer les heures du repos : c'étoit pour eux un grand plaisir, dont les pauvres ne pouvoient pas jouir, car pour avoir des cabinets pareils il falloit payer beaucoup, & en obtenir aussi la permission du gouvernement. Je n'ai jamais pu avoir la permission de faire l'anatomie d'un mégamicre, & j'en suis fâché, car le mécanisme de son organisation m'auroit fait apprendre beaucoup de choses, tant à l'égard de sa faculté de respirer l'eau, comme de celle de

se multiplier par un moyen bien différent du notre. Les poissons, & les oiseaux qu'ils prennent ne sont jamais tués; ils ont des volières pour garder les uns, & des petits lacs dans leurs jardins, où ils jettent les autres pour jouir de leur vue. Ils vont aussi à la chasse à cheval, & nous y fûmes une fois en voiture par complaisance, & pour voir ce que c'étoit. Ils mettoient en fuite le gibier, & lorsque leurs chiens s'en emparoient ils les caressoient, & rendoient après la liberté à leurs proies. Ces animaux chasseurs n'étoient pas des chiens, mais ils leur ressembloient par l'instinct. Le gibier étoit de plusieurs espèces, mais si petit que je pourrois le comparer à nos souris. La chasse enfin ne pouvoit jamais devenir pour nous un plaisir, car nous étions trop grands pour leurs chevaux, & nous ne pouvions pas les suivre en voiture, & devant y aller à pieds, elle nous auroit trop fatigués.

La première chose que nous sûmes d'abord que leur langue nous fut assez connue fut, que nous étions l'objet de la haine, & de la terreur de tout le peuple. Plusieurs sophistes, qui malgré les décisions de leurs bons théologiens, ne pouvoient pas s'empêcher d'admettre deux principes, disoient,

que nous ne pouvions être que deux monſtres envoyés là par la puiſſance ténébreuſe ennemie de Dieu, qui habite dans les profonds abimes de la terre ; que nous ne pouvions qu'être des gens de mauvais augure, puiſqu'il étoit impoſſible, que conformés comme nous étions, nous émanaſſions du Soleil. Ce raiſonnement populaire n'étoit pas tout-à-fait abſurde, & on le feroit dans notre monde auſſi, & peut-être avec des conſéquences plus fortes. Si cette image eut prévalu dans l'eſprit des mégamicres, elle nous auroit été fatale dans peu de tems, mais des événemens fort heureux pour nous, nous tirèrent d'affaires. Ce furent les alfaquins qui nous mirent ſi mal dans l'eſprit du peuple. Ils refuſèrent de rendre des oracles à pluſieurs indigens, en alléguant pour raiſon, que depuis qu'ils étoient obligés à nous entretenir, il ne leur reſtoit pas aſſez de lait pour ſe procurer le ſommeil. Il n'en falloit pas d'avantage pour exciter contre nous la claſſe des pauvres, & des dévots ſuperſtitieux, la Plus dangereuſe de toutes par toute la terre. L'abdala même ne nous aimoit pas, & il ne nous fit donner l'entretien pour quatre moiſſons, qui font une de nos années, que par politique, pour gagner des droits ſur nous, & pour empé-

cher que nous ne devinssions dépendans de la jurisdiction séculière. Il se consoloit en réfléchissant que la chose ne dureroit pas long tems; car, selon lui, le grand Génie ne pouvoit pas approuver l'accueil qu'on nous avoit fait. Que faire, disoit il, de ces deux machines utiles à rien, & qu'il faut entretenir à tant de frais?

Nous prévoyons nous mêmes des malheurs, à moins qu'il ne nous arrivât quelque heureuse occasion de nous faire estimer. Nous connoissions, que pour devenir heureux dans ce monde là, nous devions nous rendre nécessaires, ou du moins fort utiles. C'est à cela que nous commençâmes à penser.

Fin de la Troisième journée.

QUATRIEME JOURNEE.

M. Burghlei.

Je crois, monsieur Edouard, ne céder à personne de cette compagnie dans les sentimens de reconnoissance que l'on vous doit pour la grande complaisance que vous avez de nous narrer votre histoire : mais vous me pardonnerez, si je vous fais observer, que vous vous fatigueriez bien moins, si vous vous épargnassiez la peine des réflexions superflues, & de certains détails. Vous avez parlé trois jours pour nous raconter vos affaires de quinze jours ; & c'est une histoire de quatre vingts ans que vous vous êtes engagés à nous communiquer. J'ai fait le calcul ce matin en prenant mon thé, qu'il vous faut précisément seize ans pour vous acquitter de votre promesse, & vous n'y avez pas pensé peut-être. Pour moi je puis fort bien passer seize années à vous écouter tous les jours, car je n'ai rien à faire, & je suis sûr que je serai toute

ma vie le maitre de mon tems; mais quelqu'un de ces meſſieurs pourroit fort bien mourir, avant que d'en entendre la fin, & par là il ſe trouveroit attrapé.

Edouard.

Je vous ſervirai volontiers, milord, car votre remontrance eſt juſte, & ſage: ayez ſeulement la bonté de m'avertir, quand je me laiſſe aller à des longueurs ennuyeuſes, car il m'eſt impoſſible de ſavoir quels ſont les détails ſuperflus pour l'honorable compagnie qui m'écoute, tandis qu'ils me ſemblent tous également néceſſaires à l'intelligence des faits. Pour ce qui regarde les réflexions, je vous promets de les abréger à l'avenir, & même de les ſupprimer.

M. Bridgend.

Vous n'abrégerez rien, mon cher ami, & vous ſupprimerez encore moins: & l'honorable lord qui vous a fait cette belle remontrance, & qui a interrompu ſon thé pour faire ce ſingulier calcul, aura la complaiſance de s'ennuyer ſeize ans, ſi votre hiſtoire doit durer tant que cela. S'il n'accorde pas à quelqu'un de nous ſeize ans de vie, & s'il craint de voir mourir en ſa préſence celui qui ne vivra pas juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée à ſa fin, il eſt fort le maitre de ſe retirer

car tout le monde, chez moi, doit jouir de toute sa liberté.

M. Burghlei.

Ah ! de grace, mon cher comte, ne prenez pas en mauvaise part ma plaisanterie : l'histoire que nous écoutons est charmante, & elle seroit même instructive, sans certaines absurdités physiques.

M. Rugtland.

J'avoue mon ignorance : je n'en ai pas observé une seule, & vous me feriez bien plaisir de me faire voir que je n'ai pas le sens commun ; car une absurdité doit se choquer.

M. Burghlei.

Peut-être, miladi, que vous n'y avez pas fait attention. L'immobilité, par exemple, du Soleil des mégamicres est-elle soutenable ? Elle vous est échappée assurément.

M. Rutgland.

Oui, échappée : vous voulez me faire rire, je pense. Vous êtes, milord, le plus misérable de tous les physiciens, si vous ne voyez pas qu'il ne sauroit être qu'immobile, ou qu'il soit solide, ou qu'il soit un feu. En qualité de corps solide posé dans le centre d'un contenant rond, dont la périphérie lui est, dans tous les points, également distan-

re, il doit être immobile, parcequ'il ne peut peſer ſur aucun, ou doit peſer également ſur tous; & en qualité de feu fluide il doit reſter perpétuellement là, parcequ'il ne peut pas monter d'avantage: s'il bougeoit il deſcendroit, ce qui eſt contraire à ſa nature. Comment faites-vous donc pour vous acommoder de l'immobilité abſurde de notre Soleil, ou de celle de notre terre, ſi par hazard vous ſuivez l'hipothèſe de Tolomée?

M. Burghlei.

Point de Tolomée, miladi; je ſuis de l'avis de Copernic, ſans laiſſer de croire que notre Soleil parcourt une orbite à l'entour d'un autre aſtre que nous ne voyons pas, accompagné toujours de toutes les planétes, qui ne ceſſent pas pour cela de lui faire conſtamment leur cour. L'aſtre centre de notre Soleil doit tourner avec une loi égale à l'entour d'un autre, l'autre d'un autre, & l'autre d'un autre, & comme cela jusqu'à l'infini. C'eſt l'idée que j'ai de l'immenſe. Je dois m'y perdre, & je vous l'accorde: mais vous, miladi, vous y trouvez-vous, lorſque vous établiſſez les quatorze cent Soleils que nous voyons ſans le moyen des télescopes, & les innombrables que nous voyons à leur aide, & ceux que nous ne par-

venons pas à voir même avec leur ſecours. Vous me permettrez donc de me promener dans une immenſité inconcevable, ou du moins j'imagine un ordre, pendant que vous faites la même choſe épouſant l'abſurdité du corps immobile.

M. Rutgland.

Promenez-vous, milord, tant qu'il vous plaira avec le précipice de tant d'aſtres : je n'ai pas la force de m'oppoſer à votre ſyſtème, & je ne me fatiguerai pas pour le combattre, car j'ai le malheur de n'y trouver rien à gagner ; mais je vous dirai que vous vous trompez, ſi vous croyez avoir établi par votre rêve le précipice conſtant ſur des cercles de tous les corps imaginables. Votre idée quoiqu'immenſément vaſte doit vous mener, malgré vous, à un point fixe, immobile : vous êtes forcé à le ſuppoſer par abſtraction ; & ſi vous ne voyez pas cela très clairement je vous plains. Il eſt impoſſible de concevoir un mouvement univerſel, & perpétuel ſans fixer une orbite quelconque. La ligne droite, & permanente de la nature eſt la courbe, on pourroit même dire qu'elle eſt la plus courte ; mais il faudroit trop de tems pour vous faire comprendre cette vérité phiſique, & peut-être

le perdroit-on ; j'aime mieux vous laisser jouir de votre joujou, dont je régalerai à Oxford mes enfans, qui s'amuseront beaucoup à cette jolie idée de l'immense.

M. Howard.

Vous semble-t-il, miladi, que les mégamicres soient idolatres dans le culte qu'ils prêtent au Soleil ?

M. Rutgland.

Il me semble, milord, que l'intention fait tout.

M. Howard.

Il est vrai ; mais si elle est bonne, elle ne doit pas se contredire ni par les paroles, ni par les actions qu'elle peut adresser à une idole. J'ai trouvé des nations libres qui adoroient le Soleil, & qui ne pouvoient pas avoir une intention contraire à leur culte, car rien ne les gênoit.

Duc de Brecnok.

C'est la seule idolatrie que je pardonne, car le Soleil est la plus belle de toutes les créatures, & à laquelle nous devons tout, & la vie même.

M. Chepston.

Pour moi, je ne pardonne à autre erreur, qu'à celle de ceux qui admettent le mauvais principe, car une fois qu'ils l'ont

admis ils doivent lui faire plus de cérémonies qu'au bon ; s'il eſt vrai qu'il eſt plus difficile d'empêcher les méchans de faire du mal, qu'il n'eſt facile d'exciter les bons à faire du bien. Je trouve la métaphyſique des mégamicres ſublime ſur Dieu, ſur l'ame, ſur la création, ſur le ſalut, & ſur la damnation éternelle. Le mégamicre eſt convaincu d'avoir une ame immortelle par la raiſon qu'il ſent dans lui même, & qui ne l'abandonne jamais : mais remarquez que ſi on ne lui eut pas inculqué que le pouvoir de ſon ame eſt plus grand que celui de ſes ſens, que l'union de ſon corps à ſon ame eſt un préſent que Dieu voulut faire à l'ame qui préexiſtoit, & non à lui qui fut créé après, & qu'il ne peut en profiter qu'en conſéquence de ſa mémoire qui s'uniſſant à l'ame après ſa mort, le rendra partie intégrante de ſa divine nature, & une ſeule éxiſtence avec elle, il n'auroit pas la ferveur de faire ſon ſalut dans un ſi haut degré. La notion qu'on lui a communiqué que ſa mémoire eſt une faculté qui manquoit à ſon ame, que c'eſt de lui qu'elle devra la reconnoître, lorsqu'elle ſera dans la gloire éternelle, qu'il ne peut ſe damner avec elle que par lâcheté, & que c'eſt lui qui en ſe ſouvenant de tout en ſentira toute la peine,

doit faire qu'il ſe ſente pouſſé par un ſentiment d'amour propre à n'en avoir pas le démenti. Il ne veut pas que, ſi ſon ame ſe damne, elle puiſſe dire que ce ne fut pas par ſa propre faute, & cette idée fait qu'il obtient facilement la victoire ſur les ſuggeſtions de ſes paſſions vicieuſes; car il prend facilement la place de l'ame, il ſe croit le maître, & ne veut pas que le don, que Dieu lui a fait de rendre ſa mémoire immortelle, lui devienne un préſent funeſte. Cette croyance ne détruit pas non plus un certain orgueil du mégamicre qui, malgré l'empire de ſa raiſon, ſent très ſouvent qu'il eſt le maître de la faire taire moyennant la force de ſes ſens; mais il ne doit pas ſe ſoucier d'obtenir cette victoire, car il la payeroit trop cher: il ſait que ſon ame n'iroit pas ſeule à ſa damnation, mais qu'il devroit l'accompagner pendant toute l'éternité avec ſa propre mémoire. Cette balance d'intérêts rend la voie du ſalut beaucoup moins difficile à un mégamicre qu'à un de nous bon croyant. Le mégamicre eſt perſuadé par éducation, que ſi Dieu ne l'eut pas donné à une ame il ſeroit un brute, & il eſt ſûr de ſon hypoſtaſe, lorſqu'il trouve qu'il ne peut avoir aucun plaiſir avec ſes ſens, que ſon ame ne reſſente, & que ſon ame ne peut avoir aucune perception à laquelle

quelqu'un de ſes ſens, quand ce ne ſeroit que ſon coeur, ne prenne intéret.

M. Rutgland.

Cette dernière réflexion, miloïd, ou eſt fauſſe, ou prouve le contraire de la concluſion de votre thèſe. Nous avons des plaiſirs que nous pouvons appeller hardiment de l'ame. Celui d'aimer, par exemple, eſt un plaiſir des ſens, & l'ame ne le reſſent que lorſqu'elle l'approuve: elle parvient même à en jouir principalement, lorſqu'elle trouve l'objet aimé digne de l'égarement des ſens. Mais l'aſſurance qu'on peut avoir d'être aimé produit une jouiſſance qui eſt totalement de l'ame, & bien ſupérieure à celle des ſens, car elle peut ſe ſoutenir ſans qu'ils s'en mêlent. Le déſir de ſe faire aimer généralement eſt une affection de l'ame très noble, & ſupérieure à celle de ſe faire eſtimer, quoique ſa ſource ſoit l'intéret, le plus haut degré de l'amour propre, & un grand penchant à ſa propre conſervation. Ce beau déſir ne peut occuper qu'une ame qui aime; elle trouve qu'il eſt juſte, & elle l'éxige de la reconnoiſſance: de là vient qu'une femme, ou qu'un homme qui n'aime perſonne, eſt encore plus malheureux que celui que perſonne n'aime, parcequ'il ne peut pas éxiger de quelqu'un un

ſentiment qu'il n'a pour perſonne. Le déſir de ſe faire aimer eſt ſi fort de l'ame, que vous verrez en examinant bien, que les ſens ne ſont rien pour conquérir cet amour général, malgré qu'ils ſe préparent à en profiter : l'eſprit qui l'ambitionne met en œuvre tous les reſſorts de l'imagination pour l'exciter ; & la noble paſſion qui l'occupe le rend bienfaiſant, & vertueux, car il ne peut aſpirer à cet amour qu'en s'en rendant digne. Malgré la ſublimité de ce plaiſir nous trouvons que ceux qui ſe donnent des peines pour ſe le procurer ſont rares. La raiſon de cela eſt qu'il exige des ſacrifices, que les petites ames ne peuvent pas ſe réſoudre à faire ; & les ames grandes furent toujours rares.

Miladi.

Que dites-vous, Dunſpili, du langage des oiſeaux ?

M. Dunſpili.

Les oiſeaux doivent en avoir un comme toutes les bêtes.

M. Burghlei.

Un luxe qui ne me paroit pas vraiſemblable eſt celui des riches négaincres qui dépenſent beaucoup pour avoir chez eux des ſerpens.

Miladi.

Et comment trouvez-vous donc vraiſemblable chez nous le luxe de pluſieurs qui veulent avoir dans leurs campagnes l'air rempli de corbeaux. Je crois que la table des mégamicres eſt plus couteuſe que chez nous.

Eliſabeth.

N'en doutez pas, miladi, très couteuſe pour les riches, & à très bon marché pour les pauvres.

Miladi.

Il ſemble que Dieu ait créé les mégamicres pour ce monde là, car il leur a donné une capeline qui les garantit de la ſplendeur exceſſive, qui nuiroit à leur vue.

M. Burghlei.

Ce n'eſt pas ce que j'admire le plus, car ils auroient pu s'en faire une poſtiche; mais les chevaux volans, m'enchanteroient, ſi je puſſe les trouver vraiſemblables.

M. Britgend,

Voilà encore un doute impertinent. Un des deux, mon cher Charles: ou croire, ou en faire ſemblant. Monſieur Edouard nous narre des faits, & en ayant été prié, il doit s'offenſer, ſi on les lui révoque en doute.

M. Burghlei.

Je croyois, mon cher comte, qu'en ſociété libre il fût permis à un homme qui rai-

ſonne d'expoſer ſes difficultés ſur des propos quelconques.

Edouard.

Je ſuis fâché, milord, d'entendre que vous doutez d'un fait que je vous aurois expoſé en applaniſſant d'avance toutes vos difficultés, ſi j'euſſe pu prévoir que vous en auriez ſur ſa poſſibilité. Je ſuis pourtant charmé de voir, que dans le même tems que vous vous plaignez des détails, vous en avez beſoin. Je vais vous donner actuellement une ample deſcription de ces animaux.

Les oiſeaux quadrupèdes, auxquels je donne le nom de chevaux volans, ne reſſemblent aux chevaux que ſur leurs dos, où on leur met une ſelle à deux places. Ils ont la tête petite, & pointue, la bouche reſſemblante à celle des grands levriers, & une capeline au front de trois pouces plus large que celle des mégamicres, & plus inclinée vers la pointe de la tête, au point qu'elle ne laiſſe à leurs yeux le pouvoir de regarder que devant en ligne directe: ils ſont très maigres, & d'une grande légéreté: ils ſont couverts de plumes, & ont une queue comme celle d'un faiſan pour la longueur, mais roide, & large comme celle d'une hirondelle, qu'ils ne peuvent qu'élargir, & reſſerrer ſans pou-

voir la pouſſer ni à droite, ni à gauche, ni la relever, ni l'abbaiſſer : ſa longueur eſt de deux pieds, & demi comme celle de leur corps ; & à ſes deux bouts elle a deux pointes parallèles.

Leurs ailes ſont quatre toutes attachées au plus haut de leurs jambes fort courtes, & en proportion plus groſſes du double que celles de nos chevaux, remplies en dedans de muſcles très forts, qui leur ſervent à les remuer avec toute la force poſſible. Ces ailes ſont de deux formes : Les deux du devant ont trois pieds & demi de longueur chacune, celle de derrière en ont cinq. Les ſouverains ſeuls poſſèdent un couple, ou deux de ces admirables animaux, & ne permettent qu'ils ſe reproduiſent que lorſqu'ils ſont vieux, parcequ'après ils ne valent plus rien. Ils marchent lentement, & avec difficulté ; ils volent, mais en volant ils ne peuvent aller que ſur toute la ligne droite qu'on leur fait entamer au commencement de leur volée, ligne dont la direction doit être parallèle à leur corps, & jamais moindre de cent milles : ils ne peuvent, en volant ni s'élever, ni ſe baiſſer, ni tourner à gauche, ou à droite. De là vient qu'un ſouverain eſt le maitre de les envoyer avec une lettre attachée à leur cou à

qui, & où il veut, ſans y mettre à cheval aucun cavalier. Ce qui rend le maître du cheval ſûr que l'animal ira où il veut, quoiqu'il n'ait autre impulſion que celle d'un ſeul inſtinct eſt, que lorſqu'on l'expédie on lui fait entamer la ligne droite, qu'on veut qu'il décrive, ſur une rampe qui a cinquante pas de longueur, & deux de largeur, dont un bout eſt ſur le terrain, & l'autre eſt élevé à telle hauteur, que la longueur du voyage que le cheval doit faire exige, mais le bout de la rampe ne doit jamais être élevé de terre plus de cinq pas perpendiculaires: ces cinq pas d'élevation lui donnent une ligne droite de mille milles géométriques. Voilà comme ils s'y prennent pour s'aſſurer que le meſſage ira à la ville, où ils veulent qu'il aille ni en deçà, ni au delà.

Le roi du Quatre vingt dix veut, par exemple, envoyer une lettre au roi ſon voiſin en ſachant le lieu où il doit ſe trouver. Il connoit par ſes tables à quelle diſtance de lui ce lieu ſe trouve en ligne droite, & connoiſſant poſitivement quel eſt le plus grand diamètre de la courbe que la concavité de la terre doit former ſous la ligne droite décrite par cette diſtance, il ſait la longueur déterminée de la ligne que ſon cheval volant doit

parcourir : rien ne lui eſt plus facile alors, obſervant les régiſtres de la rampe, que de ne l'élever qu'à la hauteur néceſſaire à faire décrire la même ligne à ſon cheval. Le cheval lâché obéit à ſon propre inſtinct, vole & ne peut aller qu'au bout de la ligne qu'on lui a fait entamer ; parce qu'il trouve néceſſairement le terrain qui arrête ſa courſe, & qui eſt préciſément le lieu, où on a voulu qu'il aille. S'il alloit ailleurs, ce ſeroit par la faute du grand géomètre, ou du grand géographe de la ville, qui lui auroit donné une fauſſe direction, ou qui ſe ſeroit trompé dans l'élévation de la rampe. La direction de la rampe eſt de l'inſpection du grand géographe, l'élévation eſt de celle du grand géomètre. Ces deux profeſſeurs ſont ceux qui mènent à la main le cheval d'un bout à l'autre de la rampe, & qui lui délient les ailes lorſqu'ils veulent qu'il parte. Lorſqu'ils lui délient les ailes ils ſe jettent ventre à terre, car il les déploie, & part ſur le champ, ou ſeul, ou monté par un, ou deux mégamicres. Le principal de la ville qui reçoit le cheval, s'il le voit ſeul, regarde à ſon cou, & trouve la lettre qui lui donne les ordres qu'il doit exécuter, & qui lui marque en même tems le point de la direction, celui de l'élévation de

la rampe, minutes, ſecondes, & troiſièmes, de ſorte qu'il eſt impoſſible qu'il ſe trompe en renvoyant le cheval, puiſque ce régiſtre exact ſe trouve ſur une verge qu'il doit avoir, & qui s'appelle la perpendiculaire royale. Si le cheval manquoit ſon chemin par faute de direction, le géographe iroit mourir dans une priſon; s'il le manquoit par faute d'élevation, celui qui ſeroit perdu ſeroit le géometre; & s'il le manquoit en direction, & en étendue dépendante d'élevation, ils ſeroient perdus tous les deux. L'exactitude de ce voyage dépend auſſi de la tête du cheval qui, lorſqu'on le lâche, doit avoir la pointe de la bouche parfaitement dirigée au point où on veut qu'il parvienne; mais cette juſteſſe de direction de la tête du cheval n'eſt pas difficile. Au milieu de l'extrémité de la rampe il y a une ligne droite verte, fort mince, & au bout de la tête du cheval une longue éguille très droite collée à l'extrémité de ſon nez. Lorſque l'ombre de cette éguille couvre parfaitement la ligne droite verte de la rampe, il ne reſte plus aucun doute ſur l'infaillibilité de la direction. Vous voyez, miloord, que toute cette manoeuvre dépend de la juſteſſe avec laquelle on a poſé la rampe. Ce qui eſt un chef d'oeuvre eſt la verge per-

pendiculaire royale que je n'ai pu examiner qu'avec un microscope à cause des points presqu'imperceptibles de ses divisions.

Dans ce manège il n'y a qu'un seul danger mortel. Il pourroit arriver que deux rois s'envoyassent un message dans le même tems, & précisément à la même direction, & pour lors les deux chevaux volans se rencontreroient dans les airs, & la violence de leur choc inévitable leur couteroit la vie également qu'aux mégamicres qui les monteroient; mais cet accident n'est jamais arrivé, & quoiqu'on en connoisse la possibilité on la défie: on n'a jamais voulu penser au moyen d'y remédier. La rapidité du vol de ces chevaux est de quarante milles par heure. On leur fait prendre auparavant une liqueur, qui leur tient lieu de parfaite nourriture pendant tout le tems de leur voyage, qui ne peut jamais durer plus de vingt cinq heures. Ces admirables animaux ne peuvent porter un poids qui aille au delà de cent livres: s'il l'outrepasse d'une seule livre il leur fait perdre un pied d'élévation à chaque mille. Ce petit affaissement dans un long voyage feroit une différence, & malgrè qu'on pourroit y remédier en la calculant, on n'y a jamais pensé. Deux mégamicres n'arrivent jamais à pe-

ser cent livres, & ce qu'ils peseint de moins n'altère en rien la course. Je suis arrivé à posséder un couple de ces chevaux ; mais il ne m'est jamais arrivé de m'en servir, quoique j'aurois pu les faire monter par quelqu'un de mes enfans, avant l'âge dans lequel ils auroient pesé plus qu'il ne falloit, mais je n'ai jamais voulu permettre qu'on fit cette épreuve.

Les Mégamicres qui font ce voyage ajoutent à leur capeline une toile cirée qui augmente sa largeur d'un pouce. Quelqu'un qui a fait le voyage de vingt cinq heures m'a dit, qu'au bout de douze heures & demie, & par conséquent à la plus grande élévation, il voyoit au dessous de lui une atmosphere plus rouge encore que celle qui étoit vue par ceux qui se trouvoient sur le bas terrain. A cinquante milles d'élévation à peu près où il devoit être, le degré de chaleur n'étoit ni plus grand, ni plus petit que celui qu'on sent sur la terre ; ce qui indique que la matière de leur Soleil n'est pas ignée, quoiqu'elle soit la source de leur lumière. L'infaillibilité de ces voyages aériens prouve l'égalité parfaite du sol, & la sphéricité exacte du globe. Nous ne saurions que faire de pareils chevaux, car il leur est impossible

de descendre ; ils ne pourroient nous servir que pour aller sur quelque montagne. Il ne me reste actuellement qu'a vous parler du travail singulier des ailes de ces animaux, & après je n'aurai là-dessus plus rien à vous dire.

La queue des chevaux volans ne contribue en rien à la rapidité de leur course : elle est fourchue, roide, & n'a d'autre mouvement en propre que celui de s'ouvrir dans un plan parallèle, & de se fermer ; elle ne leur sert qu'à tenir dans l'air leurs corps droit à la ligne, & à se maintenir dans un parfait équilibre exemt de vacillations. Pour ce qui regarde leurs ailes, les deux du devant poussent continuellement l'air avec des vibrations perpendiculaires contre terre qui, par réaction égale, les soutient toujours dans leur ligne horizontale. Celles de derrière leur servent à frapper l'air qu'ils laissent en arrière toujours horisontalement pour se procurer ainsi un mouvement progressif, dont la rapidité dépend du degré de la force avec laquelle la partie osseuse de l'aile fait que les plumes le frappent. Ces ailes sont composées de plumes de toutes les mesures : les grosses servent d'appui aux moindres, & elles sont si bien bordées, couvertes, & défendues par les plus petites, que l'air ne sauroit passer à travers :

par là leurs impulsions ſont rendues très fortes. Quand le cheval les retire elles ſe reſſerrent ; quand il les pouſſe, elles s'éteudent. La force des jambes de ces chevaux dépendante des muſcles s'accorde avec celle de leurs muſcles pectoraux cent fois plus abondans, & robuſtes que ceux que la nature a donné aux animaux qu'elle n'a pas fait pour qu'ils volent. La prodigieuſe ſtabilité du cheval volant, qui ne ſort jamais ni s'élevant, ni s'abbaiſſant de la droite ligne ne procède que de cette ſeule cauſe : la force avec laquelle l'aile frappe l'air de deſſous eſt égale à ſa réſiſtence. Le mégamicre m'a aſſuré que les plumes des ailes de devant fléchiſſent beaucoup moins, lorsque le cheval eſt à la moitié de ſa carrière, que lorsqu'il la commence ou qu'il eſt vers ſa fin ; ce qui me fait juger que la réſiſtence de l'air eſt plus foible, lorsque le corps peſant eſt plus éminent : il me dit auſſi qu'il eſt certain que le cheval acquiert en volant une impétuoſité qui le pouſſe, puisque les vibrations des ailes de derrière ne ſoint pas ſi fortes que dans le commencement de ſa courſe.

M. Rutgland.

Etes-vous ſatisfait, Burghlei, de cette théorie ? Nous vous en avons l'obligation au moins.

M. Burghlei.

C'eſt prodigieux ; & je me rens.

M. Dunspil.

L'air du monde des mégamicres qui n'eſt pas plus chaud dans une élevation de cinquante milles dans un pays, où il n'y a ni vent, ni montagnes ; joint à la connoiſſance que j'ai de l'aimant armé qui, avec une aſcenſion ſubite, eſt allé au Soleil, me fait deviner la matière dont cet aſtre doit être formé. Il doit être une maſſe de fer chargée d'huile & de ſel mis en ébullition par un acide le plus fort qu'on puiſſe imaginer. De cette façon ce doit être un feu mort propre ſeulement à rendre une lumière ; un vrai phoſphore. La partie terreuſe même de l'aimant qui eſt allé s'y joindre doit s'être diſſipée ; car elle n'eſt d'aucune utilité pour augmenter l'activité dans l'aimant à l'égard de ſa propriété.

Miladi.

Je penſe, ma chère Eliſabeth, à la grande difficulté que vous aurez eu en apprenant la langue des mégamicres, vos maitres ne ſachant pas l'anglois.

Eliſabeth.

Auſſi, miladi, ce fut de nos enfans que nous avons fini de l'apprendre. Elle eſt outre cela par elle même très difficile. Il faut

avoir l'oreille fort délicate, & une force d'habitude incroyable pour comprendre toutes leurs phraſes compoſées de paroles qui different plus par le ton que par la diverſité des voyelles, & qu'il faut auſſi écouter en les regardant, parceque la force de pluſieurs ſignifications dépend du geſte, des yeux, & de toute la phiſionomie de l'orateur. Nous l'apprimes, miladi, mais nos enfans mêmes ne purent jamais parvenir à en acquérir toutes les graces, car ils auroient eu beſoin pour cela d'avoir un goſier reſſemblant à celui de nos roſſignols, & auſſi la petite taille des mégamicres pour les graces de la geſticulation qui ont force d'expreſſion plus dans la grace du mouvement que par le mouvement même. Cette grace du mouvement eſt très difficile, car c'eſt un je ne ſais quoi, qu'aucun maître ne peut enſeigner, & qu'un petit individu fait briller avec bien moins de difficulté qu'un grand, car un défaut dans un grand objet eſt d'abord obſervé quoique fort petit, tandis qu'auſſi petit en proportion il n'eſt apperçu de perſonne dans l'autre. La ſeconde langue des mégamicres eſt celle qu'ils appellent la muette, c'eſt celle dont ils ſe ſervent dans l'eau. Cette langue eſt parfaite dans ſon eſpèce, car elle dit tout,

& elle eſt tout à fait objet de la vue : nous l'apprimes tous pour notre plaiſir, & aſſez facilement : le curieux de cela eſt que tous les méganiciens ſoutiennent qu'elle eſt plus difficile que celle du goſier, pendant que nous la trouvions plus facile : ils la trouvoient plus difficile parcequ'elle étoit plus pauvre, & cette même raiſon nous la faiſoit trouver plus facile : nous avions tous raiſon ; c'étoit nous-mêmes qui nous la faiſions, & la langue reſtoit ce qu'elle devoit être, c'eſt à-dire ni facile, ni difficile, car tout ce qui dépend d'une relation n'eſt rien par ſoi-même.

M. Bridgend.

Cela ſe peut ; mais c'eſt du ſublime. Laiſſons parler monſieur Edouard ; il eſt tems.

Edouard.

Nos bons hôtes étoient nos ſeuls vrais amis : nous avions dans la nobleſſe pluſieurs qui nous gracieuſoient, mais nous ne pouvions compter que ſur eux. Nous ignorions que nous dépendions, pour ce qui regardoit notre état, de la déciſion du grand Génie roi d'Héliopalu, qui devoit arriver dans le terme de quatre moiſſons. Nous paſſions notre tems aſſez agréablement. Nous avions à chaque douze heures presque quatre heures dans leſquelles nous étions ſeuls : ces heures

étoient celles que tous les mégamicres paſſent dans leurs retraites tête à tête, chacun avec ſon inſéparable. C'eſt un repos qui leur tient lieu de ſommeil : il dure ſix de leurs heures de trente ſix de nos minutes. Lorsqu'ils en ſortent la nouvelle journée commence : vingt coups que les crieurs publics faiſoient entendre, annonçoient la fin du jour précédent : ils ſe montrent tous plus brillans, & plus actifs après une heure employée à ſe faire baigner, peigner, & parfumer, & à prier Dieu. Nous ſuivions la même régle, mais ne pouvant pas dormir nous devions nous occuper : c'étoit à l'étude de la langue, & à faire des inſtrumens de muſique, qu'on agréoit beaucoup à cauſe de la nouveauté de l'invention : on nous donnoit en échange des herbes précieuſes : notre ſanté étoit parfaite.

Nous ne pouvions concevoir comment dans une ſi grande multitude de monde nous ne viſſions autres vieillards que les alfaquins, jamais des femmes, jamais des enfans. Comment aurions-nous pu deviner qu'on ne vieilliſſoit pas, qu'il n'y avoit qu'un ſeul ſexe, quoiqu'il y eut un eſpèce de mariage, & que la groſſeſſe qui devoit précéder la propagation ne fût pas viſible ?

Dans l'eſpace d'un mois nous apprimes à lire, & à copier, & ſucceſſivement il nous firent apprendre par coeur tous les noms des choſes qui étoient ſous nos yeux, & de celles qui étoient loin de nous, dont ils nous déſignoient l'image : nous écrivions à côté de tous ces mots le mot anglois, & avec cette même méthode nous apprimes tous les verbes qui expliquoient toutes les actions que nous pouvions indiquer par pantomime. Le ſens de leurs diſcours nous fit deviner leurs verbes auxiliaires, les noms des ſens, des vertus, des vices, des paſſions, leur manière de décliner, de conjuguer, la tournure de leurs complimens, les façons de louer, d'approuver, de blâmer, de reprocher, d'admirer avec les geſtes des mains, des bras, de la tête, des yeux, ou de la phiſionomie avec leſquels il falloit accompagner ces mots, en faiſant grande attention à leurs pauſes, qui ſervoient à donner à leurs raiſonnemens toute la force néceſſaire. Nous fûmes enchantés lorsque nous parvinmes à être ſûrs qu'ils ne connoiſſoient pas la néceſſité de l'expreſſion des articles qui indiquent le maſculin, le féminin, & le neutre, & qu'ils n'avoient ni choſes qui euſſent pluſieurs noms, ni noms qui indiquaſſent pluſieurs choſes. Leur langue eſt

compoſée de vingt neuf mille quatre cent ſoixante, & dix neuf mots. Nous ſûmes ſa ſignification de presque vingt mille dans un an, & batagouinions aſſez bien, mais il nous fallut plus de quatre ans avant de ſavoir la force des dix mille autres. Celui qui commence à parler donne le ton au diſcours, & à la voix de toute la compagnie, & en donnant ce ton il détermine la ſignification d'une grande quantité de mots. Il n'eſt permis dans l'aſſemblée à qui que ce ſoit de changer de ton : celui qui le change veut inſulter, ou faire rire : on chaſſe de la compagnie le premier, on applaudit le ſecond. Celui qui donne le ton eſt le maitre de la maiſon, excepté le cas qu'il y ait une perſonne à laquelle il veuille céder cet honneur : cet acte de politeſſe eſt ſouvent la cauſe d'un quart d'heure d'obſtiné ſilence : un fort joli inſéparable à la fin, eſt celui qui, en commençant par un rire très gracieux, oſe le donner, & le perſonnage reſpectable va d'abord l'embraſſer avec effuſion de careſſes, & de complimens. A la cour le ton ne peut être donné que par le roi, & il arrive ſouvent que, ſa majeſté étant occupée, & tardant à paroitre, la journée arrive à la moitié ſans que perſonne ait pu parler que par la langue muette :

mais à midi, ſi le roi ne paroit pas, il a l'attention de l'envoyer par le royal inſéparable, qui ne ſe laiſſe jamais voir ſeul que dans ce ſeul cas ; mais il l'a à peine donné qu'il ſe retire en fredonnant une raviſſante euphonie. Actuellement aux cours des princes on le donne par une canne d'orgue.

Le monde intérieur eſt diviſé en quatre vingt royaumes carrés, tous d'égale grandeur, en dix républiques égales en étendue aux royaumes, & en deux cent ſeize fiefs entre grands, & petits, qui relévent tous ou des royaumes, ou des républiques. Les plus grands de ces fiefs n'ont jamais une étendue plus vaſte qu'un tiers de celle d'un royaume : ils ſont tous triangulaires. Ces quatre vingt monarques ne ſont pas tous également riches, ou à cauſe de leurs différentes poſſeſſions de mines d'où ils tirent la matière luiſante, les métaux, les minéraux, & les pierres précieuſes, ou à cauſe de la différence de leurs manufactures, & de l'induſtrie de leurs ſujets, ou à cauſe de l'adminiſtration d'où dépend la proſpérité du commerce. Tout ce qui eſt meſure de quelque choſe en terre, en batiment, en étoffe, en denrée, & en ſcience y eſt égal partout, égale la monnoie, & ſa valeur, égale la langue, & la religion auſſi, qui a

un ſeul chef, qui laiſſe tout le monde penſer comme il peut ſur la nature de Dieu, ſur celle de l'ame, & ſur celle de la matière, pourvu qu'on ſuive ſes loix, & le culte qu'il a inſtitué, ou que du moins on ne tente pas d'en inſtituer un nouveau.

Le monde des mégamicres a un code général de loix, mais chaqu'état ſouverain a des loix municipales. Il y a un droit public qu'on ne diſtingue du droit naturel que par le nom, & le code criminel eſt différent partout pour ce qui regarde les peines, mais le crime eſt partout le même. Le monarque a la manutention de toutes les loix, la nomination à toutes les charges, le droit de faire graces aux coupables en répondant de payer pour eux s'ils récidivent, celui de diminuer les peines, ſans le pouvoir de les augmenter; il eſt juge ſeul en dernier appel; il peut faire des nouvelles loix, & en abolir d'anciennes, mais il faut que la nouvelle inſtitution, & l'abolition paſſe au conſeil des Cinq-cens qui s'aſſemble une fois tous les douze ans. Ces Cinq-cens ſont les repréſentans des cinq cens villes qui compoſent ſon royaume, & qui demeurent toujours dans la capitale. L'appel au roi eſt fort rare dans ce monde là, puiſque, ſi l'appellant à tort, il eſt obligé non ſeu-

lement de payer tous les frais de la partie adverſe, mais une amende au profit des pauvres auſſi groſſe que la ſomme qu'il doit payer, ou qu'il demandoit à ſon adverſaire. Les tribunaux en ſeconde inſtance ſont toujours compoſés de trois, de cinq, ou de ſept couples de mégamières. La raiſon eſt qu'il faut que les ſuffrages ſoient impaires. L'inſéparable d'un juge doit opiner comme ſon compagnon, qui donne ſa ſentence par écrit, après avoir entendu trois avocats, dont le premier, & le dernier parlent pour l'appellant. Un contrôleur ſe tient attentif au dernier, qui perd ſa charge, s'il avance des faits que le premier avocat n'a pas motivé. Après que les avocats ont fini, la pluralité décide. Les juges donnent leur ſentence par écrit ſans avoir eu le tems de ſe conſulter : ceux, dont l'opinion ne fut pas celle de la plus grande partie, ſont condamnés à payer une groſſe amende. Le juge en premiere inſtance eſt toujours un ſeul accompagné, cela s'entend, de ſon inſéparable qui opine du bonnet, & ſigne. L'éloquence triomphe dans ce monde là. Voici l'analyſe de leur langue, dont il me ſemble néceſſaire de vous informer.

C'eſt une muſurgie non obligée à meſure, dont l'étendue n'eſt que de ſept tons,

& qui n'est pas susceptible d'accompagnement. Elle n'a rien de commun avec leur musique formelle, dépendante du contrepoint. Les maitres de musique sont leurs poétes, car la musique est leur seule poésie, & c'est la véritable, la seule qui mérite ce nom, car elle parle à l'ame, & si Dieu eût un langage il ne sauroit avoir que celui-là. Les six voyelles qui composent leur alphabet deviennent quarante-deux, par la raison que je vous ai donné des sept couleurs, qui donnent à chaque voyelle sept differens tons, qui ont leur valeur en conséquence du ton dominant qu'ils appellent le maitre ton. Détoner est synonime de déraisonner, mais impropement, car au vrai celui qui détone extravague, l'autre peut n'être qu'un sophiste. Quelqu'un cependant détone quelque fois pour se moquer de l'autre; mais cette raillerie est censée très impertinente, & elle est punie lorsqu'elle est publique. Leurs paroles sont composées d'une, de deux, de trois, de quatre, de cinq, & de six voyelles : les plus longues ne sont que des noms propres de familles, ou de villages, ou des dictions formées par des éthimologies. Les sciences abondent de ces termes, mais c'est une grande impolitesse dans ce monde là que de s'en servir sans nécessité.

Ils ont quarante deux monogrammes, & ils ne peuvent pas en avoir d'avantage. Ils pourroient avoir mille ſept cent vingt deux bigrammes, mais ils n'en ont que la moitié : la moitié exclue eſt celle qui deſcendroit en ton. L'exclusion du rebroussement des tons fait qu'ils n'ont que deux mille, cinq cent quatre vingt trois trigrammes ; ils en auroient ſans cela trente quatre mille, quatre cent quarante : remarquez encore que les adoptés furent choiſis de onze mille, quatre cent quatre vingt.

De cent onze mille, neuf cent trente tétragrammes ils en ont choiſis quatre mille, ſix cent ſoixante deux qui ſont tous conſonnes de tierce. De quatre millions, deux cent cinquante trois mille, trois cent ſoixante pentagrammes, ils n'en examinèrent que trente cinq mille, quatre cent quarante quatre tous conſonnans, & en choiſirent la cinquième partie en donnant la préférence aux plus bas au nombre de ſept mille, quatre vingt un. De cinq millions, deux cent quarante cinq mille, ſept cent quatre vingt ſix hexagrammes choiſis ils n'en voulurent que ſept mille, deux cent quatre vingt cinq. Tous leurs mots enſemble font la ſomme de vingt deux mille, cinq cent vingt un, qui compoſent

toute leur langue, n'y ayant ajouté six mille, neuf cent cinquante huit sons composés, où dérivés, & dont ils se servent pour conjuguer, & décliner tout. Avec cette langue, moindre de la moitié de la nôtre, ils sont plus riches que nous, à cause des pauses, des cesures, & des gestes, qui équivalent à des milliers d'épithètes, qu'il m'est impossible de vous traduire en aucune langue, pas même en anglois, qui, dans aucune langue, [illegible]

L'éloquence des mégamicres dépend du choix des phrases, harmonieuses, nettes, & concises; des reticences, & des pauses; des gestes, & de la douceur de la physionomie, & d'une expression merveilleuse, si & très difficile à éviter, tout à la fois, qu'il semble, dans les hauts [illegible] ressemble tout à fait une musique étudiée: & cet engagement est si fort, pour le plus grand plaisir que l'oraison puisse avoir, puisqu'ils disent que l'orateur doit parler, & non pas chanter, & que celui qui chante, au lieu de parler, est donc par conséquent savoir mauvais [illegible] parlent. Nos anglois, auxquels cela est [illegible] de temps en temps, & des deux côtés, font bien mauvais goût, les orateurs qui pour plaire emploient cet artifice, sont comme les femmes qui se fardent, & qui par désespoir ont pris le parti de ne plaire qu'à ceux auxquels le libertinage a émoussé les sens.

Le trop de conformité ne rend pas les mégamicres inquotones : une différence marquée de leurs gosiers rend leurs concerts très agréables, & distingue même les musiciens des moteurs ; ils se connoissent entr' eux au son de leur voix ; mais pour faire cette distinction il faut avoir leur oüie. Ils poussent leur voix jusqu'au vingt septième ton. Ceux qui parlent ne disposent que de sept.

C'est là que l'on pourroit dire que la science de la musique est à son suprême degré. S'ils sont tous musiciens de naissance, figurez-vous, milords, à quel point doivent parvenir ceux qui s'adonnent à son étude. La langue des mégamicres parle à l'oreille comme la notre, & l'ame se détermine en conséquence des sons qui ont pénétré son entendement ; mais le canal qui conduit à leur ame la divine harmonie de leur musique est, outre celui de l'oule, toute la peau qui couvre leur corps, au point que ceux qui sont décorés de toges, de manteaux, d'exomides, s'en dépouillent souvent pour jouir entièrement de sa beauté ; & pour lui ouvrir tous les chemins qui peuvent la faire aller en droiture à leur ame, qui est enchantée d'entendre, & de comprendre ce qui ne peut lui être dit que par la musique seul objet de ce

sens; dont nous ne pouvons avoir qu'une idée fort abstraite. Un mégamicre ne peut pas expliquer à un autre ce que son ame a senti, parceque cela ne peut pas s'expliquer par des paroles: plongé dans un doux ravissement il ne sait plus d'être mortel, & revenu de cette extase il doit convenir que ce qui a joui en lui même ne peut être qu'une substance spirituelle, incorruptible, & faite pour exister sans la matière. L'intelligence de la musique est chez les mégamicres une démonstration de l'existence réelle de leur ame.

Remarquez, milords, que dans la musique de ce monde-là on ne trouve point de paroles: si on en trouve elles est mauvaise, elle ne fait plus sur l'esprit l'effet qu'elle doit faire, elle n'explique pas l'intention de l'auteur, & on le siffle: c'est beaucoup pire que lorsque l'on trouve de la musique dans l'oraison. Les grands maîtres de phonique qui, comme je vous ai dit, ne sont là autre chose que des vrais poetes, m'ont fait rire, lorsque je leur ai dit que nos musiciens chantent des paroles qu'un maître a mis en musique: ils trouvoient ce mélange bizarre; ils m'ont demandé si nous prétendions par là intéresser le corps aux plaisirs de l'ame,

ou l'ame à ceux du corps, ou tromper l'un & l'autre, cela leur paroissoit une plaisante bouffonnerie faite pour faire rire, plus que si un magnifique mêlange de sons inséparable avec la bouillie, pour boire, & manger dans le même tems. Ils m'ont demandé si nous trouvions que ce fussent les paroles qui ajoutassent des beautés à la musique, ou que la musique fût propre aux paroles ; je leur ai répondu que, lorsque la musique étoit belle, elle pardonnoit aux paroles, & que les plus belles paroles du monde n'empêchoient pas la musique d'être fade, lorsqu'elle étoit mauvaise. Ils nous trouvèrent assez raisonnables dans notre misère, par cette explication, & ils conçurent pitié de notre égarement. Admirable est leur méthode d'écrire des fruits de leur enthousiasme musical : la diversité des couleurs fait tout ; les couleurs qui se peignent sur du papier chantent aux yeux, puisqu'il n'y a point d'idiot qui, en fixant un papier de musique, ne soit en état de dire qu'il y a des fautes de composition, s'il y en a ; mais il ne saura ni les corriger, ni dire où elles sont : c'est un désaccord des couleurs qui lui dit cela, sans qu'il soit en état de rendre compte d'où cette notion lui vient.

nul. Cet heureux instinct, juge de l'harmonie, est celui qui les rend incapables de concevoir que l'état de discorde & de guerre soit plus naturel dans notre monde que celui de la bienveillance & de la paix. Ils comprennent fort bien qu'une nation irritée par des outrages reçus d'une autre peut se soulever pour exiger des dédommagements ou pour s'en venger, & que l'autre ne voulant pas céder, il peut survenir une guerre entre les deux nations; mais ils ne comprennent pas qu'une multitude d'hommes se range contre une autre, & que de sang-froid elles s'attaquent, sans être poussées à cet excès ni par la haine, ni par la colère, & sans savoir les raisons que leur maître peut avoir de les envoyer au carnage, & que ceux qui vont se faire égorger pour lui ne sachent pourquoi ils meurent.

Cet heureux instinct, juge de l'harmonie, est celui qui les rend incapables de concevoir que l'état de discorde & de guerre soit plus naturel dans notre monde que celui de la bienveillance & de la paix. Ils comprennent fort bien qu'une nation irritée par des outrages reçus d'une autre peut se soulever pour exiger des dédommagements ou pour s'en venger, & que l'autre ne voulant pas céder, il peut survenir une guerre entre les deux nations; mais ils ne comprennent pas qu'une multitude d'hommes se range contre une autre, & que de sang-froid elles s'attaquent, sans être poussées à cet excès ni par la haine, ni par la colère, & sans savoir les raisons que leur maître peut avoir de les envoyer au carnage, & que ceux qui vont se faire égorger pour lui ne sachent pourquoi ils meurent. Ce qui les honore le plus de ce que le monarque leur a donné par cet emploi la préférence sur d'autres, & qu'ils trouvent que, s'il leur arrive de mourir, il n'est pas possible qu'ils puissent faire une plus belle mort.

Je leur fis comprendre qu'un tel monarque chez nous peut avoir le droit d'envoyer ses sujets à la guerre malgré eux; mais ils ne conçurent jamais comment il peut avoir la cruauté de s'en servir, & encore moins

commerce cela peut arriver par une raison appellée l'état ; tandis que dans la partie essentielle de l'état elle-même qui le peuple, & spécialement le même peuple qu'on envoie à la boucherie. Un roi, disent-ils, doit regarder ses sujets comme ses enfans ; & un père ne doit pas envoyer ses enfans à l'armée pour s'il les y envoie ils ne doivent pas le regarder comme leur père. Si on leur explique ce que c'est que l'esclavage, & que je les fasse rire. Ils me disent que c'étoit une chimère, & qu'il ne pouvoit pas exister ; puisque l'homme, pour être esclave, doit être persuadé de l'être, & que cela n'est pas possible, un seul moment qu'il s'aperçoit qu'il puisse le croire ne l'est plus. Un propriétaire, puisqu'il doit être le maître ou quelque chose. Dieu seul peut lui ôter la force de se servir de ses membres. Ils disent encore qu'un homme ne peut avoir la possession d'un autre homme, & qu'il est une impossibilité physique égale à celle de placer dans un globe solide un autre globe de la même grandeur, & de la même nature. Voilà la certitude dans laquelle les négocians sont de devoir mourir au bout de cent quatre-vingt douze ans, qui en forment quarante huit des nôtres, pourroit paroître à quelques-uns d'entre nous une notion malheu-

reuse ici. Je ne conçois pas comment l'on peut regarder comme un bonheur l'ignorance où nous vivons de la mesure de notre vie, tandis que nous savons tous de science certaine que nous devons mourir. On pousse l'extravagance jusqu'à trouver moins malheureux celui qui meurt, après avoir passé par une douloureuse maladie, que celui qui finit par une mort subite. Une maladie, dit-on, donne le tems de mettre ordre aux affaires; j'en conviens, mais convenez donc aussi que le négligent est heureux, puisque la mort ne lui arrivant jamais inattendue, ses affaires se trouvent toujours en bon ordre pour le tems dans lequel il est sûr qu'elle lui doit survenir. Une contradiction manifeste dans un raisonnement quelconque est ce qui démontre sa fausseté. Comment une tête qui pense juste peut-elle croire heureuse l'ignorance de l'heure de la mort, & trouver en même tems la mort subite tout ce qu'il y a de plus terrible? Les négligents n'ont pas besoin de craindre le moment de la mort pour tenir leurs affaires en bon ordre; & nous qui devons la craindre à chaque moment, nous nous voyons réduits à mettre tout notre espoir dans une maladie. Pourquoi ne nous tenons-nous pas toujours prépares? Qu'est-

ce qui nous empêche de nous croire toujours malades ; s'il est vrai qu'une maladie nous soit nécessaire pour nous persuader d'être mortels ? Nous sommes à la malheureuse condition de trouver consolante une incertitude ; & nous ne distinguons pas l'irrégularité de notre conduite dans ce qu'aucun de nous n'a le courage de se disposer à la mort se portant bien. Nous sommes enfin assez lâches pour nous féliciter de ce que, quoique sûrs de devoir mourir ; nous en ignorons le moment ; tandis que selon le plus juste calcul moral, il n'y a point de malheur qui ne diminue de la moitié, lorsque celui sur lequel il doit tomber en est averti.

Les mégamicres informés qu'ils doivent mourir, remercient Dieu qui ne les a pas condamnés à ignorer le moment de leur dissolution. Un raisonneur parmi eux, qui ne reconnoîtroit pas cette notion comme une grace, passeroit pour tête mal timbrée. Un mégamicre passe ses premiers douze ans, qui font trois des nôtres, dans une espèce de cage, où il ne lui manque rien, où il est élevé, où il s'amuse en causant avec l'être qui est né avec lui, & qu'il voit continuellement, ou dans la même logette ; où il y a une séparation composée de bâtons de métal, ou

dans une autre voisine de la sienne. Ces deux êtres, disent-ils, sont inséparables par un précepte de la nature : ils sortent de là pour s'unir plus étroitement, pour devenir un seul esprit en deux corps, si cela est possible, & pour aller vivre ensemble dans la société générale cent quatre-vingts ans sans maladies, & en liberté : ils se retirent de la société sans mourir, & ils parviennent par degrés au moment extrême, dans lequel ils expirent en façant leur dernière nourriture.

Un désir naturel de savoir combien de jours, de mois, & d'années nous aurions passé dans ce monde là, où il n'y avoit qu'un jour perpétuel, nous fit avoir soin jusqu'au commencement de notre arrivée d'accorder les mesures du tems des régamiores avec les nôtres. Celui de n'avoir pas une montre nous auroit semblé un grand malheur, car notre nature nous force à mesurer le tems : le tems est la promenade de l'imagination, comme la terre toute entière est celle de notre corps, & puisque nous y inclinons, il faut croire qu'elle nous est nécessaire. Nous avions deux bonnes montres.

Dans le commencement je ne fis que tenir compte des mesures de vingt-quatre heu-

res, & j'en fis le rapport, lorsque je fus informé de celles dont ils se servoient eux-mêmes. La nature de leur monde les rend beaucoup plus exacts, & plus certains que nous dans leurs mesures; elles sont toutes réelles, & ils ne déraisonnent dans aucune, tandis qu'il est évident que nous déraisonnons en faisant commencer l'année au premier de Janvier, jour dans lequel ni la Lune, ni le Soleil, ni la Religion ne nous donne aucun motif de prétendre que l'année doit commencer.

L'an des mégamitres commence le jour qu'ils sement leur grain, & leur chanvre, & finit le jour qu'ils les moissonnent. Le nombre de ces jours est de cent quatre vingt, puisque la mesure d'un de leurs jours est précisément la moitié d'un des nôtres. Leur an est divisé en quatre mesures qu'ils appellent les incendies du bois verd, chacune de ces mesures est composée de quarante cinq jours: nous les regardions comme nos quatre saisons. Un incendie du bois verd est composé de neuf pentamaines qu'ils appellent résurrections, & chaque pentamaine contient cinq de leurs jours de vingt heures chacun, composées de trente six minutes, qu'ils divisent en trente six secondes, & une seconde est pré-

ciſément la meſure de la pulſation de leurs artéres, de ſorte que leurs montres à ſecondes ſont chez eux autant de pulſiloges.

L'embraſement, ou l'incendie de l'arbre ou du bois verd qui leur tient lieu de pois, vient d'un arbriſſeau verd, qui ſans feuilles, & ſans branches reſſemble à un tronc: il eſt verd, il ſort de la terre le premier jour de l'an, & arrive à la grandeur d'un mégamicre en neuf réſurrections: du ver noir il prend feu après une pluie générale qui a duré deux heures. D'abord que ces cendres ſe ſont refroidies, il repouſſe dans le même endroit de ſa même racine, & au bout de neuf autres réſurrections il brule, & ainſi toujours. Il pleut donc dans ce monde là quatre fois par an mégamicrique; mais cette pluie n'eſt pas faite pour abreuver la terre, mais plutôt pour rafraichir l'atmoſphère. Voici comme elle ſurvient.

Trois heures avant la fin du mois, on ſent naitre un doux vent qui, en moins d'une heure, devient fort, & puis ſe calme. D'abord qu'il a ceſſé de ſouffler on voit peu à peu toute la ſurface de la terre, là où elle n'eſt pas couverte de bâtimens, occupée par un brouillard, qui monte, & peu à peu parvient à ne laiſſer plus voir le Soleil. Une

douce pluie rouge commence alors à ſortir de la terre, comme ſi elle ſortoit de pluſieurs robinets de fontaines artificielles : elle dure ſept quarts d'heures montant toujours, & ceſſe à la fin ; ne redeſcend pas, & peu à peu l'air redevient ſerain, le ſoleil eſt revu, & dans dix minutes la terre retourne ſèche comme elle l'étoit avant la pluie. Le vent qui ſouffle eſt celui qui rend réel l'indice, dont ils ſe ſervent pour dénoter la ſituation des pays dans leurs théories géographiques qu'ils diſtinguent en cercle, avec cent vingt huit mots qui déſignent cent vingt huit directions. Ces cercles peuvent être innombrables comme nos horizons ; car chaque point de la terre peut en être le centre, mais les indications ne laiſſent pas que d'être réelles, puiſque la conſtance de l'invariabilité du vent eſt décidée, & les quatre points cardinaux ſont immanquables : ils appellent ces points Seconde, Contre ; Droit ; Gauche & ſon nom générique eſt celui d'Etéſie. La pluie ſort de la ſurface des rivières auſſi bien que des rues, qu'on a déjà délivré de l'embarras des tapis. Tous les mégamicres, lorſque la pluie ſurvient, ſont hors de leurs maiſons pour lui faire accueil, & en être arroſés, & ils jouiſſent de ce bain délicieux, & de ce beau ſpectacle avec

la plus grande gaieté. La doctrine des mégamicres théologiens ſur le phénomène de cette pluie eſt, qu'elle c'eſt le tribut que la terre paie au ſoleil ſon créateur, en lui donnant à chaque embraſement ſon eau à boire, & ils diſent que par cette ſeule raiſon la loi défend aux fils de Dieu d'en boire, puiſque c'eſt la ſeule boiſſon du ſoleil; dont il ne faut pas douter, car il l'abſorbe d'abord. Les grands dévots n'habitent que dans des maiſonnettes ſans plancher de briques, qu'ils découvrent des tapis, lorſque la pluie doit ſurvenir, pour ne pas empêcher la terre de rendre cet hommage à ſon auteur.

La meſure de cinq jours qu'ils appellent réſurrection du ver noir, ou pentamaine, eſt priſe d'un ver noir qu'on trouve dans les campagnes. Cet inſecte eſt un véritable ver qui, ſortant d'un oeuf, ſe montre ver préciſément lorſque le bois verd s'enflamme. Ce ver au bout de douze de nos heures devient papillon, & le papillon douze heures après devient cadavre; ce cadavre au bout de douze heures devient pouſſière, & au bout de douze autres cette pouſſière devient un oeuf duquel, à l'heure de l'incendie, le ver éclot: il va ainſi à l'infini. De là vient que les mégamicres nomment métamorphoſe ce que

nous nommons jour, & que le nom de leurs jours eſt pris de la vérité. Le premier jour de la pentamaine s'appelle donc Chryſalide, le ſecond Papillon, le troiſième Cadavre, le quatrième Pouſſière, & le cinquième Oeuf. Sont-ils bien malheureux de n'avoir pas, comme nous, des magnifiques planètes, qui nous procurent le grand avantage de donner à nos jours, & à nos heures leurs noms, & qui par conſéquent en ont la ſurintendance? Les mégamicres ont, tout-à-fait le mérite de la diviſion de leur jour en vingt heures, cette meſure eſt de leur invention, mais réelle, & faite pour l'ordre, & pour leur commodité. Lorsque vingt heures ſonnent, leur jour commence; ils l'emploient à leurs affaires juſqu'à onze, à manger, & à ſe promener juſqu'à quatorze, & à ſe repoſer juſqu'à vingt. Les jours Papillon, & les jours Pouſſière ſont pour eux des jours triſtes: ce n'eſt que dans ces deux jours qu'ils brulent, & enterrent les mégamicres morts. Le jour Oeuf eſt le privilégié pour la ſortie de la cage, qui porte en conſéquence le mariage. Les ſeigneurs cependant ne prennent pas ces petites règles à la rigueur, & pour ce qui regarde les heures du repos, ils les transportent à leur fantaiſie.

Le dernier, & le premier de l'an, comme je vous l'ai dit, ſont les deux ſeuls jours de fête des mégamicres, le troiſième ils vont au temple. Le premier ils moiſſonnent, & le ſecond ils ſement dans une terre qu'ils ont laiſſé une année entière en repos. Il n'y a point d'individu qui ſe diſpenſe de célebrer ces fêtes. Cette célébration conſiſte à moiſſonner, & à ſemer. Les plus grands ſeigneurs, les rois mêmes, dans un endroit particulier, mais où ils peuvent être vus, moiſſonnent, & ſèment : on peut ſe tenir ſans rien faire tous les jours de l'année, mais dans ces deux fêtes l'hommage qu'on doit à Dieu eſt celui de travailler, car ils croient que le vrai repos de Dieu eſt un travail continuel, & que le travail de Dieu eſt un repos continuel : c'eſt la même choſe, leur ai-je dit ; ils m'ont répondu que non, car ce ſont deux idées. Ils ont une ſubtilité de perceptions qui, parmi nous, eſt rare. Le ſecond jour de l'année ils vont au temple rendre hommage au ſoleil. Le commencement, & la fin du jour étoient annoncées par toute la ville par des ſervans eccléſiaſtiques à ſon de trompettes, mais j'ai établi des cloches, comme vous le ſaurez à ſa place. La grande inſpection du tems appartient au chef de la religion ; c'eſt

un droit que les rois ne lui ont jamais contesté. Quiconque sème dans ce monde la quarante mesures de grain est sûr d'en recueillir mille au bout de l'année.

Les époques dans leurs annales sont sûres, & rien n'est plus exact que leur chronologie. Comme les mégamicres se moqueroient de nous s'ils venoient ici ! Que diroient-ils en voyant que nous ne sommes d'accord en rien ? ni sur les heures, ni sur les mois, ni sur les années, & que nos systèmes de chronologie sont plus de soixante. A quoi nous sert notre science astronomique dont nous sommes si orgueilleux. Sommes-nous plus heureux que les mégamicres, parceque nous avons appris à prédire les éclipses ? Les mégamicres sont-ils à plaindre, parcequ'ils ne voient entr'eux, & leur soleil aucun corps ? Cela fait qu'ils peuvent employer beaucoup mieux leur tems.

Dans les régistres que j'ai tenu du tems que j'ai passé là, j'ai commis pour ma commodité une erreur volontaire. J'ai supposé exprès notre année solaire de trois cens soixante jours. Actuellement à Venise j'ai voulu voir, un jour que je ne savois que faire, quelle étoit la différence procédante de mon erreur, & je l'ai trouvée de quatorze mois,

lorsque je ne m'attendois qu'à onze. J'ai reconnu une différence de rapports de quelques minutes journalieres, qu'il m'auroit été impossible de calculer; car nous ne pouvions pas être sûrs de l'exactitude de nos montres, ni de la précision des vingt heures des mégamicres.

Au bout de quatre vingts sept de nos jours, en comptant de celui dans lequel nous nous réveillâmes chez notre cher hôte, survinrent les fêtes des mégamicres: c'est ce qui nous fit juger, lorsque nous eûmes appris la langue, que nous fûmes tirés de la rivière la veille des fêtes, & qu'on les célébra pendant que nous dormions. Nous nous dispensâmes d'y assister. Nous commencions à nous expliquer, & l'attention avec laquelle on nous écoutoit étoit grande; mais nous comprenions beaucoup plus. L'inséparable du gouverneur demanda un jour à Elisabeth si nous pouvions avoir des enfans: elle fit semblant de ne rien comprendre: ils étoient sur l'article de notre propagation aussi embarrassés que nous l'étions sur la leur.

Figurez-vous, milords, la foule de nos pensées lorsque le ventre de ma femme ne nous laissa plus douter de ce qui devoit arriver dans quelques mois. Comment nour-

rirons-nous, comment éleverions-nous notre enfant? Nous ne nous soucions pas de deviner, d'examiner ce que l'abdala, le gouverneur, & le peuple pourroient en dire: nous ne savions conclure nos raisonnemens autrement qu'en disant *il arrivera ce qu'il plaira à Dieu.* Le curieux de notre situation étoit que, quoique bons chrétiens, & très bien instruits dans tous les préceptes de notre religion, nous ne sentions aucun remord dépendant du pas hardi que nous avions fait: il nous sembloit qu'en devenant mari, & femme nous avions eu le mérite d'obéir à la volonté du Très-haut. Ce n'étoit pas un raisonnement subtil, & spécieux qui nous faisoit penser ici, mais une force occulte partante d'elle-même qui produisoit en nous une sécurité totale.

Plus le ventre de ma femme devenoit gros, plus elle devenoit l'objet de l'observation de tous ceux vis-à-vis desquels elle devoit se trouver. Cet enflement de son ventre commença à alarmer ceux qui nous aimoient, & à faire plaisir à nos ennemis. Tous les physiciens parfaitement d'accord prononcèrent qu'elle étoit attaquée d'une maladie fort rare parmi eux, & qui étoit mortelle: ce devoit être, selon eux, un assemblage d'hu-

meurs séreuses extravasées dans des cavités, dont l'enflure devoit être la conséquence ; quelques-uns disoient que la collection étoit anasarque, d'autres hyposarque, mais elle devoit toujours occuper le tissu cellulaire, l'affection étoit chronique, & elle devoit mourir avant la fin de l'année courante.

Les superstitieux la regardoient avec horreur ; car on savoit que la maladie qu'on lui donnoit devoit être l'effet d'une énorme scélératesse ; elle devoit avoir mangé du fruit défendu, unique nourriture de leurs respectables serpens. Ils disoient que, lorsqu'il arrivoit qu'un mégaunicre mangeât un de ces fruits, les deux serpens sautoient en bas, s'élançoient contre le coupable, le terrassoient, l'opprimoient de leur poids, & vomissoient par force dans sa bouche la quintessence de leur colère, qui en moins de trois de leurs années le faisoit mourir de la même maladie dont ma femme faisoit voir les marques. Ceux qui mouroient de cet horrible mal ne pouvoient pas jouir de l'honneur d'être brulés ; on les jettoit dans la chaux en qualité de brucolaques. Sans ce châtiment l'hydropisie chez eux n'auroit pas été si rare.

Nos hôtes croyoient tout cela ; ils étoient affligés, ils ne disoient rien, & ils la plai-

gnoient en la ſuppoſant tombée dans cette faute criminelle par ignorance. Je leur faiſois pitié quand je leur diſois qu'il n'y avoit rien à craindre.

L'affaire devint ſérieuſe, au point que le bon gouverneur fut conſulter l'oracle. Voici ſa réponſe. *Si Dieu n'a pas ordonné que le géant qui ſe porte bien meure de la même maladie, ou d'une autre ; le géant enflé guérira avant que le troiſième arbriſſeau verd s'enflamme.* C'eſt une prédiction claire, & l'oracle s'étoit aſſuré de n'en avoir pas le démenti. Ou, doit-il avoir dit, le géant enflé guèrira, & j'ai deviné : ou il mourra, & pour lors celui qui ſe porte bien mourra auſſi, car il n'eſt pas vraiſemblable qu'il n'ait commis le même crime ; s'il ne meurt pas, il ne ſera pas difficile de le faire mourir, quand ce ne ſeroit que pour ſauver la gloire de l'oracle. Cette divine réponſe fut ſûe de toute la ville, & par conſéquent on me regardoit comme un géant mort, car ſans témérité perſonne ne pouvoit s'attendre à la guèriſon d'Eliſabeth. Si j'euſſe craint la mort de ma femme, le fin oracle m'auroit donné matière à penſer, mais je ſavois que l'accouchement n'étoit pas une maladie, & encore moins la groſſeſſe.

Vers la fin du neuvième mois, ſon ventre étoit devenu ſi gros qu'elle ne ſe laiſſoit plus voir de perſonne : nos hôtes étoient les ſeuls qui lui faiſoient tous les jours une fort longue viſite : elle les recevoit au lit, où l'uſage étoit qu'on ſe tenoit couvert d'un drap. Ces excellentes créatures étoient au déſeſpoir ; elle, toujours très gaie, leur chantoit des ariettes : ils la quittoient étonnés, & confus, car ils ne la croyoient pas bien loin de l'extrême moment. J'allois tous les jours me promener ſeul dans le jardin, ce qui ſurprenoit tout le monde, car les gens comme il faut, excepté les alfaquins, ne s'y laiſſoient jamais voir qu'accompagnés de leur inſéparable.

Il m'arrivoit ſouvent, me trouvant ſeul dans le jardin, de voir des ſerpens qui à mon aſpect reculoient : j'étois charmé de voir que ma préſence leur en impoſoit : je ſavois qu'à l'aſpect d'un mégamicre qui les fixoit, ils devenoient fiers, & menaçans ; mais les mégamicres étoient de la moitié moins grands qu'eux, & moi du double plus grand, & ſix fois plus gros qu'eux. La première fois que j'eus la hardieſſe de prendre un de leurs fruits, leurs ſifflemens firent ſortir les jardiniers, & je rejettai vite le fruit aux pieds de l'arbre.

Si les jardiniers eussent découvert mon crime on m'auroit fait un mauvais parti.

Le dernier jour de l'an des mégamicres, nos hôtes vinrent prendre congé de nous pour aller célébrer leurs fêtes à la moisson : ils ne devoient retourner chez eux qu'au bout de trois jours. Nous leur souhaitâmes tous les plaisirs qu'ils pouvoient désirer. Une heure après leur départ, ma femme, qui depuis deux heures étoit tourmentée des douleurs de l'enfantement, accoucha d'un garçon, & successivement d'une fille. Malgrè mon inexpérience je fus son excellent accoucheur : la raison, & la tendresse furent mes maitres : je m'en acquittai à merveille. Il n'y a point de métier plus facile que celui-là lorsque l'accouchement est heureux. Elisabeth paya à la nature ce cher tribut le plus heureusement qu'on puisse désirer, & eut le même bonheur quarante années de suite, dans chacune desquelles elle ne manqua jamais de me rendre père de deux jumeaux un mâle, & l'autre femelle. Ce même style fut suivi de toutes mes petites, & arrière-petites, filles, jusque vers la sixième génération ; que, par un événement imprévu, la nature prit un autre système. Tel est le fait. Mes descendans n'ont point d'idée qu'une femme en accouchant soit sujète à quelque danger.

Lorsqu'en tenant mes deux charmans jumeaux entre mes mains je les ai présentés à leur mère extrêmement fatiguée, qui se tenoit tranquille pour recouvrer ses forces abattues, comme si elle fut venue d'achever une longue course, il n'est pas aisé d'expliquer sa situation, & la mienne; extasiés, & ravis de joie, la satisfaction extrême que nous sentions nous causa des transports que la nature calma par un torrent de larmes qu'elle nous fit verser avec une expansion de coeur inexprimable. Nos coeurs purs, & innocens étoient bien loin de sentir les remords cruels d'un infame inceste. Ce vrai présent du ciel éleva nos ames reconnoissantes jusqu'à Dieu, auquel nous rendimes des graces si ardentes, & si sincères, qu'elles nous auroient justifiés, quand même nous aurions su que ce dont nous avions l'audace de le remercier étoit le fruit d'un crime. Je courus au bain, j'y lavai mes enfans, & j'éxécutai sur eux, instruit par l'amour, tout ce que la plus habile sage-femme auroit pû faire. Après cela je les baptisai avec l'eau naturelle de ce monde là au nom du Père, du Fils, & du Saint-Esprit; & je leur imposai les noms adorés de Jacques, & de Guillelmine, noms de nos chers auteurs, que nous n'espérions

plus revoir. Je posai auprès de leur mere ces gages chéris de notre mutuelle tendresse, sacrés sceaux de l'indissolubilité de notre noeud : je les couvris tous trois jusqu'aux épaules d'un linge d'un pourpre très brillant.

Dans ces jours solemnels nous ne vîmes que nos nourriciers, & deux valets qui nous servoient les bouillies auxquels nous cachâmes facilement les nouveaux nés, & la dimiſſution du ventre de ma femme. Au bout de vingt heures elle eut des légers friſſons, causés par son sang qui, entrant dans les mammaires, alloit devenir lait. Transportée de joie elle commença à allaiter ses pouppons. Elle se sentit assez bien pour entrer dans le bain, & je tombai d'accord avec elle que rien ne l'empêchoit de se mettre à table avec nos hôtes.

Mais comment vous expliquerai-je, milords, la grande surprise & l'étonnement de ces deux adorables créatures nos véritables anges tutélaires, lorsqu'après soixante heures qu'ils étoient restés sans nous voir, ils observèrent en entrant dans notre chambre nos deux enfans sur le lit, l'un à la droite, l'autre à la gauche de leur mère, beaux, & presqu'aussi grands qu'eux ? Jacques avoit comme moi des cheveux noirs, & bouclés, & Guil-

lemine les avoit comme ſa mère du plus beau blond. Nos hôtes ſe regardoient ſans ſe rien dire, & tournant enſuite leurs regards vers nous, dont le maintien n'annonçoit que contentement, ils nous prièrent d'un ton très timide de leur expliquer ce que c'étoit que ce qu'ils voyoient. Eliſabeth leſte, & agile ſe leva, prit ſes fils entre ſes bras, & leur dit : ces deux créatures, qui en trois ans ſe ſont formées dans mon ventre, ſont fils de nous deux ; faites-nous vos complimens de félicitation : je vous les préſente, embraſſez-les, & prenez-les ſous votre protection. Nos hôtes alors baiſèrent cent fois nos chers petits, les remirent ſur le lit, chantèrent, danſèrent devant nous, & avec la joie qui brilloit dans leurs yeux nous baiſèrent à cent repriſes : ils nous jurèrent dans la plus ſolennelle de leurs formules, qu'ils aimeroient toujours nos fils avec la même tendreſſe qu'ils aimoient les leurs.

Nous commûmes, aux coups d'oeil qu'ils jettoient de tems en tems ſur le ventre de ma femme, leur embarras par rapport à ce qu'ils ne pouvoient pas concevoir comment deux créatures ſi bien formées pouvoient en être ſorties, tandis qu'ils le voyoient ſans tache. Bien déterminés à ne leur donner

aucun éclairciſſement là-deſſus, nous fîmes ſemblant de ne pas comprendre ce qu'ils déſiroient ſavoir. Nous avions ſur ce fait adopté la maxime de les imiter : leur réſerve ſur cela étoit inviolable ; la notre devoit l'être auſſi.

Le gouverneur ne plut ſe diſpenſer de conſulter avec ma femme ſur les moyens de ſatisfaire aux beſoins que nous allions avoir de double nourriture, & elle, pour toute réponſe, ſe jetta à ſon cou, l'embraſſa, puis ſe jetta ſur le lit, ſe mit ſur ſon ſéant, s'appuya ſur un côté, & mit ſes mamelons dans un même tems entre les lèvres de mes fils, qui ouvrirent les yeux, & ſe mirent à ſucer de la meilleure grace. Le treſſaillement de joie de ces nobles créatures, à cette vue ne peut pas être rendu. Eliſabeth, pour en jouir en plein, eut l'attention de les allaiter à cinq repriſes : cette cérémonie leur fut extrêmement agréable : Ils ne doutèrent plus que nous n'approuvaſſions leur religion avec toutes leurs coutumes, & que nous ne fuſſions auſſi, tout comme eux, enfans du ſoleil, quoique ſortis par le profond de la terre des eſpaces ténébreux. Mais nous vîmes un nuage de triſteſſe qui ſoudain vint troubler le beau ſerain de leurs yeux. Ils avoient obſer-

vé quelques goutes de lait tombées du ſein d'Eliſabeth ſur le drap de lit qui étoit pourpre, & ils furent épouvantés en voyant qu'étant blanc ce lie pouvoit être que du ſang. Il fut facile à une femme de leur mettre le coeur en paix en les déſabuſant, & ils n'eurent pas de peine à concevoir que nous qui, par nature, avions le ſang rouge, devions, ou pouvions par une conſéquence très plauſible avoir le lait blanc.

Charmés de voir que nous avions la complaiſance de les inſtruire, ils raiſonnèrent pour quelque tems entr'eux d'un ton aſſés ſérieux; puis animés de joie ils nous quittèrent après avoir de nouveau imprimé des baiſers ſur les belles lèvres de nos charmans poupons, qui s'étoient d'abord rendormis, & dont nos hôtes parurent encore alarmés : mais, pour les raſſérener, nous crûmes devoir leur donner un nouvel éclairciſſement. Ce fut une importante découverte pour eux que celle de ſavoir que, bien loin que le ſommeil fut nuiſible aux enfans de notre eſpèce, c'étoit, ſelon leur nature, un baume ſalutaire qui leur conſervoit la vie. Ils partirent, & nous les vîmes deux heures après monter dans un char. Le gouverneur avoit paſſé ces deux heures dans ſon cabinet, d'où il avoit expédié un

courier porteur d'une dépêche à son roi, dans laquelle il lui communiquoit que la maladie du géant, qui devoit le conduire à la mort, s'étoit évanouie par la naissance de deux petits géants, que le géant qui les avoit produit nourrissoit du lait de son sein.

Ils furent au temple pour communiquer cette surprenante nouvelle à monseigneur, & pour l'obliger au silence ils demandèrent là-dessus son oracle. Ce secret d'ordre nous fit plaisir, parceque ma pauvre femme avoit grand besoin de repos, & les visites l'auroient surchargée de besogne à cause de la cérémonie de chanter, & de danser, qui dans ce monde là est la seule qui démontre l'allégresse, le plaisir, la gentillesse, le sentiment, la sincérité, & le profond respect, cérémonie qui m'ennuyoit beaucoup, car les mégaeres ne pouvoient pas s'empêcher de rire, lorsqu'ils entendoient ma voix chantante, & encore moins lorsqu'ils nous voyoient danser, où nous étions bien loin de pouvoir les imiter dans les graces qu'ils déployoient; mais le tout bien pesé, & toutes réflexions faites j'ai vu que ces chants, ces danses étoient les moyens par lesquels ils entretenoient inviolables parmi eux les loix de

la politeſſe, & la pureté des ſentimens; car lorſque les chants, & les danſes ne ſortoient pas de la vérité qu'ils ſentoient en eux-mêmes on en connoiſſoit la fauſſeté; ainſi il falloit être vrai, & la flatterie par-là ne pouvoit prendre parmi eux aucune racine. J'ai reconnu cette vérité avec tant d'évidence, que malgré que ce fût le ſeul cérémonial qui me gênoit, qui m'ennuyoit, & que poſitivement je déteſtois, car il eſt fort triſte d'exciter à rire, lorſqu'il eſt hors de propos, & qu'on cherche à émouvoir tout autre ſentiment, j'ai élevé, & voulu qu'on élevât tous mes enfans avec cette même coutume. J'ai reconnu, milords, qu'il eſt impoſſible de mentir à l'approche de quelqu'un, car il s'agit de compoſer ſur le chant la muſique, & la danſe qui convient à la ſituation, & l'auteur de tout cela eſt l'ame, à laquelle le corps n'a pas la faculté d'obéir ſi elle veut ſe maſquer, & déguiſer ſes vrais ſentimens: le faux paroit dehors, & perſonne n'en eſt la dupe; le compliment ne prend pas, le complimenté ſait à quoi s'en tenir, & l'impoſteur eſt découvert. Je voudrois bien voir établi cet uſage en Angleterre, & principalement à la cour; mais je vois la choſe impoſſible, car les habitans de ce monde trouvent le frivole,

& le ridicule dans ce qui eſt ſérieux & ſolide avec trop de facilité, & trop difficilement le bon, & l'utile dans ce qui s'annonce dans un aſpect de plaiſanterie comique qui véritablement excite à rire.

Le jour ſuivant, le gouverneur reçut l'oracle joint à une lettre de l'abdala dans laquelle il lui ordonnoit de nous le communiquer mot à mot. Le voici. *Si le géant auteur des nouveaux nés s'eſt trouvé pourvu de leur nourriture, il doit reconnoitre ce bienfait de la puiſſance extraordinaire d'Hélion. Son miniſtre l'attend au temple avec ſes fils dans la métamorphoſe Oeuf de la Reſſurrection prochaine. Il doit craindre que Dieu ne puniſſe la déſobéiſſance par la ſtérilité.*

Après avoir lu cet oracle dans lequel je reconnus l'orgueil, & l'ignorance, le diſcours que je fis à ma femme fut très court. Je lui dis que ſi nous refuſions d'y aller, il étoit certain qu'elle ne perdroit pas ſon lait en force de la ſotte menace, mais qu'on nous auroit traités d'ingrats, & d'impies. On voyoit que tout comme ce fait paroiſſoit prodigieux à l'abdala il croyoit qu'il nous le devoit paroitre auſſi. Il eſt certain qu'il comptoit ſur l'obéiſſance, & que ſi témérairement nous euſſions mépriſé l'oracle, il auroit

excité contre nous les dévots qui auroient trouvé le moyen de nous perdre, car la haine des dévots eſt dans ce monde là implacable, & cruelle.

Je dis au gouverneur que ma femme étoit déterminée à obéir, que je l'accompagnerois, & que cet ordre nous tenoit lieu d'une grace. Ravi d'aiſe il envoya d'abord un meſſage à l'abdala par lequel il lui fit ſavoir par écrit notre ſoumiſſion ; il trouva le moyen de nous diſpenſer de recevoir des viſites, & Eliſabeth en fut enchantée pour ſe bien diſpoſer à cette cérémonie. Elle ſe portoit fort bien ; mais toute la ville diſoit qu'elle étoit morte, car depuis ſix jours perſonne ne l'avoit vue, & on croyoit les nourriciers payés pour mentir. Les femmes de notre eſpèce dans ce monde là ne ſont pas ſujètes aux détrimens, & à toutes les faſtidieuſes ſuites des couches, auxquelles elles ſont ſujètes ici. Le ſommeil continuel de nos enfans nous inquiètoit un peu, & nous donnoit à penſer ; il ne les quittoit que lorſque leur mère les remuvit pour les allaiter. Ce fut au bout d'une année mégamicrique qu'elle les ſevra, & que le ſommeil les quitta entièrement, & tout d'un coup ; ils ne dormirent plus de toute leur vie ; la même choſe arriva à tous mes enfans.

Trois quarts d'heure après le beau ſon de la trompette du jour Oeuf, Eliſabeth à côté de moi ſe préſenta au gouverneur tenant ſes enfans qui dormoient avec la tête penchée ſur ſes épaules. Nous montâmes dans un char auquel on avoit fait faire une impériale exprès, & dans un quart d'heure nous fûmes au temple. Les ſervans écartèrent la grande foule qui, ayant ſu ce merveilleux événement avec cent circonſtances fabuleuſes, étoit accourue pour ſavoir, & voir ce qui alloit arriver. Le peuple curieux partout s'empreſſe d'être témoin de tout ce qui l'intèreſſe, & débite après ce qu'il a vu comme il s'eſt imaginé l'avoir vu : il quitte le ſpectacle auſſi ignorant que s'il n'y eut pas été préſent, mais avec le droit de narrer le fait comme il veut à tous ceux qui l'interrogent. L'abdala nous attendoit aſſis ſur un trone ſous un grand dais violet avec toute ſa dorure, ſa mitre, & ſes luiſantes babouches.

En voyant ma femme dont le ventre étoit devenu égal comme le mien, il lui demanda comment elle avoit pu ſi ſubitement déſenfler. Elle lui répondit que la groſſeur de ſon ventre provenoit des deux enfans qu'elle y enfermoit, & qu'elle lui préſentoit : elle lui dit gracieuſement qu'elle les avoit con-

çus de moi ; & qu'elle les avoit portés pendant trois ans, tems nécessaire pour les conduire à leur état de maturité, & pour leur procurer de la nature la force nécessaire à soutenir les impulsions de l'air, & l'influence de la lumière. L'abdala alors, qui ne s'attendoit pas à une si simple doctrine assez bien exprimée en langue inégaïchique, éleva ses yeux au globe phosphore, & dit emphatiquement : *Tu ne l'as dit, ô infaillible Hélion.* Il lui dit ensuite : *réponds-moi, génie ; es-tu bien déterminé à en produire bien-tôt deux autres ? Je ne puis me déterminer,* lui répondit-elle, *puisque cela ne dépend pas de ma volonté, mais de celle de Dieu mon créateur, à laquelle je suis toujours soumise.* Il regarda alors le globe & dit : *tu es le maître de tout.* Il lui dit ensuite : *ton inséparable produira-t-il bien-tôt des créatures pareilles ?* Elle lui répondit : *je suis sûre que non.* En répétant alors ces mêmes paroles, il chanta : *je suis sûr que non.* Tout le peuple en chœur chanta d'abord *il est sûr que non.* Un instant après il lui dit : *comment penses-tu nourrir ces créatures ?* Elle répondit : *Avec mon sang qui s'étant introduit dans mon sein est devenu lait pour que je le leur donne en nourriture.*

A ces paroles l'abdala ſe leva, & chanta en ton d'euphonie un verſet d'une ancienne prophétie, que tous les théologiens mégaincres connoiſſoient ; elle diſoit : *le ſang devenu rouge comme du lait deviendra une ſubſtance blanche comme du ſang, & on verra alors deſcendre des plus éminens ſouterrains une race inconnue, & redoutable.* Cent voix qui partoient des voutes ſouterraines du temple chantèrent ces mêmes paroles qui, à la vérité, nous ſurprirent, car non ſeulement nous y trouvâmes le ſtyle prophétique, mais il nous paroiſſoit qu'elles diſoient vrai. Elles nous firent friſſonner. Il demanda alors à Eliſabeth ſi elle croyoit que ſes enfans quitteroient le ſommeil pour ſucer une portion de ſon lait ſacré. Ma femme ne fut point déconcertée par une demande ſi inattendue : elle prit la choſe ſur elle, & elle lui dit ſans biaiſer qu'elle étoit ſûre qu'ils recevroient cette grace avec la plus grande reconnoiſſance.

Je vous avoue, milords, que j'eus peur, que je m'attendois à la voir démentie, & dans mon coeur je la tachois de témérité. Après ſa réponſe elle remit entre mes mains Guillelmine, & approcha les lèvres de Jacques au flasque ſein du prélat, dont il ſuça merveilleuſement le lait pendant qu'elle le ſou-

telloit, & à cinq reprises quoique momentanées, en fixant toujours ses yeux noirs comme du jais sur la figure du nourricier. Guillelmine en fit autant d'abord, & tout le temple en silence fut étonné de voir ce fait, que personne ne savoit comment interpréter, ni si cela fût de bon, ou de mauvais augure pour nous qu'on auroit bien voulu voir extirpés, & qu'on ne coluprenoit pas comment on pouvoit souffrir.

L'abdala toucha des pieds un ressort, une porte s'ouvrit, & il nous ordonna de le suivre en s'y acheminant. Nous entrâmes dans une sacristie qui avoit au milieu un bassin d'or plein d'eau au niveau du parquet. Il nous dit d'y plonger nos enfans jusqu'au cou, ce que nous fîmes au chant sonore d'un choeur qui dura cinq minutes. Quatre alfaquins parurent qui essuyèrent, frottèrent, & parfumèrent nos pauvres petits qui ne dormoient pas, qui ne pleuroient pas, & qui nous causèrent par là un très sensible plaisir. Le gouverneur alors parla à Elisabeth qui d'abord, en suivant le bon conseil de l'ami, demanda permission à l'abdala de baiser sa sainte gorge; il accorda cette insigne faveur & à elle, & à moi, & nous congédia après.

D'abord que nous fûmes chez nous le gouverneur nous dit que l'abdala avoit envoyé un courier à la capitale pour informer l'autocephale de toutes les circonstances de cet événement unique, dont l'histoire de leur monde ne fournissoit pas un seul exemple. Nos enfans restèrent éveillés pendant tout un jour sans avoir jamais voulu suçer la moindre goute de lait du sein de leur mère. J'ai su avec le tems que la fonction que l'abdala fit sur nos enfans avoit surpris tous les assistans, & toute la ville au point que ceux qui ne l'avoient point vue ne vouloit pas la croire. Comment, disoit on, l'abdala a-t-il pu s'abbaisser jusqu'à ce point-là? Comment a-t-il pu donner son lait à deux monstres, qu'aucun théologien ne peut d'aucune façon reconnoitre pour être d'une race émanée du soleil? Ceux qui, comme le gouverneur, savoient qu'il étoit notre ennemi s'en étonnoient bien d'avantage. Mais nous fûmes à la fin que tout ce que monseigneur fit, fut une démarche fruit de la plus fine politique; si nos enfans eussent par hazard refusé son lait nous aurions été dépêchés rien moins que pour fils du mauvais démon: c'eut été pour le moins une démonstration palpable de notre hétérogénéité: les dévots superstitieux di-

ſoient en nous plaignant que toute la céré-monie contenoit un myſtère, qui devoit à la fin cauſer notre ruine totale. Toutes ces prédictions furent vaines, mais elles firent toujours ſur l'eſprit du peuple leur effet. Elles excitèrent une forte haine, qui auroit pu nous être très préjudiciable, ſi Dieu ne nous eut pas envoyés dans ce monde là pour être les éxécuteurs de ſes irrévocables décrets. On ne parloit dans tous les coins de la ville que de ce prodigieux événement. Elisabeth, qui, dans l'eſprit de tout le monde, étoit morte, qui vivante tout le monde méprisoit, parceque ſon ſein ſtérile ne paroiſſoit qu'un vain ornement inutile à rien; elle qui, dans toute ſa ſtructure, n'avoit rien à leurs yeux qui pût lui faire mériter quelque conſidération, étoit devenue le géant fécond, c'étoit elle qui avoit produit deux géants, c'étoit elle qui avoit fait devenir tout d'un coup ſon ſein l'inépuiſable réſervoir de la nourriture naturelle de deux créatures qui, trois ans dans ſon ventre, avoient fait autant de voyage qu'un mégariſte fait dans les premières douze années de ſa vie. Tous ces raiſonnemens l'avoient faite monter au plus haut degré de la conſidération générale. Ce changement d'opinion renverſa toute celle

qu'on avoit de moi. Déterminés à me mépriſer ils dirent que ce que j'avois d'intèreſſant dans ma ſtructure ne pouvoit être qu'ornement apparent, & inutile ; & que c'étoit moi qui étois le véritable monſtre, car on ne voyoit rien ſur ma poitrine qui pût indiquer que j'euſſe la faculté de nourrir un de mes ſemblables, & que par conſéquent je ne pouvois pas éxiger d'être nourri, & qu'il falloit me faire mourir de faim. Condamné par la nature à mendier ma vie je ne pouvois en être qu'un rebut, ou un réprouvé par le créateur à cauſe de mes crimes, ou de ceux de la race d'où je ſortois.

Les phyſiciens cependant, auxquels ce fait faiſoit tourner la tête, ne ceſſoient pas de jaſer, & de dire qu'il étoit impoſſible qu'ils ignoraſſent juſqu'à un certain point ce dont la nature avoit beſoin pour ſa propre conſervation, & pour la reproduction de ſes ſubſtances animées : ils ſoutenoient que la vertu prolifique d'Eliſabeth n'auroit jamais pu devenir active qu'en ſuite d'un accouplement, & que cet accouplement n'ayant pû ſe vérifier qu'avec moi il étoit auſſi impoſſible qu'à mon tour je n'euſſe démontré en prolifiant les effets néceſſaires de la même vertu. Cette opinion prévalut, elle fut généralement ſo-

çue, & on s'attendoit à tout moment à voir mon ventre devenir gros comme celui de ma femme l'avoit été : c'est par là que je me suis conservé en quelqu'estime : sans cela on m'auroit regardé comme la plus mépriſable des créatures.

Il n'est pas si facile qu'on le pense de donner l'idée de deux sexes à des têtes qui ont toujours cru qu'il n'y en a qu'un, & que tout animal vivant n'a jamais eu besoin qu'il y en eût d'avantage pour sa procréation. Peu à peu ils se reconnurent en erreur, & voyant que je ne devenois jamais gros ils convinrent que la nature du monde où nous étions nés pouvoit avoir des loix qui leur devoient être entièrement inconnues.

La renommée en attendant porta ce fait dans toutes les villes du royaume, & pendant tout le reste du tems que nous restâmes chez le gouverneur, sa maison fut toujours remplie d'étrangers, qui venoient exprès de fort loin pour nous voir, & pour examiner la nature, & l'instinct de nos enfans, ne pouvant concevoir ni comment ils fussent nés, ni comment ils eussent pu naître si grands, ni par quelle raison le sein d'Elisabeth eût pu, en conséquence de cette production, devenir fécond de lait, qui cependant ne pouvoit

être que du ſang puiſqu'il étoit blanc, & qu'il étoit évident qu'en qualité de lait il devoit être rouge, ou il falloit donner un démenti aux loix les plus raiſonnées de la phyſique. Ceux auxquels nous ne faiſions pas horreur n'étoient pas regardés comme des gens raiſonnables.

Le grand nombre de viſites commençoit à nous ennuyer; leurs raiſonnemens m'amuſoient, car ils les faiſoient entr'eux, leur religion ne leur permettant pas les interrogations directes. Il leur étoit permis de faire comprendre leurs déſirs, & c'eſt ce qu'ils faiſoient, & je faiſois ſemblant de ne pas les relever. Il étoit néceſſaire de les laiſſer vivre dans l'ignorance pour maintenir en force leur intèret; & il nous étoit permis de ſaiſir cette occaſion pour connoître la ſubtilité de leur entendement, & leur façon de raiſonner en faiſant attention aux ſyſtèmes qu'ils inventoient pour porter des lumières dans les ténèbres de leur ignorance. Que d'extravagances que nous avons entendues! Ce ne fut qu'après bien des années que j'ai narré pluſieurs particularités de l'hiſtoire de notre nature à quelques-uns que j'en ai jugé dignes. La maxime d'obſerver le plus rigoureux ſilence ſur le mécaniſme de notre propaga-

tion fut très sage ; & nous ne nous en sommes jamais écartés. Nous l'imprimâmes dans l'esprit de nos enfans, & j'espère que là-dessus les mégamicres n'en sauront jamais d'avantage ; & que sur cet article ils resteront toujours dans la même ignorance où je les ai laissés. L'obligation de ce silence est insinué à tous mes descendans dans le jour de leurs noces par le père, & la mère ; & nous avons voulu qu'ils s'obligeassent par serment à ne jamais dévoiler ce mystère. Le silence sur ce propos étant pour les mégamicres mêmes un article de religion, notre réserve nous a rendus respectables ; & jamais mégamicre n'a tenté ni par ruse, ni par confidence amicale de nous arracher notre secret. Un précepte, dont l'observation intèresse l'amour propre, & le point d'honneur, est difficilement violé. Le mystérieux silence des mégamicres sur cet article est le fauteur de la pudeur, le soutien de leur retenue ; & un motif d'une importance qui insinuée dans l'imagination augmente les charmes de l'union, y mettant pour base la fidélité, & l'exclusion de qui que ce soit aux privautés dépendantes du droit conjugal : de là vient l'attachement réciproque très commun parmi eux, que la jalousie, le soupçon, ou le mé-

pris insultant ne troublent jamais. Ces honteuses sensations ne peuvent, ce me semble, exercer leur force que sur ceux qui dépourvus de toute délicatesse méprisent la réserve, & donnent à la chose un tel vernis de ridicule qu'elle se trouve enfin réduite à rien.

Il semble qu'une théorie de sentimens si exquis doit être le fruit d'une grande politesse de moeurs; & j'avoue qu'au premier coup d'oeil elle ne paroit pas beaucoup convenir à une nation qui va toute nue, car on a de la peine à se la figurer polie; mais la nudité des mégamicres n'est pas celle des sauvages: elle est fille de leur innocence, elle ne souille jamais la décence, & elle ne blesse d'aucune façon le moindre droit de la société. Ceux qui savent que très-souvent ce qu'on fait pour empêcher les égaremens des sens, ne sert qu'à faire travailler l'imagination avec plus de force, comprendront qu'il est très possible que la nudité des mégamicres, bien loin de mettre un obstacle à la retenue, & à la pudeur, en soit la véritable, & la puissante cause, puisqu'elle démontre que, pour donner de la réalité aux objets de nos sens, on ne veut pas avoir le honteux besoin de recourir à l'imposture.

Le mégamicre ne devient à part du myſtère de l'union avec ſon inſéparable que peu d'heures après qu'il eſt ſorti de ſa cage, qu'on regarde comme le premier moment qu'il entre dans le monde : amoureux comme il eſt, il y attache la plus grande importance, & cette importance eſt augmentée par la ſolennité du ſerment qu'on lui fait prêter. Il s'agit de n'en jamais parler à perſonne. A qui pourroit-il en parler ? Il n'y a point de mégamicre qui ſoit ſans inſéparable : il ne peut donc pas être tenté du plaiſir de dire à quelqu'un quelque choſe de nouveau, & ne peut pas penſer à commettre une indiſcrétion qui le conſtitueroit parjure. Actuellement, milords, il faut que je vous informe de ce que c'eſt qu'un couple mégamicrique. Ce ſont deux individus engendrés dans le même inſtant, & nés dans un autre même inſtant, faits pour paſſer enſemble toute leur vie, & pour mourir dans le même moment tous les deux, & chacun des deux fut engendré, & né du même couple qui fut engendré, & né tout comme ils furent engendrés, & nacquirent eux-mêmes. Cette définition peut vous paroître énigmatique, & il faut que je vous l'explique.

Deux mégamicres frères parvenus à l'âge de douze moiſſons, ſont tirés dehors d'une cage faite à jour, comme celle d'un perroquet, & qui a dans l'intérieur deux niches ſéparées par des bâtons de métal, ou par un fort grillage d'oſier, ou de bois d'autre eſpèce : on les tient là dedans, & ſépare depuis le premier moment de leur naiſſance : on leur donne des maîtres qui leur apprennent la religion, la géographie, les loix civiles & criminelles, & le droit de nature que, comme de raiſon, on doit appeller, dans un monde comme il faut, le droit public. On leur enſeigne les élémens de toutes les ſciences, & pas d'avantage, car on ne veut pas riſquer de leur faire perdre le tems en les rendant doctes dans celle pour laquelle ils ne ſe ſentiroient aucune inclination : les mégamicres croient que l'homme ne peut bien réuſſir que dans les emplois pour leſquels il ſe ſent du gout. Ils choiſiſſent donc d'abord qu'ils ſe voient devenus maîtres de leur volonté ; & c'eſt à leur ſortie de la cage, où on leur parle de tout, hormis de l'hiſtoire naturelle de leur naiſſance. Lorſqu'ils interrogent leurs maîtres ſur cet article, qui intéreſſe beaucoup tous les enfans de tous les mondes poſſibles, on leur répond, que

la curiosité est toujours injuste lorsque son objet est les affaires d'autrui, & que l'histoire de leur naissance en étoit un, puisqu'ils ne s'en étoient pas mêlés ? cette raison doit suffire à tenir en bride la curiosité d'un enfant auquel on a insinué d'avance l'horreur du crime. On leur a enseigné que la curiosité n'est pas une passion, mais un désir de l'ame qui aspire à acquérir des lumières pour l'avantage de son propre bien-être, & qu'ainsi la curiosité de savoir, tout ce qui a rapport aux sciences est louable, & qu'ils peuvent s'y livrer en faisant là-dessus à leurs maitres toutes les interrogations. On leur donne des leçons de géométrie, des puissances mathématiques, & des régles musicales, & on leur fait voir pas à pas comment la physique, reine de toutes les sciences, embrasse la chymie, l'histoire naturelle, la botanique, & l'agriculture. La Géographie est la promenade journalière de leur esprit, qui s'en amuse sans pouvoir jamais s'en rassasier, puisqu'elle les informe du monde dont on leur promet la jouissance, dont on leur fait voir le portrait en petit, & dont il leur tarde de voir l'original éclairé par leur créateur, père de la lumière, sur lequel les yeux de l'homme ne peuvent se fi-

xer, à moins qu'un voile épais devant les yeux du mégamicre qui le regarde ne diminue l'éblouissant de ses divins rayons. C'est dans cette seule science que parfaitement instruits ils sortent de-là. On leur fait apprendre par cœur un petit catéchisme qui contient toute leur religion : ils ne peuvent pas faire des interrogations sur cette matière, car on leur dit que le plus savant des hommes ne pouvoit savoir là-dessus que ce que le catéchisme contient : & il faut dire la vérité, que ce petit livre est un chef-d'œuvre, car dans le même temps qu'il informe l'esprit de ce qu'il peut & doit savoir, il lui imprime pour les circonstances quelconques un respect qui le concentre dans la contemplation, & émousse la hardiesse de la vaine curiosité.

D'abord qu'ils sont hors de la cage, le couple leur père les prend par la main, & les conduisent s'asseoir à la table, admis pour la première fois au repas de famille. Ils sont beaux, & formés comme tous les convives. Assis à table, attentifs à faire tout ce qu'ils voient faire aux autres ils ne prononcent jamais le moindre mot. La seule différence est qu'ils ne peuvent pas s'entre-donner le lait, puisqu'il ne leur survient qu'entre les six, & les dix heures après leur

conjonction, à moins qu'on ne la différe une noiſſon ; car pour lors le lait leur ſurvient. Ceux qui le leur adminiſtrent ſont leurs propres pères, qui ne ſont pas fâchés de jeuner pour ce jour là pour fêter leurs fils : mais pour qu'on leur faſſe cette belle diſtinction il faut qu'ils ſoient rouges ; car s'ils ſont d'autre couleur, ou bigarrés, ils ſont nommés bâtards, ils ſont déclarés ignobles par la vérité qui eſt la nature même, & dans ce cas ce ſont leurs nourriciers qui, pour la dernière fois, leur fournissent le lait. Je vous parlerai, milords, de cette difference de couleur, de ſes propriétés réelles, & de ſes effets dans un autre moment. Le repas terminé, ils dansent avec tous les autres, & ils commencent à danſer, & toute la compagnie parle de leurs graces naturelles, & de ce qu'ils promettent par là, car il n'eſt pas permis aux méganiciers de donner aux enfans des maitres de danſe, tout comme on ne montre pas chez nous ni à rire, ni à pleurer : la danſe eſt dans ce monde là d'une eſpèce qu'on n'a pas beſoin de maitre pour parvenir à la bien éxécuter, car quoique celui qui l'exprime ſoit le corps, on a décidé qu'elle ne peut être que de l'ame, à laquelle il eſt impoſſible d'enſeigner des graces.

Ces deux mégamicres, milords, ſont amoureux l'un de l'autre à un degrè dont vous ne ſauriez imaginer le plus haut. Elevés l'un près de l'autre, informés qu'ils ſont nés pour s'appartenir mutuellement jusqu'au dernier moment de leur vie, enflammés par la nature même de ce déſir, dont la ſource eſt dans l'eſpèce même qui doit abhorrer ſa propre deſtruction autant que vouloir ſon exiſtence ſans aucune diſcontinuation, & dont l'effet répond, & doit répondre à ſes vues, imaginez-vous, de grace, le feu de l'amour de ces deux êtres, car il eſt impoſſible que je vous en fourniſſe l'idée. Cet amour auquel la ſeule nature eut été ſuffiſante ſe trouve provoqué, & excité par un mécaniſme d'éducation, qui l'a fait parvenir là, où il ne peut plus avancer; le moindre point de plus auroit dû leur cauſer la mort.

Dans cet état ces deux heureux êtres ſont conduits par leurs pères au cabinet, où ils doivent mettre le ſceau à leur union perpétuelle : ils les font aſſeoir l'un auprès de l'autre, & ils leur font préter le ſerment d'un ſilence général ſur tout ce qui arrivera entr'eux dans leur tête à tête, & puis le principal inſéparable père du couple dit à l'un d'eux. *Vous aurez le droit de la parole, & la primauté*

dans les emplois. L'autre inſéparable père dit au ſecond. *Vous aurez ſoin des intérieurs de votre maiſon ; & la ſurveillance au ménage, puiſque vous êtes plus beau que votre frère.* Après ces paroles ils leur chantent en chœur à deux voix. *Faites naître des enfans nobles comme vous, & ſoyez un en deux chairs pour vous aimer toujours.* Les fils ne peuvent pas leur répondre, car effectivement la faculté de la parole les quittent d'abord qu'on les fait aſſeoir ſur le ſopha nuptial : elle ne leur revient entièrement qu'au commencement du jour ſuivant. Les pères les laiſſent ſeuls après leur avoir chanté le verſet, & ils ne doutent pas de l'éxécution de leurs ordres, puiſqu'ils ſont recommandés à la nature, & à l'inſtinct. Au commencement du jour ſuivant les pères vont leur rendre viſite, ils les embraſſent tendrement, ils les trouvent gais, contens, & devenus inſéparables, & ceux qui ſont bien dévots les conduiſent au temple, où pour la première fois ils baiſent la poitrine à l'abdala, puis ils entrent dans une ſacriſtie, où un alfaquin leur fait la lecture de tous leurs devoirs dépendans de la religion, & leur inſinue l'exercice de toutes les vertus civiles, & il finit par leur dire que, dans tout ce qu'il leur arrivera d'important, ils ne ſe trompe-

ront jamais lorsqu'ils auront recours à l'oracle.

Ils retournent après cela chez eux, & entrent dans l'appartement que leurs pères leur ont préparé, & au bout de deux embraſemens du bois verd, le nouveau couple va prier le couple père d'aller avec eux dans leur chambre, où aſſis les deux vis-à-vis des deux autres ils rendent entre leurs mains deux oeufs gros comme ceux d'une poule, qui ſortent de leurs bouches dans le même moment. Ces oeufs ſortent d'une matrice qu'ils ont dans leur poitrine par un canal qui va ſe terminer entre l'oeſophage, & la trachée artère : elle commence apparemment près de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Le ſphincter d'où ils ſortent ſe dilate par un très léger effort, & ſe reſſerre d'abord après le vomiſſement auſſi parfaitement qu'il l'étoit auparavant. Les pères portent avec la plus grande allégreſſe ces deux oeufs dans la chambre de la cage, & les placent dans deux écuelles de bois douze fois plus grandes que les oeufs : elles ſont doublées en dedans d'un couſſinet pourpre du plus fin chanvre. Ces écuelles ſont placées à bain marie dans une liqueur rouge qu'on trouve dans les mines de mercure, qui par nature eſt chaude, & ſe maintient toujours dans

le même degré de chaleur qui n'eſt ni plus, ni moins que la naturelle; c'eſt-à-dire, que celle du lait d'abord qu'il ſort du ſein de la mère. Au bout de deux embraſemens les pères vont avec leur fils découvrir les écuelles, & voient les œufs devenus douze fois plus gros; ils les touchent; ils ſe caſſent, & ils laiſſent voir deux petits mégamicres. S'ils ſont rouges, & ſans aucune tache la joie eſt dans toute la maiſon, & on les place dans la cage pour les y laiſſer juſqu'à leur maturité qui doit arriver au bout de douze moiſſons, comme je vous ai dit. Si l'un eſt rouge, & l'autre non, on n'eſt pas gai, car cela fait un grand embarras dans la famille, qui doit d'abord faire ſavoir cet événement à l'abdala par des raiſons que je vous dirai une autre fois. S'ils ſont d'une ſeule couleur, mais non rouges, & parfaitement pareils, on n'eſt ni gai, ni triſte. Ces mégamicres quoique ſtériles par nature, & en telle qualité ignobles, & bâtards ſeront employés ſelon leur capacité, ou dans les ſciences, ou dans les arts, ou dans les métiers, & on a ſoin d'eux dans les cages. S'ils ſont bigarrés, c'eſt-à-dire, tachetés par-ci, par-là de pluſieurs couleurs, les mégamicres s'en font un ſujet bouffon pour rire avec leurs amis: on les met dans une ca-

ge, & on les élève jusqu'à leur douzième année comme les autres, mais on ne leur donne qu'un maitre de religion, & un de géographie : ces mégamicres bigarrés ſont tous envoyés, en ſortant de leurs cages, & après que les pères les ont joints enſemble, quoique ſtériles, aux emplois convenables à tous les mégamicres bigarrés : à la campagne pour labourer les terres, à ſervir de porte-faix, ou aux écuries, ou aux bureaux, où on fournit des valets à tous ceux qui en ont beſoin, ou à tout enfin ce qui eſt emploi non convenable à ceux dont on a cultivé l'eſprit.

Qu'ils ſoient cependant rouges, ou de toute autre couleur on les prend toujours avec délicateſſe, & on les place ſur un lit qui ſe trouve dans la cage à chaque niche. Pendant deux embraſemens les deux petites créatures n'ont beſoin d'autre ſervice que d'être frottés, & parfumés. Ils grandiſſent rapidement, car à l'âge de ſix moiſſons ils ont déjà une taille de douze pouces. Jusqu'à cet âge ils ſont nourris par des nourriciers, & n'ont pas beſoin de bouillies, le ſeul lait leur ſuffit. Paſſé cet âge on leur porte les bouillies.

C'eſt ainſi que tous les mégamicres nobles, & bâtards entrent dans le monde, inſtruits que leur carrière doit ſe terminer à l'â-

ge de cent quatre vingt douze moiſſons, dont les ſix dernières ſont nulles à cauſe qu'ils tombent en enfance.

Les mégamicres vivent quarante huit de nos années ; les heureux entre nous vivent ordinairement ſoixante, & dix ; mais vous ne croyez pas, j'eſpère, pouvoir dire que nous vivons plus qu'eux. Je veux rabattre de la vie du mégamicre les douze ans, ou moiſſons qu'il paſſe dans la cage, & les ſix derniers de ſa vie qu'il paſſe dans le cabinet, qu'ils appellent du repos éternel. Il lui reſte quarante trois ans, & demi qu'il paſſe heureux ſans maladie, ſans aucun détriment dans ſes facultés matérielles, & ſans dormir. Qui de nous peut compter tant d'années de vie active ? L'homme qui commence à jouir à l'âge de quatorze ans eſt bien rare, & celui qui va jusqu'à ſoixante, ſans ſe ſentir les ſens déjà émouſſés, eſt encore plus rare. Voilà quarante ſix années de vie qui nous reſtent. De ces quarante ſix ans il faut en rabattre du moins ſeize, qu'on paſſe en dormant, il reſte trente. Nous les paſſons interrompus par les tourmens du grand froid, de la grande chaleur, des vents, des pluies, des brouillards. Nous ſommes ſujets à pluſieurs rhumes, à des douleurs de dents, & à des maux que nous nous

procurons par une conduite déréglée, & par certaines autres incommodités dont la nature nous fait présent de tems en tems sans que nous sachions les avoir méritées. Nous avons aussi souvent les guerres, les pestes, & les famines qui viennent nous amuser, & bien d'autres malheurs, dont je n'ai pas vu l'ombre dans le monde, d'où cependant je remercie Dieu d'être sorti.

Fin de la quatrième journée.

CINQUIEME JOURNEE.

S'étant tous mis à table, Miladi Bridgend demanda à maitre Facques ſi ſon fils lui paroiſſoit coupable en ce qu'il eut la hardieſſe d'épouſer ſa propre ſoeur.

Facques.

Je vis, miladi, tant que je peux, fidel à ma religion, & quand je crois avoir pèché je vais à confeſſe, & je regagne ainſi la tranquillité de mon eſprit, que rien ne peut troubler que mes propres fautes. Lorsqu'il m'arrive d'entendre des fautes commiſes par d'autres je les abandonne à leur conſcience, car, Dieu merci, ce n'eſt pas à moi à les juger. Réfléchiſſant après à l'ignorance de l'homme, & à la ſageſſe de Dieu je ne me crois pas tout-à-fait capable de diſtinguer le bien du mal. L'union du mâle avec la femelle fut le premier précepte du créateur, & lorsqu'il le donna il n'y mit aucune limite, parceque,

dit-on, il falloit travailler vite à peupler la terre, quoique je ne comprenne pas quel besoin il y avoit de se tant presser. Lorsque la terre devint assez peuplée on cessa de s'épouser entre frère & soeur, & on préféra pour l'avantage de la société des alliances avec d'autres familles, & la chose arriva au point que l'église qui nous gouverne a défendu de s'aimer entre parens. Je sais tout cela parceque je le vois, & je n'y trouve rien à redire. Mais il me semble que l'aventure de mon fils l'a mis dans une telle situation, que je crois très bien, comme il l'a dit lui même, qu'en épousant ma fille il n'exerça pas un acte de sa volonté. Si on accorde un premier mouvement qui ne dépend pas de nous à la colère, pourquoi le refuseroit-on à la concupiscence, d'autant plus que son action n'est pas destructive, & est un besoin dont la nature ne peut pas se passer, si elle veut suivre le précepte que Dieu lui a donné de se conserver? Edouard par conséquent n'a ni mérité, ni démérité; & en suivant les lumières de ma raison je vous dirai d'avantage: je crois qu'il ne seroit pas coupable, quand même il auroit fait tout ce qu'il a fait vis-à-vis de ma fille avec une volonté déterminée. Si par un raisonnement spécieux,

& par un continuel effort il eut pu soumettre l'instinct qui le fait vivre avec Elisabeth dans un célibat perpétuel, il auroit tacitement condamné ce que fit Adam étant avec Eve. Auroit-il pu prétendre obtenir de la voix même de son créateur l'ordre d'épouser sa sœur ?

Miladi. Voilà, mon cher maître Jacques, une superbe apologie dans toutes les formes, & à laquelle Roure même ne pourroit répondre qu'en biaisant. Et vous, ma chère doyenne, qu'en pensez-vous ?

Guillelmine. Je suis, miladi, une pauvre femme très bornée, & dans pareil cas je ne juge que par l'événement. On m'a toujours entendu dire que la fécondité d'un mariage est un indice de la bénédiction de Dieu. Je m'en tiens donc là, & je bénis Dieu qui m'a fait savoir que, par le moyen de mes fils, j'aurai bien-tôt plus de petits fils que toute l'Angleterre n'a de sujets. Quelle est la femme qui, se voyant au milieu d'une telle multitude dont elle se reconnoîtroit pour mère, ne versât des larmes de joie ? Qui osera lui dire qu'elle doit se repentir de ce qu'elle a fait, & dont la conséquence fut une pareille propagation ? Je désire, miladi, que votre grace envoie ce

fait à Rome, mais bien détaillé, & j'espère, que notre saint père trouvera le moyen de faire parvenir sa bénédiction à tous ces pauvres enfans. Il ne faut pas lui laisser ignorer leur existence. Sa seule bénédiction suffira à rendre valides tous leurs mariages, & par là dans un instant ils deviendront tous légitimes; car au bout du compte il faut convenir qu'ils sont tous bâtards, dont je suis bien marrie.

Miladi.

Finirez-vous de rire, mes sœurs? Laissez les rire, ma chère, vous raisonnez très bien, & je vous promets que Paul V en sera informé, & qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour applanir à un peuple aussi nombreux la voie du salut.

Guillelmine.

Il suffit qu'il le veuille, & je ne doute pas que cela ne se fasse, car il peut tout ce qu'il veut. Je crois même qu'il peut leur envoyer la bénédiction nuptiale avec sa seule intention, car une bénédiction peut aller toute seule sans avoir besoin d'être portée par quelqu'un. Je suis cependant fâchée qu'Edouard n'ait pas institué dans ce pays là le sacerdoce, car c'est un meurtre que ces bons enfans ne puissent jamais aller à confesse.

M. Howard.

Consolez-vous, ma chère amie; votre fils l'auroit institué s'il n'eut pas été bon chrétien. Il a institué le baptême, le mariage, la confession publique, & la prière, & peut-être la Chirotonie aussi, & c'est tout ce qu'il pouvoit faire. Il est impossible que Dieu refuse sa grace à ses nombreux descendans s'ils vivent en justes exerçant les vertus qu'il a gravées dans leur ame, & selon la loi de la nature. Vos enfans sont là comme les descendans d'Adam étoient ici avant le déluge, & beaucoup en meilleur ordre; car j'entens qu'il n'y a pas entr'eux le moindre des excès, qui lassèrent la tolérance du créateur au point qu'il se détermina à les noyer tous, huit seuls exceptés.

M. Burghlei.

Si tous les autres étoient coupables, comme il faut le croire, Dieu n'a pas eu occasion de se féliciter d'avoir créé un genre humain grand amateur de la vertu: aussi s'en est-il repenti; & un repentir ne peut exister sans l'aveu d'avoir commis une faute.

M. Dimspili.

Il suffit que Dieu lui ait donné le germe de la vertu; & si l'homme fut vicieux, la faute n'est pas du créateur, mais de l'homme,

qui, maitre de faire ce qu'il vouloit, s'eſt adonné au mal en connoiſſant le bien. Voilà ce qui l'a rendu coupable. Pour ce qui regarde le repentir de Dieu votre gloſe eſt mauvaiſe.

M. Burghlei.

C'eſt pourtant ſingulier que parmi tant de créatures la ſeule famille de Noé fut juſte.

M. Rutgland.

Qui vous dit cela ? Il ſuffit de croire que la ſeule famille juſte toute entière étoit celle de Noé. Il pouvoit ſe trouver quelque juſte auſſi dans le grand nombre de familles qui éxiſtoient, mais un ſeul ne ſuffiſoit pas pour ſauver la famille dont les autres étoient méchans. Tout le genre humain devoit être ſcélérat en gros, tous les hommes n'étoient pas coupables un à un, mais ils l'étoient tous enſemble, & Dieu les fit périr tous, & il fit bien, cela n'eſt pas douteux, puiſqu'il ne peut pas être injuſte, & d'ailleurs nous ne pouvons pas decider de ce qui eſt juſte, ou injuſte par rapport à Dieu. Un grand poéte nous a laiſſé ſix mots, qui ſont édifians; ils indiquent la néceſſité, & la force de la prière. *Saepe*, dit-il, *Diespiter neglectus incesto addidit integrum.*

Duc de Brecnock.

Je ſuis enchanté, ſavante ladi, de vous entendre raiſonner comme cela. Oſerai-je vous demander ſi vous croyez que ce déluge ait été univerſel à la lettre?

M. Rutgland.

L'écriture le dit univerſel; la phyſique, & pluſieurs autres connoiſſances acquiſes par l'eſprit humain poſt-diluvien diſent que non. Choiſiſſez des deux ce qui vous plait d'avantage: pour moi je ne le crois pas univerſel, & j'ai arrangé la choſe de façon qu'avec ma croyance je ne donne le moindre démenti ni à la bible, ni à la nature. Voudriez-vous bien, monſieur Edouard, avoir la complaiſance de me faire paſſer vos belles bagues? Quelle groſſeur! Quel feu! Ce ſont donc des eſcarboucles! J'en vois à la fin. On les diſoit fabuleuſes.

M. Chepſton.

C'eſt-à-dire les noires, car pluſieurs naturaliſtes ont bien voulu permettre qu'on crût poſſibles les rouges.

M. Rutgland.

Les miſérables impertinens! La nature doit avoir mis ſous leurs yeux tout ce qu'elle poſſède: l'éxiſtence de ce qu'ils n'ont pas vu n'eſt pas poſſible: tout ce qu'ils voient

ne doit être que par les moyens qu'ils établissent; & ces moyens établis doivent être les fondemens sur lesquels ils décident de l'impossibilité de ce qui peut faire connoître la fausseté de leurs opinions. Pourquoi ont-ils nié les noires s'ils ont accordé les rouges?

M. Chepstow.

C'est qu'on leur a dit qu'on en trouve quelque part, & ils eurent peur apparemment de s'exposer à un démenti. Mais je vous dirai, miladi, qu'ils ne manquent pas de bonnes raisons pour nier les noires. La couleur noire, selon eux, n'est pas dans la nature, parceque elle ne peut pas y être. Les couleurs, selon des grands philosophes qui n'ont pas encore publié leurs systèmes, ne peuvent être que dans la lumière; la lumière abhorre la noire, donc la noire n'est pas possible: l'expérience les rend hardis: ils ne trouvent dans les trois regnes aucune production noire; point d'animal, point d'herbe, ou de fleur, point de métal, ou de pierre parfaitement noire: ce qu'on prend pour noir n'est qu'un bleu obscur, & ils le démontrent; car le noir antique même réfléchit des rayons bleus sur un papier blanc.

Duc del Brecnock.

Mais Virgile a parlé des fleurs noires, *vaccinia nigra leguntur.*

M. Chepſtow.

C'eſt un mot hyperbolique, comme l'épithète de *mélas*, que les grecs donnent au ſang qui cependant n'eſt pas noir : Homère s'en ſert ſouvent pour ſignifier rouge ; la mélancolie n'eſt pas noire, ni le melampirum, ni la méliante. Le noir à la fin ne peut être qu'une négation de lumière, & par conſéquent impoſſible en nature, & ils ont raiſon, car rien de ce qu'on appelle noir n'eſt effectivement noir, excepté les ténèbres. Vous conviendrez, miladi, que les ténèbres ne peuvent pas être appellées viſibles.

M. Rutgland.

J'en conviens, mais je ne les compte pas pour rien en phyſique : je fais d'elles ce que je fais de l'inconnue en algèbre, à qui, pour la faire évanouir, je ſubſtitue la valeur.

M. Burghlei.

Je n'y comprens rien, miladi.

M. Rutgland.

Je le ſavois, milord. Les belles pierres ! noires, ou non noires, elles éclairent ! voilà pour le coup des phoſphores. Sont-elles dures ?

Eliſabeth.

A l'excès, miladi.

M. Rutgland.

Elles ne peuvent avoir autre prix que celui que leur poſſeſſeur leur donne.

M. Burghlei.

Le poſſeſſeur de ces belles pierres pourroit mourir de faim faute d'en trouver l'acheteur.

M. Bridgend.

Point du tout, car je ſuis prêt à en donner la moitié de mon bien pour en devenir propriétaire. Le lord Charles ſuppoſe un monde d'aveugles. Vous êtes déjà riche, monſieur Edouard, & je vous en répons.

M. Howard.

Ce qui m'a enchanté dans la narration d'hier ce fut l'égalité générale de langue, de meſures, de monnoie, & de religion. Quel monde !

M. Dunſpili.

Les différences, chez nous, font cependant des heureux.

M. Howard.

Oui, pour la monnoie, & les meſures; mais qui profite de la différence de langue, & de religion ?

M. Rutglund.

Les interprètes, & les convertisseurs; mais c'est un mal général, & je vous l'accorde. Parlez-moi, je vous prie, de la pudeur qui existe là malgré la nudité. Concevez-vous bien cela?

Duc de Brecnok.

Un sage silence, miladi, doit être le soutien de la véritable pudeur malgrè la nudité. Dans l'ancienne Rome le culte qu'on rendoit à la *Bonne Déesse* étoit fondé sur le silence: son nom étoit ineffable: le vrai objet de ce culte même n'étoit que la loi de la pudeur. La déesse de son vivant n'avoit jamais fait savoir son nom à personne, tant elle avoit été pudibonde: en permettant qu'on le sût elle auroit cru manquer à la fidélité conjugale. Son mari Faunus la tua à coups de verges pour l'avoir surprise ivre: s'étant repenti après il la fit déifier. Les mégamicres, en qualité de gens tous nus, ne pourroient avoir aucune idée de pudeur sans leur admirable, & prudent silence. Ce que j'ai trouvé hier de fort singulier dans votre récit, monsieur Edouard, ce fut la théorie de la langue des mégamicres. Il faut avoir une mémoire incroyablement prodigieuse pour retenir ce détail.

M. Burghlei.

C'eſt ſingulier ; mais la pluie qui monte eſt encore plus ſingulière.

M. Rutgland.

Oui : c'eſt auſſi ſingulier pour vous, que la pluie qui deſcend le ſeroit pour un mauvais phyſicien mégamicre qui viendroit chez nous.

M. Howard.

Quatre vingt monarchies, & dix républiques, le tout d'une grandeur égale eſt un arrangement fort beau. Quelle eſt, s'il vous plait, leur étendue ?

Edouard.

Chaqu'état, milord, a onze cens milles carrés en long, & en large, & à peu près cent vingt millions d'habitans.

M. Howard.

C'eſt à peu près la population de la Chine.

M. Burghlei.

Je trouve cruelle la loi qui met à l'amende un juge dont l'opinion ſe trouve différente de celle du nombre majeur des votans.

M. Dunſpili.

Loi excellente, mon cher, dans un gouvernement où les juges ne peuvent pas ſe parler avant que de juger.

M. Bridgend.

Permettez que je m'étonne qu'on trouve dans ce monde-là des lords qui veuillent faire le métier de juges; & en même tems faiſons trève de diſcours, car je vois notre cher ami prêt à pourſuivre ſa belle hiſtoire.

Edouard.

Dans le monde intérieur, milords, il y a autant de mariages que de couples de mégamicres, ſoit nobles, ſoit bâtards, quoique les ſeuls féconds ſoient ceux des rouges. Cette ſeule couleur eſt la prolifique, & à cette ſeule couleur appartient la nobleſſe, & le droit d'aſpirer aux grandes charges, & aux principaux emplois de l'état. Chaque mariage rouge donne quinze couples de mégamicres, mais il eſt rare que dans ces quinze on en trouve deux de rouges. Ceux qui pendant toute leur vie en obtiennent un ſont aſſez contens. La déſolation eſt dans les familles, dont les chefs parvenus à leur plus grand âge n'en ont pas obtenu un ſeul. Leurs biens vont à la famille plus proche alliée, & le chef héritier fait l'éloge publiquement au grand temple de l'ancienneté de ſon nom.

Une préſomption favorable fait qu'on donne le titre de nobleſſe à tous les colorés premiers nés de chaque mariage; on vouloit don-

nier à cette nobleſſe l'épithète de petite, mais ces bâtards diſtingués ont proteſté, car cette qualification leur paroiſſoit injurieuſe, & le grand conſeil a décidé qu'on l'appelleroit nobleſſe privilégiée. Ces privilégiés ſont ceux qu'on deſtine ordinairement aux dignités dépendantes de la religion; où on trouve bon que les bénéficiers ne puiſſent pas avoir des héritiers néceſſaires. On les diſtingue par un ruban bleu qu'ils portent en guiſe de ceinture, affoublé au deſſous de leur ſein : ils deviennent chanoines, protoſyncelles, abdala auſſi, mais rarement autocéphales; cette dignité appartient ordinairement à des rouges, mais leurs fils ne leur ſuccèdent pas en qualité d'héritiers néceſſaires. Tous les autres non rouges ſont peuple, quoiqu'il y ait des individus qui ſe diſtinguent, & qui, malgré leur *nullité*, ſe font eſtimer par leurs talens. Les bâtards qui ſont d'une ſeule couleur égale à celle de leurs inſéparables ont une petite penſion, que le couple rouge père leur aſſigne à la ſortie de la cage : ils s'emploient au barreau, ou au collège du commerce, ou à la profeſſion des ſciences pour devenir membres de quelqu'académie. Les couples, dont un individu eſt d'une ſeule couleur, & l'autre d'une ſeule auſſi, mais différente, s'adon-

nent aux mètiers : les seuls bigarrés sont la lie du peuple, comme il me semble vous avoir dit. Selon nos préjugés, & l'idée singulière de la noblesse que nous nous sommes fait, tous les inégamicres sont nobles, car ils ne peuvent être issus que d'un noble, mais cette idée ne peut pas avoir de force là, puisqu'on ne comprend pas comment un homme puisse être réputé noble, s'il n'a pas pour le moins toutes les parfaites qualités physiques de l'homme, car les inégamicres prétendent que les morales dépendent de l'éducation. Les non rouges qui manquent des premières sont ceux qui très souvent font des coquineries. Je puis vous assurer, milords, qu'il est fort rare là de trouver un coquin dans un noble.

Ce n'est que là qu'on peut bien dire que la noblesse est réelle : c'est la nature même qui fait là ce qu'on appelle un gentilhomme ; & il n'arrive pas que quelqu'un mette son esprit à l'alambic pour prouver l'ancienne noblesse de sa race, ni qu'il y ait des gens qui fassent le mètier d'inventer des arbres généalogiques. Les rouges entr'eux ne peuvent pas non plus disputer d'ancienneté par rapport aux ayeux, parceque l'exactitude de leur chronologie n'est sujète ni aux pro-

chronismes, ni aux parachronismes. Les régistres publics sont exposés à la curiosité de tout le monde. Un philosophe, dans le gout de ceux qui fourmillent parmi nous, qui iroit dire aux mégamicres que tous les hommes sont égaux les feroit rire, & à juste titre. Seroit traité de fou; mais ce tel philosophe peut avoir quelque raison parmi nous, si nous voulons prendre les hommes en simple nature. Il ne peut jamais arriver chez les mégamicres qu'un rouge donne une marque de mépris à un bâtard, parcequ'il n'arrive jamais qu'un bâtard impertinent veuille s'élever au dessus d'un noble: ils se connoissent trop bien tous les deux pour que les premiers aient cette bassesse, & pour que les seconds aient cette impertinence: par là une paix mutuelle entretient l'autorité, le respect, & la soumission; & ceux-ci à leur tour entretiennent la paix. Par ce privilège de propagation accordé aux seuls mégamicres rouges la nature a remédié au désordre que la grande propagation auroit causé, si elle eut produit tous les mégamicres également prolifiques. Il y a long tems que leur monde n'auroit plus pu les contenir. La nature poursuivant à se maintenir telle qu'elle est, la population doit

rester toujours dans le même état. Les phyſiciens ſoutiennent que dans les premiers ſiècles de leur monde tous les mégamicres, nulle couleur exceptée, prolifioient, & que tout d'un coup il a plu au ſoleil de ne laiſſer cette faculté qu'aux ſeuls rouges ſes favoris, pour nulle autre cauſe que par celle de leur couleur qu'ils diſent être la ſienne.

Lorsqu'il arrive (ce qui eſt fort rare) qu'on voie éclos d'un des oeufs un rouge, l'autre étant de couleur bâtarde, la famille eſt dans l'affliction puisqu'il ne peut pas lui arriver un malheur plus grand. Il faut d'abord deux cages une dans une chambre, l'autre dans une autre; & dans l'eſpace d'une moiſſon tout au plus il faut trouver un inſéparable poſtiche & pour le noble, & pour le bâtard: on ne penſe pas à celui du bâtard, car il eſt tout trouvé, d'abord qu'on trouve le noble. Voici ce qu'on fait. On écrit d'abord à l'abdala le triſte événement, & on lui rend compte de l'heure de la naiſſance du mégamicre. L'abdala envoie d'abord avertir tous les nobles auxquels le même accident eſt arrivé, & qui lui en ont déjà fait part. Il s'agit donc d'un arrangement entre deux familles pour former un couple, dont la plus qualifiée devient la dépoſitaire; mais ce n'eſt pas la cau-

ſe ni de l'affliction, ni de l'embarras. Le fait déſolant eſt que ce nouveau couple doit être la tige d'une nouvelle famille, & que les deux couples pères doivent donner à chacun de leur fils un patrimoine qui conſiſte dans la quatrième partie de leur revenu.

Le nouveau couple commence ſa carrière à la ſortie de la cage, prend maiſon, & un nom qui, étant compoſé des deux moitiès des familles reſpectives, eſt toujours baroque, va à la cour, où il eſt fort fêté, brigue des emplois, & obtient tout ce qu'il déſire, parceque ceux qui briguent pour lui ſont les maiſons d'où il ſort : c'eſt ce qu'on appelle nouvelle nobleſſe, mais ce titre quoiqu'odieux ne fait pas de peines à ceux ſur leſquels il tombe, car ils diſent que leur nouvelle nobleſſe eſt le fruit de celle de deux familles anciennes, dont ils s'aproprient tous les titres que perſonne ne peut leur conteſter, car le premier à les reconnoitre eſt le roi. Ces familles ſont celles qui en très peu de tems deviennent fort puiſſantes, non ſujètes à autre déſagrément qu'à celui de devoir céder le pas à toutes les anciennes. Leurs premiers chefs ont un autre malheur réel, qu'ils ſe diſſimulent autant qu'ils peuvent : ils ne peuvent pas ſe flatter de mourir en-

ſemble parcequ'ils ne ſont pas nés enſemble. On dit que cette peine eſt pour le ſurvivant quelque choſe de très cruel. On eſt dans l'uſage de lui donner dans ſes derniers jours deux nourriciers.

Le génie d'Hélion, roi d'Héliopalu royaume *Uni*, grand pontife de la religion univerſelle eſt un être unique qui n'a pas d'inſéparable, que perſonne, excepté ſes bavalons, n'a jamais vu, puiſque perſonne n'eſt digne de le voir. Il eſt rouge, il a l'air de la première jeuneſſe, quoiqu'il date ſa naiſſance du commencement de ſon monde. Il a donc, ſelon leurs annales, trente deux mille, ſix cent trente quatre ans; il en avoit trois cent vingt quatre de moins à notre arrivée là dedans. Selon cet âge nous devrions établir l'époque de la création à huit mille, cent cinquante huit de nos années ſolaires. Nous avons quelques chronologues qui, ſelon leur comput, ne trouveroient pas ce grand nombre d'années en contradiction avec la chronologie qui a pour baſe les vérités du vieux teſtament.

Ce prodigieux perſonnage a donc cent miniſtres qui ſeuls ont le bonheur de le voir, & de lui parler; chacun d'eux a à ſon ſervice cinquante prélats, & chaque prélat a

vingt quatre alfaquins dont chacun en a douze de ſervice. C'eſt la cour du grand Génie; & je ne vous parle pas des domeſtiques de cour, des écuries, des jardins, des cuiſines. Il a outre cela, ou pour mieux dire, il avoit vingt mille ſcribes. Il a ſous lui trois cent ſix autocéphales qui ont ſous leur juriſdiction ſoixante cinq mille, quatre cens abdala, autant de protoſyncelles, trois millions & vingt ſept mille chanoines. Comptez le double de ce nombre en alfaquins ſubalternes, & autant pour le clergé des villages. Tous les mégamicres enfin ſavent que le nombre de leurs eccléſiatiques eſt de trois cent vingt millions, & cela ne peut pas être autrement dans un monde où il y a tant de colorés. Le grand Génie donc, en comptant ſes propres ſujets, eſt le maitre de cinq cent millions de créatures.

Je m'en vais actuellement vous parler de la galanterie des mégamicres, car avant que de vous narrer mon hiſtoire il eſt néceſſaire que je vous les faſſe bien connoitre. Vous en jugerez en la comparant à la notre.

Chez nous celui de devenir amoureux n'eſt pas le plus grand de tous les malheurs; mais il l'eſt chez les mégamicres, excepté le cas bien rare, que dans le même tems que

le mégamicre devient amoureux, l'inſéparable de ſon bien-aimé le devienne auſſi du ſien, & que les deux aimés répondent de bonne foi à la paſſion de leurs galans. Cette double réciproque tendreſſe eſt pour lors délicieuſe, & malgré que le monde la critique elle eſt ſource de mille avantages, dans les deux familles qui, étant dans un parfait accord, réuſſiſſent dans tout ce qu'elles entreprennent. L'union des volontés en morale eſt comme l'union des nombres en arithmétique. Le bonheur de cette parfaite réciprocité arrive dans ce monde là fort difficilement, parcequ'il dépend du bouleverſement unanime de quatre têtes qui doivent ſe trouver parfaitement d'accord.

Un mégamicre cependant devenu amoureux n'a jamais le courage de laiſſer connoître ſa paſſion naiſſante, à moins qu'il ne ſoit notoire à tout le monde qu'il poſſède dans ſa famille un couple rouge dont il eſt le père. Ayant fait ſa maiſon il ſe moque du qu'en dira-t-on, & il ſe livre à ſon inclination. Il eſt cependant baffoué, ſi l'objet de ſa flamme n'a pas les qualités requiſes pour mériter ſes ſoins. Ce doit être un inſéparable qui, en grace de ſa beauté, poſſède l'autorité ſur le ménage intérieur de ſa maiſon;

il doit aussi posséder un couple rouge ; il doit être célèbre par l'esprit, par le talent, & fameux pour avoir fait tourner la tête à quelques autres adorateurs, ou du moins pour en avoir plusieurs à ses ordres. Ce beau mégamicre ne doit pas avoir passé l'âge de quatre vingt seize ans. S'il n'a pas toutes ses qualités on met en ridicule l'amoureux avec des pamflets plaisans, & mordans qui le désespèrent. Sa galanterie consiste à donner à l'objet de sa flamme des repas chez lui, des fêtes, des concerts, & surtout des pièces de poésie sublimes, dont il doit passer pour auteur. Il peut les avoir fait composer par un poète ; mais ce poète payé doit être secret, sous peine de devoir rendre au quadruple à l'acheteur le paiement qu'il a reçu, d'abord qu'il est convaincu de s'être découvert pour auteur de la pièce.

Une des règles de la galanterie des mégamicres est, que l'amoureux invite aux repas, & aux fêtes qu'il donne à l'objet qu'il adore, tous ses plus redoutables rivaux : c'est la politesse qui lui coute le plus, mais il doit passer par là, sous peine d'être réputé hargneux, jaloux, & sans le courage nécessaire à un galant qui veut mériter la préférence sur tous ses rivaux. Si cette politesse coute

beaucoup à ſon ame amoureuſe, il ne doit pas le faire paroître, puiſqu'il ne doit pas donner ſujet qu'on croie qu'il les craint. L'objet qu'il aime n'intervient jamais à ces feſtins qu'avec ſon propre inſéparable, qui affecte à ſon tour la plus grande ſécurité; & d'un air dégagé doit faire la plus gracieuſe mine à l'adorateur de ſon inſéparable: s'il ſemble un tant ſoit peu vain de poſſeder ſeul cet objet tant fêté, n'importe: on lui paſſe ce ſentiment.

L'amour, tout comme chez nous, ne laiſſe voir au galant mégardeur ni la difficulté, ni l'impoſſibilité de parvenir à ſon but: il eſpère toujours, il ne perd jamais courage, il ſe ruine, il perd la tranquillité, il néglige ſes offices, & ſes affaires, il devient de mauvaiſe humeur, il perd l'amour de ſon compagnon, & enfin l'eſtime de tout le monde. Malgrè cela il ſe croit heureux, lorſqu'il eſt aſſis à ſa table à coté de ſon idole qui, par bienſéance, doit lui accorder toutes les faveurs que la décence ne défend pas, & que la politeſſe ordonne qu'on ne refuſe jamais à un amant déclaré. Ces faveurs ſont des baiſers à foiſon; des accompagnemens à ſon chant, des dialogues fins tenus avec lui ſeul, des réponſes gentilles, & engageantes

par les équivoques, nulle attention aux répliques de ſes rivaux, & la complaiſance après le repas d'accepter de lui, & de lui rendre le frottement avec des herbes, & des fleurs qui doivent couter beaucoup. Ce frottement cependant ne peut jamais ſe vérifier, que lorſque l'inſéparable de l'objet adoré ſe lève, va s'aſſeoir à côté de l'inſéparable de l'amant, & l'invite galamment à accepter, & lui rendre le même ſervice. Le galant amoureux nage pour lors dans la joie, & fait ſemblant de faire par droit de repréſailles ce qu'il auroit été au déſeſpoir de ne pouvoir faire ſans la première démarche de l'autre, qui ne s'y eſt porté que par vanité, & pour recevoir les applaudiſſemens de la compagnie, à laquelle, par cette condeſcendance, il prétend donner une marque ſûre de ſa tranquillité, & faire voir que, bien loin d'être jaloux, il reſſent un véritable plaiſir en voyant la ſatisfaction de ſon magnifique ami.

Pour ce qui regarde les qualités qui rendent un beau mégamicre digne d'exciter la galanterie, & d'avoir des adorateurs plus qu'un autre, je vous dirai que nous ſommes bien parvenus à connoitre la ſupériorité de l'eſprit de quelques-uns; mais, jamais à diſtinguer les fins traits qui caractériſent la beauté,

Le siège exclusif de la beauté dans ce monde là n'est pas confiné, comme chez nous, dans le seul visage; ce qui ne peut être que l'effet de ce qu'il est la seule partie que nous pouvons voir, & examiner librement. La beauté du mégamicre n'a pas des confins : elle commence à ses pieds, & finit au sommet de sa tête : ce qu'on voit sur le visage, & non ailleurs est la physionomie qui n'est jamais belle, qu'autant qu'elle explique le beau caractère du mégamicre qui la porte. La physionomie, disent-ils, est le portrait de l'ame; & si elle est laide, elle ne le peut être qu'en conséquence de la laideur de l'esprit, & du coeur. Ceux qui s'y connoissent en force d'une longue étude sont étonnans : ils trouvent le laid, où souvent tout le monde croit voir le beau, & le beau dans ce qui paroit laid au vulgaire. La beauté matérielle objet de l'oeil est dépendante des formes, & des proportions qu'on trouve aussi dans les non rouges qui en reçoivent des éloges, qui cependant ont toujours la clause, *quel dommage que le vernis y manque !*

Avouons que nous avons tort d'appeller belle une femme, dont nous n'avons vu que les yeux, la bouche, & le contour de sa taille, pendant que le reste est peut-être

hideux : & le reſte eſt beaucoup ; & il y a beaucoup de femmes qui, quoiqu'elles n'oſent pas s'en plaindre, connoiſſent bien l'injuſtice de cette loi ; & voudroient bien volontiers voir établie parmi nous la mode des mégamicres ; quand cela ne ſeroit que pour donner échec, & mat aux préſomptueuſes qui, par les vains charmes d'un joli minois, l'emportent ſur elles.

Les mégamicres dans toute leur ſtructure ont à peu près nos proportions : le cou cependant un peu plus gros, ainſi que le gras de la jambe, plus fine à la cheville, & plus mince vers le genou, le ventre plus égal, la poitrine plus élevée, & un moelleux fait au tour, qui ne laiſſe paroître nulle part ni élévation de veines, ni contraction de muſcles, ni apparence d'os. Nous ſommes parvenus à connoître, & à rendre juſtice en détail à ces beautés, mais jamais à diſtinguer les beaux traits du viſage qu'en gros. Les mégamicres nous paroiſſoient jolis, mais nous en diſtinguions pluſieurs avec peine, parceque nous trouvions que pluſieurs ſe reſſembloient parfaitement. Lorsque nous leur diſions cela ils rioient de tout leur coeur, & ſe moquoient un peu de nous, car ils nous aſſuroient que ceux qui ne ſe reſſembloient

point du tout, étoient précisément les mêmes que nous trouvions ressemblans.

Ce qui anime beaucoup la société du bon ton dans ce monde là est que, lorsqu'il arrive qu'un mégamicre verd, ou jaune, ou d'autre couleur devient amoureux d'un rouge, & qu'il s'explique en lui faisant sa cour, ce fou se ruine en folles dépenses pour parvenir, & pour séduire l'objet qu'il aime: les rouges ne dédaignent pas d'aller aux fêtes auxquelles ils les invitent; mais aussi est-il invité par eux, & fêté partout. Comme ces colorés à cause de leur état naturel sont sans conséquence, & que d'ailleurs plusieurs d'entr'eux sont charmans, on prétend qu'ils ont fort souvent des bonnes fortunes; mais il n'y a jamais rien de certain là-dessus, car ce monde là est celui de la discrétion. Les verds sont si jolis qu'à notre goût ils sont plus séduisans que les rouges. Ils ont les cheveux, les sourcils, les lèvres, la langue, & les ongles couleur de rose, & leurs yeux à fond blanc, avec filets rouge, & prunelle verte pétillans, & fendus à merveille, sont intéressans au point qu'ils obtiennent tout ce qu'ils veulent. Ils réussissent beaucoup dans les mécaniques, & dans la poésie, c'est-à-dire, dans la phonique. Les rouges disent qu'ils sont dissimulés, &

qu'ils ne peuvent pas s'en cacher quand ils danſent : j'ai auſſi obſervé qu'ils n'aiment pas beaucoup la danſe. Il eſt aſſez ordinaire que des rouges riches entretiennent des inſéparables colorés fort jolis, avec lesquels ils vont ſouvent paſſer les heures du repos dans les catiches; mais perſonne ne s'en formaliſe, & des pareilles hiſtoires ne ſont pas là un ſujet de médiſance, car chacun peut ſe divertir comme il veut, lorsque ſon amuſement ne fait du mal à perſonne.

Le tems s'approchoit qu'une réponſe du ſaint roi d'Héliopalu devoit arriver : le tems s'approchoit auſſi qu'il falloit ſevrer nos enfans; & la penſée ſur leur nourriture nous occupoit beaucoup, & nous mettoit l'eſprit en alarmes. J'allois toujours paſſer une heure, ou deux, tout ſeul à la promenade du jardin, où je me livrois volontiers à ces triſtes réflèxions.

Ma femme avoit répondu à l'abdala qu'elle nourriroit ſes enfans de ſon ſang, & cette réponſe palliative avoit impoſé ſilence; mais le tems dans lequel elle devoit manquer à ſa parole étoit imminent. J'avois toujours devant mes yeux ces arbres, & je ne pouvois regarder leurs fruits ſans les convoiter : fut-ce mon appétit, fut-ce leur beauté, il me fal-

loit détourner la vue de deſſus eux, ou une force invincible m'obligeoit à m'en ſaiſir. Je ne pouvois pas me perſuader qu'ils empoiſonnoient, & les jugeant bons, & nourriſſans, je ne pouvois me déterminer à les reſpecter par la ſeule ſotte raiſon qu'ils faiſoient l'aliment d'une vermine, dont l'exiſtence ne paroiſſoit un malheur, & dont mon courage me faiſoit mépriſer la colere. Entraîné un jour par la force de ces réflexions je laiſſai aller ma main au plus beau de pluſieurs fruits que je vis à ma droite, & je l'arrachai de ſa branche. Les deux ſerpens ſifflerent en reculant. Je mépriſai leurs ſifflemens, intéreſſé plus que je ne l'avois été autrefois à examiner ce beau fruit une fois plus gros que la plus belle figue de nos contrées. La beauté ſéduit : je ne pus m'empêcher, milord, d'y porter la dent, & d'en goûter la ſaveur : c'étoit le peuple qui diſoit que c'étoit du poiſon : mes bons hôtes ne me l'avoient jamais dit.

L'ayant trouvé exquis, je me ſervis de mes dens qui, depuis un an, demeuroient oiſives, & inutiles à caſſer ſon écorce, & je le mangeai tout : je jettai ſes dépouilles au pied d'un arbre, & me moquant du ſifflement j'en cueillis un autre. Si j'euſſe

ſuivi les impulſions de mon appétit j'en aurois dévoré une demi douzaine; mais je me ſouvenois trop du ſommeil qu'une année auparavant le lait des mégamicres m'avoit cauſé. Je crus que, pour une première expérience, c'étoit aſſez que d'en avoir mangé un. Je craignois auſſi d'être vu, & dans la ſituation où j'étois je ne pouvois pas riſquer de me faire une mauvaiſe affaire. J'enveloppai mon fruit dans un mouchoir rouge que j'avois en main, & je m'acheminai à la porte du jardin, qui étoit voiſine de notre appartement. Je rencontrai deux bigarrés qui, ayant entendu le ſifflement, accouroient pour ſavoir d'où cela venoit; mais d'abord qu'ils me virent ils crurent en deviner la cauſe: mon ſeul aſpect, à leur avis, devoit fâcher les ſerpens. S'ils euſſent ſu de quoi il s'agiſſoit, ils m'auroient fait un mauvais parti.

Je deſcendis vite à ma chambre, je rendis compte à ma femme de tout ce que j'avois fait, & je mis devant elle le beau fruit dont je m'étois emparé. La ſurpriſe la plongea dans une forte rêverie; mais revenue à elle, elle me regarda en ſouriant, & elle me dit *pour le coup ce n'eſt pas Eve qui préſente à ſon mari le fruit défendu.* En diſant ces paroles elle prit le fruit, & avec autant de

plaisir que d'avidité, elle n'en jetta l'écorce que lorsqu'il fut vuide. Elle le mangea en me laissant dire tout ce que je voulois, & ne prononça ces mots qu'après la fin de sa courageuse démarche : *je vous, & je dois être à part de tout ce qui t'arrive bien, & en mal.* Elle disoit que nous étions entièrement entre les mains de Dieu, & que nous aurions eu tort de ne pas avoir toute la foi en sa providence. Depuis le tems qu'elle allaitoit ses enfans la pauvre femme souffroit la faim, car on ne nous avoit pas, à cause de l'augmentation de notre famille, augmenté l'aliment ; aussi avoit-elle maigri : nous n'eûmes jamais garde de confier nos besoins à nos bons hôtes : ils ne nous auroient pas laissé souffrir : mais nous avions peur de lasser leur complaisance. Six heures après ce déjeuné nos nourriciers arrivèrent, & nous sentimes parfaitement que le lait qu'ils nous donnèrent ne nous avoit pas été tant nécessaire que les autres jours. Cette découverte nous fit grand plaisir, car de grè ou de force il étoit tout simple de voir que l'aliment ne pouvoit plus nous manquer.

Je ne manquai pas d'aller au jardin le jour suivant, ayant l'attention de me faire voir aux jardiniers ; pour que les sifflemens ne les

ſurpriſſent pas : je mangeai un fruit, & j'en portai deux à ma femme. Les jardiniers s'étonnoient que, convaincu de l'averſion des ſerpens, je bravaſſe leurs ſifflemens. Au bout de dix jours dans leſquels je ne manquai jamais de lui porter ſa délicate pitance, charmée de ſe trouver dans une ſanté parfaite elle ſevra ſes poupons préciſément le dernier jour de l'année mégarienne, & dans le même jour, comme j'ai eu lieu de juger au bout de neuf de nos mois, elle redevint groſſe. J'avois ſoin de reporter aux pieds des arbres ſacrés les écorces des figues qu'Eliſabeth mangeoit, & j'allois en cueillir dans tous les jardins des voiſins, qui étoient toujours ouverts à tout le monde. Nous avions accoutumé nos hôtes à nous permettre de manger ſeuls. Après que nous avions dîné nos nourriciers partoient : nous gardions une portion de toutes les bouillies pour donner à dîner à nos enfans après nous, & ce qui leur tenoit lieu de lait étoit cinq figues qui, à deux & demie à chacun, les nourriſſoient parfaitement ; ils ſe portoient bien, & ils ne dormirent plus de toute leur vie. Nous fûmes ainſi convaincus que l'aliment des ſerpens pouvoit être entièrement le notre, & que les fruits devoient être ſubſtitués au lait

des mégamieres, dont le besoin nous mettoit dans un état violent, & tout-à-fait précaire. Mais la nécessité de notre réserve étoit gênante : nous prévoyons même qu'elle ne pouvoit pas durer ; nous n'étions pas heureux

Les messagers à la fin qu'on avoit envoyés à la sainte cour retournèrent dans ces mêmes jours, & portèrent à l'abdala l'otacle que l'autocéphale avoit reçu, & qui devoit décider de notre sort. Le souverain interprète des loix du soleil déléguoit tout ce qui nous regardoit à l'autorité royale du souverain respectif dans le royaume duquel Dieu nous avoit ouvert l'entrée. L'autocéphale cependant ordonnoit à l'abdala de nous faire observer de près, & de faire grande attention que, dans la liaison que nous pourrions avoir avec les enfans de Dieu, il n'arrivât quelque désordre qui pût nuire à la pureté de la religion.

Notre bon gouverneur très content de cet oracle vint à la hâte nous le communiquer, en nous faisant compliment sur ce que nous ne dépendions plus de l'arbitre de l'église, à moins qu'il n'arrivât que nous manquassions à la religion, ce qu'il ne craignoit pas, puisqu'il étoit témoin de notre bonne

conduite exempte entièrement de reproche. Il expédia d'abord un courier à ſa cour pour ſavoir s'il devoit congédier les nourriciers de l'abdala, & comment il devoit s'y prendre pour nous envoyer à la capitale, puisque nous parlions déjà ſuffiſamment leur langue pour nous bien expliquer. Le monarque, avant que de ſe mêler entièrement de nos affaires, voulut s'aſſurer qu'il ne compromettroit pas ſa dignité vis-à-vis des avanies que les alfaquins auroient pu lui ſuſciter. Dans le monde des mégamicres le trône, & l'autel ne ſe conſervent dans la bonne mutuelle harmonie qu'en force d'un grand ménagement de part, & d'autre. La religion veut qu'on croie que les monarques ne ſont faits que pour la ſoutenir, & les monarques en conviennent, mais pas d'avantage qu'avec des paroles. C'eſt le principal pour la politique de l'égliſe qui, quoiqu'elle ne l'avoue pas, reconnoit ſa foibleſſe, & peut-être auſſi celle de la maxime : elle eſt aſſez ſatisfaite de pouvoir s'en vanter en public, & de n'être pas démentie en ſa prétention. Les rois croient que leur premier devoir eſt celui de rendre leurs ſujets heureux, & d'empêcher que les entrepriſes du pouvoir ſpirituel n'arrivent jamais à altèrer leur félicité, & ſurtout qu'elles n'empiètent jamais

ſur leurs droits royaux ; & c'eſt ce qu'ils font ſans jamais parler, ni écrire, & ils évitent ainſi les querelles avec une puiſſance qui n'a aucune autre arme que la plume, & qui gagne toujours, lorſqu'on la provoque ou lui donne occaſion de s'en ſervir. Ce qui lui fait obtenir la victoire eſt le nombre majeur des votans, qui doit lui être toujours favorable ; car c'eſt celui du peuple. Cette victoire ne lui produit ſouvent rien de réel, mais elle fait crier à l'injuſtice, & ne pouvant pas obtenir d'avantage elle fait que cela lui ſuffiſe. C'eſt donc ainſi qu'en gardant le maſque les monarques tiennent en bride dans ce pays là le pouvoir ſpirituel, ce qui ne leur réuſſiroit pas, ou ne leur réuſſiroit pas bien, en agiſſant à face découverte.

La capitale étoit diſtante de la ville frontière où nous étions de cinq cent cinquante de nos milles. Les couriers ordinaires avoient beſoin de douze jours pour aller, & revenir ; mais on ne pouvoit pas ſavoir combien de tems le miniſtère royal les retiendroit. L'abdala pourſuivoit à nous faire nourrir, & je pourſuivois à porter à mes enfans les fruits défendus.

Il arriva dans ces mêmes jours un cruel accident qui eut des ſuites fort déſagréables

pour nous. Deux mégamicres violets âgés de cent vingt ans furent assaillis, & étouffés par deux serpens dans le jardin du président des mines, contigu au notre, où j'avois souvent volé des fruits. Ce malheur mit en consternation toute la ville. Un pareil accident étoit arrivé huit cens ans auparavant comme les régistres disoient. Les pères des malheureux qui, quoique bâtards, les aimoient beaucoup, eurent recours à l'oracle qui mitigea leur douleur, en leur disant que les serpens s'étoient mis en colère, ennuyés de ce que l'on négligeoit trop dans leur jardin la culture des arbres. Ils furent enchantés que le public sut que leurs malheureux fils violets ne s'attirèrent pas cette calamité par leur faute. L'intèret favorable aux morts prit plus de force.

Le for ecclésiastique dont tout ce qui arrivoit en matière de serpens étoit du ressort, forma un procès contre le président, & prit les dépositions des témoins, en excluant toujours ceux qui déposoient en faveur du prétendu coupable; usage invétéré dans toutes les cours ecclésiastiques de ce monde là, puisqu'elles disent que, pour former un procès criminel à quelqu'un, elles n'ont pas besoin de témoins qui déposent en faveur de l'accusé. La congruité de cette raison saute aux

yeux. On trouva que réellement le jardin n'étoit pas bien gouverné ; mais que le président méritoit indulgence, à cause de ses grandes affaires qui ne lui laissoient pas le tems de penser à son jardin. Un jardin cependant devoit être bien gouverné, & par conséquent la sentence indulgente fut qu'il dut être mis à l'encan, & que la troisième partie de la somme retirée dut être payée, en dédommagement de leur douleur, aux pères affligés, & un sixième des autres deux tiers à la rote pour les frais de procédure. Le président demanda d'être ouï, mais on le débuta, car il n'étoit jugé, & puni qu'en qualité de négligent, & sa négligence étoit manifeste, & évidente, puisqu'elle étoit annoncée par l'oracle toujours infaillible.

Cet impitoyable décret mit tous les seigneurs de la ville, & les possesseurs de jardins dans l'alarme. Les surintendans des potagers, & des légumiers, qui formoient un magistrat, eurent peur ; car un pareil accident arrivant dans quelqu'endroit de leur jurisdiction dans la ville, ou dehors où il y avoit des serpens, auroit pu leur susciter un procès à la même cour, qui auroit adjoint à sa propre jurisdiction ces lieux, par nulle autre raison que pour les faire bien gouverner.

L'affaire étoit repréſentée comme de la plus grande importance, car la colère des ſerpens pouvoit coûter la vie à tous les mégamicres. Telle étoit leur exiſtence à notre arrivée chez eux.

La vénération pour les ſerpens venoit auſſi d'une prophétie qu'ils diſoient auſſi ancienne que le monde. Voici ſes paroles. *Le bonheur des mégamicres finira, lorsque leurs mauvais traitemens auront irrité un peuple d'une autre eſpèce plus grand, plus fort qu'eux nourri par eux mêmes.* Ce peuple, ſelon eux, ne pouvoit être que les ſerpens qu'ils nourriſſoient eux mêmes, ayant ſoin de la propagation des arbres qui produiſoient leur aliment. On redoubla donc après cette ſentence, des jardiniers ſervans là où l'on croyoit qu'ils étoient néceſſaires, & on fit des ordonnances ſur l'exacte garde des jardins.

Trois ou quatre jours après, nous étions ſeuls, lorsque nous vimes deux beaux rouges ſe préſenter à nous avec toute la grace, & politeſſe, mais ſans les complimens ordinaires qui indiquoient bonnes nouvelles, ou contentement, & gaieté d'eſprit. Nous nous levâmes d'abord, & très reſpectueuſement leur préſentâmes des ſièges. Celui des deux qui par état étoit l'orateur nous tint ce diſcours.

"Nous ſommes, ô grandes créatures, "les deux heureux mortels, qui les premiers dé- "couvrirent la maiſon de plomb dans laquel- "le Dieu vous a envoyés ici. Nous ſommes "les uniques héritiers de notre ancien nom, "ſortis de la cage il n'y a que ſix ans: nous "avons en famille pères, grands pères, & "biſayeuls, qui, s'ils ſavoient ce que nous "venons faire chez vous, nous feroient punir "avec toute la rigueur de la loi; mais nous "vous aimons. L'amitié donc nous mène ici "pour vous avertir d'un grand malheur qui "vous eſt imminent, & dont nous eſpèrons "qu'avertis par nous, vous trouverez le moyen "d'éviter les funeſtes effets. Le chef jardinier "du grand archiviſte de la ville s'eſt préſen- "té hier à notre grand père préſident du tri- "bunal criminel, & lui a juré que le géant "infécond arracha d'un de ſes arbres quelques "fruits, dont les ſerpens lui firent, par des "ſifflemens affreux, leurs juſtes plaintes. No- "tre grand père accepta la dépoſition, & le "ferment, & fut ſur le champ communiquer "votre crime à l'abdala qui en eſt ſeul juge "compétant. Inſpirés par le même Dieu qui "vous a envoyés il y a quatre ans ici, & "qui nous a conduit dans le fond de la ri- "vière pour vous ſauver la vie, réglez-vous "avec toute la prudence.„

Après cette courte harangue ils nous baiſèrent, & partirent.

Nous reſtâmes comme frappés de la foudre, mais nous ne perdîmes ni tête, ni courage. Nous communiquâmes d'abord ce fait au gouverneur, & je l'étonnai avec toute la confeſſion bien détaillée de mon crime. Il réfléchit un peu; il dit quelques mots à ſon inſéparable, & il prit dans l'inſtant le parti unique d'aller d'abord m'accuſer à l'abdala comme un coupable qui lui avoit confeſſé ſon crime. Mon digne hôte étoit bon criminaliſte, & connoiſſoit ſes droits particuliers. Il ſavoit qu'il ne pouvoit pas mentir, mais qu'il pouvoit garder pour lui toutes les vérités qui ſeroient devenues nuiſibles à ma cauſe. L'oracle du grand Génie, en nous déclarant dépendans du roi, avoit abandonné toute juriſdiction ſur nos perſonnes. En qualité de gouverneur royal il pouvoit, en m'accuſant à l'abdala, me déclarer priſonnier dans ſa propre maiſon en répondant de ma perſonne. C'eſt ainſi qu'il penſa me garantir de la ſentence de l'abdala, & pouvoir la prétendre en qualité d'accuſateur.

Déterminé ainſi à opérer en conſéquence de cet avis qu'il nous communiqua, & que nous admirâmes, il nous embraſſa, il

partit, il fut au temple, & il me dénonça en perſonne à l'abdala comme coupable, & comme priſonnier de l'égliſe dans ſa propre maiſon.

L'abdala lui répondit qu'il auroit le droit de me garder priſonnier dans ſa maiſon, s'il fût premier délateur de mon crime, & ſi je me fuſſe accuſé avant que mon crime fut parvenu à ſa connoiſſance; mais que le cas ſe trouvant totalement différent, le jugement, & l'examen de ce fait étoit tout-à-fait de ſa compétence, & pour le convaincre qu'il étoit allé m'accuſer trop tard, il lui fit lire le mandat qui contenoit l'ordre qu'il donnoit à ſes archers d'aller d'abord chez lui, pour s'aſſurer de ma perſonne, & pour me conduire dans les priſons de l'égliſe. Le gouverneur lui répondit qu'en vain ſes archers ſe ſeroient donné la peine d'aller chez lui, puiſqu'il ne m'auroit pas laiſſé amener, le grand Génie m'ayant déclaré dépendant du roi. L'abdala répartit que le même oracle lui ordonnoit de veiller ſur les géans pour la ſureté de la religion dans leur cohabitation avec les mégamicres, & que c'étoit le cas, & que d'ailleurs la jurisdiction du roi ne s'étendoit pas jusqu'à faire que l'égliſe ne dût pas connoitre des crimes qui s'oppoſoient di-

rement aux préceptes de la religion, & que le mien étoit de ce nombre. Le gouverneur lui dit qu'absolument il ne se croyoit pas le maitre de me laisser enlever, & qu'il appelloit au tribunal moyen, & l'abdala lui dit qu'il en étoit le maitre.

Le gouverneur fut d'abord noter son appellation, & l'intima à l'abdala qui fit ordonner la réduction de collège pour le lendemain. Ce collège étoit composé de onze couples rouges tous grands jurisconsultes, qui donnoient leurs sentences par écrit : ils ne pouvoient être informés de la question que par les avocats, lorsqu'ils étoient déjà assis pour juger l'affaire. La pluralité des suffrages décidoit, & un juge ne pouvoit pas parler à son voisin. Toute discussion, en matière de jurisdiction, étoit de la compétence de ce tribunal qui, par privilège, n'étoit pas sujet à appel. Ces magistrats assemblés écoutèrent le gouverneur lui même qui employa une heure à les informer, & à leur dire ses raisons. L'avocat fiscal du temple employa une autre heure à répondre, & l'avocat du roi parla une autre heure pour conclure. Dans un quart d'heure, les parties restant là présentes, tous les juges écrivirent leurs avis que leurs inséparables signèrent. Le secretaire du

collège lut tout haut les onze opinions ; & on trouva que ſix déclaroient l'abdala pour mon juge ſuprême, & devenu à cauſe de mon crime maitre de ma perſonne ; les autres cinq opinoient qu'il avoit le droit de m'avoir dans ſes priſons, mais ſeulement en qualité de dépoſitaire juſqu'à ce qu'on eut eu un oracle d'Héliopalu qui auroit décidé ſi j'avois commis un crime, car ce qui étoit un crime pour les mégamicres pouvoit ne pas l'être pour les géants. Ces cinq juges furent condamnés à l'amende ordinaire qu'ils payèrent noblement, ſans reſter pourtant perſuadés d'avoir opiné de travers ; ils dirent ſeulement, pour ſe conſoler un peu, que dans tous les corps collectifs, lorsque la différence n'étoit que d'un ſeul ſuffrage, ceux qui compoſoient le plus petit nombre étoient ſans aucun doute les plus ſages. Je me trouvai de ce même avis.

Le gouverneur fit avertir l'abdala qu'il m'enverroit lui même aux priſons du temple, à condition qu'il me feroit bien nourrir, juſqu'au retour d'un courier forcé qu'il alloit envoyer à la cour. L'abdala devenu plus fier de ſa victoire, lui fit dire qu'il enverroit lui même ſes gens avec ſes ordres, & que le coupable devoit être conſigné ſans aucune condition. Le gouverneur dut céder.

Notre ami ne vint nous porter la nouvelle de la cruelle ſentence, qu'après avoir employé deux heures pour envoyer un courier au roi avec tout le détail de ce fait, & il écrivit une lettre au barcalon, nom générique du premier miniſtre, dans laquelle il le ſuppliait d'indulre ſa majeſté à lui envoyer ſes ordres ſur un cheval ailé; mais ou le roi ne voulut pas nous donner cette marque de bonté, ou le barcalon ne lui lut pas la lettre. La réponſe n'arriva que trois pentamaines après.

Le gouverneur affligé retourna enfin chez lui, & nous trouva avec ſon inſéparable qui ne nous avoit jamais quittés. Il me rendit compte de tout, & me perſuada facilement de me réſigner priſonnier de l'égliſe en m'aſſurant que le roi ne m'abandonneroit pas, & qu'en attendant il ne laiſſeroit rien manquer ni à ma femme, ni à mes enfans.

Eliſabeth à ces mots ne put pas retenir ſes larmes, & ce fut avec peine que je retins les miennes. Elle dit au gouverneur, qu'en qualité de complice de mon crime, elle ſe déclaroit inſéparable de ma perſonne; mais qu'elle acceptoit ſes offres à l'égard de ſes deux innocens. Je n'eus garde de m'oppo-

ſer à la réſolution d'Eliſabeth, & j'aſſurai nos hôtes que dans ce malheur nous nous croyons heureux de voir nos enfans reſter entre leurs mains. Je leur confiai alors que nous les avions accoutumés à la nourriture des fruits défendus; ce qu'ils entendirent en frémiſſant d'horreur. L'inſéparable dit à ma femme qu'elle auroit pu bien pourſuivre à les nourrir de ſon lait, & elle lui répondit franchement qu'elle ſe croyoit groſſe, & qu'étant dans cet état ſon lait devoit avoir perdu la pureté de ſa ſubſtance nourricière, & être devenu nuiſible aux nourriſſons: elle lui ajouta qu'étant enceinte elle accoucheroit de nouveau à la fin de la troiſième moiſſon. La confidence de ces myſtères conſola l'ame affligée de nos bons hôtes, qui eſpérèrent parvenir à ſavoir bien d'avantage. Ils nous ſerrèrent contre leur ſein, & nous réitérèrent les aſſurances de leur amitié, & de toutes les attentions pour nos pauvres petits. L'inſéſeparable les prit alors près de lui, & pour nous donner une marque ſignalée de ſa tendreſſe voulut reſter avec eux. Le gouverneur nous dit qu'il n'auroit pas voulu voir les archers de l'abdala venir à ſa porte, & que, ſi cela ne me déplaiſoit pas, il iroit lui même d'abord avec nous pour nous conſig-

ner au grand prévot. Nous y consentimes sans difficulté, & montâmes sur le champ avec lui dans sa voiture qui, dans un quart d'heure, nous transporta au temple. Il nous consigna, & après nous avoir cordialement embrassés, il s'en alla.

Quatre bigarrés vinrent alors nous lier les pieds avec des cordes, & nous mirent dans une prison qui ne pouvoit nous être que très incommode. Elle étoit éclairée par le jour naturel, qui entroit par des grilles transversales pratiquées sous la corniche du palais qui étoit de niveau au terrain d'une place publique. Cette prison avoit quatre pieds de haut, six de largeur carrée: son pavé de bois nous servoit de lit. Nous étions forcés à nous tenir toujours ou accroupis, ou couchés sans oreiller, sans livres, sans écritoire, sans consolation de pouvoir recevoir une visite. Une fois par jour cinq vilains coupables venoient nous allaiter, & on nous apportoit cinq bouillies qui avoient le gout fort désagréable, mais nous devions nous en nourrir, ou mourir de faim. Ces malheureux nous disoient en partant les plus grossières injures, & nous lançoient mille imprécations, parceque nous tarissions le lait de leurs seins jusqu'à la dernière goute. Nous n'avions

qu'un peigne, & un drap : on ne permet pas aux priſonniers dans ces cruelles priſons d'avoir une montre, tout meuble leur eſt refuſé. Notre ſeul ſoulagement étoit celui de nous voir enſemble, & de pouvoir nous parler. Ma femme étoit un objet reſpectable même aux yeux de ces impitoyables bourreaux, puiſqu'ils ſavoient qu'elle auroit pu ſe diſpenſer d'être là, ſi, pour forcer l'abdala à la condamner, elle ne ſe fut confeſſée complice de mon crime.

Figurez-vous, milords, combien le tems devoit nous paroître long dans l'état où nous étions ; l'inquiètude naturelle que nous devions avoir pour nous mêmes cédoit la place à celle que nous avions pour nos enfans : il nous paroiſſoit alors avoir commis un crime de leur avoir donné l'être, & que les maux que nous endurions ne fuſſent que le châtiment dû à notre forfait. Livrés à l'arbitre, & à la ſuperſtitieuſe cruauté d'un prélat jaloux de ſes droits, & à la haine d'un peuple abuſé, qui nous croyoient la cauſe de la mort des deux mégamicres que les ſerpens étouffèrent, nous n'eſpèrions aucune pitié d'un juge qui penſoit peut-être à calmer, par notre ſacrifice, la crainte de la colère de ces monſtres, qui avoit mis dans l'inquiètude

toute la ville. Nous nous demandions comment nos enfans pourroient ſubſiſter ſans nous ? que feroit-on d'eux dans un monde, où, ſans l'éducation que nous leur aurions donné, ils ne pourroient jamais être que des miſérables gueux, & l'objet du mépris public ? Oh Dieu ! Nous craignions de ne les voir plus. Parvenus à l'âge de l'adoleſcence, diſions-nous, un eſprit de luxe voudra peut-être voir ſortir d'eux un couple pareil qui, inconnu à lui même, ne ſe reconnoitra que pour être l'opprobre de la nature, au milieu d'une nation de laquelle il ne comprendra pas comment il ait pû devenir l'eſclave. Nous ne quittions ces noires penſées que pour nous ſentir tourmentés par l'ennui qui déſeſpèroit notre raiſon. Inſenſés, & devenus ingrats à la grace que Dieu nous avoit faite, en nous tirant dehors de la fatale caiſſe où nous avions tant ſouffert, nous regrètions les peines que nous y avions ſoutenues : tous les maux nous paroiſſoient moindres que ceux que nous endurions. Voilà l'homme, milords. Le mal actuel l'affecte au deſſus de tout autre ; il préfère tous les tourmens imaginables à ceux qu'il ſent ; Il croit fermement qu'il gagneroit au change : la raiſon en eſt que l'être ſouffrant perd peu-à-peu les lumières

de l'esprit, puisque la souffrance qui dépend de l'entendement ne peut tomber que sur l'ame. Ce que nous avons reconnu pour un vrai malheur avec évidence fut la privation du sommeil; & dans notre délire nous trouvions que la seule lumière non discontinuée qui éclairoit notre prison devoit en être la cause: nous maudissions l'astre qui en étoit la source, & un moment après confus, & honteux de nos égaremens nous pensions être devenus fous; & nous pleurions. Ces pleurs nous soulageoient, & calmoient en partie notre cruel martire.

Notre raisonnement bouleversé tomboit sur les peines, que notre religion nous disoit attachées aux ames damnées: nous décidions que ce ne pouvoit être qu'une inaction éternelle, & une lumière perpétuelle qu'on appelloit feu, parceque ces deux tourmens devoient faire le même effet sur des êtres spirituels, que le feu fait sur des corps vivans, avec la différence que ces derniers finissent de souffrir, lorsque le feu est parvenu à les dévorer, tandis que les corps spirituels plus malheureux ne peuvent jamais cesser d'exister. Mais nous nous perdions lorsqu'un moment après nous nous souvenions que le *requies aeterna*, & le *lux perpetua* étoit précisément

la définition de la béatitude : nous nous trouvions forcés par notre déplorable état à établir, que la quiétude mystique promise à l'homme dans la gloire éternelle, ne pouvoit être un bien qu'étant quelque chose de ressemblant au plus doux sommeil, & que par le mot de lumière on devoit entendre l'éclaircissement de la partie intellectuelle de l'ame, dont les ténèbres affligeantes devoit être la lumière de ce monde. Est-il étonnant qu'après un raisonnement pareil nous désirions nous séparer de la matière, & mourir ? Non, milords. Si les tourmens donnés au corps parviennent à le tuer, ceux qu'on donne à l'esprit, pendant qu'il en est enveloppé, doivent lui faire perdre la raison. Cruel ennui ! peine infernale *quam sicuti non invenere tyranni.*

Ce qui nous servoit pour compter les jours (car l'homme veut compter, & *animal qui compte* pourroit fort bien être sa définition) étoit l'apparition des cinq *Eumenides* dont la douceur nous conservoit vivans. Nous apprimes alors la raison qui a fait donner ce nom aux Furies.

Au commencement du jour *poussière* de la troisième résurrection, après treize que nous avions passés dans les peines, dont je ne vous

ai fait que la plus légère peinture, un mégamicre gris-brun fit ouvrir notre prison, entra, & nous ordonna de sortir, & de le suivre. Nous obéimes en marchant comme les animaux à quatre jambes; mais lorsque nous fûmes au bout d'un coridor, & que nous voulûmes nous lever nous ne le pûmes pas; nos jambes ne pouvoient pas nous soutenir debout. Le gris-brun donna ordre à quatre bigarrés d'ouvrir une chambre, où nous nous traînâmes, & où nous vîmes un grand bain rempli de mégamicres de toutes les couleurs. Ce bourreau nous dit que nous pouvions y entrer. La fuite alors précipitée de tous les coupables qui se baignoient nous donna envie de rire. Un esprit extrêmement affligé passe avec une rapidité étonnante de la sombre tristesse à un grand calme, dans lequel les premiers objets, qui se présentent à ses réflexions, l'affectent avec la plus grande force. Une pierre jettée à l'eau de la mer agitée n'altère en rien son onde inquiète, mais la même pierre jettée dans un bassin d'eau tranquille forme un cercle dont l'étendue va jusqu'aux bornes du bassin. Cette fuite nous fit rire, & nous fûmes bien contens de voir que nous n'avions pas perdu cette affection, qui distingue aussi l'homme des brutes. Dans

une demi heure le bain nous rendit la force de marcher vers un canapé, où on nous donna des herbes fort désagréables avec lesquelles nous nous essuyâmes, & frottâmes. Une charité fille de l'orgueil obligea le mégamicre à ordonner un diapasme qui, quoique mauvais, nous fit du bien. On nous fit alors sortir, & nous trouvâmes dans la grande cour un char découvert dans lequel on nous fit monter accompagnés de deux couples qui s'assirent sur le devant vis-à-vis de nous, & de quatre bigarrés qui étoient assis derrière entre les roues. Le gris-brun étoit sans inséparable, & se tenoit assis sur un fauteuil derrière le cocher. Huit chevaux qui allèrent à pas lents dans la ville, & qui trottèrent à la campagne étoient attelés au chariot. Une populace effrénée nous accompagna jusque dehors de la ville avec des huées, des injures, & des malédictions. Nous ne nous en vîmes délivrés que lorsque les chevaux commencèrent à aller vite. Nous changeâmes cinq fois de relais, & au bout de la dernière course on nous fit descendre, & entrer dans une sale d'une auberge, où nous vîmes grande compagnie que la couleur dénotoit mauvaise. Le gris-brun appella alors un jaune qui étoit là, & lui dit d'être témoin de

ce qu'il alloit nous dire. Voici ſes paroles. *Vous êtes bannis par le ſaint abdala d'Alphapoli de tout ſon diocèſe à perpétuité, où, ſi nous vous trouvons à l'avenir, nous vous mettrons dans la priſon, d'où nous vous avons tirés actuellement, pour le reſte de votre vie.* Il s'en alla d'abord avec toute ſa ſéquelle.

A peine étoit-il parti, que le mégamicre jeune qui avoit été appellé comme témoin, nous dit : *je vous ordonne au nom du ſaint abdala de Gamapoli de ne vous pas laiſſer trouver dans ſon diocèſe dans le jour papillon, & toujours après, ſous peine de priſon perpétuelle.* Nous demandâmes à l'aubergiſte qui étoit préſent un cabinet de repos; il nous demanda ſi nous avions de quoi le payer; & ayant entendu que nous n'avions rien il nous tourna le dos en nous diſant que nous étions les maitres d'aller nous loger ailleurs. Nous ſortimes alors, & ſuivant la route du grand chemin nous commençâmes à marcher. L'épouvante occupoit trop la canaille qui ſe trouva préſente aux deux complimens; perſonne n'eut l'inſolence de nous ſuivre.

Nous voilà dans une eſpèce de liberté, mais gueux comme des peintres, ſans gite, & ſans nos enfans, & obligés à mourir de faim, ou à nous nourrir des fruits que nous ob-

ſervions à notre gauche, & à notre droite, & qui avoient été la cauſe de notre malheur. La faim que nous avions n'étoit pas encore aſſez forte pour nous obliger à obéir à la nature. Nous n'oſions pas retourner ſur nos pas pour aller chercher nos enfans, car l'aſpect de la priſon d'où nous ſortions nous faiſoit friſſonner. Nous nous recommandions à la providence de Dieu, & ſuivions notre chemin : tous ceux que nous rencontrions ſe ſauvoient dans les topes adjacens d'abord qu'ils nous appercevoient. Nous traverſâmes pluſieurs villages ſans ſouffrir aucune inſulte, & ſans nous expoſer à en recevoir, & au bout de cinq heures de marche, dont nous étions très fatigués, nous parvinmes à un hameau où nous ouïmes la trompette qui annonçoit la fin du jour : nous avions beſoin d'aliment, & de repos, & nous n'oſions, ni ne pouvions nous procurer ni l'un, ni l'autre.

Dans le moment même que la trompette ſonnoit, nous rencontrâmes un couple rouge qui s'acheminoit vers la rivière, & qui ne nous évita pas : nous lui fimes la révérence qu'il nous rendit avec le cérémonial de la plus grande politeſſe, nous languiſſions de fatigue, & de faim, le couple s'étoit arrêté, nous pouvions eſpérer de la gentilleſſe

nourriture, & logement ; mais il falloit parler, il falloit positivement demander l'aumone ; nous ne pûmes pas nous y résoudre. Nous nous acheminâmes vers un bouquet d'Anazés, que nous vimes à la distance de trois topes, pour nous coucher sous ces arbres sur nos ventres, ne pouvant pas soutenir les rayons de l'astre. Nous étions charmés de n'avoir pas devant nos yeux des figues, ni des serpens, auxquels nous n'étions pas assez forts pour déclarer une guerre ouverte, comme nous fimes plusieurs années après. Dans le même tems je détachai d'un Anazé un des pignons dont il étoit chargé : Curieux de voir ce qu'il contenoit, je le brisai à force de coups de caillou, & je le trouvai rempli de boulets jaunes ; & durs que je voulus aussi rompre. Ils contenoient une semence émulsive, & verte qui ressembloit à nos pistaches pour la couleur, & à nos vraies semences de pignons pour le gout : nous les trouvâmes très mangeables quoique résistans, car nous avions des bonnes dents. Nous n'avions jamais entendu parler de cette espèce de fruit : nous comprenions qu'ils n'étoient pas faits pour en manger, mais nous sentions que leurs cuisiniers pouvoient en faire des excellens extraits. Nous les trouvâmes si bons, que nous

employâmes trois heures à nous en nourrir; il ne falloit pas moins de tems pour rompre deux fois leur dure écorce. Cette nourriture, & cinq à six heures de repos nous avoient rendu nos forces, & nous pensâmes en profiter pour traverser le diocèse de Gamapoli dont nous étions éxilés aussi, & nous espèrions qu'on ne nous feroit pas au de-là le même compliment. Nous nous remimes donc sur le grand chemin.

Nous n'avions pas marché une heure, lorsque nous nous tournâmes pour voir ce que c'étoit qu'un grand bruit que nous entendions venir de loin. Nous vimes que c'étoit un convoi de chariots qui couroit en poste, & nous pensions nous cacher sous les arbres d'un tope pour nous dérober à la vue de ceux qui devoient le conduire, car à la vérité nous étions devenus les victimes de la honte: l'extrême malheur avilit des ames fortes aussi. Nous nous cachâmes donc le mieux que nous pûmes derrière un grand tertre qu'on n'avoit pas encore dispersé; mais nous fûmes bien surpris, lorsque nous observâmes les chariots, qui étoient douze, s'arrêter à l'endroit du grand chemin d'où nous étions sortis, & quand nous vimes deux rouges qui, descendus du premier char, cou-

roient ſur les bords du même tope en regardant à droite, & à gauche. C'étoit notre cher gouverneur, & l'inſéparable que nous ne pouvions pas reconnoître de loin, parceque nous ne les avions jamais vus que décorés de leur manteau: ils ne pouvoient le porter que lorsqu'ils voyageoient par ordre exprès du ſouverain, & par conſéquent ils étoient tous nus. Eliſabeth fut la première à s'écrier ce ſont ſûrement eux mêmes; & à ſe dénicher, & à courir à eux ſuivie de moi: ils nous avoient vûs, ils couroient à nous, & nous ayant rejoints ils nous ſautèrent au cou, ne pouvant pas prononcer le mot, étouffés par la courſe, & plus par la joie. Nous les portâmes en courant à grands pas au char d'où nous les avions vûs deſcendre; mais nous crûmes mourir de plaiſir, lorsqu'arrivés à la portière nous vîmes Jacques, & Guillelmine entre les bras de quatre verds qui les tenoient ſur des couſſins de pourpre. Eliſabeth tomba en défaillance, & je pris ma tête entre mes mains pour qu'il ne m'arrivât pas le même accident. Le gouverneur fit ſortir les quatre verds, nous fit entrer dans le char avec lui, envoya les verds dans un autre, mit ſur nos genoux les couſſins, & ordonna aux poſtillons de s'arrêter à la meilleure auberge

de la première ville. Nous y arrivâmes dans moins d'une demi heure, mais nous ne l'employâmes pas à des discours : occupés de notre tendresse nous ne faisions qu'embrasser, que serrer contre nos seins nos poupons qui rioient en nous regardant, & que nous noyons dans nos larmes, lorsque nous réfléchissions que nous avions perdu l'espérance de les revoir.

D'abord que le gouverneur se vit seul avec nous dans une belle sale éclairée à phosphore, voici les termes dans lesquels il nous parla.

"Rien, mes chers amis, de plus cruel, "de plus inhumain ; de plus extraordinaire "que le traitement qui vous fut fait par l'ab- "dala. La moindre marque de respect qu'il "devoit au roi étoit celle de différer votre ar- "ret jusqu'à l'arrivée d'un courier de cour, "qui auroit pu aussi lui porter des ordres de "l'autocéphale, & il vous a fait éxécuter hier "avec la plus grande rigueur, puisque l'usa- "ge veut que les éxilés, avant que de quitter "la ville, puissent aller chez eux pour prendre "les choses qui leur sont nécessaires soit en "écritures, soit en autres articles qui peuvent "les intéresser. Il donna à toute la ville, & "à la cour une véritable idée, non de son zè-

"lo, & de ſa juſtice, mais de ſa haine. Vous "fûtes dans votre priſon traités inhumaine- "ment, il vous diminua de moitié la nour- "riture, & ne vous accorda pas le ſoulage- "ment du bain qu'on accorde tous les cinq "jours aux plus grands coupables. Je n'ai "ſu tout cela que hier une demi heure après "votre ſortie de la ville, & je ſentois que le "chagrin me tuoit, lorsque je réfléchiſſois "que le retard du courier, qui devoit retour- "ner de la cour avec une réponſe à ma dé- "pêche, me lioit les bras, & les mains, car "dans l'incertitude de la volonté du roi je ne "pouvois me donner le moindre mouvement "à votre avantage. Je ne pouvois pas ſeu- "lement aller chez l'abdala en perſonne, ni "lui faire parvenir mes plaintes, ni deman- "der copie de votre arret pour l'envoyer à "la cour.

"De cette eſpèce étoit le chagrin qui "rongeoit mon ame, lorsque cinq heures a- "près votre départ je reçus un courier qui "me portoit les ordres du roi mon maitre. "Sa majeſté me dit que l'abdala ne pouvoit "pas pour ce crime vous condamner à la pei- "ne que nous appellons de mort, & qui con- "ſiſte dans une priſon perpétuelle : qu'il ne "pouvoit donc qu'ou vous condamner à l'é-

"xil de ſon diocèſe, après vous avoir tenu en
"priſon l'eſpace d'un incendie tout au plus,
"ou vous abſoudre après une année de priſon;
"& le monarque me commande que dans
"l'un, ou dans l'autre de ces cas je vous en-
"voie à la cour non comme des coupables,
"mais comme des gens de qualité qu'il veut
"avoir près de lui, & il me dit qu'il ne dou-
"te pas que ſon ordre n'arrive à tems, par-
"cequ'il ne peut pas ſuppoſer que l'abdala,
"ſans aucun motif, puiſſe s'être preſſé de vous
"bannir avant le terme d'un embraſement.
"D'abord que je reçus cet ordre je voulus a-
"voir le plaiſir d'aller chez l'abdala avec mon
"inſéparable à l'heure de la grande audience.
"Mon caractère me fit faire place, & l'ab-
"dala ſe vit obligé de me demander d'abord
"ce que je voulois : je lui dis que je me pré-
"ſentois pour lui lire en public une dépêche
"que j'avois reçu du monarque, & je lus tout
"haut tout ce qu'elle contenoit. L'abdala
"me répondit que ce que la dépêche conte-
"noit ne le regardoit pas, & que c'étoit à
"moi à éxécuter les ordres de mon maitre :
"je lui répondis que je demandois copie de
"l'arret, & que ſi l'arret ne diſoit pas juſ-
"qu'à quels confins ſes miniſtres avoient eu
"ordre de vous conduire, c'étoit de lui que

"je voulois le ſavoir ſur le champ, car j'étois "déterminé de vous ſuivre pour vous conduire "à la cour. L'abdala étonné me dit qu'on "ne pouvoit pas me refuſer la copie de ſa "ſentence, & qu'il pouvoit me dire que ſes "éxécuteurs avoient eu ordre de vous intimer "l'exil en vous conſignant aux confins du dio-"cèſe de Gamapoli. Cette circonſtance me "fit encore plus connoître ſa haine, puiſque "la conſignation porte en conſéquence le ſe-"cond exil. Je me contentai de lui dire "que les ſerpens devoient être bien ſatisfaits "de ſon zèle, puiſque, s'il leur eut été per-"mis de prononcer eux mêmes une ſentence "contre vous, elle n'auroit certainement pas "été plus rigide. Je retournai chez moi, & "j'envoyai d'abord ordre aux poſtes de me te-"nir prets cent chevaux, & dans le mê-"me tems je pris cent domeſtiques pour vous "ſervir en tout, & pour être vos nourriciers "chaque couple tous les dix jours. Je fis "apprêter les équipages, & je me diſpoſai "à partir moi même avec dix domeſti-"ques pour vous amener vos enfans, & pour "que vous en diſpoſiez, car il ne vous eſt pas "permis, ſelon l'ordre que le roi m'a donné, "de les conduire à la cour. Je vous conſeil-"le de me les laiſſer, premièrement parce-

"que je ne crois pas que vous ayez dans no-
"tre monde un autre vrai ami comme moi,
"& en ſecond lieu parceque nous avons conçu
"pour vos petits la plus vive tendreſſe : nous
"ne les laiſſerons manquer de rien, & nous
"ſerons prets à vous les envoyer quand il
"vous plaira. Ayez actuellement la complai-
"ſance de nous faire part de tout ce qu'il
"vous eſt arrivé depuis que vous êtes ſortis
"de priſon, juſqu'au moment heureux que
"nous vous avons trouvé. Je ſuis parti de
"chez moi trois heures avant le jour, & je
"vous aurois peut-être manqué, ſi un noble
"de la première claſſe, & mon grand ami ne
"m'eut pas dit qu'il vous avoit vu."

Rendus à la vie par ce récit, quoique fort affligés de devoir laiſſer loin de nous les chers objets de notre tendreſſe, nous lui rendimes compte de tout, & nous le vimes étonné, & troublé lorsque je lui dis que nous nous étions nourris de la ſemence des Anazès : il nous dit qu'un mégamicre n'oſeroit pas en manger, puiſqu'elle donnoit des coliques mortelles, & que cela étoit certain : qu'il ſe pouvoit pourtant qu'elle ne fut pas contraire à la nature d'un géant beaucoup plus forte.

Je n'eus pas besoin de consulter Elisabeth à l'écart pour savoir si elle étoit contente de laisser nos enfans au gouverneur, puisqu'elle devoit penser avec les pures lumières de la raison, & reconnoitre dans cet offre généreux un bienfait de la providence divine. Nous ne pouvions douter de l'amitié du gouverneur, ni de sa générosité, ni de sa constance. Nous leur dimes que nos enfans resteroient entre leurs mains, gages sacrés de notre foi, & monument éternel des vertus de ceux qui s'offroient à en être dépositaires. Nous crûmes devoir leur confier que les deux nobles arrière-petits fils du président du tribunal criminel étoient nos bons amis; & lui déclarâmes la grande preuve qu'ils nous avoient donné de leur grand attachement. Nos hôtes furent enchantés d'être informés de cet important secret, & conçurent pour le digne couple la plus haute estime. Remarquez, milords, qu'ils ne nous demandèrent jamais de qui nous avions su que notre crime avoit été dénoncé à l'abdala. Telle est la force de leur religion.

Nous ressentimes une véritable joie, lorsque le gouverneur nous dit que le carosse, qui nous étoit destiné à impériale élevée, contenoit tous les meubles qui nous apparte-

noient, outre ceux qu'on avoit tiré de la caiſſe de plomb : il nous fit venir d'abord une caſſette dans laquelle il y avoit nos montres, nos bagues, nos portraits, nos portefeuilles, & tous les outils dont nous nous étions pourvus pour peindre, & pour travailler dans des inſtrumens de muſique. Il nous prèſenta douze mégamicres colorés, mais ſans tache, qui devoient faire les frais du voyage, & nous conſigner à la cour. Il nous donna des lettres de recommandation aux plus grands ſeigneurs de la capitale ſes amis dont il nous vanta les vertus, & la gentilleſſe. Il nous parla beaucoup du roi, & de ſes grandes qualités, & il nous donna les plus excellens conſeils, & ſur tout il nous dit de nous garder de retomber dans le crime que nous avions commis, qui étoit regardé comme crime d'état, parcequ'il portoit en conſéquence la deſtruction de tout le genre humain qui dépendoit de ces monſtres. Il nous peignit le roi affable, généreux, verſé dans toutes les ſciences, adoré de tous ſes ſujets, & heureux pour être parvenu au trône à l'âge de douze ans n'en ayant alors que dix ſept. Les premiers fruits de ſon accouplement avoient été bâtards, mais il avoit aſſez de tems pour ſe flatter qu'en quatorze

autres couches le ſoleil lui donneroit un couple héritier. Il nous dit que les richeſſes qu'il poſſèdoit étoient immenſes, puiſque ſa famille étoit ſur le trône depuis trois mille, & deux cens ans il nous dit que nous devions être ſûrs du traitement le plus noble, par la façon dont le roi avoit voulu qu'on ſe ſervit pour nous faire aller à la cour. Il nous promit de nous donner toujours des nouvelles de nos fils, il nous pria de lui écrire ; & de ne confier qu'au roi le grand ſecret du chemin qu'il faudroit faire pour découvrir le ſingulier monde convexe dont nous lui avions fait la deſcription. Voici ſa harangue qui précéda ſon dernier adieu.

"Quand je penſe, mes chers amis, que "pour être heureux dans notre monde vous "avez beſoin d'un établiſſement ſolide, je ne "peux que m'affliger, puiſque votre vrai é- "tabliſſement me ſemble presqu'impoſſible. "Vous avez beſoin qu'on vous allaite, & "vous ne pouvez allaiter perſonne ; il faut "donc que ceux qui vous donnent le lait vous "en faſſent préſent, ou qu'ils vous le ven- "dent. Vous n'êtes pas aſſez riches pour "l'acheter, ni aſſez vils pour l'éxiger par "pitié. Pouvez-vous compter ſur la géné- "roſité des grands ſeigneurs ? La généroſité

"eſt une vertu permanente, mais elle aime "à paſſer d'un objet à l'autre; & ſi vous é- "tes généreux vous mêmes vous devez ſentir "une ſecrète averſion à en être perpétuelle- "ment les miſérables objets. Votre propa- "gation va rendre votre ſubſtance encore plus "précaire : ſongez que notre genre humain "ne connoit pas le votre, que perſonne ne "ſait d'où vous venez, que vous ne nous é- "tes utiles à rien, & qu'on ne prévoit pas que "vous puiſſiez le devenir.

"Nos théologiens démontrent qu'il n'eſt "pas poſſible que vous ſoyez nos frères, & "que tels qu'on vous voit faits vous ne pou- "vez être que des monſtres envoyés chez nous "par Dieu, pour punir notre monde qui per- "ſiſte à croupir dans le vice, & à mépriſer "la vertu.

"Moi même, je vous l'avoue, je ne "trouve pas vraiſemblable qu'une race de "créatures à laquelle Dieu n'a pas accordé "le plus ſimple de tous les bienfaits en ſoit "aimée : & s'il eſt prouvé que Dieu ne vous "aime pas, comment pouvez-vous prétendre "que ſes enfans vous faſſent un bon accueil? "Vous ne pouvez être que craints. Vous "paroit-il que le ſentiment de la crainte puiſ- "ſe être celui qui excite notre monarque à

"vous procurer toutes vos aiſances ? Je pré-
"vois dans l'amertume de mon coeur qu'on
"vous donnera bien-tôt votre congé, & vous
"n'avez qu'un ſeul moyen d'éviter ce mal-
"heur.

"Vous devez employer tout votre ta-
"lent à trouver le ſecret de vous rendre u-
"tiles à notre monde, & même néceſſaires.
"Il ne ſera pas alors bien difficile que la po-
"litique impoſe ſilence à la religion, & mê-
"me qu'elle la faſſe parler en votre faveur.
"Adieu. Actuellement que je vous ai ou-
"vert mon ame je me ſens en partie ſatis-
"fait. Je déſire que vous puiſſiez habiter
"parmi nous aimés, & reſpectés. Ecrivez-
"moi ſouvent, & doutez de tout hormis de
"la conſtance de notre amitié, & de notre
"inviolable attachement. "

Fondant en larmes alors nous nous le-vâmes, & les ſerrâmes contre nos ſeins en les baiſant cent fois dans l'épanchement de notre tendreſſe, & de notre reconnoiſſance.

Ils nous prièrent de remettre entre leurs bras avec nos propres mains nos chers fils, & de partir en les laiſſant ainſi; ce que nous fi-mes avec la meilleure grace poſſible dans l'é-tonnement qui nous accabloit, & dans la dou-leur où notre ſituation nous plongeoit. Nous

partîmes en admirant ces quatre éxiſtences objets de notre tendreſſe, & de notre reconnoiſſance, dont deux tenoient les deux autres attachées à leurs mammelles, qui en ſuçoient le lait à cœur joie. Cette vue conſolante calma notre déſeſpoir, mais nous n'en pouvions plus.

Nous montâmes deux eſcaliers, ſortîmes, & entrâmes dans notre char qui partit d'abord avec toute notre ſuite. Il ne nous arriva rien dans notre voyage qui ſoit digne de vous être récité. Nous paſſâmes chaque journée les ſix heures du repos dans l'auberge. Nous arrivâmes en huit jours dans la capitale centre du royaume du Quatre-vingt-dix, éloignée de la ville frontiére d'où nous partions de cinq cent cinquante de nos milles.

Fin de la cinquième journée.

SIXIEME JOURNEE.

M. Howard.

Si les rotiſſiers chez nous fuſſent à la condition des mégamicres ils ne ſeroient pas ſi impertinens. Il me ſemble que dans ce monde là il faut être rouge, ou rien. C'eſt là que la nature a décidé la préférence qu'on doit aux couleurs: perſonne ne doit diſputer à la rouge la primauté, ni la réalité à la nobleſſe.

Duc de Brecnock.

Le croyez-vous ? Pour moi j'en doute. il y aura là auſſi quelque verd, ou quelque jaune qui ſe croira ſupérieur à un rouge, & qui dira que c'eſt une injuſtice que celle de faire dépendre la nobleſſe d'une couleur caſuelle, & il niera que la rouge ſoit la plus belle, & ſi on lui objecte que la nature même lui a accordé la ſupériorité ſur les au-

tres en donnant à elle ſeule la faculté de procréer, il répondra que les plus heureux ſont ceux dont les unions n'ont pas des ſuites, que les rouges ne ſont que les éxécuteurs des loix de la nature, & qu'il n'eſt pas démontré que les inſtrumens, dont elle ſe ſert pour ſe perpétuer, méritent d'être préférés à ceux qu'elle n'a pas chargé de ce fardeau; que dans un haras on emploie à la propagation les étalons les plus beaux, mais non pas ceux qui ont plus de mérite dans l'intelligence, dont on fait plus de cas que de la beauté, & que les mégamicres rouges enfin ne poſſèdent tout que par une uſurpation, & ne ſont produits par la nature que pour conſerver l'eſpèce, pendant que tous les autres colorés n'ont aucune charge, & jouiſſent également de tous les privilèges de la vie. Ce raiſonnement eſt ſpécieux, mais il n'eſt pas facile de le réfuter. N'avons-nous pas chez nous des philoſophes qui ſérieuſement vous diſent, que la raiſon eſt un don funeſte que Dieu fit à l'homme, & que les animaux qui ne la poſſèdent pas ſont cent fois plus heureux qu'eux? Parvenez-vous facilement à leur démontrer le contraire? La vérité eſt belle, & bonne, mais elle n'eſt pas également évidente à toutes les têtes, & le déraiſonnement a plus de charmes,

& plus de pouvoir ſur la perſuaſion des hommes en général que l'expoſition du vrai, & principalement lorsque ce vrai eſt ſimple, & pour ainſi dire, palpable. Il n'y a point d'homme au monde qui en ſon particulier ne ſoit perſuadé d'avoir plus de mérite qu'un autre, & le plus ſot eſt celui qui ſe croit ſupérieur à tous.

M. Bridgend.

Ce que Bracilok dit n'eſt que trop vrai; mais je crois les mégamicres plus raiſonnables que nous, & je ſuis ſûr qu'à la cour de ce roi tous les rouges ſe ſeroit étonnés de les voir blancs.

M. Rutgland.

Pour moi, ſi vous voulez que je vous parle vrai, cette couleur rouge, toute privilégiée qu'elle eſt, me fait mal aux yeux, & je ſens qu'un mégamicre verd, ou lilas gris-de-lin m'amuſeroit bien d'avantage. La galanterie d'un rouge n'eſt ni inſinuante, ni délicate, il me donne l'idée du gratte-cul.

Miladi.

Je crois, ma couſine, que le nom de bâtards qu'ils donnent aux colorés peut dépendre de quelque raiſon plauſible, & même phyſique. Cette différence de couleur pourroit-

elle dériver de l'imagination des pères lorſqu'ils les engendrent ?

M. Burghlei.

Ne croyez pas cela, miladi. L'imagination eſt de l'ame dans l'organe du cerveau qui n'a rien de commun avec le fœtus.

Miladi.

Mais ne voyons-nous pas les marques des envies des mères ſur pluſieurs enfans ?

M. Burghlei.

C'eſt une idée vulgaire dont l'abſurdité eſt connue. L'idée ne peut être que de l'ame ; & l'ame qui n'eſt pas viſible ne peut pas produire quelque choſe de viſible ; tout comme il eſt impoſſible que le caractère de l'homme, ſes vertus, ſes vices, ſes bonnes, ſes mauvaiſes inclinations ſe laiſſent voir ſur ſa figure. La ſcience qu'on appelle phyſionomie eſt une impoſture.

M. Rutgland.

Ce qui m'impatiente eſt votre ton déciſif. A la barbe de vos connoiſſances phyſiques, c'eſt moi qui vous dis que cette opinion que vous appellez vulgaire eſt très fondée : & au lieu d'examiner ſi le fœtus peut avoir une correſpondance avec le cerveau de la mère, vous pourrez devenir beaucoup plus ſavant, ſi vous examinez la force de l'ima-

gination. Ne voyez-vous pas ſur une phyſionomie l'éclat du courage, la pâleur de la peur, la rougeur de la honte, les grimaces de l'approbation, de l'horreur, de la haine, & de l'amour ? Tout cela eſt de l'ame. Il n'y a rien, monſieur, que l'ame faſſe ſans l'homme, & que l'homme faſſe ſans l'ame tant qu'ils ſont enſemble : & ſi les obſervations anatomiques ont rendu ſûrs les phyſiciens que le cerveau n'a aucune correſpondance avec le faetus ni par les ſolides, ni par les fluides, je vous dirai qu'ils ne peuvent rien déterminer ſur l'action de la chaleur, & de l'humide radical qui ſont des fluides eſſentiels à la vie de l'homme, & qui ne peuvent pas tomber ſous ſes yeux. Vous êtes auſſi dans l'erreur ſur l'article de la phyſionomie. Cette ſcience eſt très difficile ; & il eſt fort commode aux ſavans d'en nier l'exiſtence, car il ſe trouvent par là diſpenſés d'en traiter ; mais elle n'eſt pas moins réelle : il eſt faux qu'elle ſoit trompeuſe ; il falloit dire qu'on peut s'y tromper facilement : peut-on vous appeller trompeur lorſque vous vous portez bien, malgré que vous ayez la mine d'être malade ? Celui qui ſe trompe dans ſes obſervations métopoſcopiques eſt un préſomptueux qui, n'ayant pas le courage de s'appeller i-

gnorant, donne à la ſcience l'épithète de trompeuſe. Mais on ne s'y trompe pas toujours. Si la phyſionomie ne dit pas vrai, & quelquefois même par des traits qui décélent un caractère à ceux auſſi qui n'ont fait aucune étude dans cette ſcience, d'où provient que tous ceux qui vous voient vous connoiſſent dans l'inſtant, & qu'ils ne ſe trompent jamais?

M. Burghlei.

Je ne ſavois pas cela, miladi. Oſerai-je vous demander ce que l'indiſcrétion de ma figure dit de moi à tout le monde.

M. Rutgland.

Que vous êtes fort aimable, milord.

M. Chepſtow.

Je ſuis de l'avis de miladi ſur l'article de l'imagination ſans aucune exception; l'imagination exerce ſur nous un empire ſouverain, elle eſt maitreſſe, & elle ne dépend aucunement de notre volonté, car nous ne ſommes pas les maitres d'imaginer. Une cauſe n'eſt pas occulte lorſqu'un fait la démontre. Ce qui reſte dans l'obſcurité eſt le moyen de cette cauſe, mais l'ignorance du moyen ne donne pas le droit de nier la cauſe qui ſe laiſſe connoitre. Nous ne pouvons pas nier d'avoir des perceptions, malgré que

perſonne de nous ne puiſſe dire par quel moyen nous les avons.

M. Burghlei.

Il faudra donc que je convienne que les mégaimicres colorés ſont bâtards à cauſe de l'imagination de leurs pères.

Miladi.

Je n'ai pas dit cela.

M. Burghlei.

Quand je penſe à la loi naturelle du mégaimicre, qui le force à vivre perpétuellement avec un inſéparable, je me félicite bien d'être de ce monde-ci. Nous ne ſommes pas ſi gênés, Dieu merci. Pour moi je vous avoue que je ſerois au déſeſpoir de me voir continuellement forcé à vivre avec un autre moi même.

M. Rutglaid.

Vous avez raiſon de vous aimer tout ſeul; car vous êtes en très bonne compagnie vis-à-vis de vous même; je vous dirai cependant, que la néceſſité de vivre avec un égal ſeroit un beau don que la nature nous auroit fait: il me ſemble que notre partage naturel ſeroit alors le parfait accord de ſentimens, & une paix ſympathique que nous ne voyons que très rarement entre mari, & femme. Il me ſemble auſſi que la production d'un être

diviſé en deux parfaitement égaux, eſt beaucoup plus analogue à l'intention de la nature qui veut ſe reproduire que celle de deux individus de ſexe différent. Cette différence matérielle me fait enviſager une eſpèce de néceſſité de diſcorde, comme je vois une eſpèce de néceſſité de paix dans le couple mégamicrique. Nous voyons parmi nous quelqu'homme qui vit ſeul, & en paix, mais avouez que nous lui préférons un autre, qui peut avec la même paix vivre dans la famille qu'il a ſu ſe faire. Un mégamicre n'a pas d'idée d'une ſolitude conſiſtante dans un individu ſans inſéparable : il doit la trouver monſtrueuſe, & malheureuſe, s'il ſe l'imagine, car la nourriture, la vie, & la mort ſont chez eux une conſéquence de la ſociété. Ils voient leur propagation, & ils croient qu'il ne dépendoit pas d'eux de faire qu'elle ne ſe vérifiât pas : leur moitié eſt née avec eux : ils ne ſe trouvent jamais dans le danger de ſe tromper dans leur choix, & par conſéquent ils ne peuvent jamais avoir occaſion de ſe repentir. La mort ſi cruelle pour nous eſt douce pour eux ; & aucun mégamicre n'a, à ce que je crois, déſiré jamais être ſans ſon inſéparable que pour quelques momens.

M. Burghlei.

Mais remarquez, miladi, qu'un d'eux eſt le maître. Croyez-vous indifférent à cette ſupériorité l'autre qui ſe voit fait comme lui?

Eliſabeth.

Permettez, miladi, que je réponde. Ce que les mégamicres eſtiment le plus, milord, eſt la beauté; & celui qui eſt déclaré le plus beau ne voudroit pas troquer ſon ſecond rang dans la famille pour celui de l'autre. L'autre eſt ſi enchanté de ſa ſolide autorité qu'il ne voudroit pas la perdre pour un bien qui lui ſemble frivole. Cette balance d'intérets eſt la ſource du contentement réciproque du couple mégamicrique. La vanité, milord, exerce ſon empire partout. Le mégamicre beau n'eſt pas exempt de coquetterie, & tous les amis de la maiſon, qui lui font leur cour de préference à l'autre, lui cauſent un plaiſir qui ſurpaſſe tous les autres. Mais c'eſt à ce que je vais vous dire qu'il faut faire attention. Les deux inſéparables s'aiment. Penſez à cela. L'amour, milord, n'eſt jamais jaloux des privileges de l'objet aimé. Vous connoîtrez cette vérité, ſi jamais vous devenez amoureux. Je n'ai jamais été jalouſe de la grande eſtime, que ce que mon mari a fait

là, lui a conciliée. J'ai toujours fermement cru partager ſa gloire, & je me ſuis ſouvent crue plus heureuſe que lui, de voir que je la partageois ſans être obligée de me tourmenter l'eſprit.

Duc de Brecnoh.

Votre mari dit que la beauté d'un mégamicre n'eſt pas confinée à la ſeule figure, mais qu'elle git ſur toute ſa perſonne. C'eſt fort bien. Mais le ſiège principal doit en être le viſage, puiſque la beauté du corps ne peut qu'intèreſſer les ſens. La figure ſéduit l'ame : on ne cherche la beauté du corps qu'aprés que l'autre a déjà perſuadé, & quelquefois même on n'y penſe pas. C'eſt ainſi que la choſe doit être chez les mégamicres auſſi. La beauté parfaite d'une femme dépend chez nous auſſi de la perfection matérielle de toute ſa perſonne, mais nous ne laiſſons pas à cauſe de cela de la diviſer en deux parties, & je trouve cette diviſion ſi raiſonnable, & ſi néceſſaire que, ſi vous ne me la confirmez pas, je ne comprens plus comment la ſcience de la phyſionomie peut éxiſter là telle que vous me l'avez peinte : & encore je les eſtimerois moins, car je ne pourrois les ſuppoſer que ſenſuels. Ce qui nous mène à l'amour eſt quelque choſe de plus fort que l'im-

pulſion des ſens. Les femmes laides de viſage étoient en ſi grand nombre à Sparte, que le ſage Lycurgue ſe vit forcé à inſtituer les fénomérides; dont l'habillement les mettoit à portée de tirer parti de toute leur beauté. Il trouva que, ne pouvant pas intéreſſer l'eſprit, elles ſe trouveroient heureuſes d'avoir le moyen d'exciter les ſens; & il jugea juſte; mais cela ne lui réuſſit pas bien; il vit après que le feu que les fénomérides allumoient avec leurs danſes, & leurs robes découſues n'étoit qu'un feu de paille, pendant que celui qu'une phyſionomie allume ne s'éteint quelquefois jamais; les ſens n'y accourent de tems en tems que pour le rendre plus fort: il ſemble qu'ils ne ſe mettent de la partie qu'en qualité d'approbateurs de l'inclination qu'inſpirent à l'ame les charmes de la figure. Si l'amour des mégamicres eſt donc conſtant, il eſt impoſſible que leur beauté n'ait pas ſon trône ſur leurs phyſionomies.

Miladi.

Pour moi, mon cher duc, je vous dirai naïvement, que je ne trouve pas impoſſible qu'il y ait une eſpèce humaine dans laquelle l'eſprit, & les ſens aillent toujours de concert; une pareille eſpèce me paroitroit plus privilégiée que la notre: mais je ne me

ſoucie pas de beaucoup raiſonner là deſſus. Dites-moi, Dunspili, comment vous avez trouvé l'avanture du fruit que notre ami a préſenté à ſa femme. La reſſemblance avec celle d'Adam eſt plaiſante en ce que, chez nous, c'eſt la femme qui ſéduit l'homme, & ici c'eſt l'homme qui ſéduit la femme. Ces hiſtoires là ne peuvent arriver que dans le paradis terreſtre.

M. Dunſpili.

Cette aventure m'a frappé, ma chère couſine, & en l'examinant bien ce matin je l'ai trouvée égale, quoiqu'elle vous faſſe plus d'honneur, car cela revient au même.

Miladi.

J'attens de ſavoir ſi ces maudits ſerpens parlent; & après je me crois au fait. J'ai vu un interprète qui donne à l'hiſtoire de la pomme une ſignification allégorique fort vilaine, & que, qui plus eſt, je trouve fort ridicule.

M. Dunſpili.

Oui, je la connois, & je ne donne pas là dedans. Je vous dirai cependant qu'un auteur grave prètend que ce ne fut pas une pomme, mais une figue, & cela feroit une différence.

M. Rutgland.

Aucune. Votre auteur grave aimoit les figues, & voilà tout. On nous dit que ce fut un fruit, & ſi nous devons le nommer, je crois que nous devons croire que ce fut un ananas qui a le gout de tous les fruits.

M. Bridgend.

Avez-vous fait attention à cette prophétie? elle eſt étonnante. Je ne comprens pas comment on peut ne pas faire attention à certaines prophéties, lorsqu'elles ſont connues, & qu'elles parlent ſi clair: cette prophétie des mégamicres dénotoit l'arrivée de ces deux perſonnes dans les terines les plus ſimples.

M. Dunspili.

Si vous euſſiez examiné ce que c'eſt qu'une prophétie vous compiendriez tout cela à merveille. Les prophéties ne peuvent être ſorties que de l'eſprit créateur maitre de tout; & à nul autre objet qu'à celui de faire ſavoir aux hommes qu'il n'y a point d'événement important qui arrive ſur la terre, qui ſoit inconnu à ſa ſcience univerſelle. Mais les hommes ne doivent comprendre comment la prophétie l'a prédit, qu'apres l'événement, car en le comprenant d'avance ils pourroient en détourner l'effet, & d'ailleurs la prophétie ne ſeroit pas bonne, & elle manqueroit

de ſon principal caractère, qui eſt celui de l'obſcurité, qui doit abſolument empêcher qu'on relève ſon vrai ſens. Les prophéties donc ne peuvent être d'autre utilité aux hommes que de celle d'affermir leur foi, & de croire qu'il y a un Dieu auquel tout eſt connu, & devant l'eſprit duquel il n'y a point de futur contingent. Les plus ſots des hommes ſont donc ceux qui étudient les prophéties, & qui, ſe flattant de parvenir, ou d'être parvenus à comprendre ce qu'elles menacent, ou ce qu'elles promettent, agiſſent en conſéquence. Et remarquez qu'un fait, qu'une prophétie prédit en termes fort clairs, eſt préciſément le fait qui n'arrivera jamais, ou qui arrivera d'une façon tout-à-fait contraire. La prophétie des mégamicres, où nous trouvons à préſent la prédiction des géants, eſt belle, & fait honneur à ſon auteur, parcequ'elle eſt applicable aux ſerpens, & qu'on la leur appliqua depuis un ſi long-tems, ce qui étoit au fond la vraie cauſe du reſpect, & de la peur que les pauvres mégamicres avoient d'eux : actuellement ils auront compris ſon vrai ſens, & on ne dira pas que c'eſt trop tard, parceque les véritables prophéties ne doivent jamais être compriſes que trop tard, & lorſqu'il n'y a plus de remède. On

voit par cette prophétie que Dieu a voulu que les méganiores fussent, qu'il savoit qu'ils devoient être écrasés par les géants, & qu'ils ne doivent jamais douter de son infaillible prescience. Voilà tout. Les prophéties parmi nous ont servi, & servent à plusieurs superstitieux à faire des sortilèges : de quoi les hommes n'abusent-ils pas ?

M. Burghlei.

Un peuple athée ne seroit pas superstitieux.

M. Dunspili.

Ce n'est pas douteux. Mais il est moins mal d'avoir une religion défectueuse, & d'adorer un Dieu en lui donnant des faux attributs que de n'en admettre aucun.

M. Burghlei.

Je ne sais pas. Un homme qui nieroit mon existence me feroit rire ; mais je n'en souffrirois pas un qui me maltraiteroit.

M. Dunspili.

Votre comparaison est un sophisme comme toutes les comparaisons. Je plaindrois un homme qui me connoitroit mal, mais, roi, je ferois mourir celui qui déclareroit mon trône vacant.

M. Burghlei.

Sophisme aussi.

M. Rutgland.

Eſt-ce que milord aſpireroit à l'honneur de paſſer pour Athée?

M. Burghlei.

Point du tout, miladi; je vous ferois juſtement horreur.

M. Rugtland.

Horreur! Vous ne me feriez que pitié. Celui qui, à mon avis, doit faire horreur eſt l'hypocrite; car c'eſt l'impie par excellence, mais l'athée ne peut être qu'à plaindre, à moins que ſon athéiſme ne ſoit un ſyſtème formé par lui même pour ſe mettre à ſon aiſe, pour ſe livrer aux vices ſans craindre punition, & pour ſe procurer une tranquillité; je le trouve pour lors ſot, & mépriſable. Mais à qui de nous, par exemple, peut faire horreur Epicure, le pauvre Epicure, exemplaire dans ſes moeurs, charitable, modeſte, ſobre, exempt de tout vice? Le ſentiment qu'on lui doit eſt celui de la compaſſion. L'athée vertueux eſt encore à plaindre, lorsque nous le voyons condamné par ſon propre ſyſtème à ne pouvoir pas eſpérer une récompenſe de ſes bonnes actions après cette vie: c'eſt un vrai dommage, diſons-nous, que cet honnête homme là n'admet pas un Dieu, & l'immortalité de ſon ame, car tel

qu'il eſt, la voie du ſalut lui ſeroit très ouverte : il vous répond qu'il ne peut pas croire ce que ſa raiſon lui démontre faux ; vous lui dites que ſa raiſon le trompe : il vous prie alors de lui indiquer une autre faculté qui pourroit ſe trouver en lui même, & dans laquelle il pourroit avoir plus de confiance que dans ſa raiſon : vous lui dites fort ſagement que, dès qu'il a le malheur que ſa raiſon ne lui ſoit pas ſuffiſante à comprendre la fauſſeté de ſon ſyſtème, il a à ſes ordres la faculté nommée foi, qui foulant aux pieds la raiſon le rendra poſſeſſeur des vérités, dont la non-admiſſion ne peut que déplaire au créateur ; & vous lui dites que, s'il ne ſe régle pas ainſi, il ſera damné par la juſte ſentence du même créateur. Il vous répond que, ſi ce créateur éxiſte, il doit avoir pitié de lui en grace de ſes bonnes oeuvres, puiſque ſon ſyſtème eſt innocent, & que ſon athéiſme ne le porte jamais à violer la moindre des loix de la nature. Il vous dit encore qu'il comprend fort bien qu'il eſt le maître, avec la faculté *foi*, de terraſſer la raiſon, mais qu'il ſait que cette action de ſa foi ne pourroit jamais être ſainte, puiſqu'il lui ſeroit impoſſible de l'éxécuter ſans l'allier à un menſonge, & un menſonge ne peut qu'

offenſer Dieu, qui eſt la vérité même. Vous lui demandez quel eſt ce menſonge. Il vous répond que ce ſeroit celui de dire que ſon ſyſtème eſt faux, car l'acte de ſa foi ſeroit inſéparable de cette clauſe. Vous lui dites qu'il peut ſe tromper, & que ſon ſyſtème peut être faux : il vous répond que lui dire qu'il peut ſe tromper n'eſt pas lui dire qu'il ſe trompe ; & il vous prie de lui démontrer qu'il ſe trompe. Vous voilà alors réduit ou à accorder gain de cauſe à l'athée, ou à lui démontrer la fauſſeté de ſon ſyſtème, ce qui eſt la mer à boire. Je vous répète qu'un athée, en conſéquence d'un ſyſtème de philoſophie, n'eſt autre choſe qu'un pauvre être que nous devons plaindre. Si vous dites encore à cet athée que, s'il perſiſte dans ſon ſyſtème, Dieu éxiſtant le dammera irrémiſſiblement à cauſe de ſon ingratitude, il vous répondra qu'il eſt poſitivement impoſſible qu'un eſprit devienne ingrat à une intelligence dont il ne ſuppoſe pas l'éxiſtence, comme il eſt impoſſible que l'intelligence éxiſtente trouve ingrat un eſprit qui a le malheur de ne pas comprendre ſa réalité, d'où il s'enſuit qu'elle ne peut que le plaindre ; & le ſentiment de la plainte eſt inſéparable de celui de l'indulgence.

Si vous me demandez ſi je crois que le déiſte conçoive plus facilement que l'athée le moyen de l'éxiſtence de tout ce que nous voyons, je vous dirai que l'athée eſt moins gêné, car il eſt moins difficile de s'imaginer l'univers comme effet néceſſaire du mouvement de la matière, que comme ouvrage d'un être qui doit avoir éxiſté indépendament d'elle, & dont la nature eſt infiniment plus incompréhenſible que la loi de ce mouvement primitif, quoiqu'on ne puiſſe pas lui ſuppoſer un commencement. Mais les degrès d'incompréhenſibilité ne ſont rien. L'homme ſage doit faire dépendre ſes connoiſſances de la vérité qui eſt Dieu lui même, & non pas le nier pour rendre ſes propres connoiſſances plus à portée de ſon entendement. Je conclus donc qu'il faut croire un Dieu, quand ce ne ſeroit que pour éviter la certitude, de lui déplaire en niant ſon éxiſtence. L'homme ſage doit reconnoitre ſa propre inſuffiſance, & la facilité avec laquelle il peut être induit en erreur par ſa même raiſon, lorsque par une orgueilleuſe erreur de ſon entendement il veut la rendre juge de l'univers, & arbitre des moyens de ſon éxiſtence. D'après ce raiſonnement vous me permettrez de vous dire que, d'abord que le phi-

loſophe a admis un Dieu, il lui fait injure, s'il admet l'action de la matière indépendante. L'inaction de la matière eſt le néant; Dieu doit avoir toujours éxiſté, immenſe, & tout en lui même; partout comme eſprit, & nulle part comme éxiſtence qui occupe lieu, & l'incompréhenſibilité de cette vérité doit nous ſervir à fixer là les bornes de nos connoiſſances, & le *non plus ultra* de notre philoſophie. Je vous dirai auſſi que ceux qui admettent un Dieu, & qui ne reconnoiſſent pas la providence comme inſéparable de ſa nature, ſont plus aveugles que les athées.

M. Chepſtow.

Tel eſt Hobbes. Il dit que Dieu doit être, *inter angustos tamen humanæ mentis cancellos nullatenus circumscribendus*. Il n'eſt pas néceſſaire, ſelon lui, de l'adorer, il eſt inutile de le prier, il ſemble qu'il veuille dire que l'hommage qu'on lui doit eſt celui de ne jamais y penſer.

M. Bridgend.

A la bonne heure: Hobbes eſt un radoteur. Vous êtes donc, monſieur Edouard, arrivé à la capitale en bonne ſanté.

Edouard.

Oui, milord. On voyage là avec toutes les commodités imaginables, les grands chemins ſont de toute beauté, & les auberges immanquables à chaque diſtance de dix lieues mégamicriques, dont chacune eſt de quatre cens toiſes de notre meſure : on trouve là même les chevaux de poſte qu'on paie ſelon la viteſſe avec laquelle on veut qu'ils marchent : l'extrême eſt fort chère, car les chevaux périſſent, mais ils courent pour lors vingt de nos milles dans une heure mégamicrique. Nous n'étions pas preſſés, & nous fimes ſoixante & dix milles par jour.

Le ſpectacle que Poliarcopoli capitale du royaume préſenta à nos yeux fut magnifique. Nous y arrivâmes après une deſcente longue de deux cens toiſes, mais ſi inſenſible qu'étant arrivés à ſa fin nous ne nous trouvâmes que quatre toiſes plus bas que le plat pays. Cette pente de terrain avoit vingt quatre toiſes de largeur, & elle étoit cotoyée par deux eſcaliers de la même largeur chacun de quatre cens marches de trois pieds, hautes d'un pouce pour la commodité des mégamicres qui arrivoient à la ville à pieds. Les bords de ces degrès étoient d'un marbre rouge; larges comme la hauteur des degrés.

Les murs de cette ville de niveau avec la plaine avoient quatre toiſes d'élévation, & vingt pas de largeur, & quatre vingt ſeize portes diſtantes l'une de l'autre de deux cent cinquante pas. Aux pieds des remparts dans la ville il y avoit quatre mille & huit cens maiſons carrées, larges de quatre toiſes, & profondes de ſix, que le gouvernement donnoit par charité aux pauvres.

Le premier coup d'oeil offroit une eſplanade qui faiſoit le tour de toute la ville, large toujours de deux cens pas, & ſervant de quai à un canal large de trente, qui étoit un parfait polygone de vingt quatre angles formés par autant de ponts de pierre ſur un ſeul arc, larges de dix toiſes. Les trottoirs pour les piétons à gauche, & à droite de ces ponts laiſſoit un peu plus bas un eſpace de ſix toiſes pour les voitures. Le quai de l'autre côté du canal avoit ſoixante & dix pas de largeur, formant un cercle de vingt deux milles à peu de différence. Ce quai étoit borné par quatre vingt ſeize lignes de cent ſoixante, & dix pas qui formoient les quartiers. Quatre vingt ſeize rues larges de ſoixante pas ſéparoient ces quartiers : chacune de ces rues étoit longue de douze cens pas, & toutes en droiture alloient vers le centre

de la ville, toujours flanquées par ces maiſons dont la ligne à leur terme n'étoit que de quatre vingt pas, pour avoir voulu laiſſer régulière la forme des rues. Toutes ces rues avoient au milieu une allée large de vingt pas, garnie d'arbres : les deux autres à ſes cotés pareillement de vingt étoient pour ceux qui alloient en voiture. Les quartiers, & par conſéquent les rues ſe terminoient à quatre vingt ſeize places carrées de cent dix pas, entourées d'arcades ayant dans leur milieu une enceinte ornée de jets d'eau, où l'on voyoit les ſtatues d'or de deux inſéparables royaux ſur des cénotaphes : une fois par pentamaine on tenoit là le béſeſtan, ou marché public. Imaginez-vous, milords, que ceux-ci ſont les faux-bourgs de la grande, & magnifique ville. Chacun des quatre vingt ſeize quartiers contenoit à peu près dix mille couples de mégamicres inféconds bien logés, tous à leur aiſe, bons artiſans qui travailloient chez eux dans tous les métiers. Ces quatre vingt ſeize places avoient du coté de la ville vingt quatre eſcaliers de vingt quatre degrés hauts d'un pouce, un pour chaque quatre, chacun large de quatre cens pas. L'allée au bas des eſcaliers entouroit toute la ville, & avoit mille pas de largeur. A la moitié de cette lar-

geur elle avoit vingt quatre temples larges de cent pas, longs de cent vingt, profonds de ſoixante, diſtans l'un de l'autre de trois cent. Chaque diſtance étoit occupée par un bois qui dans ſon centre avoit un palais entouré d'un labyrinthe, & le palais contenoit dans ſon milieu un baſſin rond de cinquante pas de diamètre, rempli de jets d'eau ſur ſon bord. Le clergé logeoit dans les temples, & ces palais étoient la demeure des nobles, & des riches. Au bord de cette allée vers le centre de la ville quarante huit palais cubes de quatre vingt pas, ſéparés par des rues larges de ſoixante & dix faiſoient le tour de la ville. L'éminence viſible de ces palais étoit de quatre toiſes, & deux pieds. Ils contenoient deux cent cinquante mille couples. Entre deux quais larges de trente pas il y avoit un canal de cinquante, dont les ponts compoſés de trois arcs étoient faits de façon, que celui du milieu étoit pont-levis. Ces ponts étoient douze, & chacun étoit vis-à-vis d'une porte en arc, par laquelle on entroit dans une place carrée de deux cens pas : ces places étoient entourées d'arcades, & toutes garnies de boutiques. L'eſpace entre une place, & l'autre étoit occupé par des maiſons entrecoupées par des petites rues :

elles aboutiſſoient irrégulièrement à un canal qui environnoit un carré de mille pas qui étoit le palais royal : ce canal large de dix toiſes avoit cinq ponts, & cinq portes ſur chacune de ſes quatre faces, & dans ſon enceinte il y avoit tout ce que l'art, & la nature peuvent mettre enſemble pour procurer à la grandeur, à la richeſſe, à la magnificence, & à l'eſprit toutes les aiſances, & tous les plaiſirs de la vie.

A notre entrée dans une des cours vingt quatre colorés envoyés exprés pour repouſſer la foule, toute étonnée de voir des hommes de notre eſpéce, nous conduiſirent, après nous avoir fait deſcendre pluſieurs eſcaliers, jusqu'à la porte d'une ſale où ils nous quittèrent. Quatre rouges nous reçurent gracieuſement, & nous prèſentèrent à un couple que nous reconnûmes d'abord pour le Roi. Ils avoient la capeline toute garnie de pierres qui paroiſſoient de feu : ils étoient aſſis ſur un large ſopha ; habillés d'un voile affublé au deſſous de la gorge, qui leur deſcendoit jusqu'aux talons, & d'une exomide d'or verd qui leur laiſſoit les épaules découvertes. L'un étoit aſſis dans le fond ; & ſe diſtinguoit par un panache qui brilloit au deſſus de ſa coëffe : l'autre ſe tenoit nonchalamment étendu ſur

le bord, & tous les deux nous regardoient avec la plus grande attention, pendant que les aſſiſtans tous debout, & immobiles dans le plus grand ſilence ne détachoient pas leurs yeux de deſſus toutes nos perſonnes. A un geſte du roi nous ouimes un morceau de muſique inſtrumentale, dont la harmonie mit dans nos coeurs la joie, & le courage. La ſimphonie terminée, un vermeil auquel le roi avoit dit un mot, nous tint d'un ton grave, & impoſant ce diſcours. Soyez ſûrs, milords, que les harangues que je vous réciterai ſeront les mêmes qui ſortirent de leur bouche: je les écrivois d'abord que je me voyois ſeul; & je les ai tant de fois lues qu'elles ſe ſont ineffaçablement gravées dans ma mémoire.

"Vous êtes en la prèſence du roi, qui "eſt maitre de vos perſonnes, & de votre "vie. Il vous ordonne de répondre avec pré- "ciſion, & vérité à ces interrogations.

"Qui êtes-vous? D'où venez-vous? "Pourquoi êtes-vous venus chez nous? Qui "vous a envoyés? Quel eſt le chemin que "vous avez fait? Quand penſez-vous par- "tir? Par où ſortirez-vous? D'où vient "que vous ne vous ſuffiſez pas à vous mê- "mes? Pourquoi ne portez-vous pas avec "vous le lait néceſſaire à votre ſoutien? Com-

"ment pouvez-vous prétendre être nourris, "tandis que vous vous connoiſſez incapables "de rendre la nourriture à ceux qui vous la "donnent ? Adorez-vous un Dieu ? Celui "que vous adorez eſt-il celui qui vous a créés? "Quelle eſt votre religion ? Combien d'an- "nées comptez vous depuis que vous êtes nés ? "Combien vous en reſte-t-il encore à vivre ? "Qu'eſpérez-vous après que vous aurez a- "chevé votre carrière dans ce monde ? Quel "eſt l'homme que vous reconnoiſſez pour "votre maître ? Comment avez-vous eu deux "fils ? Qui de vous deux les a produit ? Com- "bien en produirez-vous encore ? Qui ſont "ceux qui les nourriront ? Comment répon- "drez-vous aux obligations que vous avez "contractées avec nous pour l'accueil gra- "cieux que l'on vous a fait ? Pourquoi avez- "vous violé nos loix en mangeant du fruit dé- "fendu ? Pourquoi avez-vous ainſi provo- "qué la colère de Dieu contre un peuple "qui vous a bien traités ?

D'abord qu'il ceſſa de parler, un mé- gamiere me conſigna un papier ſur lequel ces interrogations avoient été écrites dans le même tems qu'on me les faiſoit, ce qui me mit à même de répondre à tout, & me délivra de l'embarras que j'aurois eu, ſi j'euſ-

ſe dû retenir toutes ces demandes. Le même interrogateur, qui poſſèdoit parfaitement la tachygraphie, écrivit toutes ces réponſes. Les voici.

"Ennemi du menſonge, je jure par le "Dieu qui m'a créé de répondre avec vérité "au monarque en la prèſence duquel je ſuis.

"Nous ſommes deux mortels nés des "mêmes pères qui ſont faits comme nous, & "nous nous ſommes rendus inſéparables. Nous "venons de la ſurface convèxe de ce monde, "dont vous habitez la concavité, & c'eſt ſur "celle-là que nous ſommes nés: elle eſt diſ-"tante de celle-ci de deux cent vingt de vos "lieues par une dimenſion moyenne. Nous ne "ſommes pas venus ici de notre volonté dé-"terminée, puiſque chez nous perſonne ne "ſait que le centre du globe eſt habité, ni "comment on peut y pénètrer, quoique tout "le monde ſache que l'un, & l'autre eſt poſ-"ſible. Nous ſommes ici à cauſe d'un mal-"heur qui nous fit tomber dans une caiſſe de "plomb, qui plongea en même tems dans le "profond de notre mer, où la terre s'étant "ouverte nous engloutit, & nous fit précipi-"ter dans un nouvel air, puis dans une ré-"gion enflammée, puis encore dans un air "tempèré, d'où nous tombâmes dans une

"mer de boue, où ſubmergés par notre poids "nous trouvâmes la boue toujours moins fer- "me, & à la fin fluide presque comme l'eau. "Au fond de cette eau notre caiſſe heurta a- "vec violence dans une matière ſolide qui ſe "briſa, nous fit paſſer, & reſter là fermés "dans le fond d'une rivière rouge, d'où ceux "qui nous ont retirés peuvent ſe vanter, à "juſte titre, de nous avoir préſervés de la "mort.

"Celui qui nous a envoyés ici ne peut "être que Dieu, qui nous a crées, & qui "vous a créés; car il n'eſt pas poſſible qu'il "y ait pluſieurs dieux. Nous ne pouvons "penſer à retourner chez nous, à moins que "vous ne nous en montriez le chemin: ſi "vous voulez nous faire cette grace nous vous "en aurons une obligation éternelle.

"Il eſt vrai que nous ne nous ſuffiſons "pas à nous mémes en ce qui regarde la nour- "riture; mais Dieu toutpuiſſant a vu que, "pour nous alimenter, nous n'avions pas be- "ſoin du lait comme vous, puisque notre "créateur toujours bienfaiſant, ayant à peine "créé notre premier père lui dit qu'il lui don- "noit la terre qu'il avoit créée, qui lui pro- "duiroit tous les alimens qui lui ſeroient né- "ceſſaires. Toute la terre étant donc à nous,

"Dieu a vu que la nourriture ne pouvoit ja-
"mais nous manquer nulle part. Nous nous
"nourriſſons auſſi comme vous dans notre
"monde de grains, de légumes, d'herbes,
"& d'une quantité de fruits excellens, que
"nous n'avons garde de reſpecter, pour a-
"voir obſervé qu'ils ſervent de nourriture à
"quelqu'animal : nous croirions offenſer par
"un pareil reſpect la divinité ſuprême, que
"ſeule nous devons reſpecter, & adorer, &
"préjudicier à notre droit inconteſtable de
"poſſeſſion en premier chef de tout ce qui
"ſort de la terre que nous reconnoiſſons pour
"mère, dans le même moment que nous re-
"connoiſſons Dieu pour père; car ſans l'or-
"dre de Dieu la terre n'auroit jamais pro-
"duit l'homme. Auſſi nous ordonne-t-il
"d'aſſujettir toute la terre que nous ne trou-
"verions pas ſoumiſe à nos beſoins, ce qui
"ne peut ſignifier autre choſe ſi non de pou-
"voir prendre nos alimens partout où nous
"les trouvons.

"Dieu, pour la compoſition de notre
"eſpèce, établit deux individus auxquels il
"lui plut de donner une conformation dif-
"férente, puiſqu'il a fait l'un comme moi
"pour engendrer, l'autre comme mon inſé-
"parable que vous voyez pour concevoir, &

"c'eſt à lui ſeul qu'il a accordé le privilège
"d'avoir les mammelles fécondes pour nour-
"rir de ſon lait l'individu produit jusqu'au
"moment qu'il parvient en état de ſe nourrir
"de ce que la terre ſa première mère lui four-
"nit en abondance.

"Nous ſommes bien éloignés de pré-
"tendre que vous nous donniez le lait que
"malheureuſement nous ne ſommes pas en
"état de vous rendre : notre ſentiment eſt ce-
"lui de la reconnoiſſance : ſans votre géné-
"roſité nous aurions dû mourir de faim dans
"un monde, où malheureuſement pour nous
"les loix nous défendent de nous emparer de
"ce que jusqu'à préſent nous avons cru nous
"appartenir. Nous n'aurions jamais oſé nous
"imaginer qu'il y eut un monde, où nous
"nous verrions réduits à envier le ſort d'u-
"ne maudite vermine, dont les maitres fe-
"roient plus de cas que de nous mêmes doués
"comme eux par Dieu notre commun père
"d'une ame immortelle, & raiſonnable : à
"notre confuſion perpétuelle nous trouvons
"dans votre monde le ſort des ſerpens pré-
"férable au notre, malgrè que vous recon-
"noiſſez les mêmes ſerpens pour vos ſeuls en-
"nemis, & que votre divine religion les mau-
"diſſe. Quelle contradiction inconcevable pour
"nous!

"Nous adorons Dieu, un, & trois, im-
"matériel, incréé, immortel, toutpuiſſant,
"bienfaiſant, & aſſemblage de toutes les ver-
"tus, & créateur univerſel de toutes les for-
"mes, & de toutes les ſubſtances viſibles, &
"inviſibles : notre culte eſt pur, tel qu'il
"nous fut dicté par lui même. Notre reli-
"gion eſt égale à la votre dans les principaux
"points de la morale, différente en pluſieurs
"autres articles, comme de raiſon, puisque
"la moindre correſpondance ne s'eſt jamais
"vérifiée entre vous, & nous pour que nous
"euſſions pu être d'un commun accord ; mais
"cela pourroit arriver actuellement avec l'aide
"de Dieu ſource de paix. Nous aimons Dieu,
"& nous ne le craignons qu'en conſéquence
"de notre amour ; car nous diſons qu'il eſt
"naturel de craindre ce qu'on aime ; comme
"il n'eſt pas naturel d'aimer l'objet qui inſ-
"pire la crainte.

"Il y a ſoixante & deux moiſſons que
"je ſuis venu au monde, & je ne peux pas
"vous dire combien j'en vivrai encore, puis-
"que Dieu a gardé pour lui ce ſecret : il
"n'y a pas de mortel chez nous qui ſache
"combien il vivra : on meurt à tout âge.
"Ce que je peux vous dire là deſſus eſt que
"ceux qui outrepaſſent les quatre cens moiſ-

"ſons ſont fort rares, & que ceux qui par-
"viennent aux deux cent quatre vingt ne peu-
"vent pas ſe plaindre d'avoir peu vécu, car
"à cet âge là tout homme chez nous eſt déjà
"vieux. Nous eſpérons après cette vie en
"conſéquence de nos bonnes oeuvres nous
"trouver en ame à la viſion béatifique de
"Dieu pour l'éternité; mais nous ſavons en
"même tems que nous ſerons condamnés aux
"peines éternelles, où on ne peut pas eſpé-
"rer miſéricorde, ſi par nos vices nous au-
"rons mérité dans ce monde une telle pu-
"nition. Les bonnes oeuvres cependant ne
"ſeront pas récompenſées ſans la foi, car Dieu
"damne tous ceux qui, trop partiſans de
"leur raiſon orgueilleuſe, n'ajoutent pas une
"foi aveugle aux ſublimes myſtères qu'il nous
"a fait révéler.

"Notre roi, qui eſt un gentilhomme fait
"comme moi, & quelquefois comme mon
"inſéparable, eſt le chef d'un beau royaume
"qui fait portion de notre monde. Il regne
"comme vous, ſire, par droit d'héritage,
"& s'il meurt ſans héritier, la nation a le
"droit de ſe choiſir un chef roi, qui lui prê-
"te ſerment de la gouverner avec les loix é-
"tablies. Les deux enfans que nous avons
"laiſſés dans Alphapoli deviendront vraiſem-

"blablement grands comme nous, lorsqu'ils "seront parvenus à l'âge que nous avons, & "ils grandiront jusqu'à celui de quatre vingt "moissons, comme votre majesté verra en "nous mêmes, qui sommes déjà grandis de "trois poulces depuis que nous sommes arri- "vés ici. Je suis celui qui, en qualité de ma- "le, les a engendrés, & mon inséparable, "en qualité de femelle, les a réduits à la na- "turité en les gardant par nature durant l'es- "pace de trois moissons dans son ventre: il "y a apparence qu'il accouchera à chaque "quatrième année, mais nous ne sommes suis "de rien que de devoir mourir lorsque no- "tre heure sera arrivée. Pour ce qui regarde "la nourriture de nos enfans je vous dirai "que nous ne pouvons confier que dans la "providence divine. Le même Dieu qui a "permis leur naissance aura soin de ne pas les "laisser mourir de faim.

"Pour satisfaire aux obligations que "nous avons contractées avec vous nous ne pou- "vons vous offrir que notre vie, & toutes "les facultés de notre esprit, prets à vous "communiquer toutes les connoissances que "nous avons, & qui pourront vous être uti- "les soit pour le public, soit pour le parti- "culier, en commerce, en finance, en loix,

"& au progrès des ſciences, & des arts: heu-
"reux ſi nous pouvons contribuer à la gloire
"du bienfaiſant monarque qui nous écoute.
"Si nous euſſions pu croire qu'en uſant de
"notre droit ſur les fruits ſacrés que nous
"regardions comme à nous appartenans, nous
"aurions provoqué la colère divine contre nos
"bienfaiteurs, nous aurions préféré la mort
"à la commiſſion d'une pareille faute. Nous
"promettons de n'y retomber plus ſans une
"permiſſion expreſſe. J'oſe pourtant vous
"aſſurer que ce fruit eſt l'aliment qui nous
"convient le plus, & le plus analogue à la
"nature de notre eſpèce. Accordez-moi la
"la grace de me mettre en prèſence d'une
"aſſemblée de vos plus ſavans théologiens, &
"je m'engage de leur démontrer que nous
"pouvons nous en nourrir ſans offenſer ni
"Dieu, ni la nature. Je leur ferai voir que
"l'éxiſtence des ſerpens ſur la terre ne peut
"pas intèreſſer la divinité. Dieu a laiſſé dans
"le beau monde qu'il a créé des maux, dont
"il a abandonné la deſtruction au talent de
"l'ingénieuſe créature raiſonnable à laquelle
"il l'a donné en partage. Songez que les
"ſerpens ne raiſonnent pas, ne connoiſſent
"pas leur créateur, ne le louent pas, & que
"non ſeulement ils ne ſont utiles à rien ni

"à vous, ni à la nature ; mais que ce ſoit, "comme vous les caractériſez fort bien, vos "ſeuls redoutables ennemis,,

Ce fut, milords, toute mon apologie, & je la finis en accompagnant de ma baſſe taille Eliſabeth qui chanta le beau duo que nous avons appris ici du maitre Harris qui montroit la muſique à milord Bridgend votre père, & à miladi Tarnton votre tante qui vit encore ducheſſe de Nortunberland. Cette muſique fit un plaiſir extrême au couple royal. On ordonna dans l'inſtant, pour nous rendre la politeſſe, une muſique vocale. Dieu! quelle muſique! On nous dit alors de nous retirer, & nous fûmes conduits dans un appartement plus haut, où nous trouvâmes toutes nos aiſances, & tout notre pauvre équipage qui nous étoit cependant extrêmement cher.

Le mégamicre fort poli qui nous conduiſit là nous dit, que S. M. nous avoit donné cent nourriciers de ſervice, & renvoyés ceux qui nous avoient ſervis en voyage, en les deſtinant à celui de nos enfans qui étoient reſtés auprès du gouverneur. Il nous dit que les cuiſines avoient ordre de nous ſervir tous les jours les cinq bouillies de la première nobleſſe, & les chefs d'office le diapaſme, les herbes, & les fleurs pour les frottemens du

même rang. Il nous dit que nous n'aurions pas de sitôt une délibération sur la réponse que j'avois faite aux interrogations, puisque, contenant des particularités importantes qui regardoient la religion, on alloit sûrement l'envoyer à Héliopalu pour savoir ce que le grand Génie en penseroit. Il finit par nous dire de nous bien garder de toucher aux fruits sacrés sous peine de mort.

Restés seuls nous nous félicitâmes sur notre sort, & je me trouvai fort content de la réponse que j'avois donné au roi, dans laquelle je ne pouvois me reprocher le moindre mensonge. Ne sachant que faire je l'écrivis d'abord. Nos pensées se concentrèrent à la recherche de quelque chose que nous aurions pu faire pour nous rendre, si non nécessaires, du moins utiles.

Nos nourriciers nous servoient en tout supérieurement bien, & notre table étoit exquise : dix d'eux devoient jeûner tous les dix jours. Nous étions positivement des gueux qui ne mandioient pas ; mais les gueux qui sont à la cour cessent absolument d'avoir ce nom là : ils ne se souviennent pas même de l'avoir été. Je passai mon tems à écrire, & ma femme à achever une mandoline qu'elle pinça après merveilleusement bien. Sept

mois s'étoient écoulés ; nous n'avions jamais demandé de sortir ; elle avançoit à grands pas à son terme. Nous n'étions tristes que lorsque nous pensions à nos enfans ; mais nous savions qu'ils étoient entre bonnes mains. Je n'avois jamais écrit au gouverneur, parceque je n'avois pas encore fait parvenir à ses amis les lettres qu'il m'avoit donné : nous souhaitions ne pas avoir des visites ; & nous en aurions eu en quantité ; & il me sembloit que dans ce commencement il ne nous convint pas de faire trop parler de nous : notre état avoit l'air beau, mais il nous paroissoit précaire : nous craignions les envieux, & étant à une cour nous redoutions des pièges. J'attendois les couches de ma femme, & je pensois à commencer après à nous faire voir : en attendant nos bigarrés tous gais, & bouffons nous divertissoient beaucoup. Nous fûmes un jour agréablement surpris d'une visite à laquelle nous ne nous serions jamais attendus.

Nous vimes entrer dans notre sale en chantant ; & en dansant les deux aimables mégamicres nobles auxquels nous devions la vie ; & la liberté, les mêmes qui avoient les premiers découvert notre caisse dans le fleuve, & qui nous avoient après avertis de l'accu-

ſation qu'on avoit porté contre nous devant l'abdala. Après les complimens que vous pouvez vous figurer, ils nous dirent que le gouverneur, après notre départ, étoit devenu leur grand ami, & qu'il s'étoit ſignalé avec leur famille en leur procurant un emploi très conſidérable à la cour : ils nous dirent qu'ils étoient arrivés depuis une pentamaine, & qu'ils étoient déjà inſtallés. Cette narration fut fort courte, mais elle nous parut fort longue. Comment ſe porte notre cher gouverneur (le premier par politeſſe) & nos pauvres poupons ? "Le gouverneur ſe porte "bien, & vos enfans qui ſe portent encore "mieux ſont les délices de toute ſa famille : "on les appelle les petits géants, mais, mon "cher ami, il s'en faut bien qu'ils ſoient "géants : je ſuis fâché de vous donner une "nouvelle aſſez triſte : ils ne grandiſſent pas, "& ils ſont à peu près comme vous les avez "laiſſés, & malgré cela ils ſe portent bien "ayant à leur ſervice cent nourriciers que la "magnificence royale leur entretient.,, Le beau couple fut un peu ſurpris de nous voir rire à cette annonce ſérieuſe, mais il devint tranquille, & content lorſqu'il ſût que la nature agit fort lentement vis-à-vis de l'homme géant, & qu'ils ne parviendroient à être

de notre taille qu'après ſoixante ans : ils n'en avoient pas encore quatre. Il ſe chargea de faire parvenir nos lettres au gouverneur, & de porter lui même aux ſeigneurs auxquels elles étoient adreſſées celles que nous avions : mais nous le priâmes de différer jusqu'après les couches de ma femme, dont le ventre ne lui permettoit pas de faire les cérémonies mégamicriques.

Il nous dit que notre réſerve dépendante d'avoir toujours gardé notre appartement avoit reçu les éloges de tous les ſages, & du roi même auquel nous avions beaucoup plu : que la réponſe que j'avois faite aux interrogations étoit entre les mains de tout le monde, qu'on l'étudioit, qu'on y faiſoit des commentaires, & qu'elle avoit extrêmement ſatisfait le gouverneur qui, malgrè que nous l'avions toujours laiſſé ſans nos lettres, étoit cependant informé de tout ce qui nous arrivoit. Il nous dit que l'autocéphale avoit expédié à Héliopalu par ordre du roi ma même réponſe, & qu'on attendoit un oracle déciſif pour prendre des meſures ſur notre établiſſement, car on eſpéroit beaucoup de nos lumières pour l'avantage du royaume, & pour la félicité publique ; l'arrivée de deux hommes comme nous devoit fai-

re époque, & l'époque devoit illuſtrer le regne de ce monarque, dont le ſoleil avoit choiſi les états pour théatre de cet événement.

L'établiſſement de ce couple à la cour nous fit grand plaiſir : rien ne pouvoit être pour nous d'un meilleur augure : nos coeurs ſe remplirent de courage, & de l'eſpoir le plus flatteur. Nous fûmes toujours perſuadés que le gouverneur n'avoit procuré cet emploi à ce digne couple, que pour s'aſſurer que nous aurions près de nous un vrai ami. Il eſt certain que nous ne nous regardions plus comme tous ſeuls.

Ma femme parvenue heureuſement à ſon terme mit au monde un mâle blond, & une femelle brune. Je les baptiſai, & deux jours après elle commença à les allaiter : le roi eut envie de voir les nouveaux nés un mois après leur naiſſance, & nous fûmes pour la ſeconde fois conduits en ſa préſence. Leurs majeſtés firent à nos enfans toutes les careſſes, & eurent le plus grand plaiſir, lorſqu'ils les virent ſucer du ſein d'Eliſabeth du lait blanc qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'appeller ſang, malgré que nous les aſſuraſſions que notre ſang étoit rouge. Ils nous répondoient alors en riant que notre ſang devoit donc être du lait, & cette réponſe reçut l'é-

loge, & l'admiration d'un couple de phyſiciens qui ſe trouvoit là préſent : ils dirent que ce ne pouvoit pas être douteux : ſi notre lait étoit du ſang, notre ſang devoit être du lait ; & un d'eux me dit que quand même je ne le lui aurois pas dit, il l'auroit deviné. Je lui répondis que la couleur n'y faiſoit rien, car elle n'étoit pas une qualité, & qu'il s'étoit donc trompé, car notre lait n'étoit pas ſang, mais lait, & que ſi cela ne fût pas ainſi, j'aurois donc également raiſon de lui ſoutenir que le lait des mégamicres étoit du ſang, ce que je me garderois bien de dire, ni de croire. Le phyſicien me dit que mon argument n'étoit qu'un ſophiſme, puisque ma ſuppoſition étoit fauſſe, rien n'étant plus certain que la qualité propre aux couleurs, & que ceux qui la leur refuſoient ne ſavoient pas les premiers commencemens de la Chroagénéſie. Je lui répondis, en lui faiſant une révérence, que j'étois pret à ſoutenir ma thèſe devant l'aſſemblée de tout ſon collège, où j'eſpèrois avoir l'honneur de faire taire tous ceux qui ſeroient d'un avis différent du mien. Le roi alors dit au phyſicien qu'il vouloit que cette queſtion fut agitée en public, & qu'il dut y penſer. Il ſe leva alors, dit à Eliſabeth que lorsqu'elle auroit

ſevré ſes enfans, il penſeroit lui même à leur aliment, & au ſon d'une ſimphonie il s'en alla.

Notre ami avoit donné les lettres de recommendation à ceux auxquels elles étoient adreſſées; ceux qui les reçurent en firent le cas qu'ils n'en auroient point fait peut-être, ſi nous les leur euſſions données d'abord arrivés : *factaque non apto tempore multa nocent.* Nous n'avions pas l'air alors d'avoir beſoin d'eux, & dans le premier moment de notre apparition nous pouvions avoir cet air là; & vous ſavez, milords, que dans ce monde les grands ſeigneurs ſont très empreſſés de tout faire pour ceux qui n'ont beſoin de rien: les viſites commencèrent ſi nombreuſes, & fréquentes que les ſeules heures libres que nous avions étoient celles du repos. Nous étions parvenus à connoitre tous les perſonnages d'importance qui, ſachant que nous étions bien avec le roi, ſe croyoient heureux de pouvoir nous faire ce qu'ils appelloient leur cour. On étoit généralement étonné de la conſtance de notre réſerve dans la plus belle ville de l'univers, où les étrangers accouroient de fort loin par nulle autre raiſon que pour la voir. Mais nous nous étions déterminés à ne ſortir qu'après que nous aurions ſu l'ef-

fet que mes réponſes auroient fait à la cour d'Héliopalu.

Dans ce tems là j'inventai un moyen d'empêcher que ma femme ne maigrit dans le tems qu'elle allaitoit; car il ne convenoit pas de ſucer plus de lait qu'à l'ordinaire; nos nourriciers en auroient murmuré, & elle en auroit été honteuſe. Je demandai à notre ami s'il m'étoit permis d'avoir à ma diſpoſition les fruits des Anazés, dont je vous parlai hier, & que nous avons trouvés excellens, & qui ne nous ont point du tout cauſé les maux de ventre que le gouverneur nous dit qu'ils cauſoient aux mégamicres. Il me répondit qu'on les vendoit aux teinturiers qui les bruloient pour ſe procurer une cendre chargée d'alkali excellente pour donner certaines couleurs aux tapis; mais qu'ils ne coutoient qu'une bagatelle; & lui ayant dit qu'il me feroit plaiſir s'il m'en procurât une certaine quantité, il m'envoya le jour même un ſac plein de ces globes que j'ai appellé pignons. J'en fis rompre dans la journée même une ſuffiſante quantité, j'en fis extraire les ſemences très proprement, je les fis cuire, & je les émulſionnai. J'en fis un rob exquis. Trois onces de cette émulſion délayées dans l'eau tiède, & priſe au com-

mencement du jour devint le déjouné de ma femme, & de toutes mes filles dans le tems qu'elles allaitoient. Hors de ce tems cette potion leur donnoit une indigeſtion, auſſi s'en gardoient-elles ; elle ne faiſoit du bien que dans le cas que nous n'avions pas aſſez de nourriture de lait mégamicrique ; ce qu'elle cauſoit aux hommes n'étoit pas une indigeſtion, mais une certaine indiſpoſition que je reconnus pour fort dangereuſe, d'autant plus que je prévis qu'elle n'affecteroit mes enfans que pour les faire rire : je défendis avec le tems ce rob à tous mes mâles, & vous verrez que je fus obligé d'inſérer ce précepte parmi ceux de notre religion, ſouffrant en patience que cette défenſe ait rendu l'envie d'en manger encore plus grande, & ait par conſéquent augmenté l'excellence du gout de la matière prohibée. Ce précepte ne fut obſervé peut-être que parcequ'on ne pouvoit le violer ſans que la transgreſſion n'envoyât les marques du péché ſur l'extérieur de l'infracteur : la honte peut ſur les hommes beaucoup plus que la conſcience. Dans le commencement cette émulſion ne me coutoit que la valeur d'un demi ſcheling la livre, & vous voyez par là qu'avec douze ſchelings j'en avois aſſez pour la femme allaitante dans

tous ſes trois mois : avec le tems les Anazés ſont devenus fort chers. Une doſe pour trois mois coutoit la valeur de cent guinées à mon départ.

Huit ou dix jours après le dialogue que j'avois eu avec le phyſicien en la prèſence du roi, un bedeau vêtu avec la capeline rouge, tenant une baguette à la main, vint m'inviter, au nom du préſident du collège de phyſique, à une aſſemblée publique dudit collège, dans laquelle pluſieurs de ſes membres donneroient leurs concluſions ſur pluſieurs apophtegmes de phyſique, & répondroient à tout oppoſant. Il me donna en même tems la copie de l'autographe qui étoit affiché à la porte de la grande ſale. Il partit ſans chanter, mais il fit une pirouette de cinq tours ſur un ſeul pied ſi juſte, & rapide qu'on ne pouvoit pas déſirer en voir une plus belle.

Le lendemain un meſſage du grand écuyer vint nous dire que la volonté de ſa majeſté étoit que nous ne ſortiſſions jamais à pieds, & qu'en conſéquence il nous faiſoit ſavoir qu'il avoit ordre de faire atteler douze chevaux toutes les fois que nous en aurions beſoin. J'écrivis au grand écuyer que le roi ſeroit obéi, & que je l'avertiſſois en attendant que je me croyois obligé d'aller à

l'assemblée des physiciens la métamorphose Oeuf de la ressurrection suivante.

Un beau char se trouva dans la cour voisine de notre appartement, qui au jour marqué nous transporta à la grande sale. Deux cent flambeaux de phosphore l'éclairoit, mais on pouvoit les couvrir tous dans le même tems, ce qui faisoit le même effet que si on les eut éteints: si dans le même moment on n'eut pas tiré cinquante rideaux qui couvroient cinquante fenêtres, la sale seroit restée obscure. La session commença la sale étant éclairée par la liqueur. Les docteurs physiciens étoient cinq cent divisés en cinq classes égales en nombre. La première étoit celle des médecins, la seconde des mathématiciens, la troisième des mécanistes, la quatrième des chimistes, la cinquième des botanistes, apothicaires, ou cuisiniers. Toutes les parties de la physique appartenoient à ces classes. L'audience étoit composée de tous les savans de la ville, qui avoient tous brevet de docteur: outre cela nous vimes arriver l'autocéphale, & après lui le roi. Après cinq discours prononcés par les chefs des classes, plusieurs assistans provoquèrent les professeurs sur plusieurs conclusions de l'autographe, que les professeurs soutinrent avec valeur. Un

bedeau à maſſe s'avança alors, & me demanda ſi je n'avois rien à dire contre les apophthegmes de l'autographe. Je me levai alors, & je dis que le premier apophtegme étoit faux, puiſque la définition de la qualité ne pouvoit pas ſubſiſter : qu'on ne pouvoit appeller qualité d'un être quelconque, qu'une détermination intrinſèque du même être, qui puiſſe être compriſe par elle même. Que cette détermination intrinſèque de cet être devoit en exciter l'idée, étant pour le moins un attribut excluſif ; & que l'attribut devoit être pris ou de l'intérieur, ou de l'extérieur de ce même être. Le profeſſeur, qui étoit le même auquel j'avois parlé chez le roi, fit un long diſcours pour prouver que ſa définition de la qualité contenoit tout ce que j'avois éxigé. Je me levai alors, & je demandai ſi le tachigraphe du collège avoit écrit ce que j'avois prononcé : l'on me dit qu'oui, & je demandai qu'on me donnât copie de mon aſſertion ſignée, & approuvée par le profeſſeur : on n'eut pas de difficulté. D'abord que je tins cet écrit je me levai, & prononçai ce diſcours.

"Dans le même tems, ſavant profeſ-
"ſeur, que vous avez ſigné, & confirmé ma
"définition de la qualité je vous remercie de

"n'avoit accordé que la couleur n'a aucune "qualité, puisque la couleur même n'eſt pas "une qualité, mais une propriété de la lu"mière qui, par ſes vibrations ſur le nerf "optique, affecte l'ame de l'homme de plu"ſieurs ſenſations; d'où il s'enſuit que ſi la "lumière n'agiſſoit pas ſur la rétine, nulle "couleur ne pourroit jamais devenir une ſen"ſation de l'ame. La couleur donc n'eſt qu'"une modification de l'ame exclusivement ex"citée par la vision d'une ſurface quelcon"que. Les corpuſcules qui exiſtent dans la "lumière font paroître à notre vue differen"tes couleurs dépendantes de la difference de "leurs réfrangibilités, cauſées par l'ébranle"ment produit dans l'organe. Il eſt impoſ"ſible de trouver cette couleur éxiſtante ſur "la même ſurface, puiſqu'en qualité d'ob"jet viſible vous ne le trouverez que dans la "lumière, & en qualité de ſenſation la ſeule "ame en eſt ſuſceptible en force des loix de "ſon union avec le corps qui nous ſont in"connues. Si la couleur fut une qualité de "la ſurface d'un corps elle ſeroit permanente, "& on pourroit prouver que ce qui paroit "verd à l'un doit auſſi paroître tel à un au"tre qui le voit peut-être rouge, quoiqu'il "doive convenir qu'il lui paroit verd auſſi,

"parcequ'on lui a toujours dit que ce qu'il "voyoit ſur cette ſurface étoit verd. La ré- "flèxion de la lumière ſur la ſurface d'un "corps ne peut avoir d'autres modifications "que celle qu'elle reçoit des différentes tex- "tures de la même ſurface: elle ne peut ren- "dre que les modifications qu'elle reçoit, el- "les font briller à l'oeil les couleurs dont la "différence dépend du plus, ou moins de "viteſſe des particules qui compoſent le rayon "ébranlé de la même lumière. L'action de "la ſurface réfringente détourne les particu- "les plus lentes de leur chemin rectiligne a- "vec plus de facilité. Les particules du rayon "qui ont le plus de viteſſe frappent la rétine "avec plus de force, & l'ame reſte affectée "de la ſenſation la plus vive, & doit voir la "couleur rouge ſur la ſurface de l'objet où "les mêmes particules ne pouvoient pas être "réfractées autrement, car la texture de la "ſurface eſt ſtable, & permanente. Si la "texture eut été telle qu'elle eut pu réfracter "les particules plus lentes, la couleur qu'on "eut vu eut été la violette. Les couleurs "des rayons cependant rompus, ou réflé- "chis de manière quelconque ſont fixes, & "immuables: leurs modifications ne ſont "qu'excitées, mais elles leur ſont propres, &

"ils ne les doivent à aucune cauſe étrangère, "ni à réfraction, ni à réflexion, elles ſont "inaltérables dans leur nature. Les ſurfaces "ne peuvent paroître que de la couleur qui "réſulte du mélange des rayons qu'elles ré- "fléchiſſent. Je vous démontrerois, meſſi- "eurs, cette vérité ſi cette ſale fut éclairée de "l'aſtre du jour, ſi j'euſſe un globe poli de "métal noir, jaune, rouge, ou blanc, & une "ouverture octogonale, car....,,

Une transformation ſubite me força à ſuſpendre ma harangue, mais pendant trois minutes ſeulement. A un geſte que le roi fit, les flambeaux furent couverts, les fenêtres s'ouvrirent, & une au milieu du plafond de la ſale envoyoit le rayon perpendiculaire: quatre globes des couleurs que j'ai nommées furent d'abord apportés grands comme nos pêches: je pris les quatre boules entre mes mains, & je les portai ſur une table qui étoit au milieu de la ſale, & je commençai par faire obſerver la boule blanche, en pourſuivant ainſi ma leçon.

"Ce corps blanc ne paroit tel que par "ce qu'il réfléchit dans le même tems toutes "les couleurs de toutes les particules du rayon, "Toutes les couleurs donc ſe jettant ſur lui "toutes à la fois, le mélange doit faire qu'il

"ne puiſſe en paroitre aucune, & il doit donc "être blanc, qui eſt la modification négative "de toutes les couleurs de la lumière. Ap- "prochez-vous, & regardez de travers au "deſſus de cette ſurface, & vous verrez mille "rayons pêle-mêle de toutes les couleurs qui "y ſurnagent; & tous dans un élancement "rectiligne. Dans un monde où un collè- "ge de phyſique n'auroit jamais vu la blan- "cheur, on auroit des raiſons plauſibles de "nier ſa poſſibilité. Si la couleur fut une "qualité eſſentielle à toutes les ſurfaces, votre "ſang, notre lait donneroient à nos yeux u- "ne couleur; nous n'en voyons aucune: ſi "la couleur donc n'eſt pas néceſſaire ſur tout "objet elle n'eſt pas qualité, car vous l'éta- "bliſſez néceſſaire à tout objet viſible. Que "voyez-vous donc ſur votre ſang, ſur notre "lait? Vous voyez toutes les couleurs; mais "ne pouvant les diſtinguer à cauſe de leur "parfait mélange il s'enſuit que vous devez "ne rien voir. Obſervez cette boule noire "parfaite, & fort polie, quoique ſans aucun "luſtre, que vous n'avez pu, je crois, ren- "dre telle qu'avec l'Ethiops, ſi ſa matière "eſt d'argent; vous voyez que pareillement "on ne peut l'appeller d'aucune couleur, & "que vous n'en voyez aucun rayon de lumiè-

"ne qui lui ſurnage : vous n'en verrez jamais,
"parceque toutes les couleurs des rayons ſe
"trouvent abſorbées par la texture de ſa ſur-
"face.,,

"Les couleurs donc, très ſavar collège,
"n'étant que dans la lumière, ne pourront
"jamais être appellées qualités ni intrinſèques,
"ni extrinſèques d'aucun corps, & elles n'en
"exciteront l'idée qu'en force des préventions,
"& des prénotions, ce qui eſt contraire à
"la nature de la qualité qui, pour être telle,
"doit pouvoir être compriſe par elle même.
"Il s'enſuit donc que votre ſang ſeroit tou-
"jours du ſang, quand même il ſeroit rouge,
"& que votre lait ſeroit du véritable lait,
"quand même il auroit ſa ſurface blanche com-
"me le notre, & que votre eſpèce, & la
"mienne ſont de la même nature, quoiqu'
"accompagnées de loix differentes qui, pour
"changer les véhicules, ne changent pas ſa
"ſubſtance, ni ne portent aucune atteinte à nos
"raiſonnemens qui, venant de l'ame direc-
"tement, ne peuvent pas varier dans leurs
"conjectures, puiſque la raiſon vient de l'a-
"me, & l'ame étant un prèſent de Dieu, il
"ne peut qu'en avoir également partagé ſes
"fils, & nous ne pouvons en force de cette
"vérité nous regarder tous que comme vrais
"frères.,,

Je tirai, en prononçant ces dernières paroles, une profonde révérence, & le roi s'étant levé, la ſéance ſe termina, & tout le monde partit. Notre ami, que d'orénavant j'appellerai du nom de ſon emploi le grand jardinier, vint le lendemain nous faire une viſite, & ſes complimens ſur ma diſſertation qui faiſoit gagner beaucoup d'argent à tous les méganiicres écrivains, & que tout le monde vouloit avoir; il m'en montra une copie qu'il alloit envoyer au gouverneur. Il nous dit que le roi grand phyſicien lui même avoit ordonné une quantité d'expèriences, & que le collège de phyſique étoit morfondu dans l'étonnement, puisque mon ſyſtème avoit pour baſe la démonſtration, & le bonheur de plaire au clergé qui, jusqu'alors avoit toujours ſoutenu, quoique ſans aucune connoiſſance de cauſe, que toutes les couleurs étoient égales. J'interrompis le grand jardinier en lui diſant que je n'avois pas prétendu dire cela; & il ſe mit à rire en me diſant qu'il le ſavoit bien, mais que, ſelon l'entendement des alfaquins, ce que j'avois dit revenoit au même.

L'oracle d'Héliopalu arriva quatre moiſſons après qu'on avoit envoyé au grand Génie mes réponſes. Mes enfans étoient déjà

ſevrés, & Eliſabeth étoit groſſe pour la troiſième fois. Le roi nous fit appeller, & voici la lecture qu'on nous fit en ſa prèſence.

"Les géants prouveront la divinité de "leur miſſion par un prodige, dont le juge "ſera le collège royal de phyſique, il ſera "de nature à faire eſpérer à tout notre mon- "de que les géants lui ſeront utiles. Ils prou- "veront que tout ce qu'ils débitent de leur "monde eſt vrai; & comment il peut être "ſi peu éloigné de notre ſurface. Ils démon- "treront au ſacré collège des théologiens com- "ment il ſe peut qu'une terre, qui ne leur "appartient pas, produiſe des fruits à eux "appartenans. On leur dira de faire une "plus ample déclaration de leur religion, ſans "pourtant les obliger à révéler leurs myſtè- "res, s'ils en ont, car Dieu veut qu'on reſ- "pecte là deſſus les devoirs que les hommes "peuvent contracter avec la divinité par leurs "ſermens de ſilence. Si les géants s'engagent "d'empêcher les ſerpens de ſiffler dans le mo- "ment qu'ils s'empareront des fruits défendus, "nous les leur livrons; mais il leur ſera pour "lors défendu de ſucer le lait mégamicrique "ſous peine de crime. Notre ſaint fils l'au- "tocéphale de Poliarcopoli préſidera au col- "lège de théologie, lorsque les géants y ſe-

"ront cités. Donné à Héliopalu l'an 32322 "de notre regne.„

On me remit l'oracle, & on me dit au nom du roi de prendre toutes mes commodités pour y répondre. Le grand maitre de phonique du roi nous donna alors un ſuperbe poème éxécuté par une orcheſtre excellente. Pendant la muſique il ne fit que geſticuler. Ce fut du ſublime, mais nous ne pûmes juger de cette ſublimité que par une harmonie divine qui pénétra jusqu'à nos ames: les autres comprirent ce qu'il dit à leur raiſon. La magnificence royale fit diſtribuer des fleurs à toute l'aſſemblée, & nous retournâmes chez nous.

Nous trouvâmes chez nous le grand jardinier qui me demanda une copie de l'oracle pour l'envoyer au gouverneur, que je lui donnai, & il nous dit qu'il étoit affligé de ce qu'on éxigeoit de nous ce qui lui paroiſſoit impoſſible. Eliſabeth d'un air gai lui dit que, lorsque nous eſpèrions, ce n'étoit pas à nos amis à déſeſpèrer. Cette réponſe l'égaya, & il nous invita à diner chez lui pour le lendemain. Il nous fit compliment ſur le poème qui faiſoit un honneur immortel au grand maitre de phonique, & qui contenoit toute notre hiſtoire avec le plus beau de-

nouement. Nous lui demandâmes le plaiſir de nous le traduire en proſe. Il donna alors dans un grand éclat de rire, & nous dit: "Vous me demandez l'impoſſible, car "ſi ce que le poème dit pût être traduit dans "la langue de tout le monde ce ne ſeroit plus "du ſublime. Il eſt impoſſible de changer "l'or en plomb. Les dieux peuvent bien, s'ils "le veulent, parler comme les hommes, mais "les hommes ne parleront jamais le langage "des dieux."

Nous comprimes ſi bien la choſe, que nous rimes nous mêmes de notre ſotte demande. C'eſt bien dommage, dit-il, que l'ame des géants n'ait pas la faculté d'être inſtruite de quelque choſe par la poëſie! Et avec ce ſingulier compliment il nous laiſſa.

Le dîner du grand jardinier fut brillant. Il avoit invité tous ceux auxquels le gouverneur nous avoit recommandés. C'étoit notre ſeconde ſortie. Un des conviés étoit frère de l'autocéphale élu, qui étoit à la moitié de ſon âge: pour lui il étoit jeune, & il étoit ſon héritier. Il étoit ſûr de devenir autocéphale à la mort de ſon frère, mais il falloit que le regnant mourût avant lui: c'eſt ce qui devoit arriver par la loi de la nature; mais ce digne ſeigneur, d'abord qu'il ſe vit

élu ſucceſſeur de l'actuel, ſe laiſſa ſi bien gagner par le zèle de rendre des oracles, qu'il ne faiſoit autre choſe que s'enivrer, & dormir : cela faiſoit craindre pour ſa vie, & on prévoyoit l'apoplexie qui l'auroit enlevé avant la mort du regnant. Or le frère héritier de l'élu avec lequel nous dinions avoit l'eſprit en alarme par la crainte de cet accident qui lui auroit fait perdre le droit à la ſucceſſion. Le roi en auroit nommé un autre.

Nous étions déjà ſortis de table, on nous avoit frottés, & on n'avoit pas encore diſtribué les grands parfums, lorsqu'un meſſager bleu (c'étoit la couleur des triſtes annonces) vint porter à notre aimable convive la funeſte nouvelle de la mort de ſon frère l'autocéphale élu. Ce fut un coup de foudre pour lui également que pour ſon inſéparable. Nous accourûmes d'abord tous à lui pour tâcher de le conſoler avec toutes les raiſons ordinaires, & tous les lieux communs dont on fait uſage en occaſion pareille dans tous les mondes poſſibles. Le couple affligé prit congé de toute la compagnie avec le chant le plus lugubre, mais tous les aſſiſtans ſe mirent en devoir de l'accompagner chez lui, & de ne pas le quitter, car dans ce monde là il n'eſt pas permis d'abandonner les malheu-

reux à eux mêmes ſous prétexte d'un coeur tendre qui ne laiſſe pas la force néceſſaire à ſoutenir la peine que la ſouffrance d'un ami cauſe. Le grand jardinier nous dit que la bienſeance ne nous permettoit pas de demeurer. Nous ſuivimes donc toute la compagnie, & dans moins d'un quart d'heure nous fûmes dans la maiſon du trépaſſé, où nous trouvâmes la déſolation, & le déſeſpoir peint ſur toutes les phyſionomies. Six phyſiciens deux verds, deux paſſevelours, & deux jonquilles, dont chacun étoit premier médecin du roi, & préſident du collège de la nature, entouroient, & examinoient le corps qui n'étoit pas encore tout à fait mort : ils expliquoient à la compagnie en termes ſcientifiques que perſonne ne comprenoit les ſymptomes de la mort qu'ils remarquoient ſur le corps mourant, & qui ne laiſſoient pas eſpérer le paracme : tous ſes parens, & ſes amis ſe ſuçoient à l'envi, & verſoient hors de leur bouche ſur l'expirant le lait, & ſon inſéparable fondant en larmes le frottoit partout avec la plus grande légéreté. Les phyſiciens tous d'un même avis avoient déjà décidé qu'en moins d'une heure l'autocéphale élu ſeroit cadavre; & ils raiſonnoient juſte.

Je demandai alors à mon ami s'il m'étoit permis de m'en mêler, & il me dit qu'oui, & m'encouragea à tout faire si j'avois lieu d'espérer réussir. Déterminé à faire ce que je pensois, je dis à ma femme de rester là, & de dire, si on l'interrogeoit, que j'allois revenir d'abord. J'entrai vite dans ma voiture, j'arrivai dans moins d'un quart d'heure chez moi, je mis dans un linceuil des fleurs sèches dont le gouverneur m'avoit fait un précieux prèsent, & mon étui de chirurgie. Je mis à la garde de mes enfans les plus fidelles de mes nourriciers, & je leur ordonnai de les allaiter dans le cas que je tardâsse à retourner plus de huit heures. Cela fait je réparus en la prèsence de l'assemblée qui étoit encore à l'entour du corps du misèrable mourant. La compagnie plongée dans la tristesse n'avoit guères fait attention ni à ma disparition, ni à ma seconde apparition.

Après avoir rendu compte à ma femme des ordres que j'avois donnés à l'égard de nos enfans, je me tins là en silence attentif, comme tous les autres, à tout ce que les doctes physiciens disoient. Le physicien passevelours enfin, après avoir tâté le corps en cinq endroits, appella ses collégues: ils tâ-

tèrent, ils obſervèrent, & triſtement ils demandèrent à écrire. Cela vouloit tout dire, & l'inſéparable du trépaſſé laiſſa pour lors un libre cours à ſes larmes. L'écriture ſignée par tous les ſix étoit un certificat de la mort du mégamicre, & deux théologiens prèſens le déclarèrent ſaint martir à ſix alfaquins qui étoient là, & qui ſe tenoient modeſtement en ſilence dans un coin de la ſale. Cette apothéoſe étoit décidée, parceque le défunt étoit mort à cauſe d'une ivreſſe pieuſe. Sans le zèle qui l'animoit à donner des oracles il ſeroit mort à la fin de ſa vie naturelle.

Les phyſiciens, n'ayant plus rien à faire, alloient prendre congé, lorsque je m'avançai modeſtement, en demandant s'il m'étoit permis d'examiner ce cadavre. L'inſéparable du prétendu défunt tout étonné demanda aux phyſiciens, ſi on pouvoit me le permettre, & ils répondirent qu'ils ne trouvoient aucune raiſon porr refuſer cette ſatisfaction à qui que ce ſoit. Je m'en approchai donc, & je me mis à le frotter partout où je croyois pouvoir parvenir à ſentir une pulſation. Après un quart d'heure de peine que je m'étois donné en vain je me ſentois repenti de ma démarche qui alloit me donner un ridicule ineffaçable; mais dans ce même mo-

ment je ſentis, ſans pouvoir en douter, une légère pulſation au pli du coude. Sans donner aucun indice de ma découverte à perſonne, je me tournai vers la famille, & je dis que, ſi l'on vouloit me laiſſer ſeul près du corps autant que je pouvois en avoir beſoin, j'eſpèrois le réduire en état de regagner une parfaite ſanté, car il ſe pourroit qu'il ne fut pas tout-à-fait mort. Les phyſiciens me regardèrent avec un air de mépris; mais la famille crut entendre la voix d'un Dieu. Son frère, qui avoit diné avec nous, demanda aux théologiens ſi ce que je propoſois étoit accordable: ils répondirent que la choſe étoit ſi ſimple, & d'une ſi grande conſéquence qu'il y auroit du crime à la refuſer. Il demanda aux phyſiciens ce qu'il pouvoit eſpérer. Celui qui prétendoit que la couleur fut une qualité répondit: *les ames foibles ſe conſolent ſouvent en eſpèrant l'impoſſible.* Après cette ſentence il s'en alla ſuivi de ſes collégues. Tout le monde alors chanta en choeur un bel hymne, & ſe retira. Je demandai de l'eau ardente, de l'eau ſimple, de la leſſive, du vinaigre, du linge, & des aſſiettes, & je m'enfermai avec ma femme en diſant que perſonne ne dut venir, à moins que je ne ſonnâſſe.

Eliſabeth me regardoit avec le plus grand étonnement, craignant avec raiſon que je ne me fuſſe trop engagé; mais je n'avois pas de tems à perdre. Les mégamicres ne connoiſſoient ni la Phlébotomie, ni ſon efficacité dans pluſieurs maladies : ils n'y avoient même jamais penſé; car le ſang, diſoient-ils, pouvoit être le ſiège de l'ame : l'action de bleſſer un corps mort leur paroiſſoit ſacrilège : l'hommage qu'on lui devoit étoit le bucher. Je tirai hors du drap mon étui de chirurgie, & je préparai une écuelle, du linge, & un cordon, & je mis le feu aux plus fortes herbes, approchant de la fumée la nuque du prétendu cadavre, & lui faiſant en même tems frotter les tempes. A la chaleur du parfum je ſentis une pulſation indubitable au cou. Je tournai alors ſon corps ſur le côté; j'y mis deſſous une grande ſerviette, & je fis tenir l'écuelle à ma femme prête à recueillir le ſang à ſa ſortie. Je me fatiguai en vain pour faire paroître, à force de frotter, la jugulaire que je voulois piquer. Déterminé alors à tout riſquer ſur un corps qu'on m'avoit abandonné pour mort je ſentis de nouveau la pulſation; & je marquai l'endroit avec un crayon verd : je mis entre mes doigts la lancette, & je la pouſſai là perpendiculairement

de l'épaiſſeur d'une ligne : une petite quantité de ſang ſortit, & s'arrêta une minute après : la veine n'en contenoit pas peut-être d'avantage. Fort ſatisfait je lavai la bleſſure. Sa peau ſe réunit ſi bien qu'on n'en voyoit pas la marque. Eliſabeth jetta le ſang, & lava l'écuelle.

Je mis alors les pieds du malade dans la leſſive que j'avois bien chauffée, & ce remède rubéfiant que je n'employai qu'une demi heure, me fit ſentir une légère pulſation derrière ſon oreille gauche : la léthargie ne ceſſant pas, hardi dans mon ignorance, je le ſaignai ſans aucune ligature préciſément là où je ſentois avec mon doigt du milieu la pulſation. La quantité du ſang de cette ſeconde ſaignée fut égale à la première, mais je fus ſaiſi d'effroi lorsque, pendant un bon quart d'heure, le mégamicre ne me donna aucun ſigne de vie ; je crus l'avoir tué : mais après avoir renouvellé frottemens, & parfums, & l'avoir laiſſé dans un parfait repos une couple d'heures je ſentis de nouveau les mêmes pulſations, & je vis ternie une plaque d'acier miroir que je tins deux minutes devant ſa bouche. Mon eſpoir pour lors augmenta en vigueur. La raiſon me dit que je n'avois autre choſe à faire qu'à me tenir

près du corps, le frotter, & pourſuivre à embaumer l'air de parfums.

Au bout de deux heures je ſentis de nouveau une défaillance de pulſations. Je redoublai les frottemens; & je ſentis la pulſation au pli du coude là même où je l'avois ſentie la première fois. Je ne ſavois rien. Je n'étois pas en état de juger ſi la ſaignée de l'autre jugulaire pouvoit être utile, ou fatale. Dans ces doutes je crûs devoir le ſaigner là où je ſentois la pulſation, & ce fut au pli du coude que je lui piquai la veine; mais je n'attendis pas pour terme de ma ſaignée que le vaiſſeau ne me fournit plus de ſang. Lorsque je vis que j'en avois tiré autant que dans les deux premières je mis mon doigt ſur l'ouverture; mais il falloit une compreſſe pour l'arrêter ſolidement, car lorsque je levois mon doigt il reſſortoit. Ma femme coupa un bout de ſes longs cheveux, & fit une compreſſe en les enveloppant dans un coin d'un mouchoir avec lequel elle ceignit le bras au même endroit. Dans cet état nous primes le parti de nous tenir conſtamment auprès du malade, ſans diſcontinuer nos frottemens, déterminés à ne le quitter que lorsque nous le jugerions abſolument mort, & à n'appeller du monde pour

le montrer en vie; que lorsque nous pourrions lui lever la compresse.

Une heure après un repos très tranquille, nous eûmes la consolation de voir le patient recouvrer peu à peu sa respiration. Nous lui sentimes la poitrine chaude : il ne lui manquoit que la faculté des sens que la léthargie tenoit inactifs. Ma femme me dit que pendant qu'elle le frottoit, il lui parut que ses lèvres effleuraſſent le bout de son sein, & elle étoit grosse, & par conséquent son lait excité ne pouvoit qu'être malfaisant. Elle avoit dans une boëte du rob d'Anazés, & je crus qu'en petite quantité il ne pouvoit que lui faire du bien, car la qualité étoit excellente. J'en délayai vite une demi once dans l'eau tiède, & je la lui fis sucer à travers d'un linge. Ce fut après ce petit aliment que nous le vîmes positivement endormi. Trois minutes après cette crise il lui survint une petite sueur, & d'abord que la sueur cessa il s'ensuivit une transpiration naturelle qui se déclara par le degrè de chaleur sèche que je sentis sur tout son corps. Je le laissai dans cet état deux bonnes heures sans le toucher. Les pulsations étoient toutes recouvrées. Je levai alors de son bras la compresie, & je ne vis presque pas la cicatrice. Il ouvrit les

yeux ; ma femme lui donna un baiſer qu'il lui rendit : elle lui chanta : il ſe rendormit. Je jugeai alors mon malade hors de danger, & que ſon réveil total ne devoit pas être bien éloigné.

Je crûs devoir lui donner les parfums un peu plus forts, & les frottemens aux tempes auſſi : ce remède fut le déciſif. Il ouvrit ſes yeux, & après nous avoir bien regardés, il nous dit qu'il avoit entendu parler de nous, & en nous demandant ce que nous faiſions là, il rebaiſſa ſes paupières. Eliſabeth d'une voix fort douce lui dit qu'il avoit été fort malade, & que nous étions près de lui depuis treize heures pour lui faire recouvrer la ſanté. Où eſt donc ma moitié ? répondit-il d'un ton languiſſant. Nous crûmes pour lors qu'il étoit tems d'appeller du monde. Je remis dans le linceuil tous mes outils, & Eliſabeth s'aſſit ſur le lit en lui faiſant des careſſes, pendant que j'étois debout en les regardant. Les premiers qui parurent à la vue de ce tableau furent le couple héritier, & l'inſéparable du malade.

Ne vous attendez pas, milords, à la deſcription de la ſurpriſe, de la joie, des tranſports de ces trois excellentes créatures : ils reſtèrent immobiles tenant leurs yeux fi-

xés ſur l'objet de leur naturelle tendreſſe ; mais lorsqu'ils l'entendirent leur demander pourquoi ils l'avoient quitté, ils ſe jettèrent tous ſur lui en l'accablant de careſſes, car la joie ſubite leur avoit oté la faculté de parler. Un fort mouvement de leur ame les força à ſe détacher de lui, & à ſauter à notre cou pour nous donner les plus reconnoiſſans baiſers ; & tout d'un coup empreſſés à ſortir de nos bras qui les tenoient ſerrés contre nos poitrines ils ſe jettèrent ſur le tapis étendus ſur leur ventre : nous les relevâmes d'abord en leur empêchant cette action ſacrilège : c'étoit la marque d'adoration qu'ils donnoient au grand *aeiaa*, maitre du Soleil, lorsqu'une fois par an l'autocéphale prononçoit dans le temple ſon nom ineffable. Je leur dis que nous étions des chètifs mortels, & qu'ils ne devoient la vie de l'autocéphale élu qu'à une grace ſpéciale de Dieu créateur de l'univers. L'inſéparable du reſſuſcité tira à ſoi trois anneaux qui firent retentir le grand carillon qui dut ſe faire entendre de toute la maiſon.

Dans un inſtant la ſale fut remplie de tout ce qu'il y avoit dans le palais de maitres, de domeſtiques, & d'amis. L'heure du jour étoit la cinquième. La joie inexprimable cauſa une confuſion à laquelle nous

ne pouvions pas tenir. Tous les domestiques coururent de leur propre mouvement porter par toute la grande ville cette incroyable nouvelle; & les deux principaux couples de la famille allèrent en personne en faire part, l'un au roi, l'autre à l'autocéphale. Il s'agissoit d'un prétendu prodige que ces éminens personnages n'auroient pas cru, si la nouvelle leur en fût parvenue par un autre canal. N'ayant plus rien à faire là, voici les paroles que je leur dis avant que de m'en aller.

"L'autocéphale élu que les physiciens "abandonnèrent hier comme mort est actu- "ellement sûr de regagner, moyennant un "bon régime, sa parfaite santé en peu de "jours. Voici la récompense que nous avons "droit de vous demander. Vous ne recon- "noitrez cette grace que comme procédante "du Dieu que nous adorons, & qui nous a "créés tous. Aimez en nous les instrumens "de sa bienfaisance. Et toi, l'autocéphale "élu, écoute moi. Dans toute ta convales- "cence tu observeras le régime qui te sera "prescrit par les physiciens; dans une pen- "tamaine ton analepsie sera décidée; mais "fais attention à ce que je te dis. Le même "Dieu, qui t'a rendu la vie, t'ordonne par

"ma voix ſous peine de mort de ne plus dor-
"mir de toute ta vie, excepté le cas que le
"grand Génie d'Héliopalu t'ordonne le con-
"traire.„

Après ces paroles je l'embraſſai, & ma femme en fit de même. Nous fimes la révérence à toute l'aſſemblée qui nous accompagna jusqu'au char en chantant en choeur l'action de grace qu'on chantoit au temple tous les ſeconds jours de l'an.

Seuls chez nous, nous raiſonnâmes beaucoup ſur la grace que nous avions obtenue de la providence éternelle, & nous en remerciâmes Dieu avec le coeur rempli de reconnoiſſance. Nous ne doutâmes plus de notre future éxiſtence aiſée dans ce monde; & je vis comment je devois régler ma réponſe à l'oracle d'Héliopalu.

Après avoir bien diné nous paſſâmes les heures du repos bien contens de n'avoir pas eu des viſites. A la premiere heure du jour ſuivant nous vimes notre cher ami le grand jardinier. Il venoit nous faire compliment, & nous communiquer ce qui étoit arrivé après notre départ. Voici ſa petite relation.

"A peine futes-vous partis que les phy-
"ſiciens, les théologiens, & les alfaquins ar-
"rivèrent tous à la fois. J'arrivai dans le

"même moment. Les physiciens étonnés "s'approchèrent du malade, & après l'avoir "bien regardé pour s'assurer que c'étoit lui "même, ils lui firent compliment, & lui bai- "sèrent la poitrine. On leur fit la lecture de "votre discours, & en conséquence de ce que "vous dites ils ordonnèrent un sage régime "moyennant lequel monseigneur doit être en "état de sortir dans la résurrection prochaine. "Retirés dans un coin de la sale, ils raison- "nèrent entr' eux un petit moment, puis "ils dirent tout haut : *les géants ont opéré un* "*prodige.* Les alfaquins alors, dont un étoit "protonotaire, voulurent faire procès verbal "pour légitimer le miracle, & en porter l'ac- "te à l'autocéphale, mais les théologiens s'y "opposèrent en disant que les physiciens "pouvoient s'être trompés, & pouvoient "aussi, par des raisons à eux inconnues, a- "voir donné pour mort un mégamicre qui "ne l'étoit pas. A cette dernière raison le "président passevelours se leva, & parlant fort "démontra qu'ils ne pouvoient pas s'être trom- "pés, puisqu'ils avoient laissé l'autocéphale "lui dans une parfaite asphyxie sans aucun "mouvement ni dans les solides, ni dans les "fluides. A la fin de son discours il cita les "théologiens devant le roi pour obtenir sa-

"tisfaction de l'affront dépendant du ſoupçon "injurieux de fraude, dont un collège royal "ne pouvoit pas être cru capable, & qu'on "ne pouvoit ſuppoſer ſans attaquer leur hon- "neur, & leur religion.

"Toute l'aſſemblée ſcandaliſée de la "hardieſſe inſolente des théologiens faiſoit "raiſon aux phyſiciens, & le protonotaire "étoit dans le moment de ſtipuler ſon acte, "lorsque le plus vieux théologien s'y oppoſa "une ſeconde fois, en diſant qu'il falloit au- "paravant examiner ſi le prodige étoit, ou "n'étoit pas l'ouvrage du puiſſant principe "*uoiea*. Ce nom eſt celui qu'on donne au "dieu des eſpaces ténébreux, dont une ſec- "te qui fut anathématiſée ſoutenoit jadis l'éxiſ- "tence; ſecte dont tout le monde croyoit "qu'il n'en reſtoit plus aucune trace. Ce "mechant dieu devoit être par ſa nature l'en- "nemi déclaré d'*aeiou* qui eſt notre créa- "teur. Ce vieux hérétique ajouta que, pour "vérifier cela, il vous faudra comparoitre à "l'aſſemblée des théologiens pour vous ſou- "mettre au plus rigoureux examen. Les "phyſiciens, en ſe moquant un peu des thé- "ologiens, & du dieu ténébreux, dirent "qu'ils ne ſe mêloient pas de cela, car leur "collège ſe vantoit d'ignorer parfaitement

"tout ce qui va au delà de la ſphère du pal-
"pable. Ils aſſurèrent la compagnie, que leur
"faculté ſeroit prête à vous rendre toute la
"juſtice que vous méritez; & en diſant cela
"ils partirent.

"Le protonotaire dreſſa alors un acte
"ſur l'oppoſition des théologiens, le fit ſig-
"ner par des témoins, & partit. Les théo-
"logiens reſtèrent la une bonne heure à ſouf-
"frir les invectives de toute la famille du ma-
"lade qui ſe trouvoit inſultée. Le malade
"même dit d'une voix languiſſante qu'il ne
"pourroit reconnoître la vie que du grand
"Hélion, & qu'il auroit plutôt voulu mou-
"rir que de devoir la reconnoître du dieu
"des ténèbres, dont il ne croyoit pas l'exiſ-
"tence. A peine avoit-il dit cela qu'il parla
"à ſon inſéparable qui envoya d'abord de-
"mander l'oracle ſur ce fait à l'autocéphale.
"Nous eſpérons avoir cet oracle avant la fin
"de ce jour. Les théologiens étoient pour
"partir, lorſqu'un mégamicre à baguette,
"tout jaune, avec les joues bleues, & tout
"hors d'haleine parut, & leur conſigna un
"papier qui les citoit au tribunal du roi à re-
"quiſition du collège royal de phyſique.

"Après ce débat je fus à la cour, &
"c'eſt là que je ſus comment le roi, & com-

"ment tous les gens d'importance penſent ſur "le grand prodige que vous avez opéré. On "vous élève au ſoleil, & toute la cour s'at- "tend à des merveilles de votre part, apres "que vous aurez répondu au dernier oracle "d'Héliopalu. „

Le grand jardinier termina ainſi ſon récit, lorsque nous vimes un bel amaranthe à joues vertes qui, après s'être fait annoncer, nous pria de prendre le jour que nous voulions pour paroitre devant le collège de phyſique : nous primes le jour de la pentamaine ſuivante, ſignâmes, & il partit. Dix minutes après on nous annonça un violet qui, en nous donnant un papier qui nous laiſſoit le choix du jour, nous citoit à la faculté de théologie : nous primes le jour l'ouſſière de la pentamaine après. Nous dûmes recevoir une quantité de viſites nobles que nous ne pouvions pas refuſer, puisque les rouges jouiſſent du privilège de pouvoir aller partout ſans ſe faire annoncer, excepté chez le roi, & chez l'autocéphale, & à toute heure hormis que dans le tems que l'uſage avoit deſtiné au repos.

Ces deux aſſignations, bien loin de me faire de la peine, me fourniſſoient ample matière à la réponſe que je devois faire au grand

Génie. Je n'avois aucun beſoin de me préparer pour paroitre devant ces collèges, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de répondre aux interrogations qu'on me feroit, & je ſavois que les phyſiciens avoient beſoin de ſauver leur honneur, & que par conſéquent ils devoient être les premiers à caractériſer mon fait de miracle.

Je ne déſeſpérois pas non plus de dompter les ſuppoſitions ſuperſtitieuſes des théologiens qui, s'étant fait une mauvaiſe affaire vis-à-vis des phyſiciens par imprudence, il ne leur reſtoit autre parti à prendre que celui de ſe ménager une ſage retraite ſous l'ombre des précautions que la religion doit prendre en des pareils cas, avant que de ſe laiſſer aller à des déciſions : d'où il réſultoit, qu'ils avoient beſoin de ſe captiver notre ſuffrage pour ne pas devenir l'objet de l'éxécration de toute la cour, & pour éviter la rigueur de la réparation à faire aux phyſiciens, à laquelle ils ſe prévoyoient déjà condamnés.

A la première heure du jour fixé, le grand écuyer du roi nous envoya dire que dans la grande cour du château il y avoit un char à douze chevaux pret à notre ſervice. La décence ne me permettoit pas d'aller en la préſence d'un collège ſans ma femme :

nous y allâmes donc ensemble, & on nous fit entrer sur le champ.

A notre apparition, & à nos respectueuses révérences tous les membres du collège se levèrent, & on nous fit asseoir sur des fauteuils qu'on avoit fait faire exprès pour nous. Un greffier se mit alors en posture d'écrire dans le moment même que le secretaire du collège resté debout, tous les membres étant assis, commença par nous faire cette interrogation. *Respectables génnts, le collège de physique vous prie de déclarer si vous avez guéri l'autocéphale élu, ou si vous l'avez ressuscité.* Je répondis d'abord : *S'il n'étoit pas mort nous l'avons guéri; s'il étoit mort nous l'avons ressuscité.* Le secretaire répartit alors : *Atqui il etoit mort ; ergò les géants ont répondu qu'ils l'ont ressuscité.* Ecrivez greffier, *Les géants interrogés s'ils ont guéri, ou ressuscité l'autocéphale, ont répondu qu'ils l'ont ressuscité. Cela ne peut pas être autrement.* Ayez la bonté, messieurs, de vous retirer dans la chambre voisine.

Nous nous retirâmes promptement, & une heure après on nous apporta un grand papier, on nous fit des parfums, & nous partîmes. Arrivés chez nous, nous trouvâmes que le papier n'étoit autre chose qu'un

ample certificat du miracle que nous avions fait. Voici ſon contenu. Sa forme étoit en Boustrophédon.

"Nous, le collège royal des profeſſeurs "de phyſique, connoiſſeurs par nos études, "& par nos expériences des puiſſances de la "nature, & des qualités néceſſaires à déter- "miner les éxiſtences vivantes, ou mortes, "nous certifions le roi notre maitre, le grand "interprète de Dieu, cette capitale du Qua- "tre-vingt-dix, tout le royaume, & tous "ceux qui liront ce certificat que les nobles "géants Edouard, & Eliſabeth Alfrède opé- "rèrent, nous ne ſavons pas par quel moyen, "le prodige de rendre en treize heures vivant, "& maitre de ſes ſens le noble mégamicre "*ai-eu-iu-io* autocéphale élu, dans lequel ſix "membres de notre collège tous préſidens titrés "avoient parfaitement reconnu l'Aſphyxie."

Le collège fit faire mille copies authentiques de cette déclaration, en fit diſpenſer cinq cent dans la ville, & envoya les cinq cent autres à toutes les villes du royaume. Le même collège reçut le lendemain du ſacré collège royal de théologie un déſaveu en forme de l'oppoſition des deux théologiens téméraires qui avoient oſé mettre en doute la probité, &, qui plus eſt, la ſcience des ſix

phyſiciens qui avoient abandonné, & certifié pour mort l'autocéphale élu. Ils aſſuroient le collège qu'ils les avoient biffé du tableau de la faculté en qualité d'hérétiques, &, qui plus eſt, d'ignorans.

Ce fut une très-ſuffiſante ſatisfaction pour les phyſiciens qui par conſéquent n'inſiſtèrent plus, & retirèrent l'aſſignation qui obligeoit les coupables à comparoitre par devant le roi, ſauf mes prétentions auxquelles par leur acte ils n'entendoient pas de préjudicier. Lorsqu'on nous préſenta copie de cet acte nous fimes venir chez nous un notaire, & le ſtipulâmes avec un déſiſtement de pourſuite de notre part, & voici la clauſe que nous y ajoutâmes.

"Si la vie rendue à l'autocéphale élu "fût un miracle, on ne doit le reconnoitre "que de Dieu, & nous, les géants chré- "tiens Edouard, & Eliſabeth Alfrède, ne de- "vons être conſidérés que comme les ſimples "inſtrumens dont ſa haute, & divine puiſ- "ſance s'eſt ſervie pour l'opérer. Dans ce "cas le doute des théologiens a offenſé Dieu, "& non les géants : c'eſt donc devant Dieu "qu'ils doivent penſer à expier leur crime. "Si cependant les théologiens n'eurent inten- "tion que d'offenſer les géants, tant mieux

"pour eux ; car dans ce cas notre religion "nous oblige non seulement à leur pardon- "ner l'injure qu'ils nous ont fait, mais à "prier Dieu qu'il veuille bien leur pardonner, "& leur donner le tems de se repentir, & de "se corriger."

C'est ainsi que cette affaire fut terminée, & notre déclaration nous fit un honneur immortel : elle fut affichée dans la grande cour du palais royal, dans le vestibule du temple métropolitain, & régistrée dans les mémoires de l'académie de physique. On conçut dans toute la ville la plus grande vénération pour notre religion, dont le précepte de pardonner aux ennemis paroissoit à tous les penseurs sublime, & divin.

L'autocéphale élu avoit déjà reçu l'oracle qui devoit lui faire savoir si c'étoit à Dieu, ou à son ennemi qu'il devoit sa resurrection. Voici ses parbles. *Si une puissance ténébreuse existe elle ne peut être qu'ennemie de la gloire de Dieu, & il n'est pas possible que l'autocéphale élu lui doive la vie, à moins qu'il n'ait eu plus de confiance en elle que dans celle du grand Hélion.* La précision de cet oracle acheva l'oeuvre. Nous devinmes comme deux divinités, la disposition du collège de théologie devoit nous être très favorable.

Le jour fixé de notre apparition devant le collège de théologie, nous fûmes avertis que l'assemblée se tenoit à la cathédrale à cause que l'autocéphale regnant devoit y présider. Nous fûmes introduits dans une simple sacristie, où il arriva un quart d'heure après. Il s'assit sur un trône ayant sur sa tête l'Albogalerus, & on nous donna des fauteuils dans une place distinguée. Un orateur se leva, & nous parla ainsi.

"Nous savons, admirables, & respecta-
"bles geants, que dans le terme de treize lieu-
"res vous avez retiré des bras de la mort le
"noble Ai-eu-iu-io successeur élu à la haute
"dignité d'autocéphale de ce royaume; & nous
"sommes sûrs que ce fait surprenant ne peut
"s'être vérifié que par la volonté de Dieu notre
"créateur, comme vous l'avez dit hautement.
"Pour être certains que ce soit un vrai mira-
"cle il nous suffit de savoir par le serment des
"savans, & très honorés physiciens, que le
"corps ne fut abandonné par eux que lors-
"qu'ils le trouvèrent froid, roide, & prêt à
"devenir inflexible, & totalement destitué de
"mouvement avec cessation entière de toute
"fonction vitale, de respiration, & de circu-
"lation. Les mêmes docteurs n'osent pas dé-
"cider si l'ame du mégamicre fut séparée du

"corps, ou non, car leur ſcience, diſent-ils,
"ne leur permet de rien ſavoir là deſſus : &
"ils raiſonnent très bien, puisque s'ils ne com-
"prennent pas comment l'ame toute ſpiritu-
"elle peut ſe joindre à la matière, ils doivent
"comprendre encore moins comment elle peut
"s'en ſéparer. Mais nous, dont l'entende-
"ment, Dieu merci, voit la nature de l'ame,
"ſavons qu'elle ne peut habiter que dans le
"corps d'un mégamicre vivant. Nous ſavons
"donc de ſcience certaine que, ſi Dieu a per-
"mis que vous redonnaſſiez le mouvement, il
"doit auſſi vous avoir accordé le rappel de
"ſon ame dans ſon corps, laquelle ame appa-
"remment n'étoit pas encore arrivée à s'unir à
"Dieu, car ſi elle y fût arrivée, le corps dans
"le même inſtant ſe ſeroit indubitablement
"corrompu, & pour lors vous n'auriez pu plus
"le vivifier que par un miracle beaucoup plus
"fort. Vous avez donc prouvé, ô grandes
"éxiſtences, la divinité de votre miſſion, com-
"me le grand monarque hiérarque l'a ordon-
"né, & ce prodige vous rend, & doit vous
"rendre chers, & reſpectables à tout ce mon-
"de qui peut, à bonnes enſeignes, & à juſte
"titre, eſpèrer de vous des nouveaux bien-
"faits. Il ne vous reſte actuellement qu'à
"donner une preuve certaine de l'éxiſtence

"d'un monde dont la plaine générale doit ê-
"tre, ſelon vous, la ſurface extérieure de ce-
"lui-ci qui pour cela devroit être un globe
"ſphérique. Vous nous direz auſſi comment
"vous pouvez poſſéder le droit de vous nour-
"rir de tout ce que la terre produit, pendant
"qu'il eſt clair que toute la terre ne vous ap-
"partient pas, & après cela, ſi vous le trou-
"vez bon, c'eſt-à-dire, ſi vous vous le croyez
"permis, vous nous ferez le plaiſir de révé-
"ler les myſtères de votre religion, & la qua-
"lité du culte avec lequel vous rendez hom-
"mage à la divinité que vous adorez ; mais bien
"entendu que vous ne devez pas vous gêner là
"deſſus, comme le divin oracle vous l'a dit en
"termes non équivoques, car toute religion
"peut avoir des myſtères faits pour être te-
"nus ſecrets à tous les non-initiés. Après en-
"fin que vous aurez conféré avec nous, & que
"vous nous aurez démontré, ou que, pour al-
"ler par le plus court, vous nous aurez per-
"ſuadé que les fruits ſacrés, ou défendus, car
"c'eſt égal, ſont votre véritable aliment, le
"gouvernement ſpirituel vous les livrera, & il
"faut eſpérer que le temporel aura pour vous
"la même condeſcendance, & en tout cas, ce
"ſera votre affaire. Faites attention à une
"circonſtance eſſentielle ; & c'eſt que vous de-

"vez vous engager que, lorsque vous arra-
"cherez les fruits des arbres, les ſerpens ne
"ſiffleront pas, & que cela eſt fort difficile,
"car il n'eſt pas vraiſemblable que les ſerpens
"entendent & approuvent les raiſons que vous
"nous aurez alleguées, & qu'ils voient de ſang
"froid quelqu'un qui vient s'emparer d'un
"fruit qu'ils ont toujours cru leur appartenir.

Il ceſſa de parler. Je me levai d'abord, & vous ſaurez demain ce que je lui répondis.

Fin de la ſixième journée.

SEPTIEME JOURNEE.

M. Bridgend.

J'admire, mon cher maitre Edouard, votre probité, votre prudence, & votre adresse. Vous saviez n'avoir pas fait un miracle, & vous, en brave gentilhomme, n'avez jamais dit l'avoir fait.

M. Burghlei.

Mais il le leur a laissé croire : il ne les a pas désabusés. Je ne sais pas si en bonne morale. . .

M. Howard.

Je m'y attendois. Le plus honnête homme de tous les trois royaumes en eut fait autant ; moi, & toute cette compagnie, & vous même aussi n'étant pas un imbécille.

M. Burghlei.

J'en conviens, mais je ne m'en vanterois pas.

M. Howard.

Vous pourriez auſſi vous en vanter ; mais je crois que vous n'auriez eu ni le talent, ni l'adreſſe de ce brave anglois qui nous récite avec tant de candeur ſes aventures. Quelle réponſe aux premières interrogations en la préſence du roi ! Elle lui a gagné ſa bienveillance. Mais la réponſe laconique au collège des phyſiciens avec cette conditionelle n'eſt elle pas un chef-d'oeuvre !

M. Rutgland.

Ce qui m'a fait rire eſt le ſyllogiſme du phyſicien. Vous voyez que les habiles ſophiſtes ſe trouvent partout. Tout, tout ce que j'entens dans cette charmante hiſtoire m'enchante. Monde charmant, où la toilette eſt ſitöt faite ! où on n'a pas l'embarras de changer d'habits, & de chemiſe, & on n'en eſt que plus propre ! Il a oſé tout ſur le corps de l'autocéphale élu, & il eſt certain que ſans ce qu'il a fait il ſeroit mort. On ne peut pas dire qu'il l'ait reſſuſcité poſitivement ; mais on peut dire qu'il lui a donné la vie ſans dire le moindre menſonge.

M. Burghlei.

Oui, miladi ; mais moyennant une petite reſtriction mentale, car à la rigueur on ne donne pas la vie à quelqu'un qui l'a encore.

Duc de Brecnok.

Tes ſubtilités me font rire. N'eſt-ce pas là la phraſe dont nous nous ſervons, lorsque nous avons vaincu un ennemi à la guerre ?

M. Burghlei.

C'eſt vrai ; mais conviens du moins que monſieur Edouard avoit beau jeu, car il ne riſquoit rien.

Duc de Brecnock.

Il riſquoit beaucoup, car s'il ne l'eut pas ſauvé, il auroit dû ſe reprocher d'avoir accéléré ſa mort ; & encore on l'auroit baffoué.

M. Chepſtow.

Parlons, mesdames, de la beauté de cette capitale là : elle eſt ſurprenante : la beauté d'une ville eſt un objet eſſentiel digne de l'attention de la plus fine politique des princes ; car le bonheur d'une nation commence par dépendre de la magnificence de l'endroit qu'elle habite : les romains du moins penſoient ainſi. Sa deſcription m'a frappé, & j'ai admiré la grande mémoire capable d'en retenir ſi bien les meſures.

M. Burghlei.

Je ne donne pas là dedans, car il faut voir ſi elles ſont juſtes, & c'eſt ce que je ne crois pas, premièrement parceque ces énu-

mérations de toises, des diminutions, & augmentations de parallèles divergentes, & convergentes ſont fautives, & après parcequ'il eſt bien poſſible d'écrire tout cela, mais jamais de le dire par coeur.

Eliſabeth.

Milord vous êtes dans l'erreur, car les énumérations, & les dimenſions géométriques commenſurables ne ſont jamais fautives, ou elles ne peuvent l'être qu'à cauſe d'erreurs involontaires que vous aurez la bonté de ne pas ſuppoſer, à moins que vous n'en ſoyez convaincu.

M. Bridgend.

Ecoute, mon cher Charles. Sache que j'écrivis hier toutes ces meſures là ſur un morceau de papier dans le moment même qu'il les débitoit; & vous pouvez tous m'avoir obſervé.

M. Burghlei.

Oui, je vous ai vu: & avez-vous conſervé ce papier?

M. Bridgend.

Oui.

M. Burghlei.

Fort bien. Je parie donc mille pièces, que M. Edouard ne répétera pas ces énumérations ſans en manquer pluſieurs, ou au

moins une ; & après j'en parie encore dix mille que ce calcul ſouinis aux preuves ſe trouvera faux.

M. Bridgend.

Si M. Edouard me dit de parier, je parie.

Edouard.

Ne pariez pas, milord.

M. Burghlei.

Vous voyez bien ; permettez-moi de rire.

Edouard.

Oui, milord : mais attendez à rire après que vous aurez entendu pourquoi je prie milord de ne pas parier : c'eſt parceque vous perdriez ; & je ne veux pas en être la cauſe.

M. Bridgend.

Non, non, il faut le punir ; & encore je vous répons qu'il ne ſe corrigera pas. Mon cher Edouard n'en ayons pas pitié, & ſoyez de moitié avec moi,

M. Burghlei.

Pour moi je ne m'en dedis pas, car M. Edouard a de l'eſprit, & je prens le beau compliment pour une belle défaite.

Edouard.

Vous voulez me piquer, milord. Mais écoutez ce que je vous propoſe. Je m'en

vais d'abord répéter les meſures, & je veux qu'elles ſoient éxaminées par tel géomètre que vous voudrez. Si je manque de mémoire, ou ſi on les trouve fautives je veux perdre la plus groſſe de mes eſcarboucles noires. Si je ne manque pas de mémoire ni mes meſures de juſteſſe, vous aurez la bonté de partir, & de ne plus écouter un récit auquel je vois que vous ne pouvez ajouter foi que par des efforts. Vous voyez, milord, que vous ne pouvez que gagner.

M. Howard.

Eh bien, Charles! dépêches toi. Tu penſes?

M. Burghli.

Je me rends. Je ne veux pas riſquer, M. Edouard, de perdre le plaiſir d'entendre votre charmante hiſtoire.

M. Rutglad.

Fort bien, ſir Charles. Vous voilà aimable, & charmant. Laiſſons donc que M. Edouard nous récite ſa réponſe au ſacré collège. Je trouve ſingulier que dans le commencement de cette hiſtoire la petite taille des mégeniéres me donnoit d'eux une idée aſſez déſavantageuſe, & actuellement ils m'en impoſent. Je ne m'attendois pas ce matin à trouver dans Plutarque, qu'un des

plus grands bonheurs des hommes eſt celui qu'ils ignorent le moment de leur mort : il dit que, s'ils le ſavoient, leur vie ſeroit une mort continuelle, & que pluſieurs ſe tueroient de déſeſpoir. Vos mégamieres, M. Edouard, prouvent que ce grand philoſophe, très reſpectable d'ailleurs, ſe trompa. Celle qui fait la plus grande guerre à la philoſophie eſt la prévention. Une ſeule choſe me fait de la peine dans cette hiſtoire, & c'eſt la dure néceſſité dans laquelle ce beau couple ſe trouvoit tous les jours, ayant beſoin de ces petits coquins de nourriciers. Quelle miſère ! Mais je les prévois bien-tôt affranchis de cette cruelle contrainte.

Eliſabeth.

Je vous remercie, miladi ; mais je vous avertis de ne pas vous y attendre de ſitôt.

M. Rutgland.

Tant pis, ma chère amie ; j'imagine ces beaux fruits quelque choſe de délicieux.

Miladi.

A vous dire vrai, couſine, ces fruits là me déplaiſent. Penſez qu'ils ſont la nourriture de ces vilains monſtres.

M. Rutgland.

Ils ne me ſemblent à cauſe de cela que meilleurs. Que n'en avons-nous une douzaine aujourd'hui à notre deſſert!

M. Bridgend.

Vous avez raiſon, & j'en mangerois auſſi très volontiers; mais ma femme n'eſt pas friande; elle ne ſait pas que tout ce que nous mangeons au monde de plus ragoutant, eſt ce qui eſt devoré par les plus vilains inſectes. Mon cher ami, nous vous écoutons tous avec la plus grande attention.

Edouard.

J'ai ſuſpendu mon hiſtoire, milord, là où je devois répondre aux articles que le ſecretaire du conſeil des théologiens me propoſa. C'eſt donc ainſi que je répondis.

"Quelle preuve plus certaine, très ſa-
"cré collège, puis-je vous donner de l'exiſ-
"tence du monde qui m'a produit, ſi ma
"préſence dans ce monde ne vous tient pas
"lieu d'une véritable démonſtration? Vous,
"habitans du vaſte intérieur de ce globe, du-
"quel aucun de vous, ni de vos ancêtres n'eſt
"jamais ſorti, vous auriez eu tort, j'en con-
"viens, d'ajouter foi à quelqu'un de vos
"frères qui vous auroit dit que c'eſt une
"ſphère dont la ſuperficie extérieure eſt ha-

"bitée; mais convenez auſſi que vous avez "eu un tort ſemblable, lorsque vous avez cru "à celui qui le premier vous a dit qu'au de- "là de cette circonférence il n'y a que de la "boue, & des ténèbres. La ſaine raiſon é- "xigeoit que vous euſſiez toujours dit *nous* "*n'en ſavons rien.* Mais voici le moment, très "ſavant collège, que deux créatures auſſi "raiſonnables que vous viennent vous con- "vaincre qu'il y a de la lumière ailleurs que "chez vous. Vous êtes ſûrs que ces créatu- "res ne ſont pas nées ici; elles doivent donc "être nées dans une eſpace où l'on voit, car "elles ont des yeux; & où on ſe nourrit, & "on ſe multiplie, car vous nous voyez dans "le beſoin de nourriture, & devenus chez "vous mêmes pères de famille. Je crois auſ- "ſi que vous nous reconnoiſſez pour des é- "tres pourvus d'une ame raiſonnable com- "me vous, puisque par nos diſcours vous "comprenez que les idées que nous avons du "juſte, & de l'injuſte, du poſſible, & de "l'impoſſible, du paſſé, & de l'avenir, de "l'égalité, & de la différence, de la matiè- "re, & de l'eſprit ſont pareilles aux votres. "Après cela, excuſez ſi je vous dis que c'eſt "à vous à déduire qu'il y a donc un mou- "de ſur la ſurface extérieure de celui-ci, quand

"même nous vous dirions le contraire. Vous "auriez raison de nous traiter d'imposteurs, "si nous vous disions de venir d'un autre glo- "be, car tous ceux dont l'univers fourmille "sont séparés par des vastes espaces d'air qu' "il est impossible de franchir. Notre surfa- "ce convexe n'est éloignée de celle-ci que "d'environ deux cent vingt de vos lieues, & "nous ne pouvons pas nous tromper, car "connoissant le diamètre de notre globe de "notre côté, & ayant appris ici celui du vo- "tre, vous voyez que nous ne pouvons être "séparés que par la longueur de la moitié de "la ligne qui en fait la différence. Notre re- "ligion, saints pères, nous défend le menson- "ge, & nous serions bien mal avisés, en "nous exposant à déplaire à Dieu dans ce "moment où nous avons besoin qu'il vous "inspire d'avoir vis-à-vis de nous des senti- "mens humains, & généreux.

"Pour ce qui regarde le droit que nous "avons de nous nourrir des fruits que la ter- "re produit autant que nous les trouvons con- "venables à notre nature, je vous dirai que "la terre est notre mère, & que c'est une "loi de la nature que celle qui oblige la mè- "re à donner les alimens à ses fils, & qui "permet aux fils de les prendre, si la mère

"les leur refuſe. Dieu nous fit ſavoir par "la plume d'un hagiographe qui a légitimé "la divinité de ſa miſſion par des prodiges, "qu'après avoir créé le monde il s'eſt déter- "miné à créer un être digne de recevoir un "ſi beau préſent. A cette fin il prit de la "terre dont il forma un corps pareil au mien "& avec un divin magiſtère à nous inconnu "il fit devenir ce corps de chair, & d'os; "& il l'appella homme, & voulant le faire "reſſemblant à lui méme, il le doua d'une "ame immortelle. Après avoir fait l'homme, "Dieu vit que pour prolifier il avoit beſoin "de la femme, & il la lui forma faite com- "me mon inſéparable que vous voyez. D'a- "bord qu'il les eut faits il leur donna le pré- "cepte de ſe multiplier; & leur dit : *pour ce "qui regarde votre nourriture, tout ce que la "terre produit eſt à vous : je vous la donne.* Il "y a à peu près trente mille de vos ans que "cela doit étre arrivé; & peut-étre deux ou "trois mille, plus ou moins, car la chrono- "logie chez nous eſt dans un état pitoyable "à cauſe de la pluralité de nos langues, & "des meſures du tems adoptées pas les diffé- "rentes nations.

"Tous les hommes qui éxiſtent chez "nous deſcendent de ce couple que le créa-

"leur anima ; & ils ſont arrivés au nombre "à peu près de deux mille millions ; & ils "ſont reſtés là ſans diminuer, ni augmenter. "A chaqu'inſtant qu'il en meurt un, il en "naît un autre. Perſonne d'entr'eux, mal- "gré leur ſcience, ne s'eſt jamais imaginé "que ce globe pût avoir un intérieur ſi "floriſſant ; & habité par un genre humain "d'une autre eſpèce, dont les vertus, les "moeurs, & la pure morale me comblent d'ad- "miration, & de vénération. J'oſe pour- "tant vous dire que, ſi quelqu'un de vous pût "aller porter dans mon monde à mes con- "citoyens la nouvelle de l'exiſtence de celui- "ci en ſe diſant originaire lui même, "& leur en détaillant les merveilles, on fe- "roit, il eſt vrai, dans le commencement "un peu de façon ; mais à la fin on lui "ajouteroit foi, car chez nous on aime tant "le merveilleux qu'on ne ſe ſoucie pas de "trop raiſonner pour l'exclure. Nous a- "vous donc cru par de très bonnes raiſons, "très ſavant collège ; que nous aurions pu "nous nourrir des fruits qui ne ſervent qu'à "faire ſubſiſter une maudite race votre en- "nemie qui ne connoit pas Dieu, qui ne "vous eſt utile à rien, & qui de tems en "tems vous donne des eſſais de ſa haine en

"étouffant, ou empoiſonnant des innocens.
"Mais cela eſt fini; nous ne toucherons plus
"à ces fruits que ſous les conditions preſcri-
"tes. Nous ſommes ici ſous vos auſpices,
"& il n'arrivera jamais que de volonté déter-
"minée nous vous cauſions de la peine.

"Pour ce qui regarde notre religion, &
"notre liturgie, il eſt vraiſemblable que je
"puiſſe vous dire beaucoup avec le tems, mais
"actuellement tout ce que je peux vous dire
"eſt que nous adorons Dieu avec un culte
"pur, & ſimple, & que ce Dieu que nous
"adorons, aimons, & craignons ne peut être
"que le même immortel, immatériel, &
"toutpuiſſant qui vous a créés. Nous vous
"promettons d'employer nos lumières pour
"vos avantages; nous travaillerons à l'aug-
"mentation de toute la proſpérité temporel-
"le de ce monde dans lequel Dieu nous a
"envoyés par un chemin dont les difficultés
"ſont inſurmontables, & nous reſpecterons
"toujours la religion dominante.

"Je ſuſpendrai d'uſer du droit qu'on
"m'a donné ſur les fruits ſacrés jusqu'à ce
"que je reçoive un oracle d'Héliopalu. La
"condition d'empêcher les inaudits ſer-
"pens de ſiffler eſt dure; mais j'eſpère qu'on
"aura la bonté de la ſupprimer, ou que la

"providence éternelle m'inſpirera le moyen "de cueillir les fruits ſans que le ſifflement "effraie ceux qui l'entendront.

"Je finis par demander au ſaint auto- "céphale qui préſide à cette illuſtre aſſem- "blée, & devant lequel je me proſterne, une "grace qui regarde la gloire de l'altre bien- "faiſant ſource de votre lumière, & en par- "ticulier notre honneur, l'innocence de nos "coeurs, & la pureté de notre conſcience. "Je ſupplie votre ſainteté d'ordonner, ſous "le bon plaiſir du roi, que le collège royal "de phyſique donne, dans le terme d'un an, "ſon avis ſur le plafond de plomb de la caiſ- "ſe d'où l'on nous a tirés, qui, dans le mo- "ment même que l'on nous a expoſé à la vue "de tous les mégamicres prèſens, s'eſt éle- "vée dans une orthogonale parfaite, & eſt "allé indubitablement dans le ſoleil. C'eſt "un fait avéré par des témoins, & que mon- "ſeigneur l'abdala de cette ville là ne devoit "pas négliger de pouſſer à la vérité par des "bons raiſonnemens. Lorsque la diſſertation "ſera publiée, je demande que ce ſavant col- "lège la prenne en conſidération théologale, "& qu'il publie ſes concluſions. Après cela "je demande ſur ces mêmes concluſions l'o- "racle de votre ſainteté, & après, celui

„aussi de l'infaillible interprète de Dieu au-„quel je me soumettrai.„

L'autocéphale mit d'abord ma motion sous la réflexion de ses conseillers, qui la trouvant juste & sainte, dicta sur le champ l'édit : on m'en remit copie, & on envoya à la chancellerie royale la jussion, d'où on l'envoya au collège de physique, parcequ'il ne pouvoit rien faire sans la permission du roi.

Nous retournâmes chez nous, où nous dûmes recevoir tant de visites, qu'à la fin nous commençâmes à penser au moyen de nous en soulager. Non seulement les nobles de la ville vouloient tous pouvoir dire nous avoir parlé, mais une quantité d'étrangers accouroient en foule des villes du royaume les plus reculées. Nous consultâmes notre ami le grand jardinier, qui nous dit que nous ne pouvions nous refuser aux visites des rouges, sans leur faire un affront qu'ils n'auroient jamais oublié, & qui les auroit éloigné tous de ma maison à perpétuité, qui même invités n'y auroient plus mis les pieds ; mais que nous pouvions faire affcher que des occupations sérieuses nous forçoient à fermer notre porte à tout le monde quatre jours par pentamaine, & qu'elle seroit ouverte

le cinquième à tous les nobles qui auroient voulu nous honorer. Pour ce qui regardoit les étrangers, & les colorés, leurs visites ne nous embarrassoient pas, car ils ne pouvoient venir chez nous que présentés ; & après s'être faits annoncer. Il n'y avoit personne qui pût douter de notre noblesse, car malgré notre couleur, la fécondité en étoit la patente. Une année européenne après, j'eus sur ce propos un discours avec le roi, que vous ne trouverez pas mauvais que je vous rende à présent.

Cet aimable monarque fut fort surpris un jour de m'entendre dire que tous les individus chez nous sont habiles à la propagation. Tout le monde, me dit-il, est donc noble chez vous, ou vous n'avez pas une juste idée de noblesse. Cette malheureuse conséquence qui paroissoit au roi infaillible, m'engagea dans un discours de deux heures, dans lequel je dis tout ce que je pouvois dire sur cet article ; mais je perdis mon tems. Il ne put jamais comprendre comment l'auteur d'une véritable noblesse pouvoit être autre que Dieu même ; comment un homme capable d'engendrer pouvoit être ignoble, comment un nul, un sot, un coquin pouvoit être noble, en recevoir les honneurs, & se persua-

der lui même de l'être. Mais, la plus forte de ſes difficultés étoit d'une eſpèce, que pour vouloir réſoudre je m'enfonçai dans un vrai labyrinthe.

Si tous les hommes chez vous, me dit le roi, ſont féconds, il eſt impoſſible que votre monde puiſſe contenir l'immenſe population, effet de la fécondité générale. Je lui alléguai toutes les véritables raiſons qui font chez nous reſter la population toujours dans le même état, mais elles lui parurent fauſſes, monſtrueuſes, abſurdes, improbables. Je biaiſois ſouvent, & j'avois l'air de mentir, ou de me contredire. Quand je lui parlai du célibat, il cria, il rit, il me dit, en me demandant pardon, qu'il le croyoit fabuleux. Je lui dis que pluſieurs d'entre ces célibataires ont des concubines; mais lorsque je dus lui dire que de ces concubines ils ont des bâtards, je l'aurois quaſi perſuadé, ſi je n'euſſe dû lui ajouter que ces bâtards non ſeulement ſont féconds, mais quelquefois vertueux, grands dans les ſciences, & dans les arts, & qu'on trouvoit le moyen de les légitimer, & qu'il y en avoit des nobles. Nobles! dit-il en s'écriant: vous m'avez dit que les loix ne leur ſont pas favorables; & après comment peuvent-ils être traités de bâtards,

& ſe croire tels avec tant de qualités qui doivent les convaincre d'être plus nobles que pluſieurs nobles reconnus ? Votre célibat en tout cas n'eſt pas une raiſon de défaut de population.

Comment pouvois-je réuſſir, milords, pour faire entrer dans la tête d'un roi rempli d'eſprit, mais prévenu à outrance, des raiſons dépendantes d'uſages, que nous mêmes ne concevrions pas, ſi nous n'y fuſſions nés. Je dûs lui mettre en ligne de compte tous ceux qui faiſoient voeu de chaſteté. Il m'en demanda l'explication, & il en fut étonné. Comment, dit-il, pouvez-vous croire faire un voeu agréable à Dieu, lorsque vous lui promettez de déſobéir à ſon premier précepte ? Je lui dis que l'éxécution de ce premier précepte eſt le plus grand des plaiſirs de l'homme, & que l'intention de l'homme qui fait un voeu étant celle de faire un ſacrifice, il eut raiſon de donner à Dieu ce qui lui étoit le plus cher. C'eſt à merveille, dit-il, c'eſt le vrai caractère que le don doit avoir ; mais deux choſes ſont néceſſaires ; une que le don ſoit également cher à celui qui doit le recevoir ; l'autre qu'on le faſſe tout de bon, & qu'on ne le retire pas après qu'il eſt fait, car c'eſt ſe moquer que d'en agir différemment,

& j'eſpère que vous ne croyez pas pouvoir vous moquer de Dieu impunément. Je lui dis que la terre n'étoit pas peuplée, lorsque le créateur commanda à l'homme de prolifier ; & qu'après, l'étant devenue aſſez, il parla en Saint Eſprit, & il dit que ceux qui ſe marioient faiſoient bien, & que ceux qui ne ſe marioient pas faiſoient mieux. Il me répondit que ces paroles vouloient indiquer que la deſtruction de notre genre humain ſeroit agréable à Dieu, car tout le monde voulant faire mieux il n'y auroit plus de prolification ; & il ajouta que la raiſon que la terre étoit aſſez peuplée étoit fauſſe, puiſque je lui avois dit que nous avions une conſidérable partie de notre terre totalement dépeuplée. Il me demanda ſi ceux qui faiſoient ce ſingulier voeu de chaſteté étoient bien éxacts à l'obſerver. Il faut qu'ils le ſoient par force, lui répondis-je, puiſque les loix ne leur permettent pas le mariage. Ce n'eſt donc, dit le roi, que par le ſeul mariage qu'ils peuvent violer leur voeu. — Pardonnez moi, ſire, il eſt également violé par le concubinage. — Oui, oui, j'entens ; mais ils ne peuvent pas avoir des héritiers. Pardonnez moi, ſire, ils peuvent avoir des bâtards qui font valoir leur droit ſur partie de l'héritage, & quelquefois ſur

tout. Comment ? dit-il : la chasteté ne consiste donc qu'à s'abstenir du mariage, & non pas de l'oeuvre d'où dépend la propagation : ils promettent à Dieu de ne pas avoir des enfans légitimes, en se reservant le droit d'avoir des bâtards. Est-ce que Dieu aime mieux les bâtards ? D'où savez-vous cela ? Je vous demande pardon, sire ; le voeu de chasteté est une promesse faite à Dieu de s'abstenir de l'oeuvre de chair de toute façon. Comment, reprit-il, peuvent-ils donc la violer & n'être pas punis ? Ils la violent en secret, lui dis-je. Fort bien, dit-il ; leurs bâtards ne sont donc pas reconnus pour leurs fils ? Pardonnez moi ils le sont, mais en qualité de bâtards : & quant à leur crime, on l'abandonne à Dieu ; puisqu'ils n'ont pas manqué de foi aux hommes, mais à Dieu même. Et votre justice mondaine, reprit-il, ne prend pas fait, & cause en faveur du créateur ? Mais j'imagine que cette tolérance est fondée sur des bonnes raisons. Elle suppose vraisemblablement que la sagesse divine n'ait pas accepté ce voeu dont l'extravagance rebute : & si Dieu ne l'a pas accepté, il est certain qu'il devient abusif, vuide, & nul par sa propre nature, ou ce ne peut être qu'un péché d'imagination, qui cependant est toujours un crime. Je me

ſouviens que vous m'avez dit que la juſtice ſéculière chez vous punit de mort le blaſphème, qui n'eſt pas moins un crime qui offenſe Dieu ſans offenſer la créature : & voilà ce qui démontre qu'elle ſuppoſe que Dieu n'ait pas accepté le voeu. Ce n'eſt pas cela, lui répliquai-je, car on ſuppoſe ces voeux toujours acceptés ; mais on n'eſt pas rigoureux chez nous vis-à-vis d'un crime commis par la fragilité de notre nature. En reconnoiſſant, me répondit-il, la fragilité de cette nature, comment peut-on permettre qu'un voeu imprudent mette celui qui le fait dans le cas de ſuccomber à cette même fragilité ? Mais puiſque vous convenez que les voeux de chaſteté ne ſont pas non plus ceux qui mettent des entraves à la propagation, alléguez moi donc quelqu'autre cauſe.

Je dûs lui parler des guerres, des peſtes, des individus qui meurent en bas âge, & des mariages qui, l'un pour l'autre, donnent à peine quatre hoirs chacun. L'article de la guerre lui parut monſtrueux, & inadmiſſible en qualité d'état fixe. Il déplora l'incertitude de la fécondité des mariages, & beaucoup plus le malheureux événement de la peſte : mais je le vis ému, & effrayé, lorſque je lui expliquai ce que c'eſt que nos

tremblemens de terre, & leurs funeſtes effets. Notre monde finit par lui faire pitié : il dit que ce devoit être un exil, où Dieu nous avoit envoyé en punition de quelque grand crime, & qu'abſolument la bonté de Dieu ne pouvoit pas avoir créé un genre humain fait pour habiter un pareil monde. Je ne voudrois pas, dit-il, aller demeurer chez vous quand même on m'en offriroit la monarchie univerſelle, où la terre s'ouvre, & engloutit ; où l'air ſe corrompt, lorsqu'il rafraîchit plus de poumons qu'il ne lui faut, & fait mourir ceux qui le reſpirent. Cela me feroit quaſi croire que votre atmoſphère a beſoin elle même de ſe nourrir de l'homme, & qu'elle ne ſe gâte que par le trop de nourriture ; & ſi vous ne m'euſſiez pas dit que le premier homme chez vous fut fait par Dieu même, je croirois volontiers qu'il eut été fait, je ne ſais pas comment, par un ſingulier accouplement de votre air avec votre terre.

Je fus bien fâché alors de ne pouvoir pas, ſans imprudence, communiquer à ce ſavant roi notre ſainte hiſtoire du pèché d'Adam, qui le fit chaſſer de l'endroit délicieux pour lequel Dieu lui avoit donné l'être. J'aurois trop risqué. Un méganicre phyſi-

cien me dit un jour qu'il ne croyoit pas que le mégamicre ait eu beſoin, pour éxiſter, d'être formé par les mains de Dieu même, puiſqu'il me démontra que les poiſſons ſont poſitivement les enfans de l'eau. Il avoit rempli dans ſon jardin un baſſin de marbre d'eau diſtilée, & au bout de deux moiſſons il le vit peuplé de petits poiſſons dont la propagation devint d'abord l'effet de leur accouplement, la nature de l'eau étant devenue ſtérile, d'abord qu'elle eut fait le premier pas. Dans l'étude de la chymie les mégamicres s'occupent beaucoup de la Zymotechnie, & par là ils parviennent à connoître la nature beaucoup mieux que nous.

Avant que d'écrire à la cour d'Héliopalu je voulus attendre la diſſertation du collége de phyſique. Je paſſois mon tems à faire des expériences ſur le ſouffre, ſur le ſalpètre, & ſur le charbon, que je ſavois être les ingrédiens uniques de la poudre à canon. Je me mis dans la tête de la faire, & vous ſaurez comment j'y réuſſis. Ma femme parvenue à ſon terme accoucha avec le même bonheur de deux jumeaux l'un mâle, & l'autre femelle, que je nommai au baptême Adam, & Eve : c'étoient mes troiſièmes : j'avois appellé les ſeconds Richard, & An-

ne. Nous fîmes savoir leur naissance au roi, & sa Autocéphale. Le roi nous fit dire qu'au bout de l'an nous aurions à notre service cent nouveaux nourriciers, & une maison en ville dont il nous faisoit présent. La maison avoit, outre un beau jardin, trente appartemens meublés.

Deux mois après les couches de ma femme nous vîmes paroître chez nous l'autocéphale élu avec toute sa famille qui consistoit en dix mégamicres rouges, tous charmans hormis lui, qui, à cause des ses saintes débauches, portoit sur sa physionomie, & sur sa gorge les tristes enseignes de la vieillesse. D'abord il dansa, & chanta assez mal, mais sa suite exécuta à notre honneur un très joli ballet. Il nous dit que nous devant la vie il croyoit se devoir tout à nous, & que toute sa famille pensoit de même, & nous assuroit de la plus constante amitié. Après ce compliment il nous pria d'accepter un monument de sa reconnoissance. A ces mots nous vîmes entrer dans la sale un globe luisant porté par soixante & quatre mégamicres. C'étoit le portrait de leur monde mis en convèxe avec une juste distribution des monarchies carrées, & de deux cent seize fiefs tous triangulaires qui paroissoient faits

exprès pour accommoder avec leurs trois angles quatre vingt dix carrés ſur la ſurface d'une ſphère. C'étoit un chef d'oeuvre. Ce globe, qui avoit huit pieds de diamètre, étoit ſur un piedeſtal d'or maſſif rouge qui avoit douze angles égaux, & douze pieds de diamètre: ſa hauteur au deſſous du globe étoit de quatre pieds, & douze degrés hauts d'un pouce lui alloient tout à l'entour. On voyoit ſur ce piedeſtal à la droite du globe la ſtatue d'Eliſabeth debout, & à gauche la mienne: la ſienne avoit dix huit pouces de hauteur, la mienne en avoit vingt, toutes les deux d'un marbre diapliane plus que notre albâtre, & ſans aucune veine. Entre nos deux ſtatues on voyoit celle de l'autocéphale élu d'or rouge, haute de cinq pouces. Il étoit aſſis ſur ſon ſéant ſur un lit d'or blond, & tenoit dans ſa main droite élevée une eſcarboucle icoſaèdre régulier qu'il regardoit. Tout cet admirable ouvrage étoit travaillé comme on pouvoit déſirer un des plus beaux groupes de l'ancienne Grèce.

A cette vue frappante nous reſtâmes ſurpris, & en même tems pénétrés de la plus vive reconnoiſſance: nous lui dîmes, comme nous pûmes, tout ce que nous ſentions, & étions vraiment affligés en nous mêmes

de ne pas pouvoir ſans impoliteſſe refuſer un don ſi magnifique. L'homme qui refuſe un préſent d'un riche l'inſulte, car il tente de s'élever au deſſus de lui. Ce meuble qui valoit un tréſor fut d'abord placé ſur une face de la ſale. Nous lui chantâmes, & danſâmes le mieux que nous pûmes, & lui préſentâmes premièrement nos enfans âgés de quatorze mois européens; puis les nouveaux nés grands comme eux. Ma femme les allaita en leur préſence à cinq repriſes. L'autocéphale me demanda s'ils étoient féconds, & lorsque je lui répondis que dans notre monde il n'y a des créatures ſteriles que par défaut d'organes, & qu'elles ſont fort rares: *heureuſe race*, s'écria-t-il, *& bien chérie de Dieu; dont la vertu parvient à ne jamais produire que des enfans nobles!* Il me dit alors, en me demandant pardon, qu'il auroit une grace à me demander. "J'eus recours, dit-il, à "l'oracle pour ſavoir où mon ame étoit dans "le tems que je fus mort; & l'oracle m'or-"donna de conſulter là deſſus vos lumiéres. "J'entens bien qu'un homme qui dort, peut "ne ſe pas ſentir éxiſtence penſante, car il "dort en corps, & en ame; mais dès qu'il "eſt mort, ſon ame devenue libre doit ſe re-"connoitre: or je peux vous jurer que je ne

"me ſuis trouvé nulle part, & que lorſque "vous m'avez reſſuſcité, ce fut tout comme "ſi vous m'euſſiez tiré du néant, ou d'une "épaiſſe léthargie. Faites moi donc le plai- "ſir de me communiquer là deſſus votre doc- "trine; ſi cela pourtant vous eſt permis. Di- "tes moi auſſi auquel de vous deux je dois mon "premier hommage, car en vous voyant fait "différemment l'un de l'autre, & ſachant "que celui de vous deux qui nourrit les en- "fans eſt le même qui les met à la lumière, "j'ignore ſi c'eſt un privilège, ou une char- "ge: ainſi je vous prie de vouloir bien m'é- "clairer ſur cet article auſſi.,,

Devant lui parler de l'ame je crus qu'il ne convenoit pas de lui répondre ſur le champ. Je lui dis que je lui ferois parvenir ma réponſe dans la pentamaine. Après avoir réitéré de part, & d'autre toutes les expreſſions du ſentiment, ils prirent congé de nous, & nous les accompagnâmes jusqu'à la porte de la cour: c'étoit leur faire les grands honneurs.

La renommée de ce ſuperbe prèſent ſe répandit par toute la ville. Le reconnoiſſant prélat riche autant que pieux avoit fait travailler en ſecret, ſans aucune épargne, ce monument de la grace qu'il avoit reçu de Dieu,

& perſonne, même dans ſa famille, n'en avoit rien ſu. Le grand jardinier fut le premier qui, attiré plus par l'amitié que par la curioſité, vint nous faire compliment ſur la belle maiſon que le roi nous avoit donnée, & ſur le globe que nous avions reçu qu'il ne ceſſoit d'admirer, & d'éxaminer. Il nous dit que la façon devoit couter deux fois plus que les précieuſes matières qui le compoſoient: il l'évalua cinq cent mille onces. Pour vous donner, milords, une idée de cette ſomme, je vous dirai que miſe à intèret elle ſuffiroit dans ce pays-là à l'entretien de dix familles qui vivroient comme dix ici, dont chacune dépenſeroit trois mille livres ſterling par an. Une pareille généroſité nous étonna; car le reſſuſcité étoit un particulier. Vous n'avez, plus beſoin de perſonne, nous dit notre ami & votre fortune eſt faite. Il diſoit vrai, mais il auroit fallu vendre le globe; & j'étois bien éloigné de cette idée là. Dans tout le courant de la journée nous eûmes la maiſon remplie de monde.

Le lendemain le roi parut dans notre appartement avec ſon inſéparable ſans aucune ſuite: nous en fûmes très agréablement ſurpris. Il n'y a pas de risque chez les mégamicres qu'on ſurprenne quelqu'un ni dans un

trop grand négligé ; ni dans quelque posîtion indécente où l'on ne peut pas se montrer : chaqu'appartement a un cabinet impénétrable. Le couple royal chanta sans danser : lorsque nous voulûmes l'assurer de notre reconnoissance ; il nous empêcha la parole ouvrant les bras, & nous faisant la petite bouche, ce qui vouloit dire taisez-vous, & baisez moi : pour recevoir cette insigne faveur il auroit fallu nous mettre à genoux ; mais il ne nous donna pas le tems ; il s'étendit sur le sopha : les autres mégamicres sautoient à notre cou de crainte de nous gêner. Après avoir voulu voir nos petits tèter, il se mit à considérer le globe, & il dit que l'autocephale élu méritoit une couronne. Il nous demanda timidement si nous aurions espéré sa resurrection si nous ne l'eussions vu que le lendemain. Je lui répondis que Dieu est le maitre de tout, mais qu'en entreprenant l'oeuvre pour lui rendre le mouvement, nous n'aurions rien espéré, si nous eussions apperçu sur son corps quelque marque de corruption, indice d'une lipothimie parfaite. Le roi me remercia de cette réponse, & me demanda sur le champ excuse, si je l'eusse par hazard trouvé trop curieux. Je lui rendis compte à ce propos des deux questions que l'autocéphale

élu me fit, & comme je m'étois engagé de le ſatisfaire par écrit. Le roi dit que ceux qui liront ces écrits ſeront heureux. C'eſt tout ce qu'il pouvoit dire pour me faire comprendre qu'il les liroit volontiers. Il s'en alla en diſant qu'il étoit bien content de nous poſſéder, & en nous défendant de l'accompagner.

Il ne faut pas s'étonner que dans un monde de gens raiſonnables, où la curioſité devenoit très facilement un crime, le roi même fut tant réſervé dans ſes queſtions quoiqu'innocentes: la demande éxige une réponſe, & la réponſe doit être une vérité, car le menſonge eſt un pèché capital: ſi la réponſe eſt donc un menſonge, il s'enſuit que celui qui a fait la demande en ayant été la cauſe, a doublement pèché, & de curioſité, & de menſonge. Ce ſont, milords, des petits échantillons de la morale des mégamicres.

Le lendemain nous reçûmes une lettre ſignée par les deux malheureux théologiens qui avoient révoqué en doute l'évidence du miracle, & qu'on avoit dégradé. Ils nous prioient de leur accorder une heure d'audience. Nous la leur donnâmes dans le jour Chryſalide, & ils ſe rendirent chez nous hon-

teux de ne plus porter les marques de leur ancienne dignité de myſtagogues. Ils avoient l'air interdit : ils nous chantèrent leur repentir, & leur affliction avec une muſique des plus lugubres. Nous leur répondimes ſans chanter que nous ſavions que la faute qu'ils avoient commis n'étoit venue ni de malice, ni de haine, mais de leur zéle, & que perſuadés comme nous étions de cette vérité nous les aimions ; & aurions été charmés d'être en état de le ur rendre quelque ſervice. A cet offre ils nous dirent que nous pouvions, par notre interceſſion, les faire remettre dans le même rang où ils étoient avant leur malheur ; & que par cette action généreuſe nous les tirerions de l'opprobre : ils nous promettoient pour l'avenir reſpect ; ſoumiſſion ; & obèiſſance. Sans nous laiſſer le tems alors de répondre ils firent entrer quatre bigarrés qui portoit quatre volumes dont chacun étoit grand comme un mégamicre. Un d'eux me dit que ces quatre livres étoient un préſent qu'il nous ſupplioit d'accepter : que ſon pére, rouge très ſavant, les lui avoit légués à ſon décès : qu'ils étoient précieux, & uniques, & que le ſeul grand Génie en conſervoit les originaux dans ſon archive ſecret : que ſon père en les lui laiſſant l'avoit ſommé ſous

peine de désobéissance de ne permettre à personne d'en prendre copie, & d'enjoindre la même obligation à la conscience de celui auquel il en feroit présent, ou il les légueroit à sa mort : que ces livres enfin contenoient l'histoire de leur monde depuis sa création, jusqu'à la fin du regne du bisayeul du roi regnant.

A peine avoit-il fini de parler que son camarade prit la parole en me remettant un papier. C'est, dit-il, mon avis sur le toit de votre caisse que tout le monde a vu monter au soleil : je vous supplie de le lire, & de me permettre de passer demain ici pour savoir si vous consentez à sa publication. Sans l'écriture que le second me présenta en me disant qu'il étoit le même qui admettoit un Dieu méchant, ennemi du bon, j'aurois refusé les livres ; mais la curiosité me forçant à lire la diatribe du théologien hérétique, je vis que je ne devois pas accepter l'un, & refuser l'autre. Je leur rendis donc bien des graces, & je dis à l'apologiste du vol du plafond, que je l'attendois le lendemain, & que je désirois avoir leurs adresses pour pouvoir les faire avertir, lorsque j'aurois quelque chose de nouveau sur leur affaire.

Je feuilletai après leur départ les *in folio*, & j'en lus des morceaux qui m'intéreſſèrent extrêmement. Je fus enchanté de me voir devenu poſſeſſeur de l'hiſtoire ſecrète du monde des mégamicres. Nous commençâmes à penſer aux moyens qu'il falloit employer pour rendre à ces pauvres théologiens leur premier état. Mais que devins-je à la lecture de l'écrit ſur l'enlèvement du plafond de notre caiſſe! Il eut été difficile de mettre enſemble un plus ſinguliet choix d'extravagances. Il diſoit que ce prodige ſeul ſuffiſoit pour qu'on dût nous adorer. Que le ſoleil impatient de nous voir, & las de la lenteur des mégamicres à nous tirer hors de là, ſe détermina lui même à hâter l'oeuvre par un moyen ſi extraordinaire. Que l'on peut dire que c'eſt le ſoleil qui le premier nous fit l'accueil le plus diſtingué, accueil qui devoit inſtruire tous ſes enfans des honneurs qu'ils devoient nous faire. Qu'il étoit impoſſible que notre arrivée dans leur monde ne fût une grace ſpéciale que le ſoleil voulut leur faire, puisque le plafond de notre caiſſe que l'aſtre attira à lui, démontroit qu'il nous attendoit, & qu'il avoit lui même demandé à Dieu notre miſſion. Qu'il étoit honteux que les mégamicres n'euſſent pas compris la voix du

créateur, & exécuté ſa volonté que le prodige expliquoit, mais qu'au contraire, on nous eut maltraité à cauſe d'une bagatelle à laquelle on ne devoit pas faire attention, tandis que l'hoſpitalité exigeoit qu'on nous rendît maitres de tout. Que le chef même de la religion univerſelle devoit nous reconnoitre pour ſes ſupérieurs, & ſe ſoumettre à nos lumières dans le cas que nous trouvaſſions que leur culte eut beſoin de réforme. Que les rois devoient nous demander de nouvelles loix, & que ceux auxquels on avoit ordonné de nous nourrir ne devoient pas être des bâtards, mais des nobles de la plus haute claſſe.

La longue écriture diſoit des choſes encore plus fortes. Nous remerciâmes Dieu de ce que ce fanatique avoit eu la prudence de nous la montrer avant que de la publier : elle nous auroit peut-être perdu : on auroit dit que c'étoit nous qui l'avions dictée. Cet homme qui croyoit avoir compoſé un chef d'oeuvre, ſe préſenta chez nous le lendemain. Après lui avoir fait un aſſez gracieux accueil, je le fis jurer, en lui rendant ſon écriture, que non ſeulement il ne la montreroit jamais à perſonne, mais qu'il bruleroit d'abord qu'il ſeroit chez lui l'origi-

nal, & toutes les minutes qu'il pouvoit avoir conſervé. Ce fut à cette condition que je lui promis de me donner tous les mouvemens poſſibles pour lui obtenir ſa grace. Tout étonné d'entendre un ordre auquel il ne ſe ſeroit jamais attendu de ma part, il jura de m'obéir, & il m'avoua, en nous demandant pardon, qu'il étoit allé lire ſon écrit au grand jardinier; ſeulement pour lui demander ſon conſeil, & en le connoiſſant pour notre ami; il nous dit qu'il vouloit lui laiſſer une copie de cette écriture qui lui avoit beaucoup plu, mais qu'il l'avoit refuſée, & lui avoit dit de ne la montrer à perſonne ſans notre permiſſion; qu'il lui avoit obéi, & qu'il avoit déjà prévu que notre vertu nous empêcheroit de donner notre conſentement à la publication de la pièce, & que par conſéquent il étoit bien fâché de nous l'avoir demandé. Je le priai de me dire comment il avoit pu croire que nous euſſions rendu la vie à l'autocéphale élu en vertu du mauvais principe, tandis que ſon écriture démontroit qu'il nous ſuppoſoit très chers au ſoleil. Il me répondit avec l'air de la plus grande humiliation, que les malheurs qui flétriſſoient les hommes par des punitions temporelles, éclairoient ſouvent leur eſprit en domptant

leur orgueil. Je lui dis d'aller référer au grand jardinier tout ce qui étoit arrivé ; & il partit avec le cœur plongé dans l'amertume.

Nous passâmes trois jours tranquillement, mais le quatrième où les visites étoient permises, nous dûmes souffrir pendant plus de huit heures européennes notre appartement rempli de nobles qui vouloient pouvoir dire qu'ils avoient vu le globe. Ce fut à cette corvée que je dûs une pensée fort heureuse ; que je communiquai d'abord à ma femme ; & qui eut dans l'instant son approbation.

Je pensai à consacrer au grand temple métropolitain mon globe par un acte régistré à la chancellerie royale, & à ne point différer à exécuter mon projet. Je crus pourtant devoir auparavant communiquer mon idée au monarque, en la lui faisant savoir par écrit. Le roi me répondit de sa propre main ces douze paroles *vous avez voulu que je fusse le premier admirateur de la grandeur de votre ame.* C'étoit tout dire : l'admirateur d'une action quelconque ne sauroit en être que l'approbateur. Je dressai l'acte, & je l'envoyai au grand chancellier qui, après l'avoir stipulé, m'en envoya deux copies

ſcellées au grand ſceau. J'en gardai une, & j'envoyai l'autre à l'autocéphale en chargeant ſoixante & quatre de mes nourriciers de transporter mon globe au grand temple ſur un char auquel on avoit attelé vingt quatre chevaux : le globe étoit couvert d'un beau tapis rouge. Voici le contenu de mon acte.

"Edouard, & Eliſabeth Alfréde chréti-
"ens, & frères inſeparables natifs de la ſur-
"face extérieure de ce monde conſacrent à la
"gloire de Dieu leur créateur ce monument
"de ſa grace divine, & de la généroſité de
"*Ai-Eu-Fa-Io* actuellement autocéphale élu.
"Ils déſirent que cette offrande ſoit placée
"dans le temple métropolitain expoſée à la
"vue de tout le public, qu'elle ne ſoit ja-
"mais couverte, & qu'il ne ſoit jamais per-
"mis de la changer de place ſans un ordre
"exprès du grand Génie monarque d'Hélio-
"palu, accepté, & prèſenté par le roi du
"royaume du Quatre-vingt-dix. Le fait his-
"torique indiqué par ce groupe eſt arrivé
"dans la neuvième année du ſéjour des gé-
"ants dans ce monde, & l'offrande fut faite
"à Dieu dans l'année treizième à la glorieu-
"ſe mémoire du regne d'*Ou-ai-au-cin* trente
"unième. Le globe ſera placé à trois
"pieds d'élévation ſur un banc carré de

"marbre ſur lequel on verra cet acte ſcul-
"pté.„

L'autocéphale m'envoya une quittance de cet acte, & par une lettre particulière il me fit ſavoir que la nouvelle de mon offrande chère à Dieu, ſeroit d'abord communiquée par lui même au grand Génie. Il m'aſſuroit que le ſecond jour de l'année ſuivante le monument ſeroit expoſé à la vénération publique ; & il me demandoit la permiſſion de le tenir couvert juſqu'à ce jour là.

Lorsque je reçus cette lettre le grand jardinier étoit avec nous : Il étoit venu nous faire compliment ſur ce que nous n'avions pas approuvé l'écriture du théologien, & ſur l'action héroique que nous venions de faire, dont toute la ville parloit. On diſoit qu'une pareille offrande étoit, ſans exemple, & incompréhenſible, parceque perſonne au monde ne pouvoit de ſon vivant, raiſonnant bien, donner à Dieu toute ſa fortune ſans craindre de démériter ſa providence, ce qui étonnoit l'autocéphale élu, & toute ſa famille. Cette action faite par des gens qui, ſans la généroſité du roi devoient mourir de faim, n'étoit pas cependant regardée comme héroïque par tous les penſeurs ; les empiriques diſoient qu'il falloit que nous fuſſions fous. Il me dit mo-

deſtement que nous devions une viſite d'office à l'autocéphale, parcequ'il avoit eu la politeſſe de conſentir à l'emplacement du monument, ſans différer juſqu'à ce qu'il en eut eu la permiſſion de la cour d'Hélio-palu.

Trouvant fort juſte la réflexion du grand jardinier, je me fis annoncer à l'autocéphale par ſon grand maitre des cérémonies qui me fit ſavoir ſon jour. Le roi loua ma démarche, & me fit dire d'y aller avec mes quatre fils.

Le jour preſcrit, la grande cour du château étoit remplie de peuple, & on voyoit dans la foule pluſieurs rouges. Un beau char à impériale éminente, tout à jour, & verniſſé du phosphore fut celui dans lequel nous montâmes. Je me tenois à la gauche de ma femme, qui ſur un oreiller très doux ſoutenoit ſes enfans: Richard, & Anne étoient ſur le devant entre deux mégamicres rouges gentils hommes ordinaires du roi, qui par ſon ordre nous accompagnoient dans trois beaux chars, qui ſuivoient le mien, il y avoit vingt quatre autres gentils hommes dont chacun avoit quatre domeſtiques à cheval. Les miens étoient trois cent, dont cent étoient à pieds. J'étois précédé d'un con-

cert de clarinettes, & ſuivi d'une bande de muſique bruyante de timbales à caiſſe d'or, de trompettes, & de cors, qui donnoit un refrain à tous les repos de la première. La marche étoit fort lente, & un peuple immenſe qui nous accompagnoit avec des acclamations de joie bordoit toutes les rues à notre paſſage.

L'autocéphale qui ne s'attendoit pas à cette ſolennité, & qu'on ne devoit pas avertir, n'eut pas le tems de ſe diſpoſer à nous recevoir avec les cérémonies d'uſage. Il nous reçut cependant à la porte d'une grande ſale accompagné d'une foule de mégamieres de pluſieurs couleurs tous gradués dans le corps du clergé. Il s'aſſit ſur un trône à trente trois places en demi cercle, dont les ſept du centre étoient plus élévées, & celle du milieu plus encore que les ſix autres, & unique parcequ'à titre de privilége un autocéphale noble paroiſſoit en public ſans inſéparable. Les autres vingt ſix places reſtèrent vuides. Ma femme fut placée à ſa droite, tenant ſes enfans qui dormoient entre ſes bras, & j'étois à ſa gauche avec mes deux autres qui, étonnés du ſpectacle, ne diſoient rien. Un très mélodieux concert vocal, & inſtrumental précédé d'un prélude qui nous alla

jusqu' à l' ame fut le premier compliment. Le ſecond fut un duo à cinq repriſes, interrompu cinq fois par un beau refrain de tout le choeur, & de toute l' orcheſtre : à la troiſième réplique du refrain mes fils le chantèrent avec ; ce qui ſurprit agréablement le prélat, également que toute l' aſſemblée, & nous attendrit très ſenſiblement. Mes petits voyant mes larmes grimpèrent jusqu' à mon cou, m' accablant de leurs innocentes careſſes : ce fut pour l' autocéphale, & pour toute l' aſſemblée un charmant ſpectacle. Après la muſique il nous parla pendant plus d' une demie heure : ſon diſcours fut un très éloquent éloge du monument offert à Dieu, car il démontroit que ceux qui le lui conſacrèrent n' éxigeoient autre gloire que celle qui leur étoit due par l' action même de l' offrande. Il loua l' autocéphale élu ſur la confiance qu' il eut dans notre vertu : Dieu, dit-il, devoit l' avoir rendu certain que les géants enverroient ce tréſor au temple, car c' étoit à l' être des êtres qu' il devoit le recouvrement de ſa vie ; mais ſon devoir étoit de l' envoyer aux fidelles inſtrumens dont Dieu s' étoit ſervi pour la lui rendre. Il blâma l' oppoſition des théologiens par l' Euphémiſme, dont les mégamicres ſe ſervent avec une habileté ſurprenante pour donner une teintu-

re agréable à tout ce qui eſt triſte, & odieux : c' eſt ce qu' un habile orateur peut faire dans toutes les langues ; mais il n' y en a aucune de plus propre à cela que celle des mégamicres à cauſe de l' apoſiopèſe figure eſſentielle au caractère de la langue mégamicrique. Après ce gracieux diſcours il demanda à ma femme pourquoi ſes poupons dormoient ; & s' ils avoient de beaux yeux. La réponſe qu' elle fit à cette interrogation fut de les allaiter d' abord à cinq repriſes, ce que les petits firent en ne détournant jamais leurs yeux de deſſus lui. Je pris alors le tems pour lui demander la grace des myſtagogues biffés, & il me répondit noblement que j' étois le ſeul interceſſeur auquel il ne pouvoit pas la nier ; mais qu' ils ne l' eſpéraſſent pas avant le jour de l' inauguration de mon globe, & ſans l' *éxomologèſe*. Ce terme eſt la véritable traduction du mot qu' ils emploient pour expliquer par des particules éthymologiques *confeſſion publique*, ou pour mieux dire, *pénitence*, car dans leur langue on ne trouve ni le verbe confeſſer, ni ſon abſtrait. La ſeule traduction que je ne me crois pas permiſe eſt celle des noms propres des familles. Les mégamicres diſent que la Métonomaſie eſt une véritable bouffonnerie.

Une quantité de domeſtiques parut alors portans des paniers remplis de fleurs qu'ils diſtribuèrent à toute la compagnie après nous avoir régalé les plus précieux. Chacun mit la flamme à ſon panier, & le délicieux parfum fut ce qu'on appelle là le diapasme de la grande cour. L'autocéphale nous dit à haute voix en ſe levant qu'il nous accordoit pour toujours les grandes, & les petites entrées, qui étoient conſidérées plus que les grandes, puiſqu'elles donnent le privilège d'entrer ſans ſe faire annoncer, le roi ſeul l'avoit, mais en qualité de droit. Une courte muſique nous donna notre congé, après qu'avertis par un maitre de cérémonies nous demandâmes la grace au prélat de lui baiſer la ſacrée poitrine; qu'il nous accorda très gracieuſement. Ce ſaint baiſer ne nous dégouta pas; car ce brave prélat n'avoit jamais de ſa vie donné un oracle. Nous retournâmes chez nous, dans le même ordre de marche, où j'écrivis d'abord aux théologiens de ſe laiſſer voir le quatrième jour de la nouvelle année. Voici la réponſe que je fis aux deux queſtions de l'autocéphale élu.

"Dieu, noble, & très révérend ſeig-
"neur, vous a fait immortel dans l'ame, &
"mortel dans le corps. A votre naiſſance, il

"a enveloppé votre ame de la matière épaisse,
"& impénétrable de votre corps. Comment
"cette hypostase de l'ame spirituelle avec un
"corps matériel se fait ; & comment cet esprit
"substantiel & réel se détache de la même
"matière c'est un divin magistère connu à
"Dieu son seul auteur, que notre doctrine,
"& la votre ignorent également.

"Un corps qui n'a plus aucun mouve-
"ment, dont tous les sens sont non seulement
"émoussés, mais parfaitement inactifs, &
"impalpables, dont le sang ne circule plus,
"qui ne respire plus, s'appellera mort, mais
"cette mort ne pourra s'appeller parfaite que
"lorsque la putréfaction commencera, car ce
"ne peut être qu'alors que son ame se sente
"forcée à s'en séparer. La cessation de la
"vie de l'homme n'est donc pas une consé-
"quence de l'évasion de son ame immortelle,
"mais la véritable cause de cette même éva-
"sion. Voilà mon système, n'ayant
"pas trouvé sur votre corps le moindre sym-
"ptôme de corruption, je crus que vous ne
"pouviez être qu'imparfaitement mort, & en
"état donc par la grace de Dieu de retour-
"ner vivant, car votre ame ne devoit pas
"encore vous avoir quitté ; si étant redevenu
"vivant vous ne vous êtes pas trouvé en état

"de rendre compte de la ſituation de vous
"même devenu ame dépouillée de matière
"dans l'intervalle de la mort, & de votre
"nouvelle vie, la raiſon eſt que votre mémoi-
"re organique ſe trouvoit condenſée par la
"mortelle léthargie parfaite qui vous oppri-
"moit. Si votre ame eut été entièrement
"ſéparée de votre corps, & jugée telle par
"moi même, je n' aurois pas oſé tenter Dieu
"d' opérer un miracle abſurde ; car qu' eſt-ce
"que demander à Dieu de rendre une ame à
"un corps qui a déjà vécu? Remarquez auſſi
"que c' auroit été vous rendre un mauvais
"ſervice en rappellant votre ame de ſon état
"de gloire, état toujours préférable aux biens
"paſſagers, dont nous ne jouiſſons dans no-
"tre vie que par le moyen de nos ſens.,,

"Pour ce qui regarde la préférence que
vous croyez que l' on doive à l' un de nous
"deux, puisque vous appercevez différente
"notre ſtructure viſible, je vous dirai que
"vous avez raiſon. On la doit au mâle; &
"je ſuis le mâle.

"D' abord que Dieu, après avoir créé
"le monde, & tous les animaux, crèa mon
"premier père en le formant avec de la ter-
"re, il voulut le rendre reſſemblant à lui mê-
"me en lui donnant une ſubſtance immaté-

"rielle, & penſante, ſans laquelle l'homme
"n'auroit eu qu'un inſtinct comme tous les
"autres animaux.,,

"D'abord que Dieu l'eut créé pareil à
"moi, il vit qu'il avoit beſoin d'un inſépara-
"ble qui pût lui convenir, & en prenant
"comme levain une petite portion de ſon
"corps, il lui forma un être que nous nom-
"mons femme, en ne laiſſant entre les deux
"individus que quelque différence dans leur
"forme extérieure, & dans des parties inté-
"rieures, différence néceſſaire, car l'emploi
"de l'homme mâle devoit être celui d'engen-
"drer ſon ſemblable, & celui de l'homme
"femelle de concevoir le germe, & de le por-
"ter à ſa maturité. Dieu ordonna à ce cou-
"ple de ſe multiplier, & lui dit la terre eſt
"à vous, tous les fruits qu'elle produit vous
"appartiennent, & vous vous en nourrirez.
"Dieu donna à l'individu femelle une ame
"immortelle égale en nature à celle qu'il don-
"na à l'individu mâle.,,

"D'après ces faits inconteſtables que
"le plus grand d'entre tous les Hagiographes
"nous a communiqués, nous diſons que le
"mâle eſt fait de terre, que la femme eſt
"faite de chair; que le mâle eſt fils de la ter-
"re, que la femme eſt fille du mâle, que le

"mâle eſt la gloire de Dieu, que la fem- S. Pauli Ep.
"me eſt la gloire de l'homme. Le mâle prima ad Cor.
"fut fait le premier: il a dans lui même en c. 11. v. 7.
"partage le verbe producteur de ſon ſembla-
"ble, la femme en a le véhicule, le mâle eſt
"plus fort qu'elle, & il n'eſt pas incommodé
"du fardeau de la propagation. La fem-
"me raiſonnable ne lui a jamais diſputé le
"premier rang, & n'ignore aucunement que
"Dieu ne l'a faite que pour le ſervice du Eadem epi-
"mâle, & qu'il ne l'a partagée de la dou- ſtola v. 9.
"ceur qui dans ſa nature prévaut aux affec-
"tions, & aux ſenſations iraſcibles, que pour
"calmer les tranſports de colère de ſon au-
"teur, auxquels par nature il eſt plus ſujet
"qu'elle. Le mâle cependant dont le prin-
"cipal intèret eſt celui de ſe faire aimer de
"ſon indiviſible compagne, ſe garde bien de
"lui faire ſentir ſa ſupériorité: il eſt doux
"avec elle, condeſcendant, complaiſant, com-
"patiſſant, & comme tel il eſt obéiſſant au
"créateur qui dit au couple d'abord qu'il lui
"donna l'entendement, *vous ſerez dans une*
"*ſeule chair*, ce qui indique une égalité par-
"faite, & une complaiſance mutuelle. Un
"de vos theologiens m'a dit que le pré-
"cepte que Dieu vous a donné d'abord après
"votre création fut, *vous ſerez deux corps avec*

"*une seule volonté*, ce qui, j'en conviens, ex-"plique plus clairement l'intention du créa-"teur.

"Je désire, très savant, & très noble "seigneur, que ce que je viens de vous dire "sur les questions que vous m'avez fait, ait "satisfait votre louable désir de connoître la "vérité, & en me déclarant toujours prêt à "votre service je me signe avec la plus profonde "vénération admirateur de vos vertus. Edouard "Alfrède chrétien.„

Cette déclaration dont j'envoyai d'abord une copie au roi, fut très chère à l'autocéphale élu, quoiqu'elle lui eût donné grand sujet de consulter ses théologiens sur l'orthodoxie de mes conclusions. Tout ce que je faisois, tout ce que j'écrivois alloit d'abord à Héliopalu. L'autocéphale ne manquoit jamais à ce devoir que le cabinet du grand pontife de la religion lui avoit enjoint particulièrement.

Dans ces mêmes jours l'autocéphale actuel fit publier, & m'envoya une copie de la conclusion de la faculté de théologie sur l'ascension au soleil du plafond de ma caisse, jointe à l'écriture sur cette matière émanée du collège de physique. Il m'envoya aussi son oracle par lequel il déclaroit arbitre de la

Sentence sur la thèse le grand Génie. *Dieu*, disoit-il, *se sert d'autre organe pour instruire les hommes que de la voix du souverain interprète Hélion.* Voici l'écriture du collège de physique.

"Nous ne pouvons chercher les causes "qui après avoir bien observé les effets, & "nous ne pouvons établir les mêmes causes "que selon les principes ci-devant à nos ſyſ"tèmes. La partie de la caisse de plomb, "ou de matière pareille à celle du poids, ſe"lon la relation jurée des experts, devoit être "de quatre milliers vingt, qui monta au ſoleil "en la présence du vénérable gouverneur "royal, & d'un concours de peuple très nom"breux, qui en fait incontestable, & de pre"mière certitude. Notre avis sur ce fait ne "peut être fondé que sur l'examen du phé"nomène : nous l'avons examiné, & nous "avons décidé qu'il peut être naturel, & en "voici les raisons tirées de nos principes ci"mentés par des expériences infaillibles.

"Si le toit est allé au ſoleil, c'est le ſo"leil qui l'a attiré ; & cette attraction ne "put être qu'une ſympathie : mais toute "ſympathie ne pouvant être que réciproque, "on peut assurer que, ſi le toit de la caisse des "géants eût été plus grand que le ſoleil, ou dou-

d'une force majeure, c'eut été le ſoleil que le toit avoit attiré à lui. Deux corps libres, de force égale, éloignés l'un de l'autre, parvenus à ſentir leur tendance réciproque, doivent s'unir avec célérité faiſant chacun en droite ligne la moitié du chemin. C'eſt naturel. Voilà comment nous trouvons naturelle l'antipathie dans pluſieurs autres corps par des loix oppoſées. La cauſe phyſique de cette attraction doit être une puiſſance inhérente aux corps mêmes ; ſans cela il faudroit qu'un agent extérieur leur donnât une impulſion : nous ne connoiſſons ni cet agent, ni ſes moyens, nous ne le voyons pas, nous ne pouvons pas le ſuppoſer, nous ne le trouvons pas même néceſſaire. Nous n'avons jamais ſu juſqu'à préſent que le ſoleil, outre ſes qualités diviſibles, en ait d'autres qui regardent l'attraction, que celles de tirer à lui les parties humides de l'air que nous ne voyons pas, mais dont la ſuppoſition eſt plauſible, puiſque le ſoleil même nous permet de voir quatre fois par an la pluie qu'il tire à ſoi après l'avoir forcée à ſortir de la ſurface de la terre, & des fleuves. Nous avons vu actuellement dans ce monde pour la première fois l'attraction de notre aſtre bienfaiſant agiſ-

"ſante ſur un ſolide d'un poids très conſidé-
"rable : il c'eſt une découverte moyennant
"laquelle nous pourrons en faire d' autres, ſi
"Dieu nous fournit des lumières que nous
"n'avons pas. La théologie trouvera peut-
"être des vérités auxquelles notre ſcience ne
"nous permet pas de monter. "

Voici les concluſions ſorties de la facul-
té de Théologie qui ſont toujours appellées
concluſions.

"Tout le monde connoit le vice do-
"minant de tous les phyſiciens. Ayant étu-
"dié la nature, & étant parvenus à découvrir
"pluſieurs cauſes inconnues au vulgaire, leur
"orgueil eſt parvenu au point qu'ils veulent
"faire croire naturel ce que les raiſons mê-
"mes qu' ils alléguent prouvent prodigieux.
"Avec une modeſtie affectée ils confeſſent que
"l'aſcenſion de quatre mille livres de plomb
"au ſoleil ne peut être naturelle qu' en ſup-
"poſant dans le même aſtre un magnètisme
"égal à celui qu'on lui connoit pour l'humidi-
"té, & la pluie. Il eſt donc décidé, ſelon
"eux, que notre aſtre bienfaiſant tire à lui
"les vapeurs ſans que ſa volonté s'en mêle,
"ſeulement par une force inhérente de ſa ma-
"tière ſur les mêmes vapeurs. Nous voulons
"accorder que, pour avoir la permiſſion de

"dabiter d'un miracle, il suffit de compren-
"dre que la chose peut être naturelle, mais
"si l'attraction du plafond de la caisse eut été
"unaturelle à la manière dont le soleil est com-
"posé, pourquoi de même soleil n'a-t-il pas
"tiré à lui quelques morceaux du même
"plomb, dont la caisse étoit composée, que
"nous savons lui avoir été exposés, & même
"d'un poids beaucoup moindre? Nous nous
"étonnons que dans l'écriture sortie du col-
"lège de physique où l'air de candeur brille
"sous le langage le plus honnête on néglige
"la réfutation de cette sage, & juste objec-
"tion. On désireroit dans les savans moins de
"modestie apparente, & un peu plus de re-
"ligion réelle: ils ne sont dogmatiques que
"dans leurs systèmes.

"Nous concluons que l'ascension du
"plomb supérieur de la caisse des géants fut
"prodigieuse; & quand même c'auroit été un
"effet naturel d'une cause à nous inconnue
"jusqu'à présent, arrivé pour la première
"fois, nous jugeons que, si Dieu a permis
"que ce phénomène se montrât aux hommes,
"il veut par là leur indiquer sa volonté. De-
"mandons très humblement à sa divine majes-
"té là-dessus des plus grandes lumières; &
"ayons en attendant en parfaite vénération ces

"êtres qui signalèrent le premier moment de "leur arrivée par un événement si extraordi- "naire, qui ressuscitèrent un mort, & qui "démontrent dans leur morale, & dans "leurs raisonnemens, que la façon dont ils "pensent sur la nature de l'être supréme est "analogue à la notre, comme leur religion "dans les points qu'ils voulurent bien nous "communiquer jusqu'à présent. Il est vrai "que nous ignorions leur éxistence, & mê- "me que nous ne la supposions pas possible; "mais c'est précisément la raison qui doit "nous les faire révérer d'avantage: ils sont "venus nous démontrer que nous ne savions "pas tout. Nous pourrions donc nous trom- "per sur d'autres articles beaucoup plus im- "portans. Tâchons de gagner leur amitié, & "de les disposer à nous instruire. "

Vous voyez, milords, que nous n'aurions pas pu désirer d'avantage pour être heureux, si nous eussions eu la permission de nous nourrir de leurs fruits, & fini d'avoir besoin d'un aliment mendié d'ames mercénaires: nous espérions une plus ample permission de la cour d'Héliopalu, lorsque toutes ces relations lui seroient parvenues avec ma réponse que j'ai faite dans les mêmes jours. J'écrivis à l'autocéphale une lettre de remer-

ciment, & je le ſuppliai d'avoir la bonté de faire parvenir ſous les yeux du grand Génie toutes les pièces qui nous regardoient, & d'implorer ſon oracle. Je l'avertis auſſi que j'allois lui répondre, & que c'étoit le roi qui ſe chargeoit de lui faire parvenir ma réponſe par ſon miniſtre qu'il tenoit à la ſainte cour. Je le priai de me permettre de lui en faire tenir la copie; car je déſirois avec ardeur que mes intentions lui fuſſent entièrement connues. Voici ce que j'écrivis au grand pontife de la religion des mégamicres.

"Nous Edouard, & Eliſabeth Alfrède, "chrétiens de religion, frère, & ſœur, ma-"ri, & femme vous aſſurons, très ſaint Génie, "que voyant à la lecture de votre oracle que, "pour prouver la divinité de notre miſſion, "vous exigiez que nous opéraſſions un prodi-"ge, nous avons dit que Dieu ſeul maître de "la nature pouvoit le faire, & dans cette juſ-"te réflexion nous nous remîmes avec toute "la ſoumiſſion à ſa ſainte volonté, trop heu-"reux de devenir les inſtruments de ſes irré-"vocables décrets." Nous étant ainſi abandon-"nés à la providence éternelle du maître de "tous les maîtres de la terre, il nous arriva de "rendre à ſa famille vivant, & en parfaite "ſanté l'autocéphale élu reconnu mort com-

"me votre ſainteté doit l'avoir ſu par la re-
"lation du métropolitain de ce royaume. Voi-
"là donc un événement qui a caractériſé no-
"tre miſſion, & qui a fait ſavoir à nous mêmes
"que nous ne deſcendimes pas ici pour notre
"malheur, ou par un événement fortuit,
"auquel une conſéquence d'importance n'eſt
"preſque jamais attachée, mais par un ordre
"éternel dont l'objet nous eſt encore tout
"à fait inconnu, & qui ne l'eſt peut-être
"pas à votre profonde ſageſſe, & à votre
"haute pénétration.

"Pour ce qui regarde, très ſaint père,
"le témoignage infaillible que tout ce que
"nous avons dit ſur l'exiſtence de notre mon-
"de n'eſt pas controuvé, nous ne pourrions
"que répéter ce que nous avons dit là deſſus
"à cette faculté de théologie, à laquelle
"monſeigneur votre autocéphale préſidoit."

"Nous nous ſommes auſſi expliqués
"vis-à-vis du très révérend collège ſur le
"droit que nous croyons avoir de nous nour-
"rir des fruits ſacrés; mais nous devons ou-
"vrir plus amplement à votre ſainteté toutes
"nos penſées. Nous prouverons notre
"droit par le fait, lorſque maitres d'un jar-
"din où il y aura des arbres ſacrés entière-
"ment livrés à notre pouvoir, le ſifflement

"des serpens deviendra indifférent à tous les
"mégamicres dont il parviendra aux oreilles.
"Que leur importe que ces monstres sifflent?
"nous répondons que les sifflemens n'auront
"aucune funeste suite. Qu'il suffise à vos
"enfans d'être sûrs que nous ne nous empa-
"rerons jamais des fruits qui soient sortis
"d'autres arbres que des nôtres. Il n'est
"pas naturel de prétendre que les serpens ne
"donnent quelque marque de leur rage en
"nous voyant arracher des arbres leur ordinai-
"re nourriture! or éxiger de nous qu'il ne
"sifflent pas, c'est comme si on nous disoit
"nous consentons que vous vous nourrissiez
"des fruits pourvu que vous fassiez que les
"serpens vous les accordent volontiers. C'est
"impossible, très saint père, car ces monstres
"ne sont pas des humains doués de raison,
"mais une race brutale qu'on ne laisse éxister
"que par des raisons superstitieuses, & injurieu-
"ses à la divinité.,,

"Ce n'est, très saint père, qu'à vous
"même, ou à vos délégués que nous pou-
"vons révéler avec tranquillité de conscience
"nos saints mystères, & le cérémonial sacré
"de notre liturgie; Dieu veut qu'une ame pure
"comme la votre n'ignore aucune des véri-
"tés qui peuvent être connues des mortels.

"Nous nous emploierons en attendant à ren-
"dre nos lumières utiles à vos enfans, & à
"mériter par là les graces que nous vous de-
"mandons. Nous adorons l'auteur éternel
"de tout ce qui éxiſte, & en même tems
"proſternés devant votre auguſte perſonne nous
"vous demandons votre bénédiction paternel-
"le, & divine, en vous ſuppliant de nous
"regarder avec indulgence comme les plus
"ſoumis de tous vos enfans, auſſi long tems
"qu'il plaira à Dieu que nous nous trouvions
"ſujets à votre puiſſance.

Le roi envoya cette lettre à ſon miniſtre à Héliopalu pourqu'il la remit au grand baïcalou du très ſaint monarque avec des longues inſtructions provenantes de la bonté qu'il avoit pour nous. Nous en reçûmes la réponſe quatorze mois européens après, dont je vous dirai à ſa place le contenu.

Le même jour qu'Eliſabeth ſevra nos enfans; nous étions déjà allés habiter la belle maiſon que le roi nous avoit donné, & nous étions maitres d'un beau jardin; mais l'autocéphale, quoique très porté pour nous, ſe crut en devoir de nous donner quatre jardiniers de garde à lui appartenans. Leur office étoit celui de veiller ſur la ſureté des ſerpens. Le grand jardinier nous dit que le

roi ne pouvoit pas s'offenser de cette precaution de l'autocéphale; puisque tel étoit soit devoir jusqu'à ce qu'il fut décidé que nous pourrions devenir posseseurs d'un jardin qui ne dépendroit à nul égard de la jurisdiction de l'église megamictique. Le second jour de la nouvelle année, l'inauguration du globe au grand temple fut faite avec la plus grande pompe, & le concours du peuple fut immense. Le collège de théologie à la requisition de l'autocéphale remit à leur ancien rang de mystologues les deux théologiens disgraciés. Ils vinrent me remercier le quatrième jour de l'année; & à mon tour je rendis beaucoup de graces à celui qui m'avoit fait le beau présent des quatre volumes de leur histoire universelle, dont la lecture faisoit les délices de mes heures de repos. J'employai trente années européennes à traduire, commenter, & mettre au net ce rare ouvrage qui est reste là. Je vous avoue, milords, que de tous mes précieux meubles, de toutes mes richesses, & de toutes mes grandeurs cet ouvrage est la seule pièce que je regrette, & qui fait que ma joie n'est pas parfaite; car pour ce qui regarde mes enfans je les ai laissés tous dans l'état le plus florissant, & je n'en suis point inquiet. Nous avons déjà

pris notre parti sur l'impossibilité de les revoir.

D'abord que nous nous vimes maîtres d'une maison si belle, & si ample, nous nous y établimes en nous procurant toutes nos commodités. Je plaçai nos domestiques dans la partie plus éminente; je pris pour moi l'appartement au dessous, & je logeai ma femme dans le troisième, où il y avoit aussi contigu au sien l'appartement de mes enfans: elle y établit un laboratoire pour faire les essences, & un attelier pour ses instrumens de musique: je me logeai près du jardin, où l'allois en montant un petit escalier; je réunis plusieurs cabinets en laboratoires, & ce qui étoit d'une grande importance pour moi, je fis au rez de chaussée une ample forge couverte, mais à la lumière du jour, & sans appartement dessous à cause des enclumes. De trois cent domestiques nourriciers que nous avions nous n'en gardions que trente qui se donnoient le change, de sorte que chacun avoit neuf jours de liberté. Nous avions dix autres couples pour nous faire la cuisine, & pour les autres besoins de la maison: le roi payoit tout ce monde.

Les mandolines que ma femme faisoit étoient devenues l'instrument favori des mé-

gamicres de toutes les classes ; ceux qui pouvoient en avoir se croyoient heureux : nous les donnions à titre de presens ; mais ceux qu'on nous faisoit en échange valoient vingt fois plus que l'instrument : elle faisoit travailler les nourriciers qui avoient plus de talent, & ceux qu'elle employoit s'en croient privileges, & étoient enchantés d'apprendre le métier. Plusieurs parvenus à en savoir faire demanderent leur congé, & ouvrirent des boutiques, moyennant quoi ils devinrent en peu de tems riches ; mais les grands seigneurs ne vouloient avoir que les marchandises qui sortoient de ses mains, où on voyoit son nom gravé par elle, & qu'aucun n'auroit jamais osé contrefaire. Les presens qu'on nous faisoit consistoient en meubles de prix, en métaux, en diamans, en tapis de chanvre, en miroirs d'acier, en flambeaux, en marmots, & autres remplis de phosphore.

Ce fut un ancien livre que l'inséparable du gouverneur donna à ma femme, qui la mit en état de séparer l'essence des fleurs les plus odoriférantes. Par une fermentation fort lente elle ne tiroit des simples que la premiere odeur en liqueur, dont une seule goute embaumoit le magasin où s'en faisoit

les mains. Ces essences avoient toutes une propriété différente. C'étoit elle même qui enfermée dans son laboratoire mesuroit le feu, lutoit les alambics, séparoit, décantoit, rempliſſoit, & cachetoit les fioles, & y écrivoit dessus le nom qui indiquoit leur vertu: elles étoient toutes composées de bois pourris, dont personne ne pouvoit deviner les ingrédiens. Un élixir, par exemple, avoit la force de procurer une tranquillité de corps, & d'esprit aussi douce que celle que procure le sommeil, & on en jouissoit sans défiance d'aucun sens: un autre garantissoit du sommeil quelqu'un qui par débauche s'étoit trop nourri, un autre augmentoit la vigueur, un autre la mémoire, un autre rendoit l'homme plus éloquent que de coutume; mais ceux qu'on recherchoit beaucoup étoient les propres à rendre la voix ou plus douce, ou plus forte, ou plus claire, ou plus sonore. On cherchoit encore d'avantage ceux qui excitoient à la gaité, qui donnoient du courage, & qui consoloient les infortunés dans l'abattement que le chagrin leur causoit; & ne croyez pas, milords, qu'il y eut de l'imposture, car réellement tels étoient leurs effets. Celui d'entre tous les élixirs qui fit la plus grande fortune, & qui auroit été suffisant

pour nous enrichir fut le Népenthes ; c'eſt le nom que j'ai voulu lui donner, & l'effet qu'il faiſoit ſur ceux qui en faiſoient uſage ne cédoit en rien à celui dont pluſieurs écrivains nous informèrent, & qui paſſe pour ſabuleux : il mettoit toutes les humeurs de la perſonne dans un parfait équilibre ; c'étoit le vrai ſpécifique contre l'ennui, & la triſteſſe. Nous en fîmes préſent au roi, à l'autocéphale, à l'élu, & au grand jardinier qui ſe chargea d'envoyer une caiſſe remplie de toutes nos eſſences à notre gouverneur, que nous priâmes dans une lettre pleine d'expreſſions de reconnoiſſance, de nous rendre par une bonne occaſion nos aînés, car nous pouvions bien encore attendre un ou deux ans, mais il étoit de toute néceſſité que nous les élevaſſions nous mêmes. Nous étions riches, mais remarquez de grace que nous aurions été très pauvres ſi nous euſſions dû nous entretenir, & payer le loyer de notre belle maiſon, où il y avoit pour le moins la valeur de ſoixante mille onces en meubles. Il faut calculer à cinquante guinées par an chacun de nos domeſtiques, à cinq cent guinées notre table, & à mille notre maiſon. Où aurions-nous trouvé vingt mille guinées par an pour vivre, en comptant ce qu'il nous auroit fallu pour

nos ainés qui entretenus auſſi par le roi vivoient à Alphapoli ? Il me falloit ſérieuſement penſer à m'affranchir de la contrainte où j'étois d'avoir beſoin pour vivre d'une nourriture ſi chère. Nous nous trouvions une fois par jour dans une humiliation accablante, lorsqu'il falloit ſucer ; & ajoutez à cela l'inſolence de pluſieurs de ces ames mercenaires qui prétendoient n'être pas aſſez payées. J'étois devenu honteux lorsqu'il m'arrivoit de devoir annoncer au roi que ma femme étoit groſſe.

Je paſſai toute l'année occupé d'un magiſtère fort différent de celui de ma femme. Je me déterminai à compoſer la poudre, comme au ſeul moyen de parvenir à cueillir les fruits défendus ſans qu'on entendit le ſifflement des ſerpens. Le ſeul remède étoit celui de les tuer.

Je me pourvus, par le moyen du grand jardinier, du ſouffre de toutes les eſpèces qui cependant étoient toutes blanches : j'eus du ſalpètre rouge ; car il n'y en avoit pas d'autre couleur ; & beaucoup de charbon gris ; & je commençai à faire force expériences. Tout ce que je ſavois ſur cela étoit que ce qui compoſoit la poudre étoient ces trois ingrédiens : je l'avois un jour entendu dire à

mon père que vous voyez ici : ſans prénotion je ne ſerois jamais parvenu à la faire. Le meilleur ſalpètre étoit celui qu'on trouvoit ſous les voutes des ſouterrains contigus aux rivières. Ma patience, ma conſtance, & mon travail aſſidu pour parvenir à cette poſſeſſion furent grands, & longs, mais je fus enfin récompensé par la réuſſite : elle me coûta ſept de nos années de peines continuelles mêlées à des dangers ; mais je me trouvai enfin ſatisfait, & j'en remerciai Dieu bien de coeur. Combien d'expériences qui me démontroient ſouvent la vanité de mon travail ! mais je ne déſeſpèrois jamais. Lorsque je croyois y être parvenu j'y mettois le feu, la poudre s'enflammoit parfaitement, mais avec lenteur. J'augmentois la doſe tantôt de l'un, tantôt de l'autre des ingrédiens, & la force de la poudre diminuoit ; & elle diminuoit également, ou plus, ſi je la diminuois. Ma chère femme qui craignoit pour ma ſanté tâchoit de me perſuader à abandonner l'entrepriſe, mais je ne pûs jamais m'y réſoudre : j'aurois renoncé à l'eſpèrance de l'obtenir, & l'homme qui déſire n'eſt malheureux que lorſqu'il ceſſe d'eſpèrer. Tout ce que je craignois le plus étoit l'inactivité des trois matières ; mais ma crainte ceſſoit, lorsque l'ex-

périence me les faiſoit reconnoitre de la même nature des nôtres. Quand j' attribuois le défaut de force à l' épargne, elle venoit de la ſuperfluité, & quand je l'attribuois à celle-ci, elle procédoit de l' autre. La force de la poudre à canon eſt l' extrême : il n' eſt donc pas poſſible que ſon défaut puiſſe jamais ſe vérifier dans ſon trop de violence. Au bout de cent mille peines une expérience que je fis un jour avec un réglement de doſe ſur laquelle je comptois fort peu me rendit heureux : à l' approche d' une braiſe elle s' enflamma avec rapidité, & alla en fumée : je risquai de me bruler la figure, car je ne m' y attendois pas. Ma joie fut inexplicable. J' avois écrit la doſe, & je répétai l' expérience qui réuſſit à merveille. Cette poudre étoit d' une couleur de roſe pâle. Ce qui me ſurprit, lorsque je déchargeai un piſtolet contre une planche, fut le coup qui ſortit ſans faire le moindre bruit. Je l' ai toujours cru un miracle, & je le croirois encore ſi un connoiſſeur que j' ai vu à l' arſenal de Veniſe ne m' eut dit il y a quatre mois que cela peut ſe faire auſſi chez nous, & facilement. Lorsque j' y parvins j' étois déjà poſſeſſeur de plus de mille piſtolets de toutes les grandeurs, que j' avois fait faire par mes forgerons, & par

mes taillandiers qui fort habilement me faisoient en fer tout ce que je souhaitois. Personne ne pouvoit deviner ce que je voulois faire de tant de machines dont ils ne pouvoient comprendre ni l'utilité, ni l'usage : ils devoient certainement en être curieux, mais ils ne me firent jamais là dessus la moindre interrogation. Je vous en parlerai en détail quand nous en serons là.

Parvenue à son terme ma femme me donna mon quatrième couple que je nommai Robert, & Pauline : trois mois après le roi me donna cent nouveaux nourriciers. Cinq mois après leur naissance, l'autocéphale, & le roi reçurent l'oracle d'Héliopalu, & une lettre à moi adressée qu'on me remit avec la copie du même oracle. Le grand Génie disoit que la divinité de notre mission étoit constatée par des miracles, par nos vertus héroïques, & par notre morale, & que, si non les honneurs divins, on nous devoit les plus grands qu'on pouvoit faire aux hommes. Que les fruits défendus nous appartenoient comme les arbres des jardins que nous possédions, qu'on ne devoit pas révoquer en doute là dessus notre plein droit, & qu'il étoit sûr que nous trouverions le moyen de faire que ses enfans ne restassent pas épouvantés

des ſifflemens affreux de la race maudite. Il ordonnoit qu'on nous laiſsât là deſſus en pleine liberté d'employer tels moyens que nous croirions les plus propres à obtenir l'effet déſiré. L'autocéphale retira d'abord du jardin qui nous appartenoit ſes gardes.

Voici le contenu de la lettre du grand barcalon du grand Génie. "Le grand Génie eſpère qu'après l'autopſie des fêtes ſéculières, où l'autocéphale a ordre de vous élever un trône dans le grand temple, vous viendrez demeurer près de lui avec toute votre famille. Votre logement ſera le fief *Um*, éloigné de mille trois cent ſoixante & quinze lieues de cette capitale, où vous vivrez en ſouverain, libre, & indépendant, puiſqu'il vous en donne l'inveſtiture avec droit d'héritage dans votre famille juſqu'à la fin du monde. L'autocéphale vous en remettra le diplome après les fêtes. C'eſt l'ordre que le grand Génie a reçu de Dieu, & c'eſt ainſi qu'il l'exécute en m'ordonnant de vous dire que vous avez gagné ſa bienveillance particulière, & pouvez être ſûrs de ſa grace. "

Cette lettre nous étonna. Je me voyois devenu prince. Je ne pouvois pas aſpirer à une plus grande fortune; mais devois-je l'accepter ſans auparavant en obtenir le

consentement du roi auquel j'avois tant d'obligation, & qui pouvoit peut-être croire être notre maitre. Ma femme surprise plus que moi pensoit, & ne disoit rien. Nous nous déterminâmes d'aller le lendemain à la cour en demandant audience secrète. Lorsque j'étois pour envoyer une lettre au premier secretaire d'état pour lui demander l'heure, voilà un gentilhomme de l'autocéphale qui nous annonce la visite de monseigneur en forme publique pour la seconde heure du lendemain. Après nous avoir fait cette annonce il dansa, & il chanta, & sans attendre aucune réponse il partit. Je suspendis donc l'envoi de ma lettre, & onze heures étant sonnées nous dinâmes, & passâmes toutes les heures du repos à examiner ce que nous devions faire dans cette occasion.

Vingt heures à peine sonnées, & avant même que la trompette eut cessé d'annoncer le commencement du nouveau jour, douze gentilshommes du roi vinrent chez nous par ordre de sa majesté pour recevoir l'autocéphale. La visite qu'il devoit nous faire étoit sue de toute la ville. Une quantité de valets de cour portèrent tout ce qu'il falloit pour élever le trône au grand prélat, & le roi nous envoya sa musique, & cinquante pani-

ers des plus précieux parfums pour le diapasme d'uſage. Mille gardes royales bordoient notre rue, elles étoient toutes à cheval, & tenoient le peuple écarté pour la commodité du paſſage de monſeigneur. Nous regardions cela ſans rien dire, & laiſſant faire, d'autant plus qu'on faiſoit tout ce qu'on trouvoit à propos ſans nous dire le moindre mot.

A deux heures préciſes un maître de cérémonie du roi nous dit d'aller avec lui à la porte de notre maiſon pour recevoir le reſpectable perſonnage, & nous obéimes. Nous l'accompagnâmes danſant, & chantant juſque ſur ſon trône, & nous eûmes un concert charmant qui ne dura cependant qu'un quart d'heure. Après la muſique l'autocéphale nous dit ces paroles. "J'ai ordre du grand Génie notre maître de vous inviter à l'eutopſie ſéculière dans le grand temple, où vous trouverez préparé pour vous un trône pareil à celui qu'on a élevé au roi du Soixante & douze il y a cent quarante ans. Après les fêtes je vous remettrai un diplome qui vous déclare princes ſouverains du premier fief du monde, & deux cent mille onces que notre maître vous donne en ſigne de ſa bienveillance. Vous entonnerez au temple la gran-

de philélie, & vous la chanterez toute entière avec tous les fidelles assistans, Ces honneurs qu'on ne fait qu'aux rois vous assurent de la grace du grand Génie.,,

Le maitre de cerémonies nous dit que nous n'avions autre réponse à faire que celle de danser avec le chant du remerciment, & un secretaire de l'autocéphale me donna sa harangue écrite. Nous dansâmes, & chantâmes, & après le diapasme nous accompagnâmes monseigneur jusqu'à son carosse toujours dansant, & chantant.

Nous descendimes à notre appartement hors de nous mêmes, mais un quart d'heure après nous recouvrâmes nos esprits, & avec eux notre raison. La lettre du grand barcalon, l'accueil, le cérémonial de la visite, la harangue de l'autocéphale, le changement de notre état qui tout d'un coup nous faisoit passer de la dépendance à la souveraineté, tout cela inattendu, non prévu, non désiré nous avoit positivement étourdi. Nous lûmes attentivement la harangue de l'autocéphale. Deux cent mille onces, dit ma femme, est plus que la valeur intrinsèque du globe que nous avons voué au temple : un fief donné est un prèsent auquel il n'y a pas de compensation : il est *tel* qu'il prive celui auquel

on l'offre de la faculté de le refuſer : l'uſage de la raiſon empêche ce refus. Ma femme raiſonnoit très bien : il n'y auroit pas eu de compenſation à un tel don, & la raiſon n'auroit jamais pu en permettre le refus s'il eut été pur don, & non pas un prix de l'action qu'on éxigeoit de nous. Le diplome, & la ſomme en queſtion ne devoit nous être donnée qu'après notre apparition aux fêtes ſéculières, où nous devions en prèſence de tout le monde entonner la philélie : ce qu'on vouloit de nous n'étoit pas indifférent pour le grand Génie, puis qu'il l'éxigeoit d'avance. Cette action pouvoit-elle être indifférente pour nous ? Nous allions vendre notre foi. Le cantique nommé philélie diſoit ce que nous ne ſentions pas, ce qui répugnoit à nos principes, ce que nous ſavions poſitivement être faux. Nous ſerions-nous trouvés heureux très puiſſans princes, avilis continuellement par la connoiſſance de nous mêmes, par le reproche continuel que notre conſcience nous auroit fait ? Aurions-nous pu après cela nous aimer, nous eſtimer ? Celui qui ſe connoit pour coupable, pour lâche, pour impoſteur, pour traitre peut-il s'aimer ? Et ne s'aimant pas peut-il être heureux ? Je crois que non. Il s'agit donc, ma chère

amie, dis-je à ma femme, de vendre notre bonheur. Je te prie de me dire s'il te semble que la monarchie universelle puisse le payer, puisse nous compenser, nous dédommager d'une telle perte. — Qu'est ce donc que ce cantique, — Le voici.

"Nous t'adorons, ô immortel soleil. C'est toi, Dieu visible qui par ordre de l'invisible, & inconcevable, nous a tiré du néant, & que tu maintiens en vie: toi qui, sous la plus brillante, & la plus belle de toutes les formes, te plais à rester immobile dans le centre du monde merveilleux que tu as créé: toi qui par l'éclatante lumière qu'oeil mortel ne peut, & ne pourra jamais fixer, ni soutenir, daigne nous faire connoitre l'incompréhensibilité de ta nature, écoute, & éxauce les prières que nous te faisons dans l'Autopsie une fois par siècle. Pardonne nous nos pèchés, & donne nous la vertu dont nous avons besoin pour n'en commettre plus. Songe que nos ames immortelles sont une partie de ton essence immortelle, & que si tu permets qu'elles deviennent malheureuses après cette courte vie, l'immortalité que tu leur as donnée pour les rendre bienheureuses deviendra leur plus grand supplice, & qu'elles cesseront de t'aimer en maudissant ton fu-

nostre présent. Songe aussi que tu ne peux permettre leur damnation éternelle sans condamner à l'opprobre éternel une partie de toi même.„

Ma femme baissa les yeux, pensa, versa quelques larmes, & puis me dit. *Nous ne paroitrons pas aux fêtes séculières; nous ne serons pas les princes feudataires de celui qui nous y fait élever un trône. Nous deviendrions malheureux. Une preuve que la religion ne peut pas se vendre est que ce qu'elle vaut ne se trouve pas dans tous les trésors, & dans toutes les grandeurs de la terre. Quelqu'un qui n'auroit pas une religion pourroit accepter le présent du grand Génie, & être heureux, mais l'état de celui qui n'a pas de religion est-il digne d'envie?*

Les visites commencèrent, & durèrent toute la journée. Tous les grands de la cour vinrent nous faire la révérence; & le barcalon même de notre roi. Nous nous mimes à table fort tristes, & accablés, & assommés de tant de danses, & de chants qui durèrent huit heures. Nous passâmes les heures du repos sans nous parler, & le lendemain à la seconde heure nous allâmes à la cour. Le roi nous reçut étant avec son seul inséparable. A peine nous vit-il qu'il nous dit. *Nous irons ensemble aux fêtes séculières nous qua-*

tre seuls dans mon grand char suivis de toute ma cour. Je lui répondis : *nous sommes indignes, sire, de la grace que le grand Génie nous fait, & de l'honneur d'accompagner votre majesté. Nous ne pouvons pas paroitre aux fêtes.* — *Vous le pouvez*, me dit le roi, *puisqu'il n'y a que moi qui pourrait vous l'empêcher.* — *Le pouvoir physique*, lui répondis-je, *ne prouve pas le pouvoir moral, il ne peut que le démentir, & le pouvoir moral à son tour ne peut se soutenir qu'en renonçant au physique.* — *Nous ne pouvons pas devenir idolâtres.* — *Les paroles de la philelie nous constitueroient tels, quand même nous aurions l'intention contraire à leur signification, car l'homme d'honneur ne peut avoir autre religion que celle qu'il fait paroitre par son culte extérieur. L'idolâtrie intérieure peut éxister malgrè l'action extérieure, mais l'action extérieure ne peut pas laisser sans tache la véritable religion, car elle ne peut pas admettre le mensonge.* — *Nous ne pouvons pas mentir, sire, & le grand cantique ne contient que ce qui nous semble mensonge.* — *Nous n'irons pas aux fêtes séculières.*

Je n'ai jamais vu un couple de méganicres plus étonné que le couple royal à ma réponse. Le roi se promena pendant un quart d'heure en silence en regardant de tems en tems son inséparable, & fixant par fois

ſur moi des yeux qui paroiſſoient dire *c'eſt inconcevable.* Il me dit à la fin que nous ne pouvions nous diſpenſer d'aller au temple aux grandes fêtes qu'en publiant que nous avions des difficultés ſur le ſens du grand hymne, que le ſeul grand Génie pouvoit nous applanir, & que nous allions les lui alléguer pour nous conformer à ſon oracle. *Ecrivez lui donc; envoyez lui votre réponſe par le canal de l'autocéphale après me l'avoir montrée.*

Ces paroles à peine prononcées il nous quitta fort triſtement, & nous retournâmes au logis. Voici la réponſe que j'envoyai d'abord à l'autocéphale pour qu'il l'expediât à Héliopalu.

"C'eſt à vous, très ſaint, & très ſavant Génie, maitre, & chef de la religion regnante dans ce monde que nous recourons pour recevoir de votre oracle l'applaniſſement des difficultés que nous avons pour aller chanter au temple un hymne au ſoleil qu'il vous plait de reconnoitre pour votre créateur. Ayez pitié de nous, éclairez nous par vos doctrines, continuez nous vos bénédictions, & ne déſeſpèrez pas de notre docilité. Ou nous reconnoitrons vos vérités, ou vous même trouvant nos raiſons inconteſtables ne vous oppoſerez pas aux préceptes de notre re-

ligion à laquelle nous ayons juré d'obéir aux dépens même de notre vie.„

1mo; "Nous ne pouvons pas appeller le ſoleil immortel, & encore moins Dieu, puiſque nous le croyons créature, & nous ne ſavons pas que Dieu lui ait donné l'immortalité.„

2do: "Nous ne pouvons pas dire au ſoleil qu'il nous a tiré du néant, puiſque nous ſavons que notre premier père fut créé par Dieu même. Nous ne pouvons pas lui dire non plus qu'il a créé ce monde, puiſque nous le croyons fait par Dieu, & nous ne pouvons pas lui demander pardon de nos pèchés, puiſque ce n'eſt pas à lui que nous croyons avoir déplu en les commettant.„

3tio: "Nous ne croyons pas non plus que nos ames ſoient ni une partie de lui même, ni ſes émanations, & nous n'eſpérons pas de lui miſéricorde, & ce n'eſt pas de lui que nous craignons la punition après cette vie. Tout ce que nous eſpèrons, & que nous craignons ne dépend que du Dieu immatériel qui l'a créé lui même, qui vous a créé avec tout ce qui éxiſte de matériel, & d'immatériel.„

"Nous prions Dieu qu'il veuille bien vous inſpirer à notre égard l'indulgence que dans l'innocence de nos coeurs, & dans la pureté de nos penſées nous croyons mériter."

C'eſt la réponſe que je fis, que le roi approuva, & dont il recommanda le ſecret à l'autocéphale juſqu'à la déciſion du grand Génie. Cette réponſe fut le commencement d'une froideur entre le grand Génie, & nous qui dura dix ans européens. Nous paſsâmes ce tems aſſez tranquillement, & en pouſſant les arts auxquels nous nous étions adonnés à toute leur perfection. Dans la réponſe que je fis au barcalon du grand pontife je lui rendis bien des graces du don généreux que le grand Hélion nous faiſoit, dont je connoiſſois très bien que mon refus d'entonner la philélie me rendoit indigne; mais que je remerciois Dieu en même tems que cet inoui refus démontroit l'attachement qui me tenoit à mon devoir que je préférois à tous les biens de la terre.

Un mois après ces débats les fêtes ſéculières ſe célébrèrent, & toute la ville narroit notre affaire à ſa fantaiſie. Cela nous étoit indifférent. Nous n'avions plus tant de viſites, le ſeul grand jardinier notre conſtant

ami venoit très souvent nous voir, & très affligé de ne pas nous voir princes, il condamnoit en lui même notre conduite, mais très prudent il ne nous disoit rien. Six mois après les fêtes, Elisabeth accoucha pour la cinquième fois : je donnai à mes nouveaux nés les noms de Guillaume, & de Thérèse. Elle les sevra le premier jour de notre sixième année. Huit jours après, nous vîmes paroitre en notre présence avec notre cher ami le grand jardinier, Jacques, & Guillelmine nos chers aînés. Notre joie fut grande : ils n'avoient que quatre ans, & trois mois, mais ils étoient formés comme ceux qui en ont neuf ici. La lettre du gouverneur nous attendrit : il nous peignoit son affliction, & celle de toute sa famille dans le moment que les petits géants s'étoient séparés d'eux : ils faisoient, disoit-il, sa félicité, & tous ses amis les adoroient. Nous le remerciâmes beaucoup, & lui envoyâmes des présens magnifiques.

Jacques, & Guillelmine étoient d'une beauté surprenante. Il étoit brun, & elle étoit blonde, blancs tous les deux comme albâtre avec des joues brillantes du plus bel incarnat. Les pauvres petits, qui ne s'étoient jamais trouvés qu'avec des mégamicres, res-

tèrent étonnés en nous voyant, & reculèrent un peu à notre approche. Nous manquâmes de les manger à force de baiſers, & de careſſes; nous leur parlions anglois dans notre transport; mais ſi nous voulions être compris il nous falloit parler leur langue naturelle. Ils ne commencèrent à prendre du courage que lorſqu'ils ſe virent en la compagnie de leurs frères dont ils ſe voyoient ſupérieurs en taille, & en âge. Il ne leur fallut qu'un an pour apprendre à perfection l'anglois, à le lire, & à l'écrire par les ſoins de ma femme qui leur apprit auſſi ce que nous appellons la doctrine chrétienne: c'étoit un catéchiſme fort court dont je vous parlerai quand il ſera tems.

Nous fîmes ſavoir au roi l'arrivée des deux petits géants, & nous lui demandâmes la permiſſion de les lui préſenter. Il nous fit ſavoir l'heure à laquelle il les enverroit chercher.

La vue de ces deux charmantes créatures fit le plus grand plaiſir au couple royal; ils n'étoient étrangers en rien. Ils parlèrent à leurs majeſtés avec la plus grande ſécurité, & en leur raiſonnant avec des réflèxions ſimples, naïves, & ſpirituelles les excitoient à rire, & à admirer. Ils leur dirent ſans façon qu'ils avoient appétit, & leur prirent les tè-

tons. Nous courûmes d'abord pour les faire retirer en demandant mille excuſes, mais les bons princes en riant beaucoup de cette puérile ſincérité voulurent les laiſſer tèter. Avant de nous congédier le roi nous pria de les lui envoyer quelquefois, lorsque quelqu'un de ſes gentilshommes ſe préſenteroit de ſa part.

Eliſabeth accoucha de nouveau à ſon terme, & je nommai les nouveaux nés Théodore, & Françoiſe. Etant aſſez riches pour faire face à nos beſoins, nous penſâmes à ſoulager le roi de la dépenſe des nourriciers, d'autant plus qu'ils apprenoient chez nous des mètiers, & que nous pouvions avoir ceux qui nous étoient néceſſaires à meilleur marché. Le roi nous accorda cette grace en nous faiſant une penſion de dix mille onces par an mégamictique.

Au commencement de notre ſeptième année ma femme penſa à diſpoſer deux appartemens voiſins du ſien pour y placer toute notre famille, & en même tems elle accommoda une chambre près du mien pour mettre ſous ma direction mes deux premiers enfans garçons qu'elle ne vouloit plus laiſſer converſer avec leurs ſœurs dont elle les voyoit déjà amoureux. J'approuvai ſa penſée, &

je commençai à voir le premier jour de chaque année un individu mâle de plus ſous ma diſcipline. Elle apprenoit à ſes filles ſes mêmes métiers ; & j'apprenois à mes fils l'art de forgerons ; & celle de taillandiers ; & tout le travail qu'il falloit faire ſur le ſalpètre, & ſur le ſoufre pour parvenir à faire la poudre.

Nous ſortions rarement, parcequ'après que toute la ville avoit ſu que nous avions refuſé d'aller au temple pour nous exempter de faire au ſoleil l'hommage ſéculier, nous ne jouiſſions plus de la même conſidération.

Nous paſſâmes ces quatre années dans le ſilence, au point qu'on ne parloit presque plus de nous. Les occupations que nous nous étions faites, & l'éducation de nos enfans ne nous laiſſoient pas paroitre le tems trop long. Le ſeul grand jardinier venoit nous voir, & mangeoit avec nous une fois par reſſurrection : on ne parloit plus de notre grande affaire à la cour d'Héliopalu, & nous n'allions à la cour que lorsque le roi nous envoyoit chercher, ce qui étoit fort rare. Mes enfans ainés qui grandiſſoient à vue y alloient plus ſouvent, mais jamais de leur propre mouvement. J'eus dans ces années Henri, Charles, & David, & je nommai leurs ſoeurs Judith, Barbe, & Jeanne. Au commencement de ma dixième

année j' annonçai à Jacques, & à ſa ſoeur Guillelmine que je les unirois en mariage le premier de l' année ſuivante; & pour contenter ma femme je fis une loi, qui fut toujours exactement obſervée par tous mes deſcendans, jusqu' à ce que je crus devoir la changer en partie. Le premier de l' année des géants étoit le ſeul jour où il étoit permis de ſe marier; les époux devoient être frère, & ſoeur jumeaux, & leur âge devoit être de neuf ans, & trois mois. Ils étoient formés comme on l' eſt ici à quatorze. C' étoit le jour anniverſaire de notre réveil dans l' appartement du gouverneur; & nous calculions notre année à ſept cent vingt jours mégamicriques qui faiſoient poſitivement trois cent ſoixante des notres. Il arriva par là que toutes les femmes de notre eſpèce accouchoient le même jour, & que nos femmes ne purent jamais avoir autre accoucheur que leur propre mari. On peut faire les plus beaux arrangemens dans un monde où la nature les ſeconde avec une régle non ſujète à la moindre variation.

Fin de la ſeptième journée.

HUITIEME JOURNEE.

Miladi.

Chez nous, Madame Eliſabeth, la curioſité n'eſt pas un crime, ainſi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de me faire un plaiſir ſera cher tel, je penſe, à toute la compagnie. Je voudrois vous entendre parler la langue des mégamicres.

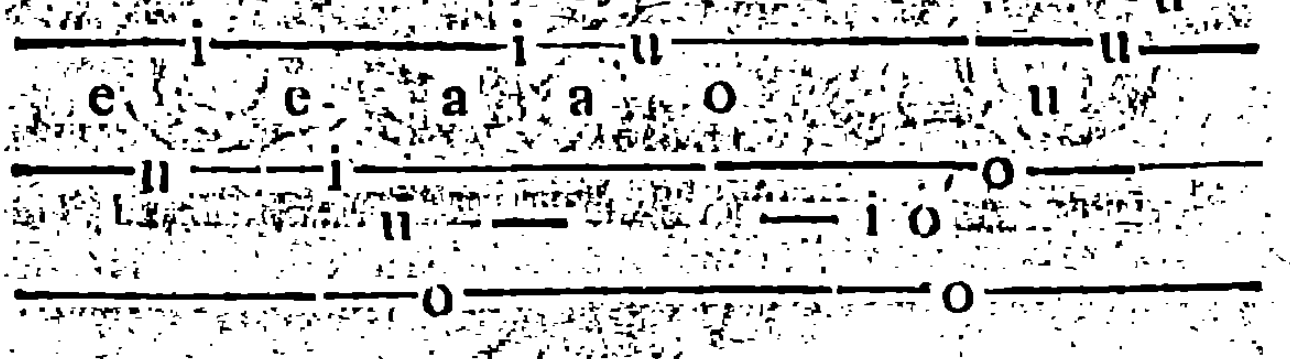
Eliſabeth.

D'abord que mon mari arrivera je vous ſervirai, miladi, car vous ne voulez pas que je parle toute ſeule.

Miladi Rutgland.

Oui, oui, car dès que nous n'y comprenons rien cela revient au même. Dites nous quelque choſe.

Eliſabeth.



M. Burghlei.

Je m'en vais vous répondre dans la même langue — O e i a u oi a i a i a o e u e i a u.

Eliſabeth.

Vous êtes, milord, un fort aimable incrédule que je veux avoir le plaiſir de confondre. Dictez moi une interrogation, ou deux en anglois; je vais les écrire dans cette langue que vous croyez fabuleuſe, & Edouard répondra en anglois à votre queſtion d'abord qu'il entrera.

M. Burghlei.

Non, non, madame; je crois que votre langue eſt véritable, & je vous aſſure que je n'ai voulu que badiner.

Miladi Rutgland.

Allons, allons, monſieur, ne faites pas le gentil: je ſais que vous n'en croyez rien. Permettez qu'on vous confonde, & dictez.

M. Burghlei.

Ce ſera donc pour vous obèir. (*il dicte, & Eliſabeth écrit*) *Nous ſommes tous curieux de*

ſavoir le voyage que vous avez fait pour retourner dans ce monde.

Eliſabeth.

Mais voilà mon mari qui arrive très à propos. Lis, je t'en prie, mon cher, ce petit écrit, & lis le tout haut; & après répons en anglois à la même queſtion à Milord Charles Burghlei qui reſtera alors certain que la langue des mégamicres eſt réelle.

Edouard.

Avec bien du plaiſir. Vous me dites, milord, que vous déſirez ſavoir comment nous retournâmes en Angleterre; mais vous aurez la bonté de nourrir votre curioſité juſqu'à ce moment là. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir à préſent que notre voyage pour retourner ici fut encore plus pénible que celui que nous fimes pour aller là.

Miladi Rutgland.

Etes-vous ſatisfait à préſent? Avouez que vous avez trouvé par terre dans ce moment au moins cent guinées; car vous les auriez pariées, & perdues.

M. Burghlei.

Je vous ai dit, miladi, que j'en étois perſuadé.

Miladi Rutgland.

A d'autres. Tout ceci eſt charmant. Avouez que dans le monde des mégamicres tout eſt rare, tout eſt beau. Je vous accorde cependant que chez nous nous pouvons admirer cent mille fois plus le merveilleux ſpectacle de la nature, mais le bonheur conſiſte-t-il dans l'admiration. Dès qu'il s'agit d'un univers infini toutes ſes parties ſont à peu près également petites. Eſt-ce une grande punition pour les mégamicres que celle de ne pas voir la nuit, la galaxie, & les étoiles fixes?

M. Howard.

Je vous dirai, miladi, que quoique j'aime beaucoup les mégamicres, que leur monde dans ſa régularité me ſemble une véritable miniature du créateur, je ne me croirois pas moins en priſon ſi je me voyois condamné à y reſter toute ma vie.

Miladi Rutgland.

Mais dites moi, de grace, milord, ſi nous ne ſommes pas tous en priſon ici. La ſeule différence eſt que nous voyons notre priſon ouverte: & cette priſon ouverte n'eſt-elle pas un malheur? Elle nous laiſſe expoſés aux injures des élémens, & en agaçant notre curioſité elle augmente notre misère par la

connoiſſance que nous gagnons ou de notre ignorance, ou de notre peu de pouvoir.

M. Burghlei.

Mais avouez, Miladi, que l'uniformité du monde des mégramicres doit enfin les ennuyer auſſi bien que celle de leur vie.

Miladi Rutgland.

Je n'en conviens pas : mais quand même cela ſeroit, je vous prie de me dire ſi nous nous amuſons beaucoup ici. Je trouve que ce qui nous occupe du matin au ſoir, eſt la guerre que nous ſommes obligés de faire à l'ennui. Je vous dirai auſſi que l'uniformité du bon eſt à mon eſprit l'image de la concorde, & de la paix, & que quelqu'un qui s'y déplait ne peut eſpérer devenir jamais heureux.

Miladi.

Je ſerai curieuſe de ſavoir ſi nos miſſionnaires oſeroient conférer à ces petites créatures là nos ſacremens. Leur ſuppoſeroient-ils une ame immortelle?

Duc de Brecnok.

Ils pourroient leur ſuppoſer une ame immortelle, & connoître en même tems que nos ſacremens ne furent pas inſtitués pour eux. Ce ſeroit, miladi, un terrible ſujet de diſputes entre les théologiens.

M. Burghlei.

Point de diſpute, mon cher duc. Connoiſſons-nous un autre genre humain?

M. Dunspili.

Permettez que je lui réponde. Oui, nous le connoiſſons, car la Genèſe nous rend compte de deux.

Duc de Brecnok.

J'en conviendrai; mais notre religion ne pourra jamais être celle des mégamicres, parcequ'ils n'ont rien de commun avec le pèché originel, & par conſéquent la rédemption ne les regarde pas. Je déſire cependant qu'il parvienne à les délivrer de l'idolâtrie, car pourqu'elle ſoit monſtrueuſe il n'eſt pas néceſſaire d'avoir nos doctrines, ni une ame immortelle.

Miladi Rutgland.

Si vous voulez, mon cher duc, qu'on croie les mégamicres deſcendus du couple de la première création, vous me permettrez de ne pas douter de l'immortalité de leur ame, car l'écriture dit clairement que Dieu leur donna ſa propre image. C'eſt la création de l'ame d'Adam qui n'eſt pas bien claire, à moins que vous ne la trouviez dans l'action de Dieu de ſouffler dans les narines d'Adam: ce que les interprêtes ne diſent pas: ce ſouffle

ne fit autre effet que celui de faire devenir Adam ame vivante ; ce qui veut dire animal.

M. Dunspili.

Je vous dirai, miladi, que j'ai fait cette même réflexion ; mais je ne peux pas me déterminer à donner aux mégamicres une ame immortelle aux dépens de la mienne.

Miladi Rutgland.

Qu'à cela ne tienne, mon cher ami ; je crois qu'il n'en ſera ni plus, ni moins quand vous la donneriez aux uns, & aux autres.

M. Howard.

LaGenèſe eſt le plus obſcur de tous les cinq livres dont les juifs mêmes défendent la lecture jusqu'à un certain âge. Pour moi les mégamicres me ſemblent de fort honnêtes gens, je les aime beaucoup, quand même leur ame ſeroit mortelle.

M. Dunspili.

Songe, mon cher ami, que ſans une ame ils ne ſeroient que des petites bêtes.

M. Howard.

Point du tout, car je ne regarderois pas comme des bêtes ni toi, ni moi, ni tout le genre humain, quand même je ſaurois pour certain que l'hiſtoire de l'ame immortelle eſt

une fable. Je plains cependant les mégamicres dans leur idolâtrie.

M. Bridgend.

Si maitre Edouard les en délivre cela me fera plaiſir ; & s'il a jugé à propos de ne pas s'en mêler, je dirai qu'il a bien fait auſſi, car il faut laiſſer tout le monde maitre de penſer comme il veut. N'eſt-ce pas, notre cher ami ? Que penſez-vous de vos mégamicres ?

Edouard.

Ce que je penſe de moi même, milord. On m'a dit que j'ai une ame immortelle, & pour m'en convaincre on m'a allégué la faculté de raiſonner que je ne peux pas nier d'avoir. Le raiſonnement donc eſt la preuve de l'ame. J'ai trouvé que les mégamicres raiſonnent : comment aurois-je pu leur refuſer une ame ſans me donner un démenti ? Les mégamicres nous en ont accordé une par la même raiſon. J'ai fait, comme vous l'entendrez, beaucoup de mégamicres chrétiens, mais je n'ai pas eu intention de les faire chrétiens comme nous, car notre foi doit leur être incompétente : je les ai mis dans notre religion pour les détacher de la ſuperſtition, & pour les mettre à portée d'exercer notre morale qui eſt au deſſus de la leur : Nos en-

ſans mêmes ne ſavent pas ce que ce mot chrétien ſignifie : je n'ai jamais voulu leur rendre compte de ſon éthymologie. Le ſalut éternel dépend des bonnes oeuvres, & de la foi. J'ai cru devoir ménager cette dernière faculté de toutes mes forces. Je les ai laiſſés dans une parfaite ignorance de preſque toutes les vérités ſujètes à la foi dont je n'ai pas cru la croyance néceſſaire au ſalut éternel. Si j'ai mal fait ; ce ne ſera pas à eux, j'eſpère, à porter la peine de ma faute : ma raiſon du moins me dit que ce ne ſeroit pas juſte. Dieu cependant eſt le maître de tout ; & nous ne pouvons parler de ſes actions qu'en trouvant juſtes celles mêmes qui nous paroiſſent injuſtes. Je ne leur ai jamais rien dit du péché originel, & par conſéquent je ne leur ai jamais parlé de la rédemption, ni du déluge, ni de la loi écrite qui vint après celle de la nature : je leur ai facilité le chemin au ſalut éternel en ne les inſtruiſant que de ce que j'ai cru néceſſaire : les plus riches ſont ceux qui ont moins de beſoins, ainſi on peut dire que mes deſcendans ſont riches en religion plus que nous, puiſqu'ils n'ont beſoin de foi qu'en trois ou quatre articles qui étonnent la raiſon ſans la rebuter. Un Dieu immortel, immatériel, créateur de tout ; une providence générale, &

particulière, que les pèchés altèrent, & les vertus excitent; d' où vient la miséricorde de Dieu toujours agissante, & sa bonté infinie, ce qui établit la force du répentir, & la nécessité de la prière. Voilà la principale partie de la dogmatique de mes descendans chrétiens. Personne ne leur contestera jamais le nom de chrétiens. Je leur ai aussi insinué le dogme de l' immortalité de l' ame, & la béatitude après cette vie, ou les peines éternelles en conséquence des oeuvres. Si plusieurs saints pères ont dit que dès tout tems il y a eu au monde des chrétiens, comme Socrate, Caton, & tant d' autres, comment pourra-t-on refuser ce nom à mes enfans qui sont baptisés, & si outre cela ils vivent selon l' esprit de Dieu? L' intention que mes enfans peuvent avoir en baptisant leurs fils ne peut être que la mienne; & il suffit qu' elle existe en eux virtuellement pourqu' elle soit suffisante au sacrement. S' ils ne sont pas informés de l' origine historique du baptême n' importe; il suffit qu' elle ait été connue à moi même. J' oserai même vous dire qu' aucun de mes descendans ne lira jamais ni le vieux, ni le nouveau testament: je l' ai laissé là, mais il est écrit en latin; s' il eut été en anglois je l' aurois brulé.

M. Dunspili.

En qualité de croyant vous ne pouviez pas vous dispenser de conférer le baptême à vos enfans ; car *omnes homines peccaverunt in Adam* ; & vous ne pouviez pas ignorer la force du baptême, & sa nécessité absolue, mais il me semble que vous ne deviez pas vous permettre de l'administrer aux mégamicres : il ne peut pas leur avoir fait du mal ; mais je trouve qu'il ne peut pas non plus leur faire du bien, car ils n'ont rien de commun avec nous. Je crois aussi que vous ne pouviez pas vous dispenser d'informer vos enfans de la chute de l'homme.

Edouard.

Celle d'Adam, milord, fut une désobéissance dont la peine devoit tomber sur tous ses descendans, & Adam le savoit, puisque Dieu le menaça de la mort, & devenant à cause de son crime mortel lui même il étoit naturel que tous ceux qui sortiroient de lui le fussent aussi. Adam donc eut une commission dont il dut répondre. Mon cas est différent : je n'ai eu aucune commission, & par conséquent je ne suis responsable que de moi même. Je vous dirai encore qu'en conscience je ne pouvois pas me mêler de dogme, car j'en étois, comme je le suis encore, fort

ignorant ; & je devois craindre de semer des erreurs, ce qui auroit été un mal beaucoup plus grand ; car il vaut mieux, je crois, ignorer le mystère de l'incarnation que de le savoir avec des fausses circonstances.

Nos enfans savent que, sous peine de damnation éternelle, ils doivent adorer avec le culte que je leur ai montré un seul Dieu, créateur de tout. Ils savent qu'ils ne doivent jamais mentir ; qu'ils doivent respecter leurs supérieurs, qu'ils doivent aimer leur prochain, affiner les méchancetés, & leur être utiles, observer les loix des lieux où ils se trouvent, car Dieu défend de troubler la paix de qui que ce soit, & que non seulement ils doivent s'abstenir de dire le mensonge, mais la vérité aussi, lorsqu'elle pourroit devenir nuisible à un tiers sans faire triompher l'innocence. Le vol leur est défendu ; comme de frustrer du paiement ceux qui auront travaillé pour eux. Ils doivent par précepte de religion se défendre de la colère ; & s'abstenir de faire quelque chose pendant son accès, puisque l'homme aliéné ne peut être qu'injuste, & commettre même l'homicide. Je l'ai mis à la tête de tous les crimes. La glose de mon code sacré n'admet pas le pardon au premier mouvement ; je n'ai pas ju-

gé à propos d'accorder des privilèges à ce prétendu acte involontaire. L'homme colère ne peut qu'en abuſer : ſi épouvanté par la punition menacée il peut parvenir, à s'y livrer moins, il démontre qu'il eſt faux que les premiers mouvemens ne dépendent pas de nous. Mes enfans, ont un précepte auquel j'ai donné l'épithète de divin qui leur dit que l'ennemi humilié doit non ſeulement obtenir pardon, mais recevoir de tous ceux qu'il aura offenſés tous les bienfaits qu'ils pourront lui faire. Je leur ai défendu comme criminel en premier chef tout autre accouplement que celui avec l'inſéparable reſpectif : j'ai ordonné entre mari, & femme la déférence réciproque, & j'ai défendu à l'homme d'uſer de ſa ſupériorité, excepté dans le cas que le bien général ou le particulier de la famille l'éxige. Il leur eſt défendu de ſe permettre dans leur façon de parler le ton de l'orgueil : celui de la douceur eſt le ſeul qui doit regner parmi eux. Ils ne doivent jamais ſe ſervir de la force de leur éloquence que pour perſuader, & ils doivent ſe garder de convaincre ſans une néceſſité abſolue, puisque la conviction toujours odieuſe rebute. La conviction fait ſur l'eſprit le même effet que les chaines font ſur le priſonnier : s'il peut les briſer il s'échappe.

Ils ne doivent jamais ni se montrer curieux des affaires d'autrui, ni satisfaire aux demandes indiscrètes des curieux, car en leur satisfaisant ils ne peuvent que devenir complices de leur faute. Je leur ai donné comme divin le précepte de conférer le baptême, & comme mondain celui de la circoncision. Voici la formule que je leur ai donnée pour prier Dieu tous les jours au son de la trompette, ou de la cloche qui en annonce le commencement. *Dieu immortel, incréé, immatériel, immense, infini, toutpuissant, très savant, créateur de toutes les formes, providence éternelle, assemblage de toutes les perfections, nous n'adorons que votre divine existence. Dirigez toutes nos actions, & soyez à notre secours autant que nous garderons dans nos coeurs, & dans nos esprits une volonté déterminée à ne jamais transgresser aucun de vos préceptes pour parvenir après cette vie à participer à votre gloire éternelle.*

C'est le Déuteronome de tous les géants chrétiens dans le monde intérieur. Je n'ai pas trouvé à propos de les instruire qu'outre les deux états de Paradis, & d'Enfer qu'il y a dans la vie de l'ame, il en est un troisième duquel nous ne doutons pas, & qui s'appelle purgatoire. Cette connoissance ne les auroit amené à rien, & m'auroit obligé à des ex-

cations qui dans mon ignorance m'auroient
ıellement embarraſſé. Je leur ai dit que la
iiſſance de l'ame dans la béatitude conſiſte
ns la viſion de Dieu, bonheur ſublime que
ıomme ne peut pas aſſez bien concevoir
ur s'en former une idée, & la communi-
er à un autre, & que la damnation de
ime n'eſt autre choſe que la privation de
même viſion, & que celle-ci eſt un tour-
ent pour l'ame auſſi grand que l'autre eſt
e joie au comble, & je ne leur ai pas dit
avantage; car *joie au comble* doit tout di-
Pour ce qui regarde l'enfer de l'ame, je
ır ai dit que ce n'étoit autre choſe que
ınnui porté à la plus haute extrémité déſo-
ıte, & principalement attaché à l'impuiſ-
ıce, & à l'affreuſe certitude de ne jamais
ıuvoir parvenir à rien ſavoir ni de Dieu, ni
s affaires de la terre. Je ne leur ai pas donné
moindre idée des anges; car cette doctri-
m' auroit mis dans le plus grand embarras.
aurois dû les leur repréſenter comme des
res encore plus heureux que les ames, &
foibleſſe de la philoſophie de mes enfans
auroit induits à trouver à redire à ma doc-
ine, puiſque les anges, auroient-ils dit, ne
uvent pas avoir le plaiſir de ſe ſouvenir
ıe la gloire dont ils jouiſſent eſt une récom-

ſe de la vertu, & un prix de la fidelle obéiſſance; & encore il auroit fallu que je leur expliquaſſe ce que la mémoire des anges devoit être, en quoi ils pouvoient l'exercer, & quel beſoin ils pouvoient en avoir: tout cela, Milords, fut par moi même reconnu pour être au deſſus de mes forces à moins que je n'euſſe voulu inventer, & métaphyſiquer d'une façon dans laquelle j'aurois injuſtement prétendu que mes auditeurs conçuſſent clairement des choſes que je n'aurois pas pu concevoir nettement moi même. Croyez moi, que celle de s'ériger en théologien législateur, quand on n'en a pas la commiſſion de Dieu même, eſt une entrepriſe dans laquelle on riſque d'échouer, à moins que le peuple qu'on veut inſtruire ne ſoit de la groſſiére nature de celui qui ſe rendit aux diſparates d'Abul-kaſem qui alloit en corps, & en ame ſe promener dans la lune.

Je leur ai appris que lorsque l'homme a péché il ne lui reſte autre moyen pour ſe remettre en grace de Dieu que celui de l'exomologèſe accompagnée d'un ſincére repentir, dont Dieu eſt le ſeul juge, & que ce repentir ne peut conſiſter que dans une réſolution ferme de l'eſprit de ne plus ſeconder les ſuggeſtions des ſens en commettant des crimes:

ſans cette propoſition intérieure, ferme, & abſolue, Dieu qui ne ſe tient pas à des paroles, & qui pénétre les coeurs, & les penſées les plus ſecrètes, n'accepte pas l'éxomologèſe, & le pècheur reſte malheureux ſur la terre, tout ce qu'il entreprend lui va mal, & il devient l'abomination du genre humain. Cette doctrine fait que mes deſcendans craignent l'éxomologèſe plus que tout autre malheur, & que pluſieurs d'entr'eux ſont bons chrétiens pour n'être pas obligés à s'y expoſer. S'il arrive que des miſſionnaires romains aillent dans mon monde, ils l'aboliront pour y ſubſtituer la confeſſion auriculaire, & ils auront raiſon : Dieu ſeul ſait ſi elle ſera plus fructueuſe pour le bien de leur ame.

Miladi.

Vous nous avez, monſieur, détaillé des choſes de la plus grande importance, & qui ont beaucoup intèreſſé mon coeur, & mon eſprit, & ſûrement celui de toute cette compagnie. Je vous prie de nous dire ce que c'eſt que ce grand Génie qui vit depuis tant de milliers d'années.

Edouard.

C'eſt probablement une impoſture, Miladi, mais comment pourrois-je en être ſûr ?

je me ſuis bien gardé de jamais toucher à cette corde. Ce myſtère de la religion des mégamicres eſt ſi reſpectable, qu'il eſt devenu depuis long temps l'ineffable ſecret d'état de tous les monarques mégamicres; & ils eurent raiſon, car la politique doit avoir reconnu non ſeulement l'impoſſibilité d'anéantir cette erreur ſi c'en eſt une, mais le danger qui étoit attaché à ce déſabuſement: outre cela les ſouverains clairvoyans virent qu'il n'y avoit rien à gagner dans la grande opération de tirer ce fait au clair, & de faire ouvrir les yeux à un monde tout entier. Ils ſe déterminèrent à en tirer parti eux mêmes: c'eſt de là que vient la bonne harmonie entre le ſceptre, & l'autel, & la déférence que le très ſaint cabinet a aux intérets des rois qui lui font paſſer des offices. Celui de l'immortalité de la perſonne du grand Génie eſt un article ſur lequel il n'eſt permis à perſonne de raiſonner. Les eſprits forts les plus foibles n'oſent jamais en parler. Les vraiment forts gardent le ſilence ſans peine.

Miladi Rutgland.

On ne ſeroit pas ſi prudent chez nous.

Après le dîner monſieur Edouard pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

L'autocéphale étant mort, & notre ami le reſſuſcité occupant ſon ſiége, le roi nous

conſeilla de lui faire une viſite ſolennelle. Le roi diſoit que j'avois beſoin de me procurer avec le nouvel autocéphale qui nous aimoit des conférences particulières pour parvenir à terminer notre affaire avec la cour d'Héliopalu. Il nous démontroit que notre ſolide établiſſement avoit beſoin de la liberté de nous nourrir des fruits défendus malgré même le ſifflement; que ſans cela notre exiſtence devenoit toujours plus précaire; & qu'elle deviendroit à la fin impoſſible. *Votre famille*, nous diſoit-il, *augmente toujours. Que ferez-vous dans cent moiſſons d'ici, que vous n'aurez guères moins de trois mille enfans? Vous mourrez de faim, car vous ne trouverez plus de mégamicres qui veuillent vous nourrir, ou ce ne pourra être qu'à un prix ſi éxorbitant que vous ne pourrez y ſuffire quand même vous ſeriez auſſi riches que moi. Comment ferez-vous pour entretenir cent cinquante mille nourriciers? Où les trouverez-vous?*

C'étoit à la lettre. C'étoit la penſée qui nous tourmentoit du matin au ſoir; mais je ne pouvois, & ne devois pas rétracter mon refus d'aller chanter au temple l'infâme cantique, & je n'avois pas encore le moyen de m'aſſurer que les ſerpens ne ſiffleroient pas en me voyant détacher leurs fruits.

Le roi nous fit faire la visite à l'autocéphale avec un train de princes, & nous fumes reçus comme tels. Ce saint homme nous devoit la vie, & par le présent qu'il nous fit il démontra combien elle lui étoit chère. Il nous aimoit tendrement, & il avoit pour nous une véritable vénération, & nous croyant plus puissans que nous ne l'étions en effet: il voyoit avec peine suspendu tout le bien que, selon lui, nous pouvions faire à cause d'une prétention de la cour d'Héliopalu, que dans son coeur il trouvoit injuste, & qui nous avoit donné occasion d'offrir un éclatant témoignage de la religion de notre esprit par un refus dont on ne connoissoit pas de plus généreux. Il blâmoit aussi l'obstination avec laquelle on soutenoit qu'il ne falloit pas nous accorder les fruits tant que les serpens siffleroient. Il disoit qu'il falloit les laisser siffler.

Peu de jours après, dans un entretien tête à tête il me dit qu'il croyoit que le grand Génie cesseroit à la fin d'insister sur l'article de la nourriture dont nous avions besoin, & sur l'autre de devoir entonner au temple le grand hymne, si le roi eut voulu charger son ministre à Héliopalu de traiter l'affaire directement en son nom, conférant avec le

grand barcalon du divin monarque. Il nous dit qu'il ne s'agisſoit pas de prier, mais d'alléguer des belles, & bonnes raiſons d'état. Je communiquai l'avis de l'autocéphale au roi; & il me répondit avec bonté qu'il étoit pret à tout faire pour nous, ſi je pouvois ſeulement lui ſuggérer comment il pouvoit démontrer au grand Génie que l'intêret de ſon état le forçoit à s'intèreſſer à notre conſervation. Je remerciai le monarque en lui diſant que j'eſpèrois lui fournir en peu de tems des raiſons plauſibles & dignes d'être alléguées.

Nous paſſions en attendant notre tems très utilement à nos occupations particulières. L'affaire des eſſences fabriquées par ma femme étoit devenue très ſérieuſe. Nous avions plus de cinq cent mégamicres de ſervice pour ce ſeul article, car il ne s'agiſſoit pas de contenter la ſeule capitale, & le royaume, mais les monarchies adjacentes, & les plus éloignées où les marchands alloient les vendre très cher. Les ordonnances ſe multiplièrent au point que je dûs penſer à faire creuſer à l'entour du jardin pour former des magazins, & des laboratoires pour les diſtillations, & pour mettre en ordre la grande quantité des différentes fioles. Ce ſeul article nous faiſoit

gagner plus de cent mille guinées par an. L'éducation de nos enfans étoit ce qui nous affectoit le plus, car leur nature, ou leur bon caractère ne pouvoit dépendre que d'elle. A l'âge de quatre ans ils ſavoient lire, mais c'étoit la mer à boire que de leur faire apprendre à écrire proprement, & correctement la langue mégamicrique. Les ſept couleurs obligeoient l'écrivain à hollander les plumes par un manège ſi ſingulier, qu'il ne parvenoit à s'y faire qu'avec une peine infinie, & une perte de tems très conſidérable. Par cette raiſon non ſeulement les écrivains étoient fort chers, mais il falloit attendre auſſi long tems qu'ils vouloient les pièces, & les copies qu'on leur ordonnoit : outre cela la méthode d'écrire en bouſtrophédon rendoit la beſogne encore plus difficile. Je conçus le bon projet de changer la façon d'écrire de tout le monde en commençant par la capitale dans laquelle nous habitions. Après m'en être mis en poſſeſſion avec ma femme je décidai que mes enfans n'écriroient pas autrement. Je les inſtruiſis en peu de tems. Voici ce que c'eſt.

Je traçois ſur une feuille de papier mégamicrique carré, & oblong trois paralléles horizontales ſéparées l'une de l'autre de la

douzième partie d'un pouce ; & à la distance de la troisième partie d'un pouce j'en traçois trois autres, & j'allois ainsi jusqu'au bas de la page. Ces trois lignes me servoient à écrire toutes leurs lettres sans avoir besoin de les colorer pour les connoitre. C'est à peu près comme nous écrivons par des notes toute notre musique. L'*A*, par exemple, au lieu d'être rouge étoit écrit au dessous de la ligne inférieure ; sur la ligne même on se la figuroit orangée ; dans le premier espace elle étoit jaune : sur la ligne du milieu on se la figuroit verte ; dans le second espace elle devenoit bleue : sur la ligne supérieure elle étoit indigo ; & au dessus on la regardoit comme violette. Cette façon d'écrire plut beaucoup aux enfans colorés du roi qui venoient toujours nous voir : ils écrivoient des billets aux miens qui répondoit sur le champ dans un quart d'heure ce qui en demandoit au moins une avec la plume à couleurs. Cette écriture étoit de gauche à droite comme l'angloise, & le boustrophédon étoit aboli. Le roi trouva cela beau, simple, & digne d'être adopté, & commença à ne pas écrire autrement, & les courtisans furent tous obligés à apprendre à écrire ainsi, & tous les dicastères aussi ; & en moins de deux ans d'Europe

ce fut l'écriture de toute la ville; les alfaquins exceptés qui ne ſe rendirent que beaucoup de tems après ſur la foi des oracles qu'ils conſultèrent. Si les écrivains de mètier voulurent gagner leur vie ils dûrent quitter l'ancienne méthode, & donner les pièces qu'on leur ordonnoit pour un prix huit fois moindre que celui qu'ils faiſoient payer auparavant; mais ils gagnoient en tems, & en commiſſion, de ſorte que cela leur revenoit au même; & par conſéquent leurs plaintes étoient injuſtes, & injuſtes les malédictions qu'ils nous donnoient. Mais je leur préparois un coup qui alloit me venger de leur injuſtice: ils eurent des fortes raiſons pour ne me le pardonner jamais. Ceux qui ſe trouvoient lésés, & qui n'avoient aucun dédommagement étoient les marchands d'encre qui parvinrent à préſenter une requête au roi pour lui demander juſtice contre nous, & dont il rit bien.

Lorsque je vis ma nouvelle méthode applaudie, & ſuivie je tournai toute mon attention à l'établiſſement d'une papeterie. Celle que j'avois tant vue à Lincoln chez milord Bridgend votre grand père étoit gravée dans ma mémoire.

J' achetai avec la permiſſion du roi une maiſon de campagne ſituée à côté de la rivière que je rendis plus rapide par le moyen d' une écluſe près de ma même maiſon, j' y fis un moulin, & je fis facilement un biais pour y faire tomber l' eau deſſus. Je pratiquai dans mon bâtiment toutes les pièces qui m'étoient néceſſaires; c' eſt-à-dire, un pourriſſoir pour corrompre le vieux linge, la batterie où l' eau fait agir les maillets armés de tranchans pour hâcher, & réduire en bouillie les mêmes linges; la cuve où l' on met les papiers dans les chaſſis, l' étendoir où on les fait ſécher, & pluſieurs magazins pour les plier, & les emballer, j' y fis auſſi des hangards, & des fourneaux pour le bois, & des logemens pour mes ouvriers; & presque tout ceci à rez de chauſſée.

D' abord que j' eus fait publier que j'acheterois tous les linges de chanvre vieux, & déchirés, qu' on m'apporteroit, offrant un peu plus que les maitres maçons ne les payoient, qui s' en ſervoient pour rendre plus ſolides les fondemens des maiſons, on m' en apporta une quantité de toutes les couleurs, & le tout ſi égal que je n' eus pas beſoin d'en ordonner le diliſſage. Je fis ſeulement travailler à découdre les pièces, & à en ſéparer

les plus fines. Mon pourrissoir étoit au second étage. Dans moins d'une moisson, j'en fis fermenter une suffisante quantité, que je fis d'abord détremper, & effiloche, & tout enfin ce que je savois qu'il falloit faire avant que la matière passât à la cuve à ouvrer, où les ouvreurs la brassent, & la délaient dans l'eau chaude. Je fis recueillir mon papier lorsqu'il fut sec; je le fis remettre en perces, passer à la colle, & puis l'étendre feuille à feuille. Je lui fis faire après cela les dernières opérations qui sont de l'éplucher de le lisser, ployer, compter, & mettre en presse. Mon papier réussit excellent, & parfait. Cette fabrique me couta un travail immense, beaucoup de patience, & beaucoup d'argent, mais j'étois sûr d'en gagner avec le tems bien d'avantage. Un mégissier que j'avois à mon service m'avoit offert de me faire obtenir le privilège exclusif d'acheter tout le vieux linge, en me disant qu'ainsi j'aurois pu l'avoir pour un prix fort modique; mais je fis le contraire: pour en avoir toute la quantité qui m'étoit nécessaire je publiai que je le payerois plus cher d'un vingt pour cent, & je chassai de chez moi le mégissier en qualité de mauvais conseiller. Je fus après que cet homme avoit trouvé le se-

cret de ſe farder en rouge de façon qu' on l' appelloit noble : il ſe ſoutint pendant quelque tems, mais à la fin il dût faire banqueroute, on l' arrêta, & lorsqu' on le mit dans le bain on fut fort étonné de le voir toute la tête bleue, le corps bariolé, & les bras couleur de piſſenlit. Son inſéparable cependant eſt reſté rouge, & perſonne n' y a jamais rien compris, car il avoit des enfans nobles.

Je n'ai jamais rendu compte à perſonne de ce que je voulois faire ; & le roi même qui avoit été plus de vingt fois me voir n' a jamais rien su : il eut la vertu de ne s' en montrer jamais curieux ; mais il m' avoua après qu' il s' étoit toujours attendu à quelque choſe de conſéquence. Les ouvriers que j' avois exécutoient mes ordres, & quatre de mes fils les plus âgés étoient toujours là, & inſtruits par moi veilloient à l' exécution de tout.

Lorsque mon papier fut parfait j' écrivis à ſa Majeſté que j' avois un petit préſent à lui faire. Il m' envoya d' abord un équipage pour me conduire chez lui. J' y fus avec Jacques mon aîné, parcequ' Eliſabeth étoit à terme d' accoucher. Jacques n' avoit pas encore neuf ans, & étoit cependant autant for-

me que je l'étois à mon arrivée dans ce monde-là.

En présentant au roi mon papier dont la couleur étoit un rougeatre fort pâle, fin, & avec un très beau lustre, je vis qu'il falloit d'abord lui dire ce que c'étoit. Le monarque dans la réflexion, & dans le silence, en prit, écrivit, & fut étonné de sa perfection, & de sa beauté. Je lui dis que c'étoit à lui à mettre mon papier à la mode, & je l'assurai qu'en moins de dix ans ce seroit une des plus fortes branches du commerce de son royaume, puisque tout le monde des mégamicres auroit voulu en avoir.

Sûr de mon fait j'augmentai l'enceinte de ma papeterie, je redoublai les pourrissoirs, les batteries, & les moulins, & pourvu d'une grande quantité de vieux linges j'augmentai du double mes ouvriers.

La réussite du nouveau papier fut rapide. J'en avois fixé le prix : j'avois établi un comptoir de vente dans la papeterie même; mais je vis que c'étoit trop loin, & le roi, sans que je lui en parlasse, me donna une ample boutique dans la grande rue, où j'en envoyai une suffisante quantité. Un mégamicre des miens dont je connoissois l'habileté, & l'exactitude, & dont on m'avoit

donné caution fut mis par moi à la direction du négoce pour la distribution en gros, & en détail.

Ma femme étoit déjà accouchée de Siméon, & Faustine mes dixièmes jumeaux, & le jour auquel elle devoit les sevrer étoit arrivé. C'étoit le dernier de notre dixième année. Le lendemain premier de notre onzième, je mariai Jacques avec Guillelmine sa soeur dont il étoit amoureux au point que je craignois qu'il ne tombât malade; car occupé de ma fabrique je ne lui laissois pas la liberté d'aller tous les jours à la ville pour voir sa mère. D'abord que je l'eus marié je lui donnai la surintendance du débit de mon papier à la boutique en lui assignant pour son entretien le dixième du profit de toutes les ventes en gros, & en détail.

Je voulus qu'on célébrât les noces de mon fils avec toute la pompe. Je fis savoir à tous mes amis que l'année de notre religion commenceroit dans cette journée, & qu'elle seroit toujours composée de quatre de leurs moissons, & que tout troisième jour de chaque quatrième moisson seroit pour l'avenir célébré par nous avec un mariage pour le moins. J'avois informé le roi de tout ceci : ce monarque jouissoit de notre fortune, & des mar-

ques que nous donnions de notre talent ; mais il ſoupiroit en ſecret voyant que le défaut de nourriture nous rendoit véritablement à plaindre. Il ne perdit pas de tems. Il avoit envoyé en préſent au grand Génie douze caiſſes de notre papier, & une caiſſe des plus précieuſes eſſences de ma femme, dont il ſe pourvut ſans nous laiſſer pénétrer que c'étoit pour lui. Il avoit informé ſon miniſtre à Héliopalu de tout, & lui avoit ordonné de conférer avec le barcalon du grand Génie, & de lui repréſenter que le bien de ſon royaume exigeoit notre établiſſement ſolide qui ne pouvoit être que fort précaire, tant que nous ſerions obligés d'acheter notre nourriture des mégamicres. Il lui diſoit que la fondation de cette fabrique de papier n'étoit qu'une légère exquiſſe de notre talent, & qu'il ne falloit ni nous perdre, ni nous pouſſer à bout. Il lui ordonnoit d'inſiſter ſur l'article de l'augmentation de notre famille qui, dans quarante moiſſons que nous avions déjà paſſées chez eux, avoit été lente, mais qu'elle alloit alors devenir plus rapide ; de ſorte que le grand nombre de nourriciers qui nous ſeroient devenus néceſſaires devoit être conſidéré comme l'opprobre des enfans du ſoleil, & comme un exemple ſcandaleux, car tout le

monde ſavoit que ſes ſujets bâtards dans ſa capitale vendoient leur propre lait à des étrangers qui ne demandoient que la libre permiſſion de ſe nourrir d'un fruit qui, ſelon leur religion, leur appartenoit, & que les mégamicres ne risqueroient rien en la leur accordant.

Le premier de l'année j'eus aux noces de Jacques ma maiſon de campagne remplie de la plus belle, & de la mieux choiſie compagnie de toute la ville. L'autocéphale auquel j'avois fait un beau prèſent de mon papier envoya à ma fête ſon protoſyncelle, & le roi m'envoya ſon premier cuiſinier, ſon chef d'office, & ſa muſique, & voulut que la fête ſe fit à ſes dépens. Il m'écrivit qu'il me conſeilloit de prèſenter les nouveaux mariés à l'autocéphale le lendemain des noces. Je ſuivis ſon conſeil.

Ma fête fut magnifique. Les tables de vingt quatre couverts furent vingt quatre, & on voyoit dans chacune un couple de colorés auxquels les rouges faiſoient toutes les politeſſes : ces reſpectables bâtards étoient des ſavans, des riches maltotiers, & des gradués dans le corps du clergé. Les deux époux étoient aſſis entre ma femme, & moi : le reſte de notre famille dut reſter à la maiſon : cet uſage paſſa en loi, & devint un point de diſci-

pline. Je fis nourrir quatorze cent domestiques qui m'appartenoient dans les sales de ma papeterie, & j'instituai ce jour là pour privilégié, en ce que les ouvriers étoient payés & exempts de travail. Ce fut la première fête que j'établis : j'en instituai des autres avec le tems.

Dans le moment que nous étions pour nous mettre à table, un maitre de cérémonies du roi, de couleur nacarat se présenta avec son inséparable, chanta, & dansa, & me présenta un manteau rouge qui m'alloit jusqu'aux talons, avec des manches qui m'alloient aux coudes, joint au cou par une agrafe de diamans. Il en présenta un autre pareil à ma femme différent aux manches qui étoient bleues. Ce maitre de cérémonies, après un beau discours dans lequel il nous dit de la part de son maitre tout ce qu'il y avoit de plus flateur, nous décora lui même de ces marques d'honneur qui nous assuroient de la bienveillance du monarque; outre le manteau rouge ma femme reçut la grande éxomide bleue comme les manches du manteau. C'étoit une espèce de tunique comme celle que les cardinaux mettent sous la chasuble dans les grandes fonctions, avec la différence qu'elle commençoit au dessous de la gorge, & alloit

jusqu'a la moitié des jambes, & étoit découſue de tout ſon long aux deux côtés. Cette éxomide que j'appelle ainſi parcequ'elle ne touchoit ni aux bras, ni aux épaules, étoit du plus fin chanvre, & fut infiniment chère à ma femme, parcequ'elle couvroit ſon ventre qui, lorsqu'elle étoit groſſe, n'offroit pas à l'oeil un objet agréable. L'aimable mégamicre, après avoir écouté attentivement tous mes remerîmens, prit congé de nous. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte en chantant, & en danſant. Ce fut une corvée pour nous que celle de recevoir tous les complimens de la compagnie. Le grand jardinier me prit à l'écart, & me dit que cette décoration nous donnoit le titre de haute nobleſſe, & que depuis ce moment là nous devions avoir à la cour, & partout le pas ſur tous les nobles gradués.

Il n'eſt pas poſſible que je vous peigne la grande gaieté qui animoit la table où nous étions aſſis avec les époux. Les complimens que les mégamicres faiſoient à mes pauvres enfans étoient d'une eſpèce qui excitoit la joie de tous les convives, mais qui déſeſpéroient les époux, qui, ou ils n'y comprenoient rien, ou ils n'oſoient pas y répondre. Malgrè qu'ils euſſent beaucoup d'eſprit ils ſe trouvoient

ſi enivrés de leur bonheur, qu'ils ne purent pas dans leur ſituation en donner le moindre eſſai. Ils ſe regardoient de tems en tems, & tour à tour ils jettoient leurs regards ſur nous, & ſur toute la compagnie qui les provoquoit en vain à parler : n'ayant pas d'appétit ils ne mangèrent pas : il leur tardoit de voir le repas fini, comme en riant de leur contrainte ils m'avouèrent après.

A la fin du repas les frottemens alloient commencer, & je voyois où, ſelon l'uſage de ce monde là, la galanterie les feroit aller. Nous en avions déjà parlé entre ma femme, & moi, & je l'avois raſſurée ſur cet article qui l'inquiètoit extrêmement. Je pris ſur moi de faire dans les termes les plus choiſis, & les plus reſpectueux une petite harangue à la compagnie déjà échauffée par les parfums qui étoient de la plus grande force, & très exquis. Cette harangue fit tout l'effet que nous déſirions. Voici ce que je leur dis en très peu de mots.

"Aſſemblage divin de toutes les vertus, très nobles, & très ſavans mégamicres, je ſuis obligé de vous prier de nous permettre d'obſerver dans ce jour heureux un uſage de notre monde duquel nos ancêtres ne ſe ſont jamais éloignés. Tout frottement eſt défendu

chez nous dans un jour de noces, non ſeulement aux époux, mais à toute la famille.„

Je n'eus pas beſoin de leur en dire d'avantage. Ils applaudirent, puis ils rirent beaucoup, & très dociles ils ſe bornèrent aux embraſſemens auxquels honnêtement nous ne pouvions pas nous oppoſer; mais qui, comme j'obſervai, ennuyèrent beaucoup les époux, car les conviés étoient quaſi ſix cent.

Après un charmant concert, poème fort beau dont le maitre de phonique qui chantoit de tems en tems ſeul étoit l'auteur, & que tout le monde comprenoit hormis nous, on propoſa une promenade dans le jardin, & une viſite à l'édifice de ma papeterie.

La trompette à la fin annonça l'heure où le repos commençoit, & tout le monde défila ſans prendre congé: telle étoit la coutume lorsque les conviés paſſoient le nombre de cent.

Après le départ de toute la compagnie nous conduiſimes les époux dans une ſale où nous fimes venir tous nos enfans excepté les ſix derniers nés. Je m'aſſis avec Eliſabeth à ma gauche; je fis mettre les époux à genoux, Jacques devant moi, & Guillelmine devant ma femme. Tous mes fils debout ſe te-

noient en bon ordre du côté de Jacques, & mes filles étoient du côté de l'épouse. J'imposai alors mes mains sur la tête découverte du garçon ; & ma femme posa les siennes sur celle de sa fille ; & nous prononçâmes ensemble ces paroles qui passèrent à tous mes descendans, & furent la formule de tous les mariages. C'est l'époque de l'institution de la Chirotonie.

"Nous votre père, & votre mère vous unissons en mariage au nom de Dieu père, fils, & saint esprit, & le prions de confirmer notre bénédiction avec la sienne toute-puissante. Vous voilà devenus inséparables pour toujours. Vous vous aimerez uniquement ; vous vous respecterez réciproquement, & vous serez toujours d'accord dans toutes vos actions ; & vous conserverez dans votre maison l'ordre, & la paix par la diligence, & par la douceur : vous aurez dans deux corps une seule volonté. Nous vous ordonnons de multiplier, & d'élever vos enfans comme vous avez été élevés vous mêmes."

Nous leur dimes alors de se lever, & après leur avoir donné nos mains à baiser nous les serrâmes contre nos poitrines, & les baisâmes avec tendresse. Ils s'embrassèrent alors entre frères, & soeurs, tandis que nous

pleurions de joie. J'envoyai au repos toute la famille, & nous conduiſimes les époux dans leur nouveau cabinet où nous les embraſſâmes, & où, après leur avoir réitéré mille bénédictions, nous les laiſſâmes ſeuls.

Nous nous retirâmes auſſi dans notre appartement, où nous nous reposâmes dans notre alcove après avoir mis bas notre nouvel acoutrement qui faiſoit les délices de ma bonne femme, & qui me plaiſoit auſſi beaucoup, car il donnoit un grand relief à ma figure. J'entrois dans ma vingt cinquième année; & n'ayant jamais pu me réſoudre à me raſer, malgrè les inſtances d'Eliſabeth, j'avois déjà ma barbe longue. J'avois eu le tems, & l'occaſion de reconnoitre ſi bien l'utilité de ma barbe, que je me décidai non ſeulement à la garder toujours, mais je fis une loi qui ne permettoit de cultiver la barbe qu'aux aînés de toutes nos familles. Tous les autres Alfrèdes commencèrent à ſe raſer le premier jour de leur quinzième année, & pourſuivirent à ſe raſer tous les jours. Cette loi fut, & eſt extrêment reſpectée, & conſidérée.

Au ſon de la trompette qui annonçoit le nouveau jour, les nouveaux mariés parurent devant nous avec la joie, & le contentement peint ſur leur front: ils nous accablè-

rent de careſſes ; & nous trouvâmes qu'ils avoient recouvré leur eſprit. Après nous être revêtus de nos robes, nous fûmes tous les quatre chez notre cher ami l'autocéphale qui nous fit les plus grands complimens ſur le remarquable prèſent que le roi nous avoit fait, & qui nous concilioit le plus profond reſpect de la part de tout le monde. Il nous dit qu'il n'avoit pas tardé une ſeule lieure à en donner la nouvelle au grand Génie. Il prodigua aux nouveaux mariés les plus tendres embraſſemens qu'ils lui rendirent ; & il leur donna toutes les bénédictions que ſa piété lui ſuggéroit. Il pria ma femme de lui envoyer une certaine eſſence qui avoit, à ce qu'il diſoit, la propriété de lui procurer une douce diſtraction dans laquelle il apprenoit l'oracle qu'il avoit beſoin de rendre à celui qui le lui avoit demandé, ſans qu'il lui fût néceſſaire de ſe ſouler de lait, & elle la lui envoya d'abord. Il nous fit entrer dans le temple où deux de ſes clercs nous conduiſirent à des places qu'ils dirent nous appartenir, & qui nous étonnèrent, car nous n'en avions rien ſu. Ces places étoient douze ſiéges en demi-cercle aux deux côtés du globe qu'il nous avoit donné. Nous ne pouvions là qu'imprimer aux aſſiſtans le plus grand reſpect, & cette

précaution nous étoit devenue fort néceſſaire, après que notre refus de chanter l' hymne avoit rendu notre religion ſuſpecte. D'abord qu'on nous vit là, & avec le pallium, on répandit que nous nous étions rendus, & qu'on nous entendroit à la première occaſion chanter avec tous les autres.

En ſortant du temple nous allâmes à la cour pour remercier le roi, & pour nous montrer auſſi au grand monde diſtingués par nos belles robes. Tous les miniſtres, & toute la nobleſſe nous fit place, malgrè que nous nous préſentames avec un chant du ton le plus modeſte. Les nouveaux époux brillèrent dans la danſe. Le couple royal les félicita, & tous les grands après qui leur adreſſèrent des bons mots auxquels tantôt Jacques, & tantôt Guillelmine ripoſtèrent finement avec l' eſprit de cour. C' étoit les ſeuls entre tous mes enfans qui parlèrent toujours la langue mégamicrique mieux que l' angloiſe. En partant de la cour je conduiſis les époux dans la maiſon que je leur avois deſtinée. C' étoit à la boutique du papier, où ma femme avoit eu ſoin de leur faire meubler un bel appartement. J' appellai le mégamicre que j' avois mis à la tête du négoce, & lui prèſentai mon fils en lui diſant qu' il devoit le reconnoitre re-

vêtu de toute mon autorité : qu'il étoit mon surintendant ; & qu'il ne devoit laisser passer aucun jour sans lui rendre compte de tout, les livres à la main. Le mégamicre lui fit ses complimens, & monta chez lui, & pour lors je dis à mes chers fils que je les laissois chez eux, que je leur assignois le dix pour cent du gain de tout le débit du papier pour leur entretien, & que je les laissois libres en ne me réservant autre droit sur eux que celui de leur donner mes conseils. Jacques me répondit que c'étoit un droit dont le possesseur étoit sûr de n'être jamais frustré. Les bénédictions se renouvellèrent, & quelques larmes parurent de part, & d'autre. Nous nous quittâmes, & ayant laissé Elisabeth dans la maison en ville, je me fis conduire à ma fabrique. Accoutumé à être tout nu il me sembloit que le nouveau manteau me gênât ; mais je ne tardai pas a m'y faire.

Ma papeterie n'étoit pas ma seule occupation. Je passois la plus grande partie de mon tems dans mes forges qui me coutoient beaucoup d'argent ; la quantité d'armes que j'avois fabriqué étoit surprenante ; & de toute beauté ; elles étoient outre cela parfaites, & sans aucun doute meilleures que celles qu'on fabrique ici, car l'acier mêlé en fonte avec

l'étain me donnoit un métal pour les cannes, qui les mettoit en état de réſiſter aux plus fortes expériences, chargées même jusqu'à l'embouchure. Ma ſeule femme étoit à part de l'uſage que je voulois en faire, & la curioſité des mégamicres ſur cet article devoit être fort grande; mais il n'eſt cependant jamais arrivé qu'on me fit là deſſus la moindre interrogation. Leur vertu alloit ſi loin qu'ils ne s'arrêtoient même pas beaucoup à en conſidérer le mécanisme, de peur d'être ſoupçonnés curieux de ſavoir ce que c'étoit.

Ce fut dans cette année que ma poudre ſe trouva réduite à la dernière perfection. Je la tenois dans un endroit bâti exprès dans un coin de mon jardin où elle étoit à l'abri de tout accident. A force de patience, & d'expériences réitérées, un homme comme moi très ignorant dans la pyrotechnie parvint à faire une poudre dont homme ne peut déſirer, ni s'imaginer poſſible d'en compoſer une meilleure. Je ne ſais pas s'il ſeroit poſſible de la faire ici égale en perfection à toutes ſes parties à cauſe de quelque différence dans les qualités intrinsèques des ingrédiens. Le charbon eſt gris-bleu chez les mégamicres, & totalement délivré d'alkali: le ſouffre eſt blanc, & le nitre eſt rouge, mais la couleur n'y fe-

roit rien ſi elle ne procédoit de leurs qualités. Je ſéparai le nitre du ſel fixé à force de le diſſoudre, & de le coaguler, je le réduiſis qu'à la forme près vous l'auriez pris pour du cryſtal. Je ſéparai du ſouffre également avec une diligence extrême toutes ſes parties hétérogénes, car il ne peut que rendre la poudre mauvaiſe, lorsque l'artiſte négligent l'a abandonné uni à quelque matière différente de nature à la ſienne. Dans la manipulation de mes trois ingrédiens mis enſemble dans un grand mortier, je les humectois avec des eſſences d'herbes odoriférantes que par la fermentation je rendois acides; & ma poudre non ſeulement me devenoit libre de cette puanteur qui révolte pluſieurs eſtomacs, mais poſitivement elle ſentoit bon. Le crible par où je faiſois paſſer ma matière, me produiſoit des petits globes blancs qui renfermant l'air avec la plus grande force rendoient ma poudre active au ſuprême degré. Une expérience que je fis me démontra que chaque globe de poudre contenoit deux mille fois plus d'air que la grandeur de ſa maſſe. Lorsque je voulois diminuer à ma poudre un tant ſoit peu de cette force j'augmentois en très petite doſe ma poudre de charbon. Quatre livres de mon ſalpètre, une livre de char-

bon ; & neuf onces de ſouffre étoit la doſe qui rendoit l'effet de ma poudre immanquable. Je parvins à obſerver dans ſon action quoique inſtantanée trois mouvemens. Le premier eſt l'inflammation du charbon, le ſecond celle du ſouffre, le troiſième celle du nitre qui ne s'inflamme pas, mais poſitivement ſe fond.

L'invention de la poudre eſt ce qui peut caractériſer de divin le Génie de l'homme : je ſais que le hazard a beaucoup contribué à la découverte des propriétés des ingrédiens qui la compoſent : mais ſans la ſcience, le profond jugement, la patience, l'étude, la fermeté qui aidèrent l'artiſte à parvenir au but qu'il s'étoit propoſé nous ne la poſſéderions pas. Si cette poudre a augmenté le bonheur du genre humain, ou ſes misères, c'eſt une autre queſtion : quand la poudre devroit cauſer le précipice total de ce monde elle ne ſera pas moins jugée un miracle du pouvoir de l'eſprit humain.

Ayant prévu que non ſeulement moi, mais que tous mes deſcendans devoient penſer à s'établir ſolidement dans ce monde là, je reconnus en même tems que notre aliment naturel ne pouvoit être que les fruits ſacrés : il eſt donc très naturel que j'aie pris des me-

ſures pour détruire avec le tems toute la race de la maudite vermine dont ils étoient l'indigne nourriture. Je ne pouvois compter d'y réuſſir qu'avec des armes à feu : ce fut donc une de mes occupations les plus ſérieuſes que celle d'en amaſſer une grande quantité. J'appris à tremper le fer, & à le travailler avec tant de fineſſe qu'au bout de ſix ans il n'y avoit point de forgeron qui ne dut me céder. Mais mes fils, parmi leſquels deux cent mille au moins ſont aujourd'hui forgerons de métier, ſont parvenus à me ſurpaſſer. C'eſt un grand plaiſir pour un père que celui de ſe voir ſurpaſſé par ſes fils dans l'art que lui même leur a appris : celui qui en deviendroit jaloux ſeroit un bien mauvais père.

Etant parvenu à mettre à la mode ma nouvelle façon d'écrire avec une encre d'une ſeule couleur, & ayant réuſſi à faire du papier auſſi bon que celui que nous trouvons plus excellent en Europe, je tournai toutes mes penſées à établir une imprimerie. Je n'en ſavois rien : mais ſavois-je quelque choſe de ce que j'avois déjà fait avant que de me mettre à l'ouvrage ? J'en avois l'idée, & il me ſuffiſoit de ſavoir que cela étoit poſſible. Je comptois ſur la raiſon qui devoit être mon

guide, ſur l'expérience qui m' éclaireroit, & ſur la patience qui m' empêcheroit de déſeſpérer de réuſſir. Le ſeul homme qui ne peut aſpirer à aucune réuſſite eſt celui qui n' entreprend jamais rien. Je crois cependant que j' aurois perdu mon tems, ou que mon travail n' auroit été d' aucune utilité, ſi, avant que d' établir l' imprimerie, je n' euſſe mis en vogue le moyen d' écrire avec une ſeule couleur. Pour imprimer des paroles à ſept couleurs il auroit fallu mettre ſept fois la même feuille ſous la preſſe avant que de parvenir à en avoir la moitié, & il auroit été néceſſaire d' employer à imprimer un tems presqu' auſſi long que celui qu' on emploie à écrire, tandis que ce qui nous rend l' art de l' imprimerie ſi utile n' eſt que la rapidité avec laquelle on multiplie un exemplaire: n' étant obligé à me ſervir que d' une ſeule encre je ne déſeſpérai de rien, & animé par l' envie de réuſſir, & par la certitude de la récompenſe je m' adonnai tout à l' ouvrage.

Cette imprimerie, milords, m' a couté plus de peines que la compoſition de la poudre, car malgrè que celle-ci m' eût couté plus de tems, je m' amuſois du moins; mais l' ennui, le cruel ennui dans l' établiſſement trop matériel de l' imprimerie fit à ma patience

une guerre insoutenable, puisque ceux qui devoient éxécuter mes ordres n'avoient pas une conception égale aux instructions que je leur donnois. Quand je m'en plaignois à eux ils me répondoient que c'étoit à moi à rendre égales à leur conception mes instructions : cette réponse trop vraie me rendoit convaincu de mon tort, m'appaisoit sur le champ, & m'armoit de double patience. Je commençai par jetter en fonte mes six lettres formées de façon qu'elles devoient servir de moule : j'en fis des majuscules, des ponctuées, des accentuées avec l'aigu, le grave, le circonflèxe, & avec le chevron brisé, toutes d'égale profondeur, & avec l'oeil bien creusé. Je fis pour modèle une petite presse, des lignes, des chassis, des réglettes, des galées, des compositeurs avec des vis, & des croux. Avant que de réussir à faire l'encre je dus la manquer plus de dix fois, & après j'eus des difficultés incroyables à faire comprendre les moyens de la composition à des ouvriers matériels, au point qu'après qu'ils devinrent imprimeurs, ils ne surent plus lire que lisant l'écriture à rebours. Vous ne sauriez croire combien de fois j'ai manqué pour n'avoir pas su deviner qu'il falloit mouiller mon papier avant que de le mettre sous la presse.

Malgrè cent difficultés, & autant d'expériences fautives, je parvins à la fin à imprimer dans ma chambre ſous ma petite preſſe un petit diſcours. J'y parvins, après avoir reconnu pour infaillible que rien au monde ne réuſſira jamais à l'homme qui ſera ſujet à des impatiences, & que celui qui perſévérera parviendra à obtenir tout ce qu'on peut s'imaginer de réel dans la claſſe des poſſibles.

Ma femme accoucha dans ce tems là de ſes onzièmes jumeaux que j'appellai Jean, & Técle. Le même jour, à notre grande conſolation, ma chère fille Guillelmine accoucha de deux jumeaux l'un mâle, & l'autre femelle, l'un brun, & l'autre blond, que Jacques baptiſa, & leur donna le nom d'Edouard, & d'Eliſabeth. Je fus d'abord voir la jeune accouchée que je trouvai en parfaite ſanté. Cet exemple me fit voir tout l'ordre naturel de ma propagation.

Le premier de ma douzième année je mariai Richard, & Anne, & la fête que je donnai ne fut pas moins brillante que la première. Jacques, & Guillelmine qui le jour auparavant avoit ſevré ſes enfans fut de la noce, où elle brilla par ſa beauté, & encore plus par ſon eſprit. On lui dit des plaiſanteries ſur la contrainte dans laquelle elle

étoit l'année passée ; & première elle même à en rire, elle sut se bien défendre. Elle devint l'idole de toute la ville. Je plaçai mes seconds fils dans la même maison de la boutique où je fis meubler un autre appartement, & je leur assignai pour leur entretien un second dixième sur les revenus de la fabrique, en les donnant pour associés à Jacques dont la besogne dans cette surintendance étoit fort considérable. Le roi en étoit charmé : il voyoit par ce commerce qui s'augmentoit de jour en jour la recette de ses finances devenue plus riche, outre beaucoup de ses sujets qui s'employoient utilement. Cette augmentation de recette venoit du droit de sortie. Ce qu'on payoit étoit peu ; mais le nombre des expéditions suppléoit à la modicité de la taxe. Le seul droit que les rois seroient honteux de percevoir dans ce monde là sont ce que nous appellons ici droits du barrage, car il blesseroit l'idée qu'on doit avoir de la magnificence des monarques, & les monarques se sentiroient humiliés en le permettant : ils veulent que les peuples les croient assez riches, & assez généreux pour entretenir les grands chemins à leurs frais, & pour ne pas charger les passagers de cette indigne corvée. Ils regardent leurs royaumes comme leurs

maiſons où le maitre peut bien défendre d'entrer à qui bon lui ſemble, mais ne peut jamais permettre que quelqu'un puiſſe dire je ſuis le maitre d'y paſſer quand je veux puisque je paie.

Les fabriquans de l'ancien papier qui ſe voyoient ruinés prèſentèrent un placet au roi dans lequel ils lui demandoient la maintention de leurs vieux privilèges qui portoient que perſonne dans le royaume n'auroit le droit de fabriquer du papier ſans être inſcrit á leur art, & par conſéquent ils prioient ſa majeſté de nous interdire la fabrique. Une pentamaine après, le roi leur envoya un décret qui leur accordoit la permiſſion de fabriquer du papier comme le notre; en même tems il fit parvenir à ma fabrique une défenſe ſous peines rigoureuſes de fabriquer du papier pareil à celui qui ſortoit des fabriques des mégamicres ſes ſujets inſcrits à l'art. Ces deux décrets égayèrent toute la ville; & les anciens riches fabriquans, ainſi que ceux qui débitoient en détail l'ancien papier, devinrent nos ennemis.

Dans ces mêmes jours le roi, & l'autocéphale reçurent d'Héliopalu l'oracle qui nous regardoit. Le grand Génie conſentoit à notre établiſſement ſolide dans ſon monde,

& par conſéquent nous permettoit la nourriture des fruits ſacrés, même malgrè le ſifflement des ſerpens, pourvu que cela fut décidé par un concile de tous les cinq cent abdalas du royaume dans lequel les pères n'auroient la liberté d'agiter que ces trois queſtions.

1mo : Savoir ſi on pouvoit permettre dans le monde du ſoleil l'établiſſement d'une eſpèce humaine douée de l'uſage de la raiſon, qui ne vouloit pas le reconnoitre pour maitre du monde dans lequel elle demandoit de s'établir.

2do : Si on pouvoit permettre à cette même eſpèce humaine l'entrée au grand temple les jours d'autopſie dans lesquels tous les fils de Dieu chantoient la philélie ſans qu'elle unit ſa voix à celle de tous les aſſiſtans.

3tio : Si on pouvoit lui permettre de ſe nourrir des fruits qui depuis le commencement du monde avoient été l'aliment des ſerpens, & leur avoient été abandonnés comme à eux appartenans, malgrè les ſifflemens que les enfans du ſoleil pourroient entendre, lorsque les fruits ſeroient détachés de l'arbre où ils ſe trouveroient.

La convocation de ce concile national devenoit une affaire tout-à-fait dépendante du monarque, & le grand Génie n'auroit jamais osé le proposer, si le ministre du roi à Héliopalu n'eût fait voir que son maitre s'intéressoit au suprême degré à notre sort. Le roi communiqua ministériellement à notre ami l'autocéphale que dans le terme de deux moissons l'endroit capable de loger cinq cent abdalas seroit pret, que le concile pourroit commencer ses sessions le quatrième jour de la quatrième moisson après sa date, & que le tems qu'il prescrivoit à sa durée étoit de quatre moissons. L'autocéphale accepta cet ordre avec le plus grand plaisir, parcequ'il avoit de très bonnes raisons d'espérer que les pères du concile auroient égard aux désirs du monarque. Il envoya d'abord des circulaires à tous les abdalas du royaume, & le roi fit écrire à tous les gouverneurs des cinq cent villes de rendre aux prélats le voyage commode, & facile.

D'abord que je vis décidée la tenue de ce concile, je me déterminai aussi au parti que je devois prendre. Ou les décisions du concile me seroient favorables, & je me serois tenu dans la tranquillité en me nourrissant des figues sacrées, méprisant le sifflement

de ces monstres là ; ou le concile ne seroit contraire dans ses sentences, & je me trouvois bien pourvu de poudre, & d'armes à feu pour massacrer toute la vermine qui occupoit mes arbres, & j'en avois assez pour nous nourrir tous tant que nous étions dans ce tems là. J'employai quatre mois à augmenter mon arsenal de pistolets à deux canons, & à écrire les préceptes de notre religion, nos prières, & un culte d'adoration avec une explication qui indiquoit les intentions que nous avions en adorant.

J'envoyai d'abord mon écrit à l'autocéphale en le priant de l'exposer à tout le concile, lorsqu'il seroit assemblé. Je pensai aussi à rendre le commerce du papier encore plus floriſſant. Nous avions une quantité de commissions hors du royaume, & je vis qu'une fabrique établie dans une de ses quatre villes de frontière nous auroit été fort utile. Je communiquai cette idée au roi qui me répondit qu'il y avoit pensé, mais qu'il ne croyoit pas ce tems là opportun pour m'éloigner. Je lui dis que je connoissois si bien le talent d'Adam mon troisième fils que j'étois sûr qu'il réussiroit à mettre la fabrique aussi bien que j'aurois pu le faire moi même, & que ce même fils seroit en état de

partir avec sa sœur d'abord qu'elle seroit devenue sa femme ; ce qui devoit arriver au commencement de ma treizième année qui n'étoit éloignée que d'une seule moisson ; ma femme étant précisément alors accouchée de mes douzièmes jumeaux que j'appellai Mathieu, & Catherine. Je demandai aussi au roi où il croyoit que l'établissement de la fabrique auroit été plus utile ; & il me répondit que devant être une de ses quatre frontières il croyoit que la plus propre seroit celle que je connoissois, où le gouverneur devoit être ami de ma famille, & où il étoit sûr que par inclination même il exécuteroit tous ses ordres. Ravi d'aise je lui chantai un compliment de reconnoissance qui le fit rire ; car je ne pus jamais attraper les grandes délicatesses de la langue, ni avec ma voix trop forte la légéreté des passages dans le chant. Je me disposai d'abord à mettre en ordre tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

Je communiquai à mon fils Adam tout ce que j'avois décidé de faire de lui, d'abord qu'il seroit marié, & je le trouvai pret à obéir, quoiqu'affligé de devoir nous quitter. Je lui donnai toutes les instructions nécessaires, tous les desseins dont il pouvoit avoir besoin, & cent mégamicres fidelles qui non seulement

devoient le nourrir, mais qui avec leur habileté reconnue auroient éxécuté au mieux tous ſes ordres. Quatre d'entr'eux étoient bons architectes hydrauliques, & excellens dans les mécaniques. Je lui dis que tous les fonds néceſſaires ne lui manqueroient pas, & que ſa principale inſpection devoit être celle de tenir éxactement tous les comptes, & de conſulter à propos dans tout ce qui étoit important, & de conſéquence le gouverneur dont les lumières étoient égales à la bonté, à la probité, & à la forte amitié qu'il avoit pour moi, & pour toute ma famille. Je lui aſſignai ſon état ſur un quart du gain de la fabrique, ce qui en peu d'années devoit le rendre opulent. Eve ſa ſoeur, jolie, blonde, étoit préſente à toutes mes inſtructions, & ne faiſoit qu'embraſſer ſa mère en pleurant, réfléchiſſant qu'elle devoit la quitter. Ma femme encourageoit ſa fille, mais avec le coeur navré, car elle l'aimoit paſſionnément. Je lui dis que le tems s'approchoit que notre ſituation devoit prendre une autre face, ou que le concile nous accordât la permiſſion de cueillir les fruits en bravant les ſifflemens des ſerpens, ou qu'il nous la refuſât. Je l'aſſurai qu'il auroit là deſſus éxactement toutes mes inſtructions qu'il devoit ſuivre à la lettre,

& je lui recommandai en attendant toute la prudence ; & défendis ſous peine de notre précipice de toucher aux fruits ſacrés, ce qui étoit arrivé à nous mêmes devant lui ſervir d'exemple. Je lui ordonnai de m'écrire chaque pentamaine avec une ſeule encre ; & de montrer au gouverneur, & à tout le monde la même méthode, & de ne jamais permettre que ſes employés s'en détachaſſent, puiſqu'un des plus grands bonheurs de tout le royaume devoit dépendre de cette opération. Je penſois à l'établiſſement de l'art d'imprimer qui devoit ſe répandre partout, & qui ne pouvoit pas aller ſi la façon d'écrire à couleur ne fut point abolie, ce qui n'auroit pas du être difficile ; mais quelles ſont les opérations que la ſuperſtition puiſſe regarder comme ſimples ? Ce ſont préciſément les plus ſimples, & les plus utiles auxquelles très ſouvent elle s'oppoſe. Il n'y a rien de ſimple au monde devant les yeux d'un ſuperſtitieux. La religion perſiſta long tems à croire que le ſoleil père éternel des couleurs, en qualité de ſource de lumière, devoit trouver mauvaiſe la nouvelle méthode. Le même jour que ma femme accoucha de ſes douzièmes fils, Guillelmine accoucha de ſes ſeconds, & Anne de ſes premiers, un blond, & un brun alternativement, & toujours dans le même ordre.

Quatre jours après ce discours, le roi que j'avois informé voulut que je lui présentasse Adain, & sa jolie future, & il fut très content de son esprit judicieux, & modeste malgrè son tendre âge. Il me dit que je ne dusse penser qu'à lui donner des bonnes instructions, & tous les gens de service dont il auroit pu avoir besoin pour ce qu'il alloit faire, & que ce seroit lui même qui penseroit au reste, même pour ce qui regardoit son voyage. *Il portera*, dit-il, *une lettre que j'écrirai de ma propre main au gouverneur, & il aura tout ce qui lui sera nécessaire pour les frais du bâtiment, & il aura maison qui lui appartiendra. J'en avertirai le gouverneur aujourd'hui: il aura des gens qui l'accompagneront dans son voyage, & qui le défraieront de tout.* Tout cela fut fait, & éxécuté à la lettre, & trois jours après ses noces ils partirent accompagnés de nos bénédictions, & de nos larmes.

Il est superflu que je vous parle de la joie du gouverneur, & que je vous récite la lettre qu'il nous a écrit. Il me disoit que tous les ordres que le roi lui avoit donné d'avance avoient été éxécutés avant l'arrivée des nouveaux époux, qu'il avoit acheté une grande maison au bord de la rivière, & fait ses dispositions pour que tout l'argent néces-

ſaire à l'érection du bâtiment ne put jamais manquer. Ce cher ami ne me diſoit rien de ma nouvelle méthode d'écrire ; mais il s'en ſervoit dans ſa lettre ; & moyennant cela il me diſoit tout.

Après leur départ je dreſſai en ſix de nos mois une imprimerie dont toute l'Europe n'a jamais eu la plus magnifique. Elle avoit cinq cent preſſes, & cinq-mille mégamicrés de ſervice entre compoſiteurs, ouvriers à la preſſe, à la caiſſe, à la leſſive, à l'encre, au magazin du papier, & à la correction. Tout étoit à la lumière du jour, & mes ſales étoient vingt. Le roi ne ſavoit rien de mon projet, & toujours ſpectateur tranquille de tout ce qu'il voyoit d'extraordinaire, & d'incompréhenſible dans ce bâtiment, il s'étoit défendu de me dire le moindre mot qui même de loin pût me faire ſoupçonner qu'il étoit curieux de ſavoir ce que c'étoit, & à quoi cela devoit aboutir. Je n'étois cependant pas la dupe de ce ſtoïcisme, & de l'apparence d'une incurioſité non vraiſemblable. Je ſavois que le roi devoit me trouver cruel dans ma réſerve, & je me trouvois tel ; mais il falloit que je le fuſſe. La réuſſite des choſes importantes dépend de leur marche, & elles échouent ſi celui qui la leur donne s'écarte

du chemin qu'il faut leur faire faire. Quand on eſt ſûr de la force d'un coup on doit être ſûr de ſon effet, mais il faut mettre tout en oeuvre pour diſpoſer la matière où il doit tomber à le recevoir parfaitement bien. Cette perfection ne pouvoit conſiſter que dans l'agréable ſurpriſe, & je peux vous aſſurer que j'ai ſu me la ménager à merveille.

Par cette raiſon j'attendis que ma femme accouchât de mes treizièmes fils que je nommai Louis, & Charlotte, & je tins près de moi pour toute l'année Robert mon quatrième fils pour le mettre au fait de tout ce qui regardoit cette imprimerie, en état de pouvoir en avoir la direction, & la ſurintendance auſſi en cas que j'euſſe voulu m'en débarraſſer. J'allois le marier le premier jour de ma quatorzième année.

Les cinq cent pères du concile s'étoient enfermés dans le conſiſtoire trois jours après les couches d'Eliſabeth, & tenoient deux fois par pentamaine leurs ſeſſions dont on ne pouvoit pas pénétrer le réſultat; l'on ſavoit ſeulement qu'elles étoient fort orageuſes. La faveur dont le roi nous honoroit étoit connue de tout le monde, mais cette connoiſſance n'auroit fait aucun effet ſur l'eſprit des abdalas, ſi la magnificence royale ne les eut

éblouis. Sa majesté avoit fait les frais de leur voyage, & leur fourniſſoit dans le conclave tout ce qui étoit néceſſaire à leurs tables avec la plus grande profuſion : ces prélats outre cela étoient bien ſûrs que, leurs décrets étant conformes aux vues du monarque, ils recevroient des grandes marques de ſa généroſité.

Mon fils Robert que j'avois marié trois jours avant le départ d'Adam étoit devenu dans ſix mois de tems capable autant que moi d'être le directeur de l'imprimerie. Je le fis même loger avec ſa femme dans un bel appartement à phosphore qui étoit attenant à l'imprimerie même. Une moiſſon après la cloture du conclave, on publia le premier décret du concile qui portoit une déciſion telle que nous pouvions la déſirer. Voici le décret. " Malgrè que cette eſpèce humaine dont l'éxiſtence nous étoit inconnue ne reconnoiſſe pas Hélion pour ſon père, l'établiſſement dans ſon monde ne lui ſera pas défendu. Hélion s'eſt aſſez expliqué en attirant à lui le plafond de la caiſſe où elle étoit enfermée. „

Au commencement de la troiſième moiſſon le concile publia ſon ſecond décret. "L'entrée au temple ſera toujours permiſe à

la nouvelle eſpéce humaine raiſonnable, excepté les jours dans lequel on y chantera la Phylélie.

Vers la fin de la même moiſſon le conſiſtoire fit demander au roi la prorogation d'une moiſſon, qui lui fut d'abord accordée.

Je pris un beau matin la première heure pour me préſenter à l'antichambre du roi : je fus d'abord introduit dans ſon cabinet ſans qu'on m'annonçât : ce privilège étoit attaché à ma décoration qui me donnoit pluſieurs autres prérogatives. J'étois ſeul, parceque ma femme étoit dans le huitième mois de ſa groſſeſſe. Le roi me reçut gaiement en me diſant qu'il étoit bien aiſe de me voir paroître dans le moment même qu'il parloit de moi avec ſon inſéparable. Il me fit le cadeau de me donner à lire une lettre du gouverneur d'une ſeule encre qui lui faiſoit ſavoir le parfait établiſſement de la fabrique, & lui faiſoit l'éloge d'Adam qui étoit à la tête de la régie, qui avoit ſu ſe faire aimer de tout le monde. Je remerciai ſa majeſté de la grace qu'il me faiſoit ſans lui dire que je ſavois tout cela, car Adam m'écrivoit à chaque pentamaine une longue lettre. Il n'eſt pas néceſſaire de répondre aux monarques exac-

tement comme nous répondons aux particuliers ſur certaines circonſtances qui déclarées les font reſter courts. L'écriture ſainte même nous dit *coram rege noli videri ſapiens*, & c'eſt le Saint Eſprit qui nous donne cet avertiſſement: ce qui fait voir qu'on peut appeller la politique ſcience divine: elle ne permet jamais le menſonge; mais elle ne veut pas qu'on diſe la vérité, lorſqu'on n'y trouve pas ſon compte. Sa Majeſté me parla des décrets du concile qu'elle vouloit faire connoître à tout le monde, & me dit que ſes dix mille écrivains travailloient tous pour cela depuis quelques jours. Je répondis modeſtement au monarque qu'à moins que ce luxe d'écrivains ne fût cher à S. M. il me paroiſſoit ſuperflu. Le roi me répondit. "Bien loin que ce luxe me ſoit cher je le déteſte, mais ce grand nombre d'ignorans m'eſt néceſſaire. Quand je veux rendre public un édit, une ordonnance quelconque, mon barcalon en donne la copie à mon chancelier qui la dicte dans la ſale des ſcribes à autant d'écrivains dont il a beſoin ſelon le nombre des copies qu'on en veut. Après que l'édit eſt écrit il paſſe aux reviſeurs qui le corrigent; mais on y trouve toujours des fautes. C'eſt une miſère qu'il faut que j'endure, & qui coute fort cher.

Je dis au roi que ſi ce n'étoit pas un crime je verrois volontiers cette ſale à dix mille niches, où un ſeul homme dictoit à tant de gens. *Si c'eſt un crime*, me répondit le monarque, *je vous ferai abſoudre demain par le concile.* En diſant cela il me mit entre lui, & ſon inſéparable, & après avoir monté trois eſcaliers nous fûmes dans la belle ſale. Elle étoit ronde, ſon diamètre étoit de quatre vingt pas géométriques, ſa hauteur de cinquante quatre pieds, & ſes rangs étoient vingt. Il y avoit effectivement place pour dix mille perſonnes aſſiſes. Au milieu de la ſale il y avoit un échaffaud rond, haut de vingt cinq pieds, où le miniſtre ſe tenoit pour dicter. La lumière qui éclairoit la grande ſale ſortoit de l'échaffaud, & des loges. C'étoit magnifique.

Je demandai alors une grace au roi qui n'attendit pas que je finiſſe ma phraſe pour me dire *je vous l'accorde.* Voici mes paroles. "Donnez moi, ſire, l'emploi de votre copiſte général, & je vous promets quatre choſes. La première eſt que tout le monde qui ſaura écrire d'une ſeule encre trouvera mon caractère clair, & net. La ſeconde que toutes les copies ſeront écrites par la même main. La troiſième qu'on n'y trouvera pas une

ſeule faute à moins qu'elle ne ſe trouve dans l'original. La quatrième qu'à moins que l'édit ne ſoit plus long que de quatre pages *in folio* votre Majeſté en aura dix mille copies le lendemain du jour, dans lequel elle m'aura fait confier l'original, mais tous vos dix mille ſcribes vous deviendront inutiles. „

Le roi fort étonné donna un coup d'oeil à ſon inſéparable, & puis me regarda dans ſon plus grand ſérieux ne me diſant rien ; mais trois minutes après il me dit : *Vous êtes déjà mon copiſte général ; car avant même de ſavoir ce que vous vouliez j'ai conſenti à votre demande ; mais avez-vous bien compris de quoi il s'agit ? Ai-je bien compris moi même ce a quoi vous vous engagez ?* Je lui répétai alors tout du plus grand ſang froid. Pour lors c'eſt ainſi qu'il me parla.

"Vos quatre promeſſes miſes au crible de la raiſon paroiſſent abſurdes ; mais je veux fouler aux pieds ma raiſon, & croire mon honneur en ſureté en le mettant entre vos mains. Mon barcalon doit m'apporter au net ce matin un édit en grande feuille que j'ai fait hier. Il regarde la religion, la police, & vos affaires, & je veux que cinq cent copies aillent dans le conſiſtoire, car il eſt fait pour augmenter la ferveur des pères, & leur sou-

deſcendance à mes déſirs : j'en veux mille affichés dans ma capitale ; & cinq cent pour être d'abord expédiées à mes cinq cent diocèſes. Tout doit être pret dans l'eſpace d'une pentamaine. Que me répondrez-vous actuellement ? — *Je dirai à V. M. que je lui apporterai demain les deux mille copies qu'elle déſire pourvu qu'elle me faſſe conſigner aujourd'hui l'original clairement écrit, & d'une ſeule encre.*

Jamais je n'ai vu ce monarque prendre un air ſi impoſant qu'à ma dernière réponſe. Nous étions encore dans la ſale, lorsque le barcalon parut un papier à la main. Le roi le prend, le lit, & froid comme glace dit au miniſtre : *voilà qui eſt bien. C'eſt moi qui penſerai à en avoir bien-tôt deux mille copies. Allez.* Le miniſtre étonné de ce laconiſme, étant lui ſeul maitre de la ſale aux ſcribes, ſe retira mortifié, & ayant remarqué dans le prince un ton qui lui étoit extraordinaire, ſe crut disgracié. Le roi alors me remit la pancarte, & ayant jetté ſon bras droit ſur l'épaule droite de ſon inſéparable il partit après m'avoir donné une oeillade frappante.

Je n'eus pas beſoin d'ailes pour voler à mon imprimerie. Je fis d'abord humecter deux mille feuilles, & décidai de faire im-

primer les cinq cent édits qui devoient aller dans le consistoire *in vingt quatre* pour former cinq cent petits livrets. J' employai pour ceux-ci quatre compositeurs, & deux presses. Pour les quinze cent qu' il falloit avoir sur une seule face de grande feuille je redoublai les compositeurs, & les presses. Je mis à chaque presse trois mégamicres un pour tirer, l'autre pour donner l' encre, le troisième pour ôter la feuille. Je choisis l' encre bleue qui étoit la plus couteuse, & celle qui brilloit le plus sur mon papier qui étoit de couleur de rose fort pâle, & je plaçai sur chaque édit, les armoiries du roi très bien gravées en taille douce. Dès que la composition fut faite, & rangée j'en fis tirer les épreuves que je distribuai à mes correcteurs tous gens de lettres. La seconde épreuve avoit encore des fautes : je mis la troisième sous les yeux de mon fils, malgrè que le chef en répondoit, & il trouva quatre fautes : il ne voulut pas se rendre aux assurances, & voulut voir la quatriéme épreuve, & fut fort content de la trouver parfaite, & de s' en être assuré lorsqu' il proposa une demi once par erreur à celui des correcteurs qui en trouveroit. Neuf heures après ce travail, je vis mes quinze cent copies, & les cinq cent *in-*

vingt quatre tous étendus à travers des cordes pour les ſécher, ce qui fut fait en deux heures ; & en deux autres on brocha les cinq cent livrets. Nous étions à la fin du repos qui eſt la nuit imaginaire des mégamicres. Je réuſſis donc à mon ouvrage dans l'eſpace de ſeize heures. Je fis payer à mes ouvriers ſix journées pour les avoir fait travailler dans les heures du repos : c'étoit la taxe. Content autant qu'homme d'honneur peut l'être dans un cas pareil, je me repoſai juſqu'à deux heures, & ayant alors chargé mes domeſtiques du paquet proprement enveloppé dans un grand drap je me rendis dans ma voiture à l'antichambre royale, d'où je renvoyai mes gens.

A ma vue l'inſéparable royal, qu'ici nous appellerions la reine, me dit d'un air de bonté ; *vous êtes aſſurément venu demander du tems, & le roi eſt bon, il attendra autant que vous aurez beſoin.* Ma réponſe fut une profonde révérence, & en voyant en même tems le roi qui venoit de parler à quelqu'un, je lui dis que j'avois dans l'antichambre un paquet à mettre à ſes pieds. Il ſe le fit apporter, & ordonna qu'on developpât tout, & puis fit retirer tout ſon monde. C'eſt un grand plaiſir que celui de voir l'étonnement mêlé

à la ſatisfaction. Le roi liſoit la grande feuille tandis que l'inſéparable liſoit le petit livret. La beauté du caractère, de l'encre, du papier, du blaſon les ſurprit beaucoup, & ils trouvèrent charmans les cinq cent édits réduits en petits livrets; mais leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils virent toutes ces copies écrites toutes d'une ſeule main. Sérieux, & ébahis ils ſe regardoient, & ils me regardoient ſans rien dire. Le roi enfin me dit, *J'ai beſoin pour la paix de ma raiſon de vous demander ſi c'eſt ouvrage divin.* — *Non, ſire : il eſt humain, & j'invite votre majeſté à venir voir comment je fais cela, & comment cela ſe fera toujours à l'avenir, puiſque j'ai l'honneur de porter le titre de votre copiſte général.* Le roi, & l'inſéparable perdirent alors la gravité royale : ils ne purent s'empêcher de ſauter à mon cou, & de me baiſer malgré ma barbe : ils étoient ivres d'aiſe. Le roi fit d'abord appeller ſon barcalon auquel il dit d'un ton très froid : *voilà mon décret en cinq cent livrets pour les pères du concile, & voilà quinze cent placards, mille pour ma ville, & cinq cent pour tout mon royaume. Je veux qu'on en faſſe uſage aujourd'hui.* Le miniſtre qui croyoit voir quelque choſe de ſurnaturel, dit au roi qu'il révéroit l'ouvrage de Dieu maitre de tout. *Fort bien.*

dit le roi, *mais ſachez en attendant que c'eſt l'ouvrage d'un homme. Je ſupprime tous mes dix mille écrivains, & les reviſeurs avec; ils n'ont qu'à ſe procurer un autre emploi, & je veux que mon ordre ſoit éxécuté ce matin, & je vous charge auſſi de faire ſtipuler par mon chancellier un acte par lequel je rends maitre de la ſale aux ſcribes le noble géant Edouard Alfrède mon premier ſecretaire d'état.* Le miniſtre s'en alla en faiſant porter derrière lui le paquet. Le roi me dit qu'il ſeroit chez moi le lendemain à quatre heures.

Je courus d'abord à l'imprimerie pour mettre tout en bel ordre, & je chargeai Robert d'aller chez ma femme pour lui faire ſavoir de ſe trouver chez moi à l'heure indiquée avec tous mes enfans, & de faire avertir les mariés de s'y trouver auſſi avec les leurs. Je voulus donner au roi ce joli coup d'oeil. Tout cela fut fait. Tous les mâles étoient à mes trouſſes, et les femelles à celles d'Eliſabeth qui étoit enchantée de couvrir ſon très gros ventre avec ſon éxomide, privilège que les trois autres n'avoient pas. Guillaume fit en notre préſence le plus gracieux compliment à Thérèſe qu'il devoit épouſer le premier de l'année. Le talent de ce garçon brilloit dans la forge. Il travailloit ſur l'acier à la perfection.

Le roi fut chez nous à l' heure marquée. Ce qui le frappa d' abord fut l' architecture de mes ſales aux preſſes. Je les bâtis ſur le terrain creuſé: pour le ſeul premier étage comme je bâtiſſois mes forges dont les enclumes avoient beſoin d' être placées ſur terrain ſolide; mes preſſes également auroient enfoncé, à la longue tout plancher, quoique ſolide, qui eut eu un appartement deſſous: voilà pourquoi mon imprimerie étoit éclairée comme mes forges par la lumière du jour. Tout ce que je leur fis voir fut l' objet de leur véritable admiration: mais ma ſatisfaction fut extrême, lorsque je vis Robert qui, ſans m' en avoir dit auparavant le moindre mot, prèſenta au couple royal douze vers qui en faiſoient l' éloge. C' étoit de la muſique toute pure, dont il paſſa pour auteur, car le plus grand poète de la ville qui l' avoit compoſée, & qui avoit été payé, n' auroit jamais oſé s' en vanter, il auroit dû faire la pénitence de ſon indiscrètion en payant une grande amende. Je ſus tout de Robert même auquel, malgrè que ſon hardieſſe m' eut fait un plaiſir extrême, je fis cependant une petite correction en lui diſant avec douceur qu' un jeune homme comme lui ne devoit jamais dédaigner mon conſeil. Tel eſt le premier caractère

de tous mes descendans : courage qui va à la grande hardiesse sans cependant toucher les bornes de la témérité. Le roi trouva le morceau de Robert sublime ; mais son plus grand plaisir fut, lorsqu' il le vit prendre les caractères, & ranger sur le composteur toute la piéce qui étant à rebours devenoit incompréhensible. Sûr de son fait, il dédaigna toute épreuve, la mit sous la presse, en tira cent copies, les fit sécher, & les présenta au roi : le tout fut fait dans une heure & demie. Je vous avoue que dans le même moment que je me trouvois ravi de voir le noble courage de mon cher fils qui avoit tout pris sur lui, je tremblois qu' on y eut pu trouver des fautes. Je le blâmois en moi même, sans cependant oser le condamner : ce sont les seuls cas qu' une tendresse paternelle tient en balance son jugement, & attend l' événement. Je sortis de mon ambiguité lorsque je fus sûr que la pièce ne contenoit aucune erreur. Ce qu' il y avoit de fort beau en ceci fut que l' encre dont ce charmant génie s' étoit servi pour faire ce cadeau au monarque étoit du vernis phosphore, ce qui étoit fort coutcux, nouveau, & magnifique. Ce qui acheva de me surprendre fut, lorsque je l' entendis dire au roi, *j' ose demander une grace à votre majesté.*

Je regardai alors ma femme qui tout comme moi paroiſſoit une ſtatue. Une grace ! *Parlez*, dit le roi ; *elle vous ſera accordée. Je ferai mettre*, dit-il, *à la grande ſatisfaction de mon révérend père Edouard un grand écriteau ſur la porte de cet édifice, où on lira IMPRIMERIE ROYALE.* Le roi lui répondit, *Je ſuis content que par cet écriteau tout le monde ſache que l'imprimerie m'appartient, mais vous devez ſavoir actuellement auſſi que vous êtes mon imprimeur royal, mon ſecretaire, & maitre de tout le terrain que l'édifice occupe, & pourvu d'une penſion de mille onces par moiſſon.* Toute ma famille alors accompagnée en choeur par la voix de tous mes mégamicres chanta la pièce de poéſie.

Le roi hors de lui même par une fête ſi charmante, & ſi ſimple partit ordonnant la diſtribution de deux mille onces entre tous mes gens.

Mon premier imprimé fit dans la ville la plus grande ſenſation. Chacun en parloit ſelon ſes idées, ſes principes, & ſes préjugés : mais celui qui diſoit des bêtiſes n'étoit pas le ſeul peuple ignorant, & ſuperſtitieux partout, mais presque tout le clergé qui s'obſtinoit à regarder le fait comme ſurnaturel. L'autocéphale notre ami qui ſeul avoit le privilège de ſortir de la grande aſſemblée

tous les jours ; me fit aller chez lui ; & me pria de bonne foi de lui expliquer d'où venoit cette merveilleuse écriture. Je ne lui cachai rien ; & je lui dis que je demanderois permission au roi de lui faire tout voir. Le roi me fit répondre qu'il ne savoit pas pourquoi, & comment il pourroit me défendre de faire voir l'imprimerie à ceux auxquels il me plairoit de la montrer : ainsi l'autocéphale fut satisfait, & en état d'assurer le clergé, & tout le coucile que la chose, quoique divinement ingénieuse, étoit pourtant très naturelle.

Ma femme étoit accouchée de Léopold, & de Sophie mes quatorzièmes fils, & dans le même jour toutes mes filles mariées l'imitèrent.

Fin de la huitième journée.

NEUVIEME JOURNEE.

Miladi.

J'ai remarqué, monsieur Edouard, que vous avez institué le mariage avec une formule très respectable, & j'admire votre prudence ; mais ayant négligé d'instruire vos enfans des mystères de notre religion, chose que vous n'avez pas cru nécessaire à leur salut, je n'ai pas deviné la raison qu'en leur faisant mention de Dieu vous leur avez fait voir la Trinité. Il n'est pas possible qu'ils n'aient pas été curieux d'une explication sur les paroles Père, Fils, Saint-Esprit.

Edouard.

Vous pensez juste, miladi ; & les difficultés qu'on m'auroit allégué sur cet article auroient été innombrables sans deux circonstances, une provenante de ma prévoyance, l'autre du bonheur. Ma prévoyance m'a fait

mettre dans le catéchisme que je faisois apprendre par coeur à tous mes enfans dès leur plus tendre âge, que c'étoit un mystère inconcevable qu'il falloit croire sous peine de damnation éternelle, & qu'étant au dessus de l'examen que la raison pouvoit en faire, ce que les mystologues pouvoient en dire n'auroit pu que le dégrader. Le bonheur fit que ce dogme étoit positivement celui des mégamicres à quelques differences près dans les gloses que j'ai laissé courir, car elles n'étoient pas contraires a la nature du mystère dont il s'agissoit. Les subtilités métaphysiques ne peuvent qu'empiéter sur la substance des mystères; où il n'est permis d'en parler que pour démontrer leur incompréhensibilité. Les mégamicres savans disoient qu'il étoit démontré que la Trinité de Dieu ne pouvoit pas être une invention humaine, car il n'étoit pas possible d'avoir une idée de Dieu sans le concevoir en même tems également, & inaltérablement engendrant, engendré, & esprit; & que la profondeur de ce grand mystère n'étoit impénétrable que dans le seul point qu'il falloit l'admettre sans établir que l'engendrant eut été avant l'engendré. Ils disent que cela n'est pas implicant dans la nature de Dieu, puisqu'il ne peut jamais avoir éxis-

té que le même, & immuable; & que ſi l'eſprit humain concevoit facilement, & ſans murmurer que deux ſubſtances ſpirituelles compoſoient un ſeul homme, il pouvoit auſſi avec la ſoumiſſion d'un eſprit qui adore croire fermement trois ſubſtances compoſantes un Dieu auxquelles il n'étoit pas même néceſſaire de donner un nom, lorsque ce nom pourroit devenir ſource de diſpute. Mon fils Jacques à compoſé un traité ſur la proceſſion du Saint-Eſprit, du Père, & du Fils, que j'ai laiſſé courir parcequ'au fond j'y voyois notre doctrine; mais les myſtologues mégamicres l'impugnèrent; parceque, diſoient-ils, il détruiſoit la parfaite conſubſtantialité des trois hypoſtaſes qui formoient l'eſſence de Dieu qui, quoique trois, ne faiſoit pas trois toutepuiſſances mais une ſeule: c'étoit notre même doctrine; mais les mégamicres trouvoient que cette gloſe étoit implicante. Je n'ai jamais voulu me mêler de ces queſtions, ce qui les fit tomber à ma grande ſatisfaction.

Miladi Rutgland.

Vous devez avoir reſſenti un grand plaiſir, Madame Eliſabeth, lorsque vous avez reçu le manteau, & l'éxomide. Auroit-on pu vous faire un prèſent plus agréable?

Eliſabeth.

Non, miladi : car je n'ai jamais pu vaincre la répugnance à la nudité. Ce ſentiment pourtant eſt tout-à-fait ſinconnu à mes enfans, & nous nous ſommes bien gardés de les mettre jamais en malice là deſſus.

Miladi Rutgland.

Votre mari pourtant s'eſt oppoſé aux frottemens.

Eliſabeth.

C'etoit bien différent, miladi ; car ce manége qui eſt de fort peu de conſéquence chez les mégamicres, etoit de la plus grande pour nous. Vous entendrez qu'ils furent tout-à-fait défendus.

Miladi Rutgland.

Eſt-ce que vous n'avez pas trouvé un peu capricieuſe l'idée de votre mari de nourrir ſa barbe? Il me ſemble qu'une barbe doit être toujours incommode, & ſouvent malpropre. J'eſpère que vos enfans n'auront pas ſuivi cet uſage, à moins que votre mari n'en ait fait un précepte de religion.

Eliſabeth.

Il n'en a pas fait un précepte ; mais l'ayant portée lui même elle eſt facilement devenue un droit, une prérogative, un objet de vanité auſſi dont tous nos deſcendans

ainés ſont fort jaloux. Cette barbe les qualifioit de ſupérieurs aux autres, & leur attiroit plus de révérences non ſeulement de tous leurs égaux, mais des méganiéres auſſi. Lorſque mon mari forma le projet de garder ſa barbe, jeune comme j'étois je vous avoue que je m'y ſuis oppoſée; mais il m'a laiſſé dire, & il a bien fait: ce fut une de ſes plus ſages penſées. Vous me direz, miladi, que la barbe ne peut en impoſer qu'aux ſots, & j'en conviendrai, mais vous m'accorderez auſſi que leur nombre étant dans le monde le plus grand il faut les ménager de préférence. La barbe donne de l'autorité, & un crédit réel à celui qui la porte, & plus il l'a belle, plus il eſt conſidéré, car on trouve de la beauté dans la barbe auſſi. Il eſt vrai qu'elle eſt un peu incommode, mais on s'y accoutume. Pour ce qui regarde la malpropreté, permettez, miladi, que je vous diſe que vous vous trompez. Si les cheveux ne vous paroiſſent pas quelque choſe de malpropre, comment pouvez-vous trouver malpropre une barbe? L'homme qui aime la propreté n'aura jamais ſur lui quelque choſe de malpropre.

M. Bridgend.

Madame Elisabeth a très bien raisonné, la barbe en impose partout, & chez nous aussi; & je connois quelqu'un à Londres qui la porte, & qui y trouve son compte, car son mérite dépend tout de cette décoration. Mais je vois monsieur Edouard qui va poursuivre sa narration.

Edouard.

Trois mois après le mariage de Guillaume avec sa sœur Thérèse nous avons vu public le quatrième, & dernier décret des pères. Voici sa teneur.

"Tout comme nous ne connoissons pas l'existence visible qui a donné la vie aux géants Alfrèdes, ils ne connoissent pas la notre: la source des lumières les éclairera, & en attendant Dieu nous ordonne de chérir la paix, & de la maintenir inviolable de toutes nos forces. La morale des géants est égale à la notre, & même plus rigide en plusieurs points, ce qui doit les rendre respectables, & doit nous les faire juger dignes de parvenir à posséder la science des vérités à nous connues. Depuis soixante, & un ans qu'ils demeurent chez nous leur conduite fut toujours irréprochable, à l'exception du crime qu'ils commirent à Alphapoli qui fut expié, & qu'on

ne peut imputer qu'au droit qu'ils croient avoir de ſe nourrir de tout ce que la terre produit en qualité de leur mère avouée telle par eux mêmes ; & le très ſaint Génie d'Héliopalu doit avoir reconnu ce fait poſſible dans la permiſſion qu'il leur a donné de ſe nourrir des fruits des arbres ſacrés. Effectivement, ſi nous ſommes les fils du ſoleil, pourquoi les géants ne pourroient-ils pas être les fils de la terre ? Le ſaint concile donc ne peut que ſe conformer à l'infaillible oracle du grand Génie, & louer la poſſeſſion des ſerpens qu'il leur a déféré, & la leur confirmer ; mais toujours ſous la juſte condition que les ſifflemens horribles, & effrayans de la maudite eſpèce ne puiſſent jamais parvenir aux oreilles des enfans du ſoleil. Toute la puiſſance des géants ne parviendra jamais à faire qu'on ceſſe d'abhorrer un cri qui a la force phyſique de faire trembler, & friſſonner tous ceux qui l'entendent. Les géants donc prendront leurs meſures, & penſeront aux moyens de faire conſentir les ſerpens à la communauté de leur nourriture ; ou à les faire taire, malgré le dépit qu'ils doivent reſſentir de les voir la leur enlever. En cas que les géants ne puiſſent réuſſir ni à l'un, ni à l'autre de ces deux moyens dont on les laiſſe les maîtres, le

saint concile national assemblé les prie de considérer que, si la progression de leur propagation va dans l'ordre où on la voit à présent encore pendant l'espace d'un siècle, les enfans du soleil, malgré que payés, pourront leur refuser la nourriture, & que le pouvoir hiérarchique ne pourra pas les obliger à la leur donner malgré eux. Les géants se verroient alors réduits ou à mourir de faim, ou à partir de notre monde, ou à faire la guerre aux serpens, ce qui nous causeroit le plus grand de tous les désastres. Le saint concile prie le géant chef de publier dans l'espace d'un embrasement du bois verd une réponse cohérente à ce saint décret qui par la grace de Dieu, & du saint siége de la religion catholique est infaillible, & irrévocable.

D'abord que ce décret devint public je fis une visite à l'autocéphale avec ma femme pour le remercier, & je publiai une épitre qui remercioit tous les pères qui partirent peu de jours après pour se rendre à leurs diocèses chargés de présens que le roi leur fit, qui quoique le dernier décret ne fût pas conforme à son désir, ne pouvoit pourtant pas laisser de le trouver raisonnable.

Je n'employai que le tems de deux pentamaines pour mettre en une seule encre

tous les décrets de ce concile, & pour faire une déclaration au public sur le parti que je prendrois, comme le même dernier décret m'insinuoit de faire dans l'espace d'un embrasement. Je fis de tout cela un petit livret *in douze*, dont je distribuai quatre mille exemplaires à la seule capitale, & envoyai six mille autres dans toutes les villes du royaume. Mais avant que d'en publier un seul je fus chez le roi auquel je lus tout le livret pour obtenir son consentement avant sa publication. Voici comme je finissois cette espèce de manifeste.

"En conséquence des saintes, & paternelles insinuations que le saint concile m'a fait dans son vénérable dernier décret, je me suis déterminé à m'emparer de ma nourriture naturelle pour moi également que pour toute ma race en mettant les serpens avec l'aide de Dieu Père, Fils, & Saint-Esprit, notre commun créateur hors du pouvoir d'épouvanter avec leurs affreux cris les enfans du soleil. Je fais savoir à tout le public que sous la permission du monarque de ce royaume, & autorisé par le plein pouvoir que le grand Génie d'Héliopalu, & que le saint concile national des cinq cent m'a donné, je commencerai avec toute ma famille à me nourrir de mon

aliment naturel, dont la terre ma mère m'a rendu maitre à ma naiſſance. Les mégamicres n'entendront, je m'y engage par ma foi, & par mon honneur, aucun ſifflement de la maudite vermine notre commun ennemi; & j'établis que le jour où je commencerai à ſupléer à la néceſſité de me nourrir de cet aliment ſera le premier de la ſoixante troiſième moiſſon de mon ſéjour dans cet heureux royaume, jour que je déclare de grande fête pour tout le tems à venir, & que je ſolenniſerai dans tous mes ans de quatre moiſſons chacun, ſelon le rit de ma religion qui les jours de fête défend de travailler non ſeulement aux maitres, mais aux domeſtiques auſſi qui leur appartiennent. Je fais ſavoir à tous les mégamicres qui m'ont jusqu'à préſent nourri que je les remercie, je leur donne leur congé, & je ſupprime les penſions que j'ai faites à ceux qui s'étoient accordés avec moi pour toute leur vie. J'avertis auſſi tout le monde qu'depuis le jour ſousmentionné tout géant jeune, ou adulte qui oſera, même en payant, ſe nourrir du lait mégamicrique ſera frappé d'anathême par moi même déclaré par la volonté de Dieu, *pro interim*, chef viſible de ma religion. Cette excommunication ne portera les mauvaiſes in-

fluences de la malédiction, qui déclare l'individu devenu brucolaque en cas de mort, que dans la violation ſérieuſe, car l'action de ſucer faite par badinage, ou en ſociété par compliment, ou par politeſſe ſera toujours cenſée ſans nulle conſéquence.„

Quel plaiſir, milord, que celui de voir cet aimable roi partagé avec ſon charmant inſéparable entre la joie, & l'étonnement! Il eut cependant la force de ne me faire aucune queſtion ſur l'exécution que je promettois, & qui devoit ſuſciter en lui cent curioſités: j'eus auſſi celle de ne lui rien dire qui ne fut pas petite, car je l'aimois. *Vous veuez*, me dit-il, *me demander la permiſſion d'éxécuter un projet que je donnerois volontiers un million d'or pour le voir réaliſé: allez, mon cher, & divertiſſez-vous en ſongeant aux diſcours de mille eſpèces que tous mes ſujets vont faire à ce ſujet, & à l'étonnement de la cour d'Héliopalu lorsque cette nouvelle lui parviendra dans deux moiſſons.*

Retourné chez moi, je fis diſtribuer mon manifeſte, & je fis appeller, étant moi ſeul avec ma femme, Jacques, Richard, Robert, Guillaume, tous mariés, & Théodore qui alloit le devenir au premier de ma nouvelle année. J'exclus de cette conférence toutes

les femmes ; car la réuſſite de l'affaire dépendant du ſecret je ne devois pas les y admettre. Elles en auroient parlé non pas par malice, mais par bon coeur, par foibleſſe, ou par joie d'eſprit ; & l'affaire étoit trop délicate : il n'étoit pas néceſſaire à la fin que je la leur communiquaſſe, & cette raiſon ſuffit en s'agiſſant d'une entrepriſe importante. Lorsque je vis mes cinq chers fils en notre préſence, voici la harangue que je leur fis.

"Notre religion, mes chers enfans, nous oblige à ne jamais mentir ; mais ce précepte ne nous ordonne pas de révéler toutes les vérités principalement ſi en les révélant nous pouvions devenir la cauſe de quelque malheur qui pourroit tomber ſur nous mêmes. Or la raiſon par laquelle je vous ai fait appeller tous devant nous, en excluant même de cette conférence vos chères femmes, eſt pour vous confier un ſecret de la plus grande importance, dont vous ne jurerez de mourir plu-tôt que de faire confiance à perſonne. Jurez donc en mettant votre main ſur notre hagiographe que vous voyez ici, que vous ne deviendrez pas la cauſe funeſte de notre ruine générale en violant ce ſecret, & ſouvenez-vous que vous ne pouvez le violer qu'en devenant parjures ; & qu'un parjure eſt exclu

après cette vie de la gloire éternelle du Dieu qui l'a créé, & pour laquelle il nous a donné une ame immortelle.„ Ils jurèrent tous, & m'écoutèrent avec la plus grande attention. Voici mon discours.

"Deux heures avant que la journée de demain commence, vous vous trouverez ici, & vous vous exercerez en ma présence à tirer des pistolets contre deux cercles distans de vous de dix huit pieds, & élevés de terre de douze. Ces deux cercles auront six pouces de diamètre, & auront leur centre l'un séparé de l'autre de la mesure de deux pieds. Je vous donnerai pour cela des pistolets à deux coups, qui n'ont qu'une seule platine, un seul chien, & un seul bassinet, avec une seule lumière, mais qui aboutit dans un canon qui par deux divergentes se divise en deux canaux qui finissent à deux embouchures parallèles. Vous voyez par là que les deux canons contenus dans une seule pièce doivent se décharger dans le même instant contre les objets auxquels vous aurez miré. Vous vous rendrez ici tous les jours à la même heure pour faire avec moi cet exercice jusqu'à la veille de la première future moisson, & cela durera jusqu'au son de la trompette publique qui annonce le commencement du nouveau jour.

Chacun de vous aura quatre piſtolets, & une gibecière, & aura ſoin en partant de l'endroit, de placer les armes ſur la grande table de la ſale du jardin dont je tiens la clef. Sur la table il y aura un billet écrit dans un lieu déterminé où vous livez votre nom; & chacun poſera, & laiſſera ſes armes à côté de ſon nom; car il eſt important qu'on ne change pas les armes de l'un contre celles d'un autre. Vous chargerez chaque piſtolet d'une ſeule charge de poudre, car elle ne doit occuper que la concavité inférieure du canon, & la remplir, mais vous chargerez le piſtolet de deux charges de trois balles, une dans l'une de ſes embouchures, l'autre dans l'autre. Vous trouverez dans votre gibecière les balles, & les meſures qui vous ſeront néceſſaires. Lorſque je verrai que vous êtes devenus habiles dans cet exercice au point que vos balles ne manqueront jamais leur coup dans les deux cercles au même tems, nous tuerons dans le même inſtant les douze ſerpens qui ſe trouvent ſur les ſix arbres du petit jardin de ma boutique. Dans le cabinet du jardin il y aura des civières pour que nous puiſſions porter les ſerpens morts, & tombés par terre dans le foſſet de la chaux éteinte qui ſe trouve profonde dans le jardin comme dans

tous les autres des mégamicres, où ils jettent les ſerpens qui meurent de leur mort naturelle au bout de vingt quatre moiſſons. Je crois que vous aurez obſervé que les ſerpens ſe tiennent toujours l'un auprès de l'autre, tenant toujours leurs têtes parallèles à la même diſtance dans laquelle vous verrez placés les cercles. La diligence que vous devrez avoir conſiſtera à tirer ſur eux à la diſtance de dix huit pieds, ce que vous verrez facilement par la pratique que vous aurez gagné à force de tirer contre les cercles. D'abord que nous aurons tué les ſerpens nous commencerons à nous nourrir des fruits ſacrés, & cela ſera pour toujours. Il nous eſt néceſſaire d'en agir ainſi ſi nous voulons être ſûrs que les ſerpens ne ſiffleront pas, lorsque nous détacherons de leurs arbres les fruits. Les jardiniers verront, ce n'eſt pas douteux, que ſur les arbres il n'y a plus de ſerpens, mais il ne pourront pas ſavoir que nous les avons tués, & encore moins que nous les avons plongés dans la chaux éteinte où les corps ne ſurnagent jamais. Nous tiendrons outre cela le jardin fermé jusqu'à ce que nous ayons nettoyé toutes nos maiſons; ils ne pourront ſortir que par la boutique; mais je donnerai ordre aux garçons de leur défendre de ſortir.

Lorsque mes maisons seront toutes nettoyées je ne me soucie pas que toute la ville sache qu'il n'y a plus de serpens chez nous. Nos seules maisons nettoyées suffisent pour nous nourrir pendant cinq de nos années, & en attendant je ferai l'acquisition de nouveaux jardins que nous ne manquerons pas de purger de la maudite vermine. Après que nous aurons fait la première expérience dans le petit jardin de la boutique, nous irons nettoyer ma maison de ville, & le lendemain nous débarrasserons le jardin de la papeterie, & celui de l'imprimerie. Voilà, mes enfans, le parti que j'ai dû prendre à cause de la défense absolue que le concile m'a fait dans le troisième décret de provoquer les sifflemens des serpens. Je n'ai d'ailleurs aucun scrupule à les mettre à mort, parceque je suis le maitre de faire ce que je veux de tout ce qui m'appartient, & le grand Génie même s'est expliqué que je puis faire des serpens tout ce que je veux, pourvu que personne n'entende leur cri. La réserve que je dois prendre, & avoir n'a pour cause qu'un article de discipline de la religion des mégamicres qui défend de priver de la vie toute éxistence, & un autre plus superstitieux qui veut qu'on ne puisse tirer du sang d'aucun corps. Voilà ce

qui rend notre ſecret important, car le clergé pourroit nous faire des tracaſſeries très ennuyeuſes, & nous ne ſommes pas encore aſſez puiſſans, ni aſſez nombreux pour réſiſter à leur force : j'ai encore à ménager un roi qui nous aime, & auquel je ſerois au déſeſpoir s'il m'arrivoit de donner quelque ſujet de chagrin.„

Après ce diſcours nos enfans vinrent tous nous baiſer la main, & nous aſſurèrent qu'ils ne nous manqueroient jamais ni d'obèiſſance, ni de fidélité ; & ils partirent.

Reſté ſeul avec ma femme je la vis inquiéte. *Pourroit-on ſavoir*, lui dis-je, *ce qui trouble ton ame ? Helas mon cher*, me dit elle, *je te confeſſe la vérité que je ne ſerois pas capable de tirer ſur ces miſérables inſectes qui ne ſavent pas de nous faire du mal, & qui avec leur regard doux, & humain ſéduiſent au point que je ne ſais pas ſi nos enfans auront le courage de tirer ſur eux : ſi on pouvoit les tuer ſans les regarder je ne craindrois pas, mais la certitude de les tuer dépend préciſément de bien fixer les yeux ſur leur ſéduiſante figure. Je ſuis ſûre qu'obligée à me faire violence je m'évanouirai. Regarde-les bien, mon cher, & tu verras dans leurs yeux un charme, un preſtige d'une force ſurnaturelle.*

Je la rassurai le mieux que je pus, je l'embrassai, & je lui dis que pour détruire tout le prétendu prestige de la physionomie des serpens, il ne falloit faire qu'une seule réflexion; & c'étoit qu'avec une figure si attrayante ils descendoient de tems en tems de leurs arbres pour aller étouffer des mégaviores innocens. Le doux regard de ces monstres étoit une leçon pour l'homme qui lui enseignoit combien il est dangereux de se livrer à une inclination dont on ne sauroit rendre autre raison que celle du pouvoir d'une physionomie enchanteresse.

Mes chers enfans ne manquèrent pas de se rendre au jardin de la boutique où nous commençâmes nos exercices, & où j'avois envoyé d'avance un grand caisson rempli d'armes, & de tout ce qui nous étoit nécessaire, & où j'avois déjà placé à la hauteur requise les cercles l'un parallèle à l'autre. Je commençai par leur consigner les pistolets.

Les canons de ces pistolets longs de dix huit pouces n'en avoient que douze. C'étoit une seule pièce qui contenoit deux canaux séparés de quinze lignes géométriques d'un centre à l'autre dans leur embouchure; mais ils alloient avec une convergence égale, & suivie jusqu'au bout où de deux ils devenoient

un ſeul. Ce canal parfaitement cylindrique dans ſon commencement à la lumière du baſſinet, s'élargiſſoit également juſqu'à deux pouces & demi, & pour lors il entroit dans deux concavités cylindriques comme il étoit lui même: ces concavités formoient deux canons qui alloient avec une égale divergence parallèle juſqu'à leur bouche. Les deux charges qui ſortoient enſemble, & qui dans leur commencement n'étoient ſéparées que de quinze lignes, devoient à la diſtance de trois toiſes devenir ſéparées de vingt quatre pouces; elles l'auroient été d'avantage à une plus grande diſtance à cauſe de la continuation de leur divergence. La ſéparation de deux bouts de leur coup devoit néceſſairement être de vingt quatre pouces, mais il falloit que le tireur fût abſolument à la diſtance de trois toiſes. Les deux objets couchés en joue devoient être à deux pieds de diſtance l'un de l'autre: s'ils l'étoient un peu d'avantage le tireur devoit s'éloigner en proportion; s'ils l'étoient moins il devoit s'approcher. En viſant juſte avec un poignet bien ferme le coup étoit immanquable. La ligne de mire devoit aller poſitivement au milieu entre les deux cercles, & les deux lignes de tire devoient immanquablement aller dans le centre

des deux cercles. Mes enfans n'avoient pas besoin pour tuer les serpens de fixer leurs regards sur eux, mais ils devoient viser, positivement entre l'un, & l'autre.

Nous commencâmes donc nos exercices, & nous ne les discontinuâmes jamais durant le cours d'un mois entier, & je puis vous assurer que nous aurions pu nous passer de nous donner cette peine là. La détente à peine touchée, le pistolet étant bandé droit au bout, les six balles sans aucun bruit se trouvoient trois dans l'un des deux cercles, & trois dans l'autre. Mais ce qui me charma dans cet exercice fut la facilité avec laquelle mes enfans entendirent les proportions de s'approcher, ou de s'éloigner des cercles selon que je les séparois, ou les unissois d'avantage. Lorsque les cercles étoient à la distance fixe de deux pieds le tireur étoit sûr qu'à dix huit pieds de distance, il ne manqueroit pas son coup, mais les cercles étant en position différente, quoique toujours parallèles, il falloit pour lors user de diligence scientifique, & mes enfans étoient au fait parfaitement de l'affaire.

Le tems de l'exécution étant arrivé, & me trouvant dans le coeur du repos avec mes guerriers dans mon petit jardin, qui leur

piſtolet à la main, étoient devant moi. "Au bout, leur dis-je, de ſoixante, & deux moiſſons le tems eſt arrivé, mes chers fils, que nous nous verrons délivrés de la peine de nous nourrir du lait de nos domeſtiques, & que nous nous trouverons ſoulagés de cette énorme dépenſe qui eſt arrivée aujourd'hui à la ſomme de dix mille onces d'or par moiſſon. Nous allons devenir les maîtres de nous nourrir d'un fruit exquis, & plus excellent en gout, & en délicateſſe qui puiſſe ſe trouver dans ce monde, & dans le notre, ſous la ſeule condition que les mégamicres n'entendront jamais le ſifflement de ces monſtres, lorsque nous l'arracherons de l'arbre. Le ſeul moyen que nous avons d'empêcher ce ſifflement eſt celui que nous allons employer. Il eſt impoſſible que trois balles qui leur entreront dans la tête leur laiſſent la force, & le tems de ſiffler. Nous ſommes ſix, & nous avons ſix autres piſtolets chargés pour tout ce qui peut arriver, précaution que je crois ſurabondante. Allons donc nous mettre tous devant notre arbre, viſons aux monſtres, & d'abord que j'aurai prononcé le mot *feu* tirons tous dans le même inſtant notre coup, & la victoire nous eſt aſſurée par la raiſon, & par la providence divine dont nous ju-

plorerons actuellement la divine miſéricorde.

Nous nous mimes pour lors à genoux, & récitâmes enſemble notre prière quotidienne, & puis nous allâmes à nos places. Je voyois avec le plus grand plaiſir mes enfans transportés de joie. Le beſoin qu'ils avoient de vivre, de prendre le lait des mégamicres les humilioit, & les forçoit même à ſouffrir de tems en tems des fortes impertinences de ces mêmes gueux qui nous diſoient ſouvent que le beſoin que nous avions de leur lait étoit beaucoup plus grand que celui qu'ils avoient de notre or, & nous menaçoient de nous laiſſer mourir de faim, ſi nous ne doublions pas leurs gages. Il étoient enchantés de ſe voir au moment d'un exploit qui devoit être l'époque de leur vie heureuſe: Chacun de nous avoit devant ſoi un arbre; ils étoient ſix comme nous, & il n'y avoit pas d'exemple qu'on trouvât ſur un ſeul arbre plus de deux ſerpens, car voici la courte hiſtoire de leur propagation.

Deux ſerpens au bout de vingt quatre moiſſons vomiſſoient chacun un oeuf qui, en ſortant de leur goſier, étoit gros comme celui d'une autruche: dans l'eſpace de neuf pentamaines il devenoit gros comme la tête

d'un de nos enfans, ſe briſoit, & le ſerpent ſortoit. Les ſerpens pères mouroient ſur l'heure, & tomboient aux pieds de l'arbre d'où les jardiniers les transportoient dans le foſſé. Les petits dans l'eſpace de deux moiſſons devenoient grands comme les morts ; & mouroient comme eux dans vingt quatre moiſſons.

Les ſerpens à leur coutume ordinaire ſe retirèrent un tant ſoit peu à notre apparition ; mais ils ne détournèrent pas leur vue de deſſus nous ; vue pacifique, & qui pouvoit fort bien intéreſſer des ames foibles. J'étois devant le dernier arbre à ma droite ; j'avois donné le dernier à ma gauche à Théodore qui n'avoit pas encore neuf ans, & ſes frères étoient tous prets devant les autres qui nous précédoient. Lorsque je les vis tous alertes je dis *Feu*, & ſans que nos ſix décharges fiſſent le moindre bruit je vis, dans le même moment que les douze monſtres tombèrent au pied de l'arbre, mes enfans qui venoient à moi. Nous fûmes vite prendre nos civières, & transportâmes ces cadavres dans le foſſé. Notre plus grande peine fut celle de nettoyer le ſang qui étoit là où les ſerpens étoient tombés. Leur ſang étoit rouge comme le notre, & c'eſt étonnant que les mégamières n'en ſa-

voient rien. En trente mille ans mégamicriques le cas n'étoit jamais arrivé qu'on bleſſât un ſerpent. Nous couvrimes toutes les taches du ſang avec de la terre ; & après avoir lavé les civières dans le baſſin nous les remimes à leur place. Avant que de partir nous viſitâmes les arbres, & nous trouvâmes ſur un dans une eſpèce de nid compoſé de feuillages, & appuyé ſur deux branches près du tronc deux oeufs trois fois grands comme des oeufs d'autruche, que nous transportâmes à l'inſtant dans la chaux. J'embraſſai mes chers fils, & je leur dis d'être le lendemain à la même heure à mon jardin de la papeterie.

Ce jardin contenoit vingt quatre arbres en deux allées, entre leſquelles il y avoit un bâtiment. Je n'avois donc beſoin de penſer qu'à ſéparer les douze, car nous ne pouvions nettoyer que ſix arbres à la fois, & je craignois le ſifflement des douze ſerpens qui auroient vu les cadavres de leurs compagnons tomber ſur le terrain. Pour réparer ce terrible malheur fortuit il falloit ſéparer ces ſix arbres de la vue des ſix autres. J'ordonnai à mes domeſtiques de m'élever deux potences à la moitié des deux allées traverſée par ſix rangs de perches ſur leſquelles je fis éten-

dre des grandes feuilles de papier que je dis que je voulois perfectionner en l'expoſant à l'air. La petite diſtance qu'il y avoit entre une perche, & l'autre fit que les feuilles de papier unies ſéparèrent entièrement la communication de la vue d'une moitié à l'autre moitié de l'allée. Sans vous ennuyer par un long détail je vous dirai que nous expédiâmes très heureuſement, avant que la trompette ſonnât, les quarante huit ſerpens, & que nous retournâmes chez nous très contens, quoique fort fatigués. Toutes mes précautions de triples armes furent, Dieu merci, inutiles, & tous les coups furent heureux, graces à la perfection de mon acier, dont à la chute du chien le feu ſortoit en abondance, car le feu ne ſort pas de la pierre, comme le vulgaire croit. Dans le jour ſuivant je nettoyai le jardin de l'imprimerie, & dans le dernier celui de ma maiſon en ville, où ma femme par complaiſſance fit l'effort de ſe trouver préſente à la paiſible éxécution, & où elle admira l'ordre, & l'éxacte obèiſſance de nos chers fils qu'elle embraſſa après, & combla de ſes bénédictions. Elle me dit que la tuerie avoit réuſſi heureuſement à cauſe de la néceſſité où les tireurs étoient de ne pas viſer à la phyſionomie des ſerpens qui ſûrement

ne leur eut pas laiſſé la force de tirer contre eux. Je trouvai ſa ſuppoſition poſſible. Je penſai alors au moyen de mettre mon fils Adam en état de jouir du même avantage dans le commencement de l'année ſuivante. Vous ſaurez dans un moment comment je m'y pris.

Le premier du mois d'Aout je donnai un grand repas, & je mangeai pour la première fois en préſence de tout le monde que j'invitai cinq fruits, & cinq en mangèrent chacun de mes enfans dans le même tems que les mégamicres ſuçoient. C'eſt la ſeconde fête que j'inſtituai. Je voulus à table avec moi tous mes fils, & petits-fils, ſans excepter les derniers nés qui n'avoient que neuf mois: nous étions quarante quatre ; ſi j'avois eu avec moi Adam ; nous aurions été cinquante. Six tables de vingt quatre couverts qui étoient placées devant la notre contenoient l'élite de nos amis qui nous regardoient en ſilence, & admiroient mon pouvoir, puis qu'ils n'avoient pas entendu parler que mes jardiniers euſſent entendu nulle part le moindre ſifflement de ſerpens. On ne voyoit plus à l'entour de nous l'impertinente canaille des nourriciers qui le matin furent tous chaſſés de ma maiſon, & à la place je pris des domeſtiques d'une ſeule couleur, tous

gens à talent que je payois le double, & je pouvois le faire ; puisque dans ce jour là je me trouvai plus riche de cinquante mille livres ſterling par an. Onze domeſtiques nous ſervirent ſur onze paniers deux cent vingt figues qu'ils avoient cueillies eux mêmes par mon ordre un quart d'heure avant que nous nous miſſions à table, & ils ne manquèrent pas de dire à tout le monde qu'obligés de m'obèir ils s'étoient approchés des arbres ſacrés en tremblant, & ne ſachant s'ils pouvoient en avoir le courage ſans devenir criminels, mais qu'ils étoient devenus courageux, & délivrés de tout ſcrupule, lorſqu'ils virent tous les arbres de mon jardin vuides de ſerpens. Cette circonſtance étonnante cauſa dans la compagnie une telle ſurpriſe, que mon repas n'eut pas toute cette gaieté qui éclatoit dans les autres. Un ſentiment nouveau de reſpect concentré dans des réflèxions très ſérieuſes l'avoit modérée. Le ſpectacle dont ils avoient été tous témoins leur faiſoit entrevoir un changement total non ſeulement dans la partie morale de leur monde, mais dans la phyſique auſſi. Ils nous regardoient comme des créatures d'une nature incompréhenſible.

Je me prèſentai au roi le lendemain ſans ma femme, car j'avois inſtitué une loi qui

défendoit aux femmes groſſes de ſortir de leurs maiſons dans les trois derniers mois de leur groſſeſſe, excepté le premier du trimeſtre, ſolennité des alimens. Je demandai à ſa Majeſté la permiſſion d'expédier mes cinq fils à Alphapoli pour inſtruire à mon fils Adam du moyen de ſe nourrir tout le reſte de ſa vie des fruits ſacrés, & des pignons des Anazés, dont j'étois en poſſeſſion depuis longtems. Je lui communiquai en même tems un projet que je croyois fort utile au commerce de ſon royaume. Je lui dis que s'il le trouvoit bon mes cinq fils iroient tous avec Adam établir une papeterie, & une imprimerie dans les trois autres villes frontières de ſes états, & qu'ainſi l'utilité de ce floriſſant commerce augmenteroit en proportion, & faciliteroit l'expédition de cette nouvelle branche qui avoit tant pris, que ma papeterie, & celle d'Alphapoli ne ſuffiſoient plus à contenter toutes les ordonnances qui venoient des royaumes les plus éloignés, car outre que le papier étoit parfait il étoit à meilleur marché que l'ancien. Je lui demandai auſſi la permiſſion d'envoyer des mégamicres, que j'avois inſtruits, établir des imprimeries dans plus de cinquante villes de ſon royaume qui m'en faiſoient inſtance, & je le

priai de m'accorder la grace que je pûſſe aller réſigner au bureau de ſes finances le droit d'imprimerie qui, en qualité d'inventeur m'appartenoit ; je lui repréſentai que ce droit devenu royal auroit conſidérablement augmenté la recette des impots par nul autre moyen que par celui de mettre une petite impoſition ſur chaque imprimé, qu'on payeroit volontiers, vu l'épargne conſidérable qu'on procuroit à ſes ſujets par l'établiſſement des imprimeries. J'oſai l'avertir qu'il ne falloit pas cependant les permettre ſans un cenſeur royal auquel l'imprimerie même devoit faire une penſion, & que ces tels penſionnaires pouvoient être élus par lui, & choiſis entre ceux qui avoient la charge de reviſeurs de ſcribes ſupprimée lorsque ſa Majeſté avoit adoptée l'imprimerie.

Le roi, qui m'avoit écouté avec la plus grande attention, me dit que tout ce que je lui avois demandé de faire excitoit toute ſa reconnoiſſance : que mes fils auroient dans toutes ſes frontières ſes gouverneurs royaux pour éxécuteurs de leurs ordres, & qu'ils porteroient avec eux des pleins pouvoirs, & lettres ouvertes ſur tous ſes tréſoriers : qu'il trouvoit excellent mon projet ſur les imprimeries, & qu'il ne feroit cenſeurs que ceux

qui ſe préſenteroient avec un certificat ſigné par moi qui les reconnoitroit pour capables. "Par là," dit-il, ils vous pardonneront ſi vous avez été la cauſe de leur ruine ; car ils n'ont appris aucun métier ; & ils ne ſavent plus que faire pour vivre. Je vous remercie d'ailleurs d'être venu recevoir mon compliment ſur votre nouvelle ſituation. Les ſerpens de vos jardins ne ſiffleront pas, car toute la ville dit que vous les avez fait partir ; & là deſſus on raiſonne. On dit que, ſi vous avez fait ce prodige aujour d'hui, vous pouviez également le faire il y a ſoixante & deux ans, mais qu'avant d'en venir là, vous avez cru devoir tenter tous les moyens d'obtenir la nourriture qui vous étoit néceſſaire du libre conſentement de l'égliſe : on loue votre prudence, ou l'admire, & la cour d'Héliopalu ſera très ſurpriſe de cette nouveauté qui donne un eſſai de votre pouvoir, qui va au delà des bornes de celui de tous les mortels. Tout le monde étonné, & ſûr qu'il n'y a pas de ſerpens chez vous ſe demande où ces ſerpens ſont allés, & tout le monde en étant à l'obſcur, il y a beaucoup de têtes qui ont peur que les ſerpens ne jouent à mon royaume quelque vilain tour. „

Le roi qui me vit dans l'embarras ne voulut pas m'y laiſſer. "Ne vous imaginez pas, pourſuivit-il à me dire avec un front ſerain, que je penſe comme ces têtes là, & que mon eſprit ait la moindre crainte ſur ce que les ſerpens pourroient entreprendre pour ſe venger. Tant que vous ſerez ici je me trouverai dans la plus parfaite ſécurité, car j'ai toujours abhorré ces monſtres; je ne les ai jamais craints, & je me croirois le plus heureux de tous les monarques, ſi tout ce monde pût dire que les ſerpens ſe trouvent partout hormis dans mon royaume. Oui, mon cher, je regarde cette époque comme la plus glorieuſe de mon regne, & ſi votre pouvoir ne s'étend qu'à purger de ſerpens les arbres qui ſont à vous, vous n'avez qu'à parler; & je ſuis pret à vous rendre poſſeſſeur de tous ceux qui m'appartiennent. J'eſpère, mon cher, que vous n'avez pas cru que je pourrois être fâché, ou alarmé de ce que vous avez fait : vous auriez eu grand tort. D'abord que l'autocéphale a ſu ce prodige il eſt venu tout épouvanté me demander ce qu'il m'en ſemble, & je ne lui cachai pas ma façon de penſer, & la joie que je reſſentois de cet événement: je parvins à diſſiper toutes ſes appréhenſions, & il expédia à ſa cour un

courier forcé avec toute la relation de ce prodige, car ce doit en être un, ou nous sommes les plus ignorans de tous les vivans. Mon barcalon qui est un galant homme, mais timide, & superstitieux en qualité de dévot, est venu me communiquer ses craintes sur l'avenir, mais je lui ai répondu que, s'il étoit vrai que notre religion maudissoit ces monstres, & les caractérisoit de nos seuls ennemis, nous devions reconnoitre comme une grace de Dieu celle qu'il nous avoit fait d'envoyer chez nous une race de créatures raisonnables, qui avoit le pouvoir de les faire disparoitre. Je lui ai dit que la conservation des serpens dans notre monde n'est que le honteux monument de notre foiblesse, ou de nos esprits préoccupés par l'abominable superstition.„

Je ne pus rien répondre à ce discours, car le sentiment m'étouffoit. Je me jettai à genoux aux pieds de ces êtres angeliques, & en les remerciant de la confiance qu'ils avoient en moi je les assurai que je leur prouverois mon attachement aux dépens de ma vie, & de celle de toute ma famille en toute occasion, & que je ne sortirois jamais de leur royaume qu'avec leur permission. Ils me chantèrent un duo divin qui mit la joie dans mon ame, mais que je ne compris pas.

Dans le moment que je voulois me retirer, le roi me remit un papier en me disant que je le lirois chez moi, & l'inséparable me donna un paquet en me disant que c'étoit un cadeau qu'il faisoit à ma femme.

De retour chez moi mon premier empressement fut celui de remettre à ma chère moitié le paquet, & de lire le papier que le roi m'avoit donné. C'étoit un décret du collège des Thesmothetes, dont le roi qui l'avoit signé étoit le chef, qui déclaroit toutes mes maisons exemptes du droit de visite, que le gouvernement avoit sur toutes les maisons des particuliers. Le cadeau que l'inséparable avoit fait à ma femme étoit un diplome sorti de la chancellerie royale, & signé par le roi. Elle le lut tout bas, & à peine lu, toute transportée de reconnoissance, *vite, vite*, dit-elle, *fais atteler : il faut que j'aille d'abord mourir à ses pieds : je ne veux pas différer, il n'y a que ma mort qui puisse indiquer au juste l'excès de mon sentiment.* Je me mis à lire pour voir ce que c'étoit, ne comprenant rien à ces éxagérations. Tandis que je lisois elle couroit par l'appartement comme une folle, se jettoit à genoux, remercioit le Dieu vrai, & toutpuissant, & dans l'égarement de sa reconnoissance le soleil aussi.

C' étoit un diplome qui décoroit de l' éxomide tous les géants femelles qui éxiſtoient, & qui éxiſteroient à l'avenir depuis l'âge de vingt ſix moiſſons jusqu'à la fin de leurs jours: cette éxomide leur donnoit titre de nobleſſe, de ſorte qu'à la cour, & partout elles devoient avoir le pas ſur leurs maris. C' étoit beau, c'étoit noble; mais je ne trouvois pas à beaucoup près raiſonnables les transports de ma bonne amie. Je lui dis en l'embraſſant qu'il ſuffiſoit qu'elle allât remercier le royal inſeparable après ſes couches. Ma froideur piqua ma belle moitié. "Comment, dit-elle, peux-tu ne pas comprendre la grandeur de ce bienfait? Je ne diſois rien, mais cette nudité générale, indécente, monſtrueuſe, indigne de la raiſon faiſoit le malheur de ma vie. Oui, je ſuis heureuſe actuellement, & je ne demande pas d' avantage. J' irai donc remercier cet ange incarné qui éclairé par Dieu m' a donné ce que je déſirois le plus ſans que j' en euſſe jamais dit le mot à perſonne. Je te prie, mon cher, d'envoyer d' abord chercher toutes mes filles: je veux qu' elles ſoient toutes à part de ma joie: je veux qu' elles m' accompagnent toutes à la cour, lorsque j' irai me jetter aux pieds de ce Génie. C' en eſt un aſſuréinent, „

Je fis d'abord ce qu'elle ſouhaitoit, & une heure après, toutes mes filles étoient à l'entour de leur tendre mère. J'ordonnai d'abord des éxomides telles que le diplome les preſcrivoit, c'eſt-à-dire, bleues céleſtes aux pucelles, & aux mariées ſelon leur gout, mais toujours ſans manteau. Or la ſcène très amuſante pour moi fut le diſcours que ma femme leur tint. Guillelmine, Anne, Pauline, & Thérèſe étoient les mariées: Françoiſe, Judith, & Silvie étoient les filles dont Silvie étoit la plus jeune, qui entroit préciſément alors dans la vingt ſixième année mégamicrique que le diplome éxigeoit, & avant lequel une fille n'étoit pas réputée digne de cette belle décoration, car réellement c'étoit un habillement dont la coquèterie européenne n'a jamais inventé le plus joli. Voici la courte harangue de ma femme à nos filles.

"Les mortels, mes chères filles, qui vivent ſelon la loi de Dieu, ſont ſûrs de trouver dans ſa divine providence la récompenſe de leurs bonnes oeuvres. Un bienfait, que nous venons de recevoir actuellement de la bonté du monarque, eſt au deſſus de tout ce que nous pouvions déſirer, & je ſuis ſûre que vous vous ſentirez autant que moi pénétrées de

la plus vive reconnoiſſance. Vous viendrez avec moi à la cour pour le remercier, & particulièrement le royal inſéparable, puiſque c'eſt de lui que nous venons de recevoir ce don très important, dont la moindre des prérogatives eſt celle d'annoblir toutes les femmes iſſues de nos familles, & de leur concilier ainſi le reſpect de toutes les claſſes des mégamicres.„

Après cet éxorde qui avoit extrêmement intéreſſé leur curioſité; elle leur lut le diplome, & elle demanda à Guillelmine ſi elle s'attendoit à un pareil bienfait. "Oh pour cela non, répondit-elle, mais je ne comprens pas, ma chère maman, & je vous en demande mille pardons, en quoi conſiſte la grandeur de ce bienfait; qui ne me ſemble qu'un objet de luxe; car ſi vous me parlez de la nobleſſe, c'eſt beaucoup, j'en conviens, mais à vous dire vrai, je ne me ſoucie pas d'être plus noble que mon mari. — L'eſprit d'ambition, Dieu merci, ne me domine guères. — Mais, ma chère fille, ne trouvez-vous pas très-agréable le privilège d'avoir par l'éxomide tout le ventre couvert? — Oui; auſſi: Par éxemple quand je ſuis groſſe; mais c'eſt ſi peu de choſe.„

Ma femme qui a beaucoup d'eſprit n'inſiſta pas. Elle s'étoit laiſſé gagner par l'enthouſiasme, & elle ne revint à elle même que lorsque les réponſes naïves de ſa fille lui firent enviſager la vérité. Elle ſe modéra tout d'un coup, & dans un ſeul inſtant me regarda, & ſourit. Elle ſonda les autres, & elles les trouva toutes de l'opinion de l'ainée; mais Silvie, qui étoit la plus jeune, lui dit: *ma bonne maman, je porterai cette éxomide pour vous obéir, & parceque je vois que vous en faites cas; mais permettez que je vous diſe qu'elle me ſemble un vrai embarras.* Nous ne pûmes nous empêcher de donner dans un grand éclat de rire. Le fait eſt que cette bienheureuſe éxomide introduiſit dans mes filles peu à peu le maudit eſprit de coquèterie, qui naturellement ne peut pas prendre parmi un peuple qui va tout nu.

Etant obligé d'envoyer à mon fils Adam le moyen de ſe mettre en poſſeſſion de la nourriture, je me trouvois fort ſouvent abſorbé dans les ſombres penſées engendrées par les craintes, & dont l'effet eſt l'irréſolution. L'embarras dans lequel le moindre ſifflement dans le moment de l'éxécution m'auroit mis, auroit été cruel, & de grande conſéquence, & je ne pouvois pas me tenir

pour certain que la tuerie, malgrè l'habileté, & la bonne volonté de tous mes fils mariés, que j'avois décidé d'envoyer, seroit aussi heureuse qu'elle l'avoit été moi y étant à la tête, puisque j'en avois eu moi même la plus grande appréhension. Outre cela il s'agissoit de cacher à tout le monde que pour m'assurer qu'on n'entendroit pas les cris de la maudite race j'avois besoin de lui ôter la vie auparavant avec effusion de sang, car sans cela leur mort ne m'auroit pas mis dans le cas de faire horreur. Rien n'étoit plus facile que la sortie inopinée de quelque jardinier qui auroit pu surprendre les auteurs du massacre, ou dans le moment même, ou lorsqu'on les transportoit dans le fossé sur les civières, où la vue du sang répandu rouge auroit fait dire que les serpens étoient nos parens; que nous sommes de leur même race: & si cela fut arrivé, adieu la paix, car il eut été impossible de trouver le moyen d'imposer silence à des ignorans qui avoient l'esprit soumis à la superstition, & à la crainte principalement à Alphapol, où siégeoit encore l'aimable abdala qui nous avoit exilé après la dure prison dont nous nous souvenons encore avec effroi.

Toutes ces ſages réflexions m' avoient déterminé à chercher un moyen de tuer les ſerpens ſans verſer leur ſang, car il falloit abſolument les priver de la vie tant pour empêcher le ſifflement, que pour notre ſûreté : elle dépendoit en partie de ne pas les laiſſer éxiſter là où ſe trouvoit notre aliment. Ces réflexions très raiſonnables m' occupèrent jusqu' aux couches de mes femelles. Elles accouchèrent très heureuſement comme de coutume toutes dans le même jour, & je nommai mes jumeaux qui étoient mes quinzièmes André, & Eſther.

Vous allez entendre actuellement ce que j' ai fait pour venir à bout de cette entrepriſe très difficile, & je ſuis ſûr que vous aurez moins beſoin de patience à m' écouter que je n' en ai eu pour réuſſir.

Dans le tems que je paſſai au travail qui me fut néceſſaire pour parvenir à compoſer la poudre, ce qui m' occupa principalement furent les expériences ſur le ſouffre, que je manini de toutes les façons, & ſur lequel je fis cent épreuves, car ne trouvant jamais ma poudre parfaite je ſuppoſois toujours que cela ne pouvoit dériver que des préparations mal faites ou ſur le ſouffre, ou ſur le ſalpêtre.

J'avois à mon ſervice des mégamicres habiles chymiſtes, & rompus dans la métalurgie, dans l'exploit des mines, & dans toutes les analyſes de terres minèrales, & qui en connoiſſoient les propriétés utiles, & nuiſibles. Je fus un jour avec deux de ces derniers à une ſouffrière, où voyant du ſouffre de différentes couleurs j'en transportai chez moi pluſieurs morceaux de toutes les eſpèces, & des morceaux auſſi d'une matière rougeâtre qui n'étoit pas du ſouffre. Lorsque je fus dans mon laboratoire il me vint envie de mettre au feu dans un creuſet un morceau de la matière rougeâtre : le domeſtique qui étoit avec moi me dit de me garder de travailler ſur cette matière, car non ſeulement je ne réuſſirois jamais à l'enflammer ; mais la fumée qui ſortiroit d'elle me tueroit ſubitement d'abord que par ma reſpiration elle s'introduiroit au poumon : *elle eſt indocile*, me dit ce brave mégamicre, *& vous ne parviendrez jamais à diminuer ſon aigreur par cent ſublimations, mais vous l'augmenterez : c'eſt le poiſon de tous les métaux ſans excepter ni l'argent, ni l'or jaune, car l'or rouge eſt éxempt de ſa malignité. Si elle empoiſonne les métaux vous voyez qu'elle doit frapper de mort plus encore facilement les végétaux, & les animaux.* Toute matière

ſolide, mon cher maître, qui ne peut pas s'enflammer, & renvoie une fumée viſible ne peut être qu'antivitale, car le feu eſt le premier vivifiant de la nature, & s'il ſe trouve dans un corps quelconque il ne peut ſe rendre viſible que par la flamme. Pour les liquides vous pouvez les appercevoir empoiſonneux par un autre moyen: regardez dans la liqueur avec un bon microſcope, & ſi vous ne voyez aucun mouvement, ni la moindre circulation, ſoyez ſûr que la liqueur eſt un poiſon, car le défaut de mouvement indique que dans cette liqueur il n'y a point d'êtres vivans; & s'il n'y en a pas, c'eſt une marque que la liqueur ne contient pas le divin feu qui eſt le principe général de la vie du monde: s'il ne contient pas le principe de la vie il ne peut être qu'une ſource de mort, car il n'y a rien entre la vie, & la mort. Je vous dirai auſſi que le mouvement que vous obſerverez dans les liqueurs limpides où vous ne verrez pas des animaux comme vous voyez dans l'eau, & dans tout vinaigre ne peut provenir que d'animaux, dont la petiteſſe eſt ſi grande qu'il n'y a pas au monde un microſcope qui puiſſe parvenir à les découvrir. Comment ce mouvement pourroit-il ſe vérifier ſi ce qui le cauſe ne fut pas des éxiſtences vivantes? La vie n'eſt que le mouvement, & la cauſe du mouvement ne peut être que le feu de la nature.

qui eſt le grand animal, & comme tout ce qui éxiſte doit être l'effet d'une cauſe, adorons la premiere qui ne peut être qu'un Dieu incompréhenſible ſource de toutes les ſources, & dont la ſource éternelle ne peut être qu'en lui même, & comme à lui tout ſeul.

Ce fut, milord, le profond diſcours que ce ſage mégamicre me fit, & qui demeura avec moi jusqu'à ſa mort : il étoit bâtard de l'autocéphale : il avoit la tête couleur orobanche, tout le reſte de ſon corps étoit verd de pomme, & ſon inſéparable étoit zinzolin. Je reçus de lui ſur la chymie des doctrines qui ne ſont jamais parvenues dans notre monde, & que j'eſpère avoir le loiſir de publier, car à quoi ſert la vérité ſi elle n'eſt pas connue ?

Je voulus que l'expérience me rendit certain de ce que mon mégamicre me dit. Je mis au feu dans une écuelle un morceau de cette cruelle matière, & en faiſant paſſer par deſſus la première fumée qui en ſortit deux oiſeaux, je les vis tomber morts ſur le champ. Je crois que cette matière n'eſt autre choſe que ce que nous appellons arſenic, car un vénitien m'en a fait la même deſcription.

Réflèchiſſant à la force de cette matière je vis qu'elle auroit pu me ſervir à faire tom-

ber morts les ſerpens ſubitement ; ils n'auroient eu ni la force, ni le tems de ſiffler, & nous n'aurions pas eu beſoin de nous donner la peine ni de les enſevelir, ni de rendre compte de la qualité de leur mort, car non ſeulement nous n'aurions pas pu y être obligés, mais perſonne n'auroit jamais oſé nous faire là deſſus la moindre interrogation. Je commençai à chercher le moyen de me mettre en poſſeſſion d'une conſidérable quantité de cette même fumée, & voici comment j'y réuſſis aſſez facilement.

Je mis dans un creuſet une ſuffiſante quantité de la matière rouge, & je couvris le creuſet avec une cloche qui auroit pu contenir vingt fois plus de matière que le creuſet. Cette cloche avoit à ſon bord en égale diſtance quatre robinets de trois pouces de long, tous ouverts, dont les bouts s'abbaiſſoient obliquement un demi pouce. Le deſſous de ma cloche s'uniſſoit au creuſet, de ſorte que l'air ne pouvoit ni entrer, ni ſortir que par les quatre ſoupiraux, ou robinets. J'adaptai à ces robinets quatre pompes fermées hermétiquement dans leur jointure avec les robinets. Chacune de ces pompes étoit huit fois plus grande que la cloche. Chaque pompe étoit remplie d'un piſton vui-

de pour le rendre léger, qui à ſon bout avoit un chainon par où on pouvoit l'empoigner, de ſorte qu'un ſeul homme l'attiroit à ſoi, & le repouſſoit dedans ſelon le beſoin : lorſque ce piſton étoit tiré hors de la pompe il s'arrêtoit à ſa fin, parceque le bout même de la pompe s'oppoſoit à ſon entière ſortie. Poſſeſſeur de ces machines, & ayant bien pris mes meſures, pourqu'aucun de mes domeſtiques ne pût pénétrer ce que je voulois faire, j'appellai mes quatre fils mariés, & je les mis chacun à la tête d'une pompe en leur ordonnant de tirer le piſton à eux fort lentement, lorsque je leur ordonnerois de tirer. Je mis pour lors ſur le charbon ardent le creuſet rempli d'arſenic, & d'abord que je vis la fumée, je portai le petit fourneau ſous la cloche, & j'y introduiſis le creuſet pas plus qu'un demi pouce, l'ayant préparé pour cet effet juſte à la même cloche. Les robinets qui n'avoient pas de ſiphons, parcequ'ils n'en avoient pas beſoin, étoient déjà introduits dans mes pompes très bien adaptés. Je pris toujours bien garde à moi pour me garantir de la fumée qui reſpirée m'auroit empoiſonné, cette fumée eſt le terrible Aporrhoea, dont le magiſtère n'a jamais été écrit par perſonne. Outre les quatre robi-

nets ; la cloche avoit dans ſa partie ſupérieure un tuyau garni d'une ſoupape que je pouvois ouvrir, & fermer à ma fantaiſie par le moyen d'une longue baguette quand bon il me ſembloit. Les ſeringues étoit donc jointes à la cloche qui couvroit le creuſet, & je tenois les yeux ſur ma ſoupape ouverte pour voir le moment que la fumée ſortante m'aſſureroit que la cloche en étoit pleine. D'abord que je la vis paroitre j'ordonnai à mes enfans de commencer à tirer à eux le piſton avec la plus grande lenteur, & ſans jamais forcer, & je fermai la ſoupape. Je m'aſſurai par là que mon opération alloit à merveille, & je vis l'impoſſibilité qu'il s'y introduit de l'air : il eut été inutile d'ordonner à mes fils de tirer le piſton avec plus de force, puiſqu'ils ſe ſeroient fatigués en vain : ſans la fumée ils n'auroient jamais pû faire reculer le piſton, car l'air extérieur ne pouvoit d'aucune façon entrer dans la cloche, à moins qu'on n'y eut employé la force de la machine pneumatique pour vuider la cloche de l'air naturel. J'ouvris, pendant qu'ils tiroient le piſton, pour un inſtant la ſoupape, mais je la refermai d'abord ayant vu que la fumée dont elle étoit remplie ſortoit. Je vis alors qu'il étoit impoſſible que mes ſeringues attiraſſent autre

air, que la fumée. Lorsque je vis les quatre piſtons parvenus jusqu'où ils pouvoient parvenir, car ils étoient presque tous entiers hors des ſeringues je n'eus pas beſoin de dire à mes enfans de ceſſer de tirer, puisque les ſeringues étoient pleines. J'ouvris alors les fenêtres du laboratoire, & je retirai le fourneau de deſſous la cloche, avec le creuſet que je levai d'abord du feu avec des pincettes, & éteignis. Lorsque l'arſenic fut amorti il ne donna plus de fumée. Je détachai alors mes pompes de robinets, & je les bouchai, & gaudronnai. A la fin de mon opération je n'eus beſoin que d'avertir mes enfans que le ſecret devoit être inviolable, puisque notre honneur, & notre vie en dépendoit. Je fermai à la clef mon laboratoire, & nous allâmes tous à nos affaires.

Me voyant maitre de la fumée toutes mes penſées s'employèrent à trouver le moyen de la faire parvenir au milieu de la figure des ſerpens, de façon qu'elle dût les ſuffoquer ſans leur laiſſer le tems de ſiffler: il falloit qu'ils la reſpiraſſent d'abord pour les faire tomber morts dans l'inſtant. Je ne penſai à cela; milords, qu'après m'être vu poſſeſſeur de la fumée. J'avois auparavant conçu la choſe faiſable, mais abſtraitement, & ſans

ne faire aucune idée parfaite du moyen de m'en ſervir. Ce fut toujours mon ſtyle. Pour me bien conduire, & pour parvenir à mon but j'avois la maxime de me mettre dans la néceſſité d'aller en avant. Il me ſuffiſoit de me voir engagé à ne pas reculer.

Ceux qui dans les entrepriſes de conſéquence, & difficiles veulent avant que de metre les mains à l'oeuvre avoir formé tout leur plan, & applani toutes les difficultés, ne font jamais rien, & s'ils ſe déterminent à faire ils reſtent tous à moitié chemin, car une difficulté qu'ils n'ont pas prévue ſe préſente, & ils s'aviliſſent, & perdent tout leur courage par nulle autre raiſon que parcequ'ils ne l'ont pas prévue; ces génies ſtériles ſont incapables de trouver des expédiens dans la minute. L'homme fait pour réuſſir en tout doit être un excellent calculateur politique qui ſache accorder au hazard tout ce qu'il faut lui accorder: c'eſt l'homme courageux. Le courage n'eſt pas une féroce impulſion du coeur de l'homme qui le guide ſouvent à ſon précipice; mais une vertu de l'ame qui ne va pas à pas comptés, mais qui ſoutenue par la confiance, brusque, & défie le hazard, & le danger, & va en avant.

J'étois bien pourvu de fusils de trois, quatre, & cinq pieds de longueur, & de différens calibres tous à un canon, mais qui contenoit deux concavités cylindriques divergentes qui portoient deux coups mortels comme mes pistolets. Déterminé à me servir de fusils de quatre pieds de long, & de six lignes de calibre, je vis que je n'aurois pu les charger du mortifère apoprhoea qu'en l'enfermant dans des cylindres dont les diamètres seroient égaux à celui des bouches des canons. Dans cette idée je me servis de la même peau très fine, dont la monnoie se servoit pour faire les boulettes remplies de phosphore, qui étoient, comme il me semble vous avoir dit, les pièces qui dans le commerce intérieur tenoient lieu aux mégamicres d'argent comptant. Il me fut facile de faire venir chez moi plusieurs mégamicres couturiers qui en quatre pentamaines me firent plus de mille saucisses d'un pied de long, cousues à merveille, & ouvertes à un des bouts pour que je pusse y introduire la matière dont j'avois intention de les remplir, & que les mégamicres croyoient devoir être le précieux phosphore.

Possesseur des saucisses vuides, aidé par mes mêmes quatre fils, dans l'espace d'un in-

cendie, travaillant dix heures par jour, je les remplis toutes de fumée. Je fus enchanté que mes fils appriſſent un magiſtère unique, & entièrement de mon invention pour qu'ils pûſſent s'en ſervir au beſoin après ma mort. Je pris pluſieurs ſiphons déjà adaptés aux trous des ſeringues que les ſoupapes tenoient fermées, & je fis coller à l'autre bout du ſiphon avec un léger maſtique l'ourlet de la ſauciſſe replié par rebord. Quand je vis la ſauciſſe adaptée à la pompe je fis que Jacques pouſſât un tant ſoit peu le piſton, & je vis dans le même inſtant ma ſauciſſe enflée. Elle ne pouvoit s'être remplie que de la fumée empoiſonneuſe. Je la détachai d'abord, & réunis avec le même maſtique, & avec cette même méthode je remplis toutes les ſauciſſes que j'avois, & qui devoient me ſuffire pour long tems. Mille ſauciſſes ne m'avoient vuidé que la huitième partie d'une ſeringue: on peut par ceci faire une juſte déduction de la grandeur de mes pompes. Je penſai alors au moyen de faire l'épreuve de la force de l'aporrhoea.

Selon mon raiſonnement ſon effet devoit être immanquable; mais j'avois appris en compoſant la poudre que l'expérience maline ſe fait très ſouvent un plaiſir de dou-

ner un démenti au raisonnement de l'esprit le mieux compassé. Telle est la condition de l'homme : il peut penser, juger, faire des déductions, & alambiquer son ame avec ce que son esprit lui présente de plus démonstratif qu'il ne pourra jamais se croire sûr que lorsqu'il se verra endoctriné par l'expérience.

Pour faire cette expérience je ne voulus avec moi personne. Seul dans mon jardin de l'imprimerie, deux heures avant le jour, ayant eu soin d'avoir à la main trois ou quatre fusils, & huit à dix saucisses, j'élevai deux cercles séparés de deux pieds, & je les mis parallèles à la hauteur de deux toises : ces cercles étoient deux cages de fil d'archal, dans chacune desquelles je mis six oiseaux. Je chargeai alors de poudre un de mes fusils, où je mis deux saucisses que je frottai auparavant avec de la graisse camphrée. Je me plaçai à trois toises de distance avec mon fusil en joue, mais je ne pus prendre exactement ma visée qu'en reculant encore neuf pas. Les trois mires de mon fusil ne se trouvèrent au point qu'à la distance de vingt sept pieds, ce qui me faisoit craindre de la félicité de mon coup ; car j'avois peur que la peau de la saucisse trop vitement brulée par la poudre n'arrivât

pas à porter la fumée, jusqu'à l'objet auquel je mirois; mais mes doutes furent mal fondés: la viteſſe avec laquelle la poudre brule la ſauciſſe eſt égale à celle qu'elle emploie à parcourir l'eſpace de ſa diſtance du bout miré: la différence qui peut y être eſt ſi petite qu'elle ne porte à aucune conſéquence. Le coup à peine donné je courus aux cages, & je vis les douze oiſeaux couchés à bas paroiſſant morts, & perpendiculairement ſous les cages deux peaux brulées. Il me reſtoit à ſavoir s'ils étoient morts, ou aſſoupis. Je les mis donc au dehors de la cage ſur l'herbe, & je ſortis du jardin en fermant les trois portes à la clef; c'eſt-à-dire, celle qui communiquoit à la maiſon, celle qui donnoit dans la rue, & l'autre par laquelle les jardiniers ſortant de leurs loges pouvoient y entrer. Cette troiſième porte ne ſe trouvoit que dans nos maiſons après qu'elles n'accordoient plus l'hoſpitalité aux ſerpens.

Les jardiniers n'avoient plus chez moi autre pouvoir, autre autorité que celle que je voulois bien leur accorder, & ils s'attendoient toujours ou à être diminués en nombre au moins de la moitié, ou à voir réduits à la moitié leurs gages: je ne fis jamais ni l'un, ni l'autre, & mes jardins étoient les

plus beaux, les mieux cultivés de toute la capitale. Les mégamicres en général ſont bons, mais les jardiniers, & les nourriciers ſont quelque choſe d' incroyable pour l' impertinence : nous ſouffrimes en paix leurs inſultes, mais la providence divine nous vengea ; elle nous délivra de la tirannie des nourriciers, & elle dompta l' inſolence des jardiniers.

Je trouvai le lendemain mes douze oiſeaux morts dans la même place, & je les pouſſai jusqu' au foſſé, mais cette expérience ne finit pas de me ſatisfaire. J' avois beſoin de m' aſſurer que mes ſauciſſes tuoient les ſerpens, & je n' avois privé de la vie que des oiſeaux. Je ne ſavois comment faire, car je n' avois plus de ſerpens à moi appartenans, & il ne m' étoit pas permis d' exercer mon pouvoir ſur des arbres appartenans à d' autres.

Je pris le parti d' uſer d' un droit que mon diplome des Thesmothètes m' accordoit. Je pouvois faire acquiſition aux enchères publiques de biens immeubles argent comptant. Je donnai commiſſion à un procureur de m' acheter à l' encan du jour papillon une maiſonette de campagne un mille loin de la ville. Mon ordre fut éxécuté ; je fus la voir d' abord, & j' y trouvai deux petits jardins

de quatre arbres chacun. J'y retournai le lendemain avec mes quatre fils, & je fis porter dans une caiſſe fuſils, & munition, & j'envoyai en ville les quatre jardiniers. D'abord que nous fumes ſeuls, j'inſtruiſis mes fils de ce que je voulois faire; je chargeai en leur prèſence les fuſils pour qu'ils appriſſent, & dans le même tems à la diſtance de vingt ſept pas nous jettâmes les ſerpens morts aux pieds de leurs arbres: après le premier jardin nous fumes dans l'autre, & dans une demi heure toute cette beſogne fut faite. J'envoyai pour lors Robert à l'imprimerie pour faire venir les jardiniers que j'avois envoyé là ſous un ſpécieux prétexte, & lorſqu'il retourna avec eux je leur montrai dans les deux jardins les ſeize ſerpens morts, je leur ordonnai de les jetter dans la chaux éteinte. Ils me répondirent tous effrayés qu'il leur étoit défendu de faire ce que je leur ordonnois ſans avoir préalablement un cértificat juré des jardiniers voiſins qu'ils n'avoient entendu aucun ſifflement. Je leur répondis de faire ce que les loix leur ordonnoient, & je partis avec mes fils pour aller chez ma femme que je voulois prèſente à la leçon que j'allois leur faire. Je leur dis donc que pour l'avenir ce ſeroit le genre de mort que nous donne-

rions aux ſerpens, & que le huitième jour de notre nouvelle année je les enverrois tous à Alphapoli bien pourvus du néceſſaire pour aller mettre Adam en poſſeſſion par ce moyen de la nouvelle nourriture, & pour éxécuter les commiſſions que je leur donnerois. Je leur recommandai de nouveau le ſecret, & la diligence dans l'éxécution, tant pour n'être point vus que pour les précautions à prendre pour s'aſſurer que les ſerpens mourroient ſans avoir le tems de ſiffler. Eliſabeth leur dit que dans le tems de leur abſence elle prendroit chez elle toutes leurs familles, & j'ajoutai que chacun d'eux partiroit avec ſa chère femme à laquelle nous leur permettions de donner cette agréable nouvelle ſans pourtant lui rendre aucun compte de nos myſtères ſur tout ce qui regardoit les ſerpens. Ils nous promirent la plus éxacte obèiſſance, & ils s'en allèrent.

Ma femme alors reſtée ſeule avec moi me fit compliment ſur ma nouvelle méthode de me débarraſſer des ſerpens, & me fit quelques reproches ſur le ſecret que j'avois gardé même avec elles. Après avoir un peu penſé, elle donna dans un grand éclat de rire, & me demanda ce que je voulois faire de cette trop petite maiſon. Je lui répondis

que ne l'ayant achetée que pour faire mon expérience je ne ſavois qu'en faire. *Fais m'en un préſent*, dit-elle. — *Volontiers, mon ange, mais à ton tour tu ne ſauras qu'en faire.* — *N'importe*, répartit-elle, *m'en fais-tu un préſent, ou non?* — *Oui, oui, mon coeur, & tu auras aujourd'hui l'inſtrument de ceſſion bien ſtipulé.* Trois heures après je lui remis l'acte, & le lendemain je fus à la première heure faire ma cour au roi.

"Je ſuis bien charmé de vous voir, dit-il, vous voulez faire tourner la tête à tous mes pauvres ſujets. Tout le monde enfin tomboit d'accord que les ſerpens avoient décampé de chez vous, fort irrités, quoique ſans ſiffler, & déterminés à ſe venger d'une race étrangère qui s'étoit emparée de leurs alimens. On diſoit que cette vengeance ſe déclareroit ſur ma famille, & ſur tout le corps du clergé. On prétend que vous ne trouverez perſonne qui oſe prendre votre défenſe, & que vous ſerez condamné à dédommagement, aux amendes, aux peines temporelles, & que ſais-je. Mais tout eſt changé actuellement. Les ſeize ſerpens morts, ſur leſquels on n'a trouvé nulle bleſſure, a fait changer de ſyſtème tous les raiſonneurs, & tout le monde redoute votre pouvoir. L'au-

tocéphale persuadé que Dieu vous a envoyé pour détruire les serpens a dépêché un courier à Héliopalu, car ce que vous avez fait voir hier est quelque chose de très grand. Depuis que le monde existe on n'a jamais vu un serpent mort d'autre mort que de la naturelle. Si vous avez le pouvoir de faire tomber morts de cette façon là tous les serpens de ce monde, je vous conseille de vous expliquer au grand Génie en termes bien clairs, & je ne doute pas de son consentement, & qu'on ne vous décerne les honneurs divins, car ce que vous faites est au dessus du pouvoir des mortels.,,

Je répondis à ce bon roi, en lui faisant une profonde révérence, que mon pouvoir étoit naturel, quoique je le reconnusse comme procédant de la grace divine; mais je lui dis aussi que je n'aurois jamais pu rien faire, si je n'eusse pas été sûr de son royal consentement. *Si la chose est comme cela*, dit-il, *je conçois que vous fassiez dans mon royaume tout ce qu'il vous vient envie de faire, & je suis sûr que, si votre pouvoir dépend de votre volonté, vous ne voudrez jamais rien qui puisse porter la moindre flétrissure à ma gloire.* Je lui baisai la main, & je lui dis que mes cinq fils seroient prets à partir pour Alphapoli, & pour toutes les

frontières après, dans la ſeconde pentamaine de la nouvelle moiſſon. Il me dit que tout étoit prêt à la chancellerie pour les pleins pouvoirs; & qu'il vouloit que le tout fût fait à ſes dépens; mais qu'il vouloit ſavoir l'heure du départ des beaux cinq couples des géants, car il vouloit être dans une maiſon de campagne qu'il avoit à deux lieues de la ville ſur la route, où les voyageurs feroient halte pour déjeuner avec lui.

Je fus chez moi pour mettre bon ordre à tout. Je chargeai un chariot de préſens pour le gouverneur conſiſtans en eſſences, & en meubles de grand prix: je chargeai un autre chariot de caiſſes remplies d'armes, de munitions en poudre, en ſauciſſes, & en balles. Je remplis une caiſſe de cinquante exomides d'un goût charmant pour les femme mariées de l'invention de ma femme, & j'y mis auſſi cent canapſés de la mienne, qui ſervoient à porter, même allant à pied, tout ce qui eſt néceſſaire à l'homme. Une invention utile de l'eſprit, & du coeur de ma femme fut une caiſſe qui contenoit deux cent fruits en compote pour que nos fils ne mouruſſent pas de faim en voyage. Elle avoit compoſé avec l'émulſion des anazés un rob qui conſervoit les figues qui ſans cela ſe feroient corrom-

pues. Cette invention fut essentielle, & elle nous devint nécessaire dans nos voyages, car sans cela il nous auroit fallu tuer des serpens qui auroient appartenus à d'autres, & nous nous serions fait des mauvaises affaires.

Je solennisai le jour de l'an avec la plus grande pompe. Je donnai un vrai banquet avec table ouverte, & nous dînâmes pêle-mêle avec les mégamicres en mangeant nos figues pendant le tems qu'ils s'entresuçoient. Nous jouissions véritablement d'une nouvelle vie, après nous être délivrés de la canaille nourricière. Je rendis heureux Théodore, & Françoise qui paroissoient devenus insensés à force de s'aimer. Une plaisanterie survenue alors mérite de vous être narrée: j'espère qu'elle vous amusera.

Un huissier du roi m'apporta un mandat. Je vis en le lisant que le roi me déléguoit une cause qu'on devoit plaider le lendemain au tribunal de la cour. Le roi m'en faisoit juge, & l'huissier attendoit pour savoir si j'acceptois, ou non. Je lui dis que je faisois grand cas de l'honneur que S. M. me procuroit, & que je ne manquerois pas de me rendre au tribunal à l'heure marquée. J'y fus, & d'abord que j'occupai le grand siège, un avocat me dit que son client avoit

acheté à l'encan une maiſon, après même l'avoir vue, & qu'il avoit payé mille onces, mais que l'ayant examinée mieux ſix heures après, & ayant trouvé les arbres ſans ſerpens il vouloit obliger le vendeur à lui rendre la ſomme, & à reprendre ſa maiſon. L'avocat du vendeur avoit allégué que l'acheteur avoit vu la maiſon avant que de débourſer l'argent, & par là il avoit eu gain de cauſe. L'acheteur en appelloit au roi en taxant le contrat de ſurpriſe. L'avocat du vendeur voyant que c'étoit moi qui devoit prononcer ſentence crut avoir gagné, & ne ſe donna pas la peine de parler. Il ſe remit à mon jugement.

Cette cauſe me parut ſingulière, parceque je croyois que partout où il y avoit des arbres il y eut auſſi des ſerpens, & voilà un jardin où il n'y en avoit pas, & voilà auſſi un homme qui aimoit leur ſociété. Il s'agiſſoit de faire juſtice, & de ne pas m'amuſer à des vaines ſpéculations. Voici ma ſentence. "*La maiſon ira à l'encan, & ſi on ne trouve pas à la vendre, celui qui a reçu l'argent ſera obligé de le rendre. Si on la vend pour une ſomme moindre de celle qu'on l'a payée, le vendeur devra débourſer le ſurplus: ſi on la vend à un prix plus haut il ſera au profit de celui qui auroit donné le ſurplus en cas de défaut, & l'amateur des*

ſerpens ſera obligé dans tous les cas à payer les frais de juſtice.

Le lendemain pendant que je diſpoſois quelque choſe pour le voyage de mes fils, voilà le procureur qui avoit perdu ſon procès qui ſe préſenta avec un avocat, & un homme d'affaires. Je fus ſurpris de voir qu'après un court compliment il compta à ma femme quatre mille onces en billets de banque, & la priant de lui donner quittance ſpécifiant les trois mille onces de ſurplus de la maiſon qui venoit d'être vendue à l'homme d'affaires d'un inconnu. Je donnai pour lors un coup d'oeil à ma femme qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe tenir de rire. Elle fit quittance, & elle donna généreuſement cent onces au procureur, & cent pour l'ami des ſerpens, qui devoit payer les frais de juſtice. Le procureur nous dit que, d'abord que cette affaire parvint à la connoiſſance du public à cauſe de ma ſentence, les enchériſſeurs à la vente de la maiſon ſe trouvèrent ſi nombreux, & ſi obſtinés à pouſſer le prix de la maiſon, que les ſurintendans de l'encan croyoient qu'il ne finiroit plus. On l'avoit miſe à cinq cent onces, & elle étoit arrivée à deux mille par une augmentation de dix à la fois; mais un rouge qui étoit là, & qui

n'avoit jamais rien dit, éleva ſoudain ſa voix pour dire cinq mille. Tout le monde alors ſe retira, & la maiſon fut adjugée au rouge qui pour ce prix auroit pu acheter une maiſon charmante. C'étoit un ſeigneur fort riche qui par ce trait convainquit tout le monde qu'il n'aimoit pas les ſerpens.

Dès qu'ils furent partis, ma femme ſe livra aux éclats de rire; & je lui tins compagnie, quoique j'euſſe envie de lui faire quelques remontrances; mais l'affaire étoit déjà faite, & je n'étois pas fâché qu'elle eut gagné cinq mille onces. C'étoit une découverte d'un commerce très lucratif, mais je ne ſavois pas s'il étoit permis, ni comme le roi l'entendroit.

Comment devois-je interpréter le tour que ce monarque me joua en me déléguant l'affaire? Je ne pus pas différer: je fus le lendemain à la cour. Le roi, après m'avoir très bien accueilli, me dit qu'il trouvoit ſingulier que j'euſſe acheté une maiſon pour ne la garder que trois jours, & je lui répondis que je l'avois acheté pour en faire un petit cadeau à ma femme qui, à ſon tour ne ſachant qu'en faire, voulut la vendre ſans m'en dire le mot pour le prix qu'elle me coutoit, & que le gain exorbitant fut un effet du hazard.

Il me demanda ſi ſon mandat m'avoit plu : il fut fort étonné de ſavoir que je ne m'étois pas douté qu'il s'agiſſoit de ma maiſon, & que ſi je l'avois ſu, j'aurois jugé tout autrement. *Qu'auriez-vous jugé ?* dit-il, *tout le monde trouva votre ſentence fort ſage.* Je lui répondis que j'aurois fait rendre l'argent, & que la maiſon me ſeroit reſtée.

Le jour du départ de mes chers fils étant arrivé, je choiſis l'heure plus convenable au roi pour recevoir l'honneur de déjeuner chez lui avec toute ma famille, excepté les dix qui venoient d'être ſevrés. Le déjeuné fut muſique, danſe, parfums, & agréables propos. Ce que toute la cour trouva fort joli fut le gout des éxomides de mes filles mariées ; elles étoient toutes variées ; & vous ne pouvez pas, milords, vous figurer d'avoir vu ni en Europe, ni en Aſie un habillement plus attrayant, & qui donne plus de relief à une jolie taille, & à deux belles hanches. Ajoutez à cela des élégans brodequins qui leur alloient juſqu'à la moitié de la jambe où l'éxomide finiſſoit, & une capeline qui au lieu de cacher une partie des charmes de leur figure lui donnoit du relief. Leurs ſuperbes cheveux faiſoient la merveille de tous les mégamicres qui, enchantés de tant de beautés

dont ils ne pouvoient pas eſpérer jouir, adoroient l'autel ſur lequel ils en voyoient le pompeux étalage. Après que le roi dit à mes fils tout ce qu'il y a de plus gracieux, ils partirent. Le coup d'oeil de quinze voitures à douze chevaux parut beau au monarque, mais je lui en fis voir de plus beaux dans la ſuite, comme vous ſaurez quand il en ſera tems. J'envoyai avec mes enfans quatre couples de mégamicres remplis de talents, vertueux, & qui m'étoient extrêmement attachés ; je les avertis pourtant de ne les mettre jamais à part de nos affaires ſecrètes. Quiconque confie ſans néceſſité un ſecret à quelqu'un, fut-ce à ſon propre père, eſt un homme foible, & dépourvu de jugement, & n'a droit que de faire rire, s'il ſe plaint que celui auquel il l'a confié l'a trahi.

Mes ſages fils s'acquittèrent de toutes les commiſſions que je leur donnai, & trois pentamaines après leur arrivée à Alphapoli, je reçus la nouvelle qu'Adam, & toute ſa famille n'avoit plus beſoin de nourriciers, & que Robert avoit acheté une maiſon pour une imprimerie qu'il établit en moins de deux moiſſons. Le gouverneur étoit l'adorateur de toute ma race, mais le plaiſir qu'il eut d'avoir pour quelque tems Jacques, & Guille-

mine qu'il avoit élevés ne peut pas s'expliquer ; ils ne voulurent pas voir l'abdala, & je ne me ſoucial pas de leur ordonner d'aller le voir. Il ſuffit de pardonner à ceux qui nous ont fait du mal ; & le précepte qui ordonne de les aimer veut dire qu'il faut leur faire du bien dans l'occaſion ; car la loi ne peut pas ordonner ce à quoi la nature répugne. Leur donner quelque marque de mépris n'eſt pas un crime.

En quatre de nos années européennes, mes enfans établirent des papeteries, & des imprimeries dans toutes les quatre frontières du royaume, ils firent partout maſſacre des ſerpens dans les maiſons qu'ils achetèrent, & mirent partout à leur départ des mégamieres directeurs dépendans d'eux remplis d'habileté, & de probité. Ma femme envoya à ma fille aînée Guillelmine le ſecret de compoſer le rob qui ſervoit de compote pour conſerver les fruits en voyage ; car pour aller d'une frontière à l'autre il leur falloit faire plus de huit cent milles géométriques. Ils retournèrent à la capitale chargés de gloire à la moitié de la vingtième année de mon ſéjour dans ce monde là, quatre années, & demie après leur départ de la capitale. Ils s'étoient fait adorer partout, & avoient fait le bonheur

d'une quantité de familles qui dans les nouveaux emplois trouvoient une très commode ſubſiſtance. Lorsqu'ils partirent, ils n'étoient que cinq couples, mais à leur retour ils étoient ſoixante, & ſeize, car ils retournèrent avec Adam qui avoit déjà quatorze fils, & tous les autres en avoient reçu huit de leurs tendres moitiès toujours éxactes. A leurs arrivée elles étoient toutes groſſes en ſix mois. Ma famille dans ces quatre ans s'étoit augmentée avec la même proportion, & je mariai mes ſeptièmes fils Henry, & Judith, les huitièmes Charles, & Silvie, les neuvièmes David, & Jeanne, & les dixièmes Siméon, & Fauſtine. J'appellai mes ſeizièmes, dix ſeptièmes, dix huitièmes, & dix neuvièmes fils Céſar, & Roſe, Daniel, & Louiſe, Paul, & Clémentine, Laurent, & Lucrèce. Ils étoient partis avec quinze voitures, ils retournèrent avec quarante quatre. Je leur achetai deux maiſons en ville, & une grande de campagne, où je les logeai tous très amplement. Aidé de mes cinq fils Henry, Charles, David, Siméon, & Jean auſſi que j'allois marier le premier jour de la nouvelle année ma vingtunième, j'avois nettoyées de ſerpens les mêmes maiſons avec la méthode de la fumée empoiſonneuſe qui ne manquoit jamais. Nous

étions devenus par là plus riches de ſoixante arbres. Ma femme remit aux nouveaux arrivés leurs familles dont elle s'étoit chargée, & qui lui avoient donné beaucoup de beſogne. Le roi, après avoir voulu voir les cinq braves qui venoient de faire dans ſon royaume de ſi utiles établiſſemens, les fit tous nobles en accordant à chacun la diſtinction d'un mantelet rouge, & deux mille onces de penſion. Nous étions tous riches, car tous les établiſſemens que nous avions fait alloient pour notre compte, & nous avions dans notre famille plus de quarante mille onces par an des bienfaits du roi, ce qui, proportion donnée, revient à plus de cent cinquante mille Jacobus.

Trois mois après leur arrivée toutes mes filles mariées accouchèrent, & ma femme me donna mes vingtièmes fils Etienne, & Irène. Je commençai alors à faire des préparatifs pour le premier jour de ma vingt unième année dans laquelle, outre le mariage de mes onzièmes enfans Jean, & Técle, j'avois auſſi celui d'Edouard, & Eliſabeth fils aînés de Jacques qui touchoient préciſément ce jour là à l'âge de la puberté que j'avois fixé à neuf ans, & trois mois. C'étoit la première fois que nous avions dans notre famille

la consolation d'avoir deux mariages dans un même jour.

Depuis cette époque nous passâmes dix ans européens dans la plus grande paix, dans la grace du roi, dans la considération de tout ce qu'il y avoit de plus grand, & il ne nous arriva absolument rien qui vaille la peine de vous être narré. La mort naturelle nous fit perdre notre cher ami l'autocéphale, mais son héritier dont vous devez vous souvenir, en occupa le siège, & eut pour nous la même amitié. Dans le cours de ces dix ans ma femme me donna, selon sa méthode, dix couples que vous souffrirez que je vous nomme : ce furent Jules, & Antoinette, Godefroi, & Justine, Léon, & Constance, Renaud, & Egérie, Roger, & Hélène, Basile, & Angélique, Lucien, & Ernestine, Pierre, & Matilde, Alexandre, & Eléonore, Albert, & Clotilde. Je mariai aussi Mathieu, & Catherine, Louis, & Charlote, Léopold, & Sophie, André, & Esther, César, & Rose, Daniel, & Louise, Paul, & Clémentine, Laurent, & Lucrèce, Etienne, & Irène; mais les mariages au premier de l'année étoient devenus à chaqu'année plus nombreux, puisque le premier de notre année trente unième que je mariai Jules, & Antoinette, je donnai la

bénédiction nuptiale à onze autres couples, dont un étoit mon arrière petit-fils, petit-fils de Jacques, fils aîné de son fils aîné. Dans le commencement de notre année trente unième, nous étions neuf cent vingt deux dont cent soixante, & dix huit étoient mariés.

Nous n'avons pas passé ces années dans l'oisiveté, car nous avions tous nos grandes occupations. J'avois considérablement augmenté mes forges, où plus de cent de mes enfans travailloient à toutes sortes d'armes à feu dont j'étois l'inventeur. Je fis à force d'expériences un métal rendu parfait pour la résistence avec l'étain, qui me servit à fondre des canons de tous les calibres. Je fis trois cloches dont je fis présent au roi, qui furent pour long tems l'objet de l'admiration de tous les mégamicres, & le roi sous ma direction fit élever une tour pour les placer. La plus forte se faisoit entendre à cinquante lieues mégamicriques à la ronde, la moyenne à vingt cinq, & la plus petite à toute la capitale: ce fut celle qui servit au roi plus que les deux autres, puisqu'il n'eut plus besoin d'envoyer des galopins par toute la ville pour faire savoir à ses conseillers ses volontés, lorsqu'il avoit besoin d'assembler son conseil.

Par le ſon de la cloche on leur faiſoit ſavoir le jour, le lieu, l'heure à laquelle il les vouloit à ſes ordres. Il avoit ſupprimé les trompettes qui annonçoient la fin, & le commencement du jour, puisque c'étoit à la cloche royale à donner ces ſignaux là. La charge de préſident aux cloches eſt devenue avec le tems très importante ; c'étoit le roi même qui le nommoit ; c'étoit un mégamicre rouge qui devoit avoir titre de conſeiller d'état, & devoit en répondre ; de ſorte qu'il avoit beſoin d'avoir des ſonneurs ſubalternes dont il ne devoit pas douter pour ce qui regardoit la fidélité, & l'exactitude. Le ſon des cloches à la fin étoit regardé, & conſidéré comme la voix du monarque qui éxigeoit reſpect, & obèiſſance ; c'eut été donc un grand crime que celui de le faire parler malgrè lui.

La chymie, & la géométrie étoient les ſciences favorites de mes enfans, & pluſieurs de mes filles, & de mes petites-filles s'occupoient, à l'exemple de ma femme, aux analyſes de ſimples pour faire des eſſences qui produiſoient des grands gains à pluſieurs de mes familles, & beaucoup d'argent aux bureaux des gabelles, puiſque la politique commerciale des mégamicres liens

pour démontré que le monarque doit laiſſer toute la liberté à l'importation, & doit n'établir des taxes que ſur l'exportation. Je vous rendrai compte demain d'un diſcours que le roi me tint ſur ce propos, auquel non ſeulement je ne fus que répondre, mais je devins tout-à-fait de ſon avis, car tout ſon raiſonnement fut démonſtratif. Le commerce du papier étoit devenu la premiere branche, & l'imprimerie ne pouvoit plus ſuffire à tous ceux qui avoient beſoin de faire imprimer. L'écriture à couleur ſeroit tombée dans un parfait oubli, ſi le clergé eut voulu faire tranſcrire dans une couleur tout ce qui regardoit la religion, mais la ſuperſtition ne l'a jamais permis.

Dans le même tems à peu près où j'inventai les cloches il me prit fantaiſie d'imprimer à chacune de nos années un almanac auquel je donnai le titre d'almanac chrétien. Il contenoit douze de nos mois qui formoient ſept cent vingt jours des négamicres, & chaque jour étoit diſtingué par un nom d'homme, ou de femme que je ne voulus pas caractériſer de ſaint, puiſqu'il m'auroit fallu donner trop d'explication à la juſte curioſité de mes en-

fans. C'étoit dans ces almanacs que mes fils alloient chercher les noms qu'ils vouloient donner à leurs nouveaux nés. Dans cet almanac on trouvoit, outre toutes nos fonctions journalières, celles des mégamicres auſſi, leurs métamorphoſes, leurs incendies de l'arbre verd, leurs pluies, leurs moiſſons, leurs fêtes, & la cohérence qui ſe trouvoit entre leurs affaires, & les nôtres. Cet almanac dans ſon commencement fut peu de choſe; mais avec le tems à force d'additions, & d'articles il eſt devenu ſi interèſſant, & ſi recherché qu'entre toutes nos cinq imprimeries on en diſpenſoit plus de deux millions d'éxemplaires par an, dont la moitié ſortoit du royaume. Mais j'eſpère vous intèreſſer demain à notre hiſtoire bien d'avantage, & je vous demande pardon ſi très ſouvent l'intèret que j'y preins moi même me force à m'arrêter à des minuties qui ne ſont peut-être pas dignes de l'attention avec laquelle vous m'honorez.

Fin de la neuvième journée.

DIXIEME JOURNEE.

M. Bridgend.

Notre cher maitre Edouard nous narra hier en trois heures ſon intéreſſante hiſtoire de quinze ans. Pourroit-on croire que par crainte de nous ennuyer il eut paſſé par deſſus pluſieurs faits importans, & qui nous auroient inſtruits?

Miladi.

Non, non: je le crois bon juge de ce qu'il eſt néceſſaire de dire, & de ce qu'il faut omettre. Un hiſtorien prudent, & ſage ne doit réciter, ou écrire que ce qui eſt indiſpenſable à la parfaite intelligence de ſon hiſtoire, & doit même ſe défendre les épiſodes, à moins qu'ils ne ſoient néceſſaires pour faire bien connoitre le caractère de ſes principaux perſonnages.

Miladi Rutgland.

Je trouve fort plaisant que dans ce monde là une femme ne pouvoit avoir d'autre accoucheur que son propre mari, car ce jour là toutes les autres se trouvoient dans les douleurs de l'enfantement. J'imagine cependant que celles qui ont vieilli commencèrent à soulager les hommes de ce ministère.

Elisabeth.

Pardonnez moi, miladi; la longue habitude devint un préjugé invincible, excepté dans quelque cas fort extraordinaire. Les hommes ne regardèrent jamais cette besogne comme une charge ridicule, mais comme un droit, & les femmes se croyoient en devoir de remettre entre les mains de leurs maris les fruits de leur réciproque tendresse.

Miladi Rutgland.

Je comprens assez bien cela, madame Elisabeth. La nature n'est autre chose qu'habitude. Mais vous m'excuserez, ma chère amie, si je trouve fort mauvaise la politique de votre mari qui n'a pas voulu que ses filles fussent à part du secret par lequel on donnoit la mort aux serpens. Lorsqu'une femme veut pénétrer quelque chose qu'on lui cache, elle y parvient, & pour lors elle

ſe croit autoriſée à la divulguer, quand cela ne ſeroit que pour ſe venger de la méfiance. Il eſt impoſſible, ſelon moi, que vos filles n'aient tout ſu.

Eliſabeth.

Elles n'ont rien ſu, miladi, que lorſque l'affaire ne fut plus un ſecret. Les caractères ſont tels que l'éducation les a formés. Nous avons inculqué à nos enfans l'horreur pour la curioſité indiſcrète, comme la religion de ce monde là l'inſpire aux mégaeres, & on ne ſe moque pas là de préceptes de religion comme en Angleterre, parcequ'on a attaché au pèché la peine du deshonneur, & le deshonneur exclut la perſonne de toutes les ſociétés. D'ailleurs le reſpect que nous avons ſu inſinuer à nos enfans pour nos volontés étoit incompatible avec la hardieſſe qu'ils auroient dû avoir pour découvrir par adreſſe une choſe que nous voulions cacher. La curioſité n'eſt pas une paſſion ; elle eſt un vice.

M. Bridgend.

Ce diſcours, ma chère couſine, eſt dicté par la ſageſſe. Madame Eliſabeth, je vous recommande mes enfans : donnez leur de tems en tems quelque leçon de morale.

Eliſabeth.

Vos enfans, milord, ont ſous les yeux les éxemples de toutes les vertus, & je ne ſaurois leur dire que ce qui leur eſt connu.

Miladi.

Non, non, ma chère, il leur reſte beaucoup à apprendre. Mais oſerai-je vous demander comment les ſerpens ſe trouvent ſur ces arbres; comment ils ſont à s'en aller, & où ils vont lorsque les arbres meurent, ou lorsqu'on les coupe, comment ils s'y mettent lorsqu'on en plante des nouveaux dans les jardins des nouvelles maiſons qu'on bâtit. Tout cela eſt une énigme pour moi, & pour toute la compagnie, je penſe.

Eliſabeth.

Je m'en vais vous ſatisfaire, miladi. Il faut d'abord ſuppoſer que les arbres ſacrés ont toujours éxiſté, chacun avec deux ſerpens deſſus, ou deux oeufs, car nous ne pouvons pas ſavoir ſi l'oeuf fut avant le ſerpent, ou le ſerpent avant l'oeuf. Une fois par moiſſon, une coudée loin du pied de l'arbre une branche que ſa racine pouſſe, ſort de la terre, & dans l'eſpace d'une autre moiſſon elle devient haute de quatre pieds. Les jardiniers, ou les païſans en plaine campagne ébourgeonnent toutes ces branches, lorsqu'ils ne trou-

vent pas à les vendre, ou que leurs maitres ne leur ont pas donné l'ordre de les laiſſer parvenir à la quatrième moiſſon pour les transplanter. En ſuppoſant qu'ils n'aient jamais eu cet ordre ils ſont obligés de cultiver au moins la dernière branche que la racine de l'arbre pouſſe deux moiſſons avant que de mourir, car à la mort de l'arbre les ſerpens faciés, diſent-ils, ſauteroient ſur deux mégamicres, & les étoufferoient. C'eſt ainſi qu'ils ſe vengeroient de la négligence qu'on auroit eu en laiſſant éteindre leur famille. La vie d'un arbre eſt de quarante huit de nos années comme celle d'un mégamicre; & celle des ſerpens eſt de ſix; chaqu' arbre donc eſt habité par un couple de ſerpens qui donne deux oeufs peu avant ſa mort, mais le dernier qui eſt celui qui meurt avec l'arbre, eſt ſtérile: il ne ſe voit multiplié que dans la branche qu'il a pouſſé de ſa racine, & que le jardinier a cultivée. A la quatrième moiſſon ces branches qui ont ſix pieds de hauteur pouſſent de leur tronc deux oeufs qui partant de la plus grande petiteſſe parviennent en deux autres moiſſons, lorsque le petit arbre eſt transplanté, à la grandeur ordinaire où ils ſe briſent, & on voit les ſerpens qui en deux autres moiſſons arrivent à

leur parfaite grandeur où rapidement l'arbre même eſt arrivé.

On ſe ſert des arbres morts pour faire des bois de charpente, & pour bâtir. Si on ſépare les petits oeufs du petit arbre, lorſqu'on le transplante, après l'avoir déraciné, il meurt dans une pentamaine. Les ſerpens qui voient déraciner la branche ne ſifflent pas ; ce qui fait conjecturer aux mégamicres que cette action leur plait, & que la transplantation leur eſt chère. Il vous reſte actuellement à ſavoir, miladi, que les arbriſſeaux pouſſés par la racine des arbres dont nous avions fait mourir les ſerpens ne produiſent point les oeufs, & que les branches qui ſe trouvoient pouſſées au moment où les ſerpens tomboient morts mouroient auſſi.

M. Chepſtow.

Ce que je trouve d'admirable dans le beau détail de cette narration eſt qu'elle ne contredit en rien pluſieurs loix phyſiques, & ordinaires que nous pouvons obſerver dans l'hiſtoire naturelle de notre monde.

Miladi Rutgland.

Ces ſerpens étoient une peſte qu'on ne pouvoit pas détruire autrement. Ce fut ainſi que cette ile fut délivrée des loups dans le tems de Richard premier, & de Jean ſans terre.

malgré l'évêque de Wincester qui trouva un avocat qui défendit les loups en justice. Mais les loups n'avoient pas une belle physionomie, & il me semble que j'en aurois tués volontiers moi aussi. Vous aviez raison, madame Elisabeth. Une physionomie humaine, belle, douce, pacifique est un vrai prestige qui opère sur nous avec une force supérieure. Elle nous oblige souvent à aimer des scélérats, & des monstres plus cruels que vos serpens, & même après les avoir reconnus pour tels. La force que la physionomie éxerce sur nous ne nous laisse pas les maitres de notre volonté.

M. Dunspili.

C'est vrai; mais nous avons plus de facilité que vous autres à subjuguer une préoccupation, lorsque nous avons conçu comme chose certaine, qu'en ne remportant pas la victoire nous passerions pour lâches.

M. Howard.

Je ne sais pas. J'ai vu à Rome deux Sphinx grecs de marbre blanc, dont le souvenir me rend honteux. Leur visage, & leur poitrine faisoient sur moi un tel effet, que j'étois obligé à convenir avec moi même que, malgré leur corps de lion, je me serois vu obligé à leur faire ma cour, s'ils eussent été de

chair vivante. La force naturelle de l'homme ne lui ſuffit pas pour dompter les impreſſions que les objets viſibles font ſur ſon eſprit. Mais que dites-vous de la fumée empoiſonneuſe ? C' eſt une découverte qu' il faut cacher à tout le monde : elle ne pourroit être chez nous d'aucune utilité, elle pourroit devenir la cauſe, & le moyen de commettre des grandes ſcélérateſſes. Il a narré le moyen de recueillir cette fumée ſi clairement qu' il ne peut nous reſter aucun doute de la vérité de cette opération. Je voudrois bien trouver dans les anciens livres des adeptes ſi clairement écrites les opérations par leſquelles ils prétendent montrer aux lecteurs l'art de faire la pierre philoſophale. Ils diſent tout, & ils ne diſent rien.

Après le diner Edouard pourſuivit ainſi.

Au commencement de ma trente uniéme année, après avoir marié mes vingt uniémes fils Jules, & Antoinette j' inſtituai mes deux grands ſéminaires la micropédie, & la mégalopédie. C' étoit deux maiſons de campagne l' une attenante à l' autre pour y élever mes enfans : j' y fis les jardins à ma fantaiſie. La micropédie étoit deſtinée à contenir les enfans jusqu' à l' accompliſſement de leur dou-

zième moiſſon. La mégalopédie étoit diviſée en deux quartiers un appellé Andréon, l'autre Parthénon : le premier étoit celui où on logeoit les mâles, l'autre logeoit les femelles jusqu'à l'âge de huit ans chrétiens accomplis, car ils paſſoient alors à un appartement que j'avois ménagé, & que j'appellai l'Ephébe en qualité de maiſon deſtinée aux adultes : l'Ephébe auſſi étoit diviſé en deux, puiſqu'il falloit avoir grand ſoin de tenir les deux ſexes l'un ſéparé de l'autre jusqu'à l'âge de l'union, dans un monde comme celui là, où la nature parle, & veut être obéie. A l'appartement des filles dans l'Ephébe je donnai le nom de Gynécée. Je donnai la direction de la micropédie à Jean, & à Técle, & celle de la mégalopédie à Mathieu, & à Cathérine. Dans l'Ephébe je gardai pour moi la ſurintendance de l'Andréon, & je donnai celle du Parthénon, & du Gynécée à ma femme. J'y fis des bons réglemens : chaque famille avoit ſon quartier. On y portoit les enfans d'abord qu'ils étoient ſevrés. Les mégamicres que j'avois employés au ſervice de ces très importantes maiſons étoient très choiſis, & pour les détails d'économie j'avois pris les meilleurs d'entre ceux qui étoient entretenus par la ville dans les grands hopitaux

qu'on appelloit de la paix éternelle. Il faut que je vous dise, milords, ce que c'étoit que ces hopitaux.

Je vous ai dit que la vie du mégamicre est de cent quatre vingt douze moissons, dont il passe les six dernières dans la retraite de la paix, où il vit avec son inséparable sans plus voir personne, & tout-à-fait séparé de tout ce qui est mondain. Or vous voyez que les pauvres auroient été fort à plaindre, si le public n'eut eu soin de leur procurer l'aisance de cette retraite naturelle, où, quoiqu'ils aient leur nourriture d'eux mêmes, ils ont besoin de bouillies, & de gens qui leur procurent les aisances sans lesquelles une tranquillité parfaite ne peut pas éxister. Or dans la seule capitale du Quatre-vingt-dix ces hopitaux publics étoient vingt quatre tous servis avec la plus grande propreté, où tout étoit réglé dans la plus grande perfection. On savoit à quelle heure chaque couple devoit passer à la gloire éternelle, & on savoit qu'un autre devoit arriver à la même heure pour entrer dans le cabinet même que les morts avoient laissé vuide. Ainsi les administrateurs savoient ce qu'ils avoient à faire tous les jours; & il n'y avoit pas de risque qu'ils se trompassent, puisque la population

des bâtards étant d'un million & demi de couples, & le cours de la vie étant mesuré on étoit sûr que quarante huit couples de mégamicres bâtards devoient naître, & autant devoient mourir chaque jour de vingt heures mégamicriques.

Les séminaristes de l'Ephébe en sortoient cinq moissons après qu'ils y étoient entrés pour se marier; mais les mâles jouissoient d'une espèce de liberté dans leurs quatre dernières moissons, où ils pouvoient venir nous rendre des visites accompagnés de deux domestiques. Les filles ne pouvoient en sortir que pour être mariées; mais elles commençoient à jouir des privilèges dans leur Parthénon, d'abord qu'on leur donnoit l'exomide: elles entroient alors dans le Gynécée. Ma grande attention consistoit à découvrir dans mes jeunes gens le gout qui se déclaroit plus pour une science que pour l'autre, pour le fixer particulièrement dans la favorite. J'y établis les plus sévères châtimens contre le mensonge, mais sous la sentence de deux hégamicres fort sages qui devoit prononcer si ce qu'on appelloit mensonge l'étoit, ou non, car l'affaire devenoit quelque fois compliquée à cause d'un second précepte qui ordonnoit de ne pas dire toutes les vérités hors de pro-

pos, & ſans beſoin. D'autres ſévéres peines étoient inſtituées contre l'obſtination ; mais les mêmes juges devoient auparavant décider ſi l'acte en ſoupçon venoit d'obſtination, ou de fermeté. D'autres peines étoient infligées à la timidité, mais il falloit auſſi la faire juger ; car elle pouvoit être prudence. Les quatrièmes peines regardoient la propreté ; & il n'y avoit jamais ni complication, ni équivoque : un enfant ſale, ou qui avoit négligé le bain, ou la culture des cheveux étoit baſfoué. Après avoir reconnu l'averſion que les mégamicres avoient à voir cracher ; j'aſſujettis le crachement à une amende, & perſonne de mes enfans ne cracha plus, ce qui plut beaucoup aux mégamicres qui avaloient leur précieuſe ſalive. On puniſſoit auſſi le ton de la voix trop haut dans le diſcours, les mouvemens de colère ; & toutes les grimaces du viſage dans la converſation. Il y avoit auſſi des petites peines contre les baillemens, contre le rire immodéré, & contre les pleurs. A chaque pentamaine il y avoit des récompenſes très flatteuſes pour ceux qui étoient jugés ſupérieurs aux autres dans la bonne conduite.

La penſée qui m'occupoit beaucoup étoit celle de la religion. L'Hagiographe qui étoit

entre les mains de tous mes enfans contenoit une loi pure, & exempte de taches ; mais il falloit un culte, & un cérémonial extérieur, & pour cela il falloit un temple. Si nous n'étions qu'en ame ces matérialités ne seroient pas nécessaires ; mais nous avons des sens auxquels nous rapportons tout, & ces sens ont besoin d'être frappés pour nous guider à la vérité.

Sept ans avant l'année courante trente unième, le grand Génie s'adressa au roi pour obtenir le privilège d'avoir dans Héliopalu une grande papeterie, & une ample imprimerie en caractère d'une seule couleur, & des cloches disposées à sa volonté. Le roi m'en parla d'abord, & je lui répondis que je serois toujours prêt à faire tout ce qu'il m'ordonneroit ; & que je lui répondois de mes enfans qui pensoient tous comme moi. Ce monarque me dit alors que le royaume du grand Génie étoit ; & formoit précisément le Zénith du sien, de sorte qu'on pourroit y aller en fendant l'air dans une ligne orthogonale ; s'il fût possible de faire un trou dans le soleil qu'il faudroit traverser : qu'étant donc dans l'extrême éloignement du sien ; des pareils établissemens faits là ne pouvoient préjudicier en rien au

commerce que j'avois rendu si florissant dans son royaume ; & qu'il prévoyoit le grand bien qui résulteroit à mes descendans, si je devinsse puissant à Héliopalu, & que, si je voulois lui laisser conduire cette affaire, il auroit eu soin de me faire accorder des avantages qui surpasseroient toute mon attente. Je lui répliquai alors que je m'abandonnois entièrement à son coeur. Sept années après ce discours dans mon année trente unième, le roi me fit appeller ; & me remit un décret du grand Génie, qu'il me dit de lire, & qui étoit conçu en ces termes.

"Dans l'année trente deux mille quatre cent trente six de notre regne, nous grand Génie d'Hélion, souverain, & unique interprète des volontés du très-haut, empereur de tout le clergé, chef de tous les chefs de la religion de Dieu immortel ; maitre despotique de son église, roi du royaume d'Héliopalu ; & de ses fiefs grands, & petits, seigneur spirituel de tous les royaumes, républiques, & fiefs de ce monde, voulons que ce décret soit irrévocable, donnons Dieu même pour son garant, & voulons que tout ce que nous y ordonnons, & que nous accordons en faveur du géant chrétien qui le présentera, ou le fera présenter à notre premier barcalon, avant que le

terme de vingt années après ſa date ſoit expiré, ſoit confirmé, ſtipulé de nouveau, & inviolablement obſervé.

Article I. Le géant chrétien qui ſe preſentera à notre grand miniſtre avec une lettre de créance du roi du Quatre-vingt-dix notre bien aimé fils, & avec ce décret, ou copie autentique aura dans le terme d'un embraſement du bois verd l'inveſtiture du fief *Un*, ſitué aux confins de notre royaume, à droite du vent permanent. Il pourra y aller regner d'abord avec toutes les prérogatives de ſouverain indépendant; jouira de tous les revenus du fief pourra faire des nouvelles loix, & détruire les vieilles, faire des nouveaux bâtimens; & abattre tous ceux dont il aura fait acquiſition, y frapper monnoie, y obſerver ſa religion ſelon tous ſes principes, & ſa croyance ſous condition que la notre n'y ſera jamais par lui troublée ni dans ſes myſtères, ni dans ſon culte, ni dans ſes préceptes, ni dans ſa diſcipline, ni dans ſes privilèges.

Article II. Nous ordonnons ſous peine de malédiction à tous nos enfans fils du ſoleil de le reconnoitre pour leur ſouverain maitre dans le temporel, de lui prêter obéiſſance, de payer à ſes fermiers les taxes qu'il établira.

Article III. Nous voulons que toutes les maiſons avec leurs jardins, meublées, & non meublées qui appartenoient au prince feudataire défunt ſans héritier ; & qui nous étoient dévolues par l'extinction de ſa famille ; lui appartiennent perpétuellement avec droit de les laiſſer à ſa mort à qui il lui plaira en qualité de biens allodiaux en franc-alleu, & promettons de faire éxécuter ſa volonté teſtamentaire avec toutes nos forces temporelles, & ſpirituelles en cas que celle des géants ſes commiſſaires ne ſuffiſe pas.

Article IV. D'abord que le géant chrétien aura reçu en perſonne cette inveſtiture, il ſera rendu maitre d'une maiſon noble dans notre capitale avec vingt quatre appartemens meublés, & un grand jardin de quatre vingt douze arbres au bord de la grande rivière.

Articles à la charge du prince feudataire.

Article I. "Le prince géant chrétien, avant que huit moiſſons après l'inveſtiture ſe ſoient écoulées, devra avoir établi à nos frais dans une maiſon à ſon choix qui nous appartiendra une papeterie auſſi vaſte, & magnifique que celle qui eſt établie dans la capitale du Quatre-vingt-dix ; & dans le terme de ſeize autres moiſſons il devra en faire établir à nos frais une dans chacune de ſes

quatre villes frontières. Toutes les utilités de ces fabriques nous appartiendront, tous les frais de direction étant à notre charge.

Article II. Dans les mêmes huit années il établira à nos frais une imprimerie dans notre métropole, dont il aura la direction jusqu'à ce qu'il ait rendu capables d'en être directeurs, & exécuteurs ceux d'entre nos sujets qu'il aura choisi, car toute la possession, & la disposition des imprimeries, & des papeteries devront nous appartenir.

Article III. On lui fera un don gratuit de cinq cent mille onces pour une seule fois avec condition qu'il établisse dans notre capitale, & dans lieu à nous appartenant une fonderie pour nous faire des cloches de toutes les grandeurs, dont le prix qu'il aura établi lui même en proportion de leur poids lui sera payé par notre grand trésorier. Le nombre de ces cloches, & leur calibre sera déterminé à notre volonté.

Article IV. Le prince géant pourra établir dans son fief imprimeries, & fonderies, mais jamais papeteries, & il ne pourra mettre aucune gabelle pour droit de passage à rien qui passe par son fief pour venir dans notre royaume, ou qui en parte pour aller ailleurs,

Article V. Si dans les termes prescrits le duc feudataire ne s'est pas acquitté de tous les devoirs que ces articles portent, nous déclarons de nulle valeur, & révoquons tous les dons, privilèges, & prérogatives qui lui sont accordées par ce décret inviolable, & irrévocable.

Le premier mouvement de mon esprit tomba sur des réflexions au caractère bienfaisant, & solide de ce roi, à son amitié pour nous, à ses vertus, à sa constance, & à sa prudence; puisque m'ayant parlé de cette affaire vingt huit années mégamicriques auparavant, & ne m'ayant plus rien dit, je croyois qu'il l'avoit non seulement négligée, mais oubliée, & qu'il étoit même enchanté que je ne lui en eusse plus dit le mot. Je me voyois dans cet honorable décret, fait prince, devenu libre, & souverain, & toute ma famille assurée d'une grande fortune; mais en devoir pour aller demeurer là de m'éloigner d'un être auquel je ne pouvois pas espérer de trouver le semblable. La pensée de devoir quitter un séjour où le maître avoit des vertus qu'il est rare de trouver dans des particuliers, me présentoit des idées tristes, & des craintes d'un repentir trop tardif. Honteux de mon silence je dis

en peu de mots au roi que ma reconnoissance ne pouvoit pas s'expliquer par des paroles, & que je l'admirois comme une créature au dessus de l'humanité. Je le supplia de m'accorder le tems d'une moisson, avant que d'exiger ma réponse, & de me laisser prendre copie du décret. Charmé de m'accorder tout ce que je désirois, il m'invita à descendre avec lui dans le grand globe qu'on appelloit microcosme, portrait parfait de tout le monde intérieur.

Il n'avoit avec lui que son inséparable. Nous descendimes au plus profond du grand palais, & nous entrâmes par une petite porte dans le globe, & nous nous trouvâmes précisément là où étoit la capitale du royaume Quatre-vingt-dix. En montant quelques petits degrés par un marche-pied nous nous trouvâmes sur un escabeau où vingt cinq mégariciers auroient pu se tenir assis. Le roi retira le marche-pied, & ferma la petite porte. Je commençai par observer que nous étions fermés sur le piedestal de la lanterne qui étoit perpendiculaire au dessus de nos têtes à l'élévation de plus de quarante cinq toises. Toute la superficie concave de cet ample globe étoit garnie de crochets d'or rouge, distans l'un de l'autre d'une seule cou-

dée. Cette ſphère, qui avoit un diamètre de quatre vingt dix neuf toiſes, jettoit de toute ſa ſurface de vernis phosphore une ſuffiſante lumière qui auroit pu ſe paſſer de celle qui ſortoit de la lanterne. On y voyoit merveilleuſement bien deſſinées les quatre vingt dix monarchies carrées qui toutes égales couvroient tout ce monde : on diſtinguoit d'une autre couleur, & d'une autre forme tous triangulaires ; mais differens en meſure les deux cent ſeize fiefs. Dix carrés étoient d'une couleur différente, parcequ'ils figuroient dix républiques qui ſe ſoutenoient encore entre tant de monarchies. Deux royaumes avoient huit fiefs chacun ; c'étoit celui du grand Génie, & le Quatre-vingt-dix : les républiques en avoient trois chacune ; ſoixante quatre royaumes en avoient deux chacun, & quatorze en avoient trois. Toutes les capitales étoient au centre de l'état, & les villes ſujètes étoient toutes à égale diſtance l'une de l'autre. Chaque monarchie avoit cinq cent diocèſes, & cent mille villages, outre une maiſon de païſan qui étoit à la culture de chaque tope. Les fiefs en avoient à proportion de leur grandeur, mais le mien ſe diſtinguoit par trois cent villes ; & par ſoixante mille villages. La lanterne luiſante qui étoit au centre figuroit

le ſoleil, & étoit préciſément de la même grandeur de l'aſtre pris en proportion de la grandeur de la ſphère. Cette lanterne avoit huit toiſes de diamètre.

Hors de moi même en éxaminant ce chef d'oeuvre qui ne paroiſſoit pas l'ouvrage d'un mortel, je demandai au roi à quoi ſervoient les crochets. "*Ils nous ſervirons*, dit-il, *à voyager dans tout ce microcosme : nous irons d'abord voir votre fief qui eſt actuellement perpendiculairement au deſſus de nos têtes loin de nous de cent cinquante toiſes de ſurface, mais éloigné de ma capitale pour y aller tout de bon de vingt cinq mille de nos lieues à peu près. En attendant vous voyez mon royaume dont la ſurface ici n'eſt que de vingt-ſept toiſes carrées, mais qui a cependant plus d'un million & trois cent mille de nos milles carrés d'Angleterre, s'il eſt vrai, comme vous m'avez dit, qu'une de nos lieues faſſe quatre cent de vos pas géométriques.*"

En tirant à lui alors, ou éloignant des crochets tantôt à droite, tantôt à gauche, en haut, en bas il me montra tout ſon royaume. Ce mouvement ſi facile paroiſſoit ſurnaturel, car nous ne bougions pas. Le piedeſtal ſur lequel nous étions rouloit ſur la ſurface, & la ſurface rouloit ſans perdre ni place, ni équilibre ſur un autre ſolide ſur lequel elle peſoit

dans ſa ſurface extérieure ; perſonne chez nous ne peut ſe vanter de poſſéder la Phoronomie auſſi parfaitement que les grands artiſtes mégamicres. Il me fit examiner ſes quatre principaux fiefs qui étoient aux quatre coins de ſon royaume : chacun d'eux figuroit une piramide d'un angle rectangle, & de deux aigus égaux. Chaque triugle étoit cent milles moins de la moitié du carré du royaume ; & la pointe de l'angle rectangle de chacun touchoit à un des quatre angles du carré. Il me dit que chacun de ces quatre fiefs avoit plus de cinq cent mille lieues carrées de terrain. Chaque royaume de ce monde là eſt grand comme deux tiers de notre Europe.

Le roi fit paſſer devant moi en droite ligne huit royaumes, & neuf fiefs, & il arrêta la circulation du globe, lorſqu'il me dit *nous voilà dans votre fief*. Après que nous l'eumes examiné, & qu'il me montra Héliopalu, nous retournâmes à ſon royaume par l'autre côté, & nous fimes ainſi tout le tour du monde, ou nous fimes tourner le monde à l'entour de nous, ce qui revenoit au même. Avant que de ſortir il me dit que ce globe avoit été l'ouvrage d'un mégamicre d'un génie ſupérieur, & que celui qui le lui avoit fait faire en quatre vingt dix années de

tems avoit été le roi ſon triſayeul qui avoit dépenſé à cette machine un quart de ſon tréſor ; mais elle étoit unique ; car le globe du grand Génie ne courubit pas. Sa rareté conſiſtoit qu'on alloit partout moyennant des eſcaliers ſuſpendus, & accroches, dont l'un introduiſoit dans la lanterne grande comme le ſoleil : c'étoit ce que nos architectes appellent des briſé-cou. Dans ce ſoleil, où j'ai été, qui étoit ſuſpendu au Zénith du globe, on trouvoit une petite maiſon fort jolie, & très riche, car elle étoit éclairée par des eſcarboucles. Dans le cabinet du centre de cette maiſon on entendoit, après avoir remué un reſſort, un concert qui duroit une demi heure, qui varioit vingt quatre fois, & qu'on auroit cru vocal, & inſtrumental. Ce ſont vingt quatre poèmes qui informent l'ame du mégamicre de la gloire de Dieu. L'effet qu'il fit ſur la mienne fut une délicieuſe extaſe. Le roi me dit : *je n'ai pas vu le globe du grand Génie, parceque en ſortant de la maiſon d'innocence je me ſuis trouvé roi. Sans cela je ſens que j'aurois voyagé, & notre père qui nous aimoit beaucoup, nous auroit contenté.*

Les mégamicres qui voyagent ſont fort rares par deux raiſons une ridicule, l'autre plauſible. La ridicule eſt que la curioſité

étant pour eux un crime, les ſcrupuleux abhorrent juſqu'à celle qui eſt innocente, & louable. La raiſon plauſible eſt qu'au vrai c'eſt du tems perdu; car leur monde eſt uniforme, & rien ne pourroit intéreſſer que les différens caractéres des cours, ſelon le gout des monarques, mais ils n'accordent pas leur accès aux étrangers, parcequ'ils les croient curieux. "Il me ſemble, me dit cet aimable monarque, que dans votre monde vous devriez voyager tous, car vous pouvez voir les différences de la nature; & de l'éminence des obſervatoires vous voyez avec des téleſcopes des aſtres pluſieurs millions de fois plus éloignés de vous que l'aſtre dont vous recevez la lumière, & à l'entour duquel vous courez en roulant ſur vous mêmes, & en faiſant plus de trente de nos lieues dans une ſeconde; & cet aſtre doit vous donner un million de fois plus de lumière qu'il ne vous faut, s'il eſt vrai que vous puiſſiez lire une lettre au clair de votre lune. Que cela eſt beau, mon cher Edouard, que c'eſt grand, & que vis-à-vis de vous nous ſommes bien peu de choſe! Quel dommage que vous ayez à vous plaindre de la peſte, de la guerre, des famines, des maladies, des intempéries des ſaiſons inégales, de l'impunité du men-

ſonge; & de la facilité que l'on a à masquer la pauvre. Ce ſont des raiſons pour ne pas déſirer d'y paſſer toute la vie, mais je ſens que je donnerois ma couronne pour aller y faire un tour avec vous.

C'eſt ainſi que ce monarque adorable raiſonnoit, vertueux être dont l'amitié me combla de tous les biens, & dont la mort nous accabla de triſteſſe.

De retour chez moi je rendis compte de tout à ma femme qui lut le décret, & me loua d'avoir pris du tems à répondre. Cette fortune étoit grande, mais nous étions ſûrs que nous ne trouverions nulle part un pareil. Dans ce même tems une affaire arrivée chez nous eut des conſéquences, & elle eſt digne de vous être narrée.

Ma femme avoit depuis dix ans à ſon ſervice dans le laboratoire des eſſences un couple de couleur nacarat dont le talent, & le caractère étoit au deſſus de tout éloge. Le principal individu de ce couple qu'elle aimoit beaucoup devint peu à peu aveugle de l'oeil droit. C'étoit un malheur auquel quelque négligence étoit ſujet, & celui qui avoit perdu la vue d'un oeil ne tardoit pas beaucoup à la perdre de l'autre auſſi. La vie devenoit un ſupplice à ceux qui étoient les victimes de

cette maladie : s'ils étoient pauvres ils le devenoient encore d'avantage. C'étoit une maladie à laquelle on disoit qu'il n'y avoit pas de remède, parcequ'il n'y avoit pas d'exemple qu'un seul aveugle eut jamais recouvré la vue une fois qu'il l'avoit perdue.

L'affliction du négamicre, & beaucoup plus le sentiment de ma femme m'intéressoit. Je ne savois rien ni des maladies des yeux, ni du mécanisme de l'oeil ; mais je me souvenois d'avoir vu un oculiste à Lincoln rendre la vue au baronet Fréderic Athins en lui baissant la cataracte : je me souvenois aussi d'un lord aveugle dont les beaux yeux paroissoient clairvoyans ; qu'on disoit inguérissable, parceque la cause de sa cécité devoit être une obstruction dans le nerf optique : la cataracte devoit être, à ce que je savois, un catare épais ramassé sur le crystallin qui le rendoit opaque : je savois qu'il s'agissoit d'abattre l'humeur épaisse. Je formai mon projet, & je le cachai à tout le monde : je savois aussi que le mécanisme des yeux est égal dans tous les animaux.

J'avois à ma maison de campagne une espèce de cochons que les païsans tiennent, parcequ'ils ont le talent de fourer leur museau dans la terre, & d'en tirer dehors une

graine qui rendoit un excellent parfum, & qu'on vendoit cher. Je raisonnai qu'il n'y auroit pas de mal, si pour faire des expériences il n'arrivât d'aveugler d'un oeil quelques-uns de ces animaux. Voici comment je m'y pris, après avoir bien examiné l'oeil de notre mégamicre, & avoir vu un corps opaque qui nageoit dans son milieu. J'y vis aussi dans les coins des cicatrices des anchilops que ma femme lui avoit guéri avec une essence épicéraſtique qui adouciſſoit les humeurs.

Deux de mes fils Henri mon ſeptième, & Louis mon treizième étoient fort adroits, ſérieux, & très appliqués : je les choiſis, & je leur confiai mon projet : je les excitai à m'aider à faire des expériences. J'étois déjà déterminé à n'opérer le mégamicre que lorsque je me ſerois vu ſûr de ma ſcience. J'avois décidé qu'il falloit ouvrir à ces petits animaux la cornée, & faire ſortir une petite partie du cryſtallin, les faire guérir après de leur bleſſure, & voir ſi étant guéris ils voyoient. Ou je les aurois aveuglés, & je n'aurois jamais entrepris la guériſon du mégamicre ; ou je les aurois vus guéris, & je l'aurois entrepriſe hardiment.

Il y avoit long tems que pour mon plaisir j'avois considérablement augmenté d'instrumens mon étui de chirurgie ; j'en avois un qui étoit positivement un *speculum oculi* ; j'avois des aiguilles de toutes les formes, droites, courbes, & avec pointe à langue de serpens bien tranchante, avec des manches d'or qui leur servoient d'étui.

Je m'enfermai donc avec mes deux fils dans un cabinet du jardin éclairé par le soleil où j'avois trois cochons. J'en mis un entre les bras d'Henri assis plus bas que moi, & j'ordonnai à Louis de lui tenir la bajoue ferme, & en même tems l'oeil ouvert avec le *speculum*. Je pris mon aiguille tranchante, & je perçai le globe de l'oeil de la bête une demi-ligne au dessous du cercle extérieur de l'Iris : je perçai la conjonctive, la cornée opaque, & l'uvée : je vis sortir un peu de liqueur : je retirai mon aiguille, je bandai les yeux de l'animal en mettant dessus des compresses, & je le mis de côté. Dans une heure, & demie je fis à tous les trois la même opération avec quelque différence pour ce qui regarde l'endroit positif de l'ouverture, & la profondeur de la blessure. J'écrivis toutes les trois fois les différentes manières de mon opération, & je contresignai les cochons

ſur leſquels chacune avoit été faite. Je les laiſſai là avec leur nourriture ordinaire pendant une pentaine ſans jamais leur ôter le bandeau. A la viſite, & à l'épreuve je ne trouvai aveugle que celui auquel ayant fait la bleſſure trop profonde j'avois peut-être fait ſortir l'humeur vitrée. Je fis ravi de voir cela. Je fis le lendemain cette même opération à trois autres cochons, & au bout de la pentaine je les trouvai voyans, & ſains, ſans qu'on pût appercevoir dans l'oeil opéré le moindre dommage.

Je dis alors à ma femme de me faire voir le nacarat devenu borgne, dont je voulus examiner l'oeil dans un cabinet à lumière naturelle, exempte cependant du moindre des rayons ſolaires. Je l'aſſis bas, & une loupe à la main je vis devant ſa prunelle une pellicule qui nageoit, & empêchoit l'entrée à la lumière. Je jugeai qu'elle ne pouvoit nager que dans l'humeur aqueuſe: je reconnus même avec le tems que la cataracte n'eſt autre choſe que l'humeur aqueuſe même dont les parties viſqueuſes ſe ſont condenſées: elle loge dans le cryſtallin près de la tunique uvée. Je dis d'abord au nacarat que, s'il vouloit me laiſſer faire, j'eſpérois lui rendre la vue.

Il me répondit qu'il ſe croyoit heureux de ce que je voulois bien porter mes attentions ſur lui; & qu'il étoit prêt à tout ce que je voulois, puiſqu'il avoit en moi toute la confiance. Je lui dis que ſon inſéparable ne devoit pas être préſent à l'opération que je lui ferois; & qu'il ne devoit le voir que vingt heures après pendant leſquelles il n'auroit pris aucun aliment; & il promit de m'obéir en tout entièrement. Sans perdre le moindre tems, ma femme étant préſente, je fis venir mes deux fils; & je fis préparer tout le néceſſaire pour lui mettre après l'opération les compreſſes; car je raiſonnai qu'il falloit l'empêcher de mouvoir après l'opération l'oeil ſain auſſi bien que le bleſſé.

Après l'avoir fait placer comme j'avois beſoin qu'il le fut, je commençai par lui appliquer un bandage ſur l'oeil ſain, car je ne voulois pas qu'il vit ce que j'allois lui faire, ni comment je m'y prenois; je fis que Lolli lui appliquât le *ſpeculum*, & je lui ordonnai de s'imaginer de voir, & de regarder ſes narines, & de ne détourner pas ſa vue de là ſous peine de me faire manquer l'opération. Il fut patient, & obéiſſant. Je perçai le globe, & au lieu d'augmenter la bleſſure en profondeur, je l'allongeai juſqu'au delà de

deux lignes ; mon aiguille au deſſus de la cornée fut arrêtée par la cataracte même qu'en pouſſant j'enfilai ſans le vouloir ; & plus encore lorſque je voulus la pouſſer pour l'abattre. En la voyant toute dans mon aiguille, choſe à laquelle je ne m'étois pas attendu, je ne perdis pas l'eſprit, je ne prononçai pas le mot ; je la tirai dehors, & je la poſai ſur une aſſiette : j'eſſuyai d'abord l'oeil du patient, qui n'avoit donné deux ou trois gouttes de ſang blanc, & point d'eau. Je lui baiſſai les paupières ; & je lui appliquai une compreſſe mouillée dans une eſſence oléagineuſe qui n'avoit aucune partie ſpiritueuſe, & lui en ayant appliqué une à l'autre oeil auſſi, je lui mis un bandeau, & dans cet état je le ſaignai de la jugulaire du côté de l'oeil opéré. Après cela je lui dis qu'il falloit paſſer vingt heures dans mon cabinet de repos ſans parler à perſonne. Ma femme ſe chargea de tranquilliſer ſon inſéparable qu'elle fit nourrir ; & vingt heures après je le conduiſis auprès du malade qui ſe portoit bien, & qui prit la ſeule nourriture du lait. Il ne fut pas épouvanté de le voir avec ce bandage, ni fâché de ce que je lui avois refuſé de lui laiſſer voir ſes yeux. Vingt autres heures après je tirai mon mégamicre hors du ca-

binet, & en la présence de ma femme, & de mes fils, après lui avoir donné une bonne cuillerée d'essence confortative, je lui levai le bandage, & en lui mettant ma main sur l'oeil sain je lui donnai à lire une lettre à couleur, & en la lisant sans aucune difficulté il nous combla de joie, aussi bien que l'inséparable que nous fîmes entrer alors; & qui voyant ce prodige me dit cent choses extravagantes, & incompréhensibles que la joie, & la reconnoissance lui suggéroient. Je lui examinai alors l'autre oeil, & je vis qu'il avoit déjà ce qu'on appelle la cataracte imaginaire: c'étoit une amblyopie qui lui faisoit voir des taches sur les objets qui se présentoient à sa vue; l'air lui paroissoit trouble, & sa prunelle étoit blanchâtre. Je lui dis que je le guérirois, lorsque sa maladie seroit mûre; & je lui ordonnai de tenir ses yeux pendant deux jours encore sous la compresse; & voilà comment je fuis devenu dans un moment non pas oculiste, mais l'homme prodigieux, maitre de la nature, envoyé par le soleil à ses enfans pour leur bonheur. Il faut croire, disoit le peuple, que le Dieu des géants est ami du notre, puisqu'il nous fait faire du bien; & s'il est ami du notre, le notre doit avoir aussi de l'amitié pour lui; & la chose étant ainsi, le

grand Génie doit favoriſer les géants, & trouver bon qu'ils ne veuillent pas chanter la phillélie, puiſque tel doit être leur devoir.

Ce fait ne commença à faire grand bruit que quatre jours après, lorsque le nacarat guéri devant aller au temple pour la fête de la moiſſon, alla ſe placer aux pieds du globe où il y avoit nos ſtatues pour ſe faire voir au public. L'autocéphale, après l'avoir vu, examiné, & écouté des témoins de ſa cécité, crut devoir entonner le cantique d'action de graces ſolennelles, par raiſon de prodige, choſe fort rare, & dont depuis le prélat reſſuſcité il n'y avoit pas eu d'exemple. Mon mégamicre n'eut pas beſoin de verres lenticulaires; il y vit à la perfection. Le roi voulut le voir, & lui fit une penſion. Sa Majeſté me demanda tête à tête ſi j'étois le maitre de rendre la vue à tous ceux qui l'avoit perdue, & je lui répondis que je ne pouvois m'engager à cela qu'après avoir éxaminé les yeux de l'aveugle. Il me dit que ce que j'avois fait devoit avoir des conſéquences, & que j'allois avoir bien de la beſogne. Je lui répondis que je n'en aurois jamais d'autre que celle qui dépendroit de ſes ordres; & il me répliqua qu'il ne m'ordonneroit jamais rien qu'étant ſûr que l'ordre me feroit plaiſir. En at-

tendant mes enfans s'éxerçoient sur les cochons ; mais dans le plus grand secret.

Ma femme venoit d'accoucher d'Hugues, & de Claudine mes trente unièmes enfans, & le tems de me déterminer sur la réponse que je devois faire au roi étoit arrivé. J'allai donc chez lui, mais avant de lui donner une réponse positive je le priai de me donner une petite leçon sur la façon dont je devois me régler pour bien gouverner mon fief dans le cas que je me déterminasse à y aller. Voici sa réponse.

"Il faut, mon cher Edouard, vous rendre justice : vous avez fait en cent vingt trois ans que vous êtes chez nous des choses surprenantes, très utiles, & quelques unes qui paroissent au dessus du pouvoir des hommes ; mais en revanche ce que le grand Génie vient de faire pour vous à présent paie la dette générale ; car il n'est pas possible qu'un monarque donne plus qu'un fief à quelqu'un qu'il veut honorer, & auquel il veut marquer sa reconnoissance. Vous êtes fait prince souverain, & à la dignité près, égal à moi, car vous jouirez chez vous de toutes les prérogatives de la puissance indépendante. Vous pouvez savoir tout ce que je vais vous dire de toute personne intelligente interrogée sur cet-

te matière ; mais puisque c'est de moi que vous désirez d'être informé, je vous dirai comment je crois que vous devez vous régler pour être aimé de la nation de laquelle vous allez devenir le maître. Vous ne sauriez vous rendre heureux autrement.

Vos sujets vous aimeront si vous réussissez à rendre leur commerce plus florissant, & à leur procurer des nouveaux plaisirs, y trouvant une pleine liberté ; quand ce ne seroit qu'un phantôme. Il ne faut pas se faire illusion là dessus ; si l'intérêt de l'état doit vous occuper en premier chef, le bien, & l'intérêt de votre état ne peuvent aller qu'avec le contentement, & la satisfaction générale de vos sujets. Vous me direz que voulant être juste il est impossible de plaire à tout le monde ; & je vous l'accorderai ; mais votre art doit consister à vous faire aimer même de ceux que vous vous verrez obligé à punir ; soyez lent à lancer les foudres, & empressé à récompenser. Faites qu'on dise, & que ce soit vrai, que dans les punitions on ne voit que les loix, & que dans les récompenses on ne voit que le souverain. Augmentez si vous pouvez leurs privilèges, réformez les loix onéreuses, laissez en liberté leurs consciences, & ignorez tous les crimes qui n'arriveront pas à

vos oreilles par les voies légales. Veillez ſur l'avarice des riches; empêchez l'uſure, rendez la vie aiſée aux pauvres, faites raiſon aux créanciers; mais en tenant la balance penchée un tant ſoit peu du côté des débiteurs, lorſque vous êtes ſûr que c'eſt l'impuiſſance, & non la mauvaiſe volonté qui les met en défaut du paiement.„

„Mais comme j'ai commencé mon diſcours par vous dire que votre premier ſoin doit être celui de vous faire aimer, je ne voudrois pas, mon cher ami, que vous priſſiez le change, & penſaſſiez que le moyen de vous faire aimer fût celui de vous apprivoiſer avec vos ſujets, de parler à tout le monde, de vous montrer partout ſans nul faſte, & ſans les atours qui conviennent à votre rang: ce ſeroit le moyen de vous faire croire homme comme les autres par ceux qui, pour avoir pour vous le reſpect, la vénération, & l'obéiſſance que vous éxigez, ont beſoin de vous croire d'une nature ſupérieure à la commune. Le devoir d'un ſouverain eſt celui d'être réſervé, de modérer l'envie qu'il peut avoir de ſe familiariſer avec tout le monde, de ſe laiſſer peu voir au public ſans néceſſité, d'être magnifique, de faire croire que l'économie n'eſt pas ſa première paſſion,

d'être généreux également, & toujours, & de faire connoître que les revenus de l'état ſoit tous employés au bien de l'état, ne voulant rien pour lui même; & cela peut ſe faire très facilement, car il n'y a point de monarque auquel les revenus qu'on appelle de la couronne ne ſuffiſent à entretenir toute ſa cour, & toute la ſplendeur qui doit l'entourer. La dépenſe qu'il doit ſe défendre eſt la capricieuſe qui diminue ſes tréſors, & ne porte aucun avantage à ſes ſujets. Il aura beau dire qu'il ne dépenſe que du ſien; on le haïra, ou dira qu'il fait profuſion, & dégat de la ſubſtance du peuple.

"Presque tous les ſouverains ont des mines d'or, & d'autres métaux, mais malheur à l'état dont le ſouverain fait dépendre d'elles la richeſſe de ſes ſujets. Il doit garder la clef de ces mines avec la plus grande jalouſie, y toucher le moins qu'il peut. Un roi qui épuiſeroit ſes mines pour en faire circuler les tréſors n'auroit pas de diſcernement, & rendroit ſon état miſérable, car ce n'eſt pas l'abondance du métal qui fait la richeſſe de l'état, mais le commerce, l'induſtrie, & le prix des vivres, que l'abondance exceſſive du numeraire fait devenir trop haut en très peu de tems. La proſpérité du commerce

ne ſauroit dépendre que de ſa liberté, & le juge de cette liberté eſt le commerçant lui même : il faut donc le laiſſer faire, & veiller ſeulement pour mettre des bornes au torrent lorſqu'on le voit dans le danger de ſortir de ſon lit. Il faut ſurtout favoriſer l'importation, & ne lui mettre aucun obſtacle, car elle eſt l'ame de l'exportation, & celle-ci eſt l'ame de l'état. Faites donc que tout ce qui ſort de votre royaume paſſé par la main d'oeuvre vous paie un droit de ſortie, & permettez une libre entrée à tout ce qui vient de l'étranger ſans nulle impoſition. Si vous voulez obtenir un effet que vous reconnoiſſez pour avantageux, & en tirer parti, favoriſez en la cauſe. Le ſouverain qui ne voit pas cela a la vue bien courte, & celui dont la politique ſe borne à veiller ſur la ſortie de ſon royaume des eſpèces monnoiées, veille pour le malheur de ſon païs, puiſqu'outre que cette mauvaiſe précaution enrichit les banquiers, & indiſpoſe les ſujets, elle tarit le change des petits marchands étrangers. „

"La circulation languiſſante détruit le commerce intérieur, communique ſa même langueur au crédit, & finit par faire croire que tous ces maux dérivent du manque d'eſpèces. Le fait eſt que les eſpèces ſe trouvent

toutes enfermées dans les coffres forts des riches qui les voyant devenues ſtériles, les gardelit pour les faire valoir dans un meilleur tems, ou penſent au moyen de les faire paſſer à l'inſçu du ſouverain dans l'étranger. Un pareil roi ne pourra jamais être aimé ; & s'il le ſait, & ne s'en ſoucie pas, il faut le croire infecté d'égoïsme. L'égoïſte eſt l'homme qui mépriſe tout le monde par la raiſon qu'il n'eſtime que ſoi même ; on lui rend en échange une haine fille d'un eſprit de vengeance. Cette haine n'eſt pas meurtrière, mais elle eſt d'une très cruelle eſpèce : elle parvient à ne pas vouloir paſſer pour bonnes toutes les belles qualités qu'il peut avoir. On ne veut pas de lui, ni de ſes bienfaits, ni de ſes graces. Ce qui aveugle l'égoïſte roi eſt un amour propre immodéré contracté dans la mauvaiſe compagnie de favoris flatteurs, qui pendant toute ſa jeuneſſe ont toujours effronté loué ſon eſprit, & lui ont toujours dit les mots empoiſonnés *tout va mal, & la monarchie ne ſera heureuſe que lorsque vous regnerez, pourvu que vous n'écoutiez perſonne.* Remarquez que les flatteurs qui parlent comme cela à un jeune prince ſont des gens qui veulent être exceptés : ils veulent être écoutés ſeuls. Ce prince devenu roi connoit tout l'o-

dieux de ſa maxime, il veut la cacher, & il croit en paroître exempt par l'accès à ſa perſonne qu'il ouvre à tout le monde : un tel accès eſt impardonnable à un roi, une fois qu'on eſt parvenu à découvrir qu'il n'eſt pas l'effet de la facilité de ſon caractère ; il ſemble ne l'accorder que pour avoir le plaiſir de faire parade de ſa dureté. Nous avons des devoirs, & nous devons nous en acquitter indiſpenſablement ; mais croyez moi que ſi, pour ſatisfaire à ces devoirs, je me viſſe en néceſſité de m'attirer la haine de mes ſujets j'abdiquerois la couronne.„

„Nous ſommes ſouvent obligés en grace du bien général d'inſtituer des nouveautés tendantes à détruire des abus ; & les nouveaux réglemens doivent rendre mécontens tous ceux qui profitoient des mauvais uſages qui ſubſiſtoient : ils ſe plaignent, ils crient contre les nouveaux édits, déchirent la réputation des conſeillers qui les ont ſuggérés, & ſe portent à des invectives contre le ſouverain approbateur. Voilà le cas, mon ami, que le bon prince doit ſouffrir en patience cette incartade de la nature humaine : elle n'eſt que momentanée : le roi doit alors faire la ſourde oreille : les plaintes des léſés finiſſent bientôt : ils parviennent de ſang froid à connoître que la choſe convenoit, que l'opé-

ration fut utile, & que la plus grande partie y gagne. Ils y gagnent enfin eux mêmes, & rendant justice au souverain ils retournent à l'aimer. Ils doivent révérer en lui un homme fort, qui sans autre sujet que celui d'augmenter le bonheur public, & général, ne se laisse pas épouvanter par le tableau que lui offrent quelques particuliers devenus malheureux en comparaison de l'autre qui lui en offre un plus grand nombre de devenus heureux par la même opération.

"Mes revenus dépendans des douanes, & d'impots fort légers sur les terres, sur les maisons, & sur quelques articles de luxe sont fort considérables; mais ne croyez pas que j'en cache la recette au public, quoiqu'il dépendroit de moi d'en ordonner le secret. Je veux que tous les douze ans la dépense soit publiée, & l'emploi de mes ministres est celui de la rendre égale à la recette. Cette dépense consiste toute en articles nécessaires au bien de mes sujets; à la magnificence, & beauté de l'état, & à l'entretien des plaisirs publics qui n'est pas un superflu comme quelques-uns pensent. Qu'ai-je besoin sous prétexte de l'épargne d'amasser un trésor soi-disant pour les besoins de l'état? On diroit que je me l'aproprie. Si les besoins sur-

viennent, mes mines, mes biens allodiaux, mes tréſors particuliers y ſuppléront ; & je ne regrèterai rien quand je penſerai que je les ai dépenſés pour la conſervation, & pour le bonheur de mes peuples, & de mon état qui m'appartient non à titre de vil fermier de ſes revenus, mais à titre de père amoureux. „

Avec mes idées angloiſes je lui dis que, puiſqu'il s'agiſſoit de ſe faire aimer, il me ſembloit que ſes ſujets aimeroient beaucoup mieux ſe voir ſoulagés de l'impot du droit de ſortie, que de pourſuivre à voir que la ſeule importation jouiſſoit de l'éxemption de gabelle : que l'utilité des douanes augmenteroit, & qu'il devoit lui être plus cher d'augmenter ſa recette avec les contributions des étrangers qu'avec l'argent de ſes ſujets.

„Au premier coup d'oeil, me répondit-il, cela paroit très vrai, & c'eſt pourtant ce qu'il y a de plus faux en politique de commerce, & de finance. C'eſt un paradoxe, mais il eſt démontré qu'une opération pareille diminueroit mon exportation. Si on empêche l'action à la cauſe l'effet doit diſparoitre. Tout ce qui ſort de mes états en ſort par commiſſions venantes de l'étranger, & mes fabriquans dont le gain eſt ſûr, paient volontiers le droit de ſortie, puiſqu'ils l'ont

déjà mis en ligne de compte sur le prix des marchandises qu'ils dépeçlent : ceux donc qui me paient ce droit sont en substance ceux qui reçoivent les marchandises ; mes sujets n'en sont les payeurs qu'en apparence. Ceux qui les reçoivent sont pareillement charmés de ne se pas voir obligés à payer, lorsqu'elles entrent chez eux, & cet avantage de pure apparence fait qu'on redouble les commissions. Si les marchandises payassent à leur entrée, les commissions ne seroient pas si fréquentes ; & l'exportation en souffriroit : c'est ce que je ne dois pas laisser arriver. Les opérations des législateurs en finance ne pensent pas à faire la guerre à l'interêt des souverains leurs voisins, mais à la cupidité du gain de leurs propres sujets qui n'ont pas besoin d'être trompés, mais seulement agacés, & mis dans l'illusion. Pour ce qui regarde la superiorité je vous dirai qu'elle ne dépend pas de l'égalité de droits, & des systèmes respectifs réciproques, mais de la qualité, & de l'abondance des denrées des différens états, & de l'industrie. Ceci est réel, & le souverain d'un état inférieur en ressources à son voisin doit chercher les moyens de s'élever, en ayant patience ; & il n'est pas sage, si pour parvenir à son but il emploie des voies

ſecrètes pour diminuer la proſpérité de l'autre. Il n'eſt pas vrai qu'en faiſant devenir mon voiſin plus pauvre je devienne plus riche.„

„Un ſouverain, mon cher, doit porter toute ſon attention à empêcher les malverſations, car il n'eſt malheureux que lorsqu'il punit, & ſon devoir eſt celui de les punir. La contrebande en eſt une : rien n'eſt plus difficile que de l'empêcher lorsque l'entrée des marchandiſes n'eſt pas libre : je ne crains pas qu'on la faſſe pour me frustrer des droits de ſortie, parceque les emballages ne peuvent ſortir de mes états que ſcélés ſous peine de confiſcation, d'amende, & d'excommunication : je ne pourrois pas épouvanter par ces peines un étranger qui ne craindroit que la perte de ſa marchandiſe.„

„Un impot ſur les marchandiſes étrangères pourroit auſſi être la cauſe d'un inconvénient qui me feroit de la peine : il pourroit exciter le luxe des riches qui, ſatisfaiſant à leur vanité de briller, s'imagineroient auſſi me faire leur cour en faiſant grand uſage de ce qui n'auroit payé des droits pour entrer chez moi. Vous ſavez que le luxe veut étaler ce qui eſt plus cher, & outre le mauvais exemple qu'il donne, & ſon épidémie, il appauvrit ; & c'eſt ce que je dois évi-

ter. Un roi pourtant doit admettre un luxe, mais c'eſt à lui même à en déclarer l'eſpèce, & tant mieux ſi ſes ſujets le ſuivent : ſi le roi même en eſt l'auteur, & le promoteur, il ne peut être qu'utile ; car je ſuppoſe un roi ſage : ſi un ſouverain ne l'eſt pas, l'état tombe en ruine. Un monarque qui n'admettroit pas un luxe fait pour être imité de celui de ſes ſujets donneroit indice de foibleſſe, ou d'avarice. Si le roi n'éblouit pas il donne un démenti à la Majeſté, dont il prend le titre qu'il doit démontrer réel : s'il a le malheur d'être avare, il doit cacher ſon défaut, car c'eſt le plus vilain de tous les vices, & qui ſuffit tout ſeul à rendre un individu indigne de la couronne, que le hazard de ſa naiſſance lui a donnée. Le luxe du monarque, & de ces ſujets ſera louable, s'il dépend des produits les plus chers ſortans de l'induſtrie de ſes propres ſujets : s'il poſſède les matières premières, il doit en défendre la ſortie ſans qu'elles ſoient paſſées par la main d'oeuvre ; & s'il ne les a pas, il doit à force d'argent les procurer à ſes ſujets avec les manufacturiers mêmes.,,

"Il y a des cas dans lesquels le législateur doit défendre certaines marchandiſes, mais s'il a une raiſon de les défendre, il ne peut

en avoir aucune pour en permettre l'entrée en leur impoſant une taxe éxorbitante ; nulle raiſon ne peut faire devenir permis ce que la raiſon d'état lui a démontré digne de défenſe. C'eſt dans ce ſeul cas que les contrebandiers peuvent avoir raiſon : la contrebande ceſſe d'être un crime. Le plus petit des privilèges moraux d'un roi eſt celui de ſe moquer ; & de rire de toutes les ſottiſes de ſes ſujets, mais il doit ſe bien garder de faire rire des ſiennes : s'il manque à cela, autorité, eſtime, reſpect, conſidération, tout eſt perdu.

"Le commerce eſt la vie de l'état : intérieur il forme ſon aliment ; extérieur ſes richeſſes. Le législateur doit en avoir la tutelle, & ne doit jamais le gêner que pour empêcher ſon libertinage ; il ne doit jamais lui laiſſer paſſer ſes limites à lui connues, car il ne doit jamais ſe voir dans le cas d'être obligé à le faire reculer. L'appas du gain donne aux marchands un eſprit de deſpotiſme que le ſouverain doit tenir en bride ; car il peut devenir nuiſible aux autres branches dont la conſervation importe au bien de l'état."

"Pour ce qui regarde la balance générale du commerce de toutes les nations priſes

ensemble, il n'y a rien à dire, car personne au monde ne peut être à la régie, & à la tête de cette balance, *Cæteris paribus*, elle est décidée en faveur de l'état plus actif, & plus industrieux. C'est donc l'industrie qu'un roi doit désirer dans ses sujets, & la considérer au dessus de la possession des matières, puisqu'on peut les acheter, tandis que l'industrie doit être naturelle au caractère de la nation. Nous avons dans notre monde des nations paresseuses par nature, qui aiment à ne rien faire au point qu'elles ne sentent pas la misère qui les opprime en grace de la paresse dont elles jouissent : leurs rois, à mon avis, sont fort malheureux, car ils ne savent pas des remèdes à ce grand mal. La nature humaine cependant n'a pas besoin d'un secours étranger absolu pour se conserver, & souvent pour faire revenir de leurs erreurs certains esprits, un bon expédient est celui de les abandonner à eux mêmes.

Je veux vous dire encore un mot sur la prohibition des productions étrangères. Pour ne jamais les défendre il suffit de réfléchir que les rois maitres des pays d'où elles sortent, feront tout ce qu'ils pourront pour venger leurs sujets de l'odieuse prohibition : or la vengeance veut toujours faire un mal plus

grand que celui par lequel elle fut excitée: il faut donc marcher à pas très lents ſur l'article des prohibitions. Le bien d'un état ne doit jamais dépendre du mal qu'il peut cauſer aux états ſes voiſins: la quinteſſence d'un poiſon peut être un bon ſpécifique pour quelque maladie, mais la manipulation du remède eſt toujours dangereuſe. Le grand bien ne ſe fait presque jamais par la plus droite de toutes les lignes.„

Ce raiſonnement, milords, peut vous avoir donné une idée aſſez juſte du bon caractère de ce roi. Je le priai de me conſeiller ſur le point d'aller en perſonne, pour prendre poſſeſſion du fief, ou de me faire repréſenter par procuration.

"Vous êtes le maitre, me répondit-il, de vous faire repréſenter par qui vous voulez, & même de n'y mettre jamais les pieds. Le décret du grand Génie eſt un diplome qui vous rend maitre d'un état triangulaire qui contient plus de deux cent mille milles carrés de terrain que vous pouvez laiſſer à celui qui vous plait d'avantage entre vos deſcendans. Le fief ne retourne à ſon ſuzerrain qu'à l'extinction de votre famille: c'eſt-à-dire, lorsqu'il n'y aura plus dans ce monde un ſeul géant, car ils deſcendront tous de vous en ligne droi-

te. Votre fief eſt le premier de ce monde, & le plus beau de tous les huit principaux, dont quatre relèvent de ma couronne : c'eſt celui où il y a plus de nobleſſe, & plus de mines que dans toutes les autres. Vous allez devenir richiſſime.„

"Les princes feudataires de notre monde ſont ordinairement des cadets, ou des deſcendans de cadets de maiſons royales. Il peut arriver qu'un bâtard devienne prince feudataire, ou pour avoir acheté le fief, ou pour l'avoir mérité, mais à ſa mort il ne peut que retourner au ſuzerrain, car les bâtards n'engendrent pas, & les collatéraux chez nous ne ſont jamais héritiers néceſſaires. Les princes regnans dans trois de mes grands fiefs n'ont pas de ſucceſſeur, mais ils peuvent en avoir avant leur mort : deux d'entr'eux ſont plus âgés que moi.„

Je remercial le monarque de la bonté avec laquelle il m'inſtruiſit ; & je fus faire la dernière conſultation avec ma femme après l'avoir informée de tout. Nous nous déterminâmes à accepter par procuration en y envoyant nos cinq premiers fils Jacques, Richard, Adam, Robert, & Guillaume avec toutes leurs familles. C'étoit un grand établiſſement, un grand état que la Fortune, &

la politique mettoient entre nos mains. De pauvres au point d'être dans le risque de mourir de faim nous nous trouvions devenus riches, & souverains d'un état beaucoup plus grand que toute la grande Bretagne, dix fois plus peuplé, & cent fois plus riche. Comment peut-on dans le sein d'un si grand bonheur ne pas reconnoitre la grace de Dieu même? Je ne crois pas que la misère soit plus propre que la prospérité à inspirer à l'homme de bien les degrés éminens de la vertu.

Ce que le roi avoit prévu arriva. Le méganicre nacarat étoit appellé dans toutes les maisons où il y avoit des borgnes, & des aveugles. On vouloit le voir, l'interroger, savoir de lui toute l'histoire, & on étoit fort content de savoir que je n'avois eu besoin que de lui manier l'œil à ma fantaisie, & de lui mettre un bandage après, lui ayant ordonné une retraite de deux jours dans l'obscurité.

Le monde se présentoit chez moi en foule, mais mes gens avoient ordre de ne m'annoncer personne; & les rouges que je ne connoissois pas, n'osoient pas se servir de leur privilège d'usage: je pensai pour délivrer ma maison de ce siège de faire impri-

mer deux ou trois mille manifeſtes. Voici mon imprimé.

"Le noble géant chrétien Edouard Alfrède fait ſavoir aux mégamicres ſujets du ſéréniſſime roi du Quatre-vingt-dix, qu'avec l'aide de Dieu créateur de tout, il rendra la vue aux aveugles qui l'ont perdue, pourvu qu'ils viennent auparavant ſe faire examiner, car la cécité peut auſſi dépendre de pluſieurs cauſes qui en rendent impoſſible le recouvrement. Il ne ſera permis à perſonne de tenir compagnie à l'aveugle dans le tems de l'opération, pas même à ſon inſéparable. Le géant à cette fin ſe trouvera toute la matinée des jours Pouſſière, & Papillon dans la grande ſale du palais de la papeterie. Chaque mégamicre qui ſe préſentera pour ſe faire viſiter portera avec lui par écrit ſon nom, ſon rang, ſon emploi, & le lieu de ſon domicile, qu'il remettra entre les mains du premier directeur mégamicre de la papeterie, après que le géant l'aura ſigné à la ſuite de l'examen."

"Mais comme il n'eſt pas donné au foible jugement des mortels de prévoir tous les accidens qui peuvent arriver, le géant proteſte qu'il ne portera jamais ſa main ſur les yeux d'aucun ſoit noble, ſoit bâtard, à moins

qu'il ne se présente à lui avec deux certificats, dont l'un sera de la chancellerie autocéphalienne, qui habilitera le suppliant en qualité d'exempt de toute censure ecclésiastique; & l'autre devra être de la présidence du collège de physique qui déclarera que la maladie du patient est par eux reconnue incurable, car si elle est jugée curable le géant leur laissera le soin de la guérir.,,

"Le susdit noble géant fait aussi savoir qu'il n'opérera qu'un seul aveugle par jour, qui devra se soumettre à rester seul chez lui pendant l'espace de quarante heures après l'opération, & plus encore s'il le juge nécessaire; & il ne sera permis pendant ce tems de le voir qu'à son seul inséparable qui lui donnera la nourriture que le géant permettra qu'il lui donne. Le géant déclare qu'il ne recevra pour récompense de sa peine ni paiement, ni présent de personne. Il se croira assez payé par la satisfaction qu'il aura de rendre la vue à des existences que, quoique d'une espèce différente de la sienne, il aime autant que celles de ses propres fils; car les mêmes deux espèces, malgré leurs formes différentes, ne peuvent avoir été dans leur création que l'ouvrage d'un seul Dieu.,,

Le ſurlendemain de cette publication j'allai à ma ſale, où je viſitai vingt mégamicres entre leſquels ſept rouges. Trois des rouges furent d'abord exclus ; un parcequ'il avoit les deux yeux tous couverts d'une matière épaiſſe qui ne me laiſſoit rien voir dans l'oeil ; l'autre parceque, s'il ne me l'eut pas dit, je ne l'aurois jamais ſoupçonné aveugle, car il avoit les yeux fort beaux, & mouvans comme tous ceux qui voyoient. Le troiſième parcequ'il avoit l'albugo. Les quatre autres reçurent de moi la bonne nouvelle que, d'abord qu'ils ſe préſenteroient avec les certificats preſcrits dans ma déclaration, je leur ferois voir clair. Entre les colorés, & les bigarrés je n'en exclus que trois qui auroient peut-être été guériſſables par quelqu'un plus habile que moi. Entre ces colorés admis il y avoit un membre du collège de phyſique, & un chirurgien. Henri, & Louis étoient toujours préſens, & très attentifs à tous mes éxamens. Je leur donnai ordre de bien étudier le caractère de cinq individus entre mes cinq premières familles, & de les admettre à leurs études dans les expériences ſur les cochons, après leur avoir fait prêter ſerment du ſecret entre les mains de leurs pères qui après devoient s'aboucher avec moi.

Dans le ſecond jour j'en éxaminai un nombre pareil, & ſeulement dix partirent approuvés guèriſſables. Dans la pentaïnaine ſuivante le premier à paroître fut un beau rouge, accompagné d'un inſéparable d'une charmante figure qui, après m'avoir préſenté ſa moitié aveugle, me toucha le cœur par une euphonie qui pour le coup parla pour la première fois à mon ame : je ne peux pas vous rendre ce qu'elle lui dit ; car ce ſeroit mon ame même, & non pas ma langue qui devroit vous le dire, & il faudroit pour cela que je puſſe vous la chanter avec la même expreſſion, & que vous euſſiez pour cela le ſens néceſſaire à la comprendre : je n'ai pas non plus ce ſens là ; mais je ſais qu'elle m'a ému en me faiſant ſentir quelque choſe qui reſſemble à ceci : *je crains, j'eſpère, & j'aurai bien de la peine à m'empêcher de vous adorer, ſi vous me rendez mon bonheur.* Après cette courte euphonie il me remit les deux certificats, embraſſa ſa moitié, & diſparut ſans attendre que je lui donnaſſe congé.

D'abord qu'il fut parti je lûs ſes certificats dont j'étois fort curieux. Celui de la ſainte chancellerie étoit, comme vous pouvez vous l'imaginer, pareil à ceux que tous les prêtres curés font chez nous à tous ceux qui

ne ſont pas excommuniés, mais celui de la préſidence du collége de phyſique mériteroit de vous être référé. Le voici.

Nous, le collége royal de phyſique, atteſtons que le mégamicre noble *** eſt aveugle, & que juſqu'à nos jours ſa maladie fut jugée incurable, parceque il n'y a pas d'exemple que juſqu'à nos jours quelqu'artiſte ait fait recouvrer la vue à un aveugle comme le ſuſdit noble porteur de ce certificat. Nous ne nions cependant pas la poſſibilité de la ſuſdite faite par quelqu'un qui peut en être inſtruit. Nous témoignons ſeulement que Dieu n'a pas permis que juſqu'à ce jour cette importante opération nous fût connue, & que c'eſt en conſéquence de ceci que nous pourſuivons à appeller cette maladie incurable.

Dans le moment ma femme arriva, & fut préſente à mon opération qui alla au mieux. Avant que de mettre mon mégamicre à l'obſcur je m'aſſurai qu'il voyoit. Il ne put s'appercevoir de rien, ni que je lui euſſe tiré du ſang des jugulaires, ni que j'euſſe ouvert ſon oeil ſous l'Iris, & encore moins que je lui euſſe tiré dehors deux corps ſolides, & glutineux que je faiſois d'abord jetter. Le lendemain l'inſéparable vint à la même heure lui donner un peu de lait en ma prèſence,

& je dis au malade de lui rendre compte de ſon état, ce qui cauſa un évanouiſſement à ſon tendre ami, lorſqu'il l'entendit lui dire qu'il avoit déjà vu la lumière : je le fis revenir en lui frottant les tempes avec une prédieuſe eſſence. Il partit après m'avoir ſauté au cou, & m'avoir donné des baiſers qui parmi nous paſſeroient pour indécens. Je lui dis que je l'attendois le lendemain. Il vint à l'heure. Je lui fis donner une ſuffiſante nourriture, je le débandai, je lui fis lire une lettre, je lui remis le bandage, & je dis à l'inſéparable que je le lui conſignois clairvoyant, & qu'il jouiroit parfaitement de ſa vue à l'avenir s'il gardât pendant trois jours le bandage en vivant avec le même régime, & que s'il ne m'obéiſſoit pas il perdroit la vue de nouveau, & qu'il ne la recouvreroit plus : il n'étoit pas néceſſaire de dire d'avantage pour m'aſſurer d'être obéi. L'inſéparable égaré par l'excès de ſa joie jetta ſes bras au cou de ſa moitié, & partit ſans ſe ſouvenir de me faire la révérence. L'extrême reconnoiſſance fait quelquefois des effets qui paroiſſent venir de l'ingratitude.

L'opération de la cataracte étoit devenue ma principale occupation, & j'en étois bien fâché, car je ne pouvois pas m'empê-

cher d'être inquiet. Le moindre accident pouvoit me faire manquer une opération ; & une seule manquée étoit tout ce qu'il falloit pour me faire perdre toute la réputation que les bien-réussies m'avoient procuré. Le malheureux accident que je craignois avec tant de raison, tourmentoit aussi ma conscience : il s'agissoit de faire devenir aveugle incurable quelqu'un qui avant mon opération auroit été curable. Une précaution des plus scrupuleuses étoit devenue ma principale maxime : je m'informois de l'âge du patient, & lorsqu'il avoit plus de cent trente ans je le renvoyois, & je n'entreprenois que ceux dont j'appercevois les cataractes mûres, & très visibles.

Certaines opérations de chirurgie dépendent plus du caractère de l'opérateur que de la connoissance du mécanisme de la partie malade. Dans celle de la cataracte il faut l'homme prudent, circonspect, jeune, qui ait la main ferme, une vue parfaite, un jugement exquis, observateur de tout ; & principalement du poli de ses instrumens, car le moindre point de rouille pourroit être fatal. Figurez-vous donc si j'ai eu l'oeil sur mes élèves, & la quantité de sermons que je dois leur avoir fait. Je n'avois dans ma campagne au bout d'un embrasement que des

cochons borgnes : mes fils avoient bien choisis : ils étoient sept ; & ils ne s'employoient qu'à cette étude : ils en étoient tous enchantés : il leur paroissoit que je leur eusse permis d'apprendre à faire des miracles. Avant que mon année finit je donnai la vue à dix neuf rouges, & j'en approuvai guèrissables des toutes les couleurs plus de trois cent. Je prévoyois que pour quelque tems je n'aurois que des rouges, car pour avoir le certificat des physiciens il falloit des brigues, & les nobles étoient toujours préférés.

Je commençai à permettre à Henri, & à Louis de faire des opérations en ma présence sur des bigarrés, & après avoir vu qu'ils n'en avoient pas manqué une seule je leur assignai la cure des colorés, & de cette façon je me soulageai beaucoup, & j'accélérai le bonheur du pays qui étoit si plein de la chose, que les temples étoient remplis d'offrandes, & nous étions jugés par tout le peuple dignes d'adoration, & beaucoup plus puissans que le grand Génie qui, selon eux, auroit dû nous céder son rang, & reconnoitre plus amplement la divinité de notre mission qui commençoit à devenir d'ancienne date, car c'étoit alors un événement vieux de cent vingt quatre ans, dans lesquels de deux

que nous étions, leur ſoleil nous avoit fait devenir plus de mille, & ils avoient raiſon de dire que c'étoit le ſoleil qui avoit fait cela, car ſans ſes influences nous n'aurions certainement pû ni nous multiplier, ni vivre.

Lorsqu'en la préſence de ma femme je donnai la permiſſion à Henri, & à Louis d'opérer les mégamicres non rouges, & que je leur repréſentai vivement notre précipice, s'ils en euſſent manqué un ſeul, ils ne me répondirent rien, mais fondant en larmes ils ſe jettèrent à genoux devant nous, nous prirent les mains, & nous demandèrent nos bénédictions. Ce tableau nous émut au point que ne pouvant plus retenir les nôtres, nous leur laiſſâmes le plus libre cours en les embraſſant, & en leur donnant au nom de Dieu toutes les bénédictions que nous pûmes inventer. Je ne leur permis cependant pour long tems d'opérer que ceux que j'aurois auparavant jugés guériſſables moi même. Cette approbation augmenta la ferveur des cinq jeunes élèves, que l'émulation excita au ſuprême degré. En moins d'une année Européenne ils devinrent tous ſûrs de leur fait.

J'avois déjà marié le premier de ma trente deuxième année Godefroi, & Juſtine mes vingt deuxièmes jumeaux, lorsque je

fus porter ma dernière résolution au roi sur l'offre du grand Génie.

Je lui dis en peu de mots que parfaitement d'accord avec ma femme j'avois décidé de ne pas m'éloigner de sa Majesté jusqu'à ce que Dieu m'accorderoit la grace de pouvoir paroitre en sa royale présence, & que nous ne pouvions pas seulement soutenir la pensée de quitter un monarque auquel nous devions toute notre fortune, celle de toute notre famille, l'éxistence, la subsistence, & la vie. Mais qu'étant incontestable qu'une fortune comme celle de devenir possesseur d'un fief par une voie si honorable ne pouvoit pas être refusée, je m'étois déterminé à envoyer en prendre l'investiture par procuration, & que mes représentans accrédités seroient mes cinq premiers couples avec toutes leurs familles, & avec tout ce qu'il leur falloit pour s'aquitter des conditions qui étoient à ma charge. Que je voulois que tous mes cinq enfans eussent le titre de philarques ethnarques de mon fief que je divisois d'abord en cinq gouvernemens dont chacun d'eux seroit à la tête sous la régie de Jacques mon aîné qui seroit déclaré supérieur à tous avec le titre de Mégaphilarque auquel j'aurois confié la principale inspection sur tout, & particulièrement à lui

tous mes pleins pouvoirs. Je lui rendis compte que je voulois que chacun d'eux allât demeurer dans une ville que je déclarerois capitale de tout le pays de son département particulier, & que je leur aurois assigné des pensions, car je voulois que Jacques ne fût que mon simple administrateur, & toujours prêt à me rendre un compte exact de l'emploi de mes revenus.

Après que je lui eus dit tout cela de vive voix, je le lui donnai par écrit en ajoutant que je comptois de les faire partir tous, d'abord que j'aurois reçu d'Héliopalu la dernière ratification de mes dispositions par le grand Génie.

A ce discours le roi, & l'inséparable se regardèrent sans parler pendant trois ou quatre minutes ; & voici enfin les paroles précises qui sortirent de la bouche de cet heureux monarque.

"En vous considérant, mon cher Edouard, comme un homme libre dans vos actions, & en les voyant je ne puis m'empêcher de vous dire que vous devez être le seul objet digne de notre admiration.,,

"Ce que j'ai fait pour vous ne fut qu'un effet de ma reconnoissance aux bienfaits avec lesquels vous avez rendu mon regne mémo-

rable; mes ſujets heureux, & ma perſonne honorée d'une diſtinction qu'on n'a jamais au monde accordée à aucun autre monarque.„

„La nobleſſe de mon royaume excitée par celle de ma capitale fit avant-hier en plein conſeil une motion qui paſſa par acclamation ſans qu'elle eut beſoin d'aller aux ſuffrages. Elle me fait élever un trophée de galactite avec huit ſtatues d'or, toutes d'après nature pour être placées au grand temple à côté de votre globe. Ces ſtatues me repréſentent ſur un trône d'Acori *) avec mon inſéparable attentif à voir le ſoleil qui vous envoie la vue. Vous avec votre inſéparable la préſentez à mon royaume. C'eſt ainſi que la nobleſſe s'eſt vengée de vous, le plus généreux des mortels qui, en lui prodiguant des graces divines, lui impoſez la défenſe de vous donner des marques de ſa reconnoiſſance, qui n'auroient jamais pu qu'être très petites en comparaiſon du prix ineſtimable du bienfait.„

T

*) *L'Acori eſt un arbre qu'on trouve dans le fond des rivières du protocosme : c'eſt un corail bleu rare chez les méganières comme chez nous.*

"J'eſpère que vous n'en agirez pas ainſi vis-à-vis de moi: vous nous affligeriez. Vous accepterez de nous ce que nous voulons vous donner avec le plein conſentement de l'état. On l'obtiendra ſans peine, puiſque vous êtes devenu l'objet de la vénération de tous mes ſujets.„

"Votre déliberation de ne pas vous éloigner de nous, nous eſt le plus cher prèſent que vous puiſſiez nous faire; & lorſque nous nous retirerons pour nous diſpoſer au voyage de l'éternité, nous aurons beaucoup de peine à regarder comme des vanités paſſagères les prodiges que vous avez fait, & à croire que vous ſoyez ſujet à la mort après que nous vous avons vu la nature ſoumiſe.„

"J'expédierai d'abord à Héliopalu votre réſolution par courier forcé, & j'y ajouterai une lettre de ma main au grand Génie. Laiſſez moi penſer au voyage de vos cinq familles, dont vous ne m'avertirez que du moment du départ.„

L'attendriſſement cauſé par la réfléxion à la mort, que ce diſcours me fit faire là où le roi ſe repréſenta au moment de ſa dernière retraite me ſerra le coeur. Je crus mourir à l'inſtant. Je ne ſus faire autre choſe que me jetter à leurs pieds en pleurant.

Une heure après que je fus à la maiſon, un ſecretaire royal rouge m'apporta de la part du monarque ſept diplomes ; & ſept manteaux pour mes élèves oculiſtes avec les agraffes en diamans. Ces manteaux de couleur d'indigo à manches fermées jaunes alloient jusqu'aux jarets, & il y avoit pour chacun une penſion de mille onces. Je donnai d'abord les manteaux à Henri, & à Louis, & je dis à mes cinq petits-fils qu'ils l'auroient d'abord qu'ils ſe ſeroient ſignalés pour maitres. Ils allèrent chez eux enchantés de devoir paroitre à la cour le lendemain.

La déclaration que j'avois fait afficher, qui annonçoit aux mégamicres bâtards, que j'avois donné à mes fils la faculté de leur rendre la vue, mit la joie dans leur ame. Ils étoient fort triſtes, car ils prévoyoient que le crédit des rouges ne me laiſſeroit pas le tems de m'employer pour eux. Par ce que ma déclaration diſoit, ils ſe trouvoient plus heureux que les nobles, car je n'en opérois que deux par pentamaine, pendant que mes fils en auroient opérés ſix, n'ayant pas l'embarras d'éxaminer, & d'approuver les guériſſables.

Le lendemain la cour fut très nombreuſe, & nous eumes le pas ſur toute la

nobleſſe ; mais ce qui faiſoit le beau du ſpectacle étoit trente couples rouges en haie, qui nous prirent au milieu, & nous chantèrent un morceau divin. Cette illuſtre bande étoit compoſée de tous ceux auxquels j'avois reſtitué la vue. Ce fut le roi qui voulut qu'ils me fiſſent cet honneur, & qui leur procura en même tems cette ſatisfaction, car ils étoient déſolés de ne pas ſavoir comment me prouver leur reconnoiſſance. Je vous avoue que j'en fus flatté. Il y en avoit de fort jeunes qui, déſeſpérés par leur malheur ne faiſoient plus aucun cas de la vie ; ils ſe trouvoient devenus heureux par ce que j'avois fait pour eux : que n'auroient-ils pas fait pour me faire comprendre leurs ſentimens ! Le roi gracieuſa beaucoup mes enfans déco-

rés, & dit à ceux qui ne l'étoient pas encore, qu'il étoit ſûr de les voir bientôt avec les mêmes enſeignes.

Nous avions déjà repris nos éxercices, moi dans ma ſale, & mes fils dans celle de la grande imprimerie, lorsqu'un jour dans le moment que très attentif j'examinois les yeux d'un noble, je vis Henri qui s'approchoit de moi, tenant par la main un beau jonquille que j'avois déjà jugé guèriſſable. Ce jonquille avoit été prèſenté à Henri par ſon in-

ſéparable qui, après lui avoir remis deux certificats, étoit parti. Henri avant que de rien entreprendre avoit lu les certificats, comme je lui avois ordonné de toujours faire, & avoit trouvé celui de l'égliſe dans la formule ordinaire ; mais celui de la préſidence de phyſique lui parut extraordinaire tant à l'égard du laconisme qu'à celui de la différence du ſtile qu'il trouva impertinent, & ſuſceptible d'une interprétation qui aviliſſoit mon opération. Voici le certificat en propres termes.

Nous ſouſſignés etc. certifions le noble géant chrétien Edouard Alfrède qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il faſſe recouvrer la vue au mégamicre N. N. puiſque ſa maladie n'eſt pas incurable.

Je copiai d'abord ce court certificat, & j'écrivis deſſous : *ſi la maladie des yeux du mégamicre N. N. eſt reconnue curable par le ſavant collège de phyſique à différence de celle de tous les autres qui ont préſenté leurs certificats juſqu'à ce jour au noble géant chrétien Edouard Alfrède, le même géant fait ſavoir au docte collège qu'il lui laiſſe l'honneur de guérir le même mégamicre aveugle ; n'étant pas convenable qu'un étranger empiète ſur leur droit, faiſant des opérations qui excitent la reconnoiſſance, & l'admiration de tout le monde, tandis que ces mêmes opérations*

doivent être à portée de l'habileté des professeurs établis, & naturels du même monde, d'abord qu'ils ont déclaré la maladie curable.

J'envoyai d'abord chercher l'inséparable du même aveugle, & je le lui consignai avec mon billet en lui disant que le collège de physique guériroit lui même son malheureux ami. L'inséparable porta sur le champ mon billet au collège. Dans le même tems j'écrivis tout l'historique de cette affaire avec le certificat des physiciens, & ma réponse, & je le publiai imprimé en avertissant le public, que tout ceci me forçoit à suspendre mes opérations, & que cela ne devoit déplaire à personne, puisque tout le monde savoit où il devoit recourir à l'avenir pour chercher le soulagement d'une maladie que le collège de physique ne pouvoit avoir reconnue curable qu'étant sûr de la faire reconnoitre pour telle.

Je fis afficher ma déclaration dans le même jour, de sorte que la calomnie, ou la malice ne purent ni ajouter, ni diminuer à la pure vérité. Notez, milords, que tout le monde savoit que sans les deux certificats je ne voulois opérer personne, & que j'exigeois celui des physiciens pour m'assurer qu'ils ne parviendroient jamais à donner un

vernis de ridicule à une opération dont on faiſoit le plus grand cas.

Le lendemain de la publication de mon imprimé, mon fils Guillaume auquel j'avois donné la ſurintendance de l'imprimerie, vint m'apporter un écrit qu'il venoit de recevoir, & duquel on demandoit deux mille copies imprimées le lendemain. Comme la cenſure de tout ce qu'on vouloit imprimer dépendoit de moi, il m'apporta l'écrit, ſe tenant pour ſûr que je ne le ſignerois pas, car ſon contenu l'avoit choqué. Voici ce qu'il diſoit.

Si le noble géant chrétien Edouard Alfrède rend par une opération naturelle la vue aux malheureux aveugles, il doit convenir que leur maladie n'eſt pas incurable, & que les phyſiciens qui donnèrent le certificat, qui lui a déplu, au mégamicre jonquille N. N. auroient eu tort de la caractériſer pour telle. Les phyſiciens eurent raiſon d'écrire ce que le noble géant même prouve pour inconteſtable par ſes opérations, & il a tort de prétendre qu'un phyſicien, parcequ'il connoit une maladie pour curable, ſoit obligé d'en faire la cure lui même, lorſque elle dépend de l'opération adroite de la main ferme d'un habile chirurgien. C'eſt préciſément le cas de la maladie en queſtion.

Je trouvai cette réponſe acre, dure, & piquante, mais aſſez bien raiſonnée. Je laiſſai que mon fils diſe, & je ſignai *l'imprimatur*, en l'envoyant ſur le champ à l'imprimerie pour qu'il ſe hâtât d'en faire dépêcher les éxemplaires requis.

Mon fils vouloit me perſuader à faire du moins imprimer ma réponſe en même tems que cet impertinent écrit des phyſiciens, & à cette occaſion je lui donnai une bonne petite leçon. Je l'inſtruiſis que la réponſe des phyſiciens ne devoit être connue avant ſa publication que du ſeul cenſeur, & que, ſi je l'avois vue, ce n'étoit qu'en cette qualité dont il ne m'étoit pas permis de me ſervir en faveur de mes intérets particuliers dans une diſpute étrangère à mes offices. Toute ſupercherie devoit être défendue en bonne morale, & celle de faire imprimer ma réponſe dans le même tems qu'on publieroit la leur, en auroit été une. Je lui dis que l'homme doit ſouvent avoir la force de ſéparer ce qui affecte ſa paſſion du devoir général que ſon emploi lui impoſe, au point même de ſe nuire, d'abord qu'il reconnoit pour juſte la ſentence qu'il doit prononcer. Je lui dis que j'allois répondre, & que mon étude ſur ma réponſe ne s'éxerceroit que pour en éloigner toute aigreur, car l'aigreur

prive l'écrivain du ſuffrage du lecteur. Je lui fis obſerver ce qu'il y avoit de piquant, & de mordant dans la réplique des phyſiciens, & je lui démontrai que le ſtile ſeul ſuffiſoit à les faire condamner par tous les lecteurs judicieux. Mon fils gouta ces préceptes. C'eſt ainſi, je crois, qu'il faut enſeigner la morale aux jeunes gens pour la leur enraciner dans l'ame. *Occaſion, précepte, éxemple.* Je fis donc publier la réponſe des phyſiciens, & vingt heures après je publiai la mienne. Voici ſon contenu.

"*Le noble Géant chrétien Edouard Alfrède convient qu'un profeſſeur de phyſique peut ne pas ſavoir faire ce qu'avec les lumières fruits de ſes études il reconnoit pour faiſable; mais pour prouver au monde qu'il ne ſe trompe pas, il doit faire que ſon aſſertion ſoit miſe hors de doute par l'éxécution. La préſidence que le collège de phyſique a ſur celui des chirurgiens démontre même que ce doit être ſon office. C'eſt ce que le géant a entendu d'inſinuer aux docteurs phyſiciens dans ſon placard. Si les ſujets aveugles du roi ſont reconnus par le collège de phyſique pour guériſſables, le roi autant que ſes ſujets ont le droit d'éxiger que le collège de phyſique les pourvoie d'hommes qui ſachent guérir la maladie en queſtion; & le géant ſaiſit avec plaiſir cette occaſion pour faire*

obtenir à la nation cet important avantage. Le moyen dont il ſe ſert pour rendre cet événement immanquable eſt celui de ſuſpendre toutes ſes opérations. Il ſera enchanté lorsqu'il les verra devenues communes entre les mains des mégamicres, & il jouira de ſe reconnoitre pour cauſe de ce bonheur, & le collège de phyſique devra lui être reconnoiſſant, puisqu'il devra avouer que, s'il ne l'eut pas excité, une opération ſi utile au genre humain ſeroit encore ignorée.

Ce fait devint d'abord le ſujet de tous les diſcours de la ville: dans toutes les coteries on n'agitoit que cette queſtion, & tout le monde convenoit que ma raiſon étoit palpable. Mais les aveugles outrés de dépit lorsqu'ils virent qu'une pentamaine étoit déjà paſſée ſans que les phyſiciens euſſent ni répondu à ma dernière réponſe, ni fait connoitre qu'ils leur feroient recouvrer la vue, firent cauſe commune, & prèſentèrent un réquiſitoire au même collège, dans lequel ils le ſommoient de les faire guèrir d'une maladie qu'ils avoient jugée guèriſſable. Le collège leur rendit le réquiſitoire, en répondant en peu de mots que c'étoit l'affaire des chirurgiens, que c'étoit à leur collège qu'ils devoient recourir, & que, ſi le collège leur répondoit qu'ils ignoroient le moyen de faire

cette opération, ils en seroient fâchés, mais ils ne sauroient qu'y faire.

Les chirurgiens mégamicres ne savoient que guérir des contusions par des frottemens, & par l'application d'un cataplasme fait de tithimales de plusieurs espèces dont le sel alumineux faisoit sortir de la partie meurtrie l'eau qui formoit, à ce qu'ils disoient, des hydatides intérieures : elles sont chez nous aussi hydragogues par nature, mais les mégamicres ne les connoissent qu'applicables sur l'extérieur : ils savoient donner des clystères, lorsque les physiciens les ordonnoient ; remettre des os disloqués à leur place, faire les angles, & les cheveux, & leur plus grande opération étoit celle de remettre un mégamicre en état de marcher après la rupture de la jambe.

Les aveugles ne comprenoient pas comment les physiciens qui leur avoient fait un si grand mal avec leur impertinent certificat ne vissent pas qu'ils se trouvoient obligés à leur rendre la vue. Ils prirent le parti de demander la permission de faire citer le collège de physique au tribunal du roi, & l'obtinrent. Les physiciens parurent avec un certificat signé par tous les membres du collège qui attestoit que la maladie en question étoit curable, & que j'avois eu tort d'éxiger qu'on la certifiât

incurable. Le tribunal prononça ſentence que tout le collège dût être ſupprimé, ſi dans l'eſpace d'une moiſſon il n'eut donné des oculiſtes capables de faire ce que les géants faiſoient; &, bien entendu, ſans éxiger aucune récompenſe.

Les aveugles en attendant s'informèrent de ceux que j'avois guèris, & du nom des phyſiciens qui dans les certificats appelloient leur cécité incurable, & trouvant qu'alors les mêmes membres avoient ſigné qu'elle étoit curable, ils les firent aſſigner à comparoitre par devant le grand tribunal eccléſiaſtique auquel préſidoit l'autocéphale. Les aveugles prétendoient que les phyſiciens devoient être condamnés comme coupables du grand menſonge, puiſqu'ils montroient deux certificats de chacun, dont l'un diſoit le contraire de ce que l'autre atteſtoit. La peine contre le menſonge, lorſqu'on trouvoit qu'il avoit été viſiblement nuiſible au public, étoit la priſon perpétuelle.

Fin de la dixième journée.

ONZIEME JOURNEE.

M. Burghlei.

J'entens que le grand piedeſtal de la lanterne que le globe ſoutenoit ſe tenoit ferme ſur le même globe malgrè ſon tournoiement, & je le comprens très bien, mais comment pourroit-on faire tourner le globe?

Miladi Rutgland.

Il eſt bien plus difficile de comprendre comment vous pouvez comprendre le moyen de la fermeté de l'un ſans concevoir la néceſſité du tournoiement de l'autre; mais il y a des têtes faites ainſi, & elles compoſent même le plus grand nombre. Si le piedeſtal étoit ſoutenu par des roues tournantes de tous les ſens, pourquoi n'en auroit-on pas donné au globe auſſi qui en vérité ne pouvoit pas ſe ſoutenir en l'air. On fait en mé-

canique des choſes que l'entendement tout ſeul non aidé de l'expérience ne comprend pas faiſables ni avant, ni après, & l'entendement à ſon tour comprend faiſables pluſieurs machines que l'expérience démontre non faiſables. L'entendement juge ſes ſens ſujets à ſe tromper, & les ſens ſe vengent, & lui démontrent qu'il eſt ſujet à ſe tromper plus encore qu'eux mêmes, & que ſans leur ſecours il ne parviendroit jamais ou à s'éclairer, ou à ſe déſabuſer. Les mégamicres ne connoiſſoient pas l'art de nettoyer le cryſtallin de l'oeil; ils croyoient la choſe impoſſible: monſieur Edouard l'a nettoyé, ils crurent avoir vu un prodige: un moment après non ſeulement ils trouvèrent la choſe naturelle, mais ils prétendirent que tout le monde devoit, ou pouvoit ſe mettre en état de la faire: pluſieurs d'entr'eux durent à la fin s'étonner qu'on n'eut pas trouvé ce moyen pluſieurs ſiècles auparavant. L'homme orgueilleux de ſa raiſon qu'il appelle divine, eſt bien ſot; je crois qu'il m'eſt autant permis de me moquer de lui, que de rire de moi même.

Miladi.

Vous avez raiſon, ma couſine; mais il me ſemble pourtant que ce qui fait parvenir la raiſon à reconnoitre ſa propre ſottiſe eſt

un privilège divin, car toute insuffisance doit disparoître, lorsqu'elle sait se démasquer par elle même. Monsieur Edouard pouvoit pourtant sans nulle fatuité s'énorguellir de la justesse de son jugement, puisque l'expérience servoit plus à confirmer ses idées, qu'à l'éclairer. L'extraction de la cataracte au lieu de l'inclination me semble une excellente découverte, & je m'étonne que cette méthode ne soit pas la notre. Oseriez-vous, monsieur Edouard, l'extraire actuellement en Angleterre.

Edouard.

Non, miladi. Je n'ai plus la vue si bonne, ni la main si ferme comme je l'avois dans ce tems là, & par conséquent je n'aurois pas la confiance nécessaire à bien réussir, & la confiance fait beaucoup, car un homme qui fait quelque chose ne réussit jamais, s'il n'est pas moralement sûr de réussir. Je vous dirai aussi que, depuis que je suis retourné ici, il me semble vieillir à pas de géant.

Miladi.

Vous étiez là toujours jeune, riche, souverain, très honoré, estimé de tout le monde & vous ne pouvez pas savoir combien vous auriez vécu, car il se pourroit que sans miracle votre vie dût être aussi longue que celle de Mathusalem : je pense que l'acci-

dent qui vous fit sortir de là fut un malheur, & que celui qui vous y fit aller fut un bonheur.

Miladi Ratgland.

Nous ne sommes pas en état de déterminer un événement quelconque ni pour heureux, ni pour malheureux. Nous appellons bonheur l'accompliſſement d'un déſir autant qu'il contribue à notre bien-être, prets à l'appeller malheur, lorsqu'il nous devient funeſte, & *vice verſa*, ce qu'on croit un malheur ſe découvre un vrai bonheur. Telle eſt la naiſſance d'un fils unique qui comble de joie une famille dont il eſt enfin la ruine, & un incendie, par exemple, qui nous déſole, & qui nous fait découvrir un tréſor. Il faut donc ſe maintenir toujours dans le même état de tranquillité d'eſprit qui ne ſe félicite de rien, ni ne s'afflige. Un bonheur réel, s'il y en a un, eſt celui d'une longue vie éxempte de chagrins, & de maladies. La partie eſſentielle d'une grande proſpérité de fortune eſt celle de pouvoir la narrer à quelqu'un : ce rare couple ne pouvoit reſtant là communiquer ſon brillant état à perſonne, & voilà ſon bonheur actuel. Sera-t-il durable? Perſonne n'en ſait rien.

M. Bridgend.

En attendant je ſuis fort aiſe de les voir chez moi, & au bout du compte je trouve que tout ce qui leur eſt arrivé eſt bonheur, car le tout aboutit au plaiſir que je reſſens actuellement.

M. Burghlei.

Nous ſommes à prèſent au démêlé des phyſiciens, & des aveugles. Les phyſiciens ont eu tort dans l'ordre; mais monſieur Edouard auroit pu ne pas éxiger des phyſiciens le premier certificat, ou, pour vous dire la vérité, je les ai trouvés plus bêtes que dans le ſecond.

Edouard.

Je crois, milord, que vous même étant à ma place n'auriez pas fait autrement. Vous auriez reconnu le relief qu'il étoit néceſſaire de donner à cette opération dans un tems où mon intèret vouloit que je fiſſe aller au *non plus ultrà* ma réputation à la cour du grand Génie.

M. Burghlei.

Il me ſemble que j'aurois ri de ce grand Génie qui avoit l'âge de trente mille ans.

M. Dunspili.

Vous n'en auriez ri qu'en ſecret en tout cas, lorsque vous auriez vu qu'en ne

vous moquant pas de lui, vous alliez devenir ſouverain. Vous moqueriez-vous ouvertement du grand Lama vous trouvant parmi les tartares qui vous feroient eſpérer en récompenſe de votre ſoumiſſion un royaume? Je crois que non. Je vous dirai outre cela que nous n'en ſavons rien. Si une pareille croyance fût un article de foi chez nous, pluſieurs d'entre nous ne ſeroient pas plus mécréants que les mégamicres. Nous croyons qu'à la fin du monde nous reſſuſciterons tous avec notre même corps, & que nous ne ne le quitterons plus : nous nous trouverons donc dans un lieu ſolide : où eſt ce lieu ſolide? Ce n'eſt pas dans ce monde qui ne ſera plus : ſera-ce ſur une autre planète? non; car c'eſt une abſurdité que celle de s'imaginer que nous traverſerons les airs en corps, & en ame pour aller habiter dans Mars, ou dans Mercure, ou ailleurs. Les théologiens diſent que nous verrons Dieu en corps, & en ame; Dieu ceſſera donc d'être ſpirituel? Toutes ces difficultés ne ſont rien, & celui qui eſt le plus eſtimé parmi nous eſt celui dont elles n'émouſſent pas la foi. Je finis par vous dire que monſieur Edouard s'eſt très bien réglé, ou que l'éxiſtence du grand Génie ſoit une impoſture, ou qu'elle ſoit

réelle; car malgrè toute la ſublimité de votre eſprit elle peut l'être.

M. Howard.

J'ai trouvé beau le diſcours du roi ſur les devoirs des ſouverains.

M. Chepſtow.

Il faudroit le faire lire au roi Jacques: il humilieroit ſon orgueil.

M. Bridgend.

Laiſſons que le roi reſte tel qu'il eſt, & voyons ce que le tribunal de l'autocéphale a fait contre ces pauvres diables de phyſiciens qu'en vérité je plains.

Edouard.

Tous les phyſiciens donc qui avoient ſigné les certificats de maladie incurable ſe voyant ſur le bord de leur précipice n'eurent d'autre parti à prendre que celui de prèſenter au très ſaint tribunal une écriture dans laquelle, pour ſe laver du crime de menſonge dont ils paroiſſoient convaincus, ils conſeſſoient que, lorsqu'ils certifièrent que la maladie étoit incurable, ils ne la croyoient pas curable, mais que s'étant appliqués après à une plus éxacte obſervation de l'œil, ils l'avoient reconnue curable, & qu'ainſi on ne pouvoit dire qu'ils euſſent menti ni dans l'un, ni dans l'autre de leurs certificats.

Voilà la raiſon pourquoi l'autocéphale ſe crut obligé en conſcience de les déclarer abſous de l'accuſation de menſonge.

Mais la ſentence du tribunal du roi mettoit les phyſiciens au déſeſpoir, & les aveugles irrités attendoient impatiemment le terme preſcrit. Le collège de phyſique devoit tout faire pour éviter le déshonneur, & la ſuppreſſion : ils reconnoiſſoient d'avoir fait une ſottiſe en livrant le certificat qui ſauva leurs deux collègues. Tout le monde diſoit qu'ils devoient les laiſſer périr, ou trouver quelqu'autre expédient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour charger de cette beſogne le collège de chirurgie, mais les chirurgiens firent imprimer une déclaration où ils traitoient tous les phyſiciens d'ignorans, & d'impoſteurs, & leur reprochoient le tort qu'ils avoient eu d'indiſpoſer par un certificat aviliſſant l'envoyé de Dieu qui venoit d'opérer ce prodige ſur un aveugle membre de leur collège. Les chirurgiens ſont toujours, & partout enchantés lorſqu'ils peuvent médire des médecins : ils croient être eux mêmes médecins, tout comme les joueurs de violon d'une orcheſtre croient être muſiciens.

Cette diſpute donnoit à toute la ville une comédie aſſez intéreſſante par la rapidité des

placards pour, & contre, effet de l'imprimerie qui rendoit ce manège très facile.

Deux embraſemens s'étoient déjà écoulés, & le troiſième alloit vers ſa fin, que rien n'annonçoit l'expédient que le collège périclitant auroit pris, & le public ſe préparoit à lui faire des funérailles burlesques, lorsqu'on porta à mon imprimerie un écrit pour être affiché, dont voici la teneur. "Le phyſicien *Aaan - Eooa - Eiio* fait ſavoir au public que le trois de la moiſſon prochaine, dans la ſale de ſa maiſon éclairée par le ſoleil, il commencera à la première heure après le ſon de la cloche diurne à faire recouvrer la vue aux aveugles, que le noble géant chrétien Edouard Alfrède a jugé guériſſables. Le public eſt auſſi averti qu'il ne fera pas ſes opérations en ſecret, mais en la préſence de ſix couples, outre celle de l'inſéparable du malade; & il promet d'en opérer trois par pentaine."

Ce placard impoſa ſilence à tout le monde. Le grand jardinier notre ami vint le lendemain nous donner la nouvelle qu'il avoit un billet du phyſicien pour être un des ſix couples ſpectateurs, ce dont il étoit enchanté, parcequ'à peine l'opération finie il auroit le plaiſir de paſſer chez nous pour nous rendre compte de tout ce qu'il auroit vu. Je

lui dis qu'il me feroit plaiſir, & je l'aſſurai que non ſeulement je déſirois que le phyſicien réuſſit à ce dont il s'étoit engagé, mais que je l'eſpèrois, car je ne voyois pas pourquoi un homme ne réuſſiroit pas à faire ce qu'un autre auroit fait, lorsqu'ayant un jugement ſolide il ſe reconnoitroit pour capable. Je lui ajoutai que cet événement ne pouvoit que me faire plaiſir, puisque ſans rien diminuer du mérite que je m'étois déjà fait, il venoit à me ſoulager d'un fardeau fort peſant dans un moment où j'avois beſoin de tout mon tems pour vaquer à des affaires de la plus grande importance.

Je ne pouvois penſer qu'ainſi ; mais l'inquiétude de Henri, & de Louis, au lieu de me donner un ſujet de rire, me déplaiſoit beaucoup : ils n'oſoient me rien dire, mais je leur voyois dans l'ame : je les encourageai à me parler pour leur tirer les vers du nez. Henri me dit d'un air modeſte ; & craintif qu'il eſpèroit que le phyſicien ne réuſſiroit pas ; & Louis ajouta qu'inſolent comme il s'étoit démontré il mériteroit une pareille mortification. A ces paroles je leur fis un ſermon qu'ils n'ont jamais oublié. Je leur fis voir toute la baſſeſſe, & tout l'odieux d'un pareil eſpoir, & je ne le finis que lorsque je

les vis enflammés par la honte jusqu'aux oreilles. Ils me demandèrent pardon, & m'assurèrent qu'ils étoient devenus entièrement de mon avis.

D'abord que la première opération fut faite, celui qui m'en donna la nouvelle ne fut pas le grand jardinier, mais mon fils Guillaume qui venoit de l'imprimerie pour me montrer un petit écrit dont on lui demandoit mille copies pour le lendemain. Je le trouvai conçu précisément dans ces termes.

"Le mégamicre jonquille N. N. fut opéré en présence des nobles tels, & tels, & démontra qu'il avoit recouvré la vue, les ayant reconnus tous. Les opérations continueront à se faire gratis par le même physicien tous les jours, hormis les jours Cadavre, & Oeuf."

Je signai vite, & j'ordonnai à mon fils de faire travailler à force pour envoyer dans trois heures au physicien les mille qu'il demandoit, & pour en faire afficher cinq mille à mes frais. Quatre heures après tous les coins de rue de la grande ville en montroient un. Dans les jours suivans toutes les opérations se firent avec le même bonheur.

Le grand jardinier vint un quart d'heure après Guillaume, & me fit compliment sur cet événement, comme il devoit me le faire

après la façon dont je m'étois déjà expliqué avec lui. Il me dit que le physicien après avoir fait asseoir l'aveugle, lui fit tenir la tête ferme, & l'oeil ouvert par un jeune mégamicre, & qu'étant debout il lui introduisit dans l'oeil une aiguille qu'il tira dehors un instant après, pour lui en introduire une autre dans la même ouverture à pointe ronde avec laquelle il poussa en bas un corps épais, & glutineux qui empêchoit le mégamicre de voir, & que ce fut admirable, parceque le professeur confina ce corps opaque on ne pouvoit pas deviner dans quel coin interne du même oeil. D'abord après, il avoit entrepris la même opération sur l'autre oeil avec la même méthode, & elle avoit également très bien réussi, & les assistans furent tous très agréablement surpris d'entendre le mégamicre opéré nommer les personnes qui étoient prèsentes. Après cela il lui mit des compresses, & un bandage, & l'envoya dans une autre chambre pour qu'il s'y tint tranquille.

Les circonstances de cette narration me surprirent beaucoup; mais je n'en fis pas semblant.

D'abord que je fus seul je vis venir mes fils, & mes cinq petits fils; & je leur dis comment l'opération du physicien avoit été

faite. Après cela je leur dis que le premier devoir de l'homme étoit celui de préférer ſa propre conſervation, & celle de ſon honneur à toute autre choſe : que c'étoit par cette raiſon que la méthode de rendre la vue, que je leur avois appris, devoit être un ſecret de la plus grande importance pour nous ; car il étoit bien vrai qu'un ſentiment d'excellente morale nous obligeoit à reſſentir avec plaiſir la bonne réuſſite de l'opération du phyſicien ; mais qu'il ne nous obligeoit pas à lui montrer les moyens dont nous nous étions ſervis pour bien réuſſir. Que l'opération qui venoit d'être faite paſſoit pour heureuſe, parcequ'elle avoit paru telle à tous ceux qui ſe trouvoient prèſens ; mais que nous, informés de la méthode qu'il avoit ſuivi, & du moyen qu'il avoit employé pour ôter de devant la prunelle le corps opaque qui cauſoit la cécité, étions en état d'en douter, puiſque nous ſavions qu'il ne ſaignoit pas le patient, & qu'il ne tiroit pas hors de l'oeil la cataracte, mais qu'il la pouſſoit ailleurs avec une aiguille à pointe ronde, après qu'il avoit ouvert le même oeil avec une autre aiguille. Je leur dis que cette double introduction pouvoit rendre la bleſſure plus difficile à la guèriſon, faire du dégat dans les tuniques,

faire ſortir de ſon réſervoir l'humeur aqueuſe, trop diſperſer la cryſtalline, & cauſer d'autres malheurs: que le corps vicieux, & nuiſible resté dedans ne pouvoit pas être lié au coin où il l'avoit pouſſé, & qu'il étoit donc poſſible qu'il retourna à ſa première place; & que la ſaignée enfin que je n'employois que pour mettre un obſtacle à la phlogoſe que je jugeois fatale, pouvoit, étant négligée en devenir la cauſe, & que pour lors le mégamicre opéré auroit dû perdre l'oeil, ſi non la vie. Que tout cela étant réel nous devions tous obſerver le plus profond ſilence, & interrogés ſur le propos répondre avec la plus rigoureuſe réſerve remplis de reſpect pour l'opérateur, & ne nous permettre autre expreſſion que celle-ci: *nous déſirons que le tems conſirme la bonne réuſſite, & la ſageſſe des opérations du ſavant artiſte.*

Je vis mes enfans enchantés de l'honneur que je leur faiſois en leur tenant ce diſcours qui en même tems qu'il étoit pour eux une leçon de la plus grande importance, leur découvroit mes ſentimens ſur l'affaire.

Le roi m'avoit envoyé chercher: je courus à lui pour recevoir ſes ordres. Il commença par me faire compliment ſur ce que je n'aurois plus à l'avenir l'embarras

d' une occupation pénible, & dangereuſe à ce qu' il croyoit; & me remercia de ce que j' avois été la cauſe que dans peu de tems tout le monde jouiroit de cette utile découverte.

L' opération du phyſicien, pourſuivit-il, ayant été publique, & en vous ſuppoſant informé, me ſeroit-il permis de vous demander ſi elle a votre approbation? Je lui répondis d'abord qu' ignorant mortel comme j'étois, je ne pouvois pas ſavoir ſi dans cette opération Dieu avoit permis à la nature d' aller au même but par pluſieurs chemins, & que cela étant, la méthode du docteur collégial ne pouvoit être par moi ni approuvée, ni réprouvée: non approuvée, parcequ elle différoit entièrement de la mienne, non réprouvée, parceque tout le monde la célébroit pour heureuſe: je conclus ma réponſe en lui diſant que je croyois qu' il falloit attendre. Le roi regarda alors ſon inſéparable, & puis moi avec un air de réflexion, & de ſatisfaction; & tourna poliment ſon diſcours ſur le bonheur des mégamicres qui alloient devenir mes ſujets. Dans la pentaınaine ſuivante on publia les trois opérations pareillement heureuſes, & le bruit ſe répandit que ce grand phyſicien opéreroit enſuite trois rouges d' en-

tre la première nobleſſe. On envoya ces mêmes jours à l'imprimerie royale une diatribe dont je trouvai l'éxorde très inſolent, je ſignai cependant *l'imprimatur* ſans héſiter. La voici.

"L'homme que Dieu rend digne de faire du bien à l'humanité, doit ſe montrer reconnoiſſant à la grace que Dieu lui a fait par la publication du bénéfice qu'il a reçu. Dans cette maxime le phyſicien collègial *Aaaa*, *Eooo*, *Eiiio* fait ſavoir au public que ſes opérations ſur les yeux des mégamicres de tous les rangs qui ſe préſenteront à lui ne ſeront jamais faites en cachette. Le ſecret ne peut être utile à rien dans l'opération dont il s'agit, il ne peut être même que ſource d'erreur, car il peut exciter la curioſité criminelle, & l'humaine foibleſſe à donner éxiſtence au maudit menſonge. Ceci étant inconteſtable, le même profeſſeur ci-deſſus nommé ſe croit en devoir d'informer le public de l'architecture de l'oeil pour qu'il reſte perſuadé que ce n'eſt pas ſans connoiſſance de cauſe qu'il appelle curable le cécité de pluſieurs mégamicres dans la certificat aſſez connu, & qui fut cauſe de la ſuſpenſion des opérations des nobles géants chrétiens. „

"L'oeil eſt compoſé de parties molles. Dieu l'a placé dans une cavité conique, & oſſeuſe qu'on appelle orbite. La principale de ces parties molles eſt le globe, les autres ſont ou internes, ou externes. Les externes ſont les ſourcils, les paupières, la caroncule lacrymale, les points lacrymaux : les internes ſont les muſcles, la graiſſe, la glande lacrymale, les nerfs, les vaiſſeaux ſanguins. „

"La plus eſſentielle des parties molles eſt le globe de l'oeil compoſé de pluſieurs parties qui repréſentent une eſpèce de coque formée par l'union de différentes couches membraneuſes appellées tuniques. Les autres parties plus ou moins fluides ſont renfermées dans des capſules, ou dans les intervalles des autres tuniques. La tunique plus externe, & qui ſeule fait toute la convéxité du globe eſt la cornée, la ſeconde la choroïde, la troiſième l'amphybleſtroïde. Les tuniques acceſſoires ſont la tendineuſe, & la conjonctive. Les tuniques capſulaires ſont la vitrée, & la cryſtalline. Le globe de l'oeil eſt attaché à l'orbite par le nerf optique. Le derrière du globe, le nerf optique, & les muſcles ſont enveloppés dans une graiſſe qui occupe tout le fond de l'orbite. Les humeurs ſont trois,

l'aqueuſe, la vitrée, & la cryſtalline : la première eſt contenue dans l'eſpace formé par l'intervalle des tuniques : la vitrée eſt renfermée dans une capſule membraneuſe, & occupe plus que les trois quarts de la capacité du globe : l'humeur cryſtalline eſt plutôt qu'une humeur, une maſſe gommeuſe ; elle eſt lenticulaire, plus convexe à la face poſtérieure qu'à l'extérieure, revêtue d'une membrane très fine. „

"La tunique plus forte de l'oeil eſt la cornée : elle renferme toutes les parties dont le globe de l'oeil eſt compoſé ; on la diviſe en opaque, & transparente : la partie opaque eſt dure comme du parchemin : elle paroit comme percée vers le milieu poſtérieur de ſa convexité par le nerf optique : ſon épaiſſeur eſt percée d'eſpace en eſpace, & très obliquement par des vaiſſeaux ſanguins, & par des nerfs. La cornée transparente eſt percée par un grand nombre de pores imperceptibles desquels ſort une roſée continuelle, & très fine qui, à meſure qu'elle ſort, s'évapore. „

"La tunique Choroïde eſt adhérente à la cornée opaque, & eſt appellée uvée : elle eſt transparente : on nomme ſa partie antérieure prunelle, ou pupille dans l'endroit où eſt le

trou dont à peu près le centre de cette cloiſon eſt percé, la lame antérieure de cette même cloiſon eſt l'Iris. La plus grande partie de l'humeur aqueuſe eſt renfermée dans l'eſpace qui eſt entre la cornée transparente, & l'uvée : cet eſpace communique par la prunelle avec un eſpace fort étroit qui eſt entre l'uvée, & le cryſtallin : ces deux eſpaces ſont les chambres de l'humeur aqueuſe.„

"L'humeur vitrée très claire, & très limpide eſt renfermée dans une capſule très fine, & transparente qui occupe la plus grande partie de la capacité du globe de l'oeil : ſavoir presque tout l'eſpace qui répond à l'étendue de la rétine, excepté un petit endroit derrière l'uvée où le cryſtallin eſt logé. Cette humeur vitrée perdue fait la perte irréparable de l'oeil.„

"Le cryſtallin, corps lenticulaire, & médiocrement ferme, eſt transparent comme du cryſtal ; il eſt logé dans la foſſette de la partie intérieure de l'humeur vitrée. Le cryſtallin n'eſt pas proprement humeur ; il ne peut l'être que par rapport à la grande facilité de le manier, paitrir, & même diſſoudre par des différentes compreſſions réitérées entre les doigts, après qu'on l'a tiré dehors de ſa capſule.

"L'humeur aqueuſe eſt une liqueur très limpide, une limphe ſéreuſe, & fort peu visqueuſe ; elle n'a point de capſule particulière comme la vitrée, & le cryſtallin : elle occupe, & remplit l'eſpace qui eſt entre la cornée transparente, & l'uvée, ainſi que celui qui eſt entre l'uvée, & le cryſtallin de même que le trou de la prunelle. Ces deux chambres de l'humeur aqueuſe diffèrent en étendue : l'antérieure entre la cornée transparente, & l'uvée eſt la plus grande ; la poſtérieure qui eſt cachée entre l'uvée, & le cryſtallin eſt fort étroite ſurtout vers la prunelle, où l'uvée touche presqu'au cryſtallin."

"La tunique qu'on appelle communément le blanc de l'oeil eſt formée par l'expenſion tendineuſe de quatre muscles. Elle eſt très mince vers le bord de la cornée, où elle ſe termine uniformément, & devient comme effacée par la cornée."

"Pour rendre la vue à l'aveugle, je perce, deux lignes auprès de l'Iris, la conjonctive, la cornée opaque, & l'uvée, & trouvant là le corps condenſé qui lui ôte la faculté de voir, je le pouſſe au deſſous de la pupille, & mon opération eſt faite. Il faut eſpérer que le collège de chirurgie ſera actuellement perſuadé que c'eſt à lui que ce miniſtère ap-

partient ; qu'il y exercera ſes élèves, & profitera des leçons que notre collège ſera toujours prêt à leur donner ; & qu'ils ne ceſſeront jamais de le reſpecter en le conſidérant comme leur maître. „

Je me crus en devoir de publier un petit écrit en réplique à ce diſcours ; que tout le monde trouvoit inſultant dans ſon éxorde ; mais je m'en acquittai en fort peu de mots. Voici mes paroles.

"Le noble géant Edouard Alfrède a lu la diſſertation du ſavant phyſicien, & admirateur de ſa ſcience il déſire que le tems déclare ſes opérations parfaites, & qu'il ſe rende par là toujours plus digne de l'eſtime du public.

"Pour ce qui regarde la maxime de faire les opérations de cette eſpèce avec la plus grande réſerve, ou en préſence de témoins, il lui dit que les hommes ſages ſont obligés d'agir pour le plus grand bien de ce qu'ils entreprennent en conſéquence de leur raiſonnement ; mais qu'en même tems en qualité de ſages ils doivent ne le pas croire ſupérieur à celui de quelqu'autre qui agiroit auſſi en conſéquence du ſien. „

"Le géant chrétien croit que, dans une opération de cette importance, l'artiſte a be-

ſoin de la plus grande tranquillité, & du plus grand ſilence : & l'un, & l'autre pourroit ne pas être l'effet des nombreux ſpectateurs. Il croit qu'on ne doit pas donner lieu aux ſpectateurs de ſuppoſer l'opération facile, premièrement parcequ'elle ne l'eſt pas, & en ſecond lieu, parceque quelque ſpectateur hardi pourroit, en ſe croyant ſavant après avoir vu l'opération, l'entreprendre témérairement, & rendre parfaitement aveugle un pauvre innocent en la manquant, & en troiſième lieu, parceque dans le monde des géants les ſeuls hommes qui font des opérations de cette eſpèce en public ſont les acrobates, ou charlatans ; & le géant chrétien ſusdit ſe garde bien de les imiter, parcequ'il croit que toute oſtentation eſt impoſture, ou pour le moins vanité. Il fait conſiſter le grand prix de l'opération dans une certitude morale, que l'individu opéré le ſera ſolidement, & ſans danger de rechute. La publicité n'eſt pas favorable, & ne peut contribuer en rien au bon effet de cette maxime, qui d'ailleurs devroit être l'unique du ſavant phyſicien. „

Vous ne ſauriez vous figurer, milords, à quel point le fanatisme en faveur du phyſicien opérateur étoit monté. Sa diatribe étoit entre les mains de tout le monde ; & le nom-

bre de ceux qui examinoient ma courte réponse, & y faisoient des commentaires n'étoit que le petit des sages. On disoit publiquement qu'on avoit eu un grand tort de traiter un collège si respectable avec tant de dureté ; car la maladie étant curable il y avoit de l'injustice de ma part à exiger que des savans la jugeassent incurable, & que cette prétention démontroit une ambition démesurée. Et voilà l'injustice du vulgaire qui toujours ingrat, oublie, ou omet les circonstances qui sont essentielles à la nature de la question, car je n'avois jamais exigé qu'on déclarât la maladie absolument incurable.

Je vous dirai, milords, que cette histoire analytique d'une partie si essentielle du corps humain m'a fait grand plaisir, car outre que je la trouvois vraie, par ce que j'avois vu dernièrement dans plusieurs décompositions de l'oeil des petits cochons, je la trouvois remplie des mêmes doctrines que nos savans anglois nous donnent dans leurs cours anatomiques ; mais comment ces doctrines pouvoient-elles être connues dans un monde où l'anatomie étoit proscrite par la religion ? Cette réflexion me fit faire des recherches.

Dans les livres dont le théologien m'avoit fait présent il y en avoit un dont le titre

étoit fort intéreſſant ; j'en avois lu quelques morceaux que j'avois trouvés pleins d'érudition, mais je n'en avois pas ſuivi la lecture pour ne pas interrompre le fil de l'hiſtoire univerſelle que je traduiſois. Ce livre dont le beau titre étoit : *Analectes du Protoplaſte*, enſeignoit aux mégamicres l'agriculture, leur montroit les principes de la chymie, les informoit de pluſieurs qualités des ſimples que la terre produiſoit, & finiſſoit par un long chapitre dont le titre diſoit tout. *Analyſe du corps du mégamicre.* C'eſt à la lecture de la déclaration du phyſicien que je penſai aux *Analectes*, & au titre du chapitre que j'y avois obſervé, & je pris mon tems pour le lire. C'eſt là où je trouvai toute l'anatomie du corps des mégamicres. L'auteur qui, prenant le titre de Protoplaſte ne pouvoit être que le grand Génie, commençoit ce chapitre en diſant, "*Une curioſité, homme, qui pourroit ne pas te paroître blâmable ſeroit celle de ſavoir comment tu es organiſé, mais elle te meneroit à mettre tes mains dans le corps d'un cadavre, ce qui doit répugner à ta nature, & elle t'obligeroit à fruſtrer ce même cadavre d'un bienfait, & d'un droit dont la violation ne pourroit que déplaire à notre divin créateur. Contentes toi donc de ce que Dieu me permet de te communiquer*

pour exciter ta reconnoiſſance, & crois que tu lis la pure vérité dont tu pourras te ſervir dans l'occaſion. Je l'ai reçue de celui qui, pour ſavoir comment l'homme eſt fait, n'a pas eu beſoin d'en faire l'anatomie.

Après cet impoſant éxorde, l'auteur fait toute l'hiſtoire du corps humain, des ſolides, des fluides, des nerfs, du ſang, &, ce qui eſt admirable, de ſa circulation, du poumon, des organes des ſens, des vaiſſeaux, des muscles, des fibres, & lorsqu'il vient à l'oeil, après avoir dit tout ce que le phyſicien a publié ſur l'oeil mot à mot, il finit par un diſcours ſur l'ame immatérielle qui eſt un chef d'oeuvre. La plus petite de toutes les belles choſes qu'il dit eſt celle-ci. "*L'oeil, mes enfans, vous donne une preuve certaine de l'exiſtence réelle d'un eſprit immatériel qui tient dans l'oeil ſon ſiège principal : c'eſt ce que nous devons croire, car ſans la préſence de cet eſprit dont la modification eſt ce que nous appellons raiſon, l'oeil, malgré tout ſon beau mécanisme, ne pourroit voir aucun objet, & c'eſt l'oeil même qui vous annonce cette vérité ſi vous voulez bien faire attention à ſa conformation. Sa forme, ſes liqueurs, leurs cellules, & leurs diſpoſitions en concavités, & convexités vous repréſentent une lorgnette qu'un de vos artiſans ſeroit pour appro-*

cher ; ou voir plus distinctement un objet quelconque. Mais cette lorgnette, malgré son mécanisme qui imite si bien celui de la nature, verroit-elle quelque chose par elle même sans l'oeil humain qui se trouve derrière elle ? Elle ne verroit rien. L'oeil voit, & c'est lui qui voit ; il doit donc être animé par une substance qui ne tombant pas sous les sens, ne peut être qu'immatérielle. Où est-elle donc ? Elle est dans tout l'oeil, sans qu'on puisse dire c'est l'oeil lui même. C'est l'oeil même qui vous rend convaincus de ce mystère. Il offre à votre entendement son propre mécanisme, vous l'examinez, & vous trouvez qu'avec une lorgnette faite ainsi vous verriez bien les objets que vous mireriez, mais vous les verriez tous renversés ; & les hommes avec la tête en bas, & les pieds en haut. Mais en la mettant devant vos yeux vous voyez tout dans son vrai sens : ce n'est donc pas votre organe qui voit, mais la substance immatérielle qui l'anime, & qui voit droit ce que ; si le voyant fut matière, il devroit voir renversé par une machine faite à l'imitation de l'oeil ; la chose ne peut être qu'ainsi. L'oeil donc en qualité de voyant ne peut pas être regardé comme matière ; car la matière sans esprit ne peut rien sentir qu'elle puisse communiquer à une raison qu'elle n'a pas ; & également l'esprit ne peut ni sentir, ni voir rien de matériel sans être aidé

par quelque machine matéricle, & ceci démontre toute la différence de l'eſprit, & de la matière : il y a entr'eux l'infini comme entre l'action, & la puiſſance. La condition des natures qu'on peut appeller appoſées en phyſique eſt telle, qu'on ne diminue rien de la toutepuiſſance du créateur, ſi on dit que Dieu même ne peut faire qu'une devienne l'autre.,,

Ces analectes étoient anciennes comme leur monde ; ſi on pouvoit croire à ce que le manuſcrit diſoit dans la préface, mais fuſſent-elles anciennes, ou modernes, j'ai ſans témérité décidé que l'auteur avoit fait en ſecret l'anatomie du mégamicre,& que ce fut ainſi qu'il ſe mit en état de parler de toute l'organiſation du corps humain. Devois-je plutôt croire à une tradition divine émanante en droiture du Saint-Eſprit ? Je n'ai pas pu m'y réſoudre : il ſuffit à un chrétien de ne pas douter de la ſienne.

Je ne pus m'empêcher d'en parler au roi en ſtile de narrateur, & non d'interrogateur, & je lui demandai ſi je pouvois publier par l'impreſſion des doctrines ſi importantes que tout le monde ignoroit, puiſque la deſcription de l'oeil publiée par le docteur étonnoit tous ceux qui la liſoient. Le roi me dit que les oeuvres du Protoplaſte n'étoient

poſſédées que par le grand Génie, que les ſavans n'en connoiſſoient que les titres, & que, ſi ſes phyſiciens les connoiſſoient, ils ne pouvoient pas s'en vanter, & que ceux qui croiroient qu'ils les poſſédent pécheroient, & que, ſi je les avois, je devois me garder de le dire à perſonne par deux raiſons. L'une parçequ'on ne me croiroit pas, & je paſſerois pour coupable de menſonge, l'autre parceque, ſi l'on me croyoit, l'on pourroit me dénoncer à l'autocéphale qui en rendroit compte au grand Génie, & le grand Génie s'adreſſeroit à lui même pour m'obliger à les rendre. Je pris la liberté de lui demander à quoi un ſi grand ſecret étoit bon. Il me dit qu'on prétendoit qu'il y avoit là dedans des vérités que les hommes ne devoient pas ſavoir, car ils pourroient en abuſer. Après ce diſcours, milords, je ne dis plus le mot, mais quelque tems après je m'étonnai bien qu'introduit par le roi même dans ſa bibliothéque ſecrète par la plus ſingulière des graces, je vis tous les ouvrages du Protoplaſte, & ſes analectes reliées à part. Voilà à quoi arrive la réſerve des mégamicres, & la circonſpection avec laquelle ils ſavent parler, & ſe taire.

Au bout de deux embraſemens la réputation du phyſicien étoit aux nues. Il avoit

donné la vue à plus de cinquante aveugles parmi lesquels il y avoit neuf rouges ; mais un triſte accident lui fut fatal. Un jeune gris de lin fort riche ſe trouva tout d'un coup redevenu aveugle. On diſoit que ce n'étoit pas vrai ; mais le lendemain deux autres ſe découvrirent dans le même cas. Un bleu qui n'avoit la cataracte formée que dans un ſeul oeil, conſentit à ſe faire faire l'opération ſur tous les deux, le profeſſeur lui ayant dit que la perte de la vue de l'autre étoit imminente. Ce pauvre malheureux au bout de quatre pentamaines ſe trouva tout-à-fait aveugle. Une inflammation ſurvint à un des rouges, & on l'avoit guéri ; mais un cancer lui ſurvint, & il en mourut. Tous les jours on découvroit des nouveaux guéris redevenus aveugles : tout le monde crioit, & les aveugles de rechef ſe diſoient aſſaſſinés par l'ignorant, par l'impoſteur (c'eſt comme cela qu'ils l'appelloient) & ils crurent enfin pouvoir recourir à la juſtice.

Deux plaintes furent portées toutes les deux dans le même jour, qui faiſoient rire en même tems qu'elles excitoient la compaſſion ; l'une au tribunal du roi, l'autre à celui de l'autocéphale. On forma procès, on examina des témoins, & tous les jours les plai-

tes ſe renouvelloient, car tous les mégamicres qui s'étoient fait opérer, hormis deux ou trois, étoient redevenus pire de ce qu'ils étoient auparavant. Le phyſicien publia un ſot manifeſte dans lequel il offroit à opérer les manqués une ſeconde fois : on lui riposta des injures, & des invectives dont je ne jugeai pas à propos de permettre l'impreſſion ; mais ils ne voulurent pas en avoir le démenti, & ils firent travailler des ſcribes.

Une pentaine après, le ſaint tribunal prononça ſentence d'excommunication, & d'interdiction perpétuelle, & irrévocable contre le phyſicien ; & le tribunal du roi le condamna en priſon pour le reſte de ſes jours, & intima ſuppreſſion au collège en qualité de complice, ſi, dans l'eſpace d'un embraſement, quelqu'un ne ſe fut préſenté pour plaider pour les coupables, & expoſer leurs defenſes devant le conſeil royal. La coutume de ce païs là eſt qu'un accuſé de faute criminelle reconnue réelle ne peut ſe défendre ni en perſonne, ni par avocat payé, ni par parent, ni par ami ſuppoſé corrompu par une longue amitié, ou par des obligations notoires. Le défenſeur devoit être un cenſé ennemi, ou indifférent jugé tel par l'avocat paradoxe : c'eſt le nom qu'on donnoit au

fiſcal. On étoit déjà presque au terme prescrit que perſonne ne s'étoit présenté ſe déclarant paraclet du coupable. Je ne ſaurois l'appeller qu'ainſi voulant traduire fidellement le terme mégarpicrique qui ſignifie conſolateur tombé des nues. Cette éthimologie réſiſte en grec auſſi ſi vous changez *l'éta* en *jota*. Le phyſicien donc ſe voyoit à la veille de ſon dernier précipice, & pas loin du moment de ſe voir forcé à ſe réſigner à la ſentence.

Nous raiſonnions un jour de cette affaire en famille, Henri, Louis, & les cinq jeunes élèves ſe trouvant préſens. Le jeune Sébastien mon petit fils né de Jacques, âgé de dix ſept ans, & plein de feu étoit affligé de ſe trouver déçu par cet accident de la plus douce de ſes eſpérances, ſavoir, de devenir oculiſte, après s'être beaucoup éxercé, & avoir fait ſur les yeux des cochons des très grandes études, car il en avoit fait non ſeulement l'anatomie, mais, après en avoir fait l'extirpation parfaite, il avoit ſû guérir l'animal : il avoit fait pluſieurs expériences en aveuglant ſans pitié une quantité de ces bêtes ; il avoit reconnu que tout étoit perdu, lorsque l'humeur vitrée étoit ſortie de ſa capſule ; il avoit ôté toute l'humeur cryſtalline, & reconnu que

l'oeil pouvoit la reproduire, & que, s'il ne la reproduiſoit pas, l'oeil pouvoit encore y voir moyennant le ſecours d'un verre lenticulaire qui auroit fait alors l'emploi, & l'office du cryſtallin : il avoit dernièrement vu qu'on pouvoit bien abattre la cataracte, mais jamais l'arrêter fermement dans aucun endroit de l'oeil ; & lorsqu'il me faiſoit le récit des lumières qu'il avoit acquiſes il m'enchantoit ; mais ma ſatisfaction fut infinie un jour qu'il me dit que l'opération étoit ſi difficile que ſans l'aide de Dieu aucun mortel ne pouvoit ſe flatter d'en venir à bout : il falloit, me dit-il, une grande prudence de l'operateur jointe à l'adreſſe, à la capacité, à la vue parfaite, à la fermeté du pouls, & à la connoiſſance éxacte des parties qu'il manioit avec l'aiguille. Dans le feu de ſon diſcours il ſe laiſſa échapper qu'il eſpèroit encore que je le mettrois à portée de ſe faire honneur avec ſon talent ; & de devenir utile aux mégamicres, d'autant plus qu'il n'y avoit pas d'apparence ; ſelon ce que tout le monde diſoit, que le phyſicien condamné trouva un paraclet qui voulut le défendre ; & le tems alloit expirer où il devoit ſubir ſa peine.

Vous eſpèrez donc, mon cher Sébaſtien, lui dis-je, que ce pauvre artiſte ne trou-

ce pas un défenſeur ? Je ne l'eſpère pas, mon révérend père, répondit-il, car ce ſentiment ſeroit contraire à la charité chrétienne ; mais je le prévois, & ſans m'en réjouir je penſe qu'il m'eſt permis de n'être pas fâché que cette occaſion devienne favorable au talent que vous m'avez permis de me procurer. Votre réponſe eſt bonne, mon fils, & ce ſentiment eſt ſi analogue à la vertu qu'un chrétien doit avoir, qu'il faut démontrer au monde qu'il ne conſiſte pas dans des ſimples paroles, mais que vous l'avez dans l'ame, car vous voyez que la malice humaine pourroit facilement vous le révoquer en doute. Que faut-il donc que je faſſe ? reprit-il avec feu : je ſuis prêt à tout. Faut-il que je le publie par un manifeſte ? Ordonnez. Une déclaration imprimée, mon fils, ne ſerviroit qu'à faire rire : il ne s'agit pas de parler, & moins encore d'écrire : il faut faire beaucoup plus. — Je ne ſaurois, mon révérend père.

Il faut que je vous diſe, milords, que les mégamicres dans leur ſtyle donnent le titre de reſpectable au père, de révérend au grand père, de très révérend au biſayeul, & de révérendiſſime au triſayeul. Je n'étois pas fâché de voir qu'on adaptoit à notre lan-

gue angloiſe ce qu'il y avoit de bon dans celle des mégaméres.

Lorsque je l'entendis dire *je ne ſaurois*, & que je le vis en ſilence plongé dans la réflexion je lui dis avec douceur : oui, mon cher fils, il faut faire beaucoup plus : il faut aller aujourd'hui chez l'avocat paradoxe du roi, & lui donner votre nom en vous déclarant paraclet du docteur phyſicien condamné, & abandonné de tout le monde. A ces mots je vis le jeune homme ſurpris, étonné, hors de lui même, & j'obſervai toute ma famille dans la même ſituation, excepté ma femme qui maitreſſe de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame avoit appris à ſe conſerver impénétrable.

Le ſilence de Sebaſtien ne fut interrompu par perſonne ; il ne dura que trois minutes. Ce jeune homme ſe leva, vint ſe jetter à mes genoux, me baiſa les mains, & me demanda la bénédiction, & puis il en fit de même à Eliſabeth. Il s'approcha enſuite de ſa chère femme, il l'embraſſa tendrement, lui donna le bras, & s'enfuit avec elle.

Cette pantomime nous dit tout. Le lendemain la voix publique ne nous fit ſavoir rien de nouveau, puisque j'avois déjà tout lu dans l'ame de mon cher Sébaſtien. Il étoit allé chez ſon père pour lui demander la bé-

nédiction ; puis tout ſeul chez l'avocat paradoxe qui ſurpris de cette nouveauté lui aſſigna ſur le champ le quatrième jour ; qui étoit le Papillon de la pentamaine ſuivante. Dans la force de l'éthimologie du noin, on l'apelle paradoxe, *qui opine contre par mètier* ; étant ſouvent obligé de plaider contre ſon propre avis. Sébaſtien après ces démarches alla ſe retirer tout ſeul pour faire le ſommaire de ſa harangue. Le lendemain je ſignai un avis du tribunal du roi qui fut d'abord publié. Il informoit le public que le tel jour, dans la grande ſale qu'on appelloit le Panteſandre, le noble géant chrétien Sébaſtien Alfrède de Jacques défendroit à portes ouvertes Aaaau, Eoooo, Eiio phyſicien condamné.

Le titre de noble me ſurprit, & j'héſitai ſi je ne l'effacerois pas, en le ſuppoſant une faute du ſecretaire, puisque Sébaſtien n'avoit pas encore endoſſé le manteau dont le roi avoit déjà décoré mes élèves ; mais en réfléchiſſant que l'avis avoit été tel qu'il étoit ſous les yeux du roi je fis imprimer l'avis, & je fis bien. Jacques deux heures après vint nous donner l'agréable nouvelle que le roi avoit envoyé à ſon fils le manteau verd jusqu'aux jarrets, à manches rouges, avec le diplome de haute nobleſſe. Mon fils Jacques mon-

troit quelqu' inquiétude ſur l'entrepriſe de Sébaſtien ; mais voyant ma femme auſſi bien que moi de l'humeur la plus joyeuſe, il n'oſa pas nous expliquer ſes craintes. Un moment après je reçus par ordre du grand prévot de l'hôtel deux cent dix billets pour autant de places dans la grande loge de la nobleſſe qui en contenoit mille ; ce qui me fit grand plaiſir ; car vous ſentez que je devois déſirer que Sébaſtien fut entendu de ſes ſupérieurs, & de ſes égaux auxquels ſon action héroïque ne pouvoit que donner la plus louable émulation. Cette attention du roi me démontroit que ce que mon jeune homme alloit faire étoit fort agréable à ſa Majeſté.

Une nouvelle fort intéreſſante ſur ce même ſujet s'étoit répandue par toute la ville ; & c'étoit que le collège de phyſique avoit demandé au tribunal cent places dans le parquet des coupables pour aſſiſter en pareille qualité à l'exoine du noble géant paraclet, & qu'elles lui furent accordées d'abord. Toutes les autres places où l'on pouvoit s'aſſeoir avoient été diſtribuées à ceux d'entre la nobleſſe qui avoient ſu les briguer, & des échafauds dans toute la vaſte ſale furent élevés en guiſe d'amphithéatre pour dix huit à vingt mille mégamicres qu'elle pouvoit contenir.

Les places furent occupées par ceux qui surent se les procurer les premiers.

Je distribuai mes billets à tous mes enfans mariés qui étoient deux cent huit ; je permis que les femmes allassent jouir du beau spectacle avec leurs maris, malgrè qu'elles se trouvoient dans les derniers mois de leur grossesse : ce fait méritoit une exception aux régles ordinaires. A cette époque toute ma famille étoit composée de onze cent individus. Le roi savoit tout, & ne manqua pas de m'envoyer des billets pour tous ceux qui étoient mariés, moi compris.

Sébastien, depuis le moment qu'il avoit donné son nom au fiscal, ne s'étoit plus laissé voir de personne, & on ne le voyoit chez lui qu'à table où il ne disoit le mot : il passa tous ces trois jours seul dans son cabinet à écrire sur la matière qu'il devoit traiter. Il crut ne devoir me consulter sur rien, puisque je ne l'avois pas invité à le faire, & cette confiance me plut. Il me rendit compte après, que voyant que je l'avois supposé capable de tout faire par lui même, il ne voulut pas en me demandant du secours me faire connoitre que je m'étois trompé. A l'âge de dix sept ans il avoit la taille de cinq pieds, & neuf pouces, brun, beau, bien

proportionné, doué d'une belle voix, & d'une éloquence raviſſante. Il avoit la phyſionomie noble, affable, & riante, & s'énonçoit en peu de paroles avec la plus grande préciſion : il poſſédoit l'énergie du ſtyle, mais il ménageoit l'argument, & les raiſons fortes, ayant toujours peur de manquer à une maxime inſinuée dans un article de notre religion qui ordonnoit de ne jamais convaincre, mais ſeulement de perſuader.

A la première heure du jour fixé nous allâmes chez Jacques, où étoit le rendez-vous général : nous y étions tous les deux cent dix. Je vis Sébaſtien ſérieux, taciturne, & modeſte avec ſon beau manteau, & après l'avoir tendrement embraſſé je lui donnai ma bénédiction, & nous nous acheminâmes vers le palais royal à pieds. Ce qui nous ſurprit à la porte de la maiſon fut tous les aveugles de la ville, qui conduits à la main par leurs inſéparables nous attendoient pour nous ſuivre en nous comblant d'éloges, & de bénédictions, par des cantiques dont la douce harmonie raviſſoit l'ame : nous fumes toujours accompagnés des acclamations d'un peuple très nombreux qui nous appelloit les envoyés de Dieu, & qui ſe recommandoit à nos vertus. Notre marche commençoit par les plus jeunes

deux à deux, qui étoient ſuivis par ceux auxquels la barbe commençoit à pouſſer, & ceux-ci par les longues barbes : les derniers étoient les décorés du manteau, & Jacques, & Guillelmine tenoient entr'eux Sébaſtien, & Dorothée ſa femme. J'étois le dernier avec Eliſabeth à ma gauche, les ſeuls qui euſſent des manteaux juſqu'aux talons. Perſonne de mes enfans n'avoit la barbe auſſi longue que moi : j'étois alors dans ma quarante ſixième année. Je jouiſſois du plaiſir le plus pur en voyant tout le monde qui me montroit du doigt, & admiroit en moi le père heureux de toute la belle comitiva, qui n'étoit cependant que la cinquième partie de ma famille.

A la grande porte du palais nous trouvâmes les cent phyſiciens en haie avec leurs inſéparables, qui à notre paſſage ſe tenoient tous avec la tête baiſſée, & les mains croiſées ſur leurs poitrines au deſſous de la médaille du collège. Le dernier plus incliné que les autres étoit le pauvre oculiſte qui pour indiquer ſon grand deuil s'étoit fait barioler depuis les pieds juſqu'à la tête avec toutes les couleurs. Nous eûmes beaucoup de peine à nous empêcher de rire à cette vue. On nous conduiſit à nos places, & Sébaſtien laiſſant ſa femme à côté de ſa mère alla ſe mettre à la

place deſtinée à l'avocat paraclet. Tous les conſeillers juges ſe placèrent ſur leurs fauteuils, & on ferma les portes de la ſale déjà pleine. Par une petite porte qui étoit derrière le tribunal entra le couple royal, & ſe plaça ſur le trône. Le roi étoit le premier juge dans tous les tribunaux en dernière inſtance, mais ordinairement il ſe diſpenſoit d'y aller. La choſe étoit trop rare pour qu'il eût penſé à ſe diſpenſer dans ce jour là. Il ne falloit pas dire que c'étoit par curioſité, car la curioſité ne paſſoit pour innocente que par des ſubtilités.

Dès que le roi fut aſſis, Sébaſtien averti par un bedaud entra dans une tribune découverte. Sur une ſellette à ſa gauche on voyoit le malheureux oculiſte, & devant une table à ſa droite le procureur du roi, & l'avocat paradoxe; & nous autres dans la grande loge où il y avoit quatre cent couples de l'élite de la nobleſſe. Les cent phyſiciens étoient tous mal aſſis dans le parquet. Les juges tous rouges étoient quarante aſſis en hémycycle tous décorés d'un collier, & derrière les juges ſur deux éminens échaffauds on voyoit une grande quantité de nobles qui compoſoient la cour du monarque; mille autres étoient derrière les tribunes des avocats. Dix huit à

vingt mille de toutes les couleurs rempliſſoient la ſale.

Sébaſtien commença ſa harangue par informer le conſeil de tout l'hiſtorique de l'affaire, & fit lire toutes les pièces. L'hypotypoſe avec laquelle il ſut peindre ſon client, fut animée des couleurs les plus frappantes; il démontra qu'il n'avoit déclaré curable la maladie, que lorsque ſes études la lui eurent découverte telle, il dit que l'anatomie théorique de l'oeil qu'il avoit publiée étoit un ſûr garant de ſa ſcience, & il conclut que, s'il avoit été malheureux dans ſes opérations, c'étoit à cauſe des conſéquences qu'il n'avoit pas pu prévoir, & que pour l'abſoudre le conſeil n'avoit beſoin que de réfléchir que, conduit par le zèle, il n'avoit opéré que ſur des fondemens réels nés des obſervations qu'il avoit fait ſur le mécanisme de l'oeil. Il dit que la médecine étoit une ſcience dont perſonne ne voudroit jamais être profeſſeur, ſi le légiſlateur voulut que le médecin ſe fit reſponſable des accidens qui peuvent ſurvenir, & couter même la vie au malade. Il fit voir que la conſéquence de la condamnation du phyſicien ſeroit la perte de toute la faculté de phyſique, & qu'il n'y auroit plus dans tout le royaume aucun mégamicre qui eut voulu

ſe mêler de médecine, ni d'ordonner la moindre opération ſur le corps humain au plus habile membre du collège de chirurgie. Il repréſenta le malheur, & le deſhonneur de toute la nation lorſqu'elle ſe verroit, & lorſqu'on la verroit ſans un collège de cette faculté qui dans mille occaſions donna des marques de ſa ſcience, & fit voir qu'il étoit auſſi néceſſaire qu'utile. Il démontra que les aveugles ne demandoient la condamnation du docteur que par un eſprit de vengeance, & que la vengeance offenſoit la divinité qui ſeule avoit le droit de l'éxercer : que les enfans du ſoleil, qui dans leurs prières quotidiennes demandoient pardon à Dieu de leurs fautes, ne mériteroient plus de le trouver miſéricordieux, dès qu'ils ſe feroient connoître pour incapables d'uſer de pitié envers un de leurs frères, qui les avoit offenſés ſans deſſein, & ſans le ſavoir dans l'action même par laquelle il croyoit leur être utile, & que d'ailleurs cette vengeance ſeroit réputée brutale par tous les êtres penſans, dès qu'en éxaminant l'affaire à fond ils auroient trouvé que la perſonne ſur laquelle on auroit éxercé la vengeance n'auroit été coupable d'aucune offenſe, puiſqu'en bonne morale il eſt impoſſible d'offenſer quelqu'un ſans inten-

tion. On diroit que le phyſicien fut condamné au grand ſupplice pour avoir rendu gratis la vûe à des aveugles qui la reperdirent quatre pentamaines après peut-être par leur faute ; car la juſtice ne pouvoit pas être ſûre que les mégamicres guèris n'euſſent commis des actions ; & donné dans des déſordres qui pouvoient avoir été la ſeule cauſe de leur rechute. Il finit ſa harangue par dire qu'il n'étoit ſûr de rien, mais qu'il ne croyoit pas que le noble géant ſon grand père ſe ſeroit jamais mêlé de guèrir aucun mégamicre, ſi on lui eut dit auparavant qu'il s'expoſoit à devenir coupable de haut crime en cas d'accident.

Il finit ainſi, & il deſcendit modeſtement de la tribune, fit une profonde révérence vers le milieu, puis une à droite, l'autre à gauche, & alla s'aſſeoir à ſa place.

L'avocat paradoxe monta ſur la même tribune pour lui parler contre. Il commença ſon oraiſon par combler d'éloges le talent, & les vertus du géant qui s'étoit fait avocat du coupable, & vint d'abord au point du reſponſable ou non. Il accorda la maxime qu'aux ſeuls médecins la loi doit permettre de tuer impunément des hommes, & de faire des expériences qui coutent ſouvent la vie

aux pauvres miſérables malades ſur leſquels ils les font, mais " dans le cas prèſent, dit-il, il eſt clair que ce phyſicien ne fut pas condamné au grand ſupplice à cauſe de ſes opérations qui produiſirent ſur les opérés des malheurs irréparables, & la mort; mais en force d'une cauſe précédente fille d'un eſprit de jalouſie, d'un orgueil ſcandaleux, d'une préſomption téméraire qui mit la plume à ſa main pour lui faire écrire un certificat piquant, malin, inſolent qu'un de ſes collègues ſigna avec lui, étant tous les deux ſûrs qu'il iroit ſous les yeux du bienfaiſant noble géant chrétien Edouard Alfrède. Le coupable étoit ſûr de l'effet qu'il devoit faire, puiſqu'un phyſicien ne peut pas ignorer les réciprocités des percuſſions. Le géant ſurpris de voir la nouveauté de la formule, & l'impertinence du laconiſme impératif du billet, ſuſpendit ſes divines opérations, & en donna avis au public qui dut approuver la raiſon qui l'obligeoit à les ſuſpendre. L'eut-on préſumer ſans offenſer la divine providence, ſéréniſſime roi, puiſſant, & ſage conſeil, que les fils du ſoleil qui ſe trouvent aujourd'hui dans un état déplorable, le ſeroient de même, & que celui qui fut opéré par ce phyſicien, & en eſt mort, ſeroit mort, s'ils euſſent été

opérés par le géant qui de toutes les opérations qu'il fit n'en manqua pas une? Le coupable ébloui par l'apparence d'une réuſſite très heureuſe de ſes opérations, & enhardi par l'applaudiſſement du public inconſtant, léger, & toujours favorable à la nouveauté, reconnoiſſant par caractère, mais très facile à devenir ingrat par ſurpriſe, ou par foibleſſe de mémoire. Le phyſicien triomphant vit qu'il n'avoit plus beſoin de ſe gêner, & qu'il pouvoit ſans rien risquer mettre bas le maſque qui déſormais l'incommodoit trop. Ambitieux de briller il ſe détermina à publier l'architecture de l'oeil humain; mais dans l'exorde de ſa production il crut pouvoir, & devoir élever un étendard fait pour humilier ceux auxquels par mégarde il ſuppoſoit un caractère ſemblable au ſien: mauvais phyſicien en ceci, puiſqu'il devoit ſavoir que la nature donne à l'homme une façon de penſer différente de celle d'un autre avec la même facilité qu'elle diſpenſe à cent mille individus cent mille différentes phyſionomies. Dans cet éxorde de profeſſeur pédant il attaque la prudente maxime du ſecret, la réſerve de la grande opération, la diſcipline reſpectable d'un maitre étranger que Dieu nous a envoyé des lieux que nous mettions dans le

néant, créature plus qu'humaine, & qui a prouvé la divinité de ſa miſſion. Nous avons cru que le ſage géant n'honoreroit pas d'une réponſe l'impertinente incartade : nous avons ſuppoſé qu'il agiroit comme la politique de notre monde auroit fait agir un de nous autres, qui ſûr de ſa raiſon mépriſe ſouvent ce avec quoi un ennemi croit pouvoir lui porter atteinte ; mais point du tout : point de mépris chez les géants, point d'orgueil. Le noble Edouard ſûr de l'innocence de ſes propres intentions, publia une réponſe qui démontre la néceſſité de la réſerve, & la fait même concevoir aux entendemens les plus durs comme l'ame de l'opération qu'un rien peut rendre funeſte, & fatale à l'opéré. Dans ſa courte, modeſte, forte, & ſavante réponſe qui de nous eſt l'aveugle dans l'ame qui n'ait vu la prophétie ? Il dit que la réuſſite heureuſe de l'opération ne peut être avérée que par le tems, & il menace ce qui malheureuſement eſt arrivé, & qu'il n'auroit pas voulu voir arriver : témoin la généroſité héroïque avec laquelle il vient lui même avec ſa grande ame transmigrée dans le beau corps d'un de ſes fils défendre devant votre Majeſté ſon envieux ennemi qui l'a attaqué dans l'honneur, & qui a attenté de donner une teinte de ridicule à ſa

prudente conduite en voulant la faire paſſer même pour criminelle devenue cauſe de crime. „ Un phyſicien que je vois là aſſis, & qui étoit aveugle l'année paſſée, qui aujourd'hui par le bienfait du géant voit la lumière de Dieu, eſt un monſtre qui a ſigné d'accord avec tous les membres du collège le certificat avec lequel on a prétendu démontrer éxempt de crime un coupable. „

"Ce que le noble Sébaſtien dit pieuſement au ſujet de la vengeance eſt une doctrine émanée de celle de Dieu même; mais je lui demande pardon ſi je lui ſoutiens qu'il ſe trompe en ceci. La condamnation d'un coupable n'eſt pas une vengeance humaine, mais une punition divine à un transgreſſeur de la loi qui ordonne l'extirpation des individus déclarés nuiſibles au bien général de la ſociété. La cauſe du ſupplice n'eſt ni injure reçue, ni force de haine, mais devoir d'entretenir la vertu, & d'effrayer avec l'éxemple foudroyant ceux qui dans la ſuite ſe ſentiroient tentés de donner dans des pareils excès. „

L'avocat fiſcal deſcendit de la tribune, & le procureur du roi demanda à haute voix à Sébaſtien s'il n'avoit plus rien à dire. Mon fils ſe leva alors, & prenant par la main ſon client qui trembloit, le fit tenir debout, &

lever la tête; & il ne prononça que ce petit épilogue. "Voici, grand roi, un mégamicre votre ſujet qui innocent demande à tête levée à votre Majeſté d'être abſous; & coupable (il lui baiſſa alors avec ſes propres mains la tête, le fit mettre à genoux, & puis tout de ſuite le fit coucher ſur le ventre) proſterné devant elle, & devant toute la nation qui ſe trouve offenſée, demande pardon, & avec lui l'implore tout ce collège qui proſterné comme lui, & le coeur plein de la plus profonde amertume, & du plus cuiſant repentir, fondant en larmes, lui demande grace."

Ce fut un coup frappant, & un ſpectacle nouveau que celui de voir tout le collège ſe jetter à terre. Un claquement de mains de toute la ſale fit concevoir au conſeil le voeu public. Les huiſſiers crièrent alors à haute voix à la foule qu'il falloit ſortir; ce qu'on fit d'abord; & nous fumes les derniers à retourner chez nous dans le même ordre avec lequel nous étions allés.

Jacques fut nous engager tous à reſter à diner chez lui, ce qui me fit grand plaiſir, car j'étois curieux de parler à mon brave Sébastien qui ne ſavoit plus comment ſe défendre de tous les éloges, & de tous les complimens qu'on lui faiſoit. Il avoit très bien parlé;

mais la penſée de faire mettre ventre à terre à tout le collège de phyſique fut, ſelon tout le monde, invention ſublime. On diſoit que ſans cela la harangue du fiſcal avoit déjà tous les ſuffrages. Le phyſicien, & le collège étoient tous perdus.

Une heure après, un huiſſier de cour nous apporta la copie de la ſentence du conſeil royal. Elle étoit conçue préciſément en ces termes.

"*Nous déclarons abſous, éxempt de crime, & d'intention criminelle le phyſicien A a a u-E o o o-E i i t o, & tout le collège de phyſique dont il eſt membre. Nous déclarons en même tems non reſponſable tout artiſte membre dudit collège, ou approuvé, qui gratis, ou payé prétera ſon ſecours à un malade quelconque, ſoit de maladie extérieure, ou intérieure.* „

C'eſt tout ce que la ſentence diſoit, & nous ſumes après que nul conſeiller n'opina contre.

Très contens de ce jugement nous dinâmes dans le jardin ſous un grand tapis à une ſeule table de trois quarts de cercle, la maiſon étant ouverte à toutes les viſites dont la première fut celle de notre ancien ami le grand jardinier. Le maintien de Sébaſtien me plut infiniment dans la quantité de complimens que

nous lui fîmes, également que tous les mégamicres amis de notre famille. Très modeſte il ne ſervoit que de bande à la bricole qui me les envoyoit tous. Je vis qu'il promettoit beaucoup; & il tint parole.

Nous nous rendimes à la fin du jour tous à nos quartiers, & le lendemain le collège de phyſique s'acquitta d'un devoir de reconnoiſſance moyennant une députation ſolennelle à moi, & une autre à Sébaſtien compoſée de cinq membres qui avoient tous titre de préſidens. Il nous haranguèrent au nom de toute la faculté; & ce fut à moi qu'ils préſentèrent trois diplomes de phyſiciens collègiaux avec trois médailles. L'un étoit pour moi; & deux pour mes fils Henri, & Louis. C'eſt à ce point que les phyſiciens étoient devenus modeſtes: il ne manquoit à ces diplomes que la ſignature du roi, qu'ils ſavoient bien que nous n'aurions pas de peine à obtenir. Le malheureux phyſicien oculiſte ne parut que le jour ſuivant nettoyé de toute ſa bigarrure; & tout ſeul chez Sébaſtien. Mon petit fils l'embraſſa cordialement, & lui dit qu'il ne lui avoit aucune obligation, puiſqu'il n'avoit fait que m'obéir, mais qu'il étoit cependant charmé de lui avoir été utile. Il vint donc d'abord me

faire une visite, & je vis vraiment sur son visage le sincère repentir. Je lui fis cent caresses; & ma femme lui ayant dit qu'elle avoit lu avec beaucoup de plaisir sa description de l'oeil, il lui dit qu'il avoit aveuglé d'un oeil plus de dix chevaux pour en faire l'anatomie, & qu'il s'étoit déterminé à faire sur les animaux d'autres études. Ma femme lui dit avec esprit qu'elle lui passoit les observations sur les yeux des bêtes pour les adapter à ceux des hommes, mais qu'il pourroit se tromper en supposant dans l'intérieur des chevaux une conformation pareille à la notre. Il faut, dit-elle, établir dans votre collège l'anatomie du mégamicre. Cette proposition lui fit horreur; il nous tira une profonde révérence, chanta, & partit.

Les offices commencèrent d'abord de tous côtés pour m'engager à pousser au plus haut degré la reconnoissance de toute la nation, en n'abandonnant pas les aveugles qui étoient devenus plus à plaindre que lorsqu'ils n'espèroient secours de personne. Je vis que je ne devois pas me faire beaucoup prier. Je fis publier par une affiche que ma maison seroit ouverte tous les jours à tous les mégamicres redevenus aveugles après l'opération du physicien. Je voulus prêtens à tous les

examens mes enfans oculistes, & les élèves. J'en trouvai trois dont je distinguai réellement clairement la prunelle remplie de lignes rougeâtres; ce qui me fit juger que l'opérateur avoit égratigné avec la pointe de son aiguille la capsule de l'humeur vitrée; & fâché de leur malheur je les renvoyai comme incurables. J'en trouvai cinq dans un état pitoyable. La blessure au bord de la cornée étoit devenue cancereuse: quelques uns avoient gagné des anchilops que j'adoucissois avec des essences épicéastiques. Je leur ordonnai des collyres connus à Henri, & ce fut à lui que je déléguai tous ces malades qu'il guérissoit par le moyen du régime, & d'eaux rafraichissantes dont il imbiboit les compresses qu'il leur faisoit garder jusqu'à ce qu'ils n'en eussent plus besoin. Je trouvai tous les autres en état d'être guéris en leur faisant l'extraction, car je voyois que leurs yeux étoient beaux à cela près que la cataracte leur étoit remontée. J'en examinai les jours suivans plusieurs autres & colorés, & rouges, & j'opérai, & fis opérer par mes fils tous ceux que je jugeai curables.

Pendant ces opérations, toutes nos femmes accouchèrent, & je donnai à mon trente deuxième couple les noms de Guy, & de Rose.

Trois mois après je rendis heureux mes vingt troisièmes fils Léon ; & Conſtance qui ne pouvoient plus ſouffrir la gêne de l'Ephébe.

Je prèſentai mon plan ſur l'envoi de mes enfans à Héliopalu au roi, d'abord que les réponſes du grand Génie arrivèrent. La ſainte cour avoit ratifié toutes mes propoſitions, & attendoit ou ma perſonne, ou ceux que j'aurois autoriſé à me repréſenter avec la plus grande impatience.

Je crois, milords, vous avoir dit que mon plan fut d'envoyer à Héliopalu mes cinq familles ainées toutes entières, & de diviſer mon fief en cinq gouvernemens dont mes cinq fils ſeroient les gouverneurs ſiégeant dans la principale ville de chacune de ces diviſions. Le gouverneur général devoit être Jacques dont les quatre autres devoient dépendre ; & qui devoit même éxercer mon autorité ſouveraine avec tout le pouvoir que j'aurois trouvé à propos de lui conférer. Je vis que j'avois beſoin d'une année européenne encore pour mettre bon ordre à ce voyage, & je déterminai leur départ huit jours après les fêtes du commencement de l'année trente quatrième de mon ſéjour dans ce beau monde. Ma ſeule femme étoit à part de mes intentions, & le roi qui me dit que je ne de-

vois que lui dire le moment du départ, & que pour le reſte il penſeroit lui même à tout ce qui pourroit être néceſſaire aux voyageurs ſur la route.

Je lui demandai la permiſſion d'acheter une meſure de terrain contigu à ma campagne où j'avois mes ſéminaires, & de m'accorder le privilège de bâtir, puisque j'avois beſoin de rendre mes ſéminaires plus amples pour les familles qui s'augmentoient à vue d'oeil. Il me répondit que j'en aurois la permiſſion par écrit. Cette permiſſion fut un préſent des plus magnifiques. Il me rendit maitre abſolu d'un terrain carré qui avoit une dimenſion de cent topes qui compoſoient une ſurface de dix mille, & où je pouvois bâtir juſqu'à la grande profondeur qui étoit de cent toiſes: avec cela il m'envoya à titre de gratification pour tout ce que j'avois fait en faveur de ſes ſujets, dont trois cent qui étoient aveugles voyoient alors la lumière, trois cent billets de mille onces de matière phosphore payables à vue par le grand tréſorier de ſes mines. Il envoya dans le même jour un décret à chacun de mes enfans oculiſtes par lequel ils ſe trouvèrent maitres d'une penſion de deux mille onces par an chacun. La foule des aveugles commençoit à dimi-

nuer ; ceux qui reſtoient n'étoient que les malheureux que j'avois jugés, & expediés comme incurables. Henri, & Louis avoient guéris tous les autres.

Un jour, le roi me demanda très gracieuſement, ſi je ſerois bien aiſe de le voir prèſent à nos fêtes du premier de l'année, & ſi je le ſoupçonnerois de curioſité indiscrète. Non, ſire, (lui répondis-je bien vite ; car la matière étoit trop délicate) & c'eſt ſi vrai, que je penſois à ſupplier votre Majeſté de m'accorder cette grace en s'y trouvant accompagnée de cent couples de ſes courtiſans. Cette invitation, me répondit le roi, que vous me ferez publiquement quand il vous plaira, fera que la malice ne poutra pas deviner le déſir que je peux avoir de connoître quelques unes de vos moeurs, & quelque trait de votre économie. Je lui répondis en lui faiſant une profonde révérence. Ce petit diſcours me faiſoit voir que perſonne ne devoit pénétrer que le monarque m'avoit excité à lui demander de nous faire l'honneur d'intervenir à nos fêtes. J'en fis un ſecret à ma même femme au point que lorsque je lui dis que je voulois qu'elle vint avec moi à la cour pour inviter le roi, elle me fit quelques remontrances. Je pris donc un jour, & à

l'heure de cour publique, accompagné de ma femme je lui présentai une requête que son premier ministre reçut d'une main, & présenta de l'autre au monarque qui, après l'avoir lue, sourit, & après l'avoir montré à son inséparable, la signa, & la remit au ministre qui me la rendit dans l'instant en la présence de toute la cour.

Le roi alors m'adressant tout haut la parole me dit qu'il alloit jouir d'un événement des plus rares. "*Je me trouve, dit-il, invité dans ma propre capitale à une fête chez lui par le prince du premier fief du saint royaume d'Héliopalu, & qui, qui plus est, ne se sent pas pressé d'aller y regner.* Je lui répondis à haute voix qu'aussi long tems qu'il dépendroit de moi de vivre comme son sujet, me faisant même illusion, le monde ne me verroit jamais sortir de son royaume, & qu'un certain nombre de mes enfans iroient y regner à ma place sous ma haute domination. Je lui ajoutai que j'aurois refusé cet honneur que le grand Génie m'avoit fait, si un pareil don fut dans le nombre de ceux que l'homme peut refuser.„ *Je crois sire, que les souverains sont élus par Dieu même ils sont son image, ils reçoivent de lui une partie de son pouvoir, le refus deviendroit désobéissance; mais si je peux disposer de ma personne je veux la*

voir en égalité avec les heureux ſujets de votre Majeſté. D'orénavant donc, me répondit-il, *je vous regarderai comme un prince étranger qui ſe plait à demeurer dans mes états, & vous en recevrez les honneurs.*„ J'obſervois toute la cour étonnée de ce dialogue: chacun ſe parloit bas à l'oreille: la chuchoterie étoit devenue générale, car tout le monde ignoroit ce qui s'étoit paſſé entre le grand Génie, & le roi ſur notre ſujet. Dans ma famille même la ſeule qui fût à part du ſecret étoit ma femme.

Le roi le lendemain me fit expédier un diplome de ſa chancellerie dans lequel il donnoit le mantelet rouge jusqu'au coude à tous les géants mariés, en qualité de nés en droite ligne du premier prince feudataire du monde. Imaginez-vous, milord, l'étonnement de mes enfans en voyant une fortune pareille tomber des nues: ce fut une bonne leçon pour eux, lorsqu'ils ſurent que c'étoit depuis deux ans & demi que le fief m'étoit deſtiné, & que cependant je n'en avois jamais parlé à perſonne. Ceux que cette nouvelle intèreſſa le plus furent mes cinq ainés, lorsque je leur appris dans une conférence à laquelle je les appellai, qu'ils devoient ſe diſpoſer à quitter pour toujours Poliarcopoli pour aller à Hé-

liopalu, où ils recevroient en me représentant l'investiture du fief, & où ils iroient regner sous les ordres de Jacques que j'aurois créé mon grand Ethnarque.

Depuis le moment où le roi m'avoit reconnu en public pour prince feudataire d'Héliopalu, une garde de sa milice fut placée à toutes les portes de mes maisons en ville, en campagne, & à celles de mes séminaires. La vente en détail de nos effets éxistans en boutiques, fabriques, papiers, essences, instrumens de musique, & imprimeries fut faite à l'encan, & les directions furent achetées par des néganiciens devenus fort habiles dans toutes ces parties. Il eut été ridicule de voir des princes dans des boutiques employés au débit de leurs marchandises; ridicule de savoir qu'ils éxerçoient le droit des maitres pour en retirer les profits, & plus ridicule encore d'en être les minutieux directeurs pour en revoir les comptes, mais point ridicule d'en être les surintendans pour veiller à la conservation de tous les établissemens auxquels l'intéret du commerce général étoit attaché. La seule chose que je ne voulus pas qu'on aliénât ni en gros, ni en détail furent mes laboratoires, mes fabriques de poudre, & mes forges où mes enfans travailloient mê-

me aux enclumes ; moi même leur en donnant l'exemple le premier. Si le ſeul Jupiter eſt le maitre de la foudre, Vulcain ſon fils doit être glorieux d'avoir ſeul le droit de la fabriquer, & Jupiter même ne doit pas croire déroger à ſa grandeur en y mettant les mains.

Ma ſeule occupation de toute cette année fut la diſpoſition du vaſte carré dont j'étois devenu ſouverain poſſeſſeur : toute cette terre devenoit le grand parc de mes ſéminaires auxquels elle étoit attenante. Je commençai par employer tous les jardiniers des villages voiſins à l'entourer d'arbres. J'en voulus un à chaque diſtance de quatre toiſes, ce qui fit le nombre de dix mille, que mes enfans nettoyèrent en peu de tems en empoiſonnant les ſerpens, & les faiſant jetter après dans ſoixante & quatre foſſés de chaux éteinte que je diſpoſai bien à ſeize par ligne, & j'employai vingt cinq mille couples de mégamieres bigarrés pour faire cent excavations en ordre dans cent endroits pour y bâtir dix mille maiſons carrées ſéparées chaque centaine par quatre rues. Je deſſinai un palais carré dans ſon centre qui avoit quatre topes de longueur ſur chacune de ſes quatre faces, & cent toiſes de profondeur pour vingt éta-

ges l'un ſur l'autre tous bien pourvus de ſoupiraux : ces vingt étages en tour avoient quarante toiſes de largeur, & à la diſtance de dix toiſes il y en avoit un autre à chaque face, puis un autre, & un autre jusqu'à huit, & chaque face obſervant le même ordre mon palais contenoit ſix cent quarante appartemens chacun capable de loger vingt maitres. Le projet que je formai d'abord, & que j'éxécutai bien, fut de faire devenir ma terre une fort belle ville faite pour nous, & où les mégamicres ne puſſent loger qu'en qualité d'étrangers. Je pris vingt millions d'onces à un pour cent de la grande compagnie du commerce, que j'aſſurai ſur mon fief par un acte autentique. Un petit canal de la largeur de deux toiſes avoit ſon cours ſur une ligne droite préciſément aux confins de ma terre : j'y fis excaver à la diſtance d'une toiſe une rue qui alloit tout le long de la ligne que je garnis de cent maiſons larges de cinquante toiſes, dont chacune avoit un jardin de cinquante. J'y fis faire des jeux de paume éclairés par la lumière du jour, quoique couverts de tapis, & chacun de ces jeux avoit deſſous un billard éclairé à phosphore avec tous les meubles néceſſaires, queues, mails, & globes d'Acori. Ces jeux de pau-

me, & ces billards devinrent l'exercice chéri de mes enfans du séminaire dans leurs heures de récréation, & les mégamicres qui n'en avoient auparavant pas la moindre idée, en devinrent fanatiques.

Pour éxécuter une autre idée que j'avois, je fis bâtir dans le palais du centre deux théatres, un vaste, & un de moyenne grandeur, & en abandonnant le vaste à un autre tems je me mis à faire travailler à ce dernier. Je le fis bâtir à la moyenne profondeur de mon palais dans un de ses coins.

La forme du parterre étoit une demie ovale longue & large de quarante pas géométriques : une place pour l'orchestre l'allongeoit de trois pas sans la diminuer en largeur. Après l'orchestre élevée de quatre pieds commençoit l'échaffaud qui allant en rampe devenoit haut de huit au bout de sa longueur de soixante & dix pas géométriques. Toute la place de ce théatre étoit un carré oblong qui avoit cinquante pas de large, & cent vingt de long. Dans son extérieur cet édifice avoit soixante pas de large, & cent cinquante trois de long. Du plancher de l'orchestre jusqu'au plafond il n'y avoit que seize pas. Le parterre devenoit à l'extrémité de l'ovale aussi élevé que l'extrémité

oppoſée du théatre. Sous le plancher de l'orcheſtre qui étoit à jour je plaçai des voutes faites pour faire aller net le ſon de la voix également dans toutes les loges : ces voutes étoient faites en forme de vaſes d'un mélange de pluſieurs métaux. Tout mon parterre étoit comme une arène d'amphithéatre à la romaine, où les amples degrés pour s'aſſeoir étoient avec leurs eſcabeaux pour y poſer les pieds. Mille couples de mégamicres pouvoient s'y aſſeoir fort à leur aiſe. J'y fis quinze rangs de loges dont ſix étoient d'un pas & demi de hauteur pour nous autres, & neuf n'étoient que de deux pieds & demi chacun pour les mégamicres. Le plafond étoit en voute arrondie. Le premier rang, c'eſt-à-dire, le plus bas étoit de quatre pieds plus élevé que l'extrémité du parterre. Les loges pour les mégamicres avoient ſix pieds de large, où quatre perſonnes pouvoient ſe tenir aſſiſes ſur le devant à leur aiſe, & huit autres ſur deux petits échaffauds derrière qui s'élevoient vers la porte de la loge qui avoit ſept pieds de fond. Ces loges dans toute l'enceinte auroient été ſoixante, s'il n'y eut eu d'un côté, & de l'autre vers l'orcheſtre deux balcons hauts de ſix pieds, larges de douze, avec un fond égal. Ces deux balcons étoient pour le roi, & je fis à

chacun un cabinet de retraite. La loge royale étoit dans le milieu de toutes les loges ; & elle occupoit en haut, & en large la place de vingt quatre : les loges donc de mesure ordinaire restoient dans ces rangs là en nombre de quarante quatre. Un grand lustre avec deux cent bracelets de phosphore éclairoit tout le parterre. Chaque loge outre cela avoit devant un flambeau, & huit colonnes atticurges qui éclairoient le théatre quatre d'un côté, & quatre de l'autre d'abord après les balcons. La scène n'étoit pas éclairée par ces seules colonnes : les quadres des coulisses étoient tous phosphores. Les atticurges qui avoient quatre pieds de diamêtre servoient aussi à borner la largeur de la scène qui sans cela auroit excédé : sa largeur devenoit de vingt pas : la distance d'une colonne carrée à l'autre étoit d'un pas & demi. Mes ouvriers bien payés ne sortoient jamais, & personne ne savoit ce que je voulois faire de ce grand, & dispendieux bâtiment, & personne n'osoit me faire là dessus la plus petite question. Mon intention étoit de donner au premier de l'an une comédie au roi jouée par mes enfans. J'avois pensé à la pièce, mais il falloit l'écrire.

Les jeux de paume, & ceux de billard, qui étoient devenus le plaiſir chèri de mes enfans, devinrent auſſi l'objet de la curioſité de toute la nobleſſe, & peu à peu leur paſſion. Cet éxercice qui rendoit adroits, & diſpos mes garçons, & mes filles contribuoit auſſi à leur ſanté. Les mégamicres y trouvèrent les mêmes avantages, & je fus obligé d'avoir la complaiſance de leur faire bâtir des pareils jeux proportionnés à leur taille, & à leur force. Un mégamicre tant à l'égard de ſon corps que de ſa force étoit poſitivement la douzième partie d'un géant, & il peſoit douze fois moins. Mes deux jumeaux à leur naiſſance peſoient dix livres entre tous les deux, & avoient un pied, & trois pouces de grandeur chacun. Les mégamicres à ces jeux devinrent ſupérieurs de beaucoup à leurs maitres.

Entre tous les rouges qui me prièrent de faire bâtir chez eux des jeux de paumes, & de faire placer des billards, celui qui eut la préférence fut le chancellier qui habitoit à la cour, & qui avoit un jardin qui communiquoit à un de ceux dont le ſeul roi avoit la clef. Le roi pouvoit entrer dans ce jardin du chancellier ſans même qu'il le ſût: j'y fis faire exprès un corridor grillé, & couvert, &

le jeu de paume, & le billard y furent établis merveilleuſement bien : peu de tems après le roi voulut en avoir quatre chez lui, où il jouoit avec toute ſa famille. Cette famille conſiſtoit en oncles, & grand oncles rouges tous princes, mais dont aucun ne pouvoit hériter de lui la couronne, parcequ' ils n' étoient pas iſſus d' un aîné : c' eſt la ſeule loi injuſte, & poſitive ſans aucune raiſon légitime que je trouvai généralement établie dans ce monde là : il y avoit auſſi une quantité de bâtards qui, pour être du roi, ou des princes, vivoient à la cour ſans être obligés de faire quelque mètier pour ſubſiſter. Les ſeules dignités eccléſiaſtiques leur convenoient, exceptés les autocéphalats où on ne ſouffroit pas d' en voir le ſiège occupé par des ignobles. Tous ces princes bâtards plus par préjugé de leur naiſſance que par pareſſe naturelle aimoient à ne rien faire, & venoient paſſer tous les jours les heures de la récréation dans mes ſéminaires où ils jouoient avec mes enfans. D' abord que mes enfans étoient mariés ils quittoient ces jeux, & ce n' étoit pas à cauſe qu' ils leur furent défendus, mais par une averſion naturelle qui leur entroit dans l'eſprit contre tous les badinages qui avoient amuſé leur enfance.

J'eus occaſion de me féliciter d'une heureuſe penſée qui me vint ; & qui fut conſidérée après pour une fort prudente précaution. Lorſque je fis faire le jeu de paume chez le chancellier, je ſuppliai le roi, dans le même moment que je lui communiquai la choſe, de faire une loi ; & d'ordonner qu'elle fût publiée par l'impreſſion. Elle devoit ordonner ſous peine d'une amende conſidérable, & de ſa diſgrace qu'aucun mégamicre ne dut jouer à la paume ſans un maſque d'acier fait dans une des forges des géants. Cette loi fut faite, publiée, & obſervée avec toute l'exactitude, & je fis faire à mes forgerons une quantité de ces maſques. Je me garantis par là de la peine que m'auroit cauſé quelqu'accident, & guéri de la peur que j'avois qu'il n'arrivât. J'aurois été au déſeſpoir ſi un coup de raquette trop fort eut envoyé le petit globe à la figure d'un mégamicre, & lui eut crevé un oeil. Un pareil malheur m'auroit attiré la haine de l'inſéparable, & mille malédictions dont je n'aurois pas aimé la ſource. Mes maſques étoient des grilles en hémiſphère compoſées de fil d'archal avec des mailles dont le tiſſu étoit très ferme, qui adaptées à la figure, & aſſurées derrière la tête au crâne, & par un autre crochet d'acier à la nuque, ga-

raintiſſoient la figure du joueur des ſuites de quelque coup maladroit : ces masques étoient de la plus grande légéreté. Mon acier étoit ſi bien purifié, & chargé avec tant de diligence du principe inflammable, qu' il ne pouvoit être ni plus dur, ni plus élaſtique ; il s'éloignoit de la ſurface du viſage de quatre bonnes lignes, & il étoit ſi net, & ſi poli qu'il ajoutoit des charmes à la phyſionomie. Ces masques produiſirent un gain conſidérable à mes forges qui en rendirent en peu d'années des millions. Elles devinrent article de luxe, lorsque j' en fis travailler en damasquin, en incruſtant l' or à l' acier. Je fis une loi politique, & particulière que je pouvois faire, car elle ne regardoit que ma famille : elle ordonnoit tout le contraire de celle que j' avois fait faire au roi, & qui ne regardoit que les mégamicres : ma loi défendoit à tous les géants de l' Ephébe, de l' Andréon, & du Parthénon de jouer à la paume avec un masque. Les raiſons de cette ordonnance furent deux. La première devoit perſuader les mégamicres que je penſois plus à eux qu' à ma propre famille : la ſeconde étoit celle de rendre mes enfans plus adroits, & attentifs, car délivrés de la peur des coups rapides des balles que les excellentes raquettes pouſſoient, & repouſſoient

avec la plus grande viteſſe ils ſe ſeroient moins tenus ſur leurs gardes. Ces balles étoient des véritables pelottes faites d'une matiere ſi réſiſtante que là ou elles touchoient le joueur, elles lui laiſſoient des contuſions conſidérables.

Lorsque je vis que tous les mégamicres ſeigneurs, & riches vouloient abſolument avoir chez eux des jeux de paume, & des billards, & que la complaiſance commençoit à me donner trop de beſogne, je publiai une déclaration par laquelle je permettois à tout mégamicre architecte de metier d'en faire bâtir; ce qui m'attira une reconnoiſſance générale; mais le roi principalement agréa beaucoup cet acte généreux de ma part; car il y avoit une loi qu'on tenoit dans la plus grande vigueur, & qui défendoit à tout artiſte, ou artiſan de rien faire en mécanique de ce qui auroit été inventé par un autre, & qui auroit eu l'applaudiſſement du public ſous peine d'amende, ſauf ſi l'inventeur vouloit vendre, ou donner gratis cette permiſſion à qui bon lui ſembleroit: de là vint que cette permiſſion donnée à tout le monde me fit le plus grand honneur. Les mégamicres devinrent d'abord excellens architectes de paume, & de billard, & je me déchargeai d'une véritable corvée. Les jeux de paume conſiſtoient

dans un carré long enfermé par des murs peints en bleu foncé, couverts de tapis, pavé de bois, & tous entourés de grillages là où les ſpectateurs ſe tenoient. Il n'étoit permis de jouer à la paume qu'à la clarté du ſoleil qui éclairoit obliquement: les billards au contraire étoient tous plantés dans le milieu des ſalles éclairées par le phosphore. Les Inégamicres parvinrent à jouer au billard avec toute la perfection dont l'homme peut être capable. Ceux pourtant qu'on connoiſſoit pour parfaits, & qu'on appelloit de la première force étoient rares. Ils rioient quand on parloit de coups de hazard: ils diſoient qu'ils ne pouvoient ſurvenir qu'aux ignorans, ou aux maladroits, puiſqu'il étoit impoſſible que la bille allât dans la blouſe ſans la direction, & la force que celui qui l'avoit pouſſée lui avoit donnée, & il devoit ſavoir les loix de la première, & la valeur de la ſeconde: il eſt vrai que la ſphéricité de la bille devoit être parfaite, & parfaite le plan du billard, & la fineſſe du tapis qui devoit être exempt de la moindre inégalité; mais tout cela n'étoit pas difficile. Ils parvinrent à parler des ſommes conſidérables au point que pluſieurs ſe ruinèrent.

Le gouvernement ne pouvoit pas être indifférent au bouleverſement de la fortune d'une maiſon à cauſe de ces pertes : mais ce jeu par ſa nature n'étant pas ſuſceptible de friponnerie on ne ſavoit quel remède appliquer à ce déſordre dans un monde où les hommes diſoient *quid opus libertate ſi volentibus luxu perire non licet* : les mégamicres ſont les maitres de faire ce qu'ils veulent de tout ce qui leur appartient. Le roi aſſembla ſon conſeil, & lui déclara qu'il vouloit qu'on y mit remède ſans défendre le jeu, & ſans limiter les ſommes que ſes ſujets vouloient jouer. Il donna aux conſeillers le tems d'une moiſſon pour y penſer ; mais il leur falloit trouver le remède, ou être remerciés. Tel étoit l'ordre que le roi leur avoit donné.

Lorsque la nouvelle de cet ordre royal parvint jusqu'à moi, je vous avoue, milords, que l'envie d'en rire me prit, car il me paroiſſoit paradoxal, j'en croyois l'éxécution impoſſible, & je voyois par là les conſeillers tous caſſés ; mais je me trompois. Je pris la liberté un matin de repréſenter au roi avec la plus grande ſoumiſſion l'impoſſibilité que je trouvois à l'éxécution de ſon ordre. Le roi ne me répondit pas d'abord ; il regarda ſon inſéparable en ſouriant, puis d'un air ſerain il me dit.

"Il faut que je vous rende compte de mon ſourire, car vous pourriez le prendre en mauvaiſe part. L'éxécution de mon ordre démontre que, graces à Dieu, il ne fut pas abſurde, car il eſt déjà éxécuté : le remède eſt trouvé ; vous le verrez publié ; mais il faut que je vous diſe ce que peut être vous ne ſavez pas : je dois du moins le croire. „

"Un roi dans notre monde ne peut ordonner, que ſous peine de faire rire, une choſe moralement impoſſible à qui que ce ſoit, & encore moins à ſes miniſtres, parcequ'irrités d'avoir perdu leur poſte ils ſe vengent en publiant la raiſon qui le leur fit perdre. Vous entendez, & concevez combien devroit être honteux un ſouverain qui feroit ce faux pas. La ſageſſe d'un roi donc dans cet article conſiſte en deux maximes, qui ſont ou de s'abandonner à l'eſprit, & au ſavoir de ſes conſeillers, ou à prendre bien garde de ne leur ordonner jamais rien qui ne puiſſe ſe faire ; ou qu'après fait il faille révoquer ? Je n'ai jamais jusqu'à prèſent donné un ordre ſans avoir auparavant reconnu non ſeulement la poſſibilité, mais l'utilité de ſon éxécution, car ſi l'éxécution n'eſt pas utile, mes miniſtres mêmes font ſourdement tout ce qu'ils peuvent pourque ſon inutilité paroiſſe au grand

jour, puisqu'au fond ils n'aiment voir réuſſir que ce qui vient directement d'eux mêmes. „

"Tout ce que je vous ai dit démontre que je dois être ſûr d'ordonner ce qui eſt *bel & bon*, car c'eſt ainſi que nous définiſſons chez nous le *parfait*. Perſuadé comme je ſuis que je peux me tromper, j'ai à mon ſervice deux conſeillers dont le titre vous ſurprendra peut-être en qualité d'inconnu aux ſouverains du monde extérieur. Ces conſeillers que je chéris, que j'honore, & que je ne crois jamais aſſez récompenſés, ont le ſpécieux titre *d'intimes*. C'eſt avec eux que j'examine l'affaire en ſecret avant que d'en ordonner l'exécution en pleln conſeil, & nous croyons eſſentiel, lorsque nous avons trouvé la choſe *belle, & bonne*, de l'ordonner avec des clauſes qui la faſſent paroître infaiſable à ceux qui, faits pour les ſeules ſuperficies, ne pénétrent pas juſqu'au ſubſtantiel. L'éxécution ſurprend alors, & c'eſt un petit plaiſir que je crois pouvoir me procurer, d'autant plus qu'il peut ſervir d'inſtruction au pauvre entendement humain enclin à traiter d'impoſſibles en action pluſieurs opérations très poſſibles, & injuſte d'abord qu'il les voit faites, & toujours prêt à dire qu'on auroit pu les faire beaucoup de tems auparavant. „

Cette réponſe me rendit muet, & bien repenti d'avoir parlé. Je remerciai cependant bien le roi de tant de bontés, & je crus devoir lui dire que les conſeillers intimes éxiſtoient chez nous auſſi avec ce même titre, mais que c'étoit préciſément de ceux là que les rois ne faiſoient aucun cas.

Vers la fin de la moiſſon je fus le premier à ſavoir le remède qu'on avoit trouvé, puiſqu'on envoya le décret à l'imprimerie cacheté entre les mains de mon ſecretaire. Le voici.

"Il ſera permis à tous les mégamieres de tenir des billards publics, ou d'en avoir chez eux, mais il ne ſera permis de jouer qu'argent ſur jeu, & entre forces égales reconnues pour telles; en conſéquence de quoi il ne pourra jamais arriver qu'un joueur donne quelques points à l'autre. Les infracteurs de ces règles, ou ceux qui auront pu faire entr'eux des accords ſecrets ſuccomberont aux punitions infligées aux grands délits, s'ils ſont accuſés, & convaincus. „

Cette loi fit l'effet qu'on déſiroit. Ceux d'égale force ne jouoient jamais entr'eux, & on n'en comprenoit pas bien la raiſon: ils s'ennuioient peut-être, car ordinairement ils faiſoient quitte, & la défenſe de jouer ſur la

parole fit le reſte ; on ne faiſoit que des petites pertes, & le jeu reſta un véritable amuſement.

Avant que d'inſtruire mes enfans ſur les pièces que j'avois deſtiné de leur faire jouer le jour de la fête, je penſai qu'il falloit me faire acheter dix huit maiſons pour le moins une à égale diſtance de l'autre ſur la route d'Héliopalu, pour pouvoir mettre mes enfans dans l'autorité de tuer les ſerpens, car ils avoient beſoin de ſe nourrir, & les compotes qu'ils auroient pu porter avec eux n'auroient pas pu durer ſi long tems. Pour faire acheter ces jardins il falloit avoir la permiſſion des ſouverains reſpectifs, & ſans quelque protection nous n'aurions pas pu l'obtenir : il fallut donc que j'en parlaſſe au roi. Voici ſa belle réponſe.

"Lorsque je vous ai dit, mon cher Edouard, que je me chargeois de penſer à votre voyage, vous concevez que je vous aurois promis cela bien légérement, ſi je n'euſſe penſé à votre nourriture dont vous ne pouvez pourvoir vos enfans que pour quatre pentaines, & il s'agit de trois cent ſoixante jours que leur voyage peut durer. Sachez donc que je vous ai pourvu de maiſons à vous appartenantes, que vos enfans trou-

veront ſur la route toujours au bout de trois pentamaines de voyage. Il vous en faut donc vingt quatre, & j'ai chargé mes miniſtres dans les royaumes, par où vos familles doivent paſſer, de vous les acheter. Vous avez d'ici à Héliopalu vingt ſept mille lieues à peu près, ainſi il vous ſuffit de ne faire jamais plus de douze cent lieues ſans vous repoſer dans les maiſons que je vous ai fait acheter. Vous pouvez dire à vos enfans de s'y repoſer pendant trois jours, & ils arriveront encore à Héliopalu en moins de deux moiſſons. „

Telle étoit la bonté de ce roi. Je commençai alors à inſtruire mes enfans pour les mettre en état de bien jouer mes pièces. J'en avois écrit deux en anglois que j'ai fait traduire dans la langue des mégamicres par un fils de Robert qui, au témoignage de tous les lettrés mégamicres, écrivoit ſupérieurement. Une de ces deux pièces étoit ſérieuſe en trois actes; l'autre en un acte étoit comique. Je vous en dirai le ſujet lorsque nous ſerons à la repréſentation.

Toutes nos femmes le premier de notre mois d'octobre accouchèrent, & la mienne me donna Fréderic, & Berthe mes trente troiſièmes jumeaux. A la fin de ce

même mois mon théatre fut fini, & à la moitié de décembre j'avois déjà fait à portes fermées toutes les répétitions de mes deux pièces, moyennant lesquelles je m'étois assuré qu'ils savoient tous parfaitement bien leur role. Je plaçai par précaution un souffleur dans l'endroit ordinaire, où on le place chez nous, qui ne devoit ouvrir la bouche que dans le cas où l'acteur s'arrêtant auroit démontré qu'il avoit oublié la parole; mais dans mes instructions j'avois représenté à mes enfans ce manque de mémoire si honteux que le souffleur ne leur fut jamais nécessaire.

Je demandai au roi pour ce jour là mille gardes royales pour les placer où je jugerois à propos, & la permission d'inviter à la fête après le diner huit mille couples nobles, & mille bâtards. Surpris de cette grande invitation il me dit que ses gardes seroient à mes ordres, mais qu'il ne les voyoit pas nécessaires dans une conversation de presque vingt mille mégamicres en pleine campagne. Je lui dis que les neuf mille couples que j'aurois invités ne devoient se trouver chez moi qu'à dix heures, & demie, & qu'aucun ne se trouveroit à même de lier conservation avec quelqu'un

de ſa cour. Je lui ajoutai que la fête des mariages commenceroit à huit heures & demie, & que le ſeul qui l'honoreroit, ſeroit ſa Majeſté avec ſa cour, & que le tout ſeroit terminé au ſon de la choſe du repos.

Fin de la onzième journée, & du troiſième Tome.

DOUZIEME JOURNEE.

Miladi Rutgland.

Le jeune Sébaſtien eſt un prodige, & je donnerois beaucoup pour avoir le plaiſir de le voir.

M. Burghlei.

Oui, miladi; mais tel qu'il étoit alors, car aujourd'hui, ſelon mon calcul, il doit avoir ſoixante ſix ans. N'eſt-il pas vrai, madame Eliſabeth?

Eliſabeth.

C'eſt juſte, milord; mais malgré cela il a, s'il faut que je vous parle vrai, l'air plus jeune que vous.

M. Bridgend.

Voilà un bon paquet pour l'honorable lord.

M. Burghlei.

Je conviens qu'il peut en avoir l'air tout comme vous l'avez, madame; mais en

matière de jeuneſſe on ne ſe contente pas du ſeul air. Ne dis-je pas vrai, miladi ?

Miladi Rutgland.

Oui, vous avez raiſon, il faut être jeune effectivement pour plaire, & en porter les enſeignes ſur la phyſionomie, comme vous les portez; mais vous parlez ſi bien, que pour paroitre jeune vous n'avez pas beſoin d'en avoir l'air.

M. Howard.

En voilà un autre qui vaut bien le premier.

M. Burghlei.

Un dialogue piquant avec une jolie femme m'amuſe au ſuprême degré ; d'autant plus que j'ai le plaiſir de le terminer par me rendre.

Duc de Brecnok.

Et lorsque tu diſputes avec des hommes comme toi, quel plaiſir as-tu ?

Miladi Rutgland.

Celui de parier, & de toujours perdre.

M. Chepſton.

Oui, en vérité, car après avoir perdu on peut s'en procurer un autre.

M. Burghlei.

Quel eſt l'autre? je vous prie.

Miladi Rutgland.

Celui de ne pas payer. Ai-je deviné ?

M. Burghlei.

Je ne connois pas cette eſpèce de plaiſir, miladi; mais je déſirerois cette explication de la bouche même de monſieur.

M. Bridgend.

Point d'explication chez moi. Nous ne ſommes ici que pour écouter M. Edouard.

M. Burghlei.

Comte, vous m'excuſerez : monſieur Edouard eſt certainement notre ami, mais actuellement qu'il nous a communiqué ſes titres nous ne ferions pas mal d'ajouter à ſon nom le beau titre de prince.

Edouard.

Je vous remercie, milord; mais je vous dirai qu'en ſortant de ce monde là j'y ai laiſſé mon rang, tout comme vous perdriez le vôtre, ſi vous y alliez.

Miladi.

Rien n'eſt ni plus vrai, ni plus naturel : & je vous prie ſérieuſement, monſieur Charles, de finir vos plattes plaiſanteries, ou de vous en aller.

M. Burghlei.

J'aime mieux finir, miladi.

M. Dunspili.

Que dites-vous du roi du Quatre-vingt-dix ? Je ne pouvois me figurer impoſante d'aucune façon une créature de la taille de dix huit pouces. — Actuellement j'y vois la Majeſté. Nous ſommes pétris de préjugés.

M. Howard.

Ce monarque là étoit aſſurément un vrai modelle. Il n'y a pas à mon avis de courtiſan qui ne ſoit ſûr de devenir le favori de ſon maitre quelque ſoit ſon caractère, en ſe réglant avec la même conduite que M. Edouard.

M. Bridgend.

Finiſſons donc de diner, car il me tarde d'être à la comédie, & de voir la pièce qu'il fit jouer à ſes enfans ſur ce théatre qu'il appelle petit.

Miladi Rutgland.

Admirez, je vous prie, entr'autres un fait tout-à-fait particulier, & ſurprenant. Monſieur Edouard eſt allé là très jeune, rempli d'eſprit, il eſt vrai, & ayant fait ſes études, mais ignorant, comme il l'avoue lui même, dans la pratique de tous les arts, & inſtruit dans les ſciences pas d'avantage de ce que peut l'être un jeune homme de quatorze ans. Je vois avec étonnement qu'il s'eſt

formé là tout ſeul, & ſans aucun ſecours pas même en livres, artiſan, architecte, calcographe, mécanicien, chymiſte, alchymiste, théologien, grand phyſicien, mathématicien, excellent oculiſte, poète, & grand politique. Je ſais que l'homme eſt l'auteur de tout ce que je vois ſur la terre; mais ici c'eſt un ſeul homme qui parvient à faire tout ſeul, tout ce que les hommes ont fait tous enſemble.

M. Burghlei.

J'aurois envie d'aller là, quand ce ne ſeroit que pour jouer au billard, & pour faire un eſſai de ma force contre la prétendue prodigieuſe des mégamicres, que je crois un peu éxagérée. Je m'y connois un peu; & je crois auſſi pouvoir rire de ceux qui n'admettent pas le coup de hazard, car le véritable coup de hazard eſt celui qui arrive imprévu par le joueur même qui l'a fait, & d'un coup de cette eſpèce il n'y a pas de joueur au monde qui puiſſe ſe garantir. La néceſſité de la réuſſite du coup, après l'action de celui qui l'a fait, n'empéche pas qu'il ne ſoit du hazard, lorsque le joueur ne vouloit pas le faire. Pour ce qui regarde la loi contre le gros jeu, je crois qu'elle peut avoir été facilement éludée.

J'ai encore une autre difficulté à admettre certains termes savans dont monsieur Edouard se sert dans sa narration pour nommer quelque chose d'éxistant chez les mégamicres. Les mégamicres parbleu ne pouvoient pas savoir la langue grèque, & ne pouvoient pas donner aux choses les mêmes noms que nous leur avons donnés. Il s'ensuit donc que tous ces noms sont de lui. Il n'est pas l'inventeur, car tous ces savans noms nous sont connus; & s'il n'en est pas l'inventeur, comment peut-il les avoir appris avant que d'aller là, où dans une demie année depuis son retour?

Miladi Rutgland.

J'avoue que cette remarque peut faire brèche sur quelques têtes: avouez à votre tour qu'elle n'est pas polie. C'est à M. Edouard à vous répondre, mais je proteste d'avance devant toute cette assemblée que la difficulté du lord Charles n'en est pas une pour moi, car s'il se sert de ces termes je suis forcée à croire que soit avant, soit après, il les a certainement appris dans notre monde. Je n'admets point des miracles, & je ne suppose l'imposture que lorsque j'en suis convaincue: cette narration depuis onze jours m'a démontré le contraire.

Edouard.

Je me déclare très reconnoiſſant, miladi, à la bonté dont vous m'honorez. J'informerai donc, milord; que j'ai appris un peu de grec à l'école, & qu'ayant lu, & retenu une grande quantité de théories de phyſique, & de pluſieurs arts, j'ai cru pouvoir me ſervir des termes didactiques, & techniques que la langue angloiſe a adopté.

Pour ce qui regarde les noms propres qui peuvent vous avoir choqué, puisque je ſais très bien m'être ſervi d'arabes, & de perſans, qu'il eſt impoſſible aux mégamicres de prononcer, je vous avouerai que j'ai arbitré; mais j'ai cru non ſeulement que vous me le pardonneriez, mais que vous m'en ſauriez grè. Je vous ai épargné des noms compoſés de voyelles que j'aurois dû vous chanter, & par un ſentiment de décence j'ai mieux aimé appeller les miniſtres de la religion alfaquins que prêtres, & ceux qui y préſident abdalas, & autocéphales plutót qu'évéques, & patriarches. Que vous importe que j'appelle les miniſtres barcalons, & les marchés publics béſeſtans? Je vous ai rendu fidellement le nom de Dieu que les mégamicres appellent *Aeiou*, & nous le trouvons dans l'écriture ſainte appellé *Jeoua*. Les deux mondes ſe ſont ren-

contrés dans l'idée de donner au créateur un nom composé de toutes les voyelles, quoique dans un ordre de procession différente. Je dois aussi vous rendre compte qu'en me servant dans cette histoire de plusieurs noms grecs, j'ai suivi le génie de la langue des méganiciens qui a plus de trois mille mots composés qui par leurs éthimologies définissent l'objet qu'ils veulent indiquer. Je n'ai cru bien savoir leur langue, que lorsque je me suis mis en possession de leurs dictionnaires dont le grand contient les dérivations, & les racines de leurs mots. Je vous prie aussi de croire que la loi contre le gros jeu ne fut pas éludée. La défense de quelque chose ne la rend pas plus chère dans ce monde là : le déshonneur qu'on attache à la transgression rend odieuse, & mépriſable la désobèissance : chez nous on pardonne facilement des vices, & on ne fait pas grace aux ridicules : chez eux on rit des ridicules, mais on a en abomination les vicieux.

Duc de Brecnor.

J'aime les conseillers intimes qui éxercent leur emploi, sans désirer qu'on en fasse autant chez nous, car j'en connois deux ou trois que le roi feroit bien mal à les consulter dans les affaires épineuses. Henri VII.

avoit trois confeſſeurs en titre auxquels il ne s'eſt jamais confeſſé.

Miladi Rutglaud.

Peut-on aller ſe confeſſer à un homme qui vous connoit ! Mais écoutons M. Edouard.

Edouard.

J'ai fait élever en cercle ſur des colonnes de bois autant de tapis que j'avois diſpoſé de tables. Celle du roi de vingt quatre couverts ſeule ſur la ligne extérieure étoit deux pieds au deſſus du niveau des autres : une table de cinquante couverts pour les époux, une de cinquante autres pour leurs pères, & mères, & deux de cinquante couverts chacune étoient pour les grands de la cour, que le roi devoit conduire. Le roi avoit nommé pour être aſſis à ſa table l'autocéphale, cinq ambaſſadeurs, & les principaux d'entre ſes miniſtres outre les princes rouges ſes oncles, & moi avec ma femme. Les ambaſſadeurs étoient celui du grand Génie, qu'on appelloit le paranymphe, & ceux des quatre rois ſes voiſins. Deux des cinquante époux étoient mes fils, vingt huit étoient mes petits fils, & vingt mes arrière petits fils. Une autre table de cent couverts à côté de cette enceinte contenoit des rouges entre leſquels le grand jardinier & des colorés tous attachés au roi.

Sa Majeſté vint à l'heure preſcrite, & après avoir fait l'éloge de tout ce que j'avois fait faire en moins de quatre moiſſons il ſe mit à table, & tout le monde ſe plaça à celles qui lui étoient deſtinées. On mangeoit dans le plus grand ſilence, & on n'entendoit que de tems en tems la voix du monarque qui adreſſoit la parole à quelqu'un qu'il vouloit gracieuſer, & qui répondoit par des révérences : c'eſt là l'uſage, car ordinairement on ne comprend pas ce que le roi a dit.

Le repas dura une heure, & demie. Lorsque je vis le moment, je me levai, & je me prèſentai au roi en lui demandant la permiſſion de faire une cérémonie ſans laquelle mes enfans ne pourroient jamais s'appeller mari, & femme. Le roi ſe leva alors, & tout le monde en fit de même, aucun ne bougeant de ſa place. Ma femme alla ſe mettre derrière Renaud, & Egérie que je mariai les premiers, eux ſe tenant à genoux : tous les autres quarante huit s'agenouillèrent auſſi ayant derrière eux père, & mère qui leur tenoient les mains ſur la tête, d'où ils avoient dans ce moment là délacé la capeline. Deux à deux je les mariai tous en leur récitant en anglois la belle formule dont vous pouvez vous ſouvenir, que ma femme prononçoit

après moi en langue mécamicrique, ce qui plut infiniment à tout le monde. Tous les époux allèrent en bel ordre baiſer la main à leurs Majeſtés qui les félicitèrent en leur diſant tout ce qu'ils pouvoient leur dire de plus gracieux. Trente un couples de géant adultes ſéminariſtes de l'Ephébe, qui y entroient ce jour là pour y paſſer un an européen, avant que de ſe marier; s'avancèrent en bel ordre, & baiſèrent les mains au roi qui leur fit compliment ſur le bonheur qu'ils devoient avoir au bout d'une année. Un moment après il fut agréablement ſurpris de voir une bande de cinq cent ſoixante petits géants qui s'avancèrent en bon ordre, & qui, lui baiſant la main, égayèrent toute la compagnie par tout ce qu'ils dirent au roi de naïf, en lui faiſant beaucoup de careſſes comme à quelqu'un qui, n'ayant que la moitié de la taille des plus petits géants, devoit être ſelon leur idée beaucoup moins qu'eux. Les plus jeunes avoient trois ans, & trois mois. Les autres ſix cent trente huit au deſſous de cet âge étoient reſtés dans le ſéminaire. Le roi pria alors ſon inſéparable de faire aux époux le prèſent de noces qu'on faiſoit aux princes, & ayant dit un mot à ſon grand écuyer il ſe fit donner cinquante rubans dont chacun avoit

au bout le joyau eſcarboucle qu'ils appeloient la lumière, & il les mit lui même en ſautoir à leur cou. On ne fit ni frottemens, ni parfums, car l'uſage ne les admettoit pas dans les repas de noces. Je ſavois que le théatre étoit déjà plein. Je dis à ſa Majeſté qu'un divertiſſement qui dureroit trois heures & demie l'attendoit dans une ſale voiſine. Je le conduiſis alors ſuivi de toute la cour à un eſcalier de mille marches de deſcente d'un pouce, qui entouroit mon théatre tout couvert de tapis. A peine entré, le roi ne vit que des corridors à droite, & à gauche éclairés par des lanternes phosphores. Il monta un petit eſcalier, les deux battans d'une porte s'ouvrirent, & il ſe vit dans ſa belle loge qui, comme je vous ai dit, occupoit en haut, & en large la place de vingt quatre. A ſon arrivée l'orcheſtre commença la ſymphonie, tandis que ſurpris il conſidéroit l'édifice, & la grande quantité de monde qui en rempliſſoit les loges, & l'amphithéatre qui occupoit tout le parterre. Il voyoit au delà de l'orcheſtre une grande toile au milieu de huit colonnes éblouiſantes de lumière: il n'y comprenoit rien, mais il ne me faiſoit pas pour cela des interrogations. Il crut pouvoir me demander la raiſon qui

faiſoit tenir ſes gardes à l'entour d'un cercle qu'il voyoit au devant de l'orcheſtre où il n'y avoit que des fauteuils. Je lui dis que ce cercle lui étoit deſtiné également que la loge où il étoit, & les deux balcons vuides que je lui montrai à droite, & à gauche du théatre. Il ſe tourna alors vers les ambaſſadeurs, & il leur dit que ſes courtiſans iroient leur tenir compagnie aux balcons où ils jouiroient mieux de la muſique, tandis qu'il ſe tiendroit où il étoit avec ſa famille: il croyoit qu'il ne s'agiſſoit que de muſique. Tous mes enfans avec tous les ſéminariſtes étoient dans les rangs éminens que j'avois conſtruits pour eux, & c'eſt là que j'ordonnai qu'on plaçât tout le peuple bigarré qui ſe préſenteroit à un des quatre eſcaliers pour jouir du ſpectacle.

Le roi ne parloit de l'effet ſupérieur que la muſique faiſoit dans ce vaſte édifice qui, au lieu d'en diminuer l'harmonie, l'augmentoit, lorſqu'au lever de la toile, tout le monde ſe trouvant ſurpris par le beau coup d'oeil inattendu, applaudiſſoit à toute voix; mais un grand ſilence ſuccéda à ce bruit, lorſqu'on vit ſur la ſcène un grand rouge qui paroiſſoit un mégamicre qui tout ſeul tiroit hors de ſes coffres forts des vaſes, des métaux, & des

billets de banque. C'étoit un avare principal personnage de la pièce. Un coloré chymiste fripon l'avoit séduit en lui faisant espérer la poudre de projection ; il lui avoit fait faire pour cela des grandes dépenses ; & on voyoit dans le premier acte que l'avare lui donnoit tout ce qu'il avoit tiré hors de ses coffres pour faire une nouvelle expérience qui, selon ce que le fourbe lui disoit, devoit couronner l'oeuvre.

Dans le même premier acte, l'inséparable de l'avare lui soutenoit que le chymiste étoit un imposteur, ce qui le mettoit en colère. Cette dupe étoit père d'un couple rouge qu'il laissoit languir dans l'oisiveté pour ne pouvoir pas se résoudre à débourser une certaine somme nécessaire à leur procurer un emploi noble, & lucratif. Le couple dans le même premier acte fait à son père les plus fortes remontrances, mais il ne leur fait autre réponse que celle de les assurer que dans peu de jours il sera le plus riche seigneur du royaume, & qu'il les rendra heureux.

Dans le second acte le chymiste apporte à l'avare trente onces d'or, qui sont restées, dit-il, dans le fond d'un creuset lors d'une opération manquée. L'avare admire la pureté de la conscience du chymiste, les prend, & les

enferme. Le couple fils parvient à découvrir une maiſon où le chymiſte tenoit cachées toutes ſes richeſſes, & en même tems ils pénétrent qu'il ſe diſpoſoit à partir : ils en avertiſſent leur pere qui répond que ce ne peut être qu'une calomnie ; mais lorſqu'ils lui demandent s'il recouvreroit volontiers tout ce que le chymiſte lui a fait dépenſer, il répond qu'il ne demanderoit pas mieux, & les fils lui diſent que, s'il veut les aſſurer de donner l'argent néceſſaire pour leur faire obtenir un emploi, ils s'engageoient de lui faire recouvrer toutes les ſommes qu'il avoit donné ; mais ils veulent un acte autentique : l'avare réfléchit que cet acte avec cette condition ne peut lui faire aucun mal, & il le leur fait en bonne forme en ſe moquant d'eux, puiſqu'il ſe tient pour ſûr que le chymiſte eſt un pauvre homme qui n'eſt riche qu'en vertus.

Le troiſième acte commence par une ſcène de l'avare avec l'impoſteur qui lui demande des nouvelles ſommes qu'il ne ſait où trouver, & qui ſe déſeſpère : le chymiſte tâche de l'encourager, & l'avare dans le chagrin de ſon ame lui dit que l'on prétend qu'il ſe ſoit apropriées toutes les ſommes qu'il lui avoit donné. Le chymiſte ſe défend en Tartuffe, & parvient à toucher l'avare au

point qu'il lui reſtoit encore des diamans, en lui diſant qu'après lui avoir donné ces pierres il ne lui reſtoit plus rien pour vivre, s'il ne parvenoit pas à faire la poudre. L'impoſteur part décidé à s'en aller le lendemain, mais les fils avertis par les eſpions en informent leur père qui n'en vouloit rien croire, mais qui défié d'aller ſur les lieux reconnoit ſes effets, & reſte convaincu de la friponnerie du chymiſte qui dans ces mêmes momens eſt arrêté, & avoue tout. Lorsque l'avare ſe revoit en poſſeſſion de toutes ſes richeſſes, il dit à ſes fils qu'il penſeroit lui-même à loiſir à leur procurer un bon emploi; mais les fils avec l'aide de la juſtice obligent le père à ſon devoir. Le fourbe dépouillé de tout eſt condamné à la priſon perpétuelle.

Cette pièce plut, & fis aſſez rire par pluſieurs traits d'avarice, & par la ſottiſe de la dupe. Un ſot valet bigarré avoit pour le chymiſte la plus grande vénération, & il y avoit beaucoup du comique dans ſes dialogues avec l'inſéparable de l'avare. Un phyſicien auſſi que l'avare avoit envoyé chercher, lorsqu'il ſe trouva mal à l'annonce d'une expérience manquée, & qui avoit couté beaucoup d'argent, fit beaucoup rire par le jargon dont il ſe ſervoit pour parler au malade qui n'y comprenoit rien.

A la fin de la pièce on baissa la toile, & pendant qu'on jouoit la ſimphonie, & que tous les mégamicres assistans parloient entr'eux de pluſieurs hiſtoires arrivées qui démontroient la morale de la comédie, il vint envie au roi d'aller entendre la petite pièce dans le cercle près de l'orcheſtre. Je l'y conduiſis dans l'inſtant, & tous ſes ſujets le virent, & lui claquèrent des mains de toute leur force.

La farce commença par une ſcène qui repréſentoit une ſale d'une noble maiſon. Au milieu de la ſale on voyoit deux cages l'une à côté de l'autre contenantes chacune un mégamicre rouge. J'avois verniſſé de cette couleur deux ſéminariſtes de ſix ans auxquels avec une ceinture de peau fine j'avois formé une fort jolie gorge, & je leur avois peint les cheveux verds, de ſorte que, quoique trop grands, ils reſſembloient parfaitement à deux mégamicres. Ces deux créatures par un dialogue fort intéreſſant faiſoient entendre que le jour étoit enfin arrivé qu'ils ſe verroient dehors de cette ennuyeuſe priſon pour être unis en mariage, & être heureux juſqu'à la mort. Leur dialogue amoureux eſt interrompu par deux nourriciers que j'avois ſi comiquement bariolé que leur ſeul aſpect faiſoit rire. Ils veulent donner le lait aux futurs époux, mais

ceux-ci en belle humeur ſe mocquent d'eux, ne veulent pas de lait, & les plaiſantent ſur leur vilain air de vieilleſſe, & leur diſent d'aller donner leur lait aux coupables qui ſe trouvent dans les priſons; ils leur diſent toutes les impertinences qu'ils peuvent inventer pour les faire enrager. Les nourriciers les appellent gueux, & ingrats; mais les enfans ne faiſant qu'en rire, les nourriciers s'en vont.

Dans la ſcène ſuivante on voit entrer un violet, & un verd; le premier comme géomètre précepteur de ces enfans, & l'autre comme maître de deſſein. Ils prétendent leur donner leçon comme de coutume; mais les eſpiègles ſe moquent d'eux, & leur diſent qu'ils ſont ignorans, ennuyeux, vilains, & tout ce qu'ils peuvent inventer pour les impatienter, & faire qu'ils prennent le parti de s'en aller. Ils leur répondent des vérités que les enfermés ridiculiſent, & ils ſe déterminent à partir, mais auparavant ils s'avancent vers l'orcheſtre, & il ſe donnent rendez-vous dans un jardin pour trouver, diſent-ils, un moyen de ſe venger des deux petits impertinens.

Les époux reſtés ſeuls parlent de l'impertinence de ces pédans. Un d'eux dit à

l'autre que le maitre de deſſein eſt un fou qui lui parle toujours de ſa tendreſſe, & l'autre lui répond que le géomètre eſt encore plus fou, puiſqu'il l'avoit pluſieurs fois ſollicité d'approcher ſon ſein au trou du nourricier pour le laiſſer ſucer : l'autre s'étonne de n'avoir pas entendu cette impertinente invitation, car il l'auroit accuſé, mais le premier lui répond que ce ſont des foibleſſes qu'il faut pardonner.

Sept couples de mégamicres quatre rouges ; & trois colorés entrent pour faire la fonction de tirer hors de la cage les nouveaux époux ; c'étoit toute la famille : ce jour là étoit le premier de leur treizième année. Une muſique ſuperbe occupe tout le ſilence qu'on obſerve dans le tems de cette cérémonie. Ils s'acheminent tous vers la ſale du repas.

Ici la ſcène ſe change, & repréſente un jardin où l'on voit les deux colorés, le maitre de deſſein, & celui de Géométrie, qui ſe font la confidence réciproque d'être amoureux l'un de l'un, l'autre de l'autre de ſes écoliers ; & en rappellant les raiſons qu'ils ont de ſe venger de leur mépris inſultant ils ſe déterminent à une trahiſon ſans exemple. Le géométre dit à l'autre qu'il poſſédoit à l'inſçu de tout le monde deux ſacs ſi bien

faits, que deux néganiores ſe mettant dedans, chacun d'eux devenoit parfaitement reſſemblant à un ſerpent ; que s'il vouloit ſe mettre dans l'un, il ſe ſeroit mis dans l'autre, & que déguiſés comme cela ils ſe ſeroient cachés dans le petit jardin de l'appartement de la retraite, où les époux, ſelon l'uſage, devoient aller faire un tour de promenade tous ſeuls après les deux tiers du doux entretien qui ſuccéde au repas. Que ſous cette forme ils les aſſailliroient, & lorsqu'ils les verroient évanouis, ce qui ne pouvoit pas manquer, ils ſortiroient leur bras du ſac, les prendroient à travers, les enlèveroient, & les transporteroient dans une chambre obſcure que le géométre avoit dans une petite maiſon voiſine du jardin : que là à l'insçu de tout le monde ils pourroient les garder autant qu'il leur plairoit jusqu'à ce qu'ils ſe fuſſent bien vengés de leur mépris. L'autre approuve le projet, & promet tout. Ils ſe ſéparent pour ſe trouver tantôt dans le jardin de la retraite.

La ſcène ſe change, & l'on voit une table de vingt quatre couverts, où ſont les époux qui doivent ſucer pour la dernière fois le lait d'autrui, ce qui fit rire tous les ſpectateurs, puisqu'ils ſavoient tous que cela ne pouvoit être qu'une feinte.

Après le repas tout le monde ſe congédie, & les pères s'en vont avec les époux pour aller les marier dans le cabinet du repos, & les y laiſſer ſeuls.

La ſcène change alors, & l'on voit un petit jardin éclairé par la lumière du jour, que je fis facilement entrer par les bords obliques d'un plafond de tapis : il y avoit quatre arbres ſur leſquels les ſpectateurs voyoient les ſerpens qui paroiſſoient vivans. Les deux traitres amoureux ſe trouvent là, & diſent que l'heure approchoit, & qu'on n'avoit pas beaucoup de tems à perdre ; qu'il falloit donc ſe déguiſer. Un d'eux va vite prendre les fauſſes dépouilles de ſerpens, en donne une à l'ami qui s'y met, & fait la même choſe de ſon côté ; puis en bondiſſant il vont tous les deux ſe cacher.

Les deux époux paroiſſent alors qui à pas lents, & ſe tenant embraſſés s'avancent ſur la ſcène en chantant avec un air fort tendre leur bonheur. Pendant qu'ils ſe promènent ſans rien craindre, voilà les fourbes qui ſe dénichent, & qui à gros bonds s'élancent ſur eux qui tombent d'abord ſur terre pâmés d'épouvante ; mais voilà les ſerpens des arbres qui à cette vue, non ſeulement ſifflent de toute leur force, mais ſe préci-

pitent au bas ; les deux coquins veulent vite s'enfuir avec leur proie ; mais les jardiniers appellés par l'effroyable ſifflement ſortent de leur gite, malgrè qu'il n'étoit pas encore le nouveau jour pour voir que c'étoit ; mais lors qu'ils voient dix ſerpens qui bondiſſent par toute la ſcène acharnés contre les deux mégamicres qu'ils croient morts, ſaiſis d'effroi ils prennent la fuite. Les coquins s'empreſſent alors de transporter leurs victimes, & d'éviter l'aſſaut des huit ſerpens qui alloient les environner ; mais malheureuſement pour eux voilà deux géants à barbe, qui tous nuds, & avec un bâton à la main aſſomment en quatre coups quatre vrais ſerpens, foulent aux pieds les quatre autres, détachent les deux autres des mégamicres, & prennent entre leurs bras les oppreſſeurs qu'ils veulent étrangler les ſerrant fort au cou. Le géométre, & ſon compagnon craignant pour lors d'être étouffés demandent tous les deux pitié aux géants : les géants ſurpris à leur tour, & presque épouvantés en entendant ſortir des ſerpens une voix humaine, les laiſſent tomber à terre, & ſont tous étonnés de voir deux mégamicres colorés qui veulent ſe débarraſſer de la peau feinte des ſerpens pour prendre plus facilement la fuite. Mais les géants revenus de

leur ſurpriſe ne leur en laiſſent pas le tems : ils ſe ſaiſiſſent des ſcélérats, & les tiennent par les cheveux. Interrogés pourquoi ils ſe ſont ainſi déguiſés, le géométre répond que ce ne fut que par envie de rire ; & qu'il étoit un pauvre homme, mais honnête qui lui demandoit pitié. Le deſſinateur ne diſoit rien, parcequ'il vouloit faire ſemblant d'être mort : mais les deux rouges époux revenus de leur évanouiſſement reconnurent les coquins, comprirent le complot, prirent les bâtons des géants, & commencèrent à les roſſer d'importance.

Toute la famille alors avertie par les jardiniers vint avec eux tous armés de fourches ; mais lorsqu'ils virent huit ſerpens morts ſur le pavé, & leurs enfans qui bâtonnoient deux mégamicres en la préſence de deux reſpectables géants à barbe, qui ſe tenoient ſpectateurs tranquilles du fait, ils adrèſſerent la parole à leurs fils pour ſavoir ce que c'étoit. Informés de tout, l'inſéparable principal père des époux interroge les coupables qui ventre à terre, & leur demandant pitié confeſſent que l'amour fut la cauſe de leur grande faute. Le père opina pour une punition éxemplaire, lorsque deux autres géants arrivèrent. Appellés par le bruit, & informés

du fait ils prient le père de leur abandonner les coupables ; en l'assurant qu'ils ne les laisseroient pas impunis. Le noble mégamicre, & toute la famille accordent aux géants ce qu'ils demandent, & les géants pour lors parlent entr'eux en anglois ; ce qui fit grand plaisir à plusieurs nobles mégamicres qui étoient parvenus à le comprendre, & principalement au couple royal qui l'entendoit parfaitement, quoiqu'il ne pût en prononcer un seul mot. Après une courte consultation un des géants part, & retourne deux minutes après avec deux domestiques qui portoient un grand tapis carré qu'ils déployèrent d'abord, & placèrent ainsi étendu sur le plancher de la scène. Les quatre géants se mirent alors aux quatre coins du tapis en ordonnant au géométre de se coucher dans le milieu du même tapis. Le géométre obèit en demandant pitiè. Les quatre géants alors prirent entre leurs mains les coins du tapis, en chantant une marche dont ils accompagnoient l'harmonie en marchant d'accord à pas lents vers le centre du tapis sans lâcher les coins : à un certain refrain de la chanson ils reculoient vite d'accord, & le tapis devant s'étendre avec violence envoyoit en l'air à la hauteur du plafond de la scène le misérable géométre

amoureux qui devoit croire en retombant de ſe trouver avec tous les os caſſés ; mais il en étoit quitte pour la peur. On lui fit faire ce ſaut là ſix fois, ſix fois au maitre de deſſein, & ſix fois à tous les deux enſemble. Dans le commencement les ſpectateurs ne rioient pas, parcequ'ils avoient peur ; mais quand ils virent que les vols des deux méchans maitres n'avoient pas de mauvaiſes ſuites, le rire général fit retentir tout le théatre. Le roi qui malgrè ſon rire craignoit pour mes enfans fut ſurpris, lorsque je lui dis que les roles de géométre, & de l'autre étoient ceux qui furent les plus ſollicités par des offices, que tous mes jeunes gens employèrent pour obtenir la grace de les jouer de préférence à d'autres.

A la fin de ce jeu le chef de la famille faiſoit une forte réprimande aux bernés qui partoient mortifiés : & après avoir ordonné aux jardiniers d'enterrer les ſerpens, & avoir fait un beau remerciment aux géants, on baiſſoit la toile. L'orcheſtre alors joua l'apoplonie eſpèce de muſique qui, avec le véritable proslambanomenos, diſoit à tout le monde que la fête étoit finie, & qu'il étoit tems de retourner à leurs maiſons. Ce qui fit grand plaiſir fut un choeur que tous les ac-

tours chantèrent avant qu'on baissât la toile, dans lequel ils demandoient au roi excuse, s'ils ne lui avoient pas fait par leur jeu tout le plaisir qu'ils avoient désiré de lui faire.

Je dis alors au roi qu'il étoit le maître de monter sur le théatre. Il en mourroit d'envie, mais il n'auroit jamais osé me le dire. Il voulut parler avec tous les acteurs qui étoient tous mâles, & s'informer du géomètre même, & du maitre de dessein s'ils s'étoient fait du mal. Je remarque, me dit-il, que vous avez donné l'exclusion dans un jeu de cette espèce à toutes vos moitiès femelles. Je ne sus que lui répondre, car ce n'étoit ni le tems, ni le lieu de lui déclarer les raisons de cette économie; mais un jour qu'étant seul, & tombé sur ce propos je pus lui parler librement, je lui dis que je ne comprenois pas bien la raison par laquelle généralement les mégamicres étoient plus polis, & plus affables avec les mâles de ma race qu'avec les femelles.

"Je ne sais pas, me dit le roi, comment la nature, & l'éducation vous font penser, & agir dans votre monde, ni quels peuvent être les prémiers motifs de tous vos procédés; mais en éxaminant la nature des êtres pensans de notre monde, je peux vous dire

que, malgrè que les géants femelles aient le privilège de porter dans leur sein à chaque quatrième moisson votre première nourriture, elles ne doivent cependant pas intèresser plus que les hommes tant à cause de une réflèxion de la raison qu'à cause d'une sensation naturelle. La raison nous mène à préférer la moitiè plus noble d'un corps dont les moitiès sont differentes entr'elles : la supériorité de la noblesse des géants mâles est constatée par leur emploi matériel, & par leur capacité morale, qui les déclarent préférables en tout aux femelles. La sensation fait qu'on aime mieux les mâles, parcequ'effectivement leur aspect, & leur structure naturelle intèressent plus la vue, préviennent d'avantage, & font positivement plus de plaisir. *Les géants mâles paroissent plus faits pour donner du plaisir que pour en recevoir : les géants femelles paroissent plus faits pour en recevoir que pour en donner.* La nature, & la raison d'accord font pencher la balance en faveur des premiers, car notre propre plaisir doit nous intèresser plus que celui que nous pouvons ressentir en en faisant aux autres, malgrè que pour être parfait il doive être réciproque.,,

Pour parvenir à une bonne conclusion, après cette belle résolution de ma question, je

n'eus pas beſoin de m'étendre en demandes pour me procurer des lumières ſur un ſujet qui devoit alors m'être étranger ; la matière étoit un peu trop délicate ; & d'ailleurs la réponſe du roi m'avoit tout dit.

Après que le roi, & ſes courtiſans virent ſur le théatre tout ce qui méritoit d'être vu, & examiné, & que le tout m'attira des complimens ſans fin, ſa Majeſté me dit qu'elle n'avoit jamais reſſenti de ſa vie un plaiſir pareil à celui que mon ſpectacle lui avoit procuré. La cloche du repos ſonna ; & tout le monde s'en alla après avoir vu partir le monarque.

Les occupations néceſſaires pour l'heureuſe réuſſite de ce ſpectacle ne m'avoient pas empêché de penſer au voyage de mes cinq premiers fils avec toutes leurs nombreuſes familles qui devoient partir dans la pentaine ſuivante. Ils portoient avec eux tous les arts que j'avois inſtitués dans le Royaume, hormis quelques ſecrets que je n'avois pas trouvé à propos de communiquer à aucun, entre leſquels le moyen de recueillir la fumée de l'arſenic. Ma femme avoit donné les ſyntagmes de toutes ſes eſſences à Guillelmine notre aînée, & j'eus ſoin de mettre dans leurs caiſſes tous les modelles de papeteries, & toutes les machines en petit pour l'imprimerie, & pour plu-

ſieurs ouvrages de mécanique, & qui regardoient l'hydraulique. Plus de trente d'entr'eux étoient devenus auſſi habiles que moi pour la fonte des métaux, & pour faire des cloches à la plus grande perfection de toutes les grandeurs. Ils avoient avec eux cinq bons oculiſtes entre lesquels mon cher Sébaſtien pour lequel j'avois conçu les plus tendres ſentimens. Ils étoient neuf cent dix; c'eſt-à-dire, deux cent quarante huit de la famille de Jacques, deux cent huit de Richard, cent ſoixante ſeize d'Adam, cent cinquante de Robert & cent vingt huit de celle de Guillaume. Ils avoient avec eux un pareil nombre de domeſtiques fort néceſſaires à cauſe de la quantité d'enfans dont il falloit avoir grand ſoin. Je leur remplis cinquante caiſſes d'armes de toutes les meſures, vingt cinq de poudre, & vingt cinq de ſauciſſes empoiſonnées que je conſignai à mes cinq philarques que j'appelle ainſi, parceque ce fut le titre qu'ils eurent, & qu'ils devoient avoir en qualité de chefs de leur tribu. Ils portèrent avec eux dans pluſieurs caiſſes tout ce qu'ils avoient de plus précieux meubles en phosphore, & des tapis qui coutoient beaucoup. Je leur remplis auſſi une grande caiſſe de caractères pour l'imprimerie, dont je prévis qu'ils pour-

roient avoir beſoin ; & je leur donnai cent ballots de papier.

Lorſque le lendemain de la fête j'annonçai au roi ce nombre de créatures, & un pareil bagage, il ſourit en me donnant à lire un billet. Je trouvai la copie de l'ordre qu'il avoit fait paſſer à toutes les poſtes en droite ligne de la moitié du monde dans la direction d'Héliopalu. On y ordonnoit des chevaux pour quatre cent voitures où ſe trouveroient neuf cent dix géants ; & mille domeſtiques environ avec tous les bagages. En me voyant un peu ſurpris il me dit que la religion défendoit aux inégaliéres les interrogations, mais qu'elle ne leur défendoit pas de penſer aux beſoins de leurs amis, & à les deviner pour leur être utiles ; il m'ajouta qu'il ſavoit compter ; & qu'après que je lui avois dit que les familles que je voulois envoyer à mon fief étoient mes cinq premières, il n'avoit pas eu beſoin de m'interroger d'avantage pour ſavoir le nombre d'individus que j'y enverrois. Il me dit qu'il m'avoit choiſi la route ſur laquelle tous les huit rois dont mes familles devoient traverſer les royaumes étoient ſes amis ; quoique quinze autres routes fuſſent belles, & bonnes comme celle là, & parfaitement égales en longueur. En s'agiſ-

ſant d'aller au point vertical du lieu du départ, toutes ces ſeize routes ne pouvoient être qu'égales. Sa Majeſté alors me fit voir ſur un petit globe qui étoit là ſeize autres routes par leſquelles ma caravane auroit pû aller, ſans allonger le voyage que de quelque cinquantaine de poſtes à cauſe du grand nombre de fiefs qu'il nous auroit fallu traverſer. Les royaumes qu'il falloit traverſer étoient le quatre vingt ſept, le ſoixante & dix neuf, le ſoixante deux, le quarante & neuf, le trente trois, le dix ſept, le ſept, & le deux, qui n'eſt ſéparé de l'un qui eſt celui d'Héliopalu que par un canal. La ville de ſa frontière, par laquelle mes enfans devoient paſſer, étoit celle où mon cher ami le gouverneur éxiſtoit encore, n'étant plus vieux que le roi que de quelques années. Je fus enchanté de cette occaſion qui alloit faire voir à mon premier ami la plus grande, & la plus conſidérable partie des deſcendans des deux heureuſes créatures qu'il avoit préſervé de la mort. Ceux que cette belle occaſion mettoit au comble de la joie étoient Jacques, & Adam: le premier pour avoir été élevé par lui, le ſecond à cauſe du ſéjour qu'il fit près de lui, lorſque je l'envoyai établir la papeterie.

Je recommandai à mes enfans, & principalement à Jacques la vigilance, le bon ordre, l'exactitude, & la générosité sur tout, car elle est le premier moyen dont l'homme doit se servir pour se faire aimer. Je lui dis que sa générosité devoit cependant être réglée par l'économie, mais que cette économie ne devoit être connue qu'à lui seul, car une seule fois qu'elle pourroit être apperçue on la nommeroit avarice. Je lui fis voir que l'économie étant une vertu qui siègeoit dans le juste milieu entre la prodigalité, & l'avarice, & qu'étant très difficile de trouver ce juste point du milieu, il falloit laisser aller la balance un tant soit peu du côté de la prodigalité pour lui donner une apparence de générosité. Jacques avoit besoin de cette petite leçon, car son affection à l'économie étoit un peu trop forte. Je lui ordonnai de ne rien épargner de mes trésors pour faire bâtir séminaires, maisons, théatres, & principalement des temples d'abord dans les cinq capitales de mon fief. Je lui donnai le dessein de mes temples, dont cependant je n'étois pas pressé, car le tems de l'établissement de la religion des géants étoit encore éloigné de quelques années. Je lui ordonnai de mettre en vogue la façon d'écri-

re par une ſeule couleur, & de remplir d'imprimeries tout mon fief. Je lui recommandai d'être zélé pour mes droits, d'avoir ſoin que les vivres ne deviennent jamais plus chers, & de procurer à mes ſujets tous les plaiſirs imaginables ſans aucune gêne; & d'étudier les moyens d'augmenter leur commerce en les mettant pour cela dans la plus parfaite liberté. Je leur recommandai de conſerver entr'eux toute l'harmonie, & de conquérir à leur ſervice les plus habiles négamicres pour éxercer les offices dont ils auroient beſoin ſans épargner les appointemens, puiſque l'homme de mérite n'eſt jamais aſſez payé. Je leur ordonnai d'affecter en toute occaſion d'avoir le plus grand reſpect pour le clergé.

Le roi m'avoit parlé d'une lettre qu'il avoit reçu du roi du Quatre-vingt-ſept, dans laquelle il le prioit de m'engager à permettre à quelqu'un de mes enfans oculiſtes de rendre la vue à un jeune négamicre d'une grande maiſon qui faiſoit l'eſpoir de toute ſa famille. Etant ſûr de l'habileté de mes cinq élèves, & ayant formé le projet de me gagner l'amitié de tous les monarques de ce monde là, ſi cela eut été poſſible; je vis que je ne ferois pas mal d'allonger de deux mois le voyage de mes cinq familles: on l'avoit cal-

culé de ſix ; mais quand même il ſeroit devenu de huit, les femmes ſeroient encore arrivées à Héliopalu à tems d'y faire leurs couches commodément, & avec tranquillité. Je donnai donc au roi pour toute réponſe l'écrit que j'avois décidé de faire imprimer. Voici ſon contenu.

"Les nobles géants chrétiens qui vont à Héliopalu s'arrêteront dix jours dans toutes les capitales des royaumes par leſquels leur voyage les obligera de paſſer. Ils ne s'y arrêteront que pour ſatisfaire au déſir que le roi du Quatre-vingt-dix a qu'ils puiſſent ſe rendre utiles aux ſujets de ces monarques ſes confrères. Les géants ſaiſiront cette occaſion de faire leur cour aux mêmes monarques de la façon ſuivante. A leur arrivée dans chaque capitale, leur chef ira accompagné de cinq oculiſtes baiſer la main à ſa Majeſté, & viſitera les aveugles que le roi leur fera préſenter pour juger s'ils ſont guériſſables, & leur viſite ſera terminée lorſqu'ils ſeront arrivés au nombre de ſix, leſquels ſeront opérés en ſix jours de ſuite. Trois jours après la dernière opération les géants pourſuivront leur voyage."

Cet avis rendu public fit au roi un très ſenſible plaiſir, & fut toute l'inſtruction que

je donnai à mes chers enfans ſur cet article. Je leur ordonnai à part de n'entreprendre jamais aucune opération ſans avoir auparavant conſulté enſemble, & s'être trouvés tous d'accord ſur la plus grande probabilité de ſon heureuſe réuſſite. Je leur dis de s'arrêter auſſi huit jours dans la ville frontière, & de faire le cadeau à notre ami le gouverneur, de rendre la vue à ſix mégamicres prèſentés par lui. J'ordonnai auſſi à Jacques de m'écrire comme toutes ces opérations étoient allées, car je ne pouvois pas m'empêcher d'en être un peu inquiet. Je leur recommandai la réſerve, quoique la choſe ne fut plus un ſecret. Tout le collège de phyſique avoit décidé que nous guèriſſions les aveugles par le moyen de l'extraction, & que le fait ne pouvoit pas être autrement; mais ce qui leur étoit arrivé les tenoit bien loin de la tentation de l'eſſayer : ils trembloient tous ſeulement à y penſer; & d'ailleurs quand même ils auroient eu le courage d'entreprendre l'opération, ils n'auroient trouvé perſonne qui eût eu celui de ſe mettre entre leurs mains. Je recommandai à Jacques de donner à Héliopalu une fête magnifique le premier de notre année; d'y inviter l'élite de la nobleſſe, & de faire lui même à mon imitation les

quinze mariages des trente jeunes géants de ſes cinq familles, dont je l'avois créé chef, ſans préjudicier pourtant à l'autorité paternelle, & particulière de ceux qui leur avoient donné l'être.

Je fus rendre compte au roi que tout étoit prêt, & l'on fixa le jour du départ, parceque ſa Majeſté voulut être dans une maiſon de campagne pour jouir du coup d'oeil d'une ſi belle marche. En changeant de diſcours il me dit qu'il ſe plaiſoit toujours à ſe rappeller le plaiſir qu'il avoit eu au beau ſpectacle des comédies que je lui avois fait voir. L'inſéparable me demanda ſi je croyois pouvoir inſtruire à jouer la comédie les princes de la famille avec quelques autres amis de cour, & je lui répondis que je n'avois aucune difficulté à faire même bâtir dans ſa cour un théatre comme le mien, & un autre petit qui ne contiendroit que mille couples pour s'y divertir en famille, & je lui dis que le premier de mon année gigantesque je lui donnerois un nouveau ſpectacle: ils me témoignèrent la plus grande reconnoiſſance, & le roi me demanda tous les billets dont il déſiroit être pour une fois le diſtributeur lui même, en me laiſſant toutes les loges des géants où j'aurois pu faire aller avec mes en-

ſans tous ceux qu'il me plairoit d'inviter. Je lui promis tout, & je le priai de me laiſſer le choix de la place où j'aurois fait bâtir le théatre pour lui, & ſa cour. Je choiſis un endroit dans ſon petit parc où il pouvoit aller par un corridor du palais ſans ſortir, & où j'avois toute la place de faire bâtir ſelon l'idée que j'avois formé. Je l'aſſurai qu'il le verroit terminé en moins de trois moiſſons.

Le jour du départ arriva, jour de larmes pour tous, mais principalement pour moi, & pour ma femme. J'aſſemblai tous ces émigrans à ma terre d'où je voulus les voir partir. Je prèſentai Jacques à tous, & en leur prèſence je lui déléguai toute mon autorité, & je voulus qu'on lui prêtât ſerment de fidélité, & d'obèiſſance jusqu'à mon arrivée à mon fief où je les aſſurai qu'ils ne reſteroient pas long tems ſans me voir. Le grand jardinier notre ami fut prèſent à cette ſcène attendriſſante, & les vit partir. Dans chaque voiture il y avoit mari, & femme, & deux mégamicres qui tenoit les petits qu'il n'y avoit pas encore une pentamaine qu'on avoit ſevré. Les ſéminariſtes étoient quatre par voiture, mais les garçons ſéparés des filles. Je montai avec ma femme, & avec le

grand jardinier, & ſon inſéparable dans une calèche découverte pour les accompagner jusqu'à la moitié de la première poſte. Si je n'euſſe pas eu la précaution d'avertir le public par une affiche du motif de ce voyage, je crois que le peuple qui nous adoroit, ne les auroit pas laiſſés partir. Ils partirent au milieu des acclamations d'un peuple immenſe que, s'ils ne fuſſent pas allés à pas lents, ils auroient écraſé. Arrivé à l'endroit où j'avois décidé de les quitter, je fis faire halte pour aller à chaque voiture les embraſſer encore, & leur donner la bénédiction. Nous les ſuivimes des yeux jusqu'à ce que nous ne les vimes plus, ce qui dura une heure malgrè qu'ils allaſſent fort vite. Dans ce monde là on voit un caroſſe jusqu'à la diſtance de dix huit de nos milles, ſans avoir beſoin de lunette d'approche, & encore moins d'être en éminence, car l'objet plus il eſt éloigné, plus il eſt élevé. A notre retour le roi, qui d'une petite maiſon avoit vu la marche, nous fit dire de deſcendre, lorsque nous fumes vis-à-vis de ſa porte. Le couple royal étoit ſeul. L'inſéparable fut celui qui dit cent choſes conſolantes à ma femme pour ſécher ſes pleurs. Sa Maieſté voulut nous conduire chez nous dans ſon propre équipage.

A la première heure du lendemain je lui fis une visite, où il me parla de plusieurs choses, & entr'autres il me dit qu'il avoit remarqué avec beaucoup de plaisir que j'avois donné ordre aux chefs de mes familles de bâtir dans les villes de leur résidence des temples élevés; & que mes sujets seroient bien heureux de pouvoir être spectateurs du culte que les géants chrétiens adresseroient à l'être suprême.

Lorsque le roi me parloit dans ce stile de quelque chose qui regardoit nos affaires, je voyois clairement qu'il n'osoit pas s'en montrer curieux, mais qu'il l'étoit; & je me faisois alors un vrai plaisir de le satisfaire, toujours faisant semblant de ne m'être pas apperçu de sa curiosité. Je lui répondis donc que je voulois que les temples fussent élevés, & non pas souterrains comme les maisons pour indiquer que l'esprit de l'homme devoit s'élever allant dans la maison de Dieu pour l'adorer, autant qu'il s'abbaissoit lorsqu'il entroit dans les maisons des hommes où il ne voyoit que les fruits des vanités des mortels. Je poursuivis à lui dire que je voulois que le sacré lieu destiné à l'adoration de la divinité créatrice ne fût point éclairé par la lumière artificielle, ou produite par un

corps ſorti de la terre, & employé par le luxe des grands pour briller dans leurs palais, mais par celle que Dieu même fait émaner de l'aſtre ſuperbe, & magnifique qu'il plaça au centre de l'eſpace qu'il ne voulut pas laiſſer enſeveli dans les ténèbres. Je lui dis enfin que je voulois avoir mes temples élevés de terre pour que les fidelles croyans puſſent les appercevoir de loin, & par conſéquent ne perdre jamais de vue ce qu'ils devoient au créateur, & n'oublier jamais d'y recourir dans leur beſoin. Je lui dis auſſi que j'avois en idée de faire bâtir auprès de ces temples des hautes tours d'où des grandes cloches puſſent par leur ſon appeller de loin les chrétiens pour aſſiſter aux myſtères de la divinité. *Les temples des chrétiens*, lui ajoutai-je, *ne peuvent être interdits à perſonne, hormis qu'à ceux que l'égliſe reſpective veut punir à cauſe de leur perſévérance reconnue dans quelque crime : les mégamicres qui fréquenteront mes temples mettront toujours la joie dans les coeurs de leurs chefs avec leur préſence. Un culte ſaint, pur, & innocent ne doit jamais être éxercé en cachette, excepté lorsqu'il ſeroit ouvertement perſécuté par des puiſſans ennemis.* C'eſt un échantillon de votre doctrine, me dit le roi; en voilà un de notre théogonie que, ſi notre monde fut

créé, vous trouverez, j'eſpère, très raiſonnable.

"Dieu toutpuiſſant, & immatériel éxiſtoit en lui même dans tout l'univers qui étoit eſpace ténébreux, & matière ſans mouvement, car il n'y avoit aucun centre. Il étoit environné par tout de ſubſtances ſpirituelles comme lui, immortelles, parfaites, innombrables, mais ſans puiſſance, ſans immenſité, & ſans ubiquité. Dieu dit, je veux qu'un globe ſource de lumière paroiſſe, & qu'il repouſſe loin de lui à égale diſtance la terre, & l'eau qui iront former une ſuperficie que le même aſtre rendra féconde en minéraux, en végétaux, & en animaux, qui tous par cent moyens auront en eux mêmes la faculté de ſe reproduire, & que le même aſtre entretiendra toujours vivante. Il dit, & dans l'inſtant l'aſtre, l'air, la lumière, la terre, & l'eau parurent ſur la ſuperficie égale que vous voyez."

"Entre tous les animaux Dieu vit deux mégamicres, & ſe plut à les obſerver organiſés de façon à pouvoir meſurer le tems, moyennant une faculté attachée à leur nature que nous appellons mémoire: je veux, dit Dieu, faire prèſent d'un individu mégamicre à chaçune de mes ames immortelles pour

les mettre en état de mériter, & de retourner à moi, après la mort du mégamicre, unies à la faculté de la mémoire qui aura appartenu à l'être mortel qu'elles auront animé. Le devoir de ces ames ſera celui de tenir le mégamicre ſur le chemin de la vertu; je les en rendrai reſponſables, & je ferai qu'elles n'ignorent pas que, ſi elles abandonnent le mégamicre à ſes mauvaiſes inclinations, elles ſeront damnées. Le mégamicre n'aura pas raiſon de devenir orgueilleux du privilège qu'il aura au deſſus de tous les animaux, car il ſaura que les talens qui le diſtingueront ne ſeront pas de lui, mais de l'éxiſtence qui l'animera, dont il ne pourra ſe conſidérer que comme inſtrument. D'abord qu'il ſe ſera rendu cette juſtice, ſon ame qui ne ſera autre choſe que ſa raiſon n'aura pas beaucoup de peine à le mettre, & le maintenir ſur le chemin de la vertu. En reconnoiſſant ſon rien, il ne pourra aimer en ſoi même que l'être immortel dont il ſaura devoir participer à la gloire par ſa mémoire après la courte carrière de ſa vie. Dès que le mégamicre ſera parvenu à cette ſcience, l'ame aura gagné la gloire éternelle, puiſque ce ſera elle qui aura eu le mérite de la lui inſinuer. L'ame qui aura pris un mauvais chemin en ſe met-

tant de moitié avec ſon mégamicre pour jouir des plaiſirs paſſagers dans l'égarement voluptueux des ſens ſera damnée à perpétuité. Sa damnation conſiſtera dans l'oiſiveté, dans la privation de ma viſion, & de celle du monde où elle aura vécu, car elle ſera condamnée à un ennui éternel confinée en elle même. Son grand tourment ſera la mémoire qui lui ſera reſtée, & qui la tiendra dans un continuel repentir. Sa récompenſe, ſi elle s'eſt bien gouvernée dans ſon monde, ſera de beaucoup ſupérieure en gloire à l'opprobre de la peine que je lui deſtine: elle ſera pour l'éternité admiſe à ma gloire, unie à la mémoire de l'homme qu'elle aura animé. Cette ſeule certitude de devoir paſſer à l'éternité unie à ſon ame par ſa mémoire, ſuffira au mégamicre pour être docile aux inſinuations de ſa partie penſante avec ſon libre arbitre, car la certitude de la permanence de ſa propre mémoire dans la vie éternelle lui fera connoitre que tout ce qui eſt mondain eſt vanité, & que ſa matière n'eſt rien. La tâche de l'ame, pour parvenir après une carrière de cent quatre vingt douze ans à ma viſion, ſera celle de faire que l'être qu'elle animera m'adore. Cette adoration conſiſtera dans l'obſervation des loix divines, & humaines dans la contem-

plation de la grandeur immenſe de mon être, & dans la prière. Ce ſera au premier mégamicre que je dicterai mes loix pour qu'il les communique à ſes deſcendans. Tous les mégamicres ainſi ſeront informés de mon éxiſtence, de mes attributs; & de ma volonté. L'ame ſaura que; quoique ſpirituelle, ſa ſpiritualité eſt différente de la mienne, puisque la mienne eſt immenſe; & la ſienne eſt bornée; malgrè qu'elle n'ait pas d'extenſion! la mienne eſt increée; la ſienne créée; la mienne eſt impaſſible, la ſienne paſſible. L'ame pour ſe rendre aux vérités ſublimes que je lui ferai révéler aura beſoin de la foi, car elles ſeront au deſſus de la raiſon. La raiſon qui manquera de foi ne gagnera rien même en obſervant tous les préceptes de la loi, ni en exerçant les vertus, puisque ſon orgueilleuſe indolence l'aura rendue indigne de me rendre aucun hommage; & ſes actes de religion ne ſeront regardés par moi que comme des impiétés. Elle pourra cependant ſe rendre digne de pardon avec un ſincère repentir, & le tems que je lui accorde eſt toute la vie de ſon mégamicre qui ne pourra rien faire que de concert avec elle. Elle aura beſoin de la foi pour être certaine que pourvue de mémoire elle reſtera capable de jouir

après que la mort l'aura ſéparée de l'être mortel qu'elle aura animé. Elle n'auroit pas beſoin de foi, ſi elle pouvoit ſe ſouvenir de ſa préexiſtence, mais la mémoire acquiſe dans l'hypoſtaſe du mégamicre ne pourra pas lui ſervir pour ſe rappeller l'état dans lequel elle étoit lorsqu'elle ne la poſſédoit pas. Elle ne pourra pas dire que je le lui ai fait oublier, car le ſeul être qui peut oublier eſt celui qui a une mémoire.

Cela étant ainſi je permets au mégamicre inſéparable de la raiſon, & à la raiſon inſéparable du mégamicre de ſe ſervir d'objets matériels pour s'élever jusqu'à ma contemplation. Je conſens que le mégamicre bâtiſſe des lieux qu'il appellera temples qu'il deſtinera aux éxercices ſenſibles de religion, & où il n'ira pour nulle autre raiſon que pour celle de m'adorer; il poura même les appeller mes maiſons pourvu qu'il ne mette pas des bornes à mon immenſité, & qu'il n'altère pas mon égalité d'éxiſtence par tout en ſuppoſant que je puiſſe me trouver en aucune façon plus dans ces temples qu'ailleurs. Je permets auſſi à l'ame, puisqu'elle ne pourra jamais rien faire détachée des ſens du mégamicre, de ſe former un objet viſible, & de le placer dans le lieu le plus diſtingué du

temple ; afin que cet objet réveille en elle l'élévation qui lui ſera néceſſaire à la contemplation de mon être. Inſtruite, comme elle ſera, que l'objet qu'elle fixera eſt ma créature, il ne ſera jamais poſſible qu'elle devienne idolâtre, quand même elle l'appelleroit Dieu. Elle ne l'appellera ainſi qu'en force de la réalité de ſa contemplation. Il m'eſt indifférent que cet objet matériel fait pour exciter l'adoration ſoit copie d'une forme compoſée par moi, ou par homme, qu'elle exiſte, ou qu'elle n'exiſte pas ; il me ſuffit que ce ſoit l'objet fait pour m'indiquer, & qu'elle ſache que je ſuis l'auteur de tout ce qui exiſte de viſible, & de palpable, & d'elle même, & que comme j'ai tout fait, je peux dans un inſtant défaire tout ce que j'ai fait ſans rien diminuer de ma gloire, car quoique je ſois par tout, je n'exiſte, ni ne peux exiſter qu'en moi même.

"Tout ce que j'aie créé eſt inſéparable de ma providence éternelle, & ne pourroit pas même exiſter ſans elle. Ma providence eſt l'ame de tout, elle entretient la nature dans l'obligation d'agir ſur tout ce qui exiſte ſans aucune faculté de faire ni plus, ni moins de ce que ſes propriétés l'obligent à faire : je ne lui ai donné ni volonté, ni raiſonne-

ment, car elle ne pouvoit pas en avoir beſoin dans une commiſſion, dont pour s'aquitter il ne lui faut que les forces que je lui ai données ſans la faculté de me déſobèir : la déſobèiſſance ne peut jamais procéder que de la raiſon. Celui des mégamicres qui parviendra par ſes études à connoitre le plus cette nature dans ſes propriètés, ſera le plus ſavant ; il connoitra celle de l'homme en particulier, & il finira par me connoitre tant que cela eſt poſſible par oppoſition à toutes les idées d'imperfection qui pourront lui être offertes par ſes ſens animés de ſa raiſon. J'ai fait tout dans un inſtant ; mais la nature ne pourra jamais rien faire qu'à pas meſurés ; il n'appartient qu'à moi de ſaiſir l'inſtant, quoique le tems ne ſoit qu'une progreſſion continuée compoſée d'inſtans juſqu'à l'indiviſibilité que l'homme ne peut comprendre qu'abſtraitement. L'homme ne pourra rien faire que de concert avec le tems, & le tems ne finira jamais que lorſqu'il me plaira de réduire tout à la mort.„

"Dieu ayant vu dans l'organiſation du mégamicre que la nature avoit produit un être qui par des inclinations d'inſtinct pouvoit plier au mal, il n'a pas voulu qu'elle en pût rougir, d'autant plus que ſans la faculté de

raiſonner elle n'avoit fait que s'acquitter de ſa commiſſion ; il eut été injuſte de la rendre reſponſable des actions des hommes. A cette cauſe il donna aux hommes la raiſon dans leur ame, & ce fut cette ame qu'il chargea de toute la reſponſabilité ; & pour que l'un eut ſoin de l'autre il rendit leurs intèrets communs : l'homme ne peut mépriſer les avis de ſon ame, qu'étant délibéré d'aller avec elle à l'éternelle damnation, & l'ame ne peut conſentir, & prendre part aux égaremens criminels de l'homme que délibérée à ſe damner. La prépondérance en pouvoir eſt de la partie plus noble, au point qu'on peut dire que l'homme ne peut pas ſe damner malgrè ſon ame : mais que l'ame peut ſe damner malgrè l'homme : *vice verſa* l'homme ne peut ſe ſauver qu'en écoutant ſon ame, & l'ame peut ſe ſauver avec ſon homme malgrè toutes les mauvaiſes inclinations de ſes ſens, & de ſes paſſions : la faute eſt donc toujours de l'ame, car elle fait le malheur d'un être qu'il ne tient qu'à elle de rendre heureux. Elle mérite toutes les peines que le créateur lui a deſtinées ſi elle manque à ſes devoirs. Dieu n'a pu ſavoir qu'il y auroit des ames aſſez aveugles pour ſe damner qu'en conſultant ſa preſcience. Venons actuellement à l'état temporel de l'homme fils du ſoleil, ou de la nature fille de Dieu. „

"Le preinier coüple mégamicre ſe trouva inconnu à lui même, ſpectateur d'une terre ſur laquelle il peſoit, d'un eſpace qui lui parut immenſe, d'un globe ſource de lumière qu'il révéra, & reconnut pour ſon auteur par une premiére ſenſation, d'abord qu'il vit qu'il ne lui étoit permis de le fixer ſans crainte de perdre la vue. Pas à pas il le reconnut pour auteur de tout, & des plaiſirs dont il ſe ſentoit capable de jouir, & de la faculté d'aimer, & de celle de ſe faire aimer. Rempli de reconnoiſſance il ſe crut en devoir de la lui marquer par tout ce qui lui parut adoration, principalement lorsqu'il vit la rapidité de ſa propagation, conſéquence de la tendreſſe qui le tenoit inſéparable d'un objet qui, quoique ſéparé de lui, lui paroiſſoit un autre lui même, & dont la ſociété faiſoit toutes ſes délices. En mille ans il ſe vit auteur, & pére d'une quantité innombrable d'êtres faits comme lui, & avec ſes mêmes inclinations. Dans ces mille ans il voyagea par tout le globe, il le diviſa en états ſouverains, il fit bâtir des villes, il établit l'agriculture par tout, il fit exploiter les mines, & il enſeigna tous les métiers. Au bout de ces mille ans il reçut de Dieu méme l'hiſtoire de la création, la révélation de l'exiſtence d'un Dieu,

de celle de l'ame ; de leur nature, & la religion, & les loix divines & humaines qu'il publia. Il fit alors les ſouverains auxquels il diſtribua toute la terre, & il donna le droit héréditaire d'adminiſter la juſtice, & après cela il diſparut aux yeux des mortels, & pour faire place à la mort il ſe retira dans l'intérieur du grand palais dans ſon royaume d'Héliopalu, & ne regna depuis ce tems là qu'en ſe faiſant repréſenter par ſes miniſtres, comme il pourſuit à faire aujourd'hui, étant excluſivement entre tous les ſouverains le ſeul interprète des volontés de Dieu en qualité de chef de ſa religion.„

"Mais à peine ſe fut-il retiré que deux grands événemens imprévus, & étonnans ſurprirent tous ſes enfans. Dans le court eſpace d'un an tous les mégamicres âgés au deſſus de neuf cent quatre vingt dix ans moururent : la ſeconde année moururent tous ceux au deſſus de neuf cent quatre vingt ; la troiſième tous ceux au deſſus de neuf cent ſoixante & dix ; & ainſi avec ce même ordre la mortalité dura quatre vingts ans en n'enlevant la dernière année que ceux qui étoient au deſſus de cent quatre vingt ſeize ans. Depuis cette époque tous les mégamicres meurent à ce même âge, & cela fut annoncé dans ce même

tems par un oracle du grand Génie qui mit la paix dans l'esprit de tous ses enfans.,,

"Le second événement est que dans le même tems du fléau de la mort, la propagation changea de forme. Les mégamicres ne produisirent plus leurs semblables une fois à chaque quatrième moisson, mais seulement à chaque douze, & ces semblables se maintinrent toujours dans la même conformation, mais différens en couleur : les plus rares furent les rouges ; & on vit d'abord, chose qui parut fort extraordinaire, que les seuls rouges avoient la faculté de se reproduire : les colorés, & les bigarrés commencèrent à naître des rouges avec les mêmes peuchans, & avec les mêmes talens de leurs pères, & avec leurs inséparables ; mais toutes leurs unions se trouvèrent stériles tout comme elles sont aujourd'hui. C'est depuis ce tems là qu'on les appelle du nom de bâtards injurieux à leur père, nom calomnieux inventé par la malice, & par l'ignorance, & qu'on n'a jamais pu abolir, parceque ce sont les colorés mêmes qui le maintiennent en force par un esprit de vengeance. Ceux qui vous disent que dans le commencement du monde les colorés engendroient tout comme nous, & que leur fécondité ne s'est anéantie que par la volonté

de Dieu, vous narrent une fable : Dieu eſt le maitre de tout, mais le fait n'eſt pas moins inconteſtable que les colorés n'eurent jamais d'enfans : ils ſont tous nos fils. Chacun de nous en produit treize, ou quatorze, & ceux qui en produiſent quinze ſont ceux que Dieu ne veut pas rendre dignes de ſucceſſion. De là vient l'extinction des familles, mais à meſure que nous en voyons d'éteintes, nous en voyons auſſi de naiſſantes, de ſorte que la population reſte là. Jusqu'à préſent Dieu ne m'a pas rendu digne de voir ſortir de nous un couple rouge, mais je ne ſuis pas encore au terme de ma carrière, & je peux l'eſpérer. Si Dieu nous l'accorde nous le recevrons avec toute la reconnoiſſance ; mais nous ſommes parfaitement réſignés à ſa loi, s'il a établi de nous en priver. Ce ne ſera pas ce malheur là qui nous empêchera d'aller très tranquilles au cabinet du repos éternel. La bonté divine nous a comblés de bienfaits dans tout le cours de notre vie, & le plus grand fut celui de ne jamais me priver de ſes lumières, & de ſa grace pour bien gouverner le royaume dont il m'a mis à la tête à ma naiſſance. Comment pourrois-je quitter triſtement cette vie certain, comme je ſuis, que tous mes ſujets m'aiment ? Nous devons tous mourir : le ſeul

éxempt de cette loi eſt le grand Génie qui dans ce monde eſt l'auteur de toute régle, & de tout l'ordre moral. C'eſt lui qui a établi l'année en la marquant par les moiſſons; il l'a diviſée par les embraſemens du bois verd; il a diviſé les embraſemens en pentamaines, & les pentamaines en jours par les métamorphoſes périodiques du ver noir, & les jours en heures : il nous a appris à nous nourrir, à élever nos enfans dans les cages, & à obſerver le régime de vie qui nous aſſure de la ſanté. C'eſt de lui que nous apprimes la religion, le culte, nos loix, nos moeurs, & la différence qu'on doit faire de mégamicre à mégamicre, démontrée par la nature même, puiſque la nobleſſe ne pouvant conſiſter, & être réelle que dans les plus grandes perfections, le cenſé noble ne pourra jamais être que celui qui a la faculté de ſe reproduire. Nous aimons cependant, & reſpectons les colorés, en les regardant comme nos frères, & parfaitement égaux à nous mêmes après cette vie, ce qui eſt le principal. Nous ſommes ſûrs qu'ils ſont tout comme nous animés par une raiſon qui, quoiqu'avec plus de difficulté, eſt pourtant faite également que la notre pour aller jouir après cette vie de la gloire éternelle. Tout, mon cher E-

douard, eſt oeuvre ſavante de la providence de Dieu, car ſans la mort, & la naiſſance des colorés il eſt inconcevable que nous euſſions pu vivre heureuſement dans ce monde.„

„Le grand Génie s'appelle maitre ſuzerain de tous les états ſouverains de notre monde : il en prend le titre, & aucun roi ne peut le lui conteſter, car en qualité de protoplaſte il pourroit, ou il auroit pu en être le monarque univerſel. Il n'a gardé qu'une entière ſouveraineté ſur la religion, mais il ne peut cependant d'aucune façon empiéter ſur nos droits temporels, & lorsqu'il arrive que quelqu'un de ſes édits porte atteinte à nos jurisdictions, nous nous oppoſons ſans craindre de bleſſer ſa dignité, puiſque c'eſt de lui même que nous avons reçu le plein droit ſur le temporel, & l'autorité dont nous avons juré de maintenir les prérogatives contre tous ceux qui ſe mettroient dans le cas d'en diminuer la valeur. Nous faiſons nos remontrances à ſa cour, & ſes miniſtres entendent raiſon, & ainſi la paix regne entre nous, & il n'arrive jamais que les deux pouvoirs ſe croiſent, d'où la diſcorde naitroit, & mettroit la confuſion, & le mécontement entre les citoyens.„

Ici le roi ceſſa de parler. Tout étonné que j'étois je lui demandai ſi les ſublimes doctrines qu'il venoit de me communiquer étoient communes à tous les mégamicres. Il me répondit qu'elles étoient celles de ſa famille, qu'il étoit ſûr qu'elles étoient anciennes comme le monde, & qu'il avoit des bonnes raiſons de les croire véritables; mais que d'ailleurs mille, & mille étoient les opinions, les doctrines, & les hiſtoires différentes qu'on débitoit ſur cette matière parmi le peuple, parmi la nobleſſe, & les ſavans, & parmi le clergé auſſi. Il me dit entr'autres que la doctrine des théologiens ſur l'ame étoit dépéchée comme abſurde de tous les philoſophes de l'une, & de l'autre académie. Je lui demandai ſi on pouvoit publiquement, & ſans rien craindre démontrer comme abſurde une concluſion de la faculté de théologie. "Il ſuffit, me dit-il, de ne pas écrire, & de ne pas nier l'éxiſtence poſitive, & réelle de l'objet en queſtion ſi elle eſt fondamentale dans les articles de la religion: pour le reſte, ne s'agiſſant que des moyens, tout le monde eſt le maître de n'admettre que ceux qu'il trouve raiſonnables, ou du moins adaptés à ſon entendement. Les théologiens diſent que l'ame du mégamicre

eſt une parcelle que Dieu a voulu détacher de ſoi même. Elle n'auroit donc pas été créée, mais formée, ou inſtituée. Nous ſavons qu'il la punit ſi elle a mal agi. Y a-t-il du bon ſens à croire qu'une partie de Dieu puiſſe devenir éternellement malheureuſe par un événement quelconque? Si elle a tenu ſon mégamicre fidelle à la loi, elle doit par juſtice retourner à ſon principe. Elle retourne donc à s'unir à Dieu. Puis je croire, moi qui vous parle, qu'après cette vie je vais devenir Dieu? Je dois donc me croire Dieu actuellement auſſi, car je ne vous parle pas en homme, mais en ame, & c'eſt mon ame que vous écoutez à prèſent. Mais comment imaginer l'eſſence immenſe, & ſimple de la divinité créatrice qui aſſujettit ſa ſubſtance non pas à une diminution, mais à une diviſion de parties? Si je ſuis une parcelle de Dieu; ce n'eſt plus moi, & je ne puis jamais m'imaginer d'aller jouir en Dieu en gardant toujours ma propre éxiſtence, mon intelligence, & cette mémoire mortelle qu'on me promet immortelle, puisque quoiqu'en Dieu je devrois former une éxiſtence réelle à part, & entièrement diſtinguée de la nature inaltérable du créateur. Imaginez vous une grande quantité de goutes d'eau ſéparées d'un de nos quatre

grands fleuves qui vont ſe réunir au même fleuve, & qui après leur union ſe conſervent comme parties diſtinguées de toute la maſſe avec une nature différente, & différente de celle qu'elles avoient avant que d'en ſortir. Il n'eſt pas poſſible de concevoir la béatitude de l'ame qu'en établiſſant que Dieu en la créant lui ait donné une nature à part. Il ne faut pas dire que Dieu ait donné une ame au mégamicre ; mais un mégamicre à l'ame. Dieu doit avoir dit à l'ame, je te conſigne cet homme, & je t'en rens la maitreſſe en exerçant ſur lui l'empire de ta raiſon. Tu m'en répondras. Le moyen que tu dois employer eſt celui de faire qu'il t'aime en préférence de ſoi même. Vous ſemble-t-il, mon cher, que ce ſoit un diſcours que le Toutpuiſſant puiſſe tenir à une partie de ſoi-même ? „

Je lui demandai ce que c'étoit que les ſavans de l'une & de l'autre académie dont il m'avoit fait mention. "Ces deux académies, dit-il, éxiſtent à Héliopalu ; elles ſont entretenues par la magnificence du grand Génie, & ſes membres ſont des hommes qui par leur ſcience ſe ſont acquis chez nous une grande réputation. C'eſt le grand Génie lui même qui les invite à alle. ez lui en leur

envoyant le diplome avec grosse pension, mais toujours en les demandant au roi dont ils sont sujets. Ils sont tous colorés. Nous avons peut-être des nobles qui sont plus savans qu'eux ; mais par des certaines raisons ils ne veulent ni titre de professeurs, ni pensions en qualité de docteurs. Je vous dirai donc qu'une de ces académies & celle des sûrs, l'autre est celle des incertains. Les premiers disent, nous ne savons pas tout, mais nous savons que nous ne pouvons rien savoir sans en être sûrs, & nous sommes sûrs de savoir parfaitement tout ce que nous savons. Les seconds disent, lorsque nous apprenons quelque chose au point qu'il nous semble d'en être sûrs, nous devons l'étudier jusqu'à ce que nous parvenions à en douter, & nous ne pourrons jamais nous vanter de la bien savoir que lorsque nous parviendrons à en douter entièrement. Les premiers disent, le plus savant des hommes est celui qui est le plus en état de démontrer sa science ; les seconds disent que le plus savant des hommes est celui qui est parvenu à découvrir sujet à doute tout ce qui passe pour sûr. Les premiers disent que l'homme est fait pour savoir tout avec certitude, puisque tout ce qui éxiste ne peut éxister qu'absolument, réellement, &

avec vérité. Les seconds vous disent que l'homme n'est fait que pour douter de tout; parceque pour être sûr de sa raison, il devroit enfermer en lui une faculté supérieure capable de juger la justesse de sa propre raison: que n'aiant pas cette faculté il ne peut être sûr de rien, car la raïson qui a le droit de juger un objet quelconque ne peut pas devenir le juge de soi même. Les premiers disent que les sens sont sujets à se tromper, mais non pas l'entendement. Les seconds soutiennent que l'entendement est plus sujet à erreur que les sens; puisqu'il est obligé à les appeller toujours à son secours. Les premiers disent que nous surpassons en science les anciens: les seconds soutiennent que nous leur sommes inférieurs. Je ne finirois plus si je vouluſſe vous dire tous les aphorismes, ou plutôt les paradoxes de ces deux sectes. Ce qui pourtant est vrai, c'est que dans toutes les deux il y a des hommes d'un esprit profond. Les sûrs décident trop; les incertains ne décident jamais. Les sûrs vont trop vite; les certains trop lentement. Les sûrs approfondissent les matières trop peu; les incertains trop. Les uns gagnent en tems ce qu'ils perdent en force; les autres gagnent en force ce qu'ils perdent en tems. La société de

ces ſavans eſt fort bonne, on ne peut que gagner en les écoutant ; mais je vous dirai pourtant que les ſurs ſont plus amuſans, & plus aimables, & plus faits pour ſatisfaire l'aſſemblée. Les incertains ſont peſans, & ne ſavent donner à l'entendement autre nourriture que celle qui, au lieu de raſſaſier, excite l'appétit. Ceux qui aiment à ſortir de table ayant encore faim n'ont qu'à vivre avec les ſeconds.,,

Après le départ de ma belle caravane, j'employai une quantité de mes enfans dans les offices que les émigrés avoient laiſſé vacants, & ayant conçu, & adopté le projet de donner un feu d'artifice au roi pour ma fête du nouvel an, je choiſis entre mes fils tous ceux dans leſquels j'avois découvert du génie pour un travail de cette eſpèce dans dix ans que j'y étudiois en faiſant des expériences. J'en avois fait de fort heureuſes, mais je ne parvins à en ſavoir aſſez que dans le courant de cette année.

Mathieu mon douzième fils, & Joſeph ſon fils s'étoient adonnés à la pyrotechnie avec tant d'attention que je me voyois ſûr de réuſſir. Je fis faire dans un endroit de mon parc, où l'excavation étoit déjà faite, un théatre tel qu'architecte en Europe n'en a ja-

mais imaginé de pareil. La grande dépenſe que ceux qui veulent bâtir dans ce monde là doivent faire eſt celle qui dépend des excavations : il s'agit de faire porter la terre ſur la ſuperficie de la campagne, & de la diſtribuer de façon qu'elle ne forme des tas nulle part ; elle doit élever le terrain ſans que l'inégalité qui devient néceſſaire ſoit ſenſible : il m'étoit néceſſaire pour cela de l'envoyer fort loin, car les campagnes voiſines de la grande ville ſe trouvoient toutes aſſez élevées à cauſe d'une quantité conſidérable de profondes excavations qu'on avoit fait dans tant de ſiècles. Les mégamicres ſont excellens dans cette pratique : ceux qui travaillent à transporter la terre dans des charettes ſont en auſſi grand nombre que ceux qui travaillent aux excavations. Une toiſe cube de terre en donne trois à cauſe de ſon expanſion : par là un homme qui veut faire bâtir une maiſon ſait dans un quart d'heure ce qu'elle doit lui couter, mais cette ſcience ne diminue pas la dépenſe. Le transport alloit à plus de vingt lieues à la ronde : je dépenſai un tréſor. Un cube de cent toiſes importoit un million de toiſes cubes de terre, qui rempliſſoient trois millions de charettes. Je n'en avois que vingt mille ; vous voyez combien de voyages il me fallut leur

faire faire pour transporter tant de terrain. Je vis que pour faire dans ce monde là la plus grande fortune, & que pour rendre heureuse toute ma posterité, il ne s'agissoit que de nous concilier le plus grand respect par l'étonnement. Or l'étonnement que devoit produire un beau feu d'artifice devoit être supérieur à tout autre que tout ce que j'avois fait avoit produit jusqu'à ce moment là.

Le théatre que je fis pour ce feu d'artifice que je voulois donner dans l'obscurité eut quatre vingt toises de profondeur. C'étoit un cylindre dont la circonférence étoit de trois cent cinquante deux toises en dedans, & de quarante d'avantage en dehors, à cause que son extérieur étoit carré. Son diamétre étoit de cent seize à peu près. Cet édifice avoit quarante quatre portes une à égale distance de l'autre, & quarante quatre escaliers dont le commencement à plan terrain étoit de la largeur de cinq toises, à quatre toises de distance l'un de l'autre à peu près : les loges, les corridors, & les escaliers intérieurs occupoient la largeur de cinq toises : ces escaliers intérieurs conduisoient dans tous les rangs : les angles de mon carré me fournissoient la place à plusieurs commodités. Dans le souterrain du parterre il y avoit huit grandes sa-

les éclairées placées en ordre, & chacune trente toises à égale distance du milieu : elles avoient douze toises de largeur carrée, & six de hauteur. Leur toit étoit de tapis d'un pouce d'épaisseur, & le toit de tout le vaste théatre étoit de tapis aussi gros de quatre lignes. Ce toit composé de cent cinquante tapis carrés de quatre toises cousus ensemble, étoit tout à la ronde assuré par cent cordes au mur de l'édifice qui ayant une toise d'épaisseur en soutenoit facilement l'énorme pesanteur.

Les rangs des loges étoient cent quarante deux, dix de la hauteur d'une toise pour les géants, & cent trente deux qui alloient jusqu'au plafond : les rangs pour nous autres avoient une toise de hauteur ; ceux pour les mégamicres n'avoient que deux coudées, chaque loge devoit contenir douze individus. Chaque rang étoit composé de trois cent quarante loges, hormis trois rangs qui n'en avoient que trois cent vingt quatre, parceque la loge du roi occupoit l'espace de quarante huit. Tout le théatre contenoit quarante huit mille deux cent trente deux loges, qui à douze personnes par chacune donnoient place commode à cinq cent soixante & dix huit mille sept cent quatre vingt quatre personnes dont quarante mille & huit cent pouvoient être des géants,

& le reſtant tous mégamicres. Je plaçai nos loges dans la partie inférieure du théatre immédiatement ſous le onzième rang qui étoit celui du roi, tant parceque ce n'étoit pas la place plus avantageuſe pour jouir de la vue du feu d'artifice, que pour que nous fuſſions plus à portée de courir dans le parterre, & par tout en cas de quelqu'accident imprévu qui auroit pu mettre le feu quelque part.

Chaqu'eſcalier aboutiſſoit à un corridor où l'on trouvoit des petits eſcaliers qui alloient aux deux rangs ſupérieurs, & les planchers des corridors étoient de charpente à difference de ceux des loges qui étoient tous de tapis. Onze eſcaliers ne conduiſoient que chacun dans ſon propre corridor; dix dans les nôtres, & un dans celui du roi: l'eſcalier de celui-ci n'alloit tout droit que jusqu'à un quart, puis il alloit en cercle tant pour rendre plus commodes les degrés, que pour laiſſer plus d'eſpace dans le corridor de ce côté là, puisque j'avois donné à la loge du roi un fond de quatre toiſes.

Si dans ce monde là on eût pu donner un feu d'artifice en plein air comme chez nous, je me ſerois paſſé de dépenſer onze millions d'onces d'or à faire bâtir ce vaſte

édifice où je fis travailler plus de deux cent mille mégamicres.

Tous mes ouvriers ignoroient ce que je voulois faire de ce lieu ; ils croyoient que ç'auroit été pour jouer la comédie, quoiqu'ils ne compriſſent pas comment ceux qui ſe trouveroient derrière les acteurs auroient pu jouir du ſpectacle ; mais cette difficulté, & cette ignorance ne les inquiètoit pas comme le bruit continuel qui ſortoit des ſales ſouterraines où les géants travailloient ils ne ſavoient pas à quoi, & où aucun mégamicre n'étoit jamais admis : on ne parloit dans toute la capitale que de ce bruit là, & tout le monde n'en ſachant pas la cauſe trembloit, & en inventoit une. L'hiſtoire qui, parmi toutes les inventées avoit prévalu étoit que nous avions décidé de nous frayer le chemin pour retourner chez nous ; on nous croyoit capables de tout, & on étoit fâché d'être à la veille de nous perdre ; mais on appréhendoit auſſi que la prodigieuſe excavation que nous étions après à faire ne dût cauſer le plus grand déſaſtre à leur monde, auquel Dieu ſeul pouvoit ſavoir quel effet auroit dû faire une pareille ouverture tant dans leur air que dans leurs fleuves qui auroient pu s'échapper par le gouffre, & par où auroit pu en-

trer un abime de boue qui auroit étouffé en peu de tems les fils du ſoleil.

Nous voyant aſſidus à ce travail, & myſtérieux, puiſque nous n'en parlions jamais à perſonne, & perſonne ſoit par religion, ſoit par reſpect, & politeſſe n'oſant nous faire là deſſus aucune interrogation, les peureux, les ſuperſtitieux, & les politiques ſe déterminèrent à préſenter une écriture au collège de phyſique qui le ſommoit de déclarer dans le terme d'une pentamaine ſi une ouverture ſur la ſurface de leur monde pourroit, on ne pourroit pas être fatale à ſa conſervation. Cette écriture dont j'ignorois la préſentation également que le ſujet mit le collège de phyſique dans l'embarras, & dans les alarmes, car le bruit public ne leur laiſſoit ignorer ni ce qu'on diſoit de nous, ni les grandes raiſons qu'on avoit de nous ſoupçonner d'être après à faire cette fatale ouverture. Leur ſcience leur démontroit qu'une ouverture auroit tout abimé, mais comment auroient-ils oſé donner là deſſus une déclaration avec leur véritable avis qui devoit devenir public par l'impreſſion, & avec lequel ils craignoient de s'attirer un malheur pareil à celui auquel ils étoient échappés peu d'années auparavant? Le préſident d'année for-

cé à donner ſon avis n' eut autre moyen de s' en diſpenſer que celui de renoncer pour toujours à la préſidence ; le collège aſſigé fut obligé de paſſer à l' élection d' un nouveau préſident, à laquelle *pro forma* il falloit balloter tous les noms des collégiaux. A l' énumération des ſuffrages ils furent ſurpris de trouver que l' élection étoit tombée ſur moi même. Vous vous ſouvenez, milords, de l' époque à laquelle on m' avoit élu membre. On m' envoya d' abord cette nouvelle par cinq collégiaux accompagnés de trompettes, & de fanfares. Cette nouveauté me ſurprit, & déplut, car cet honneur n' étoit pas de mon gout, mais il falloit l' accepter, & me laiſſer haranguer ſur le champ par le chef de la députation. Je lui répondis en peu de mots que j' irois le lendemain tout ſeul remercier en perſonne le collège, car ma femme touchoit à ſon terme. J' y fus le lendemain ; imaginez-vous ma ſurpriſe, lorsque le premier ſecretaire de la faculté me prèſenta la requéte en queſtion. Je vis tout d'un coup de quoi il s'agiſſoit, & ayant la force de m'abſtenir de rire, j' écrivis mon avis, je le lus tout haut, il fut ſigné par tous les membres, & envoyé à l' imprimerie royale. Tout le collège ſe montra joyeux de cette aventure. Voici les

termes de mon avis. "Le collège de phyſique eſt de l'avis unanime du préſident le très noble géant chrétien Edouard Alfrède qu'une ouverture dans la ſurface du monde cauſeroit la ſortie des fluides qui l'animent dans le même tems qu'elle faciliteroit l'entrée à des matières hétérodoxes étrangères à la nature de notre atmoſphère. Toute ſortie, ou entrée cauſeroit une altération de peſanteur qui pourroit bouleverſer tout notre ſyſtème, puiſque tel qu'il eſt il ſe trouve dans l'état de perfection."

L'aſſemblée ſe termina, & le collège me fit les plus grands éloges ſur l'infaillibilité de mon avis. De retour chez moi je fis rire tous mes chers artificiers avec cette nouvelle; mais ils ne laiſſèrent pas pour cela d'être ſecrets, ni de pourſuivre leurs ouvrages pour la grande machine qui devoit être prête, & montée avec tous les artifices une moiſſon après: ils ne diſcontinuèrent pas de faire le bruit énorme que leurs travaux exigeoient. Ce bruit venoit de ce qu'ils étoient obligés à charger à grands coups de maillet les fuſées, & à piler les matières dures dans des mortiers de fonte. Nous étions preſſés, & nous pouſſions le travail jusqu'à empiéter ſur pluſieurs heures du repos. Nous ne fai-

ſions rien que dans les ſales ſouterraines : dans une on broyoit, ou tamiſoit, on mêloit les matières ; dans une autre on faiſoit des cartouches, on les étrangloit, on les collοit, & on les faiſoit ſécher par le moyen des poiles ; dans une autre on tenoit la poudre, & toutes les matières combuſtibles que nous conſervions dans des pots de terre verniſſés, & bien couverts pour que l'air en y entrant ne gâtât rien. Dans les autres chambres nous avions poudre, charbon, ſalpêtre, limailles de fer, ſouffre, ſciures de bois, camphre, vif argent, & beaucoup de réſines, & des poudres d'odeurs alcalizées, tout enfin ce qui nous étoit néceſſaire en tamis ordinaires pour dégroſſir, & en très fins ſelon nos beſoins. Toutes ces ſales avoient une communication ſouterraine, & l'entrée en étoit défendue à tous les mégamicres. On commença à trouver fort ſingulier que nous allaſſions notre train après la déclaration publiée par le collège.

Ma femme me donna alors Denis, & Eugénie mes trente quatrièmes enfans jumeaux.

Fin de la douzième journée.

TREIZIEME JOURNEE.

Miladi.

J'ai lu quelque part que le mot Paradis veut dire endroit où l'on voit Dieu ; & que c'eſt pour cela qu'on appella terreſtre celui que Dieu avoit fait pour Adam.

Miladi Rutgland.

Oui : un ſavant inventeur en trouva même la définition dans le mot : il veut que *Paradiſum* ſoit en abrégé *paras Dei viſum.*

Miladi.

Il me ſemble que cela pourroit être.

Miladi Rutgland.

Non, ma chère couſine. *Paradis* eſt un mot perſan générique qui ſignifie lieu voluptueux ; & ce mot devint le nom propre du ſéjour des bienheureux depuis ce que J. C. dit ſur la croix au bon larron, & depuis l'apocalypſe de S. J. mais je vous accorde qu'on a donné le nom de paradis à Edem, parcequ'on y voyoit Dieu, en y ajoutant terreſtre, par-

cequ'on l'a-cru, comme de raiſon, ſur notre terre. Tout le monde a voulu deviner l'endroit où il ſe trouve. Quelques-uns l'ont mis ſur des hautes montagnes dont l'éminence doit entrer dans le cercle lunaire, & par là ils l'ont garanti des eaux du déluge ; mais les géographes n'ont jamais pu découvrir ces montagnes. Trois ou quatre écrivains après le juif Philon l'ont mis dans le ciel, mais Théodoret les a réfutés : tous ceux qui l'ont fait ſpirituel furent tous condamnés. Conſtantin Manaſſe, ſelon Voſſius, le ſuppoſe hors de la terre, & Etienne Gabarus dit qu'il n'eſt autre choſe que l'éternelle Jéruſalem. S. Clément d'Aléxandrie dit que l'endroit voluptueux où Eve fut créée eſt dans le quatrième ciel ; mais Origène ſoutint qu'il eſt dans le troiſième, & l'évêque Methodius, que S. Epiphane cite, penſe do même, malgré que S. Paul qui y a été ne nous en diſe rien. Valentin plus ancien que tous les autres dit auſſi qu'il eſt dans le troiſième ciel ; mais S. Epiphane dit qu'il étoit hérétique. S. Irénée laiſſa dire, & le fit intellectuel ; & remarquez qu'intellectuel ne veut pas dire ſpirituel. Tatien, ſelon Euſèbe, eſt le ſeul qui diſe que le Paradis terreſtre eſt ſur la terre, mais non ſur notre ſurface, & s'il n'eſt

pas ſur notre ſurface, je ne peux voir que la ſurface intérieure, où nous ſommes les premiers à ſavoir que les mégamicres habitent. Tertullien dont le livre du Paradis eſt perdu étoit peut-être du même avis. J'ai lu ce que je vous dis dans un manuſcrit de ma mère dont le titre eſt, *A diſcourſe of the terreſtrial Paradiſe* *). C'eſt un dommage qu'entre tant d'habiles écrivains aucun n'ait eu le courage de croire la partie intérieure de notre globe habitable: ils n'avoient beſoin que de la ſoupçonner, & ils auroient trouvé dans la Genèſe tout ce qui leur étoit néceſſaire pour donner du poids à leur avis. Ceux qui pourront en écrire aujourd'hui ne ſeront pas beaucoup lus, car ſur ces matières là on ne veut pas s'en tenir à des modernes; & il faut des ſiècles pour faire que les modernes deviennent anciens.

Miladi.

Permettez, ma chère couſine, que je vous demande comment vous avez fait pour devenir ſavante, vous qui n'avez lu que des romans.

*) *J'ai ce livre à Dux dans la bibliothéque de M. le Comte de Waldſtein: il fut imprimé à Londres par Jacques Flecherus l'année* 1666.

Miladi : Rutgland.

Je ne ſuis pas ſavante ; mais je vous dirai que, ſi je n'euſſe lu que des romans, je n'en aurois pas l'apparence. J'ai lu tous les romans de la terre jusqu'à l'âge de trente cinq ans. A cette époque j'ai connu un homme qui condamna mon penchant d'une façon qui m'a flatée. Il m'a dit qu'il me croyoit la mémoire bonne, & je lui ai répondu qu'il ne ſe trompoit pas : *à quoi vous ſert-il donc*, répartit-il, *de lire des livres dont il ne vous arrive jamais de pouvoir citer les faits dont ils vous informent, lorsque vous raiſonnez en ſociété ? Votre mémoire ne vous ſert à rien, & dès qu'elle retient une marchandiſe que vous ne pouvez pas débiter, elle vous devient à charge. Liſez des livres dignes d'être lus, & déſabuſez vous ſi vous croyez avoir plus de reſſources contre l'ennui dans votre coeur que dans votre eſprit.* Ce diſcours m'a fait rire. Je lui ai promis d'eſſayer ; & il s'eſt chargé de m'apporter les livres qui, ſelon lui, devoient m'amuſer plus que les romans. La fin de l'affaire eſt que j'y ai pris gout, & que depuis ce tems là je ne veux plus de romans. Ce que j'ai gagné eſt que je ſuis plus contente de moi même, & par conſéquent plus heureuſe.

Miladi.

Que dites-vous ? des comédies que M. Edouard nous a donné hier ? Si j'euſſe été préſente à la petite pièce j'aurois eu peur. Je ne peux pas comprendre comment les jeunes géants ainſi bernés ne ſe ſoient pas fait du mal.

Miladi Rutgland.

Vous en auriez ri tout comme les mégamicres. Si vous vous fuſſiez amuſée à ce jeu là comme moi, vous ne penſeriez pas ainſi. Quand j'étois au couvent c'étoit dans le carneval notre plus cher amuſement. Nous arrangions nos jupes de façon que nous nous diſions habillées en garçons, & nous ne nous ſommes jamais fait aucun mal : il y a une façon de ſe tenir. Nos vieilles nonnes rioient à gorge déployée à ce ſpectacle ; & c'étoit pour nous un plaiſir ſouverain que celui de n'être pas ſimples ſpectatrices : nous aimions à nous voir, & à nous ſentir dans l'air, & nous nous plaignions toujours du trop peu de force de celles qui tiroient les coins de la couverture.

M. Dunspili.

Nous avons entendu hier des doctrines admirables dans le diſcours du roi. Le moyen de l'exiſtence de Dieu, la création de

l'ame, celle de l'homme que Dieu lui a consigné, ſa nature, ſa béatitude, ſa damnation, la mémoire qui lui reſte. Tout cela m'a frappé. Je ne ſais pas s'il m'eſt permis d'adapter une théorie ſemblable à l'hypoſtaſe de nos ames avec nous mêmes. La ſeule doctrine des mégamicres rend ce myſtère conçevable ſans le dégrader. La ſeule choſe qui m'a déplu eſt, la matière incréée. Remarquez que ceux d'entre nous autres qui l'admettent incréée ſont obligés d'admettre la coéternité de deux ſubſtances, dont l'une n'a rien de commun avec l'autre. Doctrine monſtrueuſe? Nous meilleurs philoſophes que les mégamicres n'admettons pour éternelle que la ſubſtance créatrice, & ne ſommes point du tout embarraſſés, à loger Dieu dans le rien. Ceux qui croient que Dieu pour éxiſter a beſoin de lieu ſont bien pauvres.

Miladi Rutgland.

Je ne ſuis pas pauvre en cela, mon cher couſin, car je ſais tout comme vous que la ſubſtance ſpirituelle n'a pas beſoin de lieu; mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de l'impoſſibilité de l'éxiſtence du rien. La raiſon ne peut pas l'admettre, & la religion ne peut pas nous ordonner de croire ce qui répugne.

M. Dunspili.

Un vuide absolu, infini, ténébreux est absolument *rien.*

Miladi Rutgland.

Il n'est pas concevable, & quand il le seroit, on ne pourroit pas l'appeller rien. La matière fut toujours soit en motivement, soit immobile, & si vous ne concevez pas sa coéternité à Dieu possible, je ne conçois pas non plus la possibilité de son commencement: ainsi nous sommes d'accord pour prendre le parti de nous taire.

M. Dunspili.

Dites moi si Dieu pourroit réduire à rien tout ce qui existe.

Miladi Rutgland.

Non: c'est par la même raison que le rien n'a jamais pu exister avant la matière. Dites moi vous même si Dieu pourroit créer ce rien que vous imaginez sans l'existence de la matière.

M. Dunspili.

Quelle demande! Non assurément.

Miladi Rutgland.

Vous convenez donc que pour faire le rien Dieu auroit besoin de l'existence de la matière; & voilà, selon votre raisonnement même, l'existence de la matière devenue né-

ceſſaire. Tout comme Dieu ne peut faire le rien ſans la préexiſtence de la matière, il ne pourra jamais faire la matière ſans la préexiſtence du rien; & le rien étant abſolument inadmiſſible il s'enſuivra que la matière doit avoir toujours éxiſté. Un philoſophe très grand en qualité de phyſicien à démontré l'univers rempli d'eſpaces vuides, & les mêmes eſpaces remplis de corps environés du ſeul vuide néceſſaire à leur mouvement; & il fut admiré; mais il fit rire lorsqu'il dit que tous ces petits eſpaces vuides devoient préciſément être la demeure de Dieu qui par là ſans aucune difficulté devoit être par tout *). Cela prouve abſolument le contraire. L'erreur des adverſaires de l'éternité de la matière dépend de ce qu'ils ne conçoivent pas la nature de Dieu tant qu'il eſt poſſible de la concevoir. Les mégamicres ſont meilleurs métaphyſiciens que nous.

*) Note du traducteur. *C'eſt préciſément une des bévues de M. Newton qui ne raiſonna mal que ſur Dieu, & ſur la religion. Il eſt ſingulier qu'un autre philoſophe dans ce tems là ait dit la même beiſe. Miladi Rutgland froude cette erreur. Pourroit-on ſuppoſer le grand Newton plagiaire ſi mal à propos.*

M. Bridgend.

A la bonne heure. Nous irons leur faire une visite lorsque M. Edouard nous dira la route qu'il a pris pour aller dans la Carniole. Je vois M. Edouard prêt à poursuivre son histoire.

Edouard.

Toute la ville se montra satisfaite à la publication de l'avis du collège, parceque l'on savoit qu'il étoit de moi; les peureux devinrent tranquilles. Mais quand on vit que les bruits souterrains, au lieu de cesser, augmentoient chaque jour, on ne tira pas la conséquence qu'il ne s'agissoit donc pas d'une ouverture; mais on dit, qu'allant toujours mon chemin je me moquois de tout le monde ouvertement. Ils crurent n'avoir pas de tems à perdre, & ils recoururent d'abord au tribunal de l'autocéphale, & à celui du roi. Je fus cité au premier pour le lendemain, & au second pour le jour Chrysalide trois jours après.

D'abord que le protosyncelle de l'autocéphale me vit, il me demanda pourquoi je poursuivois à faire une ouverture dans la terre après avoir donné mon avis qu'elle lui seroit fatale. Je lui répondis que je ne faisois pas d'ouverture, & que je n'avois jamais

penſé à en faire. *Que faites-vous donc*, me dit-il, *en cachette de tout le monde dans vos ſouterrains impénétrables?* *Cette queſtion*, lui répondis-je, *me ſemble le fruit d'une curioſité illicite; & cela étant je me diſpenſe d'y ſatisfaire.* Cette réponſe fâcha le grand juge: il me fit la mine, ſe leva, & partit.

Le lendemain je fus chez le roi qui me fit l'accueil le plus gracieux. Il étoit avec ſes miniſtres qui ſe levèrent pour partir, & le laiſſer ſeul avec moi; mais il leur dit de reſter. Il me parla de ſon petit théatre qui étoit déjà fini, & dont je vous parlerai tout à l'heure; & de pluſieurs autres choſes indifférentes, & ayant entendu la cloche de la grande audience il s'en alla. Je vis clairement que le roi ne vouloit pas me parler de l'affaire, & qu'il ne vouloit pas qu'on crût qu'il m'en eût parlé. J'allai donc le lendemain au tribunal, comme l'aſſignation m'ordonnoit, & le grand juge me dit que le roi étoit ſûr qu'aucun malheur n'arriveroit jamais à ſon royaume à cauſe de la moindre de mes démarches, & qu'abſolument il ne vouloit pas ſavoir la cauſe du bruit que je faiſois faire dans un appartement ſouterrain où aucun mégamicre n'étoit jamais entré; mais qu'il me chargeoit d'appaiſer ſes bons ſujets

qui avoient peur ; & que ſa Majeſté étoit ſûre que j' en trouverois facilement le moyen. Je répondis que le roi ſeroit obéi. Je me rendis alors chez mon fils Théodore, & je lui dictai une déclaration qui publiée eut toute la réuſſite que je déſirois : j' y diſois que j'étois prêt à donner en otage tout mon ſéminaire des garçons, & à recevoir chez moi, malgré mon droit de franchiſe, des gardes commandées par trois chefs du peuple, & à déclarer tout mon ſéminaire condamné au grand ſupplice au moindre ſigne funeſte provenant des bruits ſouterrains. Je finiſſois par promettre que ces bruits ne dureroient encore que trois incendies à peine, & que toute la ville ſeroit alors enchantée de la raiſon qui les avoit cauſés, puiſque leur effet augmenteroit de l'aveu de tout le monde le bonheur du genre humain.

Sans cette déclaration qui fit au roi le plus grand plaiſir, & qui appaiſa tout le monde, une émeute couvoit ſous la cendre de la ſuperſtition, & de la peur.

Dans cette même année les occupations de mon grand théatre, & de mon feu d'artifice ne m'empêchèrent pas d' achever le petit théatre pour le roi. Il fut fini, comme je l'avois promis, avant les couches de mes femelles.

Je choisis dans l'enceinte du palais royal un carré de quarante toises, & j'entourai toute la place d'une allée de quatre toises de largeur. J'employai seize mille manœuvres à l'excavation du demi cube, & huit mille charettes qui emportèrent trente deux mille toises de terre : cela fut fait en moins d'un embrasement. Je ne donnai à ce petit théatre qu'une profondeur de vingt toises, & je garnis d'arbres mon allée à droite, & à gauche à toutes les quatre faces distans d'une toise l'un de l'autre. J'employai plus de quatre mille jardiniers à cette transplantation qui couta beaucoup de travail, & beaucoup d'argent, parceque je voulus que l'on réduisit le tronc de l'arbre en courbe pour que tous ensemble ils couvrissent mes allées. Je me servis d'arbres que j'avois déjà nettoyés de serpens, ou de ceux qu'ils avoient poussé, & je fis tout cela sans en rien dire au roi ; mais je savois déjà qu'il n'aimoit pas les serpens.

Mon théatre n'avoit que quinze loges dont les deux premières, & celle du milieu étoient d'un tiers plus larges que les autres : j'en fis quatre rangs tous dans le même ordre, & un paradis qui s'unissoit au plafond. Ces loges n'étoient séparées l'une de l'autre que par une grille à gros carrés d'acier le plus poli :

ſur le devant elles étoient ſéparées par une colonne de phosphore, & les parapets étoient couverts de la même liqueur : le toit, & le plancher des mêmes loges étoient couverts de plaques de miroir. Le parterre tout en amphithéatre contenoit quatre cent ſpectateurs, & la largeur des loges étoit de ſix pieds. L'orcheſtre contenoit ſoixante muſiciens, & trente ſpectateurs à chaque côté. Six colonnes de phosphore cotoyoient le devant de la ſcène, & ſoutenoient un beau modillon phosphoré qui alloit juſqu'au plafond. Dans les deux intervalles des colonnes j'y fis des loges grillées dont chacune ne devoit contenir qu'un ſeul couple qui pouvoit s'y trouver ſans être vu de perſonne. La toile étoit un fin tapis d'une ſeule pièce que je faiſois lever, & baiſſer par un reſſort avec facilité, & célérité. Le parterre avoit ſix toiſes de large, & huit de long avec l'orcheſtre; & la ſcène ne laiſſoit voir qu'une longueur de dix, mais je pouvois l'allonger d'avantage : ſa largeur viſible étoit de cinq toiſes, mais au delà des couliſſes elle avoit à chaque côté un eſpace de ſept toiſes, où j'avois fait des petites chambres pour la commodité des acteurs. Chacune des quinze premières loges étoit attenante à un appartement en long de trois

chambres : on ne pouvoit aller dans la loge que par le même appartement dont la dernière chambre étoit contigue à la loge : la porte de chaque appartement étoit dans la rue ; on y montoit par un petit escalier assez commode : cette méthode délivroit de l'embarras des visites, car pour en faire il auroit fallu sortir du théatre pour chercher la porte de l'appartement.

Je fis couter ce théatre au roi deux millions d'onces ; dépense qui l'exposa à une respectueuse remontrance de son président du trésor qui lui en apporta la note en ma présence, dont le roi, & le charmant inséparable firent semblant de faire grand cas, mais en lui disant cependant, d'un grand sang froid que tous ceux qui l'avoient vu, l'avoient estimé cinq millions. Il désira que j'instruisisse les princes de sa famille à jouer les *maitres punis*, & je le servis, mais à condition que ceux qui joueroient les roles de géants seroient mes enfans mêmes, car je craignois quelqu'accident, lorsqu'on devoit berner les précepteurs.

Le jour de la représentation tout se passa dans le meilleur ordre. Il n'y avoit à ce spectacle que l'élite. Les couples spectateurs étoient six cent sans compter le roi, la

famille royale, & ſes conſeillers intimes. On rit beaucoup, & les plus graves des négamicres auroient bien voulu être un peu bornés s'ils euſſent cru que leur dignité n'en ſouffriroit pas. On trouva mon théatre un vrai bijou ; on admira l'architecture, la diſpoſition des petits appartemens, les faux fuyans, & le gout plus que la richeſſe des matières employées avec profuſion, mais ſans faire aucun tort à la ſimétrie. Les loges grillées devinrent les favorites du monarque, il n'y avoit place que pour un ſeul couple qui y voyoit ſans être vu ; le ſeul monarque ſavoit qui ſe trouvoit dedans, car les billets ſecrets de ces petites loges n'étoient diſtribuées que par lui.

A la fin de la comédie tout le monde ſuivit le roi à la promonade à pied dans l'allée qui entouroit le théatre. Il en fit le tour plus de ſix fois ; couverte comme elle étoit par les arbres courbes, la lumière du ſoleil n'y entroit que par reflet : ſa couleur étoit une nuance de verd, & rouge qui enchantoit l'oeil. Tout le monde avoit les yeux fixe ſur la voute que les arbres formoient, & perſonne n'oſoit croire qu'il fut bien vrai qu'au milieu de tant d'arbres il n'y eût pas un ſeul couple de ſerpens ; mais le roi n'en diſoit rien, & perſonne n'oſoit en parler :

chacun jouiſſoit en ſilence du beau privilège d'une pareille promenade. Le roi marcha toujours entre moi, & ſon inſéparable, & ne parla jamais que des uſages du monde des géants, toujours avec l'art de déguiſer la curioſité ſous le ſtyle de la réflèxion: c'étoit à moi à deviner ce qu'il vouloit ſavoir, & à le ſatisfaire par mes réponſes. Il ſe retira très content à la cloche du repos.

Trois jours après il fut forcé à mettre des gardes à l'enceinte du théatre, pour faire reſter en arrière la foule, lorsqu'il y avoit plus de vingt mille couples, & vers la fin du jour on ne laiſſoit entrer que les nobles, puisque c'étoit l'heure qu'on y attendoit le monarque. Cette promenade fit fanatisme. L'autocéphale qui s'y trouvoit très ſouvent l'avoit nommée la tranquillité de l'ame, & ce nom lui reſta toujours. Ceux qui nous aimoient nous appelloient les diſpenſateurs des graces divines, les avant-coureurs de la félicite publique; mais ceux qui s'étoient trouvés léſés dans l'intèret à cauſe de nos innovations ne pouvoient pas nous ſouffrir, & diſoient à tort, & à travers contre nous tout ce que leur chagrin leur faiſoit inventer de plus extraordinaire: les ſeuls alfaquins ſe tenoient à cheval du foſſé depuis que le grand Génie nous avoit fait princes.

Le lendemain de la comédie je reçus une lettre de Jacques d'un royaume qui étoit à plus de deux tiers de ſon voyage : ſa lettre contenoit des particularités que je voulus que le roi ſût. Le monarque du royaume vingt deux, ou vingt trois demanda à Jacques la grace de lui nettoyer de ſerpens tous les jardins de ſa cour ; en lui montrant un oracle du grand Génie, qui lui diſoit que la ſainte cour n'avoit aucune oppoſition à faire à ſon déſir, d'abord que les géants euſſent bien voulu lui faire ce plaiſir. Jacques m'écrivoit qu'il auroit cru commettre une grande faute en refuſant ce plaiſir à ce monarque, & qu'en huit jours cent ſoixante de mes enfans avoient empoiſonné ſix mille de ces monſtres. Ce monarque pour lui donner une marque de ſa reconnoiſſance avoit donné le droit de citoyens dans ſon royaume à tous les géants poſſibles, & lui avoit fait préſent de cent topes de terre en carré avec permiſſion de la faire devenir une ville en y faiſant bâtir tout ce qu'il voudroit. Voici le diſcours que le roi me tint lorsque je lui communiquai cette aventure.

"Les lettres que je reçois des miniſtres que je tiens dans tous les royaumes du monde me diſent toutes la même choſe au ſujet du

fief dont le grand Génie vous a fait prince. Tout le monde dit que le motif ſpécieux de votre divine miſſion ſur notre terre n'eſt autre que celui de tout à fait détruire les ſerpens: ils diſent que Dieu s'eſt déterminé à faire aux mégamicres ce grand bienfait pour exciter leur reconnoiſſance, & les induire par là à changer de moeurs, & à finir d'être des ſcélérats, réforme à laquelle ils ne purent jamais être réduits par la crainte. Je vous dirai que cette dernière déduction me paroitroit aſſez bonne, ſi j'euſſe le talent de reconnoitre le genre humain pour auſſi ſcélérat qu'on le prétend; quand je le contemple dans ſes fautes, & dans ſes égaremens je ne l'apperçois que foible. Vous avez fait, mon cher ami, le pas hardi, mais ſage de garnir une allée carrée dans mon propre palais de trois cent vingt arbres ſacrés ſans ſerpens. J'eus le plaiſir de vous reconnoitre pour un homme qui connoit à fond ma façon de penſer, & qui y compte deſſus, & de poſſéder une promenade qui fera les délices de tout le reſte de mes jours, puiſque je n'en fréquenterai point d'autre, & elle ſera l'unique de tous ceux qui s'évertuent pour deviner les moyens de me faire la cour plus agréable. Peu à peu, je le prévois, vos enfans détrui-

ront tous les ſerpens de ce monde, & dans quatre ſiècles d'ici on n'en trouvera pas un ſeul. Cette deſtruction ſera toujours regardée comme un prodige, d'autant plus que perſonne ne peut comprendre comment vous pouvez tuer cette peſte ſans qu'on voie ſur les cadavres aucun ſigne qui indique le genre de leur mort. On les voit ſans vie, & on ne ſait pas comment ils l'ont perdue.

Je dis au roi que ce ne ſeroit plus un ſecret pour lui, s'il vouloit me livrer les ſerpens de la plus petite de ſes maiſons, où je l'invitois à ſe trouver prèſent ſans aucune ſuite à l'heure qui lui ſeroit plus commode. Je l'aſſurai qu'il ne coureroit aucun risque. Je le priai auſſi de m'avertir un jour d'avance pour que je pûſſe aller à l'endroit tout ſeul pour faire certains préparatifs. Ce monarque m'indiqua d'abord la maiſon, & envoya ordre au concierge de me laiſſer faire tout ce que j'aurois voulu. Après avoir dit au royal couple de ſe tenir prêt pour le lendemain, je les laiſſai, & je me transportai d'abord à la maiſon. Je trouvai une eſpèce de pavillon qui communiquoit à un grand château par une jolie allée en plaine campagne cotoyée d'arbuſtes, d'anazés, & de fleurs. J'y vis ſix arbres, & j'envoyai d'abord chercher mes

cinq fils les plus âgés. Je leur dis que dans le plus grand ſecret nous aurions le lendemain le royal couple prèſent au maſſacre des ſerpens, que nous ſix aurions jetté ſur le terrain morts dans un ſeul inſtant. Nous retournâmes chez nous, & j'envoyai ſur le champ à l'endroit une caiſſe fermée à clef qui contenoit toute l'artillerie néceſſaire.

Deux heures avant celle que le roi me donna, je me trouvai ſur les lieux d'où je renvoyai ſix jardiniers qui partirent triſtes, & ſûrs en eux mêmes de ne pas revoir à leur retour les chers objets de leur vénération.

Reſtés ſeuls nous allâmes dans le petit jardin où nous chargeâmes ſix fuſils à cannes divergentes avec deux ſauciſſes, & ſix autres piſtolets de balles pour tout ce qu'il pouvoit arriver : nous ceignimes après cela nos gibecières. Nous vimes le roi avec ſon inſéparable qui venoit par l'allée partante de ſa grande maiſon dans un caroſſe coupé qui alloit fort vite ſans chevaux, ni cocher. Nous courumes lui ouvrir la portière, & je conſignai à leurs Majeſtés deux piſtolets à deux cannes de la longueur de ſix pouces, chargés à balle, & je leur ceignis moi même une gibecière très joliment travaillée, où il y avoit poudre, & balles, & ſans avoir l'impoliteſſe de leur laiſ-

ſer le tems de nous faire des interrogations, je leur dis que les machines qu'ils voyoient étoient la foudre qui envoyoit la mort aux ennemis de la tranquillité, & de la ſûreté du genre humain : que pour les tuer il ne falloit que la tenir bien ferme dans la main en l'élevant à bras tendu directement contre l'endroit du corps qu'on vouloit percer, en touchant dans le même moment avec l'index la détente que je leur montrai, faiſant attention à tenir le pouls bien ferme : qu'à cet attouchement très léger le chien tomboit ſur la plaquette qu'il avoit devant, & qu'il paroiſſoit alors une petite flamme inſtantanée qui démontroit au tireur que dans ce même inſtant l'ennemi étoit mort. Je leur dis que j'étois ſûr qu'ils n'en auroient pas beſoin ſur l'heure, & que je ne leur conſignois la foudre que par précaution, & pour les mettre en état de défenſe, comme Dieu ordonne aux hommes de ſe mettre lorſqu'ils ſe trouvent vis-à-vis de leurs ennemis. Après cela, ſûr qu'ils m'avoient très bien compris, je les plaçai au bout de l'allée où nous avions nos fuſils. J'en pris deux, & je me mis vis-à-vis du premier arbre en mettant mon ſecond fuſil à mes pieds : le roi n'étoit éloigné de moi que d'un pas, & de l'autre côté de l'allée je pla-

çai l'inſéparable à la même diſtance d'un de mes fils qui fit poſitivement ce qu'il m'avoit vu faire ; & un à un j'envoyai les quatre autres vis-à-vis de leurs arbres reſpectifs. Je mis alors mon fuſil en joue, & je dis au roi de regarder attentif nos mouvemens lorsqu'il m'entendroit prononcer le mot *feu*. Lorsque je vis que tous mes fils étoient à l'ordre, & que nos coups ne pouvoient pas manquer, nous tirâmes, & je me tournai d'abord vers le couple royal, tandis que mes fils revenoient tous vers nous à l'endroit où nous étions, & que nos douze ennemis étoient déjà morts aux pieds de leurs arbres ſans qu'ils euſſent eu le tems de jetter un ſeul ſifflement. Je me mis alors au milieu d'eux, & à pas lents je leur fis voir ſur le terrain ſans mouvement les douze monſtres.

Vous ne ſauriez croire, milords, la peine que je reſſentis en voyant le royal couple ému, & quaſi épouvanté depuis le moment que j'avois mis entre leurs mains les petits piſtolets ; mais il y a des cas, & des momens où l'homme eſt obligé d'être cruel vis à-vis de ce qu'il aime le plus. Un inſtant après qu'arrivés au bout de l'allée ils virent les ſerpens morts, je les obſervai rendus à eux mêmes. Ils commencèrent par s'embraſſer

bien tendrement, puis ils chantèrent, & danſèrent; puis ils ſe grimpèrent ſur moi; mais ayant eu auparavant l'attention de poſer à terre leurs piſtolets, ce que j'admirai. Ils me donnèrent des baiſers à foiſon malgrè ma barbe qui devoit être fort dure pour la peau délicate d'un roi mégamicre: j'étois à la fin de ma quarante neuvième année. Je leur demandai alors pardon de la forte épreuve à laquelle despotiquement j'avois mis leur courage. Je ne peux pas vous rendre au juſte la réponſe qu'il me donna; ce fut le pur langage de l'ame excitée par le ſentiment de la reconnoiſſance: il me dit que je ſavois le vrai chemin pour conduire les hommes à devoir ſe reconnoitre tels que je les jugeois moi même; & qu'il étoit ſûr que je ne ſaurois jamais me tromper, & que pour l'avenir ce ſeroit à moi qu'il auroit recours pour s'informer de pluſieurs de ſes pouvoirs moraux.

Tous les deux levèrent de terre leurs armes, les empoignant comme je leur avois appris, & tenant leur index aſſez éloigné de la détente. Ils me demandèrent quel uſage ils devoient en faire, & je leur répondis que c'étoit préciſément ce que j'allois leur montrer ſur le champ.

Comme j'avois prémédité mon deſſein, je dis à mes fils de porter dehors du cabinet la caiſſe où j'avois mis deux ſtatues de carton mâché, & peintes ſi bien qu'elles paroiſſoient les véritables ſerpens. Je les tirai dehors, & je les plaçai l'une auprés de l'autre, comme les ſerpens étoient toujours, à une petite éminence. Je plaçai le couple royal à une certaine diſtance de ces ſtatues, & je dis au roi de viſer aux yeux du ſerpent qui étoit de ſon côté, & de toucher à la détente, lorſqu'il y verroit en direction la bouche du piſtolet. C'eſt ce qu'il fit, & ſans aucun bruit, car ma poudre blanche étoit muette. Il fut étonné lorsque je lui fis voir le trou fait à l'oeil de la ſtatue. Après en avoir fait faire autant à l'inſéparable je leur fis charger à eux mêmes les piſtolets, & je leur appris à arrêter le reſſort. Lorsque je les vis très contens d'avoir appris tout cela, je mis moi même les piſtolets dans leurs belles gibecières, & je les priai de recevoir ce préſent que je leur faiſois, & d'en avoir ſoin.

Jamais la reconnoiſſance, & la joie ne ſe laiſſèrent voir peintes, & viſibles ſur deux phiſionomies comme je les vis dans celles de cet aimable couple : ils ne ſurent comment s'expliquer pour me repréſenter ce qu'ils ſen-

toient. Ils ſerrèrent contre leur ſein ces machines qu'ils croyoient prodigieuſes, & le roi me dit qu'il en faiſoit le plus grand cas, puisqu'il ſavoit d'être l'unique entre les mégamicres qui fût poſſeſſeur d'un pareil tréſor, & il m'aſſura que j'aurois des marques de ſa reconnoiſſance. Il me dit avec timidité que les ſerpens tués ne laiſſoient voir aucune marque de la bleſſure qui leur avoit cauſé la mort; & il fut bien ſurpris quand je lui dis que la marque de la bleſſure ne pouvoit pas être vue à cauſe que les longs fuſils dont je m'étois ſervi contre eux n'étoient pas chargés de balle, mais d'air empoiſonné qui arrivant d'abord à leurs poumons les privoit de la vie dans l'inſtant : je leur fis voir alors la peau brulée de mes ſauciſſes, qui fumoient encore aux pieds des arbres, où je l'informai que l'air que j'avois envoyé à leur reſpiration étoit auparavant enferiné. Il me répondit hors de lui même par l'étonnement qu'il ne croyoit pas que le pouvoir ordinaire des hommes pût parvenir à tant. L'heureux couple retourna à la grande maiſon après m'avoir fait les plus grands remercimens. Nous remimes tout dans les caiſſes, & retournâmes chez nous.

Tout occupé de ma fête dont le tems s'approchoit, j'avois décidé de donner avant

le feu d'artifice un opéra. Vous vous ſouvenez que le roi m'avoit demandé tous les billets, ne me laiſſant que les grandes loges pour moi, & ma famille. J'écrivis mon opéra en anglois, que mon fils Laurent traduiſit parfaitement dans la langue du païs, & que le plus grand poëte de la ville mit en muſique. J'eus beaucoup de peine à en trouver le ſujet, puisque notre mythologie étant là tout-à-fait inconnue, elle n'auroit pas cauſé le moindre intèret. Il me fallut prendre un ſujet analogue à leurs moeurs, & héroïque en même tems, & je le trouvai à la faveur de l'iconologie qui eſt là dans un excellent état, car ils ont eu l'adreſſe de perſonnifier toutes les exiſtences abſtraites, & jusqu'aux eſpèces différentes d'idées.

Le roi du Quatre-vingt-dix heureux en tout, & ſi digne de l'être, étoit parvenu à l'âge de ſon avant dernière propagation ſans avoir jamais eu le bonheur d'avoir un couple rouge ſucceſſeur préſomptif à ſa couronne. Tous les enfans qu'il avoit eu dans onze couches s'étoient retrouvés bâtards en ſortant de l'oeuf, & ſi dans ceux qui étoient déjà à la lumière, & qui devoient éclorre au commencement de la nouvelle moiſſon on n'eut pas trouvé ces rejettons tant déſirés, on ne pouvoit

plus eſpérer ce bonheur que dans la dernière, ou dans l'extrême qui ne ſe vérifioit pas toujours. Tout le royaume en étoit affligé, & le couple royal devoit l'être d'avantage ; mais la dignité du ſceptre ne lui permettoit ni de s'en plaindre, ni même de faire connoître la peine que ce malheur là devoit lui faire : auſſi perſonne n'oſoit jamais lui en parler. C'eſt de ceci que je pris mon ſujet.

Je fis que ma ſcène repréſentât le ſéjour des bienheureux : ma décoration ne pouvoit pas être plus magnifique. C'étoit un périſtile que j'avois pouſſé jusqu'au fond du théatre : chaque colonne étoit peinte à fleurs, & couverte du plus beau vernis ; toutes les fleurs étoient de phosphore. Le fond du théatre repréſentoit un ſoleil dont les rayons de phosphore, & entremêlés de happelourdes étoient éblouiſſans. Mon drame devoit durer trois heures de ce monde là, & étoit diviſé en trois actes. Mon opéra devant être rendu en muſique je fus obligé de choiſir mes acteurs dans celles d'entre mes filles, & petites-filles qui paſſoient pour les plus habiles muſiciennes : je m'en rapportai au jugement de leurs maîtres de muſique. La délicateſſe de leur voix fut la cauſe que je les préférai aux garçons qui en étoient déſolés. Elles reſ-

ſembloient dans l'extérieur de la poitrine aux mégamicres, & une écharpe en guiſe de ceinture pittoresquement placée masquoit leur ſexe. Un beau vernis rouge paſſé ſur tout leur corps étoit le fard qui les faiſoit paroitre telles qu'elles auroient été bien fâchées d'être, car rien n'étoit plus beau que leur ébloüiſſante blancheur naturelle, préférable à la couleur du plus beau carmin, malgrè que cette idée ne pût pas être celle des mégamicres pour lesquels la plus belle de toutes les couleurs ne pouvoit être que la rouge.

Toute la ville, & tout le royaume ſavoit que les oeufs dernièrement ſortis de la poitrine du royal couple étoient ſur la cuvette : on ſavoit l'heure de leur naiſſance, & par conſéquent celle à laquelle, par une loi immanquable de la nature, les petits qui ſe formoient dedans devoient éclorre ; & on ſavoit que le roi avoit l'âge de cent cinquante deux ans. L'eſpèrance qu'on avoit étoit très foible, mais l'amour des ſujets lui donnoit aſſez de force pour que les voeux de la nation fuſſent on ne pouvoit pas plus ferveins : on avoit fixé enfin le bonheur général, & tant déſiré à cette époque. C'eſt ſur cela que je travaillai ne ſachant où aller chercher un ſujet qui auroit pu intèreſſer d'avantage.

Mon premier acte commençoit par le chant mélodieux, & plaintif de deux nobles mégamicres bienheureux qui ſe plaignoient de devoir reſſentir des peines dans le ſéjour du parfait contentement. Ils avoient des déſirs, & leur gloire parfaite dépendoit de leur accompliſſement : ils ſe déterminent à les expliquer à la divine Clémence, qui invoquée par leur chant accourt en leur demandant ce qu'ils ſouhaitent de ſon miniſtère. Ils lui diſent que leurs ſucceſſeurs regnans dans un des plus beaux royaumes de la terre, où ils avoient eux mêmes regné premiers de la famille, étoient arrivés à un âge fort avancé ſans avoir jamais vu ſortir d' eux un noble couple de leur couleur. Il dépend de vous, lui diſent-ils, divine Clémence, de faire ſortir deux beaux rouges de deux oeufs qui touchent déjà à leur maturité. La Clémence répond que leur prière eſt peut-être digne d' être éxaucée, mais qu' elle ne peut la recevoir que des mains de la Juſtice, & que pour lors elle pourra la porter au trône du Toutpuiſſant. Après leur avoir ainſi répondu elle ſe retire vers le ſoleil ſuivie de ſes génies, & les deux ſupplians ſe conſeillent dans un duo de ſe préſenter au temple de la Juſtice. La ſcène ſe change; & elle repréſente le temple de cette

déeſſe qu'on voit aſſiſe ſur un beau fauteuil foulant aux pieds à ſa droite la Prévention, & à ſa gauche la Rigueur: ces deux êtres étoient ſymboliſés par deux fleurs que les mégamicres appelloient ainſi, & que je repréſentai plus grands d'un pied pour que les ſpectateurs, en les diſtinguant clairement, reconnuſſent la force du ſymbole. J'étois ſûr qu'ils connoiſſoient la Juſtice, puisque je lui avois donné la chlamyde de l'affliction, que l'iconologie lui donnoit.

Les deux ſupplians entrent, expliquent à la déeſſe leur déſir, & lui diſent que la Clémence eſt prête à l'expoſer au Tout-puiſſant, ſi elle veut bien en être la protectrice : ils la ſupplient de ne vouloir pas dans le Paradis s'oppoſer à leur parfait bonheur qui ne peut dépendre que d'elle. La Juſtice répond que cette affaire ne la regarde que pour aſſurer la ſucceſſion au trône au couple auquel elle ira par droit, & qu'après ſa ſentence la Clémence même ſe trouvera dans l'impuiſſance d'être utile à qui que ce ſoit qui iroit l'invoquer. Les affligés lui demandent à laquelle du nombre des puiſſances, & des vertus de Dieu ils pourroient recourir pour ſe voir éxaucés, & elle leur répond que les oeufs étant déjà expoſés à la lumière, la ſeule Grace pourroit

faire qu'ils devinſſent rouges ne l'étant pas; mais que cela n'auroit jamais pu ſe faire, à moins que Dieu n'eût accordé pour compagne à la Grace la puiſſance prodigieuſe, qui ſeule maitreſſe de la nature humaine pouvoit l'altèrer. Les ſupplians chantent en choeur leur réſolution de recourir à la Grace; la Juſtice ſecondée par la voix de ſes Génies les encourage en refrain, & l'acte eſt fini.

Après une ſimphonie on voit le temple de la Grace: ſon trône étoit plus éminent que celui où on avoit vu la Juſtice. Elle empoignoit dans ſa main droite le piedeſtal d'un ſoleil, & de ſa gauche elle tenoit une grande fleur que les mégamicres appellent la Déſirée, car elle ne ſortoit de la tige qu'au bout de cinq ans que le jardinier l'avoit transplantée. Après avoir chanté la gloire de ſon propre emploi qui la rend éxécutrice de la bonté ſuprême du créateur toutpuiſſant pour la conſolation des mortels, elle écoute les deux bienheureux qui lui prèſentent leurs voeux. La Grace alors adreſſe ſon chant aux nombreux Génies qui l'environnent, & ordonne à ceux d'entr'eux auxquels une pareille condeſcendance deviendroit nuiſible, de lui expoſer leurs raiſons. Un Génie lui dit qu'un

prodige préjudicieroit au droit des ſucceſſeurs légitimes à l'extinction de la famille. Un autre dit que les oeufs ſont déjà à la lumière, & qu'ils ſont tels qu'ils doivent être par la volonté de Dieu, & qu'un prodige qui les feroit devenir rouges deviendroit une injuſtice. La déeſſe pour lors lui répond que Dieu ſeul tient la balance infaillible qui pèſe la valeur de tous les événemens qui intèreſſent les mortels ſur la terre: qu'entre les hommes il n'y en a aucun qui poſſède une raiſon ſuffiſante à juger ni le bien, ni le mal, ni le juſte, ni l'injuſte par rapport à Dieu qui par ſa nature même ne peut pas commettre une injuſtice, & elle démontre aux génies l'erreur dans laquelle ils ſont dans la ſubſtance même de leurs remontrances qui ſuppoſent que Dieu, en diſtribuant les trônes de la terre, ait en vue principalement le bonheur des monarques, pendant que le premier objet de la providence divine eſt la félicité des nations qu'ils gouvernent, ſans laquelle les monarques ne peuvent jamais ſe reconnoitre heureux. Elle dit à tous qu'elle va porter la requête au trône du créateur dans ſes cent millions de tabernacles, & que c'étoit là qu'elles les attendoit tous.

Au commencement du troiſième acte on voyoit la même décoration qui montroit au

bout de la ſcène le ſoleil. On voyoit l'aſtre qui traîné à pas lents par des génies s'avançoit juſqu'à trois toiſes près de l'orcheſtre. Un génie qui eſt près de ſon trône entre pluſieurs autres chante ſeul l'éternelle gloire du maître de l'univers par des morceaux de poëſie ſublime, & laiſſe de tems en tems des intervalles au choeur chanté par tous les autres: ces choeurs invitoient tous les mortels à mériter les graces du Toutpuiſſant, & à les demander, & à les eſpérer de celui qui eſt le maître de la nature, & qui eſt par tout pour les écouter. Il finit en diſant que la grace eſt le triomphe de la juſtice: doctrine trop ſublime pour qu'elle ſoit entièrement compriſe par nos foibles entendemens.

On entendoit alors un prélude inſtrumental qui annonçoit un couple de l'eſpèce mortelle qui s'avançoit pour implorer de Dieu une grace. Un génie chante en Euphonie, & dit que Dieu par ſa nature n'eſt jamais ſourd aux prières des mortels. On voit alors s'avancer deux géants un mâle avec une barbe poſtiche égale à la mienne, & l'autre femelle, tous nus, ſans capeline, & ſans aucun ornement: blancs comme la neige ils avoient leurs longs cheveux, l'homme bruns, & la femme blonds, qui pittoresquement

épars leur deſcendoient en groſſes boucles ſur les épaules, & ſur le dos : ils vont porter au trône leurs voeux. Je choiſis pour ce rôle Daniel, & Louiſe mes dix ſeptièmes fils âgés de dix huit ans qui chantoient à ravir, ſans conſonnes, Louiſe la haute-contre poſitivement avec la voix du roſſignol, & Daniel la taille avec une voix ſonore que les mégamicres ne pouvoient imiter que par l'hypoproslambanomenos. La beauté de Louiſe étoit éblouiſſante, elle étoit la plus grande de toutes ſes ſoeurs. Ils chantoient leur duo dans une prière qui diſoit que tombés de la ſurface où ils adoroient leur créateur inviſible ſous les myſtères qu'il avoit inſtitués lui même, & révélés à leurs ancêtres, ils avoient trouvé ſur la ſurface intérieure de la même terre un monarque bienfaiſant qui n'aimant que la vertu, & ſes ſujets, leur avoit prêté une main ſecourable dans leurs beſoins les plus urgens : que ce bon roi étoit au moment de voir ſa famille éteinte, ſi ſes derniers rejettons ne ſe fuſſent pas trouvé légitimes : que voyant l'affliction générale de ſes ſujets, & la vertu du royal couple, pouſſés par la reconnoiſſance, ils s'étoient élevés en eſprit juſqu'au trône de Dieu pour lui demander la grace de faire paroitre à la lumière des mortels un couple rouge écles des oeufs royaux.

Un morceau ſublime de muſique inſtrumentale ſe faiſoit entendre dans ce moment, après lequel un choeur général chantoit les bienfaits dont la bonté divine comble les mortels. Un doux accord de clarinettes précédoit enfin l'oracle qu'on entendoit d'une voix chantante qui ſortoit du centre du corps qui réprèſentoit le ſoleil. Au ſon de cette voix tous les acteurs ſe proſternoient. *Le royal couple*, diſoit la voix, *n'ira pas mécontent à la retraite de la paix éternelle.* Après ces mots, une ſymphonie vocale, & inſtrumentale égayoit les ſpectateurs tandis qu'on reculoit le ſoleil, que les acteurs ſe retiroient, & qu'on baiſſoit la toile.

Ce drame fut prêt pour le premier de notre année trente cinq. J'en avois fait pluſieurs répétitions qui m'avoient déjà rendu ſûr du ſuccés, & dans mon grand théatre la machine pour mon feu étoit déjà élevée au milieu du parterre, & garnie de tous les diffèrens jeux d'artifice. Huit jours auparavant je fus dire à ſa Majeſté que tout étoit préparé pour ma fête de l'an. Je dis au roi qu'après qu'il auroit diné chez moi avec ceux qu'il auroit choiſi, il paſſeroit dans le petit théatre où il trouveroit tous ceux qu'il auroit invité, & après le ſpectacle il entreroit avec toute ſa

ſuite dans le grand où il verroit lui même la cauſe du bruit ſortant de mes ſouterrains, qui avoit fait tant parler toute la ville. Je lui demandai la permiſſion de diſtribuer des billets pour le ſpectacle du grand théatre à la nobleſſe, & au peuple: il me répondit que, ſi j'avois des places de reſte, j'étois fort le maître d'y inviter qui je voulois: il fut ſurpris lorsque je lui dis que les places de reſte contiendroient cinq cent mille mégamicres. Il donna alors un coup d'oeil très expreſſif a ſon inſéparable.

De retour chez moi je fis imprimer une quantité d'affiches où j'annonçois au public que dans le premier jour de l'année des géants je donnerois une fête au roi à douze heures & demie, dans une grande ſale que j'avois fait bâtir dans ma terre: que ceux qui vouloient avoir l'honneur de s'y trouver pouvoient ſe prèſenter pour avoir des billets d'entrée aux maiſons de tous les géants, & des nobles mégamicres que je leur nommois, parcequ'aux portes de mon parc on ne laiſſeroit paſſer perſonne ſans billet. J'en envoyai deux mille à chaque noble que je connoiſſois, & quatre mille au grand jardinier.

Le jour de ma fête le roi vint avec ſa petite cour ; & fut ſervi ; comme il me l'avoit ordonné, à une table de quarante huit mégamicres ; entre lesquels il y avoit l'autocéphale, & les ambaſſadeurs ordinaires, & une autre de douze couples de ſa ſuite. Ma chère femme me fit en riant quelques remontrances ſur l'incertitude de mon oracle, mais j'avois déjà pris mon parti. Je penſois que, ſi le ſurlendemain de mon opéra, jour dans lequel les oeufs royaux devoient ſe briſer, on les eut trouvé bâtards, le roi pour cela ne m'auroit pas moins aimé : il auroit dit que j'avois fait prédire à mon oracle un événement que j'aurois voulu voir arriver. L'autocéphale même, & le clergé auroient été enchantés de voir que ce n'auroit été qu'un oracle de théatre. Punit-on les poètes lorsqu'il arrive tout le contraire de ce qu'ils prédiſent dans leurs enthouſiasmes ? Ils ſemblent même payés par les grands exprès pour qu'ils mentent ſur le paſſé, & ſur le prèſent : ſeroit-il raiſonnable de n'avoir pas pour eux la même indulgence lorsqu'ils montent ſur le trèpied pour révéler l'avenir ? Ils font parler la muſe, & ce n'eſt pas leur faute ſi elle radote. La flatterie a des droits ſur tous les êtres ; ſi-ue elle plait même à l'homme d'eſprit, qui ce-

pendant ne la prend que pour ce qu'elle vaut : grossière elle fournit la nourriture aux bouffons que les sots opulens entretiennent pour mettre un obstacle à l'ennui qui les tueroit. Mon oracle d'ailleurs étoit équivoque aussi parfaitement que la prière étoit claire, & nette.

Le roi, & sa cour furent servis avec plus de délicatesse que de profusion. Je mis l'abondance dans les pavillons, où je voulus que tous mes enfans des séminaires, qui avoient passé trois ans se trouvassent avec plusieurs sages, & riches colorés de la ville qui étoient de nos amis. Après le diner je fis mes mariages dont le premier fut celui de mes vingt cinquièmes jumeaux Roger, & Hélène, & encore des dix autres. Jacques à Héliopalu dut en avoir fait vingt.

Je n'aurois pu désirer à mon opèra un plus heureux succès. Je n'avois jamais imaginé qu'un silence pareil pourroit éxister dans un endroit où il y avoit vingt mille spectateurs. Le roi voulut se tenir à l'orchestre seul avec l'inséparable à sa droite, & moi à sa gauche m'ayant fait apporter exprès un fauteuil de géant : je les vis attendris aux larmes dans plusieurs situations ; mais hors d'eux mêmes à l'apparition des géants

tous nuds, & sans capeline qui demandoient un oracle conforme à leur désir, & qui l'obtinrent. En observant l'effet que cela fit sur les souverains auxquels la dignité ne permettoit pas de verser des larmes, & qui ne pouvoient plus les retenir, je me repentis positivement de les avoir ainsi exposés, & il me paroissoit même de mériter punition, ou pour le moins beaucoup de reproches; mais j'eus un bon défenseur dans la nature humaine. Le roi même quelque tems après me dit que l'illusion l'avoit gagné si fort qu'il crût véritablement que j'eusse fait tout cela par ordre de Dieu! il m'avoua que depuis ce moment là, lui aussi bien que l'inséparable se tinrent pour sûrs que les enfans sortans des oeufs se trouveroient rouges. Tous les courtisans qui étoient dans les loges avancées d'où ils pouvoient voir nos physionomies, rouloient leurs yeux sur le soleil d'où l'oracle sortoit, & tour à tour sur la contenance des souverains, & sur moi qu'ils croyoient à part des secrets de Dieu. Le royal couple avant que de sortir voulut voir, & remercier tous les acteurs, & ne put s'empêcher de baiser tendrement sur les lèvres Daniel, & Louise en la présence de tous les spectateurs qui notèrent cela comme la faveur la plus insigne que

roi de mégamicres ait jamais fait au monde à quelqu'un en public.

Le roi ſortit le premier après que les trente cinq couples qui l'avoient accompagné ſe furent mis en haie à la porte du théatre. Le premier étoit l'autocéphale qui me donna la main à baiſer : grande marque d'eſtime. Il dit au roi, à côté duquel il ſe mit à marcher, qu'il avoit vu un ſpectacle qu'il n'auroit jamais cru qu'un homme pût inventer, & éxécuter : "J'ai vu, dit-il, le ſéjour véritable des bienheureux à la gloire éternelle ; & j'en ai entendu la divine harmonie. Je prévois des nouveaux dogmes, les anciennes doctrines détruites, des nouvelles diſciplines, & les oracles prononcés par les mortels, ſupprimés pour céder la place à ceux que Dieu même communiquera pour l'avenir, & je ſuis ſûr, ſire, qu'après demain perſonne ne doutera plus de ce que je vous annonce. Tout ce que j'ai vu eſt trop ſublime pour être fiction : le faux ne peut pas ſe mêler avec des vérités pareilles, & je n'attendrai pas à la journée d'après demain pour envoyer au grand Génie le détail de tout ce qui m'a frappé. ,, Il me regarda alors avec étonnement, & reſpect. Le fait eſt que tout le monde raiſonnoit comme l'autocéphale, & que mon ſpec-

tacle avoit échauffé la fantaisie de tous les spectateurs à un tel degré que je crois que je me serois vu exposée à une dérision ouverte, si l'heureux événement n'eut pas fini de faire l'apotheose à mon oracle. Le poète, pendant que nous marchions, pour gagner la grande porte de mon arène, perça la foule en coudoyant tout le monde, & s'abbaissa jusqu'à terre devant le roi qui s'arrêta, lui fit compliment, & lui dit que sa pension seroit augmentée du double au trésor royal. *Votre oracle*, lui dit-il, *est infaillible, car n'adorant que la volonté de Dieu je ne peux terminer mes jours que dans un contentement parfait.*

Nous arrivâmes au grand theatre qui étoit déjà rempli de monde. Le roi trouva à la grande porte deux cent de ses gardes, & deux cent des miennes auxquelles il avoit accordé le privilège d'être armées de hallebardes. Il trouva les escaliers éclairés de phosphore comme les corridors, sans que la lumière pût entrer dans les loges qui étoient fermées. Le coup d'oeil nouveau, & tout à fait extraordinaire le surprit. Un si vaste endroit rempli de ses sujets, & tout éclairé à jour par une lumière qu'il ne connoissoit pas, avoit le droit de l'étonner. Le claquement de mains de plus de cinq cent mille

mégamicres envoya à ſes oreilles une harmonie plus agréable que celle de la plus belle muſique. Ceux qui ſavent procurer aux monarques de ſi beaux momens ne peuvent pas manquer leur coup : ils doivent devenir leurs favoris. Or les beaux momens des monarques ne ſont pas ceux dans lesquels ils font une opération qui fait le bonheur de ſes ſujets, car l'opération n'eſt jamais faite dans un moment : ce ſont ceux dans lesquels ils triomphent au milieu de la joie publique, & de l'applaudiſſement général : leurs cheveux ſe dreſſent ; ils friſſonnent ; le réſervoir de leurs larmes s'ouvre : c'eſt une criſe qui opère ſouvent dans eux un changement total ; les bons en conſéquence de leur débonnaireté naturelle, & de leurs penchans tranquilles, & paiſibles deviennent meilleurs : ceux qui ſont bons, ou mauvais ſeulement en force de leur éducation ſe trouvent tout d'un coup changés ; les mauvais deviennent bons, & les bons méchans, comme nous avons vu Néron.

Tout mon théatre à l'arrivée du roi étoit encore éclairé par quarante huit mille boëtes de fer blanc de l'invention de mon cher chef d'artifice : ces boëtes éclairoient en donnant une flamme bleue céleſte : elles contenoient une matière compoſée de farine em-

pâtée avec l'alun de roche, qui pour s'enflammer n'avoit beſoin que de ſentir l'air: elles étoient faites pour eclairer pendant l'eſpace de deux heures & demie ; paſſé ce tems elles devoient s'éteindre toutes à la fois, tout comme on les avoit allumé toutes à la fois. Je ſavois, par l'ordre que j'avois donné, que cent quarante deux mégamicres, c'eſt-à-dire, un à chaque rang, tenant une ficelle qui dominoit à trois cent couvercles de boëte, les avoient découvertes à dix heures préciſes à un ordre donné par un de mes fils, & que par conſéquent dans un quart d'heure elles devoient s'éteindre, comme ma montre que je tenois à la main m'apprenoit. Le roi employa ce quart d'heure à faire des réflexions ſur la machine qu'il voyoit au milieu du parterre, ne concevant pas à quoi elle pouvoit être employée. Cette machine qui étoit toute farcie de feux d'artifice étoit octogone, & avoit dans ſa baſe vingt quatre toiſes de diamètre. Chacune de ſes huit faces au plan terrain avoit une largeur de neuf toiſes. Elle avoit douze étages qui diminuoient de diamètre à proportion jusqu'au plus éminent qui reſtoit de trois toiſes. La hauteur de la machine étoit de ſoixante toiſes. Le plus bas étage avoit quarante pieds de haut, le ſecond trente huit, le troiſième trente ſix jusqu'au plus éminent

qui avec l' ordre de cette diminution reſtoit de dix huit. Chacune de ces huit faces contenoient depuis le bas jusqu'en haut les mêmes feux, de ſorte qu'à la fin du feu tous les cinq cent mille ſpectateurs devoient avoir vu la même choſe : le parterre étoit tout couvert de ſable, & de terre humide là où il y avoit les tapis qui ſervoient de toit à mes ſales ſouterraines. Mes quarante géants artificiers étoient tous dans l'intérieur de la machine dans laquelle par quatre vingt ſeize briſe-cou ils montoient, & deſcendoient par tout où il étoit néceſſaire qu'ils ſe trouvaſſent. Toutes les quatre vingt ſeize faces de cet édifice étoient garnies de lances à feu, il y en avoit quarante mille diſtribuées en juſte proportion. L'étage plus bas étoit garni de huit mille à mille par face; le plus haut de huit cent à cent par face.

J'avertis le roi que, lorsqu'il verroit le théatre devenu obſcur, il auroit la bonté d'ouvrir une boëte que j'avois mis entre ſes mains ſous un courentin que je lui montrai, & qui étoit attaché au couſſin de la hauteur d'appui de ſa loge : ce courentin étoit dans ſa petite forme de cinq pouces parfaitement reſſemblant à un mégamicre bigarré : ſon pareil étoit près du coude du royal inſéparable : le roi après

m'avoir bien compris promit de m'obéir. Lorsque je vis à ma montre que la flamme des boëtes ne devoit durer plus qu'encore une minute, j'avertis le roi que le théatre alloit d'abord devenir un gouffre de ténèbres; mais que les ténèbres feroient place à une nouvelle lumière d'abord qu'il auroit ouvert sa boëte. Le roi me dit qu'il avoit envie de jouir de l'obscurité pour deux ou trois minutes. Ces paroles à peine prononcées, les boëtes s'éteignirent éxactement dans le même instant. Cette obscurité qui auroit épouvanté un théatre plein de nous autres, fut une saillie, ou bon mot, une agréable plaisanterie qui fit donner dans un général éclat de rire tous les spectateurs, & le couple royal à gorge déployée. Le roi qui avoit bien retenu sa leçon, ouvrit la boëte, & le courentin ayant pris feu vola à l'étoupille qui d'abord mit le feu à quarante mille lances qui garnissoient toute la machine. La belle clarté, qui après les courtes ténèbres offroit à la vue son élégante architecture, fit claquer des mains tout le théatre. Ces lances à feu ne devoient durer que neuf minutes. Lorsque je vis que la seconde obscurité alloit survenir, je dis au roi, en lui donnant une nouvelle boëte, de mettre le feu à l'autre courentin d'abord que l'obs-

curité ſurviendroit. Le roi l'accepta, & la remit à ſon adorable moitié. Au ſurvenir des ténèbres nouvel éclat de rire; mais l'inſéparable ne les laiſſa pas durer. Impatient de voir ce qui alloit arriver il fit voler le courentin ſuivant ſa ficelle à l'étoupille des artifices qui commencèrent par des nouvelles lances à feu de la baſe jusqu'au ſommet, par des morceaux à jour de la plus belle architecture en portes, en arcades, en terraſſes, en balcons, en ſtatues, en périſtiles, portiques, voutes, & tout ce qui pouvoit faire plaiſir à l'oeil. Dans le même tems une orcheſtre que j'avois placé au centre de la baſe, & que perſonne ne pouvoit voir donna un concert de trompettes, timbales, cornets, fifres, hautbois, cromornes, & baſſons dont les mégamicres n'avoient pas la moindre idée, & qui fit un effet merveilleux, car elle commença dans le moment que la machine toute éclairée jetta hors d'elle une ſalve générale de boëtes, & de canons, qui fit un bruit énorme, car nous nous étions exprès ſervis du charbon qui devoit faire du tapage. Le feu de l'artillerie avoit à peine ceſſé que la machine ne fit que jetter dehors pendant un bon quart d'heure des ſerpentaux, des étoiles, des pluies de feu, & des fuſées qui ne pou-

voient jamais arriver ni au plafond, ni aux loges ; on en avoit fait jouer vingt cinq mille. La fumée alloit dans l'inſtant ſe perdre au plafond, & de là elle ſortoit par des conduits par leſquels la lumière du jour ne pouvoit pas entrer, puiſqu'ils avoient l'embouchure dehors rebrouſſée par le bas. Mon fils avoit préparé le ſouffre de façon qu'au lieu de puer il avoit rempli la grande ſale d'un délicieux parfum.

Les girandoles entremêlées de ciprès, & de fontaines de feu commencèrent dans le même tems à toutes les huit faces avec des aigrettes dont l'effet étoit charmant. Des colonnes de feu avec les chapitaux ardens ; les loges avec des corniches de flamme étoient durables dans toute la machine dans chacun de ſes douze étages. Tout le monde voyoit dans ſon intérieur mes quarante cyclopes qui montoient, & deſcendoient pour mettre ordre à tout, & qui cauſoient aux ſpectateurs la plus grande merveille, car ils avoient l'air d'être poſitivement dans les flammes. Ils étoient tous nuds, mais ils avoient couvert tout leur corps avec un vernis noir qui amortiſſoit le feu : ils avoient enveloppé leurs cheveux dans un mouchoir rouge, & à la place de la capeline ils avoient ſur la tête un grand chapeau rabattu.

Les mégamicres tous extaſiés croyoient être admis à voir des prodiges ; & n'imaginoient pas que quelque plus beau phénomène pouvoit augmenter leur étonnement, lorsque ſeize ſoleils commencèrent à jouer un vers le bas, & un vers le haut de la machine dans les huit faces. Ces ſoleils avoient vingt quatre roues qui leur faiſoient changer vingt quatre fois la couleur, la force, & la rapidité avec laquelle ils lançoient leurs rayons. La grande clarté faiſoit clairement diſtinguer dans le centre de ces ſoleils pluſieurs couples de mégamicres rouges qui grands d'après nature voltigeoient, folâtroient, s'embraſſoient, s'allaitoient, & danſoient : ces ſtatues étoient ſi bien faites qu'ils paroiſſoient vivans, & on ne ſavoit pas ce qu'on devoit penſer.

A l'extinction des ſoleils, des petits feux de toutes les eſpèces ſortirent en même tems de toute la ſurface de la grande machine, & on voyoit ſur le ſommet de chacune des huit faces deux mégamicres rouges qui ſoutenoient ſur leurs épaules un globe où l'on diſtinguoit écrit en gros caractère de flamme, *le meilleur des rois doit auſſi être le plus heureux.* On entendoit alors cinq cent mille voix répéter les mêmes paroles, & je vis le royal couple dans ce qui leur parut la plus belle choſe qu'ils

aient vu de toute leur vie laiſſer tomber leur tête entre leurs mains. Après une ſalve d'artillerie, & la ſortie de huit mille ſerpentaux toute la machine reſta dans les ténèbres, excepté au ſommet où l'on voyoit toujours ardentes les deux ſtatues, le globe, & les neuf paroles. Les ténèbres ne durèrent qu'une minute. Un courentin qui paroiſſoit un cheval ailé partit de la machine, & alla mettre le feu à une étoupille qui faiſant tous les tours néceſſaires alluma vingt cinq mille lances à feu, qui paroiſſoient des braſſelets, & qui éclairèrent tout le théatre.

Je dis alors au roi que tout étoit fini. Il me regarda comme un homme qui en ſe réveillant ſort d'un profond ſommeil. Celui de mes fils qui avoit la voix plus ſonore cria du ſommet de la machine. *Enfans du ſoleil vous pouvez retourner chez vous, puisque le ſpectacle eſt fini.* Sans cela je crois qu'ils n'en ſeroient pas ſortis, car ils croyoient être dans le ſéjour de la gloire immortelle.

Sans la grande quantité de portes que j'avois fait à cet immenſe théatre la foule n'en ſeroit pas ſortie de ſi tôt. Le roi étonné ne me dit autre choſe ſi non que je lui avois fait voir, tous ſes ſujets prèſens, ce que perſonne n'avoit jamais vu dans le monde, & ce

que ceux qui ne l'ont pas vu ne croiront pas poſſible. Je me trouvois fort ſatisfait qu'aucun déſordre n'avoit troublé ma fête, & que le feu étoit allé à merveille. Je n'avois rien fait, & je me trouvois cependant extrémement fatigué; mais mes fils étoient aux abois, & éxactement ils ne pouvoient plus ſe tenir debout: les applaudiſſemens, & les éloges ne ſuffiſent pas à délaſſer; ils étoient allés ſe repoſer, & je ne les vis que le lendemain. L'autocéphale envoya à Héliopalu la deſcription de cette grande merveille, & il la fit imprimer pour l'envoyer par tout le monde. Rien n'étoit plus curieux pour nous que cette rélation faite par un mégamicre judicieux, & homme de lettres: je l'ai traduite en anglois, & je vous la donnerai par écrit. Je vous dirai ſeulement, milords, que l'auteur ne mentoit pas, puiſqu'il croyoit dire la vérité en écrivant ce qu'il avoit vu, mais il n'y avoit de vrai que l'apparence. Ce qu'il narroit en qualité de témoin de vue étoit incroyable, & il falloit le croire, & voilà ce qui nous rend incroyables pluſieurs faits de l'hiſtoire ancienne, qui cependant ne ſont pas moins vrais que mon opéra, & mon feu d'artifice. Le ſeul homme entre tous les animaux a le privilège de ne pas dire la

vérité, & en même tems de ne pas mentir.

Le ſurlendemain toute la famille du roi, les parens les plus éloignés, les ambaſſadeurs, l'autocéphale, les miniſtres, & tous les grands étoient à la cour, comme l'on faiſoit toujours en pareille occaſion : les oeufs devoient ſe rompre à cinq heures : ils étoient expoſés ſur les cuvettes ſous un beau dais, & ſur un bel oreiller qu'on avoit placé ſur une grande table. Le roi, & l'inſéperable ſe tenoient par uſage dans une chambre où ils paroiſſoient de la meilleure humeur du monde, & cauſoient avec ceux de leurs courtiſans qui n'étoient pas obligés par état d'être prèſens à l'éxamen des nouveaux nés. L'étiquette portoit que lorsque les éclos étoient bâtards, tous les intèreſſés à l'affaire alloient d'abord de l'air le plus gai faire la révérence au roi, & partoient après ſans rien dire. Si les éclos étoient ronges, les chefs du conſeil d'état précédés par l'autocéphale, & ſuivis des ambaſſadeurs venoient les lui prèſenter : le roi les recevoit aſſis ſur un petit trône, & faiſoit placer les cuvettes à ſes côtés. Toute la compagnie lui chantoit en choeur le grand hymne de félicitation, danſoit, & s'en alloit. Mais l'apparition des nouveaux nés

ne ſurprenoit pas le roi. Son premier miniſtre qui ſe tenoit tout près des cuvettes tenoit un pied ſur une planche qui preſſée donnoit l'eſſort à une plàque qui faiſoit mouvoir une petite ſtatue qui étoit dans un coin de la chambre voiſine où étoit le roi, & ſur laquelle il tenoit le regard fixe. A l'heure prévue les oeufs ſe briſèrent, & on trouva les petits éclos parfaitement rouges au plus éxact éxamen : ſincère, ou non, la joie parut ſur les phyſionomies de tout le monde prèſent. Le roi qui en vit le ſignal dit à l'oreille du grand jardinier, *ſortez vite par la porte du cabinet, & allez dire au prince Edouard que j'ai deux rouges, & que je l'attens demain à la première heure.* Un quart d'heure après l'autocéphale en grand cortège les lui prèſenta en lui diſant. *Votre ſucceſſion, ſire, eſt immortelle.*

Nous avons cru mourir de joie à l'annonce d'une nouvelle de cette importance, & nous avons baiſé cent fois le cher porteur ; dans une heure toute la ville informée fit des réjouiſſances extraordinaires. Cette naiſſance fut attribuée à mon pouvoir immenſe, & non ſeulement par les ſots, & les ſuperſtitieux, mais par les ſages auſſi. J'envoyai cent mille onces d'or au grand aumonier de l'auto-

céphale pour qu'il les fit distribuer aux pauvres en lui recommandant le secret, mais ma précaution fut vaine, tout le monde le sut.

Le lendemain j'allai chez le roi. L'heureux couple ne me donna pas le tems de le féliciter. Il étoient seuls : ils sautèrent entre mes bras en m'accablant de caresses. Ils me firent asseoir entre eux deux, & voici ce que le roi me dit assis à ma droite, tandis que l'inséparable s'assit sur ma cuisse gauche pour mieux écouter sa chère moitié.

"Tout ce que vous avez fait, mon cher ami, en cent trente six ans que vous êtes chez moi est une démonstration continuelle du pouvoir extraordinaire que Dieu vous a accordé. Tout mon royaume est convaincu, & nous sommes les premiers à l'être, que vous pouvez tout ce que vous voulez. J'ai eu de votre prudence, & de vos vertus des preuves si fortes, que je suis sûr que vous rendrez heureux tous ceux qui vous inspireront un fort attachement. Vous voyez ce qu'en connoissant cette vérité je dois faire. Vous êtes une créature d'une espèce supérieure à la notre en taille, en force, en science, & en cent autres qualités physiques, & morales, & pour vous rendre parmi nous le plus respectable de tous les êtres, vous habitez dans

ma capitale en qualité de prince étranger, & vivant comme tel vous y faites des dépenſes qu'aucun monarque n'a jamais fait nulle part, & vous préferez la vie privée que vous menez ici au plaiſir, & à l'avantage réel de regner. Quelle eſt la raiſon qui vous fait agir ainſi, ſi ce n'eſt pas celle qui ſe prèſente à l'eſprit de tout être raiſonnable qui y penſe? Ce qui vous retient eſt l'attachement que vous avez pour nous. Vous avez reconnu que vous ne pouvez faire notre bonheur qu'en ne vous en éloignant jamais, & vous n'avez pas ſouffert que nous vous le diſſions; & n'avez jamais mis aucun prix aux bienfaits que vous avez répandus ſur mes ſujets, & ſur moi même pour la gloire de mon regne, pour celle de ma famille, & pour mon parfait bonheur. „

"La politique, l'orgueil, ou la dignité royale, l'éducation, les préjugés ne m'ont jamais laiſſé la liberté de vous parler clair, mais je peux vous aſſurer que j'ai toujours penſé de vous d'une façon tout à fait analogue au diſcours que je vous fais actuellement. Je vous aime, je vous eſtime, je vous reſpecte, & vous êtes le ſeul au monde en qui après Dieu j'ai mis toute ma confiance. Vous voyez après tout ceci ce que la ſaine raiſon veut que je faſſe pour vous. „

"Je dois vous donner une marque de ma reconnoiſſance digne de vous, & de moi, & vous fournir un motif réel de préférer ce ſéjour à celui que Dieu ſemble vous avoir deſtiné par le magnifique préſent que le grand Génie vous a fait. Mon grand fief du Deux cent ſeize eſt vacant ; je ſuis le maitre de le donner à qui je veux ; perſonne ne le mérite plus que vous, & mon choix eſt, j'en ſuis ſûr, conforme aux voeux de toute ma nobleſſe, & aux déſirs de tous mes ſujets. Vous rendrez heureuſe une nation dont vous deviendrez le père ; & vous devenez le maitre d'un païs égal à la moitié de mon royaume, & qui eſt le ſeul entre tous les fiefs du monde qui contienne, outre les mines de phosphore, & de l'or rouge, celle de pierres précieuſes, outre des demi minéraux ſans fin, & des précieux arbres d'Acori dans le fond d'une rivière. Vous en aurez l'inveſtiture au commencement de la moiſſon prochaine, & vous pourrez d'abord y aller, ou y envoyer un régent. Dans douze moiſſons d'ici mes fils ſortiront de l'enfance, & mes états s'aſſembleront, & j'eſpère que vous verrez dans le grand conſeil que mes ſujets penſent tous comme moi ſur votre compte. C'eſt à vous que je recommande le couple que Dieu m'a

donné, comme vous me l'avez annoncé dans l'oracle de votre divin opèra, & dans l'inscription ſurprenante expoſée aux yeux d'un peuple immenſe. Mes enfans avant que de parvenir à regner pourront entendre pendant quelques années vos leçons, & leur regne mettra le comble aux déſirs, & au bonheur de mes ſujets.„

Comment aurois-je pû répondre à un pareil diſcours? Je verſai ſur ſes mains en chaudes larmes la quinteſſence de ma reconnoiſſance, & de ma tendreſſe, & je lui dis que ſes bienfaits redoublés pouvoient bien augmenter mes obligations, mais jamais mon attachement, puis qu'il étoit arrivé au comble depuis que je m'étois dévoué entièrement à lui. Je lui jurai de ne jamais le quitter, & de ſervir également de tous mes conſeils, & de toutes mes forces les princes nouveaux nés, ſi je parvenois à mériter leur bonté.

A l'occaſion de cette naiſſance le roi ſupprima un impot. Deux mois après je reçus une lettre de Jacques qui m'annonçoit ſon arrivée à Héliopalu avec toute la caravane, & toutes le femmes groſſes en huit mois, tous logés dans un palais commode où il y avoit quatre jardins qu'ils avoient déjà netoyés. Il avoit reçu l'inveſtiture & le len-

demain une visite du premier ministre qui lui avoit dit que le grand Génie vouloit avoir des hauts clochers à lui appartenans dans toutes les villes du monde avec des cloches dont le son se communiquant, & partant de sa capitale pourroit faire savoir sa volonté dans un cas urgent à toute la terre à la plus grande gloire de Dieu dans l'espace d'un jour : qu'il lui avoit demandé combien de clochers il falloit faire élever, & en combien de tems la grande cloche d'Héliopalu ayant sonné, toutes les cent mille villes de son monde sauroient sa volonté par la communication des sons en supposant que le sonneur gardien du clocher obéissant, & fidelle ait d'abord sonné. Jacques m'écrivoit qu'il avoit pris le tems de quatre moissons pour répondre à cette question.

Avec cette singulière nouvelle, j'allai chez le roi à la première heure du lendemain. Le projet le fit rire : *il est fort beau*, dit le monarque, *& non impossible à l'égard des trésors qu'il faudroit employer pour le mettre en exécution, car les richesses du grand Génie sont immenses, mais inadmissible parcequ'il n'y auroit aucun monarque, en commençant par moi, qui lui permette malgré sa divinité d'élever des tours dans les territoires qui ne lui appartiennent pas.*

En disant ces mots, il me remit une lettre que le grand Génie m'écrivoit, & qu'il me permit de décacheter, & lire. Voici ce qu'elle contenoit.

"Nous le grand Héljon, interprète & éxécuteur des volontés de Dieu, roi d'Héliopalu, & de tout le monde, permettons au très noble, & révérendissime géant chrétien Edouard Alfrède duc de notre fief *Un* de nettoyer tous les arbres de serpens ou qu'ils lui appartiennent, ou qu'ils ne lui appartiennent pas, pourvu qu'il ait le consentement de leurs propriétaires, & qu'il ait obtenu aussi celui de l'autocéphale, ou de l'abdala respectif du lieu de l'éxécution, soit pour lui, ou pour qui que ce soit de ses descendans. Nous ordonnons qu'il n'y ait pas lieu à plaintes si l'on entendoit quelque sifflement de cette race maudite pendant l'éxécution, puisque nous savons que si notre monde parvient à en être délivré ce sera par grace spéciale du très-haut dont nous devons insinuer à tous nos fils de mériter la miséricorde par l'observation de ses loix, & par les bonnes oeuvres. Nous permettons à notre bien aimé prince de publier cette lettre, & en envoyons avis sous cette même date à notre fils l'autocéphale du Quatre-vingt-dix. "

J'avois à peine fini de lire que le chancelier entra, & présenta au roi un billet de l'autocéphale qu'il lut, & me montra après. "Par la voix du grand Génie Hélion, (disoit la lettre) Dieu permet à votre Majesté que toutes ses maisons, & tous ses jardins, si cela lui faisoit plaisir, soient délivrés de serpens par le moyen de qui que ce soit des géants, chrétiens. Nous nous déclarons prêts à donner cette permission à tous ceux qui nous la demanderont,,

Le barcalon étoit là comme hors de lui même. Il étoit homme d'honneur, mais infiniment préoccupé. Le roi d'un air très froid lui dit: je vous ordonne d'envoyer d'abord cette lettre de l'autocéphale à mon imprimerie, & d'en ordonner cent mille éxemplaires à dix mille par jour, que vous expédierez par tout le monde après en avoir fait afficher dix mille dans ma capitale. Il me pria d'abord de m'entendre avec le grand jardinier pour savoir les lieux de tous ses jardins, & pour me disposer à ma grande commodité à faire qu'on puisse dire, *le roi n'a plus pas un seul couple de serpens dans aucune de ses maisons ni en ville, ni en campagne, & il ne manque plus rien à son bonheur.* Je lui promis qu'en très peu de tems on pourroit le dire.

Le grand jardinier me donna le lendemain la note de tous les endroits où le roi avoit des jardins, & en même tems il me remit en m'embraſſant une permiſſion de l'autocéphale de me livrer tous les ſiens : je lui accordai bien volontiers ce plaiſir. J'abandonnai cette affaire à mes fils qui allèrent tous à la chaſſe de ces maudits inſectes avec leurs enfans qui s'y amuſèrent beaucoup ; mais j'eus la précaution de leur ordonner de charger les fuſils eux mêmes, & je confiai la caiſſe des ſauciſſes au ſeul Théodore. Je leur dis de commencer leurs mains baſſes à la cour, & de ne pas ſe ſoucier ſi quelque jardinier les voyoit pendant l'éxécution ; qu'il me ſuffiſoit ſeulement qu'ils évitaſſent autant que poſſible les ſifflemens. L'affaire fut ſi bien recommandée qu'avant la nouvelle moiſſon non ſeulement le roi, le grand jardinier, & pluſieurs nobles que je voulus obliger, n'eurent plus un ſeul ſerpent chez eux, mais ce qui fit tomber les bras à tous les ſuperſtitieux, & qui fit au roi le plaiſir le plus ſenſible, fut que l'autocéphale me pria avec un très gracieux billet de purger de cette vermine tous ſes jardins auſſi. Lorſque je le montrai au roi il me dit qu'il falloit lui répondre que je ne pouvois pas le ſervir ſans une permiſſion de ſa chancellerie ; l'autocé-

phale vint à ma terre me l'apporter en riant beaucoup de la plaiſanterie.

Je fis alors un édit qui ſurprit tout le monde, & qui finit par m'attacher tous les mégamicres, & ſurtout les jardiniers. Je publiai que chaque géant paieroit pour dix figues dix oboles au jardinier qu'il choiſiroit à cet objet, & que les ſeuls jardiniers choiſis auroient le droit de les détacher des arbres. Devenus riches, nous avions beſoin de ne nous faire haïr de perſonne : les plus ſages des mégamicres trouvèrent cette loi un chef d'oeuvre, à ce qu'ils diſoient, de ma politique ; & le roi m'en fit compliment. J'écrivis à Jacques de publier cette même loi dans mon fief, & il m'obéit après m'avoir fait des fort ſages remontrances que j'aurois dû écouter ; mais mes deſcendans s'affranchiront peut-être avec le tems de cette corvée, & je ne dois plus y penſer actuellement. Je lui écrivis auſſi de s'engager avec le grand Génie de lui faire fondre des cloches autant qu'il en ordonneroit, & de ne s'engager de l'étendue du ſon de celles du plus grand calibre à rien plus de vingt cinq milles à la ronde, & de lui dire qu'il lui en falloit à peu près quatre cent mille pour en garnir tous les royaumes, & tous les fiefs de

ſon monde; mais qu'il ſongeât que pour lui livrer mille cloches par an il avoit beſoin de cent ſales à fourneau de fonderie rez de chauſſée, & de vingt-cinq mille mégamicres de ſervice, & de pluſieurs magazins remplis en abondance de tous les metaux néceſſaires. Je lui recommandai d'avoir grande attention à bien purifier l'étain, & à le dégraiſſer avant que de le mêler à l'argent, & de ne ſe ſervir abſolument que de ces deux métaux, comme mes fondeurs qui avoient travaillé avec moi le ſavoient. Je lui dis que l'étain ne devoit être que la neuvième partie de l'argent, & la hauteur des cloches en proportion du diamètre de douze à quinze, & celle du battant en poids d'un à vingt. Je lui dis d'avertir le grand barcalon que les quatre cent mille cloches du grand calibre lui emploieroient vingt un billions de livres d'argent, deux & demi d'étain, & la vingtième partie de tout ceci pour les battans. Je lui dis de mettre par écrit, que les géants ne ſeroient aucunement obligés d'aller ſur les lieux où on bâtiroit les tours néceſſaires à ſoutenir ces cloches; mais qu'ils informeroient volontiers les architectes mégamicres de leur architecture, & de leur meſure pour que leur ſon parvint à l'endroit déterminé: ils les inſtruiront de l'épaiſſeur des murs des mêmes clochers, des bé-

lières," & des moutons auxquels les cloches devront être attachées. Je dis enfin de représenter au ministre que ce projet sembloit au dessus du pouvoir de l'homme, & qu'il le conseilloit de ma part de se contenter pour en faire un essai d'en garnir avec toute la diligence possible le saint royaume pour lequel deux mille cloches suffiroient, qu'il pourroit lui livrer en quarante années de tems, & que pour cela il devoit commencer par faire bâtir les clochers qui, pour soutenir la cloche, & en renvoyer le son, devroient être selon le modelle qu'il lui donneroit, & dont il répondroit.

Lorsque le roi vouloit rire il mettoit sur le tapis ce projet qui lui paroissoit le plus fou qui fut jamais sorti de la cervelle d'un homme. Mais, lui dis-je un jour, il est du grand Génie: "Cela ne se peut pas, me dit-il avec vivacité, il est de quelqu'un des ministres, qui ne le montrera au grand Génie que lorsqu'il croira son éxécution sûre. Pour moi, je trouve l'invention des cloches dont la fonte me paroit fort difficile, excellente pour l'intérieur d'une ville, & je prévois que mes gouverneurs en établiront dans toutes mes villes de province; mais pour communication générale, quoique la chose soit concevable, c'est un rêve."

Au commencement de notre mois d'Avril le roi me donna de ses propres mains l'in-

veſtiture de mon fief plus ample encore que celle du grand Génie. J'y envoyai d'abord Théodore mon ſixième fils avec toute ſa famille : ils étoient cent trente : il avoit dix mâles élevés dans la connoiſſance de tous mes arts. Je les pourvus de tout. Je lui donnai le titre de mon gouverneur général, obligé à me rendre compte de tout, & de diſpoſer les choſes de façon à pouvoir y établir cinq gouvernemens comme j'avois fait à mon fief Un. En trois de nos années il fit une imprimerie, bâtit un vaſte ſéminaire, & un petit théatre où il faiſoit jouer ſes enfans devant la nobleſſe : il ſe fit adorer par ſa douceur, & par ſa ſageſſe ; & ſa femme s'amuſoit à faire des eſſences dont elle faiſoit préſent à ceux qu'elle vouloit diſtinguer. Il nettoya des ſerpens tout ce qui m'appartenoit, & beaucoup de jardins de la première nobleſſe qui s'amuſoit chez moi à jouer à la paume, & au billard.

En me conſultant toujours, il eut le talent de diminuer des impots, & de vendre à des riches négocians des établiſſemens qui regardoient la finance avec tant de prudence qu'au bout de ſix moiſſons il m'envoya trente millions d'onces d'or avec leſquelles je payai mes dettes. Il diſpoſa ſi bien le tout pour les quatre autres gouvernemens que, lors-

que j'y envoyai mes fils ils trouvèrent dégroſſie toute la beſogne.

Pendant ces trois ans il ne m'arriva rien qui mérite de vous être récité. Je m'adonnai à l'artillerie qui me coutoit beaucoup, mais qui faiſoit tous mes plaiſirs. J'avois une quantité immenſe d'armes à feu, mais ce qui m'enchantoit étoit mes canons d'argent mêlé d'étain chacun ſur ſon affut: le cuivre dans ce monde là ne vaut rien, auſſi coute-t-il moins que le fer. Dans le même tems je fis tant bâtir dans ma terre qu'elle étoit devenue une ville capable de contenir cinquante mille familles. Ma chère femme me donna dans cet eſpace de tems mes trente cinquièmes, trente ſixièmes, & trente ſeptièmes fils: j'appellai les premiers Maximilien, & Joſeph, les ſeconds Auguſte, & Andrienne, & les troiſièmes Thomas, & Marie. Je mariai dans mon année trente ſix Baſile, & Angélique, & dans la trente ſeptième Lucien, & Erneſtine.

Fin de la treizième journée.

QUATORZIEME JOURNEE.

Miladi.

Que dites-vous, ma couſine, de ce petit théatre? Je le trouve charmant. Quinze appartemens qui aboutiſſent tous à leur loge où l'on peut à loiſir aller, & venir, & où perſonne ne peut ſe prèſenter à moins que vous ne le veuillez; nous n'en avons pas un pareil dans tous les trois royaumes.

Miladi Rutgland.

C'eſt vrai; c'eſt un bijou digne d'un grand roi; mais le vaſte édifice fait à ſeul objet de donner des feux d'artifice eſt quelque choſe d'admirable. Il faut être grand architecte pour réuſſir dans la conſtruction d'un ſi vaſte bâtiment.

M. Burghlei.

Je vous demande pardon, miladi; il ne faut qu'avoir de l'argent, des matériaux, une tête qui ait un bon coup d'oeil pour les for-

mes, pour les proportions, & pour les commodités, & des habiles ouvriers qui ſachent éxécuter ce qu'on leur ordonne.

Duc de Brecnok.

Il ne valoit pas la peine de faire une objection à Miladi, puisque tu as poſitivement peint l'excellent architecte. Je fais là deſſus une réflexion : je vois que l'homme parvient à tout lorsque ſa force mouvante eſt la néceſſité, ou l'ambition.

M. Dunspili.

Je crois que l'ambition eſt plus forte, car très ſouvent la néceſſité avilit. Elle fut le premier éguillon qui fit agir M. Edouard ; mais ce que l'ambition lui fit faire fut bien plus remarquable.

M. Bridgcud.

Mais que dites-vous du coup de hazard qui fit ſortir deux mégamicres rouges des oeufs royaux après l'oracle ?

M. Burghlei.

Ce fut un grand bonheur, car je crois que l'oracle n'étoit pas aſſez équivoque, & que, ſi au lieu de deux rouges on eût trouvé deux bâtards, cela lui auroit fait un grand tort.

Miladi Rutgland.

Il n'auroit pas reçu un fief; mais il ſe ſeroit ſoutenu. La flatterie a des grands privilèges. Elle ne les perd que vis-à-vis de l'homme raiſonnable, lorsqu'elle eſt ouvertement menſongère, mais elle n'en rougit pas; elle appartient aux courtiſans, & aux poètes; aux premiers en qualité de véhicule qu'ils masquent ſous le voile de politeſſe de cour; aux ſeconds comme les fleurs à un parterre de jardin, qui ne peut être beau qu'en grace des mêmes fleurs; le poète habile en fait pompe, & il ſe rend toujours reſpectable, car il fait parler ſa déeſſe. On ne peut ſans témérité l'accuſer de menſonge ſur le paſſé, car il ne peut pas être inconnu à l'eſprit divin devenu hiſtorien; le prèſent eſt toujours beau, car c'eſt la partie de la peinture où il doit exceller; & le futur lui appartient ſans nul ménagement, & ſans que perſonne puiſſe y trouver à redire, puisque c'eſt là où il parle en Dieu. Tels furent Homère, Horace, Virgile, & Arioſte auſſi qui ne ſera pas moins divin poète lorsque la maiſon d'Eſte n'éxiſtera plus. Qui de nous oſera trouver Horace deſcendu de ſa grande dignité philoſophique dans tout ce qu'il dit à Auguſte, & d'Auguſte? Horace eſt le ſeul ethnique dan-

lequel nous trouvons avérée une prophétie que, ſi Conſtantin le grand n'eût pas traitée de puérile, le monde n'auroit pas encore, peut-être, vu la fin du vrai empire romain. Horace dit clair, & net, que Dieu veut que l'empire ne parvienne à ſa fin que là où il a eu ſon berceau : il l'a eu dans la Troade : Conſtantin, dupe de la belle vue de Biſance qui n'en eſt pas bien loin, y transporta le ſiège, & l'empire d'occident devint d'orient, & s'éclipſa à la fin pour ne plus paroitre. Je vois monſieur Edouard très ſage dans ſon oracle, puisqu'il joua un contre un million : l'événement du gain eſt ſon triomphe qui met le ſceau à ſon mérite. Il donna à ſa prédiction l'appareil le plus magnifique : il fit voir aux alfaquins le vrai moyen qu'il falloit employer pour donner des oracles. Un opéra jamais imaginé par d'autres avant lui, dont le ſpectacle, & la muſique éxaltoit l'ame des aſſiſtans par deux de ſes plus fidelles organes, & par la faculté d'un ſens duquel nous manquons : un feu d'artifice qui, s'il a droit d'étonner ceux même qui connoiſſent la poudre, & ſes propriètés, en avoit bien un plus grand de s'emparer de l'eſprit, & de la raiſon des mégamicres qui dans ce qu'ils voyoient ne ſavoient autre choſe ſi non que le

feu brule : ils voyoient aller, & venir au centre de ces mêmes feux des hommes qui s'y tenoient auſſi à leur aiſe qu'eux dans leurs catiches. Je crois que le roi ſe crut plus heureux de pouvoir donner à M. Edouard un fief, que M. Edouard de le recevoir.

Milord Bridgend.

Je crois, ma chère couſine, que perſonne n'écoute cette hiſtoire avec plus d'attention que vous, & moi, & que notre bon ami doit en être bien aiſe entendant ici tout ce que vous venez de dire : c'eſt ce que j'aurois dit moi auſſi, ſi j'étois poſſédé par la marotte de mettre au net mes penſées ; mais la beſogne ſeroit trop grande, & on me chicaneroit. Monſieur Edouard, nous ſommes tous à vos ordres.

Edouard.

Après la naiſſance de ſes princes tant déſirée, mon roi avoit rendu ſa cour le ſéjour des délices, & de la véritable joie. Malgrè qu'il avoit été toujours charmant, il étoit devenu cependant tel qu'il paroiſſoit tout à fait un autre. Son contentement avoit développé toutes ſes vertus. Tous ceux qui l'entouroient voyoient tous les jours briller ſa généroſité, ſon affabilité, & ſon eſprit fécond qui rempli de ſa propre joie la com-

miniquoit à celui de tous les autres par des inventions heureuſes dont le but n'étoit que le plaiſir. Sur tous les carrefours, dans tous les jardins publics ; dans ceux même de la cour on trouvoit des faux bigarrés qui paſſoient pour Nianicologices ; & qui n'étoient que des ſavans rouges, ou colorés qui ſe barioloient pour aller amuſer le peuple ; & les curieux en faiſant des contes puérils pour les ignorans, mais ſujets de grandes réflexions pour ceux qui en pénétroient le ſens. C'étoient des apologues profonds tiſſus dans des hiſtoriettes très ingénieuſes qui intéreſſoient, amuſoient ; & faiſoient rire tous ceux qui n'y entendoient pas fineſſe : nous en étions toujours les ſujets. Le grand jardinier étoit celui qui me les rendoit, car il alloit tous les jours dans quelqu'un des cercles des plus fameux ; & ce fut lui qui me fit naître l'idée de fonder dans mes fiefs les académies des Nianicologices qui devinrent avec le tems très célèbres ; & dont je vous parlerai un autre jour, pourvu que je m'en ſouvienne.

Tous les jours Chryſalide il y avoit comédie à la cour, où ceux qui jouoient des farces que je compoſois pour faire rire, étoient des mégamicres choiſis entre la plus grande nobleſſe. A chaque commencement de moiſ-

ſon il y avoit opèra, & comédie chez moi jouée par mes ſéminariſtes toujours avec un concours de vingt mille perſonnes. Pluſieurs de mes enfans s'étoient adonnés à la poèſie théatrale : ils compoſoient des pièces dont j'étois l'examinateur, & l'approbateur : entre pluſieurs mauvaiſes j'en trouvois ſouvent des paſſables ; je découvrois par ce moyen le vrai génie : je détournois de pourſuivre celui où je n'en trouvois pas le germe, & j'encourageois à aller en avant le talent où je le voyois.

La fureur du théatre s'empara dans ces trois ans du gout de toute la ville : perſonne ne voulut plus ſouffrir les acrobates qui jusqu'alors étoient en poſſeſſion de donner le principal ſpectacle : on éleva dans pluſieurs maiſons des petits théatres où des nobles, & des bâtards remplis d'eſprit jouoient entr'eux des pièces compoſées par eux mêmes. Tout ce que je vis de mauvais me fit prévoir qu'on y verroit du bon avec le tems. L'homme ne parvient à rien que pas à pas.

Mes fils dans ces trois ans débarraſſèrent de ſerpens les jardins des plus conſidérables ſeigneurs de la ville : cette chaſſe étoit le plus grand divertiſſement, & le plus chéri que je puſſe procurer à ma jeuneſſe. Les

jardiniers n'en étoient plus ſi fâchés après la publication de l'édit où j'avois mis les figues aux dix oboles ! outre cela j'en plaçai beaucoup dans un corps de mégamicrès que j'appellois le corps de ma garde, tout compoſée de bigarrés armés de ſarbacanes.

Jacques à Héliopalu s'étoit acquitté dans ce tems de toutes ſes commiſſions pour ſatisfaire à mes obligations. Les papeteries furent établies dans la capitale, & dans les villes frontières avec toute la magnificence, & leur commerce enrichiſſoit l'état, & les particuliers : l'imprimerie du grand Génie étoit ſix fois plus ample que la mienne, & les ſeuls écrivains étoient ceux qui pouvoient eſpérer d'y être employés : perſonne n'écrivoit plus en couleurs.

La première politeſſe que Jacques d'accord avec ſes quatre frères fit aux citoyens d'Héliopalu après que toutes nos femmes furent accouchées, fut de publier un manifeſte dans lequel il faiſoit ſavoir à tous les aveugles rouges que les nobles géants s'offroient à leur rendre la vue après les avoir jugés guèriſſables, mais ſous condition que les géants purgeroient des ſerpens tous les jardins appartenans aux aveugles guèris, & que ceux auxquels cette grace ne feroit pas plaiſir ſeroient exclus par les ocu-

listes de la faveur de leur rendre la vue ; car ils les considèreroient comme superstitieusement attachés à une race maudite de Dieu, & ennemie des fils du soleil ; & par là indignes d'avoir des yeux pour jouir de sa lumière.

Ce manifeste fit tout le bon effet qu'il devoit faire ; & lorsque la ville vit que la sainte cour ne s'étoit pas opposée à sa publication, presque tout le monde en peu de tems reconnut que la plus grande des sottises étoit celle d'avoir une prédilection pour les serpens. Le même manifeste publioit que la seconde pentamaine seroit donnée aux aveugles colorés, & la troisième aux bigarrés ; car tous les fils de Dieu quoique non nobles avoient le même droit d'aspirer aux graces de la providence éternelle.

Lorsque cette nouvelle parvint à mon nouveau fief elle fit facilement connoître à tous mes sujets ; que c'en étoit fait des serpens, puisque le grand Génie nous les avoient livrés sans miséricorde : toutes mes villes demandèrent à leurs abdalas la permission de m'envoyer en présent tous les serpens de mon état ; c'est-à-dire, de les livrer à mon arbitre. Théodore m'envoya cette permission qui me fit plaisir, parcequ'elle me donnoit un bel es-

ſai de la politique, & de l'eſprit de mes ſujets. Ce n'eſt que là où il y a de l'eſprit que l'homme qui n'en manque pas peut eſpérer de faire ſon bonheur. On perd ſon tems lorſqu'il faut traiter avec des ſots. Je communiquai tout cela au roi, & je lui dis que j'avois décidé que l'opération de Théodore dut être le modèle de celle de Jacques à Héliopalu, & vers la fin de mon année trente ſept, Jacques m'envoya le don gratuit de tous les ſerpens qui éxiſtoient dans tout mon premier fief.

Le roi me fit l'honneur de me dire qu'il me préſenteroit à ſes enfans auxquels on avoit déjà donné un maitre de morale. C'eſt à l'âge de cinq moiſſons que les mégamicres s'y appliquent; & on commence à leur faire faire connoiſſance avec les amis de la maiſon. J'y fus conduit par lui même avec ma femme: les charmans rejettons avoient déjà neuf pouces de taille, & étoient parfaitement bien formés excepté à la gorge. La première fois qu'ils nous virent ils reculèrent un peu; mais peu à peu nous devinmes leurs favoris. On donna ordre de me laiſſer entrer chez eux à toute heure avec qui que ce fût en ma compagnie. Je fus les voir juſqu'à leur ſortie une fois par ſemaine, & je raiſonnois avec

eux : c'étoit tout ce que je pouvois leur apprendre. Je fis connoiſſance avec leur maître de morale ; c'étoit un profeſſeur qui avoit travaillé durant l'eſpace de vingt quatre ans dans la géométrie ſublime. Cet homme en me faiſant le détail de ſa méthode d'enſeigner la morale me fit connoitre qu'il ne la faiſoit conſiſter que dans la partie de la philoſophie qui apprend à penſer. Il n'admettoit pas les idées innées, & la raiſon qu'il en donnoit étoit bonne, car, diſoit-il, il eſt impoſſible que l'homme conçoive une idée générale autrement que par des connoiſſances particulières acquiſes, & qu'il diſtingue ce qui eſt vrai de ce qui eſt faux qu'en conſéquence des connoiſſances qu'il a gagné par l'étude actuel qui eſt celui de ceux qui s'y appliquent, ou de l'habituel qui eſt l'autre de ceux qui vivent dans le monde, & qui s'inſtruiſent à force de ſe tromper. Sans cela il diſoit que le vrai doit paroitre faux, & le faux vrai. La ſcience devoit donc être préſentée ſous un nombre de propoſitions qui au premier aſpect devoient paroitre fauſſes, & dont il falloit démontrer la vérité à l'écolier à force d'expériences intuitives, & ici il me fit un traité fort ample ſur la nature des expériences, & il me fit voir que les ſeules véritables

étoient celles qui produiſoient l'axiome qu'en langue mégamicrique on appelloit dans un ſeul mot *quinteſſence de la vérité.* L'axiome intuitif, me dit-il, ceſſe de l'être, lorſqu'un eſprit ſpéculatif peut y trouver quelqu'exception, & par cette raiſon il faut toujours ſoupçonner l'expérience. Il diſoit que les preuves par oppoſition étoient toutes ſophiſtiques, comme par exemple celle de quelqu'un qui diroit qu'une choſe dont la contraire eſt mauvaiſe doit être bonne; que pour avoir une idée du bien il faut avoir connu le mal: l'expérience intuitive du faux de cette propoſition étoit qu'il n'étoit pas néceſſaire d'avoir connu les ténèbres pour juger de la lumière. Il diſoit que les vérités dépendantes des proportions n'étoient admiſſibles qu'en arithmétique. Une force de dix qui réſiſte à cent ne prouve pas qu'une de cent doit réſiſter à mille. Il rapportoit volontiers à la morale toutes les vérités phyſiques, & il avoit tiré de là toutes ſes propoſitions qu'il appelloit paradoxes, qui cependant n'avoient aucune force d'ajouter aux connoiſſances de l'homme, car les connoiſſances devoient précéder le paradoxe, puiſque l'entendement ne pouvoit le mettre à une preuve intuitive qu'en retournant ſur ſes pas. Ces paradoxes donc

n' étoient bons qu' à terminer les disputes. Leur régistre étoit un code de loix inviolables que la raison s' étoit formé pour sa propre commodité. L' homme auquel ils auroient appris quelque chose de nouveau devoit être dans le commencement de sa carrière. Il donnoit à la science de la morale un nom qui ressemble à celui d' Algèbre ; il signifioit *attendez un moment*, mais je l' appellerai *analise*. La science donc de la morale dépend des axiomes, & les axiomes sont ceux par la force desquels on fait des analises. Il me dit que la connoissance d' une vérité dans l' analise intuitive d' un axiome accouche souvent de deux idées qui combinées ensemble par l' habile penseur forment une seconde vérité qu' on met dans le nombre des axiomes.

Au commencement de ma trente huitième année je mariai mes vingt huitièmes fils Pierre, & Mathilde. Tous les représentans des états qui devoient s' assembler dans la pentamaine suivante, après la sortie des princes de la maison d' innocence, étoient déjà arrivés, & avoient tous été à ma comédie.

Pendant cinq jours continuels les nouveaux princes assis sur un petit trône voisin de celui de leurs pères reçurent les compli-

mens de tout le monde, & tout le peuple dans ces cinq jours fut entretenu aux frais du roi de grains, d'herbes, & de parfums, & tous les nobles qui voulurent l'être furent traités à la cour. Le ſixième jour les états s'aſſemblèrent dans la ſale du conſeil ſuprême, & leurs réductions durèrent trois ſemaines : dans la dernière ſéance on me confirma duc du fief Deux cent ſeize avec toutes les voix unanimes : je paſſai cinq jours à ma terre pour recevoir les complimens de toute la nobleſſe, & de tous les principaux bourgeois. J'avois toujours près de moi douze nobles députés de mon fief qui me faiſoient leur cour.

J'annonçai au public par des affiches un grand feu d'artifice chez moi au premier de mai à cinq cent mille ſpectateurs en honneur des princes royaux. Cette invitation fit que tous les étrangers s'arrêtèrent, & que les monarques des quatre royaumes voiſins, comme s'ils ſe fuſſent donné le mot, y vinrent dans le plus grand incognito. C'étoit poſitivement l'incognito de notre monde : Chacun les connoiſſoit préciſément parcequ'ils ne vouloient pas être connus ; mais il n'y avoit perſonne qui en leur parlant oſât les appeller ſire. Un de ces rois avoit pris le nom d'Ethnarque de Tétranémie : c'eſt que ſon royaume étoit au

quatrième vent de Poliarcopoli : on critiqua beaucoup ce titre : on rit de ce monarque qui voulant prendre un titre qui l'annonçât comme ſimple particulier, s'en donnoit un qui le déclaroit maitre de la quatrième partie du monde. Un autre de ces rois portoit le titre d'un fief qu'il ne poſſédoit pas ; & les deux autres avoient anagrammatiſé leurs noms que les ſéganographes ne voulurent pas relever : ils dirent que leur tâche étoit celle d'expliquer les chiffres.

Au jour fixé je donnai après ma comédie mon feu d'artifices qui fut le ſecond, & qui fit comme la première fois émerveiller tous ceux qui n'avoient pas vu le premier, mais beaucoup plus de plaiſir à ceux qui voyoient pour la ſeconde fois des jeux du même genre, mais tous diverſifiés. C'étoit une nouvelle forme de machine, nouvelle diviſion d'étages, nouveaux deſſeins d'architecture, différens emblêmes, & le ſommet beaucoup plus intéreſſant, car on voyoit les deux princes royaux dont la pure vive flamme repréſentoit tous les traits reſſemblans au poſſible, & la deviſe qui les entouroit étoit, *leur plus grand plaiſir ſera celui de faire des heureux.* Un des plus grands plaiſirs que le feu faiſoit aux mégamicres étoit préciſément ce qui fait ſon ſeul

déſagrément chez nous qui ne pouvons pas ſouffrir la puanteur du ſoufre qui eſt inévitable, lorſque le feu ſe donne dans nos trop petits théatres. La fumée, qui à peine ſortie des artifices s'en alloit par ſeize ouvertures obliques qui entouroient le plafond du grand édifice, laiſſoit l'air embaumé d'un diapaſme qui cauſoit aux mégamicres la volupté d'une nourriture très délicieuſe. Le lendemain de ma fête le roi me fit dire que les princes déſiroient voir mes ſéminaires, & qu'il les conduiroit lui même accompagné d'une centaine d'étrangers qui ſouhaitoient les voir avant que de retourner chez eux. Ils furent tous bien reçus, & les princes ſe firent apporter une corbeille d'où ils tirèrent des eſcarboucles ſolitaires montées en bagues qu'ils préſentèrent à tous les acteurs, & à chacun des artificiers, & à leurs femmes.

Le premier d'octobre j'eus mes trente huitièmes fils Octave, & Cunégonde, & le premier de ma trente neuvième année je mariai Alexandre, & Eléonore. Je pris congé du roi pour huit mois pour être de retour avant que ma femme accouchât. Je me déterminai non ſeulement à vouloir connoitre de mes propres yeux mon ſecond fief, mais à y conduire mes ſeptièmes, huitièmes, neu-

vièmes, & dixièmes fils avec toutes leurs familles. J'en avertis Théodore pourqu'il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour nous bien recevoir. Je n'avois beſoin que de paſſer une rivière aux confins du royaume du Quatre-vingt-dix pour être dans mon fief. Tout fut prêt pour le quinze du mois de Janvier. Nous étions ſix cent ſoixante ſeize dans plus de quatre cent voitures, puiſque nous avions des mégamicres qui nous ſervoient dans des emplois reſpectables qu'il ne falloit pas faire monter derrière, ni ſur les chariots du bagage. Ces chariots étoient cent tous chargés de ce que je jugeai néceſſaire au parfait établiſſement de mes chers enfans, & au progrès de mes arts. Vous vous ſouvenez de tout ce que je fournis à Jacques lors de ſon départ pour Héliopalu: ce fut à peu près la même choſe, excepté que nous n'eumes pas beſoin d'une nourriture difficile. Nous avions tous des fuſils, & gibecières bien garnies; c'étoit tout ce qu'il falloit avoir. Dans onze jours nous fîmes à toute notre aiſe huit cent ſoixante milles d'Angleterre. Pour arriver à ma capitale je dus paſſer par plus de trente de mes villes, & par plus de huit cent gros villages. Je trouvai par tout des députations, & les démonſtrations de la plus vive

joie. Je trouvai par tout des aveugles qui ſe faiſoient prèſenter pour implorer ma main ſecourable, & je promis à tous de les faire venir à mes frais à la capitale pour les faire opèrer, & je leur tins parole. Théodore vint à ma rencontre avec ſa femme, & ſes jumeaux ainés.

Ma capitale étoit une ville fort riche à cauſe de ſon commerce : ſituée ſur le confluent de deux rivières : elle procuroit à mes riches marchands toutes les commodités pour les expéditions aux quatre vents : les maiſons nobles n'étoient pas ſi riches que celles de la capitale du royaume ſuzerrain, mais en comparaiſon elles étoient plus nombreuſes : ſa population étoit de cinq cent mille couples. D'abord arrivé j'eus la viſite de l'autocépha-le auquel je la rendis avec plaiſir, car je lui trouvai beaucoup d'eſprit, & une morale dont les paradoxes étoient cimentés aux épreuves des démonſtrations les plus claires. Mon palais quoique grand ne l'étoit pas aſſez ; comme il étoit au bord des murs je le rendis plus grand ſans gêner mes voiſins, & j'augmentai les ſéminaires de deux Ephébes magnifiques. Je fus étonné de tout ce que Théodore avoit ſu faire en ſi peu de tems. Je choiſis d'abord le couple plus noble, &

moins riche entre toute ma nobleſſe, & je le nommai mon ambaſſadeur près de mon roi avec des généreux appointemens, & je me formai un conſeil d'état tout compoſé de mégamicres, ce qui me rendit affectionné tout ce corps qui s'attendoit ſous le nouveau gouvernement à ſe voir exclus de toute charge de cour. Je mis la joie dans l'ame des écrivains, & des jardiniers, lorsque je publiai les deux loix qui n'admettoient aux imprimeries que des ſcribes, & qui confirmoient les fruits des ſerpens aux oboles. Je fondai outre cela une garde de vingt mille bigarrés avec les mêmes réglemens de celle que j'avois établie à ma terre. Je jettai les fondemens d'un temple chrétien ſans rendre compte à perſonne de ce que c'étoit, & je le vis fini en cinq années européennes. La forme de ce temple fait pour être éclairé par la lumière du ſoleil, étoit en amphipriſtile: les rayons de l'aſtre ne pouvoient pas y entrer, car il n'eſt pas poſſible dans ce monde là qu'ils entrent dans quelque lieu à moins qu'il ne ſoit découvert, puiſqu'ils ne peuvent tomber que perpendiculairement, & tout ce qui eſt droit eſt ancien. Cet édifice eut cent vingt toiſes de hauteur, dont quatre vingt étoient ſous terre, ſa largeur carrée étoit de deux cent. Ses

quatre portails extérieurs tous égaux avoient trente toiſes de hauteur, car je ne mets pas dans la meſure des portails dix toiſes qui étoient occupées par un bel eſcalier à chacune des quatre faces qui terminoit au veſtibule du temple. Ces eſcaliers avoient deux cent degrés hauts de deux pouces & demi. Quarante colonnes d'Acori juſqu'aux apophyges d'une toiſe de diamètre, hautes de quinze, à cinq toiſes de diſtance l'une de l'autre en ſoutenoient le toit à chaque face, & la corniche ſortoit d'une toiſe du perpendiculaire des mêmes colonnes. Au deſſus du toit de ce périſtile on en voyoit un ſecond avec la moitié moins de colonnes, quinze toiſes plus en dedans, à cauſe que la ligne devenoit de cent toiſes : l'élévation n'étoit que de dix, les colonnes avoient neuf toiſes de hauteur, & quatre pieds de diamètre. Le troiſième étage n'avoit que la moitié de ceci, le tout en juſte proportion, & tout le reſte étoit coupole. La lumière éclairoit le temple par trois cent fenêtres dont cent ſoixante environnoient le deſſus du grand carré, quatre vingt celui du ſecond, & quarante les bords de la coupole qui avoit ſur ſon ſommet une grande croix. Perſonne n'en a jamais ſu la raiſon, & perſonne ne me l'a jamais demandée ; mais cette croix

fera que les jéſuites, ſi jamais ils parviennent à aller là comme miſſionnaires, auront beau jeu. Au milieu du temple il y avoit un palais carré ſouterrain qui formoit un cube parfait de trente toiſes, diviſé par des tapis en dix appartemens hauts chacun de trois toiſes, garnis de ſoupiraux chefs d'oeuvre de l'architecture des mégamicres dans tous les appartemens éclairés par le phosphore, ou ſans cela on ne pourroit pas vivre. Ce palais dans le temple fut le logement de tout mon clergé qui avec le tems devint fort nombreux.

Ce vaſte édifice n'avoit qu'une porte à chaque face, mais chaque porte en montroit trois à ceux qui entroient, dont chacune avoit à droite un eſcalier qui deſcendoit, & à gauche un autre qui montoit: ces eſcaliers conduiſoient aux différens rangs de balcons en galerie ornés de baluſtrades qui alloient tout à l'entour du temple qui dans ſon intérieur n'avoit pas une ſeule colonne, & n'en avoit pas beſoin, puisque les extérieures ſuffiſoient à quatre cinquièmes de la force de peſanteur, & l'autre étoit rendu nul par la rencontre des poutres qui ſoutenoient les ſolives. Je vous parlerai à tems, & lieu des objets intérieurs tant pour l'ornement que pour ce qui regarde le culte que j'y ai établi.

J'employai six mois à parcourir les quatre autres gouvernemens, & je jettai les fondemens d'un temple dans toutes leurs capitales auxquelles je donnai le nom de celui de mes fils qui devoit en devenir gouverneur, & je visitai mes riches mines. J'en fus content à l'égard de leur richesse, mais je vis que l'administration étoit vicieuse à l'égard de mes avantages, & je donnai là dessus des instructions à mon fils qui y mit ordre. Retourné dans ma capitale je reçus l'hommage, & le serment de fidélité de tous les chefs des corps tant de la noblesse que de la bourgeoisie, & je dépensai beaucoup ces jours là en présens, & en traitemens magnifiques. J'établis outre cela la comédie de cour à chaque commencement de moisson, & j'obligeai les plus habiles Nianicologices à devenir comédiens de métier, ce qui fit naitre entre mes sujets l'esprit de la poèsie dramatique dont le Génie ne pouvoit se développer qu'en lui fournissant l'occasion. Après avoir envoyé à leurs gouvernemens respectifs mes quatre familles, & leur avoir donné des assistans bien choisis entre les plus vertueux mégamicres je retournai à la capitale du Quatre-vingt-dix où je ne trouvai rien de nouveau. Ma femme avec toutes les autres touchoient à leur

terme. Je reçus des lettres de mon fief d'Héliopalu où mes cinq fils s'étoient tous établis dans leurs gouvernemens. Jacques avoit laissé à Héliopalu deux de ses fils avec le titre de ministres, & des habiles qui faisoient continuellement travailler à la fonderie des cloches. L'accueil que le roi me fit à mon retour fut très gracieux, & il eut le plus grand plaisir à m'entendre lui détailler les beautés de mon fief qu'il n'avoit jamais vu. Trois semaines après, Elisabeth accoucha de mes trente neuvièmes jumeaux que je nommai Godefroi, & Agnès. Le premier de l'année quarante je mariai Albert, & Clotilde, & comme il ne m'arriva rien de remarquable dans cette année, je peux sauter au mois d'octobre où ma femme accoucha de Tancrède, & Clorinde mes quarantièmes, & derniers. Je ne célébrai l'heureux terme de cette période que le premier jour de l'année quarante deux, lorsque je vis que ma femme n'étoit pas devenue grosse. Le premier du quarante un je mariai Hugues, & Claudine, & le premier du quarante deux Guy, & Rose mes trente deuxièmes fils.

Ce mariage fut solennel, car je voulus célébrer la fête dédiée à ma femme sur la fin de sa glorieuse carrière. Je donnai un grand

dîner au roi, & aux étrangers avec un opéra, & un feu d'artifice. Ma femme qui disoit être devenue homme, désiroit voir terminer un temple pour le culte de Dieu; mais il falloit, selon mon idée, que nous commençassions à exercer notre culte dans un de nos fiefs, & ce devoit être dans celui d'Héliopalu, & il auroit fallu y aller, & mon honneur ne me permettoit pas de quitter le roi mon bienfaiteur: il devoit encore vivre quinze moissons, & en regner neuf; nous ne pouvions donc nous déterminer à faire un voyage à Héliopalu que dans l'année cinquante, ou cinquante un de notre ére. En attendant je jettai les fondemens d'un temple superbe dans ma terre qui étoit devenue, & nommée la ville des géants, puisqu'elle n'étoit habitée que par nous.

Dans cette même année quarante deux, je divisai ma famille en quarante tribus, & dans cette fatale année je perdis tous mes grands amis, le roi excepté. Ces amis que je n'oublierai jamais furent trois, trois trésors inestimables. Le gouverneur fut le premier qui m'écrivit une longue lettre six heures avant que de dire adieu à tout le monde: il la finissoit en m'avertissant de ne pas lui répondre, car il ne la recevroit pas. Le se-

cond à ſe retirer fut l'autocéphale qui nous avoit donné bien des marques d'amitié par les lettres qu'il avoit écrit à notre avantage à la très ſainte cour. Le dernier à ſe retirer, choſe à laquelle je ne m'attendois pas, car je lui ſuppoſois le même âge que le roi, fut le grand jardinier, celui qui ſortant de ſa catiche avoit le premier découvert la caiſſe où nous étions mourans. Nous devions le connoitre pour la première cauſe de toute notre fortune. On doit reconnoitre tout de la divine providence, mais eſt-il pour cela permis d'être moins reconnoiſſant à une cauſe qu'on appelle ſeconde ſans laquelle l'événement ne ſe ſeroit pas vérifié? Ceux qui ſe croient diſpenſés de cette reconnoiſſance ſous le prétexte pieux de reconnoitre tout de Dieu ſont des monſtres, puisque, ſelon ſa puiſſance ordinaire, Dieu même ne peut rien faire pour nous que par le moyen des cauſes ſecondes. Il faut donc adorer la première cauſe des cauſes avec laquelle nous n'avons aucune correſpondence ſenſible, & faire tout juſqu'à nous ſacrifier pour ceux ſans l'oeuvre desquels nous diſtinguons que nous aurions été malheureux. Ces trois cruelles pertes m'abimèrent dans la plus ſombre triſteſſe: je paſſois les journées ſans ſortir de mon cabinet où l'entrée n'étoit per-

miſe qu'à ma ſeule femme qui participoit à ma douleur ; & qui affligée voyoit l'effet de la mienne, & n'oſoit pas m'en conſoler : ou je ne lui répondois pas, ou je la priois de me laiſſer dans le ſein de la paix que je me procurois dans ma ſolitude ; je lui diſois que je ne pouvois me conſerver heureux qu'en me procurant tout le plaiſir dont je me ſentois ſuſceptible ; & que celui que j'avois choiſi étoit le ſeul qui me convenoit.

Dix pentamaines s'étoient écoulées depuis le commencement de ma mélancolie, & plus je la nourriſſois, plus j'en devenois amoureux, & je me faiſois compliment ſur ce que j'avois ſu trouver le ſecret de me guérir de toutes mes douleurs, & de me garantir de devoir en ſouffrir des nouvelles. Ma femme en étoit déjà déſeſpérée, & ne ſavoit plus que dire ni à mes fils qui n'y concevoient rien, ni aux amis de la maiſon, ni aux meſſages du roi, que ſa Majeſté envoyoit tous les jours, & qui ne trouvoient pas le moyen de me faire paſſer l'annonce ; car l'ordre vouloit que la femme ne fût jamais moins inacceſſible que le mari.

Le roi, comme il me dit après, ne ſavoit qu'en penſer, & dans un monde où la moindre curioſité eſt ſoupçonnée de crime, il

n'oſoit pas prendre des informations ſur ce qui auroit pu être la cauſe de ma diſparition, & de ma réſerve : il ne pouvoit pas être curieux, mais il penſoit toujours à moi. En me connoiſſant parfaitement il ne pouvoit pas ſe figurer que je fuſſe fâché contre lui, & voulant abſolument éclaircir ſes doutes il prit le parti unique de me faire une viſite en demi-public ; non publique, parceque l'étiquette éxigeoit qu'il me fit avertir, & non privée, parcequ'on lui auroit dit que j'étois enfermé. La viſite ſémi-publique aſſuroit le roi de jouir de ſon privilège ; il étoit ſûr que je l'aurois reçu ; car voici l'uſage. Lorsque le roi faiſoit des pareilles viſites, la trompette royale qui le précédoit ſonnoit fort cinquante pas avant ſon arrivée à la porte de la perſonne à laquelle il faiſoit cet honneur. Elle ne pouvoit donc pas l'ignorer, ni ſe refuſer à la viſite ſans lui faire le plus ſanglant des affronts dont toute la ville auroit parlé.

Imaginez-vous, milords, l'effet que fit ſur mon eſprit le bruit inattendu de la fanfare. Eliſabeth jetta à terre ſon ouvrage, & moi la plume, & ſans ſavoir ce que je faiſois je courus ſans manteau, & ſans capeline à la porte de ma maiſon où le royal couple me voyant ainſi à la portière de leur char ne purent

s'empêcher de donner dans un grand éclat de rire. Je m'apperçus alors de tout ce que ma figure avoit de comique, & je demandois pardon en biaisant, lorsque je vis un domestique derrière moi qui me portoit l'accoutrement que le respect éxigeoit que j'endossasse. Le roi entra avec moi dans mon appartement, salua ma femme, & lui dit avec douceur *vous nous avez abandonné*. A ces mots cette excellente créature que vous voyez là, ma tendre moitié, mon ange, mon tout se laissa en proie de sa douleur, & ne put retenir un torrent de larmes qui sans un libre cours l'auroient étouffée. Ses larmes m'étonnèrent: elles ne me parurent ni à propos, ni raisonnables: le roi, & l'inséparable la regardoient aussi tous étonnés, me regardoient après, & sans parler ils sembloient m'interroger sur la raison de ces pleurs. L'inséparable dit au roi *ce ne peut être que quelque grand chagrin.* Ces mots, quoique tous simples, me frappèrent: je recouvrai tout dans un instant le jugement, & le vrai usage de la raison: je reconnus la cause de sa douleur, & mon tort, & toute l'étendue de ma foiblesse: toutes ces lumières instantanées m'éclairérent, & renouvellèrent en même tems ma douleur, mais pour m'en guérir, car la na-

ture s'en ſoulagea impétueuſement par des pleurs auſſi abondans que ceux de ma femme. Le roi s'appercevant alors de la vérité que ſon inſéparable avoit dit, nous prit par les mains, & nous fit aſſeoir près de lui prenant un linceul, & eſſuyant mes larmes, tandis que l'inſéparable en faiſoit de même à ma femme. Si *vous avez*, lui dit-il, *beſoin de ſoulager votre douleur, parlez nous librement, ma chère Eliſabeth, vous ſavez que nous vous aimons.* *Hélas!* lui répondit-elle en ſanglotant, *nous avons perdu en moins de trois embraſemens trois véritables amis*, & elle ne put pas en dire d'avantage, car les larmes redoublèrent, & les miennes me diſtilloient le cerveau par les narines, & par l'oeſophage. L'aimable couple reſta muet entre nous pendant une bonne demi heure retenant ſes pleurs à force, ce que j'obſervai, & ce qui calma à la fin l'orage de mon ame.

Je fus le premier à rompre le ſilence tout honteux d'avoir donné au roi un ſi triſte ſpectacle. Sire, lui dis-je, oſerois-je ſupplier votre Majeſté de me permettre de lui faire ma cour demain avec ma femme? Vous me ferez plaiſir, me répondit-il, ſi vous voulez venir à ma maiſon de campagne tous les deux demain dîner avec nous, & conduis-

re avec vous les deux jeunes géants de votre ſéminaire qui chantèrent dans votre dernier opèra. Nous ſerons huit, & mon cuiſinier vous ſervira des figues. Nous lui promimes qu'il ſeroit obèi Ils nous quittèrent alors; & nous les accompagnâmes jusqu'à leur char. Après avoir un peu moraliſé avec ma femme ſur les foibleſſes de la nature humaine, j'allai avertir mes petits fils de l'honneur que le roi vouloit bien leur accorder le jour ſuivant. Ils étoient à l'Ephèbe. Ce couple fils aîné de Léon, & de Conſtance devoit s'unir en mariage préciſément le premier de mon nouvel an quarante trois. La partie fut charmante, & les deux époux glorieux de ſe voir admis à cet honneur avant que d'être mariés, brillèrent. Le roi d'ailleurs ne fit ce petit diner avec nous que pour nous égayer, & pour me remettre dans ma façon de vivre ordinaire.

Ce monarque s'acheminoit à grands pas vers la fin de ſa belle carrière, il le ſavoit, mais il n'étoit pas pour cela ni rêveur, ni triſte; il me diſoit d'un air ſatisfait qu'il quittoit la vie très content d'avoir augmenté le bonheur de ſes ſujets, & d'avoir illuſtré ſon regne par une époque unique, & dont on parleroit toujours. Il me diſoit que les ſix

derniers ans qu'il alloit paſſer avec ſon inſéparable dans la retraite de la paix éternelle devoient être remplis de tant de délicieux entretiens, lorsqu'ils récapituleroient tout ce qui leur étoit arrivé dans leur heureuſe vie, qu'ils avoient raiſon, s'il leur tardoit d'y être. Il paſſa les huit dernières années mégamiriques en réjouiſſances continuelles voulant me voir preſque tous les jours, & ayant toujours près de lui ſes princes dont les premiers oeufs s'étoient trouvés couleur d'indigo, mais perſonne ne s'en étoit affligée puiſqu'ils étoient jeunes. Dans le cours de ces deux ans il me combla de préſens. Le dernier qu'il me fit, fut de deux chevaux volans, & d'un maitre écuyer qui poſſédoit l'art de diriger leurs courſes. Il ne pouvoit pas me faire un don plus précieux, car je vous ai déjà dit comme ils étoient rares: il les avoit hérités du dernier prince d'un de ſes fiefs, & il pouvoit à cauſe de cela en diſpoſer; un ſi beau préſent me fut cependant inutile, puiſque je peſois trop; & l'entretien me coutoit beaucoup; car outre ce que coutoit l'écuyer, leur nourriture étoit diſpendieuſe: auſſi n'étoient-ils faits que pour être poſſédés par des ſouverains, & le roi ne pouvoit me faire, après ce qu'il m'avoit fait, un préſent plus honorable. J'en

ſis le lendemain un fidei-commis à tous les ſucceſſeurs au fief Deux cent ſeize.

La coutume des mégamicres grands, & petits lorsqu'ils ſe retirent du monde pour aller paſſer leurs ſix dernières moiſſons dans le cabinet de la paix, eſt de ne leur faire aucun compliment de condoléance, & même de ne leur en dire pas le mot, à moins qu'ils n'en parlent eux mêmes, ce qui eſt fort rare. Je paſſai toute la dernière journée avec ce monarque dans les propos les plus gais. Une demi heure avant le moment fatal il me dit qu'il étoit ſûr que j'aurois toujours pour ſes fils la même amitié que j'avois eu pour lui, & tourné vers eux il leur dit de me regarder comme le génie tutélaire de ſa famille, & de compter ſur mes conſeils, & ſur ma prudence dans les cas les plus urgens. Un torrent de larmes que je retenois, & qui m'étouffoient m'empêchèrent de lui répondre. Ils ſe levèrent pour aller paſſer les derniers momens avec leurs fils. Lorsque je voulus leur prendre les mains pour les leur baiſer, ils me ſautèrent au cou, & m'accablèrent de careſſes. Je me rendis chez moi avec le coeur navré, déſeſpéré de ſavoir que l'étiquette éxigeoit que je paruſſe à la cour le lendemain ſans affecter nulle marque de triſteſſe.

Les princes royaux deviennent rois ſans aucun cérémonial d'abord que le regnant ſe retire, & tiennent cour; mais ſans jamais donner ni fêtes, ni repas, ni admettre aucun amuſement. Une pentamaine après les ſix ans tous les grands vont leur rendre hommage, & les plaiſirs recommencent.

Le roi malgrè ſa jeuneſſe étoit ſérieux, très ſoutenu, & parloit fort peu: l'inſéparable étoit la gaieté même, & la beauté la plus accomplie de tout le royaume à ce que tous les courtiſans diſoient. Etant ſeul un matin avec lui je crus pouvoir lui dire, que je me croirois heureux, s'il vouloit accepter un opèra, & un feu d'artifice: l'inſéparable fit un ſaut de joie, mais un coup d'oeil qu'il lui donna le rendit immobile; un moment après il le baiſa, & la paix fut faite. Tourné alors vers moi il me dit que je ne devois pas douter du plaiſir qu'il en reſſentiroit en l'avertiſſant deux incendies d'avance, je lui répondis que je le lui donnerois le premier de mon année quarante ſixième à laquelle il falloit encore presque deux moiſſons.

L'année quarante trois j'avois marié Frédéric, & Berthe: au premier du quarante quatre Denis, & Eugénie; en quarante cinq Maximilien, & Joſeph; & ce fut le tout

d' Auguſte, & d' Andrienne pour le premier du quarante ſix qui devoient avoir l' honneur de voir prèſens à leurs noces leurs Majeſtés.

Dans ce tems là j' écrivis à Jacques que dans l'année cinquante un il me verroit à Héliopalu, & que de là nous irions à mon fief où je ferois l' inauguration des temples que j' eſpèrois trouver terminés dans toutes les cinq capitales ſelon les deſſeins que je lui avois donné. Tous mes temples avoient quatre portails ſur quatre faces égales, etoient iſolés, & élevés du plan terrain de quinze, vingt, & jusqu' à trente toiſes.

Cinq mois paſſèrent bien vite, & les étrangers de grande diſtinction étoient très nombreux. On ſavoit qu' il y avoit dans la capitale ſous le nom de ſimples nobles tous les princes feudataires du royaume, & les quatre rois des royaumes voiſins qui avoient déjà vu ce ſpectacle; mais cette fois ils étoient venus en jouir avec toutes leurs familles. Il y avoit auſſi un prince feudataire d' une république, dont le fief étoit à deux mille, & deux cent milles loin de nous, & quinze ou ſeize nobles de cette même république. Le roi étoit enchanté de ce grand concours dont l' hiſtoire ne fourniſſoit pas d' exemple.

Je fis donc ce jour là trente huit mariages, & le roi dina avec nous accompagné de tous les ſouverains étrangers que tout le monde fit ſemblant de ne pas connoitre : je les traitai en ſimples gentils hommes. Mon opèra fut analogue au ſujet de l'avénement du roi au trône. Le grand coup de théatre fut à la dernière ſcène où je repréſentai les chefs du peuple qui vont remercier le ſoleil de la grace qu'il leur avoit faite de leur donner pour maitres le couple iſſu du roi défunt. Après que ce remercîment fut rendu par la plus ſublime muſique, le globe du ſoleil qui étoit au milieu de la ſcène s'éteignit, & tout le théatre devint obſcur par le moyen de pluſieurs toiles avec leſquelles je fis couvrir toutes les lumières phosphores. Cette obſcurité ne dura qu'une minute, comme l'on s'y attendoit ; mais on ne s'attendoit pas à voir un charmant feu d'artifice ſorti du méme ſoleil qui jettoit dehors de tout côté ſes brillans rayons, & qu'on appercevoit vuide dans ſon centre. Tout d'un coup au milieu de ce vuide on vit deux ſtatues grandes d'après nature, ſi heureuſement faites que tout le monde en reconnut la reſſemblance. On crut voir la véritable apothéoſe du royal couple défunt. L'applaudiſſement fut extréme, &

général, & le roi pour le coup, après m'avoir remercié à haute voix; laiſſa que l'inſéparable faſſe de même avec profuſion de paroles, & par des expreſſions très obligeantes. Quoique fort riche je me ſerois cependant ruiné ſi j'euſſe voulu donner plus ſouvent des pareilles fêtes. Le roi me dédommagea grandement de cette dernière : il m'envoya le ſurlendemain deux capelines garnies ſur les bords de gros brillans blancs avec une eſcarboucle au milieu noire dans l'une, rouge dans l'autre, peſante chacune ſoixante karats; & outre cela cinquante mille livres de poids de liqueur phosphore pour éclairer d'avantage mon théatre ſi je le trouvois à propos. Je jouiſſois d'une rente qui alloit au delà de cinquante millions d'onces d'or, mais je dépenſois d'avantage à cauſe de mes bâtimens qui m'obligeoient à entretenir plus de deux cent mille mégamicres, & à cauſe des grandes dépenſes que mes fils par mon ordre faiſoient dans mes fiefs.

Lorsque je fus remercier le roi de ſon riche prèſent, il me dit que rien ne pouvoit récompenſer le mérite des ſpectacles qui paroiſſoient au deſſus du pouvoir des mortels. Il me dit que quatre étrangers déſiroient me parler pour obtenir de moi une grace, & qu'ils

s' étoient adreſſés à lui pendant que le tout ne dépendoit que de moi. Je lui répondis que celui qui m' annonçoit leur déſir étant ſa Majeſté même, ils pouvoient ſe tenir pour certains que je ne refuſerois rien de tout ce qui dépendroit de moi. Il m' invita à dîner alors avec ma femme, & quatre couples de mes fils pour le ſurlendemain, & il me dit que les quatre couples étrangers dîneroient avec nous.

De retour chez moi j' avertis mes quatre principaux aînés: le choix dépendant de moi je devois procurer cet honneur à l'avantage de la naiſſance: ce furent Jean, & Técle, Matthieu, & Cathèrine, Louis, & Caroline, Léopold, & Sophie. Nous nous rendîmes chez le roi à la campagne en cinq voitures, & renvoyâmes nos domeſtiques. Nous ne faiſions plus porter nos figues nulle part là où nous étions invités, car les excellens cuiſiniers mégamicres les préparoient merveilleuſement bien; & il y en avoit par tout en abondance. Ils trouvèrent le ſecret de vuider les fruits, & les réduire en liqueurs ſupérieurement diverſifiées, de cent façons toutes différentes, & toutes exquiſes: cette nouveauté d' abord me déplut, je vous le confeſſe; mais lorsque nous y prîmes gout, & que nous

vimes que la nourriture que les fruits nous donnoient n'étoit que meilleure, nous prîmes des cuiſiniers chez nous pour nous procurer le même plaiſir : il eſt pourtant vrai que la bonne chère devint une de nos paſſions. Elle deviendroit, je crois, la première chez nous auſſi, ſi nos cuiſiniers reſſemblaſſent à ceux des mégamicres dans la ſcience que leur mètier éxige. Elle conſiſte dans le mélange des ingrédiens en telle doſe extraits de ſucs d'herbes, & de fleurs qui rendent leurs bouillies délicates, & délicieuſes ; & ils ſont parvenus à la même perfection à réduire en liqueurs nos fruits qui ſans être entièrement liquides pouvoient paſſer pour boiſſon. Mais lorsque je vis que les mégamicres devenus hardis commençoient à y prendre gout, & à en faire uſage dans leurs propres tables, je vous avoue que cela me fit de la peine : j'y penſai ſérieuſement, & j'eus peur, car au bout du compte c'étoit notre nourriture qu'ils nous uſurpoient : notre propagation s'augmentoit prodigieuſement ; avec le tems nous aurions pu en ſouffrir : ce mets auroit pu devenir très cher ; & outre cela je devois craindre que cet aliment ne cauſât aux mégamicres quelques maladies, ou pour le moins qu'il n'altèrât la perfection de leur ſanté : tous

l'odieux de cet événement ſeroit tombé ſur nous. La licence parvint au point que je crus devoir conſulter cette matière en perſonne avec l'autocéphale qui rempli d'amertume me dit qu'il avoit déjà été informé de ce déſordre auquel il falloit abſolument remèdier, & qu'il ne ſavoit quel remède y appliquer. Il me dit que l'affaire étoit de la plus grande conſéquence, car ceux qui ſéduits par le gout exquis de cette nouvelle nourriture s'y livroient entièrement, & avec une intempérance réellement ſcandaleuſe s'en trouvoient ſi raſſaſiés qu'ils n'avoient plus beſoin de s'entreſucer; mais que le beſoin d'être ſucés étant réel dans la nature mégamicrique, il arrivoit que pour ſe faire extraire le lait ils devoient chercher, & payer des pauvres dont le mètier étoit celui de nourriciers; ce qui les faiſoit beaucoup rire, car accoutumés à être payés pour ſe nourrir ils ſe voyoient alors payés pour laiſſer nourrir. Il ajouta que les phyſiciens qu'il avoit conſultés là deſſus l'avoient aſſuré que cette nouvelle nourriture devoit avec le tems devenir fatale à la ſanté de tout le genre humain. Il termina ſon diſcours fort judicieux en me priant de penſer à cette matière, & de lui communiquer mes lumières, en m'aſſurant

qu'il y penſeroit auſſi. Je fis en attendant imprimer un avis à mes jardiniers, qui leur apprenoit que tous ceux qui vendroient nos figues à des mégamicres ſeroient renvoyés.

Le repas avec les quatre étrangers fut gai, & exquis: Nous fumes vingt à table, & nous ne vimes pas les écorces de nos figues; mais perſonne n'en mangea que nous. Tout le monde en auroit mangé, ſi ceux qui étoient faits pour donner le ton ſe fuſſent laiſſés voir à en gouter une ſeule fois. Le premier cuiſinier du roi, grand apothicaire me fit voir que perſonne ne connoiſſoit plus que lui la pharmacie: à chaque bouillie il nous fit boire nos figues toujours differentes de gout, & de couleur. Je parlai quelques jours après à ce docte mégamicre, & je fus étonné de ſon ſavoir en chymie, & en botanique: il avoit une penſion qui équivaloit à dix mille Jacobus de chez nous, & il faiſoit payer aux controleurs de ſa Majeſté les ſimples tout ce qu'il vouloit. Il me dit que l'aſſaiſonnement de nos figues couta au roi le jour que nous y dinâmes plus de mille onces d'or.

Après dinet les parfums furent prodigués, mais on s'abſtint à cauſe de nous des

frottemens. Lorsque nous entrâmes dans le jardin, un des quatre étrangers me dit que les quatre monarques, dont les royaumes entouroient le Quatre-vingt-dix, désiroient l'avantage d'avoir chez eux chacun une de mes tribus, & que, si je n'étois pas loin d'y consentir, j'en aurois la proposition par écrit. Comme je savois que ces étrangers étoient les monarques mêmes, je répondis d'abord que je donnerois à ces rois qui me faisoient tant d'honneur mes quatre tribus plus nombreuses dont ils avoient vu à table devant leurs yeux les chefs; que de ma part j'étois prêt à signer à cet engagement, & que quant aux conditions je donnerois au roi mon maitre ma signature en blanc. Je lui dis en même tems que mes tribus ne pouvoient être prêtes au départ qu'après douze moissons, car j'avois besoin de ce tems pour perfectionner des talens. Le roi du Quatre-vingt-dix agréa cet arrangement, & me dit qu'il accepteroit mon blanc seing non pas pour en être l'arbitre, mais pour en être le garant, & qu'il ne le signeroit que de concert avec moi. Le personnage qui m'avoit parlé me remercia d'un air très satisfait, & nous partimes tous pour aller à la comédie de la cour où il n'y avoit que les plus distingués des étrangers, & des

grands du royaume, car il ne contenoit que douze cent perſonnes.

En retournant chez nous j'ordonnai à mes fils de ne parler à perſonne de cette affaire, mais d'employer ces trois ans à éxercer dans tous mes arts les plus habiles de leurs familles.

Trois mois après le départ des quatre monarques, je reçus de la chancellerie royale des dépêches tous les quatre engagemens à la fois qui étoient tous pareils: ils voulurent apparemment me faire connoitre qu'ils s'étoient concertés enſemble.

On donnoit un palais en propre dans la capitale au chef de la tribu, où il y avoit logement pour mille mégamicres maitres avec pleine permiſſion de bâtir, droit de citoyens à tous les géants poſſibles, une terre de cent tôpes carrée déclarée libre à trois lieues de la ville, & une ſeigneurie royale qui produiſoit un revenu de cent mille onces d'or avec droit d'y élever des temples pour l'éxercice de la religion nommée chrétienne. Le roi d'abord qu'il l'eut lu me le remit avec mon blanc ſeing en me diſant que c'étoit à moi à y écrire les conditions à ma charge, & qu'il ne ſe réſervoit autre droit que celui de me conſeiller. Je l'aſſurai que je n'abuſerois de rien;

& je fus chez moi où je fis venir mes enfans, & où d' accord avec eux j' écrivis que les géants vivroient à la cour de ces monarques comme ils avoient toujours vécu à celle du Quatre-vingt-dix, & qu'ils y feroient tout ce qu' ils y avoient fait à l' exception des papeteries. On fit trois copies autentiques de ces contrats dont l'une fut envoyée aux rois, l'autre à la chancellerie royale, & la troisième aux philarques mes fils.

Je passai ces trois ans européens dans la plus grande tranquillité. Le premier du quarante sept je mariai Thomas, & Marie: le quarante huit je rendis heureux Octave, & Cunégonde, & le quarante & neuf Godefroi, & Agnès avec tous mes petits fils, car étoit impossible que j' eusse des neveux. Après les mariages de l' année quarante neuf qui furent soixante & quatre faits en la prèsence du roi, je lui donnai une comédie; & le six du mois mes quatre tribus partirent l'une après l'autre accompagnées de nos bénédictions. Le voyage de chaque tribu fut de treize cent milles à cause des détours. La tribu de Jean étoit de six cent quarante individus, celle de Matthieu de cinq cent trente, celle de Louis de quatre cent trente huit, & celle de Léopold de trois cent soixante deux.

Je diminuai dans ce ſeul jour ma famille de mille neuf cent ſoixante & dix individus.

Dans ce même tems l'autocéphale publia un *Urbitorbe.* C'eſt le nom qu'on donne là à un manifeſte qui doit venir en droiture du grand Génie. Voici ce qu'il diſoit.

"Nous etc. L'indulgence ne nous permet plus de faire ſemblant d'ignorer qu'une grande quantité de nos fils dans la capitale du Quatre-vingt-dix, dans ſon grand fief, & par tout où les Alfrèdes ont détruit des ſerpens, ont introduit dans leur repas un mêt hétérogène à la nature que Dieu nous a donné. Ce mêt eſt un rob potable que la ſcience devenue funeſte a inventé, & que le gout dépravé des gourmans a adopté. Il paroit ſur leurs tables ſous différentes couleurs, ſous cent formes différentes, & avec cent différens gouts; mais nous ſavons de ſcience certaine que ce n'eſt autre choſe que les figues des ſerpens que nous nous déterminâmes à maudire, & à abandonner à la puiſſance vengereſſe. Nous ſavons que pluſieurs d'entre nos malaviſés fils ſont parvenus à négliger l'aliment naturel que Dieu depuis leur naiſſance a placé dans leur ſein, pour lui ſubſtituer l'indigne nourriture des fruits qui doivent por-

ter toujours le nom de défendus, malgré qu'ils ne le ſoient pas effectivement aux Alfrèdes dont la nature a des loix à nous connues qui ne ſont aucunement analogues à la notre. „

"Il ne faut pas croire que la ſainte loi de Dieu ne défende pas aux mégamicres de manger des figues parcequ'elle n'en parle pas. Son ſilence là deſſus démontre que non ſeulement ils ſont défendus, mais qu'ils ſont indignes d'être nommés. La ſainte loi immortelle en défendant aux mégamicres les figues leur auroit fait injure, puiſqu'elle les auroit ſuppoſés capables d'en manger, ou d'en boire, & on ne doit pas ſuppoſer poſſible un crime qui par ſa même inhomogénéité doit faire horreur. La perverſité eſt parvenue à faire rougir la loi, & à donner ſujet à pluſieurs eſprits téméraires de la ſoupçonner d'imprévoyance. „

"Nous que la bonté de Dieu mit ſur la terre à la garde du grand troupeau du genre humain, & qui devons nous oppoſer aux nouveautés préjudiciables à la pureté des moeurs, à la ſanté du corps, & à la gloire éternelle de l'ame; ordonnons ce qui ſuit. „

"Nous défendons à tous les mégamicres de manger des figues, ſoit dans leur forme

naturelle, ſoit masquées, à moins qu'ils ne ſoient obligés à s'en faire ſervir ayant à leur table quelques géants, ou ſe trouvant invités à dîner chez eux. L'urbanité pour lors ne leur permettra pas de mettre au grand jour l'horreur qu'elles doivent leur faire, puisque les géants pourroient les trouver ridiculement ſcrupuleux, & leur abſtinence pourroit les ſcandaliſer, car ils ne ſont pas obligés de régler leur façon de penſer ſur la notre. Mais dans ce cas là nous voulons que le mégamicre qui s'en nourrira par politeſſe ne puiſſe le faire qu'étant imité par ſon inſéparable: n'étant pas tous les deux d'accord, le ſcandale deviendroit trop grand: on verroit l'inſéparable qui n'auroit pas mangé des figues fruſtré du devoir que ſa moitié a de le ſucer après avoir été ſucé par lui même. Etant tous les deux d'accord nous leur permettons de ſe nourrir des figues, mais dans ce cas nous leur ordonnons ſous peine d'anathème d'avoir deux pauvres nourriciers près d'eux à leur même table auxquels ils donneront leur ſein par charité, & au ſurplus la même paye qu'ils leur auroient donné s'ils les euſſent appellés pour la raiſon contraire. Cet expédient leur eſt neceſſaire, car la réplétion du coloſtre pourroit leur devenir nuiſible, &

la ſubſtance de la vie doit être donnée à la vie, & non jettée. „

"Nous leur permettons de tenir à leur ſervice les indignes apothicaires qui emploient leur talent à agacer la gloutonnerie des vicieux avec ces mauvais ragouts, mais nous les déclarons excommuniés *ipſo facto* toutes les fois qu'ils travailleront ſur les figues pour les ſervir ſur la table de leurs maitres malaviſés, à moins qu'ils ne leur diſent clairement que ce jour là ils auront à diner chez eux des géants. „

"Nous déclarons à la fin irrémiſſiblement damné tout mégamicre à qui il pourra arriver de mourir d'une indigeſtion gagnée ayant mangé trop de figues ſoit ſimples, ſoit travaillées en potion, ou en chondrilles, ou en anazés, & nous donnons la bénédiction de Dieu à tous les fidelles croyans. „

Cet *urbitorbe* fit du bruit, & modéra pour quelque tems la licence, mais en trente, ou quarante moiſſons on en négligea l'obèiſſance au point que la ſainte cour oublia de l'avoir publié, car pour ce qui regardoit la ſanté des mégamicres que cet aliment pouvoit altèrer ſoit par ſon propre ſuc, ou par le danger du coloſtre retenu, c'étoit leurs affaires: les maladies ſeroient devenues leurs punitions, &

tant pis pour eux, s'ils ſe les euſſent procurées. Les cuiſiniers trouvèrent le ſecret de tirer bon parti de *l'urbitorbe*. Ils demandèrent tous leur congé, ou redoublement de ſalaire, car ils dirent qu'il falloit que quelque bien temporel au moins les dédommageât de l'excommunication ſpirituelle, ſi non en tout, en partie.

Au commencement de l'année cinquante, je mariai Tancrède, & Clorinde mes derniers fils, mais ſans nulle invitation, parceque préciſément ce jour là à l'heure de la promenade deux oeufs royaux devoient éclorre, & il y avoit donc grande cour. Je me hâtai; j'y allai avec ma femme, & je conduiſis avec moi André, & Eſther, couple très diſtingué que je voulois faire bien connoitre aux courtiſans, puiſqu'en mon abſence il devoit avoir la première place dans ma terre qui étoit devenue une belle ville, & unique dans ce monde là, puiſqu'elle étoit la ſeule où tout étoit bâti pour nous en grand, & comme en Europe. A la cour, le roi, & l'inſéparable avoient l'air de la plus grande indifférence, comme le ton vouloit: ils ſe promenoient en cauſant aux uns, & aux autres, & les choſes qu'ils diſoient ne demandoient autre réponſe que des révérences, ou des fines

grimaces d'approbation : il parla à André de la primauté de la place que l'éloignement de ses frères lui avoit procurée, & tourné vers moi il me dit qu'il croyoit devoir me faire compliment sur le terme de mes emplois domestiques, puisqu'en les ayant tous mariés je pouvois leur abandonner le soin de leurs familles.

En me parlant il tenoit les yeux sur le coin où il y avoit le signal de la naissance, & il croyoit n'être pas observé : ce qui arrive fort souvent à tous les rois. Tout d'un coup il dit tendrement à son inséparable qu'il avoit envie de s'asseoir, & ils allèrent ensemble se mettre sur le petit trône : il n'en fallut pas d'avantage pour que tout le monde devinât ce que c'étoit ; mais personne ne changea de contenance, ni de discours, ni de physionomie.

Un quart d'heure après, l'autocéphale avec tous les ministres, & les ambassadeurs entrèrent, & lui prèsentèrent l'immortalité de sa famille dans deux petits rouges qu'on plaça près d'eux sur le trône. Après avoir reçu les hommages, & les révérences de tous il se retira.

Huit jours après, j'offris au roi pour le premier de mon année cinquante un, un

feu d'artifice, car je désirois donner au monde une marque de ma joie pour l'heureux événement. Je le suppliai d'accepter tous les billets tant de l'opèra que du feu. Il me marqua sa satisfaction avec dignité, & le royal inséparable chanta.

Je passai toute l'année à mettre en bon ordre ce spectacle. L'opèra fut analogue au sujet : le feu d'artifice charmant, & varié ; mais la farce fut toute nouvelle. La musique étant parlante, je donnai mon idée au poète en le chargeant de faire parler l'orchestre tandis que mes acteurs sur la scène feroient les gestes attachés au sens de la musique.

Mon idée couta beaucoup de peine au poète, car il lui falloit instruire des acteurs qui n'avoient pas l'organe mégamicrique ; mais elle réussit assez bien. C'est pour lors que je finis par me convaincre que leur musique parloit effectivement, puisque j'écoutois la pièce le livret à la main que j'avois écrit en anglois, & en vérité je m'étonnois d'entendre la force de la traduction dans les risées très à propos des saillies, & des bêtises que je faisois dire à un sot personnage de la pièce. J'ornai cette farce d'une autre nouveauté : je fis faire des sauts périlleux à douze de mes enfans que je faisois depuis long

tems éxercer dans la gymnaſtique pour les rendre diſpos, légers, & courageux. Ils étonnèrent tous les ſpectateurs. Voici la pièce.

Deux ſuperſtitieux que mes enfans jouoient ſupérieurement, diſoient que leur jardin ne deviendroit jamais la proie de la perſécution des géants, & que leurs ſerpens pouvoient ſur cela vivre tranquilles : qu'ils craignoient ſeulement que les géants ne pouvant pas y entrer par la porte n'y tombaſſent du ciel, comme on les avoit menacés. Je fis qu'un géant déterminé à jouer un tour à ces ſots s'accordât avec onze autres pour deſcendre véritablement du ciel, & tomber tous à la fois dans le jardin dans un moment que les ſuperſtitieux y ſeroient. Je fis pour cela découvrir le théatre, & je fis faire dix fortes marches de planches de deux toiſes de hauteur une au deſſus de l'autre en eſcalier, ce qui faiſoit en tout une éminence de vingt toiſes. Mes douze ſauteurs tomboient dans le jardin en partant de la plus haute marche, & en faiſant de degré en dégré la culbute en l'air ſans jamais s'arrêter. Figurez vous, milords, l'effet étonnant que dut faire ce précipice de douze géants tous nuds, blancs comme neige, avec des cheveux flottans, qu'on vit tous à la

fois en ligne parallèle faire dix culbutes en l'air, & précipiter ſur la terre où ils reſtèrent tous fermes dans un même inſtant, allant tous d'accord déraciner deux à deux ſix grands arbres, en jettant en l'air douze machines que pluſieurs crurent vrais ſerpens, & que perſonne ne ſavoit où ils iroient tomber. Les deux ſots mégamicres ſur la ſcène qui voient cela pleurent ſans parler, & ſe recommandent à la pitié des géants qui ſourds à leurs prières les prennent entre leurs mains, & font ſemblant de vouloir les emporter. Le rire étoit general. Mes enfans que j'avois bigarré moi même jouèrent à merveille, & rendirent jaloux de leur mérite tous leurs compagnons du ſéminaire. Cent mille étrangers tous rouges étoient venus des villes voiſines, & éloignées pour voir ces merveilles, mais il ne fut permis qu'à un petit nombre de jouir de l'opèra; puisqu'il n'y avoit des places que pour vingt mille; ils furent tous contens d'avoir pu voir le feu d'artifice.

Je fus le ſurlendemain que pluſieurs jeunes mégamicres élevoient des échaffauds dans leurs jardins pour eſſayer de faire les ſauts qu'ils avoient vu faire à mes enfans, & ayant peur de quelque malheur dont on m'auroit regardé comme la cauſe, je priai le roi de faire

une ordonnance par laquelle ce jeu dangereux fût défendu à tous les mégamicres. Il me répondit que ses fidelles sujets étoient les maitres de se casser tous les os que Dieu leur avoit donné, & que jamais il ne les gêneroit par des pareils ordres, d'autant plus que les acrobates étoient permis par tout le monde: après m'avoir dit cela d'un air très gracieux, il me dit d'un ton très affable qu'il pouvoit me suffire qu'il aimât ses sujets comme j'aimois mes enfans, qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent les bras, & les jambes d'acier. Voilà comme ce roi pensoit.

Après cette fête, ma grande occupation fut celle de donner un établissement solide à la religion qui devoit être celle de toute ma race éxistente, & future. Je devois publier une loi, & un culte propre à nourrir dans le coeur les sentimens que nous devons à Dieu. Nous étions au commencement de cette année trente trois mille trois cent cinquante six, & il n'étoit pas difficile de voir que chaque année mes descendans devoient s'augmenter de la cinquième partie du total à peu de différence : je crus n'avoir pas de tems à perdre. Je pris congé du roi en l'assurant qu'avant que douze moissons fussent écoulées, il me reverroit à sa cour.

Je lui dis que je me croyois en devoir de donner une marque de ma reconnoissance au grand Génie, & en même tems de donner un coup d'oeil aux opérations de mes cinq premiers fils établis dans mon fief. Ce monarque trouva mon voyage sage, & nécessaire, & me dit que le tems de mon absence lui paroitroit long.

De retour chez moi, je rassemblai mes vingt six fils avec leurs femmes, & en prenant par la main André je leur ordonnai de le regarder comme un autre moi même. Ma femme donna à Esther la surintendance du Parthénon, & à Rose femme de César son cabinet d'essences. Je mis César à la tête de mes forges, & je donnai à Daniel la première inspection sur l'imprimerie. Je laissai à Paul la direction générale de tous mes feux d'artifice, & à Laurent mes magazins à poudre, & mes laboratoires. Etienne, Jules, & Godefroi restèrent chefs de mes fonderies, & je leur consignai pour plus de la valeur d'onze millions en métaux pour fonte. Léon resta mon trésorier avec des ministres mégamicres fort habiles qui tenoient tous les livres. Après quelques autres dispositions, je partis un beau matin sans leur rien dire, & j'évitai ainsi les tendres adieux, & les larmes.

Notre voyage fut très heureux. J'avois deux couriers, un noble de mon fief qui me ſervoit de ſecretaire, & qui avoit la direction du voyage, deux autres ſecretaires, deux valets de chambre, quatre bigarrés, & un cuiſinier avec batterie de cuiſine, fuſils, & munitions pour me procurer des figues au beſoin. Mais par tout où nous nous arrêtâmes nous trouvâmes des jardiniers qui dans le moment même que nous ſortions du caroſſe nous préſentoient des cabas remplis de figues. Je demandai comment cela pouvoit être, & je ſus que la route que nous faiſions étoit la même que mes enfans avoient fait lorsque je les avois envoyés à Héliopalu, & que ces figues qu'on me préſentoit étoient des jardins qu'ils avoient nettoyés dans les maiſons qui m'appartenoient, & où, ſi nous euſſions voulu, nous étions les maitres d'aller loger.

En quatre mois & demi nous arrivâmes à Héliopalu chez mes chers petits-fils ambaſſadeurs à la ſainte cour, que j'entretenois à grands frais avec toute leur famille qu'ils me préſentèrent, & que je fus enchanté de connoitre. Ces ambaſſadeurs étoient le premier & le ſecond fils de Jacques. Edouard me demanda d'abord permiſſion d'envoyer avertir le grand barcalon de mon arrivée, & d'en-

voyer un courier à Jacques avec la même nouvelle. Je trouvai cela exact, & j'ajoutai que le même courier devoit porter mes ordres à tous mes fils qui gouvernoient mon fief de ſe rendre à ma cour avec leurs épouſes ; & j'écrivis à Jacques de conduire avec lui ſon troiſième fils avec toute ſa tribu. J'inſtituai un uſage de changer tous les trois ans européens le plus ancien de mes ambaſſadeurs, & de procurer ainſi l'avantage de s'inſtruire dans le manège de cour à pluſieurs de ſes frères. J'avertis en conſéquence Edouard de ſe préparer à retourner à mon fief à ma ſuite avec toute ſa famille. Le miniſtre du grand Génie me fit d'abord ſavoir que j'aurois le lendemain une audience privée, & le vingtième jour de la moiſſon ſuivante qui étoit le dix huit de notre octobre une publique, & ſolennelle. On entendoit par là mon entrée dans laquelle je devois donner au public un eſſai de ma magnificence. Je donnai ſur cela mes ordres à mes fils, & je fus le lendemain faire ma viſite au miniſtre.

Ce miniſtre étoit un brillant rouge rempli d'eſprit qui accompagné de ſon inſéparable me reçut au bout du premier eſcalier. Nous trouvâmes dans une ſuperbe ſale deux ſièges hauts un pour moi, & un pour ma

femme. Il me dit que le grand Génie se félicitoit toujours de m'avoir donné un fief puisque jamais état n'avoit été mieux gouverné, & que tout y alloit toujours de mieux en mieux. Il se leva après, & très gracieusement il me pria de le suivre dans un cabinet où tête à tête il me tint ce discours.

"Vous pouvez bien vous figurer, mon cher duc, que le grand Hélion notre maitre, qui sait tout, n'ignoroit ni votre arrivée, ni toutes les raisons qui vous amènent ici. Il sait que depuis quarante quatre ans vous ne procréez plus, & que vous allez inaugurer en personne les temples que vous avez fait bâtir pour l'adoration du Créateur de tout. Il m'a donné ordre de vous dire que son intention n'est sûrement pas celle de vous empêcher d'établir un culte pour faciliter la voie du salut éternel à vos descendans, ni de vous gêner en rien; car premièrement vous êtes le maitre de faire chez vous tout ce que vous voulez, & en second lieu rien ne lui est plus cher que de vous voir donner une marque si éclatante de votre façon de penser, de votre piété, & de votre coeur religieux.

"Notre maitre désire qu'avant que de publier votre liturgie, vous veuillez bien la mettre sous ses yeux; & il vous promet par

ma voix d'y ajouter ſon approbation que vous pourrez rendre publique, puiſqu'il ſuppoſe qu'il n'y trouvera rien qui s'oppoſe à l'infaillibilité de nos dogmes. Dites moi actuellement ce que je dois lui répondre de votre part. Aurez vous la complaiſance de lui communiquer, ſi non les myſtères de votre foi, du moins le cérémonial de votre culte?„

Je répondis que mon intention n'avoit jamais été celle d'établir un culte pour l'adoration du créateur de tous les êtres ſans le mettre auparavant ſous le ſage éxamen du grand Génie mon maitre, & que je le lui promettois par écrit dans peu de jours. Je lui dis que je déſirois la permiſſion d'acheter quelqu'eſpace de terrain hors des murs de ſa capitale pour y faire bâtir un temple fait pour mes ambaſſadeurs, qui ayant avec eux leurs nombreuſes familles ne pouvoient pas négliger de leur donner ſur la religion toutes les inſtructions néceſſaires, & de leur en faciliter l'éxercice: je finis par lui dire que la ſeule choſe que je ne pourrois pas lui expliquer, ſeroit l'emblême de Dieu qu'on verroit dans le centre du temple.

Le miniſtre fut très content de ma réponſe, & m'aſſura que ſans en oublier un ſeul mot il la rapporteroit au très ſaint, &

nous ſortîmes du cabinet. Après un magnifique déjeuner en parfums nous retournâmes chez nous très ſatisfaits. "Mes chers petits-fils les ambaſſadeurs penſèrent à mon entrée, & moi à écrire le cérémonial de la religion, & les préceptes que je voulois établir. Il ne me fallut que le tems de huit jours pour écrire tout ce que je vais vous réciter.

"Les temples des géants devront être apperçus de loin, & à cet effet leur profondeur ſous terre n'empêchera jamais qu'ils n'aient leurs coupoles en éminence. Ils ne ſeront éclairés que par l'aſtre bienfaiſant dont la lumière éclatante doit exciter les chrétiens à contempler le grand Dieu qui l'a créée. Ces temples ſeront carrés en ſimple, ou double amphipriſtile, & ils ſeront ouverts tous les jours depuis la première heure juſqu'à la huitième, & les mégamicres pourront toujours y entrer, & même aſſiſter aux fonctions que les géants y éxerceront. Chaque temple aura des appartemens ſouterrains pour les miniſtres qui le déſerviront."

"L'année des géants compoſée de quatre moiſſons ſera diviſée en douze mois, & chaque mois en douze pentamaines. Chaque premier du mois ſera jour de fête ſolennelle : ils la célébreront au temple obligés

d'assister à l'office divin. Ces solennités seront répétées tous les ans jusqu'à la fin du monde. Le nom de ces fêtes sera mis dans l'almanac, & on célébrera le mystère indiqué par le même nom. Le premier de l'an sera appelle *Aie-Création*. La musique sera analogue à ce mystère. Les musiciens seront tous mégamicres; chaque temple en aura à ses gages quarante huit, & outre cela un poète auquel ils seront subordonnés: le poète dépendra du protopiste qui dépendra de l'évêque, ou éxarque, l'éxarque du patriarche, & le patriarche du pantacéphale ou grand pontife. Après la fonction le protopiste du temple unira en mariage par la formule connue tous les couples qui se présenteront à genoux devant lui. Un voile blanc en guise de manteau couvrira chacun des époux depuis le cou jusqu'aux pieds, & l'épouse aura la tête découverte ce jour là seulement: tous les autres jours les géants hommes n'oseront jamais se laisser voir dans le temple avec leur tête couverte par la capeline, à différence des femmes qui auront toujours sur la tête un voile blanc qui leur couvrira le visage. L'homme dans le temple ne doit jamais se cacher à personne, puisqu'il est la gloire de Dieu; la femme doit être toujours

voilée parcequ'elle eſt la gloire de l'homme. Chaqu' époux encenſera l'autel en brulant des herbes précieuſes.„

„Le premier d'*Eie* ſera appellé *exiſtence de Dieu*; & le ſermon, & la muſique célébreront ce myſtère dans l'ordre établi. Ainſi le premier du troiſième mois appellé *A* on célébrera la *Toutepuiſſance*. Le premier d'*Aiu l'ubiquité* de Dieu. Le premier d'*Aiu l'immortalité* de l'ame. Le premier d'*Uie les vertus de l'homme*. Le premier d'*Uie les ſciences*. Le premier d'*Aou les devoirs preſcrits à l'homme par la mère nature*. Le premier d'*Eée les trois puiſſances de l'homme* dans l'hypoſtaſe avec ſon ame, & il n'y aura dans le temple aucune femme des géants, parcequ'elles entreront toutes ce jour là dans le neuvième mois de leur groſſeſſe. Le premier d'*Ooe* jour des couches de toutes les femmes chrétiennes, & qui par conſéquent ne ſe laiſſeront pas voir au temple, on célébrera *la propagation*. Le premier d'*Oée* tous les géants femelles ſeront au temple avec leurs nouveaux nés, & on célébrera *les deux éducations* qu'on doit donner à l'homme, c'eſt-à-dire, celle du corps, & celle de l'ame, & le protopiſte étendant ſa main ouverte ſur la tête de chacun des nouveaux nés dira, *je*

confirme au nom de Dieu Père, Fils, & Saint Esprit le baptême que votre père vous a donné, & je vous fais souvenir, vous son père, d'exécuter sur vos enfans l'incision par des raisons d'economie humaine. Le père en baptisant le fils, c'est-à-dire, en versant sur sa tête une petite quantité d'eau naturelle devra prononcer ces paroles, *je te baptise au nom du Père, du Fils, & du Saint Esprit trois êtres, & un seul Dieu,* & il ne sera permis à personne de disputer sur cette vérité, car sur ce mystère inconcevable il n'y a qu'une seule doctrine dont les paroles deviennent facilement implicantes, car par exemple le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit est Dieu, & cependant ce n'est qu'un seul Dieu, dont voici la définition: Substance immatérielle, toutpuissante, vivante, agissante toujours, n'éxistant que par elle même, & en soi même, qui est en même tems productrice, produite, & *Saint Esprit.* On ne doit cependant pas croire que la Toutepuissance appartienne à chacune des trois personnes, car quoique toutes les trois personnes soient Dieu, ce ne sont pas trois toutpuissans, mais un seul.„

"Le premier d'*Eee* dernier mois de l'année chrétienne, on célébrera *le passage à l'autre vie* qui sera éternelle. On rendra graces

à Dieu pour tous ſes bienfaits ; on ſe repentira de toutes les fautes commiſes, & après que tous les fidelles qui ſeront au temple auront chanté en choeur la prière d'expiation, le protopiſte aſpergera généralement tous les aſſiſtans avec l'eau luſtrale, & les abſoudra au nom de Dieu des pèchés dont ils ſe ſeront repentis. Le protopiſte terminera la fonction liſant, ou faiſant lire la loi divine diviſée en douze articles que voici.

Art. I. "N'adorez que Dieu votre créateur, immatériel, & toutpuiſſant qui eſt tout par tout. Ne jurez jamais par lui, parcequ'il eſt trop grand pour que vous l'appelliez à part des vérités humaines."

"N'examinez jamais la nature de Dieu afin de parvenir à la comprendre, car cette compréhenſion eſt ſupérieure à la nature de Dieu même. Si Dieu ne peut pas créer un autre être parfaitement ſemblable à lui même, il doit auſſi ne pouvoir pas le comprendre, puisque Dieu doit pouvoir faire tout ce qu'il peut comprendre, & ne doit être impuiſſant à faire que ce qui lui eſt incompréhenſible.

Art. II. Aimez votre prochain comme vous vous aimez, & regardez comme votre prochain tout être qui raiſonne, car s'il

raisonne, il doit être animé par un esprit immortel. Vous ne le tromperez jamais, vous ne le volerez pas, vous ne le frustrerez pas de ses salaires, vous ne le flatterez pas, vous ne le ferez pas rougir, & vous désarmerez vos ennemis en leur faisant du bien sans orgueil, & c'est par là que vous prouverez que vous leur avez pardonné l'injure, ou la persécution. S'ils persistent, priez Dieu pour eux, & en même tems tenez-vous sur vos gardes pour ne pas devenir les victimes de leur haine, & de leur jalousie, puisqu'en vous exposant à leurs maléfices vous deviendriez complices de leur crime.

Art. III. Obéissez en famille à votre père, & respectez tous vos supérieurs en âge, si vous voulez que Dieu vous accorde une heureuse, & longue vie. Observez les loix civiles du pays dans lequel vous êtes, car Dieu vous défend de troubler la paix, ou d'interrompre la tranquillité de qui que ce soit, & principalement de ceux qui vous ont accordé l'hospitalité. Soyez économes, mais gardez-vous de l'avarice, car Dieu pour vous punir sera vis-à-vis de vous avare de sa gloire. Ne vous abstenez pas d'être bienfaisants de crainte de faire des ingrats. Cette crainte odieuse pourroit être un palliatif de la mauvaise volonté.

Art. IV. Défendez votre vie, vos droits, & votre honneur de toutes vos forces ; mais toujours éxempts de colére, car l'homme en colére ne peut jamais commettre que des fautes. Si l'innocence opprimée, & impuiſſante implore votre ſecours, défendez la, ſoyez ſon bouclier, & ſoyez toujours le réfuge des perſécutés, & des infortunés.

Art. V. N'ayez autre union que celle que vous devez avoir avec la femme que vous aurez épouſé. Vous ſerez les maitres de ſon corps, & elle le ſera du votre en parfaite égalité. Votre reſpect ſera réciproque, réciproque votre amitié, & votre complaiſance, excepté le ſecret, que l'homme ſera le maitre, s'il importe, de le cacher à la femme, mais jamais la femme à l'homme. Le ton de vos diſcours ſera toujours celui de la douceur, car l'autre toujours odieux eſt celui de l'orgueil, ou de l'empire. La douceur paſſera à vos enfans par les impreſſions de l'éducation. La femme doit ſavoir que l'homme lui eſt ſupérieur ſans qu'il le lui faſſe connoitre.

Art. VI. Gardez-vous de la nourriture ſuperflue. Dieu mit vos alimens dans toutes les productions de la terre ; mais ſi vous êtes intempérans, Dieu abrégera le cours de vo-

tre vie. Vous pouvez accorder à vos ſens tous les plaiſirs, hormis ceux qui s'oppoſent à la loi, & ceux qui peuvent altérer votre ſanté, votre raiſon, & exciter en vous des déſirs criminels. Tous les géants hommes qui ſe nourriront du rob des Anazés commettront un crime.

Art. VII. Votre éloquence doit vous ſervir à perſuader, & non à convaincre, à moins que l'indocilité ne nous mette dans l'extrême néceſſité, car la conviction rebute: elle eſt à l'entendement ce que les chaines ſont au corps. La perſuaſion eſt comme une vis qui eſt introduite dans un écrou à ſpirale, & la conviction eſt comme un clou qu'on fait entrer dans un mur à coup de marteau.

Art. VIII. Abſtenez-vous de dire toutes les vérités qui étant connues pourroient devenir nuiſibles à quelqu'un. Ne ſoyez pas curieux des affaires d'autrui, & ne ſatisfaites jamais aux interrogations indiſcrètes des curieux. Fuyez donc le colloque avec l'homme qui excéde en interrogations; car il eſt babillard, & dangereux à cauſe des fauſſes conſéquences qu'il tire, & des conjectures qu'il forme de travers.

Art. IX. Adminiſtrez le baptême à vos enfans pour obéir à Dieu; & éxécutez l'inciſion pour obéir à vos parens.

Art. X. Ne négligez pas l'éducation de vos enfans, car c'eſt elle ſeule qui peut les rendre heureux. Cachez votre prédilection, puiſqu'elle produit la jalouſie toujours funeſte. Excitez entr'eux l'émulation, & accordez leur tous les plaiſirs innocens en leur inſpirant de l'horreur pour le menſonge, pour la poltronnerie, & pour la malpropreté.

Art. XI. Lorsque votre frère qui a péché expie ſa faute par l'éxomologèſe, ne l'écoutez pas, car il ſuffit qu'il ſoit entendu par Dieu qui eſt celui qui ſeul a le droit de pardonner aux hommes qui ont transgreſſé ſa loi.

Art. XII. Tous les jours à votre ſortie du cabinet du repos vous vous mettrez à genoux, & vous adreſſerez à Dieu cette prière.

Dieu immortel, immatériel, immenſe, toutpuiſſant, très ſavant, aſſemblage de toutes les perfections, & ſeul créateur de toutes les formes, de la vie de tout ce qui éxiſte dans l'univers, & de tout mouvement, nous t'adorons. Diriges toutes nos actions, toi qui es par tout, autant que nous garderons dans nos coeurs, & dans nos eſprits une volonté déterminée à ne jamais transgreſſer aucun de tes préceptes pour parvenir ainſi après cette vie à participer à ta gloire éternelle.

Chacun de ces douze prèceptes ſera inſinué aux chrétiens un à un dans les douze fêtes de l'année.

Edouard Alfrède géant chrétien le plus âgé de tous les géants, & père protoplaſte de tous ſera pour toute ſa vie le ſouverain chef de la religion avec le titre de Pantaphilarque ; & à ſa mort cette primauté paſſera à Jacques ſon fils aîné, & par héritage de père en fils toujours dans l'aîné de la branche aînée de la première tribu. Chaque temple aura avec le tems douze piſtes dont le chef ſera le ſupérieur en âge. Les géants ne pourront avoir l'ordre de piſtife que lorsqu'ils auront quarante huit ans, & trois mois. C'eſt dans ce jour là qu'on leur reconnoitra le titre de doyens, & qu'ils pourront être les chefs d'un temple. On n'ouvrira les temples que lorsqu'il y aura entre les géants un doyen qui jusqu'à l'année cent de l'ére des géants pourra les faire déſervir par des diacres qui ne pourront jamais avoir moins de l'âge de trente huit ans & trois mois. Les piſtes porteront au deſſous de la capeline une calotte bleue, un mantelet, & des ſouliers de la même couleur, & tout leur corps ſera vetu à la taille d'un voile blanc. Le protopiſte préſident n'aura autre diſtinctif que celui du mantelet rouge. Les éxarques ſeront tous vetus de couleur bleue avec les bords rouges. Les patriarches ſeront vetus de rouge avec les

bords bleus ; & le Pantaphilarque ſera vétu de blanc avec les bords rouges. Les piſtes ſimples n'auront le droit de faire des ſermons qu'avec la permiſſion du protopiſte du temple où il faudra prêcher. Chaque temple aura une rente fixe fondée pour ſon entretien. Il y aura dans un endroit du temple une caiſſe avec un trou pour que les bons chrétiens y jettent dedans des aumones, & cette caiſſe aura deux clefs dont l'une ſera entre les mains du protopiſte, & l'autre entre celles du mégamicre abdala, ou autocéphal de la ville, auquel dans chaque moiſſon on livrera les aumones pour qu' elles ſoient diſtribuées aux pauvres.

Les géants ne ſe mettront à genoux dans le temple que lorsqu' ils offriront leur prière à Dieu : ils ſe tiendront aſſis à la muſique, & debout au ſermon, & pour les empêcher de cauſer enſemble pendant la muſique, la femme ſe tiendra à côté de ſon mari. Les jeunes chrétiens ne pourront intervenir aux fonctions ſacrées que lorsqu' ils entreront à l'Ephèbe, c'eſt-à-dire, à l'âge de huit ans & trois mois ; mais les garçons ſeront d'un côté du temple, & les filles de l'autre. Les mégamicres qui voudront intervenir aux fonctions auront des galeries faites exprès pour eux.

Sur le ſommet du maître autel du temple il y aura l'emblême de Dieu, qui ne ſera découvert que dans les douze fêtes de l'année. Ce ſera un cube qui aura ſur la ſurface ſupérieure une croix debout, & ſur chacune des quatre autres faces un cercle d'or rouge qui contiendra une pirámide équilatérale de diamans précieux. Cet emblême qui offrira à l'eſprit un problême inexplicable indiquera Dieu dont il eſt auſſi impoſſible d'expliquer la nature. La ſixième face du cube qui ſera l'inférieure ne ſe verra pas.

Je fis traduire par le plus habile de mes fils cette information, & ayant fait demander au miniſtre une audience tête à tête, je la lui conſignai, & je retournai d'abord chez moi pour vaquer à mon entrée. Nos enfans arrivèrent tous les cinq; & Jacques me prèſenta ſon troiſième fils avec toute ſa famille.

Fin de la quatorzième journée.

QUINZIEME JOURNEE.

Miladi Rutgland.

J'ai reçu ce matin une réponſe du grand chancellier baron de Wérulaine ſur la queſtion que je lui ai fait il y a huit jours. Je lui ai demandé s'il croyoit la matière créée. Il me répond que tout doit avoir eu un principe, excepté Dieu. Ainſi, Meſſieurs, vous voyez que, ſelon ce grand homme, il fut un tems où il n'y avoit rien. Cette ſentence a de quoi faire tourner la tête, & il me tarde de le voir pour l'obliger à me parler.

Duc de Brecnoк.

Il a écrit que la première forme que Dieu a fait fut la lumière: il admet donc les ténèbres dans l'eſpace immenſe. Or il me ſemble impoſſible qu'il conçoive l'eſpace immenſe, & ténèbreux comme rien; mais encore il faut, ſelon ſon ſyſtème, qu'il ait eu un principe: on pourroit lui demander par quoi

l'eſpace de l'eſpace étoit occupé avant ſa création: je ſuis ſûr qu'il répondroit *par rien.*

Miladi Rutgland.

Nous n'avons pas beſoin de lui faire cette queſtion parcequ'il dit lui même que la premiére forme créée fût la lumière. Et encore. Attaché comme il eſt à la Bible il ne peut nier les ténèbres éxiſtentes avant la lumière; ainſi le ſeul échapatoire qui lui reſteroit ſeroit celui de ſoûtenir que les ténèbres doivent être regardées comme rien, & que pour éxiſter elles n'eurent pas beſoin d'être créées. Je le réduirai à m'accorder que les ténèbres ſont donc coéternelles à Dieu; mais je ſuis ſûre qu'il n'en conviendra jamais. Il jaſera, & je le laiſſerai jaſer jusqu'à ce qu'il parviendra à ne ſe pas comprendre lui même.

M. Chepſtow.

Il eſt certain que la coéternité de la matière à Dieu doit faire horreur à pluſieurs bons philoſophes. Un grand critique dit que ceux qui la ſoûtiennent incréée ſont auſſi embaraſſés que leurs adverſaires.

M. Bridgend.

Les ſeuls ſages donc ſeront ceux qui n'y penſeront pas. Dieu ſoit loué que cela ne m'a jamais fait ni chaud, ni froid; & je me félicite de n'être pas philoſophe. Je m'at-

tens aujourd'hui, ou demain à quelque grand événement, puisque les géants ſont déjà arrivés au nombre de trente trois ou trente quatre mille.

Miladi.

En ſeize mille couches pas une ſeule de malheureuſe, ni cauſe d'aucune indiſpoſition à l'accouchée; jamais la moindre maladie, pas un rhume de cerveau; c'eſt fort extraordinaire, & très heureux.

M. Burghlei.

Pour moi je ne m'en étonne pas, car l'enfantement n'eſt pas une maladie.

Miladi.

Mais on en meurt quelque fois.

M. Burghlei.

D'accord, Miladi, mais d'une autre maladie, & non de l'accouchement qui ne peut pas être une maladie, puisque c'eſt un beſoin de la nature qui veut ſe conſerver.

Miladi Rutgland.

Nous en convenons; mais nous pourſuivons à vous répondre qu'on meurt en couche, & que ſi l'on ne meurt pas de l'enfantement, on meurt d'un mal dont il fut cauſe, ce qui, ſelon ma couſine, & moi, revient au même.

M. Burghlei.

On a calculé qu'il n'en meurt qu'une en quatre cent.

Miladi Rutgland.

Fort bien : & vous ne voulez pas que ma couſine trouve extraordinaire qu'il n'y en ait pas une en ſeize mille ? Mais puiſque vous dites qu'il en meurt une en quatre cent, vous devez donc convenir que chaqu'accouchement eſt la quatre centième partie d'une maladie mortelle.

Miladi.

La mort de ce bon roi m'a fait beaucoup de peine : mais la gaieté avec laquelle il s'eſt retiré du monde, & la conſtance de ne voir plus perſonne ſont des choſes admirables, & que nous ne voyons pas chez nous.

Duc de Brecnok.

Si nous euſſions, miladi, les privilèges des mégamicres, nous mourrions comme eux, mais la nature, & l'éducation nous forcent à penſer autrement.

Miladi Rutgland.

Il s'agit de ſavoir ſi l'homme qui ignore l'heure de ſa mort eſt plus heureux, ou plus malheureux que celui qui la ſait. C'eſt un problème.

Duc de Brecnok.

Oui, Miladi; il l'eſt pour nous en grace d'une prévention naturelle; & d'une inclination à plaider en notre propre faveur; mais il ne le ſeroit pas pour les méganicres qui ſentent trop tous les biens qui réſultent de cette certitude. Celui qui diroit que l'homme qui vit dans l'ignorance de ſon heure extrême eſt plus heureux que l'autre, ſeroit conſiſter le bonheur dans l'ignorance du moment d'un malheur certain. Première abſurdité. Je vous demande quel eſt celui parmi nous, qui ne ſoit pas bien aiſe de ſavoir à quoi montent ſes revenus. Celui à qui ſon auteur auroit dit, *dépenſez, mon fils, tout ce que vous voulez, mais ſouvenez-vous que lorſque vous aurez dépenſé tout, vous tomberez dans la miſère, & que la miſère eſt affreuſe; & je ne peux pas vous dire quelle eſt la ſomme que vous poſſédez*, vous ſemble-t-il, miladi, qu'étant ſage, & ayant reçu de ſon père un pareil avis il ne ſe trouveroit pas plongé dans la plus grande triſteſſe? Pourroit-il ſe réſoudre à faire la moindre dépenſe ſans craindre d'aller au devant de la miſère vrai enfer de l'humanité? Où eſt au contraire l'homme ſage qui, informé de ce qu'il poſſède, puiſſe ne pas ſe régler pour ſe mettre à l'abri de la néceſſité? Le

premier portrait eſt le notre; le ſecond eſt celui des mégamicres. Notre incertitude nous rend malheureux même avec un ſyſtème de ſageſſe, car elle ne ſert qu'à l'augmentation de la difformité du même malheur. Elle eſt un martire par elle même. Elle ne ſert qu'à nous faire connoitre toute l'étendue de notre miſère. Pour ne pas être miſérable ſuffit-il de ſavoir qu'on l'eſt? Ce que je trouve ſingulier, malgrè tout cela, eſt qu'aucun de nous ne voudroit être informé de ſon heure fatale.

Miladi Rutgland.

Mais, étant ſages, pourquoi ne pourrions-nous pas prendre notre parti, & vivre fort gais, & très tranquilles?

Duc de Brecnok.

C'eſt ce que nous tâchons de faire; mais je ne ſais pas ſi le moyen que nous employons, pour nous procurer la gaieté, & la tranquillité nous déclare pour ſages. Dans l'incertitude où nous ſommes du moment de la mort, nous agiſſons en inconſéquens. Le ſeul moyen que la plus grande partie d'entre nous emploie, eſt celui de rejetter la penſée de la mort lorſqu'elle ſe préſente à l'imagination, & même de vivre comme ſi l'on ne devoit jamais mourir. Nous

nous voyons réduits à n'avoir pour la mort qu'un ſentiment de mépris, que même nous trouvons héroïque. C'eſt un ſubterfuge, un palliatif de notre ignorance, & de notre miſère. Pour décider le problème, obſervons les mégamicres : ils ſavent tous la meſure de la vie, & ils n'ont jamais mis en queſtion s'ils ne ſeroient pas plus heureux en l'ignorant. Nous regardons une maladie dont le terme eſt la mort comme une grace. Quelle grace ! Ceux qui diſent que la plus heureuſe des morts eſt la ſubite, ne parlent pas de bonne foi. L'homme qui vit pour l'avenir eſt heureux, fût-il trompé ; & tel me ſemble le mégamicre. Il eſt ſûr que ce qui doit précéder ſa mort eſt un plaiſir qui dure dix huit de nos mois. Tout ce qui la précéde chez nous ne peut que nous attriſter.

Miladi Rutgland.

Mon cher duc, je ſuis déjà de votre avis ſur l'avantage que les mégamicres ont ſur nous, mais je ne penſe pas que la mort doive paroitre un malheur parcequ'elle vient à la fin d'une maladie malheureuſe : il me ſemble même qu'à cauſe de cela on doit la regarder comme un bien. Cicéron dit que ſi la mort eſt un mal, elle ne peut l'être qu'en qualité de commencement d'une éternité mal-

heureuſe ; & une éternité malheureuſe eſt, ſelon lui, une ſuppoſition abſurde. *Nous devons croire*, dit-il, *que rien de ce que la nature a donné à tout le monde eſt un mal, & nous devons en même tems entendre que, ſi la mort eſt un mal, il ne peut être qu'éternel, puiſque la mort n'eſt autre choſe que la fin d'une vie miſérable, & ſi la mort eſt la fin d'un mal elle ne peut donc être conſidérée que comme un bien.* Et il dit enſuite : *ce qui eſt un tourment inſupportable à l'eſprit eſt une imagination que pluſieurs qui vécurent peuvent ſe trouver avec quelqu'un de leurs ſens dans des maux éternels que le vulgaire croit réels. C'eſt une idée que j'ai entiérement déraciné de mon eſprit.* Les avantages des mégamicres ſont d'ailleurs fort grands. Ils ne ſont pas ſujets au vain eſpoir de pouvoir vivre plus que les autres.

Lorſqu'ils viennent au monde ils ſavent d'abord le jour, & l'heure extrême de leurs parens, & celle à laquelle ils finiront eux mêmes : ils remercient la providence de les avoir tirés du néant pour leur faire préſent de cent quatre vingt ſeize ans de vie, & ils penſent à en jouir ayant toujours la vérité devant eux, & s'y laiſſant aller de bonne grace, car ſans cela on ſe moqueroit d'eux dans un monde où aucun mortel n'a lieu d'eſpé-

rer que la nature ſe change en ſa faveur. Qui de nous refuſeroit un trône ſi on le lui offroit pour un tel nombre d'années, & qui oſeroit ſe plaindre de devoir le rendre à la fin de la dernière année? Aucun, car informé du terme il l'a eu devant ſes yeux depuis le premier moment qu'il a commencé à regner, & il doit s'y être préparé dès ce moment là. Les mégamicres finiſſent leur carrière entre les bras des voluptés de l'amitié, & de l'amour; & les triſtes entr'eux à cauſe de cela ne peuvent être que des ſots qui méritent bien d'être mépriſés de tout le monde. Notre condition eſt différente: ce fatal moment arrive toujours inattendu, & celui qui l'attendroit à chaqu'inſtant deviendroit un homme tout à fait inutile à la ſociété, à la patrie, à la famille, à ſoi même; je crois donc que le meilleur parti eſt celui de ne pas y penſer. Ce parti ne m'oblige pas à faire des folies, & ne m'empêche pas de vivre contente; & tranquille. Je ne me ſouviens pas qui eſt celui qui a dit que perſonne ne voudroit de la vie étant informé d'avance de ce que c'eſt: c'étoit un homme qui avoit du chagrin, car ma façon de penſer lui donne un démenti. Je ſignerai conſultée dans le néant à renaitre demain.

Dieu nous vend, il eſt vrai, les biens qu'il
nous envoie;
Mais les maux qu'il y mêle il ſait bien
tempérer.
Je ne ſais quoi d'amer nait du ſein de la
joie,
Et je ne ſais quel charme on éprouve à
pleurer *).

Que dites-vous, ma couſine, du nouveau roi? Il ne me plait pas tant que le défunt; mais ſon inſéparable eſt charmant. Je ſuis pourtant un peu fâchée contre ces petits marmouſets qui aimoient mieux la figure de monſieur Edouard que celle de madame Eliſabeth.

M. Burghlei.

C'eſt tout ſimple, miladi, & vous direz qu'ils ont raiſon ſi vous voulez y réfléchir un petit moment. Ce penchant eſt une marque certaine que dans leur nature ils tiennent plus de la femelle que du mâle, & voici mon raiſonnement. Les deux oeufs ſortent d'eux en même tems: ils furent donc con-

*) *Je ne connois pas l'auteur de ces vers; mais je trouve ſingulier qu'il les ait traduits de l'anglois. Je ne ſais pas non plus s'ils ſont de Miladi Rutgland tels que je les lis dans le manuſcrit anglois.*

çus en même tems : la force active donc doit auſſi les avoir engendrés en même tems. Par là vous voyez que les mégamicres, plus heureux que nous, ont le double plaiſir d'engendrer en concevant, & de concevoir en engendrant. Ils ſont en même tems actifs, & paſſifs. Or lorsqu'ils voyoient Madame Eliſabeth, elle devoit naturellement les intèreſſer moins que ſon mari, car dans ſa conformation elle leur repréſentoit un objet qui n'avoit autre apparence que celle d'être ſuſceptible du plaiſir paſſif, & nullement de l'actif qui eſt le principal, puisque la réaction ne peut être que la conſéquence de l'action.

Miladi.

En vérité je ne réſiſte plus. Devinez tout ce que vous voulez, mais finiſſez une fois vos diſcours indécens. Je vous l'ai dit une autre fois à ce même propos. Si vous ne diſtinguez ni tems, ni lieux, vous ne ſavez pas ce que vous dites. Vous m'avez réduit au point que je tremble toutes les fois que vous ouvrez la bouche.

Miladi Rutgland.

Vous êtes devenu muet. Savez-vous, mon pauvre Charles, que vous êtes un vrai original avec vos leçons d'hiſtoire naturelle?

M. Bridgend.

Voilà qui eſt ſingulier. Je n'ai rien trouvé d'horrible dans tout ce qu'il a dit. Allons, allons, ce ne ſont que des bagatelles. Qui ne ſait rien, n'entend rien ; & d'ailleurs je n'aime pas l'ignorance. Conſole toi, mon cher Burghlei ; & écoutons notre brave hiſtorien qui va nous faire la deſcription de ſon entrée. Son duodécalogue eſt le chef d'oeuvre de la législation. Je te conſeille pour une autre fois de n'être pas ſi libre dans tes explications, & ſi empreſſé d'inſtruire la compagnie ſur certains ſujets, car tout le monde ſait déjà que tu as de l'eſprit : c'eſt même à force d'avoir de l'eſprit que tu es étourdi, car tu ne penſes pas que certaines choſes qui t'intèreſſent beaucoup n'intèreſſent pas avec une égale force tout le monde. Tâche de plaire un peu plus à ma femme qui peut avoir raiſon au bout du compte.

Edouard.

Le jour fixé pour mon entrée, cent caroſſes à douze chevaux ſe trouvèrent dans notre cour tous à impériale élevée, à jour, & à quatre glaces : dix étoient diſtingués par leur beauté, & par l'attelage. Nous nous acheminâmes vers une grande plaine hors de la ville, où douze ſuperbes chars du monar-

que, faits exprès pour nous, nous attendoient : douze gradués mirent pied à terre descendus d'autres, & après avoir reçu un compliment d'un d'eux je montai avec ma femme dans le plus beau, & le mégamicre qui me complimenta s'assit sur le devant avec son inséparable. J'étois suivi de mes ambassadeurs, de mes cinq phylarques, & de deux cent couples de mes petits-fils. Plus de deux mille couples de nobles mégamicres mes sujets, qui étoient venus pour me faire leur cour, me suivoient dans plus de mille voitures. Mille à cheval, & mille à pied de toutes les couleurs nous précédoient avec plus de mille domestiques des ambassadeurs mes petits-fils. Pour aller à la cour nous traversâmes la moitié de la ville, puisque le palais du grand Génie occupoit le centre ; elle étoit carrée, elle avoit huit milles anglois de largeur, & les rues tirées au cordeau entrecoupées par des places carrées. Trois millions de mégamicres peuploient cette ville, & le palais du monarque contenoit cinquante mille couples tous à son service. Les rues toutes couvertes de tapis nous garantissoient de la trop grande lumière, & étoient bordées à droite, & à gauche par plus de cinquante mille mégamicres à cheval armés de sarbacanes, dont chacun reçut par mon or-

dre une once d'or. Arrivés à la cour nous fumes introduits par vingt quatre maitres de cérémonie dans une ſale où on nous parfuma, puis dans une autre éblouiſſante de phosphore. Ce fut là qu'on nous prèſenta à vingt quatre perſonnages aſſis ſur un tribunal à demi cercle qui avoit dans le milieu un trône en éminence. Un maitre de cérémonie me dit alors que nous étions devant le grand Génie malgrè que nous ne pûſſions pas le voir : il me dit que je pouvois lui faire mon compliment, car il étoit là pour m'écouter. Après que je lui eus fait un petit office à propos, on me dit que je pouvois m'aſſeoir. Le grand barcalon du monarque me répondit. Le ſilence étoit général, mais il parloit ſi bas que je ne compris pas ce qu'il me dit. Après ſon diſcours on nous congédia. D'abord ſortis de la ſale, nous fûmes conduits dans un appartement où nous trouvâmes le même miniſtre qui nous prèſenta une grande feuille écrite en couleurs, que je lus, & que je ſignai : elle contenoit des expreſſions d'uſage par leſquelles je reconnoiſſois le grand Génie pour ſuzerrain de mon fief; & pour interprète, & éxécuteur de la volonté de Dieu. Après m'avoir dit tout ce qu'il ſut me dire de plus gracieux, il me remit la copie fidel-

le de la relation de notre religion passée au grand sceau, & approuvée. J'eus la permission de bâtir un temple hors de la ville sur terrain à moi appartenant. Il me dit que rien ne pouvoit être obscur au grand Génie, & qu'il avoit d'abord reconnu Dieu dans la figure de mon emblême. La piramide, dit-il, dans le cercle circonscrit par le carré offroit à l'entendement l'éxistence réelle d'une substance ternaire inconcevable, comme la commensurabilité du carré avec le cercle qui étoit pourtant commensuré avec la piramide; en même tems la figure symbolique indiquoit la trinité de Dieu mieux que par des paroles. La croix, selon l'infaillibilité du grand Génie, signifioit la création, & la créature: la création dans la ligne orthogonale du bois droit, la créature dans la parallèle moins longue que l'autre. Après avoir reçu les plus délicats parfums, & après avoir entendu une musique qui ne me parut pas des meilleures, nous retournâmes chez nous dans le même ordre.

Nous passâmes le reste de l'année à recevoir, & à rendre des visites, & je réglai des articles d'économie dans les fonderies, où je vis des cloches du plus grand calibre. Mon fils me dit qu'on avoit déjà décidé d'en gar-

nir tout le royaume, & qu'on ne parloit plus du projet trop vaste d'en couvrir tout le monde.

Au commencement de l'année cinquante deux je quittai Héliopalu pour me rendre avec tous mes enfans à la capitale de mon fief. Je reconduisis l'ambassadeur Edouard avec toute sa famille, & j'y laissai pour collègue du second le troisième, & je fixai la méthode de changer de trois en trois ans le plus ancien : ainsi il arriva que tous les fils de Jacques devinrent bons politiques.

J'employai toute cette année, & presque la moitié de la suivante à visiter mon fief, à regler les droits des cinq gouvernemens, & à faire des nouveaux établissemens en finance. J'examinai mes mines, & je reconnus de quelle importance il étoit de ne m'en servir que dans les cas de nécessité absolue, car elles étoient si riches, que m'en servant sans épargne j'aurois fait devenir plus chères les denrées de première nécessité, & par là j'aurois diminué la valeur des espèces, & augmenté la misère des pauvres. Chacun des cinq gouvernemens avoit sous sa jurisdiction soixante grandes villes. J'ordonnai qu'on y envoyât un éxarque géant, où en attendant l'âge où il pût gouverner, il feroit bâtir le

temple. Je ſacrai Jacques patriarche, & je fis mes quatre autres fils archéxarques. Je fis imprimer avec le titre de doctrine chrétienne tout ce qui regardoit ma religion ; & je défendis ſous des peines aſſez légères l'ancien bouſtrophédon : le livre de ma loi étoit entre les mains de tout le monde diſtribué gratis. Chacun, hormis moi, diſoit que je l'avois reçue de Dieu même. Je ne voulus pas la ſouiller par un menſonge ; mais je laiſſai courir ce bruit : il ne pouvoit que lui être utile : il me ſuffiſoit de ſavoir en ma conſcience que ce n'étoit pas moi qui lui avoit donné naiſſance. Mon fils Jacques homme d'un excellent caractère, & grand théologien fut ſi perſuadé que j'avois reçu de Dieu même tout ce que j'avois publié ſur notre religion que dans ſes commentaires il démontra que cela ne pouvoit pas être autrement, & que, ſi je ne l'avois pas dit moi même, Dieu certainement devoit me l'avoir défendu. La plus forte de ſes démonſtrations ſur cet article étoit que *tout y étoit divin*. Comment pouvois-je faire à détruire cette fauſſeté ? J'aurois risqué de faire écrouler l'édifice. C'eſt aux écrits de Jacques que mes deſcendans devront la connoiſſance de pluſieurs particularités ſur ma religion, qui ne me ſont jamais tombées dans

l'imagination. Il faut permettre des petits maux, lorsqu'on préjudicieroit à la masse du bien si on voulût les écarter.

N'osant pas me flatter du privilège de l'immortalité sur la terre comme le grand Hélion, j'instituai héréditaire en premier chef jusqu'à la fin du monde ma dignité de Pantaphilarque. Je ne révélai jamais à mes fils l'éthymologie du mot *chrétien*, mais ils ne furent pas embarrassés à en trouver eux mêmes cinquante, une plus curieuse que l'autre qu'ils me montroient, que je lisois, & dont je ne disois rien. J'adoptai la maxime de laisser courir tout ce que je voyois émané de la piété pourvu que le dogme n'en restât pas attaqué.

En leur apprenant le vieux testament, & & même le nouveau que j'avois en grec, & en latin, je leur aurois donné trop de besogne, & je me serois mis dans la nécessité de théologiser sur l'odieux, & quasi incompréhensible premier pèché, & sur sa monstrueuse conséquence. A quoi bon les informer que sans ce fatal crime l'homme n'auroit jamais connu ni le mal, ni la misère, ni la mort ? Comment, ignorant comme j'étois dans la théologie pratique, aurois-je pu leur démontrer que ce pèché rendit nécessaire l'in-

carnation du verbe? Comment aurois-je fait pour leur faire concevoir que depuis ce tems là la ſeconde perſonne de Dieu éxiſte en corps qu'on appelle glorieux, qui n'eſt pas pur eſprit, car il eſt corps, & qui ne peut pas être matière, car il faudroit lui établir un lieu ce qui ne peut pas s'accorder avec l'ubiquité de l'être ſuprême? Comment leur aurois-je fait voir que la volonté de tout le genre humain, qui n'éxiſtoit pas, ſe trouvant unie à celle d'Adam, il dût arriver que nous pèchaſſions tous en lui? Si mes enfans obſervent la loi que je leur ai laiſſé, ils iront au lieu des bienheureux: l'être des êtres ne pourra pas prononcer contr' eux s'ils n'ont pas ſu ce qu'on ne leur a pas enſeigné.

J'inſtituai la chirotonie en la caractériſant de ſacramentale, & de fondamentale pour faire paſſer l'autorité de celui qui l'a à celui qui ne l'a pas: cette autorité conſiſte dans les fonctions des archéxarques, des éxarques, des piſtes, & des diacres, & ne peut ſortir que de ceux auxquels je la donnai avec faculté de la conférer à d'autres.

Je rendis le ſacre des temples de la compétence de tout éxarque, & j'en inſtituai la forme par l'éxemple. Vêtu de mes habits pontificaux, ſuivi de mes cinq fils, de toute

la tribu de Jacques, & d'une grande quantité de mes ſujets, je me mis à genoux devant la porte fermée de l'égliſe, & tous les chrétiens s'y mirent : je prononçai ces paroles en langue angloiſe : "Dieu un, & trois, créateur de tout, je t'invoque, & te prie d'éxaucer ma prière. Permets que ce bâtiment ſoit appellé ta maiſon. Reçois miſéricordieux l'adoration avec laquelle les chrétiens purgés de leurs crimes par leur repentir ſe préſenteront pour y contempler ta divine nature, & pour y écouter ta doctrine. Punis ceux qui manqueront de reſpect à ce lieu ſacré." Donne ton eſprit de ſageſſe aux douze miniſtres de ton autel : & quoique tu ſois également tout par tout, daigne recevoir ici plus particulièrement qu'ailleurs l'humble hommage de tes enfans.„

Je me levai : les deux battans de la grande porte s'ouvrirent, j'y entrai le premier, & deſcendis au plus bas, ſuivi de tous ceux qui purent entrer : je me remis à genoux aux pieds du grand autel, & après une courte prière mentale je me levai, & je mis mes mains ſur la tête de Jacques en lui diſant. "Je te crée patriarche de ce fief, & tu auras l'autorité de ſacrer archéxarques, & éxarques tous les gouverneurs de mes trois cent villes,

& tui leur donneras la faculté de ſacrer des piſtes à l'âge preſcrit dans la loi ; & ceux-ci pourront ſe choiſir des clercs ſervans qui n'auront jamais moins de l'âge de vingt neuf ans. Le privilège de donner des conſeils n'appartiendra qu'aux miniſtres de Dieu piſtes, éxatques, & patriarches. Le protopiſte du temple ſera celui qui conférera le baptême à tous les mégamicres qui le lui demanderont, mais pas moins d'une année chrétienne après qu'ils l'auront demandé par écrit, & pas dans autre jour que dans le premier du mois. Les mégamicres qui poſtuleront ce ſacrement ne pourront l'obtenir qu'après avoir paſſé la même année en véritables catéchumènes, parceque ce n'eſt pas le nom de chrétien qui ſanctifie l'ame, mais la foi, & les oeuvres qui dépendent de la ſcience de la loi. Le baptême aux mégamicres leur donnera le titre de chrétien, mais ſa validité ne pourra dépendre que de cette formule prononcée en langue mégamicrique. *Mégamicre tel, je t'adopte chrétien en te baptiſant au nom de Dieu Pére, Fils, & Saint Eſprit.* L'aſperſion de l'eau naturelle ſur le proſélyte, faite par le piſte même ſur une multitude, ſuffira à la perfection du ſacrement, & dans ce cas ceux qui par hazard n'auront pas reçu une ſeule goute d'eau ſeront auſſi

bien baptisés que les autres ; car ce qui parvient à Dieu n'est pas la parole, ni l'attouchement, mais l'esprit qui ne peut se trouver que dans l'intention. Le baptême qu'on donne aux mégamicres doit être différent du notre : les géants en ont besoin pour devenir capables de faire leur salut éternel : les mégamicres peuvent aspirer à la gloire éternelle même sans se faire baptiser ; car ils viennent au monde avec une ame sans tache. Il est défendu à tout géant d'insinuer au mégamicre la postulation du baptême, il sera averti qu'il ne pourra jamais occuper aucune charge d'administration dans le corps du clergé chrétien. Cette doctrine instructive, & institutive prononcée par moi Edouard Alfrède votre législateur, chef de votre religion, & votre protoplaste dans ce monde, sera publiée, & distribuée gratis à tous ceux qui voudront en être informés.

Je sacrai archéxarques de leurs capitales mes autres quatre fils, donnant dispense pour l'âge à Guillaume qui ne l'avoit pas encore atteint ; & après avoir égayés tous mes sujets par la suppression de certains impôts, & par l'institution de plusieurs réjouissances publiques je partis avec ma femme, & ma petite cour pour me rendre à la capitale du Quatre-vingt-

dix : j' y arrivai dans notre mois de Juillet de l'année cinquante trois. Arrivé à ma terre devenue déjà belle ville, j' y portai la joie; je trouvai tout en bon ordre, & je jouiſſois en voyant ma femme contente de ce que l'adoration de Dieu étoit déjà ſolidement établie. Nous avions laiſſé dans le fief d'Héliopalu notre fils Jacques rempli de zèle, ſatisfait de ſe voir patriarche, ſûr de me ſuccéder, & plein d'une très ſainte ambition, dont ſa belle ame faiſoit conſiſter la force à ne jamais abuſer des amples pleins pouvoirs que je lui avois laiſſés. Je laiſſai là vingt huit mille, quatre cent quatre vingt dix individus. Jacques avoit dans ſa capitale ſix cent cinquante quatre mariés; Richard dans celle de ſon gouvernement en avoit cinq cent quarante neuf; Adam en avoit quatre cent ſoixante un: Robert trois cent quatre vingt cinq; & Guillaume trois cent vingt: tout le reſte étoit dans les ſéminaires. Le ſecond, & le troiſième fils de Jacques qui étoient ambaſſadeurs à la cour avec leurs familles, avoient déjà, le premier cinq cent quarante neuf enfans mâles, dont quatre vingt neuf étoient mariés, & le ſecond en avoit quatre cent ſoixante un, dont les mariés étoient ſoixante & ſeize.

J'admirai les talens ſupérieurs de mon fils André pour le détail dans tous les articles que je lui avois recommandé à mon départ, car je m'étois engagé de rendre au premier de l'année cinquante quatre mémorable la ſortie du cabinet d'innocence des princes nouveaux nés qui s'y trouvoient encore. La renommée de ma future fête avoit attiré dans la capitale tant d'étrangers qu'on ne ſavoit plus où les loger.

Le lendemain de mon arrivée je fus rendre mes devoirs au roi avec ma femme; il nous fit le plus gracieux accueil, & l'honneur de nous conduire au cabinet où nous vîmes ces jeunes princes encore enfermés, ſéparés l'un de l'autre. Ils furent étonnés en nous voyant, mais comme on leur avoit déjà parlé de nous ils ſurent ſe poſſéder. Je leur dis que j'avois obtenu la permiſſion du roi de célébrer leur apparition dans le monde par une belle fête, & qu'on déſiroit généralement le plaiſir de les voir. Un d'eux me dit: & nous verrons auſſi (non pas *verrons nous?*) le feu où les géants ne craignent pas de ſe bruler: je lui répondis que les mégamicres auſſi auroient le même privilège en y allant avec les mêmes précautions. Le roi me dit qu'il me laiſſoit le ſoin de diſtribuer

les billets, & il me recommanda de donner dans le petit théatre la préférence aux nobles étrangers. Tout fut fait comme il le déſiroit, & je paſſai le reſte de l'année à compoſer un opèra adapté au ſujet, & à dreſſer une machine de nouvelle invention pour le feu d'artifice. Tous les nobles étrangers furent avertis par des affiches qu'on leur diſtribueroit des billets de préférence aux nobles de la capitale: ainſi je n'en diſtribuai à ceux-ci que lorsque je vis qu'il n'y avoit plus des étrangers qui ſe prèſentaſſent. Nous fûmes que des riches négocians étrangers de toutes les couleurs s'étoient peints en rouges à cette occaſion: une loi ſévère étoit en rigueur contre une pareille licence, & il y eut des accuſés, mais le roi en rit, & empêcha qu'on procedât contre les infracteurs.

Après les fêtes qui eurent le plus grand ſuccès, le roi combla de ſes généroſités tous les géants qui avoient reprèſenté; & je ne tardai pas à prendre congé de ſa Majeſté avec intention d'aller paſſer quarante ans mégamicres dans mon ſecond fief où je voulois mettre ma religion ſur le même pied qu'elle étoit à celui d'Héliopalu.

Je laiſſai André à la tête de mes vingt ſix tribus, & je partis ſeul avec ma femme,

& ma ſuite ordinaire. J'y arrivai en quinze jours parceque je voulus y aller avec toute ma commodité. Théodore, & Françoiſe ne ſavoient que faire pour nous marquer leur joie. Nous pleurâmes de plaiſir en voyant leur belle famille, & en admirant les talens qu'avec une excellente éducation il avoit ſu procurer à tous ſes enfans.

Tout ce que Théodore avoit établi en manufactures, en finances, en commerce, en bâtimens, en police dans la capitale, & dans les ſéminaires étoit au mieux. Il me rendit un compte exact de mes revenus, & me fit voir que je pouvois diſpoſer de gros capitaux, malgré les grandes dépenſes que j'avois faites. Je payai non ſeulement tout ce que je devois aux banquiers de la capitale, mais j'achetai des terres dans le royaume, dont les gros revenus ſuffiſoient à l'entretien des vingt ſix tribus que j'avois dans ma terre, que la propagation augmentoit d'un cinquième tous les ans.

Au premier de l'année cinquante cinq je ſacrai le temple, & je créai Théodore patriarche: je fis venir pour ce jour là mes autres quatre fils de leurs réſidences avec leurs femmes. La fonction ne différa en rien de celle que j'avois faite à mon premier fief:

l'autocéphale voulut en être témoin ; & en fut édifié. Cette même année j'instituai l'ambassade de deux fils de Théodore au roi du Quatre-vingt-dix avec les mêmes réglemens que j'insinuai à Jacques. Ils partirent d'abord avec leurs familles, dont la première de son aîné avoit quatre cent soixante un couples, & celle du second trois cent quatre vingt cinq. Ils allèrent se loger dans un ample palais que je leur achetai adapté au nombre d'individus qui devoit rester toujours le même, car tel le rendoit le changement triennal d'un des deux ambassadeurs.

Au commencement de Fevrier je renvoyai à leurs gouvernemens Henri, Charles, David, & Siméon, ayant averti Henri de préparer tout pour son sacre le premier de l'année suivante. Jusqu'à ce terme je visitai plus de cinquante villes de la jurisdiction de Théodore, & je vis qu'il falloit envoyer des gouverneurs chrétiens qui avec le tems en deviendroient éxarques.

Le premier de l'année cinquante six je me trouvai, comme je l'avois promis, à la capitale du gouvernement d'Henri; je sacrai le temple, je le fis éxarque, & je fis soixante & quatorze mariages. En sortant du temple je dis à Henri que selon mon calcul j'ay-

rois dû en faire ſoixante & ſeize : il me répondit que deux couples de ſes petits-fils étoient depuis huit jours non ſeulement en état de ne pouvoir pas ſe marier, mais en danger de la vie. Cette nouvelle me cauſa la plus grande ſurpriſe. Imaginez-vous un homme de mon âge qui en cinquante cinq ans qu'il ſe trouvoit dans ce monde là n'avoit jamais entendu parler de la moindre indiſpoſition, quel effet dut lui faire une pareille annonce ! Quelle eſt cette maladie, lui dis-je, pourquoi m'en avez-vous fait un myſtère ? — Vous êtes arrivé hier, me dit-il, & à peine avez-vous donné tous les ordres pour la fonction, que vous vous êtes retiré, & ce matin ayant le ſacre, le tems ne m'a pas paru opportun pour vous donner une nouvelle affligeante qui auroit pu vous altèrer. Je donnai un coup d'oeil à ma femme, & il me parut qu'elle vouloit me dire qu'il avoit raiſon. La maladie, pourſuivit-il à me dire, de ces quatre individus m'eſt inconnue ; Judith fit tout ce qu'elle put pour les perſuader à prendre certaines goutes d'une eſſence ; mais elle ne réuſſit pas. La ſeule choſe que je peux vous dire eſt que la maladie de l'un n'eſt pas différente de celle de l'autre, puiſqu'ils ont tous les quatre les mêmes ſymptômes. Depui

huit jours ils n'ont pas pris la moindre nourriture, toutes les interrogations que nous leur faisons sont vaines, ils versent des larmes, & il leur prend des convulsions qui leur durent une demi heure, & après ils s'endorment : lorsqu'ils se réveillent ils ont le visage très enflammé, & une langueur qui les empêche de se tenir debout. Ma femme Judith ne les quitte pas, & leurs pères, & leurs mères sont à leur lit fondans en larmes.

Allons les voir, dit ma femme toute épouvantée : oui lui, dis-je, fort peu maitre de ma contenance, allons à l'Ephèbe. Henri dit au cocher de toucher fort, & mille pensées funestes me firent tomber dans la plus profonde rêverie. Comment, me disois-je, la nature peut-elle dans ce monde se changer ainsi tout d'un coup? *Quatre individus frères, & soeurs jumeaux frappés d'une maladie effroyable huit jours avant l'âge de leur puberté ! Est-ce un avis, grand Dieu ! Est-ce une annonce de la destruction de tous mes descendans ! vous me les avez donnés seigneur, vous êtes le maître de les réduire à rien ; mais si ce fléau vient en punition de quelque crime partant de mon orgueil, si j'ai eu le malheur de vous déplaire dans la loi que j'ai publié à votre gloire, épargnez, grand Dieu, des victimes innocentes, & faites tom-*

ber votre foudre sur ma tête seule coupable, & ayez miséricorde de mon ame. Donnez à mon esprit la force de reconnoitre mon crime pour que je puisse avec un prompt repentir expier ma faute, & regagner votre divine grace. Telle, milords, étoit devenue mon ame saisie par la surprise. Je m'apperçus qu'une suite de bonheurs discontinués doit rendre susceptible d'effroi au moindre travers l'esprit le plus fort.

Nous descendimes de voiture à l'Ephèbe, & nous entrâmes dans une chambre où je vis le jeune homme endormi. Sa grand' mère étoit assise près de lui, & son père se tenoit debout. Je demandai où étoit sa mère, & Judith ma fille me dit qu'elle venoit de la quitter assise sur le lit de la soeur jumelle du pauvre garçon que je voyois endormi. Je m'en approchai, je lui touchai le pouls, & je sentis une fièvre ardente, & convulsive. Je dis à Henri de me conduire chez l'autre dont la chambre étoit contigue, & je ressentis une peine mortelle en le trouvant dans la force de la convulsion. Ma femme ne disoit rien, & avoit l'air d'une morte. Je me fis conduire dans le Parthénon, & je vis le même tableau. Ces quatre visites me rendirent comme stupide, car je ne savois qu'y faire. Je vis dans cette occasion mon néant. Fièvre, convul-

ſion, pandiculations, langueur, je ne me ſouvenois d'avoir jamais rien entendu dire ſur ces maladies là, & je friſſonnai d'épouvante un ſeul moment que l'idée de les ſaigner me paſſa par l'eſprit troublé, & confus : je la pris pour une ſuggeſtion de mon mauvais génie, qui auroit tenté de me mettre au déſeſpoir en me faiſant devenir leur bourreau. Tout le monde me voyoit penſif, perſonne n'oſoit me rien dire, & ma femme étoit dans le même état. Elle qui avoit tant de foi à ſes eſſences n'oſa en imaginer aucune capable de donner quelque ſoulagement à ces pauvres créatures dans l'état où elle les voyoit.

Il me paroiſſoit pourtant que Dieu m'avoit envoyé là dans un pareil moment pour les ſauver. Je reconnus une vérité : je vis que, ſi Henri m'eût communiqué la veille ce malheur, je n'aurois eu ni la tête, ni la force, ni la tranquillité d'eſprit qu'il me falloit avoir pour faire la fonction que j'avois faite. Dieu, me diſois-je, ne m'a pas fait arriver ici un jour plutôt parcequ'il veut que rien ne puiſſe interrompre le grand ouvrage que j'ai entrepris de l'établiſſement de ſa religion. Sous la maladie de ces innocens il y a même quelque myſtère de la divine providence qui m'eſt inconnu. *Dieu veut de moi*

quelque chose. Soit faite, ſeigneur, votre volonté; & faites de votre ſerviteur reſigné tout ce qui peut partir de vos hauts décrets. Me voilà prêt à adorer la foudre qui partira de vos mains; mais accordez moi auſſi la grace que, ſi je dois voir le terrible ange de la mort lever ſon glaive ſur les têtes innocentes de vos quatre créatures, je meure auſſi dans ce même Ephèbe. Oui, il ſera mon tombeau.

J'ordonnai alors à Henri, & à ſa femme d'aller à leurs affaires, & de me laiſſer là avec Eliſabeth. On me dit qu'Euſtache (c'eſt le nom d'un des malades) ne dormoit pas, & étoit tranquille. J'allai dans ſa chambre, & je priai ſon père, & ſa mère de nous laiſſer ſeuls avec lui. Ils partirent en pleurant; Euſtache étoit leur aîné.

Ce pauvre garçon en me regardant avec des yeux languiſſans approcha de ſes lévres ma main que je lui tendis, & en fit autant à ma femme. Après que nous l'eumes tendrement embraſſé, je lui dis que Dieu m'avoit envoyé là exprès pour le rendre à la vie qu'il devoit paſſer dans ce monde à la gloire de ſon créateur, & à l'honneur de ſa famille: mais que je ne pouvois rien faire pour lui à moins qu'il ne m'aidât lui auſſi ayant en moi toute la confiance. Il me ſerra la main, me

regarda d'un air ſerain, & ſoupira. Je le priai en vain de me répondre. Il ne ſavoit que me ſerrer la main, & me la baiſer. Je lui dis que je ne pouvois rien faire pour lui ſi je n'apprenois pas de ſa bouche même s'il ſe tenoit pour ſûr que je le guèrirois. Il me répondit alors qu'il me croyoit le maitre de faire tout ce que je voulois. Je délayai alors une petite portion d'émulſion d'amazés, & à ma grande conſolation, quoiqu'en s'efforçant, il la prit.

Comme je voulois les examiner tous les quatre, j'avois donné ordre qu'on m'avertit d'abord qu'on les verroit éveillés, & tranquilles. Je dus donc quitter Euſtache pour aller voir ſon couſin qui s'appelloit Hilaire. Je trouvai en lui la même fièvre, les mêmes ſymptômes, & je ne lui donnai autre médecine que celle de le conſoler en l'aſſurant que Dieu m'avoit envoyé là pour le guèrir. Je lui perſuadai à prendre l'émulſion, & la parole que je lui arrachai fut qu'il eſpèroit tout de moi.

En quatre heures de tems je viſitai auſſi les filles que je trouvai dans un état beaucoup plus mauvais que les garçons. Je ne pus pas les faire parler; mais elles comprirent mes paroles, & elles prirent l'émulſion. Urſule ſœur

d'Euſtache, tomba en convulſion en ma préſence, & ce ne fut pas indifférent pour moi d'avoir remarqué un mouvement ſpasmodique ſoudain dans ſes yeux, dans le moment même que pour la conſoler je lui dis que ſa maladie n'empêcheroit pas ſon mariage, puiſque j'étois le maître de lui donner la bénédiction nuptiale dans chaque jour de l'année. J'avois lu étant fort jeune les extravagances de la maladie des femmes qu'on appelle nymphomanie, mais je ne ſavois qu'y faire, & je n'en étois pas ſûr.

Henri vint me prier de vouloir bien prendre quelque nourriture, & je vis qu'il avoit raiſon, mais j'avois décidé de ne pas quitter mes malades. Il me ſurvint une penſée, & voyant que je ne riſquois rien je l'exécutai. Je fis porter tous les quatre malades ſur leurs lits dans une même chambre, & je fis mettre deux couverts ſur une petite table où nous dînâmes Eliſabeth, & moi vis-à-vis d'eux ſans les perdre de vue. Je dis à leurs pères, & mères d'aller ſe repoſer, & de nous laiſſer ſeuls avec leurs enfans, mettant dans l'antichambre tous les mégamicres de ſervice, dont je pouvois avoir beſoin; je fus obéi; & on m'apporta un excellent lit de repos, dont nous ne nous ſervimes pas, car les

convulsions tantôt de l'un, tantôt de l'autre nous tinrent toujours dans l'occupation, & dans la détresse. Ne connoissant aucun drastique convenable à leur maladie, & voulant en deviner quelqu'un je ne fis qu'étudier tous leurs symptômes, & les moindres de leurs mouvemens, les variations, & la marche.

A la première heure du lendemain je reçus un billet de Henri qui me demandoit s'il pouvoit entrer chez moi avec sa femme, & les pères des malades, & je lui écrivis que je les attendois. Dans ce moment là la seule Anne soeur d'Hilaire dormoit, les trois autres étoient tranquilles: la fièvre étoit un Epiale déclaré qui devoit les tuer; mais ils leur parurent moins opprimés: ils leur demandèrent s'ils étoient contens d'être ensemble, & ils montrèrent leur contentement en s'entregardant, & en nous baisant les mains. Après que je leur eus rendu compte de tout ce qui étoit arrivé dans la nuit je leur dis de s'en aller, & de ne revenir que lorsque je le leur enverrois dire.

En devoir de deviner tout, je vis que la convulsion n'étant autre chose qu'un mouvement involontaire, & une contraction de muscles forcée qui ne pouvoit avoir autre cause que l'agitation des nerfs, cette agitation devoit

dériver de celle des vaiſſeaux ſanguins du cerveau, car je partois d'un principe que tout mouvement extérieur ne pouvoit avoir ſa baſe que dans le cerveau; car en état de ſanté il devoit dépendre de la volonté. Si la maladie donc, diſois-je, a ſa ſource dans le cerveau, le cerveau de ces enfans n'a pu être attaqué que par des cauſes morales fortes, & affectantes l'organization. Ce me paroiſſoit le raiſonnement le plus juſte dans un monde où l'atmoſphère générale, & particulière n'étoit ſujète à aucune altèration, & où la nourriture ſaine, & toujours la même ne pouvoit être ſuſpecte d'aucune mauvaiſe influence. Ce raiſonnement pouvoit être beau, & juſte, mais il ne pouvoit être bon qu'en me devenant utile, & il ne pouvoit m'être utile qu'en me ſuggèrant le remède applicable au mal. Que pouvois-je, que ſavois-je faire pour procurer une bonne médecine au cerveau dans l'impénétrable recoin où Dieu, & la nature l'ont mis? J'établis que, ſi la cauſe ne pouvoit être que morale, il falloit adopter pour la détruire un remède moral. L'irritabilité avoit produit la maladie, une irritabilité oppoſée devoit la faire évanouir. Le balſamique de la ſeconde devoit détruire le pernicieux de la première. La cauſe de la pre-

mière affligeante, mortifère ne pouvoit être que mécontentement, chagrin, déſeſpoir, & non mélancolie qui m'auroit déſeſpéré, car la cauſe ſe trouvant le plus ſouvent dans la machine même n'admet aucun remède. Allons donc chercher la cauſe occulte de ce déſeſpoir dans des innocens qui ne la connoiſſent peut-être pas eux mêmes. Je ne pouvois établir mon antagonisme d'actions que pénétrant dans leur eſprit.

La nourriture, & la conſolation de ſe voir tous les quatre dans un même lieu continuellement en ma prèſence furent les cauſes auxquelles j'attribuai l'amélioration de ce jour. Moins de convulſions, & moins de fièvre. Un éclegme d'amélanches devint pour eux une nourriture parfaite: c'étoit ma chère femme qui l'avoit trouvée, & adoptée en goutant des petits globes que les arbriſſeaux qui ſe trouvoient par toutes les campagnes produiſoient. La terre de campagne du protocosme eſt couverte de plantes qui ſerpentent, & qu'on ne peut pas appeller alchimelech, comme chez nous, puiſqu'elles rendent la terre meilleure. Je remarquai que lorſque le ſpasme commençoit à ſe diſſiper, l'orgasme du pouls étoit dans ſa plus grande force, tendu, ſerré, & précipité. En leur

parlant de leur mariage, & en tenant dans le même moment mon doigt sur leur pouls, je sentis un redoublement de pulsation : je ne fis cette expérience que deux fois, & j' établis en moi même que cette féroce maladie leur étoit survenue à cause d' une inclination précoce, d' une impatience de se marier : je me gardai bien de répéter cette expérience, car la fièvre redoubloit, les convulsions suivoient l' orgasme. Je crus pour lors avoir mal fait à les mettre ensemble ; car l' irritation pouvoit leur devenir fatale : je pris le parti de leur demander s' ils n' aimeroient pas mieux retourner dans leur chambre, & chacun d' eux me fit la même réponse. Ils me dirent que, si je les séparois, ils mourroient.

Le quatrième jour passa sans convulsions, mais avec des bâillemens continuels qui étoient eux mêmes une convulsion : outre cela la fièvre ne les quittoit pas, ni un assoupissement qui me faisoit trembler : ils étoient devenus fort maigres, & ils étoient foibles au point de ne pouvoir pas reposer sur le côté. La fièvre avoit dissipé les affections spasmodiques ; mais elle y étoit restée, je ne savois aucun fébrifuge dans un monde où on ne connoissoit pas la fièvre. Je me déterminai à leur donner l' extrait d' une racine amère en me

ſouvenant d'avoir lu que tous les ſimples amers étoient aléxipyritiques; mais craignant de les empoiſonner je fis auparavant l'expérience de tout ce que nous leur donnions ſur une eſpèce d'amphibie. L'extrait de la racine manipulé par ma femme leur cauſa des ſécrétions excrémentielles, qui en moins de huit jours les délivrèrent de l'épiale, mais la triſteſſe, & la foibleſſe reſtoient; & un dégout abſolu pour toute eſpèce de nourriture étoit la cauſe d'une inanition qui ſuffiſoit ſeule pour les tuer.

Sûr que la cauſe de cette maladie devoit être l'amour, je m'étonnois de voir qu'Euſtache ne jettoit jamais les yeux ſur Urſule, ni Urſule ſur lui. Un paravent ſéparoit leurs lits de repos de ceux d'Hilaire, & d'Anne. Il me vint une idée ſingulière. Je voulus ſavoir ſi c'étoit peut-être une averſion forte à s'unir en mariage qui les auroit réduits dans ce pitoyable état. Je commençai par Hilaire qui montroit plus de force qu'Euſtache. Je lui demandai ſi étant guèri il trouveroit agréable que je le mariaſſe avec Anne d'abord, où s'il aimoit mieux différer au premier de l'année cinquante ſept. Il me répondit que ſa maladie lui faiſoit déſirer de différer. J'interrogeai Anne, & elle me dit qu'elle pen-

ſoit comme ſon frère. J'allai au delà du paravent ; & ayant fait ces mêmes queſtions à Euſtache, & à Urſule, j'eus les mêmes réponſes. Eliſabeth me dit que les mères de ces enfans l'avoient aſſurée que, bien loin qu'elles ſe fuſſent apperçues qu'une paſſion amoureuſe pût être la cauſe de leur triſteſſe, elles avoient obſervé que depuis un an qu'ils étoient dans l'Ephèbe ils ne s'étoient jamais dit un mot, malgrè l'occaſion qu'ils avoient de ſe voir, & de ſe parler au moins une fois par pentamaine. Je fis alors mes réflèxions, & je vis qu'il n'étoit pas impoſſible que ces quatre individus euſſent une antipathie pour l'objet qui leur étoit deſtiné. Dans cette idée je leur tins un diſcours plein de douceur, dans lequel je leur dis que mon ſeul empreſſement étoit celui de les voir rétablis, & que voyant qu'ils déſiroient de différer leur mariage à une autre année, je leur promettois qu'ils ne deviendroient mari, & femme que lorſqu'ils m'en prieroient eux mêmes ; & puiſqu'ils étoient tous les quatre de la même opinion, j'ordonnai qu'on portât dehors le paravent, & je leur dis qu'ils pouvoient ſe conſoler en ſe voyant. Je vis qu'ils ſe ſaluèrent de la main avec attendriſſement, ce que j'attribuai à politeſſe d'éducation, & au ſentiment de

l'amitié; mais je reſſentis une grande ſatisfaction trois heures après que je les eus vu prendre une bonne portion de bouillie, & boire un verre de figues en liqueur. Je ne dis rien; mais je m'étonnai beaucoup plus lorsque j'entendis Euſtache qui n'avoit jamais dit le moindre mot à ſa ſoeur Urſule, dont le lit étoit à ſa gauche près du mur, faire un compliment à Anne dont le lit étoit à ſa droite, & Anne qui n'avoit jamais dit le mot à ſon frère Hilaire, dont le lit étoit à ſa droite, lui répondre très poliment.

Cela me fit grand plaiſir, & je me déterminai à obſerver. Hilaire après avoir dit quelques mots à Euſtache demanda à Urſule comment elle ſe portoit, elle répondit que graces à mes ſoins, & à ma bonté elle eſpèroit regagner bientôt ſa première ſanté. J'avois de la peine à cacher ma joie, & je voyois ma femme dans mon même état, mais nous ne rompimes pas pour cela notre ſilence. Le lendemain je trouvai mes malades moins foibles, & en état de prendre un peu plus de nourriture. Nous tâchâmes de les mettre en train de parler, mais ils ne purent ſe dire que quelques mots, car ils étoient encore très foibles. Ma femme fit ſemblant d'écrire à ſa fille Guillelmine, & m'ayant

donné à lire ſa lettre elle me communiquoit par écrit ce qu'elle avoit obſervé. Hilaire avoit fait ajouter à ſon lit quatre oreillers pour ſe tenir plus haut, & Urſule près de l'autre mur avoit fait la même choſe, & ces deux couſins avoient toujours les yeux l'un ſur l'autre; elle m'écrivoit qu'Euſtache, & Anne en faiſoient de même ſans ſe gêner, puiſque leurs lits étoient voiſins.

Je me levai alors, & je commençai à me promener par la chambre pour faire un peu de mouvement en apparence, mais en ſubſtance pour pouvoir les mieux obſerver. Ce que ma femme avoit remarqué étoit à la lettre. Je décidai que les deux couples s'entr'aimoient. Ce n'eſt pas cette inclination que je trouvai ſinguliere, quoiqu'extraordinaire, & tout à fait neuve dans toutes mes tribus, mais l'accord, & l'uniformité de ces quatre paſſions: Ajoutez que ces deux couples étoient les aînés de deux mariages que Henri avoit fait dix ans auparavant.

Ces pauvres enfans s'acheminoient à la ſanté à grands pas. Ils dinèrent bien le lendemain, & je leur fis le cadeau vers la fin du jour d'un petit concert dans la chambre même, où j'invitai Henri, & Judith mes fils, & mes petits-fils tous les quatre pères, & mè-

res des convaleſcens. Durant tout le concert, tems où ils ne croyoient pas être obſervés, ils ne ménagèrent pas leurs yeux; Euſtache, & Anne ſe regardèrent toujours pendant qu' Hilaire ne quittoit jamais des yeux Urſule.

Sans communiquer à Henri mes conjectures que je tenois déjà pour certaines, je lui dis de s' informer avec les pères des convaleſcens, s' ils avoient reconnu dans eux quelqu' inclination, puiſqu' ils avoient déjà reconnu leur averſion réciproque. Henri me dit trois jours après avec une grande triſteſſe qu'il avoit ſu, à ne pas pouvoir en douter, que les individus d' un couple étoient amoureux de l'autre, & que ce malheur dans ſa famille le déſoloit, car il n' y connoiſſoit point de remède, & il ne pouvoit pas ſe figurer ſans frémir une union monſtrueuſe. Je le conſolai en lui diſant qu'il n'y avoit au monde que très peu de maux ſans remède, & que je prenois le remède de ce mal là ſur mon compte. Il me baiſa la main, & reſta rempli de confiance.

Au commencement de Fevrier mes quatre malades ſe trouvèrent parfaitement rétablis; & parfaitement d' accord avec ma femme, je les conduiſis avec moi dans la tournée

que je fis dans tout le gouvernement de Henri qui m'accompagna toujours par tout avec ſa femme Judith dans toutes les ſoixante villes de ſon diſtrict. Ce voyage dura jusqu'à la fin de l'année, & pendant tout ce tems, toujours ſous nos yeux, les amoureux parvinrent à ne plus ſe gêner. Henri, & Judith ne diſoient rien, parcequ'ils voyoient que je trouvois cela bien, mais ils n'y comprenoient rien; car ils croyoient, comme Henri me l'avoit dit, une pareille union affreuſe. Tels ſont les effets d'une prévention née de l'ignorance.

Au commencement de Décembre je m'enfermai dans une chambre avec mes ſix compagnons de voyage, & voici le diſcours que je leur tins, que j'avois écrit d'avance, & que je leur laiſſai. "Le premier de l'année cinquante ſept, mes chers enfans, s'approche, & je partirai demain pour me trouver dans ce jour à la capitale de Charles: je paſſerai toute l'année dans ſon gouvernement pour voir tout de mes propres yeux. J'irai en faire de même chez mon fils David l'année cinquante huit, & je finirai ma tournée en allant viſiter l'année cinquante neuf le gouvernement de Siméon. Vers la fin de la même année je vous promets une viſite. Vous

Henri, & Judith partirez auſſi demain, & dans trois jours vous vous trouverez avec ces deux beaux couples, que j'ai tiré des bras de la mort, à votre capitale. Vous devez vous préparer à faire la fonction de votre premier de l'année, & à faire quatre vingt onze mariages au lieu de quatre vingt neuf, puisque vous donnerez la bénédiction nuptiale à ces quatre créatures que nous avons devant nous, & que vous n'avez pas pu voir unies l'année paſſée; mais Euſtache ne ſera pas le mari d'Urſule; il le ſera d'Anne, & Hilaire le ſera d'Urſule, puisque Dieu veut que les mariages ſe faſſent non entre deux moitiés qui ne s'aiment pas, mais entre celles dont l'amour réciproque fait voir que la nature les a fait naitre l'une pour l'autre. Mais cela ne ſuffit pas, & écoutez moi attentivement. D'abord que vous ſerez dans votre capitale vous appellerez devant vous les pères, & les mères de ces quatre bons enfans, & vous leur ſignifierez ma volonté, & leur direz qu'en commençant le premier de l'année cinquante huit il y aura entre leurs deux familles une alliance perpétuelle. Que cette inclination qui fait naitre ces deux mariages eſt un ſignal que Dieu me donne que les deux familles doivent pour l'avenir ſe régler ainſi; ce ne ſe-

ra plus (dans ces deux seules familles) que le frère jumeau épousera sa jumelle ; mais le cousin épousera la cousine, & vous ne trouverez, je le sais, aucune résistence du côté des époux, & vous adorerez tous les décrets de la providence éternelle, qui arrivent à votre connoissance par l'organe de ma voix. Vous leur donnerez donc la bénédiction nuptiale le premier de cette année, & vous m'écrirez d'abord chez Charles comment les deux familles on reçu cette nouvelle.„

„Voilà tout ce que je leur dis. Henri, & Judith restèrent comme stupéfaits, & les quatre amoureux vinrent se jetter à mes pieds à genoux, & me dirent tout ce que leur bonheur qui les occupoit trop leur permit de me dire. De mon côté je fus enchanté de pouvoir faire avec tant de facilité quatre heureux, d'autant plus qu'avec les préjugés de l'éducation je devois croire beaucoup plus convenable le mariage entre cousins qu'entre frères.

„J'arrivai chez Charles en quatre jours, & quatre jours après mon arrivée je reçus un courier de Henri qui m'écrivoit que les chefs des deux familles avoient reçu mon ordre non seulement avec soumission, mais avec joie, enchantées de se voir distinguées de toutes les autres par cette belle alliance.

Après m'être acquitté de la fonction j'allai en tournée avec mon fils éxarque pour voir tout.

Le cinq d'Octobre fut un jour mémorable à cauſe de la ſurpriſe que me cauſa une lettre que Henri m'écrivoit. Cette lettre étoit fort courte. Il me diſoit que le jour des couches les deux femmes, épouſes, comme je l'avois ordonné, de leurs couſins, étoient acouchées, mais au lieu de mettre au monde le couple compoſé d'un mâle, & d'une femelle on n'avoit vu qu'un mâle d'Urſule, & une femelle d'Anne. Ce fait avoit épouvanté mon pauvre Henri, & toute la tribu étoit en alarme, ne pouvant le regarder que comme une punition émanée de la colère de Dieu, & ce qui rempliſſoit ſon coeur d'amertume étoit que les acouchées, & toute la jeuneſſe de l'Ephèbe, au lieu d'être affligée du fatal événement, s'en étoit réjouie. Il faiſoit dépendre ce ſentiment de la corruption des moeurs, que l'eſprit malin ennemi du bonheur de l'homme commençoit à introduire dans nos familles, & mettoit tout ſous ma *ſage* réflèxion, en me priant de lui demander d'abord quel parti il devoit prendre dans un cas ſi important, & d'une ſi grande conſéquence. Henri étoit le meilleur enfant du monde.

Je dis au courier de retourner d'abord après diner ; & après avoir examiné la matière avec ma femme. je répondis ces quatre mots.

"Les deux couches, mon cher éxarque Henri, que vous m'annoncez ſont regardées par moi, & par votre mère comme un heureux événement qui mérite les remercimens ſolennels à Dieu dans le temple le premier jour de l'année, faits avec la plus belle muſique par toute votre tribu. Vous publierez en même tems ma volonté qui doit être la votre, & celle de tous vos enfans, que les nouveaux nés géants non jumeaux arrivés à l'âge de puberté ſeront mari, & femme. Nous vous embraſſons avec notre chère Judith, & je vous donne la bénédiction que Dieu notre créateur me permet de vous donner.,,

Reſtés ſeuls, nous cauſâmes beaucoup ſur cette étonnante aventure, réfléchiſſant aux lois régulières, & détaillées de la nature dans ce monde là. Nous trouvâmes raiſonnable le contentement de toute la jeuneſſe auſſi bien que l'alarme, & les triſtes idées des âgés qui trouvoient dans le fait un funeſte préſage. Mes enfans n'étoient pas anglois, & ne connoiſſoient la nature qu'autant qu'il m'avoit plu de leur réciter quelques fois ſes variations dans notre

monde plus par forme de discours que pour les imbiber d'une doctrine qui ne leur étoit pas nécessaire : ainsi ils croyoient qu'il n'y avoit rien d'heureux, de bien ordonné, & de naturel, que ce qui arrivoit entre nous, & que le seul mariage de deux jumeaux étoit le vrai, le parfait mariage. Le contentement que cette nouveauté devoit avoir causé à la jeunesse étoit aussi raisonnable. Après un très court examen les hommes doivent avoir trouvé plus de plaisir à se marier avec leur cousine qu'avec leur soeur, car il dut leur paroitre devenir possesseurs de ce qui ne leur appartenoit pas par nature, & c'est ce à quoi l'homme incline : les filles devoient se réjouir de ce qu'elles se seroient trouvées par la nouvelle alliance délivrées du poids de devoir accoucher de deux enfans, & de devoir les nourrir : un étoit assez, & tout ce qu'il falloit pour leur réputation de fécondité ; article très important. Tous les éphèbistes durent regarder avec quelque jalousie le privilège de deux familles, mais en même tems se flatter de pouvoir y parvenir. Pour ce qui me regarde, cette avanture devoit me causer le plus grand plaisir. Elle m'étoit une découverte de très grande importance : l'article de l'augmentation de mes descendans com-

mençoit à m'épouvanter, il n'y avoit pas de remède, & en voilà un que Dieu m'avoit envoyé qui en attendant faisoit dépendre de moi de la modérer en réduisant à la moitié son augmentation. Je devois même espérer que la providence de Dieu en diminueroit encore l'affluence avec le tems, & lorsqu'il seroit à propos, selon sa divine volonté, mais jamais hors de tems, comme un grand poète italien a dit dans le vers *tarde non furon mai grazie divine.*

Cinq jours après un courier de la plus grande force m'apporta en trente huit heures une lettre de Henri. Je l'ouvris avec un grand battement de coeur, dont mon esprit n'est jamais parvenu à se rendre parfaitement maitre. Henri commençoit sa lettre en me remerciant de l'avoir rendu digne d'éxécuter mes ordres, & de promulguer mes lois, & d'avoir tranquillisé avec ma sublime doctrine l'esprit de tous ceux qui passoient pour être les plus prudens de sa tribu. Il me disoit après, qu'il avoit besoin que je lui renvoyasse le même courier en lui procurant la même force avec une prompte réponse pour lui donner des ordres dans une circonstance très épineuse, & d'où sans mes lumières il se sentoit incapable de sortir. Tous les féminа-

ristes de l'Ephèbe mâles lui avoient présenté un écrit par les mains du mégamicre grand physicien du lieu, & signée par tous. Cet écrit contenoit une déclaration absolue de ne vouloir pas se marier avec leurs soeurs, mais bien avec une cousine, dont le frère jumeau épouseroit la soeur de l'autre, comme Eustache, & Hilaire avoient fait. Il m'exagéra le crime de désobéissance, & le mal qui résulteroit à l'augmentation de la tribu, si on alloit faire qu'une permission particulière devint une régle générale, & il attendoit de moi le parti qu'il devoit prendre. Il finissoit sa lettre par me communiquer une circonstance à laquelle je ne fus pas indifférent. Jusqu'à ce moment là toutes les femmes de ma race étoient accouchées du couple de jumeaux dont chacun avoit un pied, & un pouce de grandeur, & le poids de dix livres entre tous les deux. Les petits géants qui étoient nés des nouvelles épouses de leurs cousins avoient une taille d'un pied, & huit pouces, & la pesanteur de huit livres. J'en fus enchanté.

Je lui répondis d'abord que l'écrit que les éphébisles lui avoient fait présenter ne venoit pas d'un esprit de désobéissance, & encore moins de celui de révolte, mais d'un droit de la nature analogue à la volonté de

Dieu, & que cela étant, je lui ordonnois d'aller en perſonne dans l'Ephèbe, & d'aſſembler les deux cent dix individus qu'il devoit avoir, & qu'il devoit marier le premier de l'année cinquante huit. Au milieu de cette aſſemblée en la prèſence des pères, & mères de ces adultes il devoit publier ma loi irrévocable. Je proſcrivois pour l'avenir dans la tribu de Henri le mariage entre frère, & ſoeur, & je n'établiſſois pour légitime, légal, & conforme à la volonté de Dieu que le mariage entre couſins du même âge, & toujours entre les deux familles qui auroient commencé l'alliance.

Je paſſai l'année cinquante huit chez David que je fis éxarque, & la moitiè de la cinquante neuvième chez Siméon : mais la nouveauté arrivée dans la tribu de Henri, devenue publique dans tout mon fief avec toutes ſes circonſtances, fermenta dans l'eſprit de toutes les autres tribus à un point que je ne pus plus réſiſter aux inſtances réitérées qui me venoient par couriers de tous mes autres quatre fils : ce fut vers la moitiè de cette année cinquante neuvième que je fis une loi générale promulguée dans toute la race des géants, qui non ſeulement permettoit le mariage entre couſins, mais proſcrivoit, & anathématiſoit celui entre frères, & ſoeurs. J'expédiai ma

loi à mon fief d'Héliopalu avec ordre au patriarche Jacques de commencer à l'éxécuter le premier de l'an ſoixante, je l'expédiai à ma ville Alſrède, à la capitale du Quatre-vingt-dix, à mes ambaſſadeurs, & à Jean, à Mathieu, à Louis, & à Léopold, qui étoient dans les quatre royaumes avec leurs familles dans leurs terres ſeigneuriales, comme vous pouvez vous en ſouvenir. Ce qui m'amuſa beaucoup fut une docte diatribe du préſident chef du collège de phyſique de ma capitale. C'étoit un mégamicre couleur de caffé au lait foncièrement ſavant. Il raiſonnoit ſur ce fait, & diſoit que ſavant phyſicien, comme, ſelon lui, je devois être, je ſavois ſans aucun doute que la copulation de deux jumeaux géants devoit néceſſairement produire deux autres jumeaux, & que ces mêmes jumeaux non unis enſemble, mais à d'autres individus de leur eſpèce ne pourroient produire qu'un ſeul individu une fois mâle, & une autre fois femelle. Il diſoit que ſagement, & très connoiſſeur des loix de notre nature, j'avois attendu à faire cette opération qui diminuoit de moitié le nombre de mes deſcendans, lorsque j'avois vu ma race arrivée au nombre de plus de deux cent mille individus, & que cela ne pouvoit pas être autrement, & pour rendre ſon raiſon-

nement : inconteſtable il diſoit qu'avec un profond ſavoir j'avois ordonné dans ma nouvelle loi que le mariage entre couſins ne dût ſe faire que de deux individus égaux en âge, car la différence d'âge auroit rendu la reproduction douteuſe tant pour la vérification de la fécondité, que pour le nombre, & pour le tems de l'enfantement ; & que ce n'étoit pas à moi qu'il annonçoit ces effets, car les cauſes m'étoient trop connues pour que je les ignoraſſe, mais à ceux qui n'avoient pas étudié la nature, & qui par conſéquent ne pouvoient avoir aucune idée de ſa marche. Quoique cet écrit m'eût fait rire j'avouai pourtant en moi même que ſes conjectures pouvoient être vraies, & j'en aurois fait peut-être l'expérience étant reſté là. — La raiſon qui m'avoit fait ordonner l'égalité d'âge étoit une raiſon politico-économique.

Dans le mois de Juin je parus avec ma femme en la prèſence de l'Exarque Henri, & de ſa doyenne qui ne m'attendoient pas. Je me divertis à paſſer chez eux trois mois, à voir mes époux couſins que j'avois rendus heureux, & les géants nouveaux nés qui vraiment promettoient de devenir d'une taille extraordinaire.

A la moitié d'octobre j'arrivai à la capitale du royaume du Quatre-vingt-ſept où je trouvai mon fils Jean parfaitement bien logé. Ma fille Tècle nous prèſenta ſes nouveaux nés, & nous dit qu'elle eſpèroit d'accoucher de ſes derniers l'année ſuivante; elle ajouta que les jeunes femmes étoient bienheureuſes de ſe voir par ma nouvelle loi délivrées de la moitié d'une beſogne bien peſante. Je diſtinguai dans ce diſcours un peu de jalouſie, & ſi Tècle qui étoit déjà parvenue presqu'à la fin de ſa carrière parloit ainſi, que devoient dire celles qui avoient déjà épouſé leurs frères il n'y avoit qu'un an? Elles éxercèrent leur patience fidellement, mais en ſe ſoulageant avec des paroles comme le ſaint Job, qu'elles n'avoient pas lu, avoit fait.

Jean nous fit le plus grand plaiſir en nous faiſant le détail des graces continuelles qu'il recevoit du roi. Il me fit voir ſon temple, ſon théatre, ſes ſéminaires, & lorsque nous fumes dans l'Ephèbe je fis raſſembler tous ſes adultes dont je voulus voir les épouſes qu'on leur avoit aſſorties, & je pleurai de joie en voyant l'allégreſſe de tous ces époux qui, quoiqu'ils euſſent beaucoup d'amitié pour leurs ſoeurs, étoient cependant plus aiſes d'épouſer leurs couſines: les filles naturellement

devoient en penſer de même, mais leur ſexe, & l'éducation ne leur permettoient pas de montrer leur contentement. Je les embraſſai tous, & je leur dis que je les marierois moi même au premier de l'an.

Jean nous prèſenta le lendemain au Barcalon qui nous prèſenta au roi une demi heure après. Ce royal couple me dit les choſes les plus gracieuſes, & me parla de ma nouvelle loi qui diminuoit de la moitiè ma propagation, & que tout le monde malgrè cela admiroit.

Nous nous fimes annoncer à l'autocéphale; & nous eûmes l'heure pour le lendemain. Il nous reçut aſſez bien, mais lorsque je l'invitai à la fonction du ſacre, il s'en diſpenſa poliment. Jean me dit qu'il étoit fort dévot; & qu'au fond il ne les aimoit pas, après que ſa tribu avoit nettoyé de ſerpens plus de cinquante mille arbres. Ce pieux prélat ne me rendit pas la viſite. Mon fils me dit que le roi en fut outré, & qu'il dit en pleine cour que l'autocéphale n'avoit pas réfléchi qu'*Eouaaee* étoit un géant qui par fois faiſoit des miracles, qui étoit père de deux cent mille géants, qui avoit l'âge de trois cens ans, qui étoit pantaphilarque de ſa religion, & maitre ſouverain de deux grands fiefs.

Le premier de l'année ſoixante, ma fonction fut belle, & édifiante, & il ne m'arriva rien de remarquable dans les trois quarts de cette année que je paſſai là. D'abord que je vis que la nature ne ſe démentoit pas dans les couches de mes petites-filles, dont aucune n'accouchoit plus que d'un ſeul individu alternativement une fois mâle, & l'autre femelle, je me rendis en vingt jours à la capitale du Quatre-vingt-huit, où je trouvai Mathieu, & Cathèrine dans l'état le plus floriſſant. Je fus à la cour, j'en reçus tous les honneurs, & le premier de l'année ſoixante un je fis mon fils éxarque, & je mariai tout ſon Ephèbe conformément à ma nouvelle loi. Vers la fin de l'année je les quittai pour aller à la capitale du Quatre-vingt-neuf, où Louis & Charlotte firent des folies de joie en nous voyant. Je ſacrai Louis éxarque le premier de l'année ſoixante deux, & je paſſai neuf mois chez lui toujours dans des nouvelles fêtes. Son théatre faiſoit les délices du monarque qui combloit de bienfaits la tribu. Au commencement de Décembre j'arrivai chez Léopold. Son beau ſéminaire mérita nos éloges, & ſes fonderies étoient ſurprenantes. Il avoit fait ſix cent mille onces de dettes que je lui payai. Ce fut chez lui que je fus

que le grand Génie convoquoit un concile oecuménique à Héliopalu, fixé douze moissons après la date de l'*urbitorbe*. Les pères du concile devoient se trouver à Héliopalu à la moitié de notre année soixante, & cinq. On y appelloit tous les autocéphales du monde, & nommément moi, & les deux patriarches mes fils. Tout le monde ignoroit les raisons de cet événement; je m'étonnois de n'en avoir rien su de mes ambassadeurs que j'entretenois à grands frais à la sainte cour pour ce seul motif. Ce grand concile ne devoit durer que huit moissons. Le premier de l'année soixante trois je sacrai le temple, & je fis Léopold éxarque.

Le huit de Janvier je reçus par courier une lettre de Jacques, qui me disoit qu'il ne m'avoit pas donné avis du concile, parcequ'il n'avoit pu en pénétrer les raisons que dans le moment qu'il m'écrivoit. Le motif principal étoit un événement que le grand Génie n'avoit pas prévu, & qu'un petit Génie chez nous auroit prévu en accordant dans sa propre maison à des étrangers le libre éxercice d'une religion plus belle que celle de sa famille. Le fait est que dans mon fief d'Héliopalu, & dans Héliopalu même, les mégamicres qui fréquentoient nos temples demandoient le bap-

tême à milliers. La beauté de notre liturgie, nos moeurs, & la ſimplicité de notre loi avoient tout fait. Leurs temples dans les villes où nous en avions devenoient peu à peu déſerts. Les mégamicres chrétiens n'appelloient plus le ſoleil qu'avec le nom de Mégaphosphore : ils n'alloient plus donner de l'argent aux alfaquins pour obtenir des oracles, ils venoient chez nous qui leur en faiſions prèſent : cet article étoit le boutefeu qui excitoit contre nous la haine de tout le clergé. La ſainte cour recevoit les plaintes des abdalas, répondoit des oracles fort obſcurs, & ne faiſoit rien, car elle ne ſavoit que faire. L'autocéphale de ma capitale alla enfin à la cour en perſonne, & écrivit que dans moins de vingt ans il alloit devenir paſteur ſans troupeau, ſi on n'apportoit pas un prompt remède au mal. Dans cet état alarmant le grand Génie prit le parti de convoquer un concile général, auquel nous étions plutôt cités qu'invités. Je me déterminai d'abord à y aller avec Jacques, & Théodore ; mais je n'avois pas beſoin de me preſſer. Je pris avec moi quatre habiles oculiſtes de la tribu de Léopold pour aller guèrir l'aveugle duc de la république Quatre-vingt, que le roi du Quatre-vingt-dix m'avoit recommandé. Cette ré-

publique que j'avois envie de connoître étoit la plus célèbre de toutes les dix qui ſe trouvoient encore éxiſtentes dans ce monde là.

J'employai vingt jours pour me rendre à ſa capitale où, ſi je voulus manger, il fallut que j'achetaſſe un hôtel. En attendant nous nous nourrimes de figues en compote que nous avions portés avec nous. Cette ville étoit grande, & belle tant pour ſa forme que pour ſes édifices ; mais elle étoit ſingulière, unique, & tout à fait différente des autres dans la police, & dans la façon de penſer, non ſeulement des citoyens, mais du peuple. Tous les gens de lettres portoient des beſicles malgrè qu'ils euſſent la vûe excellente. Les nobles membres du gouvernement portoient une toge qui reſſembloit à la lacerne des romains, & perſonne du peuple ne ſe laiſſoit jamais voir par les rues ſans un long canapſe.

Les maiſons des nobles avoient leurs veſtibules remplis de cippes ſur lesquels on liſoit les noms des anciens qui avoient illuſtré leurs familles. Ces cippes étoient des demi colonnes de Galactite, ou d'autres pierres non communes. Je n'ai pas vu une ſeule inſcription faſtueuſe ſculptée ſur un marbre carré ; on ne s'en ſervoit que pour publier

les noms des malfaiteurs, & des proscrits. Leurs horloges montroient sur le cadran cent heures au lieu de vingt. Ces heures ainsi employoient tout leur cours à indiquer l'espace d'une pentamaine. Ils savoient qu'à vingt une heure commençoit le jour Papillon : à quarante une devoit commencer le Cadavre, à soixante une le Poussière, à quatre vingt une l'Oeuf, & le numero cent indiquoit la fin de la pentamaine. Je n'ai jamais pu comprendre comment ils pouvoient trouver cette méthode de mesurer le tems plus claire que celle de tout le reste de leur monde. L'éloquence étoit leur marotte : ils ne parloient que par enthymême, & l'antécédent étant toujours un paradoxe, le conséquent déclaroit le sophisme ; mais ce conséquent révoltant devenoit pour eux un axiome. La pure nature leur avoit donné en partage l'esprit fin, la conception facile, & l'aisance de s'expliquer, joint à cela une hardiesse dont la base étoit une grande estimation d'eux mêmes, en conséquence de laquelle ils regardoient avec mépris tous ceux qui vouloient raisonner avec eux contre leur opinion : étant tels ils se laissoient connoitre téméraires ; mais jamais courageux, car ils abandonnoient facilement une entreprise, dont ils ne pouvoient espérer de voir

l'heureuse fin, qu'armés de constance. Ils étoient opiniâtres, mais jamais jusqu'à l'épreuve de la gageure ; le seul moyen de les faire taire étoit celui de les défier au pari. Une éducation incroyablement mauvaise leur insinuoit un orgueil d'autant plus impertinent, qu'ils ne connoissoient nullement l'art de le masquer. En qualité de républicains ils vantoient une liberté qui leur donnoit le droit de regarder avec mépris tous les nobles sujets de monarques, & ils ne voyoient pas que, ne respectant pas eux mêmes les loix dont ils se disoient dépendans, & auteurs, leur prétendue liberté devenoit une prostituée qui faisoit consister toute sa grandeur dans l'indiscipline, dans la violence, dans l'oppression, & dans le despotisme. Leur gouvernement étant aussi ancien que leur monde, ils attribuoient à leur mérite la force avec laquelle ils avoient su le conserver : c'est de là qu'ils avoient tiré la maxime du *ne tangas Cameriam*, & c'est de là qu'ils regardoient comme des rebelles tous ceux qui appercevant des vices dans le gouvernement entreprenoient d'y remèdier. Ces sages insurgens étoient regardés avec horreur, persécutés, & ordinairement punis par la partie prépondérante des membres de l'état, qui pour se moquer ouvertement d'eux, & les

avilir, ballottoient leurs noms dans les plus grandes charges : c'eſt avec ces ballottages qu'ils les bernoient poſitivement, Le ſtoïcisme des patiens, qui parvenoient à mépriſer cette moquerie, étoit fort rare. Quelque fois ceux qui bravant le torrent avoient le courage de réſiſter, & d'aller en avant, ſe voyoient opprimés par la force effective qui les faiſoit diſparoitre de devant les yeux de tout le monde : Ceux qui ne voyoient plus leurs concitoyens ne prenoient pas fait, & cauſe pour eux, ne demandoient pas où ils étoient. La peur impoſoit ſilence à tout le monde. Ce qui n'échappoit à la réflexion d'aucun étoit que le ſeul ſimulacre de la liberté éxistoit encore, mais que la déeſſe ne s'y trouvoit plus. Ceux qu'on appelloit les conſervateurs de l'état avoient la puiſſance en mains pour faire faire toute éxécution qui pouvoit leur paroitre utile, ſans autre forme de procès que celle qu'ils faiſoient ſommairement entr'eux. Ils ſe croyoient obligés à ſévir lorſqu'il leur ſembloit qu'on tentoit de toucher à la conſtitution du gouvernement. Cette conſtitution étoit à leur entendement le Palladium auquel la deſtinée avoit attaché la durée de l'état : c'étoit un grimoire, un taliſman dont la vertu devoit s'évanouir à l'altération de

la moindre ligne. Malheur donc à celui qui auroit eu l'air de vouloir y toucher ſous prétexte de régler des abus. *Notre ancienne conſtitution, diſoient-ils, eſt l'ame de notre république : ſi elle l'a conſervée juſqu'à aujourd'hui, elle ſeule peut la maintenir juſqu'à la fin du monde.* La tête de ces républicains étoit ſi ſingulièrement montée qu'ils ne diſtinguoient pas la fallace de cet argument. Ils ne ſavoient pas que les mêmes conſtitutions qui ont conſervé les républiques, les ont auſſi précipitées, & que le précipice ne ſeroit pas arrivé ſi on eût changé la nourriture qui ne leur pouvoit être bonne que conformément aux tems. Les vieux membres d'un corps légiſlatif, presque tous ſuperſtitieux, dédaignent les doctrines de la jeuneſſe; elles doivent même par nature leur paroître mauvaiſes : ce n'eſt pas qu'ils ne voient que tout va dépériſſant, mais ils émouſſent la force de cette évidence en diſant que, ſi les coups malheureux abattent, les contre coups relèvent. Il ne leur ſemble d'avoir autre obligation que celle de faire que l'état leur ſurvive; un trop long avenir incommodant leur prévoyance, ils l'abandonnent aux mains de Dieu. Ils font devenir difficile le facile, & impoſſible le difficile, & pour remédier à un mal ils en font

naitre un autre. Ils font dépendre de la lenteur la ſageſſe d'une délibération, & ils ne voient pas qu'ils perdent en tems beaucoup plus qu'ils ne gagnent en force. S'il leur arrive d'appuyer une affaire importante à un perſonnage habile, ils bornent ſes pouvoirs au point qu'il lui eſt presqu'impoſſible de réuſſir, & ils le rendent reſponſable de ces maux qui ne ſeroient pas arrivés s'ils lui euſſent fourni les moyens néceſſaires. Les cauſes de ces procédés ſont la méfiance, l'envie, & plus encore la jalouſie. Dans l'élection aux emplois ils n'éxaminent pas la capacité de ceux qu'ils choiſiſſent ; les talens par là ſe trouvent toujours déplacés : tel qui ſeroit excellent pour faire des réglemens ſur le commerce, eſt chargé de faire la rédaction des coutumes d'une province ; & un antiquaire, un chymiſte, ou un architecte eſt élu à rédiger un code de loix civiles ou criminelles : le ſingulier eſt que le choiſi non ſeulement accepte, mais ſe croiroit offenſé, ſi une fois qu'on l'a nommé il ſe trouvât exclu. Lorsque cette république ne ſera plus, les mégamicres riches ne deviendront que plus heureux, car le nouveau monarque leur laiſſera les richeſſes, & éblouira avec des honneurs de cour la perte de leur liberté ; mais les nobles pauvres pleu-

reront, puisque les extorsions seront défendues. Ce qui fait prévoir la fin de cette république est la Polysynodie qui s'est déjà emparé de tous les corps.

Les républicains du Quatre-vingt sont éloquens, mais non pas comme Démosthène, ou Cicéron; dont la dialectique étoit toute parsemée de diamans, & de fleurs, mais comme des géomètres qui voudroient démontrer à d'autres non géomètres une certitude de commensuration: genre d'éloquence abominable tant à cause de l'abus que l'orateur peut en faire, que de la tête de la plus grande partie des votans qui n'y comprenant rien jugent sans connoissance de cause. Ils sont presque tous ignorans; & le grand soin de l'ignorance est celui de supplanter la science.

J'observai qu'en matière de religion ils en exécutoient en public tous les actes sans suivre en particulier aucun de ses préceptes; & sur tout qu'ils n'en parloient jamais. La religion est là *veluti extra ipsos*, sur leur superficie, comme j'ai lu dans Tacite qui parle de la vertu d'une de nos nations: ils n'ont pas l'air de mépriser le clergé, mais ils jouissent, & ils aiment qu'il se rende méprisable. La matière sur laquelle, dans leurs débats sénatoriaux, ils subtilisoient avec plus de force

étoit celle qu'ils appelloient *d'Héliopalu*. Jaloux de leurs droits dépendans de leur souveraineté temporelle, ils trouvent toujours des raisons pour mettre des obstacles au moindre décret émané du grand Génie.

Cette république possède tout pour être richissime; mais tout étant mal administré, le public est aussi pauvre que le particulier: le commerce, à mon départ, étoit languissant, & dépérissoit tous les jours, parceque la législation ne savoit ni les moyens d'exciter la concurrence, ni celui d'encourager les marchands en leur fournissant des fonds. Ceux qui y présidoient étoient des hommes minutieux, des têtes bornées qui ne connoissoient un plus beau chemin pour se faire valoir que celui d'épargner: ils ne pouvoient pas recueillir; parcequ'ils ne semoient pas, & ils ne semoient pas, parcequ'ils avoient peur qu'on ne leur enlevât la récolte. C'est là que j'ai vu le luxe soutenu par l'orgueil, & une inclination naturelle de chaque individu à figurer au delà de son pouvoir. Presque tous les particuliers qui héritent de leurs pères, les démontrent morts insolvables pour se dispenser de payer leurs dettes. Une loi défendoit l'Antichrèse; mais on permettoit les moyens de l'éluder. On ne pouvoit obtenir ni décrets,

ni privilèges ; ni graces qu'en déboursant des sommes, & le moyen qu'on employoit pour mettre plusieurs pauvres nobles en état de payer leurs dettes étoit celui de leur donner des emplois où ils pouvoient librement exercer l'extorsion.

Prèsenté à tout ce qu'il y avoit de plus grand, & introduit dans toutes les coteries je les connus tous à fond.

Un noble d'illustre naissance qui passoit pour avoir de l'esprit, & qui effectivement en avoit, sut m'engager à aller passer chez lui trois ou quatre fois une couple d'heures, au lieu, me dit-il, de les passer comme le peuple sur un lit dans le cabinet du repos. Les nobles républicains du Quatre-vingt ne veulent pas entendre parler des heures du repos : ils disent que toutes les heures sont égales ; vérité qui cependant ne prouve rien. Ce noble qui n'étoit ni jeune, ni vieux, appelloit la petite maison où il assembloit sa petite société le sanctuaire de la liberté, &, au vrai, on n'y étoit pas gêné : on parloit librement de tout, & on y faisoit, comme l'on dit, de l'esprit. D'abord que je fus là, je ne tardai pas un seul quart d'heure à m'appercevoir qu'il ne m'avoit pas engagé à y aller pour tâcher d'acquérir de moi quelque connoissan-

ce ; & des lumières à lui inconnues, mais pour me rendre admirateur de ſa façon de raiſonner lorsqu'il lui arrivoit de ſoutenir quelque thèſe oppoſée au bon ſens. Il ne reconnoiſſoit pas les anciens proverbes comme aphorismes de la morale ; mais il en faiſoit des nouveaux contraires à ceux là, qui devoient être reconnus comme axiomes. L'apparence de fauſſeté de principe devoit être la preuve de leur ſageſſe en maxime, car ſelon lui le genre humain n'étoit qu'une aſſemblée de ſots auxquels le faux devoit paroitre vrai, & le vrai faux. Il déduiſoit de là que tous les jugemens émanés des corps collectifs par la pluralité des ſuffrages devoient toujours conſtituer perdante la partie qui avoit raiſon. L'extravagance ne pouvoit pas aller plus loin. Un mégamicre mordoré, que, quoique noir noble, il admettoit à ſa converſation, lui demanda s'il croyoit convenable que la partie gagnante fut condamnée auſſi à payer les frais du procès, lorsque la perdante n'auroit pas obtenu un ſeul ſuffrage en ſa faveur. Tout le monde, hormis moi, éclata de rire : le noble raiſonneur ſe contenta de répondre au fin mordoré, que ſon idée étoit d'un imbécille. Il dit que les hommes un à un étoient bons, mais que tous enſemble c'étoit une

méchante race; un autre dit que c'étoit tout le contraire: le mordoré imbécille dit qu'un tout composé de parties mauvaises, devoit être mauvais, & *vice versa*. Le noble penseur poursuivit à dire que l'usage de la raison étoit un prèsent funeste que la nature avoit fait à l'homme, puisque celui qui devenoit fou en donnant dans une folie agréable étoit fort heureux; & que l'homme d'esprit qui n'avoit pas étudié, devoit être préféré à son égal qui avoit passé sa vie à l'étude: c'est vrai, dit le prétendu imbècille, un diamant brute devroit valoir moins après qu'on l'a travaillé, car il devient plus petit. Ce grand penseur disoit qu'il ne falloit pas faire du bien, parceque l'on ne pouvoit en faire sans faire du mal, & que l'espèrance étoit ce qui mettoit le comble aux malheurs du genre humain. Il prétendoit que l'homme ne pouvoit jamais être convaincu de contradiction dans ses maximes comparées à ses actions, puisque lorsqu'il pensoit, il n'agissoit pas, & lorsqu'il agissoit il ne pensoit pas. Il disoit aussi que l'homme qui nous aime nous est moins ami que l'indifèrent, & que la vérité d'un fait quelconque est plus connue à celui qui se rapporte à la première sensation qu'à un autre qui éxamine,

Le divertiſſement de la jeuneſſe de ce païs là étoit un libertinage effréné, & impudent ; les vieillards le couvroient avec l'hypocriſie ; on diſoit qu'il leur étoit néceſſaire pour ſe délaſſer des ſoins pénibles du gouvernement ; mais ceux qui ſe reconnoiſſoient pour néceſſaires à l'état ne ſe gênoient pas ; ils étoient enchantés qu'on dit d'eux qu'ils pouvoient faire tout ce qu'ils vouloient, que le beſoin qu'on avoit d'eux auroit toujours fait qu'on ne trouvât rien à redire à leur vie particulière. Ils traitoient de minutie la retraite des enfans dans le cabinet d'innocence, & de puérilité le ſecret qu'on gardoit ſur le mécanisme de la copulation. Après leur ſortie des oeufs les mégamicres bâtards n'avoient ni cage, ni gardes, les rouges avoient des gardes, & point de cages : les gardes avoient ordre de ne point leur permettre certaines privautés entr'eux ; mais on voyoit les inſéparables ſe marier en ſe mépriſant : la pudeur leur étoit un ſentiment inconnu. Les inſéparables au repas de luxe n'étoient pas aſſis l'un à côté de l'autre : ils prétendoient ſe montrer par là éxempts de l'ignoble jalouſie : je voyois par là qu'ils s'honoroient d'un mépris réciproque d'où dérivoit le malheur intérieur des familles. L'échange de la nourriture du lait d'un méga-

micre avec l'inſéparable d'un autre étoit commun. On ne voyoit jamais aux promenades publiques un noble accompagné de ſon propre inſéparable : ils étoient deux, mais le compagnon étoit celui d'un autre : ils alloient paſſer tête à tête pluſieurs heures dans les caticles, & perſonne n'y trouvoit rien à redire. Le grand ton étoit celui de ſe faire voir en public avec un joli lilas, ou avec un beau jonquille : les maitres principaux qu'on donnoit aux enfans étoient des danſeurs : généralement ils étoient ſobres, mais cela n'arrivoit que par peur de mort, ou de marques de vieilleſſe. Lorsqu'ils alloient entendre une pièce de muſique compoſée par un célèbre maitre ils faiſoient uſage d'un eccorthatique qui leur ouvroit les pores, de façon qu'ils en jouiſſoient autant qu'il étoit poſſible d'en jouir ; rien ne pouvoit empêcher que l'harmonie ne dût parvenir à leur ame : auſſi trouvoient-ils ſouvent mauvais ce qui paroiſſoit bon à tous ceux qui n'uſoient pas de ce ſpécifique, que l'autocéphale avoit défendu, parceque, diſoit-il, il enivroit l'ame, & la portoit à des excès ; mais les philarmoniques ſe moquoient de cette défenſe.

Le gouvernement de cette république étoit ariſtocratique : le deſpotisme devoit y être en

horreur, & on vouloit qu'on le crût, mais on connoiſſoit qu'il y regnoit ſouvent : il ſuffiſoit de réflèchir qu'une loi orale défendoit ſous peine de mort de parler ni en bien, ni en mal d'affaires d'état. La méfiance regnoit entre les citoyens, & dans le même tems qu'on vouloit que la bonne intelligence fût la baſe du bonheur de l'état on fomentoit ſous main la diſcorde. Cette méfiance, & cette diſcorde étoit un effet néceſſaire de la conſtitution vicieuſe.

Cette république dépenſoit beaucoup en eſpions : ſon gouvernement en avoit beſoin ; mais les ſujets excités à devenir délateurs les uns des autres peuvent-ils être heureux ? Je n'ai vu que de faux amis, des ennemis masqués, & le ſoupçon dans toutes les compagnies, qui empêchoit l'honnête homme d'ouvrir la bouche, de crainte que ſon diſcours ne fût mal interprèté par quelque traitre payé pour l'être, & qui pouvoit ſe trouver prèſent, & faire un rapport cauſe de ruine. Le gouvernement par ſa conſtitution eſt forcé à ſe tenir en garde plus contre ſes propres membres que contre les ſouverains ſes voiſins, malgrè qu'ils doivent tous être ſes ennemis. Cette république, malgrè ſa foibleſſe, eſt très peu complaiſante vis-à-vis d'eux, lorſqu'il s'agit de

déférer à quelqu' un de leurs désirs : elle semble même souvent les défier étant très fière sur ses droits. Les ordres du souverain aux sujets ne partent jamais sans la menace de punir de mort les transgresseurs, & l' état souverain ne récompense jamais le mérite : il est même dangereux d'en avoir, & celui qui en a le cache pour n' être pas exclu de toutes les charges qui peuvent le faire parvenir à être quelque chose.

S'il est vrai que le vrai caractère de la perfection soit la simplicité, ce gouvernement là est bien loin d'être excellent, comme ils le prétendent : tout y est compliqué. Telle est cependant la force de l' habitude d' un peuple mouton : non seulement il ne se plaint pas de ses chaines, mais il adore son tyran.

Cette république, milords, dont je vous fais une description si peu avantageuse, conserve pourtant dans ses usages toute l'apparence de son ancien lustre. La diminution de ses richesses ne l'empêche pas d' être magnifique lorsque l'occasion se présente. Elle ordonne de ne rien épargner de ses trésors pour faire les plus grands honneurs aux princes étrangers qui vont de tems en tems lui faire des visites. C' est le cas que le gouvernement dissimule à soi même sa pauvreté : il augmente ses dettes pour donner aux souve-

rains étrangers les fêtes les plus couteuſes : il en a d'ailleurs le coeur ulcéré, mais l'orgueil dompte ſon avarice, & ſa mauvaiſe humeur ne transpire pas.

Dix jours après mon arrivée le miniſtre du roi du Quatre-vingt-dix, & celui du grand Génie me prèſentèrent au duc chef de la république, qui me reçut avec ma femme, & mes enfans, aſſis ſur un trône au milieu de ſes conſeillers, & des barcalons. On donna à moi, & à ma femme des ſièges ſans bras, & mes enfans furent aſſis ſur des tabourets. Ce prince qui étoit aveugle doit nous avoir dit quelque choſe de fort gracieux, mais perſonne de nous n'y comprit rien. Le lendemain on me députa deux nobles de la première diſtinction, faits pour devenir ſénateurs lorsqu'ils en auroient l'âge. Leur inſpection étoit celle de ne jamais nous quitter, & l'autre de nous procurer tous les plaiſirs : la commiſſion ſecrète devoit être celle d'écouter nos propos, & d'en rendre un compte éxact pour relever mes intentions, car, ſelon ces grands politiques, la raiſon qui m'avoit fait aller là ne pouvoit être ni la ſimple curioſité, ni la complaiſance d'aller rendre la vue à leur duc : je devois avoir des deſſeins de la plus grande importance, & il falloit les dé-

couvrir. Les inſéparables de ces deux députés étoient deux fort jolis étourdis qui parloient de tout à-tort, & à travers, tout le contraire des députés qui ne s'expliquoient que par monoſyllabes. Ces deux charmans babillards nous amuſèrent fort agréablement ſe tenant à côté de nous dans toutes les fêtes qu'on nous donna, tandis que les députés occupés à donner des ordres devoient nous laiſſer avec eux: ces aimables créatures ſe moquoient de toute la politique républicaine, & de leurs graves inſéparables, dont ſans ménagement ils nous peignoient les ridicules: c'étoient des francs libertins qui croyoient qu'il étoit du bel air de ne pas ſe cacher. Ils nous faiſoient ſouvent des questions indécentes dont nous rougiſſions, ce qui, bien loin de les déconcerter, les faiſoit rire. Le crime de curioſité, ſelon eux, ne pouvoit l'être que pour les choſes importantes, & leur philoſophie avoit bien de la peine à en trouver dans le monde où tout leur paroiſſoit bagatelle.

Le duc me fit d'abord dire qu'il me rendroit une viſite particulière à l'heure de ma commodité; je lui répondis que j'irois chez lui en particulier à l'heure qu'il lui plairoit de prendre, & le meſſager, qui me parut un vrai rouge,

me donna l' heure ſoixante douzième. Le jour de la pentamaine étoit pouſſière ; & l' heure devoit donc être la douzième du même jour. J'y allai avec ma femme, & mes oculiſtes, & je trouvai ce prince avec ſon inſéparable, ſon couple rouge ainé, & deux de ſes conſeillers. Je le viſitai après mes fils, & je fus de leur avis : ſa cécité étoit curable. Je mis l' opération à la première heure du lendemain ; mais quand il apprit la circonſtance qu'il devoit être ſeul, il me pria de diff'rer, & il me dit qu' il me feroit ſavoir ſon heure en la combinant avec celle de ma commodité. Je fus ſurpris de ne pas le trouver preſſé. Je fus le lendemain que non ſeulement il ne pouvoit pas me recevoir, ni paſſer chez moi ſans la compagnie de ſes conſeillers ; mais qu' il avoit demandé la permiſſion aux grands conſervateurs de la république, & qu' ils la lui avoient refuſée tous les trois d'accord. Le pauvre prince fut obligé de la demander au conſeil de dix ſept dont il étoit membre, & il n' eut en ſa faveur qu' un ſeul ſuffrage, & nous rimes lorsque nous ſûmes que c' étoit le ſien. Je ne pouvois pas concevoir la raiſon pourquoi ce ſage conſeil ne vouloit pas laiſſer recouvrer la vue à ſon duc. Il fut obligé d'aller avec une ſupplique au ſénat ; un

ſénateur ſoutint, qu'on ne devoit pas l'accepter ; & parla trois heures ; un ſénateur aveugle lui répondit, & ſa harangue en dura quatre, l'autre lui répondit encore, & on alla aux voix. Le ſénat ſe trouva partagé; il ſe ſépara, car le nouveau jour étoit imminent. Il fallut remettre l'affaire à un autre jour, & un aveugle parla ce jour là avec tant de force que deux ſénateurs changèrent d'avis, & la ſupplique fut lue : le duc demandoit la permiſſion d'être ſeul avec moi pour recouvrer ſa vue : il falloit aller aux voix. Un ſénateur parla, & démontra qu'il falloit ſoumettre la ſupplique au balottage qu'ils appelloient *la grande angoiſſe*, & exclure du ſénat les ſénateurs aveugles : ils étoient treize, & il dit qu'on pouvoit les ſuppoſer favorables à l'opération ſans témoins. La choſe fut décidée ainſi, & la ſupplique ne fut pas approuvée. Les ſénateurs étoient deux cent ſeize, les ballottes en faveur du duc furent trouvées cent quatre vingt huit, & les contraires furent vingt huit : la loi de *la grande angoiſſe* ordonnoit que les ſept huitièmes au moins euſſent dû l'approuver : ainſi elle échoua. Le duc me fit ſavoir qu'il pouvoit la mettre encore deux fois, & qu'il avoit décidé d'aller la porter au grand conſeil dans le cas que le ſénat pourſuivit à lui refuſer cette grace.

Je vous avoue, milords, que je fus outré, & presqu'en colère. Je trouvois cela monstrueux, incroyable. Je déclamois à haute voix contre ce procédé, & mes députés étoient de glace; mais les inséparables les dégeloient en leur disant tout ce qu'ils pouvoient inventer de plus impertinent.

Je m'avisai d'aller de mon propre mouvement visiter tous les treize sénateurs aveugles en compagnie des députés: j'en trouvai dix de guèrissables, & je me décidai à les opérer, ayant fait avertir le duc de différer à remettre sa supplique au sénat jusqu'au terme de la guérison des aveugles que j'allois entreprendre. Je fis cette bonne oeuvre entre moi, & mes oculistes en moins de trois pentamaines: ils allèrent tous au sénat le jour que le prince remit au même balottage sa supplique, & elle passa. Je rendis la vue au duc qui reconnoissant, ne sachant que faire de mieux, assembla le grand conseil, parla, & obtint du grand corps législatif mon agrégation à la noblesse; mais sous condition que cette prérogative ne passeroit pas à mes descendans. Le grand chancelier m'apporta lui même cet honorable diplome, & je fus en cérémonie remercier le duc, & le grand conseil, & prendre congé.

Je remerciai mes députés, & leurs jolis inſéparables, en leur faiſant préſent d'un joyau de dix mille onces d'or à chacun, & ayant refuſé tous les riches préſens que les dix ſénateurs m'avoient envoyés; mais ils ne voulurent pas me céder en généroſité, & ils en agirent fort noblement. Ils achetèrent cent toiſes de terrain carré, y firent bâtir un palais avec un jardin de deux cent arbres, & ils m'en envoyèrent l'inſtrument de propriété. J'avois décidé de partir à la fin du mois, lorſque mon ſecretaire m'annonça un noble qui vouloit me parler tête à tête, & ne ſe faire connoître que de moi. Je le fis entrer, & il me préſenta d'abord une lettre du miniſtre ſecretaire d'état du Quatre-vingt-dix, qui l'accréditoit vis-à-vis de moi au nom de ſa Majeſté. Voici le diſcours qu'il me récita.

"Je ſuis chargé, mon prince, par le ſouverain duc du fief Deux cent deux de cette république de vous propoſer dans le plus grand ſecret d'accepter un établiſſement chez lui pour une de vos tribus. Ce duc deſcendant d'une famille qui poſſéde le fief depuis quatorze générations, n'a pas de ſucceſſeur, & il n'en eſpère pas, parcequ'un malheur lui a enlevé ſon inſéparable. Déterminé à paſſer en paix, & avec toutes les ſatisfactions poſ-

ſibles ſa vie, il déſire avoir un bonheur que vous avez accordé à pluſieurs autres ſouverains. Il offre à votre tribu la propriété d'une terre, dont il eſt maitre, peuplée de mille familles nobles, & avec toutes les conditions que vous mettrez par écrit, ſans vous en impoſer aucune. L'ambaſſadeur de mon duc qui ſe trouve à cette cour ne ſait rien de ma négociation, & vous me rendrez le plus heureux des hommes ſi j'y réuſſis. „

Je pris ſon écrit, je lui fis faire un diapasme, & je lui dis de revenir le lendemain.

Fin de la quinzième journée.

SEIZIEME JOURNEE.

Miladi.

Que dites-vous, ma chère couſine, d'un événement qui m'a fait le plus grand plaiſir?

Miladi Rutgland.

Eſt-ce le changement de la méthode de la propagation?

Miladi.

Préciſément. Monſieur Edouard ſait ménager les incidens de ſon hiſtoire, & nous apprend à écouter. Cet événement met mon eſprit à ſon aiſe autant qu'il ſoulage la moitié des peines de toutes ces pauvres femmes. Voilà un mariage entre jumeaux, qui me déplaiſoit un peu, ſupprimé, & voilà la fougue rapide de la propagation modérée de la moitié.

Miladi Rutgland.

Elle eſt encore trop féconde; mais cela me fait prévoir qu'il arrivera avec le tems quelqu'autre aventure du même genre qui mettra à la fe-

tilité de la propagation des nouvelles bornes, & telles qu'elle arrivera à la fin à l'état d'égalité, qui eſt celui qu'on doit lui déſirer.

Eliſabeth.

Oſerai-je vous demander, miladi, quels ſont les moyens que vous imaginez?

Miladi Rutgland.

Je n'en imagine aucun, ma chère, mais je fais des déductions des faits antérieurs. Si le mariage entre couſins a diminué les deſcendans, comme le degré de la conſanguinité s'eſt diminué dans les époux, & avec la même proportion, mécanisme métaphyſico-phyſique étonnant, pourquoi ne pourroit-il pas arriver qu'une copulation d'une parenté plus encore éloignée fût encore moins féconde? Pourquoi la différence de l'âge des époux ne pourroit-elle pas avoir d'autres loix à nous inconnues? Vous même, ma chère, & votre mari n'eſt pas plus ſavant que nous après tout ce qu'il nous a dit ſur les opérations de la nature du monde intérieur ſur notre genre humain: on ne peut devenir ſavant là deſſus qu'après mille obſervations, & les conjectures ſeroient toujours haſardées. Il ſe pourroit, par éxemple, que l'union de deux individus blonds, ou bruns ſans une certaine proportion d'âge fût tout-à-fait incapable

de propagation, & qu'une autre ne fût apte à produire qu'un ſeul fruit: mais ſur cet article j'oſe me croire beaucoup plus ſavante en morale. Je prévois des paſſions amoureuſes naiſſantes dans un individu d'une tribu pour un objet membre d'une autre, des amourettes malheureuſes par défaut de retour, des jalouſies, des célibats par déſeſpoir; & je prévois la naiſſance du mot *méſalliance*, dont il ne faut pas rire, puiſqu'il eſt parvenu à ne pas faire rire chez nous. Je prévois enfin dans vos deſcendans, & en peu de tems, la malice précoce, une grande augmentation du déſir de plaire dans l'un, & dans l'autre ſèxe, & principalement dans le nôtre, où la coquetterie prendra la plus forte racine; je prévois enfin dans la ſuite du tems la naiſſance de tous les vices, les malheurs, les maladies, & même la pauvreté. Pour la nobleſſe on trouvera en fort peu de tems le moyen d'y mettre des limites. Outre les roturiers, il y en aura de compoſans le menu peuple, & le riche mépriſera le pauvre, & rira lorſque pour lui faire un reproche il lui dira qu'il deſcend tout comme lui du grand protoplaſte panta-phylarque Edouard Alfrède. Ce ſera, ma chère amie, à peu près, tout comme chez nous; & je ſuis bien fâchée

de devoir vous prédire la guerre auſſi entre vos enfans. Je vois ſortir de la tribu de Théodore un ambitieux qui voudra ſe faire duc du fief Deux cent ſeize.

M. Bridgend.

Voilà une prophétie dans les formes. Qu'en dites-vous, notre ami?

Edouard.

Je vous dirai, milord, que tout ce que miladi Rutgland a dit n'eſt autre choſe qu'une addition arithmétique en morale. Dieu eſt le maitre de tout.

M. Dunspili.

Pour moi je crois que tout eſt phyſique dans tous les mondes poſſibles. L'eſprit de l'homme dans ce monde là, ſes progreſſions, ſes décadences, ſes affections doivent être analogues aux réglemens matériels, & conſtans dans l'invariabilité de l'atmosphère, des pluies, des vents, des métamorphoſes du ver noir, des incendies du bois verd, de la naiſſance périodique des mégamicres, du cours de leur vie, de la réalité de la faculté de la couleur rouge, & de l'imperfection de toutes les autres couleurs. Tout cela ne peut dépendre que de la perpendicularité générale, & toujours conſtante, & ferme du rayon du ſoleil

dans un ciel tout-à-fait éxempt de nuages, à travers d'un air pur, & tranquille.

Milord Burghlei.

Le lord Dunspili trouve donc que la perpendicularité du rayon doit être auſſi la cauſe des deux cent ſoixante & dix jours de la durée des quarante groſſeſſes de madame que voilà, & de l'envie ſingulière d'un million d'hommes qui tous d'accord dans un même jour, & à la même heure avoient envie de rire avec leurs femmes; & de la conformité du goût de deux millions de faetus qui tous à la fois ſe déterminoient à ſortir du ventre de leurs mères, comme ſi l'accouchement dépendoit de leur volonté. Cette découverte des propriétés d'un rayon perpendiculaire me ſemble originale. Il me ſemble auſſi qu'un réglement ſi minutieux ne convient pas à la majeſtueuſe gravité de ce puiſſant rayon.

M. Dunspili.

Il eſt certain que le lord Burghlei doit ſe trouver beaucoup plus à ſon aiſe lorsqu'il ſe moque de tout ce qu'il ne comprend pas, que lorsqu'il ſe donne quelque peine pour le comprendre. L'accouchement, s'il vous plait, ne dépend ni de la volonté des mères, ni de celle du faetus, mais de la nature qui, lors-

que le fruit eſt à ſa maturité, donne les douleurs de l'enfantement ; & la durée de la groſſeſſe a des loix dans ce monde qu'elle pourroit avoir plus ſévères dans l'autre, comme nous en avons ici dans pluſieurs animaux dont il ne tient qu'à nous de ſavoir préciſément le jour de la naiſſance.

M. Burghlei.

La naiſſance de l'homme n'eſt pas ſujète à cette meſure. On nait, & on vit, malgrè que la groſſeſſe de la mère n'ait duré que ſept, ou huit mois.

M. Dunspili.

Point du tout. L'homme ne peut être mûr qu'au bout de neuf mois, dix jours plus, dix jours moins, mais toujours neuf mois.

M. Burghlei.

Comment donc ? Mon oncle Douglas eſt né en ſept. C'eſt le plus vif, & le plus beau des hommes.

M. Chepſtow.

Il doit être né en neuf ; ſans cela il n'auroit pas pu vivre.

M. Burghlei.

Il eſt né ſept mois après les nôces, & ſon père n'eſt arrivé d'Edimbourg à Londres que la veille.

Duc de Brecnok.

Cela prouve qu'il eſt né ſept mois après les nôces. Madame Douglas en ſait plus que toi là deſſus.

M. Burghlei.

Par bleu! je la connois, & je parie tout ce que tu veux qu'il eſt fils d'Artur Douglas.

Duc de Brecnok.

Te voilà avec tes gageures baroques. Pour moi je reſte dans mon avis, & je n'écoute ni femmes, ni accoucheurs. Ce ne ſont que des friponneries.

Miladi Rutgland.

Vous êtes tous fous: & trève de ce diſcours, car j'ai mes raiſons.

M. Bridgend.

Oui, trève, trève. Pour moi cependant je ne crois ni aux uns, ni aux autres. Ecoutons notre ami qui eſt déjà diſpoſé à pourſuivre ſon hiſtoire.

Edouard.

Après avoir raiſonné un peu avec ma femme ſur cette occaſion de placer une de mes tribus, je vis que je ne risquois rien à faire à ce prince mes propoſitions. Je les remis le lendemain au négociateur, & je différai mon départ juſqu'à ſon retour. Je mis dans mon écrit que je pourrois envoyer à ce prince une

npoſée pour le moins de quatre cent
que je lui demandois poſſeſſion li-
légale de la terre de leur habitation
it d' y bâtir temples, & maiſons, &
citoyens dans tout le fief, & que de
té je m' engagerois de faire établir
état tout ce que mes autres tribus
établi dans les royaumes où elles éxis-
Je promettois d' aller en perſonne à
pour la concluſion de l' affaire d'abord
commiſſionnaire retourneroit chez
les préliminaires ſignés. Vingt jours
reçus tout ce que je demandois ſigné
eau privé du prince, parcequ'il ne vou-
que l' affaire fût publiée à ſa chancel-
Le négociateur repartit avec une com-
de m' acheter une maiſon de dix
nces que je lui comptai d' abord en
e la grande banque de la république.
s au prince que j' aurois l' honneur de
dans cinq à ſix pentamaines.
rois jours après le départ de ce mégami-
ſénateur des plus qualifiés fort avancé
vint me faire une viſite à quatre vingt
t heures, c' eſt-à-dire, trois heures
fin de la journée Oeuf. Sans me
er la moindre excuſe ſur l' heure indue
dit autre choſe, ſi non que ces heures là

étoient les choisies, que les hommes sensés employoient à faire ce qu'ils vouloient sans être sujets aux recherches impertinentes des curieux. "Nous avons su, dit-il, que vous avez trop légérément presque conclu une affaire avec le duc du Deux cent deux. A la mort de ce prince le fief nous est dévolu, parcequ'il n'a pas de successeur, & il ne peut pas en espérer. Sa prodigalité l'a mis dans la nécessité de faire des dettes immenses qu'on paiera à sa mort moyennant la vente de ses biens allodiaux, dont la terre qu'il veut vous donner fait partie. Vous voyez donc, mon cher bisduc, ce que vous risquez. Nous sommes sûrs que bien informé vous ne l'auriez pas écouté, & nous avons voulu vous donner une marque sincère de notre amitié en vous avertissant. Je suis membre du conseil des dix sept, & ayant égard à vos qualités, j'ai bien voulu me charger de ce bon office. Nous savons que vous n'êtes pas encore à la conclusion, ainsi faites que l'avis vous serve, & rompez, croyez moi, cette négociation. Ne vous mettez pas dans le cas de vous repentir de n'avoir pas suivi notre conseil, lorsque vous ne pourrez plus reculer. Nous serions fort mortifiés que ce malheur vous fût arrivé pour être venu chez nous.,,

Après ce court ſermon, le ſénateur ſe tourna vers ma femme; & pour me laiſſer le tems de penſer à ma réponſe, il prit entre ſes mains une fiole d'eſſence qui étoit ſur la table, & lui fit pluſieurs queſtions ſur ſes proprietés.

Ce diſcours me ſurprit. Je voyois une affaire qui devoit être ſecrète, & qui ne l'étoit plus. Une des premières têtes de la république venoit exprès chez moi, l'appelloit mauvaiſe, m'en diſoit les raiſons, & me conſeilloit de l'abandonner. Ce que ce ſénateur me diſoit de ce prince pouvoit être vrai, & n'ayant été informé par perſonne du contraire de ce qu'il me diſoit, je n'avois aucun fondement pour ne pas écouter ſon conſeil. Que devois-je lui répondre? Sûr en moi même que le principal motif de la démarche du conſeil des dix ſept n'étoit pas la bienveillance, & l'intèret qu'il pouvoit prendre à mes avantages particuliers, voici la réponſe que je lui donnai ſans détour.

Je ſuis, monſieur le conſeiller, très ſenſible à l'intèret que le très ſublime corps, dont votre magnificence eſt membre, prend à ce qui me regarde, à l'honneur qu'il me fait, & à la bonté que vous avez eu de vous charger vous même du ſoin de me fournir des lumières ſans leſquelles j'a-

vous que j'aurois peut-être trop légérement conduit à son dernier terme cette affaire assez importante pour moi. Mais si je l'ai poussée en avant avec trop de légéreté, il me semble ne devoir pas commettre une autre fois la même faute en risquant de la rompre avec autant de légéreté. J'irai au fief en personne, & je verrai clair, & pour lors si je romps tout, ce sera à l'avis que vous me donnez que j'en aurai toute l'obligation.

Le sénateur se montra fort content de ma réponse, & ce fut préciſément parcequ'il n'avoit pas lieu de l'être: s'il l'eût été, il se seroit montré froid, & indifférent: c'est ainsi que la politique régle le dehors de ces grands républicains: leur marotte est d'être impénétrables; mais ils ne le sont pas assez. Ils ont beaucoup d'esprit, & par défaut de culture ils n'en tirent pas tout le parti qu'ils pourroient en tirer. Ce sénateur avant que de nous quitter se nomma, & nous dit qu'il n'étoit chez lui que dans les heures du repos, & que c'étoit à ces heures là qu'il recevoit des visites.

J'écrivis une lettre au barcalon du roi du Quatre-vingt-dix dans laquelle, après l'avoir informé de tout, je le priois de me donner un homme clair-voyant qui à mon arrivée à la capitale du fief en question s'y trouveroit

pour me donner ſes conſeils. Je lui diſois que le même homme auroit pu partir avec mon ſecretaire par lequel je lui envoyois ma lettre. Peu de jours après je renvoyai à l'éxarque Léopold les oculiſtes de ſa tribu, qui avoient paſſé tout ce tems à rendre la vue gratis à une quantité d'aveugles.

Nous rendimes la viſite au vieux ſénateur qui nous fit tous les honneurs de ſa riche maiſon, vaſte, mais ſans eurythmie : il en étoit cependant glorieux à cauſe de la ſéparation de deux murs par une arcade oblongue dans la première cour informe, & qu'il appelloit un morceau divin de la plus ſublime architecture d'autant plus eſtimable qu'il étoit fort ancien. Il fit l'éloge de deux pilaſtres qu'on ne voyoit pas, mais dont l'alfaquin Alouette chef des Nianicologices avoit prouvé l'éxiſtence; il nous célébra la ſcience de cet alfaquin, comme nous célébrons Vitruve. Je voulus le connoitre: il avoit de l'eſprit, & pour en convaincre tout le monde il avoit renfermé toute ſa morale dans des contes. Il avoit élevé quelques rouges grands Nianicologices qui, au lieu de ſe diſtinguer, ſe ſingulariſoient. Ce ſénateur nous fit voir ſes archives, & ſa bibliothèque; mais ce qu'il nous montra avec grande diligence furent les

faſtes de ſa famille très ancienne qui avoit eu des ducs avant l' époque de l' ariſtocratie. Dans le moment que nous prenions congé il nous dit qu' il n' étoit pas néceſſaire de rendre compte de notre viſite aux architriclins. C'eſt ainſi qu' on appelloit les deux nobles qui avoient été auprès de nous comme députés.

Cinq pentamaines après je reçus une lettre de mon ſecretaire, qui en contenoit une du barcalon de mon roi du Quatre-vingt-dix. Il me diſoit qu' il alloit partir d' abord pour la capitale du fief avec le compagnon de voyage que le miniſtre lui avoit donné, & qu' il m'y attendroit. Le miniſtre me diſoit qu' en me donnant l'homme fait pour me conſeiller il n' avoit fait qu' obéir à l' ordre du roi, & que c' étoit la tête la plus profonde de ſon bureau des affaires étrangères.

Je fixai d' abord mon départ au jour Pouſſière en mépriſant la ſuperſtition qui avoit placé cette meſure de vingt heures dans les néfaſtes.

Quatre heures avant nôtre départ dans le tems le plus deſtiné au repos nous vîmes chez nous le vieux ſénateur. Je viens, nous dit-il avec l'air de la plus grande ſatisfaction, vous ſouhaiter un bon voyage, & vous préſenter le don que la république vous fait, &

que vous méritez. En disant cela il me remit un grand parchemin écrit à couleurs, & passé au grand sceau, que je lus d'abord. On m'assignoit en propriété une terre très ample pour l'établissement de la tribu de César que je pouvois avoir intention de placer près de leur prince feudataire avec toutes les conditions que j'avois imposé à lui même; on les répétoit, comme si on avoit lu mon contrat, & même ma lettre à ce prince; ce que je trouvai fort singulier. Mais ce qui me parut prodigieux fut qu'on me nommoit la tribu de César, qui étoit ma seizième, & qui, selon mon intention, étoit la même que j'aurois placé au fief; car j'avois destiné André chef de ma quinzième à être l'éxarque phylarque de ma ville d'Alfrèdople. Mais comment pouvoit-on savoir ce qui n'étoit connu qu'à ma seule femme? Je vis que les probabilités morales sont l'ame des prophéties de la politique. Ce beau diplome avoit une clause conditionelle qui détruisoit tout: c'étoit que je renonçasse à l'établissement de ma tribu dans le fief.

Je lui marquai avec respect, & dans les termes les plus énergiques ma reconnoissance, & je l'assurai que je ne manquerois pas de lui écrire de la capitale du fief. Après

m'avoit ſommé de ma parole, il partit; & cinq heures après nous quittâmes la belle ville. Nous arrivâmes en douze jours à la capitale du fief où nous trouvâmes mon ſecrétaire accompagné de deux beaux verds: c'étoit mon conſeiller avec ſon inſéparable. Ma maiſon étoit belle, plus que je n'aurois pû le prétendre pour dix mille onces que j'avois déboursé, mais ce qui me fit connoitre la noble ſupercherie, que je diſſimulai, furent ſes meubles qui devoient couter le double. Lorſque le négociateur une demi heure après me remit le contrat de vente, j'agréai avec un ſourire la magnificence du don, & je lui dis qu'il pourroit me conduire à la cour le lendemain.

Accompagné de ma femme, & de tous mes gens devenus intrépides, je paſſai dans le jardin une heure à foudroyer quarante huit ſerpens, dont je bravai les ſifflemens. J'étois devenu aſſez fort pour négliger chez moi ces égards qui commençoient à m'ennuyer.

Le prince de ce fief étoit un magnifique prodigue. Parvenu à regner dans l'âge le plus tendre, il ſortit de la nature un inſéparable qui avoit ſes mêmes penchans: ils aimoient tous les deux les plaiſirs, & ils ne chériſſoient que ceux qui les engageoient à faire des groſ-

ſes dépenſes. Depuis ſon avénement au trône chaque réſurrection étoit ſignalée par quelque fête, & ces principaux favoris étoient ceux qui avoient le talent d'en inventer de fort couteuſes. Il étoit entré dans le monde maître de tréſors immenſes, accumulés par ſes ancêtres tous économes ; mais ſa prodigalité l'avoit, diſoit-on, réduit à aliéner pluſieurs de ſes domaines, après l'épuiſement de tous ſes tréſors. L'affaire la plus importante de ſes miniſtres étoit celle de lui trouver de l'argent pour ſatisfaire à ſa rage de dépenſer. Ses ſujets étoient richiſſimes, car c'étoit entre leurs mains que ſes richeſſes étoient tombées, & c'étoit à eux que les revenus de l'état alloient en paiement des arrérages.

La dépravation des moeurs regnoit dans ce fief avec encore plus de force que dans la capitale de la république. Un libertinage effrené donnoit lieu à toute ſorte de débauches : on appelloit préjugé tout ce qui dépendoit de la religion, & même des loix de l'honneur, qui n'étoient pas écrites : on ſe moquoit de ce nom d'honneur qui ne repréſentoit, diſoit on, qu'un être idéal. La pudeur étoit, ſelon tout le monde, vuide de ſens, vrai préjugé de l'enfance, nourri par l'ignorance. Les vertus étoient baffouées, &

le vrai mérite mis en dérision ; & réduit à se tenir caché. La justice se vendoit au poids de l'or, la violence n'étoit pas réprimée ; l'extorsion étoit permise ; & on ne reconnoissoit plus dans les mariages les droits des inséparables. Le clergé même, qui, par métier doit être partout édifiant, ayoit depuis long tems jetté en bas le masque : désespérant de réussir dans un païs livré à tous les vices, il vivoit comme tous les autres : à quoi bon se gêner, disoient tous les alfaquins, lorsqu'on est sûr de n'en retirer aucun fruit ? Ils étoient les premiers dans les grandes compagnies à se moquer de leurs anciens oracles, & de ceux qui y ajoutoient foi.

Il étoit naturel que dans un païs monté ainsi, tout ce qui étoit nécessaire à la vie fût fort cher, & que les plaisirs le fussent encore plus. La main d'oeuvre l'étoit à l'excès, pour vivre il falloit travailler ; les vicieux n'aimoient pas le travail, & tout le monde étoit vicieux : que devoit-il donc arriver ? Le jéu de hazard occupoit tout le monde, & cela auroit encore pu passer, si tous les joueurs dans un parfait accord se fussent remis à la simple fortune : celui qui auroit perdu aujourd'hui auroit gagné demain, & rien ne se seroit trouvé de perdu, excepté

le tems. Mais les avantages dans l'une ou dans l'autre des deux parties des joueurs faiſoient pencher par force la balance de la déeſſe, & on voyoit tous les jours des familles ruinées. Les avantages des joueurs conſiſtoient ou dans l'inégalité des conditions, ou dans la force de réſiſtence: ce qu'on ne devoit pas ſouffrir, & qu'on ſouffroit étoit la friponnerie qui ſouvent épuiſoit la richeſſe.

L'inſéparable de ce prince étoit mort d'apoplèxie huit jours après la ſortie des oeufs d'un couple dont l'un étoit jaune, & l'autre parfaitement rouge. Ce rouge devoit ſuccéder à la ſouveraineté du fief ſi on eût pu l'accoupler avec un autre rouge de race ſouveraine; mais cette union n'avoit jamais pu ſe faire, & on ne ſavoit rien de ce que cet enfant étoit devenu: les ennemis du duc regnant diſoient qu'il l'avoit vendu à la république pour une fort groſſe ſomme, & que la république l'avoit fait mourir. Perſonne n'oſoit interroger ſur cela le duc père qui certainement devoit ſavoir la vérité. Je ne l'ai ſue que quelque tems après, & je vous en informerai à tems, & lieu.

Ce duc d'ailleurs étoit charmant, & accompli. Il n'étoit pas poſſible d'être ni plus

poli ; ni plus prévenant : il me reçut non comme son égal, mais comme un roi recevroit une divinité. Il me donna des fêtes pendant tous les neuf premiers jours, comme s'il eût lu Homère, & ne voulut parler de son affaire que le dixième. Il nous présenta tout ce qu'il y avoit de plus distingué à sa cour : il nous mit dans ses petits soupers, dont les convives étoient les plus jolies créatures que l'on pût voir. Ils n'étoient jamais plus que cinq ou six, mais tous sans inséparable, qui devoit être ailleurs pour s'amuser de la même façon : il crut nous faire plaisir en nous offrant des petits soupers tête à tête avec tout ce qu'il y avoit de plus joli à sa cour ; mais nous le remerciâmes, ce qui l'étonna très fort, & fâcha les mégamicres qui se virent mépriſés. Connoiſſeurs de leurs charmes ils nous mettoient souvent dans un très grand embarras en nous faisant des caresses fort dangereuses : je m'en défendois en riant ; mais ma femme ne rioit pas, car sur cet article elle n'entendoit pas raillerie.

Le premier entretien que j'eus avec ce prince dura trois heures. Il me rendit un compte fidelle de toutes ses affaires ; il voulut me faire voir l'état de ses dettes, le régiſtre des revenus du fief qu'il n'avoit pu hippoté-

quer qu'en payant ce qu'on appelloit les intérêts de la mort, & de ſes biens allodiaux, dont il étoit maître abſolu. Il me fit voir un tréſor qu'il poſſédoit encore en diamans, & me dit que ſon diſcrédit venoit de ce qu'il avoit mis à ferme preſque tous ſes revenus du fief, ayant pris de ſes fermiers avec trois quarts de perte ſeize années d'avance. "*La nature reſpectée, me dit-il, m'aſſure de quatre vingt dix années de vie, & vous ne voyez pas ſur ma figure les traces hideuſes de ces plaiſirs qui emplètent ſur l'âge: ils ne ſont pas criminels au point que je puiſſe craindre d'y ſuccomber, & ceux même qui me prêtent les ſommes dont j'ai beſoin ne le craignent pas, mais ils en font ſemblant pour avoir un prétexte plauſible à l'énormité de l'uſure. Perſonne à ma mort ne pourra conteſter à votre tribu la propriété de la terre que je vous cède, puiſque dans le même moment que je vous en ferai la ceſſion, j'aurai ſoin de couvrir avec mes biens allodiaux toutes les dettes antérieures à cette ceſſion.*"

Je remerciai le prince de toutes les confidences qu'il m'avoit fait, & je le priai de me permettre de créer un procureur qui avec mes pleins pouvoirs conduiroit l'affaire à une heureuſe concluſion. Mon habile conſeiller ne trouva ni plus, ni moins, & en deux ré-

ſurrections tout fut fini. Je vis la terre qu'on leur avoit deſtinée, & je la trouvai grande, & délicieuſe près d'une rivière, & très peuplée: la rivière étoit à droite de l'Etéſie, & donnoit à la diſtance de dix milles dans un des grands fleuves où mes enfans auroient pu ſe faciliter un commerce le plus étendu.

Je renvoyai par mon ſecretaire au vieux ſénateur l'acte de la donation qui ne pouvoit plus avoir lieu, en lui écrivant une lettre dans laquelle je lui diſois tout ce que j'avois pu inventer de plus poli ſur ce propos. Après avoir pris congé du prince nous arrivâmes en trois pentamaines à ma ville d'Alfrèdople où je congédiai mon conſeiller avec un prèſent de ſix mille onces. C'étoit le vingt quatre de décembre, & je diſpoſai tout pour ſacrer le temple, & pour faire André éxarque de cette ville qui avec le tems devoit devenir célèbre, tant parcequ'elle n'étoit habitée que par nous qu'à cauſe qu'elle étoit vraiment la pepinière d'où nous étions ſortis.

Le lendemain je fus rendre mes devoirs au roi, & aux princes accompagné de ma femme. Après l'accueil le plus gracieux, ils s'engagèrent à être ſpectateurs le premier de l'année de la fonction du ſacre de mon tem-

ple, & de quatre cent cinquante ſix mariages entre couſins, que je devois faire ce jour là.

Ma fonction fut faite avec un concours extraordinaire de nobleſſe. André m'avoit demandé s'il pouvoit prêcher en anglois, malgrè que le roi ſe trouvoit prèſent, & je répondis, *mes miniſtres ne pourront prêcher en autre langue qu'en anglois, excepté le cas que le ſouverain roi ſe trouve prèſent au ſermon.* Ces paroles furent d'abord écrites, & paſſèrent en loi dans toutes mes égliſes.

A la moitiè de Janvier, mon ſecretaire revint de la capitale de la république avec un paquet du ſénateur où je trouvai une nouvelle ducale, & une lettre qui me diſoit que la république ayant admiré la nobleſſe de mon procéder, & la marque de reſpect que je lui avois donné en ce que je m'étois abſtenu de donner au prince du fief la ſeizième tribu *Céſar*, lui ayant ſeulement promis la dix ſeptième *Daniel*, elle me donnoit à ſon tour une marque de ſon eſtime, en m'envoyant un nouvel acte qui confirmoit tout ce que le premier diſoit, ſans la condition qu'il avoit pour clauſe. Ce fut alors que je fis venir dans ma chambre Céſar, & Roſe, & Daniel, & Louiſe. Je leur communiquai l'établiſſement que

je leur avois deſtiné, & je leur dis de ſe diſpoſer à partir avec toutes leurs familles au commencement de Mars. Je les fis tous les deux philéxarques par oblation, car ils n'étoient pas encore entrés dans l'âge, & je leur ordonnai de bâtir leurs temples, & de les ſacrer ſelon mon rit d'abord qu'ils fûſſent terminés, & je leur promis de leur faire une viſite après le concile général. Je les avertis qu'ils alloient s'établir dans un païs où on ne connoiſſoit pas les bonnes moeurs, & où ils devoient avoir grande attention pour que la corruption ne s'introduiſit pas dans leurs tribus.

Quelques jours après je fis une viſite au roi, & je lui communiquai le départ de mes deux tribus, & tout le détail de leur établiſſement. Il m'en fit compliment, & il me dit que ces deux tribus étoient heureuſes d'aller s'établir où l'on ſe divertiſſoit beaucoup. Il fit tomber le propos ſur le futur concile, & il me dit qu'il ne doutoit pas que je n'y allaſſe. Je lui répondis que, quoique cité, j'y allois volontiers à cauſe des conſéquences qui regardoient l'intèret de ma religion. En attendant, dit l'inſéparable, vos cinq fils s'amuſent à baptiſer tous les mégamicres qui le déſirent, & à bâtir des temples. On dit que, ſi on avoit prévu qu'en vous faiſant

ſouverain, vos ſujets auroient quitté leur ancienne religion pour la votre, on s'en ſeroit bien gardé. Je répondis que le grand Génie devoit avoir prévu cet événement, & que d'ailleurs il avoit vu, & confirmé tous les articles de ma religion, & de ma diſcipline, & que j'étois perſuadé qu'avec le tems le grand Génie même me demanderoit le baptême avec toute la ſainte cour. A ces mots que je prononçai avec le ton de la plus grande modeſtie, je vis le royal couple s'ébranler, & ſe regarder étonné. Le roi jetta les yeux ſur moi avec un air de vénération, & me dit après un long ſilence; "*je vois, mon cher duc, que la tenue de ce concile ſera la plus mémorable des époques de notre monde: je vous ſais gré des lumières dont vous m'avez armé dans ce moment où vous avez bien voulu me mettre à part de ce grand événement.*

Il m'arriva de faire une très jolie découverte dans ce même tems. Il me vint envie de placer dans une ſale obſcure de mon grand palais une mappemonde en globe, telle que nous l'avons dans toutes les bibliothéques, pour donner à mes enfans une vraie idée de la terre. J'y réuſſis facilement à l'aide de la carte que j'avois dans mon Atlas. Mon globe qui étoit de bois avoit un pédeſtre de fer-

te un pieds. Je le couvris de verre que je compoſai moi même avec un mélange de ſable, & de ſel al-kali, la ſoude étant dans ce monde là parfaite. Je laiſſai entre le verre, & le bois du globe un vuide de deux lignes que je remplis de phosphore : deux de mes petits-fils fort habiles y avoient peint tout ce que j'avois voulu. Ce globe étoit monté ſur un beau piedeſtal de dix huit pieds de diamètre avec ſix marches tout à l'entour, où les curieux pouvoient monter, s'approcher du globe, & voir tout en le faiſant tourner de tous les ſens. Ce piedeſtal étoit décoré de quatre ſtatues d'or rouge qui repréſentoient d'après nature le couple royal, & l'héritier. Je voulois rendre ces ſtatues riches avec des diamans de pluſieurs couleurs enchaſſés par-ci, par-là avec des maſtiques. J'avois en abondance toutes ſortes d'émaux, des grenades, des bérils, des topaces, des amatiſtes, des ſuperbes opales, des émeraudes, des zafirs, & des rubis ; huit eſcarboucles faiſoient les yeux des quatre ſtatues.

Un jour étant ſeul dans ma petite forge j'avois fondu un ſceptre de verre, que je voulois rendre parfaitement poli pour y enchaſſer des pierres précieuſes : je le frottois avec force en le tenant ferme contre un grand

morceau carré de poix qui me ſervoit de table. Pendant que je le frottois avec un couſſinet, je fus fort ſurpris de voir à ma droite ſix pieds loin de moi ſauter enflammé en l'air un petit monceau de poudre, que par haſard j'avois placé là pour faire un eſſai d'un nouveau parfum que j'avois pratiqué ſur le ſoufre: ce phénomène me rendit immobile; je remerciai Dieu de ce que la poudre n'étoit pas en plus grande quantité; mais en même tems tout étonné je voulois pénétrer la cauſe de cet incident. En allant pour prendre entre mes mains la feuille de papier ſur laquelle étoit la poudre, je voulus éloigner du même papier le bout d'une verge de fer, dont l'autre bout ſe trouvoit par haſard près de mon ſceptre de verre; mais lorsque je voulus approcher ma main de la verge je ſentis non ſeulement ma main, mais tout mon corps comme s'il eût été piqué ſur toute ſa ſuperficie par une quantité d'épingles. J'y retournai, & il m'arriva la même choſe. Cent cauſes toutes abſurdes me paſſèrent par l'eſprit, puisque je n'avois nulle idée du feu électrique.

Plongé dans la réflexion propre à un homme qui veut trouver la cauſe d'un phénomène arrivé ſous ſes yeux, je commençai

à enfanter des ſyſtèmes, & à les cimenter avec l'expérience. J'avois jetté la verge vers la forge où il y avoit du feu, & en la reprenant, nouvelle ſurpriſe de ne plus ſentir aucun picotement. Je notai que, lorsque la poudre prit feu, la verge qui avoit ſon bout un peu éloigné d'elle, avoit l'autre poſitivement appuyé ſur la table de poix. Je la remis comme elle étoit, je frottai de nouveau, je fus après à l'autre bout, j'en approchai le doigt, & je me ſentis de nouveau piqué de la tête juſqu'aux pieds. J'établis pour lors que le frottement ſur ce verre produiſoit par des raiſons que j'ignorois un feu fluide qui ſe jettoit ſur la verge malgrè ſa petite diſtance, & ſortoit après également d'elle même pour frapper les corps qui l'approcheroient, & qui ſeroient ſuſceptibles de ce même feu. Je paſſai huit à dix jours ſombre, & ſolitaire à faire cent expériences, & l'expérience des mêmes expériences, qui ſelon leur réuſſite me faiſoient former des ſyſtèmes dans le même moment que j'en réprouvois des autres formés auparavant. Ce que j'avois vu devoit avoir une cauſe, je voulois abſolument en devenir le maitre, je ne craignois ni le ſort d'Actéon, ni la juſte punition de Penthée, car ma curioſité n'étoit ni criminelle, ni té-

méraire, j'étois l'Oedipe qui vouloit expliquer l'énigme que la nature vrai Sphynx m'avoit proposée. J'essayai à frotter la verge toute nue, c'est-à-dire, étendue sur une table de marbre où il n'y avoit rien, & je ne vis aucun effet. Je frottai près de la verge des morceaux de métal de toute espèce, & je ne vis rien; mais je vis l'effet par un morceau de souffre, par un autre de poix, & par tous les morceaux d'Amatiste, d'Eméraude, & de Crystal de roche, que j'avois là pêle-mêle, & gros comme ma tête. Je décidai pour lors que les parties composantes ces corps devoient avoir des qualités inflammables par l'agitation, dont le feu devoit avoir la force de pénétrer dans les corps susceptibles qui se trouvoient près d'elles. Je m'assurai du fer, mais il devoit être fer, & non acier. Je vis l'effet sur la plus longue de toutes mes verges. J'établis à la fin que la seule agitation de l'atmosphère du corps imbibé de ce feu suffisoit à donner naissance au phénomène, & pour m'en assurer j'imaginai une roue qui tournée avec violence près du verre fit l'effet de le rendre source de ce feu que j'appellai fluide, car il entroit dans le corps voisin sans enflammer l'air; les petites séparations n'empêchoient pas sa propagation, & son activi-

té. Je n'avois besoin de tourner ma roue que deux ou trois fois pour faire naître l'électricité ; & toute la verge en étoit d'abord imbibée. Je suspendis devant le bout de la verge une feuille de papier à un cordon de chanvre sans qu'elle y touchât, & je tournai la roue avec violence : le feu n'enflamma pas la feuille, mais il la fit approcher, & après s'éloigner : je fis la même expérience avec une feuille d'or, & je vis le même effet : la force répulsive étoit plus forte que l'attrayante.

Curieux de voir où le phénomène pouvoit aller, je pris un fil d'archal, & je l'étendis tout le long de mon parc, lui faisant même faire plusieurs tours en rond dans l'étendue de plus de deux mille pas, le tenant suspendu de terre avec plus de cent bâtons plantés de distance en distance : je mis à la roue un tube de verre, & je fis qu'un de mes petits-fils la tournât près du bout du fil d'archal. Je sentis étant à l'autre bout le feu électrique dans le même instant du tournoiement de la roue, & je ne pûs pas me tromper sur l'instant, car je le voyois.

Je pensai à tirer tout le parti possible de cette grande découverte ; mais je voulus auparavant faire une autre expérience. J'élevai

une petite tour à la diſtance de cinq milles de mon jardin, & je mis ſur ſon ſommet un globe de plomb, & au deſſus un lit de ſouffre, & un tube de verre: près du tube je plaçai la roue, & le bout d' un fil d'archal, dont l' autre bout étoit placé près d' une machine toute pareille plantée ſur la coupole de mon temple: je ſuſpendis vis-à-vis de l' un, & de l' autre de ces bouts des feuilles d' or. Après cela j' accordai parfaitement ma montre à ſecondes avec celle de mon petit-fils qui avoit beaucoup d' intelligence. Je lui marquai la ſeconde à laquelle il devoit ſe tenir attentif à l' obſervation des feuilles, & je lui ordonnai que cinq ſecondes après qu' il auroit vu les feuilles attirées, & repouſſées il tournât la roue de toute ſa force. Je me mis là où aboutiſſoit le même fil d' archal, & à la ſeconde accordée je tournai ma roue: cinq ſecondes après je vis éxactement mes feuilles attirées, & repouſſées. Je me trouvai fort ſatisfait, d' avoir découvert que l' électricité avoit en elle même un mouvement qui devoit aller à l' infini ſans que pour la proceſſion de ce même mouvement il y eut beſoin d' une meſure de tems. La viteſſe au moins avec laquelle le feu électrique alloit, devoit être égale à celle de la penſée, ou tout au moins à celle de la lumière.

Extrêmement content de toutes les peines que je m'étois données, je voulus avoir le plaisir de parler de cette matière à un physicien qui passoit pour être le plus grand du siècle. Je le fis raisonner sur la nature d'un feu universel invisible, & sur toutes les propriétés qu'il devoit avoir, & je vous avoue que je ressentis quelque plaisir en voyant que cette doctrine étoit tout à fait inconnue au monde des mégamicres. Je me déterminai à m'en faire honneur vis-à-vis du roi en faisant un cadeau de ma découverte aux jeunes princes dont la physique étoit la passion.

Je fus un matin lui faire ma cour à l'heure où il s'amusoit avec ses princes. Le royal inséparable en les embrassant fit l'éloge de leur obéissance. Je fis alors le panégyrique de cette vertu, & je dis qu'un des plus grands plaisirs que les pères puissent avoir étoit celui de voir leurs ordres exécutés par leurs fils sans nul intervalle de tems, quand même l'ordre leur seroit donné à cinq à six milles de distance. Ils donnèrent tous dans un grand éclat de rire vu l'impossibilité d'une pareille obéissance. Je leur dis alors du plus grand sang froid, que leur rire me faisoit plaisir, mais qu'il ne m'empêchoit pas de leur en offrir la preuve, si sa Majesté permettoit que ses

princes allaſſent le lendemain ſe promener à la maiſon de la petite chaſſe, éloignée de là de cinq milles, & où il leur donneroit un ordre qui parviendroit jusqu'à eux dans le même moment qu'il le leur donneroit. Ils étoient tous étonnés : *il eſt parmis*, dit le roi, *de s'étonner, mais non pas de douter de ce qu'il dit, puisqu'il peut tout ce qu'il veut.* Il me dit alors qu'il étoit ſûr que ſes enfans ſe croiroient heureux d'apprendre à l'obéir avec tant de promptitude ; "mais, dit-il, comment pourroient-ils faire à m'obéir ſur le moment, ſi étant cinq milles loin de moi je leur diſois, *ayez la complaiſance, mes enfans, de m'allumer ce parfum que voilà.* Le pot pourri eſt ici, ils ſont là, comment peuvent-ils éxécuter un ordre qu'ils ne peuvent pas entendre ? Votre ordre, lui répondis-je, ſera pourtant éxécuté par eux quatre ſecondes après que votre Majeſté le leur aura donné, reſtant ici. — Mon cher Edouard, convenez du moins que ce ſeroit un prodige. — Non, ſire : le ſeul auteur de la nature eſt le maitre de faire des prodiges. Il ne s'agit ici que de vous ſervir en donnant cet ordre d'un langage particulier prononcé par le mouvement d'une roue que je vous apporterai ici demain de bonne heure. Faites ſeulement que les princes ſoient là : ils

ne ſauront pas, avant que de partir d'ici, dans quel moment il nous viendra envie d'allumer le pot pourri, mais je vous répons qu'ils vous obèiront dans l'inſtant. Donnez ordre ſeulement qu'on me laiſſe aller jusqu'à demain par tout où je veux, & ici, & à la petite chaſſe. Comptez ſur tout cela, me dit le roi. Adieu, je vous attens demain.

Je paſſai la journée à conduire avec moi mon petit-fils à la maiſon de chaſſe, & à planter la machine. Je fis tirer par des domeſtiques le fil d'archal de là jusqu'à l'obſervatoire du château royal, & ſur le même obſervatoire je préparai un court fil d'archal attaché au bout du long, & correſpondant à la machine que je plantai dans la chambre du roi. J'attachai au panier d'or du pot pourri un autre court fil d'archal, dont je laiſſai l'autre bout ſur le plancher de la chambre. Après avoir donné à mon petit-fils toutes les inſtructions, je l'envoyai à la maiſon de chaſſe à la pointe du jour, & à la première heure je fus chez le roi. Il entra dans la chambre à une heure, en me diſant que les princes étoient déjà à la maiſon de chaſſe. Je lui dis ce qu'il devoit faire, lorsqu'il lui viendroit envie de leur donner l'ordre d'allumer le pot pourri; & impatient de voir la belle choſe, après avoir

un peu conſidéré la roue, le tube, & vu que cela ne devoit avoir rien de commun avec l'affaire du parfum, il tourna avec force la roue ſelon mon inſtruction, & j'attachai d'abord au fil d'archal le bout qui étoit ſur le plancher: deux ſecondes après nous vimes les herbes du réchaud d'or en flamme. Etonné, & joyeux il ſe jetta au cou de l'inſéparable, & lui dit en riant, *eſt-ce nous, ou nos enfans qui ont allumé les herbes? Si le mérite eſt de nos princes, allons d'abord les remercier en perſonne de leur obéiſſance. Si tout cela eſt naturel, mon cher Edouard, ſoyez, de grace, notre maître en phyſique, car nous devons nous avouer devant vous pour bien ignorans. Mais allons d'abord à la petite chaſſe.* Je le priai de monter auparavant à l'obſervatoire où je lui fis voir le grand conducteur qui avoit été le porteur de ſon ordre, ſuſpendu ſur cent bâtons. Nous montâmes d'abord dans un chariot découvert. Il ne voulut avec lui aucun domeſtique, & dans moins d'une demi heure nous fumes à la petite maiſon. Il embraſſa d'abord ſes jeunes princes, & l'un d'eux lui demanda ſi le pot pourri avoit été vraiment allumé. Comment, dit le roi, eſt-ce que vous n'avez pas reçu mon ordre? Oui, dirent-ils, & nous l'avons éxécuté dans la trentième ſeconde de la telle

minute, & nous ſommes bien heureux que votre Majeſté ſoit contente de nous, mais nous n'avons obéi que comme des machines. Lorſque nous avons vû remuer ces feuilles d'or qui ſont ſuſpendues là où vous les voyez, nous avons tourné quatre fois de ſuite cette roue, & voilà tout. Le mérite eſt de ce beau géant qui nous a inſtruit. *Quoi*, dit le roi en riant, *vous avez tourné cette roue auſſi? oui*, répondit le prince, *mais nous ne ſommes pas pour cela plus ſavans.* Le roi qui étoit dans le même cas rit beaucoup de la vérité de cette réponſe, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à ſe recommander à moi, & qu'ils le deviendroient. "Oui, mes chers princes, leur dis-je d'abord, je vous montrerai avant mon départ pour Héliopalu un cabinet où une machine électrique vous fera connoître la nature d'un feu fluide univerſel, qui mis en activité par l'agitation, ſe communique aux corps qui en ſont ſuſceptibles en traverſant l'air ſans l'enflammer, & paſſant par une eſpace immenſe ſans tarder d'un ſeul inſtant, ce qui paroit inconcevable; & pour vous en donner un éxemple d'abord, approchez vos doigts de ce fil d'archal à un pouce de diſtance." Je fis que le prince qui avoit le doigt près du tube donnât la main à l'autre, l'autre à mon fils,

mon fils au roi, & le roi à ſon inſéparable, & je tournai la roue, & ils ſe ſentirent électriſés tous à la fois, & dans le même inſtant. Je leur dis que, quand ils auroient été cent mille ainſi joints, ils auroient tous ſenti dans le même inſtant le même picotement ; ce qui démontroit que ce feu étoit un tout univerſel ſans parties matérielles, l'ame de la nature vivante. Nous commençons, dit le roi, à ſavoir quelque choſe. Les princes, qui étoient transportés pour tout ce qui étoit dépendant de cette ſcience, me regardoient avec des yeux tendres. *Mes chers enfans*, leur dit le roi, *embraſſez votre maître*, & pour lors ils me ſautèrent au cou en me donnant cent baiſers.

Le roi me demanda pourquoi tous les corps ſolides, puiſque ce feu étoit par tout, n'étoient pas également inflammables, & je lui dis que cela dépendoit de la ſurface de ces mêmes corps qui par la conformation de ſes petites parties les empêchoit de s'imbiber de l'électricité. Je lui dis que la rapidité inconcevable de ce feu démontroit ſon unité univerſelle incapable de diviſion, & d'interruption, quoique toujours amortie, à moins qu'elle ne ſoit agitée. On ne pouvoit pas dire qu'elle parcouroit l'eſpace, car elle exiſtoit partout également, & même dans l'impénétrabilité ; ce

qu'on ne pouvoit pas affirmer de la lumière. Le roi dit que ſes princes pourroient avec cette démonſtration bien humilier tout le collège de phyſique dont l'orgueil étoit inſoutenable. Je dis au roi que, ſi ſa Majeſté vouloit m'accorder cet honneur, je rendrois ſur l'électricité ſes princes auſſi ſavans que moi avant mon départ. Le roi en riant me demanda ſi deux écoliers de plus me feroient de la peine : je lui baiſai les mains, & je lui dis de m'aſſigner ſon heure, & l'endroit du palais royal, où il vouloit avoir un laboratoire. "A l'heure du plaiſir, me dit le roi, car nous ne pourrons pas en avoir un plus grand, & dans une chambre de mon appartement de phyſique expérimentale. Lorsque mes enfans ſeront en état, j'ordonnerai une aſſemblée publique du collège dans laquelle ils propoſeront aux profeſſeurs cette queſtion : *Si le feu élémentaire exiſte partout, on demande la raiſon pourquoi il n'eſt ni ardent, ni brulant.* Ils demanderont après, *quels ſont les corps qui par leur nature ſoint les plus imbus de ce feu ; ſi ces corps peuvent être plus ou moins inflammables, s'ils peuvent l'être par le ſeul contact d'une atmoſphère non agitée, ſi ce feu peut s'appeller proprement fluide, & comment on pourroit prouver ſa fluidité, & combien de tems une ſeule étincelle de ce*

feu emploieroit pour ſe communiquer à une quantité immenſe de corps ſolides, & ſi ces corps, après être retournés dans leur état naturel, ne ſe trouveroient pas diminués dans leurs qualités ſubſtantielles. Après que mes profeſſeurs auront dit cent bêtiſes, car ils diront quelque choſe, je ferai porter dans la ſale la machine électrique qui mettra au grand jour leur ignorance, lorsque je ferai faire les expériences. Ce qu' ils diront après m' amuſera auſſi beaucoup.„

Je fis compliment au roi en lui diſant que les queſtions qu' il vouloit faire aux profeſſeurs me démontroient qu' il avoir parfaitement bien conçu la matière.

Le lendemain nous commençames nos éxercices qui conſiſtoient en expériences, & diſſertations, & nous découvrimes qu' une corde mouillée faiſoit le même effet que le fil d' archal, mais au bout d' un mois je fus obligé à quitter cette étude, parceque le voyage que je devois faire étoit le plus long qu' on puiſſe faire dans ce monde là. Le roi, & toute la famille royale s'attacha extrêmement à moi après notre liaiſon en phyſique, dont je riois lorsque je penſois que j' étois plus novice qu' eux dans cette ſcience ; le haſard m' avoit aidé à faire une découverte qui me déclaroit un Génie.

Après avoir donné mes ordres à mon cher André qui reſtoit à la tête de vingt quatre tribus dans ma ville, je pris congé du roi. Il nous embraſſa, & me donna de ſes propres mains un diplome de principauté indépendante pour ma ville d'Alfrédople, grace que je déſirois avec ardeur, & que je n'oſai jamais lui demander.

J'arrivai en dix jours à la capitale de mon fief où je trouvai mes autres quatre fils éxarques avec le patriarche Théodore qui m'attendoit. Je reçus alors des lettres de mon fils Céſar de la capitale de la république, & de Daniel auſſi, qui tous les deux me faiſoient ſavoir qu'ils étoient fort contens. Théodore étoit déjà tout prêt à partir, & je ne voulus pas tarder. Je viſitai ſeulement les ſéminaires, où je vis les nouveaux nés non jumeaux avec une grande ſatisfaction : les plus âgés n'avoient pas encore quatre ans, mais en vérité ils étoient grands, beaux, & judicieux comme chez nous ceux qui en ont dix. Ce qui me fit faire des grandes réflexions ſur la nature humaine fut l'Ephébe. Après l'établiſſement du mariage entre couſins, & la défenſe du premier, une nouvelle façon de penſer s'empara de l'eſprit de tous mes enfans. Lorsque le jumeau épouſoit ſa jumelle

l'amour naturel, & l'impatience d'y ſatisfaire animoient aſſez bien les Ephébiſtes ; mais ils ne penſoient pas à plaire, où parcequ'ils n'en avoient pas beſoin pour s'aſſurer de l'immanquabilité de leur bonheur, ou parceque la nature n'intèreſſoit leur eſprit que dans l'expectative de leur propre plaiſir ; mais dans la nouvelle méthode les garçons également que les filles ambitionnoient que les couſines, & les couſins, qui leur étoient deſtinés, ſe trouvaſſent réciproquement heureux du ſort qui les attendoit lorsqu'ils ſe voyoient dans le jardin à la promenade. De là venoit une culture plus recherchée, une propreté ſans la moindre tache, un maintien dans tous, que l'émulation pouſſoit à aſpirer au plus grand éloge. Il leur paroiſſoit auſſi, malgrè qu'ils n'en diſoient rien, d'être quelque choſe de plus conſidérable que leurs propres pères en qualité de deſtinés à produire la nouvelle race d'hommes, qui ſelon eux étant ſupérieure à eux dans la grandeur du corps, devoit auſſi les ſurpaſſer en eſprit. C'eſt ainſi que le pauvre entendement raiſonne, lorsqu'il n'a pas encore eu le tems de ſe débrutir par la maitreſſe expérience. Le plus grands hommes ſe trouvèrent plus ſouvent dans ce monde enveloppés dans des petits corps que dans

des tailles au deſſus des ordinaires ; qu' ordinairement la nature n' aſſaiſonne pas ſi bien que les premières. Quelqu' un a dit d' un grand, & bel homme, qui ne s' étoit jamais diſtingué en rien ; *non eſt in tanto corpore mica ſalis.* Je voyois partout, & dans toutes mes tribus un petit chagrin qui piquoit toutes les femmes mariées avant l'année ſoixante, mais je ne ſavois qu' y faire. Ce chagrin ne pouvoit arriver à ſa fin que l' année cent.

Nous partimes avec le train magnifique qui convenoit à notre état, & arrivâmes en quatre mois & demi à mon grand fief d' Héliopalu, où je vis tous les bons effets du gouvernement le plus ſage. Je ne vis pas d' abord mes quatre autres fils, parcequ' ils ne pouvoient pas alors abandonner leurs diocèſes, le premier de l' an ſoixante, & cinq n' étant pas bien éloigné. Jacques avoit déjà quatre fils éxarques, & gouverneurs de villes aſſez floriſſantes, il avoit fait un réglement ſur l' âge pour envoyer ſes enfans ambaſſadeurs, & il l'avoit établi à quarante ans. A quarante trois ils étoient de retour. Je fus témoin de la ferveur des mégamicres à ſe faire baptiſer ; je vis tout, j' entendis tout, préparé, & diſpoſé à ſouteuir tout ce qui me paroiſſoit juſte, & à faire face à tout ; à être enfin

un fidelle éxécuteur des décrets de la providence divine, dont les ſtoïciens vouloient certainement parler lorsqu'ils diſoient, *fata viam invenient.*

Le dernier jour de l'année, je vis dans le jardin de l'Ephèbe mille ſix cent quatre vingt dix entre couſins, & couſines, que je mariai le lendemain moi même. Je voulus entendre le ſermon du patriarche Jacques, & j'en fus édifié. Nous ne fimes que pleurer: cela paroiſſoit ridicule tant à la réflèxion de ma femme qu'à la mienne; mais nous ne ſavions qu'y faire; & retenir nos larmes étoit plus fort que nous: je peux, ce qui plus eſt, vous dire que, quand même nous aurions pu les retenir, nous nous en ſerions bien gardés; car nous reſſentions en pleurant la criſe d'une volupté ſupérieure à toute expreſſion, & dont la ſource éxempte tout-à-fait de la moindre agitation matérielle étoit toute dans le ſentiment.

Nous partimes pour Héliopalu en conduiſant avec nous en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire au grand concile le quinzième fils de Jacques avec toute ſa famille. Je laiſſai le ſeizième, le dix ſeptième, & le dix huitième avec le titre de diacres grands vicaires à la tête de l'adminiſtration, aſſiſtés par

un conſeil de mégamicres, que je faiſois bien payer, & qui étoit compoſé de ſujets de la plus grande probité. Nous étions deux mille & ſix cent dans ce voyage ſans compter un nombre encore plus grand de domeſtiques.

Nous arrivâmes à Héliopalu à la fin de Janvier, & mes ambaſſadeurs en envoyèrent l'avis au grand barcalon. Le premier de Fevrier, Jacques fit la fonction dans le temple, qu'on nous avoit permis d'avoir hors de la ville. Il trouva huit cent mégamicres bien inſtruits, & il les baptiſa ſans ſe ſoucier qu'on ſût que ce baptême étoit le principal motif de la tenue de ce concile. Sa hardieſſe me plut. A la fin de Mars tous les pères du concile étant déjà arrivés, on publia un ordre très ſaint que la première ſeſſion ſe feroit le premier d'Octobre. Je paſſai ces ſix mois avec mes deux fils patriarches à écrire des glóſes aux préceptes de toute ma loi, & à pluſieurs articles de ma diſcipline, où je prévoyois qu'on pouvoit me diſputer.

Le dernier jour de Septembre, nous entrâmes dans le grand palais où nous fumes enfermés pendant deux ans Européens ſans nulle liberté de ſortir, mais avec celle d'envoyer nos domeſtiques partout où nous pouvions avoir beſoin de les envoyer. Ce lieu étoit un vaſte bâti-

ment qui contenoit quatre cent vingt appartemens de maitres chacun de ſix pièces : il étoit traverſé par une rivière, & avoit quatre jardins chacun de quatre vingt ſeize arbres : il étoit attenant aux murs de la ville, & par un corridor ſouterrain il communiquoit au très ſaint palais. La ſale du concile étoit ſurprenante pour la richeſſe de ſes ameublemens ; tout étoit phosphore, or, pierres précieuſes, & marbres de la plus grande beauté. Les ſeuls qui pouvoient ſe trouver là étoient les pères du concile ſans les inſéparables qu' une loi excluoit. Les votans étoient quatre vingt dix autocéphales des royaumes, ou des républiques, deux cent ſeize des fiefs, douze miniſtres du grand Génie, & le préſident ; nous avions ſoixante, & dix huit protoſcribes, & tous le monde étoit rouge, car ceux qui ne l' étoient pas par nature ſe faiſoient teindre : C' étoit un privilège dont le ſeul haut clergé jouiſſoit. Les jours de ſeſſion étoient les premiers de chaque pentamaine, & à douze heures chaque père étoit le maitre de ſe retirer dans ſon appartement où ſon inſéparable ſe tenoit. Tous les ſièges étoient à bras, & égaux, hormis treize éminens qui formoient l' Hémicycle du tribunal au deſſus duquel on voioit une niche couverte d' un voile d' or filé

ſous un grand dais d'étoffe d'or parſemé de pierreries. C'eſt là dedans que le grand Génie pouvoit ſe trouver voyant tout, & n'étant vu de perſonne. Un grand globe étoit ſuſpendu au milieu du plafond de la ſale tout couvert d'eſcarboucles. L'acoutrement de tous les pères du concile conſiſtoit dans le pallium tout blanc, dans l'éxomide verte, comme les brodequins, & dans l'albogalerus au deſſus de la capeline. Leur tête étoit entourée de l'Halo. Je ne ſais pas comment ils ſe le procuroient, mais il étoit viſible. Nous ne le voyons que quelques fois autour des aſtres. Les douze miniſtres brilloient par les mêmes ornemens, mais ſans albogalerus. Le grand préſident avoit pour diſtinctif préciſément ce que nous appellons le Nimbe, que nos peintres placent autour des têtes des ſaints.

Il fit l'ouverture du concile par un beau diſcours dans lequel il dit que le concile oecuménique, qu'on avoit tenu il y avoit quatre mille ans, auroit du être le dernier comme on l'avoit promis, ſi le genre humain ſe fut corrigé au lieu d'être devenu plus méchant. Il dit que nous devions purger nos eſprits, & nos coeurs de tout intéret perſonnel, & de toute paſſion pour établir la vérité avec nos

ſuffrages, dont la pluralité ſeroit l'interprète de la volonté de Dieu, & que ceux qui auroient opiné contre les décrets futurs avant qu'on les eût déclarés, devoient changer d'avis, & retourner chez eux perſuadés qu'ils vivoient dans l'abus avant le concile. Que, la choſe étant ainſi, le grand notaire du concile, accompagné de ſes greffiers iroit d'abord ſe préſenter à tous les pères d'un à un pour prendre par écrit les matières que ceux qui auroient voulu parler agiteroient, & leurs noms. "Ce ſera, dit-il, tout ce que nous ferons aujourd'hui, & demain matin la volonté du grand Génie s'expliquera dans une note qui ſera affichée dans cette ſale, & que chacun pourra lire. Elle publiera le nom de l'autocéphale qui pérorera, & la matière qu'il diſcutera. Le grand Génie déclare que le ſilence général après la harangue ſera l'indice du conſentement général à la ſentence de l'orateur. On n'ira aux ſuffrages que dans les cas où je me réſerve la connoiſſance. On verra le lendemain la ſentence érigée en loi par le grand Génie, & expoſée au public dans cette ſale. Si une ſeſſion ne ſuffit pas à épuiſer une matière, on lui en accordera tant qu'il ſera néceſſaire à une concluſion parfaite. C'eſt ainſi que nous verrons la concorde générale

établie par ce concile, que le grand Génie déclare pour le dernier qu'il tiendra dans ce monde, duquel il espère en Dieu d'être bientôt délivré, & d'être admis par sa grâce à sa gloire éternelle.,,

Après ce discours le grand notaire commença sa tournée qui dura huit heures. Ceux qui n'avoient rien à lui dire, lui faisoient une révérence, & il passoit outre. Ceux qui se firent inscrire, & déclarèrent les matières qu'ils vouloient agiter furent trente deux. Lorsque ce notaire parvint à nous, il fit trois révérences, & nous salua. Il est vrai, qu'on pouvoit présumer que nous n'avions été cités que pour répondre, & pour nous défendre, mais il me sembloit que quand ce n'auroit été que pour la forme il auroit dû s'arrêter. Après sa tournée il fut résigner son papier au président qui, après l'avoir reçu, se leva avec les douze qu'il avoit à ses côtés, & au son d'une bruyante symphonie nous sortîmes tous en bel ordre, & allâmes dîner dans nos appartemens.

Notre table étoit de six couverts: mes ambassadeurs nous envoyoient tous les jours des figues, des chondrilles, & des anazés. Chacun d'eux tenoit une table ouverte tous les jours de cent couverts. Les séminaires

étoient ouverts à tous les curieux, & aux tables d'état les seuls géants qu'on voyoient étoient les ambassadeurs. Je fis ce réglement à cause des frottemens sur lesquels les mégamicres nous emmyoient souvent avec des mauvaises plaisanteries.

L'affiche de la sale publia le lendemain que l'autocéphale d'Héliopala parleroit contre le premier article de ma loi où je frondois l'adoration du soleil.

Sa harangue fut polie. Il ne parla pas en théologien, mais en bon philosophe; ainsi sans invectives, & sans sophismes. Il démontra l'impossibilité de l'éxistence de l'idolatrie, car tout le monde savoit que le créateur ne pouvoit pas être une créature, & l'ignorant ne pouvoit pas offenser le créateur, car son intention étoit de l'adorer; & il dit que vis-à-vis de Dieu il n'y avoit que l'intention qui, bien loin d'avoir la force d'être détruite par l'action, rendoit l'action même nulle. Il dit que l'apparence de vérité qu'il y avoit dans ma doctrine alloit détruire toute la religion des mégamicres, qu'il voyoit déjà ébranlée par la seule lecture permise à tout le monde de ma loi, & de notre discipline. Il dit que sans un prompt remède il prévoyoit dans peu de tems une apostasie gé-

nérale, & l'abandon de tous les temples de Dieu.

Lorsqu'il ceſſa de parler, un autre autocéphale ſe leva, & dit que non ſeulement la choſe étoit de conſéquence pour ce qui regardoit la religion, mais auſſi pour ce qui regardoit le temporel, puisque chaque mégamicre, d'abord que le goupillon l'avoit aſpergé, devenoit tacitement ſujet des géants. "Mais qui ſont, dit-il, ces hommes que, ſans avoir beſoin d'un grand laps de tems, les fils du ſoleil vont reconnoitre pour leurs ſouverains? Quelle eſt cette religion qu'ils embraſſent ſéduits, & aveuglés par le fanatisme? Ces hommes ſont d'une eſpèce differente de la notre, & cette religion n'eſt pas celle que Dieu nous a preſcrit. La morale de la religion des géants eſt divine, & elle paroit copiée de leurs propres moeurs, & on doit convenir que, ſi nous renfermons une ame immortelle, les géants en furent pourvus auſſi par l'être des êtres; mais quel droit ont les géants de faire que les ſujets de nos rois deviennent les leurs, & comment peuvent-ils jetter les ſemences d'un fanatisme qui détruit notre vrai culte par une ablution qui peut avoir toute la force qu'ils veulent leur attribuer ſur eux mêmes, mais non aſſurément ſur

nous. Si les géants connoissent eux mêmes cette vérité, quel intérêt ont-ils à nous faire un mal qui ne leur fait aucun bien ? Il me semble qu'ils visent à la destruction de notre religion. Si on les laisse faire ils deviendront nos maitres.,, La harangue de cet éloquent prélat fut remplie de la figure que nous appellons aposiopèse, & qui dans la langue musicale des mégamicres fait un effet étonnant.

Un autre père se leva, & loua son zèle, mais il lui demanda pourquoi il n'avoit pas proposé le remède à un mal qu'il reconnoissoit d'une si grande conséquence.

Cette matière fut le sujet de vingt sessions dans lesquelles on ne fit autre chose que demander des remèdes à ce mal. On dit qu'il falloit m'obliger à changer l'article de ma loi, à défendre aux mégamicres l'entrée dans mes temples, & à leur refuser le baptême ; mais on n'osa jamais m'en faire la proposition de crainte de me trouver inflexible, comme j'avois droit de l'être. Un autocéphale à la dernière session proposa une loi pour être mise sous l'arbitre du grand Génie. *Il sera défendu*, disoit le décret ; *aux megamicres bâtards de demander le baptême sous peine de servitude ; & aux rouges sous peine de perte de tout privilège de noblesse ; & la lecture des livres de*

géans qui traiteront de religion ſera défendue à tout méganicre ſous peine d'excommunication, à moins que l'abdala, ou l'autocéphale n'en accorde la permiſſion. Le lendemain de la ſeſſion on vit dans la ſale la loi propoſée confirmée par le grand Génie. Jacques en fut ſenſiblement affligé. Cette première loi qui indirectement offenſoit notre religion, faite en notre prèſence, notre ſilence, & la tranquilité avec laquelle nous avions ſouffert quelques mots injurieux diminuèrent de beaucoup l'opinion que l'aſſemblée avoit de notre pouvoir, & de notre courage. La ſeconde matière qu'on agita fut celle des ſerpens que mes enfans tuoient ſans le conſentement de leurs maitres. L'autocéphale orateur, qui avoit pour les ſerpens la plus grande vénération, démontra que nous ne pouvions tuer les ſerpens qui ne nous appartenoient pas; que nous ne pouvions pas braver leur ſifflement, & enfin que la créature n'avoit pas le droit de détruire l'ouvrage du créateur. On alloit faire un décret qui nous auroit gêné : je me levai donc, & je demandai au préſident la première métamorphoſe de la réſurrection ſuivante pour réfuter toutes les raiſons de l'autocéphale. Le fait eſt que nous avions vraiment beſoin de nous rendre la poſſeſſion des ſerpens tout à

fait libre par tout le monde, malgrè même le caprice d'un monarque qui eût pu s'aviſer de s'y oppoſer. Notre population s'augmentoit à un point que cette autorité nous devenoit indiſpenſable : je rompis donc le ſilence pour obtenir ſur ce chef une pleine victoire.

Lorsque je vis tous les pères à leurs places je me levai, & je commençai ma harangue par convenir de la vérité, que mes enfans en voyage s'étoient ſouvent pourvus des figues ſans en demander la permiſſion à leurs maîtres, & quelque fois malgrè eux ; je ſuppliai la ſainte aſſemblée de croire que cela n'étoit arrivé ni par caprice, ni par mépris du droit des reſpectables mégamicres, & encore moins des ordres de l'infaillible Hélion, mais à cauſe de la néceſſité abſolue de mes enfans qui avoient beſoin de ſe nourrir, puiſque je pouvois aſſurer que, s'ils euſſent oſé s'emparer des figues ſans tuer les ſerpens, ils l'auroient aſſurément fait. Je dis que, ſans cette néceſſité qu'ils eurent ; je ne les aurois jamais abſous, & je les aurois fulminés avec les cenſures de mon égliſe tout comme s'ils ſe fûſſent nourris du lait des mégamicres. Je démontrai que ceux qui, depuis deux cens ans que nous nous nourriſſions des figues, perſiſ-

toient encore dans leur odieux sentiment favorable aux serpens, ne pouvoient être que des esprits perdus dans la ténébreuse superstition qui par sa maudite nature blessoit la pureté, la grandeur, & l'honneur de la divinité créatrice. Je peignis sans aucun ménagement l'homme superstitieux avec les couleurs les plus noires. Je le démontrai au dessous de l'athée, puisque celui-ci n'offense la divinité que par défaut d'entendement, pendant que le premier vrai impie la couvre d'opprobre. L'athée ne viole pas les loix de la société, ne porte aucune atteinte aux bonnes moeurs, ni aux bons penchans naturels, & est affecté des charmes de la bonne réputation: le superstitieux éxerce une tyrannie absolue sur tout ce qui tombe sous son raisonnement. L'athéisme ne trouble pas la paix des nations: la superstition abime les empires, toujours couverte du masque de la religion. Je fis le portrait du malheureux superstitieux continuellement agité par la crainte, & jusque dans le sein du repos, craignant, & n'aimant pas l'être suprême, & incapable de consolation dans l'adversité. Je peignis ce malheureux être condamné à n'être jamais content de lui même, à ne pouvoir jamais se persuader d'avoir rempli ses devoirs, ne pouvant

pas en connoître l'étendue d'abord qu'il n'en connoît pas les bornes. Les formalités intèressent le ſuperſtitieux plus que l'eſſentiel; ſon eſprit ne s'occupe que des minuties, & ſon ame foible ſe rend aux abſurdités les plus groſſières, aux contradictions les plus manifeſtes, à l'activité des cauſes inéxiſtantes, à toutes les pratiques de magie, & des divinations les plus vaines, & les plus ridicules: cruel ennemi de la religion il la corrompt en la rendant mère de la terreur, & de la crainte, tandis qu'elle ne doit l'être que de la conſolation de l'ame, & de l'amour de Dieu: la ſuperſtition accable la raiſon, & change la bonne diſcipline, & les coutumes les plus reſpectables en momeries, & elle éteint les lumières des têtes les plus ſaines: l'ignorance eſt ſa mère, l'hypocriſie l'entretient, le faux zèle la répand, & l'intèrêt la perpétue. Je dis que la main du monarque devroit s'appeſantir ſur ce monſtre qu'il devoit craindre plus que l'irréligion; après toutes ces invectives j'accordai que la loi nous défendoit de tuer les ſerpens chers à leurs propriètaires; mais je fis obſerver que nous ne pouvions pas ſuppoſer qu'ils pûſſent être chers à quelqu'un, car dans tous les ſacrés codes de leurs loix on ne donnoit jamais aux ſerpens autre épithéte que celle de

maudits. Je demandai au concile ſi celui qui pouvoit aimer une créature maudite, ou la défendre de l'effet de la malédiction pouvoit ſe croire tout à fait éxempt de l'influence de la même malédiction: je demandai ſi un homme qui auroit cru que l'effet d'une malédiction peut ne pas être la deſtruction de l'objet maudit en avoit une véritable idée; & je demandai s'il lui étoit permis d'y mettre obſtacle lorsque le moment de la deſtruction ſe manifeſtoit arrivé, & envoyé par Dieu lui même comme dans le cas préſent. Je demandai au grand concile ſi on ne regarderoit pas comme un grand bienfait de la providence la deſtruction totale de cette maudite vermine. Je démontrai que, ſi le mal devoit déplaire à Dieu ſource de tout bien, il n'étoit pas poſſible qu'il pût lui plaire en partie, & que par conſéquent l'oracle du grand Génie ne ſeroit jamais parvenu à nous permettre d'en tuer un ſeul même avec le conſentement du maitre de l'arbre, ſi interprète de la volonté divine il n'eût vu que cette deſtruction pouvant ſe vérifier en entier, auroit été une grace ſpéciale accordée par Dieu à ſes enfans. Que, ſi le grand Génie ne s'étoit pas expliqué là deſſus avec la plus grande clarté, la raiſon étoit que la prudence des

législateurs ne menoit jamais les hommes à la connoissance de la vérité qu'à pas lents pour ne pas heurter les préjugés dont ils sont imbus, & que la longue habitude leur a rendu chers. Je finis par dire que je me sentois en état de signer à toute loi qui me seroit prescrite par une puissance éxistante sur la terre, mais que je regarderois comme un fléau toute loi dont je ne pourrois pas répondre de l'exécution. Plein de confiance cependant dans la miséricorde divine je dis que je me soumettois sans hésiter à l'oracle du grand Génie sur cette matière, dont j'irois adorer l'infaillible sentence le jour suivant dans la même sale, déterminé à n'en plus parler.

L'autocéphale adversaire me répondit en furieux, & me dit pendant quatre heures de suite tout ce que la colère pouvoit suggérer à un esprit outré par la peinture que j'avois fait des superstitieux; & la session se termina. Voici l'affiche qu'on vit dans la grande sale le lendemain. *Dieu veut que ses enfans reconnoissans à ses bienfaits l'aiment, & n'aient pas besoin de l'éxistence des serpens pour le craindre. Dieu les abandonne tous à la puissance des géans.*

Cette sentence nous rendit tout le crédit que le décret qui défendoit le baptême aux

mégamicres avoit fait chanceler. On voyoit sur une autre affiche le nom de l'autocéphale du Quatre-vingt-un, qui devoit parler contre mon septième article, dans lequel je paroissois condamner les oracles.

Je déléguai cette matière aux patriarches mes fils qui parloient mieux que moi. Le jour fixé, le jeune prélat qui étoit frère du roi de son diocèse, me demanda en commençant sa harangue pourquoi j'avois fait une satire à la plus sacrée des prérogatives des ministres de la loi de Dieu. Je me levai, & je dis, "Les articles de la religion chrétienne sont faits pour les chrétiens, & non pas pour les mégamicres, & je mourrai plutôt que d'y ajouter, ou d'y ôter un jota. J'ai déléguié cette matière aux patriarches mes fils qui sont ici, qui pensent comme moi, & qui démontreront à tout ce saint concile, que tout mortel qui se vantera de pouvoir faire parler Dieu par le moyen de s'enivrer, blasphèmera."

Après ces quatre mots je m'assis; & l'autocéphale fit une harangue historique, qui narroit une quantité de faits, alléguoit beaucoup d'éxemples, & ne prouvoit rien. Il nous traitoit de mécréans, il représentoit les oracles comme le soutien de la religion, & comme l'indice le plus sûr de la présence de

Dieu au ſaint miniſtère des mégamicres, & il finiſſoit par provoquer Jacques à lui répondre. La ſeule choſe qu'il dit, & qu'on pouvoit trouver bonne en philoſophie étoit, que tout oracle eſt une prophétie, & que la faculté de prophétiſer étant au deſſus de l'homme, l'homme par conſéquent ne peut prophétiſer qu'étant hors de lui même ; & qu'il l'étoit dans le ſommeil, & qu'il falloit donc que les miniſtres de Dieu ſe le procuraſſent. C'eſt, milords, le ſentiment de Platon dans le Timée que cet autocéphale n'avoit pas lu. Mon fils parla deux heures avec grande éloquence dans une langue que je ne ſuis jamais parvenu à parler parfaitement bien, & qu'il parloit comme un vrai mégamicre, car il l'avoit appriſe avant que d'apprendre l'angloiſe. La ſubſtance de ſa harangue théologico-philoſophique fut que les mortels ne pouvoient donner aux hommes que des conſeils, & que le titre d'oracle ne pouvoit avoir été donné aux réponſes des alfaquins que par l'audacieuſe flatterie, & par l'impoſture. Il dit qu'il ne ſe ſeroit jamais mêlé de cette matière s'il ne ſe fût vu provoqué, puiſqu'il ſavoit n'avoir aucune inſpection ſur les conſciences des mégamicres, mais que ſe voyant contre ſon attente excité il ſe croyoit en devoir de dire, & de ſoute-

nir que le grand Hélion devoit abolir cet uſage devenu depuis un grand laps de tems un évident abus qui déshonoroit Dieu créateur, ſa religion, & tous ceux qui y croyoient. Dieu, parcequ'ils le mettoient ſouvent dans le cas de ſe dédire, ou de tromper ſes créatures raiſonnables : la religion, parceque les eſprits clair-voyans concevoient que ceux qui prononçoient les oracles, ou ils étoient de bonne foi, & ils étoient imbécilles, ou ils ſavoient de tromper, & c'étoit des ſcélérats fripons qui mettoient Dieu de moitié dans leurs fourberies, & abuſoient de la piété des croyants juſqu'à leur faire croire qu'il étoit poſſible que Dieu pour expliquer ſa volonté eût beſoin qu'un de ſes miniſtres s'enivrât, crime qui produiſoit de tems en tems la mort du même miniſtre, & à coup ſûr la hideuſe vieilleſſe, dont les vilaines marques devoient aſſez démontrer que Dieu pouvoit par ſa bonté infinie ſouffrir cette impiété, mais jamais l'approuver : les oracles enfin devoient déshonorer les croyans mêmes, puiſqu'il étoit incroyable qu'un peuple doué de l'uſage de la raiſon pût perſiſter à être perſuadé de la réalité d'une pareille extravagance ſans jamais en revenir, malgré les preuves continuelles qu'il avoit devant ſes yeux de ſa vanité. Il ajouta

que la nature même de cette ſolenneſle impoſture étoit celle d'entretenir le raiſonnement des mégamicres dans l'abus, & de maintenir en force la ſuperſtition dans toutes les affaires, où l'on voyoit toujours égarés les plus pieux. Il conclut ſon diſcours en diſant que, ſi Dieu a voulu donner au monde intérieur le privilège de poſſéder ſon oracle fait pour faire ſavoir dans les cas graves ſa volonté à ſes créatures, il ne pouvoit l'avoir donné qu'excluſivement, & immédiatement à ſon grand Génie, & même ſans la faculté de le déléguer que dans les cas urgens.

Cette matière occupa ſoixante & ſix ſeſſions. Elle me donna un grand eſſai de la fermeté, & de la ſolidité du jugement de Jacques, & de Théodore, qui réſiſtèrent à tous les Pères du concile, qui parlèrent tous à l'exception de dix à douze, dont on remarqua beaucoup le ſilence, puiſqu'ils étoient les plus renommés par l'eſprit, & par la ſcience : *Eo magis effulgeſcebant*, comme les images de Brutus, & de Caſſius, qu'on ne vit pas au convoi funèbre de Britanicus. L'autocéphale qui avoit attaqué le premier notre ſeptième article, déſeſpéré de voir que tout le concile conſterné ſe tenoit dans le ſilence ſe leva, & parla huit heures de ſuite, & dit des

choſes qui n'avoient pas l'ombre du bon ſens, en lançant contre nous de tems en tems les plus fortes invectives, & en conjurant la vengeance divine contre nous qui avions oſé en la préſence du grand Génie taxer d'impoſture, & d'ivrognerie trois cent prélats. Il termina ſon diſcours par ſa ſoumiſſion égale à celle de Théodore à l'oracle du grand Génie, qui ſeul, ſelon lui, auroit eu la force de dompter notre orgueil.

L'aſſemblée ſe ſépara alors. Le lendemain on lut publiquement ce décret. *La volonté de Dieu ne peut ſe manifeſter aux mégamicres que par l'organe de ſon grand Génie. Les autocéphales, les abdalas, & leurs délégués pourront à l'avenir être conſultés, & la ſobriété ſera l'ame de leurs conſeils ſous peine d'excommunication.*

L'autocéphale qui étoit la véritable cauſe de ce décret mémorable ne pouvoit pas s'en affliger puiſqu'il étoit à la mort. Il s'étoit ſi échauffé à parler qu'une eſquinancie vraie l'avoit réduit à l'extrémité, & les phyſiciens avoient déjà prononcé ſon arrêt : il ne pouvoit pas durer juſqu'au jour ſuivant. La phlogoſe avoit gagné les muſcles qui ſervent à fermer la glotte, & la ſuffocation étoit imminente ; tous les remèdes qu'on lui donnoit

revenoient par les narines. D'abord que je sus que les physiciens avoient prononcé l'arrêt de mort de ce grand prélat, je dis à mes deux fils qu'il falloit aller lui faire une visite, & ils me suivirent sur le champ.

Je trouvai là dix huit à vingt autocéphales, les mêmes qui s'étoient le plus acharnés contre nous, tous tristes, & mortifiés; & près du lit du moribond je vis trois physiciens décorés de médaille, & de mantelet à manches, & à la droite du lit le grand président du concile. Nous reçûmes en paroissant les plus profondes révérences. Je trouvai le malade qui ne pouvant plus respirer, étoit tombé en convulsions : il étoit devenu bleu, & ses yeux paroissoient vouloir sortir de sa tête. Tel étoit devenu ce prélat âgé de trente quatre moissons, frère du roi du Quatre-vingt-un, & autocéphale richissime de son royaume. Dans un coin de la chambre il y avoit son inséparable fondant en larmes, qui me parut tout ce qu'on pouvoit trouver de plus joli parmi les mégamicres. A notre apparition il ne se leva pas, & nous expliqua assez sa haine par un coup d'oeil. Je demandai aux physiciens si on pouvoit encore espèrer. L'un d'eux me répondit avec un air fort respectueux que, sans un drastique

qui leur étoit inconnu ; il ne pouvoit durer qu'encore vingt heures. Ce phyſicien m'en dit les vraies raiſons, & je fus perſuadé qu'en le laiſſant mourir il devoit mourir. Je me tournai alors vers toute la compagnie, & je leur dis que l'autocéphale s'étoit déclaré la veille du même jour mon ennemi, & avoit dit contre moi, & contre toute ma race tout ce que la haine pouvoit inventer de plus injurieux ; que cela étant, ma religion exigeoit que je m'employâſſe de toutes mes forces à le préſerver de la mort qu'on lui avoit pronoſtiqué inévitable. Je dis que voulant obéir au plus glorieux des préceptes de ma religion je me confiois en Dieu, mais que j'exigeois qu'ils reſtâſſent préſens à tout ce que je voulois faire au malade, & qu'aucun d'eux n'oſât porter la moindre oppoſition à mon entrepriſe, parceque la vie devoit lui être rendue non pas par un miracle, que l'homme n'étoit pas le maître de faire, ni de l'obtenir à ſon bon plaiſir de la toute puiſſance divine, mais par la nature moyennant des remèdes naturels. Le préſident du concile prit la parole pour tous, & dit que je pouvois être ſûr de tout ce que je demandois, & mit la main ſur ſa poitrine, & tous les aſſiſtans firent la même choſe ; c'étoit comme chez nous le ſer-

ment inviolable de tous les eccléſiaſtiques. J'inclinai ma tête dans ce moment là pour voir qui me ſerroit avec beaucoup de force au genou, & je fus attendri voyant que c'étoit le charmant inſéparable du patient, qui ne pouvant pas parler à cauſe de ſon extrême angoiſſe, tâchoit de m'expliquer ainſi ſon ſentiment de reconnoiſſance: je me baiſſai, & je lui baiſai l'épaule que l'éxomide laiſſoit nue: les ſanglots l'étouffoient. Le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un mégamicre qui a des moeurs eſt la mort de ſon inſéparable, car il ne peut plus eſpèrer la joie de ſes dernières ſix années dans la retraite de la paix. Quelques-uns meurent de douleur par cette ſeule penſée.

J'ordonnai en anglois à Théodore de faire d'abord venir ma femme avec mon étui de chirurgie, & avec tout ce qu'elle avoit de plus précieux en eſſences. Eliſabeth parut, & ſa décoration unique lui attira des profondes révérences de tous ces princes: la circonſtance ne permettoit ni chant, ni danſe. Toute la ſale étoit plongée dans le plus morne ſilence: les phyſiciens immobiles, & attentifs me regardoient ſans rien dire. Je dis à ma femme de s'aſſeoir, & de prendre entre ſes bras le malade, & je fis que Jacques lui tienne

ſuſpendu le bras, où je décidai de lui ouvrir la veine, pendant que Théodore qui avoit la main excellente le ſaignoit conformément à mon ordre au pied. Nous avions là tout le linge dont nous avions beſoin, des cuves, & de l'eau chalide: nous lui tirâmes deux onces de ſang poſitivement jaune. Après l'avoir étanché, & fermé la bleſſure par des compreſſes, & des bandages, je lui fis frotter très légèrement la poitrine, & lorsque je ſentis le battement de ſon pouls moins fort, je le ſaignai à une jugulaire que j'épuiſai entièrement, & je donnai une autre lancette à Théodore pour qu'il le ſaignât aux ranulaires que l'on voyoit oedémateuſes. Après ces ſaignées, les mouvemens ſpasmodiques ceſſerent, mais le malade devint de couleur de roſe pâle, marque ſûre de mort imminente, diſoient les phyſiciens: ſa reſpiration étoit devenue presqu'inſenſible. Son corps au bout de deux heures, de brulant qu'il étoit, étoit devenu froid. Je le laiſſai quatre heures dans cet état en lui donnant des petits clyſtéres de lait, office que je fis faire à ma femme, & qui s'en acquitta très adroitement. En le voyant dans l'exténuation je lui appliquai un ſinapeſme au cou, & un autre à la poitrine, & avec le Biſtouri je lui piquai un eſpèce de Phyge-

thlon que je lui vis au fond de la gorge, me gardant bien de toucher aux muscles thyroarythénoïdiens sous le larynx. Deux heures après je reconnus la diminution de la tumeur qui occupoit le larynx ; & le pharynx par la respiration qui étoit devenue moins difficile, & par le gonflement des amygdales que j'avois vu sous la luette considérablement diminué : étant déterminé à ne le quitter que lorsque je l'aurois jugé hors de danger, j'ordonnai qu'on nous portât près de son lit notre diner, & je dis à mes fils de faire venir leurs femmes. Tous les autocéphales assistans en firent autant sur deux, ou trois tables qu'on dressa sur le champ toujours dans le plus grand silence. Le charmant inséparable me fit la politesse de venir s'asseoir sur mes genoux, & déclara qu'il ne vouloit pas manger ; mais un mot que je lui dis à l'oreille le détermina à se laisser sucer d'un verd, & à prendre son lait.

Au bout de dix heures je commençai à lui donner des gargarismes doux, & acides, & à lui faire des suffumigations, & à la cloche du commencement du troisième jour je ne lui trouvai aucune altération, & son corps devenu rouge comme auparavant reprit peu à peu sa chaleur naturelle. J'embrassai alors ma femme,

& mes enfans, & je leur dis de s'unir à moi pour remercier Dieu à genoux de la grace qu'il nous avoit fait. Je priai d'abord les physiciens d'examiner le malade. Après s'être acquittés de cet ordre ils dirent à toute l'assemblée que l'autocéphale étoit hors de danger. Je pris alors congé du malade qui me remercia avec une voix très foible, & les physiciens se chargèrent du régime qui lui étoit nécessaire dans sa convalescence.

L'inséparable me regardoit comme un Dieu, & je crois que les autres n'en pensoient pas moins. Cette cure étonnante me rendit le maitre de l'esprit de tous les pères du concile, & de celui des ministres du grand Génie. Je fus le lendemain avec mes enfans lui faire une visite, & je le trouvai sain, mais épuisé de forces à cause des saignées, des sinapesmes, & de la diète. Un des trois physiciens me dit qu'il étoit vrai que cette prodigieuse guérison n'étoit pas un prodige de la toute puissance de Dieu, mais qu'elle l'étoit du raisonnement, & de la hardiesse d'opérer en conséquence; & que les mégamicres étoient bien malheureux d'avoir une religion qui les empêchoit de raisonner, & d'agir. Il n'auroit pas pu me dire d'avantage dans un fort long discours: je ne lui ré-

pondis pas ; mais j'observai que ses paroles firent dresser les cheveux à plusieurs autocéphales présens qui crurent avoir entendu un affreux blasphème. L'autocéphale exténué me parloit des yeux, & me tenoit une main qu'il me baisoit, pendant que l'inséparable assis sur moi me baisoit l'autre. Ma femme voulut traire un peu de lait de l'inséparable, & y mettre six goutes d'une précieuse essence, & la donner à l'autocéphale qui crut boire la quintessence de la vie. Elle en laissa une fiole à l'inséparable en lui disant de lui en donner autant toutes les trois heures ; & nous partimes.

La session du grand concile du lendemain commença par une harangue du président, qui portant aux nues l'action heroïque que j'avois fait, me remercia au nom du grand Génie, & me pria de sa part d'accepter le droit de proposition dans le même concile. Je me levai, & pénétré de reconnoissance comme j'étois, je prononçai un remercîment qu'on trouva fort beau. Pour démontrer combien j'agréois ce privilège, je parlai cinq heures pour insinuer l'abolition de la défense de la saignée. Personne ne s'étant opposée, l'assemblée se sépara, & on trouva le lendemain la publication de l'abolition, mais sous

condition que la saignée ne seroit permise qu'au savant physicien qui la trouveroit nécessaire à rendre la santé à un mégamicre mourant. Dans la session suivante je fis approuver l'institution d'un collège, ou d'une école d'anatomie, & je fis soutenir la matière à Théodore: elle occupa plusieurs sessions à cause du choix des cadavres; mais on arrangea tout, & la loi fut faite.

Je proposai l'abolition de la défense de boire de l'eau, & je laissai à Jacques le soin de réfuter les oppositions: cette misérable matière occupa quinze sessions. On l'envoya aux suffrages, & nous en eumes deux cent quarante contre. Piqué de cela je me levai, & je parlai deux heures pour démontrer qu'il falloit au moins changer la forme absurde de la défense qui choquoit la religion, & le bon sens par la superstition; & la nature avec une fausseté manifeste: on y disoit que l'eau étant la seule nourriture du soleil, on ne pouvoit en boire, qu'en lui manquant de respect. Je leur dis qu'il étoit impossible de manquer de respect à une créature qui ne pensoit pas, & que, quand même le soleil seroit un astre pensant, il lui seroit moins désagréable de voir les mégamicres en boire, qu'à s'en abstenir par peur de lui manquer de respect, car il y avoit

assez d'eau dans le monde, & pour lui, & pour ses enfans. Personne ne répliqua, & le lendemain on publia la loi avec un nouveau formulaire.

Dans la session suivante je proposai la supression de la permission de voler les endormis. Les opposans furent nombreux : les plus forts disoient que cette prohibition deviendroit une permission tacite de s'enivrer. A l'âge de quatre vingt ans je me trouvois comme jeune en force de corps, mais mon esprit étoit devenu tel que le faux raisonnement m'excédoit facilement : je laissai cette besogne à mes chers fils qui passoient pour jeunes, & qu'on auroit appellé vieux en Angleterre. Jacques démontra que, si le vol étoit un crime, le législateur qui permettoit un crime pour en punir un autre devenoit criminel lui même. Au surplus la punition de l'endormi étoit l'excommunication outre celle dépendante du détriment dela nature ; & il dit qu'un juge loyal ne pouvoit pas punir un seul crime avec deux peines. Cette permission absurde fut abolie le lendemain.

Je fis publier une loi qui défendoit aux abdalas de juger les procès qui n'étoient pas dépendans des droits ecclésiastiques. Ils jouissoient de cette prérogative par abus lorsque la

querelle étoit portée à leur tribunal avant que le for ſéculier en eût eu connoiſſance. Ma nouvelle loi portoit que le recourant ne dût pas être écouté, mais renvoyé au tribunal compétant. Au bout de trente ſeſſions Théodore déſeſpèra de perſuader le concile: il remit ſon opinion à l'arbitre du grand Génie, & obtint la victoire: ſans cela il n'en ſeroit jamais venu à bout.

Je fis mettre à l'anathème, & à la perte de ſon emploi tout avocat qui auroit pu être convaincu, après avoir gagné ſa cauſe, d'en avoir impoſé aux juges avec la citation d'une loi qui n'auroit jamais éxiſté, ou qui n'auroit jamais été éxécutée, & je fis déclarer nulles toutes les loix inactives. Je fis auſſi ſortir un décret qui lançoit l'excommunication à tout alfaquin qui auroit éxigé de l'argent pour un conſeil qu'on lui auroit demandé. Il lui étoit ſeulement permis de ſe diſpenſer de le donner.

Je propoſai la défenſe des frottemens réciproques après les repas, & j'abandonnai cette matière à mon fils aîné: elle lui conta dix harangues, & enfin très fatigué il laiſſa aller ſa propoſition aux ſuffrages, & nous perdîmes. Mon fils, & ma femme très mortifiés me dirent que, ſi j'avois parlé on auroit

ſupprimê ce ſcandaleux uſage. Je leur répondis que nous avions tort, & qu'il devoit nous ſuffire de pouvoir donner ſur cette matière des ordres poſitifs à nos tribus.

On appelloit les délateurs *vengeurs de Dieu.* Je fis mettre à la place de ce titre celui de bourreaux néceſſaires à la vengeance de la juſtice mondaine.

L'autocéphale du royaume Quatre-vingt-trois, qui homme d'un très petit eſprit avoit eu aſſez ſagement celui de ne jamais ouvrir la bouche dans tous les grands, & longs démêlés du concile, s'aviſa au commencement d'une ſeſſion vers la fin de la ſeconde année de ſe lever, & de me demander une déclaration ſur la progreſſion de mes deſcendans. "Il y a, dit-il, deux cent ſoixante ſept ans que vous n'étiez que deux, comme je lis dans les régiſtres infaillibles de la ſainte chancellerie, & aujourd'hui vous êtes les pères de ſix cent mille individus: il eſt tout ſimple, que dans peu de tems votre eſpèce ſera plus de la moitié nombreuſe que la notre. Voudriez-vous bien nous donner là deſſus un petit éclairciſſement?

Nous ne fûmes pas les ſeuls à nous étonner de cette ſingulière queſtion: elle ſurprit, & révolta tout le concile, car dans les

moeurs des mégamicres ; elle étoit ouvertement criminelle. Je lui répondis dans l'inſtant : *C'eſt un ſecret de Dieu, que ma religion ne me permet pas de tenter de pénétrer, & ſur lequel la votre vous deſend de m'interroger.*

Après ces quatre paroles je m'aſſis, mais le grand préſident ſe leva, & donna le ſignal aux douze de terminer la ſeſſion, malgrè qu'elle ne faiſoit que commencer. Nous retournâmes tous à nos appartemens. L'autocéphale que j'avois guèri, & qui s'étoit lié avec moi de l'amitiè la plus intime, vint me voir pour me témoigner l'affliction de tous les pères pour ce qui étoit arrivé, & il nous dit que l'autocéphale coupable s'étoit enfermé dans ſon appartement.

Après cela il me communiqua une lettre du roi ſon frère dans laquelle il le chargeoit de me demander une tribu avec les mêmes conditions que j'avois agréé du roi ſon voiſin, où étoit mon fils Léopold. Ce bon autocéphale qui après ſon esquinancie étoit devenu un autre homme, m'avoua que ſon frère déſiroit avoir ce plaiſir depuis long tems, & qu'il s'y étoit toujours oppoſé, mais qu'il avoit enfin reconnu ſon tort. Je lui répondis en bref qu'il pouvoit compter que, d'abord que je ſerois de retour à mon fief

Deux cent ſeize, je lui enverrois la tribu qu'il déſiroit. Cette concluſion le combla de joie, & nous nous ſéparâmes. Le lendemain on lut à la ſale du concile une affiche qui lançoit à l'autocéphale qui m'avoit interrogé l'excommunication divine. Elle étoit irrévocable, car elle venoit de Dieu, & le nom du grand Génie n'y étoit ſigné qu'en qualité de miniſtre qui obéiſſoit à un ordre qui partoit directement du très-haut. On ne s'y attendoit pas, car non ſeulement il devenoit exclus du concile *ipſo facto*, mais ſon ſiège étoit devenu vacant.

Le concile s'acheminoit à ſa fin, & je ne pouvois pas me réſoudre à laiſſer les mégamiſres dans une erreur qui les déclaroit idolâtres. On auroit toujours dit à ma honte, que je m'étois trouvé dans un concile général avec droit de propoſition, & que je l'avois laiſſé courir. Je propoſai donc au concile la ſuppreſſion de la Philèlie, & je ne parlai qu'une ſeule heure, car l'eſſentiel ne demandoit pas une longue oraiſon. Le premier qui me parla contre commença par me demander pardon s'il oſoit me dire que j'avois blaſphémé, & transporté par l'enthouſiasme il fit une longue déclamation tendante à faire craindre à toute la Hiérarchie la di-

vine colère prête à foudre ſur tout le genre humain : il finit par me préſenter avec grande éloquence au grand Génie en poſition de lui demander pardon plongé dans le plus grand repentir.

Ma réponſe dura ſix heures. Je fis de ſang froid l'analyſe de tout le cantique, qui appelle le ſoleil créateur, qui lui attribue le pouvoir de pardonner les pèchés, & qui parvient à lui dire que l'ame immortelle de tout mégamicre eſt une partie de ſon eſſence immortelle ; & que ſon ſalut dépendoit de lui. Je dis que cela étant faux, & impie, je me croirois damné en laiſſant terminer le concile ſans obtenir ſon abolition, puiſque ce cantique malgrè ſa belle poèſie, & ſon antiquité offenſoit Dieu. Un autocéphale donna ſon nom pour me réfuter à la ſeſſion ſuivante ; & ſeize ſeſſions ſe paſſèrent ainſi ſans qu'on pût déterminer. La dernière fois que je parlai, je finis ma harangue en conjurant Dieu créateur de m'envoyer ſes plus ſévères punitions ſi je me trompois. Je le priai de pardonner aux mégamicres qui s'étoient oppoſés à ma propoſition, d'éclairer leur eſprit, & d'inſpirer au grand Génie que le moment étoit arrivé où il auroit pu faire ſavoir à ſes fils ce qu'il n'avoit jamais ignoré, que le ſo-

leil étoit une créature, & que le cantique ne pouvoit être qu'une production de l'esprit ennemi de Dieu qui étoit la vérité même. Après cela je demandai la sentence du grand Génie. Le lendemain on lut un décret du grand Hélion qui maudissoit le cantique, & tous ceux qui auroient osé le chanter à l'avenir. La dernière session fut employée par le grand président dans un discours plein d'onction, à la fin duquel il récapitula tous les décrets émanés du concile, & les pères furent congédiés. Le nom qu'on donna à ce concile fut la *Réforme*. Son histoire fut imprimée en une couleur, & à l'ancienne avec toutes ses circonstances, & on en fit des éditions sans nombre. En moins de six mois tout le monde en fut instruit. La malédiction de la Philèlie non seulement détruisit l'idolatrie, mais en fit concevoir la véritable idée à ceux qui par une spéculation subtile nioient sa possibilité. La défense de demander le baptême fit d'abord l'effet qu'elle devoit faire : les sujets du grand Génie ne le demandèrent plus ; mais chez moi où les punitions menacées se trouvèrent sans force, & ailleurs, où peu à peu elles eurent le même sort, les mégamicres tout à fait dégoutés de leur religion après la nouvelle idée qu'ils durent avoir

de leur astre demandèrent le baptême avec un tel empressement qu'à mon départ de ce monde là il n'y avoit plus dans mes fiefs, & dans ma principauté d'Alfrédople dix familles de l'ancienne religion. Deux sièges d'autocéphales, & cinq cent quatre vingt d'abdalas devinrent *in partibus*, & je sacrai chrétiens les temples profânes par un cérémonial d'expiation qui finissoit par l'élévation de notre sainte croix sur la coupole du temple, vraie, & glorieuse bannière de victoire, dont le pieux patriarche Jacques mon cher fils prétendoit savoir la mystérieuse signification, qu'il tenta de me communiquer, mais que je n'ai jamais voulu savoir, pour ne pas être obligé à lui dire qu'il se trompoit.

Après toutes les visites, & les cérémoniaux convenables je partis avec le même train, & en quinze jours je fus dans ma capitale où mes sujets me firent un accueil que le monde mégamicrique n'eut jamais occasion de faire à aucun de ses rois.

Le premier de l'année soixante huit, je fis toutes les fonctions d'Eglise, & je sacrai éxarques tous ceux qui étoient entrés dans l'âge. Je partis à la moitié du mois, & à la fin de Juin j'arrivai à la capitale de mon second fief, où l'accueil qu'on me fit ne fut pas

moins brillant. Je ne m'y arrêtai que quinze jours, car il me tardoit de voir ma principauté, où je trouvai André qui à la tête de toutes mes tribus fêta mon arrivée avec un beau feu d'artifice qu'il m'avoit préparé, mais dont l'effet ne fut pas surprenant à cause de la clarté du soleil. J'instruisis d'abord Paul, & Clémentine que je les avois destinés au roi du Quatre-vingt-un, & au premier du mois d'Aout je le sacrai évêque, & je l'envoyai par eau à ce royaume avec une lettre à l'autocéphale, dans laquelle je lui promettois une visite dans notre année suivante. Huit jours après leur arrivée toutes les mariées accouchèrent.

Ce que je fis de remarquable cette année fut d'avoir envoyé à mon fief mes quinze plus jeunes tribus, les ayant distribuées trois par gouvernement. Je les expédiai le mois de Novembre, toutes les mères ayant leur enfant aux mammelles. Cette émigration étoit de six mille & Quatre vingt individus: elle auroit été plus nombreuse de deux mille huit cent seize sans la loi qui avoit ordonné le mariage entre cousins. André restoit à la tête de huit tribus qui faisoient une population de quasi trente mille géants, & c'étoit assez.

Je reçus dans ce même tems une lettre de Jacques qui me demandoit s'il pouvoit accorder des tribus aux rois voisins d'Héliopalu qui tous les quatre lui en demandoient. Je lui répondis de suivre mon plan ; & d'y envoyer ses quatre tribus ainées, sa première exceptée, & d'en placer autant qu'on lui en demanderoit, pourvu que le chef partit de mon fief étant sacré exarque par lui même, qui en qualité de patriarche en avoit le pouvoir. Il fut enchanté de cette permission, car sa famille étoit de plus de cent dix mille individus.

Je quittai ma principauté pour aller enfin à la cour. Il n'est pas possible que je vous explique l'accueil que l'on m'y fit. Le roi me reçut en public en me disant que je venois de tenir un concile général, où j'avois purgé la religion des mégamicres de toutes les taches ; & que tout le monde pouvoit me regarder comme le grand Génie ; qui s'étoit rendu visible sous mon masque. *Allons nous amuser*, dit-il, sans me donner le tems de lui répondre, *venez voir avec nous si nous avons bien profité de vos leçons.*

Je vis, milords, un cabinet pour l'électricité, qui m'enchanta. Ses princes, me dit le roi, avoient brillé aux assemblées du collège de physique, qui ne savoit rien de tout ce-

la, & qui alors ſe croyoit véritablement devenu ſavant, & à part des cauſes occultes de l'activité de la nature.

Au commencement de l'année ſoixante neuf, je reçus des lettres de mes fils établis dans la capitale de la république, & dans celle de ſon fief. César m'écrivoit que le libertinage de toute la nation le déſeſpèroit, puisqu'il introduiſoit la corruption des moeurs dans ſa tribu. Les plus beaux mégamicres de la ville inſéparables des plus illuſtres, des plus graves, & des plus riches nobles vouloient avoir pour intime ami un géant, & l'inſéparable du galant n'en étoit point jaloux, puisqu'il ſe vengeoit en s'emparant d'un autre. Pluſieurs verds, pourpres, & amaranthes puiſſamment riches ſe donnoient les mêmes airs, & les plus beaux géants ſe trouvoient ſéduits par les honneurs, & par les prèſens que les riches voluptueux leur faiſoient. Il faiſoit des ſermons en vain contre cette ſcandaleuſe débauche, & il n'oſoit pas la leur défendre par ſon autorité abſolue. Ce qui le déſeſpèroit étoit les femmes des géants libertins, qui faiſoient les hauts cris contre l'indignité de leurs maris criminels: dix femelles de la tribu n'étoient pas devenues groſſes l'année ſoixante ſept; & treize avoient eu le même malheur l'année

dernière ; il s'attendoit à un grand nombre de ces pauvres malheureuses l'année courante, & il me demandoit conseil. Elles se tenoient pour déshonorées, elles avoient honte à se montrer ; elles pleuroient, d'autant plus à plaindre qu'elles n'avoient aucun moyen de se venger du sanglant affront que leurs maris leur faisoient. Les mégamicres trouvoient nos femmes fort belles ; mais elles ne leur inspiroient aucun gout. Il me disoit que la prudence de Rose avoit pu jusqu'à ce moment là masquer à la tribu cette infamie, & mettre un frein au désespoir de celles qui se voyoient devenues nulles sans avoir rien à se reprocher ; mais que le scandale alloit devenir public, car elles vouloient éclater. Le singulier étoit que Daniel dans le même tems m'écrivoit de la capitale du fief, positivement la même chose, quoiqu'avec des circonstances différentes.

Daniel avoit beaucoup d'esprit ; bon poète comique, il avoit appris à jouer la comédie à ses enfans dans un fort joli petit théatre qu'il avoit fait bâtir à la cour dont le duc étoit enchanté. La première année après la comédie il donnoit à souper à tous les acteurs avec les plus jolis inséparables de la ville ; mais peu à peu ce bon prince qui

avoit le malheur de devenir éperduement amoureux tantôt de l'un, tantôt de l'autre jeune géant, trouva que ces inſéparables qui étoient tous auparavant tour à tour les objets de ſa galanterie le gênoient, & s'en débarraſſa facilement. Il ne ſoupoit plus qu'avec mes pauvres jeunes géants que ce prince magnifique avoit rendus fort riches en pierreries : mais cela n'étoit pas du gout de leurs femmes qui faiſoient plus de cas de leur tendreſſe que de toutes les richeſſes de la terre. Il me diſoit emphatiquement que les femmes de ces libertins n'accouchoient plus, qu'elles en étoient furieuſes, & que ce déſordre étoit au moment d'être découvert, & de cauſer le plus grand ſcandale. Il me demandoit conſeil : il ne ſavoit s'il devoit ſuſpendre la comédie, ou s'il pouvoit oſer s'en plaindre au prince, car il lui étoit inutile de faire ſur cela des remontrances à ces enfans qui lui répondoient avec un ton d'indifférence, qu'il n'y avoit pas de leur faute, & qu'il étoit le maitre de leur défendre d'aller à la cour, & ſûr d'être obéi. Il avoit encore un autre chagrin.

Un de ſes fils, qui à toute occaſion avoit donné des marques de la plus grande ſageſſe, paſſoit depuis ſix mois toutes les heures du

repos de la première métamorphoſe de chaque réſurrection hors de la maiſon, & il me diſoit qu'il ne pouvoit pas parvenir à ſavoir où il alloit; ſa femme qu'il aimoit beaucoup ne ſe plaignoit pas de lui, parcequ'elle n'en avoit aucune raiſon légitime, ni plauſible; mais elle devoit être, ſelon lui, mortifiée de ne ſe voir pas digne qu'il lui communiquât ce ſecret. Il l'avoit interrogé, & il lui avoit répondu que ſes viſites, quoique ſecrétes, & à heures indues, ne le rendoient coupable de rien, mais qu'il deviendroit coupable s'il en révéloit le ſujet, puiſqu'il avoit juré de ne le confier à perſonne qu'avec la permiſſion de celui qui l'en avoit rendu dépoſitaire. Il finiſſoit ſa lettre par me peindre ſes alarmes ſur l'avenir; il prévoyoit la ſéduction, & les funeſtes effets d'une corruption de moeurs fatale à la religion, & à l'heureuſe propagation de ſa tribu.

Ces nouvelles me donnèrent du chagrin, & me plongèrent dans des réflèxions ſérieuſes. Eliſabeth en étoit déſolée.

Fin de la ſeizième journée, & du quatrième Tome.

DIX SEPTIEME JOURNEE.

Milord Chepſtow.

Je faiſois cé matin une ſingulière réflèxion. Je penſe que les deſcendans de M. Edouard ſeroient fâchés de voir arriver là des étrangers. Nous ſerions certainement mal reçus, même en y allant avec une lettre de recommandation de Monſieur Edouard.

Miladi Rutgland.

Je ne crois pas qu'il nous la donneroit. Qu'en dites-vous, Madame Eliſabeth ?

Eliſabeth.

Et pourquoi donc ? Miladi.

Miladi Rutgland.

Oui : il nous la refuſeroit. Où eſt-il ?

Eliſabeth.

Dans le parc avec le duc de Brecnock : ils parlent depuis deux heures de l'électrici-

té ; & la matière les affecte ſi fort, qu'ils ne ſentent pas, & ne voient point la neige qui tombe à gros flocons.

M. Dunspili.

C'eſt une grande découverte, & qu'on peut pouſſer bien loin.

M. Bridgend.

Et on peut donner auſſi dans la chymère.

M. Dunspili.

Je ne me pique pas d'être grand phyſicien, mais il eſt viſible que par le moyen d'un conducteur on parviendroit non ſeulement à détourner la foudre, mais à lui donner une direction.

M. Howard.

Outre cela, l'électriſation pourroit guérir de pluſieurs maladies.

M. Bridgend.

Nous y voilà. Mais je vois M. Edouard. Je vous prie, ma couſine, de lui demander la lettre de recommandation en queſtion.

Miladi Rutgland.

Volontiers. Nous avons, M. Edouard, trouvé le moyen d'aller à Héliopalu ; mais nous n'oſons pas y aller ſans un ſauf-conduit. Vous ne nous le refuſerez pas, je penſe.

Edouard.

Je vous demande pardon, Miladi, je dois vous le refuser. Une compagnie d'étrangers qui arriveroit là détruiroit tout mon édifice, & mettroit des ſchismes dans la religion qui eſt la baſe de ſa durée. Des étrangers diroient à mes fils les ſecrets que je n'ai pas voulu qu'ils ſuſſent, & d'ailleurs la politique de mes enfans devroit craindre une nouvelle population qui ne pourroit être qu'ennemie de la leur. Vous ſeriez, je crois, fort mal reçus même avec mon ſauf-conduit. Songez auſſi qu'il ſe peut qu'aujourd'hui j'aie perdu dans ce monde-là toute l'autorité que j'avois; car Jacques, quoique mon amoureux fils, ne pourroit pas étant ſage perdre de vue ſes droits, ſes intèrets, & ſes devoirs, ſe trouvant revêtu de toute l'autorité que j'avois.

Miladi Rutgland.

C'eſt vrai. Nous devrions y alier en état de nous faire reſpecter à la tête d'une armée.

Edouard.

Ils ne peuvent en craindre aucune. Leur nombre, miladi, en comptant pour nés tous ceux dont mes femelles étoient groſſes, eſt de trois millions, neuf cent mille, neuf cent vingt

cinq individus. Toutes les femmes rabattues, & les mâles en bas âge, trois cent quatre vingt dix mille hommes ſe trouvent là aptes à la guerre. Dans cette grande population il n'y a que cinq cent quarante neuf femmes devenues vieilles, & par conſéquent autant de doyens tous piſtes ſacrés.

M. Dunspili.

Je crois qu'il n'y aura des géants morts dans le monde intérieur que dans ſept ou huit ſiècles. La nature dans ce monde là, qui ne peut être que le Paradis terreſtre, doit s'être remiſe en poſſeſſion de ſes droits. Tout le monde ſait qu'avant le déluge quelqu'un qui mouroit à quatre cent ans mouroit jeune.

Miladi Rutgland.

Je voudrois ſavoir à quoi ces bons antidiluviens s'occupoient dans une ſi longue vie.

M. Dunspili.

L'écriture même nous le dit, ma charmante couſine. La ſeule affaire qu'ils avoient étoit celle de faire des enfans.

Miladi Rutgland.

C'étoit toujours une occupation; & aſſez ſérieuſe. Mais parlons du grand concile. Le grand Génie, monſieur Edouard,

s'eſt vu obligé à vous accorder tout ce que vous avez voulu. Ce n'eſt que la politique ordinaire qui craint de ſe perdre en ſe donnant un démenti : la grande paſſe par deſſus tout, & ſacrifie la gloire même à l'aſpect du gain ſolide. Il eſt ſingulier que l'eſprit d'un corps collectif ſoit plus ſujet à s'éxalter que celui d'une ſeule tête.

Miladi Rutgland.

Le mot même *fanatisme* déſigne multitude.

M. Bridgend.

Avez-vous ſu, M. Edouard, comment la république à fait pour découvrir votre négociation avec le duc?

Edouard.

Elle ne peut l'avoir ſu, milord, que par le moyen de ſes eſpions. Elle a un tribunal ſuprême compoſé de trois hommes dont l'éxiſtence n'eſt pas conſtitutionelle, mais faite, à ce que l'on prétend, pour maintenir la conſtitution, & par conſéquent pour conſerver l'état. Le conſeil des dix ſept, qui fait tout ſecrètement, choiſit trois de ſes propres membres, & leur confère un pouvoir deſpotique ; tout ce que ce tribunal fait, & qui doit devenir public, n'eſt jamais publié que ſous le nom du conſeil ; on peut dire

qu'il lui prête ſon nom en blanc ſeing ; car ils ne l'informent jamais de ce qu'ils veulent faire ; & il n'arrive jamais qu'il déſavoue ce qu'ils peuvent avoir fait de mal. Leur pouvoir eſt ſans bornes ; le procès qu'ils forment à quelqu'un pour établir ſon crime eſt plus que ſommaire ; & lorſqu'il leur ſemble que le cas l'exige, ils ſuivent la maxime de la loi que les romains appelloient Valeria : *punire, deinde ſcribere.* Tout eſt de ſon reſſort ; ſon devoir eſt de tout ſavoir, & par conſéquent de dépenſer des ſommes immenſes en eſpions qui ne ſont connus de perſonne que de leur ſecrétaire. Ceux entre ces eſpions qui ſont connus de tout le monde ſont ceux que l'on ſoudoie à très bon marché : ceux qu'on paie cher ſont tenus occultes, car, tel eſt l'intérêt du tribunal ; ſi on les connoiſſoit, ils ne ſeroient plus propres à le ſervir, car on ſe garderoit d'eux : & il ſe pourroit auſſi qu'ils ne vouluſſent pas le ſervir, dûſſent-ils mourir de faim, puiſque ce ſont des gens qui ont une bonne réputation, & qui veulent que le monde ignore que leur mêtier eſt d'être traîtres ; c'eſt aſſez de punition pour eux qu'ils le ſachent eux mêmes. Tout ce que ces eſpions rapportent eſt bien accueilli, pourvu que ce ſoit du nouveau. L'apparence d'in-

nocence ne fait rien : elle diſparoit miſe à l'épreuve de la ſévère inquiſition : on y trouve toujours quelque circonſtance digne d'attention, qui donne ſujet à précaution, & qui facilement met en ſoupçon de coupables tous ceux qui peuvent avoir quelque rapport, quoique fort indirect, avec la même affaire. Ce tribunal fait quelque fois exprès une démarche inutile, & de nulle conſéquence, & pour lors il lui ſuffit qu'elle ait pû faire dire *comment ont-ils pû parvenir à ſavoir cela?* C'eſt un point pour eux très eſſentiel, car ils veulent qu'on leur ſuppoſe des moyens incroyables, & un pouvoir magique de faire parler les murailles. Ils veulent auſſi qu'on diſe que leur zèle eſt ſi grand qu'ils paſſent dans le travail les heures que tout le monde paſſe dans le ſein du repos. Effectivement les heures deſtinées au repos ſont celles où ils s'aſſemblent.

L'inſpection de ce puiſſant triumvirat eſt auſſi celui de punir les crimes ſecrets, & principalement ceux qui échappent aux voies juridiques, ou faute de loix, ou faute de l'ordre dont il faut ſe ſervir pour tirer au clair les forfaits par les formes des procès ordinairement trop ſuſceptibles de cabales faites pour ménager aux coupables des ſubterfuges pour

échapper aux peines, & pour éluder la justice. Cela seroit fort bon si l'arbitre ne fit pas trop souvent pencher la balance du mauvais côté ; car le coupable, tout coupable qu'il est, a des droits dont on ne peut le frustrer que par une injustice criante, odieuse, & tyrannique. Le moindre droit d'un homme traité en coupable est celui d'être informé de son crime, non pas par sa conscience qui est trop son amie, mais par son juge ; & ce tribunal a la maxime de ne le lui communiquer jamais. C'est le plus impitoyable martire qu'un juge quelconque puisse donner à un contraint par corps. Il n'est pas impossible qu'un souverain ait par institution ce pouvoir ; mais s'il ose s'en servir, c'est un monstre. Le roi de Danemark, par exemple, est despotique par institution ; mais il se garde bien de vouloir l'être.

La prévoyance, & la précaution sont les deux pivots sur lesquels ce tribunal doit se soutenir. La première va volontiers au difficile, le suppose, & s'y arrête : la précaution étant son ministre, vous voyez, milords, que pour garantir la prévoyance elle doit employer sans miséricorde les moyens les plus efficaces, &, s'il le faut, les plus cruels. C'est la précaution qui égorge des innocens dans le serrail pour

rendre ſûre la prévoyance turque que les maux prévus poſſibles n'arriveront pas. Ce tribunal n'a jamais connu la force des lénitifs : Il n'a jamais étudié l'art de mitiger : il ne ſait que déraciner, & par là il détruit, & ne remédie jamais à un mal ſans en faire naitre un autre, qui ſouvent le ſurcharge de beſogne plus que celui auquel il a coupé les racines : il doit alors être honteux de s'en reconnoitre auteur, mais il ne s'adonne pas pour cela à l'étude de l'art de ſubſtituer, ni à celui d'amener les mégamicres à leur devoir par la voie de la douceur : il va ſon train : il aime même les éxécutions éclatantes : il faut croire qu'il y trouve du plaiſir. Un mégamicre ne peut être élu conſervateur d'état avant l'âge de cent ans ; & jusqu'aux cent cinquante il paſſe encore pour jeune dans cet emploi. On a remarqué que, lorsque les trois ſont jeunes, le tribunal eſt plus à craindre que lorsque ceux qui le compoſent ſont dans les trente dernières années de leur vie. Les vieillards honnêtes gens ſont enchantés, lorsqu'ils peuvent terminer leur année ſans avoir eu occaſion de faire parler d'eux. Les jeunes ſont au déſeſpoir ſi cela leur arrive. Ils jurent contre les eſpions. Les vieillards éxaminent les matières en déſirant trouver le bien

dans ce qui ſemble mauvais, & les jeunes mettent des beſicles ſur leur nez pour trouver le mal là où les vieillards n'ont pas ſu le trouver. On a ſoin d'élire pour grands conſervateurs des hommes dont l'équité, & la bonté ſont reconnues : ſoin inutile : pour bon qu'il ſoit, l'homme revêtu d'un pouvoir deſpotique doit devenir méchant, ou démentir la nature.

Rien n'eſt plus hardi que l'établiſſement d'un pareil triumvirat, & rien n'eſt plus imprudent que l'acte qui a mis entre ſes mains cette autorité ſans bornes; mais s'il eſt vrai qu'une pareille dictature ſoit néceſſaire à la conſervation de l'état, ils ont raiſon. Notre négociation enfin fut pénétrée, & le prince feudataire même n'a jamais pu comprendre comment elle put l'être, car quand même l'eſpion auroit été le négociateur, il ne pouvoit pas communiquer ce que nous n'avions communiqué à perſonne.

Après qu'ils eurent bien dîné, le héros de l'hiſtoire pourſuivit ainſi.

Edouard.

Il falloit remédier aux déſordres des deux tribus. Il ne s'agiſſoit pas d'écrire, mais d'aller ſur les lieux en perſonne : je ne pouvois me déterminer que là ſur l'eſpèce de ré-

mède qu'il falloit appliquer à un mal très ſérieux, & qui ſe déclaroit avec des ſi grandes conſéquences. Les femmes des chrétiens coupables devenoient nulles. Je ſavois bien que je ne devois pas prendre ce mot dans ſon entière ſignification, car cela ne me paroiſſoit pas naturel, mais il ſignifioit aſſez pour m'alarmer beaucoup. Si c'étoit par ce moyen là que la propagation devoit ſe reſtreindre, je me trouvois bien malheureux: adieu religion; adieu moeurs; adieu la paix dans la maiſon, & la bonne intelligence entre maris, & femmes, vrai bonheur des familles, & de toute l'eſpèce humaine. Nous nous déterminâmes à partir, & pour me donner tout le tems néceſſaire à l'ouvrage que j'allois faire, nous allâmes, après avoir pris congé du roi, au royaume du Quatre-vingt-un pour voir comment Paul, & Clémentine ſe trouvoient chez ce monarque.

L'autocéphale me reçut comme ſi j'euſſe été ſon père, & nous prèſenta au roi ſon frère qui nous combla de politeſſes. Ma tribu ne faiſoit que commencer ſes établiſſemens, & je me félicitois de voir la ſageſſe avec laquelle mon fils avoit employé les ſommes que je lui avois données pour bâtir le temple, & les ſéminaires. Après un ſéjour

de trois pentamaines je partis, & en traverſant deux fiefs j'arrivai à la capitale de la république dans le plus grand incognito. Céſar ſe rendit d'abord chez moi avec Roſe. Nous paſſâmes quatre heures enſemble. Les libertins convaincus étoient vingt trois, dont deux étoient ſes propres fils, tous âgés entre les vingt, & les trente ans: nous étions dans le mois de Mars, & Céſar avoit des motifs pour craindre que cette année là les femmes qui ne ſeroient pas devenues groſſes paſſeroient le nombre de quarante, toutes dans la fleur de leur âge. Il m'informa en détail de tout ce qu'il avoit fait pour mettre un frein au libertinage de ces miſérables qu'il plaignoit, puiſqu'ils paroiſſoient devenus comme ſtupides, & bons à rien: ils ne devenoient ſpirituels, & ſociables qu'en la prèſence de ces mégamicres ſéducteurs qui avec leurs preſtiges les avoient précipités dans le chemin de la perdition. Il croyoit n'avoir autre parti à prendre que celui de recourir au gouvernement, ou l'autre de leur défendre l'entrée chez lui malgrè leur rang. Je déſapprouvai net & l'un, & l'autre.

Je dis à Céſar de venir diner chez moi le jour ſuivant, & de faire avertir les vingt trois libertins d'y venir auſſi avec leurs fem-

mes, & de me laiſſer faire. Ce dîner de cinquante couverts ne fut pas bien gai : je n'adreſſai la parole qu'aux femmes : elles diſſimulèrent, mais elles ne purent pas me cacher leur triſteſſe. Après table je fis venir ces vingt trois malheureux ſans leurs moitiès en ma prèſence, & voici le court ſermon que je leur fis. "Vous avez violé le cinquième article de la religion que vous avez juré à Dieu votre créateur d'obſerver. Dieu vous à donné une marque de ſa miſéricorde en vous puniſſant : il a fermé le ventre de vos femmes, & vous êtes perdus, à moins qu'un prompt repentir ne vous rende dignes de ſa grace, & ne vous faſſe redevenir innocens. Si vous vous déterminez à changer de conduite, je peux vous promettre que votre créateur rendra à vos femmes la fécondité, mais je ne peux pas vous dire combien de tems il vous fera attendre ce ſignal de ſon divin pardon. Je dois vous avertir qu'après cette admonition paternelle que Dieu veut que je vous faſſe, je ſerai obligé de vous excommunier ſi vous retombez dans le même crime. Vous ſerez exclus du temple, & vous ne cohabiterez plus ni avec vos femmes, ni avec votre famille, mais dans une maiſon à part. Cette excommunication vous déshonorera, je le ſais, mais

vous ne la trouverez ni injuſte, ni trop rigide, quand vous réflechirez que vous êtes les premiers malheureux qui avez déshonoré ma famille, mon égliſe, & ma religion. La charité chrétienne, en attendant veut que je m'abſtienne de vous rendre pour cette fois l'objet du ſcandale de toute la tribu; & à ce titre je vous permets de venir le premier d'Avril au temple avec vos femmes, & vos familles; mais je ne vous épargnerai pas le premier de may, ſi vous perſiſtez dans le crime. En attendant je vous ordonne d'aller dans votre appartement avec vos femmes, & de ne pas en ſortir ſans ma permiſſion. Si les mégamicres, vos amis, venoient vous voir, vous les recevrez avec politeſſe; mais vos femmes reſteront aſſiſes près de vous, & vous ne vous ſéparerez pas d'elles; & ſi on vous prie de ſortir, vous répondrez que je ſuis ici, & que je vous l'ai défendu. Allez „ Ils vinrent nous baiſer les mains; puis ils ſortirent confus, & honteux.

Je ſus que le lendemain ils reçurent trois viſites, & qu'ils ſe réglèrent ſelon mes ordres; & les jours ſuivans auſſi toujours avec la même obèiſſance. Le premier d'Avril je prêchai; ils vinrent au temple avec leurs femmes, & ils ne regardèrent jamais à la tribu-

ne, où Céſar me fit obſerver tous les vingt trois charmans petits fous qui avoient épuiſé ces pauvres créatures.

Le même jour leurs vingt trois femmes avant l'heure du repos vinrent me demander toutes d'accord la grace de pardonner à leurs maris dont elles ſe diſoient fort contentes ; & de leur permettre de ſortir du palais, & du diſtrict. Elles me dirent qu'ils étoient vraiment contrits. Je leur accordai tout ce qu'elles déſiroient ; en leur diſant que je croirois ſincère le retour de leurs maris, lorſque Céſar m'écriroit qu'elles étoient groſſes. Ils ſortirent le lendemain, & je les fis eſpionner par des bigarrés : ils n'allèrent qu'à la promenade ; mais le ſurlendemain je ſus avec douleur que les deux premiers coupables étoient allés en voiture à la grande rivière où ils avoient trouvé les mégamicres leurs galans qui les attendoient, qu'ils s'y étoient jettés avec eux, & qu'ils ne les virent plus. Je ſus qu'ils ne rentrèrent chez eux qu'à dix ſept heures. Ils ne purent que ſe fourrer dans quelque catiche vuide d'eau où ces bonnes gens paſſèrent ſix heures. Je pris alors un parti violent, & j'en avertis le ſeul Céſar. Je fis atteler douze chevaux à une voiture à ſix places, où je les fis entrer avec leurs femmes,

& avec un de mes ſecrétaires, & je me mis avec ma femme dans une autre. Nous arrivâmes ainſi en douze jours au fief du prince-prodigue, où je ſurpris agréablement mon bon Daniel, & ſa Louiſon qui ne m'attendoient pas. Je dis au concierge de donner un bon appartement aux priſonniers, & de les avertir que mon portier avoit ordre de ne leur pas permettre de ſortir.

Daniel, & Louiſon paſſèrent avec moi le reſte de la journée, & me peignirent leur conſternation dépendante de la licence qui regnoit dans les moeurs de la nation, & de l'imminente corruption de toute la tribu, à moins que Dieu ne m'eût envoyé là pour y remédier. Daniel me dit que neuf femmes étoient devenues ſtériles, & que les maris s'en moquoient: ces pauvres femmes étoient au déſeſpoir à cauſe que toute la tribu étoit au fait de leur malheur, & de ſa ſource. Les libertins coupables ſubtiliſoient, & ne voulòient pas reconnoitre cette ſuſpenſion de propagation comme une punition de Dieu. Le maudit eſprit de la jalouſie, qu'on ne connoiſſoit pas dans ma race, s'y étoit déjà introduit; c'eſt ſur le coeur des femmes qu'il avoit fait brèche.

Il falloit remédier à ces maux, ou me diſpoſer à voir en peu d'années cette tribu

ſans mœurs, & mépriſée, ma religion décriée, & ma bonne réputation attaquée. Le duc pourtant ne ſavoit rien du mal réel que ſes plaiſirs, qu'il croyoit ſimples, & innocens, cauſoient dans mes familles; j'eſpérois donc qu'en lui faiſant connoitre les conſéquences de ſes ſinguliers divertiſſemens il diſtingueroit ce qu'une morale honnête l'obligeoit à faire. L'ayant connu juſte, & raiſonnable, je crus qu'il ne lui manquoit qu'un courtiſan homme d'honneur, qui eût oſé lui parler franchement ſans flatter ſes lubricités. Je me déterminai à cette épineuſe démarche, mais non ſans voir auparavant tout de bien près, & connoitre les caractères de mes débauchés, qui n'étoient devenus coupables que par étourderie. Je ne pouvois entreprendre le duc ſur cette affaire qu'avec grande circonſpection, & ſaiſiſſant l'occaſion favorable. Rien n'eſt ſi difficile que de corriger les princes ſur leurs défauts, & leurs vices.

Un mois s'étoit déjà écoulé, je lui avois fait pluſieurs viſites toujours diſſimulant l'affreux chagrin qui me rongeoit l'ame: je n'en pouvois plus. J'allois toujours au ſpectacle, & invité par lui au ſouper je me diſpoſai à y aller pour voir ce que c'étoit: tout le mon-

de me disoit que les infamies auxquelles on se livroit étoient abominables : lorsque quelque chose qu'on vous rapporte est étonnante, il faut que vous alliez la voir si vous le pouvez, ou n'en rien croire. Hélas ! j'y fus avec ma femme, & je ne vis rien d'absolument condamnable. Notre prèsence les gêna peut-être. Je demandai aux femmes des libertins pourquoi elles n'usoient pas de leur droit se mettant à table avec leurs maris. Elles me dirent qu'elles y alloient dans le commencement, & qu'on ne les en avoit jamais exclues, mais que la figure qu'elles y faisoient étoit pitoyable ; qu'elles gênoient, & qu'on le leur faisoit comprendre. Lorsque le prince étoit las de se voir contraint il appelloit les grands parfums qui avoient la propriété d'échauffer la tête des convives : il chantoit alors une orgie que par politesse tout le monde devoit éxécuter en dansant : dans cette danse on commettoit des crimes en cadence, dont elles ne pouvoient ni souffrir la vue, ni en être à part, ce dont elles remercioient Dieu, à ce qu'elles disoient. Dans le plus beau de la danse, malgrè l'heure indue, on sortoit en dansant, on traversoit le jardin, & il falloit le suivre, & aller se jetter avec lui dans la rivière. Leurs maris lui

tenoient tête parcequ'ils savoient nager, mais elles me dirent que, quand même elles auroient eu ce talent là, les espèces de jeux qu'on faisoit dans l'eau les révoltoient. Elles s'étoient déterminées à s'éloigner de ce cruel martire.

Je chargeai Elisabeth de sonder ces jeunes femmes pour savoir si ces étourdis leur rendoient tous leurs devoirs; & je sus que sur cela elles ne pouvoient pas se plaindre, & ma femme me dit en même tems que les devenues nulles dans la capitale de la république ne pouvoient pas s'en plaindre non plus. Ces informations me firent connoitre que l'inconséquence dérivoit de ce que l'assaisonnement de la vertu ne s'y trouvoit pas, & de ce que la paix, & la satisfaction parfaite, & mutuelle n'étoient pas de la partie. Je jugeai donc que la prétendue stérilité disparoitroit d'abord que le vrai retour rendroit aux parties leur état primitif. Je raisonnois assez bien, mais la chose ne fut pas ainsi. Les femelles qui cessérent une seule année de devenir enceintes ne le devinrent plus. Peut-être que ces observations n'influeront pas sur l'avenir. On pourroit tirer une conséquence hardie, & dire, & croire que la propagation de l'homme dans ce monde là n'est pas l'effet de la

ſeule union, mais de la réciprocité auſſi de la fidélité conjugale. Sévère loi d'un climat pur, & très parfaitement réglé, où la nature manque de ſes facultés matérielles, ſi elle n'eſt pas ſecondée par le ſentiment. Elle n'eſt pas ſi délicate chez nous. Je me conſolai cependant un peu en réfléchiſſant que, ſi la choſe étoit ainſi, je devois être convaincu que juſqu'à cette époque là nul crime de cette eſpèce n'avoit ſoüillé l'ame de mes enfans. Je vis que cette loi rigide de la nature devoit faire qu'une infidélité conjugale n'auroit pu jamais être cachée. Je ne ſus pas décider ſi ce fut un bien ou un mal; mais je vis que je devois m'en ſervir pour tâcher de mettre remède au déſordre. Un événement ſingulier m'en fournit l'occaſion.

César m'écrivit de la capitale de la république qu'un mois après mon départ un ſecretaire du conſeil des dix ſept étoit allé chez lui lui demander de la part des trois chefs ce qu'étoient devenus les deux couples de géants qu'il lui nomma, & qu'on ne voyoit plus. Il lui répondit que je les avois conduits avec moi. Le ſecretaire lui dit alors qu'il devoit penſer à les faire revenir d'abord, ou ſuccomber aux peines ordinaires. Il lui dit que tous les membres de ſa tribu étant ci-

toyens, aucun ne pouvoit s'abſenter ſans une permiſſion des chefs des dix ſept qui ne la refuſoient jamais. Céſar finiſſoit par me dire que le parti le plus convenable étoit, à ſon avis, celui de les lui renvoyer.

Cette lettre me ſurprit beaucoup. Quoi! dis-je à ma femme, nous avons perdu le droit naturel que nous avions ſur notre famille? nos enfans mêmes ne ſeront plus les maîtres d'aller où ils veulent avec la permiſſion de leurs pères? C'eſt une tyrannie, c'eſt une loi barbare. La république a bien mal raiſonné, ſi elle a cru que je m'y ſoumettrois. Pourquoi n'a-t-elle pas déclaré cette monſtrueuſe condition dans le diplome? Comment mes fils peuvent-ils être déclarés citoyens s'ils ne doivent pas jouir du moindre des privilèges des hommes libres?

Dans le moment qu'outré de colère je raiſonnois ainſi, un gentilhomme du duc vint me prier de ſa part de paſſer chez lui. J'y allai ſur l'heure, & tout ſeul. Il me reçut tête à tête, & me donna d'abord à lire une lettre du cabinet d'état de la république, qui lui diſoit que deux couples de géants ſes citoyens partis ſans permiſſion devoient ſe trouver dans ſon fief, & on le ſommoit de les lui renvoyer d'abord ſelon les conditions

ſtipulées dans l'inveſtiture du fief. Ce prince d'un air triſte ſe tenoit attentif à ce que j'allois lui dire. Toute ma tribu, lui dis-je, a droit de citoyens dans tout l'état de la république, c'eſt ce qu'on peut lire dans l'acte.

C'eſt, me répondit-il, ce qui préciſément vous condamne : ce privilège vous met dans votre tort ; ſi vous ne l'aviez pas, on ne pourroit ni vous obliger à les faire retourner, ni m'obliger à les faire retourner par force s'ils refuſent d'y aller de bon gré. J'eſpère que vous ne me forcerez pas à deſcendre à cette action odieuſe. Mais, lui dis-je, c'eſt extravagant, c'eſt inconcevable qu'un privilège mette ceux qui l'ont à une condition pire que celle de ceux qui ne l'ont pas. On s'eſt ſervi du mot privilège pour me ſurprendre : on ne me l'a donné que pour me ſoumettre à cette loi indigne. C'eſt peut-être vrai, dit-il, mais dès qu'il y a le conſentement unanime des parties. Je n'ai, dis-je en l'interrompant, jamais donné ce conſentement. Oui, me dit-il, tacitement ; car il eſt dans la nature du privilège, que vous deviez, avant que de ſigner, examiner pour ſavoir quelles étoient les utilités qui en réſultoient. Je fus ſurpris, lui répartis-je, par le terme, & tout

honnête homme auroit pu l'être: je proteſte: j'y renonce, & mes enfans ne retourneront pas à la capitale. Le duc alors me prit par la main, & me pria d'y penſer juſqu'à la même heure du lendemain, à laquelle il m'attendroit, & de réfléchir à quoi j'allois l'expoſer en perſiſtant dans mon injuſte réſiſtence. Il fit alors entrer le ſurintendant de ſes plaiſirs, & lui ordonna de ſuſpendre le ſpectacle juſqu'à nouvel ordre.

Je me rendis chez moi fort altéré, & je ne voulus voir perſonne juſqu'au lendemain: je ne parlai de l'affaire qu'avec ma femme qui, avec beaucoup de bon ſens, & ſans aucune bonne raiſon, me conſeilla toujours de rendre les deux couples à leur tribu. Je lui fis les plus fortes objections fondées ſur tous les droits, ſur le devoir de ne point autoriſer les abus, ſur le mauvais exemple, ſur la marque humiliante que je donnerois de ſoumiſſion, & de foibleſſe, ſur la complicité que j'allois endoſſer d'une loi très injuſte, ſur la conſidération que j'allois perdre dans le monde, & dans ma famille même, & ſur l'impoſſibilité enfin où ſeroit le prince de m'y forcer, car je n'étois pas en ſituation de craindre la force des mégamicres. Nous pouvions en défier cent mille. Ma femme m'é-

coutoit, me laiſſoit dire, & ſans ſe donner la moindre peine pour réfuter mes objections, elle retournoit toujours à ſon refrein qui m'excédoit, mais qui valut à la fin plus que toutes les raiſons que le plus grand dialecticien auroit pu me mettre devant : *il faut les renvoyer chez eux.* Voilà l'exemple de la plus forte éloquence, lorſqu'elle ſort de la bouche d'une perſonne que nous aimons, & eſtimons: & il ſemble que les femmes ſoient ſûres qu'il ne leur faut que cette arme courte pour obtenir la victoire, car elles l'emploient généralement, hormis celles qui prétendent à l'eſprit, qui voulant raiſonner déraiſonnent, impatientent, & ne perſuadent jamais.

Je fus le lendemain chez le prince, & je lui donnai parole que j'enverrois dans la peu-taine mon ſecretaire à la capitale avec les deux couples qu'il conſigneroit à mon fils Céſar qui communiqueroit d'abord au gouvernement leur retour. Je le priai de me pardonner le ſentiment de réſiſtence que je lui avois laiſſé paroitre dans mon premier moment. Le prince m'embraſſa, & me fit l'éloge de la modération, qui fait par lui me donna envie de rire; mais il me fit bien plaiſir lorſqu'il me dit qu'il avoit pénétré que j'avois amené ces jeunes géants pour les punir de quelques

erreurs. Voilà comment il me fournit lui même le moyen que je déſirois de pouvoir lui parler. Je lui dis en détail toutes les raiſons qui m'avoient determiné à les enlever de la capitale : je lui repréſentai leurs débauches, & les conſéquences fort triſtes de leur vie criminelle, qui portoient les troubles dans les familles, le déſeſpoir dans leurs femmes, & la ceſſation de la propagation : je lui repréſentai l'injure à la religion, le ſcandale, mon affliction, & en lui détaillant tout cela je me gardai toujours de lui dire que je m'étois rendu à ſon fief pour remédier à des maux pareils.

Je vis ce prince, qui avoit beaucoup de talent, & d'ailleurs l'ame bonne, extrêmement touché de tout mon récit. Je ſavois qu'il n'ignoroit ni la méſintelligence de ſes mignons avec leurs femmes, ni ce qu'on appelloit leur ſtérilité provenante de leurs égaremens : il ne la croyoit que paſſagère, comme au fond je la croyois moi même, mais c'étoit ce que je ne croiois pas néceſſaire de lui dire. Après avoir un peu penſé en ſe promenant il me demanda ſi, lorſque les géants maris retournoient amoureux, & fidelles à leurs femmes, elles redevenoient fécondes, & je lui répondis que cette grace dépendoit de Dieu, & qu'ils ne pouvoient l'eſpérer que moyen-

nant un vrai repentir. Il se retira après m'avoir cordialement embrassé.

Je rendis compte de tout cet entretien à ma femme, & je fis avertir par Daniel tous ces jeunes débauchés de venir dîner avec moi sans leurs femmes, & j'y fis aussi venir les deux de la tribu Césarienne. Le seul silence présida à la table. Après qu'on eut découvert, je leur fis un fort sermon. Je commençai par dire aux deux que j'avois enlevés que j'allois les renvoyer à leur tribu avec leurs femmes, qui par leur faute horrible étoient devenues nulles, comme toutes celles auxquelles leurs maris avoient manqué en violant la foi conjugale contre le cinquième article de la religion. Je leur fis envisager l'horreur de ce châtiment dans la damnation éternelle, & dans la honte qu'ils auroient dans ce monde ne se voyant pères que des enfans qu'ils auroient engendrés en état d'innocence, & en voyant dans huit à dix ans leurs frères qui uniroient en mariage leurs fils, tandis qu'ils seroient mortifiés de voir la gloire des autres qui au fond les mépriseroient. Le seul repentir, leur dis-je, & une conduite de mœurs tout à fait différente de la passée, peuvent vous procurer la miséricorde de Dieu, & le retour de la fécondité dans vos femmes qui vivent dans la

désolation. Allez avec elles accompagnés de vos cousins qui sont ici, faire la révérence à tous les principaux de la tribu, & je vous attens tous au temple après demain où je ferai moi même toute la fonction du premier du mois de Juin. Approchez-vous, mettez-vous à genoux, & priez Dieu qu'il vous pardonne vos fautes. Gardez-vous bien à ne jamais réduire l'éxarque Césat à vous flétrir par l'excommunication.„

Fondant en larmes ils se jettèrent tous à genoux, & Elisabeth pleuroit avec eux. Quand je les vis un peu calmes je les bénis. Le lendemain de la fonction, je les vis partir avec toutes les marques du repentir le plus sincère: j'écrivis à Césat de les bien traiter, & avec douceur. Tout fut fait comme je le désirois. Ces jeunes gens devinrent vertueux; mais leurs femmes ne devinrent plus grosses; leurs maris cependant espèrent toujours qu'elles le deviendront. La crainte de la cessation de la propagation est le frein le plus puissant à maintenir mes tribus dans les bonnes moeurs, puisqu'il n'y a pas un seul de mes petits-fils dont l'ambition ne soit celle de devenir chef de tribu: le titre de philarque leur semble plus grand que celui de roi. Dans les onze années suivantes que je passai là les

femmes devenues nulles n'arrivèrent pas à trois cent, & dans une population de trois ou quatre millions ce n'eſt pas beaucoup.

Un mois s'étoit déjà écoulé après cette converſion, & j'étois enchanté de ne plus voir aucun ſcandale. Le prince ne demandoit plus la comédie : il donnoit tous les jours des dîners réglés à la nobleſſe, & paſſoit ſon tems à la chaſſe, à la pêche, à la nage, à la courſe de chevaux, à des beaux concerts, & à des danſes figurées.

Daniel ainſi conſeillé par moi préſenta au prince une comédie en cinq actes de ſa façon, où il mettoit ſur la ſcène un fat qui par ſes fatuités rendoit la pièce intéreſſante, & comique. Le prince la lut, la rendit, & fit dire à Daniel qu'il la verroit volontiers. Elle fut jouée, & plut, les acteurs furent complimentés, & ne furent pas invités à ſouper : ce fut mon triomphe.

Cinq ou ſix pentamaines après, voyant tout en bon ordre, & ayant reçu de Céſar d'aſſez bonnes nouvelles ſur la conduite de ſes jeunes gens je me déterminai à partir pour Alfredople ; mais je voulus avoir auparavant une converſation avec le géant Albert dont la femme Caſſandre, malgré ſes longues viſites ſecrètes dans les heures du repos, étoit groſ-

ſe : elle étoit ſa couſine : j' avois envie de le connoître bien. Il étoit petit-fils de Daniel, & il avoit dix ſept ans. Il étoit brun, de la taille de ſix pieds, d' une phiſionomie douce, & ſérieuſe, ſavant, grand muſicien, grand géomètre, qui parloit peu, & qui aimoit paſſionnément la pyrotechnie. Il avoit combiné la force de la poudre rélativement au poids du corps qu' elle devoit pouſſer ſoit en droiture, ou en élévation : il avoit écrit ſon ouvrage en anglois, & l'avoit fait imprimer à ſes frais. Je l'avois lu, & trouvé admirable. Je l' invitai à dîner avec moi. Nous ne fûmes que quatre, & je reconnus pour excellent le caractère de ſa couſine femme : c' étoit une blonde éblouiſſante très enjouée.

Après le dîner je leur fis en riant mon compliment ſur la parfaite intelligence qui regnoit entr' eux, malgré que l' on adjugeoit à la femme la ſupériorité en mérite, puiſqu'elle n' avoit rien de caché pour ſon mari. Il me dit qu' il ne lui diſputoit pas la ſupériorité, mais que, ſi c' étoit par cette raiſon, le mérite étoit égal puiſqu' il n' avoit non plus rien de caché pour elle. Sait-elle, lui dis-je, où vous allez ſouvent paſſer toutes les heures du repos ? Elle le ſauroit, répondit-il, ſi je fuſſe le maitre de diſpoſer d' un ſecret que

le principal qui me l'a confié m'a fait promettre de ne révéler à perſonne. Caſſandre ajouta qu'elle étoit ſi perſuadée de l'importance de ſon ſecret qu'elle croiroit pècher en étant curieuſe. Après ces paroles je ne voulus pas montrer moins de vertus qu'une femme. Je changeai de propos, & je trouvai le talent de ce jeune homme ſupérieur en tout point.

Je reçus avant mon départ des lettres de Jean mon onzième fils qui étoit à la tête de ſa tribu, placé près de la capitale du Quatre-vingt-ſept; & des lettres auſſi d'André; & de Théodore qui me parloient de la même choſe aſſez importante. André m'écrivoit d'Alfrédople que, depuis la publication du concile, pluſieurs riches familles de la capitale étoient allées s'établir dans mon fief pour pouvoir ſe faire baptiſer ſans devenir eſclaves, & que le roi avoit trouvé néceſſaire pour arrêter cette émigration de publier un manifeſte dans lequel il aſſuroit tous ſes ſujets nobles, & plébéiens qu'il n'arriveroit jamais ſous ſon regne que la puiſſance temporelle éxécutât les peines impoſées par l'égliſe contre ceux qui pourroient manquer à ſes édits, tout comme les chefs de la religion n'avoient jamais penſé à punir ceux qui devenoient infracteurs des

loix civiles, excepté les contrebandiers. Il concluoit ſon manifeſte en diſant qu'il laiſſeroit toujours à tout le monde la liberté d'adorer Dieu conformément à ce que leurs conſciences leur ſuggéreroient.

Le clergé déclamoit contre les manifeſtes qu'il appelloit impies, & on s'attendoit à quelque éclatante nouvelle d'Héliopalu, où le grand Génie ne pouvoit pas être indifférent à ce déſordre.

Jean m'écrivit qu'il avoit reçu un ordre du roi d'arrêter lui même l'émigration en publiant un avis dans lequel il offriroit le baptême à tous les mégamicres qui le lui demanderoient, en les aſſurant qu'ils n'auroient à eſſuyer aucune peine. Jean n'avoit pas obéi à cet ordre; & avoit répondu au balon qu'il ne pouvoit pas y obéir par une condition expreſſe ſtipulée avec le grand Génie de ne jamais inviter aucun mégamicre à accepter le baptême. Le miniſtre lui avoit réitéré l'ordre en lui diſant, que faire ſavoir aux mégamicres qu'ils n'avoient rien à craindre n'étoit pas les inviter. Jean avoit de nouveau répondu que c'étoit au roi à tranquilliſer par là les mégamicres, & non à lui, puisque un pareil avis auroit eu l'air d'une invitation, & qu'en matière de reli-

gion, n'ayant autre autorité que celle que je lui avois déléguée, il ne pouvoit que m'écrire pour ſavoir ma volonté; ce qu'ayant plu au miniſtre il m'envoyoit la lettre par courier extraordinaire. Je renvoyai d'abord ſon courier en ne lui écrivant autre choſe ſinon que je me diſpoſois à aller accommoder ce different en perſonne.

Je pris ce parti là dans l'inſtant, car rien n'étoit plus injuſte que ce qu'on vouloit qu'il fit. Je pris congé du prince, & je fus en vingt deux jours chez Jean au commencement du mois d'Aout. Le lendemain je fis demander une audience à ſa Majeſté. Nous trouvâmes ce roi avec ſon miniſtre, comme je l'avois prévu.

J'entrai d'abord en matière, & après avoir tout dit à ce vieux monarque je finis par mettre ſous ſes yeux mon engagement avec le grand Génie, auquel je ne pouvois manquer que manquant à mon Dieu, & à mon honneur, ce qui n'auroit jamais pu arriver quand cela auroit dû me couter la vie. Le roi ne me répondit autre choſe, ſinon *que je ne pouvois pas nier qu'il dépendoit de moi de lui faire ce plaiſir.* Je lui répondis avec une profonde révérence, & l'air fort affligé, *que cela étoit vrai.* Le roi alors ſe retira en nous regar-

dant très gracieuſement, & nous retournâmes chez nous. Une pareille obſtination me paroiſſoit inconcevable. J'avois décidé de tout faire hormis que de céder : la tribu de Jean étoit de dix neuf mille individus à peu près.

Huit jours après, le roi me fit dire qu'il voudroit conférer avec moi. Après un long diſcours qu'il me tint fort honnêtement, & après m'avoir dit que ſon miniſtre lui avoit avoué qu'il ne nous convenoit pas de publier l'avis qu'il avoit demandé, il conclut en me diſant qu'il avoit beſoin de mon conſeil. *Je ne voudrois pas*, me dit-il, *choquer le grand Génie par un odieux manifeſte, & je ne voudrois pas non plus voir mes ſujets émigrer par la crainte des peines attachées à leur apoſtaſie. Vous voyez auſſi que je ne peux pas préjudicier à mes droits royaux.*

Je le remerciai de l'honneur qu'il me faiſoit, & je lui dis en bref qu'il falloit expédier un coutier à Héliopalu, & demander au grand Génie ce même conſeil à titre d'oracle. Je lui dis qu'en même tems je publierois un manifeſte par lequel tous ſes ſujets ſauroient que pendant quatre moiſſons les géants chrétiens ſe diſpenſeroient de conférer le baptême aux mégamicres qui le demande-

roient. Le roi adopta mon conſeil, & expédia d'abord le courier à Héliopalu.

Jean me dit ces jours là qu'un prince feudataire du même roi étoit venu, il y avoit deux ans, ſe prèſenter à lui pour recouvrer la vue qu'il avoit perdu vingt années auparavant. La viſite avoit été faite en ſa prèſence par quatre oculiſtes dont deux étoient ſes propres fils : on avoit expédié le prince comme incurable à cauſe que trois l'avoient jugé tel, le quatrième l'avoit ſoutenu curable, mais étant le plus jeune, Jean n'avoit pas voulu lui permettre de risquer l'opération contre l'avis des trois autres. Ce pauvre prince ayant ſu que j'étois à la capitale, étoit venu pour ſe faire viſiter par moi, & je dis à Jean de me le prèſenter. Je vis, à la viſite, des cataractes ſimples, & très épaiſſes, & je voulus entendre comment mes petits-fils, que je ne connoiſſois pas ; ne les jugeoient pas cataractes. Ils vinrent me baiſer la main à genoux, & me dirent tous leur avis : le plus jeune, ne démordant pas du ſien, me dit modeſtement tout ce qui le rendoit contraire à l'avis de ſes collègues : il me parut plus ſavant que tous les autres : la précaution cependant des autres me plaiſoit. Je dis, prononçant ſentence, que j'étois de l'avis du plus

jeune, mais que celui qui l'opéreroit devoit être celui d'entr'eux que l'expérience avoit fait reconnoître pour le plus habile. A peine eus-je prononcé ces mots que je vis quelque choſe d'étonnant. Le plus jeune, qui opinoit comme moi, prit par la main ſon oncle oculiſte fils de Jean, & me dit, voici le plus habile de nous tous : c'eſt donc lui qui doit avoir l'honneur d'opérer le prince. Le choiſi avec l'air le plus modeſte ne fit pas des vains complimens : après une profonde révérence faite à moi, à ma femme, & à Jean, il en fit une amicale à ſes compagnons, & ne dit que ces mots. *Si actuellement je ne me trouvaſſe pas ſûr de réuſſir, je manquerois de la faculté de raiſonner. Je ſuis prêt.* — J'obſervois ma femme qui, voyant tant de vertus, verſoit des larmes d'émotion, tandis que j'employois toute ma force pour retenir les miennes. J'ordonnai alors que toute la famille du prince entrât, & je leur dis que l'opération ſe feroit le lendemain : l'opérateur lui ôta en ma préſence deux cataractes cartilagineuſes, élaſtiques, & dures. Il vint enſuite ſe mettre à genoux devant moi pour me baiſer la main : je le ſerrai tendrement contre mon ſein, & Eliſabeth en fit de même en l'arroſant de ſes larmes. Je vous demande par-

don, milords, si vous me trouvez trop diffus dans ces détails, mais je ne puis m'en empêcher : c'est dans ces seuls momens que je me trouvois parfaitement heureux, & non pas dans ceux où je disposois de millions, & où je me voyois maitre de donner mes ordres à trois cent mille hommes faits comme moi, tous obèissants, tous mes fils, & qui m'adoroient. Huit jours après, ce prince, qui se trouvoit voyant, nous demanda à diner, & au dessert me demanda à titre de grace une de mes tribus que je lui accordai. J'écrivis à André de disposer tout pour la faire partir. Ce fut celle de Laurent, & de Lucrèce mes dix neuvièmes fils. Les tribus que je faisois émigrer d'Alfrédople se disoient heureuses, car ma ville n'étoit peuplée que des géants, & la société des mégamicres qui les amusoit beaucoup n'y étoit pas si fréquente.

Vers la fin de l'année je pris congé du roi, & de ma tribu, & je me rendis en quinze jours à la capitale de mon fief, où Théodore me prèsenta tous les nobles rouges, qui faits chrétiens étoient venus des royaumes voisins pour s'établir chez moi. Je voulus aussi qu'il me prèsentât les riches négocians qui étoient venus augmenter le bonheur de mes états en y portant leur commer-

ce. Je leur accordai des privilèges, & apres avoir viſité mes quatre autres gouvernemens, & l'établiſſement de quinze tribus que j'y avois envoyées, & que je trouvai en régle, je quittai mon fief où je laiſſai la joie, & le contentement dans tous les coeurs.

J'arrivai dans le mois de Fevrier à Alfrédople, où André préparoit un beau feu d'artifice à cauſe d'un heureux événement. Les princes royaux avoient obtenu du ciel deux beaux rouges; ainſi le roi étoit ſûr que pendant trois générations la couronne ne ſortiroit pas de ſa maiſon. Je fus le lendemain lui faire mes complimens, & aux princes qui me firent voir des machines électriques parlantes par ſignes, & par des ſonnettes, & des conducteurs qui alloient partout.

Je voulus que cette fête pour la naiſſance des princes durât trois jours: le premier je donnai opéra, le ſecond comédie, & ſauts de gymnaſtique; & feu d'artifice le troiſième. Après les fêtes je fis partir Laurent devenu éxarque à la tête de ſa belle tribu. Je déclarai doyen Etienne, & Jules auſſi qui devoit avoir cette année là le dernier couple.

Je reçus peu de tems après une nouvelle de mon fils Daniel fort intéreſſante. Il écrivoit qu'Albert, & Caſſandre avoient dis-

parus cinq jours avant la date de ſa lettre, que toute la tribu en étoit conſternée, & ſa famille inconſolable. Il avoit écrit à ſon père une lettre qui lui avoit été remiſe quatre jours après ſon départ par un crocheteur, dans laquelle il lui recommandoit ſa famille, & lui diſoit qu'il alloit où l'honneur, & la religion l'obligeoient d'aller. Daniel me diſoit qu'il étoit parti avec beaucoup d'argent, & avec quatre diamans de grande valeur qu'il avoit empruntés d'un de ſes couſins, qui avoit été favori du prince. Il me diſoit qu'il avoit d'abord averti de cette fuite tous les chefs de tribus établis dans les royaumes voiſins pour tâcher de le découvrir, & de l'obliger à retourner chez lui: qu'il n'avoit pas écrit à Héliopalu pour m'en laiſſer le maitre. Je ne trouvai pas cette nouvelle affligeante. Albert étoit prudent, ſavant, attaché à ſa religion, rempli d'eſprit, avec ſa femme, & bien pourvu d'argent; qu'eſt-ce qu'il avoit à craindre? Quelle néceſſité y avoit-il de l'inquiéter avec nos inquiétudes, de le gêner avec nos recherches, & de risquer par un zèle indiſcret, & inconſidéré de mettre obſtacle à ſon entrepriſe, à ſon projet qui ne pouvoit être que bon, & louable? Nous n'avions aucun fondement

pour en juger ſiniſtrement, & bien des préſomptions pour le reſpecter. J'écrivis ſans perte de tems à tous mes fils que, quelconque fût l'état dans lequel ils pouvoient découvrir Albert Alfrède de la tribu de l'éxarque Daniel, ils dûſſent le reſpecter, & lui prêter tous les ſecours dont il pourroit avoir beſoin. C'étoit, ſelon moi, & ma femme, tout ce qu'il falloit faire dans un cas pareil en ſe bornant à prier Dieu pour lui: mon ordre fut éxécuté dans toutes mes égliſes, ce qui fut cauſe qu'on a dit que j'étois à part de tout ce myſtère, & qui faillit à me faire une affaire de la plus grande conſéquence. Et voilà la raiſon qu'il faut ſouvent ſe contenter de prier Dieu en ſilence, & craindre juſqu'à l'indiſcrètion de la dévotion.

Tout étoit beau dans ma ville d'Alfrédople, & les maiſons, & les jardins, & les quais près du fleuve; mais ce qui étoit merveilleux étoit mes forges, mes magazins de métaux, & mon arſenal où je tenois mon artillerie qui me coutoit des tréſors. Cet arſenal étoit compoſé de douze petites îles entourées de glyphes qui alloient tout le long du canal, & contenoient mes ſales d'armes. J'avois abattu les jeux de paume: j'avois dans

pluſieurs ſales deux cent mille fuſils, autant de piſtolets, & une quantité de canons de fonte de pluſieurs calibres. Cette fonte étoit de mon invention; & je l'avois expérimentée parfaite : c'étoit cinq parties d'argent, & une d'étain, mêlange excellent pour empêcher les chambres dans la pièce. J'en avois mille dont trois cent étoient de vingt quatre livres, & tous les autres de différens moindres calibres avec cent mortiers à bombes tous ſur leurs affuts, & pluſieurs milliers de balles de plomb, & de fer, & les chariots néceſſaires pour le transport de toute cette artillerie partout où il m'auroit plu de la faire aller. Dans le dernier grand magazin j'avois deux dépots de poudre une blanche, & l'autre bleue: j'en avois plus de cent mille quintaux. Ce qu'il y a de curieux en cela eſt que lorsque je fis ce prodigieux amas je ne penſai nullement à faire la guerre, puisqu'on ne peut pas dans ce monde là s'imaginer ni où la faire, ni qu'elle puiſſe éxiſter. Je fis une artillerie, parceque cela me paroiſſoit quelque choſe de beau, parcequ'il n'étoit permis en Europe q'en poſſéder qu'à des princes, parceque j'étois riche, & aimois la dépenſe. Ceux qui voyoient ces grandes machines admiroient leur forme, & la richeſſe de leur matière,

n'en comprenoient pas l'uſage, & n'oſoient pas m'interroger là deſſus. J'étois moi même ſatisfait de voir que j'avois réuſſi à faire beaucoup de choſes que perſonne ne m'avoit appris à faire ; & s'il y avoit eu dans ce monde là une grande mer je crois que j'aurois entrepris la conſtruction des vaiſſeaux de la première grandeur plus pour mon plaiſir qu'avec idée de m'en ſervir.

Théodore ces mêmes jours m'écrivit que la ſeule nouveauté qu'il y avoit dans la capitale de mon fief, & dans ſa tribu étoit que huit femmes de l'âge entre les vingt, & les quarante ans n'étoient pas accouchées cette année, & il m'aſſuroit que les maris de ces femmes là étoient la ſageſſe même, & qu'elles diſoient elles mêmes qu'elles n'avoient aucune raiſon de ſe plaindre d'eux. Je le laiſſai dans ſa bonne foi, & je penſai ce que je voulus.

Jacques m'écrivoit de mon fief d'Héliopalu qu'il avoit accordé quatre de ſes tribus aux quatre rois dont les états étoient limitrophes à celui du grand Génie. Il s'étoit ſoulagé par là de plus de cent mille individus qui jouiroient des mêmes privilèges que j'avois fait accorder à celles que j'avois placées moi même chez les rois voiſins du Quatre-vingt-

dix. Cette nouvelle me fit plaiſir, car je voyois ma religion ſe répandre avec mes deſcendans.

Après la fonction du premier de l'année ſoixante onze je pris congé du roi, & je partis pour mon fief avec intention d'y paſſer trois ans.

Je trouvai tous mes ſujets contens hormis le clergé. Dix à douze mille eccléſiaſtiques étoient à l'aumone, & ils ne penſoient pas à ſe faire chrétiens, car ma loi les excluoit de toute fonction du temple. Ils ne ſavoient aucun métier, ils avoient même fait voeu de n'en faire aucun, lorsqu'ils embraſſèrent leur état; tout cela faiſoit que je ne pouvois pas leur être utile, malgrè qu'ils me fiſſent pitié. L'autocéphale n'étoit plus occupé que des affaires des diocèſes étrangers: il jouiſſoit de ſes rentes, & ſachant que les autres abdalas des diocèſes où mes fils ſiègeoient en qualité de gouverneurs éxarques ſeroient bientôt dans ſon même état, il me dit qu'il avoit pris ſon parti en s'abandonnant aux décrets de la providence, après avoir tout écrit au grand Génie qui devoit ſavoir, que le jour dans lequel je ſerois parvenu à pouvoir donner des éxarques chrétiens à toutes les villes de mon fief, il n'y reſteroit pas même l'ombre de

l'ancienne religion, & que cette époque ne pouvoit pas être bien éloignée. Je paſſai toute cette année à éxaminer tout ce qui pouvoit m'intèreſſer pour le bon ordre. La nouvelle race de mes deſcendans iſſus de couſins étoit compoſée d'hommes de la taille de ſix pieds: les femmes étoient de cinq & demi à peu près, leur beauté étoit éblouiſſante, & les nées jumelles avoient raiſon d'en être jalouſes. Pluſieurs de mes fils ſortis des mariages faits avant l'année ſoixante, & par conſéquent nés jumeaux en devenoient amoureux, & formoient des prétentions, mais ils ne me trouvèrent pas complaiſant, car ces belles filles étoient deſtinées aux beaux hommes leurs couſins.

Je fis alors une loi qui devoit durer vingt neuf ans européens, par laquelle j'ordonnois l'inaltèrabilité de l'ordre d'alliance que j'avois établi dans ma loi de l'année cinquante neuf. J'aſſignai le terme de vingt neuf ans à ma loi, parcequ'il étoit viſible que dans l'année cent il n'y auroit plus dans ma race aucune naiſſance de jumeaux, & pour lors je voyois qu'on pouvoit permettre à l'amour de ſacrifier à l'hyménée. Dieu ſait ce qu'il arrivera. Mes nouveaux géants l'étoient, & le ſont dans l'ame, & dans l'eſprit auſſi, &

la force de leur corps eſt prodigieuſe. Le ſeul défaut qu'ils ont eſt celui de ſe croire ſupérieurs à tous ceux qui ſont nés jumeaux, n'ayant qu'une vénération précaire pour leurs pères, & une véritable pour moi, & Eliſabeth en notre qualité de fondateurs de toute la race. Ils ont beſoin d'une plus grande nourriture que les nés jumeaux, & on la leur accorde avec plaiſir.

A la moitié du mois de Juin de l'année ſoixante & douze, pendant que j'étois ſeul dans mon parc attentif à deſſiner ſur le terrein même un corps de logis, un bigarré ſe mit à genoux devant moi, & me préſenta une lettre. Je lui demandai comment il avoit pu s'introduire dans le parc, & il me dit qu'ayant avec lui une bête chargée d'étain, il avoit dit, comme on l'avoit inſtruit, que je l'avois ordonné à ſon maitre. Qui eſt donc ton maitre ? Vous me demanderez, dit-il, tout ce qu'il vous plaira après avoir lû la lettre. Surpris de la réſerve j'ouvre la lettre, je la trouve angloiſe, & je vois ſigné Albert Daniel Alfrède chrétien. Voici ce qu'elle contenoit. "Ecrivez, mon très révérendiſſime père, l'heure préciſe que vous ſerez ſeul aujourd'hui dans le parc de votre palais, & ordonnez à vos gardes de laiſſer entrer chez

vous à l'heure que vous m'aurez marquée un char à dix chevaux chargé de deux grandes caiſſes. Faites les décharger par les mêmes cinq hommes qui conduiront le char, & ayez place préparée pour les chevaux, & pour eux. Vous ſaurez de moi même ce que je ne dois pas confier au papier. Le bigarré bleu qui vous remettra cette lettre doit avoir la paupière droite jaune, & la gauche jonquille : Abſtenez-vous de lui faire des interrogations, faites qu'il décharge ſon ſac, & renvoyez-le d'abord avec le mot de réponſe.,,

Je trouvai ſes paupières les mêmes : je lui dis de me ſuivre avec ſa bête, & je la lui fis décharger à un magazin dont j'avois la clef. J'écrivis ſur un morceau de papier quatorze lieues, & je le renvoyai. Je ne n'amuſai pas à ouvrir le ſac, mais après avoir refermé le magazin, j'allai dire la choſe à ma femme pour laquelle je n'eus jamais des ſecrets qu'une ſeule fois dans ma vie.

La conduite myſtérieuſe d'Albert n'étoit pas ſuſceptible de conjectures : elle étoit de nature à intéreſſer, & voilà tout. Je donnai mes ordres, & à l'heure marquée je me trouvai au lieu fixé avec la ſeule compagnie de ma femme. Cinq minutes après, nous vi-

mes un chariot à dix chevaux, qui s'avançoit vers nous à pas lents. Les cinq mégamicres qui accompagnoient les chevaux déchargèrent les caiſſes, & nous fumes bien ſurpris de voir Albert ſortir de la première, & Caſſandre de la ſeconde. Après nous avoir baiſé les mains, il nous dit qu'il s'agiſſoit de les loger tous dans un endroit impénétrable à la curioſité, & où il y eut trois appartemens de maitres. Je les conduiſis à une petite maiſon meublée qui étoit à cent pas de là où il y avoit écurie auſſi. Non obſervés, car le repos étoit déjà commencé, nous y deſcendimes ſuivis de quatre valets, ce qui me parut extraordinaire. Ceux qui étoient reſtés en haut pour avoir ſoin des chevaux n'étoient que deux. Albert nous pria d'avoir une demi heure de patience, puiſqu'ils avoient tous beſoin de faire un bain. Plein de vénération pour tout ce qu'il demandoit, je lui montrai la colomne des bains qui donnoit dans les trois appartemens, & nous paſſâmes la demi heure dans le potager. Au bout de ce petit intervale nous fumes ſurpris de voir paroitre là où nous étions Albert, & ſa femme qui précédoient quatre beaux rouges, vers leſquels nous courumes d'abord pour leur faire les honneurs comme de coutume. En nous prèſen-

tant le premier couple il nous dit un nom auquel nous fimes la révérence, malgré que ce fût la première fois que nous l'entendions prononcer ; mais il nous étonna lorſqu'en nous préſentant le ſecond couple il nous dit, *voici le couple héréditaire du fief où notre tribu réſide.* Sans faire aucune interrogation, qui dans ce moment là ne pouvoit être que déplacée, nous les fimes entrer tous dans la ſale que ma femme ſe hâta de rendre d'abord délicieuſe avec un parfum de princes. Lorſque nous fumes aſſis, Albert me demanda ſi j'avois le tems d'entendre l'hiſtoire ſurprenante du tableau que j'avois devant les yeux, & lui ayant répondu que celle de l'écouter étoit la ſeule affaire que j'avois, & que j'étois ſûr que nous ne ſerions interrompus de perſonne, c'eſt ainſi qu'il commença ſa narration.

Hiſtoire du prince héréditaire du fief de la République.

A l'arrivée de notre tribu dans le fief, un traité de Géométrie que j'avois publié en langue mégamicrique l'année précédente fut la cauſe que le perſonnage que vous voyez ici voulut faire ma connoiſſance : il étoit alors ſurintendant des canaux de tout le fief. En peu de jours je reconnus ſes grandes qualités qui firent naître mon attachement, & il me-

corda ſon amitié. J' allois presque tous les jours lui rendre mes devoirs, & nous paſſions ſouvent des heures entières tête à tête occupés à des démonſtrations qui nous les faiſoient paroitre des inſtans. Il me dit un jour qu'un prince eſtimable par ſes vertus, & par la conſtance avec laquelle il ſouffroit ſes malheurs, déſiroit de faire ma connoiſſance, & il m' aſſura que, ſi je conſentois à le voir, j'en reſterois très ſatisfait, car il étoit très verſé dans les mêmes ſciences qui faiſoient notre principale paſſion: il m' avertit qu' il s' agiſſoit du plus grand ſecret, puisque par des grandes raiſons tout le monde devoit ignorer tout ce qui regardoit ce prince, & jusqu'à ſon éxiſtence. Je lui jurai le ſecret. Il me prèſenta; & le voici avec ſon inſéparable que dans ce tems là il n' avoit pas. C' eſt chez lui que j' allois chaque pentamaine paſſer ſouvent vingt heures, ce qui fit tant parler notre tribu, & donna ſujet aux inquiètudes, & aux perquiſitions de mon très révérend père philéxarque Daniel.

Lorsque monſieur le ſurintendant reconnut l'affection que ce prince m'avoit inſpirée, il vit qu'il étoit impoſſible que je ne fûſſe extrêmement curieux de ſavoir ſon hiſtoire, & ſûr que je n' aurois jamais oſé lui demander cette

ſatisfaction, c'eſt ainſi qu'il me parla un jour après avoir eu le conſentement du prince.

"Le charmant prince, avec lequel nous paſſons des journées entières dans les études de la géométrie ſublime, a beſoin pour être heureux d'être le plus vertueux des hommes; & il eſt tel malgrè ſes malheurs: c'eſt le fils du duc regnant de ce fief, qui eut la fatalité de naitre avec un inſéparable qu'une tache jaune ſur l'eſtomac déclara bâtard. Peu de jours après la naiſſance de ce prince, j'eus auſſi un couple dont un ſe trouva légitime, & l'autre non; mais ce malheur me parut un bonheur, car mon légitime devoit devenir l'inſéparable du prince, qui par là devenoit habile à ſuccéder au trône de ſon père. J'étois le ſeul qui pûſſe lui donner un inſéparable; puisque je ſuis le ſeul de la famille ſouveraine qui deſcens en droite ligne du ſecond couple du premier prince qui occupa ce fief, & qui fut auteur de la famille regnante: ce fils qui devoit regner, & qui auroit rendu heureux le prince notre ami me fut enlevé par la grande apoplèxie: permettez que je ne vous en diſe pas d'avantage à prèſent ſur l'hiſtoire particuliére de cette mort, cauſe fatale que ce fief retourne à la république à la mort du duc

reguant. J'en ſerois l'héritier moi même ſi je fûſſe plus jeune que lui : le duc auroit pu chercher à ſon malheureux fils un inſéparable rouge né avec un bâtard, & le rendre par là héritier de ſes biens allodiaux, & il l'auroit trouvé ; mais il ne s'en ſoucia pas, peut-être à cauſe qu'il auroit dû alors mettre des bornes à ſon inclination pour la grande dépenſe : il aima mieux lui laiſſer ſon bâtard naturel avec la faculté de le répudier, & d'en prendre d'autres ſelon ſon gout, & avec toute ſa liberté. Notre cher prince cependant ne s'eſt jamais ſervi de ce privilège. Amoureux de l'étude, c'eſt lui même qui a prié ſon père de le laiſſer vivre éloigné de la cour, & inconnu à tout le monde dans la terre qu'il lui a aſſigné, & de laquelle ce prince n'a jamais eu la curioſité de ſortir : il s'y trouve content, & rien ne l'empêche de ſe reconnoître pour indépendant. Les vingt quatre gentilshommes qui ont ſoin de ſa maiſon ſont tous des étrangers qui ignorent le ſecret de ſa naiſſance, & qui d'ailleurs ne ſortent jamais de ſa terre. Je fus le ſeul qui n'ignorant pas ce ſecret j'eus la permiſſion du duc de voir ſon malheureux fils pour lequel j'ai les plus tendres ſentimens.

Je remerciai M. le ſurintendant, que vous voyez ici, de la confidence qu'il m'avoit faite, & je redoublai mes attentions pour cet adorable prince qui mettoit la joie dans mon ame, lorsqu'il me diſoit avec la ſincérité que vous voyez peinte ſur ſa phyſionomie que mes viſites mettoient le comble à ſon bonheur.

Une pentaine après votre départ je trouvai un jour M. le ſurintendant plongé dans la plus grande triſteſſe contre ſa coutume : je l'aimois, & j'avois la plus grande envie d'être mis par lui à même de le conſoler, mais j'aurois commis un crime en lui faiſant connoitre cette envie : j'étois donc obligé à me tenir dans un air d'indifference dont ſouvent je n'étois pas le maitre. En quatre ou cinq jours ſa triſteſſe, qui ne diſcontinuoit pas, me gagna au point que nous paſſions enſemble des heures entières en nous regardant ſans nous rien dire. L'homme d'eſprit reconnut que ce devenoit une cruauté que de ne pas me mettre à part de ſes chagrins. Voici le diſcours qu'il me fit.

"Il eſt ſuperflu, mon cher Albert, que je vous repréſente combien il eſt néceſſaire d'enſevelir dans le ſilence tout ce que je vais vous communiquer, car vous le verrez par vous même. Vous ſavez l'hiſtoire du jeune

prince que nous allons voir enſemble ; mais je ne vous ai pas communiqué des circonſtances ſur la mort de mon fils, dont il faut que je vous informe actuellement, ſi je veux que vous ſachiez les raiſons de ma triſteſſe. „

"Quelques jours après que le prince fut éclos avec un bâtard, je fus préſent avec mon inſéparable à la fraction de nos deux oeufs, & nous eumes le plaiſir de laver un petit que nous trouvâmes rouge ſans tache ; l'autre étoit barbe de bouc ; nous nous conſolâmes en réfléchiſſant que les droits de notre famille rendoient immanquable l'union de notre fils avec le rejetton légitime du duc regnant. D'abord que nous reconnumes cette vérité, ce ne fut pas au duc regnant que nous allâmes, mais à l'autocéphale même avec les deux témoins ordonnés par la loi, jurés ſecrets ſous peine de haut ſupplice. Entre les inſpections d'office de l'autocéphale une eſt celle d'être juge ſans appellations des unions de cette eſpèce, & on ſe hâte à lui en donner connoiſſance, car en cas d'égalité de rang ceux qui s'annoncent les premiers ont la préférence. C'eſt après par le canal du même autocéphale que l'union déterminée par lui vient communiquée aux pères reſpectifs des deux mégamicres nés. Lorsque nous entrâmes chez l'autocé-

phale il parloit avec l'ambaſſadeur de la république auquel, lorsqu'il nous vit accompagnés de deux jurés, il dit de ſe retirer dans la chambre voiſine, où ce miniſtre entra promtement; mais j'ai lieu de croire qu'il fut aux écoutes, & qu'il pénétra ainſi tout notre ſecret: vous en jugerez vous même. Nous prèſentâmes au prélat notre déclaration ſur deux papiers ſignés par nous dont il nous en rendit un ſigné par lui même. Il nous fit compliment ſur cet heureux événement, & en nous accompagnant jusqu'à la porte du cabinet il nous dit qu'il ne connoiſſoit aucune famille dans le monde, qui pût nous conteſter nos droits; & voilà, dit-il avec une voix trop élevée, la république déçue de la certitude où elle étoit que ce beau fief retourneroit à ſa diſpoſition. Il nous dit qu'il vouloit avoir le plaiſir lui même de porter en perſonne ce beau cadeau au duc, en lui prèſentant en même tems les reſpectables pères, & que cela étant il déſiroit que nous lui portaſſions le nouveau né, d'abord que nous le verrions en état de ne rien craindre pour ſa ſanté dans le transport. Nous fûmes aſſez mal aviſés pour lui promettre de faire ce qu'il ſouhaitoit, & en attendant ce moment là nous nous jurâmes le ſecret de part, & d'autre.„

"Un incendie après nous lui portâmes notre précieux dépot dont il nous donna quittance : il le plaça près de ſon lit en nous diſant qu'il nous avertiroit par écrit de l'heure à laquelle il pourroit aller avec nous faire ce beau prèſent au duc, & nous aſſura que ce ſeroit dans la pentaine ſuivante. Nous retournâmes chez nous un peu mécontens de ce délai ; mais nous nous gardâmes bien de le faire connoître à l'autocéphale, car vous ſavez combien nous ſommes délicats en matière de ſentiment."

"L'autocéphale alla à ſa campagne le lendemain ; & nous ne le ſumes que cinq jours après par deux alfaquins envoyés par lui, qui nous apportèrent dans une boëte d'or les cendres, de notre ame, de notre coeur, de notre éxiſtence, de notre eſpoir, tout ce que nous avions de plus cher au monde : il nous écrivoit que notre fils étoit mort ſubitement de la grande apoplèxie, & qu'il en étoit ſi touché qu'il ne croyoit pas avoir la force de lui ſurvivre trois jours. Cet événement devint la nouvelle du jour, & le duc voulut ſavoir tout le fait de moi même. Il me dit que ce malheur devoit le toucher en préférence de tout autre, que c'étoit à lui que je devois porter mon fils, & non à l'autocéphale, & dans le

transport de ces cruels reproches il me dit de ne plus oſer paroitre devant lui.„

„L'autocéphale, à ce que toute la ville diſoit, inconſolable, & malade mouroit de chagrin en ſe reconnoiſſant entièrement reſponſable de ce malheur; mais il ne nous fit pitié que lorsque peu de jours après on publia ſa mort. On le diſoit mort poſitivement de la douleur d'avoir été la cauſe de ce grand malheur; car il ne devoit ni prendre l'enfant chez lui avant le moment opportun à le préſenter au ſouverain, ni le transporter à la campagne avec lui; mais auſſi ne nous épargnoit-on pas: on nous condamnoit à haute voix de ce que nous avions eu la fatale complaiſance de le lui porter, & de le lui laiſſer.„

„Trente quatre moiſſons après ce cruel événement; actuellement, mon cher Albert, que nous avions déjà pris notre parti, je viens de recevoir une lettre qui en contient une autre: la voici; liſez la: jugez ſi la ſource de ma triſteſſe eſt raiſonnable. Celui qui me l'envoie eſt un notaire. Il me fait ſavoir qu'entre les meubles d'un alfaquin, qui venoit de mourir, & qu'on devoit vendre pour payer ſes dettes, il avoit trouvé la lettre incluſe, cachetée aux armes ſacrées; qu'il avoit vu qu'elle étoit adreſſée à moi, & qu'il

ſe faiſoit un vrai plaiſir de me l' envoyer. Voici les préciſes paroles de la lettre cachetée, & ſignée par l' autocéphale prétendu mort de douleur. *Je ſens, monſieur, que je vais mourir; & on m' a peut-être empoiſonné: ſans votre pardon je ne peux pas eſpérer miſéricorde de mon créateur. Venez m' abſoudre en perſonne du crime affreux que j' ai commis. Je ſuis un lâche, un traître qui a vendu, il y a quatre jours, votre fils au miniſtre ambaſſadeur de la république: votre fils ſera conſervé en vie ſi je dois croire au grand ſerment qu' il me fit qu' il mourroit de ſa mort naturelle. Le corps qu' on a brulé fut d' un ſubſtitué. Envoyez ces viles cendres dans les cryptes deſtinées au peuple.*„

"Vous me pardonnerez actuellement ma triſteſſe. Il eſt vrai qu' une lueur d' eſpoir tâche d' entrer dans mon ame: mon fils n' eſt peut-être pas mort. Mais s' il eſt vrai, comme il y a toute apparence, que l' autocéphale ſoit mort empoiſonné par l'horrible miniſtre, comment puis-je eſpérer qu' il ait épargné mon fils? Si la république vouloit s' aſſurer la dévolution de ce fief, la mort de mon fils devoit l' intéreſſer plus que celle du prélat. Il eſt vrai que le bourreau aſſura par ſerment qu' on laiſſeroit mourir cet innocent de ſa mort naturelle; mais croyez-vous qu'un ſcé-

lérat qui empoiſonne puiſſe faire quelque cas d'un ſerment? Nous connoiſſons d'ailleurs le terrible code de la politique de la république, qui donne pour permis tout crime qui devient utile à l'état, & qu'il perd même le nom de crime, d'abord qu'il lui eſt d'un avantage réel. Le miniſtre ne peut s'être emparé de mon fils que pour aſſurer à ſa république la dévolution du fief; & il n'eſt pas vraiſemblable, qu'étant paſſé entre ſes mains, elle ait épargné ſa vie à cauſe de ſon ſerment. Mais en ſuppoſant même qu'il ſoit vivant que dois-je faire? Où eſt-il? Comment faut-il s'y prendre pour le ſavoir? A qui dois-je m'adreſſer? Dois-je garder le ſilence ſur ce fait inoui, ou dois-je en informer le duc? Puis-je aller chez le même miniſtre qui eſt encore ici, & lui dire que je veux ſavoir ce qu'il a fait de mon fils? Mais il niera le fait, & vous ſentez que ſe voyant découvert, & voulant s'aſſurer, on commencera par immoler à l'affreux intérêt d'état l'innocente victime, mon malheureux fils, ou qu'il ſoit à la diſpoſition du miniſtre, ou qu'il l'ait envoyé à ſes maitres; & dans ce cas ce ſeroit ma démarche qui auroit cauſé ſa mort. Je ſens qu'il faut que je faſſe quelques pas, mais je ne voudrois pas m'expoſer à des repentirs.

Si vous trouvez, mon cher ami, un bon conſeil, donnez le moi.„

Toutes ces ſcélérateſſes étrangères à ma nature, à ma ſcience, à ce que je ſavois du monde, à l'idée que j'avois des actions dont je croyois capables les hommes même injuſtes, me ſurprirent au plus haut degré. Je ne comprenois pas comment monſieur le ſurintendant pouvoit me ſuppoſer en état de lui donner là deſſus quelque conſeil. Une tragédie que mon père m'avoit fait lire m'avoit étonné par les forfaits qui en faiſoient le ſujet; mais comme je ſavois que tout y étoit invention du poète, elle ne m'avoit pas fait la centième partie de l'horreur que me fit cette hiſtoire, cauſe fort juſte de la triſteſſe du reſpectable mégamicre qui me l'avoit narrée. Il me demandoit conſeil, il falloit donc le conſeiller, & ne pas augmenter ſon affliction en me diſpenſant. Je lui dis que je ne pouvois pas croire qu'on eût laiſſé ſon fils en vie, mais que, ſi on avoit commis cette faute, il falloit tâcher de découvrir où il étoit, & tenter de le recouvrer en gardant le plus profond ſilence. Je crus pouvoir lui dire avec vérité, que cet avis qu'il avoit reçu me paroiſſoit plus fait pour le conſoler que pour l'affliger. Je lui promis d'y penſer. Mes pa-

roles effectivement le tranquilliſerent un peu, & nous allâmes chez le prince, où nous nous amuſâmes à faire des logarythmes.

Dans la ſeizième tribu établie dans la capitale de la république, mon oncle Tolomée ſeptième fils de Céſar avoit pour moi la plus tendre amitié : il m'avoit donné les premières leçons de mathématique, & nous avions bien pleuré à Alfrédople, lorsque nous ſûmes que vous aviez diſpoſé de nos deux tribus, & que nous devions nous ſéparer pour toujours. Je tenois avec ce cher oncle un commerce de lettres réglé, & nous nous communiquions nos découvertes. Nous avions un chiffre dont nous étions ſûrs. Nous ſavions très bien qu'il n'y a pas de chiffres indéchiffrables ; mais nous aurions pu défier à déchiffrer le notre la conſtance de mille calculateurs, & leur donner cinquante années de tems à venir à bout de leur entrepriſe.

J'écrivis donc à mon oncle ſous ce chiffre que le miniſtre de la république, qu'elle tenoit à la cour du duc de ſon fief, & qui y étoit depuis cinquante ans pouvoit avoir envoyé au conſeil des dix ſept, un mégamicre rouge dont on devoit certainement avoir fait un priſonnier d'état, ſi on ne l'avoit pas fait mourir. En ſuppoſant hardiment que le mi-

niſtre ne l'ait expoſé à ce voyage avant l'âge de la puberté, je lui dis en quelle année à peu près il pouvoit l'avoir envoyé. Je lui dis que, s'il eût pu réuſſir à découvrir où la république tenoit ce mégamicre, & qu'il m'en eût informé, il m'auroit rendu le plus grand ſervice qu'homme puiſſe rendre à un autre homme, & que, lorsqu'il auroit ſu de moi même toute l'hiſtoire ſource de l'intèret que je prenois à cette découverte, il ſe félicite-roit d'y avoir contribué. Je finiſſois ma lettre en lui recommandant de ſe ſervir du même chiffre pour me répondre.

Dans la première réponſe il me dit que l'affaire que je lui recommandois n'étoit pas la commenſuration des hypothénuſes d'un carré. Il me promettoit de ſavoir là deſſus tout ce qu'on pouvoit ſavoir, & me dit qu'il ne croyoit pas la choſe difficile, puisque je ne lui demandois pas le nom du priſonnier, ce qu'il croyoit impoſſible de pouvoir péné-trer.

Dans la ſeconde lettre il m'écrivoit que l'inſéparable du grand prévot étoit amoureux d'un jeune géant, & lui faiſoit des viſites. Il s'étoit fait inviter à diner un jour qu'il y étoit, & il l'avoit trouvé grand parleur. Il l'avoit invité à diner à ſon tour, lui avoit

fait une visite avec son jeune homme, & il avoit prié son jeune neveu d' engager le mégamicre amoureux a le prèsenter à son inséparable qui étoit le grand prévot. Cet homme fanatique parut extrêmement satisfait d' avoir fait connoissance avec Tolomée ; il se piquoit d' être grand architecte hydraulique ; & remercia son inséparable de lui avoir procuré la connoissance de ce géant que toute la ville connoissoit pour savant supérieur à tous les autres. Dans sa troisième lettre il me rendit compte qu'ayant fait tomber le propos sur les prisonniers d' état d' importance qui lui étoient confiés, il lui avoit dit que dans une prison impénétrable il avoit un jeune rouge d' une beauté surprenante, qui ne savoit pas son propre nom, & auquel on n' avoit rien appris ni sur la religion, ni sur la nature du monde, ni sur les usages des hommes, ni sur la naissance, ni sur la vie, ni sur la mort. Qu' il y avoit vingt deux moissons qu' il avoit reçu lui même ce joli prisonnier des mains du secretaire des conservateurs de l' état, & que tout ce qu' il savoit de ce jeune mégamicre étoit que la voiture qui l' avoit conduit à la capitale étoit partie de celle du fief. Il lui avoit dit qu' il le tenoit seul avec un nourricier scélérat qu' on avoit fait devenir

ſourd, & muet ; & qu'il lui envoyoit cinq bonnes bouillies pour lui, & cinq autres ordinaires pour le nourricier une fois par jour. Il m'écrivoit auſſi qu'il avoit vu le dehors des priſons où le priſonnier étoit, & où perſonne ne pouvoit pénétrer ; & qu'il lui avoit ajouté que, lorſqu'il l'avoit reçu il avoit clairement vu à la couleur du bout de ſes tettons, qu'il ne faiſoit qu'entrer dans l'âge de la puberté. Le mammelon d'un rouge ne devenoit blanc qu'une moiſſon après qu'on avoit commencé à le ſucer.

J'écrivis d'abord à mon cher oncle, que ſa diligence m'avoit mis en état de ſavoir ſur cet article tout ce que je déſirois ſavoir, & que j'avois alors les plus fortes raiſons de le prier de rompre l'intimité de l'amitié qu'il avoit contracté avec le grand prévot, de s'abſtenir de fréquenter ſa maiſon, & de tâcher même de mettre du froid entre la galanterie de ſon inſéparable avec le géant, & que cette ſeconde opération me tenoit à coeur autant que la première. Dans la prévoyance la précaution vouloit que j'inſinuâſſe à Tolomée avec beaucoup de force cette rupture.

Je traduiſis ces lettres, & je les fis lire à monſieur le ſurintendant que la joie, &

l'eſpoir auroient excédé, ſi ſon aimable moitié que voici ne ſe fût trouvée mal. Il ouvrit un écrin, il en tira un petit livre, où il me fit voir marqué le jour de la naiſſance de ſon fils, & la quittance que le miſérable autocéphale lui avoit donné lorsqu'il le lui livra. Nous reſtâmes convaincus que le priſonnier étoit celui que nous cherchions. Je priai alors ces aimables êtres de ne ſe régler pour la ſuite dans cette affaire qu'à ſeconde de mes conſeils, puisque le moindre faux pas pouvoit détruire mon projet. Mes démarches ne pouvoient pas être altérées par la paſſion, qui par ſa nature empiète toujours ſur le diſcernement : le coeur des hommes eſt presque toujours en contraſte avec leur eſprit. Ils s'abandonnèrent totalement à moi, & m'aſſurèrent qu'ils n'auroient autre guide que mon arbitre.

Je n'eus pas beſoin de réfléchir long tems. J'écrivis au duc que je devois lui communiquer une affaire de la plus grande importance; & être en même tems ſûr que perſonne au monde ne ſauroit jamais que j'euſſe eu avec lui un entretien. Le prince conſigna au porteur un petit billet cacheté, où je ne lus autres paroles que celles-ci, *Demain Pouſſière je ſerai ſeul à quinze heures dans ma catiche d'ai*

de l'écluſe à trois portes. Cette catiche étoit à la profondeur de cent toiſes : c'étoit un cabinet que la troiſième écluſe défendoit de l'eau : quatre eſcarboucles noires rendoient ſon jour très agréable ; & un ſoupirail de mille toiſes fait d'un boyau de trois pouces y conduiſoit l'air d'une petite cour de ſon palais inacceſſible à tout le monde.

Je fus chez monſieur le ſurintendant, où je mis dans une boëte d'acori les lettres de mon oncle, & la quittance de l'autocéphale. La boëte étoit fermée à l'eau. Je lui montrai le billet du duc ; & je lui dis qu'il devoit venir avec moi, malgré qu'il lui eût défendu de paroitre en ſa préſence. Tous nuds le lendemain nous nous jettâmes dans la rivière à l'écluſe, & nous trouvâmes le duc tout nud avec ſon cachet ſecret attaché à une chaine d'or ſur ſa poitrine. Je le vis ſurpris de me voir avec le ſurintendant, mais ſans lui donner le tems ni de parler, ni de penſer je lui détaillai *ex abrupto* toute l'affaire, & je lui fis lire toutes mes lettres. Je finis par lui dire que, s'il me donnoit tous les pouvoirs dont j'avois beſoin ; & la liberté de conduire avec moi ſon fils, je me tenois pour ſûr qu'il occuperoit le trône du fief après ſa retraite, ou il m'en couteroit la vie ; & que je lui pro-

mettois que perſonne n'auroit jamais pu ſavoir que j'avois agi de concert avec lui. Le duc ſe recueillit, & après un quart d'heure de ſilence: "je vous laiſſe, dit-il, le maître de faire dans le cas préſent tout ce que vous jugerez à propos pour l'heureuſe réuſſite de votre étonnant projet; & vous pouvez compter au ſurplus ſur ma reconnoiſſance. Je vous prévieus que dans la capitale de la république vous ne ſauriez avoir trop de précautions. Lorsque vous verrez au milieu d'une rue un gros caillou, gardez-vous de parler de vos affaires, car ce pourroit être un eſpion déguiſé en caillou, quand même il vous ſembleroit de comprendre pourquoi il ſe trouveroit là. Vous ſavez que je n'ai jamais voulu voir mon fils. Je n'ai jamais voulu renouveller ma douleur: je l'aime tendrement, & je l'eſtime par ſes vertus: je ne veux pas dans cette circonſtance ſemer des ſoupçons allant lui faire une viſite. Vous lui ferez ſavoir que je n'ignore rien, & je vous recommande ſon éxiſtence, dont depuis ce moment je ferai plus de cas que de la mienne. Vous allez me procurer, mon cher Albert, le bonheur de mes ſix dernières années que, ſi Dieu ne protége pas votre grande entrepriſe, je prévois malheureuſes. Voi-

ci mon collier que je mets à votre cou. Mon fils à ſa vue verra qu'il peut faire tout ce que vous lui direz. Mon cachet me rendra ſûr de l'autenticité de vos lettres : ſon pareil vous garantira celle des miennes. Mon cher ſurintendant, malheureux jusqu'à ce jour autant que moi, embraſſez moi. Adieu. „ Il ſauta à mon cou après cette courte harangue, & nous partimes.

D'abord que l'inſéparable de monſieur le ſurintendant fut informé de tout, je leur dis qu'il leur falloit ſe diſpoſer à partir avec moi dans la pentamaine ſuivante, & que le prince devoit être avec nous. S'ils m'avoient demandé de leur communiquer les moyens, je n'aurois ſu leur rien dire, car je les ignorois moi même : la ſeule choſe que je n'ignorois pas étoit, qu'il nous falloit partir pour aller à la capitale de la république en nous rendant inviſibles.

Ceux qui diſent que l'homme ſage, avant que de ſe déterminer à quelqu'entrepriſe, doit en avoir conçu le plan parfait, ont raiſon, & diſent fort bien ; mais ils doivent ajouter que cette maxime eſt excellente pour les entrepriſes non ſujètes à des complications, & à échouer par cent incidens qu'il eſt impoſſible de prévoir. Dans mon entrepriſe il

me ſembloit n' avoir beſoin que d' aller pas à pas, de me mettre en néceſſité d' aller en avant, & dans l' impoſſibilité de reculer en expoſant même ma vie. Ma ſage conduite devoit aller de pair avec toute la hardieſſe : il s' agiſſoit de me mettre en état de faire face aux événemens que le ſeul haſard pouvoit amener. Je n' aurois jamais commencé, ſi j'eûſſe voulu prévoir mes moyens : il falloit donc partir.

Le lendemain le jeune prince philoſophe que vous voyez ici fut fort ſurpris d' entendre de ma bouche en la prèſence du ſurintendant ſon hiſtoire avec des circonſtances qu' il n' avoit jamais ſû, & qu' il n' auroit jamais pû deviner. Il le regardoit ſans parler, il fixoit après ſes yeux ſur moi, il ſoupiroit, & je voyois tous les mouvemens de ſon ame.

"Mon inſéparable, dit-il, vit, je vis, & nous ne vivons pas enſemble ! Quel eſt ce pouvoir qui empêche notre union, & qui peut éxiſter ? Cette monſtrueuſe ſéparation contraire à la plus forte loi de la nature ne peut ſe vérifier que par un conſentement illicite des deux individus, ou par une cruauté barbare qui tyranniquement peut les avoir laiſſés dans l' ignorance de l' éxiſtence de leurs

moitiés qui leur manquent ; mais ſi l'une de ces moitiés parvient à ſavoir que l'autre exiſte, elle doit mourir, ou vaincre tous les obſtacles qui l'empêchent de s'unir à ce qui lui appartient par droit de nature. J'adore votre fils, dit-il en ſe tournant vers M. le ſurintendant, je veux le délivrer de ſes fers, & vivre avec lui, puiſque je ſens que ſans lui je ne ſuis rien, & que mon exiſtence eſt la principale cauſe de ſon malheur. Allons lui donner la liberté dont il jouira entre mes bras, & vous avec votre inſéparable venez expoſer à mon exemple vos jours à tous les dangers : nous devons tout faire, vous pour recouvrer un noble mégamicre auquel vous avez donné l'être, & que vous avez, quoique ſans le vouloir, rendu malheureux, moi pour délivrer de l'opprobre, & du néant la moitié de moi même, & ma poſtérité poſſible. Le géant Albert ſera notre guide, & nous ne ferons ni plus, ni moins de ce qu'il nous ordonnera de faire. S'il y met ſa vie, nous mourrons avec lui, ſi vainqueur de toutes les difficultés il vient à bout de ſon entrepriſe, je ne peux mettre devant ſon eſprit que deux récompenſes : la première qu'il ne reconnoitra que de lui même, ſera la ſatisfaction qu'il aura d'avoir fait notre bonheur,

la ſeconde qu'il ſera notre maitre : c'eſt tout ce que je peux lui offrir.

Albert interrompit ici ſa narration pour demander excuſe au prince, & au ſurintendant, ſi dans le fait qu'il me communiquoit il répétoit les paroles, & les promeſſes généreuſes qu'ils lui firent. Il les aſſura qu'il n'exigeoit rien ; & qu'il n'en faiſoit mention que pour me faire concevoir de quelle trempe étoient leurs vertus. Le prince le pria de m'informer de tout, & de n'omettre par aucun égard nulle circonſtance. Il pourſuivit donc ainſi ſon intéreſſant récit.

"Ce prince en prononçant ſon petit discours étoit devenu comme une flamme. Nous partirons donc, mon prince, lui dis-je, dans quatre jours : dites moi ſeulement ſi vous avez des domeſtiques d'une fidélité à l'épreuve. Depuis vingt deux moiſſons, me répondit-il, je n'ai vu que le ſurintendant, ſon inſéparable, & mes domeſtiques, dont je fus toujours content, mais dont je n'ai jamais eu occaſion d'expérimenter la fidélité : je ſais qu'ils reſtent volontiers avec moi, & je crois qu'ils m'aiment, & qu'ils attendent avec raiſon de moi ſeul leur fortune. Je crois que je peux les laiſſer tous ici, & que pour leur faire garder le ſecret il n'eſt pas néceſſaire de le leur recommander. Il ſuffira que je leur or-

donne de ne rendre compte à perſoine de ce qui me regarde dans le tems de mon abſence, que je veux paſſer à voir inconnu le monde, les mines, les communications de ſes rivières, & ſes beautés que je ne connois que par oui-dire, & qu'ils ſoient ſûrs que je leur tiendrai compte de leur diſcrètion à mon retour. Je me garderai bien de leur dire que mon père eſt informé de mon voyage, mais je n'ai pas non plus beſoin de leur dire un menſonge en leur diſant le contraire : leur religion les oblige à ſe taire ne ſachant ni l'un ni l'autre. Mes gentils-hommes, mes alfaquins, mes muſiciens, mes phyſiciens, & mes géomètres s'amuſeront aſſez bien entr'eux.

Je lui répondis qu'il ne m'en falloit pas d'avantage, & que je le priois d'être prêt à mes ordres à l'heure que je lui marquerois par écrit dans quatre, ou cinq jours, car je ne jugeois pas à propos de me laiſſer voir chez lui une autre fois avant que de partir. Je lui dis auſſi qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'il vit d'avantage monſieur le ſurintendant qu'il trouveroit chez moi au moment de notre départ. Il me répondit avec fermeté que mes inſtructions ſeroient ſuivies à la lettre.

J'accompagnai à ſa maiſon monſieur le ſurintendant qui, après avoir informé de tout

sa chère moitié, lui dit qu'il falloit penser à partir sans aucun domestique, & à ne leur donner aucun motif de deviner ni où ils alloient, ni qu'ils étoient partis avec moi. L'inséparable répondit que tout le monde savoit qu'ils avoient des affaires de famille, & très importantes dans le royaume Vingt-trois qui étoit fort éloigné; que l'arrivée d'un faux courier pouvoit faire croire ce qu'on voudroit, & qu'ils ne diroient qu'à leur maitre d'hôtel sans aucun air de mystère de tenir leur maison en bon ordre jusqu'à leur retour. Il dit qu'il croyoit devoir partir en poste en la présence de tout le monde, & après avoir fait trois ou quatre postes de devoir acheter des chevaux, & les atteler à son char pour aller m'attendre là où je lui dirois. Je confirmai ce plan qui me parut merveilleux, & nous nous séparâmes. Je leur dis que le lendemain ils recevroient un billet où ils trouveroient par écrit le jour, l'heure, & l'endroit du rendez-vous.

Je fus d'abord me retirer dans une petite maison que mon père m'avoit cédé, & dans laquelle je ne recevois jamais personne: j'y tenois mes outils de mathématique, mes livres, mes manuscrits, & une petite imprimerie. J'avois deux domestiques bigarrés

dont la fidélité m'étoit connue par pluſieurs expériences que j'en avois fait : celui que je vous ai contreſignai par ſes paupières : en eſt un. J'ai fait faire deux caiſſes longues de ſix pieds & demi avec une ſéparation au milieu, une pour ma femme, & l'autre pour moi ; & elles devoient paroître remplies de papier à ceux qui les ouvriroient. Ces mêmes caiſſes avoient à droite, & à gauche des petites niches, où je pouvois tenir ma nourriture, mes piſtolets, ma munition, mon linge, mon argent, & mes papiers avec tout mon néceſſaire pour écrire : elles ont auſſi quatre ſoupiraux pour que l'air puiſſe y paſſer, & une ouverture adaptée aux beſoins de la nature. J'écrivis à mon père d'avoir ſoin de ma famille juſqu'à mon retour, m'étant aſſuré que ma lettre ne lui ſeroit rendue que quelques jours après mon départ. J'empruntai de l'argent, & des diamans pour une groſſe ſomme d'un de mes couſins ſans lui recommander le ſecret, le connoiſſant aſſez pour ſavoir que c'étoit le ſeul moyen de lui faire garder le ſilence. J'écrivis ſous notre chiffre à mon cher Tolomée de m'indiquer une maiſon où un chariot à dix chevaux chargé de deux grandes caiſſes, & conduit par cinq domeſtiques pourroit entrer à quinze heures

préciſes, où perſonne n'auroit pu aller que lui, & où il y auroit écurie, & logement pour trois maîtres, & de m'envoyer ſa réponſe à la poſte de la ville plus voiſine de la capitale ſur ma route au nom que je lui indiquois. J'envoyai cette lettre par la poſte, & le duplicata par un autre chemin. J'achetai les dix chevaux, & j'écrivis au prince d'aller nager tout ſeul, & de s'arrêter où il auroit vu planté ſur le rivage le modelle d'un moulin bleu de la hauteur de huit pieds, & je lui marquai l'heure. J'en agis de même avec monſieur le ſurintendant qui étant en voiture n'auroit pas pu nous rejoindre à la nage. Je lui donnai l'heure, & dis l'endroit où je lui fis trouver un petit radeau ſans rameurs ſur lequel il entra dans le petit canal d'un jardin qui nous appartenoit, & où je me trouvai. Je mis dans les deux caiſſes du plomb égal en poids à celui de ma femme, & au mien, & je les envoyai à la douane, où on les ouvrit, & n'ayant vu que du papier on les ferma, on les cacheta, on les peſa, & on donna le billet où leur peſanteur étoit marquée. D'abord que les caiſſes retournèrent de la douane je les ouvris par le côté, & je fis entrer Caſſandre dans l'une, & je me fis enfermer dans l'autre, après avoir avec des ver-

nis de plusieurs couleurs métamorphosés en bigarrés ces trois respectables personnages, & si bien que les deux domestiques ne s'apperçurent qu'ils étoient masqués qu'à la première station. D'abord que nous fumes sortis de la ville, les trois masques montèrent sur le char, ce que les vrais domestiques trouvèrent mauvais, mais il s'appaisèrent lorsqu'ils s'apperçurent qu'ils étoient peints. Je m'étois assuré de leur discrètion.

En quatorze jours nous arrivâmes aux confins du fief, car nous marchions à petites journées, & avec les mêmes chevaux. Nous ne nous arrêtions qu'à des écuries de campagne où nous passions les six heures du repos. Je voyois avec plaisir que Cassandre se portoit aussi bien que moi, & que la position où nous étions dans le char ne nous incommodoit pas. Nous étions couchés dans les caisses comme sur un lit : je les avois doublées avec des coussinets de chanvre.

Aux confins du fief les caisses cachetées furent respectées, mais elles furent ouvertes aux confins de la république, & pesées. M. le surintendant fut généreux avec ces gens là, & ayant désiré qu'on y mit le nouveau cachet ils nous dépêchèrent assez vite n'ayant aucun motif de soupçonner fraude. Le vrai

moyen de rendre les commis des douanes humains, & honnêtes eſt celui de faire ſemblant d'avoir pour eux le plus grand reſpect : ſi on les brusque ils deviennent impertinens, & cauſent aux voyageurs tous les déſagrémens qu'ils peuvent.

Nous arrivâmes en dix huit jours à la ville où je devois trouver au bureau des lettres la réponſe de Tolomée. Cette ville étoit à vingt milles de la capitale. Nous fimes halte à une maiſon de païſan deux lieues avant que d'y arriver, & M. le ſurintendant y alla avec un bigarré, & m'apporta la lettre. Tolomée me diſoit qu'il enverroit tous les jours un domeſtique à la porte par laquelle je devois paſſer, & que je pouvois être ſûr de le trouver. Il lui avoit donné tous les ſignalemens ; & il m'aſſuroit qu'il conduiroit le chariot à l'endroit qu'il avoit deſtiné, & que je n'avois qu'à m'y laiſſer conduire : il me diſoit qu'il s'y trouveroit lui même, & qu'il avoit reçu mon autre lettre auſſi.

Nous partimes à cinq heures, puiſque nous devions perdre une heure à paſſer une rivière, & nous arrivâmes à la capitale à l'heure fixée. Après avoir été dépêchés de la douane, le chariot ſuivit ſon chemin, & à peine avions nous fait cent pas qu'un méga-

micre jaune qui étoit le même que Tolomée avoit envoyé, donna par gentilleſſe un ſouflet au prince en lui diſant, *camarade tu n'as qu'à me ſuivre, & je t'aſſure que nous ſoupe-rons bien malgrè l'heure.* Le prince à ce ſouflet, vrai compliment de mainant, auquel il ne s'attendoit pas; fut un peu ſurpris, mais il en rit d'abord qu'il comprit la choſe, & il en rira toute ſa vie lorsqu'il s'en ſouviendra. Le chariot ſuivit le guide qui ſortit d'une autre porte de la ville, & qui s'arrêta à dix ſept heures à une petite maiſon dont on ferma la porte d'abord que nous fumes entrés, & où M. le ſurintendant me donna le ſignal d'abord qu'il vit Tolomée. J'ouvris d'abord ma priſon, d'où il m'aida à ſortir. Nous nous embraſſâmes, mais avant que de prononcer un ſeul mot j'ouvris la caiſſe où étoit ma femme que Tolomée reçut entre ſes bras. Mes bigarrés avec le jaune eurent ſoin de mettre le chariot dans une remiſe, & les chevaux à l'écurie, & mon oncle nous fit deſcendre dans la maiſon.

En voyant que mes prétendus domeſtiques me ſuivoient, il me dit en anglois que je pouvois leur dire de reſter en haut. Je l'appaiſai d'emblée en lui diſant qu'ils étoient rouges, & que l'un d'eux étoit le prince hé-

réditaire du fief de la république. Après le bain il en fut convaincu ; & je lui prèſentai les perſonnages déjà démasqués, par leur nom. Un excellent rafraichiſſement de parfums nous donna la force de paſſer tout le reſte du repos dans le récit de toute l'hiſtoire, & je conclus mon diſcours en lui diſant clair & net, que nous étions réſolus d'enlever l'illustre priſonnier à la cruelle tyrannie qui le tenoit enfermé, & que notre réſerve ne procédoit que du devoir dans lequel nous étions de ne point expoſer, & compromettre nos amis, & de couper à la république toutes les voies de parvenir à connoitre ceux qui auroient pu conduire à ſa perfection cette grande entrepriſe.

Tolomée répondit que le plus vif intèret l'excitoit, & l'animoit à nous prèter tous les ſecours qui auroient pu dépendre de lui, & de ſes conſeils, & qu'en attendant il étoit de la plus grande conſéquence de nous tenir cachés, ce qui nous ſeroit facile, dans un endroit où il nous aſſura que nous ne pouvions pas être découverts. Il nous dit que le très révérend philarque avoit ordre de vous même de m'aſſiſter dans tous mes beſoins dans le cas que je paſſâſſe par là, & que je n'avois donc rien à craindre. Nous parcourumes le

lendemain la rivière dans une barque où les rameurs étoient nos mêmes domeſtiques ; & Tolomée nous fit voir l'endroit où l'illuſtre priſonnier devoit être : nous deſcendimes à cinquante pas des mêmes priſons ; & l'heure du repos étant bien avancée, & nos nobles compagnons bien bigarrés nous retournâmes chez nous à pieds, & nous apprimes ainſi le chemin ; ce qui nous étoit fort néceſſaire.

Lorsque nous fumes chez nous il me dit que, ſelon mon ſage conſeil, l'amitié intime avec le grand prévôt étoit devenue très-froide. Il me dit que ce mégamicre étoit le dépoſitaire de tous les priſonniers d'état de la république, & qu'il devoit en répondre, mais qu'il n'en étoit point inquiet, puiſqu'il n'étoit permis à perſonne d'entrer dans l'endroit où ils étoient, & depuis un nombre conſidérable de ſiècles il n'étoit jamais arrivé qu'un priſonnier ait pu ſe ſauver de là : exemple qui démontroit à la tête du grand prévôt l'impoſſibilité. Tolomée me dit que pour le faire parler il s'étoit oppoſé à cette prétendue impoſſibilité, & que piqué, & voulant le convaincre il l'avoit mené ſur l'eau lui même dans un bâteau, & qu'après lui avoir montré l'endroit où il tenoit les priſonniers de la plus grande importance, il lui avoit fait

la deſcription de l'intérieur des priſons. C'étoit un carré ſouterrain compoſé de trois étages, dont chacun avoit ſeize cachots carrés hauts de deux pieds, tous ſéparés les uns des autres, larges de quatre, & longs de même, tous éclairés par une petite lanterne phosphore; hormis ceux du premier étage qui recevoient une lumière de réflexion du jour naturel par une lucarne grillée rampante. Le ſol de chaqu'étage de deux pieds d'épaiſſeur, étoit de briques unies par la chaux. Les quatre cachots du milieu du carré étoient entourés d'une galerie de deux pieds qui alloit à la porte de toutes les ſeize priſons: elle étoit diviſée en ſix corridors qui ſe croiſoient, chacun de vingt ſix pieds de long: les murs de ces priſons avoient un pied d'épaiſſeur. Chaque priſon avoit ſur chacune de ſes faces une fenêtre grillée de fer large de deux pieds, haute d'un: les quatre priſons du milieu du carré devoient donc en avoir quatre chacune. Les quatre priſons qui formoient les quatre coins du carré n'en avoient que deux, & les huit autres devoient en avoir trois, parcequ'elles avoient leur quatrième face ſur le corridor qui environnoit toutes les priſons: les quatre des coins n'en avoient que deux, parcequ'elles n'avoient que deux de

leurs faces qui répondoient à la galerie, les deux autres donnant sur le corridor. Ce carré avoit une face du côté de la rivière, & la face opposée avoit une petite porte qui donnoit dans une cour qui avoit vingt pieds de large, & entouroit les trois faces du carré. On descendoit à cette grande cour par une porte qui étoit au plus bas des boulevards de la ville, que tout le monde qui passoit par cette rue pouvoit voir, mais personne n'osoit s'arrêter pour l'examiner à loisir à cause de douze mégamicres armés de halebardes qui jour, & repos se tenoient là assis, dont deux étoient relevés par deux autres à chaque heure.

Le fils de M. le surintendant que vous voyez ici, se trouvoit dans la prison du coin gauche qui étoit positivement sur la rivière, & au troisième étage qui étoit au plus bas du bâtiment. Tolomée pour lors s'étoit montré convaincu vis-à-vis du grand prévot que cette prison étoit impénétrable, pourvu qu'elle n'eût un autre étage dessous, & il lui avoit répondu qu'elle n'en avoit pas d'autre; & comme il lui avoit fait cette narration détaillée dans la barque où ils se trouvoient vis-à vis l'endroit où les prisons étoient, & qu'ils étoient descendus à terre tout près de là, To-

lonée étoit ſûr de ne pouvoir ni s'être trompé, ni avoir oublié le local. L'endroit du rempart par où l'on auroit pu voir la cour des priſons avoit une garde qui ne laiſſoit paſſer perſonne.

Tout le corps de la garde étoit compoſé de deux cent ſeize bâtards de toutes les couleurs qu'on relevoit le jour Chryſalide de chaque pentamaine : c'étoit une des vingt quatre compagnies qui formoient un des cinq régimens de la république : ces régimens étoient de cinq mille cent quatre vingt quatre fantaſſins ; commandés par un général qui avoit ſous ſes ordres vingt quatre colonels, dont chacun avoit ſous lui ſix capitaines qui donnoient leurs ordres chacun à trois lieutenans : tous les officiers de ces cinq régimens étoient bâtards : les nobles trouvoient le ſervice, non ſans des fort belles raiſons, indigne de la nobleſſe.

Les quatre autres régimens que la république entretenoit étoient en garniſon aux quatre places frontières de ſon état. Ces corps étoient inſtitués pour ſoutenir par la force les droits qu'elle appelloit de la ſouveraineté : elle ſe diſtinguoit par là des autres ſouverains, qui en cas de différent ſoumettoient leurs griefs à quinze juges dont chacun étoit ſujet d'une puiſſance non intéreſſée à la queſtion ;

elle diſoit que la prudence ne permettoit pas de ſoumettre des droits qu'elle reconnoiſſoit pour très légitimes à l'incertitude d'une ſentence qui, quoiqu'émanée de gens ſavans, impartiaux, & remplis de probité, pouvoit pourtant être fautive. Elle étoit interdite depuis longtems à cauſe de ſa reſiſtence aux édits du divin ſiège d'Héliopalu; mais cela ne lui faiſoit rien, & ſon autocéphale n'étoit pas dans le fond fâché de ſe voir obligé à entretenir la religion ſous ſa propre autorité. Le gouvernement entretenoit des théologiens fort ingénieux, & très ſubtils qui étoient obligés, toutes les fois qu'elle le leur ordonnoit, de démontrer qu'elle avoit raiſon dans tout ce qu'elle faiſoit, malgrè que la cour d'Héliopalu fût d'avis contraire.

Par tout ceci vous pouvez bien penſer que cette république étoit l'objet de l'éxécration de tout le monde, & qu'on l'auroit volontiers vû devenir monarchie. Elle ne manque pas de citoyens iſſus d'anciennes familles, ambitieux, & riches qui volontiers s'empareroient de la puiſſance ſouveraine; mais le gouvernement qui ſait qu'ils doivent penſer ainſi, les tient éloignés des emplois, & des offices dont ils pourroient abuſer, & elle fait d'ailleurs obſerver leurs démarches de très près.

Le grand prévot qui n'étoit qu'un vil, & ignorant ministre du despotisme de son prince, jasoit politique avec mon oncle Tolomée pour se faire croire tête profonde. Il lui demanda un jour avec les marques extérieures du plus grand respect, pourquoi la république ne faisoit pas mourir tous ces prisonniers d'état plutôt que de se trouver dans l'embarras de devoir penser à eux, en les laissant vivre. "Que dites-vous là à lui répondit le prévot. Le gouvernement de cette république est la douceur même, & il ne condamne à mort les enfans du soleil que lorsque la justice de Dieu le lui ordonne absolument. Les prisons sont les monumens de sa clémence, de sa bonté, & de sa piété.

Quand vous voyez, lui demanda mon oncle, ce rouge qui ne sait pas son propre nom, que lui dites-vous ? Que vous dit-il ? "*Rien*, lui répondit-il, *car j'ai ordre sous le serment que j'ai donné au tribunal des conservateurs, &, qui plus est, sous peine de la vie, de ne lui point parler, de ne lui pas répondre, de ne dire jamais à personne, que j'ai un prisonnier comme lui, ni de le désigner, ni de donner de nulle façon par mes discours sujet à quelqu'un, ni lieu de deviner que ce tel prisonnier pourroit être celui qu'il imagineroit, & auquel il penseroit.*

Il faut, monſieur, lui répliqua mon oncle, pour votre emploi un homme qui ait une prudence extrême, & je vois que ce gouvernement ſe connoit en hommes, & ſait bien choiſir les ſujets qui conviennent à ſon ſervice.

"Vous me faites bien de l'honneur, lui dit le grand prévot, je ſuis fort *exact*, & très ſoigneux; je peux vous en aſſurer; & je fais tout ce qui dépend de moi pour rendre le ſort de mes priſonniers moins dur. Je vois une fois par an mon rouge anonime, parceque je ſuis obligé d'y aller pour jurer au grand caiſſier que je l'ai vu vivant: en conſéquence il me donne l'argent qu'il faut que je dépenſe pour le nourrir. Le ſeul qui peut lui parler eſt le ſecretaire des conſervateurs qui vient le voir accompagné par moi une fois tous les quatre ans. Il lui demande s'il a tout ce qu'il lui faut; ſi ſon nourricier qui eſt un bâtard ſourd, & muet eſt complaiſant, & que ſais-je; mais ce jeune rouge ne lui répond jamais rien, tant il eſt bête."

Tous ces diſcours de mon oncle avec le prévot me donnèrent des lumières pour ébaucher des plans que je lui communiquois: voici celui que je propoſai huit jours après notre arrivée, & qui fut couronné par la réuſſite.

Fin de la dix ſeptième journée.

DIX HUITIEME JOURNEE.

M. Howard.

La loi de la république qui défend aux citoyens de s'expatrier ſans permiſſion, eſt une loi néceſſaire à l'ariſtocratie ; mais vis-à-vis des géants ce fut un attrapé, car ils n'avoient point de part au gouvernement. Toutes les loix prohibitives doivent néceſſairement être incommodes, & déplaire aux légiſlateurs mêmes, lorsque la néceſſité de l'exemple les force à les obſerver. Les loix impératives gênent moins.

M. Burghlei.

Le comte d'Effingam me pardonnera ſi je ne comprens pas la différence qui ſe trouve entre une loi impérative, & une prohibitive, car il me ſemble que l'impérative défend auſſi bien que la prohibitive ordonne : c'eſt donc égal.

Miladi Rutgland.

C'eſt pitoyable : mais voilà comme certaines têtes ſont montées. Il eſt certain que la loi qui défend le jeu ordonne de ne pas jouer, mais on ne l'appellera pas moins loi prohibitive, parceque ſon premier objet eſt celui de défendre. Le premier précepte que Dieu donna à l'homme, celui de ſe multiplier, porte avec ſoi la défenſe du célibat, mais ſon principal objet eſt la propagation, la loi eſt donc impérative. La loi qui défend le faux témoignage qu'ordonne-t-elle ? rien. Celle qui défend de tuer qu'ordonne-t-elle ? rien. Pour moi qui comprens les choſes aſſez rondement, j'appellerois volontiers loi prohibitive toute loi qui commenceroit par *tu ne feras pas*, & impératives toutes celles qui commenceroient par *tu feras*. Eſt-ce que cette règle vous incommoderoit, mon cher Burghlei ?

M. Burghlei.

Non, miladi, mais au contraire je vous remercie de m'avoir inſtruit.

Miladi Rutgland.

Je penſe que le rappel des géants fut l'effet des intrigues des dames qui étoient amoureuſes d'eux.

M. Dunspili.

Qu'appellez-vous des daims ?

Miladi Rutgland.

Oui, oui, vous avez raison : mais permettez moi de considérer les inséparables beaux comme des femmes ; car ils en jouoient le rôle à la perfection.

M. Burghlei.

Il me semble même que ces beaux inséparables méritent quelque indulgence de notre part, puisqu'enfin ceux qui les séduisoient étoient des géants. Il faut prier le ciel qu'il n'en vienne pas en Angleterre, car ils feroient tourner bien des têtes.

Miladi Rutgland.

Vous en seriez curieux aussi peut-être.

M. Bridgend.

Fort bien, ma cousine. Pour le coup il a bien mérité le paquet. Je te conseille, mon ami, de suivre quelquefois l'avis de ma femme, & de te taire, car tu es excellent pour l'attaque, mais tu ne vaux pas grand'chose pour la défense. Ris ; ris ; c'est le meilleur parti que tu puisses prendre.

M. Dunspili.

Ce prince étoit un prodigue, & un franc libertin ; mais il faut avouer qu'il avoit un bon esprit.

M. Howard.

Vous avez raiſon : c'etoit un bon prince qui aimoit la joie, mais auquel on pouvoit parler. Je n'en connois pas un ſeul en Europe, qui ſur une remontrance d'un père de famille ſuſpendroit ſes plaiſirs avec des filles ou des jeunes mariées de ſa maiſon. On exileroit peut-être l'apôtre. En Aſie les ſouverains ne font pas des façons : ſi ceux qui croient avoir quelques droits ſur les objets dont ils deviennent curieux ne ſe déclarent pas pour honorés par leur caprice, il font étrangler pères, maris, frères, & tout ce qui s'oppoſe à leur gout. Les mégamiſres à la fin valent mieux que nous, & pour ce qui regarde la ſcélérateſſe de cet autocéphale, & la cruauté de la république dans cet empriſonnement ; je ſais des hiſtoires arrivées chez nous beaucoup plus horribles. J'eſpère enfin dans trois ou quatre jours de ſavoir ſi je peux aller faire une viſite à M. Albert que j'aime beaucoup, & à madame Caſſandre, la plus raiſonnable de toutes les femmes.

M. Bridgend.

Comment donc ? Tu crois que dans trois ou quatre jours cette hiſtoire ſera finie ? Tu te trompes. Je prévois dans ces huit ans des événemens qui rendront cette narration bien

plus longue. L'entrepriſe de M. Albert eſt terrible ; & j'eſpère encore voir en éxercice la belle artillerie de M. Edouard.

Miladi Rutgland.

Oh pour cela non. Au premier maſſacre des négainicres je vous avertis que je vais me trouver mal, car malgrè qu'ils tettent, choſe que je ne peux pas ſouffrir, j'aime ces petites créatures de toute mon ame. Le grand prévot même me fait rire. Je connois à Londres un alderman qui eſt ſon véritable portrait : ces gens là ſont plus bêtes que méchans. Vous voyez avec combien de facilité M. Tolomée lui a tiré les vers du nez. Mais voilà M. Edouard qui prend un verre de punch : il va pourſuivre ſon hiſtoire. Ecoutons.

Edouard.

Mon petit fils Albert pourſuivit ainſi ſa narration.

"En rodant à l'entour des priſons, & dans leur voiſinage, j'obſervai une petite maiſon iſolée éloignée du boulevard de quarante, ou cinquante pas, où je vis un bigarré entrer tout ſeul chargé d'un canapſe aſſez peſant avec deux ſouliers à la main ; je jugeai que c'étoit un cordonnier. Or je dis à mes compagnons que, ſi je pouvois devenir maitre de

cette maiſon qui devoit être petite, & d'un bas prix; j'eſpérois enlever le priſonnier moyennant un conduit ſouterrain que nous pourrions y pratiquer. Qu'il s'agiſſoit donc d'aller voir ce bigarré ſous quelque prétexte plauſible, non ſeulement pour examiner la maiſon dans ſon intérieur, & pour ſavoir combien elle étoit profonde; mais pour ſavoir à qui elle appartenoit, & comment il auroit fallu s'y prendre pour l'acheter. Ce fut M. le ſurintendant qui ſe chargea de cette beſogne, & qui fut avec ce prince tous les trois bien bigarrés chez ce mégamicre qui effectivement étoit un pauvre cordonnier qui vivoit dans cette maiſon avec ſon inſéparable, & deux autres bigarrés qui travailloient à ſes gages. Pour la première viſite il ne fut queſtion que d'acheter une paire de ſouliers pour perſonne ordinaire, & d'en ordonner deux autres paires que le cordonnier s'engagea de livrer dans la pentamaine. Tandis qu'il prenoit la meſure au prince, & à l'inſéparable de M. le ſurintendant, celui du cordonnier l'invita à voir ſa jolie maiſon. Elle avoit quatre toiſes de profondeur, & trois étages, dont le premier qui étoit éclairé par la lumière naturelle du jour étoit haut de ſept pieds & demi, un pavé de planches fort mince le ſépa-

roit du troisième : ils étoient tous les deux éclairés par un flambeau de phosphore qu'on portoit dehors lorsqu'on vouloit dans le tems du repos jouir entièrement des ténèbres, jouissance délicieuse pour les mégamicres, & principalement pour les bigarrés artisans. L'inséparable du cordonnier sans être nullement interrogé rendit compte à monsieur que cette maison leur appartenoit, & qu'ils seroient riches, si le noble leur père, qu'il lui nomma, n'eût eu trois couples rouges qu'il dut placer à grands frais, qui étoient des orgueilleux qui ne les aimoient pas, & qui avoient empêché leur père de leur faire du bien.

Voilà le fruit de la première visite. Le surlendemain, lorsqu'il fut prendre une paire de souliers déjà faite, il lui dit qu'une maison pareille à celle-là lui conviendroit beaucoup; car étant lunettier de métier il avoit besoin d'une sale comme celle-là pour bien polir à la lumière du jour ses verres. Le cordonnier lui dit alors que la maison n'étoit pas chère : qu'elle avoit été achetée à l'enchère pour six cent onces; & qu'il la lui céderoit d'abord s'il vouloit les lui donner. Le surintendant lui répondit que l'achat d'une maison étoit un embarras, car il falloit trop examiner les titres de pouvoir de vente, & si

le propriètaire n'y avoit pas contracté des dettes deſſus : il dit cela très froidement, mais le cordonnier avec chaleur lui répartit qu'il lui feroit voir ſes titres, & qu'il ne devoit, graces au ſoleil, rien à perſonne, & que, s'il la vendoit, c'étoit pour ſatisfaire à l'envie que ſon inſéparable avoit d'aller demeurer à la campagne. Le ſurintendant ſe tenant penſif n'avoit rien répondu : il paya ſes ſouliers, & s'en alla en lui diſant qu'il iroit le lendemain pour prendre l'autre paire. Le lendemain il y fut, & le cordonnier lui montra ſes titres, & la garantie d'un notaire, que ſa maiſon étoit libre d'hypotèques. Le ſurintendant dit qu'il auroit beſoin de l'acheter avec les meubles, & de parler au notaire, & le cordonnier conſentit à lui vendre auſſi les meubles, & tout cela fut fait le premier jour de la pentaïnaine ſuivante. Il compta au cordonnier en la préſence du notaire huit cent vingt onces, il devint maitre de la maiſon en donnant un nom banal, & me porta l'inſtrument de vente. Le cordonnier, comme on avoit mis dans le contrat, laiſſa la maiſon libre le dernier jour de l'embraſement courant, & alla demeurer à la campagne.

Dès que je me vis maitre de la maiſon, le premier ſoin que j'eus fut de me ren-

dre ſûr qu'entre la maiſonnette, & le bord de la rivière où les priſons terminoient, il n'y avoit pas de bâtiment profond ; & je m'en aſſurai très facilement. Mon ſecond ſoin fut celui de m'aſſurer de la direction, & de la diſtance pour fixer la longueur de mon conduit ſouterrain. Ma maiſon n'étoit vis-à-vis le boulevard des priſons que par une diagonale aſſez conſidérable ; & je me voyois obligé à une grande éxactitude pour me rendre certain que je n'irois pas avec mon conduit ailleurs que là où je voulois aller. Les baſtions de la ville qui s'élevoient, & la grande quantité d'obſervateurs m'empêchoient de prendre cette meſure par les voies ordinaires. Pour venir à bout de ceci il fallut que je me ſerviſſe d'une ruſe.

Chaque troiſième jour de nouvelle moiſſon le peuple s'amuſoit à des jeux de pluſieurs eſpèces ; entr'autres il y avoit le jeu de l'oiſeau qui conſiſtoit en ceci. On plantoit au bord de la rivière une perche, au plus haut de laquelle on lioit un oiſeau dont la corde ayant un pas de longueur lui laiſſoit la liberté de voleter çà, & là inceſſamment. De l'autre côté de la rivière pluſieurs méganiciens qui ſe croyoient habiles archers lui lançoient des flèches, & le maître de la per-

che, & de l'oiseau qui tenoit le jeu, étoit obligé de livrer l'un, & l'autre à celui qui seroit parvenu à le toucher de son trait. Quiconque vouloit tirer devoit donner au teneur une petite pièce. Il arrivoit souvent que le jour finissoit sans qu'aucun eût blessé l'oiseau, & le teneur retournoit chez lui victorieux, & content de sa journée; mais il arrivoit aussi quelques fois qu'on lui touchoit l'oiseau au commencement du jeu, & pour lors il étoit obligé de céder place, & bagage au vainqueur, & partoit mortifié, & sifflé de la populace qui se moquoit de lui, & que cette avanture égayoit, car le vainqueur étoit obligé de maintenir le jeu aux autres tireurs. Or je dis à mon bigarré fidelle qu'il falloit aller s'amuser à tenir ce jeu le troisième jour de la moisson, & que je lui ferois présent d'une perche éminente, & d'un bel oiseau. Il me fit sentir sa reconnoissance de ce que je voulois bien lui procurer ce plaisir.

Après cela je fus me promener en bâteau avec mon bigarré, & son inséparable qui ramoit; je descendis à l'endroit où j'avois mis pied à terre la première fois avec Tolomée, & je m'assurai de combien de pieds étoit éloignée de là la cour des prisons, & avec cette science positive je retournai dans ma pe-

tite barque chez moi, où je dis au prince que pour me rendre certain d'une mesure je ne pouvois me confier qu'en lui. Je lui rendis compte que de l'endroit où j'étois sorti du bateau jusqu'au bord de la cour des prisons, j'avois mesuré quarante deux pieds, & que, selon ce que le prévot avoit dit à Tolomée, la cour des prisons devant avoir vingt pieds de large, & leur corridor deux, il s'ensuivoit que notre prisonnier devoit être quatre vingt dix pieds loin de l'endroit où j'étois descendu, c'est-à-dire, quarante deux jusqu'à la cour, vingt de la cour, deux du corridor, ou galerie des prisons, & vingt six des prisons, car il lui avoit dit qu'il étoit dans la prison du coin de l'autre côté, ce qui faisoit précisement les quatre vingt dix pieds. Qu'ayant besoin de voir de mes propres yeux le point où cette mesure alloit sur la rivière même, il n'y avoit que lui mégamicre, & géomètre à qui je pouvois me fier, puisque de crainte d'être observé il falloit aller prendre cette mesure sous l'eau avec une régle. Nous fimes cela le lendemain, & je vis le prince, après s'être plongé à l'endroit où l'on pouvoit descendre, reparoitre flottant à fleur d'eau quatre vingt dix pieds loin de là, où j'étois allé dans mon bateau. Ce

prince tenoit ſa main ſur le bord de la riviè-re : *cette main*, me dit-il, *eſt perpendiculaire au terme de quatre vingt dix pieds, & vous pouvez en être ſûr.* Je m'approchai alors de l'endroit, & j'y fis un trou avec un couteau aſſez grand pour que j'euſſe pu le reconnoitre le lendemain. Je fis ce jour là chercher par mon bigarré des perches, & j'en choiſis une qui étoit hantée en cinq endroits, mais droite, toute comme, & tant que je pouvois le déſirer : elle avoit quarante deux pieds de hauteur ; je lui fis une marque au bas à deux pieds, qui étoient ceux que je voulois qu'elle eût dans le terrain là où elle devoit être plantée ; je la montrai au bigarré, & je lui fis voir la marque juſqu'à laquelle elle devoit être enfoncée ; & il m'aſſura qu'elle ne le ſeroit ni plus, ni moins. J'allai après celá moi même avec lui à l'endroit de la rivière, où ayant fait approcher du bord le bâteau, je lui montrai le trou que j'avois fait, & je lui fis comptendre que la perche devoit être plantée ſur le terrain près de la rivière perpendiculairement à ce trou là, ni plus, ni moins, & il me promit de m'obéir, & c'étoit préciſément le lendemain que la perche devoit être plantée. Il s'en acquitta à la première heure du jour, & le prince alla la voir, &

m' assura à son retour que sa perpendicularité au trou étoit parfaite.

Je me rendis d' abord à ma maisonnette, & je fixai un point sur le terrain perpendiculaire au fond de la maison, où j' avois établi de commencer mon conduit, & m' étant couché par terre sur mon ventre je visai de ce point à la cime de la haute perche plantée sur le bord de la rivière, en avant placé à peu de distance de moi une autre petite que le prince rendit ferme à l' endroit, lorsque je lui dis que sa pointe étoit égale en direction à celle de la grande : je me levai alors de terre ; & en mesurant je trouvai que la petite perche étoit éxactement éloignée de mon point de vingt deux pieds, & la perche étoit haute de huit. La grande étoit supérieure au plan terrain de quarante. Je déterminai donc la longueur de mon chemin couvert à cent dix pieds, sûr de parvenir jusqu' au bord de la rivière ; je ne le fis cependant que de cent six, car je ne voulois pas trouver le mur, mais le dessous de la prison où je voulois entrer par le sol. Ce sol n' étoit que dix pieds plus bas que le plan terrain, & je commençai mon conduit à la profondeur de dix sept, car je voulois pouvoir m'y tenir debout. Je me vis sûr de ne plus perdre ma direction, quand même j' aurois commencé

mon conduit à cent toises de profondeur : rien n'eſt ſi bien connu chez les méganicres que l'Apomécométrie. Cette entrepriſe exigeoit patience, & exactitude : nous commençâmes à travailler.

Nous avions deux chariots à notre porte à quatre chevaux chacun, ſur leſquels nos quatre bigarrés tranſportoient la terre de l'excavation aux differens champs d'alentour, avec une expreſſe prohibition de ne jamais faire des terres. Nos bigarrés étoient quatre, parceque nous eumes beſoin abſolu de nous faire ſervir par le domeſtique jaune de Tolomée dont il nous garantit la fidélité. A l'excavation nous n'étions que quatre, parceque ma femme étoit fort avancée dans ſa groſſeſſe. Nous avions haches, pêles, marteaux, marres, paniers, beaucoup de planches de deux pieds de long, des pieux, des échalas longs de ſix pieds, & des leviers, & tout enfin ce qui pouvoit nous être néceſſaire. La hauteur de mon conduit étoit de ſix pieds, la largeur de deux. Nous tirions dehors chaque jour trente ſix pieds cubes de terre qui formoient trois pieds de la longueur du conduit. Le trente ſixième jour je me trouvai à la meſure de la longueur déterminée du conduit, ſûr de n'avoir jamais pu manquer ma direction. Cinquante planches

de bois ſur autant d'échalas me ſoutenoient la terre que nous avions au deſſus de nos têtes. Tout l'eſpace de cette excavation conſiſta en mille deux cent ſeptante deux pieds cubes de terre que nos fidelles charetiers diſtribuèrent ſur les champs des environs. Il ne me reſtoit qu'à percer le deſſus de mon conduit là où j'étois arrivé ; mais je ſuſpendis pour parler auparavant à Tolomée dans un endroit au delà de la rivière, où on ne voyoit jamais perſonne.

Après que je lui eus détaillé toutes les circonſtances de l'excavation, ſon avis fut conforme au mien : il falloit faire le dernier pas ; percer le haut, tirer dehors le priſonnier, & le conduire avec nous dans la maiſon qu'il nous avoit donné, & nous y tenir tranquillement une moiſſon pour le moins, & nous régler après comme la prudence l'ordonneroit. Il me dit que faire des nouvelles expériences pour m'aſſurer que je n'avois pas manqué ma direction ſeroit inutile, & qu'il n'y avoit que les eſprits foibles qui pourſuivoient à douter, après la certitude de l'évidence, car ſi le récit que je lui avois fait étoit juſte, il étoit phyſiquement impoſſible que le bout du conduit fût ailleurs que ſous le plancher de la priſon que nous avions eu en vue,

à moins que le grand prévôt ne lui eût fait un conte, ce qui n'étoit pas vraisemblable, puisque nous l'avions trouvé exact, & juste dans sa description des prisons pour ce qui regardoit la largeur du carré, que nous avions mesuré dans la riviere.

Nous nous déterminâmes donc à percer. Ce fut moi même tout seul qui dus me charger de cette besogne, premierement parceque mes compagnons n'auroient pu atteindre à l'élévation que montés sur un échaffaud, & après, parcequ'un seul homme suffisoit pour faire ce trou auquel il falloit aller lentement, & avec toutes les circonspections, & sans faire le moindre bruit. Je ne me servis que d'un pieu à pointe de fer, entreprenant un trou en rond d'une coudée de diametre, car il n'en falloit pas d'avantage. Au bout de deux heures de travail fort lent, & qui ne rendoit pas le moindre bruit, je trouvai de la résistence, & je m'apperçus d'abord qu'elle ne venoit pas de quelques cailloux, mais à coup sûr d'un plancher, puisque je reconnus facilement que le corps qui résistoit à mon pieu étoit de bois. Je suspendis pour lors mon travail, & nous sortimes du souterrain en portant dehors la terre dans des paniers.

Un plancher de bois me donnoit sujet à penser : la hache, le ciseau, & tout instrument tranchant auroit fait du bruit, & je ne savois pas à quelle heure on portoit au prisonnier les bastilles, & le bruit enfin devoit être exclus de tout moyen de penetrer dans le cachot, & d'en tirer le prisonnier.

Je pensai à la fin à bruler le plancher avec une eau forte qu'on fait dans ce monde là avec la chrysocolle. C'est une espece de mitre qui se separe des metaux dans les mines mêmes, & s'y precipite, on le ramasse, & on en fait une eau corrosive qui fond toutes les pierres dures, dont on fait apres des emaux fusibles, & diaphanes de toutes les couleurs. J'ecrivis à mon oncle de m'envoyer de cette eau, & des éponges ; & je commençai dans le même jour à en imbiber une grande éponge que j'appliquai au bois moyennant une planche ronde qui soutenue par un pieu tenoit l'éponge etroitement juste au plancher. Au bout de vingt heures j'ôtai le pieu, & la planche ; je saisis l'éponge avec des pincettes, & la jettai dans l'eau : elle avoit mordu dans le plancher avec tant d'activité que je le voyois miné : lorsque j'en approchai le pieu de fer, le bois tomboit à mes pieds devenu quasi poussiere. J'imbibai une autre éponge, &

ſuivant la même méthode je la laiſſai jusqu'au lendemain. En attendant je ne trouvai pas mauvais que le prince, monſieur le ſurintendant, & ſon inſéparable s'amuſâſſent à allonger mon conduit à la hauteur ſeulement de deux pieds: cela ne pouvoit pas me nuire, mais au contraire il pouvoit arriver que cela me fût utile. Le premier jour ils allongèrent le conduit de deux pieds en tirant dehors huit pieds cubes de terre. Le lendemain je fus lever mon éponge, que je trouvai toute couverte du bois qui paroiſſoit comme pourri: je détachai légérement ce que je vis rongé; ce fut à l'épaiſſeur de deux nouveaux pouces. J'y renouvellai le bain en mettant deux planches ſous le pieu qui étoit devenu trop court.

Mes trois travailleurs avoient ce jour là allongé le conduit encore d'un pied: ſelon mon calcul ils ne pouvoient être éloignés de la rivière qu'encore un pied tout au plus: je les avertis donc d'être ſages, car en y allant ſans toute la précaution ils risquoient d'inonder tout le conduit.

Le lendemain je trouvai le plancher rongé déjà d'un demi pied, & je penſai d'en cerner un petit eſpace avec un excellent trépan à vis. Après l'avoir mis, & tiré dehors

pluſieurs fois ſans rien voir que planche triturée j' y appliquai la quatrième éponge d'eau de chryſocolle, & je me retirai. A douze heures préciſes, mes trois amis vinrent me dire qu'à la longueur de trois pieds ils avoient trouvé le mur, & qu' aiant alors ſuſpendu leur travail, le prince avoit eſſayé d' introduire dans le mur entre pierre, & pierre le long poinçon à vis, & après l'avoir pouſſé à pluſieurs repriſes il avoit trouvé que le mur du canal n' avoit que deux pieds d' épaiſſeur, puisqu' en retirant le poinçon, l' eau entroit par le trou dans le conduit. Il l'avoit d' abord très facilement bien bouché, de ſorte qu'il n' y avoit rien à craindre; il étoit enchanté de pouvoir par là m' aſſurer que dans mes meſures je ne m' étois trompé pas d' un ſeul pouce. Cette évidence que je ne m' étois pas trompé dans la longueur de ma ligne démontroit que je ne pouvois pas non plus m' être trompé dans la direction, car la ligne de la longueur ſeroit devenue ou plus longue, ou plus courte. Cela étoit ſi clair que la joie s' empara de mon ame.

Le lendemain, après avoir levé mon appareil au plancher, je n' employai qu' une demi heure à cerner un trou, & je tirai dehors la vis: après l' avoir nettoyée je vis une

petite lueur, & j'y appliquai l'oreille: je n'entendis rien qui pût me faire juger qu'il y avoit là quelqu'être vivant. Je mis l'éponge, mais déterminé à la lever au bout de cinq heures, car elle n'avoit pas un demi pouce à ronger pour avoir tout fait; & ce fut ainsi. Avant que d'aller en avant je me disposai à me tenir en sentinelle jusqu'à l'heure qu'on apporteroit à manger au prisonnier. Cette connoissance m'étoit nécessaire, car je devois éviter tout contre-tems. L'heure arriva deux heures avant le nouveau jour. J'entendis marcher, & fermer une porte. Je jugeai qu'on leur apportoit à manger toujours à la même heure, & je vis donc que j'avois dix neuf heures entierement à ma disposition. Je dis alors à mes compagnons que j'allois faire le trou, & que ce seroit eux qui y entreroient, qui élèveroient le rouge, & qui le rejetteroient d'abord entre mes bras: mais avant que de faire cela il me vint une pensée heureuse que j'exécutai dans l'instant.

Je dis au prince d'ouvrir le tiroir qu'il avoit bouché, ce qu'il fit d'abord sans m'en demander la raison. Quand je vis le calibre d'eau qui entroit, je remarquai qu'en moins de vingt heures elle auroit rempli un espace de cent pieds cubes: c'étoit ce que je vou-

lois. Dans un quart d'heure mon trou fut fait, & j'apperçus un rouge, & un bigarré étonnés qui tenoient leurs yeux immobiles sur le trou. Je pris alors le prince entre mes mains, & je le mis dedans. Il mit hors du trou un rouge, que je remis à son tendre père, & puis je reçus le prince entre mes bras; je leur dis d'aller remettre l'enlevé à Cassandre, & de revenir. Nous commençâmes par ôter les pieux qui soutendoient les dernières planches qui formoient le plafond de l'extrémité de mon conduit, & puis nous passâmes dix heures à faire tomber tant de terre de dessus en deçà du trou, que nous formâmes un rempart si fort qu'il n'y auroit point eu de digue capable de garantir de l'inondation mon souterrain plus sûre que celle là. Après avoir employé deux heures à bigarrer le charmant rouge tout étonné, je leur dis d'aller tous à notre premier gite, & j'ai d'abord fermé ma maison d'où j'avois déja fait emporter tout ce qu'il y avoit, & monté dans un bateau avec ma chère Cassandre je me trouvai au bout d'une demi heure là où mes chers amis m'attendoient maison. Je donnai la nouvelle de tout ceci à mon oncle qui très sagement n'est jamais venu nous voir. Le jaune lui portoit mes lettres, & me rendoit ses réponses. Une

pentaine après, Caſſandre accoucha avec mon ſecours, ſans que nos amis l'eûſſent ſu que le lendemain, lorsqu'ils la virent avec un beau poupon à ſon ſein.

Nous demeurâmes là pendant deux moiſſons inconnus à tout le monde, & ſûrs de la fidélité de nos domeſtiques qui d'ailleurs ne pouvoient pas ſavoir de quelle importance étoit le mégamicre que nous avions délivré.

Le ſurlendemain Tolomée m'écrivit qu'on diſoit qu'à la pointe du jour Pouſſière on avoit trouvé une des priſons des dix ſept du côté du fleuve remplie d'eau, & que deux priſonniers qu'on diſoit de peu d'importance y étoient reſtés noyés; que l'eau commençoit à ſortir des fenêtres de la priſon, lorsque les gardes du grand prévot s'en apperçurent; que ſans cela toutes les priſons ſeroient reſtées inondées. Il me diſoit qu'on avoit trouvé dans la rivière le trou par où l'eau étoit entré, & qu'on l'avoit bouché, & qu'on étoit occupé à vuider d'eau le cachot. On n'en dit pas d'avantage les jours ſuivans. Nous ſavions qu'ils devoient avoir trouvé le trou, & avoir découvert les travaux qui ſe trouvoient deſſous, & n'ayant pas vu le cadavre du mégamicre rouge ils devoient avoir ſu qu'on l'avoit enlevé: on ne parloit de rien: cette

réserve nous faisoit assez connoitre l'inquisition la plus secrète sur ce fait de la part du conseil des dix sept, & que par conséquent nous devions nous tenir avec toute l'attention sur nos gardes. Tolomée avoit rencontré par hasard quelques jours après le grand prévot qui lui avoit fait plusieurs questions regardantes l'hydraulique ; mais malgré la longueur de leur entretien il ne lui avoit parlé de rien.

Quelque tems après, Tolomée m'écrivit qu'il avoit expédié plusieurs chariots chargés de caisses de marchandises ; & vers le fief, & vers le Quatre-vingt-dix pour voir s'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans les méthodes de visiter, & qu'il n'avoit trouvé rien de nouveau, malgrè qu'il avoit été à la douane lui même. Il m'écrivit un autre jour que le gouvernement avoit fait combler le conduit que j'avois fait dans la petite maison : qu'on avoit fait répandre le bruit que ceux qui l'habitoient étoient restés noyés, & qu'on avoit cité les héritiers des morts à paroitre dans un tems déterminé sous peine de confiscation. J'écrivis à Tolomée que nous partirions pour nous rendre ici ; lorsqu'il le trouveroit bon. Permettez actuellement que je vous parle de notre nouveau camarade vrai enfant de la nature.

Il ne fut pas, comme nous l'avons fu après de lui même, étonné de voir un mégamicre entrer par deſſous terre, & l'enlever, car ne ſachant rien, ne déſirant, & ne craignant rien, & ne connoiſſant pas même les loix de la nature il ne pouvoit s'étonner de rien. Sa première ſurpriſe fut lorſqu'il ſe vit entre les bras de ma femme, qui énorme en grandeur lui parut une éxiſtence épouvantable. Un précieux parfum qu'elle lui donna d'abord lui cauſa une ſenſation délicieuſe dont il n'avoit pas d'idée, & ce qu'elle put lui dire en dix heures qu'elle paſſa avec lui ne ſervit qu'à jetter ſur la ſuperficie de ſon ame les ſemences de quelques idées générales qui ne pouvoient que l'étourdir. Il ne ſavoit que mal ſa langue pour l'avoir appriſe d'un ignorant nourricier dans ſa malheureuſe enfance; il ignoroit toute l'économie de ce monde, les droits des hommes, leur naiſſance, leur mort, la différence des conditions, les cauſes, & les effets de la propagation, les privilèges attachés à la couleur rouge, & n'avoit nulle idée de ſouverain, ou de ſujet, de liberté, & de captivité.

Lorſqu'après avoir terminé nos travaux nous entrâmes dans la chambre, c'eſt moi qu'il regarda ſans faire nulle attention ni au

prince, ni à ſes parens qui étant bigarrés il les crut égaux aux domeſtiques du grand prévot qui lui portoient les bouillies. Lorsque je l'eus bigarré en lui diſant des choſes gracieuſes, il ſe crut honoré d'une inſigne faveur, & il fut très ſurpris lorsque le jaune lui chauſſa des ſouliers, & qu'on le fit marcher pour la première fois de ſa vie avec ſix compagnons, pour aller nous attendre dans la maiſon que Tolomée nous avoit donné. A notre dîner il reçut le lait du prince, & le lui donna avec indifférence, & il fut fort étonné de nous voir manger des figues qu'il n'avoit jamais vu de ſa vie: il ne ſavoit pas qu'il y avoit au monde des ſerpens, & des jardins.

Mais ce fut le lendemain que je joüis d'un charmant coup de théatre. A la première heure du jour le prince, monſieur le ſurintendant, & l'inſéparable ſe mirent dans un bain, devinrent de leur vraie couleur, ſe peignèrent, ſe parfumèrent, & parurent dans la ſale où nous étions tous avec l'aimable priſonnier qu'on auroit eu grand tort d'avertir dans ces momens que la curioſité étoit un crime, puiſqu'il nous faiſoit les interrogations les plus gracieuſes, & les plus comiques, & que ce n'étoit qu'à force d'interrogations qu'il auroit pu devenir un homme comme les autres.

A l'apparition de ſes parens, & de ſon futur inſéparable brillans tous d'un rouge plus agréable que celui du plus beau rubis, je reconnus qu'il n'eſt pas vrai que la pure nature non prévenue ſente un mouvement indépendant de ſa volonté en faveur de ceux qui lui ont donné l'être, & qui la porte par une eſpèce de magnétisme, par un penchant dont elle ne connoit pas la cauſe, à courir à eux : mais je vis bien que la nature n'a beſoin d'être ni inſtruite, ni pouſſée pour ſe déclarer décidée en faveur de l'objet qu'elle ſent néceſſaire à ſa conſervation, & que c'eſt ce même mouvement que nous appellons amour qui la force à le chérir de préférence à tout autre objet. Cet aimable mégamicre que, quoique âgé de trente ſix à trente ſept moiſſons, on pouvoit regarder comme venant de naître, recula en voyant trois rouges, n'ayant jamais cru qu'il y ait au monde que des bigarrés, & quelques colorés; mais retourné dans le même inſtant à lui même il courut à bras ouverts au prince, l'accabla de careſſes, & des plus tendres baiſers, en le ſerrant entre ſes bras ſi fort que nous eumes quelque peine à l'en détacher. Quand le prince vit l'individu qui devoit devenir ſa moitié un peu calme, voilà, lui dit-il, en

lui montrant les deux autres rouges, le couple qui vous a donné l'être; allez les embraſſer, & livrez vous à leur tendreſſe. Ceux qui m'ont donné l'être? dit-il. Ceux donc ſans leſquels je n'aurois jamais éxiſté? Oui: je ſuis charmé de les voir; & que ce ſoit dans ce moment, qui eſt bien le premier de toute ma vie, dans lequel je puis ſentir qu'en leur devant l'éxiſtence, je leur ai l'obligation d'un bienfait; & après avoir dit cela il retourna à jetter les bras au cou du prince, qui les larmes aux yeux le porta entre les bras de ſes pères, qui fondant en larmes, commencèrent avec leur fils, un dialogue, où ne trouvant que la quinteſſence du ſentiment tout pur de la nature cimentée par la ſituation, nous pleurions tous à chaudes larmes. Mais, dit le novice, dont l'eſprit commençoit à ſe développer, j'étois toute ma vie votre vrai portrait, & de cette même couleur que je vois ſur votre peau: dites moi de grace: pourquoi m'avez vous rendu pareil à ce miſérable avec lequel je devois vivre, qui ne pouvoit ni me parler, ni entendre ce que j'aurois pu lui dire? M. le ſurintendant alors lui narra en bref toute ſon hiſtoire.

Rien n'étoit ſi difficile que la narration de cette hiſtoire eu égard à la perſonne, à

laquelle on la mettroit, que l'orateur ne pouvoit présupposer informée de rien. J'admirai beaucoup ce jour-là l'esprit de monsieur le surintendant, qui pour se faire comprendre de son fils, qui l'écoutoit avec la plus singulière attention, prévenoit avec des digressions continuelles toutes les difficultés qui pouvoient survenir à son intelligence pour devenir instruit du fait qu'on lui communiquoit. Il ne s'agissoit plus de prévenir une curiosité de l'auditeur, mais de lui fournir des connoissances, des doctrines toutes étrangères à la matière principale de la narration. Pour la mettre au fait de sa naissance, de la raison qui l'avoit fait tomber entre les mains de l'autocéphale, de celle qui avoit induit ce prélat à le vendre à la république, de l'intérêt que la république avoit de ne pas aimer son existence, de celui que le père devoit inséparable devoit avoir pour la chérir, il fut obligé de lui faire un traité d'histoire naturelle, de lui peindre entre les vices des hommes celui de l'avarice, l'ambition des princes, la raison d'état, & les excès auxquels la politique pouvoit parvenir sans craindre aucun châtiment. Il fut obligé de l'informer qu'une loi naturelle faisoit mourir les ingratitudes au bout de cent quatre-vingt douze ans, s'il

voulois qu'il comprit l'empressement que le prince regnant du fief devoit avoir à se voir fidelle d'un successeur : il n'oublia pas de l'informer de ce que c'étoit qu'une année, & de lui faire savoir dans quel âge il étoit lui même : outre cela il fut obligé de lui faire entendre avec beaucoup d'adresse, que la succession des fils aux biens des peres étoit un droit de nature, puisqu'on présumoit que les peres revivoient, se renouvelloient, se refondoient dans les êtres auxquels ils donnoient l'existence par les suites d'une union avec un inséparable, que la nature même leur fournissoit. Et ici il fallut qu'il l'informât de la naissance heureuse des rouges appellés nobles, parcequ'ils étoient capables de procréer, & de celles des megamicres d'autres couleurs traitées d'ignobles, & de bâtards à cause de leur stérilité. Il dut lui expliquer les privileges de la noblesse, & mille autres choses. Je vous ai dit qu'il lui narra en bref toute son histoire ; & c'est vrai ; mais cette courte histoire fut le sujet de neuf heures de narration le premier jour, & elle dura après plus de quatre mois à quatre ou cinq heures par jour : ce fut un cours de morale.

Le discours de table un des premiers jours roula sur la difference de structure qu'il

y avoit entre moi, & ma femme, & entre nous, & eux, & ce ne fut pas une petite entrepriſe que celle de lui faire comprendre que nous étions d'une autre eſpèce humaine habitante un autre monde, dont les mégamicres n'avoient aucune idée avant que nous arrivaſſions chez eux, & comme de deux nous étions devenus en deux cent quatre vingt ſix ans plus d'un million d'individus riches, puiſſans, & princes. Ce jeune prince qui écoutoit, & n'interrompoit jamais, ne put s'empêcher ici de faire une interrogation à ſon père; interrogation qui nous étonna tous, & nous donna un important eſſai de la trempe de ſon eſprit. "*Il faut*, dit-il à ſon père, *que vous ayez la bonté de m'expliquer pourquoi ceux qui ont vu arriver ici de l'autre monde les deux géants, ſe diſpenſèrent du devoir qu'ils avoient, à ce qu'il me ſemble, de les faire mourir, principalement lorſqu'ils virent qu'ils n'étoient pas bâtards.*"

Toute la compagnie, ſurpriſe de cette interrogation, ſe regarda, & parut mortifiée par rapport à moi, & à ma femme, mais de mon côté je ne pus pas me tenir: je pris entre mes bras l'interrogateur, & je lui donnai cent baiſers, tandis que Caſſandre rioit à gorge déployée en réfléchiſſant à la

naïveté, & à la ſincérité d'une nature ſavante non corroinpue par l'éducation. Le pauvre négamicre que j'accablois de careſſes ne comprenoit pas le motif de mes effuſions, pendant qu'il ſavoit que par ſon avis il nous avoit condamné à mort. Il fallut alors que ſon père lui expliquât que par généroſité d'ame j'avois applaudi en lui plus les progrès de ſa raiſon que la cruauté barbare de ſa ſentence. Et à ce propos il entra en matière de religion, & des droits d'hoſpitalité. Ce que je puis vous dire eſt que je n'ai jamais cru que les progrès de l'eſprit humain puſſent ſe vérifier dans l'homme avec la rapidité étonnante que je les vis dans ce prince! Je ne me tiens pas de vous dire tout ceci en ſa prèſence; car, vous le voyez, il m'écoute comme s'il m'entendoit parler ainſi d'un autre, tout pour lui eſt leçon, & je ne riſque pas d'énorgueillir ſa belle ame, car il ſait que le nombre des choſes qui lui reſtent à ſavoir eſt immenſe.

Tolomée à la fin m'écrivit qu'il étoit tems d'aller nous mettre en lieu de plus grande ſureté, & que je me préparaſſe à partir dans deux ou trois jours tout comme j'étois arrivé là; mais qu'au lieu de papiers je dûſſe mettre dans mes caiſſes des livres, parceque

c'étoit de l'endroit où je devois aller que le papier venoit, & qu'il n'y alloit jamais. Pour aller de la capitale de la république jusqu'ici nous devions faire le même voyage, pour ce qui regardoit sa longueur, que nous avions fait pour aller du fief de la république à sa capitale. Je lui écrivis que j'avois besoin de lui laisser mon fils jusqu'à ce que je fusse retourné chez moi, & il changea le jaune de le lui conduire en bâteau le même jour en m'assurant par lettre qu'il en auroit soin comme des siens. En nous souhaitant un heureux voyage il nous démontra qu'il commettoit la plus grande des imprudences s'il venoit nous voir. Il me félicitoit sur le bonheur que j'avois de venir dépendre de vos conseils. Nous partîmes en laissant le jaune bien récompensé de sa fidélité avec quatre mille onces qui lui serviront à faire sa grande fortune.

Tolomée me fit tenir une lettre deux heures avant notre départ, dans laquelle il m'avertissoit que le grand prévot avoit disparu, & que personne ne savoit ce qu'il étoit devenu. Il me disoit que cet événement devoit me faire voir que la république, malgré son silence, ne laissoit pas de penser à cette affaire, & que cela étant je ne devois pas négliger la moindre des précautions pour garan-

tir de ſurpriſe le tréſor qu'il m'étoit ainſi d'enlever. C'eſt ainſi qu'Albert termina ſa narration, qui me rendit convaincu de la néceſſité d'agir avec toutes les précautions imaginables.

Mon grand plaiſir étoit celui de raiſonner avec l'ex-priſonnier, dont le talent étoit ſurprenant : toutes les fois que je lui donnois des inſtructions, ſes réponſes, ſes objections me mettoient à l'école : je pronoſtiquai ſes grandes qualités, & je ne me ſuis pas trompé, milords ; en moins de huit moiſſons il apprit non ſeulement à lire, à écrire, la muſique, la géométrie, la géographie, & l'hiſtoire, mais il devint philoſophe, il prononça dans la ſuite des ſyſtèmes aſſez plauſibles, & en matière de religion il n'embraſſa que l'eſſentiel, non ſuſceptible de tout ce qui ſentoit la ſuperſtition. Il n'attendit pas de devenir théologien pour écrire ſur la néceſſité de la ſpiritualité, & de la réalité d'un Dieu, ſur les trois ſubſtances, dans une également qu'une dans trois, ſur la nonde du myſtère, & ſur la ſuffiſance de la compréhenſion de la néceſſité de la choſe, au lieu de la choſe même, qui étant myſtère devoit ne pouvoir pas être compriſe. Je n'ai jamais vu parmi les négamicres un eſprit plus juſte, plus patient,

& une envie de ſavoir plus grande, quoique fort modérée, & qui plus elle ſe nourriſſoit de connoiſſances, plus elle en devenoit avide, & plus elle montroit d'en avoir beſoin. Dieu a mis dans nos ames le germe de toutes les ſciences, mais dans celle de ce mégavicre il en avoit concentré la ſubſtance, qui eût, peut-être, beſoin de vingt années de miſérable priſon, & de cette longue inertie pour parvenir à la maturité parfaite. Il n'y a que deux ans qu'il fit faire au duc ſon père une loi par laquelle on déclaroit coupable de fauſſe foi tout phyſicien, ou théologien qui dans l'examen des phénomènes auroit attribué à miracle ce qui pouvoit être effet du mouvement de la matière, qu'on appelloit nature. Celui au contraire qui attribuoit à la nature des forces, & des propriétés qui diminuoient les ouvrages de la toute puiſſance, ne ſubiſſoit autre peine que celle de voir ſon nom placé ſur le tableau qu'on appelloit des babillards. Ce grand eſprit cependant auroit péri dans le rien, s'il ne fût pas ſorti de la priſon où une horrible politique le tenoit. Sans le véhicule de la préſence des objets rien ne peut ſe développer dans l'eſprit de l'homme, & égal en cela à la matière, s'il n'eſt pas mis en mouvement, il n'eſt rien.

Ses pères ne lui permirent la cohabitation avec le prince son inséparable que lorsqu'ils l'eurent présenté dans le fief au duc regnant qui devoit autoriser l'inséparabilité. Ils devinrent, à cause de ce retard, amoureux l'un de l'autre au suprême degré. Interrogé par moi de l'état de son ame durant son long supplice, il me dit que son existence lui paroissoit d'un poids insoutenable, ce qui l'étonnoit, car il lui sembloit qu'elle devoit être un don précieux de quelqu'un : il concevoit qu'en qualité d'être pensant il devoit être parti du rien, & que, si quelqu'un ne l'eût pas fait, il n'auroit pas pu être : quand il s'arrêtoit à penser à ce quelqu'un, il se perdoit, & finissoit toujours par se consoler dans la certitude où il étoit de devoir avec le tems cesser d'être. Il sentoit qu'il lui manquoit une quantité de choses, & il ne savoit pas quoi. Le besoin qu'il avoit de se nourrir du lait de son compagnon qui se nourrissoit du sien, lui faisoit comprendre de n'être que la moitié d'un tout, & que la moitié qui lui manquoit ne pouvoit pas certainement être l'objet sourd, & muet qu'il avoit toujours devant ses yeux, puisqu'il l'avoit en aversion, & son esprit lui disoit que, s'il eût été sa moitié, il l'auroit aimé autant qu'il

aimoit soi même : mais il m'ajouta qu'il rejettoit toujours cette pensée, car elle lui paroissoit une folle idée faite pour le faire rire.

Après avoir passé dix heures sans voir mes hôtes pour les laisser reposer, & principalement le sage Albert qui avoit parlé sept heures continuelles, je voulus diner avec eux, & après le diner je dis à Albert, & à Cassandre que j'avois pensé de les envoyer chez eux sans aucun mystère avec deux domestiques que je leur avois donné, & retenant près de moi les nobles rouges, & les fidelles bigarrés jusqu'au bon conseil que Dieu m'enverroit, & écoutant aussi celui du duc, dont Albert m'écrivoit l'avis, après avoir été lui rendre compte de toute l'affaire en personne. Mais comme je ne voulois donner aucune idée de réserve à personne de ma maison je communiquai ma pensée à Albert, & je lui dis qu'il lui falloit aller avec Cassandre dix huit à vingt lieues loin de ma capitale avec mes chevaux, les vendre, & prendre la poste, & faire un détour de dix à douze pour arriver chez moi publiquement. D'abord que la proposition fut approuvée, je fixai le jour, & je leur marquai même l'heure de leur arrivée au premier du mois d'Aout, entrant premièrement chez

moi, & venant après au temple à quatre heures, où nous devions être là notre fonction. Leur arrivée ainsi devenant d'abord notoire à toutes mes quatre tribus, tout le monde leur auroit fait un gracieux accueil égal au mien. Ils diroient publiquement qu'ayant eu envie de faire un voyage, & l'ayant fait sans la permission de l'exarque Daniel ils étoient venus à mes pieds espérant que je voudrois bien devenir leur protecteur pour obtenir un plein pardon.

Mon avis fut trouvé excellent, & la chose se fit d'abord. Albert partit en secret avec sa femme, & il arriva publiquement le premier d'Août dans l'église. La scène de son apparition fut jouée à merveille, & on fêta les nouveaux arrivés premièrement chez moi, puis chez tous les philarques, & au bout de huit jours je l'envoyai dans mes quatre autres provinces, où j'avois seize tribus qui le fêtèrent à l'envi. Nous lui souhaitâmes à son retour un bon voyage, & il partit avec sa femme, & deux bons domestiques pour se rendre à sa famille. Il y arriva une pentaine avant le jour des couches de toutes mes filles. Daniel prévenu par une lettre, où je lui avois assez dit, lui fit bon accueil, & crut devoir le présenter au duc qui devoit avoir su son évasion.

Le duc, qu' Albert avoit déjà ſecrètement averti de tout, le reçut avec beaucoup de bonté, & après lui avoir fait pluſieurs queſtions générales lui dit en pleine cour qu'il vouloit ſavoir les circonſtances de ſon voyage au petit jardin où ils ſeroient ſeuls; & ce fut là tête à tête qu'il communiqua au prince toute l'affaire. Il m' écrivit que le duc étoit enchanté que je me fuſſe chargé de la ſureté de ſes enfans, & qu'il lui tardoit de les voir entre ſes bras pour les déclarer inſéparables le même jour de leur arrivée en la préſence de toute la cour. Je lui répondis ſous ſon propre chiffre qu'il m'avoit laiſſé, de dire au prince que je penſerois aux moyens de faire ce qu'il déſiroit, & que je lui communiquerois ces moyens d'abord que je les aurois trouvés combinables avec les plus grandes précautions, puiſqu'il falloit s'aſſurer de ne point faire naufrage au port, & craindre toujours plus que la violence les ruſes d'un ennemi qui dans ce qu'il appelloit ſes droits ſe croyoit autoriſé à tout faire pour parvenir à ſon but.

Dans le même tems le patriarche Jacques m'écrivit que les rois du Neuf, du Vingt-un, du Vingt-quatre, & du Quinze, lui demandoient une tribu chacun, & qu'il attendoit mes ordres pour ſavoir où il les devoit

prendre ; je lui répondis sur le champ d'ordonner de ma part aux éxarques ses frères d'y envoyer, d'abord après la fonction de l'année soixante & quatorze, celles de leurs familles dont l'éxarque étoit le plus jeune.

Après la grande fonction du premier de l'année soixante treize, je me déterminai à satisfaire aux désirs du souverain du fief de la république, mais avant que je vous dise comment je m'y pris, il faut que je vous informe d'un événement qui eut des suites.

Au commencement de Novembre j'avois reçu une lettre de Daniel dans laquelle il me disoit que le duc venoit de lui offrir toutes les fermes de son fief au renouvellement du bail qu'on devoit faire à la fin de l'année, tems du terme des vingt années de leur aliénation première. Le prince étoit le maitre de les donner à une nouvelle compagnie qui lui feroit un nouveau contrat à lui plus convenable en remboursant cependant l'autre de cent cinquante millions qu'elle lui avoit fournis à l'un pour cent d'intérêt. Cette compagnie se payoit des intérêts de cette somme sur les revenus des fermes, & payoit le surplus au prince ; mais ayant toute l'autorité sur la régie, & n'étant obligée à lui rendre aucun compte, elle faisoit un gain immense au préjudice de

ſes ſujets, puiſqu'elle avoit augmenté à ſon arbitre tous les droits d'entrée, & de ſortie, & des péages par terre, & par eau, ce qui nuiſoit viſiblement à la liberté du commerce, & à ſa proſpérité, & mettoit dans l'indigence une grande quantité de familles. Le ſurplus que la compagnie payoit au prince ne montoit qu'à trois millions, & elle en retiroit la ſomme exorbitante de quinze : elle alléguoit pour ſa défenſe une raiſon aſſez plauſible : elle diſoit qu'elle étoit tous les jours dans le riſque que la grande catalepſie l'emportât, & que pour lors elle auroit perdu ſur le champ non ſeulement la régie des ferines, dont la république s'empareroit d'abord, mais les cent cinquante millions auſſi, qui n'avoient aucune autre hyppoteque.

J'avois d'abord expédié par courier forcé l'ordre à mon fils Daniel de conclure ſecrettement avec le prince cette affaire dans la formule que je lui envoyois. Elle portoit deux conditions inalterables, & irrévocables : une étoit que l'exarque Daniel ſeroit le maître de faire tous les changemens qui lui ſembleroient bons dans toutes les régies, & dans toutes les perceptions ; & d'ordonner, & défendre tout ce qu'il voudroit dans les importations, & dans les exportations ; la ſeconde

étoit que ſon bail ne parviendroit à ſon terme qu'à l'extinction de la famille du duc. Au ſurplus je mis dans le contrat que le nouveau grand fermier feroit au duc un don gratuit de cinquante millions qui ſeroient verſés dans ſon tréſor au moment de la concluſion du contrat. Par le même courier je lui envoyai deux cent millions en traites ſur tous les banquiers du fief, ce qui me fut très facile en prenant la moitié de cette ſomme de mes banquiers remboursable en vingt moiſſons, un quart de mon tréſor, & l'autre quart en lettres de change à vue ſur mon fief d'Héliopaluse. J'ordonnai outre cela à Daniel de faire ſecrètement imprimer chez lui huit manifeſtes qu'il auroit tenus prêts pour les faire afficher dans toute la capitale le lendemain de la ſignature du contrat, dans le cas que la compagnie en ſuſpendroit l'exécution pour trois jours, comme elle avoit le droit de faire. Si dans ces trois jours elle accordoit au prince les mêmes conditions que les nouveaux fermiers lui accordoient, elle devoit avoir la préférence.

Le contrat donc ſelon mes ordres fut préſenté ſans aucun myſtère au duc qui publia d'abord le nouveau bail mis à l'encan. Trois heures après, Daniel fit publier ſon

manifeste qui disoit que le nouveau grand fermier philarque exarque des géants abolissoit tout droit d'entrée payable sur toutes les marchandises d'importation dans tout l'état, & qu'il se réservoit un examen sur celles d'exportation pour en diminuer la taxe, s'il le trouvât convenable. Outre cela il abolissoit tout droit de péage par terre, & par eau pour toutes les marchandises de passage, sous condition qu'elles ne pourroient être voiturées des confins à confins soit par terre soit par eau que par des sujets du duc au prix établi par les tariffes. Il se soumettoit outre cela à la volonté du souverain pour lui rendre compte des revenus des fermes, & de verser le surplus dans le trésor; si tous les frais payés on trouvoit que la possession desdites fermes lui eût rendu plus que l'un pour cent. Il m'écrivit que ce manifeste avoit étonné tout le monde, & que toute sa terre étoit environnée de peuple, & de marchands qui lui demandoient par des choeurs très harmonieux la grace de se montrer. La compagnie dut se taire; & il eut le bail.

A peine eus-je reçu cette agréable nouvelle que j'ordonnai à mes illustres bigarrés de partir par eau pour se rendre à une ville de mon fief, éloignée de cent lieues de ma ca-

pitale, & arrivés là de se démasquer d'abord en se jettant dans la rivière, & d'aller en figure de grands seigneurs se loger à la meilleure auberge, où ils acheteroient un beau carosse, ils prendroient huit domestiques, & ils viendroient en poste me faire une visite porteurs d'une lettre qu'ils me remettroient en mains propres. Tout cela fut fait avec la plus grande exactitude.

Le vingt du mois de Janvier de cette même année soixante & treize, je vis arriver avec ce train les beaux rouges qui me furent présentés par mon fils Lucien, & par Ernestine. Je fis semblant de ne pas les connoitre, mais d'abord que j'eus lu avec apparence de beaucoup d'attention la lettre, je leur fis des honneurs qui étonnèrent Théodore, & toutes mes tribus, car je n'aurois pas pu en faire des plus grands à des monarques. J'avois averti Albert par chiffre que j'allois conduire entre les bras du duc son couple en grande publicité, & avec le train qui convenoit à mon rang. Je lui disois de lui donner cette nouvelle tête à tête pour qu'il donnât la permission à Daniel de lui annoncer ma visite en pleine cour. J'écrivis sans mystère à l'exarque Daniel que je m'étois déterminé par des raisons à moi connues

à faire une visite solennelle au Duc avec une suite de grand prince bisduc, prince d'Alfredople, & pontife pilarque de notre religion dans tout le monde, & d'en demander en pleine cour la permission au duc : ce qui il fit exactement, en me faisant savoir qu'il avoit d'abord ordonné des préparatifs pour me bien recevoir. Daniel loua aussi en conséquence de mes ordres les plus belles maisons qui se trouvoient près de sa terre pour loger ma cour noble du fief d'Heliopalu, celle du Deux-cent-seize, & mes ministres, & secrétaires pour les affaires ecclésiastiques. J'avois outre cela deux mille de mes enfans avec leurs femmes, & quatre mille domestiques de toutes les couleurs, qui étoient tous montés derrière mille voitures à douze chevaux qui me furent nécessaires pour arriver là avec un pareil éclat. Toutes ces grandes dispositions ne furent pas inconnues au duc : Daniel m'écrivoit que la joie le transportoit hors de lui même, à cause de la grande dépense que cette visite inouie alloit lui faire faire. Quatre jours avant mon départ je lui expédiai un courier pour l'avertir que j'arriverois là le quinze de Fevrier à trois heures.

Le cinq de Fevrier j'expédiai mes avant-coureurs pour qu'on donnât les ordres néces-

faires ſur les routes, lorſqu'on ne veut pas s'arrêter aux heures du repos. Le ſept je partis, & voici l'ordre de ma marche. Quatre cent cinquante voitures me précédoient, & autant me ſuivoient: deux mille géants étoient dedans, avec leurs femmes, eux armés de carabine, elles de piſtolets; eux tous nuds avec une ceinture, un canapſe, & des brodequins; elles avec une éxomide, canapſe, & brodequins. Cent voitures formoient le corps de la marche, & contenoient mes deux cours de mégamicres nobles, & des miniſtres; celle du milieu étoit la mienne, & j'avois avec moi les princes héréditaires, & le ſurintendant avec ſa moitié, les princes dans le fond entre moi, & Théodore, & l'autre couple aſſis entre ma femme, & ma fille Françoiſe. Je pris la route la plus droite. L'angle de mon fief le plus éloigné de ma capitale touchoit à la rivière qui le ſéparoit de l'autre, de ſorte que je n'eus pas beſoin de toucher aux confins de l'état de la république que je laiſſai à ma droite. J'avois à faire quatre cent milles de chemin dans mon fief, & trois cent dans le fief où j'allois qui n'étoit pas auſſi grand que le mien. Je ne changeai de relais que vingt fois dans mon état, car je faiſois vingt milles avec les mêmes

chevaux : j'établis quatre stations de deux heures pour le besoin que nous avions de manger, & à chacune de ces stations nous trouvions mille pavillons, dans chacun desquels on trouvoit servie une table de six couverts : les mégaméres du païs nous attendoient avec des paniers remplis de figues.

La première marque de la magnificence du prince qui s'offrit à mes yeux fut la riviére qui séparoit mos fiefs, couverte par un pont dont la longueur n'étoit que la largeur de la riviére qui n'étoit que de dix toises, mais le pont soutenu par des barques, qui joignoit fermement aux deux rivages, avoit cinq cent pas de large, & les garde-fous de fer. Cinq mille barques liées à des poteaux le soutenoient : cent mille païsans bien payés avoient fait en peu de jours tout cet ouvrage. Mon avant-garde, & l'arrière également passérent par mon ordre ce beau pont à pied, & en quatre lignes, & nous mimes tous pied à terre pour faire honneur aux beaux tapis qui en couvroient le sol. D'abord que nous l'eumes passé, les cent mille païsans le détruisirent. Dans le fief de ce duc je trouvai tous les relais payés, & aux stations, qui au lieu de trois, étoient six, mille pavillons servis par mille cuisiniers qui nous firent la chére la plus ex-

quiſe, Daniel prié par le duc avoit envoyé les jours précédens deux mille géants pour tuer tous les ſerpens qui ſe trouvoient au bord du grand chemin par où je devois paſſer. J'avois cru que la dépenſe à laquelle ce voyage m'obligeoit étonneroit le duc, & qu'il n'auroit ſu comment faire pour m'imiter, mais je me trompai bien. La prodigalité n'eſt déclarée vice par autre raiſon que par celle que la généroſité ne peut jamais parvenir à égaler ſes profuſions.

A une heure du matin à l'avant dernière poſte, je trouvai tout le grand chemin couvert en baldaquins de tapis ſoutenus à droite, & à gauche des chauſſées par des belles colonnes, & à la dernière je trouvai douze nobles couples qui me complimentèrent de la part du duc: ils étoient à cheval, & ſe rangèrent moitié à droite, & moitié à gauche de ma voiture en m'acompagnant. A la moitié de la poſte je trouvai l'éxarque Daniel, & ſa femme à la tête de deux cent couples de ſa tribu qui mirent pied à terre. Je fis faire halte, & je les remerciai ſans deſcendre. Je dis à Daniel d'inſtruire mon maitre de voyage de l'endroit où je devois deſcendre à la ville, mais un des nobles mégamicres à cheval qui m'accompagnoient, me dit que le duc

m'attendoit à ſon grand jardin un mille en deçà de la ville, & que mon grand maître en étoit déjà averti.

Nous arrivâmes donc au jardin, où d'abord que toutes les voitures qui me précédoient paſſèrent en avant, je vis le prince qui ſuivi de tous les premiers de ſa cour ſortoit à pied de la grande porte de ſon palais de plaiſance en s'avançant vers moi. Je ſortis d'abord le premier de ma voiture, ſuivi de tous les ſept qui étoient avec moi, en m'abbaiſſant juſqu'à terre pour embraſſer ce ſouverain qui avoit les bras ouverts : il fit d'abord le même honneur à ma femme, puis à Theodore, & à la ſienne. Je lui dis alors en tenant d'une main ſon fils, & de l'autre ſon inſéparable. *Voici le prince votre fils. Je le vois*, dit-il, *avec plaiſir de retour de ſon voyage*; & il l'embraſſa avec autant de dignité que de tendreſſe, en lui demandant tout haut où étoit ſon inſéparable : *le voici*, lui dit le prince, *mais il ne l'eſt pas encore. Il commence dans ce moment à l'être*, lui répondit le duc, *& il le ſera juſqu'à vos derniers momens.* En diſant cela il ſerra contre ſon ſein ce charmant jouet de la fortune. Les tenant tous les deux par la main il dit au ſurintendant, & à ſa moitié, *je vous remercie d'avoir recouvré dans*

votre fils que le monde croyoit mort, le légitime ſucceſſeur à mon trône. Il les préſenta, alors à toute ſa cour en la préſence du miniſtre de la république : chacun s'empreſſa de leur baiſer la main gauche, malgré l'étonnement où cette ſcène inattendue avoit jetté tout le monde. Le miniſtre de la république ne leur baiſa pas la main, car l'étiquette ne le permettoit pas, mais en s'avançant fort noblement, il aſſura le couple héritier avec l'air de la plus grande candeur que perſonne n'étoit plus ſenſible que lui à cet heureux événement, & qu'il étoit certain que la république lui donneroit des ordres de démontrer ſon véritable contentement par des fêtes publiques. Le fils de M. le ſurintendant que le duc même tenoit par la main, & ſur lequel je tenois mes yeux fort attentifs, s'apperçut à ce compliment que c'étoit là ſon bourreau, le même qui avoit empoiſonné l'autocéphale, & qui ne l'avoit pas fait mourir, parcequ'apparement Dieu ne l'avoit pas voulu. Le miniſtre lui dit en le regardant avec grande attention que ſon coeur tréſailloit de joie en voyant heureux le plus beau couple que le ſoleil ait produit, & en découvrant controuvé tout ce que le monde avoit cru. La réponſe du prince novice, ne

fut qu'une très gracieuſe, & très judicieuſe révérence. Le duc ſe tournant vers ſon grand chancellier lui ordonna d'enrégiſtrer par un acte ſolennel ce fait.

Il invita alors toute la cour préſente au grand couvert au château pour le lendemain, & ordonna qu'on y invitât l'autocéphale : puis il dit un mot à l'oreille de ſon premier miniſtre qui diſparut d'abord. Après cela il me prit par la main en m'invitant d'aller avec lui faire un tour ſous une allée couverte du jardin, où je n'aurois pas le déſagrément de voir des ſerpens. Là, tête à tête, il me dit qu'il me devoit tout, & ſon être, & qu'il ne pouvoit, ni ne ſauroit me dire d'avantage, pour me faire comprendre que chez lui tout devoit m'appartenir. Il me dit qu'il croyoit que tout étoit fait, qu'il alloit partir de là pour conduire chez lui ſes enfans, ſans aucune ſuite, & que nous nous reverrions le lendemain à ſa cour qui n'auroit jamais été ſi nombreuſe, & qu'il ne falloit donc alors penſer à autre choſe qu'à donner des fêtes, & à faire que cet événement devînt la nouvelle de tout le monde, ſans qu'aucun en ſût l'hiſtoire, & que nous n'avions pas beſoin de penſer à en compoſer une vraiſemblable, & qu'on pût prudemment débiter

aux curieux, puisqu'il ne connoissoit pas à sa cour des gens assez hardis pour nous faire là dessus la moindre interrogation. Que pour ce qui regardoit la république, il avoit déjà ordonné à son premier ministre d'écrire d'abord à son ambassadeur de communiquer le fait au cabinet d'état, dont la conséquence étoit la nullité de la dévolution de son fief à sa mort, puisque l'acte qu'il avoit stipulé peu d'années avant n'avoit été fait que sous une fausse supposition qui faisoit croire l'inséparable de son fils décédé. Je lui répondis que pour l'avenir il se régleroit vis-à-vis de la fière puissance, à laquelle il avoit à faire, selon les pas qu'elle feroit, & que pour lors je serois prêt à son service avec mes conseils.

Nous nous acheminâmes vers une salle d'assemblée où toute la cour nous attendoit, & où le duc, après avoir pris ses enfans par les mains, fit la révérence à tout le monde, & suivi du surintendant s'en alla, les conduisit avec lui dans son carosse à sa cour, d'où ils ne sortirent plus qu'en qualité de princes héréditaires du fief.

Je fis aussi à mon tour une révérence en rond, & je remontai dans ma voiture, où je pris Daniel, & Louise. Précédé de sa comitive, & de la mienne, & dans le même ordre nous arrivâmes en moins de dix mi-

nutes à la ville, & la traverſâmes pour aller à nos logemens. J'arrivai à un beau palais, où je me trouvai parfaitement bien logé avec tous mes courtiſans. Mes deux mille géants de garde furent logés ailleurs, & le lendemain je fus dîner à la cour où je vis l'autocéphale qui donna la bénédiction nuptiale à l'heureux couple déclaré, & reconnu pour ſucceſſeur à la ſouveraineté du fief.

Il eſt inutile que je vous faſſe la deſcription des grandes fêtes qui durèrent pendant cinq pentaines, & qui ne ſe feroient, je crois, jamais terminées ſans tout ce qui arriva de fort ſérieux, & qui éxigeoit grande attention.

L'ambaſſadeur du duc lui avoit écrit qu'il avoit éxécuté ſes ordres en communiquant l'heureux événement à la grande ſeigneurie de la république, mais qu'il n'avoit reçu aucune réponſe. Dans le mois d'Aout les nouveaux princes briſèrent leurs oeufs, & cauſèrent à la cour, & au peuple la plus grande joie en ayant trouvé deux beaux rouges. Ce bonheur inattendu fit recommencer les fêtes; Ces mêmes jours le miniſtre de la république ſe vit rappellé à ſa patrie, & demanda une audience de congé publique qui lui fut d'abord accordée. Il harangua le duc, avec beaucoup de verbiage en le remerçiant de tou-

tes les distinctions dont il l'avoit honoré pendant son long séjour à sa cour ; il exagéra son attachement pour sa personne, & sa joie de le laisser heureux dans le sein de sa nouvelle famille, & la douleur qu'il ressentoit dans le moment qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de tant de sujets de véritable contentement. Il termina sa harangue en annonçant un nouveau ministre qui devoit venir prendre sa place dans peu de tems, dont il envioit le sort. Et vous verrez, milords, qu'il avoit raison de l'envier.

La naissance des deux petits-fils du duc fut une preuve de l'égalité de l'âge de leurs pères, puisque, si un inséparable differe d'une moisson, ce tems suffit, selon les loix de la nature de ce monde là, à empêcher leur faculté de procréer.

Peu de tems après, le duc sut que la république avoit mis sur pied cinq nouveaux régimens de hallebardiers, qui avoient eu ordre d'aller occuper les places de frontière où demeuroient les anciens ; & qu'elle avoit fait ordonner l'union de tous ces anciens dans une autre ville à ses confins, où ce gros corps d'armée étoit également à portée d'entrer dans le fief qui relevoit d'elle, comme dans le mien. Cette nouvelle me donna matière à

penſer. J' écrivis d' abord à Alfrédople, & donnai ordre précis à André d' envoyer à mon fief toutes mes tribus, excepté la ſienne compoſée de plus de quinze mille individus mâles; & toute mon artillerie auſſi. Mon ordre fut d' abord éxécuté, & dans le mois d' Octobre j' avois dans mon fief, outre toute mon artillerie, vingt cinq tribus compoſées de plus de trois cent mille géants, dont ſoixante mille étoient tous armés, & prêts à mes ordres.

A la fin de l' année le duc reçut de ſon ambaſſadeur par courier forcé une lettre dans laquelle il lui diſoit que la république alloit lui envoyer douze ſénateurs miniſtres accompagnés de deux ſecretaires, un du ſénat, l' autre des dix ſept, dont tout le monde ignoroit les inſtructions; la ſeule choſe que l' on ſavoit avec certitude étoit que vingt quatre mille mégamicres armées de hallebardes, & de fléches les accompagnoient, dont le général avoit ordre de n' obéir qu' aux deux ſécretaires d' accord. Cette armée devoit déjà s' être rendue à la ville de frontière que la république avoit du côté du fief. Le prince duc me donna cette lettre à lire d' abord qu' il la reçut, ſans la montrer pas même à ſon barcalon. Il me demanda mon conſeil.

Je lui dis qu'il falloit recevoir les ambassadeurs, & tous ceux qui seroient venus avec eux en figure de ministres de paix, mais non pas une force prépondérante armée. Il envoya, d'abord ce même ordre absolu au gouverneur de sa ville de frontière.

Le quatrième jour de la nouvelle année des géants, un courier apporta au duc la nouvelle, qu'une armée de la république s'étoit présentée pour entrer dans le fief : le gouverneur lui disoit qu'à sa vue il avoit fermé tous les passages, & que l'armée avoit fait halte ; mais qu'en même tems deux officiers à cheval s'étant présentés aux barrières, & ayant demandé de lui parler il avoit cru devoir les écouter. Ces officiers tous bleus admis à son audience lui demandèrent pourquoi il refusoit le passage aux troupes de la république, & il avoit répondu, parceque son devoir étoit de le refuser à toute force armée prépondérante. Un des deux officiers lui dit qu'à la même frontière il avoit accordé le passage à quatre mille géants armés de foudre, & qu'il avoit répondu que le duc son souverain lui avoit donné ordre de les laisser passer. L'officier lui avoit répliqué alors qu'à son tour il avoit ordre de son souverain de ne pas souffrir des affronts, & qu'il

alloit employer la force ; & qu'en disant cela il étoit parti. Une heure après, la troupe s'étoit avancée, avoit abbattu barrières, & portes, mis en fuite les gardes à coups de flèches, & traversé la ville : après quoi vingt quatre voitures suivies de vingt quatre chariots à bagages étoient entrées, & avoient changé de relais pour arriver apparemment à la capitale : il ajouta qu'il n'étoit plus le maître de la ville, puisque l'armée de la république y avoit positivement mis garnison. Le prince un peu étonné me demanda mon avis.

Je lui demandai d'abord s'il avoit une force égale à opposer à cette force, & il me répondit que, quand même il l'auroit, il se garderoit bien de faire naître un massacre. Vous vous soumettrez donc, lui dis-je, à tous les ordres qu'on vous donnera, & vous laisserez tranquillement que la violence fasse de vous, de votre famille, & de vos sujets tout ce qu'il lui plaira. Je réclamerai, dit le prince, la justice du tribunal des quinze : tous les souverains du monde en feront cause commune, la république sera obligée à me dédommager de tout. Fort bien, lui répondis-je, mais en attendant la république s'emparera de votre personne, de vos héritiers,

dont vous n'entendrez peut-être plus aucune nouvelle, de tous vos biens, & de votre état; & après il ſe peut qu'avec ſes ſecrets manèges elle parviendra à convaincre le tribunal des quinze que la vérité eſt un menſonge, & qu'elle n'a eu recours à la voie de fait que parceque le cas étoit urgent. Vous féliciterez-vous alors de votre retenue, & d'avoir eu confiance dans la juſtice de votre cauſe? Il me ſemble que ce parti de la modération eſt préciſément celui que vous ne devez pas prendre; & quand ce ne ſeroit pour autre raiſon, il ne faut pas le prendre, parceque la république a prévu que c'eſt celui que vous prendriez : *il ne faut jamais faire ce que nos ennemis ſuppoſent que nous ferons.*

Le prince alors me pria de retourner chez lui quatre heures après, & de dîner avec lui en famille; & je le lui promis. Cette affaire étoit pour ce monde là fort épineuſe, car quand même il auroit voulu ſuivre le droit naturel de repouſſer la force par la force, il n'avoit pas à ſon ſervice mille hommes payés pour ſe faire tuer à l'occaſion; & ceux qui n'étoient pas payés pour cela ne ſe croyoient pas obligés à le ſervir ainſi par la ſeule raiſon qu'il étoit leur prince, & qu'ils étoient ſes ſujets. De mon côté je ne ſavois

pas ce que je pouvois faire pour lui être utile. J'étois là étranger, & entre la république & moi il n'y avoit aucun grief. J'aurois bien voulu lui faire peur; mais directement je ne pouvois pas me mêler de la querelle, à moins qu'elle ne fût la preinière à m'attaquer; ce qu'en vérité j'aurois bien voulu, mais je n'y voyois pas d'apparence. Cette démarche de la république me paroissoit cependant un faux pas, si, après l'avoir fait, elle ne venoit pas parfaitement à bout de son dessein. Dans le même tems que je pensois ainsi je prévoyois qu'il ne me seroit pas possible de regarder spectateur indifferent, & me tenant tranquille une extrême violence.

A l'heure du diner je le trouvai assis entre ses héritiers, ayant devant lui son premier ministre debout. Je suis, me dit-il, dans la plus fâcheuse de toutes les irrésolutions. Je lui répondis que les hommes les plus prudens se trouvent souvent dans des cas, où il ne sauroient prendre aucun parti que dans le moment de la crise; & que je croyois que la république s'étant avancée à un pas si hardi vouloit nous induire à quelque fausse démarche de notre part.

Dans ce moment un secretaire remit une lettre au premier ministre qui en trouva

une dedans pour le duc. Il la lut dans l'instant. Elle étoit d'un gouverneur d'une ville trente milles en deçà de la frontière. Elle disoit qu'une armée de vingt quatre mille hommes envoyée par la république s'étoit logée dans la ville à son propre choix, obligeant même plusieurs propriétaires de maisons à déloger, & qu'il n'avoit pas cru prudent de s'opposer à cette violence avec des simples paroles. Il disoit que deux officiers généraux partoient à la même heure pour la capitale à poste forcée, qu'on savoit qu'à leur retour l'armée se remettroit en marche, & que trois heures auparavant quarante huit voitures étoient passées par sa ville pour se rendre à la capitale.

Voilà, dit le prince, une armée qui s'arrête après avoir commis une violence qui la déclare ennemie : elle nous donne au moins le tems de penser. Je lui dis avec un air riant que ce halte dévoiloit tout le mystère, & que j'espérois que cette armée se garderoit bien d'aller plus en avant. Après diner il voulut recevoir grande cour, où il se fit voir de l'humeur la plus gaie ; ce qui étonna tous les grands, puisque toute la ville savoit que vingt quatre mille hommes en corps d'armée s'avançoient vers la capitale.

Une demi heure avant la fin du jour, un gentilhomme annonça au prince deux officiers bleus, & cendrés armés de hallebarde, & de coutelas, qui demandoient audience souveraine, après avoir présenté un sauf-conduit de la république qu'on leur avoit rendu. Le duc alors me demanda en riant si je voulois avoir le plaisir de les entendre, & que dans ce cas il les recevroit dans une chambre où j'aurois pu y être sans être vu. C'est un plaisir, lui dis-je, que je n'aurai pas, & qu'à mon avis votre altesse ne doit pas se procurer. *Vous pouvez, & devez*, lui répartis-je, *les faire d'abord arrêter, & mettre en prison, si vous en avez la force.*

Ce conseil ne l'étonna pas. Il me dit assez tranquillement qu'il n'avoit que huit cent hommes obligés par état à le servir aux dépens de leur vie, mais qu'ils étoient braves, & ses véritables ames damnées: il me dit alors avec beaucoup de politesse que j'étois le maitre de me retirer. Un quart d'heure après il vint me trouver, & me dit sans nul trouble que c'étoit fait: mais, me dit ce prince, que dirai-je demain aux sénateurs qui certainement me demanderont audience sans différer? Bien loin, lui dis-je, de les admettre en votre présence, vous ne devez pas les

laiſſer entrer dans votre capitale ; & puisque vous avez huit cent ames damnées, vous devez les faire mettre en priſon tous, leurs ſecretaires, leurs domeſtiques, leurs cochers, & leur bagage. Si vous faites ce que je vous dis, je peux vous aſſurer que vous ferez une choſe que les fins eſprits de la république n'auront pas prévu.

Ce prince ne put pas alors me cacher ſon étonnement ; mais ce ne dura qu'un inſtant. Il partit tout ſeul pour aller donner les ordres néceſſaires ; & il me dit à ſon retour que ſon capitaine des gardes n'avoit voulu que deux cent hommes, craignant de ſe déshonorer s'il en eût pris d'avantage, & qu'il étoit d'abord allé ſe mettre aux barrières de la ville à la porte où les ſénateurs devoient arriver. Ce procéder, me dit le duc, ſeroit infâme ſans l'infamie qu'on me fit de forcer mes confins. La violence de la république fait que mon action ne pourra paroître que très légitime à l'éxaminateur le plus rigoureux, & au plus ſcrupuleux moraliſte.

Le lendemain à la pointe du jour le duc entra dans ma chambre, & me dit que toute la faſtueuſe ambaſſade de la république étoit en priſon, & qu'entre maitres, & domeſtiques, les priſonniers étoient presque trois cent,

nombre qui rendoit vain ſon capitaine des gardes : il nous dit que pour des priſons les fenêtres étoient fort belles, & qu'il avoit donné ordre que les ſénateurs fuſſent bien nourris, mais ſans parfums.

Son ambaſſadeur, qui eut ordre de retourner à ſa cour ſans prendre congé, d'abord que l'armée eût forcé les barrières, arriva quinze jours après ce fait, & nous dit que la voix générale dans la capitale de la république étoit, que l'apparition du couple héritier étant une ſolemnelle impoſture, la raiſon d'état, & l'honneur mettoient la république en devoir de faire ſauter en l'air ce bâtiment élevé par l'ambition, & la fraude, puiſque le duc même en convenant qu'il ne pouvoit pas eſpérer d'héritiers avoit vingt années auparavant réſigné le fief. Que tout le monde faiſoit les hauts cris contre le duc Edouard, qui ayant préſenté le faux couple s'étoit découvert l'architecte de cet attentat, après qu'il avoit reçu de la république les marques de l'amitié la plus ſincère : que ſa réputation ſe trouvoit dénigrée, & que certainement on le priveroit de la nobleſſe, & on chaſſeroit ſa tribu. L'on diſoit tout haut qu'après cette trahiſon la république n'attendroit pas la mort du prince regnant pour confiſquer le fief, ce qu'elle étoit maitreſſe de

faire moyennant les forces *que Dieu avoit mis entre ſes mains,*

Trois mois européens s'écoulèrent après l'empriſonnement des ſénateurs ſans nulle nouveauté: l'armée ennemie étoit immobile dans la ville dont elle s'étoit emparée, & tout ce que je ſavois par ce que Céſar m'écrivoit en chiffre étoit, que le ſénat s'aſſembloit presque tous les jours ſans pouvoir jamais rien conclure, à cauſe de la poliſynodie déclarée, & des oppoſitions continuelles à tout ce à quoi on vouloit ſe réſoudre.

Enfin à la la moitié de may le duc ſut que l'armée ennemie s'étoit miſe en marche, & à la fin du mois trois couriers arrivés le même jour apportèrent la fâcheuſe nouvelle que ſes trois villes frontières étoient au pouvoir de l'ennemi à huit mille mégamicres de garniſon dans chacune, ayant pris poſſeſſion des douanes, & s'étant emparé des caiſſes, & ayant chaſſé les adminiſtrateurs de mon fils pour en mettre d'autres dépendans d'eux. Nous ſumes en même tems que la république formoit une grande armée de cinquante mille mégamicres, & plus de mille affiches à tous les coins des rues donnèrent au duc quelqu'inquiétude. On menaçoit de mettre tout le fief à feu, & à ſang, ſi le duc ne

rendoit d'abord les masques que le duc Edouard chrétien avoit présenté, & ils finissoient par dire que la république n'auroit jamais déclaré ses volontés par l'indigne moyen des affiches, si le duc n'eût violé les plus sacrés droits des gens en faisant mettre en prison toute son ambassade.

La saisie des douanes, & des comptoirs étoit une affaire très sérieuse, que Daniel maître absolu des douanes ne pouvoit pas dissimuler. Je ne devois pas lui permettre de souffrir en silence cette opération imprudente de la république qui devoit savoir que je devois en prendre fait, & cause, car elle me touchoit de trop près. Je lui fis un mémoire qu'il envoya d'abord à César pour qu'il le présentât, dans lequel il demandoit en qualité de propriétaire restitution, & dédommagement, & la liberté de ses administrateurs mégamicres qu'on avoit mis aux arrêts. Au bout de deux embrasemens, César obtint une réponse au mémoire courte, & donnée de bouche. Cette réponse étoit *que l'exarque Daniel devoit se faire dédommager par le duc.* Je perdis pour lors patience, & j'expédiai moi même, & en mon nom un de mes conseillers d'état mégamicre rouge avec un mémoire dans lequel je me déclarois prendre fait,

& cause pour mon fils ; & j'exigeois redreſſement de ſes griefs. Je n'y fis aucun comminatoire. La réponſe me fut pour lors apportée par écrit par mon même conſeiller ; mais cette réponſe étoit poſitivement la même qu'on avoit donné de bouche à Céſar. Je ſus en même tems que la république avoit fait une ſaiſie de tous les magazins des marchands du fief dans ſon état, qu'elle avoit ſéqueſtré toutes les barques à eux appartenantes, & qu'elle n'avoit pas fait grace aux denrées, & aux barques mêmes qui appartenoient à la tribu de Daniel ; ce qui avoit auſſi fait grand mal à la tribu de Céſar qui me narroit le tout en détail, & me repréſentoit les malheureuſes conſéquences de ces violentes éxécutions. Je lui écrivis de demander par le moyen d'avocat, & comme prétention publique à la grande ſeigneurie la reſtitution de tout ce qui appartenoit aux géants, qui ne devoient pas être traités comme ſujets du duc, puiſqu'ils ne l'étoient pas ; & qu'il intimât, ſi on ne lui faiſoit pas prompte juſtice, la ſortie de l'état avec toute ſa tribu, où il demanderoit raiſon de ſes griefs par la méthode qui lui ſembleroit la plus convenable. Un ſecretaire des dix ſept fut le lendemain chez lui, pour le perſuader à retirer ſa demande

qui, à ce qu'il disoit, avoit scandalisé le sénat. Il lui dit, sans cependant le lui laisser par écrit, que l'éxarque Daniel seroit assuré de l'entière possession du fief après le décès du duc, s'il vouloit en sortir avec toute sa tribu, & accepter, en attendant une ville entière que la république lui offroit en libre possession avec toutes ses dépendances.

La république voyoit que, si Daniel acceptoit l'offre, il eût été certain que j'aurois en même tems cessé de soutenir les intérêts du Duc. Je vis le vertueux éxarque Daniel frappé d'indignation lorsque je lui fis voir cette lettre: il me pria de ne pas la montrer au duc, & il avoit raison. *La véritable vertu doit se tenir cachée, & ne jamais tenter celle d'autrui.* Le duc aimoit, & estimoit Daniel; quel besoin avoit-il de lui faire connoitre qu'il devoit aussi le craindre?

Daniel eut facilement pu envoyer mille géants armés de carabines à chaque frontière, & recouvrer ses comptoirs, & huit mille mégamicres n'auroient pas pu lui résister, mais il ne pouvoit pas se déterminer à un massacre, & je me gardai bien de lui donner un conseil opposé. Il fit ce que je lui avois ordonné lorsque je dus penser à un moyen sûr de mettre la république à la raison sans verser du sang.

Nous étions déjà bien avancés dans l'année ſoixante & quinze ; & la république en poſſeſſion de toutes les rentes du fief ſe tenoit dans l'apparence de toute la tranquillité avec ſa nouvelle armée de cinquante mille hommes qu'elle tenoit prête à ſes confins du côté de mon fief, & de celui du duc. Je vis qu'il falloit la faire ſortir de ſon indolence affectée par un coup d'éclat, & que celui qui devoit en être l'exécuteur étoit le même Daniel, qui ſe voyoit privé de ſes propres biens par les voies de fait. Je lui ordonnai de partir d'abord à la tête de cinq cent couples de géants de ma garde pour la capitale de mon fief, & de porter mes ordres au philarque Théodore qui lui donneroit le commandement de cinq mille géants avec toute l'artillerie néceſſaire pour prendre une ville forte. Je ſavois que tout étoit prêt. Je lui ordonnai outre cela de faire marcher tous les vingt mille mégamicres de ma garde ſous le commandement de Daniel, & de faire d'abord embarquer tout ce monde ſur des bâteaux plats ſur la moyenne rivière par laquelle elle devoit aller débarquer ſon artillerie dans un mois de voyage devant la forteresſe des mines d'or, & de phosphore qui n'avoit qu'un mille, & demi de circonférence, & y mettre le ſiège. Je lui dis de

loger ſa troupe ſous des tentes, de ſommer la ville de ſe rendre d'abord, & en cas de refus de commencer ſans rien tarder le bombardement. Je lui dis que vraiſemblablement je lui ferois une viſite, & qu'en attendant il étoit ſûr d'aller s'emparer de ce qui le dédommageroit de la perte de ſes douanes. Cet ordre fut très ſecret.

Il laiſſa à ſa femme le ſoin de ſa police intérieure, & le vicariat de ſon diocèſe à ſon fils aîné, & il partit avec un quart de ma garde, après s'être aſſuré à grands frais qu'il auroit des relais à ſes ordres dans les deux états. J'écrivis à Céſar que le premier de notre année ſoixante & ſeize, il devoit ordonner à toute ſa tribu de ſe tenir dans ſa terre, ſans cependant lui faire aucune défenſe de recevoir des viſites. Je fis un myſtère de toutes ces démarches au duc mon ami qui, après que je l'avois prié de m'abandonner toutes les penſées de cette guerre, vivoit heureux, & tranquille dans ſa cour avec ſes chers fils, & ne penſoit qu'à donner des fêtes, dont tous ſes ſujets, qui le croyoient à la veille de ſa perte, ne ceſſoient de s'étonner. Au milieu de ces calamités, ainſi conſeillé par moi, il publia pour dix années l'abolition de l'impôt général pour l'entretien des chemins publics. Je lui prêtai alors vingt millions,

Il me montra plusieurs lettres qu'il avoit reçu de ses espions dans la capitale de la république. On lui disoit dans une, que la république avoit trouvé fort mauvais que l'exarque Daniel en sortant du fief à la tête de cinq cent couples de géants n'eût pas attendu la permission de passer du gouverneur de la ville frontière du fief où il y avoit sa garnison; & qu'il eût jetté un pont sans vouloir payer les droits. Une autre lettre lui disoit qu'on avoit su que le même exarque s'étoit embarqué sur la rivière moyenne avec cinq mille géants, & que, cette rivière ayant cours dans ses états, la république avoit donné ordre à la moitié de sa nouvelle armée de cinquante mille d'entrer dans le fief du bisduc.

Je dis au prince que Daniel étoit presé, & que c'étoit si vrai qu'il n'avoit pas eu le tems de prendre congé de lui; & que, si ayant le tems il eût fait tout le contraire de ce qu'il avoit fait, il auroit commis une faute en premier chef, puisqu'il auroit reconnu pour légitime un droit usurpé. Je dis au duc que j'avois des raisons d'espérer que les vingt cinq mille hommes se garderoient bien d'entrer dans mon fief, & qu'en attendant il devoit ordonner à tous les gouverneurs des deux cent villes de son fief de donner à ses

fenis des nouveaux divertiſſemens à ſes ſujets, & que ſur tout il devoit éxiler de ſa préſence tous ceux qui voyoient noir, qui lui pronoſtiquoient des malheurs, & qui lui parloient d'économie. Il me fit bien rire lorsque je l'entendis me répondre que je devrois inſtituer une école de conſeillers d'état, car il trouvoit que je ne ſavois que donner des conſeils conſolans, & dont l'éxécution faiſoit le plus grand plaiſir à l'éxécuteur.

Au commencement de Mars de l'année ſoixante ſeize, le duc me montra une lettre d'un eſpion qui lui écrivoit une nouvelle qui avoit fait la plus grande ſenſation. Le gouvernement avoit ſu par courier forcé qu'un corps de cinq mille géants tous mâles étoit arrivé par eau au fort des mines de la république ſur deux cent bâteaux plats, avec un train d'artillerie débarquée moitié au delà, & moitié en deçà de la rivière à l'entour de la forteresſe. Ce corps d'armée ſorti du fief du duc Edouard devoit être commandé par l'éxarque Daniel.

Puis-je croire à ces nouvelles? me dit le duc. Oui, prince, lui répondis-je, & vous ne les recevez pas de moi, parceque j'ai peur qu'elles troublent vos plaiſirs. *Vous ſavez bien le contraire, me dit-il en m'embraſſant,*

mais je vous prie de ſuivre votre ſyſtème ſans point du tout vous gêner. Le fort des mines de la république, que tout notre monde croit imprenable, attaqué par eau, & par terre par cinq mille géants venus de l'autre monde va être la nouvelle étonnante de tout le notre, & la plus intéreſſante. Je prevois la guerre finie.

Telle étoit ſon idée; mais la république ne me craignoit pas, où vouloit le faire croire. Dans le mois d'Avril Théodore m'envoya une nouvelle de la plus grande conſéquence, & qui m'obligea à prendre un parti ſur le champ; mais il faut auparavant, milords, que je vous donne une idée des rivières, & des canaux de ce monde là.

Quatre ſont les principales rivières du monde intérieur, toutes égales en longueur, & largeur qui ſe croiſant aux deux poles l'environnent tout entier ayant un flux, & un reflux alternatif, & également différent l'un de l'autre: les géographes ſont obligés à fixer leurs ſources aux deux póles mêmes; car ils ſe trouveroient embarraſſés s'ils dûſſent les leur aſſigner ailleurs. Les ſeuls royaumes d'Héliopalu, & du Quarre-vingt-dix ſont ceux qui peuvent ſe dire arroſés par toutes les quatre, ſoixante & douze le ſont par une avec pluſieurs fiefs, & ſeize royaumes ſont

pourvus de quatre canaux partans des rivières, & qui arroſent en même tems irrégulièrement pluſieurs fiefs. Ces ſoixante quatre canaux en produiſent un grand nombre de moindre grandeur, mais tous navigables de tous les ſens, car leur cours n'eſt pas rapide, & une grande quantité d'écluſes les règle ſelon le beſoin. Ces canaux forment une grande quantité d'angles, tous néceſſaires aux différentes directions, & ces mêmes canaux plus & moins long forment les lignes des confins de tous les royaumes en carré, & de tous les fiefs en triangle; c'eſt d'eux que ſortent les ruiſſeaux qui diviſent les topes, & qui ſont, pour ainſi dire, innombrables. Les doctes géographes de ce monde là ſavent les variations de tous les courans, les heures de leurs changemens, & cent autres particularités que je n'ai jamais bien ſû, &, qu'à vous dire vrai, je ne me ſuis pas ſoucié d'apprendre. Les théologiens diſent que les canaux ſubalternes ſont faits par les mains des hommes, mais que toutes les grandes rivières; & les canaux premiers qui en ſortent; furent faits par le ſoleil même dans l'eſpace de pluſieurs ſiècles.

Théodore m'écrivoit donc que, d'abord que la république eut reçu la nouvelle que Daniel avoit fait le blocus du fort des mines,

elle avoit envoyé toute son armée de l'autre côté de mon fief, & après avoir fait élever une digue de son côté à la tête d'un canal subalterne qui séparoit son état du mien, elle avoit fermé le côté par où le canal entroit dans un autre qui arrosoit le royaume du Quatre-vingt-dix, & que moyennant cette opération elle avoit causé dans mon fief une inondation qui s'augmentoit deux fois par jour; & qui à force de s'augmenter l'auroit inondé tout dans moins d'une moisson: il ajoutoit dans sa lettre que l'éxarque Siméon mon fils qui avoit son gouvernement dans l'endroit déjà inondé lui écrivoit qu'il n'avoit pas besoin de conseil, mais de prompt secours, & remède, car les païsans avoient été obligés de quitter leurs maisons, & quatre villes en avoient fait de même.

Je vis que je n'avois pas de tems à perdre. Je fis le même jour partir deux cent mégamicres pour me procurer cinq cent chevaux à chaque poste, & je fis à la hâte qu'Albert allât chez le duc pour lui lire la lettre que je venois de recevoir, qui faisoit assez mes excuses si je n'allois pas prendre congé de lui en personne.

Je partis avec cent couples de mes gardes, avec ma femme, & avec Albert, & Caſſandre, & j'ordonnai au fils de Daniel qui reſtoit chef de la tribu d'aller faire viſite au prince, & de lui dire en termes clairs, qu'il avoit à ſa défenſe dans ſa capitale deux mille géants de ſa propre tribu, armés de foudre, & mille & quatre cent géants de ma garde, qui défioient une armée de deux cent mille mégamicres.

Fin de la dix huitième journée.

DIX NEUVIEME JOURNEE.

M. Burghlei.

Lorsque M. Edouard arrivera, je veux le prier de m'expliquer plus clairement où les mégamicres mettoient toute la terre qu'ils tiroient de leurs grandes excavations, puisque ce n'eſt pas aſſez de nous dire qu'ils la distribuoient à travers les champs. Un pied de terre doit occuper quatre fois plus d'eſpace qu'il n'occupoit lorsque la hache, & la pêle ont détruit ſon enſemble. Ou il faut que dans ce monde là il y ait des grandes montagnes de terre, ou que les campagnes ſoient beaucoup plus hautes que toutes les villes.

Miladi Rutgland.

J'ai lu quelque part une plaiſante réponſe qu'on a fait à quelqu'un qui avoit la même difficulté que le lord Charles. On lui a

répondu qu' on mettoit cette terre dans des grands foſſés qu' on faiſoit exprès pour cela, & le curieux fut fort ſatisfait de cette réponſe. Elle ne ſatisferoit pas, à ce que je crois, cet honorable lord qui eſt rempli d'eſprit ; mais je pourrai lui dire moi même, qu' outre que la terre tirée des excavations ſervoit à engraiſſer les campagnes, on s' en ſervoit auſſi pour élever les grands chemins, où ſon volume devenoit égal en peu de tems à celui qu' elle avoit auparavant : & il ne faut pas s' imaginer que ce manège détruiſit l' égalité du plain terrain de ce monde là, puisque malgrè que les excavations des villes fûſſent en grand nombre, l' élévation devenoit inſenſible, à cauſe que l' eſpace découvert, & ſans maiſon devoit avoir une étendue dix millions de fois plus grande que ne l' avoit celui qui étoit occupé par toutes les villes.

M. Burghlei.

Comment ſavez-vous cela, Miladi ?

Miladi Rutgland.

Comme je ſais tant d' autres choſes. Je ſerois bien fâchée de ne ſavoir que ce qu' on m' a dit, & que ceux qui me parlent me ſuppoſaſſent à l' obſcur de certaines circonſtances regardantes la matière de leur diſcours. J' aime ſouvent mieux ignorer quelque choſe que

de m'en instruire en interrogeant ceux qui m'en auroient déjà informée s'ils n'eussent cru me faire une espèce d'injure en me supposant bornée au point d'avoir besoin d'une plus ample déclaration de leur part. M. Edouard coute fort bien, & ne se soucie pas de s'arrêter à certaines circonstances qui doivent être devinées par le bon sens de ceux qui l'écoutent. Mettons nous à table à présent, & ce sera M. Edouard lui même qui répondra à vos questions.

M. Burghlei.

Je ne peux pas comprendre, monsieur Edouard, ce que les mégamicres font, & ce que vous faisiez vous même dans ces terribles six heures de repos, qui me font peur quand j'y pense, & que je ne peux pas concevoir comment on peut les appeller heures de repos si vous ne dormiez pas: je les appellerois plutôt heures d'ennui, heures désolantes, car je pense à l'effet que fait dans moi même une nuit que je passe dans mon lit sans pouvoir fermer l'oeil, la condamnation des mégamicres me fait trembler: & si ces heures là sont véritablement des heures soulageantes, & qui leur fassent le plaisir que notre vrai repos nous fait avec un doux sommeil; je parie

tout ce que vous voulez que les mégamicres dorment.

Miladi Rutgland.

Oh! mon cher Charles, permettez nous de rire. Je viens de dire au duc, que ſûrement vous allez terminer votre profond raiſonnement par parier.

Eliſabeth.

Le mot de pari, miladi, eſt dans la bouche du noble lord un mot d'habitude. Il veut dire je crois: mais ſa réflexion n'eſt pas abſurde. On paſſe ces heures là dans une douce rêverie, qu'on auroit tort d'appeller ſommeil, mais qui ne reſſemble pas non plus à une veille parfaite. Je peux vous aſſurer qu'elle fait plaiſir, & je ne ſaurois pas vous en dire d'avantage. Si vous ne voulez pas l'appeller repos, vous en êtes, milord, fort le maître; mais vous nous permettrez auſſi de l'appeller repos, car il délaſſe, & on le déſire.

M. Burghlei.

Je me rends, je me rends, madame,

M. Bridgend.

Ecoutons la guerre, s'il vous plait, & taiſons nous.

Edouard.

Je partis avec cent de mes gardes tous avec leurs femmes, & domeſtiques allant le plus

vigoureux train : je me trouvai en soixante heures à la frontière où un officier de la garnison de la république mit toute sa garde en ligne devant une haute barrière. Je fis avancer ma voiture, & je dis à l'officier de garde de retirer sa troupe, & de faire baisser la barrière : il me dit avec arrogance qu'il faisoit son devoir, car tel étoit l'ordre de son colonel, & que j'étois le maitre d'aller chez lui. Si vous ne me laissez pas passer, leur dis-je, je vous fais mourir tous dans le moment. A ces paroles il mit tous ses soldats en ligne ; il dit un mot ; & ils plantèrent à leur côté les hallebardes, & à un second ordre ; ils descendirent de leurs épaules l'arc qu'ils chargèrent d'une flèche. Je fis alors descendre mes gardes hommes, & je les mis en ligne : lorsque je les vis tous avec leur carabine en joue, je dis feu, & je vis, à mon grand regret, tous les mégamicres sur le pavé, & fuir ceux qui étoient restés en vie. Je fis vite abattre la barrière, & jetter un pont ; & je rencontrai à la seconde poste un courier de Théodore qui me remit une lettre. Il me disoit que l'inondation avoit commencé à découler dans un canal d'un autre côté de mon fief, dont la communication inonderoit le royaume du Quatre-vingt-dix de ce côté là.

Cette nouvelle me navra le cœur. Je poursuivis mon voyage en désirant des ailes, & en trois jours & demi j'arrivai chez moi sans respecter le repos qui, dans la dix septième heure, étoit profond. Nous nous fimes d'abord faire à manger pour nous soutenir en vie, car il y avoit six jours que nous étions à jeun de bouillies pour ne pas perdre une demi heure.

J'écrivis d'abord au roi du Quatre vingt-dix le cas dans lequel j'étois vis-à-vis de la république, & comme l'honneur, & la vertu ne me permettoient pas de reculer, j'envoyai la lettre par un petit-fils de Théodore, & j'envoyai par le même des ordres à Andié pour qu'il publiât des manifestes dans lesquels je faisois savoir à tout le royaume, que, s'il arrivoit quelqu'inondation aux confins à cause de ma guerre avec la république, tout le monde qui en auroit souffert en resteroit dédommagé à mes frais. Je fis d'abord ordonner prêts à toutes mes postes tous les chevaux qu'on put trouver sur ma route; & je fis séquestrer tous les vaisseaux qui se trouvoient dans mes ports appartenans aux sujets de la république, & tous les magazins qu'ils avoient dans mes villes.

J'écrivis à Siméon de ne point épargner mon tréſor, & d'employer tous mes ſujets païſans en les payant, à faire découler les eaux, & à élever toutes les digues poſſibles pour empêcher les progrès de l'inondation; après tout cela je pris le parti d'aller à la grande digue moi même, qui étoit à l'autre bord du canal dans l'état de la république, & au bout de laquelle le canal étoit fermé. Je me déterminai à aller détruire l'écluſe en perſonne, en abattant chemin faiſant, autant qu'il m'étoit poſſible, la digue ennemie; je pris avec moi à cet effet tous les plus habiles profeſſeurs d'Hydraulique de mon collège. J'ordonnai à André par un exprès d'envoyer trois mille géants diviſés en trois corps, commandés par trois chiliarques tous doyens, s'emparer de trois villes de la république vers le fief Cent-neuf, & de les envoyer ſans femmes, & par eau; & je lui ordonnai abſolument d'employer la force en cas de réſiſtence. J'envoyai de mon fief par eau trois autres corps de mille géants s'emparer chacun d'une des villes frontières de la république, en traverſant ſon état à pied à petites journées, évitant cependant de paſſer par la capitale. Tous mes corps de géants étoient ſuivis de ſix mille mégamicres mes ſujets armés de hallebardes, & de flèches.

Après avoir donné tous ces ordres je fus en poſte à mes couſins accompagné de mille hommes, & avec dix pièces de canons : j'embarquai tout mon monde, & mon artillerie, & j' arrivai en peu de tems au commencement de la digue de la république, où je vis plus de trente mille de mes ſujets qui travailloient de leur côté à en élever une auſſi ; mais ce travail auroit été trop long : je fis tourner mes batteries contre les ouvrages de l'ennemi, & chemin faiſant, bien pourvu de mégamicres qui trainoient mes barques, dans un mois de tems je perçai toute la digue ennemie, & dans un autre mois à petites journées, & avec des chevaux des païſans, dont je m'emparois par force, je parvins à l'écluſe qui empêchant l'eau de ſortir du canal cauſoit l'inondation, & faiſoit l'effet de tenir en égalité les canaux de la république d'un autre côté de ſon état.

Douze mille mégamicres étoient campés pour la défendre, & en poſition de ne pas craindre le corps de mille hommes que je commandois. J'avois ordonné à la moitié de mon corps de charger leurs carabines à poudre bleue, & ſans balle : la poudre bleue faiſoit du bruit à différence de celle couleur de roſe pâle qui étoit muette : ſans balle, parceque

je voulois tenter de les vaincre en les épouvantant ; mais l'autre moitié de mon corps avoit chargé à balle, prêt à tirer ſur eux à mon ordre. Tous les mégamicres d'ailleurs ſavoient que ceux qui avoient oſé ſe tenir fermes à la frontière, une moiſſon avant ce tems, étoient reſtés morts, avant qu'ils ſe fûſſent vus à portée de décharger contre nous leurs arcs. Je fis marcher contre eux mes mille hommes en deux lignes ; dont la premiére étoit celle qui avoit les armes qui étoient ſeulement chargées de poudre. L'ennemi m'oppoſa un front de mille mégamicres en ligne, ſuivi de onze autres lignes, tous tenant leurs arcs bandés : rien n'étoit plus ſimple qu'une pareille tactique. Lorsque je vis mon corps à la diſtance de vingt cinq pas de l'armée de la république, j'ordonnai de faire feu, & ayant vû avec la plus amère douleur toute la ligne ennemie étendue roide ſur le terrain, & onze mille mégamicres qui précédés par leurs officiers à cheval fuyoient à toutes jambes, j'ordonnai avec le déſeſpoir dans l'ame que ma troupe allât détruire l'écluſe, ce qui fut l'ouvrage de ſix heures ; faute d'inſtrumens qui nous auroient fait dépêcher plutôt.

Quand je vis le courant de l'eau acheminé comme il falloit, je dirigeai ma mar-

che où mes géographes, & mes ingénieurs m'assuroient qu'une autre écluse détruite, qui étoit à deux journées de là, la république se verroit dans le plus pitoyable état, puisque toute sa campagne du côté opposé au mien se verroit non seulement inondée, mais en devoir de communiquer l'inondation à l'état du roi du Soixante & dix huit, ce qui la mettroit dans la désolation, & causeroit son dernier précipice. La loi de faire à l'ennemi tout le mal qu'il est possible de lui faire me fit embrasser ce sage, & cruel conseil; mais si nous n'avions pas besoin de dormir, nous avions celui de manger, & de nous reposer, car nous étions fatigués, & j'avois le bel âge de quatre vingt dix ans.

Les maisons des païsans étoient toutes abandonnées, on ne voyoit pas une ame. J'observai à la distance de deux lieues une coupole, & des pointes d'anazés, ce qui suffisoit à me faire savoir que nous aurions là un bon quartier, & je m'y acheminai. Toutes les avenues étoient fermées; mais dans le moment même que mes enfans, la hache à la main, se disposoient en conformité de mon ordre à s'ouvrir l'entrée, la grande porte fut ouverte, & je vis deux beaux rouges à la tête de cent domestiques qui tenant les mains

ſur leur poitrine me venoient au devant. Ils étoient décorés d'enſeignes de dignité.

Le beau couple danſa en chantant, & m'offrit l'hoſpitalité. Après avoir danſé, & chanté, comme je puis, je lui demandai ſi dans ſon château il y avoit troupe armée, & il me répondit en riant qu'en prévoyant la deſtinée d'une armée de douze mille hommes il avoit tenu ſa maiſon fermée à tous les fuyards. "Voilà, me dit-il, en me montrant quatre couples rouges qui s'avançoient, mes enfans, & ma famille: le couple mon père eſt depuis un an dans la retraite de la paix éternelle, où je prie Dieu que le bruit des armes n'arrive pas à interrompre ſes douces contemplations." — Il n'en falloit pas davantage avec un mégamicre dignitaire qui me parloit ainſi, & j'aurois fait une vilenie en ordonnant des perquiſitions. Je priai ſeulement qu'on refermât les portes; & après avoir ordonné à ma troupe de poſer les armes ſur le terrain, je la fis avancer, en diſant à ce ſeigneur: "voilà mille de mes fils que je vous prèſente de deux cent mille que j'ai à mes ordres: j'ai l'âge de trois cent ſoixante ans, & je n'ai jamais eu à cauſe de leur déſobéiſſance aucun ſujet d'affliction; mais depuis aujourd'hui je ne pourrai plus parler ain-

si. Je leur ai ordonné d'épouvanter, & non pas de tuer mes ennemis sujets de la république, innocens éxécuteurs de ses ordres injustes ; & ils en ont tué mille.

Un Chiliarque alors fils de Henri, & de Judith, mon premier adjudant me dit, que la première ligne étoit sous ses ordres, & qu'il n'avoit fait charger que de poudre, & que les mégamieres ne pouvoient donc qu'être morts de frayeur. Cela ne me paroissant pas possible, l'aimable seigneur expédia six hommes à cheval à l'écluse, qui bride abbatue allés, & retournés assurèrent qu'ils n'avoient trouvé sur le champ de bataille que des hallebardes, des arcs, des canapses, & cent drapeaux. Ce fut le sujet de la gaieté de notre conversation. Nous vimes dans moins d'une demi lieue vingt quatre tapis élevés sur des colonnes, & vingt quatre tables dessous dont une de soixante couverts fut celle où la noble famille s'assit avec moi, & mes principaux officiers ; mais avant table il me pria de donner à ma belle troupe le plaisir de la chasse des serpens dont tous les arbres de son château étoient chargés, ce qui fut fait dans un instant en leur présence moyennant une seule décharge. Cette opération mit au désespoir quatre cent jardiniers qui donnèrent mille ma-

lédictions à la guerre, aux géants, & à l'impiété de leur ſeigneur, & prédirent la fin du monde.

Nous fimes la plus délicate chère, & nos hôtes nous tinrent à table les diſcours les plus joyeux : je trouvai en eux tout l'eſprit poſſible : ils ne me parlèrent jamais de guerre, ni d'affaires publiques, & j'aurois manqué de politeſſe, ſi j'en euſſe entamé le diſcours : j'aurois auſſi manqué de délicateſſe, ſi je leur euſſe demandé leur nom, leurs titres, & montré la moindre curioſité ſur leurs affaires. Je vis dans l'intérieur du palais des ſales, où les enſeignes de la plus haute nobleſſe étoient expoſées à la vue de tout le monde: je vis entr'autres des couronnes qui indiquoient que la dignité ducale s'étoit trois fois trouvée dans leur famille, la cour du beau palais étoit garnie de cyppes, de cénotaphes, & de tropnées. Nous partimes le lendemain après le déjeuné, d'un parfum qui dut couter bien plus que le magnifique repas de la veille. Un de mes ingénieurs me dit que ce ſeigneur étoit le fils d'un ſénateur, qui richiſſime étoit ſorti de la capitale de la république cent ans auparavant pour ne plus y retourner, juſtement fâché du tort que le ſénat lui avoit fait en l'excluant d'une élection qui lui étoit due: il

me dit qu'il avoit un parti très puiſſant, & qu'il ſe pourroit bien que dans ces troubles le gouvernement tombât entre ſes mains, & que l'ariſtocratie parvint à ſon terme.

Après une heure de marche nous entrâmes dans une ville où le gouverneur dût me trouver deux cent chariots, & deux mille chevaux en moins de quatre heures, s'il ne vouloit pas voir toute la ville brulée, dont je le menaçai. Dans cet équipage j'arrivai en trente heures à l'autre écluſe, c'étoit une vanne où je ne trouvai aucune oppoſition, & que je fis détruire ſans faire la moindre attention à ce que l'ingénieur me dit, & que je ſavois déjà. Je lui répondis que la république apprendroit à ſes dépens à faire la guerre aux géants.

Forcé de traverſer une autre fois tout l'état de la république, j'étois obligé d'aller à petites journées, à cauſe qu'il me falloit aller avec les mêmes chevaux quelques fois trois, & quatre jours. Dans cette traverſée je rencontrai mille géants de la tribu de Louis, & de Caroline, dont le Chiliarque me dit qu'il alloit ſe mettre en garniſon dans une bonne ville de la république où par répréſailles de l'éxarque Daniel il s'empareroit des comptoirs. Je n'avois pas donné cet ordre, mais je crus

devoir laisser faire. Il me dit que cent vingt lieues loin de là il avoit laissé un Chiliarque avec son corps de la tribu de Jean, & Técle; qui emparés d'une ville sur la moyenne rivière y vivoient à discrètion, & empêchoient le passage à toutes les barques qui alloient d'un royaume à l'autre. Voilà des ordres que je n'avois pas donnés, mais il falloit laisser faire. Il m'assura que la tribu de Matthieu, & de Cathérine, & que celle de mon quatorzième fils Léopold alloient en faire de même de leur côté, & que j'en entendrois des nouvelles dans peu de tems. Je leur souhaitai un bon voyage en leur recommandant d'épargner le sang des inégamicres, & ne leur disant pas autre chose. A la moitié de Décembre j'arrivai au fort des mines où je fus reçu avec tous les honneurs de le guerre que l'esprit belliqueux peut suggérer partout à tout le genre humain. Je trouvai au camp toutes les femmes de mes géants cousins, & cousines, qui étoient venues par eau rejoindre leurs maris toutes avec un poupon. Théodore avoit fait cela de sa tête; mais je ne pouvois pas le condamner: il eut peur d'interrompre la propagation, & il eut raison. J'éxaminai le premier jour toutes les opérations du siège, & je vis qu'en canonant

le fort du côté de la rivière, je ne l'aurois jamais pris. Ce fort étoit entouré d'un rempart qui avoit quinze cent pas géométriques, & quinze tours à égale distance qui formoient quinze angles : chaque tour avoit une élévation de vingt quatre pieds, & celle des murs étoit de douze. Ceux qui défendoient le fort dans les tours étoient à l'abri des coups des assiègeants, & pouvoient lancer sur eux tout ce qu'il vouloient, & tirer des flèches aussi, sûrs de blesser, lorsque ceux qui auroient voulu y entrer par force s'approcheroient à moins de vingt pas. Le fort en dedans avoit douze toises de profondeur, les mines en avoient jusqu'à cent, & les magazins, & les logemens quarante, & cinquante plus, & moins. C'étoit la seule ville forte que la république eût, & qu'on appelloit à juste titre inexpugnable : après le dépérissement de son commerce, cette ville étoit sa grande ressource, puisqu'elle ne consistoit que dans la force de l'or, dont l'abondance engendre la misère dans la meilleure partie des sujets. Je reconnus qu'il falloit prendre cette ville du côté de la terre, puisque sur la rivière elle n'offroit à mes canoniers sur la rive opposée que quatre pas de roc, que quand même ils seroient parvenus à abbattre, ils n'auroient pas eu l'en-

trée libre, puisqu'ils auroient trouvé au delà les mêmes remparts qu'elle avoit du côté de terre, & que d'ailleurs on les auroit reçu à coups de flèches. Si j'avois voulu prendre le fort d'assaut j'en aurois été sûr en sacrifiant un nombre de mes enfans, mais j'avois décidé de le prendre sans qu'il dût m'en coûter la vie d'un seul de mes fils. Dans cette maxime je vis que j'avois besoin d'hommes, de nouvelle artillerie, & surtout de bombes, & de feux d'artifices.

J'envoyai mes ordres à Monfiesi, & je reçus à la fin de Mars de l'année soixante dix sept quarante pièces de canons de vingt quatre, cent mortiers, & une grande quantité de feux d'artifice, cinquante mille balles de fer, & toute la poudre bleue qui pouvoit m'être nécessaire. Tout cela m'arriva par eau sous l'escorte de cinq mille genets, & de vingt mille mégamieres. Je tirai alors un coup de qui me rendit bien sûr que personne n'auroit plus pu ni sortir du fort, ni y entrer. Mon cercle étoit de dix milles d'Angleterre, & des barques armées défendoient le passage, & l'approche à tout vaisseau étranger.

En mai plus de deux mois je jettai en bas toutes les quinze tours, & au commencement de Juillet je vis qu'une breche m'offroit une

ouverture de trente pas géométriques ; cette ouverture étoit à la seule porte de la forteresse, & il ne me restoit autre chose à faire pour y entrer, & en prendre possession qu'à m'aplanir le passage. Cent mille bigarrés mes sujets, bien payés, tous armés de sarbacanes, de pêles, & de coutelas, au commencement du même mois de Juillet, commencèrent leurs travaux. Je n'eus jamais occasion de faire tirer des coups de canon contre les remparts du fort, car après l'abbattement des quinze tours on ne voyoit jamais paroître personne. Avant que mes cent mille mégamicres commençâssent à travailler pour me rendre libre, & facile le passage par dessus les grands tas de pierres qui le rendoient insurmontable j'envoyai dans la ville, enfermés dans des globes qui s'ouvroient en fendant les airs, des manifestes dans lesquels je disois que j'étois sûr d'entrer dans la fort, & de m'en rendre possesseur dans peu de jours : je promettois de ne priver personne de son bien, & de laisser tout le monde dans son propre office en augmentant même ses appointemens d'un cinquième, en ne voulant autre chose pour moi que la possession du fort, & la propriété des mines appartenantes à la république, & qu'ainsi personne ne seroit à plaindre ; mais

que tout cela étoit ſous la condition abſolue que perſonne ni des géants aſſiégans, ni des mégamicres mes ſujets, qui travailleroient à nettoyer la brèche, ne ſouffriroit de la part des aſſiégés aucune inſulte, puisque la moindre goute de ſang qui ſortiroit du corps d'un de mes ſoldats, ou d'un géant à cauſe d'une ſeule fléche partante de quelqu'un des aſſiégés, je vengerois cette bleſſure avec le maſſacre général de toutes les ames vivantes que je trouvois dans le fort, dont rien ne pouvoit m'empêcher de m'emparer. Quinze jours après j'entrai dans la place après avoir fait jetter un pont ſur le foſſé, & avoir fait tranſporter les décombres des murs, & y avoir fait entrer trois mille géants, par leſquels je fis occuper tous les remparts. J'y entrai alors avec ma femme ſuivi de cent de mes gardes armées de fuſil, & de hache. Je publiai d'abord que tous les mégamicres qui auroient de la difficulté à me reconnoitre pour maitre ſouverain pourroient ſortir du fort, & aller où ils voudroient, mais ne portant rien avec eux; & qu'au contraire tous ceux qui me reconnoitroient pour maitre, & me jureroient fidélité reſteroient en poſſeſſion de leurs biens, & les employés reſteroient avec un vingt pour cent d'augmentation d'appointemens dans

leurs emplois. Je passai ces huit jours à faire écrire tout ce qu'il y avoit de précieux en métaux, & en pierreries, & en phosphore dans les magazins, & à m'emparer des mines qui étoient fort riches. Toutes les familles me jurèrent fidélité, avec six mille employés que je déclarai en même tems prisonniers de guerre. Le seul que je privai de son emploi fut le noble gouverneur de la forteresse; je devins maître d'un magazin à lui appartenant, en écrivant cependant tout ce qu'il y avoit dedans, & en lui promettant de lui rendre tout à la paix, ou lorsque j'aurois réduit à rien le gouvernement républicain, ce que j'étois déterminé à faire si la république ne reconnût pas ses torts, & ne me dédommageât des frais de cette guerre.

Je fis introduire les pièces de canon dont je n'avois plus besoin, & je les distribuai à l'entour des remparts: je gardai dehors douze pièces du plus grand calibre, & plusieurs mortiers. J'établis ma garnison de trois mille géants; je fis mon gouverneur le doyen qui en étoit général, & déterminé à marcher à la capitale, j'ordonnai au gouverneur mégamigre de me suivre. Toute cette expédition alla sous le nom de l'exarque Daniel qui avoit le commandement général de l'armée. Cent

mille mégamicres sans discipline, quoique commandés par des officiers, étoient entrés dans mon fief : Théodore m'écrivoit, qu'observateur de l'ordre que je lui avois donné de se garder de verser leur sang, il avoit publié une ordonnance à tous mes sujets de loger, & de nourrir tous les ennemis, mais de les traiter sans miséricorde au cas qu'usant de violence ils voulussent s'emparer de leurs biens. Il me disoit qu'il avoit mis des gardes à mes comptoirs, & fait afficher une menace à ces vagabons, que, s'ils eûssent osé s'approcher de ces bureaux, ils les auroit fait foudroyer tous, & que moyennant ces écrits il les avoit si bien épouvantés tous qu'ils s'étoient jettés à la campagne où ils causoient beaucoup de dommage aux païsans. Je lui renouvellai l'ordre d'épargner leur sang, & de publier que tous mes sujets seroient dédommagés par moi à la fin de la guerre.

J'avois décidé de ne la faire consister qu'en répressailles ; & j'allois à la capitale avec intention de m'en rendre maitre, & de faire mes prisonniers tous les membres du gouvernement, ne pouvant pas parvenir à leur faire entendre raison. Dans le même tems le fils de l'éxarque Daniel lui écrivoit que cent mille autres mégamicres étoient entrés dans le

fief, & qu'ils voloient tous ceux qui ne pouvoient, ou n'oſoient pas ſe défendre.

Au moment de me mettre en marche je reçus une lettre du patriarche Jacques, qui me diſoit que le miniſtre de la république à Héliopalu avoit fait une ſoumiſſion au grand Génie, dans laquelle elle ſe démettoit de pluſieurs de ſes prétentions vis-à-vis du for eccléſiaſtique, & que moyennant cella elle avoit reçu l'abſolution ; & que trois jours après elle lui demanda ſon oracle, & main forte contre les géants qui avoient tué cent mégamicres pour forcer une barrière : le grand Génie ſur cette requête nous avoit lancé la grande malédiction également qu'à tous les mégamicres qui tenoient un commerce avec nous, à moins que nous n'abandonnâſſions ſur le champ le duc de ſon fief, en donnant une juſte ſatisfaction à la république. Cette excommunication fut publiée dans tous mes établiſſemens. Sans y faire aucune attention je forçai par le moyen de mes ſoldats mégamicres tous les païſans de cent milles à l'entour à me fournir voitures, & chevaux pour toute mon armée, ce qui me fit obtenir tout ce que je voulus ; fut que je les payois bien. Avant que de me mettre en marche j'ordonnai qu'on raccommodât les boulevards du

fort des inlues, & qu'au lieu de refaire les tours on y conſtruiſit un parapet tout à l'entour fait pour des fuſiliers qui auroient pu s'y tenir à couvert des flèches de l'ennemi qui auroit oſé tenter d'eſcalader les boulevards.

Je deſtinai un grand chariot pour le gouverneur avec toute ſa famille. Ce gouverneur étoit un noble qui y commandoit depuis cent vingt ans. Né ſans fortune, quoique d'une maiſon fort ancienne; il l'avoit faite dans le fort, & étoit bien loin de demander d'être relevé. Il étoit devenu riche non pas par le ſalaire que la république lui donnoit, mais à force de revenant bons, & d'une grande induſtrie. En prévoyant qu'on ne l'enverroit plus au même gouvernement, il me demanda la grace de faire charger ſes meubles ſur ſix chariots. Lorsque la vertu peut être ſoupçonnée de foibleſſe, l'homme judicieux doit l'empêcher d'agir: ce gouverneur ſavoit d'avance ma volonté, & ne ſe fiant pas aux promeſſes que je lui avois faites; que ſa fortune entre mes mains étoit en pleine ſûreté; retourna à la charge accompagné de ſa nombreuſe famille charmante, & ſuppliante: un moment de réflexion me fit connoitre qu'il crut m'émouvoir, & obtenir de mon coeur une grace que mon eſprit ne

devoit pas lui accorder ; je la lui refusai net.

Nous nous mimes en marche au commencement de Juillet. La capitale étoit distante de quatre cent cinquante milles : je disposai mon voyage, & le divisai en trente deux jours, puisque je n'avois que six mille chariots, & quarante mille individus, entre mâles, & femelles ne pouvoient pas y tenir. Mon avantgarde de géants au nombre de deux mille, & mon arrière garde d'égal nombre marchoit à pieds avec dix mille mégamicres de toutes les couleurs qui servoient mon armée. Un corps d'armée de cinquante mille mégamicres mes sujets me suivoit, & un autre corps de cinquante mille étoit allé envahir l'état de la république dans les campagnes à titre de répressailles.

Rien n'étoit plus imposant que la marche de mon armée, qui avoit à la tête toute mon artillerie avec mon beau régiment d'artilleurs. La discipline étoit parfaite, puisqu'elle étoit volontaire, & maintenue par l'émulation : chacun de mes guerriers en qualité de mon fils se regardoit comme un prince ; la subordination n'en avilissoit aucun, puisqu'ils la trouvoient nécessaire à l'ordre de tout le corps qui leur paroissoit le même que celui qui étoit nécessaire à un corps de danseurs qui vou-

ioient figurer dans un grand ballet. La difference de chaque régiment étoit dans la couleur. Leur accoutrement consistoit dans des brodequins jusqu'à la moitié de la jambe, dans un panier aux haliches qui couvroit deux tiers de leurs cuisses, dans une baudoulière qui passoit de l'épaule gauche jusque sous le bras droit, qui portoit le mousqueton, & la cartouche; & une autre du côté opposé qui soutenoit la hache, & un petit canapsé: chacun avoit la plus élegante capeline bouclée à la nuque, & leurs beaux cheveux ou liés en grande queue, ou recueillis selon le gout du régiment où tout devoit être uniforme comme les hommes qui étoient tous d'égale taille, tous blonds, ou tous bruns, & tous jeunes. Chaque régiment étoit precédé d'une bande de musiciens mégamicres, & dans une marche cadencée la galeté animoit toute l'armée. Cette guerre à la fin qui étoit pour moi, pour Daniel, & pour tous les doyens tout ce qu'il y avoit de plus sérieux, & de la plus grande conséquence n'étoit pour mes fils simples soldats qu'une véritable partie de plaisir, une chasse continuelle de serpens, qu'ils jettoient aux pieds des arbres à gauche, & à droite sans s'arrêter, & sans sortir de leurs rangs. Dans toutes les stations nous

trouvions les mégamicres avides du gain, qui nous prèſentoient à milliers les paniers pleins de figues, devenues déjà fort chères, au point que tous ceux qui poſſédoient des arbres ouvrirent les yeux, & ôtèrent aux jardiniers le droit de s'en emparer. Je penſois à y mettre un remède lorsque Dieu me fit ſortir de ce monde là; mais Jacques fera ce que je n'ai pas eu le tems de faire.

Au bout de vingt huit jours de marche je me vis dans une ſuperbe ville éloignée de cinquante milles de la capitale. Je décidai de m'y arrêter une pentaine, & j'en donnai l'ordre à Daniel: je voulus accorder ce repos néceſſaire aux piétons, qui dans ces vingt huit jours avoient fait quatre cent milles de chemin. Dans le moment qu'on donnoit les ordres pour camper, & pour établir les quartiers dans la Ville, un rouge qui avoit un cortège magnifique m'envoya par un mégamicre orangé un paſſeport de Céſar pour être admis en toute ſureté en ma prèſence. Cet important perſonnage, après m'avoir fait la révérence qu'on fait là aux ſouverains, me dit qu'il étoit le gouverneur de la ville, qu'il avoit ordre de la république de m'y recevoir comme un prince ami, & de m'en faire les honneurs, que le paſſeport du Philethnarque Céſar ne regardoit que trois ſénateurs que la républi-

que me députoit, & qui auroient pu avoir besoin de créance. Ces sénateurs me demandoient audience : Je lui répondis que j' étois fort content d' entendre ce qu' ils auroient à me dire : il me dit qu' ils se trouveroient le lendemain à trois heures dans la grande sale de l' hôtel de ville, où je serois reçu comme un roi. Je lui dis que je n' ambitionnois pas ces honneurs, & que les sénateurs seroient reçus là où je me verrois logé.

D' abord que je fus logé dans la ville, & que ma garde fut montée en régle dans la grande cour, j' ordonnai qu' on introduisit les sénateurs avec le gouverneur en notre présence : j' étois avec ma femme, avec Daniel, & la sienne. Avec les quatre mégamicres tous sans l' inséparable il y avoit deux personnages qui n' étoient pas parfaitement rouges : c' étoit deux secretaires d' état dépendans du gouvernement, & indépendans des sénateurs.

Après que le gouverneur se fut retiré, l' un des trois me parla dans ces termes. "Où sont, très révérendissime bisduc, vos anciennes maximes, où sont les sentimens d' amitié que vous aviez pour notre république, & d' où viennent vos procéders actuels, & les faits inouis dont aucun de nous, ni tout notre monde ne vous a jamais cru capable ? Vous faites à

notre état le mal que vous pouvez y faire avec une force prépondérante que nous ne nous ſommes pas préparés à repouſſer. Vous détruiſez tout, vos corps d'armée s'emparent des villes, vous anéantiſſez tout notre commerce ; & vous êtes le ſeul fauteur de l'ambition d'un prince qui veut ſe rendre maître de laiſſer à ſa mort à des impoſteurs un fief qui nous eſt dévolu. Vous vous êtes emparé du fort des mines avec des foudres qui pulvériſent des murs, & dont le bruit effroyable doit aller juſqu'à troubler le reſpleudiſſant tabernacle éternel du créateur : la ſeule grace que vous faites aux mégamicres, auxquels vous devez toute votre éxiſtence, eſt celle d'épargner leur ſang : hélas ! ces pauvres créatures que vous traitez ainſi ſont celles qui, aprés vous avoir ſauvé la vie, vous ſervent aujourd'hui ; & ſont tous devenus vos eſclaves. Que prétendez-vous faire de nous ? Pourrez-vous vous réſoudre à faire de nous ce que vous faites des ſerpens ? Le grand Génie déſaprouve votre conduite. Où eſt la crainte, & l'amour de Dieu, la pureté de votre religion, l'amour du prochain, le devoir de reconnoiſſance, & toute votre divine morale telle que vous l'avez publiée, comme faiſant la baſe du culte avec lequel vous ren-

dez hommage à notre commun créateur ? Nous aurions pu par droit de répreſſailles faire mourir cent de vos fils, lorsque nous avons reçu l'horrible nouvelle de cent mégamictes qui ne faiſoient que leur devoir, & que vous avez fait tuer à la barrière ; nous vous avons respecté, & pas une seule flèche n'a jusqu'aujourd'hui touché la peau d'aucun géant. Ces réfléxions ne vous ont pas calmé ; vous marchez actuellement vers notre capitale avec une armée foudroyante. Que voulez-vous faire de nous ? Nous défiez vous à vous donner les preuves de notre déſeſpoir en ſacrifiant à votre cruauté toute votre ſeizième tribu que vous ſommes les maitres de bruler à tout moment ? Nous n'y avons pas ſeulement penſé. La religion, l'humanité nous le défendent ; ce ſont nos idoles : où ſont les votres ? Nous venons vous offrir la paix. Nous vous rendrons tout, nous vous dédommagerons de tout, nous ferons ſortir de votre étnt nos troupes, nous remboursrons votre dix ſeptième tribu, & le philethnarque Daniel, aura d'abord l'inveſtiture du fief à perpétuité. La ſeule condition que nous éxigeons eſt qu'il ſorte d'abord avec toute ſa tribu du fief du duc rébelle, & qu'il accepte en attendant la ſouveraineté d'une ville

entière pour ſon aſile. „Nous voulons pour votre gloire voir détruite l'odieuſe alliance qui vous lie à ce prince perfide ; vous devez l'abandonner à notre juſtice. Nous tenons de ſa main même ſa ſoumiſſion, & l'aveu de l'impoſſibilité de l'éxiſtence de ſa ſucceſſion légitime.„

Le ſénateur fit point ici en mettant ſur ma table toute ſa harangue écrite en couleur. Je pris la plume, & j'écrivis d'abord la ſuivante, que Daniel à mon côté écrivit en même tems. C'eſt lui même qui la remit aux ſénateurs aprés l'avoir lue. La voici.

„Convaincu par des griefs infaillibles, qui éxiſtent encore aujourd'hui, & que je ne publierai jamais que lorſque la république m'y forcera, que l'innocence étoit opprimée, les droits violés, & l'injuſtice prête à devenir triomphante, j'ai approuvé l'entrepriſe d'un de mes fils, aprés l'avoir vue couronnée par la réuſſite. Il a expoſé ſa vie aux dangers les plus évidens pour ſatisfaire au quatrième article de notre religion. La république s'eſt oppoſée aux ſuites de ſon ouvrage, & ſe ſervant des voies de fait contre un prince réduit à devoir défendre ſa juſte cauſe contre le plus fier deſpotiſme, elle a envoyé des troupes qui ſe ſont emparé des biens ap-

partenans à mon fils exarque Daniel ici présent. Il a demandé restitution en vain, je m'en suis mêlé par devoir, & on a mépriſé mon intervention, & tenté ſa religion avec une offre infâme qui, au lieu de le ſéduire, l'a indigné. Obligé à le ſoutenir, j'ai vu qu'on ſubmergeoit mon fief ſans avoir aucune plainte des innocens mégariens mes bons ſujets. Je me ſuis vu forcé à courir à leur ſecours, & j'ai été obligé d'ordonner les larmes aux yeux qu'on lançât les foudres dont Dieu m'a rendu poſſeſſeur contre les malheureux qui vouloient interrompre mon voyage. Cent victimes payées pour ſe ſacrifier à l'injuſtice montreront à tous les mégariens à la ſolde de la république les moyens de conſerver leur vie à l'avenir. Déterminé à ne mettre bas les armes qu'après avoir obtenu une complète victoire, j'y emploirai pour réuſſir tous mes tréſors, toutes mes forces, le ſang de tous mes deſcendans, & le mien. La cauſe que je défens eſt celle de Dieu même de l'innocence, & de la juſtice, contre les fraudes, et contre tous les crimes de l'ambition. Les conditions ſous leſquelles la république m'offre la paix me font horreur : c'eſt moi qui la lui offre, et voici les moyens que je lui donne,,

"La république retirera d'abord toutes ſes troupes des états qui ne lui appartiennent pas. Elle dédommagera tous ceux qui ſe ſont trouvés léſés par ſes voies de fait dans leurs droits, & dans leurs biens. Elle reconnoîtra la famille du duc de ſon fief pour légitime à la ſucceſſion au trône. De mon côté je retirerai mes troupes de ſon état ſans vouloir entendre parler de dédommagemens d'aucune eſpèce, & je leverai tous les ſéqueſtres que j'ai fait faire à l'occaſion de cette déplorable guerre. L'honneur que je peux faire aux trois illuſtres ſénateurs députés eſt celui de leur dire que je les ſuppoſe à l'obſcurité de l'origine de cette guerre, ils peuvent l'ignorer, quoique ſénateurs dans un état dont le gouvernement eſt oligarchique. J'accorde vingt jours à la réponſe de cet écrit pour retourner après à mon fief avec les ôtages que je choiſirai, ou pour ſuivre ma marche à la capitale. Je ne rendrai le fort des mines à la république que lorſqu'elle aura accompli toutes les conditions de la paix, & la reſtitution dudit fort ſera parfaite, & fidelle. Ils partirent en nous faiſant la révérence de triſteſſe.

Je penſai bien faire à envoyer à la capitale le gouverneur du fort avec toute ſa fa-

mille. Ses discours ne pouvoient que m'être utiles. Lorsque je lui donnai cette permission il fit presque des bassesses pour me marquer sa reconnoissance. Je l'assurai de nouveau que ce qui lui appartenoit retourneroit en sa possession. Je passai ces vingt jours dans la plus grande tranquillité en refusant toutes les fêtes que le gouverneur vouloit me donner, & en faisant observer la plus reguliére conduite à mes deux armées. La seule affaire qui m'occupa pendant deux ou trois jours fut l'effet d'une lettre de Jacques. Ce bon patriarche qui actuellement doit être en possession de tous mes titres, & de tous mes droits, m'écrivoit que les géants fils de cousin, & de cousine trouvoient injuste qu'on voulût les marier avec une fille de leur âge qui souvent n'étoit pas celle qu'ils aimoient, pendant qu'ils en aimoient une autre de leur même âge qui les aimoit, & qu'ils auroient pu épouser sans faire aucun tort à la propagation : il me disoit que pendant cette année là il avoit réussi à les mettre à la raison par un acte d'autorité ; mais qu'il seroit fort embarrassé le premier de notre année soixante & dix huit, puisqu'il avoit dans l'éphèbe plus de dix mille adultes qui avoient des inclinations différentes, & qui avoient tous signé une requête

dans laquelle ils lui disoient que, s'il ne consentoit pas à les unir aux cousines qu'ils aimoient, & dont ils étoient aimés, il espéroit en vain qu'ils voulûssent se marier autrement. Il me disoit que dans les autres gouvernemens de mon fief le même esprit avoit prévalu, & qu'il prévoyoit des malheurs, si je n'eusse pas cru qu'on pouvoit permettre ces mariages. J'expédiai des couriers dans tous mes établissemens, enjoignant à tous mes éxarques un nouveau reglement.

J'ordonnai qu'à l'avenir on ne dût faire autres mariages que ceux qui pouvoient se faire avec le consentement réciproque des époux, & pour mettre tous les adultes à leur aise j'ordonnai qu'il leur seroit même permis de s'allier avec une tribu différente. Pour faire même voir aux adultes que ces mariages ne me déplaisoient pas je fis une loi que tout adulte, qui voudroit épouser sa cousine en premier degré, ne pût en avoir la permission qu'en payant une amende à l'église. Je fis outre cela une loi économique qui regardoit la propagation. J'ordonnai que les adultes avant que de se marier dûssent aller voyager huit moissons avec un gouverneur mégamicre choisi par le père, & confirmé par l'éxarque, & qu'ainsi hommes, & femmes ne pour-

roient s'unir en mariage qu'à l'âge de onze ans & trois mois. Je crus par là augmenter la beauté, & la prospérité de mes descendans, puisqu'effectivement les époux à neuf ans & trois mois n'étoient pas encore tout à fait formés.

Le vingtième jour de mon séjour dans cette ville, je fus surpris d'entendre le nom de César, & de sa femme qu'on m'annonçoit. Ce brave exarque me dit en peu de mots qu'il venoit à la tête de six sénateurs sans savoir ce qu'ils venoient me proposer : que le premier sage de la république l'avoit prié d'accepter cette commission honorable, & qu'il seroit véritablement enchanté de pouvoir contribuer de quelque façon au grand ouvrage de la paix. Il me dit que les sénateurs attendoient la réponse chez le gouverneur. *Allons dîner*, dis-je à mon fils, *& nous les recevrons après, & vous y serez présent, car je ne dois pas vous recevoir comme un simple conducteur.*

Je vis dans les six sénateurs les trois premiers, & les mêmes secrétaires. Je fis asseoir César à ma droite en qualité de supérieur en âge à Daniel. Un des trois nouveaux sénateurs s'expliqua ainsi : "Nous voilà, très révérendissime bisduc, obligés à poursuivre

la guerre, malgré le véritable désir que nous avons de faire, & de stipuler une paix solide, & permanente. Le très révérend exarque votre fils peut vous assurer que nous nous sommes assemblés huit fois, sans nous séparer qu'à la dernière heure du repos, sans avoir jamais pu rien conclure à cause de l'obstination de certains membres qui ne connoissent ni vos vertus, ni vos forces. Ce n'est pas d'une monarchie que vous attendez une délibération, mais d'une république composée de membres égaux, chacun maître de donner son propre avis. Nous sommes convaincus que, si vous ne nous accordez pas au moins deux moissons, nous serons obligés à employer tous les moyens, & toutes les forces *que Dieu nous a donné* pour nous défendre de vous, sûrs d'ailleurs de devenir tous victimes de votre force supérieure à celle de tous les mortels, mais de mourir du moins en souverains, déterminés à ne pas survivre un seul jour à la destruction de notre république dont vous nous menacez. Hélas! révérendissime, & très puissant prince, réfléchissez aux misères, aux malheurs, à la perte, à la mort d'une quantité innombrable de mégamicres dont vous serez la cause, puisque le droit naturel, le devoir, la raison d'état, le désespoir, la vengeance

nous forceront à fermer tous les canaux de communication que nous avons dans notre état, & à inonder la moitié du notre pour ſubmerger le votre, & à faire travailler à cela dix millions de païſans que vous ne pourrez pas empêcher d'exécuter nos ordres, malgré cent mille géants que vous pouvez aſſembler ici, & cent mille autres qu'en quatre années de tems vous pouvez faire venir d'Héliopalu. Vous vous emparerez de notre capitale, nous nous retirerons dans une autre ville, & vous ne nous verrez aux abois qu'après en avoir conquis cinq cent. Réfléchiſſez à l'intérêt général, à la cauſe commune que tous les ſouverains de la terre feront pour trouver un moyen de mettre un frein à votre extrême pouvoir: & lorſqu'à la fin vous ſerez parvenu à nous détruire tous, ne pleurerez-vous pas ſur votre triomphe même, lorſque vous vous reconnoîtrez pour auteur de la ruine totale de cent milliers de millions d'hommes de la même eſpèce que ceux qui vous ont délivré de la mort vous, & votre femme il y a trois cent douze ans. Venons donc à une paix parfaite; donnons à Dieu une partie de nos droits, & épargnons des miſeres affreuſes à ce peuple que Dieu a ſoumis à nos lois, & qui innocent ignore même le ſujet de nos querelles. Pour

parvenir à cela il nous faut du tems. Nous venons vous demander une trève. Faites que les hoſtilités ceſſent pendant que nous traiterons, & envoyez, ou nommez un plénipotentiaire qui puiſſe reſter dans notre capitale, & que nous défrayerons, pour abréger le tems autant qu'il nous ſera poſſible.„

Il me donna alors ſa harangue écrite. Cet orateur eut le plaiſir de voir nos trois femmes pleurer à chaudes larmes. Je ne pleurois pas, mais j'avoue que la deſcription qu'il me fit de ce que le déſeſpoir les réduiroit à faire me fit peur, & horreur. Je ne me recueillis qu'une minute pour écrire cette réponſe. "J'accorde la trève qu'on me demande ſous une condition que j'éxige abſolument. La république fera ſortir de mon fief, & de l'autre qui relève d'elle les cent mille mégamicres qu'elle y a envoyé, avec leurs canapſes vuides, & ſans autres chariots que ceux qui ſeront néceſſaires aux équipages des officiers, qu'on viſitera. J'accorde deux pentamaines à cette dernière réponſe, & je déclare que je n'accepterai aucune condition à ma charge. Pour faciliter le traité de paix que je déſire, la république aura un miniſtre plénipotentiaire dans ma même perſonne, & dans ſa capitale, où mon palais

ſuffira pour y loger ma cour, & ma garde ordinaire de cinq cent géants.

Après leur avoir lu cette courte réponſe, & l'avoir remiſe au ſénateur, je fis venir des parfums. Ce miniſtre me dit qu'il alloit partir d'abord pour être à la capitale en ſept heures. Céſar s'en alla avec eux. Je les conduiſis juſqu'à l'eſcalier.

Dix jours après, Céſar retourna avec deux nouveaux ſénateurs, & les mêmes ſecretaires. Je reçus un décret du ſénat qui déclaroit la trève ſous les conditions que j'avois dictées. Je ſignai le double qui leur reſta, & ils repartirent d'abord. Un ſecretaire reſta avec moi pour me conduire au palais qu'on m'avoit deſtiné, ſi celui qui m'appartenoit n'eût pas été aſſez grand. J'ordonnai à Daniel la marche pour le lendemain.

Au moment du départ le ſecretaire me dit qu'il voudroit bien me dire quatre paroles en ſecret. Je lui dis qu'il pouvoit me parler à l'oreille, & je lui montrai une haute table ſur laquelle il pouvoit monter. Il me dit que je pouvois aller à la capitale accompagné de la cour convenable à un prince, & avec ma garde de cinq cent, comme je l'avois écrit, & que c'étoit ainſi qu'il avoit ordre de me ſervir juſqu'au palais de ma demeure, mais

non pas avec une armée formidable ; qui marchoit précédée par les foudres qui terraſſoient les murs des villes : il ajouta qu'il ne m'avoit pas prévenu la veille, que ſelon ſes inſtructions *il ne pouvoit pas conſentir à cela*, parcequ'il avoit cru me faire injure en me ſuppoſant cette intention. Je lui répondis qu'il m'avoit inſulté en ne me la ſuppoſant pas ; & que je n'avois pas beſoin de ſon conſentement pour marcher comme je voulois. Il prit d'abord congé pour aller annoncer au ſénat cette nouvelle. Mon intention cependant étoit de n'entrer dans la ville qu'avec ma cour.

Le quatrième jour je fis halte à deux milles de la ville, & j'occupai cinq milles de païs pour faire camper mon armée. J'ordonnai toute la diſcipline qu'on doit obſerver dans un païs ami, & une revue générale pour le quatrième jour. J'écrivis à Céſar d'inviter à cette revue toute la nobleſſe, & d'y venir lui même avec tous les adultes de ſa tribu en qualité de ſpectateurs. Je fis élever des échaffauds, où je vis plus de cinq cent mille mégamicres, & des pavillons où nos femmes accueillirent la nobleſſe. A la fin de la revue je fis faire une décharge générale de toute mon artillerie, dont le bruit épouvantable leur fit dreſſer les cheveux. Plus de mille nobles

membres du gouvernement furent présens à ce beau spectacle, tandis que leurs beaux inséparables étoient dans les pavillons servis par des riches mégamicres dolorés, gauchies dans leur galanterie, & durement traités par ces beaux rouges, qui en vertu du plus petit entre tous les privilèges de leur noblesse ne se piquoient pas d'être beaucoup polis vis-à-vis de ces bons bourgeois.

J'entrai dans la ville le lendemain accompagné de mes officiers généraux, suivi de ma cour, & de ma garde, & de deux mille mégamicres de service. Je choisis le palais que le gouvernement m'avoit destiné vaste, & magnifique, où je n'eus pendant long tems autre occupation que celle de recevoir des visites, & de bien connoître la tribu de mon sage César qui étoit de vingt un mille, & quatre vingt quinze créatures.

Quatre pentamaines après, je reçus de mon fief la nouvelle que les cent mille mégamicres qui pilloient les maisons en étoient sortis tous nus, & avec leurs canapés vuides, mais dans le fief de mon cher duc la république tenoit encore vingt cinq mille hommes qui possédoient les douanes de Daniel, & il falloit avoir patience, & les y laisser jusqu'à la conclusion de la paix. J'avois en

revanche ſeize mille géants dans l'état de la république, maitres de huit villes, le fort des mines, & une grande armée aux portes de ſa capitale. J'ordonnai à Théodore de rapeller les cent mille mégamicres de ma milice, qui infeſtoient les campagnes de la république. Leur ſortie me valut un remerciment du ſénat fait par deux ſénateurs députés ; parceque aucune condition ne m'obligeoit à donner un ordre pareil. Ce remerciment flatteur me donna envie d'en mériter un plus grand. J'écrivis au duc de me faire le plaiſir de remettre toute l'ambaſſade des douze ſénateurs qu'il tenoit en priſon au brave Albert, & j'ordonnai à Daniel de lui écrire de partir d'abord avec eux du fief, & de venir me les préſenter en perſonne de la part du duc. Huit jours après, un ſecretaire du ſénat vint me notifier que les conférences ſe feroient dans la ſale du conſeil des dix ſept devant les membres, où je devois intervenir accompagné ſeulement de deux ſecretaires, & ſans inſéparables beaux, puisque les loix du conſeil n'en admettoient pas, & que la première conférence ſe tiendroit le premier jour du dernier embraſement de la moiſſon. Préciſément une pentaine avant ce jour déterminé, Albert arriva chez moi accompagné de cent géants de

ſa tribu, conduiſant avec lui les douze ſénateurs, leurs inſéparables & leur cour : ce fut Daniel qui me les prèſenta à quatre heures dans le moment que j'étois entouré d'une quantité de nobles invités à déjeuner. J'ordonnai d'abord qu'on fit deſcendre les ſénateurs de leurs voitures, & qu'on me les prèſentât. Je les reçus comme des princes ; & je les prèſentai à toute l'aſſemblée. Après le déjeuner je leur dis tout haut, qu'ils étoient parfaitement libres ; & qu'ils pouvoient aller ſe rendre à leurs familles. Le chant accompagné de la danſe de tous ces républicains, qui ne s'attendoient pas à cette grace, ne me divertit pas mal.

Je nommai le lendemain Daniel, & Albert mes ſecretaires aux conférences qui devoient ſe tenir, & je communiquai mon choix au conſeil. Je ſus que le choix d'Albert déplut infiniment : je n'en pus attribuer la cauſe qu'à ce que le gouvernement ſavoit que c'étoit lui qui avoit enlevé le prince de la priſon.

A la première réduction je fus bien ſurpris de voir qu'on donnoit le nom de conférence à un entretien où il n'étoit pas permis de parler. Je me vis en la prèſence de tout le conſeil des dix ſept tous aſſis en demi cercle tenant au milieu leur duc : trois rouges

étoient assis plus bas à une grande table, où ils avoient tout ce qu'il leur falloit pour écrire ; & six non parfaitement rouges étoient tantôt assis, tantôt debout à une seconde table, passant souvent à l'autre. On me fit asseoir à une autre table au milieu de mes deux secretaires assis un peu plus bas. A mon entrée les dix sept ne firent aucun mouvement pas même de la tête pour répondre de quelque façon à ma profonde révérence.

Le premier à rompre le silence fut un secretaire qui à voix haute, & claire lut un écrit. Cette lecture dura trois heures. On faisoit l'histoire du droit féodal, puis celle du fief, puis celle des familles qui en eurent l'investiture, puis celle de la dernière dont le chef vivoit encore. Après cela venoit l'histoire de la présente guerre qu'on faisoit commencer par deux inégalités présentés en cour au duc par le bisduc Edouard chrétien, & par le souverain même à toute la cour comme héritiers légitimes du fief. On prétendoit prouver ici l'impossibité de la légitimité de ce couple, parceque la mort du fils du surintendant étoit notoire, & parceque le duc regnant même convaincu de cette vérité avoit résigné son fief à la république après sa mort avec toutes les formalités les plus solen-

nelles. Après ce récit on venoit aux circonstances de la guerre qu'on narroit éxactement, mettant cependant en méchant aſpect le ſecours prépondérant que les géants avoient prêté au prince coupable, ce qui forçoit actuellement la république à ſacrifier ſon honneur pour parvenir à conclure une bonne paix *à la gloire de Dieu*, & pour le bien des innocens ſujets des parties belligérantes. On finiſſoit par dire que la ſageſſe du conſeil des dix ſept détermineroit à quelles conditions cette paix pourroit ſe ſtipuler; & qu'en traitant la matière en la préſence du principal boute-feu de tout le fléau, elle eſpéroit que ſe conformant lui même à la juſtice il donneroit une marque certaine de ſes vertus, de la vérité de ſa religion, & de l'amitié qu'il diſoit avoir pour la république.

Après cette lecture, un autre ſecretaire nous préſenta le livre de notre religion, & une formule de serment qu'il nous donna à lire. Il falloit jurer de garder un ſilence parfait ſur tout ce qui regardoit la conférence ſous l'alternative de cent conjurations qui faiſoient peur. Nous jurâmes tous en liſant tout haut la formule, & tenant la main ſur le livre de notre religion.

Après cette cérémonie il me présenta le cahier qu'il avoit lu, & me donna une plume croyant que je le signerois; mais voyant qu'il n'y avoit autre place qu'à peine celle qui auroit suffi à contenir mon nom je demandai où je devois écrire; il me répondit qu'il y avoit assez de place pour écrire mon nom, & que cela suffisoit, puisque cette signature ne vouloit indiquer autre chose, si non que j'avois entendu, & compris tout ce que le manuscrit contenoit. Je lui répondis que, selon ma morale, une signature vouloit aussi indiquer consentement, & approbation, & qu'ayant quelques difficultés sur plusieurs exposés du même manuscrit je ne pouvois signer qu'en ajoutant des restrictions, des exceptions, & des exclusions, ce qui cependant ne pouvoit occuper que la moitié d'une petite page. Il déploya alors la même feuille par le bas qui se trouva allongée du double, où j'écrivis: "*j'ai entendu, & compris tout ce que le manuscrit contient, & je signe, mais protestant contre des fausſetés positives que ma religion m'empêche de publier, & qui s'y trouvent allégués comme des vérités fondamentales. Je ne déclarerai jamais ces fausſetés que je suis en état de prouver que devant un tribunal arbitre, & neutre. Je me trois en attendant en devoir de soutenir ces vérités à moi*

connues par la force de mes armes à la défense de l'innocence qu'on a tenu dans l'oppression, & qu'on ne voudroit pas voir couronnée par le triomphe. Je suis persuadé d'être en agissant ainsi le ministre de la volonté du créateur qui ne m'a donné la force qu'afin que je l'emploie à l'extirpation des crimes qui offensent sa justice.

Je lus à haute voix tout ce que j'avois écrit, & je remis le cahier entre les mains du secretaire qui le reçut en tremblant. Un carillon se fit alors entendre, & une porte fut ouverte par où je sortis avec mes enfans.

César vint d'abord chez moi, & me demanda si nous pouvions espérer la paix. Je lui dis que j'avois juré, de ne rien dire là dessus. Mon fils ne put pas s'empêcher de sourire, & de me dire que, malgré le serment, le lendemain toute la ville sauroit tout : effectivement au bout de vingt heures il vint me dire tout ce que j'avois juré de ne dire à personne. Il me dit qu'un ménamicre verd qui alloit souvent le voir, & qui ne tenoit en rien au gouvernement, lui avoit dit tout cela, pour l'avoir entendu dire par plusieurs nouvellistes dans unen droit public. Ces nouvellistes, son verd, & lui n'avoient pas juré de se taire, & ainsi ils avoient raison de croire qu'ils pouvoient en parler librement.

Le jour de la revue j'avois fait connoiſſance avec un ſénateur ni jeune, ni vieux, & aimable au poſſible, il parloit bien de tout ce dont il croyoit pouvoir parler ſans aucun air de prétention, & toujours d'un ſtile noble, & enjoué, qui donnoit une teinture de plaiſanterie de ſaiſon même à ce qui ne paroiſſoit ſuſceptible que de rèfléxions ſérieuſes. On ne le voyoit jamais avec ſon inſéparable, parcequ' il ne l'aimoit pas, & il le diſoit lui même en alléguant franchement les raiſons qui lui auroient rendu la vie dure, s' il eût dû la paſſer toutes les heures du jour avec lui. Il lui auroit volontiers paſſé des défauts eſſentiels qu'il lui trouvoit, mais il ne pouvoit pas lui pardonner des ridicules qui l' ennuyoient : celui, par exemple, de prétendre qu'il lui devoit des égards, parcequ'il étoit d'un rouge un peu plus brillant que le ſien ; parcequ' il prétendoit connoitre l' économie plus que lui ; parcequ'il prétendoit ne lui avoir fait quelque infidélité qu'après s' être aſſuré qu'il lui avoit manqué le premier ; parcequ'il vouloit paſſer pour ſavant, égoïſte décidé, & épilogueur impitoyable qui ne faiſoit qu' ergoter de la pointe du jour juſqu'à ſa fin. Tout cela impatientoit l' aimable ſénateur qui ne pouvant ſouffrir l'orgueil dans qui que ce ſoit

pouvoit encore moins le ſoutenir dans ſa belle moitié, qui par état, & par coutume devoit ſe reconnoître pour ſecond.

Cet aimable mégamicre ſe moquoit de l'air d'importance que pluſieurs de ſes égaux ſe donnoient : auſſi s'en vengeoient-ils, en cabalant ſous main pour l'empêcher de parvenir à remplir des emplois de conſéquence, où il auroit pu briller en donnant des marques de ſes vrais talents ; mais il ne s'en plaignoit pas, & toujours gai, & aimé de tous ceux qui l'approchoient il alloit ſon train. Ceux qui alloient chez lui trouvoient la politeſſe dans l'accueil, l'ordre, & le bon gout dans l'ameublement, la propreté partout, & la culture de l'eſprit dans toutes les matières dont ſon amuſante coterie s'occupoit ſur les arts, ſur les ſciences, & ſur les plaiſirs, qu'il faut ménager, & ſavoir choiſir pour ſe rendre heureux dans le monde. Il étoit préſident d'une académie compoſée de nianicologies choiſis qu'on appelloit l'Eutrapélie : perſonne n'y brilloit plus que lui, & il avoit le mérite d'avoir empêché ſa chute. Il aimoit le luxe, & la magnificence, mais il ſavoit ſe modérer, car il n'étoit pas bien riche : on admiroit la juſteſſe de ſon jugement, lorsqu'on obſervoit que tout ce qu'il faiſoit

étoit bien fait, & tout ce qu'il inventoit marquoit toujours au coin du génie : il ne laissoit pas d'aimer pour cela les jolies frivolités, les bagatelles, les bons mots, les petites historiettes, & jusqu'aux tours de passe-passe, & tout cela en glace de la galere qui suffit seule à faire le bonheur de la vie. Il étoit extrêmement curieux des usages étrangers, & dans la conviction où il étoit que ses compatriotes n'étoient que des suffisans orgueilleux, & ignorans, il vouloit connoître, & se faire connoître de tous les mégamicres qui venoient des régions les plus éloignées, espérant toujours d'apprendre quelque chose.

Cet homme, milords, tel que je vous l'ai peint, voulut faire connoissance avec moi, & m'aborda à mon campement avec tant de grace que j'eus de la peine à le croire républicain : il me surprit extrêmement en me faisant un compliment en anglois, parceque je savois que l'organisation d'un mégamicre rendoit la chose impossible : s'il ne peut pas prononcer des consones, comment pourroit-il parler notre langue qui, plutôt que de se passer de consones, se passeroit quasi plus facilement de voyelles ? Extrêmement surpris je lui répondis en anglois, mais ne pouvant pas poursuivre il se mit à rire en me deman-

dant pardon, & me montra comment il avoit placé dans sa bouche des petits cailloux, sans lesquels il n'auroit jamais pu parvenir à prononcer un seul mot. Il n'avoit cependant pas lu l'histoire grèque pour avoir appris cela de Démosthène. Cet aimable mégamicre gagna d'abord mon amitié, & je le priai de vouloir bien à son loisir venir me voir.

Il fit cas de mon invitation, & ayant le rare talent de savoir choisir les heures, je le voyois presque tous les jours. Dans le moment que je venois de savoir de la bouche de César ce que nous avions fait dans notre singulière conférence, je le trouvai chez ma femme qui aimoit beaucoup sa société, & la légère teinture de ses propos toujours intéressans dans des petits riens aussi, & dans les fanfreluches qui regardoient l'élégance d'une capeline, ou d'une exomide. Je lui dis en riant que le pais croyoit savoir ce qui s'étoit fait dans la conférence, malgré qu'on sût qu'on devoit au moins douter de ce qu'on disoit, puisque le ferment du silence rendoit l'affaire impénétrable. Je lui demandai s'il étoit arrivé quelque fois qu'on violât ce ferment.

Il arrive souvent, me dit-il d'un air triste, que les sénateurs parlent entr'eux d'u-

ne affaire d'importance ſans prendre garde aux domeſtiques préſens, qui, même ſans malice, diſent aux premiers venus ce qu'ils ont entendu de leurs maitres, & bientot toute la ville en parle. Il eſt cependant difficile qu'on pénétre le ſecret du conſeil des dix ſept; car le ſerment eſt des plus forts. On ſait plus facilement le ſecret du ſénat où le ſerment eſt ordinairement de petit [illegible]

La diſtinction, lui dis-je, de petit ſerment, & de grand ſerment me ſemble un peu comique. Ayez-vous deux Dieux, un grand, & un petit? Je ne comprens pas, en fait de ſerment de ſe taire, l'obligation de garder plus ou moins le ſilence. [illegible]

"Vous avez raiſon, dit-il, mais il peut pourtant y être une différence réelle dans la forme plus, ou moins impoſante. Le petit, par exemple, peut être habituel, & la force du ſentiment habituel eſt moindre que celle de l'actuel: un ſerment ſans comminatoires doit avoir moins de force que celui qui en eſt accompagné. Le petit ſerment eſt intimé à toute l'aſſemblée; le grand eſt impoſé à chacun un à un, & on menace le violateur de la mort, & de la confiſcation des biens; il eſt épouvantable; mais je conviens qu'il ſuffit d'avoir de l'honneur pour ſavoir qu'il

faut se taire, & que le petit devroit avoir la même force que le grand. Aussi je crois que ceux qui révélent les affaires du sénat ne sont pas des sénateurs, mais des gens qui ont l'ouie fine, & qui se tiennent aux écoutes aux portes des sales où nous disputons à haute voix sur les matières courantes, & d'importance.

Je lui dis que la sagesse doit disputer à voix basse, & dans des endroits inaccessibles à ceux qui doivent ignorer ce dont on traite.

Cela peut aller ainsi, me répondit-il, dans les états où la décision dépend d'une seule tête, mais c'est bien différent dans une république où chaque membre du corps souverain peut avoir son opinion particulière, & a droit de l'exposer. Cette ambition le plus souvent ne tire pas sa source du zèle, & du désir du plus grand bien de la patrie, quoiqu'on en fasse toujours parade, mais d'un impertinent amour propre qui aspire à la gloire d'une victoire. Avec cela je vous dirai que chez nous l'éloquence dans un degré éminent fait toujours la fortune de celui qui la possede, & que tous les citoyens l'étudient. Plusieurs d'entre nous ne parlent que pour ne pas perdre l'occasion de parler, & ceux-ci n'ont jamais autre opinion que la contraire de celle des barcalons; le moment qu'ils saisissent

pour s'opposer à un décret est précisément celui où ils voient le sénat disposé à l'approuver : ces opposants ressentent alors deux plaisirs : un de contre-carrer un sage par excellence qui à fond les méprise ; l'autre de se montrer savans, & zelés pour le bien public & dignes d'être employés dans des affaires d'importance. Ils se rendent outre cela affectionné le parti auquel le décret peut déplaire. Nous en avons plusieurs autres qui ne s'opposent que pour avoir le plaisir de retarder la conclusion d'un traité, en faisant passer en vain au sénat assemblé des journées entières. J'ai entendu un jour un sénateur de ceux qui ne parlent jamais que pour s'opposer, qui prononça cette harangue : *Je ne connois nullement, très resplendissant sénat la matière qui concerne le décret que ce ministre veut que votre éblouissante splendeur approuve, & je crois que dans cette assemblée il n'y a personne qui l'entende : je prévois aussi que, si je le laisse aller aux suffrages, il sera approuvé, comme nous faisons toujours qu'on nous propose quelque chose dont nous ignorons la nature. Souffrez donc que je m'oppose qu'il aille au ballottage avant que ce sage ministre ne nous ait bien informés de ce dont il s'agit ; & tant pis pour lui s'il ne le sait pas lui même.*

L'insurgent n'en dit pas d'avantage, & on applaudit à son noble courage. Si le ministre méprisant la harangue, & l'orateur ne lui répond pas, & ordonne que le décret aille au scrutin, il est certain de trouver presque toutes les ballottes contre lui, quand même le décret regarderoit le salut de l'état. Le ministre donc obligé d'informer, fait une harangue de quatre heures; un autre dans le gout du premier se lève pour réfuter ses motifs, & en appellant sophismes ses argumens il met en doute les conséquences du décret, & il termine sa déclamation par ces paroles: "j'avoue que ce ministre doit trouver insoutenable que ce soit moi le plus ignorant de tous nous autres, qui s'oppose à ses mûres dispositions; mais l'ayant forcé à exposer ses motifs, j'espère que votre splendeur me saura gré de vous avoir fait connoitre le mal que vous auriez approuvé; car vous n'êtes ici que pour faire tout ce que vos ministres veulent, en croyant bonnement que la chose qu'ils proposent ne peut être qu'excellente, lorsque vous voyez qu'elle n'est point contre-carrée; & vous avez raison; car en qui auriez-vous confiance, si vous ne l'eussiez en vos ministres? Chérissez donc les opposants de métier, & remerciez Dieu lorsque les parties

intéressées ne les ait point payés pourqu' ils se taisent. Vos ministres ont raison de les détester, puisque sans eux ils feroient tout ce que bon leur sembleroit, toujours sûrs de la complaisance de votre splendeur qui les trouve admirables, lorsque leur grande habileté fait dépêcher vite les affaires, & vous soulager de l'incommodité, & de la patience que vous avez en vous tenant ici assis sur des bancs mal construits, sur lesquels cependant plusieurs reposent.„

Il me semble, lui dis-je, que ce second est bien plus impertinent que le premier. Il me répondit que dans une république les membres du gouvernement doivent jouir de toute la liberté de parler : il m'assura qu'au fond l'opposition est utile, car elle tient en bride le pouvoir des barcalons, qui non gênés deviendroient les maitres despotiques de tout. Il m'accorda pourtant que très souvent ils sont la cause que plusieurs bonnes choses ne se font pas, ou que, si on les fait, on a trop tardé à en ordonner l'exécution. Il conclut en disant une vérité qui doit être connue dans tous les mondes possibles, & c'est que, s'il est vrai que le meilleur gouvernement est celui d'un seul, celui de plusieurs doit être le plus mauvais.

Je lui demandai pourquoi on me faiſoit traiter avec le conſeil des dix ſept, & non pas avec le ſénat; & il me répondit que le ſénat même avoit déléguée cette grande affaire aux dix ſept, tant pour s'aſſurer du ſecret, que pour être certain qu'elle ſe décideroit en peu de tems. "Car cette guerre, & cette paix, me dit-il, ont des raiſons pour & contre ſi compliquées, que tous les membres du ſénat auroient voulu faire là deſſus des harangues, & vingt années peut-être ſe ſeroient écoulées ſans qu'on pût parvenir à conclure. Tout le monde dit que vous avez tort, à moins que le noeud de l'affaire ne ſoit un ſecret connu à vous ſeul, & au duc de notre fief, mais nos vieillards doivent le connoître auſſi, puiſqu'on ne vous défie pas à parler. Notre miniſtre qui a fait un ſéjour de ſoixante ans dans le fief, & qui pourroit nous être utile à préſent, car il devoit tout ſavoir, eſt malheureuſement mort de mort ſubite, d'abord qu'au commencement des troubles on l'a rappellé." Il eſt mort? lui dis-je en l'interrompant: "oui? me dit-il, & les conſervateurs de l'état qui exiſtoient il y a trente & quarante ans n'exiſtent plus. Celui qui ſait, & qui même doit ſavoir tout ce qui regarde cette affaire, eſt depuis quatre ans dans le cabinet de

la paix éternelle, où on n'oseroit aller le troubler, & le distraire de sa haute contemplation, quand toute la république en auroit besoin pour éviter sa dernière ruine.„

Je réfléchis alors qu'il se pouvoit que tout le sénat, & que même tous les dix sept ignorâssent le fond de cette histoire, & que je fûsse avec raison supposé violent, & injuste. Je lui demandai si les conservateurs de l'état écrivoient du moins ce que dans leur monstrueux despotisme ils ordonnoient. Il me dit qu'ils étoient aussi les maitres de ne pas écrire. „*Je suis sûr, dit-il, qu'actuellement ils dépenseroient des millions pour savoir comment l'audacieuse réponse que vous avez écrit, & que j'ai lu, a pu devenir publique.*„ Elle pourroit fort bien être, lui dis-je, controuvée par quelque bel esprit. Il m'embrassa, & il partit.

Le lendemain à onze heures je fus surpris par un étrange spectacle. Excité par le vacarme de la populace, je dis à ma femme de monter avec moi sur la terrasse pour voir ce que c'étoit. Nous vîmes au milieu de la place vis-à-vis de la grande porte de mon hôtel un mégamicre, bigarré par artifice, étranglé, empalé, & tout défiguré dans la physonomie, avec une inscription à ses

pieds, qui disoit *pour crime de haute trahison.*

Dans le moment que nous étions tous étonnés du spectacle extraordinaire qui s'offroit à notre vue, & que je cherchois en vain à deviner la raison qui avoit fait choisir cet endroit pour rendre publique cette effroyable éxécution, j'observai parmi la foule qui s'augmentoit mon fils César avec Tolomée qui de sa voiture arrêtée peu loin du cadavre parloit à deux rouges qui étoient à cheval. Une demi heure après, les cavaliers partirent, & César vint chez nous. Que veut dire ce spectacle? lui dis-je d'abord. Tout le monde dit, me répondit-il, que c'est à vous, ou aux dix sept qu'on pourroit faire cette interrogation, & ce raisonnement paroit juste si on observe l'endroit qu'on a choisi pour cette terrible exposition. Il semble que ce soit particulièrement à vous qu'on a voulu faire voir cet acte de la justice suprême.

Nous descendimes; & après que j'eus lu plusieurs lettres qu'il me donna, & qui ne regardoient que des affaires de famille, mon aimable sénateur arriva, & me fit le plus grand plaisir en nous demandant à diner. Envoyez chercher, lui dis-je, quelque beau mégamicre de votre coterie pour le faire diner

près de vous avec nous, car les géants n'ont pas de tétons pour vous, & il leur est défendu d'accepter de vous la nourriture. " Je viens, dit-il, de faire présent de la mienne à un bigarré gourmand que j'ai à mon service, & qui donnera la sienne à qui il voudra. Je me suis facilement conformé au goût de nos friands les plus illustres qui préfèrent l'excellence des fruits des feu serpens au lait des mégamicres qui, quoiqu exquis, n'a autre mérite distinctif que celui de la coupe d'où il sort. " Ce que vous me dites m'enchante, lui répondis-je, & je vous abandonne de bon coeur les affaires de votre conscience dont je ne suis pas ici pour être le directeur. " Je vous dirai, me répartit-il, que je rens hommage à la religion avec un respectueux silence, & que je régle mes actions extérieures sur l'exemple de ceux qui y préfident. " Notre autocéphale mange publiquement des figues. Ne savez-vous pas qu'après le dernier grand concile, après les décrets que vous avez su faire émaner du grand Hélion même, m façon de penser des mégamicres est devenue tout à-fait une autre ? On prétend que vous êtes le grand Génie même : on dit qu'enfin au bout de trente à quarante mille ans qu'il vous a plu de vous tenir invisible, vous avez

voulu paroître au milieu des méganuicres vos enfans ſous un masque extraordinaire, & mystérieux, & avec l'éclat qui peu à peu vous a déclaré pour le plus puiſſant être qui après Dieu puiſſe éxiſter. Je lui dis pour changer de diſcours que la hardieſſe de ſon autocéphale me ſurprenoit, & que je ferois volontiers ſa connoiſſance. C'eſt ce qu'il déſire, me dit-il, mais votre caractère actuel fait qu'on regarde avec quelque ſoupçon ceux qui vous approchent. Je vous dirai que pour avoir cet avantage ſans nulle crainte j'en ai demandé la permiſſion aux conſervateurs, qu'ils m'ont accordée très amplement, pour s'aſſurer, je crois, qu'on ne m'élira pas membre des dix ſept. Eſt-ce que mon approche, lui dis-je, eſt une raiſon pour vous en exclure? j'en ſerois bien fâché; car on m'a dit que ce corps eſt composé des plus grands hommes de l'ariſtocratie. Quand il ſeroit composé de Génies, me répondit-il, je ferai toujours tout au monde pour ne pas y être. Comment? Pourquoi? Parceque, pourſuivit-il, j'ai décidé de ne pas vouloir, dans ma courte vie, ſacrifier le moindre de mes plaiſirs à la vaine ambition. On ne peut être membre de ce conſeil qu'en ſe gênant, & en s'ennuyant: il faut être fou pour déſirer d'y être. Ajoutez

qu'on ne peut y agir qu'en faisant du mal, & en punissant; car la matière ordinaire qui occupe ce corps, qui par loi ne parle jamais, est le crime. Je déteste le crime; mais je ne me soucie pas de l'honneur de devenir le bourreau des criminels. Je voudrois un emploi qui par office m'obligeroit à prendre connoissance du vrai mérite, & à le récompenser; mais il est inutile de le désirer, car les législateurs n'ont pensé nulle part à un pareil établissement: ils ont dit que l'homme vertueux trouve sa récompense en lui même: & c'est vrai; mais il me semble que ce ne seroit pas un mal qu'un établissement qui exciteroit la vertu. Mais par quelle raison, lui dis-je, les membres du dix sept seroient ils fâchés devous avoir pour collègue? Je vais vous la dire, me répondit-il, & en sincère philosophe sans craindre de passer dans votre esprit éclairé pour un fat. On dit que j'ai de l'esprit, on sait que j'ai étudié, on craint que je sois entreprenant, & que je sois ami des nouveautés, lorsqu'elles ont l'apparence d'être nécessaires ou utiles: ces qualités qu'on veut me supposer me rendent ennemis ceux qui sont en grande réputation. Ce sont des personnages qui l'ont gagnée en ne donnant jamais occasion que le monde parle d'eux ni

en bien, ni en mal; ils n'ont pas voyagé, ils condamnent tout ce qui eſt étranger; ils ont un dehors de douceur, ils parlent peu, ils ne ſe piquent pas de paroître hommes d'eſprit, ils ne ſont jamais rien, & ſtratégiſtes d'examiner, & de ſupprimer quelquefois, ou ils ne ſavent pas comment s'y prendre, ou contraints à l'extirper, ils n'ont recours à autre remède qu'à celui d'en couper la racine avec une hache toute rouillée, dont le tranchant déchire: ils n'ont jamais appris à ſubſtituer. Ces hommes ſi applaudis ont encore une autre qualité qui les rend très recommandables; c'eſt une avarice ſordide lorſqu'il s'agit d'épargner ſur les dépenſes publiques, au point qu'ils ont la noble force d'ame, de voir ſans s'effrayer, en abandon, & dans la miſère des familles entières, dont les auteurs dans leur vie ont ſervi l'état, & ſe ſont même ruinés pour ſon ſervice. Ces hommes ſont infiniment conſidérés; & s'ils tombent en ſoupçon de quelque malverſation, leur maxime eſt de mépriſer ce qu'on peut dire; le moyen de leur défenſe eſt un profond ſilence qui doit paſſer pour fils de leur probité; mais pluſieurs le croient plutôt fils de leur orgueilleux deſpotiſme: le caractère de notre nation, qu'ils connoiſſent bien, eſt ce-

lui devient s'obstiner à soutenir un fait quelconque que lorsque les supposés coupables se défendent ; elle oublie aussi très facilement tout, & le crime même impuni s'évanouit en vieillissant. »

Après ce curieux discours je lui demandai ce que signifioit ce mégamicre empalé devant ma porte. « Quoi ? dit-il, vous ignorez qui c'est pendant que tout le monde le nomme ? Quoiqu'on ait eu soin de le défigurer, on sait que c'est un des trois que vous devez avoir vu au bas du tribunal des dix sept. » Et en quoi, lui dis-je, peut-il avoir trahi l'état ? « On croit, me dit-il, que votre réponse divulguée en est la cause ? » — On eut tort, lui répondis-je, de donner par cette exécution un caractère de vérité à un fait supposé ; & encore il n'est pas possible que ce soit à cause de cela, car on ne fait pas le procès à un criminel dans un jour. « Oh ! dit-il, dans des cas pareils le procès ne précéde pas la punition du coupable ; & on a tout le tems de le faire après : il suffit au tribunal que le crime soit évident. » Mais cette évidence, repris-je, ne peut être que le fruit du procès, & si elle éxiste sans qu'on en ait besoin, il devient inutile après, aussi bien qu'il n'étoit pas nécessaire avant la condamnation. Ce procès

fait après devient risible principalement si le juge n'est obligé de justifier sa sentence vis-à-vis de quique ce soit. Pardonnez moi, reprit le sénateur modestement, cela n'est pas risible. Le juge équitable veut justifier sa sentence à soi-même : c'est un hommage qu'il doit à la justice, & aux manes du défunt, qui ayant expié sa faute avec sa vie est devenu innocent, quoique ses successeurs soient déclarés incapables d'emploi. Il est donc noble, lui dis-je, puisque vous me parlez de ses successeurs. Noble, dit-il, de la seconde classe, qui est d'un rouge fort pâle : s'ils fussent de la première ils ne pourroient pas servir ; car ils seroient membres du corps législatif. Entre nos autres privilèges nous jouissons de celui de ne pouvoir être condamnés à mort que par les dix sept ; les très puissans conservateurs n'ont droit que sur notre liberté. Qui est, lui dis-je, l'électeur de ces trois terribles conservateurs ? Les dix sept mêmes, répondit-il ; & ils doivent être tous les trois membres actuels de leur corps. Ils leur font bien de l'honneur, répartis-je ; c'est étonnant qu'ils puissent se résoudre à les élire. C'est vrai, reprit-il, aussi est-ce en république la seule élection qui se fait par exclusion. Comment, monsieur, par exclusion ? Qu'est-

de que cela ? Oui, dit-il en ſouriant, pa
excluſion, puiſque dans le ballottage ils f
trouvent ordinairement tous exclus, & on n
regarde comme élus que ceux qui le ſuren
avec moins de ſuffrages : ſans ce ſage réglé
ment l'exiſtence de ces triumvirs ne ſe verſ
fieroit jamais. Elle pourroit ne ſe vérifie
jamais tout de même, lui dis-je ! C'eſt en-
core vrai, répliqua-t-il ; mais la ſéance des
électeurs ne ſe termineroit jamais, car l'aſ
ſemblée ne peut en force de la loi ſe ſépare
ſans les avoir élus. Vous m'avez, lui dis-
je, tout expliqué à merveille, & je vous re
mercie : avouez que vous êtes tous ſoumis à
un pouvoir deſpotique. Il eſt démontré, a-
jouta-t-il froidement, que l'établiſſement des
conſervateurs eſt le ſoutien, la baſe, & la
colonne, qui aſſure la durée éternelle de no
tre ſouveraineté. — Je le ſouhaite, lui dis
je, mais je ne crois pas ſavoir aſſez de géo
métrie pour trouver évidente une pareille dé
monſtration. „

Le ſénateur prudent, & ſage ne me ré
pondit plus, & nous nous miſes à table à
quinze couverts, lui, Céſar, Daniel, Tolo
mée, Albert, & moi avec nos femmes, &
un géant de dix ans qui venoit d'épouſer ſa
couſine. Ce jeune époux, qui s'appelloit

Léon, étoit quelque chose de prodigieux, puisqu'à son âge il savoit ce quelquefois un ne parvient pas à savoir dans toute la vie. Je l'invitai à dîner pour le récompenser d'une pièce de vers anglois qu'il m'avoit fait. C'étoit une ode où il me parut de trouver toute la sublimité de Pindare. Sa femme avoit le même esprit, mais moins de nerf comme de raison; c'étoit au surplus une beauté parfaite. Notre sénateur fut l'ame de notre repas: il dit à la nouvelle mariée, qui étoit ma petite-fille en quatrième génération, les plus jolies choses du monde, & nous fit presque pâmer de rire en voulant parler anglois, malgré son organisation; mais bien ou mal il s'expliquoit, & nous le comprenions: il avoit la figure noble, & revenante, & la belle qualité de savoir être galant avec nos femelles. Il badina le plus joliment du monde sur la belle gorge naissante de ma petite-fille, & lui dit que, si elle avoit été un mégamicre, il n'auroit jamais été tenté de manger des figues, & en l'accablant de baisers à cent reprises il faisoit rire à gorge déployée Léon, qui bien loin de se montrer jaloux fit un impromptu au sénateur en langue mégamicrique qui l'étonna: mais il lui répondit en digne président de l'Entrapélie; enchanté de l'esprit du jeune hom-

me il lui fit tant de careſſes, & ſi ſingulières, que ſa femme commençoit à les trouver excédentes. Il nous dit que les célèbres friands de la ville, après que le mêt des figues étoit devenu à la mode, avoient trouvé le moyen de les aſſaiſonner de cent façons differentes, de ſorte qu'on ne vouloit plus avoir d'autres cuiſiniers que des excommuniés qui, graces à cette excommunication, avoient fait fortune. Il nous dit qu'il avoit appris à faire pluſieurs de ces ragouts, & qu'il vouloit que nous en jugeaſſions. Il demanda alors les herbes, & les ſucs qu'il vouloit, & deux réchauds, & avec une grace toute élégante, & naturelle, il nous fit ſur la table même deux mêts exquis, dont l'un étoit véritable boiſſon. Il me parla du cuiſinier qui les lui avoit appris en m'en faiſant un ſi bel éloge, que je montrai un vrai déſir de l'avoir: il me l'envoya le lendemain. C'eſt pour lors que ma table devint délicate, & magnifique, & que la ſimplicité en fut entièrement bannie: je voyois bien que le mauvais éxemple que je donnois ne pouvoit que nuire aux moeurs, mais l'homme ne peut pas être toujours ſévère. Les figues, qui par leur nature devoient ne nous rien couter, & qui, réellement ne nous auroient jamais rien couté ſi nous l'euſ-

sions voulu, étoient devenues le plus cher mêt de ce monde là. Les seules que nous avions à bon marché étoient celles de nos jardins, mais elle ne nous suffisoient pas : nos domestiques alloient les acheter aux béstans, & le gouvernement attentif à cette nouveauté en tira grand parti, premièrement par une gabelle, & après par une ferme qui avec le tems deviendra la plus riche de l'état. La seule occupation de toute mon armée tout le tems que je passai dans la capitale fut la chasse des serpens. Daniel me dit que les bandes des géans qui alloient les tuer étoient partout extrêmement fêtées.

Cet aimable homme fut celui qui forma l'amusante société qui dissipa mes ennuis durant tout le tems que je dus passer dans cette capitale. Il nous donnoit assez souvent des petits diners fins dans une petite maison qu'excellent architecte il avoit fait bâtir lui même, & qu'il avoit meublée à son goût : ce qui y brilloit n'étoit pas la richesse, mais le bon ordre, la propreté, & la commodité : tous les recoins du bâtiment lui avoient servi, & il avoit su en tirer parti. Ses convives étoient toujours deux ou trois mégamiçres de toutes les couleurs, dont le brillant pour l'esprit, & pour les manières surpassoit celui des beaux

rouges les plus renommés. Ces charmantes créatures étoient presque toutes brouillées avec leurs inséparables.

Huit jours avant la fin de la trève, deux sénateurs vinrent chez moi en cérémonie pour me demander une prorogation de six mois, que je leur accordai. Dans ce même tems je sus que l'état avoit besoin d'emprunter cinquante millions, & que le petit conseil cherchoit les moyens les moins onéreux pour les trouver. Je dis à notre cher sénateur que j'étois prêt à faire donner les cinquante millions à la république par la compagnie de commerce, si elle vouloit céder à la tribu des géants deux terres limitrophes à celle qu'ils possédoient, & déclarer les trois terres ensemble principauté de Césarée, en livrant diplome de prince à César, & successivement à son héritier, & à l'héritier de l'héritier à perpétuité, & déclarer tous les géants maîtres d'aller, & venir sans aucune dépendance du gouvernement de la république. Je lui dis que, si le gouvernement agréoit ma proposition, je ne voulois traiter avec autre commissaire qu'avec lui même.

Ayant goûté dans l'instant mon projet, il me demanda ma proposition par écrit, que je lui donnai d'abord, & il partit.

Trois jours avant l'expiration de la tréve, il me dit que tout étoit fait, si je voulois signer à une condition qu'en cas de l'extinction de la tribu de César, la principauté retourneroit au pouvoir de la république, & que par conséquent on la nommeroit fief. Je ne m'attendois pas à une pareille difficulté; j'y consentis en ne pouvant m'empêcher de rire. Ce fut le grand caissier de la république, accompagné de deux sénateurs, du grand chancellier, & de deux notaires, qui vint chez moi le lendemain précédé par notre ami pour signer. César s'y trouva, & reçut l'investiture des terres, & les titres, & je donnai d'abord des lettres de change pour les cinquante millions. Quatre jours aprés on m'intima une nouvelle conférence, & je vis les membres du conseil tous nouveaux, hormis le duc. On me lut un traité de paix dont la lecture dura trois heures. Je ne trouvai pas un seul article conforme à mes intentions. Je pris une plume, & on m'approcha deux flambeaux phosphores, car la sale étoit mal éclairée. Voici ce que j'écrivis.

« La paix ne peut se faire que sous les conditions suivantes toutes inaltérables.

Art. 1. — La République rendra au philéxarque Daniel ses douanes, & toutes les

ſommes que ſes commiſſaires reçurent, & remettra les caiſſes dans le même état où elles étoient à la ſaiſie.

II. Elle retirera du fief toutes ſes troupes, & le duc en même tems remettra en liberté les militaires qu'il tient en priſon.

III. Elle enverra à la capitale du prince douze ſénateurs pour reconnoître le couple ſuccesſeur, pour légitime, ainſi que ſes deſcendans.

IV. Elle levera le ſéqueſtre à tous les vaiſſeaux, & à tous les magazins des ſujets du duc feudataire : elle leur rendra tout ce qui leur appartenoit avant la guerre, & confirmera tous leurs privileges.

V. Les troupes des géants ſortiront toutes des états de la république ſans être obligés à rendre aucun compte des ſommes qu'elles perçurent aux douanes des villes qu'ils occupèrent. Le géant bisduc grand pontife chrétien rendra à la république le fort des mines avec tout ce qu'il y avoit dedans lorſqu'il s'en eſt rendu poſſeſſeur ; il retirera ſes troupes, & ſon artillerie, & ne ſera pas obligé de rebâtir les tours. L'ancien gouverneur du fort ſera remis en poſſeſſion de tous ſes meubles.

Un ſecretaire du conſeil lut tout haut les cinq articles dont Daniel tenoit la copie.

Je ne fis pas des difficultés à signer une troisième prorogation de trève pour deux mois. Sons le carillon se fit entendre, & nous retournâmes chez nous.

Une pentaïnaine après il survint une place vacante dans le conseil des dix sept, & je sus d'abord qu'on avoit élu le sénateur notre ami. Je le vis chez moi fort triste le lendemain, & je ne lui fis pas compliment lorsque je le vis inconsolable précisément à cause de cette élection. Il me dit que son affliction venoit de ce qu'il n'auroit pas le tems de me voir pendant celui dans lequel il rempliroit ce poste. Je le priai de hâter la paix, dont il verroit les conditions, & après nous être bien embrassés nous nous quittâmes.

Le premier de l'année soixante & dix neuf je fis la grande fonction au temple, mais sans mariages, puisque je les avois suspendus pour envoyer voyager pendant deux ans tous les adultes.

A la moitié de Juin je fus invité à la conférence. Je vis mon sénateur assis, qui me regarda avec un visage de glace. Un secretaire me lut mon même traité de paix, auquel on n'avoit pas altéré une seule phrase. La seule chose qu'on y avoit ajoutée, & à

laquelle je ne trouvai pas à redire, fut que les douze sénateurs avec le nouveau ministre n'iroient reconnoître pour légitime le couple héréditaire que huit moissons après l'accomplissement de toutes les conditions stipulées dans le traité, conditions cependant que les parties contractantes s'engageoient d'exécuter entièrement dans le terme de deux moissons. On me remit le traité en parchemin muni de toutes les signatures nécessaires, & la copie du plein pouvoir que le sénat avoit donné aux dix sept de faire la paix. Je me rendis chez moi, où j'expédiai d'abord Albert au duc avec une copie du traité de paix. J'expédiai onze autres couriers géants à tous mes établissemens pour leur donner l'agréable nouvelle avec mes ordres. La république rappella ses troupes, & fut fidelle à toutes les conditions du traité, & d'abord que j'eus fait rendre par Daniel le fort des mines je renvoyai chez eux tous mes géants. Je fis aller par eau toutes les femmes avec leurs enfans. Le duc du fief de la république me répondit par courier forcé qu'il désiroit de faire savoir au cabinet d'état qu'il lui avoit destiné une ambassade extraordinaire composée de trois couples rouges: je me chargeai volontiers de cette annonce, & désirant de faire sor-

tir du conseil des dix sept mon cher sénateur, je sollicitai pour son élection à l'ambassade extraordinaire. Il fut élu, & il vint me faire les plus grands remercimens en m'avouant qu'il étoit charmé d'aller connoître un prince qui avoit fait tant parler de lui, & principalement son couple héréditaire. Ce qui le fâchoit un peu étoit qu'il devoit aller passer ces vingt quatre ans avec toute sa famille. Je l'ai invité à un grand dîné de cérémonie avec douze couples rouges à son choix; il devoit y être avec son inséparable, que j'avois envie de connoître. Le caractère de ce beau mégamicre, que ce sénateur n'aimoit pas en qualité de sa moitié, étoit tel qu'il pouvoit plaire à quelqu'un, mais je vis qu'il ne pouvoit jamais plaire à un inséparable en qualité de second. J'envoyai Daniel au chef en lui promettant d'aller le voir avec la grande ambassade; mais Dieu m'avoit destiné à un voyage de beaucoup plus grande conséquence. Je passai tout le reste de l'année, & la moitié du quatre vingt à recevoir, & à rendre des fêtes, & à aider le prince éxarque César à unir dans l'enceinte d'une seule ville ses trois terres. J'étois traité par tout ce qu'il y avoit de plus grand avec les plus grandes distinctions; je n'étois pas aimé, mais on ne pouvoit pas non plus

me haïr, car j'aurois pu leur faire acheter la paix à un prix beaucoup plus cher. Les géants voyageurs avec un couple mégaïbière pour gouverneur fut la nouveauté de cette année, en conséquence de ma nouvelle loi. J'avois été obéi, & ce qui nous divertit extrêmement fut que ces voyageurs ne savoient faire autre projet de voyage que celui de faire visite à tous leurs parens en commençant par moi. Je vous avoue que je ne le prévis pas, & que je le devois prévoir. Je commençai à la moitié de l'année soixante & dix-neuf à ne voir passer point de jour sans qu'on ne m'annonçât plus de cent géants de neuf à dix ans qui arrivoient dix ou douze à la fois chacun avec son gouverneur, tous beaux, & tous gais, & dont aucun n'étoit fâché d'avoir différé son mariage de deux ans pour aller s'instruire en courant le monde. Je leur donnai des fêtes, & pleins d'esprit, quoique novices dans le monde, ils faisoient les délices de tous les beaux, inséparables de la ville; mais leurs gouverneurs avoient l'ordre le plus sévère de ne jamais les quitter, & mes enfans leur étoient parfaitement soumis. Les seules pauvres filles leurs cousines étoient celles pour lesquelles ces deux ans étoient deux siècles. Mes fils m'écrivoient en stile façé-

tieux qu'il n'y en avoit aucune qui trouvât ma nouvelle loi sage. La plus mûre réflexion me l'avoit démontrée nécessaire. Dans le mois de Juillet les visites redoublèrent, puisque ceux qui commençoient à arriver étoient ceux qui étoient venu d'Héliopalu. Le patriarche Jacques commença alors à recevoir les visites de ceux qui partoient de mon pole. Cent quarante mille géants tous de neuf à dix ans furent ceux qui voyagèrent ces deux premières années : dans les suivantes, leur nombre augmentera d'un dixième chaque année, de sorte que les voyages deviendront avec le tems la passion aussi des mégamicres, qui depuis huit à neuf mille ans qu'ils éxistent n'ont jamais pu les aimer. Mais je suis bien bon, milords, de parler de ce qui arrivera dans ce monde là actuellement que je n'y suis plus! Dieu sait les loix que Jacques fera! Le sage Jacques qui doit être actuellement grand pontife bisduc, & maitre de tout, qui a quatre vingt ans, & qui ne sait pas que l'homme dans cet âge est chez nous ordinairement décrépit.

La passion de mon aimable sénateur pour l'art dramatique étoit encore plus grande que celle qu'il avoit pour l'architecture. Il m'avoit parlé plusieurs fois d'un joli théa-

tre qu'il avoit fait bâtir dans une belle terre qui lui appartenoit, & qui étoit à soixante lieues de la capitale. Il me disoit qu'il y avoit joué lui même des comédies de sa composition, & qu'il se croiroit le plus heureux des mégamières si je pusse me résoudre à lui faire le grand plaisir d'aller passer avec lui deux moissons dans sa terre. Il m'en parla tant de fois avec tant d'éloquence qu'il m'en fit venir véritablement envie, & je me déterminai d'y aller avec ma femme, avec Tolomée, & la sienne, & dix à douze garçons de la tribu, qui pendant que je demeurai là ne voulurent point voyager. Le sénateur me pria de mettre de la partie Léon aussi sans lequel il ne pouvoit plus vivre. Il ne s'en falloit que trois moissons au départ de l'ambassade, & je vis qu'en allant en passer deux avec le sénateur je retournerois encore à la capitale à tems de partir pour le fief avec notre ami, & tous les douze autres sénateurs qui, selon un article du traité de paix, devoient aller reconnoître la succession légitime du duc.

Nous partimes de la capitale le dix de Janvier de notre année quatre vingt un de mon arrivée dans ce monde là, dont j'étois né pour changer les mœurs, la religion, le système, la nature, & peut-être aussi la tran-

qu'elle, & le bonheur. Je ne peux avoir fait que ce que Dieu a voulu. La bienſéance voulut que le ſénateur conduiſit avec lui ſon inſéparable avec toute ſa famille, & ſes bâtards auſſi qu'il aimoit tendrement.

Nous employâmes onze heures pour arriver à ſa terre, & à ſa belle maiſon, où nous fûmes tous logés très commodément. Après un léger repas nous nous retirâmes juſqu'au nouveau jour, où le premier plaiſir que je lui procurai fut le maſſacre de tous les ſerpens, mais notre chaſſe ne fut pas longue, parceque deux mille géants paſſés par là en avoient fait un carnage très conſidérable dans le tems de la guerre. Nous entrâmes dans un petit jardin qu'on tenoit fermé, & où les ſix arbres qui s'y trouvoient avoient encore les ſerpens: c'eſt là que le ſénateur me dit qu'il vouloit me donner un eſſai de ſon courage: ſon inſéparable, & ſes deux fils rouges étoient de la partie. Le ſénateur empoigna ſon piſtolet, & invita ſes fils à en faire autant, & je m'offris d'abord de l'inſtruire en lui mettant moi même un piſtolet dans la main, que le beau rouge acceptoit de fort bonne grace; mais l'inſéparable de mon ſénateur s'avança, & me pria de diſpenſer ſes fils de cet office: je le contentai d'abord;

mais je vis le ſénateur père ſe mordre les lèvres ; il n'inſiſta pas, & j'admirai ſa prudence. Il tira, & tous mes enfans tirèrent, & les jardiniers charmés nétoyerent le terrain de la vermine.

Au bout de quelques jours, cet homme rare ſe promenant ſeul avec moi, & ma femme, dans une vaſte prairie près d'un canal, nous dit que tout le terrain que nous pouvions obſerver quatre milles à la ronde lui appartenoit, & que c'étoit un tréſor qui le rendroit le plus riche ſeigneur de la république s'il pût en tirer parti. Il nous dit que c'étoit un amas de mines d'or rouge ; mais que pour les exploiter il falloit trouver le filon, & que pour les excavations, & les conduits ſouterrains qu'il auroit fallu faire il falloit dépenſer des ſommes qu'il n'avoit pas. Il nous fit entrer dans une eſpèce de grotte de la profondeur de quatre vingt dix toiſes que ſon grand père avoit élargie à grands frais, où la terre mêlée avec des cailloux montroit avec évidence le riche métal dont elle étoit pétrie.

Nous en mimes dans un mouchoir une certaine quantité, & nous en fimes l'eſſai le même jour dans un laboratoire qu'il avoit, où il tenoit un moulin. Nous incorporâmes le mercure avec l'or natif autant que la ſci-

zième partie de la matière que nous moulumes, & ce n'étoit pas la grande veine. Après cette importante découverte je me déterminai, autant qu'il dépendoit de moi, de faire la fortune de mon ami. Je pensai de faire sauter en l'air tout ce que je pouvois faire sauter, sûr de trouver d'un côté, ou de l'autre le filon. Je communiquai mon idée au sénateur qui me répondit que très heureux que la chose m'ait intéressé il me laissoit le maitre de faire tout ce que je voulois. Je lui dis qu'il ne devoit penser qu'à me trouver des paisans prêts à éxécuter mes ordres; & j'écrivis d'abord au prince Céser de m'envoyer sur des chariots toute la poudre verte & bleue qu'il avoit, & d'en faire. Il m'en envoya le cinquième jour assez pour miner trente milles de pais.

Je commençai par élargir le terrain contigu à l'embouchure de la grotte, en faisant une galerie en demi-cercle de cent pas à deux toises de profondeur du côté où j'avois observé sa déclinaison horizontale; cette mine me servoit aussi à faire un essai, car j'étois tout à fait novice dans cette espèce de travail à l'âge de quatre vingt quinze ans. La largeur de ma galerie étoit d'une toise, sa hauteur de deux pieds. Ce qui me fit entre-

prendre cette mine ſur la ſuperficie ſur une obſervation que je fis dans la partie la plus profonde de la grotte. Je vis au deſſus de ma tête les marques d'un filon que je jugeai être la queue, puisque perpendiculairement ſous nos pieds je voyois un ſol qui n'avoit aucune apparence de contenir la moindre partie du métal que nous cherchions.

Ma galerie étoit étonnante: je prétendois enlever dans un inſtant presque deux cent toiſes cubes de terre: perſuadé de mon ignorance je me confiois dans l'expérience, moyennant laquelle j'étois parvenu à des choſes bien plus difficiles. Toute ma galerie devoit être la chambre de la mine: je la garnis avec quatre mille livres de poudre également distribuée, & je fis faire au toit une quantité de cones dans la terre même pour obtenir que l'effort de la poudre à ſe dilater allât à la partie ſupérieure: j'inſinuai en contiguité de l'embouchure un ſauciſſon de cuir d'un pouce, & demi de diamètre rempli de poudre; & je fermai la galerie avec des fortes pierres pour me garantir d'une rétroceſſion. Etant maître de l'autre bout du ſauciſſon dont le trou étoit fort mince, je l'allongeai mille pas par un étroit canal de papier: je n'oſai mettre le feu à la mine qu'à la diſtance d'un mille.

Après toutes ces dispositions, j'approchai ma mèche allumée au commencement du petit canal, qui dans un instant parvint au saucisson, qui fit sa prompte explosion dans la galerie, & avec un bruit effroyable, en nous fournissant un coup d'oeil assez intéressant : deux cent toises cubes de terrain en demi cercle sautèrent en l'air en se dilatant, & formant en retombant un volume dispersé de terre six fois plus grand en apparence qu'il n'étoit. Toute la compagnie fut présente à cette opération. Nous fimes bien de nous tenir à cette distance, car la poudre en sortant s'étoit beaucoup dilatée ; aussi reconnus-je que j'aurois obtenu le même effet avec la moitié. Une minute après l'explosion nous fumes incommodés par une espèce de pluie de petites pierres, & une poussière trop épaisse nous obligea à nous éloigner en courant du même endroit : le ciel resta trouble pendant un bon quart d'heure ; mais après, tout redevint tranquille.

J'avois prié le sénateur de me laisser disposer de tous les païsans qu'il avoit fait venir de tous les villages voisins ; ainsi en moins d'une pentaine vingt mille que je payai bien transportérent toute la petite montagne en demi cercle, qui couvroit mon excavation. Après avoir fait mes éxamens je

trouvai beaucoup de terre, & de cailloux, où l'or natif étoit visible, mais point d'apparence de filon. Dans un mois de tems à force d'excavation naturelle, & de petites mines je parvins à découvrir à la profondeur de dix toises un espace en demi cercle de quatre vingt toises de diamètre, & je trouvai, à mon avis, les marques visibles du grand filon.

J'abandonnai toute la superficie, excepté l'endroit près duquel je crus devoir poursuivre à élargir l'espace pour faciliter aux mineurs le travail. La joie étoit dans toute la famille du sénateur, & mon contentement étoit sans égal: la république seroit devenue maitresse de la mine; mais la moitié du produit lui étoit dû à perpétuité. Je poursuivis à faire des nouvelles mines près du filon, tantôt horizontales, & tantôt perpendiculaires, ou obliques. Je m'obstinai à vouloir connoitre s'il alloit jusqu'à l'endroit de la grande profondeur; où je crus voir sa queue. Ce que j'avois découvert étoit déjà assez, & très suffisant pour la grande fortune du sénateur, & si je l'eusse écouté, j'aurois laissé l'ouvrage dans l'état où il étoit; car il y avoit bien de quoi travailler mille ans avec grand profit; mais mon ouvrage me paroissoit imparfait. Je prétendis de le couronner en faisant travailler dans la profondeur de la caverne du bas en

haut en ſuivant la queue du filon j'obſervé pour tâcher de parvenir par là à m'aſſurer que celui d'en bas étoit le même que celui d'en haut. En peu de jours on remonta à douze toiſes par un conduit de plus de quatre vingt, car le filon ſerpentoit. Dans le même tems je faiſois travailler deſſus, & on étoit déjà parvenu à une heureuſe excavation de trente huit toiſes, & le filon étoit, à ce que je croyois, dans ſa plus grande épaiſſeur, mais il étoit de tous les ſens entouré de maçonnerie ſi forte qu'il falloit ſe détourner pour chercher terre. Le même accident étoit arrivé aux travailleurs d'en bas. Il s'en falloit cependant de beaucoup que l'excavation d'en haut fût perpendiculaire à celle d'en bas: il y avoit une différence en droite parallèle de plus de ſoixante toiſes.

Par un chemin de terre fort étroit, à vingt huit toiſes de profondeur qu'on ne pouvoit pas élargir à cauſe des pierres, ils trouvèrent une chambre naturelle fort irrégulière, & toute pierreuſe: je ne pouvois pas aller la voir, & voulant y aller je me déterminai à élargir le chemin. Ayant obſervé l'eſpace de cette chambre par les meſures éxactes que les mégamicres m'en donnèrent, je vis qu'il ne tenoit qu'à moi de faire ſauter les pierres qui

empêchoient la dilatation du chemin : je vis auſſi, que la poudre que j'aurois placé dans la chambre, n'auroit pu que prendre une exploſion aſcenſionelle, en s'enflammant, puiſqu'elle n'auroit pu voir autre ſortie que celle qui lui auroit procuré le chemin deſſus qui étoit déjà fait.

Je calculai à huit toiſes l'eſpace de la chambre, & ne voulant que forcer vingt cinq à trente toiſes de maçonnerie, je mis dans une cuve mille livres de poudre ; j'y fis paſſer un ſauciſſon, & je voulus que mes enfans, & la famille du ſénateur montâſſent tous ſur une éminence éloignée de deux milles, où ils devoient jouir à merveille du beau coup d'oeil, & où je les croyois parfaitement garantis des éclats des pierres. Le conduit de poudre qui partoit du ſauciſſon étoit auſſi à la diſtance de deux milles du côté oppoſé, où je devois y mettre le feu moi même. Ayant donc placé là tout mon monde qui ne ſavoit que m'obéir, je m'acheminai vers l'endroit fatal tout ſeul ; mais à peine avois-je fait cinquante pas que voilà ma femme qui me court après en riant, & qui me dit qu'elle ne veut pas que j'aille là tout ſeul, malgré qu'il y avoit là plus de vingt mégamicres qui m'attendoient. Elle me prit donc par le bras, & à pas lents nous arrivâ-

mes dans deux heures à la mèche, que j'approchai d'abord du canal de ma poudre.

Je tenois les yeux à l'endroit où je devoir voir en l'air de très groſſes pierres, & j'étois déjà étonné de ne rien voir, lorsqu'après un bruit ſouterrain effroyable, accompagné d'une ſecouſſe violente du ſol qui me ſoutenoit, je dus tomber ſur mon ventre également que ma femme qui ſe tenoit toujours à mon bras : en même tems ce morceau de terrain ſur lequel nous étions étendus ſauta tout entier en l'air, en nous emportant avec une ſi violente viteſſe qu'elle auroit été certainement ſuffiſante à nous écraſer la poitrine, ſi, au lieu d'être tombés étendus ſur notre ventre, nous fûſſions tombés ſur le dos.

Fin de la dix neuvième journée.

VINGTIEME ET DERNIERE JOURNEE.

Miladi Rutgland.

J'aime beaucoup ce ſénateur ami de monſieur Edouard.

Miladi.

Il eſt fort aimable; mais je le crois libertin: pourquoi ne vivoit-il pas en bonne harmonie avec ſon inſéparable, en lui paſſant quelques ridicules, car tout le monde en a, & je ſuis ſûre qu'il devoit en avoir auſſi.

M. Chepſtow.

La deſcription du ſénat de la république eſt le portrait fidelle de notre parlement. Ne trouvez-vous pas cela, mon oncle?

M. Bridgend.

Oui: on ſe dit des injures; & on contre-carre tout: mais nos minoriſtes ne ſont pas

des bêtes à quatre pattes. Nos boute-feux ont de l'esprit, & entendent fort bien les matières.

Duc de Brecnok.

Je ne peux pas croire que le noeud de l'histoire fut inconnu aux dix sept; mais le parti qu'ils prirent de faire semblant d'ignorer tout, me paroit sage, car ils devoient au moins tâcher de sauver l'honneur. Les conservateurs devoient savoir qui étoit le prisonnier enlevé: ceux qui avoient fait empoisonner le ministre devoient bien savoir pourquoi; & après il est tout simple qu'ignorant tout ils auroient défié M. Edouard à parler, & même à publier l'histoire secrète qu'il vantoit pour capable de démontrer à tout le monde la justice de sa cause. Les dix sept firent fort bien de se faire déléguer la négociation; sans cela les sénateurs persuadés d'avoir raison auroient voulu périr tous avec la république, plutôt que de faire une paix honteuse. La réponse fière, & juste de M. Edouard devenue publique doit avoir été un coup de foudre pour les dix sept.

Elisabeth.

Les dix sept savoient tout, & le sénat n'en savoit rien; mais s'ils eussent eu une lueur d'espoir dans la guerre, ils l'auroient faite, sachant même d'avoir tort,

Duc de Brecnok.

J'en ſuis perſuadé auſſi. J'obſerve dans l'hiſtoire générale que les demi ſcélérats ont presque tous fait une fin malheureuſe. Ceux qui ont triomphé furent les toujours ſcélérats : la vertu ne veut pas être aſſociée au crime : indignée de cette alliance elle en punit l'auteur. Si malgrè le ſerment on eût fait mourir le mégamicre que l'autocéphale vendit au miniſtre, la république ne ſe ſeroit pas vue à deux doigts de ſa perte. Sa ſeconde faute fut celle de ſe croire en devoir de ne pas reconnoitre pour légitime le ſucceſſeur déjà reconnu : elle devoit ſavoir que les géants s'en étant mêlés défendroient la cauſe du prince, & qu'elle n'auroit pas eu la force de leur réſiſter. Elle eut d'ailleurs raiſon de faire empoiſonner le miniſtre, car ou qu'il eut agi par ſon ordre, ou de ſon chef, elle devoit ſe reconnoitre pour complice de ſon crime, & ne devoit pas ſouffrir vivant quelqu'un qui le ſavoit. Tout ſouverain chérit un miniſtre qui grand ſcélérat lui procure des grandes conquêtes *per fas, & nefas;* mais le miniſtre eſt bien ſot, s'il ignore que ſon maitre au moindre revers, n'héſitera pas à le ſacrifier à ſa gloire.

M. Chepſtow.

On appelle les miniſtres de cette eſpèce les ames damnées du monarque. Il n'y a cependant point de roi au monde, qui publiquement ne montre de faire le plus grand cas d'un miniſtre vertueux, & reconnu pour honnête homme, mais on peut obſerver qu'il ne ſe ſert jamais de ſon miniſtère que pour jetter de la poudre aux yeux à la partie qu'il veut dérouter. *Probitas laudatur, & alget.* C'eſt un mauvais mètier que celui d'un roi despotique. Heureux celui qui ne peut pas être législateur, & auquel ſes ſujets ne laiſſent autre arbitre que celui de choiſir ſes miniſtres.

M. Bridgend.

Allons à table, car voici M. Edouard. J'ai penſé à vous, mon cher ami, toute la nuit. Vous avez fini votre narration de hier étant ſauté en l'air près de votre femme, couché ſur le ventre ſur une grande pièce de terrain, & vous vous êtes tenu là ſans avoir pitié de nous: il eſt vrai que vous deviez être fort fatigué, car vous avez parlé une bonne demie heure plus qu'à l'ordinaire. Ecoutez, mon cher: ne vous fatiguez pas, je vous prie: ſongez que nous avons tout le tems de vous écouter, quand même votre

récit dureroit jusqu'à l'ouverture du parlement de l'année prochaine. Quand je penſe à ce que vous étiez dans ce monde là, à l'état opulent, & de ſouverain que vous avez quitté, au grand rôle que vous avez joué, au plaiſir inconcevable que vous deviez reſſentir en vous voyant père, & maitre ſouverain, & unique de trois ou quatre millions de créatures, & en état de dompter, & de devenir au gré de vos déſirs monarque univerſel d'un monde comme celui là, je ne puis pas concevoir comment vous pouvez être content d'en être ſorti; car malgré le bavardage de la philoſophie, je crois que le plaiſir ſuprême eſt celui de régner deſpotiquement. Outre cela la nature doit vous rapeller près de ceux auxquels vous avez donné l'éxiſtence en préférence de ceux desquels vous l'avez reçue. Le déſir de retourner là, mon cher ami, ſera le bourreau de votre ame dans dix ans d'ici.

Edouard.

J'ai quatre vingt ſeize ans, milord, & depuis que je ſuis de retour dans ce monde, je me ſens vieillir; & tout commence à me paroitre vanité.

M. Bridgend.

Mauvais ſigne! Mais nous voilà prêts à vous écouter. Vous êtes en l'air; je vous y

vois en frémissant, & ce qui me console est d'être certain que vous n'êtes pas péri.

Edouard.

Ce saut en l'air, milord, fut le commencement du voyage que j'ai fait pour retourner en Angleterre; & dans trois ou quatre heures mon histoire sera terminée; il ne me restera qu'à vous remercier, également que toute cette illustre assemblée, de la patience que vous aurez eu de m'écouter.

M. Bridgend.

Voilà une bien mauvaise nouvelle.

Edouard.

L'ascension de la grande plaque de pierre sur laquelle nous étions étendus peut avoir duré cinq secondes; je sentis la violence de sa vitesse ascensionelle diminuer par degré, & successivement, au point qu'à la fin de la cinquième seconde, j'ouvris les yeux dans l'instant même que la plaque parvenue à l'extrémité de son ascension commençoit sa ligne perpendiculaire de descente. Je vis que la surface de cette plaque pouvoit être de trois toises carrées. Je ne saurois vous rien dire de son épaisseur: je fermai d'abord les yeux, & j'approchai mon mouchoir de ma bouche, & de mon nez. Je reconnus qu'un corps lancé en l'air perpendiculairement n'in-

terrompt pas ſon mouvement pour entamer la ligne de deſcente ; car la première à peine finie, la ſeconde commence : on pourroit même dire que la ligne de deſcente commence dans le même inſtant que celle d'aſcenſion ſe termine, car la continuité de ſon mouvement étant parfaite, une différence réelle devient inconcevable ; & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt impoſſible que le corps redeſcendant forme un angle, lorſque ſon aſcenſion n'a pas parcouru une perpendiculaire parfaite. La fin de la force de projection doit s'unir au commencement de celle de peſanteur par une courbe. Le mouvement que je ſentis en deſcendant fut auſſi lent dans le commencement de la deſcente qu'il l'étoit au terme de l'aſcenſion ; mais il s'augmentoit par degré preſqu'au triple à chaque inſtant ; il eſt devenu ſi rapide qu'il me ſembloit de ne pas peſer ſur la plaque où j'étois. Cette deſcente dura certainement un tiers plus que l'aſcenſion, marque certaine que la ligne qu'elle parcourut fut du double pour le moins plus longue que l'aſcenſionelle. Il faut croire que dans le gouffre où mon lit de terre tomba, un corps ſolide arrêta toute la violence rapide de ſon précipice en le briſant, puiſque le contre coup nous élança en l'air en même tems que la

plaque, ſe briſa auſſi, & fut presque pulvériſée : je me crus écraſé par la forte percuſſion. Cet élancement cependant ne nous éleva pas bien haut : nous redeſcendimes, ma femme me tenant toujours embraſſé ; & en redeſcendant nous ne trouvâmes plus notre plaque, & parcourumes en l'air ſur une ligne plus longue que celle d'aſcenſion que nous avions parcouru après le contre coup. Cela dut être ainſi, parceque nous y employâmes plus de tems ; à deux tiers de cette chute nous nous apperçumes qu'au lieu d'être le ventre en bas, & le dos en haut nous étions dans la poſition tout à fait contraire, car l'air contre lequel nous allions ne nous laiſoit pas reſpirer : nous étions cependant ſûrs que nous ne nous étions pas tournés en fendant l'air. Notre courſe en l'air diminua de violence, choſe étonnante, puisque en précipitant elle devoit augmenter. Dans un inſtant nous vimes que la ligne que nous avions parcouru dut être aſcenſionelle, puisqu'arrivée à ſon terme nous redescendimes en l'air ſans avoir trouvé aucun corps ſolide, qui eût pu nous repouſſer ; nous nous trouvâmes dans un ambiant de pouſſière très épaiſſe mêlée de petits cailloux ; jusqu'à ce que nous nous trouvâmes arrêtés par un fluide épais, ce qui me pa-

rut alors inconcevable. Nous sentions que nous enfoncions comme dans un sable très fin ; ce qui pour notre grand bonheur ne dura qu'un instant ; car nous aurions étouffé. Nous nous trouvâmes parfaitement fermes, & par un mouvement naturel nous nous aidâmes de nos bras, & de nos mains pour écarter de dessus nous cette épaisse poussière, ou ce fin sable qui nous empêchoit la respiration, & nous nous hâtâmes bien vite en employant toute notre force pour nous soulever, & pour avoir au moins la tête découverte ; ce qui nous réussit parfaitement ; mais nous n'osions pas encore nous servir de toute la liberté de notre respiration. Le sol qui arrêta notre chute ne put pas nous casser le dos, car dans son commencement nous l'avons trouvé fluide, & puis devenu par des degrés instantanés, aussi élastique qu'un matelat rempli de bourre, ou de crin ; & ensuite avec le même degré de viteſſe dur. L'incompréhensible sur le moment fut que nous ne nous trouvâmes pas sur notre ventre, mais sur le dos. Nous sentions pleuvoir sur nous une grêle seche comme l'épaisse poussière qui sort des murailles d'une masure qu'on abat. Cette grêle toujours diminuante ne peut avoir duré que quatre, ou cinq secondes,

mais c'en fut assez pour former sur notre corps une couverture de quatre pouces d'épaisseur. Malheur à nous, si nous n'eussions pas eu la tête élevée. A son entière cessation me sentant ferme, & n'entendant plus d'aucun côté le moindre bruit je retirai mon mouchoir que je tenois à ma bouche, & à mon nez, & j'ouvris les yeux, mais je les refermai d'abord, & je rapprochai mon mouchoir des canaux de la respiration, à cause de l'air trop encore impregné de poussière: ce qui me frappa fut, que dans l'instant que j'ouvris les yeux je vis une clarté. Huit à dix secondes après j'essayai, & je sentis que l'air étoit devenu expirable; & j'en avois besoin, puisque la respiration de l'air filtré par le fin mouchoir ne pouvoit être que lente, & fatiguante. Au bout de dix à douze respirations, je me trouvai calme, & délassé: j'ouvris de nouveau les yeux, & l'air étant devenu soutenable je considérai avec attention la qualité de lumière, qu'avec étonnement je voyois: je jettai mon bras droit sur ma femme, & surpris de voir la lumière disparue, je reconnus d'abord qu'elle sortoit de l'escarboucle de l'agraffe de son manteau. L'air étant naturel, & rien ne m'empêchant plus ni la respiration, ni la vue dans une situation d'esprit

qui ne m'avoit pas laiſſé un ſeul inſtant libre à la moindre réflexion étrangère, j'appellai par ſon nom ma chère femme, qui à ma gauche me tenoit toujours étroitement ſerré. Elle porta à mon ame la plus vive joie en me répondant avec une voix très claire, *où ſommes nous?* Actuellement, Milords, ne vous attendez pas au récit du dialogue entre nous deux, qui dura certainement deux heures. Une récapitulation du terrible voyage que nous avions fait dans moins d'une minute, une communication mutuelle des idées qui occupèrent notre entendement dans les inſtans que nous paſsâmes en décrivant cinq lignes perpendiculaires, la premiére d'aſcenſion, la ſeconde de deſcente du double plus longue, la troiſiéme d'élancement de contre-coup que nous fîmes forcés par le dur terrain ſur lequel nous étions étendus, & qui dans l'inſtant même doit s'être briſé en cent mille millions de morceaux, la quatrième qui dut être la prodigieuſe de deſcente juſqu'à plus de la moitié, & d'aſcenſion le reſte, & la cinquiéme de deſcente naturelle ſujéte à un nouveau centre de gravité, choſe dont nous devions être convaincus pour nous être trouvé couchés ſur le dos. Nous nous reconnûmes ſans aucune difficulté retournés dans

notre monde, corps vivans redevenus ſujets aux loix de ſon ſyſtème, dans la gravitation toute oppoſée à celle du monde intérieur d'où nous étions ſortis, & où nous reconnoiſſions l'impoſſibilité phiſique de retourner. Nous devions être dans la plus grande profondeur du monde dans lequel nous étions nés. Je dis à ma chère moitié qu'elle pouvoit alors reconnoître le tort qu'elle avoit eu de ſe ſéparer de la compagnie que j'avois laiſſé ſur l'éminence quatre milles loin de l'endroit où ma mie, contre toute attente, s'éventa, puiſque je tenois pour certain qu'elle ſe ſeroit ſauvée; elle me répondit triſtement qu'elle ſeroit morte de douleur, & qu'au contraire l'évenement démontroit qu'elle ne pouvoit rien faire de mieux que de me ſuivre: elle me pria alors avec inſtance de lui dire, ſi je croyois que je ſerois moins malheureux, ſi je ne l'euſſe pas près de moi. A cette queſtion, milords, ſortie ſans art de la ſublimité du ſentiment le plus épuré, toutému je l'embraſſai tendrement, & en ſoupirant nous continuâmes nos réflexions ſur notre terrible, & épouvantable état. Je crois, milords, qu'il n'y a point de triſte ſituation pour l'homme dans ce monde, où, s'il eſt avec une tendre moitié, il puiſſe ſe reconnoître malheureux; & égale-

ment il ne ſe trouvera jamais heureux, ſe voyant ſeul ; & perſonne ne peut être entièrement convaincu de cette vérité que celui qui le ſait par une expérience égale à la mienne. Ma femme fut la première à me dire que notre état n'étoit pas ſi déſolant que celui dans lequel nous nous étions trouvés il y avoit quatre vingt un an, puisque nous nous trouvions ſur un corps ſolide, & en liberté de reſpirer l'air, & que nous étions heureux d'avoir avec nous de la lumière, & non pas tout à fait deſtitués de l'eſpoir de trouver le jour. En diſant cela elle ſe tourna, j'en fis de même, & nous commençâmes à ſecouer de deſſus nous les petites pierres, & l'épaiſſe pouſſière qui nous couvroit, & nous fumes bien enchantés lorsque nous nous vimes éclairés par quatre escarboucles : nous l'aurions été par ſix, ſi dans le précipice nous n'euſſions pas perdu nos capelines ſur leſquelles nous portions les plus groſſes.

Nous nous déterminâmes à nous lever, quoique non ſans crainte, & non ſans difficulté. Nous ſortimes poſitivement d'une niche, d'un étui de nos perſonnes ; nous vimes là l'empreinte réelle de nos corps. Nous marchâmes pendant une demi heure ſur des décombres de maſures avec beaucoup de peine,

& nous retournâmes ſur nos pas, lorſque nous vîmes que nous deſcendions, & que le terrain devenoit bourbeux. Lorſque nous fûmes au même endroit d'où nous étions partis, nous entendîmes, dans ce ſombre ſilence une voix plaintive qui nous effraya, ou du moins ſurprit: ſormes, & attentifs un moment après nous entendîmes élairement les mots, ayez pitié de moi, ch laſgne megamicrique. Imaginez-vous notre empreſſement. Je conçus d'abord que ce ne pouvoit être qu'un des megamicres qui étoient à ma mêche, & qui devoit s'être ſauvé par les mêmes combinaiſons naturelles qui nous avoient empêché de périr. Je dis à ce miſérable, que je ne voyois pas, de tâcher de venir à nous, car nous ne le diſtinguions pas: il me répondit qu'il étoit enfoncé, & oppriné par le poids, n'ayant de libre que la ſeule tête. Nous nous mîmes d'abord à le chercher, & en ſuivant le ſon de ſa voix nous le découvrîmes: nous écartâmes beaucoup de terre, & le tirâmes dehors. C'étoit un bigarré paiſan, qui nous ſurprit, lorſqu'au lieu de nous remercier il ſe jetta ſur le dos, poſition de la plus grande adoration, & prononça le remerciment au ſoleil qui lui avoit fait miſéricorde. Cet acte nous humilia, & nous

couvrit de confusion, car, si le mouvement se fût trouvé dans nos coeurs, nous ne l'aurions pas négligé, & nous n'aurions pas eu besoin, à notre honte, qu'un idolâtre nous donnât un si bel exemple de piété, & de religion. Ce fut dans ce moment là que nous nous hâtâmes de l'imiter, ni à genoux, ni couchés, mais avec une oraison mentale, *con le ginocchia della mente inchine*, plus convenable au créateur, que le frêle langage de toutes les nations. Le mégamicre, après son action de graces faite à la divinité à laquelle il croyoit la devoir, s'approcha de nous, & nous baisa les pieds à cent reprises. Nos montres indiquoient sept heures: nous en passâmes quatre à remuer vingt pas à la ronde toute la masure, pour tâcher de trouver quelqu'autre mégamicre, & particulièrement l'inséparable de celui qui nous assuroit qu'il étoit près de lui derrière nos pieds durant tous nos vols en l'air. Lorsqu'après une si longue recherche nous étions dans le moment de la quitter, persuadés que l'inséparable pouvoit s'être perdu ailleurs, le pauvre mégamicre trouva une jambe, & nous appella; nous accourumes, & ayant écarté la terre nous trouvâmes un mort, & nous restâmes bien affligés, lorsqu'en se désolant il le re-

connut pour son inséparable. Nous oubliâmes nos propres malheurs pour tâcher de consoler le délaissé. [illegible]

Nous commençâmes alors à marcher au hasard du côté opposé à celui où nous avions trouvé le terrain trop mou. Les épaisses ténèbres, dans lesquelles nous nous trouvions, ne nous permettoient pas de nous flatter d'être sous le ciel à découvert; nous crumes d'être dans une vaste caverne que la lumière de nos escarboucles n'étoit pas assez forte pour nous en laisser voir la voute. Le terrain sur lequel nous marchions n'étoit pas escarpé, nous étions même étonnés de voir que l'art n'auroit pas su le rendre plus adapté à la marche. Nous marchions tous les trois sans savoir où nous allions; nous nous assimes par terre au bout de deux heures parceque nous nous sentimes fatigués. Il ne faisoit ni chaud, ni froid. Quoiqu'échappés d'un danger mortel, nous connoissions notre déplorable état; ame vivante ne s'offroit à notre vue; nous savions que nous devions mourir de faim; il étoit naturel de le savoir; mais il étoit aussi naturel d'espérer que la même providence qui nous avoit préservé de la mort, poussés par l'élancement de l'explosion d'une mine, nous conduiroit aussi hors de cet abyme,

& nous feroit aussi trouver de quoi nous nourrir ; car, par nous mêmes nous ne pouvions nous aider que très foiblement. Nous pouvions marcher autant que nous voulions, que, quoique nous changeâssions de lieu, nous pouvions compter d'être toujours dans le même endroit, où il étoit impossible que nous nous flatassions d'avancer chemin autrement qu'en montant, & nous n'appercévions que plaine. Le bigarré avoit du courage, & beaucoup de bon sens ; il nous dit qu'il voudroit nous rendre quelque service avant que de mourir, puisque plus heureux que nous il portoit avec lui la partie la plus essentielle de sa propre nourriture, avec laquelle il auroit pu se soutenir en vie pendant dix à douze pentamaines, malgré qu'il n'eût pas des boullies. Il s'offrit d'aller, tandis que nous nous reposerions, à un troisième sens de la caverne. Nous approuvâmes sa pensée ; & je lui donnai une escarboucle pour s'éclairer, en le priant de prendre toujours garde à ne pas nous perdre de vue, ce qui devoit lui être facile, moyennant que la lumière de nos escarboucles qu'il seroit toujours en état de voir lui indiqueroit parfaitement l'endroit où nous l'attendrions de retour, d'abord qu'il auroit quelque bonne nouvelle à nous don-

ner, ou qu'il se verroit dans la nécessité de nous perdre de vue : il devoit alors retourner sur ses pas. Après avoir entendu tout cet arrangement il partit.

Qu'aurions-nous fait sans le secours de nos éclat boucles ? nous n'aurions pas osé nous rentrer ; car l'obscurité ne pouvoit pas être plus profonde : nous serions morts de la plus cruelle de toutes les morts ; morts de faim. Le moindre vestige d'habitation humaine ne s'offroit à notre vue, & nous n'espérions pas d'en trouver ; car c'étoit hors de toute vraisemblance qu'un pareil endroit pût avoir des habitans raisonnables : nous nous attendions à ne trouver autre être vivant que des insectes desquels nous ne pouvions espérer ni secours, ni lumières. Comment supposer des habitans dans un lieu où il n'y avoit ni lumière, ni herbes, ni fruits, ni eau, ni aucune marque de fertilité ? Nous étions cependant sûrs d'être dans notre monde natal, & de n'être éloignés de notre surface que de quatre vingt douze milles géométriques d'ascension perpendiculaire en distance moyenne, car nous savions que notre globe n'étoit pas rond. Or vous voyez, milords, que nous ne pouvions pas espérer de franchir les mines, les

eaux, les feux qui, ſelon le jugement de tous les phyſiciens, devoient ſe trouver dans notre terre. Nous étions déſolés dans l'ame, lorsque nous réfléchiſſions à l'impoſſibilité de parvenir à notre ſurface, d'où en partant nous avions appris dans les plus cruelles angoiſſes qu'il falloit paſſer par des régions enflammées, par des antres eſcarpés ſur leſquels notre caiſſe avoit roulé aſſez long tems, & par des mers bourbeuſes. Nos enfans dans le monde des mégamicres ſe préſentoient à notre imagination dans le déſeſpoir; mais nous en faiſions la moindre de nos penſées; & réellement elle ne devoit pas nous occuper. Sortir de cette terrible caverne, trouver le prodigieux moyen de monter, & de revoir l'Angleterre étoit toute la matière de nos penſées. Notre mégamicre ne revenoit pas depuis deux heures qu'il étoit parti: nous avions lié au milieu de nos fronts nos eſcarboucles tournées à l'endroit vers lequel il s'étoit acheminé: nous n'appercevions plus la lumière de la ſienne que de tems en tems il nous faiſoit voir en ſe tournant: nous ſoupirions plongés dans la plus ſombre triſteſſe.

Nous apperçumes à la fin dans un grand éloignement une étincelle de lumière qui ne diſcontinuoit pas, & que nous obſervions

toujours à la même direction, ce qui nous fit juger que c'étoit lui-même qui retournoit sur ses pas. Nous le supposâmes à la distance de six de nos milles, & nous ne nous trompâmes pas; car il employa deux heures européennes pour nous rejoindre. Nous étions magnifiquement vêtus, & aussi richement qu'un roi d'ici pourroit l'être, car nos manteaux, & nos exomides avoient des agraffes en diamans; &, si nous eussions trouvé nos capelines, nous aurions porté avec nous en Angleterre un trésor, eu égard à la grosseur, & à la belle eau des pierres qui les entouroient.

Notre bigarré enfin arriva, & nous dit qu'à douze, ou quatorze lieues (il calculoit selon la mesure mégamicrique) de plaine toujours uniforme, & stérile il avoit trouvé le chemin interrompu par un rivage d'un étang où l'eau étoit tranquille, & deux coudées plus basse que la terre: il nous dit qu'il ne se laissa pas épouvanter par la couleur qui, au lieu d'être rouge, étoit bleue, ou verte: il s'y étoit plongé; & à la lumière de l'escarboucle il avoit vu des poissons en quantité, qui ne s'enfuyoient pas, & qu'il toucha, mais qu'il n'osa pas saisir de crainte de se blesser dans leurs écailles tranchantes: il étoit allé

vers le bord, & il avoit ramaſſé tout ce qu'il nous montra en vuidant devant nous tout ſon canapſe. Cette narration nous intereſſa beaucoup. Nous examinâmes à la lueur de nos quatre phosphores tout ce qu'il nous avoit apporté, & nous vîmes des coquillages de pluſieurs formes qui m'étoient connus, & pluſieurs dont je n'avois pas d'idée. Nous laiſſâmes ceux qui étoient longs, pointus, & en ſpirale, parceque nous n'aurions pas ſu comment les briſer; mais lorsque je vis la forme de nos moules, & des globes informes que je jugeai huitres, je tirai mon couteau, & j'ouvris une moule dont je bus d'abord l'eau que je trouvai excellente également que celle que je trouvai dans les globes, où effectivement je vis l'huitre: l'une, & l'autre étoient ſavoureuſes, & très agréables au gout: je n'eus pour lors plus aucun doute, & je mangeai l'huitre, & la moule en pluſieurs morceaux, car elles étoient ſix fois plus groſſes que les nôtres. Je fis d'abord le même préſent à ma femme qui m'imita avec empreſſement: nous n'aurions pas eu la hardieſſe de manger l'huitre, ſi nous ne l'euſſions pas connue en Angleterre. J'employai en vain toute mon éloquence pour engager notre ami à manger avec nous. Je lui dis qu'il

mourroit de faim, & il me répondit qu'il iroit au Soleil ; je lui répartis que cela ne ſe pouvoit pas, car là où nous étions nous nous trouvions hors du monde du grand Hélion. A cette nouvelle il ſe jetta par terre, & commença à ſe plaindre, & à pleurer avec une telle effuſion de larmes qu'il nous fit la plus grande pitié ; mais nous ne ſavions qu'y faire. Nous mangions des moules, & des huitres, & nous en mangeâmes jusqu'à ce que nous n'en vimes plus.

Notre bigarré nous demanda s'il pouvoit eſpérer de ſauver ſon ame en ſe faiſant chrétien. Cette queſtion nous attendrit : ma négligence à lui offrir le baptême n'eſt dérivée que de l'habitude où j'étois de ne jamais exciter à le recevoir aucun mégamicre ; outre cela, je ne croyois pas le baptême néceſſaire à ſon ſalut. Je me tournai alors vers cette pauvre créature, & je lui demandai s'il étoit informé de notre religion ; il nous étonna en nous récitant toute notre loi, & nos articles de foi ; il me dit que l'excommunication fulminée par le grand Génie avoit été ce qui l'avoit empêché de demander le baptême. Je lui demandai à qui il appartenoit, & il me dit qu'il étoit frère aîné de mon cher ſénateur. Je le catéchiſai en pleurant, & je

le trouvai très instruit ; je croyois que les sanglots étoufferoient ma bonne femme : il essuyoit nos larmes avec nos fins draps, & nous demandoit pourquoi nous pleurions, & ma femme lui dit clair que nous pleurions de tendre contentement, en songeant qu'il assuroit le salut de son ame, & en même tems elle le pria de réfléchir, que la nouvelle religion dans laquelle il entroit l'obligeoit d'avoir soin de sa vie, & de se nourrir. Apprenez moi, dit-il, comment je puis faire pour me nourrir sans nourriture. Nous ne sumes que lui répondre, & nous marchions vers l'étang, puisque je ne pouvois pas le baptiser sans eau. Nous aurions manqué le chemin sans les marques qu'il avoit fait sur le terrain avec une cuiller qu'il avoit dans son canapse. Sans la lumière de mes escarboucles, milords, & sans ce mégamicre je ne serois pas ici.

Il me demanda chemin faisant, si la malédiction du grand Génie avoit la force d'aller jusque dans un autre monde où le soleil même n'avoit aucun pouvoir. Etonné de cette question aussi simple que judicieuse, quoique matérielle, je lui répondis en bon philosophe : je lui dis que, si le soleil étoit Dieu, l'excommunication qu'il craignoit pénétreroit

dans tous les mondes possibles, car Dieu étoit partout; mais que le soleil n'étant qu'une créature il n'avoit rien à craindre. Nous arrivâmes en deux heures à l'étang où je le baptisai; je l'appellai mon fils, & je lui fis présent de l'escarboucle. Vous ne sauriez vous figurer toutes les caresses qu'il nous fit après que nous l'eumes essuyé, car je dus le baptiser par immersion. Il nous dit les saillies les plus spirituelles à propos du présent de l'escarboucle. Le sénateur mon frère, dit-il, fils noble unique de mon père, ne possède pas une pierre de cette valeur, & moi j'en deviens possesseur dans un moment où elle ne peut pas me servir à me procurer cinq bouillies pour me nourrir un jour. Je ne peux pas non plus la laisser par testament à quelqu'un: je vous prie de la reprendre lorsque je serai mort, & je vous assure que, si mon ame peut se distraire de ce qui fait à l'autre monde la gloire de Dieu, elle en jouira.

Ces sages discours ne laissoient pas que de porter quelque soulagement à notre grande affliction. Je voulus gouter l'eau de ce lac, étang, ou fleuve, car je ne savois pas ce que c'étoit, & je la trouvai dégoutante: je la crachai d'abord. Celui de n'avoir pas d'eau étoit pour nous un grand malheur, car la soif

nous tourmentoit. Nous avions déjà marché ſix heures de ſuite, toujours au bord du lac, lorsque rendus de laſſitude, & ne pouvant plus nous ſoutenir ſur nos jambes, nous dûmes nous laiſſer tomber ſur le terrain. Nous penſâmes que l'eau du lac bonne ou mauvaiſe devoit ſûrement nous déſaltérer. Quelqu'un qui eſt tourmenté par la ſoif doit s'imaginer que toute liqueur doit l'éteindre, fut-ce du poiſon : mais il s'agiſſoit d'en puiſer, & nous n'avions ni pot, ni verre, ni écuelle : le mégamicre alla en remplir ſes petites mains courbées, & nous bumes ſans donner le tems à nos palais d'en ſavourer le gout ; mais une minute après il nous prit un vomiſſement des plus violens : il ceſſa lorsqu'il ne ſe trouva plus rien dans nos eſtomacs ; & nous reſtâmes) d'une langueur, qu'il n'eſt pas facile d'expliquer.) Nous étions tous étendus près de l'étang ſans aucun mouvement, & ne ſachant pas ſi nous avions un eſprit ; dans cette ſituation nous nous endormimes, & ne nous réveillâmes qu'au bout de douze heures : notre mégamicre, qui n'avoit pas dormi, nous communiqua ſes craintes ſur notre long ſommeil : nous le raſſurâmes ſur cela pour une autre fois, & nous fumes bien ſurpris de nous trouver vigoureux, & en parfaite ſanté.

Sans soif, sans bouche amère, & en état de marcher nous étions désolés de voir notre compagnon languissant : nous le forçâmes à se laisser porter un peu par moi, & un peu par ma femme ; car nous étions pressés de voir où le lac aboutissoit. Nous marchâmes ainsi six heures, jusqu'à ce que la lassitude nous força à nous arrêter. Nous nous déterminâmes à nous nourrir, quand même la soif eut dû après nous renouveller l'assaut.

Assis près du lac nous priâmes le bigarré d'aller nous faire une provision de coquillages dans le goût de la première. Il s'y plongea d'abord, & un moment après il vint avec un gros testacée bivalve, en me disant de l'ouvrir pour voir si ce qu'il contenoit étoit mangeable, puisque dans ce cas là il lui seroit facile de nous en apporter autant que nous pourrions en souhaiter, & des gros aussi comme quatre fois sa tête. Je l'ouvris d'abord, & j'y trouvai un animal très mou qui ressembloit à une éponge, & qui se remuoit partout également : je n'en fus pas tenté ; mais ma femme me dit que les deux belles coquilles pouvoient nous servir d'écuelles ; & il lui vint dans l'esprit un beau projet qu'elle voulut éxécuter d'abord, même sans me le

communiquer. Elle appella près d'elle le mégamicre, & elle commença à le ſucer en verſant dans la coquille le lait, lorſque ſa bouche en étoit pleine. Elle eut l'habileté d'en traire tant, qu'elle lui en donna cinq portions dans les coquilles, qu'il accepta avec les marques de la plus grande reconnoiſſance. Il s'évertua en complimens, car une heure après cette opération il ſe trouva ſi bien nourri que s'il avoit reçu le lait de ſon propre inſéparable. Il nous dit qu'il ſavoit qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen pour le faire vivre peut-être encore une moiſſon, mais qu'il n'avoit pas oſé nous le communiquer, parcequ'il n'étoit pas digne que nous euſſions voulu lui rendre ce grand ſervice. Eliſabeth l'aſſura qu'elle le lui rendroit très volontiers tous les jours.

Il ſe mit alors en devoir d'aller nous chercher de quoi faire un bon repas. Je lui dis qu'il me feroit plaiſir s'il m'apportoit le plus gros teſtacée qu'il pourroit découvrir; mais bivalve; car je n'aurois ſu que faire des univalves, ni des coniques en ſpirale, & en pointe. Il fut ſe plonger, & dans moins d'une demi heure, en rempliſſant toujours ſon canapſe, il nous apporta en trois ou quatre fois tant de coquillages, que j'aurois pu en

rassasier douze personnes ; outre cela il nous apporta six poissons qu'il osa prendre, n'y ayant pas vu des pointes auxquels je ne saurois quels noms donner : leur forme étoit différente de celle de tous ceux que nous connoissons, & ce que vous ne trouverez pas singulier dans un pais totalement obscur étoit que ces poissons n'avoient point d'yeux. Le négamicre me dit qu'il m'auroit apporté un testacée superbe s'il avoit eu la force de le prendre, car il étoit gros comme deux fois ma tête. Je demandai au bigarré si le lac étoit bien profond ; & il me dit qu'il n'arrivoit pas à vingt coudées : je me déterminai d'abord : je me fis envelopper cheveux, & barbe dans un drap par ma chère femme, & je dis au bigarré de me conduire à l'endroit sur le lac, où me plongeant perpendiculairement je trouverois, lui étant avec moi, le testacée, & cela fut fait ainsi. Nous y fumes avec trois escarboucles qui dans l'eau rendoient la même lumière qu'elles rendoient dans l'air ; & d'abord que je vis le beau testacée je le mis sous un bras, & m'aidant de l'autre je retournai à fleur d'eau, & j'arrivai à terre avec ma proie. D'abord que je fus essuyé je me mis à l'ouvrage pour l'ouvrir, & j'y réussis, quoiqu'avec beaucoup de peine, car malgré

le foible de la jointure ; la matière étoit dure comme pierre. Voilà comme je me mis en poſſeſſion de deux belles jattes dont chacune contenoit plus de ſix livres d'eau. L'animal que la coquille contenoit étoit informe ; je n'y obſervai aucun mouvement. Le dedans de ces deux coquilles ne cédoit pas en poli de vernis à la plus belle porcellaine du Japon.

Aſſis alors près du lac je fis devant moi deux petits lits d'algue, que je trouvai en abondance ſur le bord, & j'y plaçai deſſus mes deux coquilles ; ces lits les ſoutenoient droites. Je commençai à ouvrir des huitres, & des moules, que je mettois dans une de mes jattes, après en avoir verſé l'eau dans l'autre. Lorſque je vis que j'en avois bien deux chopines, j'invitai à dîner ma femme ; nous mangeâmes des moules, & des huitres en buvant un coup de tems en tems, juſqu'à ce que nous nous ſentimes raſſaſiés. Les poiſſons auroient été meilleure nourriture, mais il auroit fallu les cuire, & la matière combuſtible me manquoit. Nous avions tous les trois une boëte à poudre ardente, qu'on porte toujours ſur ſoi chez les mégamicres pour mettre le feu aux parfums, mais elle ne nous ſervit à rien dans ce moment là : je n'avois que de

l'algue ; j'essayai d'y mettre le feu, mais ce fut inutile ; elle ne put jamais s'enflammer. Notre boisson d'ailleurs étoit exquise ; mais elle auroit été plus apte, si elle avoit été moins haute en gout. Nous étions fâchés de ce que notre cher ami dût jeuner : il auroit fallu avoir de la farine, mais je ne voyois ni grain, ni moyen d'inventer un moulin. Nous nous abandonnâmes à un doux sommeil qui nous tint pendant quatre bonnes heures : nous sentant à notre réveil assez vigoureux nous poursuivîmes notre voyage, en portant avec nous nos deux jattes, & n'ayant su que faire des poissons, nous les rejettâmes tous morts dans le lac, où les gros, comme de raison, s'en feront nourris.

Nous marchâmes dix heures sans voir rien de nouveau, toujours au bord du même lac, même terrain, & même silence : cette uniformité étoit désespérante. Nous avions besoin de voir des montagnes : tout le chemin que nous faisions sur la plaine, nous paroissoit perdu, & il l'étoit effectivement, car nous ne pouvions avancer qu'en montant : ce lac cependant devoit avoir une fin, & cette eau une source ; & celui de la trouver aux pieds d'une montagne étoit l'objet de nos voeux. La nature nous dit que nous avions besoin de nous remettre en force avec un peu de nour-

riture, & notre homme fut à la chasse ordinaire dans le lac. L'envie que j'avois de faire du feu me détermina à faire une nouvelle expérience sur l'algue : j'espérois qu'en y mettant le feu par dessous elle pourroit s'enflammer : je formai donc, en ramassant ce qui me paroissoit du sable, une espèce de fourneau en demi cercle, je lui fis le dessus d'algue, & j'y mis la poudre ardente dessous : l'algue ne donnoit qu'une épaisse fumée, mais je fus bien surpris de voir s'enflammer cette espèce de sable. Ce fut le mégamicre qui me dit que c'étoit de la naphte, que la nature avoit pulvérisée : cette poudre bitumineuse me rendoit une odeur ingrate dans sa flamme ; mais son feu étoit si fort que l'eau l'excitoit au lieu de l'éteindre, c'étoit ce que nous appellons le feu grégeois. D'abord que je découvris cela, je priai notre ami d'aller me chercher des poissons à peu près comme ceux que j'avois rejettés dans le lac, & je fis un nouveau fourneau, non pas de cette poussière inflammable, mais d'une terre compacte plus éloignée des bords du lac, & que je ramassai à poignées : je mis le sable bitumineux au milieu comme si c'eut été du bois. J'ouvris alors tant d'huitres, & de moules que je remplis presque d'eau une de mes jattes que je plaçai au dessus des parois

du four ; j'allumai le ſable dont la flamme dominant deſſous la jatte me fit bouillir l'eau dans moins d'un quart d'heure. Le mégamicre m'avoit apporté deux beaux poiſſons ſans écaille, que je nettoyai dans un inſtant : je trouvai dans l'un une quantité d'oeufs, & dans l'autre du lait que je mis à part, & je mis mes poiſſons dans l'autre jatte, lorsque je les vis cuits. Je mis alors dans le bouillon les oeufs, & le lait : les oeufs ſe diſperſèrent, & le lait ſe coagula. Nous fimes, milords, un repas délicieux ; mais ce qui nous fit un ſenſible plaiſir fut que le mégamicre mangea dix à douze cuillerées de ces oeufs, au lieu de bouillie par intermède à ſon propre lait que ma bonne mettoit dans ſa petite coquille, après le lui avoir ſucé. Nous fumes au comble de la joie lorsque nous vimes au bout de quelques heures, que cette nourriture n'avoit fait aucun mal à notre cher petit ; mais nous nous flattions en vain : elle n'étoit pas celle qui convenoit à ſa nature ; & dans la ſuite nous vimes que ſa maigreur augmentant tous les jours, il falloit nous préparer à ſouffrir ſa perte. L'oeſophage des mégamicres eſt fait de façon qu'ils ne peuvent avaler que ce qui eſt presque liquide ; & la ſimplicité de la farine de leurs bouillies aſſaiſonnées avec la ſubſtan-

ce des herbes de leur monde leur eſt un aliment homogène à l'excluſion de tout autre.

Un doux ſommeil s'empara de nous après ce repas, & réveillés au bout de dix heures, nous reprimes notre voyage qui en dura encore dix ſans aucune interruption, très attentifs à un murmure qui parvenoit à nos oreilles partant de loin, & s'augmentant toujours : l'impatience de voir d'où il venoit ne nous permit aucun repos que lorsque nous nous vimes parvenus à ſa ſource. C'étoit une caſcade d'eau aſſez tranquille, mais conſidérable. Ce qui me fit plaiſir fut de diſtinguer que l'éminence d'où elle venoit ſe dilatoit poſitivement en face du lac. Dieu ſoit loué, dis-je à ma femme, que nous commencerons à monter; mais nous ayons beſoin de nourriture, & de bon repos, car la peine que nous aurons à marcher en montant ſera bien plus grande que celle que nous eumes juſqu'à préſent.

Nous nous aſſimes alors près du lac, où ſelon notre méthode ordinaire, nous fimes un ſuffiſant repas. Il nous apporta dix à douze poiſſons ſaxatiles, que je n'héſitai pas à faire bouillir, ils reſſembloient aux écreviſſes : il nous dit qu'il y en avoit beaucoup dans le lac, & qu'il ne nous en avoit pas ap-

portés les autres fois, parcequ'il avoit vu cet animal toujours occupé avec son propre inséparable, ce qui avoit fait qu'il leur donna le nom de *sans pudeur*. Je trouvai singulier que nous avons aussi un poisson de l'espèce des testacées, qui est presque toujours avec sa femelle, & que nous appellons aussi *Alphestе* avec la même éthimologie que le mégamicre même lui donna dans son langage. Nous les trouvâmes exquis, & exquise l'eau que notre mégamicre fut puiser à la cascade, & qui ne devenoit mauvaise que lorsqu'elle se mêloit avec celle de l'étang. Un long sommeil suivit notre repas, où nous eumes le plaisir de boire de l'eau pure. A notre réveil notre grande pensée fut celle de porter avec nous le plus de provisions qu'il nous seroit possible de porter, puisque la montagne nous faisoit craindre la disette de tout. Je mis dans les grandes poches de nos manteaux beaucoup de Naphte, des Alphestes, & tous les coquillages que je pris, bien fâché de devoir laisser derrière nous une eau si bonne dans l'incertitude où nous étions d'en trouver, & dans la ferme résolution où j'étois de ne pas retourner sur mes pas.

Nous commençâmes à monter, & en moins de deux heures nous n'quimes plus

le moindre bruit : nous allions lentement ; mais nous nous trouvions tout de même si fatigués, que nous dûmes nous reposer, & tâcher de nous remettre en mangeant quelque chose. Après ce déjeuner nous marchâmes dix heures en reprenant haleine de tems en tems ; la montagne commençoit à devenir mauvaise, escarpée, & partout aride, & stérile, & toujours grotte, caverne naturelle sous une voute tantôt élevée, & tantôt si basse que nous devions nous courber pour aller en avant. Rendus de lassitude nous choisimes six aunes de terrain assez égal pour notre auberge près d'un petit écoulement d'eau assez bonne ; & à la lumière de quatre flambeaux qu'aucun monarque de notre monde ne peut se vanter de posséder, j'ouvris des huitres, & des moules, je fis bouillir l'eau, & je cuisis un beau poisson que nous mangeâmes, & dont nous bumes tout le bouillon après qu'Elisabeth eut soin de nourrir le ménagnicre. Après avoir dormi dix heures nous nous remimes en marche forts, & robustes, mais avec nos jambes enflées aux chevilles, & sans souliers, car ceux que nous avions étoient restés déchirés sur la montagne ; nous avions cuisses, bras, & dos devenus tels que nous ne pouvions remuer sans ressentir les plus

vives douleurs. Celui de devoir marcher sur des pierres pointues sans souliers étoit dans ce moment là le malheur qui nous affligeoit plus que tous les autres, car il nous étoit facile d'en prévoir les trop funestes conséquences.

Dans ce pitoyable état, milords, nous eumes cependant la force de marcher onze de nos jours. Mais comment vous dirai-je ce que nous étions lorsque nous nous couchâmes par terre à cette onzième station ? Nos jambes étoient extrêmement enflées, les plantes de nos pieds déchirées, & en sang, & les très visibles sillons enflammés nous menaçoient des érésipéles, & des plaies : le moindre de nos malheurs étoit celui de n'avoir plus de provisions pour nous nourrir que quelques écrevisses cuites, & dix à douze huitres. Notre ami auquel ma femme donnoit le lait deux fois par jour étoit celui qui se soutenoit encore, quoique très maigri. Nous mangeâmes le peu qui nous restoit, & avant que de nous coucher pour nous procurer le baume du sommeil, je donnai un coup d'oeil à mes pieds, à mes jambes, & à celles d'Elisabeth, & je vis avec le désespoir dans l'ame, que, si l'inflammation ne diminuoit pas, il nous seroit impossible de poursuivre

notre voyage de lendemain : nous aurions dû mourir là. Tout ce que ma femme crut devoir faire fut d'envelopper dans nos mouchoirs humectés d'une précieuse essence qu'elle avoit avec elle l'endroit de nos jambes où le danger paroissoit plus grand.

A notre réveil nous nous trouvâmes sans la moindre marque d'inflammation ; les sillons étoient meurtris ; & nous nous sentions vigoureux, mais les plaies à l'entour des plantes de nos pieds étoient toutes en sang. Il falloit pourtant nous résoudre à nous remettre en marche pour aller mourir là où notre destinée l'auroit ordonné. Nous étions sûrs d'avoir fait pour le moins dans ces onze jours deux cent vingt milles anglois de montagne : nous devions être de trente milles au moins élevés au dessus de la profondeur perpendiculaire d'où nous étions partis : il ne paroissoit être en devoir de seconder la faveur de la providence, & autant qu'il nous resteroit un souffle de vie d'être obligés d'aller mourir le plus haut qu'il nous seroit possible ; je ne demandois qu'à monter : la seule idée qui me faisoit peur, & une véritable horreur étoit celle de nous voir obligés à descendre. Cent fois, milords, pour éviter les descentes o laissai dire au mégamicre tout ce qu'il vou-

lut, & en tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, & souvent du même côté d'où nous venions, je me moquois de lui, lorsqu'il me disoit *si nous allons par là, au lieu d'aller en avant, nous retournons en arrière*; je lui répondois que, dès que nous montions, nous ne pouvions qu'avancer dans notre voyage, dont le but il étoit que la cime de la montagne où nous trouverions la bouche de l'antre. Allons, dis-je en me levant de terre, allons mourir de faim là où nous ne pourrons plus faire un seul pas. Les douleurs que nous souffrimes à nos plantes dans le premier quart d'heure sont incroyables; mais cependant, quoiqu'à pas très lents, nous avancions, & nos plantes s'étant échauffées, les douleurs diminuèrent. Après avoir fait un petit détour que la montée exigeoit, ce qui nous frappa tous les trois fut une lumière, un petit espace de ciel coloré au dessus d'une grande éminence. Cette vue surprenante nous donna du courage, & je vis que le courage donne positivement les forces qu'on n'a pas. Plus nous montions, plus cette splendeur augmentoit, & se dilatoit. Nous n'avions plus peur de périr. Il ne faut qu'un rien pour faire espérer tout à ceux qui se trouvent dans la plus grande détresse. Je ré-

fléchissois que cette lueur que je voyois ne pouvoit pas être le ciel de notre monde ; car nous n'osions pas nous flatter d'en être si près. Qu'est-ce donc ? C'est de la lumière ; elle ne peut être que de bon augure, & nous parviendrons, s'il plait à Dieu, à en découvrir la source.

Au bout de quatre heures cette lumière rougeâtre devint si forte, que nous n'avions plus besoin de nos escarboucles : ma femme espéroit le jour : le méganicre croyoit rentrer dans son monde ! Un bruit effroyable parvenoit à nos oreilles, & se faisoit entendre par intervalles. Je voyois derrière moi l'obscurité, à droite, & à gauche des hautes cavernes sans fin, & devant moi en levant les yeux cette lumière. Nous eûmes besoin après deux cent pas de rude montée de nous reposer ; mais ne pouvant pas prendre un peu de nourriture je vis qu'il falloit ne nous tenir fermes que très peu de tems, car les vessies de nos plantes en se refroidissant nous auroient mis dans l'impossibilité de poursuivre notre chemin. Les pleurs de ma femme m'arrachoient le coeur, quoique je ne souffrisse pas moins qu'elle : je me vis obligé d'être cruel envers nous mêmes. D'abord que je reconnus que le repos commençoit à nous faire

plaisir je me levai avec vivacité, & je lui démontrai qu'il alloit nous séduire, & que nous aurions dû assurément mourir de faim. *Nous irons vivre, ou mourir*, lui dis-je, *au plus haut de cette éminence; il faut croire que la source de cette lumière n'est pas dans la déclivité d'une montagne.* Un autre malheur qui pouvoit devenir de la plus grande conséquence manqua de nous faire perdre tout le courage, & de nous réduire entièrement au désespoir. Un froid dans l'air survenu depuis deux heures, & qui s'augmentoit à chaque moment nous faisoit souffrir au point de ne pouvoir pas résister d'avantage: le mégissier rendu se laissa tomber; & incapable de mouvement, il fallut que je le misse sur mes épaules. Outre cela en avançant chemin nous apperçûmes à notre gauche une profondeur immense d'où un vent furieux venoit augmenter nos souffrances. Ce vent cependant qui par bonheur soufloit derrière nous, nous aida à marcher. Nous nous trouvâmes à la fin tout d'un coup à l'éminence de ce terrible escalier. Nous nous vîmes dans une vaste plaine toute couverte d'herbes, & nous vîmes en même tems à notre droite, à la distance à peu près de trois milles, un feu de flamme qui pouvoit avoir cent pas de large, & cinquante de hauteur visible, puisque la

flamme entroit dans la concavité d'une voute qui nous empêchoit de voir son élévation. Sa splendeur nous montroit au dessus de nos têtes cette même voute inégale, escarpée, & à perte de vue; car nous n'en découvrions pas la fin. Tout ce qu'on nous avoit dit de l'enfer dans notre enfance se présenta à notre imagination; & nous nous communiquâmes nos idées; mais elles ne purent nous occuper qu'un moment: les maux réels excluent très souvent la crainte des imaginaires. Lorsque nous fûmes un peu avancés sur la même plaine le vent cessa, & le froid aussi; & nous nous assîmes sur l'herbe.

A peine le vent eut-il cessé, que le bruit sourd, & grondeur qui venoit du côté de la flamme se fit sentir avec plus de force; il étoit cependant inégal tout comme la flamme même, tantôt plus, & tantôt moins élancée: elle vomissoit, à ce qu'il nous sembloit, des gros corps solides que nous observions retomber dans le gouffre, & de tout côté. L'Etna volcan de l'Islande, que nous avions vu quatre vingt ans auparavant n'étoit en comparaison de celui là qu'un feu de paille. Pendant que ce spectacle nous tenoit comme hors de nous mêmes, notre ami sous mon manteau avoit regagné sa chaleur naturelle;

il nous dit qu'il ſe ſentoit en état de marcher pour voir s'il ne découvriroit pas quelque nourriture. Nous nous recommandâmes donc à ſon bon coeur, & le laiſſâmes aller. Nous avions les pieds en ſang, & des douleurs cuiſantes, & dans une heure & demie qu'il reſta loin de nous nos plaies ſe gangrenèrent: l'angoiſſe nous alloit au coeur. L'air, après que le vent eut ceſſé de ſouffler, étoit devenu chaud, mais il étoit empeſté de ſoufre au point qu'il nous ſembloit que la puanteur dût nous tuer. Outre tout cela nous fumes véritablement effrayés par la vue d'une quantité de ſerpens grands, & petits, qui ſifflant horriblement rampoient à l'entour de nous, & s'approchoient ſouvent au point de nous faire frémir. J'avois deux piſtolets, & poudre, & balles; mais ils ne pouvoient pas me ſervir, car leur nombre étoit trop grand. Ma pauvre femme me paroiſſoit évanouie. Jamais homme au monde n'a pu ſe ſoutenir au milieu de tant de ſouffrances.

Notre mégamicre retourna en courant, & hors d'haleine; & ſe jetta entre mes bras avec ſon canapſe rempli. Il nous dit qu'il ſe ſauvoit de trois ſerpens qu'il avoit vu, qui à la vérité n'étoient pas la dixième partie gros comme les ſerpens ſacrés, mais qui

leur reſſembloient, & ſiffloient tout comme eux; il nous avertit de prendre garde à leur juſte vengeance. Je fus plus preſſé de déſabuſer cette aimable créature que de viſiter ſon canapſe. Je l'aſſurai, pour aller par le plus court que premièrement il n'y avoit que les créatures raiſonnables qui fûſſent capables de former des projets de vengeance, & en ſecond lieu que les ſerpens qu'il avoit vu ne pouvoient pas ſavoir que j'étois l'auteur du maſſacre des ſacrés: je l'aſſurai que ceux que nous voyions là n'étoient pas méchans, qu'il falloit ſeulement prendre garde à ne pas marcher ſur eux. Pour ce qui regardoit le ſifflement je lui dis que c'étoit leur langage, & pour le raſſurer je fis ſemblant de rire en entendant les ſifflemens de tous ceux qui nous environnoient; ma chère femme prit ſur elle, & fit ſemblant d'en rire auſſi. Il n'en fallut pas d'avantage pour reſtituer l'ame à ce bon être qui trembloit comme une feuille au vent: l'aſſurance de ſon eſprit nous étoit trop néceſſaire. Nous vuidâmes alors ſon canapſe qui étoit plein d'herbes de différentes eſpèces. Je m'arrêtai à conſidérer cinq à ſix plantes aromatiques; leur ſuave exhalaiſon me les déclara telles: une entr'autres reſſembloit au fenouil: je me ſouvins d'en avoir

mangé en Angleterre par une grace diſtinguée, que miladi Bridgend votre grand' mère me fit pendant que j'aſſiſtois à ſon ſoupé. Je tirai mon couteau pour dépouiller une de ces plantes des herbes qui entourent ce qui eſt mangeable, & je m'en acquittai bien, mais lorſque j'étois pour en approcher un morceau de ma bouche, grand Dieu, quel moment! Je ne peux pas vous expliquer le frémiſſement de mon ame : j'étois aſſis ſur l'herbe près de ma femme ; le méganiçre ſe tenoit debout entre mes jambes ; je vois dans ce moment même quatre pouces diſtant de mon genou un ſerpent, qui tête levée me regardoit avec des yeux de feu, lançant de ſa gueule béante une langue hideuſe : il n'étoit pas plus gros qu'une groſſe anguille, mais ſa longueur d'une perche, & une antipathie, dont je ne ſaurois vous bien rendre la raiſon, me firent reſter interdit, & perclus. Mon fenouil à un doigt de mes lèvres reſta immobile avec ma main, tandis que mon coeur palpitoit au point qu'il paroiſſoit vouloir quitter ſa place. Ma femme qui ne pouvoit pas voir le ſerpent à cauſe du bigarré qui étoit devant elle, me voyant dans une telle ſuſpenſion, *eſt-ce que tu as peur qu'il ne nous empoiſonne?* dit-elle : & en diſant cela

elle prit de mes doigts le morceau du fruit, & elle se mit à le mâcher en m'assurant qu'il étoit exquis ; je laissai alors tomber ma main dans la poche de mon manteau sur un pistolet sans détacher mes yeux de l'affreux reptile. Ma femme prit le reste du fenouil, en coupa un morceau qu'elle mit dans ma bouche : dans le moment qu'elle vouloit en couper encore, le mégamicre alla vers elle, & elle vit le serpent. A cette vue, milords, elle poussa un cri si fort, que le bigarré tomba entre ses jambes, & le serpent s'enfuit. Elle tomba sur moi évanouie. Je trouvai dans sa poche une fiole d'essence dont elle faisoit le plus grand cas, & je lui en frottai les tempes, en lui en faisant renifler, & elle revint bientôt à elle. Je dis au mégamicre qui étoit désespéré, parcequ'il croyoit lui avoir apporté du poison, qu'elle s'étoit évanouie par la douleur de ses plaies aux pieds. A peine revenue à elle, dés qu'elle ne vit plus le serpent, elle me demanda si je l'avois vu, & je lui dis toute la vérité en lui avouant ma frayeur ; mais en lui disant en même tems qu'il falloit prendre le bon parti de ne pas craindre cette maudite vermine, & de penser sérieusement à recouvrer notre santé, & à trouver le moyen de nous garantir les plan-

tes des pieds pour l'avenir, parcequ'il ſe pouvoit que nous n'eûſſions pas encore monté le tiers de ce qui étoit neceſſaire pour trouver la ſurface de notre monde. Nous adreſſâmes nos voeux à Dieu en invoquant ſa miſéricorde pour nous délivrer de tant de peines : jamais prière ne fut plus fervente, ni faite avec plus d'ardeur. Je venois d'un monde où j'avois été le premier, où j'avois, pour ainſi dire, maitriſé la nature, & je me voyois dans celui où j'étois né, devenu le dernier, le plus pauvre, le plus miſérable de tous les mortels. Voilà l'homme ! Fatal Sénateur !

Nous mangeâmes tous les fenouils, & après avoir donné ſon propre aliment à notre cher ami, je me mis à examiner toutes les autres plantes : je trouvai des globes verds, grands comme des grains de raiſin, & nous en ſuçâmes hardiment, & le lendemain nous oſâmes en manger : ils étoient doux ; mais nous les quittâmes lorsque nous fumes convaincus que, quoique léger, c'étoit un cholagogue ; il avoit un ſuc réſineux, reſſemblant à celui de la Scammonée. Je reconnus auſſi la Morgelline, que par cette même raiſon je laiſſai là. Je vis des chicons, & des alphanges, & pluſieurs autres laitues, que je négli-

geai en grace des fenouils, que l'ami me dit être là en grande qualité. Je vis une petite plante avec un oignon, que je trouvai tout à fait bulbeux : elle reſſembloit à la Scille, mais l'oignon n'étoit pas proportionné : je demandai à notre collecteur ſi cette plante ne ſe trouvoit pas plus grande, & il m'en montra à quatre pas de nous une pareille, grande comme lui ; étant la Scille, & ſon oignon étant proportionné elle devoit en avoir un deux fois plus gros que ma tête : nous nous en approchâmes ſans nous lever, & ſans beaucoup de peine nous creuſâmes avec nos couteaux tant de terre que nous en eumes l'oignon de la grandeur que j'avois dit. C'eſt la plus bulbeuſe de toutes les plantes, & je ne différai pas à remplir nos jattes du ſuc de l'oignon : j'en bus, mais très peu, car je ſavois que c'eſt un des plus puiſſans hydragogues de la nature : il avoit le goût du vin : je voulus ſavoir s'il pouvoit nous ſervir de boiſſon, & je poſai à cette fin mes jattes pour voir comme il nous auroit purgé. Eliſabeth s'imagina d'aſperger toutes les laitues avec de l'eſſence, & d'en envelopper nos pieds dans des mouchoirs.

Notre ami retourna à la chaſſe bien déterminé à ſe garder de marcher ſur des ſer-

pens. Il nous apporta à ſon retour beaucoup de fenouils, & des grains, & nous dit qu'en s'acheminant vers la grande flamme il ne trouva dans un quart d'heure plus d'herbes, mais un terrain aride qui reſſembloit à du ſoufre, & des trous remplis d'eau fumante, larges de vingt à trente coudées. Du côté de l'herbe il avoit trouvé un puit plein d'eau qui étoit froide, & qu'il avoit trouvée fort ingrate à ſon gout à un petit eſſai qu'il en avoit fait. Il nous montra en même tems peu éloignée de nous une petite éminence ſans herbe, où nous aurions pu nous coucher ſans crainte de nous jetter ſur des ſerpens. Ce bon bigarré, milords, nous paroiſſoit un autre ange tutélaire rendu viſible. Je vis la petite éminence, & je décidai d'abord d'aller nous loger là, après avoir fait faire un lit d'herbe pour y poſer nos coquilles pleines du ſuc de l'oignon. Nous nous transportâmes juſqu'à l'éminence en marchant ſur nos mains, & ſur nos genoux. Nos plaies aux plantes étoient devenues ſi ſenſibles, que l'angoiſſe nous auroit fait mourir en marchant deſſus.

Cette éminence aride n'étoit pas douce pour s'y tenir aſſis, mais nous la préférions au lieu où nous étions, à cauſe de la peur qui nous agitoit toujours que quelques ſerpens ne ſe gliſſaſſent ſous nous. Ma femme ou

tremblois, & je vous avoue que ſur cet article je n'étois guère plus fort qu'elle, ou que ce fut par un bon raiſonnement, ou par une averſion invincible, car ma crainte n'avoit à coup ſûr aucun fondement ſuperſtitieux. En moins d'une demi heure nous nous vimes entourés de plus de vingt reptiles, qui ſerpentoient çà & là, & de tems en tems s'arrêtoient en nous fixant avec leurs têtes élevées, & pouſſant des ſifflemens qui nous faiſoient friſſonner, & géler l'ame : l'effroi nous faiſoit frémir ; il n'eſt pas vrai qu'on puiſſe s'accoutumer à tout : ſoit préjugé, ſoit prévention, raiſon, nature, ou tout ce qu'on voudra, nous étions dans un vrai enfer, & nous nous attendions à mourir dans l'inſtant que nous les aurions vus ſur nous. Nos prières à Dieu de nous délivrer de cette maudite viſion n'étoient pas mentales, mais prononcées en anglois bien diſtinctement. Si un bon philoſophe eût voulu alors me parler de la préférence qu'on doit à la prière mentale ſur la vocale, je l'aurois traité d'imbècille : je lui aurois dit que l'homme ne peut prier Dieu très ardemment qu'en y employant toutes ſes forces, & qu'ainſi il doit accompagner le ſentiment de la voix articulante ; j'étois pourtant de ſang froid de l'avis contraire ; mais,

voilà l'homme. Nous n'avions garde de les chaſſer en les épouvantant avec nos manteaux, ou en leur jettant de la terre : nous avions peur de les irriter. Ma femme me demanda ſi je la conſeillois de jetter des cris, puiſqu'un cri avoit fait décamper le premier ſerpent, dont la vue m'avoit glacé, & je la priai de n'en rien faire. Le parti que nous primes fut le meilleur ; celui de détourner nos yeux de deſſus eux.

Nous vimes le négamicre qui venoit vers nous à pas lents, non ſur l'herbe, mais d'un côté de l'éminence. Il me dit qu'il falloit abſolument éviter de marcher ſur l'herbe, car il y avoit des ſerpens partout, & qu'il en avoit vu ſept, à huit entortillés enſemble. Il s'étonna de nous voir tranquilles au milieu de cette vermine : notre air d'aſſurance finit par le délivrer de toute crainte. Il nous apporta des fenouils, des nouvelles herbes, & un beau ſcille d'une autre couleur, dont voulant connoitre le ſuc d'abord, je lui dis de vuider une de nos coquilles. Il prit la jatte de ſes deux mains, & il jetta l'eau loin de nous de toute ſa force. A cet élancement tous les affreux ſerpens ſifflèrent, & coururent à l'endroit où l'eau avoit été élancée. Nous reſpirâmes. Ce fut pour nous une découverte, & je dé-

cidai bien d'avoir près de moi toujours mes jattes remplies d'eau.

J'exprimai alors le ſuc de l'oignon, & je le trouvai à peu près du même goût que l'autre. Nous nous ſentions les paupières peſantes, & malgré les ſerpens nous nous diſpoſâmes à dormir ayant prié l'ami de ne pas s'éloigner de nous durant notre ſommeil : il nous fit grand plaiſir en nous diſant, ſans que nous lui euſſions rien dit là deſſus, que lorſqu'il verroit des ſerpens s'approcher de nous un peu trop, il jetteroit de l'eau à quelque diſtance. Nous paſſâmes huit heures en dormant auſſi bien que nous aurions pu le faire ſur des lits excellens. A peine réveillés nous viſitâmes nos plaies : nous trouvâmes qu'elles avoient purgé, mais nous nous portions mieux, & l'enflure de nos jambes étoit aſſez diminuée. Nous les enveloppâmes dans des nouvelles laitues, & changeâmes les mouchoirs que le mégamicre nous avoit lavé. Après qu'Eliſabeth lui eut donné ſon aliment ordinaire, nous mangeâmes des fenouils, & bûmes une bonne portion du ſuc des oignons, qui ne nous avoit point purgé, & qui par conſéquent devoit être aſſez bonne nourriture.

Notre homme assis près de nous nous parla une bonne heure en nous faisant des discours assez bien raisonnés sur la préférence que son monde méritoit sur le nôtre, & je laissai qu'il en dise tout le mal qu'il voulut; je ne me sentois ni en force, ni en humeur de lui en donner une meilleure idée. Il fut faire un tour, & nous le revimes deux heures après avec une plante qu'il dût déraciner. C'étoit, milords, deux trousles dont l'odeur agréable les déclaroit supérieures aux nôtres de beaucoup. Elles étoient grosses comme mon poing, blanches, tachetées de points bleus avec des veines rouges. Je leur levai une espèce d'écorce, & nous les mangeâmes avec le plus grand plaisir, en buvant par dessus notre vin de scilles. Lorsqu'il nous vit disposés à nous endormir il nous dit qu'il étoit enchanté lorsqu'il nous voyoit entre les bras du sommeil, car il étoit sûr que nous nous y abandonnions pour savoir de Dieu même comment nous devions faire pour arriver chez nous: & voilà comment les préjugés insinués aux hommes dans leur enfance par ceux qui sont nés avant eux leur restent toujours. Cet homme cependant savoit que j'étois celui qui avoit fait condamner par le grand concile le sommeil des prêtres. Il eut soin ce jour de

nous former un lit d'herbes, où nous nous trouvâmes assez bien.

A notre réveil il nous dit en riant, & de très bonne humeur, que dans les dix heures que nous avions passées en dormant, il avoit empêché plus de quarante serpens qui à deux ou trois à la fois venoient nous faire visite : ils s'en alloient lorsqu'on leur jettoit loin de l'eau, ou de l'herbe ; il leur avoit jetté de l'herbe. Je le remerciai de ce qu'il nous avoit si bien gardé, & je l'instruisis avec douceur, & vérité de la nature de notre sommeil ; je lui fis comprendre que, quoique nous ignorassions le chemin qu'il nous falloit faire pour aller chez nous, nous savions cependant qu'il ne s'agissoit que de monter, & de monter encore pendant longtems, & d'éviter toute descente, & que nous ne pouvions avoir fait qu'un peu plus d'un tiers de notre voyage. Nous levâmes l'appareil à nos plaies ; & nous nous trouvâmes toujours mieux, l'oedéme ne paroissoit presque plus : nous envelopâmes nos pieds dans des nouvelles herbes aspergées d'essence, & primes notre nourriture ordinaire.

Entre les autres plantes que notre ami nous apporta il s'en trouva une à laquelle nous ne fimes pas attention les premiers jours, mais

que nous examinâmes bien le quatrième. C'étoit un petit tronc qui pouſſoit ſept à huit branches longues, minces, fléxibles, & très fortes; elles reſſembloient à des branches d'oſier. Je conçus qu'avec induſtrie, patience, & attention nous pourrions employer ces branches à nous faire des ſouliers pour tous les trois; & en communiquant mon idée à ma femme, & à notre petit ami, nous nous mîmes à l'ouvrage. Le premier fut le bigarré qui réuſſit au point, qu'il nous aida à faire les nôtres. Nous nous en fîmes trois paires chacun: rien n'étoit mieux entrelacé que ces branches principalement dans les ſemelles; on ne pouvoit pas véritablement appeller ces machines là du nom de ſouliers, mais c'étoit des fort beaux alpargates tels que les riches montagnards d'Ecoſſe les portent faits de chanvre. Ils étoient doux, plians, & faits au pied, & nous eſpérions en avoir aſſez pour tout notre fatal, & terrible voyage. Si vous ſaviez, milords, comme nous en remerciâmes Dieu! nous diſions que ce don nous venoit directement, & immédiatement de la grace divine. Tel eſt l'homme, lorſqu'il échappe à des grands dangers de la miſère, & lorſqu'il en craint des plus grands.

Le douzième jour il s'éleva un vent qui venoit du côté de la flamme, chaud, & puant au point qu'il nous causa un fort vomissement, & un mal affreux à l'estomac du mégamicre, qui ne pouvoit pas vomir : il demandoit la mort par pitié. Au bout de trois ou quatre heures le vent cessa, & il nous parut que le volcan jettoit dehors des fusées : l'éruption étoit des plus violentes ; mais elle ne dura que peu d'heures : ce qui nous surprit fut de voir sortir du même volcan un torrent d'eau qui inonda en moins de cinq heures toute la plaine jusqu'à l'endroit où se trouvoit l'herbe, qui étoit plus éminent ; l'eau qui sortoit du volcan nous paroissoit enflammée. Le vomissement causa à ma femme un violent mal de tête, dont elle se trouva bientôt soulagée par une copieuse saignée du nez : elle en remplit le quart d'une jatte : mais ce qui nous surprit fut la volupté, & le plaisir avec lequel notre bigarré but en cinq reprises tout ce sang encore chaud, & les actions de graces qu'il fit à ma femme, à Dieu de cette nourriture qu'il trouva exquise, & qui effectivement lui procura une vigueur dont il nous donna un grand essai le lendemain. Cette rare créature fut absente de nous huit heures entières qui nous firent beau-

coup craindre : nous revînes enfin notre cher ami dans un moment où un autre phénomène attiroit toute notre attention. Je ne vous ai pas dit qu'après l'inondation nous fumes ſoulagés de la déſagréable vue des ſerpens, & de l'horreur de leurs ſifflemens : ils étoient tous allés ſe plonger dans l'eau. Le phénomène qui nous tenoit attentifs alors étoit la flamme du volcan qui étoit devenue moindre au point que nous en diſtinguions la cime ; mais elle avoit rempli de fumée toute la voute jusqu'au deſſus de nos têtes.

Notre ami nous dit d'avoir beaucoup marché, & d'être pluſieurs fois retourné ſur ſes pas ; il n'avoit jamais pu trouver un ſentier en montant, mais pluſieurs qui deſcendoient, & alloient dans des cavernes horribles par des chemins eſcarpés. Cette nouvelle étoit affligeante, car nous nous portions bien, & nous voulions partir ; mais un nouvel événement ne nous laiſſa pas entièrement occupés par ce chagrin. Ce qui nous frappa fut l'extinction totale, & ſubite de la flamme : nous reſtâmes éclairés par nos ſeules eſcarboucles. Nous étions déterminés à partir, mais ce nouveau phénomène nous émouſſa le courage. Nous nous endormimes, & au bout de trois heures, un bruit affreux que

nous entendions ſous le ſol où nous étions couchés nous éveilla en ſurſaut : quatre minutes après, la plaine ſur laquelle nous étions commença à ondoier au point qu' elle nous fit tomber à la renverſe : pour lors nous nous embraſſâmes ; & nous recommandâmes nos eſprits à la miſéricorde de Dieu : le méganiere étoit accroupi entre ma femme, & moi. L' effroyable ondoiement ne dura que deux minutes, mais deux autres minutes après nous vimes pluſieurs feux qui ſortoient de l' eau dont la plaine ſulfureuſe étoit inondée ; & nous ouïmes un renouvellement de bruit épouvantable ; & des ſortes ſecouſſes ſurvinrent qui quatre fois nous jettèrent d' un lieu à l' autre : après la dernière ſecouſſe nous entendimes pas loin de nous un violent précipice qui paroiſſoit avoir bouleverſé tout l' antre. Nous nous tenions étroitement ſerrés ſans prononcer le moindre mot, & ſans reſpirer, je crois, attendant tous les inſtans le fatal dans lequel la terre devoit s' ouvrir pour nous engloutir. Ce qui ſe préſenta alors à mon eſprit fut l' état dans lequel nous étions ſans air dans la caiſſe de plomb, état qui en comparaiſon de l' actuel me paroiſſoit un Paradis. La terre ne s' ouvrant pas, je m' attendois à tous moimens à reſter écraſé ſous des rochers

précipités sur nous ; lorsque la plus violente des secousses changea dans un instant toute cette infernale décoration.

La terre creva quatre cent pas derrière nos épaules : nous nous tournâmes, & vîmes une grande flamme en sortir, & parcourir une voute immense jusqu'à ce qu'elle trouva une issue du même côté où nous avions décidé de diriger nos pas. Le gouffre d'où la flamme étoit sortie resta ardent, & vomissant une flamme continuelle qui alloit peut-être à la hauteur de dix toises. Tout dans l'instant resta tranquille ; mais à la lueur de ce nouveau flambeau de la nature, qui n'étoit pas éloigné de nous d'un demi mille, nous ne vîmes plus ni l'inondation, ni la plaine sulfureuse qui étoit inondée, tout étoit un gouffre ténébreux, & effroyable. La prairie que nous avions devant nous près de la petite éminence, où notre mégaricre nous avoit conseillés de monter, n'étoit endommagée nulle part. Déterminés à partir nous ramassâmes tout notre bagage, & nous nous acheminâmes en laissant derrière nous le nouveau volcan. Nous ne pouvions aller que par là avec le plus grand désir de trouver bien vite une montagne, car tout le chemin que nous faisions sans monter ne pouvoit que nous pa-

roitre peine perdue. Eclairés par le volcan nous marchâmes pendant deux heures & demie sur l'herbe, & notre fidel ami, qui nous précédoit, cueilloit tous les fenouils, les petits abricots, les trouffes, & les scilles qu'il trouvoit chemin faisant. Nous passâmes dans ce terrible lieu treize jours; nous vîmes plusieurs fois la mort imminente, mais nous y recouvrâmes notre santé, nous avions des souliers, & notre courage s'étoit augmenté en proportion des dangers auxquels nous avions échapé.

Ma douleur fut bien grande, milords, lorsqu'au bout de l'enduoit qui recevoit encore un peu de lumière je fus convaincu qu'il falloit descendre par un chemin escarpé, & presqu'impraticable: il nous falloit on retourner sur nos pas, ce à quoi la nature, & la raison répugnoient, ou passer par là. Au bout d'une heure nous nous trouvâmes non seulement dans les ténèbres, mais sous une voute que nos phosphores nous faisoient voir pas plus de deux pieds au dessus de nos têtes. Nous ne savions qu'envoyer des prières à l'être des êtres, & marcher toujours. Le chemin devint horizontal, & assez large. Ayant senti en marchant un petit vent à ma gauche, je voulus voir le sentier d'où il sor-

toit, & je penſai qu'il falloit aller par là malgré qu'il deſcendoit, & le mégamicre l'prit le devant. Nous le rejoignimes deux heures après, retournant ſur ſes pas pour empêcher que nous ne priſſions un autre chemin. Il nous dit qu'à deux cent pas la grotte s'élargiſſoit en montant. Cette nouvelle nous donna du courage, & des forces, & nous grimpâmes pendant cinq heures continuelles ſur des rocs, & ſur des précipices, jusqu'à ce que rendus de fatigue nous fumes obligés à nous repoſer. Au bout de quinze jours dans leſquels nous marchâmes toujours en montant nous terminâmes toutes nos proviſions ayant ſouffert la faim, & la ſoif, & n'ayant jamais trouvé la moindre marque de fertilité nulle part. Nos alpargates nous ſervirent à merveille, mais le douzième jour nous dumes les quitter, & nous nous félicitâmes d'en avoir encore deux paires : nos plantes étoient ſaines, & à l'exception d'un peu d'oedéme, effet de la fatigue, nous nous portions très bien.

Le ſeizième jour nous nous mimes en chemin ſûrs de mourir de faim, ſi nous n'euſſions pas trouvé quelque nourriture, car poſitivement nous n'avions plus qu'une ſcille. Après avoir marché ſept heures en montant,

nous trouvâmes la montée devenue presqu'insensible ; & le roc chargé en terre humide. Le mégamicre qui nous précédoit toujours, & qui faisoit certainement un tiers de chemin plus que nous à force d'aller à droite, & à gauche pour voir tout, nous montra un coquillage qu'il avoit trouvé par terre : c'étoit un escargot six fois plus gros que les nôtres. En allant là où il l'avoit ramassé j'en vis plusieurs autres de la même grandeur. Le besoin de nourriture fait qu'on trouve tout bon ; mais nous ne pouvions penser pas un seul moment à nous nourrir de ces animaux sans les cuire. Nous nous jettâmes par terre, & tandis que le bigarré alloit faire des découvertes, la tristesse, & l'inanition nous endormirent. Deux heures après il nous réveilla en nous présentant sa petite coquille pleine d'eau. J'en approchai les lèvres avec avidité, & je ressentis une joie inexprimable en la trouvant bonne ; ma femme but le reste. Il nous dit que cette eau sortoit du roc cinq cent pas loin de là toujours montant. Allons loger là, dis-je à ma femme, où nous entendrons du moins la nature vivante ; & nous nous y transportâmes d'abord : nous étions à jeun.

Cette eau sortoit d'entre deux pierres en très petite quantité, mais continuellement.

J'en remplis d'abord une de mes jattes, & nous nous en donnâmes à cœur joie : nous nous reposâmes deux heures, & nous dûmes partir, lorsque nous désespérâmes de trouver là quelque matière combustible pour cuire les escargots que nous trouvions partout. Après avoir monté encore trois heures avec la force que pouvoit nous avoir donné l'eau que nous avions bu, nous nous jettâmes n'en pouvant positivement plus, sur une matière qui nous paroissoit du duvet. Nous entendions depuis une demi heure un bruit décidé, mais nous ne pouvions pas conjecturer d'où il venoit : la voute étoit assez haute ; mais des pierres qui de tems en tems venoient du haut en roulant nous épouvantoient. Destitués de forces, & tout étendus nous nous recommandâmes à notre ami. Il retourna deux heures après pour nous dire qu'il falloit absolument que nous retournâssions sur nos pas ; car deux lieues loin de nous la montée finissoit en s'unissant à la voute ; & il nous assura qu'il n'y avoit aucun autre sentier ni à droite, ni à gauche.

Pour le coup nous nous crûmes morts. Nous restâmes là une demi heure étonnés, & sans dire mot. Nous vîmes le mégamicre, qui étoit déjà descendu, retourner à nous

pour nous dire qu'une autre montée que nous n'avions pas observée étoit derrière nous à cent pas en descendant. Nous nous levâmes, nous descendîmes, & nous employâmes après trois bonnes heures à monter très roidement, & en nous reposant tous les vingt pas. N'étant pas destitués de forces nous serions arrivés à cette éminence dans moins d'une heure. Un quart d'heure avant que nous y arrivâssions le divin mégamicre, qui voyageoit comme les chiens, vint nous dire, étant sûr de nous donner des forces, que la plaine sur laquelle nous allions devoit être ample; car elle contenoit un étang. Je ne sais pas, milords, si je dois me croire, mais il me semble de savoir que, si pour arriver là haut j'eusse dû faire cinquante pas de plus, je ne l'aurois pas pu: ma femme étoit dans le même état.

Nous nous couchâmes sur l'herbe près du lac: nous vîmes à la lueur de nos phosphores des ronces par-ci, par-là, & nous appercûmes dans l'eau quelque mouvement. Notre mégamicre en puisa dans sa coquille, & je la trouvai épaisse, mais elle me parut potable. Il se plongea sans nous rien dire, & il nous apporta deux poissons qui dans leur forme ne ressembloient à aucun des nôtres:

je ne leur vis pas d'yeux. S'ils en eussent eu, ils leur auroient été inutiles : pouvons-nous dire que c'est en conséquence de ce raisonnement que la nature ne leur en a pas donné ? Non ; car le raisonnement de la nature ne peut être que matériel ; mais la chose indique visiblement du raisonnement : il doit donc procéder de quelqu'un qui raisonne. Il ne peut venir de son auteur.

Notre conducteur toujours avisé ; & prévoyant nous apporta une grande écrevisse que je coupai en deux pour pouvoir la cuire : il nous forma une espèce de fourneau, & nous apporta des ronces que j'eus beaucoup de peine à allumer. Je cuisis les poissons, que nous ne pumes pas manger, car ils étoient trop coriaces ; mais ils nous donnèrent un passable bouillon, & leur lait étoit excellent. Je cuisis ensuite l'Homard, car c'en étoit un, & nous le trouvâmes exquis. Nous restâmes là quatre jours pour nous remettre en force entretenant toujours un grand feu, car il faisoit froid.

La seule chose qui, au bord de ce lac nous incommodoit extrêmement, étoit le vol de certains oiseaux, irrégulier, & si fort fendant, que lorsqu'il leur arrivoit de nous heurter dans leur vol ils nous faisoient véri-

tablement du mal, principalement lorsqu'ils nous donnoient au visage. Le pauvre mégamiere, se tenoit toujours couché, après avoir reçu un coup à l'oreille qui le jetta étendu par terre. J'en pris un qui me donna soudain dans la poitrine : je lui écrasai la tête, & je l'examinai. Il étoit sans yeux, grand comme un faisan, & avec les pieds rouges ; il avoit un très-long bec, & le plumage fort résistant ; il ressembloit à un choucas dans le cri avec lequel il accompagnoit son vol : c'étoit ce cri apparemment qui faisoit qu'ils ne se choquoient pas entr'eux en volant. Je nettoyai cet oiseau, & je le cuisis ; nous le trouvâmes fort dur, mais sa chair ayant un bon gout je jugeai qu'il devoit être vieux. J'avois de la poudre en abondance blanche, & bleue, & j'en tuai plusieurs en tirant lorsqu'ils s'approcipient, car la lumière que j'avois ne me les laissoit pas découvrir de loin. Je distinguai facilement les jeunes des vieux, & je trouvai les jeunes fort bons, & le bouillon exquis. En partant de là nous en portâmes avec nous douze tous cuits.

Notre ami qui ces quatre jours avoit fait plusieurs courses pour découvrir un bon débouché, nous conseilla de laisser le lac à gauche, & de descendre deux heures pour trouver une montée qu'il disoit excellente.

Les découvertes, les paroles, les conseils de cette créature unique étoient devenus pour nous quelque chose de très respectable : cela alloit presqu'à la superstition : il est certain que nous devions le reconnoître pour l'instrument de la providence divine ; car sans lui, malgré nos escarboucles, nous n'aurions jamais trouvé par hasard des chemins qui devoient nous conduire à une éminence qui devoit éxister en nature, mais qui pouvoit aussi être fermée, inaccessible, & défendue par des difficultés insurmontables. Nous n'étions pas même sûrs que cette élévation perpendiculaire fut de quatre vingt dix milles : elle auroit pu être beaucoup plus forte, car mes conjectures n'étoient déduites que du diamètre d'un monde parfaitement sphérique dans son espace intérieur, tandis que la figure du nôtre devoit être ou aplatie, ou allongée aux poles ; & nous ne savions pas où nous étions.

Nous marchâmes, milords, dix sept jours de suite trouvant de tems en tems de l'eau de source ; & nous nourrissant avec sobriété des oiseaux que nous avions avec nous : nous descendimes quelquefois ; mais ces descentes furent toujours fort petites en comparaison des grandes éminences que nous franchimes.

Nous ne nous arrêtâmes le dix huitième jour que parceque nous n'avions plus de quoi nous nourrir; nous étions aussi très fatigués. Nous avions besoin de décider s'il nous convenoit de prendre un chemin étroit, & fort bas qui descendoit, & d'où il sortoit un vent fort, qui nous mouilloit, & nous paroissoit chaud. Il me paroissoit impossible que la distance de notre surface fût encore bien éloignée de nous. Nous devions avoir centainement marché plus de onze cent milles; & nous étions déjà aux troisièmes alpargates.

Notre mégamicre nous laissa pour aller voir si le chemin bas, & étroit avoit une bonne issue pour remonter: vous ne sauriez, milords, vous figurer nos terribles inquiétudes dans son sort, dans sa longue absence. Au bout de neuf heures nous le supposions perdu, péri, & nous aussi par conséquent, car, malgrè notre bonne santé, l'âge de quatre vingt quinze ans étoit quelque chose de trop réel pour qu'il pût être compté pour rien; & nous ne pouvions certainement pas faire ce qu'il faisoit continuellement pour notre service.

Nous le vimes arriver à la fin, & l'entendimes nous dire qu'il avoit employé tout ce tems à marcher sur la côte d'un lac fer-

tile en poissons, & en coquillages, mais en vain, puisqu'il n'avoit pu trouver une apparence de fin ni d'un côté, ni de l'autre. Il nous dit qu'il s'étoit déterminé de savoir sa largeur, & qu'il l'avoit pour cela passé en nageant. Il avoit trouvé sur le rivage opposé non seulement des plantes sèches bonnes à brûler, mais une ample montée, quoique sous une voute fort basse; il termina son discours par nous dire qu'il falloit nous résoudre à passer le lac à la nage. Je demandai en anglois à ma femme si elle croyoit pouvoir nager, me souvenant bien qu'elle avoit appris. Elle me répondit qu'elle se tiendroit auprès de moi, & qu'elle étoit sûre de pouvoir se soutenir.

Nous partîmes, & marchâmes jusqu'au bord de ce lac, où nous nous assîmes pour nous reposer, & manger le dernier reste d'un chiquas. Nous distinguions au delà de ce lac l'air tout rempli d'étincelles de feu, qui nous paroissoient immobiles; mais qui ne s'élevoient pas bien haut. Ma femme donna comme toujours le lait au mégamicre, & sans perte de tems nous nous mîmes tous nuds, & même sans souliers. Il falloit penser à notre équipage: il nous étoit cher, & nécessaire, & le judicieux mégamicre fit tout. Il

enveloppa tout dans un grand mouchoir & nous demanda une seconde escarboucle que je lui donnai d'abord sans même lui demander pourquoi ; & en nous disant de nous attendre il se jetta dans l'eau en tenant son paquet au dessus de sa capeline. Une heure & demie après il reparut devant nous avec un long bâton à la main, & une seule escarboucle. Il nous fit observer au delà du lac une petite lumière : c'étoit l'escarboucle que ce sage mortel avoit placée au de là près du paquet pour s'assurer que nous ne manquerions pas l'endroit, & le bâton qu'il avoit sec, & assez long, il l'avoit rompu en le détachant de je ne sais quel arbre pour s'en servir à porter au delà de l'eau nos manteaux, nos éxamides, & son canapse avec tout ce que j'avois, pistolets, gibecières, boëtes, & fioles d'essences. Il s'agissoit de lier le paquet au haut bout du bâton pour être sûr de ne pas le baigner, & l'aiant trouvé trop pesant il en fit deux, dont il posa le second sur le rivage en y mettant auprès une escarboucle pour être sûr de ne pas manquer l'endroit où il devroit retourner, le reprendre en repassant le lac. Il nous dit que l'air de l'autre côté étoit peuplé par des escarboucles volantes, dont le vol étoit très

lent. Je pensai d'abord que ce pouvoit être des vers luisans. Je ne disois pas le mot, car mon ame étoit absorbée dans l'admiration du profond jugement de cet admirable être.

Il se jetta à l'eau, & nous dit de le suivre : il tenoit son bâton à la main avec le paquet au bout, & l'escarboucle tournée vers nous en nageant à reculons pour s'assurer que nous ne le perdrions pas de vue : il ne pouvoit pas non plus nous perdre, puisque la quatrième escarboule étoit à mon doigt. Nous le suivimes sans nulle difficulté, & ma femme, quoique de la seule main gauche, car elle ne voulut jamais me quitter de son bras droit, nagea près de moi à merveille, & sans me causer la moindre incommodité, car elle sut se servir de ses jambes aussi bien que moi. Nous fumes de l'autre côté du lac en moins d'une heure. Notre bon ami, déchargea son bâton, se rejetta dans l'eau, & retourna une heure & demie après avec tout le reste de notre équipage, & l'escarboucle. Nous le reçumes en lui faisant les plus tendres caresses.

Nous nous délassâmes parfaitement bien dans cet endroit, où l'eau étoit fort potable, où nous avions du bois à bruler, & toute sorte de poissons avec des coquillages de toutes les espèces ; ce qui nous parut extraordi-

naire fut, que les poissons de ce lac avoient des yeux. Nous partîmes avec grande provision au bout de quatre jours. Je me sentois sûr en moi même que notre surface ne pouvoit pas être si éloignée que nous n'y pûssions parvenir en huit jours. Ces prétendues escarboucles volantes, dont la quantité étoit prodigieuse, étoient des scarabées, communs aux extrémités du couchant de l'Astre, que nous appellons Acudias. Ils sont phosphores à surprendre : ils volent, mais si lentement qu'on diroit qu'ils se soutiennent dans l'air sans bouger.

Le cinquième jour après une marche de dix heures nous nous vîmes devant un trou qui ouvroit une longue allée, où j'aurois dû marcher courbé : le méganiere vouloit aller voir ; mais je l'en empêchai en disant que nous étions las, & qu'il falloit manger, & dormir, & voir ce que c'étoit à notre réveil. Ma femme le nourrit : il n'avoit plus que la peau sur les os. Il attendoit sa mort avec tranquillité : il disoit lui même qu'il ne pouvoit durer qu'encore peu de jours, & qu'il mourroit content si, avant que de quiter la vie, il voyoit la lumière de notre monde, & nous entre des géants de notre espèce.

Le lendemain nous marchâmes une demi-heure par une allée très étroite, inégale, basse, & qui avoit quelque déclin; arrivés au bout nous fumes très étonnés de nous voir sur l'éminence d'un escalier de pierre tout ruineux, mais qui avoit encore des degrés visibles, & sur lesquels on pouvoit poser les pieds. Nous le descendimes avec quelque difficulté. Au bas de cet escalier nous trouvâmes un pavé de briques sous un toit; mais l'un, & l'autre penchoit; en nous avançant nous vimes des poutres qui ne tenoient à un mur que d'un côté, & soutenoient mal des solives dont la moitié étoit tombés en ruines. L'endroit me paroissoit une grande sale en ruine, & absorbée par la terre. En allant en avant nous trouvâmes deux portes, dont l'une d'un côté avoit le passage défendu par des pierres, & par des débris des murs d'une maison écroulée. Entrés par l'autre nous trouvâmes des tables, des sièges de bois, & des fauteuils doublés de peau; nous vimes des armoires, & des planches avec des colonnes aux coins, qui présentoient la forme d'un lit, dont nous aurions vu les matelas aussi, si le milieu n'eût pas été rempli de masures. En marchant sur ce pavé ruineux avec la plus grande précaution nous vimes une fenêtre,

& voyant que dehors on pouvoit poſer les pieds je ſortis par là. Sans cela il auroit fallu retourner ſur nos pas, dont j'aurois été bien faché. Je crus être dans une petite cour, où je vis les marques d'une porte à deux battans. J'y entrai, & je vis des gros livres, dont le papier étoit devenu pouſſière, j'obſervai cependant ſur quelques feuilles des caractères que je jugeai gotiques, & que je relevai ſans en comprendre le ſens, malgré qu'en ſix lignes je ſois ſûr d'avoir trouvé huit à dix paroles poſitivement angloiſes. Je me convainquis par tout cela que nous étions très près de la ſurface de notre monde, mais enterrés; tout ce bâtiment étoit penchant au point que nous avions de la peine à nous tenir debout. Nous ſortimes de cette chambre pour entrer dans une autre qui avoit le ſol tout percé; mais nous pûmes parvenir à ſa porte, où nous nous trouvâmes vis à vis d'un autre eſcalier que nous deſcendîmes. Nous nous trouvâmes près d'un puit ſous une voute ſi baſſe que nous dûmes nous tenir courbés pour procéder en avant. Je tenois mon mégamicre par la main. Je vis ici deux portes, & n'ayant vu hors d'une qu'un gouffre profond, je m'acheminai vers l'autre, par où étant ſortis nous trouvâmes

une montée ſur laquelle nous grimpâmes poſitivement pendant un bon quart d'heure. Sur cette éminence, quoique ſous une voute, nous vimes des arbres morts : la voute inégale pouvoit avoir une élévation de deux toiſes.

Après une heure de marche nous commençâmes à entendre du bruit qui augmentoit à meſure que nous avancions. Nous parvinmes à l'endroit d'où il ſortoit : c'étoient des petites caſcades d'eau, dont quelques unes rempliſſoient des foſſés, & d'autres gliſſoient ſur la plaine, qui ne reſtoit pas cependant inondée, car l'eau découloit du côté oppoſé.

Ce qui nous ſurprit, & nous cauſa une forte palpitation fut une lumière que, quoique ſombre, & aſſez éloignée, nous diſtinguions ſans en pouvoir douter. Dans trois quarts d'heure nous nous trouvâmes deſcendus dans un baſſin vuide d'eau au milieu duquel la lumière ſe trouva perpendiculairement au deſſus de nos têtes : Il nous paroiſſoit de marcher ſur le fond d'un lac deſſéché. Cette lumière entroit par un trou qui étoit dans la voute, & qui paroiſſoit fait pour éclairer le baſſin ; le trou étoit rond irrégulièrement, & ſon plus grand diamètre n'excédoit pas deux pas géométriques. Vingt pas au de là nous

trouvâmes un grand tas de coquilles ſur lequel étant monté je donnai de la tête contre la voute ; mais le trou étoit toujours vingt pas loin de moi.

Je regardois ce trou d'où venoit cette ſombre lumière avec la plus grande cupidité. Il devoit être ſur la ſurface de notre monde, & nous remercions Dieu d'y être à la fin parvenus, mais il falloit y entrer, & nous ne pouvions pas en imaginer le moyen : il nous ſembloit être dans une ample citerne vuide d'eau. Nous ſentant dans le beſoin de prendre quelque choſe nous mangeâmes des huitres aſſis au pied du monticule des coquilles. Le mégamicre alla remplir d'eau une de nos jattes, & nous la trouvâmes fort bonne ; mais après notre léger repas, nous ne vîmes plus ni lumière, ni trou, & opprimés par la triſteſſe nous nous endormîmes.

Le mégamicre nous dit à notre réveil qu'il nous étoit abſolument impoſſible de ſortir de là, à moins que nous ne repaſſaſſions par la même maiſon ruinée par laquelle nous étions arrivés là ; nous nous trouvions, dit-il, dans une immenſe grotte, qui n'avoit autre iſſue que celle par laquelle nous y étions deſcendus. Je me diſpoſois à retourner ſur mes pas, lorſque je commençai à revoir

le trou. Nous étions restés dix de nos heures sans le voir ; nos montres étoient parfaites : seize heures, & vingt quatre minutes mégamictiques devoient composer dix heures européennes : en raisonnant un peu avec ma femme nous décidâmes que ce qui l'avoit rendu obscur ne pouvoit être que la nuit. Nous nous déterminâmes à passer là toute la journée pour voir si la même lumière disparoîtroit au bout de quatorze heures ; & effectivement elle disparut, & je restai certain que c'étoit la lumière de notre monde : je ne pouvois pas deviner dans quel pais de la terre j'étois, mais cela ne me faisoit rien : il s'agissoit d'y monter, & j'aurois cru être à cinquante pas de Londres, quand même je me serois trouvé dans les terres inconnues du pole antarctique ; nous élevâmes la voix, & fîmes des grands cris à plusieurs reprises espérant d'être entendus, & secourus de quelqu'un, mais toujours en vain. Après un léger repas nous nous endormimes, mais cinq heures après nous fumes éveillés par l'accroissement du bruit des eaux qui s'écouloient dans plusieurs endroits du bassin. Notre ami nous dit que toutes les petites cascades étoient devenues plus grosses, & quatre heures après, à la nouvelle apparition de la lumière nous

vîmes que le baſſin s'inondoit. Nous nous retirâmes ſur la cime du tas des coquilles. Ce monticule étoit devenu une petite île: nous ne pouvions plus risquer de ſortir de là ſans courir des grands risques, & je n'y pensois pas. J'enviſageois le comble de ma fortune dans une inondation complète qui auroit élevée l'eau dans le baſſin juſqu'à la hauteur parallèle à l'embouchûre du trou. Je pouvois l'eſpérer, car les bords du baſſin étoient plus hauts que le trou n'étoit bas, & la voute même étoit plus baſſe dans l'endroit où étoit le trou. Je devois déſirer l'accroiſſement de l'eau juſqu'à couvrir préciſément le tas de coquilles où nous étions aſſis: en nageant alors nous ſerions allés juſqu'au trou qui n'étoit qu'à vingt pas de nous, & parvenus à toucher ſes parois il me paroiſſoit que nous aurions pu nous y grimper. Les bords du trou, qui s'inclinoient deux pieds plus bas que la voute même, me préſentoient mon projet de la plus facile éxécution.

Vers le ſoir l'inondation étoit devenue ſi forte que nous avions l'eau juſqu'à la moitié de la jambe dans l'endroit même où nous étions aſſis. Jamais mortels n'envoyèrent à Dieu des prières plus chaudes que les nôtres pour implorer l'inondation totale. Nous

mangeâmes sans aucun appétit. Notre bon ami étoit enchanté de devoir se réjouir de ce qui d'allleurs l'auroit désespéré, mais puisqu'il voyoit qu'au lieu de craindre l'inondation totale je la désirois, il la désiroit aussi & il me la pronostiquoit en allant à la nage aux cascades, & en m'assurant qu'elles grossissoient. Il alloit tous les momens sous le trou, & il retournoit nous raconter qu'il voyoit un ciel bleuâtre où il y avoit des tas de fumée qui alloient, & venoient, ce qui lui donnoit encore une mauvaise idée de plus des misères de notre monde, où l'Etésie n'étoit pas constante. Ces tas de fumée étoient des nuages. Il nous dit qu'il avoit vu des oiseaux d'une grandeur énorme; mais il nous fit bien plaisir lorsqu'il vint nous dire qu'il avoit vu un grand oiseau en l'air frappé par la foudre, dont il avoit vu le sillon rapide. Nous jugeâmes qu'il y avoit des chasseurs sur la plaine au dessus de nous, & que cette terre n'étoit pas déserte.

Cinq heures après la disparition de la lumière nous nous endormimes; mais l'eau, qui à la pointe du jour étoit déjà arrivée à la cime du tas des coquilles, nous obligea à penser à nous: les bords du trou que je ne voyois plus n'étoient alors distans de la sur-

face de l'eau que de dix pouces : il n'y avoit donc plus de tems à perdre : il falloit se résoudre, & nous abandonner à la providence. Le mégamicre alla sous le trou, grimpa au bord, & cinq minutes après il vint nous dire qu'il avoit une profondeur de quatre coudées, & que d'un côté où le paroi étoit démantelé, & escarpé il avoit grimpé, l'en étoit sorti, & avoit vu une vaste plaine inégale, & peu loin de là des géants montés sur des chevaux proportionnés à leur taille qui couroient après des bêtes plus, & moins grandes, & déformes differentes, dont quelques unes avoient sur la tête deux grands arbres : cette nouvelle nous réjouit : s'il y avoit des cerfs, nous n'étions donc pas en Afrique, & les chasseurs à cheval indiquoient lieu riche, & sociable en Europe, ou en Asie : la curiosité de savoir où nous étions nous occupoit extrêmement ; car notre confiance étoit si grande, que nous ne comptions plus presque pour rien la grande difficulté que nous pourrions avoir à monter là où le mégamicre étoit parvenu. Il voulut en attendant porter peu à peu dans le même endroit où il étoit allé toutes nos hardes ; nous restâmes tous nus. Vers le soir je me plongeai & nageant sous l'eau je fus examiner le trou,

Il étoit cinq heures & demie, & si nous étions en Europe je jugeai que nous devions être à la moitié d' Avril, ou d' Août.

Je vis, milords, l' impossibilité de sortir de là en grimpant. C' étoit un puit qui avoit partout des inégalités pierreuses, mais si minces qu' il n' étoit pas possible de les empoigner, & de s' y accrocher pour s' y tenir avec force, & pour y rester long tems. Je soupirai, je retournai près de ma chère moitié, & je lui dis ce que j' avois vu, & mes justes craintes. Le divin inégamicre me pria de dire en sa langue ce que j' avois dit à ma femme, & lorsqu' il entendit tout, il me dit que le puit étoit assez large pour que nous pûssions nous étendre sur la surface de l' eau en nous tenant pourtant bien roides jusqu' à ce que l' eau croissante nous portât au sommet. Je le savois, mais c' étoit aussi ce que je ne croyois facile que pour un tems fort court.

Il étoit huit heures, & accroupis comme nous nous tenions sur le monticule, & notre crâne touchant déjà le voute, nous n' avions pas une minute à perdre. Nous nous livrâmes à l' eau, l' ami releva nos têtes d' abord que nous fumes sous l' enceinte du puit, sans que nous eussions reniflé une seule

goute d'eau. Nos quatre escarboucles nous éclairoient assez dans les ténèbres épaisses qu'un ciel très nubileux augmentoit. Le premier essai que nous fimes fut celui d'empoigner quelques pierres pour diminuer notre pesanteur ; moi d'un côté, & ma femme de l'autre : nous pumes nous y tenir pendant un quart d'heure, parceque l'eau même rendoit notre corps très léger. La pluie commença alors, & le mégamicre dans cette terrible situation put nous faire rire : *la pluie*, dit-il, *vient du soleil, au lieu d'y aller, & je ne le vois pas : s'il est ailleurs comment peut-il faire pour nous l'envoyer ?* Ce n'étoit pas là le tems de lui faire une leçon de phisique. Cette pluie, mylords, devint à verse, & dura toute la nuit ; je ne vous en parlerai plus ; imaginez-vous donc pendant tout ce tems de nous voir dans la pluie, qui étoit un vrai déluge, & telle que nous ne la voyons en Angleterre que deux, ou trois fois par an pendant une demi heure tout au plus.

Lorsque nous fumes fatigués de nous tenir accrochés, nous essayâmes à nous étendre sur le dos sur la surface de l'eau. Nous trouvâmes impossible d'employer la force qu'il falloit pour flotter constamment : le mégamicre sous nous avec ses mains contre nos

croupions nous soutenoit, & nous assuroit que cela ne lui coutoit que très peu de peine, car nous ne pouvions pas, à ce qu'il disoit, peser sur lui plus que dix livres. S'il le disoit, nous ne pouvions pas en douter, car nous savions qu'il servoit mort plutôt que de mentir ; mais nous ne pumes cependant résister long tems à la peine que nous ressentions en sachant que cette excellente créature ainsi sous nous devoit souffrir. Au bout de deux heures nous nous raprochâmes du paroi, mais nous ne trouvâmes plus ces pierres que nous avions empoignées. L'ami nous dit d'abord que l'eau étoit déjà presqu'à la moitié du puit, & que nous trouverions d'un côté des inégalités plus commodes ; & effectivement du coté de ma femme deux pierres qui sortoient nous servirent beaucoup. Ce qui nous faisoit une grande peine étoit le mouchoir, ou drap avec lequel nous tenions nos longs cheveux ramassés à la nuque. Imbibé de pluie il nous rendoit la tête fort pesante.

Le mégamicre monta pour voir à ma montre, que j'avois mis à l'heure, & trouva deux heures du matin. L'eau dans le puit étoit montée de façon qu'il ne restoit plus que deux pieds, & quatre pouces pour qu'il en fût plein. Il me dit que, si je voulois me roidir debout dans l'eau, il s'engageoit d'aller me donner sous les plan-

tes de mes pieds une telle ſecouſſe que j'aurois pû me trouver appuyé avec toute ma poitrine ſur les bords du puit. Je me prêtai d'abord à ce jeu qui eut entièrement l'effet promis : dans le moment de l'élancement cauſé par le coup qu'il me donna ſous les plantes des pieds, je me jettai ſur le bord avec mes bras, & ma poitrine, & je m'aidai facilement à lever une cuiſſe pour mettre ſur le terrain un genou, puis l'autre, & me trouver debout ſur la ſurface de la terre. Je me tournai d'abord, & couché ſur le ventre j'invitai ma femme à me donner ſes mains, puis ſes bras, puis toute ſa perſonne.

E quindi uſcimmo a riveder le ſtelle.

Notre ame dans l'inſtant s'éleva à Dieu dans le même tems que nos corps tombèrent ſur les genoux pour rendre au Toutpuiſſant le plus pur hommage en reconnoiſſance de la quantité de prodiges qu'il avoit opéré pour nous retirer tant de fois des bras de la mort viſible. Les larmes de conſolation qui ſortirent de nos yeux durent en tarir la ſource : elles étoient la véritable quinteſſence de la joie de nos coeurs, & de notre gratitude aux bienfaits du créateur.

Aſſis ſur la dure, & inondés de pluie nous ne pouvions pas penſer à nous eſſuyer,

& nous n'avions pas de linge, ou drap apte à nous rendre ce ſervice : nos manteaux même étoient imbibés de cette eau bienfaiſante que Dieu nous avoit envoyée du ciel pour nous donner la vie ; nous ne pouvions que la bénir ; mais tout de même nous délaçâmes les draps dont nos têtes étoient affublées, & en fîmes ſortir comme nous pûmes la grande quantité d'eau, ainſi que de nos cheveux, que recueillis après de nouveau nous enveloppâmes dans les mêmes draps, obligés dans le même tems à donner dans un grand éclat de rire à cauſe de notre mégamicre, qui dans le plus grand ſérieux nous mit ſur la tête les deux jattes qui nous couvrirent dans ce moment là beaucoup mieux que n'auroient fait les deux meilleurs chapeaux de la fabrique de kingſington. Le terrein à côté du trou étant en grande pente, nous montâmes cent pas, & nous nous aſſîmes lorsque nous nous crûmes aſſez ſûrs de n'être pas expoſés à l'inondation, qui naturellement devoit ſurvenir bientôt, ſi l'eau eût pourſuivi à croître de la même façon, & ſi ce déluge de pluie n'eût pas diſcontinué.

Trois heures après, le jour étant devenu bien clair, le ſpectacle qui frappa ma vue fut une belle vallée fort vaſte, remplie d'her-

bes, & par-ci, par-là hérissée d'arbres de cent espèces : sa longueur me parut immense : je fus après qu'elle étoit de dix milles, & sa largeur là où j'étois pouvoit en avoir trois. Ce vaste espace me montroit des inondations dans dix à douze endroits differens, que je jugeois inondés par la pluie, & cela n'étoit pas, car je fus sûr après qu'elles provenoient des eaux d'autres puits beaucoup plus bas que celui d'où nous étions sortis, puisqu'il y en avoit de six toises de profondeur. Je voyois dans les endroits qui n'étoient pas encore inondés des quadrupèdes qui paroissoient s'enfuir pour aller s'enforcer dans une forêt fort épaisse que je voyois de loin. Ces quadrupèdes étoient des cerfs, des sangliers, beaucoup de loups, & des ours aussi qui alloient lentement, & dont quelques uns s'arrêtèrent à nous regarder, sans s'approcher pourtant, ce que je craignois très fort.

Je me décidai de m'acheminer vers les bords de cette vallée qui alloit devenir un grand lac en vingt quatre heures, & pas d'avantage, si l'eau de dessous, & celle du ciel poursuivoient l'une à croitre, & l'autre à tomber de telle force. Nous nous habillâmes, & après une demi heure de chemin en faisant des détours pour éviter les endroits i-

nondés, je m'arrêtai devant un puit fait dans le goût du notre, d'où l'eau commençoit préciſément alors à jaillir. Je reſtai là pour voir une grande quantité de poiſſons de pluſieurs eſpèces qui en ſortoient avec l'eau murmurante qui paroiſſoit bouillonner : je vis des truites, des tanches, des carpes, & de très groſſes anguilles. Je me ſerois arrêté long tems à ce beau ſpectacle dont la nature me régaloit, ſi le tems eût été beau, & ſi je n'euſſe vu que l'eau augmentoit à force, & alloit inonder des langues de terre fort étroites que je devois franchir pour parvenir où la terre plus éminente me faiſoit eſpérer de me trouver tout à fait hors du danger de me voir ſubmergé dans ce lieu ſi extraordinaire. Où ſommes-nous ? diſois-je à ma pauvre femme. Quelle eſt cette terre où nous allons montrer nos figures extraordinaires ; & de quelle nation ſont les hommes qui l'habitent ?

Arrivés au terme du creux, nous montâmes vers un terrain élevé de quatre pas à peu près par un petit chemin qui paroiſſoit poſitivement un ſentier de rive : nous vîmes d'aſſez loin un très gros village, & nous nous y acheminâmes : c'étoit la chetive ville qui donnoit le nom au lac. Je voyois la campagne cultivée, & des maiſons de païſans à

droite, & à gauche : il me tardoit de voir la figure d'un homme. Malgré que nos manteaux, & nos éxomides fûssent enflés de pluie nous nous en étions vêtus pour ne pas rebuter les premiers que nous aurions rencontrés, & auxquels nous aurions dû demander asile. Nous rencontrâmes à la fin trois hommes suivis d'un jeune garçon. Chacun d'eux portoit un fusil à la pluie : leur habillement étoit d'un gros drap couleur de terre, croisé, & lié à la ceinture, leur allant jusqu'aux genoux : ils avoient des bottes larges, grossièrement faites d'une peau qui n'étoit pas pelée, un grand chapeau, des moustaches fort longues, & les cheveux liés derrière.

D'abord que nous les vimes s'avancer, nous nous assimes aux pieds d'un arbre tenant nos mains croisées sur notre poitrine, le mégamicre se tenant debout dans la même posture. J'avois eu l'attention de mettre dans ma poche toutes nos bagues ; & nous avions plié le devant de nos manteaux de façon qu'on ne pouvoit pas voir les agraffes. Notre habillement, ma barbe, & la figure du mégamicre, tout nu, & les deux coquilles qui nous couvroient la tête, tout étoit fait pour exciter la curiosité : nous étions bien loin d'avoir l'air de gens à craindre, mais

nous ne faisions pas non plus pitié ; nous devions faire rire. C'est ce qui arriva. Ces gens là s'arrêtèrent devant nous, & plus ils nous examinoient, plus ils rioient. Nous leur faisions des révérences de la tête, lorsqu'ils nous parloient, puisque nous ne savions pas la langue dans laquelle ils s'expliquoient.

Je leur parlai latin, anglois, & grec un peu : c'étoit les seules langues que je savois ; ils n'en comprenoient pas un seul mot. L'objet de leur merveille étoit le mégamicre qu'ils prirent sans en avoir le moindre doute pour une jolie bête. Après les avoir laissé dire entr'eux tout ce qu'ils voulurent, je pris le parti de leur parler par des gestes. Je leur fis très bien comprendre que nous demandions, logement, & nourriture, en payant, & nous leur demandions de quel côté nous devions diriger nos pas. Un d'eux se tourna vers le jeune homme qui les suivoit, qui après avoir entendu ce qu'il lui dit, partit. Jusqu'au retour de ce garçon, un des trois fit à notre ami de ces petites caresses que nous faisons de loin aux petits chiens, que nous n'osons pas toucher : je m'apperçus qu'ils nous prenoient pour des charlatans.

Le garçon retourna avec deux autres hommes, & une femme, qui ne paroissoient

être venus qué pour nous voir. Je fis que le mégamicre danſât, & chantât le grand coimpliment; & je les vis émus, mais la femme fut enchantée, & hors d'elle même lorsqu'elle vit qu'en ſuivant l'ordre que je lui donnai, il alla lui baiſer la main: elle oſa alors lui faire des careſſes: tous ces gens là ne s'intéreſſoient qu'à lui tandis que nous avions beſoin d'aller à couvert pour nous nourrir, & pour ſecher nos habits. Ma chère moitié fit quelques geſtes à cette femme pour lui demander notre neceſſaire en lui faiſant de ſes doigts un mouvement qui indiquoit que nous voulions payer. Après avoir dit quelques mots à celui qui l'avoit accompagnée, elle envoya à la ville le garçon qui retourna une heure après avec un prêtre. Je lui dis en latin tout ce que j'avois beſoin de lui dire, mais ne ſachant pas me répondre il dit quatre mots à la compagnie, & s'en alla pour revenir une heure après avec deux capucins qui entendoient le latin. Ce fut alors que je pus m'expliquer, & un des deux aſſez poliment répondit à toutes mes demandes. Il me dit qu'on pourroit fort bien trouver où nous loger, mais qu'il falloit payer, & que ces gens là vouloient être ſûrs, & qu'il falloit donc leur montrer de l'argent. Ma

femme alors détacha de ſon cou une petite croix de brillants liés en or rouge, & la mit entre les mains du capucin qui la baiſa, & nous dit fort poliment qu'il ne s'y connoiſſoit pas. Il parla alors dans ſon langage au prêtre, & la concluſion de ſon dialogue fut que le prêtre partit, & retourna deux heures après avec deux hommes dont un, comme je l'ai ſu après, étoit l'apothicaire, & l'autre le médecin du lieu qui diſoit qu'il ſe connoiſſoit en diamans. Ce médecin tenant la croix entre ſes mains, nous fit pluſieurs interrogations, & m'ayant demandé qui nous étions, je lui dis que nous étions anglois venant du Bengala, que nous allions à Conſtantinople, que nos domeſtiques nous avoient volé, & laiſſé dans un bois, & que nous étions arrivés là par haſard après avoir marché à pied pluſieurs journées, & que nous ne ſavions pas où nous étions : il me tardoit de le ſavoir pour pouvoir me régler dans le roman que j'allois forger. Il me dit que nous étions dans la baſſe Carniole, & que la ville que nous voyions à peu de diſtance s'appelloit Zirchnitz. Il me demanda quelle eſpèce d'animal étoit notre bon ami, & je lui répondis qu'il étoit homme, & chrétien, natif d'une terre auſtrale nouvellement dé-

couverte. Je lui ajoutai que nous avions beſoin de logement, & de nourriture, & que nous pourrions cauſer de tout cela le lendemain, puiſqu'il pleuvoit à verſe, & que la nuit étoit déjà voiſine. Il me dit que notre étrange accoutrement nous rendoit ſuſpects, & que nous n'étions pas à l'abri du ſoupçon même vis-à-vis de lui, mais que l'humanité ne lui permettoit pas de nous laiſſer ſur le chemin, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour nous étoit de nous donner un gite chez lui, & d'envoyer à une grande ville qui s'appelle Laubac la croix par le capucin qui devoit y aller le lendemain, & qu'il lui donneroit des inſtructions pour la vendre, s'il étoit vrai, comme il ſuppoſoit, qu'elle fût fine. J'approuvai tout, & enfin nous nous acheminâmes vers la ville, & nous fumes mis par cet honnête homme dans une chambre fort mauvaiſe; mais il n'en avoit point d'autre, & ſa femme, qui nous reçut fort mal, ne voulut pas conſentir à nous donner un matelas. Je dis au docteur que nous ne demandions que de la paille, mais que nous avions d'abord beſoin de feu, de bonne eau, de bonne viande, de farine, & de riz, & après l'avoir aſſuré qu'il ſeroit très content de nous, je demandai à parler à ce bon capucin qui de-

voit porter la petite croix à Laubac. Le capucin vint avec le prêtre qui devoit lui donner une lettre de recommandation à un juif qui, à ce qu'il disoit, avoit vendu des diamans à l'archiduc. Je dis au prêtre de faire qu'un marchand vint m'apporter des chemises, & des habits, mais il ne me comprit pas; ce fut le capucin qui m'assura de faire cela lui même, si on trouvoit la croix d'un prix suffisant. Je lui demandai comment dans son païs un prêtre pouvoit ignorer la langue latine, & il me répondit qu'il étoit étranger, & esclavon, & que les prêtres esclavons pouvoient être savans, & dignes ministres de Dieu sans savoir le latin, puisqu'ils célébroient en illirique, & que tous leurs livres sacrés étoient écrits dans la même langue. Après que tout le monde fut parti, l'honnête médecin fit apporter dans ma chambre tout ce que je demandai, & me fit faire du feu, devant lequel restés seuls nous sèchâmes nos habits.

Notre mégamicre réduit à une maigreur extrême ne nous laissoit plus aucun espoir de le sauver, parceque la dernière fois qu'Elisabeth l'avoit sucé il ne lui avoit rendu qu'à peine deux onces de lait, & dans ce même moment là elle n'avoit pas pu lui en traire une seule goute; ses seins même étoient to-

talement disparus : dès que la source de la substance qu'ils devoient rendre se trouva tarie, la nature n'eut plus besoin d'en conserver les canaux : notre affliction étoit extrême. Je mis au feu tous les pots qu'on m'avoit apporté, & surtout du lait avec du riz que je fis bouillir trois heures en espérant de recouvrer notre ange par cette nourriture qui contenoit les deux substances analogues à celles des mégamicres. Cet être parfait qui étoit la douceur même s'en nourrit en notre présence, mais en nous disant que c'en étoit fait de lui, puisque la vie des mégamicres ne pouvoit pas se soutenir sans la liqueur qui en formoit la base : il avoit tout son esprit, & il nous parloit de la gloire de l'autre vie avec la plus grande tranquillité, en nous assurant qu'il mourroit content, parcequ'il étoit persuadé de nous avoir été utile dans le grand voyage que nous avions fait. Nous ne pouvions pas retenir nos pleurs. A minuit nous nous trouvâmes en disposition de nous coucher : nous nous nourrimes fort bien avec tous les mêts apprêtés par nous mêmes, & avec une viande délicieuse qui nous donna un excellent bouillon. Nous n'osâmes boire du vin qu'avec beaucoup d'eau. Notre bonne santé nous étonnoit : non seulement nous avions

paſſé quarante heures ſans fermer les yeux, mais toujours dans l'eau ou du lac, ou de la pluie. Nous fumes réveillés le matin par le médecin qui nous dit que huit heures étoient ſonnées : nous avions toujours dormi, mais nous ne pouvions pas croire avoir dormi plus d'un inſtant, tant notre ſommeil fut profond, & tranquille. Nous demandâmes à notre hôte de nous renouveller toutes les proviſions de la veille, & en même tems nous lui dimes que notre petit compagnon alloit mourir faute de nourriture à lui convenable.

Le médecin, comme de raiſon, ſe mit à rire de ma déciſion, car un pronoſtic pareil ne pouvoit être que de ſa compétence, & après avoir touché le pouls du malade il commença à doctoriſer dans le jargon de l'art ; mais je l'arrêtai tout court, en lui diſant que l'individu mourant étoit d'une nature qu'Hippocrate n'a pas ſoupçonnée éxiſtente, & il perdit la parole lorsque je lui dis qu'il avoit devant ſes yeux un malade qui ne dormoit pas, qui avoit le ſang blanc, & qui ſe nourriſſoit de ſa propre ſubſtance, & devoit avoir un chyle tout à fait différent du notre, & même toute la conformation intérieure, puiſqu'il étoit né d'un oeuf rendu par un canal qu'il avoit entre l'oeſophage, & la trachée qui

partoit d' une matrice que la nature lui avoit donné près du diaphragme. Mon cher docteur me prit alors pour un visionnaire, ou pour me faire bien de la grace, pour un savant imposteur auquel même il supposa des forces supérieures aux siennes. Ne voulant pas mesurer sa charlatanerie avec la mienne, il fit un petit sourire, & après m' avoir dit que ce que je venois de lui détailler étoit aussi amusant qu' intéressant, il changea de propos, & me dit que les capucins étoient partis avant jour avec trois lettres, & la croix, & que le capitaine de la ville avoit aussi écrit au gouverneur de Laubac touchant ma personne, mon équipage, & mon apparition en grand détail, sans avoir besoin de me voir, ni de me parler : chose qu' il avoit cru fort inutile, lorsqu' on lui dit que je ne parlois qu' en latin qu' il avoit oublié, parcequ'il y avoit fort long tems qu' il avoit achevé ses études. Le médecin alors regarda avec grande attention nos montres dont l' une étoit d' or rouge, & l'autre d'or jaune. Il s'arréta à la jaune, en me demandant si elle étoit d' or, & lorsque je lui eus répondu qu' oui, il fit semblant d'en admirer l' ouvrage, & me demanda en grace de lui permettre de la montrer à un amateur qui étoit son ami. Je lui dis qu' il en étoit

le maitre. Cette prétendue ville étoit un amas de trois cent maiſons, où il n'y avoit pas un horloger, il n'y avoit qu'un orfèvre qui ne ſe ſoucia pas de voir le travail de la montre, mais de ſavoir ſi elle étoit d'or. Mon bon médecin fut enchanté de ſavoir qu'elle avoit quarante florins de valeur intrinſéque; je le vis plus poli lorsqu'il me la rapporta; je vis qu'il ne doutoit plus de la valeur de ma croix. Il étoit bon, & honnête homme, & je ne l'eſtimai pas moins à cauſe de ſes doutes, car ils ſont ſouvent fils de la prudence, & ils ne déshonorent jamais lorsqu'ils ne nuiſent pas à la politeſſe. Ce que j'avois dit à ce bon homme de mon méganicre l'avoit mis en état de méfiance, & il s'attendoit à devenir la dupe de cinq à ſix florins, qu'il devoit dépenſer pour nous nourrir avant le retour des capucins. Il avoit raiſon: j'avois eu tort de lui dire ce qui devoit ſurprendre l'entendement de qui que ce ſoit, & principalement d'un demi-ſavant qui ne croit jamais ce qu'il n'a pas lu dans quelque claſſique. Je lui dis que l'or de l'autre montre valoit plus que le jaune, parcequ'il étoit rouge: il ſe mit à rire, & il me dit qu'il ſavoit de l'alchimie. Je vis pour lors que je devois me taire.

Je lui demandai le quantième du mois, & je fus bien ſurpris, milords, lorſqu'il me répondit que nous étions au vingt un d'Aout de l'année 1614. Ce fut le même jour de l'année 1533 que nous tombâmes dans la caiſſe qui nous ſubmergea dans le gouffre du Maelſtraud. Cela ne vous paroit-il pas aſſez pour que nous ſoyons certains de l'ouvrage immédiat de la providence de Dieu dans tout ce qui nous eſt arrivé ? Dieu fait des graces aux mortels ſans bouleverſer l'ordre de la nature, & l'homme doit les reconnoitre pour prodigieuſes, malgrè qu'elles ſoient naturelles : cette ſeule circonſtance du même jour du précipice, & de la délivraiſon, de la ſortie de ce monde, & de la rentrée doit nous ſuffire pour que nos coeurs fondent par la reconnoiſſance devant le très-haut : outre que nous en avions mille autres motifs. La multiplicité des combinaiſons de cette eſpèce dont l'hiſtoire nous fournit les éxemples n'affoiblit en rien mon raiſonnement. Ceux qui me traiteront de ſuperſtitieux ne troubleront pas ma paix. Le jour du 20 d'Aout ſera par nous célébré tout notre tems à venir par une contemplation d'hommage à la providence de Dieu, qui commencera le matin, & durera jusqu'au ſoir ; & perſonne dans ce jour ne

nous verra. Le 21 nous donnerons une grande fête à tous nos amis.

Je priai le médecin de dire à l'apothicaire de m'envoyer tout ce qu'il avoit en aromates, & en herbes, & en drogues qui brulés pourroient rendre des parfums agréables, & il m'envoya de l'Aloès des Indes, du Styrax sec, & liquide, de la Myrrhe d'Arabie, & plusieurs gommes, dont je parfumai la chambre pour conserver la vie à notre bien-aimé, mais tout fut vain: tout ce qu'il mangeoit lui donnoit une indigestion, & il empiroit tous les momens. La pluie ayant cessé, & m'étant levé de très bonne heure, je prévis la journée fort belle, & pensant à mon mégamicre j'entrai pour lui demander s'il vouloit voir notre soleil qui alloit paroitre pour éclairer pendant treize heures tout notre Hémisphère. Je l'assurai que les chrétiens pouvoient le voir sans crime. Il sortit avec moi, & un quart d'heure après j'eus le plaisir de voir son étonnement en voyant notre bel astre naissant. Il voulut le revoir à midi, & très content il me fit plusieurs questions auxquelles je ne répondis pas en entier, parcequ'il étoit trop tard pour lui donner des leçons sur cette matière, il étoit mourant.

Le ſixième jour les deux capucins furent de retour : ils entrèrent dans ma chambre en m'annonçant par leurs noms, & par leurs titres deux ſeigneurs que je reçus avec toutes les marques de reſpect ; & le médecin arriva dans le même moment. C'étoient le comte d'Eckemberg gouverneur de la Croatie, & le comte de Prainer commiſſaire de l'empereur Matias : ils me dirent que ce qui les conduiſoit étoit le déſir de me connoitre. Je leur dis d'abord mon nom, & ma patrie, & mon âge : il n'étoit pas néceſſaire de leur dire mon âge : mais je venois d'un monde, où la vérité n'étoit pas dans le risque d'échapper, car elle paroiſſoit toujours en majeſté. Le comte d'Eckemberg me fit l'honneur de me répondre parfaitement bien en anglois en me faiſant compliment ſur ce que je devois avoir connu la tante de Charles quint que Henri VIII, avoit répudiée pour épouſer Anne de Boulen : je lui dis que je n'avois pas vécu à la cour, mais que je ſavois que le roi Henri avoit décidé de répudier Catherine avant que de connoitre Anne de Boulen, puiſque le cardinal de Wolſey traitoit par ordre du roi même avec François premier pour épouſer la ducheſſe d'Angoulême ſa ſoeur ; & que je ſavois cela de la bouche même du

Cardinal Campège qui ne consentit jamais à la dissolution du mariage de Henri en traitant de frivole la raison qu'il donnoit que Catherine ne pouvoit pas être sa femme, parce-qu'elle étoit veuve de son frère. Lorsque le comte vit que je parlois comme un homme mieux informé que lui, il eut peur de rester court, & passa par dessus mon âge que ma mine rendoit incroyable.

Il tira de sa poche la croix, & les diamans qu'il avoit fait démonter, & il me demanda si j'étois content de six mille florins en m'assurant qu'on les avoit aprécié mille florins plus que les diamans ordinaires de première eau, & de la même grandeur, à cause de la rareté du travail, puisqu'on les avoit doublement facétés, & qu'on avoit sacrifié par là plus d'un tiers des pierres à la beauté. Il ajouta qu'il avoit une grace à me demander en cas que je ne vouluſſe pas vendre pour ce prix là mes diamans, & c'étoit de lui dire combien je voulois du métal qui formoit le corps de la croix, puisqu'il en étoit curieux lui même, & qu'il étoit prêt à me le payer le double qu'il me le payeroit si c'étoit de l'or. Je lui répondis d'abord que c'étoit de l'or rouge comme le rubis, & que s'il en étoit curieux cela me démontroit qu'il s'y

connoiſſoit, & m'encourageoit à le lui offrir en prèſent; je lui ajoutai que j'étois fort content de ſix mille florins: il me ſerra la main avec beaucoup de grace, il mit dans ſa poche la croix, & les diamans, & il me compta dans l'inſtant cette ſomme en or. Il me dit après qu'il alloit étonner avec ce métal toute l'Europe: le médecin alors qui diſoit qu'il ſe connoiſſoit en alchimie prit entre ſes mains ma montre, & dit qu'elle étoit du même métal, qui ne pouvoit avoir autre prix que celui de l'affection, car la couleur démontroit que ce ne pouvoit pas être de l'or qui étoit le plus précieux de tous les métaux: je fis un ſourire; mais le comte ſe moqua ouvertement de ce diſcours, & le bon médecin en rougit. Le comte, après avoir éxaminé ma montre, dit qu'il en donneroit deux mille florins, ce que je fis ſemblant de ne pas entèndre.

Il me demanda alors s'il lui étoit permis de ſavoir par quel haſard je me trouvois dans ce païs là; & je lui dis la fable que je m'étois déjà propoſé de dire à tout le monde, mais en la diſant à un prince il ne falloit pas la lui narrer trop laconiquement.

Je lui dis donc qu'allant aux Indes, une tempête dans la mer du Sud avoit fait faire

naufragé à mon vaiſſeau ſur un banc quatre cent milles au de là de Madagaſcar, & que tout l'équipage avoit péri hormis moi, & ma femme, qui à l'aide d'une planche nous étions ſauvés ſur les côtes d'une grande île qui n'eſt pas ſur la carte, où nous fumes accueillis par des perſonnes fort honnêtes qui nous donnèrent tous les ſecours que nous pouvions déſirer. Je lui dis qu'ils nous firent aller avec eux dans une ville fort peuplée où le gouvernement étoit républicain, & où il y avoit abondance de tout ce qui étoit néceſſaire à la vie, & nulle idée de commerce maritime, dont ils n'avoient pas beſoin pour devenir plus riches, puiſqu'ils avoient des grandes mines de tous les métaux, & même des diamans, & toutes leurs campagnes très fertiles en tout, & toutes ſortes de beſtiaux, entre leſquels des moutons dont la laine étoit ſuperbe, & des fabriques, & des manufactures de toute eſpèce. "C'eſt là, lui dis-je, qu'il y a la mine de l'or que vous voyez, & c'eſt là qu'on travaille ainſi les diamans. La juſtice y eſt adminiſtrée avec la plus grande rigueur, mais auſſi leurs loix ſont fort douces, & jamais ſujètes à interprétation, car leur eſprit eſt égal à leurs paroles: outre cela leurs loix ſont en très petit nombre, & le

petit code eſt entre les mains de tout le monde en langue grecque, puisque dans le païs on n'en connoit point d'autre. Un jeune marchand pendant que j'étois là fut accuſé de frapper de la fauſſe monnoie, & le magiſtrat ayant trouvé chez lui beaucoup de piéces d'or reconnues fauſſes à l'eſſai, on lui intima la peine du dernier ſupplice. Ce jeune homme ſe prèſenta, & dit aux juges que, bien loin d'être coupable, il alloit leur demander la reſtitution de toutes ſes fauſſes pièces, & de ſon balancier, & qu'il leur intimoit le paiement de l'amende d'indemniſation en vertu d'une loi éxiſtente qu'il réclamoit, dont les paroles étoient : *tout citoyen pourra faire chez lui tout ce qu'il veut, & tout ce qui lui fait plaiſir autant que tout ce qu'il fait ne porte aucun préjudice à perſonne ni dans la vie, ni dans l'intèrêt, ni dans la liberté, ni dans l'honneur.* Il leur dit que depuis dix ans il travailloit pour ſon plaiſir à faire de ces médailles, auxquelles ils avoient tort de donner le nom de monnoie, puisqu'il ne les avoit jamais fait circuler, & qu'ils devoient attendre à le punir, lorsqu'ils le trouveroient coupable de ce crime. Les juges ne purent point trouver un ſeul plaignant, & furent obligés à lui rendre tout, & à lui payer une groſſe amende.„

Je poursuivis à dire à ces messieurs que j'avois prié ces insulaires de me permettre de faire construire à mes frais une barque capable de tenir la mer, & de porter deux voiles ; d'entretenir outre cela des hommes qui se tiendroient sur des éminences pour m'avertir lorsqu'ils découvriroient des vaisseaux à une certaine hauteur ; ce qu'ils trouvèrent fort juste. Je leur dis enfin qu'un beau jour je fus averti qu'il y avoit un vaisseau à dix milles de l'île, arrêté par le calme, dont je fus conduit à bord, & bien reçu par le capitaine qui étoit un anglois qui alloit au Cap de bonne espérance ; où nous arrivâmes très heureusement, & où j'avois fait l'acquisition d'un mégamicre que je leur fis alors voir languissant comme il étoit. Je poursuivis à leur dire que partis du Cap nous arrivâmes en Hollande où j'avois fait instruire le petit bon homme dans la religion chrétienne, & fait baptiser. Je leur dis que de la Hollande j'étois passé à Dantzic pour recevoir des sommes d'un comptoir qui m'appartenoit, & que je partis de Dantzic pour aller à Venise pour mon plaisir avec deux domestiques qui me servirent fidellement pour traverser la Poméranie, le Brandebourg, la Saxe, la Bohème ; mais que dans la Bavière ils nous a-

voient dépouillés de tout dans un bois, & que de là ils nous avoient conduits dans une immenſe forêt où ils nous laiſſèrent nous ayant fait grace de la vie, & de ce que nous avions dans nos poches. Je leur dis qu'après avoir beaucoup marché, nous nous étions endormis de laſſitude, & que nous ne nous réveillâmes qu'à cauſe de l'eau qui ſoudainement avoit inondé tout le bas endroit où nous étions; & que partis de là nous avions rencontré des honnêtes gens qui nous avoient préſentés à M. le médecin qui nous accorda l'hoſpitalité. Je leur dis auſſi que nous penſions d'aller à Veniſe, où nous nous ferions connoître à quelque maiſon de négociant qui nous fourniroit l'argent dont nous avions beſoin pour aller à Conſtantinople, & de là à Giulfa faux-bourg d'Hispaam où nous avions, & maiſon, & négoce.

Voilà, milords, le roman que nous avons inventé, & débité en laiſſant tout le monde maitre de ne rien croire.

Nous aurions trop excité la curioſité ſi nous euſſions voulu rendre un compte éxact de la vérité à ceux auxquels notre ſituation donnoit le droit de nous la demander. Nous l'avons gardée pour notre patrie, & nous nous propoſons de l'écrire, car l'homme qui ne

peut communiquer à personne les vérités qu'il sait, est malheureux. Sénéque dit que, si on lui offroit la science à condition qu'il dût la tenir cachée, il n'en voudroit pas ; & Cicéron dit que, si quelqu'un monté au ciel, & étant devenu connoisseur de la nature, & de la beauté des astres, n'eût personne à qui pouvoir narrer ces merveilles, une pareille connoissance lui deviendroit amère *insuavem*, tandis qu'en état de pouvoir la communiquer à quelqu'un, elle lui seroit fort agréable *jucundissimâ*. Il faut aussi que je me détermine à l'écrire, puisqu'il n'est pas facile de faire deux fois une pareille narration, qui éxige une force, que je ne crois pas posséder encore pour long tems, car nous nous sentons vieillir avec une rapidité étonnante.

Mon petit roman cependant ne laissoit pas que d'être merveilleux, & intéressant, & le comte qui m'avoit écouté me fit sagement trois ou quatre interrogations qui me démontrèrent que, si la politesse eût pu le lui permettre, il m'auroit fait des objections qui m'auroient démontré ses doutes. "Il est surprenant, me dit-il, que le riche païs d'où vous venez puisse se maintenir libre, & qu'il laisse partir avec tant de facilité quelqu'un qui a appris à le connoitre, puisque ces mes-

seurs là doivent être fort jaloux de leur liberté, & ne doivent pas ignorer que tous les princes de ce monde ont un droit incontestable d'aller s'emparer des païs qui légitimement ne peuvent appartenir qu'à celui qui ira s'en mettre en possession. J'imagine, monsieur, qu'après que vous aurez fini vos affaires en Perse, vous irez communiquer votre découverte au roi Jacques, & qu'apparemment ce sera vous même qui aurez la gloire d'ajouter un si beau fleuron à la couronne de la grande Bretagne, dont vous me permettrez de vous féliciter, & de m'estimer heureux d'avoir fait votre connoissance. Je prens même la liberté de vous conseiller à faire vite, car il est impossible qu'actuellement la Hollande ne pense à vous prévenir. Une terre inconnue, & riche, pas bien éloignée de Madagascar doit trop intéresser toute nation commerçante, & qui a une forte marine.

Le capucin alors me dit qu'il m'avoit fait apporter du drap, de la toile, des chapeaux, des bas, & des bottes, & il fit entrer le marchand qui étoit un juif. Le comte me dit que, comme ces gens là n'entendoient pas ma langue, il me serviroit volontiers d'interprète dans les emplètes que j'allois fai-

re, & je lui fis bien gré de ſa complaiſance. Dans moins d'une demi lieue j'achetai, & payai tout ce qui nous étoit néceſſaire, & donnai au médecin toute la toile pour faire travailler à nous coudre à la hâte des chemiſes, & le drap à des tailleurs pour nous faire à chacun un habit de drap, & une bonne redingote.

L'attention du comte ſe tourna toute ſur le mégamicre qui, quoique devenu preſque cadavre, conſervoit tout ſon eſprit, ſa raiſon, & tout le brillant de ſes yeux. Ce fut le docteur, qui croyant peut-être me tendre un piège, redit à cet ſeigneur dans ſa langue tout ce que je lui en avois dit. Je lui en dis bien d'avantage en anglois, & notre cher petit deviſit l'objet intéreſſant de la converſation, & le comte, & le commiſſaire de l'empereur reſtèrent véritablement affligés lorſque je leur dis que cette admirable créature n'avoit plus qu'à peine vingt quatre heures à vivre, puiſqu'elle avoit perdu ſon lait. Il le prit entre ſes bras, il examina ſa capeline, ſes dents, ſa peau tigrée, lui donna cent baiſers qu'il lui rendit, & lui cauſa la plus grande ſurpriſe lorſqu'avec la voix véritable du roſſignol il lui chanta un de ces prodigieux morceaux qui, quoiqu'ils n'ailleut qu'à l'ame des

inégamicres, raviſſent cependant la notre. Le médecin ne put pas ſe tenir de dire qu'il l'auroit fait vivre, ſi je lui eûſſe permis de lui donner des pillules excellentes qu'il appelloit panchymagogues.

Le comte de Prainer prit à part le médecin, & lui dit quelques mots; & un moment après le médecin nous invita à dîner avec lui, & avec ces deux ſeigneurs qui vouloient bien lui faire cet honneur; c'étoit le ſeul, & vrai moyen de nous mettre dans l'obligation poſitive d'accepter. Nous paſſâmes quatre heures à cauſer: je fus très ſurpris de ce que le comte me dit du lac de Zirchnitz, qui n'étoit grand lac que l'hiver, & une vaſte prairie l'été: que l'eau venoit on ne ſavoit pas d'où, & s'en alloit par treize puits on ne ſavoit pas où. Il nous dit que des curieux, & entr'autres un duc de la Carniole avoit voulu aller dans ces puits, & qu'ils n'avoient trouvé que grottes, & ténèbres. Il me parla de la fertilité de ce lac lorſqu'il devenoit prairie, & de la prodigieuſe quantité de poiſſons qui venoient s'y nourrir lorſqu'il retournoit lac. S'il eût ſu à qui il parloit? Ils étoient bien loin d'imaginer qu'ils faiſoient ces détails au ſeul homme de notre monde qui ſavoit ſur cette matière tout ce qu'on pouvoit ſavoir.

Le médecin nous donna un grand dîner, du bon gibier, des excellens poissons, & des fort bons vins des endroits voisins qu'ils appelloient réfosques, & un vin qu'ils nommèrent proséquié qui me parut fort léger, mais assez agréable. A la fin du dîner il nous donna un vin qu'il appella de Montémor, supérieur, selon moi, en délicatesse au vin du cap, & ayant la douceur de celui des Canaries.

L'après dîner le détail de la nature des négamicres fut ce qui tint le comte fort attentif à mon discours. Il fallut que je leur donnasse pour patrie une autre île que j'inventai vers la nouvelle Zélande. Je vis qu'il auroit cru très difficilement tout ce que je lui dis s'il n'en eût pas vu un.

Vers le soir une servante vint dire au médecin qu'on croyoit que la petite créature que j'avois laissé dans ma chambre étoit morte; & le docteur m'expliqua cette nouvelle. Je demandai permission à la compagnie, & j'accourus. Je trouvai mon ange immobile avec ses yeux fermés, mais pas mort; son pouls se faisoit sentir au pli du coude, & après quelques petits frottemens il me dit qu'il mouroit, & qu'il me prioit de brûler son corps. Je lui dis de ne s'inquiéter de rien,

de demander pardon à Dieu de ſes fautes, & d'en donner la marque à un prêtre que j'allois faire venir pour s'aſſurer la gloire éternelle, & pour pouvoir être enterré comme un Chrétien. La compagnie arriva dans ce moment avec le prêtre auquel je priai le comte de dire, que le mourant étoit catholique romain (il fallut que je parlâſſe ainſi) & qu'il pouvoit ſur ma parole lui donner l'abſolution. Le prêtre dit qu'il avoit beſoin de voir dans la petite créature une marque de ſa religion, & de ſon repentir. Je lui répondis qu'il lui donneroit par ſignes la définition de Dieu, & qu'il lui ſerreroit trois fois la main pour lui demander l'abſolution, & le prêtre qui étoit le curé même s'en contenta. Le mégamicre donc à l'interrogation du prêtre ſur Dieu, que je lui expliquai, montra de ſa main droite un, & puis trois, & lorſqu'il lui demanda s'il étoit contrit il lui donna la main, la lui ſerra trois fois, la lui baiſa, & ferma ſes paupières qu'il ne rehauſſa plus; je remerciai Dieu de ce qu'il n'exigea pas qu'il fit le ſigne de la croix, car je négligeai ce point de diſcipline vis à vis de mes enfans auſſi. Ma femme fondoit en pleurs, j'avois l'angoiſſe au coeur, & je dis au prêtre qui vouloit ſur ma foi lui adminiſtrer l'extrême

diction, que je le croyois mort ; ce n'étoit pas vrai ; mais j'étois las d'abuſer des très ſaints ſacremens pour nulle autre cauſe que pour avoir la ſatisfaction de le faire enterrer comme un chrétien. Je n'eus pas de peine à empêcher qu'on ne lui adminiſtrât le pain des anges lorſque je dis que par nature il ne pouvoit avaler que ce qui étoit liquide. Ce ſpectacle attendrit toute la compagnie. Je dis au médecin que je déſirois que le corps de cette ſainte créature fût embaumé, & qu'on lui fit un tombeau de la meilleure pierre qu'on pouvoit trouver, & une caiſſe du plus cher bois de la province ; outre cela je demandai qu'on appellât à ſon enterrement toutes les communautés religieuſes des environs, & qu'on donnât une bougie à tous ceux qui accompagneroient ſon cadavre à l'égliſe, car je me croyois obligé en conſcience, & par des raiſons à moi connues de faire à cet être tous les honneurs mortuaires qu'on feroit au plus grand prince qui mourroit là.

On envoya d'abord des exprès à tous les réguliers dix milles à la ronde, & l'apothicaire prépara ſes baumes. Toute la compagnie ſe congédia de nous, & nous reſtâmes près du cadavre.

Ah, milords! Que notre affliction fut grande! Comment pouvions-nous n'avoir pas conçu pour cet être, auquel nous devions la vie, la plus grande tendreſſe? Son zèle, ſes ſoins, ſon jugement, ſa diligence, ſa ſoumiſſion, ſon reſpect, ſa patience inimitable, ſa pure morale, & toutes ſes vertus nous démontroient en lui une exiſtence unique, une nature angélique, ou certainement très ſupérieure à la notre. Nous le pleurâmes amèrement, & nous pleurons toutes les fois que nous le rappellons à notre mémoire. Le lendemain matin les deux comtes vinrent nous voir aſſis l'un à gauche, l'autre à droite de notre trèſor, & n'inſiſtèrent pas pour nous perſuader de diner avec eux. On employa toute la journée à l'embaumer, & à faire la petite caiſſe où nous le plaçâmes de nos propres mains, après avoir arroſé de nos larmes ſes froides dépouilles. Nous voulumes porter la caiſſe nous mêmes vétûs comme nous l'étions chez les mégamicres, & être le premier ſpectacle vis à vis d'un peuple très nombreux, qui étoit venu de toute la Carniole pour être témoin de la pompe d'un convoi funèbre dont perſonne daus ce païs là n'avoit la moindre idée. Les deux comtes étoient les premiers à la ſuite du défunt.

Nous le plaçâmes nous mêmes dans un tombeau à plan terrein de l'église cathédrale, tandis que le curé répétoit l'intimation du repos éternel, & que mille voix répondoient *amen*. Je retirai un billet du curé qui m'assuroit de déterrer le corps pour le mettre dans le tombeau d'abord qu'il seroit fait. Je laissai au médecin l'inscription qu'on devoit y sculpter en latin simple, & laconique, où rien ne peut exciter la curiosité que le mot de mégamicre, auquel on ne fera pas grande attention. Cet enterrement me couta environ dix huit cent florins, outre deux cent que je donnai au curé pour célébrer des messes, & encore deux cent à la communauté des capucins pour en faire célébrer autant. Outre cela je laissai mille florins pour le Mausolée.

Huit jours après, nos habits, & nos chemises furent faites, & nous nous disposâmes à partir. Les deux comtes ne nous quittèrent jamais, & ils voulurent à force nous conduire à Laubac dans leur voiture à six chevaux, ayant avec eux quatre domestiques à cheval armés de fusil. A notre départ je vis tout le monde affligé, car après avoir payé tout au médecin, à l'apothicaire, & aux tailleurs, je distribuai cent florins entre les domestiques, & fis présent d'une boëte d'or

jaune au médecin, qui se crut préféré au comte auquel ma femme en donna une d'or rouge, qu'il accepta avec joie sous condition que nous accepterions de lui une voiture à deux places qu'il avoit à Laubac. Je priai le comte de nous dispenser d'y voir personne, & de recevoir un domestique qu'il vouloit nous donner. La seule grace que je lui demandai fut de nous faire accompagner jusqu'à Gorice par quatre hommes à cheval, qui retourneroient sur leurs pas d'abord, & sans parler de nous à personne. M'étant facilement fait raser, j'avois l'air jeune, & nous nous acoutumâmes à l'habillement Européen. Nous arrivâmes à Gorice avec sept cent sequins dans ma bourse. Un comte de Cobenzel auquel nous portâmes une lettre du comte d'Eckemberg nous reçut avec les procédés les plus nobles; il étoit savant, très instruit dans toutes les matières, magnifique, & fort modeste; il étoit fort curieux sans montrer de l'être, & je fus bien mortifié de ne pouvoir pas lui apprendre des vérités qu'il méritoit de savoir. Il nous donna deux hommes à cheval qui nous conduisirent jusqu'à Udine, nous ayant assurés que nous nous serions exposés à des désagrémens allant à Trieste pour aller à Venise par mer, à cause que la ré-

publique étoit en guerre avec les Uscoques, & indirectement avec l'archiduc Ferdinand qui les favoriſoit ſous main. Ce reſpectable ſeigneur nous donna une lettre de recommandation au doge Marc-Antoine Memmo, qui avoit été ſon condiſciple.

Nous arrivâmes le quinze de Septembre à Veniſe, où nous trouvâmes un très bon logement. Nous paſſâmes tout le mois ſans voir perſonne. Un ſeul bon marchand anglois nous fit bon accueil ſans nous demander ni d'où nous venions, ni notre nom: il nous fit vendre pour huit mille ſequins les diamans de nos agraffes; nous ne montrâmes jamais nos eſcarboucles à perſonne. Nous nous habillâmes à l'angloiſe, & nous portâmes la lettre du comte de Cobenzel au doge Memmo. Nous connumes dans ce prince un homme d'un mérite ſupérieur. Dommage qu'il étoit vieux, & ſujet à la goutte. Malgré ſoixante & dix huit ans la majeſté brilloit dans ſa phyſionomie, dans ſa taille, & dans ſon noble port: ſon regard annonçoit l'affabilité, la généroſité, & la politeſſe la plus raffinée. D'abord qu'il vit que nous ne nous expliquions pas bien dans ſa langue il nous parla anglois, & nous dit d'avoir paſſé deux ans à Londres où il fit continuellement ſa cour à

la reine Eliſabeth, qui lui jour tête à tête lui demanda qui il croyoit qu'elle choiſiroit des deux princes qui prétendoient à l'épouſer ; & qu'il lui avoit répondu ni l'un, ni l'autre. La reine lui avoit donné pour réponſe le vers d'Horace, *prudens futuri temporis exitum caligi-noſa nocte premit Deus.*

Ce prince nous admit à ſa ſociété, où nous connumes les têtes les plus profondes de la république ; entr'autres un moine qu'on nommoit Fra Paolo, qui ne parloit jamais que lorsqu'on l'interrogeoit ; mais auſſi ſes réponſes paroiſſoient des oracles. Le ſaint ſiège le regarde comme un ennemi déclaré de la religion catholique ; & les vénitiens diſent qu'il ne l'eſt que des droits que Rome a uſurpé.

Ce que je trouvai d'admirable dans cette converſation, où j'allois trois fois par ſemaine, étoit qu'on ne parloit jamais d'affaires d'état, ni de matières politiques ; & notez, milords, qu'il n'y a pas actuellement en toute l'Europe un état ſouverain qui ait plus d'affaires ſur le corps que la république de Veniſe. Elle n'eſt en paix qu'avec nous, & directement ou indirectement, ouvertement ou par contre coup elle tient tête à toutes les autres puiſſances, & ſoutient elle ſeule le duc de Mantoue. Elle ſe trouve obli-

gée à détruire les Uſcoques, & à faire la guerre à l'archiduc Ferdinand, qui faiſant ſemblant d'être contraire aux pirates les ſoutient; & l'empereur Matias doit à ſon tour, quoiqu'approbateur des raiſons des vénitiens, ſoutenir l'archiduc. La république a outre cela pour ennemis déclarés le vicerοi de Naples, le gouverneur de Milan, & l'ambaſſadeur d'Eſpagne de la Quéva, qu'elle doit faire ſemblant de croire ſon ami. Les vénitiens cependant vont leur train, & pourſuivent à s'oppoſer à toutes les vues d'agrandiſſement de Charles Emmanuel duc de Savoye, ſur lequel ils ſoutiennent toujours leur droit de préſéance, & avec lequel ils ne voulurent jamais ſe liguer, pour ne pas fournir à l'Eſpagne un prétexte de venir contre eux à une guerre ouverte; & ſans rompre avec le même duc ils ſurent l'obliger à rendre les places, dont il s'étoit emparé dans le Montferrat. Pour réuſſir à cela ils prirent à leur ſolde ſix mille ſuiſſes, & le prince Louis d'Eſte avec deux mille hommes d'infanterie: ils l'obligèrent à donner ſatisfaction à l'Eſpagne: & la paix ſe fit ſous leur garantie.

Malgré ces troubles je ne vis dans cette belle capitale pas la moindre marque qui pût indiquer que l'état étoit en guerre, & ſur-

chargé de besogne. Nous ne vîmes que des fêtes, des mascarades, & des spectacles dans plusieurs théatres, & dans la place publique pour la populace, & sur le grand canal, où il y avoit toujours des regates avec une affluence de peuple incroyable qui avec des cris de joie donnoit l'idée d'un gouvernement qui lui laisse la liberté nécessaire à se croire heureux. Au milieu de ces bruyans plaisirs je ne vis jamais le moindre désordre, point de meurtres, point de vols, & ce qui est admirable, point de gardes; pas un seul homme mille part armé d'un fusil, ni une compagnie de gardes civiles, qui en se promenant se seroit montrée garante du bon ordre pour tenir par là en crainte la jeunesse effrénée.

Il semble que les sages vénitiens aient voulu par une pareille police exposer à tous les étrangers le triomphe de la liberté, où l'apparition d'un seul homme en uniforme de guerre auroit gâté le tableau, & troublé la joie de ce peuple heureux, & ignorant de toutes les intrigues de cour, & de politique dont la connoissance rend notre peuple anglois orgueilleux, impertinent, indomptable, & très dangereux. Les sujets de la république ne se soucient de rien savoir de ce qui regarde le gouvernement, pourvu qu'il leur pro-

cure des amuſemens, & les vivres à bon marché. Auſſi n'eſt-il permis à perſonne ſous des peines fort rigoureuſes de parler d'affaires d'état; loi fort ſage; car rien ne s'eſt jamais fait dans aucun état de préjudiciable au repos public qui n'ait eu l'origine dans un propos tranquille dans ſon commencement, mais qui finit toujours par des réflexions ſéditieuſes. L'eſprit de révolte ſe trouve partout où il y a un peuple; il ſe tient caché, en ſilence, & comme profondément endormi, mais ſon ſommeil n'eſt pas profond, & le moindre bruit peut l'éveiller, & il eſt alors difficile d'empêcher les déſordres qu'il peut produire.

Choſe admirable, milords, de cette ville unique, qui entourée d'eau ne produit rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie, & abonde cependant en tout ce que la friandiſe la plus délicate peut ſuggérer pour faire la plus excellente chère avec les mêts les plus recherchés, & où les poiſſons ſont les meilleurs de toutes les mers, à cauſe de leur bon pâturage. L'excellence de la cuiſine des vénitiens conſiſte en ce qu'elle n'admet point de ſauces: ils diſent qu'elles ne peuvent que gâter la ſimplicité délicieuſe des bons mêts. Le bœuf ſucculent bouilli, ou roti n'a beſoin

que de ſon propre ſuc. De quelle ſauce peut avoir beſoin la volaille bien purgée, le poiſſon mangé dans ſa ſaiſon, le gibier qu'on leur apporte? Un appétit qui part d'une bonne ſanté, tenue en vigueur par un bon régime, & un exercice continuel n'a beſoin d'être excité par aucun aſſaiſonnement étranger. Les laitages, la verdure, & les fruits ſont là en abondance, & les boutiques en ſont très bien fournies non ſeulement dans le jour, mais dans la nuit auſſi, où dans toutes les villes du monde tout dort, hormis ceux qui ſaiſiſſent ce tems pour commettre des excès.

Les bon vins des vénitiens ſont ceux que la Grèce leur fournit, les exquis qui faiſoient les délices des romains. Leur commerce avec tout le levant leur donne la facilité d'en avoir à foiſon, & à bon marché, mais ils n'en font pas dégat; ils en ont auſſi de leur cru, & très bons: je n'ai jamais vu là un ſeul homme ivre, & malgrè le gout décidé qu'ils ont pour la bonne table on peut ſans les flatter les appeller ſobres: de là vient leur robuſte vieilleſſe. On les accuſe de n'inviter jamais à diner perſonne; & c'eſt vrai, mais il faut en ſavoir la raiſon. Le doge Memmo m'a dit que le plus grand plaiſir de l'homme eſt celui de manger en famille, & avec toute ſa li-

berté. Or les vénitiens s'imaginent que ce doit être le plaisir de tout le monde, & ils croient par conséquent que celui qu'ils inviteroient déserteroit de sa propre famille, & se trouveroit gêné du côté de sa liberté. Ils n'osent pas croire que quelqu'un ait besoin de leur diner, & en l'invitant ils croiroient lui faire injure en lui donnant lieu de supposer qu'ils le pensent.

J'ai observé à Venise l'état de la religion, & je crois qu'à Rome il ne peut certainement pas être plus florissant. Il n'y a pas de fonction séculière qui se fasse avec un luxe supérieur à celui qu'on emploie pour tout ce qui regarde le culte de Dieu, & ce luxe ne dérive pas de la richesse du clergé, mais de ce que tous les citoyens se cotisent pour en soutenir la dépense. La seule religion catholique est celle des vénitiens: ils ont des juifs, & des turcs qui vivent dans leurs enceintes, & des grecs qui pensent comme ils veulent, & que les vénitiens regardent comme leurs égaux. Ce bon regne de la religion catholique à Venise dépend de ce que le gouvernement séculier ne souffre pas qu'aucune inquisition sévere fasse sur cet article quelqu'examen. On ne gêne personne; & la religion non gênée ne pense pas à faire des

innovations, & à fonder des sectes. Ils ont la vertu de l'aumône au suprême degré, & s'il n'y a point de malade dans cette ville là qui puisse mourir faute d'avoir médecin, & médecines. Le gouvernement entretient des hôpitaux, & des apothicaireries publiques pour les pauvres, & des maisons aussi pour plusieurs qui se portent bien, avec des pensions en argent, que les appellés procurateurs de S. Marc distribuent à qui ils veulent.

En connoissant la nature de l'homme qui peut avoir quelque fois besoin de s'écarter de la vertu, cette sage république permet les femmes publiques soumises à une sage police: elles sont obligées à recevoir tous ceux qui se présentent, mais ceux qui ne les payeroient pas seroient punis. Elle reconnoit ce mal nécessaire à éviter des désordres de la même espèce qui porteroient à conséquence. Pour éviter les infanticides elle a établi un hôpital où l'on reçoit tous les nouveaux nés sans savoir de quelles mains ils viennent.

La méthode de la judicature civile mérite admiration. Il est défendu aux juges d'écouter en particulier les parties sous peine de nullité de sentence, s'ils peuvent en être convaincus. On va de tous les pais du monde

porter devant eux un procès, les parties s'étant accordées de déférer leurs raisons à leurs sentences.

Les hommes sont sujets dans ce païs là aux foiblesses de l'humanité comme partout ailleurs, mais on les couvre avec le voile du mystère : on pourroit les deviner, mais les indices extérieurs ne laissent jurer de rien. Rien de plus délicat qu'eux sur l'article de l'honneur qui dépend de la conduite des femmes : ils ne souffrent pas ce qu'on appelle ici galanterie, & ils se moquent ouvertement de ceux qui disent que l'honneur d'un galant homme ne doit pas dépendre de la conduite d'une épouse : ils disent qu'il doit en dépendre, puisque l'homme ne peut permettre un pareil déréglement qu'ou par défaut de courage, & il est lâche ; ou par complaisance, & il est sot ; & insensé, ou par mépris de ce qu'on appelle vertu, ou par un relâchement de moeurs, & c'est un dépravé. L'exemple de Marc-aurèle ne leur fait rien, car les monarques, & les philosophes peuvent se moquer de certaines loix, & ce n'est pas, disent-ils, par une tolérance de cette espèce que l'homme peut se déclarer, ni se faire croire philosophe : ils disent enfin que l'homme qui aime la vérité ne sauroit jamais trop

faire pour s'assurer de la légitimité de ses enfans. Mais je vous dirai qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup raisonner sur cela, ni de gêner leurs femmes, ni d'être vigilans sur leur conduite, puisqu'elles savent se garder par elles mêmes, étant le vrai assemblage de toutes les vertus décentes, modestes, & le vrai modelle enfin, sur lequel toutes les femmes des autres nations devroient se former. Elles sont élevées dans des couvens où il ne leur est permis de parler qu'à leurs parens, lorsqu'elles en sortent, on les marie, & elles ne sortent de chez elles avant les noces, qu'avec le visage couvert d'un masque de velours noir; après les noces elles ne vont nulle part qu'habillées de noir, & elles ne peuvent aller aux spectacles que masquées. Dans les nobles assemblées où elles sont obligées de voir du monde, rien n'est plus épuré que leur stile, le moindre discours équivoque allarmeroit toute la compagnie, & une fine plaisanterie, qui a droit de faire rire la vertu même, ne fait rire une dame vénitienne qu'en couvrant sa figure avec son évantail. Leur beauté est surprenante, & sans aucun art; s'il y en a, c'est pour en dérober quelque partie; elles sont aussi fort instruites, mais elles n'osent se montrer telles qu'avec la plus grande modestie,

Bien loin que la naissance soit dans ce païs là l'ame de la conversation, comme ordinairement c'est ailleurs, je n'ai jamais entendu nommer quelqu'un, sans que dans le même tems son éloge ne sortit de la bouche d'un ou deux de la compagnie.

Il n'est pas étonnant que le commerce soit là si florissant, puisque c'est le gouvernement même qui soutient les compagnies des négocians, & qui leur prête une main secourable, lorsque des malheurs les mettent dans le cas d'en avoir besoin, & les nobles d'ailleurs traitent les négocians avec les plus grandes distinctions. Dans le cas de differens entre patriciens & sujets ce n'est pas la prérogative de la naissance qui peut faire pencher la balance, mais la pure raison : lorsqu'un noble vénitien traite avec un roturier, ce dont il se garde principalement, est de donner quelqu'indice de se croire être plus que l'autre, & de vouloir tirer quelqu'avantage de sa prérogative, qui assurément est incontestable, car leur noblesse est plus ancienne que celle de tous les rois de l'Europe, malgré les prétentions d'une maison qui dit de venir des Guelphes, & dont ce n'est pas le tems dans lequel je puisse vous parler.

Rien n'eſt plus ſacré à Veniſe que l'aſile dans la maiſon d'un patricien. Le moindre ſujet de la ville peut être ſûr qu'un prince même ne ſera jamais aſſez hardi de lui faire la moindre injure lorſqu'il ſe trouvera ſous les yeux d'un patricien dans ſa propre maiſon; car le patricien prendroit l'injure comme faite à lui même. Un vénitien dans le mois d'Octobre de l'année paſſée reçut un affront d'un eſcroc qui portoit une enſeigne de nobleſſe dans un cabinet appartenant à un Grimani noble très diſtingué pour la naiſſance; le vénitien inſulté étoit un homme de rien, & de nulle conſéquence; mais le patricien Grimani ſe reconnut lui même pour inſulté par le lâche étranger, & l'éxila de ſa maiſon. Toute la ville admira la grandeur d'ame de ce ſeigneur. J'ai voulu connoître ce Grimani, & j'ai vu en lui l'homme du monde le plus modeſte, & le plus circonſpect dans ſes propos, rempli de reſpect, & de ſoumiſſion à toutes les loix de ſon païs. Son ſeul défaut eſt celui d'avoir une trop petite idée de ſoi même.

Je fus préſenté chez le prince Louis d'Eſt où j'ai connu M. Vouier, qui venoit de bloquer Segna ſi étroitement que les Uſcoques ne pouvoient plus en ſortir. Il me dit beaucoup

de mal du comte d'Eckemberg, qui ayant eu ordre de l'empereur de punir les coupables, n'avoit fait autre chose que s'approprier le butin que les pirates avoient fait dans l'île de Pago en saccageant Mandre, & Provecchio. Cet officier de mer étoit jeune, rempli d'esprit, & ne manquant pas d'un certain génie; il parloit bien, mais il avoit contracté la mauvaise habitude de paradoxer, son argument favori étoit le sophisme, avec lequel il lui arrivoit souvent de fermer la bouche à ceux avec lesquels il raisonnoit. Ayant tenté un jour de l'emporter sur moi en m'alléguant une mauvaise raison, je lui ai dit que, s'il savoit que la raison qu'il me donnoit étoit mauvaise, il me traitoit de sot, lorsqu'il prétendoit que je ne la reconnusse pas, & que, s'il ne savoit pas que sa raison étoit de mauvaise aloi, & sophistique, je ne pouvois que le plaindre; & qu'en attendant toute la grace que je pouvois lui faire, étoit de croire qu'il savoit que sa raison étoit mauvaise, mais que je ne m'en offensois pas, & qu'il me suffisoit seulement qu'il me permit de l'avertir que pour briller dans la bonne compagnie il n'avoit pas besoin d'employer le sophisme, qui n'étoit autre chose que la fausse monnoie de l'entendement: je l'ai assuré que le sien étoit fait

pour en frapper de la bonne, car la matière ne lui manquoit pas. Ce jeune officier, après cette explication, est devenu notre tendre ami.

A notre départ la république avoit fait signifier à l'empereur par son ambassadeur Giustinian qu'elle s'étoit déterminée à faire une guerre ouverte à l'archiduc. La mort de M. Zorzi gouverneur du Pago, que les Uscoques avoient tué, l'avoit poussée à bout.

Le quatrième jour de cette année nous prîmes congé du doge, & nous fumes aussi nous congédier de M. André Memmo son neveu qui étoit procurateur de S. Marc; c'étoit le seul homme qui connût parfaitement son païs, & qui cependant n'a jamais adopté pour obtenir tout ce qu'il a voulu les moyens dont tous ses égaux se servoient pour parvenir. C'est un génie, milords; il a l'esprit extrêmement orné, il est homme de lettres, grand amateur des beaux arts, beau, insinuant, très éloquent, infatigable, généreux, & magnifique, vrai, & esclave de sa parole d'honneur. Cet homme a réussi dans tout ce qu'il a entrepris sans avoir besoin de la fortune, ni de l'acclamation, & a étonné son païs en lui faisant voir qu'il n'est pas vrai que l'argent soit l'article le plus nécessaire pour venir à bout de certaines entreprises

dont à pluſieurs il ſemble l'ame? Il m'a dit que ceux qui ne connoiſſent autre moyen pour conduire une affaire à ſa perfection que celui d'employer la force de l'or ſont tous des petits génies. Cet homme, quoique non riche, a étonné ſa patrie par des dépenſes fort conſidérables : l'art qu'il a employé pour dompter ſes ennemis fut celui de faire ſemblant de ne pas les connoitre, & il les a trompés tous en ne leur diſant que la vérité. Ce qui lui a donné des forces pour réuſſir dans tout ce qu'il y a de plus difficile fut la contradiction : conſtant, & imperturbable, il s'eſt vu dans la néceſſité de ne croire qu'à ſon propre ſyſtème, en ſe reconnoiſſant pour perdu s'il l'eût jamais abandonné. Toujours égal dans le caractère, toujours à l'abri de la prévention, écoutant cependant tout le monde, toujours juſte dans les emplois qu'il a ſoutenu ſans jamais faire des malheureux, intrépide, actif, & vigilant ſans ſe gener, & ſans ſe refuſer aucun des plaiſirs qui forment le bonheur de l'âge ſur lequel ils éxercent toute leur force. Il ſut ſe faire aimer de toutes les belles qui lui ſemblèrent dignes de ſes attentions. Cet homme eut toujours des reſſources qui ne furent jamais connues qu'à lui ſeul : il ne ceſſa d'en faire myſtère que lorſqu'il

fut sûr qu'elles ne pouvoient plus lui manquer. Tous les souverains auxquels il eut à faire dans ses ambassades l'admirèrent, & il fit souvent voir au sénat son commettant qu'il avoit réussi non par les moyens qu'il avoit suggérés, mais par ceux qu'il avoit vu lui même immanquables avec son profond jugement qui ne s'est jamais trompé dans ses calculs moraux.

Cet homme unique qui sait se faire adorer de tous ceux qui le connoissent, & qui ne trouvent point un obstacle dans leur avarice, ou dans leur amour propre est veuf, & n'a pas de succession masculine, mais il a deux filles belles à ravir, qu'il a élevé lui même, & qu'il va marier aux deux plus grands partis de sa patrie en donnant à chacune la plus grande dot qu'on soit dans l'usage de donner dans les plus grandes maisons. Ces deux filles que j'ai connu particulièrement se distinguent par un tel caractère que je suis sûr qu'en faisant le bonheur de leurs maris, elles les forceront à les rendre parfaitement heureuses.

Le procurateur Memmo est à Venise le grand protecteur des artistes, parcequ'il a lui même le vrai gout de tous les arts: le seul Génie est celui qui fait accueil au Génie. Sa

famille eſt auſſi ancienne que la république, mais c'eſt de quoi il ne cherche à tirer aucun avantage; car, ſelon lui, le ſeul mérite de l'homme eſt la vertu, & le talent. Il a deux frères qui vont beaucoup de mérite; mais ils doivent lui céder en tout.

Nous partîmes avec un domeſtique, & nous arrivâmes ſans nul accident à Bologne, & de là nous allâmes à Florence ayant été obligés de paſſer l'Appennin ſur des mulets; nous nous étonnâmes que le grand duc ne ſe ſouciât pas de faire un chemin ſur ces montagnes où il ne ſeroit point du tout difficile. Nous connûmes dans notre auberge un capitaine anglois qui partoit le lendemain pour Livourne où il avoit ſon vaiſſeau à la voile pour ſe rendre en droiture à Londres. Nous ſaiſimes cette occaſion, & avec un très heureux voyage nous nous vîmes arrivés dans notre chère patrie après une navigation de vingt huit jours.

Nous nous informâmes à Londres de la maiſon du comte de Bridgeud, & on nous dit qu'il étoit membre de la chambre haute, & qu'il reviendroit de ſes terres à l'ouverture du parlement. Nous ne demandâmes pas ſi deux vieillards de cent dix ans mari, & femme ſe trouvoient chez ce lord, car nous

ne voulûmes pas risquer qu'on se moquât de nous en. Nous congédiâmes notre domestique pour n'avoir pas un témoin indiscret ni de notre bonheur, ni de notre affliction, si nous n'eussions pas trouvé dans le nombre des vivans ces individus adorés qui nous ont donné l'être; & nous voilà parvenus à l'accomplissement de nos vœux, & à la fin de notre histoire.

Fin du cinquième & dernier Tome.